

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1878

Compilé article par article en continu

TABLE DES MATIERES

Etude sur l'Apocalypse.....	11
Chapitres 1 à 3	11
Chapitre 1	11
Chapitre 2	21
Chapitre 3	28
Chapitres 4 à 11: 18	35
Chapitre 4	35
Chapitre 5	42
Chapitre 6	43
Chapitre 7	47
Chapitre 8	49
Chapitre 9	52
Chapitre 10	53
Chapitre 11	54
Chapitres 11: 19 à 16	56
Chapitre 12	57
Chapitre 13	63
Chapitre 14	70
Chapitre 15	76
Chapitre 16	78
Chapitres 17 à 22	79
Chapitre 17	79
Chapitre 18	89
Chapitre 19	91
Chapitre 20	96
Chapitre 21	102

Chapitre 22	106
La perfection; où elle se trouve, et ce qu'elle est - Darby J.N.	109
Les Actes des Apôtres - Darby J.N.....	138
Chapitre 1	139
Chapitre 2	142
Chapitre 3	149
Chapitre 4	153
Chapitre 5	156
Chapitres 6 et 7.....	159
Chapitre 8	163
Chapitre 9	165
Chapitre 10	171
Chapitre 11	173
Chapitre 12	176
Chapitre 13	178
Chapitre 14	182
Chapitre 15	185
Chapitre 16	190
Chapitre 17	197
Chapitre 18	203
Chapitre 19	208
Chapitre 20	212
Chapitre 21	222
Chapitre 22	226
Chapitre 23	229
Chapitre 24	231
Chapitre 25	232
Chapitre 26	233
Chapitre 27	235
Chapitre 28	237
Pensées	243

ME 1878 page 60	243
ME 1878 page 200	243
ME 1878 page 279	243
ME 1878 page 320	244
ME 1878 page 360	244
ME 1878 page 400 - Darby J.N.....	244
ME 1878 page 420	244
Fragments	245
ME 1878 page 100	245
ME 1878 page 220	245
ME 1878 page 239	245
ME 1878 page 260	246
ME 1878 page 338	246
Notre lutte - Josué 5: 9	248
La présence du Saint Esprit et la venue du Seigneur, puissance vivante et vraie espérance de l'Eglise de Dieu	249
«Non assujetti aux anges» - Hébreux 2: 5	264
La sanctification - Jean 17 (Darby J.N.)	265
L'union de l'humanité avec Christ dans l'incarnation est l'erreur fondamentale de la théologie moderne - Darby J.N.	274
«Il y a un seul corps» (Ephésiens 4: 7) - Kelly W.....	285
Que tes yeux regardent droit en avant - Proverbes 4: 25	286
Quelques mots sur le type de l'esclave hébreu (Exode 21)	290
L'olivier, le figuier et la vigne	292
Le seul Dieu d'Israël et le Dieu et Père de notre seigneur Jésus Christ.....	296
Notes sur Matthieu 13.....	298
L'amour parfait	303
«Le roi» dans Daniel	304
Courte esquisse d'Esaïe - Darby J.N.....	305
Chapitres 1-35.....	305
Chapitres 1-12.....	305

Chapitres 13-27.....	307
Chapitres 28-35.....	307
Chapitres 36-39.....	308
Chapitres 40-66.....	308
Chapitres 40-48.....	308
Chapitres 49-57.....	308
Chapitres 58-66.....	309
Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.).....	310
Livre 1.....	310
Psaume 1.....	310
Psaume 2.....	311
Psaume 3.....	311
Psaume 4.....	312
Psaume 5.....	313
Psaumes 6-7.....	314
Psaume 7.....	315
Psaume 8.....	315
Psaumes 9 et 10.....	315
Psaume 11.....	316
Psaume 12.....	319
Psaume 13.....	319
Psaume 14.....	320
Psaume 15.....	321
Psaume 16.....	321
Psaume 17.....	334
Psaume 18.....	336
Psaume 19.....	338
Psaumes 20-21.....	340
Psaume 22.....	341
Psaume 23.....	345
Psaume 24.....	347

Psaume 25.....	348
Psaume 26.....	351
Psaume 27.....	352
Psaume 28.....	354
Psaume 29.....	355
Psaume 30.....	355
Psaume 31.....	357
Psaume 32.....	358
Psaume 33.....	362
Psaume 34.....	363
Psaume 35.....	365
Psaume 36.....	366
Psaume 37.....	370
Psaume 38.....	373
Psaume 39.....	376
Psaume 40.....	376
Psaume 41.....	379
Livre 2.....	380
Psaume 42.....	381
Psaume 43.....	384
Psaume 44.....	385
Psaume 45.....	387
Psaume 46.....	388
Psaume 47.....	390
Psaume 48.....	390
Psaume 49.....	391
Psaume 50.....	392
Psaume 51.....	392
Psaume 52.....	396
Psaume 53.....	396
Psaume 54.....	398

Psaume 55.....	398
Psaume 56.....	400
Psaume 57.....	402
Psaume 58.....	403
Psaume 59.....	403
Psaume 60.....	404
Psaume 61.....	404
Psaume 62.....	405
Psaume 63.....	407
Psaume 64.....	410
Psaume 65.....	411
Psaume 66.....	412
Psaume 67.....	413
Psaume 68.....	413
Psaume 69.....	413
Psaume 70.....	413
Psaume 71.....	414
Psaume 72.....	414
Livre 3.....	414
Psaume 73.....	414
Psaume 74.....	417
Psaume 75.....	417
Psaume 76.....	418
Psaume 77.....	418
Psaume 78.....	419
Psaume 79.....	421
Psaume 80.....	421
Psaume 81.....	424
Psaumes 82-83.....	425
Psaume 84.....	426
Psaume 85.....	428

Psaume 86.....	431
Psaume 87.....	433
Psaume 88.....	433
Psaume 89.....	435
Psaume 90.....	436
Psaume 91.....	438
Psaume 92.....	439
Psaume 93.....	439
Psaume 94.....	442
Psaumes 95-101.....	446
Psaume 102	447
Psaume 103	448
Psaume 104	449
Psaume 105	449
Psaume 106	449
Livre 5.....	449
Psaume 107	449
Psaume 108	451
Psaume 109	451
Psaume 110	452
Psaume 111	452
Psaume 112	453
Psaume 113	454
Psaume 114	454
Psaume 115	455
Psaume 116	456
Psaume 117	457
Psaume 118	457
Psaume 119	458
Psaume 120	483
Psaume 121	483

Psaume 122	483
Psaume 123	484
Psaume 124	484
Psaume 125	484
Psaume 126	484
Psaume 127	485
Psaume 128	485
Psaume 129	486
Psaume 130	486
Psaume 131	487
Psaume 132	487
Psaume 133	489
Psaume 134	490
Psaume 135	491
Psaume 136	492
Psaume 137	492
Psaume 138	493
Psaume 139	494
Psaume 140	495
Psaume 141	495
Psaume 142	496
Psaume 143	497
Psaume 144	497
Psaume 145	498
Psaume 146	499
Psaume 147	499
Psaume 148	500
Psaume 149	501
Psaume 150	501
Connaître la volonté du Père pour la faire	503
Le dernier jour - Jean 6	508

Sortons vers lui hors du camp portant son opprobre - Hébreux 13: 13	509
Notes prises dans une méditation - Job 42: 1-6	515
Marie de Magdala.....	522
L'espérance qui est devant nous - Hébreux 6: 18, 19.....	526
Quelques mots sur la loi - Exode 19-20	527
Exode 24 et 1 Pierre 1: 2.....	530
Parler «comme oracles de Dieu» - 1 Pierre 4: 11	533

Etude sur l'Apocalypse

ME 1877 page 14 - ME 1878 page 3

Chapitres 1 à 3

Chapitre 1

Il est bien digne de remarque, que l'apôtre Jean ait été l'instrument choisi de Dieu pour nous communiquer ce dernier des écrits du Nouveau Testament, si différent de l'évangile et des épîtres du même apôtre. Mais ce n'est pas l'unique fois que Dieu s'est plu à présenter par le moyen du même écrivain des sujets qui offrent les plus grands contrastes. C'est ainsi, par exemple, que celui qui est appelé l'apôtre de l'incirconcision fut cependant le témoin de Christ auprès de ceux qui avaient été Juifs et qui étaient en danger de retourner aux ordonnances mosaïques. C'est à lui, et non à Pierre ni à Jacques, que fut confié ce message final et décisif de la grâce qui invitait les Hébreux à rompre tout lien avec un culte terrestre pour s'attacher à Christ glorifié dans le ciel. De même, dans la pensée de Dieu, l'apôtre Jean, ce témoin de la grâce et de la vérité venues par Jésus Christ, était l'instrument le plus convenable pour révéler les jugements à venir. La raison morale en est claire. Si Christ est rejeté comme objet de la foi et canal unique de la grâce, il devient nécessairement l'exécuteur du jugement. Nous trouvons cette vérité établie d'une manière formelle par le Seigneur lui-même dans l'évangile de Jean (chapitre 5).

Or de même que Christ avait été rejeté autrefois par le peuple juif, la grâce et la vérité qu'il avait apportées étaient aussi sur le point d'être méconnues et abandonnées entièrement par ceux qui portaient le nom de Christ sur la terre. Dans ces circonstances, Jean, plus qu'aucun autre, était propre à dérouler devant nous les visions solennelles des jugements par lesquels Dieu allait revendiquer les droits méprisés de son Fils; jugements providentiels d'abord, puis exécutés par Christ venant en personne pour écraser ses adversaires.

Ainsi, bien que l'évangile de Jean et l'Apocalypse présentent dans leur forme, leur sujet et leurs conclusions, les contrastes les plus accentués, c'est, par-dessus tout, la personne du Seigneur Jésus que ces deux livres placent devant nous, comme étant Celui à l'honneur et à la gloire duquel Dieu veut faire concourir toutes choses. De là vient qu'en tout temps, mais surtout pendant les périodes d'épreuves et de persécutions, des âmes, incapables peut-être de pénétrer le sens des visions de l'Apocalypse, ont trouvé, en contemplant Christ dans ce livre, une profonde édification et une indicible consolation, tandis que trop souvent les commentaires des savants n'ont fait que le dessécher.

L'Apocalypse est la «Révélation de Jésus Christ que Dieu lui a donnée». Christ est ici envisagé comme homme. Même dans l'évangile de Jean, si rempli du parfum de sa divinité, cette position remarquable que le Fils de Dieu a prise, est fréquemment, sinon constamment

rappelée. Il nous y est présenté comme celui que le Père «a envoyé» sur la terre et qui vit «à cause du Père» (Jean 6: 57). Dans l'Apocalypse, on le voit véritablement homme, soit dans le ciel, soit sur la terre. Dans l'évangile de Jean, Jésus dit que le Père lui a donné d'avoir la vie en lui-même (Jean 5). Rien ne démontre mieux combien il accepte pleinement la position d'homme à laquelle il s'est abaissé. En lui était la vie; bien plus, il était cette vie éternelle qui était auprès du Père avant que le monde fût; et néanmoins, devenu homme par l'effet de la grâce de Dieu, toutes ses paroles sont en accord avec cette humble position qu'il a prise ici-bas. Dans la gloire, il en est absolument de même, comme le montre le livre dont nous nous occupons.

«Révélation de Jésus Christ que Dieu lui a donnée pour montrer à ses esclaves». Telle est la qualification donnée à ceux à qui s'adresse la révélation. Il n'est pas question ici du titre d'enfants de Dieu qui leur appartient comme ayant cru au nom du Seigneur Jésus. C'est ce qui caractérise l'évangile qui, d'une manière spéciale, est la révélation de la grâce et de la vérité en Jésus Christ, le Fils unique du Père. Dans l'Apocalypse, Dieu donne à connaître ce qu'il veut faire pour la gloire de l'Homme rejeté. Il va montrer à ses «esclaves» les choses qui doivent arriver bientôt, et ce titre d'esclaves convient aussi bien à nous chrétiens, qu'à ceux qui seront avec Dieu dans une autre relation après que nous aurons été retirés du monde. Il ne s'agit pas de révéler les choses qui étaient en Christ avant tous les siècles, mais de dévoiler les grands faits par lesquels Dieu est sur le point de manifester au monde la gloire du premier-né.

«Et il l'a signifiée en l'envoyant par son ange à son esclave Jean». Ce n'est pas sans raison qu'un ange est employé ici, pour communiquer les révélations de Dieu. L'évangile nous parle de la vie éternelle qui est dans le Fils et qui, par grâce, est donnée au croyant. Aussi y voyons-nous que le Saint Esprit seul peut administrer et rendre efficace une telle faveur, selon les conseils de Dieu et les dispositions que son amour a prises. Mais ici nous avons des visions, — les visions des voies judiciaires de Dieu et du jugement qu'allait appeler sur l'homme son iniquité croissante. Voilà pourquoi «il l'a signifiée en l'envoyant par son *ange* à son esclave Jean».

Nous trouvons ici un nouveau et remarquable trait de différence entre l'évangile de Jean et l'Apocalypse. Dans l'évangile, Jean, sans doute, parle comme quelqu'un qui a vu le Seigneur, qui a vécu avec lui, et qui peut se porter garant personnellement de ce qu'il communique; mais il ne parle que rarement de lui-même, et quand il le fait, c'est en s'effaçant tellement que l'on a mis en question si c'est bien lui qui était «le disciple que Jésus aimait». Cette conclusion est inexacte, mais le fait qu'on a pu la tirer montre combien peu l'écrivain s'est mis en avant. Nous retrouvons cela d'une manière encore plus caractéristique dans les épîtres de Jean qui, soit qu'elles s'adressent à l'ensemble de la communauté chrétienne, à une famille, ou à un ami, ont pour but unique de mettre les enfants de Dieu, par le moyen de Christ, en communion immédiate avec Dieu lui-même. C'est un apôtre inspiré qui écrit, et les divers membres de la famille de Dieu, aussi bien que les serviteurs du Seigneur, sont reconnus à la place qui leur appartient, mais en même temps, l'écrivain lui-même disparaissant pour ainsi dire, c'est celui qui est Dieu et Père qui instruit, console et avertit directement les siens. Il n'en est pas ainsi

dans l'Apocalypse. Dieu donne une révélation à Jésus, Jésus la transmet par son ange à son esclave Jean et par lui à d'autres esclaves. Voilà un mode de communication tout à fait exceptionnel dans le Nouveau Testament.

Pourquoi Dieu ne nous manifeste-t-il pas ici directement ses voies et ne s'adresse-t-il pas à nous d'une manière immédiate comme il le fait ailleurs? La raison en est aussi solennelle qu'instructive. Nous trouvons quelque chose d'analogue dans l'Ancien Testament. Dieu ne s'y adresse pas toujours directement à son peuple. Il le fit dans l'origine, quand, de sa bouche même, il prononça les dix paroles; mais plus tard il se servit d'intermédiaires. Habituellement Dieu envoyait à Israël des messagers, savoir des prophètes qui parlaient au nom de l'Eternel. D'abord ils s'adressaient à tout le peuple, mais le temps vint où le message de Dieu, quoique destiné à être communiqué au peuple, ne lui fut pas envoyé directement, mais fut confié à un seul témoin, Daniel, choisi entre tous.

En examinant ce qui amena ce changement dans les voies de Dieu à l'égard d'Israël, nous trouvons la clef du changement analogue que l'on remarque en passant du reste du Nouveau Testament à l'Apocalypse. Lorsque les enfants d'Israël se furent détournés de Dieu, et, qu'à ses yeux, cet abandon fut complet et sans retour; lorsque, non seulement les dix tribus, mais même Juda et la maison de David, dernier lien entre Dieu et son peuple, eurent failli; alors Dieu ne s'adressa plus au peuple, mais à un seul serviteur élu et fidèle dont il fit son témoin. C'était une marque certaine que, pour le présent, tout était fini et qu'il n'y avait plus de relation immédiate entre Dieu et un peuple qu'il ne pouvait plus reconnaître pour sien.

Quelle gravité dans cette situation! Mais dans les temps même les plus fâcheux, Dieu se montre fidèle. Il serait tout à fait erroné de penser que, malgré le triste état de choses où se trouvait Israël, Daniel et ses trois compagnons fussent personnellement moins agréables à Dieu que David. Ses yeux se reposaient pleins de grâce et avec une extrême satisfaction sur un serviteur qui répondait à ses propres sentiments pour son peuple. C'est à cause de cela même que Daniel reçut de l'Eternel une faveur si exceptionnelle. Et, en un sens, il valait mieux être un Daniel au milieu des ruines, que d'occuper la meilleure des positions dans un temps de prospérité. C'est une plus grande preuve de fidélité de demeurer ferme au milieu du désordre, que lorsque tout suit son cours régulier. La grâce s'élève toujours à la hauteur de chaque difficulté.

Appliquons maintenant ce que nous venons de dire au temps actuel et aux circonstances présentes. Combien n'est-il pas sérieux de penser qu'à l'époque même de Jean, l'Eglise de Dieu était entrée dans un état de choses semblable à celui dont nous avons parlé relativement à Israël. La position de Jean est analogue à celle de Daniel. C'est à lui que s'adressent les communications du Seigneur Jésus, tandis que l'Eglise, qui portait encore sur la terre le nom de Christ, est laissée de côté. La grâce était encore là pour réveiller et exhorter, toutefois Jésus ne s'adresse qu'à son esclave Jean et non à l'Eglise. Les épîtres mêmes du second et du troisième chapitres ne sont pas envoyées directement aux assemblées, mais à leurs anges. Tout nous place ainsi sous l'impression de cette sérieuse vérité en rapport avec l'état de l'Eglise.

Jean, est-il dit, «a rendu témoignage de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus Christ, de toutes les choses qu'il a vues». Ces paroles ne signifient pas la vérité en général, ni l'évangile en particulier, quoiqu'il soit indubitable que Jean a prêché l'évangile et qu'il a nourri l'Eglise au moyen de la vérité tout entière. Mais tel n'est pas le sujet de l'Apocalypse, ni le sens de ces paroles. Ici tout est limité à ce que Jean *a vu*. Cette remarque est importante pour comprendre la portée de ce passage et le caractère du livre. Remarquons que les meilleures autorités sont d'accord pour la suppression du mot «et» devant «toutes les choses qu'il a vues». Que devons-nous donc entendre par ces mots: «la parole de Dieu?» Est-ce une partie spéciale ou l'ensemble de la Parole? Que signifie cette expression en relation avec cette autre «le témoignage de Jésus Christ?» La réponse est donnée par le dernier membre de la phrase quand l'on supprime le mot «et»; ce sont «toutes les choses qu'il a vues», c'est-à-dire les visions qu'il lui fut donné de contempler et qu'il rapporte dans ce livre. Ainsi, outre ce que l'Apôtre avait en commun avec les autres chrétiens et ce qu'il avait déjà reçu pour le leur communiquer dans sa longue carrière employée au service de Christ, il reçoit maintenant la parole de Dieu et le témoignage de Jésus Christ sous un nouveau caractère.

Il en résulte qu'une incrédulité ignorante peut seule traiter avec légèreté ou indifférence les visions apocalyptiques, puisqu'aussi bien que les évangiles et les épîtres, elles sont la parole de Dieu et le témoignage de Jésus Christ, présentés ici il est vrai, sous la forme prophétique qui convenait au but que Dieu se proposait. Ainsi se trouve jugée nettement la tendance trop commune de considérer l'Apocalypse comme ayant une valeur douteuse et une autorité incertaine, et nous ne pouvons que réprover avec une juste indignation ceux qui, savants peut-être selon le monde, n'ont pas craint, dans leur folie, d'attaquer ce livre. Il faut convenir, sans doute, que l'Apocalypse n'est pas destinée à l'édification directe du chrétien, dans la position qui lui est propre, mais elle n'en est pas moins la parole de Dieu et le témoignage de Jésus Christ, et, comme telle, édifie indirectement en annonçant le sort qui attend ceux qui méprisent Dieu et font leur propre volonté en dépit de sa Révélation.

Les paroles du troisième verset, d'une portée qui embrasse les croyants de ces temps et de ceux qui suivront, tendent au même but. Ne semblent-elles pas expressément écrites, à la fois pour l'encouragement des serviteurs de Christ et pour la condamnation anticipée des doutes et des contestations puériles de l'incrédulité? «Bienheureux celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de la prophétie, et qui gardent les choses qui y sont écrites».

«Car le temps est proche», telle est la raison qui nous est donnée pour garder les choses écrites dans la prophétie, et nous devons la peser sérieusement. Ce n'est pas, comme on l'affirme souvent, parce que nous nous trouvons au milieu des circonstances prédites, ou bien parce que les chrétiens (et l'Eglise) auront à traverser les tribulations que décrit la prophétie. Ce livre même nous montre l'Eglise recueillie dans le ciel, en dehors de la scène des tribulations et des jugements. Non, le motif qui nous est donné dans le verset 3 est saint, remarquablement adapté à ceux qui marchent par la foi et non par la vue, et entièrement dégagé de toute considération égoïste. «Le temps est proche;» il n'est pas *arrivé* actuellement en sorte que nous ayons à le traverser en tout ou en partie, mais il est *proche*. C'est pourquoi

Dieu écrit pour nous consoler, nous exhorter et, d'une manière générale, nous bénir quels que soient nos besoins. Il tient pour certain que nous nous intéressons à tout ce qu'Il veut bien nous faire connaître. Il est faux le principe qui prétend que nous ne pouvons tirer profit que des choses qui nous concernent personnellement et des circonstances actuelles que nous traversons.

Après la préface vient la salutation, dont la forme toute particulière convient parfaitement au livre de l'Apocalypse. «Jean aux sept assemblées qui sont en Asie». Cette adresse diffère entièrement de celles que nous trouvons autre part. On voit Paul, par exemple, écrire aux saints de telle ou telle localité, à une assemblée ou même aux assemblées d'une contrée; mais c'est ici seulement qu'il est question d'un nombre déterminé d'assemblées, et d'un nombre dont la signification symbolique est bien connue. Dans le langage prophétique ou typique, sept désigne invariablement la perfection spirituelle. Bien qu'il soit hors de doute que les lettres que nous trouvons ici aient été adressées littéralement aux assemblées mentionnées, il semble tout aussi certain que leur portée est beaucoup plus étendue. Les sept assemblées d'Asie furent choisies et les lettres écrites de manière à présenter à ceux qui ont des oreilles pour entendre, le cycle complet du témoignage du Seigneur ici-bas aussi longtemps qu'existerait ce qui en responsabilité, sinon en réalité, posséderait le caractère d'église. Quelque faible et misérable que puisse être l'état des choses, il y a pourtant une profession ecclésiastique dont nous ne trouvons plus trace depuis le chapitre 4. Ce n'est donc qu'aussi longtemps qu'existe ici-bas la responsabilité de l'Eglise que ces épîtres trouvent leur application.

«Aux sept assemblées qui sont en Asie: grâce et paix vous soient de la part de celui qui est, et qui était, et qui vient». La salutation n'est pas ici de la part du Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, comme dans la plupart des épîtres du Nouveau Testament, mais de la part de Dieu envisagé dans son essence, Celui qui est immuable, qui existe toujours le même, qui est, et qui était, et qui vient. Cela relie son existence présente avec l'avenir aussi bien qu'avec le passé.

«Et de la part des sept esprits qui sont devant son trône». Le Saint Esprit est présenté ici sous un point de vue tout différent de celui que l'on trouve dans les autres parties du Nouveau Testament. C'est une allusion évidente au passage d'Esaië 11: 2, où se trouve décrite la puissance septuple du Saint Esprit en rapport avec le gouvernement, la personne et le royaume du Messie, mais elle est appliquée ici d'une manière beaucoup plus large et qui convient au but de la prophétie apocalyptique.

La même remarque s'applique à toutes les citations de l'Ancien Testament ou aux allusions qui y sont faites dans l'Apocalypse. On y rencontre constamment des passages qui se rapportent à la loi, aux psaumes ou aux prophètes, mais ce n'est jamais une simple répétition. Cela aurait pour effet de nous priver de l'Apocalypse, au lieu de nous faire comprendre et recueillir pour notre profit les enseignements particuliers qu'elle renferme. Si l'on identifie la Jérusalem d'Esaië avec la nouvelle Jérusalem de Jean, ou si l'on prétend que la Babylone de Jérémie est celle de l'Apocalypse, on perd l'instruction spéciale que Dieu a voulu

nous donner dans ce dernier livre. C'est là une des principales causes de confusion dans l'étude de l'Apocalypse. D'un autre côté, si nous ne partons pas des révélations de l'Ancien Testament touchant Jérusalem et Babylone ou, en général, des enseignements des prophètes, nous ne pouvons pas apprécier ou même saisir l'ensemble de l'Apocalypse. Séparer absolument le Nouveau Testament de l'Ancien est une méprise presque aussi grande que de ne voir dans le Nouveau qu'une simple répétition de l'Ancien. Il y a entre eux un enchaînement divin, et il était dans la pensée de l'Esprit que l'un se rapportât à l'autre; mais l'Apocalypse a une portée bien plus étendue et présente un caractère beaucoup plus profond.

Les choses y sont envisagées après que le Saint Esprit a pris sa place dans les chrétiens et dans l'Eglise sur la terre, et, par dessus tout, après que le Fils de Dieu a paru, qu'il a manifesté Dieu le Père et accompli la rédemption. Voilà pourquoi si l'on veut donner à l'Apocalypse sa véritable portée, il faut tenir compte de la plénitude de lumière divine répandue par la personne et l'oeuvre de Christ, aussi bien que par la présence de l'Esprit dans l'Eglise de Dieu.

Les sept esprits représentent donc la plénitude et le parfait déploiement de l'énergie du Saint Esprit agissant dans les voies gouvernementales de Dieu. Partout où elle est ainsi présentée, le contexte montre à quoi s'applique cette puissance de l'Esprit. Ainsi, au chapitre 3, elle est en rapport avec Christ s'occupant de l'Eglise; au chapitre 5, elle est en relation avec la terre, mais on ne trouve jamais dans l'Apocalypse le Saint Esprit vu dans son unité et formant l'Eglise en un seul corps. Nous ne le voyons ainsi que dans les épîtres de Paul où le chrétien est envisagé dans sa propre sphère comme membre du corps de Christ.

«Et de la part de Jésus Christ, le témoin fidèle, le premier-né des morts, et le prince des rois de la terre». Dieu comme tel a donc été introduit dans le caractère qu'il revêt dans l'Ancien Testament; le Saint Esprit nous a été présenté de la même manière, et il en est ainsi de notre Seigneur Jésus Christ, comme nous le verrons. Rien n'est plus frappant, surtout quand nous nous rappelons quel est l'auteur de ce livre, que de voir qu'il n'y est fait aucune mention de la relation de Dieu avec les siens comme étant ses enfants. Nulle part ne s'y trouve la révélation de la grâce. Jésus Christ apparaît comme «le témoin fidèle». C'est évidemment ce qu'il a été sur la terre, et, quoique sous une forme différente, c'est bien le sujet que Jean traite partout. Paul contemple surtout Jésus glorifié dans le ciel, mais Jean s'attache toujours à montrer Christ par rapport à ce qu'il a été ici-bas. S'il le voit en haut comme l'Agneau, c'est l'Agneau qui a souffert et qui a été immolé sur la terre. Dans la résurrection, il est le premier-né des morts, mais c'est encore sur la terre, et son caractère de «prince des rois de la terre» ne sera révélé que lorsqu'il viendra du ciel ici-bas. Mais, dans les divers caractères sous lesquels le Seigneur Jésus nous est présenté ici, tout ce qui a trait à sa position céleste est soigneusement laissé en dehors. Nous ne trouvons même pas ce qui le rattache au chrétien ici-bas, c'est-à-dire son intercession auprès de Dieu, quoiqu'il paraisse sous ce caractère pour d'autres dans le chapitre 8.

Le Seigneur Jésus est donc envisagé seulement dans ce qui se rapporte à la terre, même quand il s'agit de sa résurrection, et c'est pour cette raison que comme homme, il est placé en dernier lieu devant nous.

Mais alors se fait entendre tout à coup la voix du chrétien, interrompant le courant des pensées du livre avant que les visions ne commencent; de même aussi que, lorsqu'elles ont pris fin, on entend l'aspiration de l'épouse. Bien que Jésus ne soit pas présenté dans la relation où nous le connaissons comme chrétiens, c'est Celui que nous aimons, et son nom a suffi pour émouvoir le coeur qui s'épanche en expressions d'adoration et d'amour. «A Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père; à lui la gloire et la force aux siècles des siècles! Amen». C'est l'effusion du coeur qui trouve en Jésus toutes ses délices.

Mais de peur d'affaiblir ce que sera Jésus pour ceux qui ne sont pas avec lui dans cette relation et cette proximité bénies, le verset suivant donne un avertissement en accord avec l'ensemble du livre. «Voici, il vient avec les nuées, et tout oeil le verra, et ceux qui l'ont percé; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. Oui, Amen!» Cela n'a rien à faire avec sa présence pour nous; mais après le chant de louanges qui s'est comme échappé involontairement du coeur des siens, vient le témoignage qui s'applique à d'autres. Christ vient pour le jugement, Christ vu de tous, et, s'il y a quelque différence, pour l'angoisse inexprimable de ceux qui l'ont percé; je veux dire les Juifs.

«Moi, je suis l'alpha et l'oméga, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, et qui était, et qui vient, le Tout puissant». Celui qui est le premier et le dernier, embrassant toutes choses dans sa pensée, lorsqu'il communique ce qui peut être donné à l'homme, c'est Celui-là qui parle, le Seigneur Dieu, l'Eternel. Il met ainsi dès le commencement son sceau sur ce livre.

«Moi, Jean, qui suis votre frère et qui ai part avec vous à la tribulation, au royaume, et à la patience de Jésus Christ, j'étais dans l'île appelée Patmos, pour la parole de Dieu et pour le témoignage de Jésus Christ».

L'auteur du livre se présente lui-même d'une manière tout à fait adaptée au témoignage qu'il est appelé à rendre et à tout ce qu'il déroulera plus tard devant nos yeux. Tout le livre suppose les saints passant par les tribulations. Ils sont envisagés non comme membres du corps de Christ qui est l'Eglise, mais comme associés à son royaume et à sa patience. Dans cette position, ils souffrent pour la parole de Dieu et le témoignage de Jésus Christ. Jean personnellement jouissait pleinement de sa position en Christ; rien ne lui manquait des privilèges qui appartiennent au chrétien et à l'Eglise, mais ici il ne représente pas seulement les chrétiens; il est associé aux saints d'une époque qui suivra la nôtre, à la fin de cette période, et pour lesquels il a reçu des communications spéciales. Il ne parle donc pas de lui ici comme participant aux promesses de Dieu en Christ dans l'Evangile, quoique ce fût vrai, mais seulement comme ayant part au royaume et à la patience de Jésus Christ. Cela d'ailleurs est vrai pour nous tous, mais nous avons en outre notre relation spéciale avec Christ comme membres de son corps, ce qui n'existera pas pour les saints des derniers temps; et, ce que Jean met en évidence, c'est ce qui leur appartient.

«Je fus en esprit, dans la journée du Seigneur». Montrer que Jean était dans la position chrétienne, semble être une des raisons pour lesquelles il plut à Dieu de lui donner les visions

de ce livre dans la journée du Seigneur ou jour dominical. C'est le jour caractéristique du chrétien, le jour anniversaire de la bénédiction qui le distingue, le jour qui devrait remplir tout particulièrement son cœur de joie. C'est le premier jour d'une nouvelle création et de la résurrection de grâce, et non le septième jour du repos de la création et de la loi.

Ce jour-là, l'auteur inspiré, Jean, fut sous la puissance du Saint Esprit pour recevoir et révéler les visions qui allaient passer devant lui. Tout accès devait être fermé aux impressions venant des objets extérieurs, afin qu'il pût entrer dans ce que Dieu était sur le point de lui montrer. «Et j'entendis derrière moi une grande voix, comme d'une trompette». Le fait que la voix se fait entendre *derrière* Jean est significatif. La prophétie porte plutôt les regards en avant, vers l'avenir; mais il fallait d'abord jeter un coup d'oeil en arrière et apprendre quel jugement le Seigneur prononçait sur ce qui portait son nom sur la terre, sur la chrétienté.

«Une grande voix, comme d'une trompette, disant: Ce que tu vois, écris-le dans un livre, et envoie-le aux sept assemblées». Ce que va dire la voix qui s'est fait entendre derrière Jean, est exclusivement pour les sept églises. Quand plus loin (chapitre 4: 1) un autre sujet est introduit, la même voix lui dit: «Monte ici et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci». Les regards du prophète sont alors dirigés vers les choses futures.

«Ce que tu vois, écris-le dans un livre, et envoie-le aux sept assemblées: à Ephèse et à Smyrne, et à Pergame, et à Thyatire, et à Sardes, et à Philadelphie, et à Laodicée. Et je me retournai pour voir la voix qui me parlait; et m'étant retourné, je vis sept lampes d'or». Comme nous l'apprenons plus loin, ce sont les sept assemblées, vues selon la pensée du Seigneur à leur égard, c'est-à-dire comme présentant aux regards la justice divine; voilà pourquoi les lampes sont d'or. Nous retrouvons partout ce principe, qu'aux yeux de Dieu nous sommes mesurés selon la position qui nous est donnée; mais il caractérise particulièrement les écrits de Jean. Par exemple pour le chrétien, la mesure n'est nullement la loi; c'était pour les Juifs: pour nous, c'est Christ lui-même. «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même marcher comme lui a marché». Le chrétien n'a donc pas à marcher comme un Israélite en se réglant sur la loi, mais en se souvenant qu'il est du ciel, non plus sous la loi, mais sous la grâce. La raison de ce principe est tout à fait claire et simple. La manière dont nous devons agir est en rapport avec notre position et les relations dans lesquelles nous nous trouvons placés. Un serviteur doit se conduire comme il convient à un serviteur, et si je suis maître, la conduite d'un serviteur n'est pas la règle de la mienne. Confondre les diverses relations est un tort; les négliger, une perte; les nier est funeste. Quelle que soit la position où il a plu à Dieu de nous placer, la grâce et la puissance de Dieu sont notre ressource pour nous faire marcher d'une manière qui soit en harmonie avec cette position.

Mais remarquons bien qu'il ne s'agit pas des relations de convention que l'homme a établies. La vie en Christ nous sort en principe des vanités de ce monde. Nous abaisser au niveau du monde n'est pas marcher comme Christ, c'est chercher, au moyen d'une position terrestre, à échapper à une partie du renoncement que Christ réclame de nous comme ses témoins et qui, en réalité, est une bénédiction pour nous. Il n'est donc pas question des désirs et des sentiments de l'homme naturel, mais de ce que Christ a mis en nous. Si l'on a vu le Fils

de Dieu et que l'on ait cru en lui, si par grâce on possède la même vie que celle qui était en lui, de sorte que ce soit «vrai en lui et en vous», il n'y a alors, comme chrétien, d'autre mesure que Christ lui-même.

Il en est ainsi des sept lampes d'or. Tout doit être et était mesuré selon la pensée de Dieu et la position dans laquelle il plaçait les assemblées. Leur règle était la conformité avec Dieu révélé en Christ. C'est pourquoi elles sont représentées sous la figure de lampes d'or.

«Je vis sept lampes d'or; et au milieu des sept lampes quelqu'un de semblable au Fils de l'homme, vêtu d'une robe qui allait jusqu'aux pieds, et ceint aux mamelles d'une ceinture d'or, et sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige; et ses yeux comme une flamme de feu; et ses pieds, semblables à de l'airain brillant, comme embrasés dans une fournaise, et sa voix, comme une voix de grosses eaux; et il avait dans sa main droite sept étoiles; et de sa bouche sortait une épée à deux tranchants; et son visage, comme le soleil quand il luit dans sa force». Le Seigneur Jésus, car c'est lui, comme nous le savons, qui apparaît à Jean sous ces traits, n'est pas vu dans l'activité du service. La robe relevée et ceinte autour des reins en était le signe, tandis qu'ici elle est flottante, descendant jusqu'aux pieds. Il se présente dans l'appareil judiciaire, comme le Fils de l'homme à qui tout le jugement est donné (Jean 5: 22, 27). Mais voici un trait qui seul suffirait à trahir Jean comme étant l'écrivain de ce livre. Celui qu'il voit sous l'apparence du Fils de l'homme est revêtu des attributs distinctifs de l'Ancien des jours (Daniel 7). Tandis que Daniel avait vu l'Ancien des jours sous un aspect, et le Fils de l'homme sous un autre tout différent, Jean les voit réunis en une même personne. Christ est homme, mais l'homme que Jean voit ainsi est une personne divine, le Dieu éternel lui-même. Ainsi Jean ne peut perdre de vue la gloire divine de Jésus, même quand le sujet dont il va s'occuper est le jugement, et que c'est le royaume qui partout est mis en évidence.

Ce passage nous montre une triple gloire de Christ: ce qui lui est personnel, ce qui est relatif, et enfin ce qui est officiel. Mais il y a plus. Jean dit: «Et lorsque je le vis, je tombai à ses pieds comme mort; et il mit sa droite sur moi, disant: Ne crains point; moi, je suis *le premier et le dernier*». De telles expressions ne peuvent s'appliquer qu'à une personne divine. Celui qui est le premier est nécessairement Dieu, et comme tel, il doit aussi certainement être le dernier. Or Jésus dit ces paroles de lui-même; bien plus, il ajoute: «et le vivant, et j'ai été mort», ou plus littéralement «je suis *devenu* mort». L'expression est la plus forte possible pour mettre sous nos yeux non pas le simple fait qu'il est mort, ce que nous trouvons ailleurs, mais qu'il est mort par un acte de sa propre volonté. Mourir semble tout à fait incompatible avec la personne glorieuse qui vient d'être décrite, mais il est devenu ce qui n'était pas une nécessité de sa nature. Telle semble être la portée de ces paroles, et tel est le soin avec lequel le Saint Esprit veille à faire ressortir la gloire de Christ, même dans ce qui nous parle des profondeurs de son humiliation. «J'ai été mort, et voici, je suis vivant aux siècles des siècles, et je tiens les clefs de la mort et du hadès». Nul ne descend au hadès sans avoir passé par la mort; celle-ci se rapporte au corps, celui-là à l'esprit séparé du corps (*).

(*) Après «aux siècles des siècles» le *texte reçu* porte «Amen». Ce mot doit être omis comme n'étant pas conforme aux meilleures autorités. Il ne peut que gêner le sens de la phrase. Il en est de même des mots «mort et hadès» et non «hadès et mort». Que l'on comprenne bien que lorsque nous parlons du texte sur la base des meilleures et plus anciennes autorités, il ne s'agit nullement d'innovations arbitraires. Il y a l'évidence la plus positive et la plus convaincante pour les changements, omissions ou insertions, que l'on trouve de temps en temps relativement aux versions ordinaires. Les vrais innovateurs sont ceux qui par négligence, ou volontairement, se sont écartés des paroles mêmes de l'Esprit, et l'arbitraire maintenant serait de conserver ce qui ne repose pas sur une autorité suffisante, contre ce qui est aussi bien établi qu'il peut l'être. L'erreur n'est pas de chercher le meilleur texte, mais de permettre à la tradition de nous lier à des variantes comparativement modernes et certainement fausses. En tout nous sommes tenus de nous appuyer sur les meilleures autorités.

«Ecris donc les choses que tu as vues, et les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver après celles-ci». Nous avons dans ces mots les trois grandes divisions du livre; chose évidente et familière à presque tout lecteur. Les choses que Jean a vues sont la personne et la gloire de Christ dans ses rapports avec ce que révèle l'Apocalypse. C'est ce dont nous avons déjà parlé.

«Les choses qui sont» présentent le tableau de la condition de l'Eglise durant le temps de son existence ici-bas. Nous le trouvons développé dans les lettres aux sept assemblées. L'expression «qui sont» est très frappante en ce qu'elle semble indiquer que les assemblées devaient d'une manière quelconque continuer à exister. Nous pouvons maintenant comprendre la force de ces mots, quoiqu'il soit possible qu'aux jours de Jean on n'y attachât pas une aussi grande importance.

Il est un autre point de vue auquel on peut envisager le livre de l'Apocalypse. C'est de prendre «les choses qui sont», c'est-à-dire les assemblées, comme déjà passées et terminées, et de considérer la prophétie comme suivant actuellement son cours. Je pense qu'en effet il était dans l'intention de Dieu de nous présenter ce double aspect. Sans entrer dans aucun détail quant à cette manière de voir, j'ai cru devoir la mentionner aussi bien que celle d'après laquelle «les choses qui doivent arriver après celles-ci», ne commencent que lorsqu'il n'existe plus rien auquel la condition d'église soit applicable.

Remarquons encore que l'expression «les choses qui doivent arriver après celles-ci» rend plus exactement le sens clair et précis de l'original que les mots «qui doivent arriver *ensuite*», lesquels présentent quelque chose de vague.

«Le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma droite et les sept lampes d'or: les sept étoiles sont les anges des sept assemblées, et les sept lampes sont sept assemblées».

Dans chaque épître le Seigneur s'adresse à «l'ange». Qui faut-il entendre par là? Qu'est celui qui est désigné sous ce nom? D'abord remarquons que nous ne trouvons nulle part dans le Nouveau Testament cette expression employée comme un titre officiel donné à quelqu'un; mais nous ne devons pas nous étonner de la rencontrer ici où tout est en dehors des formes ordinaires. Elle convient à un livre prophétique tel que l'Apocalypse.

Désigne-t-elle ce que nous appelons ordinairement un être angélique? Je ne le pense pas lorsqu'il est question des anges des assemblées. C'est autre chose quand, dans ce livre, il est

parlé de «l'ange ayant puissance sur le feu», ou de l'ange de Jésus dans un sens analogue à celui de «l'ange de Jéhovah» dans l'Ancien Testament. Nous comprenons aussi fort bien qu'un être angélique serve d'intermédiaire entre le Seigneur et son serviteur Jean. Mais il n'en est pas de même quand il s'agit de l'ange de telle ou telle assemblée. Il y aurait quelque chose de choquant à supposer que Christ adressât par le moyen de Jean une lettre à un ange en prenant ce mot au sens usuel et littéral. Pour ceux qui l'entendent ainsi, il y a là une difficulté qu'il n'est pas aisé de résoudre.

La signification du mot «ange» me semble être la suivante dans le cas qui nous occupe. Ce terme, dans son sens général, est employé pour désigner un «représentant», qu'il s'agisse ou non d'un être angélique, et c'est ainsi que le Seigneur s'en sert en s'adressant aux assemblées. L'ange est donc ce qui représente chaque assemblée.

Nous savons qu'en certains cas ce mot désigne effectivement un représentant au sens littéral, comme, par exemple, quand Jean le Baptiseur envoie quelques-uns de ses disciples. Ils sont auprès de Jésus les représentants de leur maître; dans leur message, ils exposent sa pensée. Toutefois remarquons que l'expression a une portée quelque peu différente, lorsqu'il s'agit d'assemblées qui, au moins à notre connaissance, n'avaient pas envoyé de messagers.

Si donc nous nous en tenons au sens abstrait de cette expression «l'ange de l'assemblée», je crois qu'il faut l'entendre ainsi: Le Seigneur n'avait pas nécessairement en vue un ancien ou un docteur de l'assemblée, mais quelqu'un qui pouvait être l'un ou l'autre, qui devant lui, dans sa pensée, représentait réellement l'état de l'assemblée et qui était d'une manière spéciale lié à la responsabilité de cet état. Ce pouvait être une ou peut-être plusieurs personnes.

Chapitre 2

«A l'ange de l'assemblée qui est à Ephèse, écris: Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa droite et qui marche au milieu des sept lampes d'or». Nous nous trouvons évidemment ici sur un terrain large, où tous les caractères sont généraux. Cette première épître considère l'état du témoignage chrétien sur la terre sous sa forme la plus étendue, et, comme je le suppose, dès les jours mêmes de l'apôtre Jean. En conséquence, le Seigneur se présente lui-même à ce large point de vue. «Il tient les sept étoiles dans sa droite et il marche au milieu des sept lampes d'or». C'est sa position à la fois ministérielle et ecclésiastique; sa relation avec les anges, c'est-à-dire avec ceux qui, à ses yeux, représentent moralement les assemblées, et sa relation avec les assemblées elles-mêmes.

L'étoile est ce qui avait une action sur l'assemblée, ce qui ouvertement était le vase destiné de la part du Seigneur à projeter la lumière sur les saints de Dieu. Si cette lumière était inefficace, si le mal y était mêlé, l'état de l'assemblée devait s'en ressentir. Si elle était brillante, le niveau moral de l'assemblée s'en trouvait relevé. Voilà, je pense, ce que signifie l'étoile. Ainsi Celui qui les tient toutes dans sa droite et qui marche au milieu des sept lampes d'or, c'est Christ non seulement tenant sous son autorité ces représentants moraux des assemblées, mais s'intéressant aussi aux assemblées; Christ vu, selon le caractère du livre, dans son aspect ministériel et ecclésiastique le plus complet et le plus général.

L'état de l'église d'Ephèse est décrit avec la même généralité.

«Je connais tes oeuvres, et ton travail et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants, et tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs». Ainsi il y avait dans l'assemblée d'Ephèse de la fidélité, en particulier à l'égard du genre de mal que Satan cherchait alors à introduire dans l'Eglise. Les apôtres avaient peut-être tous disparu, sauf Jean. A mesure qu'ils s'en allaient pour être avec le Seigneur, il était naturel que Satan essayât de susciter des hommes, ses instruments, qui réclamaient leur succession. L'église d'Ephèse, et particulièrement l'ange qui l'avait aidée en cela par la grâce du Seigneur, avait éprouvé ces prétendus apôtres et avait trouvé qu'ils n'étaient point ce qu'ils se vantaient d'être. L'étoile avait donc jusque-là agi pour le bien de l'église.

Il y avait beaucoup plus encore chez ceux d'Ephèse. Non seulement la fidélité, mais un dévouement persévérant les caractérisait: «Tu as patience, et tu as supporté des afflictions pour mon nom, et tu ne t'es point lassé». Cependant le Seigneur a un sujet de plainte contre eux: «Mais j'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour». Il est clair que c'est ici comme toujours le premier pas, le symptôme le plus général du déclin. Ce qui nuit et finalement conduit à la ruine, vient constamment du dedans, jamais du dehors. C'est en vain que Satan cherche à renverser ceux qui, s'appuyant sur l'amour de Christ, ont en lui l'objet aimé qui remplit leurs pensées et leur vie. N'en était-il pas ainsi quand Paul écrivait aux Ephésiens? Mais ils avaient abandonné ce premier amour. Ils avaient failli à cet égard et s'étaient relâchés, quoiqu'ils poursuivaient avec diligence leurs oeuvres, leur travail et leur patience. Mais était-ce l'oeuvre de foi, le travail d'amour et la patience d'espérance de notre Seigneur Jésus? Ce qui d'abord avait produit de si beaux résultats n'agissait plus, et ne pouvait plus agir. L'effet subsistait, mais la source n'était plus là: ils avaient abandonné leur premier amour. C'en était fait d'eux à moins qu'ils ne se jugeassent eux-mêmes et que, par la puissance du Saint Esprit, Christ ne reprit sa place dans leur coeur. «Souviens-toi donc d'où tu es déchu, et repens-toi, et fais les premières oeuvres; autrement je viens à toi et j'ôterai ta lampe de son lieu à moins que tu ne te repentes».

Nous retrouvons encore ici, comme lorsqu'il s'agissait de Christ, de l'état de l'Eglise et de la plainte portée contre elle, la même généralité dans le remède proposé et dans le jugement dont Ephèse est menacée. Le Seigneur s'attache dans cette épître aux sujets de l'importance la plus large et la plus générale. On peut le remarquer aussi dans la promesse par laquelle il termine: «Mais tu as ceci, que tu hais les oeuvres des Nicolaïtes, lesquelles, moi aussi, je hais. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées: A celui qui vaincra, je lui donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu». Qu'y a-t-il de plus vaste que cette promesse?

Dans l'épître suivante, nous nous trouvons en présence d'un état de choses complètement différent. C'est un cas essentiellement spécial. Après que l'Eglise a déchu de la pureté apostolique, et par-dessus tout, après qu'elle a abandonné son premier amour, il semble bon au Seigneur d'envoyer sur elle l'affliction. Il lâche la bride à la puissance de Satan

agissant par des persécuteurs païens et permet que toutes sortes d'épreuves tombent sur les siens. Telle est l'occasion de la lettre à l'ange de l'assemblée de Smyrne.

«Voici ce que dit le premier et le dernier, qui a été mort et qui a repris vie: Je connais ta tribulation et ta pauvreté (mais tu es riche), et l'outrage de ceux qui se disent Juifs; et ils ne le sont pas, mais ils sont la synagogue de Satan». Remarquez que ce ne sont plus de faux apôtres qui éprouvent les saints: un nouveau mal apparaît. Aussi longtemps que les vrais apôtres furent sur la terre, Satan ne put jamais faire reconnaître le judaïsme dans L'Eglise de Dieu. Le concile de Jérusalem exemptait expressément les gentils du joug de la loi. L'apôtre Paul montre qu'introduire la loi et l'imposer au chrétien, soit pour la justification, soit comme règle de vie, c'est en réalité rendre Christ inutile et déchoir de la grâce. Cette vérité, évidente quand il s'agit de la justification, l'est moins dans le second cas qui cependant est tout autant que le premier, une véritable négation de l'évangile. En effet, si Christ est pour le chrétien la règle de vie, et si la loi est la règle de mort pour le Juif, il est clair qu'abandonner l'un pour l'autre, c'est tendre à l'apostasie. Les premiers pères ont ainsi judaïsé et depuis lors le levain n'a pas cessé d'agir. Faire de même, se replacer sous ce régime juif, c'est être du nombre de ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas, et ne sont hélas! que la synagogue de Satan.

Le Seigneur considère ici ces mauvais ouvriers (et c'est ce que deviennent les prêcheurs d'oeuvres) comme formant un parti. Ce n'est pas simplement Satan luttant pour introduire le judaïsme; il y a une «synagogue de Satan». Ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas, ont un caractère compact et peuvent être envisagés comme une congrégation. Ainsi, il ne s'agit pas d'une simple tendance individuelle comme cela avait eu lieu auparavant; il y a plus ici. C'est un parti formé et connu et qui affiche les prétentions les plus élevées. Ceux qui le composent prétendent être plus saints et plus justes que les autres, et les dénoncent comme antinomiens parce qu'ils s'appuient sur la pure grâce de Dieu. Mais ce sont eux, au contraire, qui corrompaient et détruisaient le vrai christianisme qu'ils ne connaissaient pas. Déçus par Satan, ils sont ses zélés instruments, travaillant d'autant plus activement à séduire les autres, qu'eux-mêmes sont sérieux et honnêtes selon la chair.

Ceux que l'on nomme communément «les Pères», semblent avoir été les chefs du parti auquel il est fait allusion ici. Sur eux repose la honte d'avoir introduit le judaïsme dans l'Eglise de Dieu. Ils ont exercé cette influence dans tous les âges, et c'est ici à mon sens, que leur système est stigmatisé par le Seigneur Jésus Christ. Offensant pour lui, ce système est entièrement opposé au principe de la grâce. Le caractère en est clair; il arrache le chrétien à sa position céleste pour l'abaisser au niveau d'un judaïsme corrompu, et perd toute la précieuse vérité de cette vie réelle qui nous est donnée en Christ, vérité qui est le point capital des écrits de Jean. Ainsi, soit en pervertissant les âmes ou en formant des sectes à la manière des hommes parmi ceux qui, selon Paul, sont du ciel, soit en les sortant de la vie de Christ et leur faisant perdre de vue qu'ils doivent marcher comme Lui-même a marché, pour les placer sous des ordonnances semblables à celles des Juifs, les Pères, dans leur ensemble, ont, je le crains, pleinement mérité d'être désignés ici par le Seigneur.

Quand l'homme se règle ainsi sur le modèle juif, toute la beauté et le but de l'Eglise de Dieu sont ruinés en principe. Mais le point important à remarquer ici, c'est que ce fut vers cette époque même que les ordonnances et la succession ecclésiastiques commencèrent à être érigées en système. On trouve ce grand fait en contraste avec l'épître inspirée, même chez les Pères qui vécurent avant le concile de Nicée. Il me semble que le Seigneur dans cette épître constate cette action, en même temps qu'il montre Dieu employant en quelque mesure pour le bien, ceux qui étaient fidèles dans les persécutions suscitées par les païens. Ainsi, tandis que Satan déployait son activité en formant sa synagogue, Christ disait à ceux qui souffraient: «Ne crains en aucune manière les choses que tu vas souffrir. Voici, le diable va jeter quelques-uns d'entre vous en prison, afin que vous soyez éprouvés; et vous aurez une tribulation de dix jours». L'épreuve devait avoir une durée limitée; le Seigneur en assigne le terme.

«Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie... Celui qui vaincra n'aura point à souffrir de la seconde mort». Ils pouvaient tomber sous les coups de la première mort, mais non être atteints par ce qui suivra et qui est irrévocable. Il y avait là une question de foi en Dieu, et on doit se rappeler en semblables circonstances que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu.

«A l'ange de l'assemblée qui est à Pergame», vient un message très différent et qui est aussi tout à fait spécial.

«Voici ce que dit celui qui a l'épée aiguë à deux tranchants: Je sais où tu habites». C'est une chose sérieuse que de savoir où et avec qui nous habitons. «Tu habites là où est le trône de Satan». Comment cela a-t-il pu arriver? On comprend qu'ils eussent à passer à travers la scène où Satan déploie sa puissance, mais y habiter! Aimaient-ils donc à être près d'un trône, à y demeurer, alors même que c'était celui de Satan? Recherchaient-ils la protection et l'éclat du pouvoir humain?

Le Seigneur reconnaît cependant ce qu'il y a de bon. «Tu tiens ferme mon nom, et tu n'as pas renié ma foi». Il est digne de remarque qu'après les plus grandes persécutions, quand la chrétienté et les chrétiens se furent laissés séduire jusqu'au point d'accepter le patronage du monde, même alors il restait assez de réelle fidélité pour repousser tous les efforts tentés contre la divinité de la personne de Christ. Sous le même Constantin qui étendit sur le christianisme le bouclier de la puissance terrestre, se livra la bataille dans laquelle fut vaincu l'ennemi Arien. Ce fut sous l'autorité et par l'ordre de cet empereur, que se réunit le fameux concile de Nicée qui établit et promulgua publiquement le dogme de la Trinité, je ne dis pas pour les chrétiens, qui n'avaient pas besoin d'un semblable rempart, mais pour la chrétienté. Alors fut aussi public le symbole ou confession de foi vulgairement dit de Nicée, dont l'objet était d'affirmer la déité consubstantielle de Christ. Je ne puis m'empêcher de penser que c'est à cet état de choses qu'il est fait allusion ici. «Tu tiens ferme mon nom et tu n'as pas renié ma foi, même dans les jours où Antipas était mon fidèle témoin, qui a été mis à mort parmi vous, là où Satan habite». Etrange et solennelle association de choses! la proximité du trône de

Satan au dehors, et, au dedans, la miséricorde de Dieu continuant à maintenir la foi en cette vérité fondamentale: la gloire personnelle de Christ!

«Mais j'ai quelques choses contre toi: c'est que tu as là des gens qui tiennent la doctrine de Balaam». Une fois que l'Eglise s'est placée sous la sauvegarde du pouvoir terrestre, le cléricalisme s'introduit et fait de rapides progrès. L'autorité du monde présente des appâts mondains et le ministère devient un clergé, une profession qui apporte plus ou moins de profits. Les promoteurs de cet état de choses, voilà ceux qui tenaient la doctrine de Balaam. En même temps s'introduisaient nécessairement toutes sortes de compromis avec le monde et ses voies perverses, et le clergé les encourageait par de fausses applications des Ecritures. C'est ainsi qu'il est dit ici de Balaam: «lequel enseignait à Balac à jeter une pierre d'achoppement devant les fils d'Israël, pour qu'ils mangeassent des choses sacrifiées aux idoles, et qu'ils commissent la fornication». Nul doute que tout cela ne soit symbolique, mais la portée en est assez claire pour toute conscience non émoussée. Il ne faut pas s'étonner si on ne comprend guère ces avertissements là où les mêmes maux existent, et où a disparu tout ce qui pouvait garder l'Eglise comme une vierge chaste fiancée à Christ. Le monde s'est introduit, il est resté, et, hélas! la chose est le plus palliée par ceux mêmes qui doivent leur position à cette influence corrompue et corruptrice. Le même esprit d'incrédulité qui fut la source du mal, lui conserve sa puissance et son action, et détourne maintenant, comme alors, de la conscience la pointe de l'épée aiguë à deux tranchants. Les chrétiens avaient été éblouis par la puissance et la gloire du monde qui, en ces jours, s'étaient déployées pour protéger non seulement eux, mais la foi publique de la chrétienté. En même temps, par leur alliance avec le monde, ils avaient, d'une manière fatale, déshonoré Christ, et la conséquence était un retour pratique à ce monde hors duquel la grâce avait tiré l'Eglise, pour l'unir à Christ glorifié.

«Ainsi tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes pareillement». L'épître à l'ange de l'église d'Ephèse dénonce les oeuvres des Nicolaïtes; maintenant l'iniquité en question, que je suppose être l'antinomianisme, était devenue une doctrine.

«Repens-toi donc: autrement je viens à toi promptement, et je combattrai contre eux par l'épée de ma bouche». Ainsi le Seigneur ne combattait plus pour la défense de son peuple; il n'employait pas non plus la haine de l'ennemi ou la persécution pour retrancher le mal, ou pour l'étouffer dans son germe, comme nous l'avons vit précédemment. Une épreuve plus grande apparaî, mais, hélas! l'état de ceux qui portent son nom est tel, que le Seigneur se voit forcé d'agir sévèrement envers eux.

«Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées: A celui qui vaincra, je lui donnerai de la manne cachée». Alors que l'Eglise cherchait une position publique et glorieuse, l'encouragement donné à la foi était la manne cachée. La fidélité individuelle envers le Seigneur Jésus, même si elle n'était pas appréciée, se rencontrait du moins encore. Il y avait des saints qui s'attachaient à son nom, bien que le temps ne fût pas venu où ils dussent se séparer du corps public des professants et en sortir pour prendre la position de résidu.

Peut-être la foi n'avait-elle pas assez d'énergie pour cela, mais en tout cas la fidélité à Christ ne manquait pas, et où elle se trouvait s'appliquait la parole du Seigneur. «A celui qui vaincra je lui donnerai de la manne cachée, et je lui donnerai un caillou blanc, et sur le caillou, un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit». Son approbation est suffisante pour le coeur fidèle, elle lui est plus douce qu'un triomphe public devant l'univers.

Puis vient la dernière de ces quatre assemblées. «Et à l'ange de l'assemblée qui est à Thyatire, écris». Je ne puis douter que cette épître ne contienne une esquisse exacte et aussi complète qu'elle pouvait l'être par le moyen des faits alors présents, de ce que nous trouvons dans les temps du moyen âge.

«Voici ce que dit le Fils de Dieu, qui a ses yeux comme une flamme de feu, et dont les pieds sont semblables à de l'airain brillant». Christ est présenté maintenant, non seulement avec cette puissance de jugement moral qui discerne tout, mais prêt à agir judiciairement contre le mal: «Ses pieds sont semblables à de l'airain brillant».

«Je connais tes oeuvres, et ton amour, et ta foi, et ton service, et ta patience, et tes dernières oeuvres qui dépassent les premières». Malgré toutes les ténèbres et l'ignorance qui existaient au moyen âge quant à la doctrine, il y avait un dévouement remarquable. Ceux qui aimaient le Seigneur montraient leur amour moins par leur intelligence de ses voies, que par un renoncement à eux-mêmes habituel et sans réserve. Je ne parle pas de ce que produisait la superstition envers Marie ou envers l'église, lorsque de chacune on faisait une sorte de «bonne déesse», mais je parle du fruit produit dans la vie par un coeur tourné simplement vers Christ, si faible que fût d'ailleurs la connaissance.

«Mais j'ai contre toi que tu laisses faire la femme Jésabel». C'était un genre de mal tout à fait nouveau. Il n'y a pas maintenant simplement le cléricisme, ou des personnes qui tiennent la doctrine de Balaam, mais un état de choses formellement établi, comme le représente toujours la femme employée symboliquement. Il est facile de s'en assurer en examinant l'écriture. L'homme est l'agent, la force active; la femme est l'état de choses produit. Jésabel est donc le symbole qui convenait ici, comme Balaam dans le cas précédent. L'activité était dans le clergé qui avait fait avec le monde les plus honteux compromis, et qui avait vendu l'honneur de Christ pour de l'or et de l'argent, pour du bien-être et des dignités. De là était issue Jésabel. Telle était la condition produite et tolérée pendant le moyen âge dans ce qui portait le nom de Christ.

«Tu laisses faire la femme Jésabel qui se dit prophétesse». Voilà précisément la prétention de la soi-disant église, c'est-à-dire l'affirmation de posséder une infaillibilité permanente, d'être une sorte d'autorité inspirée pour régler la doctrine, promulguer des dogmes et diriger tout au nom de Dieu. N'est-ce pas là exactement ce que fait le Romanisme?

«Et elle enseigne, et égare mes esclaves en les entraînant à commettre la fornication et à manger des choses sacrifiées aux idoles». Tout cela était le fruit, sans nul doute, de ce qui avait été auparavant, mais un fruit arrivé à une maturité avancée.

«Et je lui ai donné du temps afin qu'elle se repentît, et elle ne veut pas se repentir de sa fornication. Voici, je la jette sur un lit, et ceux qui commettent adultère avec elle dans une grande tribulation, à moins qu'ils ne se repentent de ses oeuvres; et je ferai mourir de mort ses enfants». Jésabel était une mère, en vérité, une sainte mère, comme l'appelaient et les séducteurs parmi elle, et ceux qui étaient séduits. Mais qu'en pensait le Seigneur et ceux qui préféraient endurer les plus grandes souffrances, plutôt que de commettre adultère avec elle? Cette église-monde, dans sa corruption flagrante, était alors une institution établie. Ce n'est pas une erreur passagère comme un nuage, c'est un corps constitué et occupant la plus haute position dans le monde, c'est une reine, mais une reine qui prétend aussi au pouvoir spirituel le plus élevé, c'est une soi-disant prophétesse établie maintenant d'une manière permanente dans la chrétienté, et donnant naissance à une postérité d'iniquité distincte, qui est appelée «ses enfants». Mais, dit Celui dont les yeux sont comme une flamme de feu, «je ferai mourir de mort ses enfants, et toutes les assemblées connaîtront que c'est moi qui sonde les reins et les coeurs, et je vous donnerai à chacun selon vos oeuvres».

«Mais je vous dis à vous, savoir aux autres qui sont à Thyatire». Ici apparaît clairement le résidu, «vous», «les autres, autant qu'il y en a qui n'ont pas cette doctrine», et c'est à eux, à ce résidu, que le Seigneur s'adresse maintenant.

Arrêtons-nous un instant sur ces paroles remarquables. Ici, pour la première fois, nous voyons formellement reconnus des saints, qui ne sont pas compris dans la condition publique de l'assemblée, sans toutefois en être aussi ouvertement séparés qu'on le trouvera plus tard. Cependant, en esprit, ils deviennent et forment plus ou moins un corps rendant témoignage, à part de ce qui, en affichant les plus hautes prétentions, était en réalité dans la plus intime et la plus impie communion avec Jésabel, ainsi que le Seigneur juge et stigmatise ce que l'homme a nommé «notre mère, la sainte église catholique».

«Je vous dis à vous, aux autres qui sont à Thyatire, autant qu'il y en a qui n'ont pas cette doctrine, et qui n'ont pas connu les profondeurs de Satan, comme ils disent; je ne vous impose pas d'autre charge; mais seulement ce que vous avez, tenez-le ferme jusqu'à ce que je vienne», Le Seigneur, sans attendre d'eux de grandes choses, parle avec la plus exquise tendresse de ceux qui étaient fidèles à son nom. Je suis persuadé qu'il est fait allusion ici à ceux qui sont communément appelés Vaudois et Albigeois et peut-être à d'autres du même caractère. Ils étaient sincères et pleins d'ardeur pour Christ, mais avec une petite mesure de lumières et de connaissances, si on la compare au témoignage plus complet et plus riche que le Seigneur suscita plus tard, comme nous le montre le chapitre suivant.

A la fin de l'épître le Seigneur fait entendre une promesse appropriée à la condition des saints: «Et celui qui vaincra, et celui qui gardera mes oeuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai autorité sur les nations». Cette méchante Jésabel ne s'était pas contentée de persécuter les vrais saints du Seigneur; elle avait recherché la suprématie universelle et la domination sur toutes les âmes. Le Seigneur demande aux siens de ne pactiser en rien avec elle, leur promettant la véritable autorité quand lui-même la prendra en main. En attendant, qu'ils

demeurent dans la patience, même à travers la tribulation, contents de souffrir actuellement pour l'amour de Christ.

«Et celui qui vaincra, et celui qui gardera mes oeuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai autorité sur les nations; et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases de poterie, selon que moi aussi j'ai reçu de mon père». Le fidèle partagera le pouvoir de Christ à sa venue et lui sera associé dans son règne; mais ce n'est pas encore tout ce que la grâce veut lui donner. Le Seigneur ajoute: «Et je lui donnerai l'étoile du matin». Cela n'est pas être associé à Christ quand il régnera publiquement, mais c'est le posséder Lui-même, et c'est ce qui est tout à fait au-dessus des choses du monde. L'espérance céleste d'être avec Christ, voilà ce qui est donné au fidèle, aussi bien qu'une part dans le royaume.

Ici, comme on l'a observé avec raison, se fait remarquer un grand changement. L'invitation à écouter ce que l'Esprit dit aux assemblées suit la promesse au lieu de la précéder. La raison en est que, maintenant, il existe un résidu qui n'a plus rien à faire avec l'état public de l'Eglise, et le Seigneur adresse d'abord la promesse à celui qui vaincra, parce qu'il n'y a pas lieu d'espérer que l'Eglise dans son ensemble la reçoive. Dans les lettres aux trois premières assemblées, au contraire, l'invitation à écouter vient en premier lieu, parce que le Seigneur s'adresse à la conscience de l'assemblée tout entière. Maintenant le résidu seul est vainqueur, la promesse est pour lui, et c'est lui seul que le Seigneur exhorte à prêter l'oreille.

La division entre le second et le troisième chapitre est donc bien placée, car il y a un immense changement quand on passe aux trois dernières églises. En effet, l'introduction de l'épître adressée à l'assemblée de Sardes, nous montre le Seigneur recommençant un nouvel état de choses. L'ancienne phase ecclésiastique ou catholique de l'Eglise se termine avec Thyatire qui, néanmoins, en cela, présente ce trait particulier que c'est la fin de l'état public de l'Eglise, et le commencement de cette condition qui dure jusqu'à la venue du Seigneur. Nous trouvons en Thyatire la représentation mystique du romanisme, car il serait difficile de nier que Jésabel au moins n'offre ce caractère; tandis que «les autres», le résidu, représentent ceux qui, sans être protestants, ont formé, à part et en dehors de la papauté, un corps de témoins, avant l'apparition du protestantisme, que le commencement du troisième chapitre place devant nous.

Ainsi nous avons vu la condition générale de l'Eglise dans son premier déclin; puis les persécutions suscitées par le paganisme; ensuite l'Eglise se plaçant sous le patronage du monde, et enfin le romanisme qui seul, d'après l'allusion faite à la venue de Christ, doit aller jusqu'à la fin.

Chapitre 3

«Et à l'ange de l'assemblée qui est à Sardes, écris: Voici ce que dit celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles». Il y a ici une allusion évidente à la manière dont le Seigneur s'était présenté à l'assemblée d'Ephèse qui, nous l'avons vu, représentait la première condition générale de l'Eglise. Sardes offre le commencement du nouvel état de choses, qui n'est pas strictement ecclésiastique, le Seigneur agissant plutôt par voie de témoignage. C'est

pourquoi il n'est pas dit ici qu'il marche au milieu des sept lampes d'or, ce qui était dans un ordre tout à fait ecclésiastique, mais il a les sept esprits de Dieu. Il est Dieu; toute puissance, le pouvoir gouvernemental tout entier, sont en ses mains, ainsi que les sept étoiles, c'est-à-dire tous les instruments par le moyen desquels il agit sur l'Eglise.

«Je connais tes oeuvres; que tu as le nom de vivre, et tu es mort». Tel est le protestantisme. — «Sois vigilant, et affermis ce qui reste, qui s'en va mourir, car je n'ai pas trouvé tes oeuvres parfaites devant mon Dieu». Ce qui juge le protestantisme, c'est qu'il possède le témoignage de la parole de Dieu, d'une manière beaucoup plus complète que ceux qui étaient plongés dans le formalisme ecclésiastique du moyen âge. A cette époque la parole de Dieu avait été supprimée, parce que le clergé et cette parole ne peuvent jamais marcher parfaitement ensemble. L'effet du principe clérical est et doit toujours être de substituer plus ou moins l'autorité de l'homme à celle du Seigneur, comme aussi d'affaiblir et de gêner l'action immédiate de l'Esprit de Dieu sur la conscience, action qu'il exerce par le moyen de la Parole. Je n'ai ici nullement en vue les personnes; je parle du cléricalisme en général, n'importe où il se trouve, chez les catholiques ou dans des dénominations quelconques, nationales ou dissidentes.

Mais le principe protestant est très différent. On peut ne pas être fidèle à ses principes, et c'est ce qui arrive souvent; mais en somme, l'un des grands points pour lesquels on a combattu lors de la Réformation, et qui a été acquis au protestantisme, quelles que puissent être les déficiences de celui-ci, c'est que l'homme est placé complètement, librement et ouvertement en présence de la Bible. La parole de Dieu peut maintenant agir directement sur la conscience de l'homme.

Je ne parle pas de la justification par la foi. Luther lui-même, à mon sens, n'a jamais été parfaitement au clair quant à cette doctrine; et si les catholiques, sur ce point, sont misérablement induits en erreur, les protestants, même aujourd'hui, ne comprennent pas la justification. Ils possèdent la vérité en quelque mesure, mais non point de manière à mettre les âmes hors de la servitude, c'est-à-dire à les amener distinctement dans la liberté, la paix et la puissance de l'Esprit. Même Luther n'a jamais eu la paix dans son âme, comme l'état constant dans lequel il marchait. Plus d'un parmi nous sait par quels combats il passa, non seulement au commencement, mais à la fin de sa carrière; et je ne parle pas de ses luttes concernant l'Eglise, mais touchant son âme. Il serait inutile de citer ici les passages des écrits de Luther, qui prouvent combien il fut amèrement éprouvé par des combats intérieurs contre l'incrédulité; ils montrent qu'il était loin de la calme jouissance de la paix que procure l'évangile, mais ce serait une erreur de les imputer en eux-mêmes à autre chose qu'au manque d'une claire connaissance de la grâce. Dans un tel état, toutes sortes de choses peuvent troubler l'homme (quels que soient ses talents, quelque honoré qu'il soit), qui ne repose pas entièrement sur le Seigneur. Assurément Luther est un de ceux desquels nous avons tous beaucoup à apprendre; son courage, sa fidélité, son renoncement à lui-même et sa patience à supporter les maux, sont à la fois instructifs et édifiants. D'un autre côté, il est inutile de supprimer les faits: il était plein d'énergie; il fut l'instrument dont Dieu se servit pour accomplir

une oeuvre immense; mais il resta fort en arrière quant à l'intelligence de ce qu'est l'Eglise et l'évangile.

Cependant, malgré tout ce qui a manqué, une chose a été conquise pour les enfants de Dieu en particulier, et aussi pour l'homme. C'est la Bible ouverte pour tous. Mais c'est précisément ce qui condamne l'état du protestantisme, parce que, tout en ayant la faculté de lire la Bible librement, on a eu à peine la pensée de se conformer en tout à la Bible, et de régler tout d'après elle. Rien de plus commun parmi les protestants que d'admettre une chose comme parfaitement vraie parce qu'elle est dans la Bible, sans que l'on ait la moindre intention d'agir en conséquence. Combien cela est sérieux! Les catholiques romains connaissent en général trop peu la Bible pour savoir ce qui s'y trouve ou non. Excepté les lieux communs de controverse, ils ignorent à peu près l'écriture, et sont tout surpris quand on leur dit qu'une chose ou une autre y est contenue. Surtout ils ne la connaissent pas dans son ensemble, ne l'ayant presque jamais lue que sous la direction de leur confesseur. Le protestant peut lire sa Bible sans ce contrôle; c'est une faveur réelle, un privilège précieux, mais à cause de cela même, combien est grande sa responsabilité!

«Je n'ai pas trouvé tes oeuvres parfaites devant mon Dieu. Souviens-toi donc comment tu as reçu et entendu, et garde et repens-toi. Si donc tu ne veilles pas, je viendrai sur toi comme un larron». C'est la manière même dont le Seigneur menace de venir sur le monde. S'il y a dans l'état du protestantisme un trait qui doive frapper plus que tout autre, c'est la disposition à rechercher toujours l'appui des pouvoirs du monde pour être délivré de la puissance du prêtre et de l'église. Tel a toujours été et tel est encore le piège dans lequel tombe le protestantisme. Dès que l'on touche à ce qui appartient au monde, il se trouble et s'agite. Je ne dis pas cela faute de sympathie ou parce que j'ai le moindre doute que ce ne soit un grand péché, que de vouloir effacer toute reconnaissance publique de Dieu dans le monde. Il est impossible de croire que la mondanité sans égale qui apparaît dans l'association de dissidents avec des catholiques et des infidèles, provienne de motifs justes, purs, saints et désintéressés. Il faut plutôt l'imputer à un esprit croissant d'infidélité, si ce n'est pas aussi à une vile soumission à la superstition. Sans doute l'incrédulité espère avoir gain de cause, comme de son côté la superstition attend le jour où elle triomphera, mais la vérité est que le diable aura la haute main pour mener à la destruction ceux qui s'attachent à l'une et à l'autre, quand le Seigneur apparaîtra dans son jour pour le jugement de tous ses adversaires.

Le Seigneur avertit donc l'ange de l'assemblée de Sardes, que s'il ne veille pas, il viendra sur lui comme un voleur, «et tu ne sauras point», ajoute-t-il, «à quelle heure je viendrai sur toi». Ce n'est pas du tout ainsi qu'il est parlé de sa venue pour les siens. Ceux-ci l'attendent constamment; sa venue est leur joie; comment les surprendrait-elle comme un voleur? Ils soupirent après sa présence plus que la sentinelle après l'aube du jour. La figure d'un voleur qui vient inopinément ne peut convenir qu'au monde et à ceux qui y ont attaché leurs pensées. Cet avertissement solennel suppose donc que l'assemblée de Sardes avait cessé d'attendre pratiquement le Seigneur comme l'objet de son amour. Tout indique qu'ils le redoutent, et à bon droit, comme un juge. Ils ont glissé dans le monde et partagent ses craintes et ses

anxiétés. Ils ont perdu le sentiment de la paix profonde que Christ a laissée aux siens, et ne se réjouissent plus à la pensée qu'il vient, plein d'amour, prendre ceux qu'il aime parfaitement pour qu'ils soient toujours avec lui. S'ils jouissaient de la sainte et douce espérance que Lui-même donne dans sa parole quand il dit: «Voici, je viens promptement», il ne pourrait être pour eux comme un voleur, dont la venue inopportune ne peut que troubler.

«Celui qui vaincra, celui-là sera vêtu de vêtements blancs», car il y en avait quelques-uns à Sardes qui n'avaient pas souillé leurs vêtements, et qui devaient marcher avec lui en vêtements blancs, comme en étant dignes. Il se trouve donc là aussi, comme toujours, des âmes précieuses. On doit être heureux de leur aider, si on le peut, à acquérir une plus exacte connaissance de la grâce du Seigneur; non, sans doute, en atténuant le fait de leur position ou de leur manière d'agir, mais avec l'amour le plus profond envers eux à l'exemple du Seigneur: «Celui qui vaincra, celui-là sera vêtu de vêtements blancs, et je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges».

Nous arrivons maintenant à l'assemblée de Philadelphie.

«Et à l'ange de l'assemblée qui est à Philadelphie, écris: Voici ce que dit le saint, le véritable, celui qui a la clef de David, celui qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira». Chacune de ces paroles par lesquelles Christ se présente lui-même diffère de ce qui est dit de lui dans le chapitre 1. C'est là ce qui caractérise le chapitre 3 et surtout la portion dont nous nous occupons en ce moment. On a déjà vu que le commencement de l'épître à Sardes, quoiqu'avec une allusion à celle d'Ephèse, est placé vis-à-vis de cette dernière dans un contraste évident. C'est comme un second commencement, et en cela il y a quelque analogie avec Ephèse; toutefois le Seigneur est présenté sous un aspect tout à fait nouveau. Christ avant les sept esprits de Dieu, diffère entièrement de la description qui nous est faite de Lui dans l'épître à Ephèse; et, dans celles qui suivent immédiatement, nous ne trouvons rien de semblable. C'est un nouvel état de choses, mais qui apparaît d'une manière encore bien plus évidente quand nous en venons à Philadelphie. «Voici ce que dit le saint, le véritable, celui qui a la clef de David:» rien de semblable n'avait été dit du Seigneur dans le premier chapitre.

Dans le second chapitre, ce qui est dit du Seigneur est une répétition de ce que Jean venait de contempler dans sa vision. La seule exception se trouve dans l'épître à Thyatire où il est nommé le Fils de Dieu; mais Thyatire offre un état de transition, comme on l'a déjà fait remarquer. C'est l'Eglise dans sa responsabilité, mais sans puissance réelle; un corps ecclésiastique qui présente des choses abominables aux yeux du Seigneur, tout en renfermant un résidu qui lui est cher. Cet état continue jusqu'à la fin et conduit à la venue du Seigneur, ce qui n'est le cas pour aucune des trois premières assemblées. Les mots qui sembleraient s'y rapporter dans ce qui leur est adressé ont trait seulement à des jugements présents, tandis que dans les lettres à Thyatire, Sardes et Philadelphie, nous trouvons la mention de la venue du Seigneur.

Mais en outre, c'est à Philadelphie qu'est manifestée de la manière la plus remarquable la personne du Seigneur et sa gloire morale. C'est Christ lui-même, Christ que la foi découvre

revêtu d'une nouvelle beauté, qui ne dépend pas simplement des visions de gloire qui avaient été vues auparavant, mais de ce qu'il est réellement en lui-même: «le saint, le véritable». Plus que cela, c'est Christ, vu selon toute l'étendue de sa gloire. La foi découvre que le saint, le véritable, est le même qui a la clef de David, c'est-à-dire Celui auquel se rapportent les prophéties de l'Ancien Testament, de sorte qu'ici sont introduites les vérités relatives aux diverses dispensations. Il est «celui qui ouvre, et nul ne fermera». Il y a maintenant une parfaite liberté, liberté pour le service du Seigneur, liberté pour chacun de ceux qui lui appartiennent.

«J'ai mis devant toi une porte ouverte que personne ne peut fermer, car tu as peu de force et tu as gardé ma parole». Des oeuvres puissantes, comme celles que Sardes a pu accomplir, ne distinguent pas les saints de Philadelphie. Il n'y a parmi eux rien qui attire l'attention du monde, rien qui excite l'étonnement, l'admiration et l'estime des hommes. Sommes-nous satisfaits d'une aussi petite place? Telle est Philadelphie qui marche sur les traces d'un Christ rejeté. Nous savons tous combien peu de cas on faisait de Lui sur la terre; il en est ainsi de cette assemblée; mais cela n'a-t-il pas du prix aux yeux du Seigneur?

«Tu as gardé ma parole et tu n'as pas renié mon nom». Jésus avait montré combien il appréciait et aimait la parole de Dieu, lui qui seul, en parlant de lui-même, avait pu dire avec vérité à Satan: «L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu;» et la même vie de foi distingue Philadelphie. Il peut sembler à plusieurs que c'est peu de ne pas renier le nom de Christ; rien cependant n'est plus précieux au Seigneur. A Pergame, il avait été question de ne pas retirer *sa foi*, mais ici, il s'agit de lui personnellement. Ce qu'il est, voilà le point capital: une simple orthodoxie ne suffit pas; il faut tenir à sa personne quoique absente, et à la gloire due à son nom.

«Voici, je donne de ceux de la synagogue de Satan qui se disent être Juifs, — et ils ne le sont pas». N'est-ce pas le réveil de ce terrible fléau qui avait affligé l'Eglise des premiers temps, c'est-à-dire Smyrne? N'en avons-nous pas entendu parler et ne l'avons-nous pas vu nous-mêmes? Le protestantisme avait rejeté, comme nous le savons, une partie de ce que les Pères avaient travaillé à introduire dans les esprits des hommes; cependant, après tant de siècles, les mêmes tendances se retrouvent, de sorte que maintenant que Dieu a suscité son nouveau témoignage, il s'en élève un contraire: Satan fait revivre l'ancien esprit judaïsant, au moment même où Dieu affirme de nouveau le vrai principe de la fraternité chrétienne et, par-dessus tout, fait que Christ lui-même est tout pour les siens. Examinons les faits. A quoi tend en Angleterre ce que l'on nomme le puséisme, sinon à faire renaître cet esprit de ceux qui se disent être Juifs et ne le sont pas? Et ce système n'est pas confiné à cette contrée-là. On le retrouve en Allemagne et ailleurs; en réalité partout où existe le protestantisme, mais surtout là où cette tendance est provoquée soit par le scepticisme d'une part, soit d'une autre, par la vérité qui les juge et les condamne tous deux dans l'éclat de la lumière céleste. En voulant se maintenir eux-mêmes sur un terrain religieux, les hommes tombent dans un système d'ordonnances légales. C'est là, je pense, ce qu'il faut entendre ici par la synagogue de Satan.

Mais le Seigneur forcera ceux-là mêmes à reconnaître le témoignage qu'il a suscité pour son nom. Je ne dis pas quand, ni où, ni de quelle manière; mais aussi certainement qu'il vit, il justifiera la vérité qu'il a donnée, la parole est certaine: «Je les ferai venir et se prosterner devant tes pieds; et ils connaîtront que moi je t'ai aimé».

Ce n'est pas tout. Nous savons qu'un temps terrible doit venir sur ce monde; l'heure, comme il est dit ici, non pas simplement de tribulation, mais de tentation ou d'épreuve. Je pense que l'heure de l'épreuve embrasse toute la période apocalyptique, c'est-à-dire que ce n'est pas seulement l'époque redoutable où Satan, chassé du ciel, descend plein de fureur, et où la bête, avant reçu de lui sa puissante énergie, arrive au faite de son pouvoir, mais en outre la période pleine de trouble, de séduction et de jugement qui précède celle-ci. L'heure de la tentation est, à mon sens, un terme qui embrasse beaucoup plus que la grande tribulation d'Apocalypse 7, et encore plus que la tribulation sans égale qui doit tomber sur le pays d'Israël (Daniel 12, Matthieu 24, Marc 13). S'il en est ainsi, qu'elle est complète et précieuse la promesse: «Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière, pour éprouver ceux qui habitent sur la terre». En vain les hommes essaient d'échapper; l'heure de l'épreuve doit venir sur tous: elle les atteindra où que ce soit qu'ils espèrent s'y dérober. Ceux-là seuls échapperont, qui à l'appel de Christ seront ravis au ciel. Ils ne traverseront pas cette heure. Remarquez bien que cela ne veut pas dire seulement qu'ils seront mis à l'abri comme Lot dans Tsohar, ainsi que le prétendent quelques-uns, mais ils seront placés en dehors de la scène de l'épreuve. Quelle pleine et parfaite exemption! Telle est cependant l'étendue de la promesse qui leur est faite et de la bénédiction qui leur est réservée. Je ne puis comprendre d'autre moyen de garder quelqu'un *de l'heure* de l'épreuve qui doit venir sur la terre habitée *tout entière*, que de le retirer d'abord du lieu de l'épreuve. C'est seulement ainsi que l'on peut être en dehors de la période remplie par le grand trouble ou l'épreuve à venir. Le résidu pieux d'entre les Juifs, devant passer à travers une tribulation spéciale, plus terrible, mais circonscrite dans son étendue, devra seulement s'enfuir vers les montagnes jusqu'à ce que Jésus apparaisse en gloire pour confondre leurs ennemis. Mais il en est tout autrement pour les chrétiens.

«Je viens bientôt». Ici, il ne vient pas «comme un voleur», mais pour la joie de ceux qui l'attendent. Le Seigneur a fait revivre dans les coeurs la vraie espérance de son retour; il en est qui l'attendent ainsi et c'est à eux que cette épître semble particulièrement s'adresser. «Je viens bientôt;» en principe, cela est vrai pour tous ceux qui sont réellement fidèles, mais il peut y avoir, et nous savons qu'il y a des chrétiens engagés dans l'un ou l'autre des divers états qui ont été décrits et qui évidemment dureront jusqu'à la fin. C'est donc en vain que l'on s'attendrait à voir formellement effacées ces conditions coordonnées; cela ne peut avoir lieu avant que le Seigneur vienne.

«Tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne. Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus jamais dehors; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom». Celui qui vaincra sera revêtu

au jour de la gloire d'une puissance aussi remarquable que l'est maintenant la faiblesse dans laquelle il est heureux de se trouver, sur la scène présente où la grâce se déploie.

Nous en venons maintenant à la dernière épître adressée à l'ange de l'assemblée de Laodicée. Je n'en dirai que quelques mots. L'état qui y est décrit résulte, à mon avis, de ce que le témoignage suscité précédemment par le Seigneur a été haï et méprisé. Si l'on méconnaît et dédaigne la vérité possédée par ceux qui attendent le Seigneur, on est en danger de tomber dans la terrible condition que la Parole met ici sous nos yeux. Christ cesse d'être l'unique objet auquel le coeur s'attache; le sentiment de la bénédiction attachée à sa venue et qui conduit à l'attendre, n'existe plus; encore moins se glorifie-t-on dans la faiblesse afin que la puissance de Christ demeure et se manifeste dans cette faiblesse même. Au contraire on désire être grand, estimé des hommes, de manière à dire: «Je suis riche, et je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien». On voit quelle large place l'homme se fait ici.

C'est pour cela que le Seigneur se présente comme «l'Amen», la fin de toute espérance en l'homme, la sécurité ne se trouvant plus que dans la fidélité de Dieu. Lui seul est «le témoin fidèle et véritable». C'est précisément ce que l'Eglise aurait dû être et n'était pas, et par conséquent il doit lui-même prendre cette place. C'est celle qu'il occupait quand, plein de grâce, il était ici-bas, et maintenant il doit la reprendre en puissance, en gloire et en jugement. Peut-on concevoir un blâme plus grand et plus solennel infligé à la condition de ceux qui auraient dû être ses témoins sur la terre? En outre, il est «le commencement de la création de Dieu». C'est mettre l'homme entièrement de côté, et la raison en est que Laodicée est la glorification de l'homme et de ses ressources dans l'Eglise.

«Je connais tes oeuvres, que tu n'es ni froid, ni bouillant. Je voudrais que tu fusses froid ou bouillant 1 Ainsi parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je vais te vomir de ma bouche». Ils sont indifférents en principe et en pratique; leur coeur n'est qu'à moitié du côté de Christ. Je suis persuadé que rien n'est plus propre à faire naître l'indifférence qu'une appréhension saine de la vérité, lorsque le jugement de soi-même et une sincère piété n'existent pas. Plus on se sera trouvé en avant portant la responsabilité du témoignage de Dieu, plus on aura connu et professé connaître la grâce et la vérité de Dieu, le coeur et la conscience n'étant pas gouvernés et animés par la puissance de l'Esprit de Dieu, par le moyen de cette vérité, et de cette grâce qui sont en Christ, plus profondément aussi, tôt ou tard, on tombera dans un état d'indifférence, sinon d'inimitié active. On deviendra indifférent à tout ce qui est bon, et s'il existe encore quelque zèle, ce sera pour ce qui est mal.

C'est là exactement l'état de Laodicée. «Ainsi parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid, ni bouillant, je vais te vomir de ma bouche. Parce que tu dis: Je suis riche, et je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien; et que tu ne connais pas que toi tu es le malheureux et le misérable, et pauvre, et aveugle, et nu, je te conseille d'acheter de moi de l'or passé au feu, afin que tu deviennes riche; et des vêtements blancs, afin que tu sois vêtu, et que la honte de ta nudité ne paraisse pas, et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies». Les Laodicéens manquaient de tout ce qui est précieux: «de l'or», c'est-à-dire de la justice divine en Christ; et «des vêtements blancs», ce qui signifie la justice des saints. De plus ils avaient besoin d'un

collyre pour oindre leurs yeux, afin qu'ils vissent. Ils avaient perdu la vraie perception de ce qui était pour Dieu. Tout était obscur quant à la vérité, et incertain quant au jugement moral. La sainteté de la séparation et la saveur de la vie avaient disparu.

«Pour moi, je reprends et je châtie tous ceux que j'aime; aie donc du zèle, et repens-toi. Voici je me tiens à la porte et je frappe; si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi». Là même, dans cette triste condition, le Seigneur se présente plein de grâce pour répondre aux besoins des âmes. Mais dans les paroles qui terminent l'épître, nous ne trouvons rien de spécial; elles ne vont pas au-delà de la promesse de régner avec Lui. Or c'est ce qui est réservé à chacun de ceux qui auront part à la première résurrection, même aux Juifs, qui, à une époque ou à une autre, souffriront sous le règne de l'Antichrist. C'est donc une méprise que de voir dans cette promesse une distinction particulière. Elle revient à ceci, c'est qu'après tout, le Seigneur se montrera fidèle, en dépit de l'infidélité. Il peut y avoir une foi individuelle réelle dans le milieu le plus misérablement éloigné de la fidélité et du dévouement.

Chapitres 4 à 11: 18

Chapitre 4

Dans ce qui précède, nous avons vu ce que représentent les sept églises auxquelles il plut au Seigneur d'envoyer les épîtres renfermées dans le second et le troisième chapitre du livre qui nous occupe.

Deux points ressortent de l'étude que nous en avons faite. Il est certain que le Seigneur s'est adressé à des assemblées qui existaient à cette époque, et qui présentaient les traits que retracent les épîtres. Mais, en considérant le contenu même de ces lettres, l'emploi du nombre symbolique sept qui désigne toujours un cycle parfait, et enfin l'ordre dans lequel ces assemblées nous sont présentées tour à tour, il semble évident et nous avons conclu qu'elles préfigurent des phases ou états de choses successifs dans l'Eglise, envisagée sur la terre au point de vue de sa responsabilité.

En second lieu, de ces sept états, trois ont passé sans laisser pour nous autre chose qu'un enseignement d'une portée morale, tandis que les quatre derniers ont en outre une signification prophétique, et, depuis le moment de leur apparition, continuent et existent ensemble jusqu'à la venue du Seigneur Jésus.

Ce qui confirme d'une manière frappante ce que nous venons de rappeler, c'est le fait que, depuis le chapitre 4, il n'est plus fait mention de rien qui ressemble à la condition d'église sur la terre. Comment expliquer ce silence, si l'on ne doit prendre les sept assemblées qu'au sens littéral? D'un autre côté, si outre l'application historique, elles ont une signification prophétique, on comprend aisément que le Seigneur se soit adressé à des assemblées alors existantes, afin de donner par elles une vue des divers états qui devraient se succéder dans l'Eglise jusqu'à la fin, comme nous l'avons vu.

Depuis le quatrième chapitre, l'Esprit de Dieu montre donc au prophète, non l'état de l'Eglise, mais ce qui suivra quand les églises ne seront plus devant la pensée du Seigneur; quand ce qui en porte le nom aura été vomi de sa bouche. Alors il est question du monde, Dieu ne cessant toutefois d'y maintenir un témoignage pour lui-même, au milieu de troubles graduellement croissants. Mais dès lors les témoins portent un caractère juif ou gentil, et nullement celui d'Eglise sur la terre. Il y aura des croyants, cela est évident; les uns appartenant au peuple élu, d'autres tirés du milieu des nations; mais rien de semblable à ce que nous voyons dans le second et le troisième chapitre.

Ce simple fait, si clair, si évident et d'une si grande importance, ne semble avoir été mis en lumière qu'assez récemment. A ma connaissance, il n'y est faite aucune allusion, on n'en trouve nulle trace, dans les centaines d'ouvrages écrits sur l'Apocalypse depuis les Pères jusqu'à nos jours. Preuve frappante de la négligence avec laquelle, par suite d'idées préconçues, on passe souvent sur les faits les plus incontestables que présente la parole de Dieu; preuve aussi de la nécessité absolue où nous sommes d'être enseignés par le Saint Esprit pour profiter réellement même de ce qui est comme à la surface des Ecritures.

C'est du reste un des caractères particuliers du saint Livre, que ni le talent, ni la clarté de l'esprit, ni la vivacité de l'imagination, ne rendent une âme capable, sans la puissance de l'Esprit, de saisir les communications de Dieu, d'en jouir et d'en bien user. On peut, sans lui, apercevoir tantôt un fait, tantôt un autre; mais pour bien apprécier l'ensemble de la Parole et les voies de Dieu, il faut que les regards soient en tout dirigés vers Christ. Or c'est l'Esprit de Dieu seul qui place ainsi constamment Christ devant les yeux de l'âme. Celui qui le connaît et le possède sent bientôt qu'il existe, pour les croyants des différentes époques, des relations très diverses, et il voit ce qui en résulte. C'est ainsi que Christ a envers l'Eglise des voies spéciales, qui ne conviennent qu'à elle. Ces voies prennent fin avec le troisième chapitre; ce sont donc des choses nouvelles qui, maintenant, sont présentées au lecteur.

Or il est notoire que le grand nombre de ceux qui portent le nom de Christ, affirment que l'Eglise a toujours été depuis qu'il y a des enfants de Dieu sur la terre, et qu'elle existera aussi longtemps que se poursuivra l'oeuvre de la conversion des âmes. Mais cette assertion n'a aucun fondement dans les Ecritures, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament, ni, par conséquent, dans le livre qui nous occupe. Comment donc s'étonner si ceux qui étudient la Bible en ayant dans l'esprit une notion aussi opposée à la vérité révélée, manquent à comprendre ses enseignements? Ils élèvent entre eux et la vérité une barrière infranchissable.

Quand le livre s'ouvre, des églises existent mais il n'en est plus fait mention lorsque l'introduction est close, et que la prophétie proprement dite commence à se dérouler. On en comprendra aisément la raison, si l'on remarque que l'Eglise, à parler strictement, n'est pas l'objet de la prophétie. Celle-ci s'occupe du monde, et annonce les jugements divins prêts à tomber sur le mal qu'il renferme, afin de le faire disparaître, et d'introduire à sa place le bien selon la propre pensée de Dieu. Tel est le grand thème du livre de l'Apocalypse.

Mais, comme il y avait des assemblées chrétiennes quand il fut écrit, il a plu à l'Esprit de Dieu de faire précéder la prophétie d'une vue d'ensemble très remarquable sur la condition de l'Eglise, aussi longtemps qu'elle serait reconnue par le Seigneur sur la terre. Nous avons vu avec quelle admirable sagesse cela nous a été présenté; de manière à convenir au temps où Jean écrivait, et cependant à trouver toujours une application pendant toute la durée de l'existence de l'Eglise. Ce n'est pas que tout pût être, discerné à la fois; la lumière allait en croissant, mais elle suffisait toujours pour donner aux enfants de Dieu la connaissance de la pensée du Seigneur. Il en est ici, du reste, comme de chaque partie des Ecritures: personne ne peut réellement en tirer profit sans l'Esprit, et ce ne peut être qu'à la gloire de Christ.

On peut maintenant saisir l'immense importance du changement que l'on remarque en passant au chapitre 4. Le prophète voit une porte ouverte dans le ciel, et est appelé à y monter. C'est une vision, comme nous le comprenons sans peine; il n'est pas question de faits sensibles, et c'est la puissance du Saint Esprit qui rend Jean capable d'entrer et de contempler: «Sur le champ, je fus en esprit», dit-il.

Dans le ciel où il est ainsi introduit, Jean voit un trône dont l'aspect nous indique que c'est un siège judiciaire. Il n'a aucun des caractères du trône de Dieu que nous connaissons maintenant: «le trône de la grâce», dont nous nous approchons avec confiance, «afin que nous recevions miséricorde, et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun». Ici rien de semblable. Les éclairs, les voix et les tonnerres sont des symboles parfaitement clairs, qui nous enseignent ce qu'est le trône vu par Jean dans le ciel, et dans quel complet contraste il se trouve avec celui que nous présente Hébreux 4. Tout lecteur attentif et enseigné de Dieu peut le voir, et doit conclure en même temps que deux aspects du trône si différents, ne sauraient caractériser une même période, un même état de choses.

Ici donc, loin d'avoir le trône d'où découle la miséricorde divine, nous avons celui qui est revêtu des attributs propres à Sinaï. Il en sort la lumière qui manifeste le mal qui se trouve sur la terre, les voix qui le dénoncent, et les tonnerres qui le frappent. C'est le siège de l'autorité suprême; la source d'où découle le jugement des impies.

Il ne faut pas non plus confondre ce trône avec celui du Fils de l'homme régnant sur le monde. Lorsque Jean est introduit dans le ciel, le temps n'est pas encore venu pour l'Eglise de régner avec Christ sur la terre, car le fait de régner sur la terre est présenté dans le chapitre 5 comme une chose future. «Ils *régnent* sur la terre», y est-il dit. Il est donc clair que nous avons ici une époque de transition, entre le moment où la condition d'église a pris fin, et celui où commence le règne millénial. Telle est la vérité qu'il faut nécessairement admettre, si l'on veut comprendre l'Apocalypse dans son ensemble.

Sur le trône était assis quelqu'un dont la ressemblance est comparée à une pierre de jaspé et de sardius. Il est clair que si, par là, il faut entendre la gloire de Dieu, ce n'est point celle qui se rapporte à l'essence divine, dont nulle créature ne peut approcher et qu'aucune ne peut voir; mais que c'est sa gloire pour autant qu'il lui a plu de la manifester à la créature. C'est

pourquoi elle est comparée à ces pierres précieuses, que nous retrouvons plus loin dans la sainte cité en rapport évident avec la gloire de Dieu.

Mais le trône présente d'autres traits dignes d'être remarquables. «Et autour du trône un arc-en-ciel, à le voir, semblable à une émeraude». Dieu montre par là qu'il se souvient de son alliance avec la création. L'arc-en-ciel qui en était le signe établi par lui-même, est placé ici devant le prophète d'une manière très frappante. Il ne le voit pas dans une ondée de pluie tombant sur la terre, mais autour du trône, parce qu'il s'agit simplement de la vérité que l'arc-en-ciel était destiné à rappeler. Il en est ainsi de tous les autres objets de cette vision: ils sont présentés comme vus dans la pensée de Dieu, et non comme ils apparaissent aux yeux de l'homme.

Ensuite nous voyons «autour du trône vingt-quatre trônes, et sur les trônes vingt-quatre anciens assis». Il est évidemment fait allusion ici aux vingt-quatre classes de la sacrificature (1 Chroniques 24). Seulement, je ferai remarquer, qu'à mon avis, les anciens ne représentent pas tous les sacrificateurs de ces diverses classes, mais uniquement leurs chefs. Il est d'une certaine importance de se le rappeler, parce que nous trouverons plus loin d'autres personnes qui sont reconnues comme sacrificateurs, qui alors n'étaient pas encore dans le ciel, et qui ne sont manifestées que plus tard sur la terre. Il est hors de doute que ces personnes deviennent des sacrificateurs, mais quant aux anciens, il n'en est pas reconnu d'autres. Leur nombre est fixé, personne n'y est ajouté.

Ces chefs de la sacrificature, je n'en doute pas, sont les saints glorifiés dans le ciel; et, par là, j'entends les saints de l'Ancien Testament aussi bien que ceux du Nouveau. On voit donc, que nous sommes loin de vouloir déprécier la grâce de Dieu envers les saints d'autrefois. Il me semble qu'il y a de bonnes raisons pour conclure de la prophétie elle-même que les vingt-quatre anciens ne sont pas simplement l'Eglise, mais tous les saints qui ressuscitent lors de la présence du Seigneur Jésus, suivant ce qui est écrit: «Ceux qui sont du Christ à sa venue (ou sa présence)» (1 Corinthiens 15: 23). La résurrection d'entre les morts renferme tous les saints qui ont existé jusqu'à ce moment, et, naturellement, il faut y joindre ceux qui sont changés, suivant ce qui est décrit dans la dernière partie du même chapitre. Tous les saints endormis ou alors vivants me semblent mentionnés ici. L'expression «morts en Christ», que nous trouvons en 1 Thessaloniens 4: 16, ne peut non plus être limitée à ceux qui font partie du corps de Christ; ces mots s'appliquent à tous ceux qui se trouvent placés dans cette relation désignée par «en Christ», par opposition à celle-ci: «en Adam». Ils ne sont pas morts dans la chair, mais en Christ. Il ne s'agit pas du premier Adam, mais du second, et comme le premier embrasse toute la famille d'Adam, l'expression «en Christ» doit avoir une signification tout aussi large.

Nous devons donc voir, dans les vingt-quatre anciens, les saints glorifiés de l'Ancien Testament tout comme ceux du Nouveau. Cela ne porte atteinte en aucune manière au caractère spécial de l'Eglise, qui, comme nous le verrons, est soigneusement sauvegardé et manifesté dans une autre partie des visions. Pour le présent, je me borne à établir brièvement ce que je crois être ici la force du symbole.

Les vingt-quatre anciens sont vêtus de vêtements blancs; sur leurs têtes sont des couronnes d'or, et ils sont assis sur des trônes. Ces caractères ne sauraient s'appliquer à des êtres angéliques. Nulle part l'Écriture ne nous montre les anges couronnés, ni assis sur des trônes; jamais nous ne voyons un ange appelé à une telle dignité. Sans doute ils exercent la puissance, mais ils ne règnent jamais; ils sont les exécuteurs de la volonté de Dieu dans les choses extérieures, mais jamais ils ne l'administrent comme rois. C'est ce qui est destiné aux saints glorifiés, — aux rachetés, et non aux anges, — parce que Christ leur en a donné le droit par grâce, par son sang. Ainsi qu'il est dit dans le premier chapitre: «Il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père». Au chapitre 4, où les anciens sont couronnés et assis sur des trônes, les symboles correspondent au caractère royal; au chapitre 5, les mêmes personnes apparaissent accomplissant les fonctions sacerdotales: elles ont des coupes d'or pleines de parfum qui sont les prières des saints. Cela non plus n'est jamais appliqué aux anges, comme tels. Le seul cas où nous voyons un ange dans une action sacerdotale, est celui où le Seigneur Jésus prend lui-même le caractère d'ange-sacrificateur (chapitre 8); non qu'il devienne un ange au sens littéral du mot, mais il plaisait à Dieu de le représenter ainsi à l'autel, au moment où les sept anges allaient sonner des trompettes.

Notre attention est ensuite dirigée sur ce qui caractérise le trône judiciairement: les éclairs, les voix et les tonnerres; puis sur le Saint Esprit représenté symboliquement, comme il convient à la scène. «Et il y a sept lampes de feu, brûlant devant le trône, qui sont les sept esprits de Dieu». Ainsi ce n'est pas le Saint Esprit dans cette puissance de grâce qui caractérise sa relation avec l'Église; mais dans la puissance de jugement selon le gouvernement de Dieu, parce qu'il s'agit d'un monde pécheur et coupable, — de la créature, et non de la nouvelle création.

«Et devant le trône, comme une mer de verre, semblable à du cristal». Au lieu de la cuve remplie d'eau qui servait à laver les souillures des sacrificateurs, nous avons ici une mer, non liquide, mais de verre, symbole d'une pureté devenue immuable. En traversant un monde mauvais, on est exposé à contracter ce dont il faut être purifié. Il n'est pas question de cela ici. Ceux qui sont en relation avec la mer de verre, en ont fini avec les manquements et les besoins: ils sont dans le ciel et déjà glorifiés.

Ici, je répéterai ce qui a déjà été dit souvent, c'est que les Écritures parlent bien de corps glorifiés, mais jamais d'esprits glorifiés. Les vingt-quatre anciens ne représentent donc pas ceux qui, membres de Christ, sont allés par la mort en sa présence. Le symbole numérique même est incompatible avec cette idée. En effet, de quelque manière que l'on interprète ce que signifient les vingt-quatre anciens, ils forment un corps complet. Or les saints ne peuvent être envisagés ainsi, en aucun sens, jusqu'à ce que Christ soit venu pour transporter au ciel tous les chrétiens vivant alors sur la terre, avec tous les saints qui auparavant s'étaient endormis en lui, afin de les glorifier tous ensemble avec lui.

A quelque moment que l'on considère les esprits comme encore séparés du corps, il en reste sur la terre qui doivent leur être ajoutés pour que le nombre soit complet; bien loin d'ailleurs que l'Écriture représente jamais la condition de l'âme séparée du corps comme étant

un état parfait, elle témoigne clairement du contraire. Dans un certain sens, l'Eglise est considérée comme complète à un moment quelconque sur la terre; non que ceux qui sont sur la terre aient une plus grande importance que ceux qui sont dans le ciel, mais parce que le Saint Esprit a été envoyé du ciel, et qu'il est sur la terre. Comme il est le seul lien qui forme l'Eglise en un, là où il est, là doit être l'Eglise. En conséquence, jusqu'à ce que Jésus vienne, il ne peut jamais y avoir un état complet de l'Eglise dans le ciel; c'est plutôt sur la terre qu'il existe. Mais du moment que l'on parle d'un état complet absolu, il est clair que cela ne peut avoir lieu avant que le Seigneur ne soit venu, et n'ait pris hors du monde tous les saints célestes pour les placer en haut, en sa présence.

Alors il y a un état parfaitement complet; c'est celui qui est représenté par les vingt-quatre anciens. Nous avons donc ici la confirmation d'un fait sur lequel nous avons déjà insisté, c'est que tout suppose que l'on en a fini avec la condition d'église, et qu'un nouvel état de choses a commencé.

Telle est la signification naturelle de la vision de la gloire et du bonheur de ceux qui ont été sur la terre, mais que nous voyons maintenant glorifiés dans le ciel. Ils sont les chefs de la sacrificature céleste, et forment un corps complet dans le sens le plus étendu du mot. Ils se trouvent donc en dehors de cette condition où l'on a besoin du lavage d'eau par la Parole; aussi voyons nous devant eux une mer, non remplie d'eau, mais une mer de verre, semblable à du cristal, et c'est ce qui caractérise leur état de la manière la plus évidente.

Maintenant vient le symbole des quatre animaux, analogues aux chérubins. «Et au milieu du trône et à l'entour du trône, quatre animaux pleins d'yeux, devant et derrière». Un discernement parfait leur est donné de Dieu, c'est ce que désignent les yeux. Quant aux animaux, je pense qu'ils représentent symboliquement les agents, — quels qu'ils puissent être, — que Dieu emploie pour l'exécution des actes de son pouvoir judiciaire. En conséquence, leurs attributs sont précisément ceux qui conviennent et qui sont nécessaires à l'exercice de ce pouvoir.

«Et le premier animal est semblable à un lion, et le second animal semblable à un veau, et le troisième animal a la face d'un homme, et le quatrième animal est semblable à un aigle volant». Ainsi nous voyons en eux la force et la majesté, la patience qui endure et supporte, l'intelligence, et enfin la rapidité; qualités qui toutes sont mises en action dans les actes judiciaires qui vont suivre.

Ici s'élève une question intéressante: Qui sont ces animaux? Nous avons vu en eux les qualités nécessaires à leur action, mais qui sont les agents? Quelque délicate que soit l'étude de ce point, je crois que l'Écriture donne toujours, à ceux qui s'attendent à Dieu, une lumière complète sur tout ce qu'il nous importe de connaître.

Un fait important à remarquer dans le chapitre 4, c'est qu'il n'y est point fait mention d'anges. Les animaux célèbrent Dieu, non pas cependant comme le «Très-Haut», mais «ils ne cessent jour et nuit disant: Saint, saint, saint, Seigneur, Dieu, tout-puissant, celui qui était, et qui est, et qui vient. Et quand les animaux rendront gloire et honneur et actions de grâces à

celui qui est assis sur le trône, à celui qui vit aux siècles des siècles, les vingt-quatre anciens tomberont sur leurs faces, devant celui qui est assis sur le trône, et se prosterneront devant celui qui vit aux siècles des siècles; et ils jetteront leurs couronnes devant le trône disant: Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, et l'honneur, et la puissance; car c'est toi qui as créé toutes choses: et c'est à cause de ta volonté qu'elles étaient, et qu'elles furent créées». Un trait particulièrement frappant chez les anciens, c'est qu'ils ont toujours l'intelligence des choses qu'ils voient, ou au milieu desquelles ils se trouvent. Ce sera vrai en quelque mesure même du résidu juif qui paraîtra après l'enlèvement des saints, et qui renferme ceux que Daniel et d'autres nomment «les intelligents qui comprendront». Mais les anciens ont un caractère plus élevé encore en ce qu'ils saisissent toujours la raison des choses: trait d'une exquise beauté, auquel se lie, je le suppose, leur titre d'anciens qui marque la sagesse. Ils sont ceux qui ont la pensée de Christ, et qui comprennent les conseils et les voies de Dieu.

Cela posé, au chapitre 4, nous voyons les quatre animaux et les anciens dans une étroite relation, sans doute, mais pas davantage; tandis qu'au chapitre 5, non seulement ils sont dans cette relation, mais nous les trouvons positivement associés ensemble. C'est ce qui ressort du fait que, lorsque l'Agneau prend le livre, alors «les quatre animaux et les vingt-quatre anciens tombèrent sur leurs faces devant l'Agneau, ayant chacun une harpe et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints. Et ils chantent un cantique nouveau». Et voici le fait important qu'il faut remarquer ici, c'est que, dans le chapitre 5, l'Agneau est pour la première fois introduit sur la scène d'une manière distincte et définie. Il n'en est pas ainsi au chapitre 4, où nous avons vu se dérouler la gloire judiciaire de Dieu dans ses divers caractères, en relation avec la terre et les différentes dispensations, sauf le caractère millénial et sa révélation comme Père qui nous est spéciale actuellement. Or nous savons qu'en soi l'Eternel Dieu comprend également le Père, le Fils et le Saint Esprit. Mais bien qu'ici le Saint Esprit soit vu d'une manière distincte, quoique symbolique, sous la figure des sept esprits de Dieu, il n'en est pas de même du Seigneur Jésus: il n'est pas présenté comme personne distincte. Sans doute la vision glorieuse de celui qui est assis sur le trône peut renfermer le Père et le Fils; cependant elle nous montre Dieu comme tel, plutôt qu'elle n'est la révélation des personnes; c'est l'idée générale ou générique, et non la distinction formelle des personnes.

Mais au chapitre 5, nous trouvons autre chose. Il y a d'abord comme un défi jeté à tout ce qui existe, d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux; et le résultat en est de manifester l'Agneau, et de faire ressortir la dignité et la victoire du Saint qui a souffert et qui a été rejeté sur la terre, de Celui dont le sang a acheté pour Dieu ceux qui gisaient dans la ruine et la misère du péché. Alors aussi doit venir de la part de Dieu la pleine bénédiction de l'homme et de la créature. Non seulement l'homme est délivré, mais même avant que la délivrance ne soit manifestée, il est conduit dans l'intelligence de la pensée et de la volonté de Dieu, car Christ est aussi nécessairement la sagesse de Dieu que la puissance de Dieu. Sans lui, aucune créature ne peut concevoir ni aucun pécheur ne peut connaître le salut. Pour toute chose nous avons besoin de Christ; quelle bénédiction pour nous de le posséder! Ainsi, quelque glorieuse

que soit la scène déployée devant le prophète dans le chapitre 4, celle qui suit nous montre la personne merveilleuse et le moyen par lesquels l'homme est amené à avoir conscience de la bénédiction, et à apprécier les voies et la gloire de Dieu.

Chapitre 5

«Et je vis dans la droite de celui qui était assis sur le trône, un livre, écrit au dedans et sur le revers, scellé de sept sceaux». Un ange puissant proclame à haute voix: Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux? Nulle créature, en aucun lieu, ne peut répondre. Mais à la fin, après un espace de temps suffisant pour montrer l'impuissance de tout autre, le Seigneur Jésus s'avance et relève le défi. La consolation donnée à Jean par un des anciens se trouve ainsi justifiée, car les anciens ont toujours l'intelligence des choses. Et Jean voit le lion de la tribu de Juda, qui n'est autre que l'Agneau, méprisé sur la terre, exalté dans le ciel; il le voit s'avancer et prendre le livre. A ce moment tous, les animaux et les anciens ensemble, se prosternent devant l'Agneau et font entendre un nouveau cantique.

Il est très frappant de lire après cela: «Et je vis: et j'ouïs une voix de beaucoup d'anges à l'entour du trône et des animaux et des anciens; et leur nombre était des myriades de myriades et des milliers de milliers, disant à haute voix: Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir la puissance». Pourquoi les anges apparaissent-ils ici et non pas au chapitre 4? Dieu, dans toutes ses voies, que l'Écriture nous fait connaître, agit toujours d'après les raisons les plus sages, et l'Esprit nous encourage à nous en enquérir humblement, mais avec confiance. Voici donc ce qui me paraît motiver cette différence: le fait que l'Agneau prend le livre et se prépare à en ouvrir les sceaux, marque un changement d'administration. Jusqu'alors, les anges avaient été les ministres de la puissance de Dieu. Quand il était question de jugement à exécuter ou de quelque autre intervention extraordinaire de sa part, Dieu se servait d'eux comme d'instruments; mais il me semble que l'Esprit de Dieu montre, qu'à partir de ce moment, s'effectue un changement immense. Les anges pourront bien être encore employés pendant l'intervalle marqué par la dernière des soixante-dix semaines de Daniel, parce que c'est encore le temps de la providence, et non de la gloire manifestée; mais le titre des saints glorifiés est affirmé ici.

Le chapitre second de l'épître aux Hébreux nous enseigne positivement que le monde à venir n'est pas assujéti aux anges, mais aux rachetés; et ici le voyant est admis à jeter un regard prophétique sur une scène qui s'accorde avec la doctrine de Paul. En d'autres termes, quand l'Agneau est introduit sur la scène, alors, et non point avant, les anciens, c'est-à-dire les saints glorifiés, et les animaux, qui symbolisent les attributs nécessaires à l'exécution du pouvoir judiciaire, s'unissent comme ne formant qu'un tout pour célébrer, dans un cantique nouveau, les louanges de l'Agneau qui a été immolé. Ils sont donc associés d'une manière intime et toute nouvelle, et, en même temps, pour confirmer le changement, les anges apparaissent d'une manière distincte et définie.

Supposons donc qu'auparavant l'administration du jugement fût entre les mains des anges, on comprend aisément que, dans le chapitre 4, ils ne fussent pas distingués des

animaux, parce qu'en fait, ceux-ci représentent d'une manière générale les agents qui exécutent les jugements de Dieu. Tandis que si, dans le chapitre 5, il y a un changement dans l'administration, et que les anges, jusqu'alors exécuteurs de ces jugements ne soient plus reconnus comme tels en vue du royaume, mais que le pouvoir soit confié aux saints glorifiés, il est tout naturel que les anges, étant remplacés et comme éclipsés par les héritiers du royaume, reculent à l'arrière-plan. Si auparavant on pouvait les considérer comme compris sous le symbole des animaux, ils reprennent désormais simplement leur place comme anges. Telle me paraît être la vraie interprétation de ce passage.

D'après cela, ce que représentent les quatre animaux s'applique d'abord aux anges, et ensuite aux saints. Le symbole ne montre pas tant les personnes auxquelles est confiée l'exécution des jugements, que le caractère des agents employés. Mais l'Écriture fournit les éléments nécessaires pour déterminer quels ils sont; dans le premier cas, c'est par l'absence de toute mention des anges qui, nous le savons, sont les êtres dont Dieu se servait dans ses voies providentielles envers le monde, aux jours de l'Ancien Testament et même du Nouveau. L'Église est encore en voie de formation; mais lorsqu'elle sera complète, quand les saints glorifiés seront enlevés de la terre, et que le titre du Premier-né sera reconnu, alors le leur le sera aussi. Et nous pouvons facilement comprendre que, lorsque le Seigneur vient pour prendre le royaume d'une manière visible, ce changement d'administration doit d'abord être rendu manifeste dans le ciel, avant de se déployer sur la terre. Le fait général est donc dans le chapitre 4, et le changement qui va avoir lieu, est montré par anticipation au chapitre 5.

En dernier lieu, nous voyons dans ce chapitre que, lorsqu'une fois le signal de l'adoration due à l'Agneau a été donné, toutes les créatures s'unissent pour célébrer la bénédiction qui résulte de son oeuvre.

Chapitre 6

Nous arrivons maintenant à l'ouverture des sceaux. Le chapitre 6 les présente tous, sauf le septième qui est l'introduction aux trompettes, et se trouve au commencement du chapitre 8.

Les mots «et vois» qui, dans les versets 1, 3, 5, 7, se trouvent après le mot «viens», n'existent pas dans les meilleurs manuscrits. La différence, qui n'est pas sans importance pour le sens, consiste en ce que l'expression «viens et vois», s'adresserait à Jean, tandis que le mot «viens» est l'appel adressé par les animaux aux cavaliers. Cherchons maintenant quelle est la signification des diverses visions amenées par l'ouverture de chacun des sceaux.

«Et je vis: et voici un cheval blanc, et celui qui était assis dessus avait un arc; et une couronne lui fut donnée, et il sortit en vainqueur et pour vaincre».

Telle est la réponse à l'appel. Le premier cavalier s'avance avec tous les traits qui indiquent la prospérité, la victoire, et les conquêtes lointaines. Voilà ce que l'Esprit de Dieu mentionne comme survenant d'abord dans le monde, après l'immense changement que nous avons vu avoir lieu dans le ciel. Un puissant conquérant apparaît ici-bas. On a cherché à appliquer cette vision à un grand nombre de personnes et de choses; on y a vu les triomphes

de l'évangile, le retour de Christ et, tout aussi souvent, les succès passagers de l'Antichrist. Mais ce que nous pouvons recueillir avec certitude de ce qui est dit ici, c'est que Dieu se sert comme instrument, d'un conquérant qui balayera tout devant lui.

Ce n'est pas nécessairement en versant beaucoup de sang. Bien que le cheval indique toujours un pouvoir impérial qui subjugue, et que le cheval blanc en particulier soit le symbole de la victoire, il semble que, dans ce cas, ce soit sans grande effusion de sang. Les mesures sont si bien prises et ont un tel succès, le nom lui-même du vainqueur a un tel poids, que sa carrière n'est de fait qu'une succession de conquêtes, sans impliquer nécessairement le carnage des combats.

Il n'en est pas de même avec le cavalier qu'amène l'ouverture du second sceau. Celui-là est monté sur un cheval roux, couleur qui indique le carnage, le sang répandu dans des guerres. Le cavalier lui-même reçoit pour commission d'ôter la paix de la terre, une grande épée lui est donnée, et le grand fait qui apparaît c'est que les hommes s'entre égorgent, ce qui semblerait impliquer même des guerres civiles.

A l'ouverture du troisième sceau, apparaît un cheval noir, la couleur du deuil. Alors se fait entendre une voix disant: «Une mesure de froment pour un denier, et trois mesures d'orge pour un denier». Quoiqu'il soit difficile de décider quelle était la valeur des subsistances à l'époque où Jean vivait, et que les opinions les plus diverses aient été émises sur ce sujet, il me paraît évident que le prix indiqué marque la disette. Ce qui tranche d'ailleurs pleinement la question, c'est la couleur du cheval. Le deuil conviendrait étrangement à une époque d'abondance ou simplement ordinaire; combien au contraire n'est-il pas à propos quand les choses les plus indispensables à la vie viennent à manquer (*)? C'est là ce que la parole de Dieu montre clairement à tout esprit simple et soumis. Les plus illettrés, qui n'ont pas la moindre idée de ce que pouvait être le prix des denrées au temps de Jean, voient tout de suite ce qu'a de significatif la couleur noire du troisième cheval, en contraste avec les couleurs des deux premiers, et par conséquent lient l'idée qu'elle exprime avec tout ce qui est dit relativement à celui qui monte ce cheval.

(*) D'autres détails pourront être bons à relever dans la vision. Le mot traduit par mesure (choenix) indiquait la ration d'un homme. Le denier était le salaire d'une journée. Il fallait donc pour la nourriture seule d'un homme tout le salaire d'un jour de travail. De plus la balance, dans ce cas, est aussi un symbole de disette (voyez Deutéronome 26: 26; Zacharie 4: 16); et enfin le fait qu'il est dit: «Ne nuis pas à l'huile, ni au vin», montrant que les autres produits de la terre avaient été frappés.

Quand le quatrième sceau est ouvert, Jean voit s'avancer un cheval livide; c'est la couleur que la mort imprime sur ceux qu'elle a frappés. Aussi celui qui le monte se nomme-t-il «la mort»; le hadès suivait avec lui. La signification du symbole est claire; les paroles qui suivent ne font que la présenter avec plus de force: «Il lui fut donné pouvoir sur le quart de la terre, pour tuer avec l'épée, et par la famine, par la mort (la mortalité, la peste, peut-être), et par les bêtes sauvages de la terre». Ce sont les quatre plaies mortelles de l'Eternel (Ezéchiel 14: 21).

Le cinquième sceau étant ouvert, nous voyons sous l'autel «les âmes de ceux qui avaient été égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient maintenu». Elles criaient à haute voix, demandant vengeance au maître souverain. Leur droit, la justice de leur cause, est reconnue devant Dieu, c'est ce qu'indique la robe blanche qui leur est donnée mais il faut qu'elles attendent: il en est d'autres, leurs compagnons de service et leurs frères, qui devaient aussi être mis à mort avant que ne vint le jour de la rétribution.

L'immense convulsion qui ébranle le monde après l'ouverture du sixième sceau, est, à mon avis, une réponse partielle au cri des âmes qui étaient sous l'autel. Plusieurs pensent qu'il s'agit là de chrétiens, mais si nous regardons de plus près ce passage, nous verrons qu'il confirme, au contraire, le fait que l'Eglise a été enlevée au ciel avant ces événements. «Jusques à quand», maître souverain, juste et véritable, ne juges-tu pas, et ne venges-tu pas notre sang sur ceux qui habitent sur la terre?» Voilà le cri de ces âmes. Est-ce là un désir, est-ce là une prière en harmonie avec la grâce qui nous est révélée par l'évangile? A moins d'être sous l'empire de quelque prévention, aucun de ceux qui ont saisi la portée générale du Nouveau Testament, et compris les prières spéciales qui nous y sont rapportées par le Saint Esprit pour notre instruction, n'aura de peine à répondre. Que l'on se rappelle seulement la prière d'Etienne et celle de notre bien-aimé Seigneur, le modèle de tout ce qui est parfait. Il est vrai que nous trouvons dans d'autres parties des Ecritures des prières analogues à celle des âmes sous l'autel, mais c'est dans les Psaumes. Tout devient ainsi parfaitement clair.

Le Nouveau Testament nous fait voir que telles ne peuvent être les prières d'un chrétien, et, d'un autre côté, l'Ancien Testament montre que telles étaient précisément les supplications de personnes dont les sentiments, les expériences et les désirs se fondaient sur des espérances israélites.

Cela ne s'accorde-t-il pas exactement avec ce qui a déjà été prouvé, savoir, que les saints célestes (*), ayant été glorifiés, auront passé en dehors de la scène de ce monde? Alors Dieu agira pour former un nouveau témoignage, qui aura naturellement son caractère particulier; non en ce qu'il annulera les faits du Nouveau Testament, mais en ce qu'il conduira les âmes des saints plus particulièrement dans ce qui a été révélé autrefois, parce que Dieu sera alors sur le point de l'accomplir. Le grand thème de l'Ancien Testament quant aux temps à venir, c'est la terre bénie sous le gouvernement des cieux; Christ étant le Chef ou la Tête, tant des choses qui sont dans les cieux, que de celles qui sont sur la terre. Le temps approche où Dieu interviendra à cet effet. La terre, et Israël, le peuple terrestre, ainsi que les nations, jouiront alors ici-bas des jours du ciel. Voilà ce qu'attendent ces âmes, et leur prière nous montre à la fois leur condition et leurs espérances. Elles demandent, non la conversion de leurs ennemis, mais que les jugements viennent sur la terre, et que la vengeance tombe sur ceux qui ont versé leur sang. Rien de plus simple et de plus sûr que la conclusion que nous pouvons tirer de leurs paroles.

(*) Remarquons que, par cette expression, il ne faut pas entendre ceux qui sont dans le ciel, mais les saints dont l'appel et le but sont célestes, c'est-à-dire les chrétiens et, contraste avec les saints juifs.

«Et il leur fut dit qu'ils se reposassent encore un peu de temps, jusqu'à ce que, et leurs compagnons d'esclavage et leurs frères, qui devaient être mis à mort comme eux, fussent au complet». Nous avons dans ces dernières paroles une indication importante de ce qui aura lieu dans la suite, comme nous le verrons. Ils ne sont pas les seuls fidèles qui souffriront une fin violente; d'autres les suivront plus tard, lorsqu'éclatera une persécution encore plus furieuse que celle dans laquelle eux-mêmes ont péri. Jusque-là Dieu n'exécutera pas le jugement que leurs cris appellent. Ils doivent attendre et sont vus sous l'autel comme un sacrifice offert, dans le même sens que Paul parle de lui-même comme servant déjà de libation (2 Timothée 4: 6).

Dans cette vision, pleine pour nous d'instructions claires et importantes, nous voyons donc la dernière aussi bien que la première des persécutions de la période apocalyptique. Ceux qui souffriront dans celle-ci, nous sont montrés comme des enfants de Dieu qui ont l'intelligence de ce qui convient à Israël, mais qui ne se trouvent évidemment pas sur le terrain de l'intelligence et de la foi chrétienne. Ils ont l'esprit de prophétie qui rend témoignage de Jésus. Le jugement qu'ils demandent tarde encore à venir, mais seulement jusqu'à ce que la dernière manifestation de la rage de l'homme apostat ayant eu lieu, le Seigneur apparaisse et abatte tous ses ennemis.

En même temps, ainsi que nous l'avons dit en passant, ce qui arrive quand le sixième sceau est ouvert, montre que Dieu ne reste pas indifférent. Ce que le prophète voit alors est comme une réponse immédiate au cri des âmes de ceux qui avaient souffert. Une vaste secousse a lieu, un ébranlement complet de tout ce qui est ici-bas et au-dessus; mais, de même que dans les sceaux précédents, il faut l'entendre symboliquement: «Le soleil devint noir comme un sac fait de poil, et la lune devint tout entière comme du sang; et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme un figuier, agité par un grand vent, jette loin ses figes tardives. Et le ciel se retira comme un livre qui s'enroule, et toute montagne et toute île furent transportées de leur place». Nous avons là simplement ce qui apparaît devant le voyant dans la vision, mais nous n'avons pas à supposer que, lors de l'accomplissement de la prédiction, le ciel et la terre seront physiquement jetés dans cet état de confusion. Ce sont des figures, et nous avons à examiner, par l'usage symbolique qui en est fait ailleurs, ce qu'il faut entendre ici par ces changements qui, dans la vision, ont lieu dans le soleil, la lune et les étoiles, et sur la terre. Le résultat auquel nous arriverons dépendra de l'application exacte que nous ferons des Ecritures, sous l'enseignement du Saint Esprit.

Remarquons d'abord les paroles qui suivent.

Il nous y est dit clairement et non en figures que «les rois de la terre, et les grands, et les chiliarques, et les riches, et les forts, et tout esclave, et tout homme libre, se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes;» il est évident que, si littéralement le ciel a disparu et s'est retiré comme un livre qui s'enroule, si toute montagne et toute île ont été transportées de leur place, les diverses classes d'hommes terrifiés ne peuvent pas chercher d'abri dans les cavernes et les rochers, et dire aux montagnes: «Tombez sur nous». Ainsi, prendre ces termes autrement que symboliquement, ce serait contredire la fin du passage par

le commencement. Le prophète, il est vrai, voit les astres obscurcis et ébranlés dans le ciel, il voit, sur la terre, la confusion et le désordre; mais la signification de ce qu'il voit doit être cherchée suivant les principes ordinaires de l'interprétation. A mon sens, on a ici la représentation d'un complet bouleversement de toute autorité, supérieure ou subordonnée; une convulsion sans exemple dans toutes les classes de l'humanité, convulsion dont l'effet est de renverser tous les fondements du pouvoir et de l'autorité dans le monde, et de remplir l'esprit des hommes de la crainte que le jour du jugement ne soit arrivé.

A la vérité, ce n'est pas la première fois que cette crainte aura saisi le monde; mais, cette fois, elle sera plus forte que jamais. Après la meurtrière persécution exercée contre les saints qui viendront après nous sur la terre, les pouvoirs persécuteurs et ceux qui leur sont soumis, seront visités judiciairement, et il s'ensuivra une rupture complète de l'autorité dans toutes les sphères où elle s'exerce sur la terre. Les gouvernants ayant mal usé de la puissance placée entre leurs mains, on verra éclater une révolution sur une vaste échelle, et les hommes saisis de terreur en voyant le renversement total de tout ce qui est établi pour maintenir l'ordre ici-bas, penseront que le jour du Seigneur est venu. Ils diront aux montagnes et aux rochers: «Tombez sur nous et tenez-nous cachés de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau: car le grand jour de sa colère est venu, et qui peut subsister?» Mais rien ne peut justifier la méprise qui consiste à prendre pour une déclaration de Dieu, ce qui n'est autre chose que l'expression de la frayeur des hommes. Ce sont eux qui s'écrient que le grand jour de sa colère est venu; c'est l'exclamation que poussent ces multitudes alarmées; mais le fait est que le grand jour de la colère de Dieu n'arrive que très long temps après, comme le prouve l'Apocalypse elle-même lorsqu'elle le décrit dans les chapitres 14, 17, et surtout dans le 19. Alors, au contraire, au lieu d'être remplis d'épouvante, les hommes de ce monde seront si aveuglés et remplis d'un si épouvantable orgueil, qu'ils combattront ouvertement contre l'Agneau; mais l'Agneau les vaincra. Satan aura réussi à détruire leurs craintes, alors qu'ils auront le plus sujet de redouter le jugement.

Chapitre 7

Après cela, le grand jour de la colère est si loin d'être arrivé, que nous trouvons, dans la parenthèse que forme le chapitre 7, Dieu accomplissant les oeuvres magnifiques de sa miséricorde qui sauve. La première est de mettre son sceau sur 144000 d'entre les tribus d'Israël, par le moyen d'un ange qui monte de l'orient. Puis il est accordé au prophète de voir une grande foule de gentils, que personne ne pouvait dénombrer, «de toute nation, et tribus, et peuples, et langues, se tenant devant le trône et devant l'agneau, vêtus de longues robes blanches, et ayant des palmes dans leurs mains. Et ils crient à haute voix, disant: Le Salut est à notre Dieu qui est assis sur le trône et à l'agneau».

Ici nous n'avons pas simplement le «salut», mais le salut est «à Dieu» comme étant assis sur le trône, son trône judiciaire ainsi que nous l'avons vu. En d'autres termes, cela n'aurait pu être dit avant le chapitre 4. La teneur de ces paroles suppose qu'un grand changement a eu lieu. Elles ne sont pas l'expression d'un témoignage rendu pendant tous les âges ou à diverses époques; le prétendre n'est qu'une imagination d'hommes, sans le moindre fondement dans

l'Écriture. Bien loin que ce soit un tableau présentant les rachetés de tous les temps, il est expressément dit que c'est une foule innombrable de gentils, en contraste évident avec les scellés d'Israël, et en rapport avec le gouvernement judiciaire de Dieu. Ce n'est donc pas universel. Ce que sont ces gentils, un des anciens l'explique au prophète, qui, sans cela, aurait évidemment été en défaut. Or si les anciens représentent les saints glorifiés, ces gentils ne le sont pas, et de plus, ils ne peuvent évidemment pas être tous les saints, puisque les 144000 d'Israël sont expressément distincts d'eux.

Qui sont-ils donc? Une multitude de gentils qui, par la puissance de la grâce, sont épargnés dans les derniers jours. Il n'est pas dit qu'ils soient glorifiés, et rien ne peut nous faire supposer qu'ils ne soient encore dans leurs corps naturels, ce qui n'est en aucune manière incompatible avec leur présence devant le trône. En effet, c'est là que le prophète les voit dans la vision, de même qu'au chapitre 12 il voit un grand signe, une femme dans le ciel; mais nous ne devons nullement conclure de là qu'ils sont effectivement dans le ciel. C'est une question qui doit être décidée par d'autres considérations. Il faut s'attacher à dépendre de l'enseignement de Dieu seul, et se débarrasser d'idées préconçues; puis peser avec soin les circonstances dans lesquelles se trouvent ceux dont il est parlé. C'est ainsi que l'on évitera les erreurs sérieuses que l'on a faites en ces matières.

Il me paraît parfaitement clair que ces gentils ne sont pas des saints glorifiés dans le ciel. Premièrement nous les voyons nettement distingués de ceux d'Israël qui évidemment sont sur la terre. Il y a donc là, sur la terre, deux corps distincts: l'un, composé de Juifs; l'autre, de gentils. En second lieu, ils sortent de la grande tribulation, ce qui prouve que, loin d'être un ensemble comprenant les sauvés de tous les temps, ils forment un groupe spécial, quoique très nombreux, composé seulement de personnes qui auront été préservées et bénies de Dieu durant l'époque de la grande tribulation.

Dans les temps du millénium beaucoup de gentils seront sauvés; mais ceux que nous avons ici, ne sont pas des saints de l'époque millénaire. Ce sont des saints qui, d'entre les gentils, auront été amenés à la connaissance de Dieu par la prédication de l'évangile éternel, ou de l'évangile du royaume, dont il est question dans les évangiles et dans l'Apocalypse. Le Seigneur dit à ses disciples: «Cet évangile du royaume sera prêché dans toute la terre habitée, pour servir de témoignage à toutes les nations; et alors viendra la fin» (Matthieu 24: 14). C'est précisément le temps dont il est parlé ici. Ces paroles du Seigneur ne donnent évidemment pas une vue générale de ce qui se fait actuellement, mais elles disent ce qui se fera encore, juste avant la fin, quand la grande tribulation éclatera. Nous voyons, dans cette grande foule de gentils, le fruit de la grâce divine qui s'exercera alors, et tous les détails de la description qui nous les présente, s'accordent avec ce que nous avons déjà fait remarquer, et le confirment.

J'ai déjà attiré l'attention sur le fait, que la grande multitude qui se tient devant le trône est distincte des anciens, de sorte que, si ces derniers représentent l'Église, les premiers doivent en être distingués. Or comme tout le monde admet que les anciens sont les saints glorifiés, la conclusion à tirer me paraît tout à fait claire et certaine. Il est vrai que le même

corps peut, à des époques distinctes, être représenté par des symboles différents, mais jamais par deux symboles au même moment. Ainsi, par exemple, les chrétiens sont présentés une fois sous la figure d'un cortège de vierges, et une autre fois, sous l'image d'une fiancée; mais toute confusion est soigneusement évitée dans la même parabole. Jamais on ne rencontre dans les Ecritures ce mélange de choses incompatibles, que ne se permettraient pas des hommes de bon sens.

L'un des anciens s'adresse donc au prophète, et répond lui-même à la question qu'il lui a faite. «Ceux-ci qui sont vêtus de longues robes blanches, qui sont-ils, et d'où sont-ils venus? Et je lui dis: Mon Seigneur, tu sais. Et il me dit: Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation, et ils ont lavé leurs longues robes, et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau». D'après cela, il est évident que ce sont des croyants ou des saints. Puis il ajoute: «C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu», ce qui, à mon sens, ne décrit pas le lieu où ils se trouvent effectivement, mais exprime leur caractère: ils sont vus en relation avec le trône. Et c'est cette relation, comme nous l'avons déjà fait remarquer, qui nous montre qu'ils appartiennent à une période particulière, et non à toutes celles qui se sont écoulées et s'écouleront; le trône devant lequel ils se trouvent n'étant ni celui de la grâce, comme actuellement, ni celui du temps millénial qui diffère de tous deux, mais c'est le trône vu sous l'aspect que nous pouvons nommer apocalyptique, pour le distinguer de ce qui a été auparavant et de ce qui sera après.

Non seulement, ils se trouvent dans cette relation spéciale, mais de plus il est dit: «Celui qui est assis sur le trône dressera sa tente sur eux». C'est l'image de l'abri que le Seigneur, dans sa grâce, étend sur eux, les couvrant de ses soins et de sa bonté. Il est important de noter cela. Actuellement Dieu habite par le Saint Esprit dans l'Eglise, suivant ce qui est dit: «Vous êtes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit;» mais il n'en sera pas ainsi quand ces gentils seront appelés à sa connaissance. Il étendra sur eux sa protection, ce qui convient parfaitement au caractère sous lequel ils sont présentés. Autrefois Dieu, dans la colonne de nuée, était la défense et l'abri du camp d'Israël, quoiqu'il qu'il eût aussi son habitation au milieu d'eux: ici, il fait voir, dans sa grâce, que ce ne sont pas seulement ceux qui sont scellés d'entre Israël qui jouissent de ses soins, mais aussi ces pauvres gentils. «Ils n'auront plus faim, est-il ajouté, et ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus, ni aucune chaleur». Une semblable promesse ne convient-elle pas beaucoup plus exactement à un peuple qui se trouve sur la terre, qu'à des hommes glorifiés dans le ciel! Que signifierait pour ceux-ci l'assurance de n'avoir plus ni faim ni soif? Tandis que nous comprenons toute la consolation qu'elle renferme, s'il s'agit de personnes qui sont sur la terre. Les bénédictions découlent pour eux de Celui qui en est la vraie source, et toute trace de souffrances est effacée pour toujours; «parce que l'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra, et les conduira aux fontaines des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux».

Chapitre 8

C'est seulement maintenant que vient enfin le septième sceau. Il est important de le remarquer, pour ne pas nous laisser entraîner par l'idée que le sixième sceau va jusqu'à la fin,

comme l'ont pensé plusieurs parmi les anciens et les modernes. Cela est inexact; le septième sceau vient nécessairement après le sixième, de même que les autres se suivent l'un l'autre, et l'on voit clairement qu'il introduit les sept trompettes lesquelles annoncent une nouvelle succession de jugements. Nous en avons la description dans les chapitres 8 et suivants.

«Je vis les sept anges qui se tiennent devant Dieu, et il leur fût donné sept trompettes». Puis nous est présenté un fait remarquable, auquel j'ai déjà fait allusion; nous voyons un ange d'un caractère particulièrement auguste, qui se trouve devant l'autel. «Et un autre ange vint, et se tint debout devant l'autel, ayant un encensoir d'or; et beaucoup de parfums lui furent donnés, pour donner efficace aux prières de tous les saints, sur l'autel d'or qui est devant le trône». Il suit de là que, tandis qu'il y a en haut des saints glorifiés, il s'en trouve aussi sur la terre qui, dans leurs grandes épreuves, sont soutenus par le grand souverain sacrificateur, quelque faibles que soient d'ailleurs leurs lumières. Nous avons donc ici la plus claire évidence qu'il y aura à cette époque des saints glorifiés dans le ciel, et, en même temps, des saints reconnus comme tels dans leurs corps naturels ici-bas.

Un autre trait appelle notre attention. Partout, sous les trompettes, nous voyons les anges; le Seigneur Jésus lui-même prend ce caractère durant cette période. Il n'y est plus question de lui comme de l'Agneau. Comme tel, il avait ouvert les sceaux, mais ici, quand ce sont des anges qui sonnent des trompettes pour annoncer les jugements de Dieu, l'Ange de l'alliance (qui est la seconde personne de la Trinité, ainsi qu'on la désigne ordinairement), paraît de nouveau sous cette forme si familière à l'Ancien Testament. Ce n'est pas qu'il se dépouille de son humanité; cela ne peut être et ce serait contraire à toute vérité que de l'imaginer. Le Fils de Dieu, depuis son incarnation, reste toujours l'homme Christ Jésus; jamais il ne se séparera de cette humanité à laquelle il a uni sa personne glorieuse. Mais cela ne l'empêche évidemment point de prendre telle apparence, que, dans la prophétie, il juge convenir aux circonstances données. C'est précisément ce que nous trouvons dans les trompettes. Il est aisé de remarquer combien le langage employé est de plus en plus figuratif. Tous les objets, dans cette série de visions, sont vus comme dans un plus grand éloignement, et Christ lui-même apparaît plus vaguement, c'est-à-dire non pas distinctement dans son humanité réelle, mais sous l'apparence d'un ange.

Nous lisons ensuite que «l'ange prit l'encensoir et le remplit du feu de l'autel; et il jeta le feu sur la terre; et il y eut des voix et des tonnerres et des éclairs et un tremblement de terre». Ainsi, dans ce nouveau septénaire, il faut nous attendre à voir des jugements de Dieu plus frappants que les précédents; en effet, si, dans le chapitre 4, il y avait, sortant du trône, des éclairs, des voix et des tonnerres, nous trouvons ici, de plus, un tremblement de terre. L'effet produit parmi les hommes devient donc plus intense.

«Et le premier sonna de la trompette; et il y eut de la grêle et du feu, mêlés de sang, et ils furent jetés sur la terre; et le tiers de la terre fut brûlé; et le tiers des arbres fut brûlé, et toute herbe verte fut brûlée». La première partie de ce verset me semble être la manifestation violente du déplaisir de Dieu; c'est ce qu'implique la grêle. Le feu, comme nous le savons, est le symbole qui désigne constamment le jugement consumant de Dieu. Le feu est mêlé de sang,

soit pour marquer la destruction de la vie au point de vue physique, soit pour indiquer la dissolution sous quelque rapport spécial.

Remarquons aussi, dans la plupart de ces visitations divines annoncées par les trompettes, l'expression «le tiers». Quelle en est la signification dans la prophétie? Elle semble correspondre à ce qui est indiqué dans le chapitre 12, c'est-à-dire à l'empire romain d'occident. Je me contente d'énoncer cette pensée, sans développer ici les raisons sur lesquelles elle est fondée. Si elle est juste, nous avons, sous les premières trompettes au moins, des jugements qui tombent spécialement sur la puissance romaine dans l'occident.

«Et le tiers des arbres fut brûlé, et toute herbe verte fut brûlée». Il y a dans ces paroles un contraste. D'un côté, ceux qui, dans la sphère de l'empire occidental, occupent une position éminente, sont sous le jugement; et d'un autre, la prospérité universelle des hommes ici-bas, se trouve atteinte.

«Et le second ange sonna de la trompette; et comme une grande montagne toute en feu, fut jetée dans la mer, et le tiers de la mer devint du sang; et le tiers des créatures qui étaient dans la mer et qui avaient vie, mourut, et le tiers des navires fut détruit». Ici le symbole représente un grand pouvoir terrestre, qui, comme un jugement divin, tombe au milieu des masses populaires dans un état de révolution, et agit pour leur destruction. Ce que nous voyons ici, n'est donc pas, comme dans le cas précédent, une partie du monde sous un gouvernement stable, mais dans le désordre et l'agitation. Un coup mortel semble, par la même cause, être porté au trafic et au commerce.

«Et le troisième ange sonna de la trompette; et il tomba du ciel une grande étoile, brûlant comme un flambeau; et elle tomba sur le tiers des fleuves, et sur les fontaines des eaux». La grande étoile qui tombe du ciel, désigne quelqu'un qui occupe une haute position d'autorité, un grand dignitaire, dont la chute, sous l'effet du jugement, exerce son action pernicieuse et empoisonnée sur les sources d'où procèdent toutes les influences qui agissent sur les hommes, aussi bien que sur les canaux ou moyens par lesquels ces influences se répandent et se communiquent.

Au son de la trompette du quatrième ange, le tiers du soleil, de la lune et des étoiles fut frappé; c'est-à-dire que les puissances qui gouvernent, l'autorité suprême, celles qui en dérivent et celles qui sont subordonnées, toutes viennent sous le jugement de Dieu, dans les limites de l'empire occidental.

«Et je vis et j'entendis un aigle qui volait par le milieu du ciel, disant à haute voix: Malheur! malheur! malheur à ceux qui habitent sur la terre, à cause des autres voix de la trompette des trois anges qui vont sonner de la trompette!» Quelle image frappante de la rapidité avec laquelle vont frapper les jugements qui suivent! C'est ce qu'exprime le mot «*aigle*», que portent les meilleurs textes, et auquel des copistes qui ne comprenaient pas le style symbolique de la prophétie, ont substitué le mot «ange».

Chapitre 9

Le chapitre 9 décrit avec les plus grands détails ce qu'amène le son des cinquième et sixième trompettes, les deux premiers malheurs, comme s'exprime notre livre. Il restera le troisième malheur, qu'annonce la dernière des sept trompettes: nous le trouverons à la fin du chapitre 11.

La première des trompettes qui annoncent des malheurs, amène sur la scène des sauterelles symboliques. Que l'on ne doive pas les prendre au sens littéral, ressort clairement de ce seul fait — si même il n'y avait pas d'autre raison — qu'il est dit expressément qu'elles ne se nourrissent point de ce qui est l'aliment naturel des sauterelles. Ces animaux sont donc ici simplement une figure employée pour décrire des hordes innombrables de maraudeurs et de pillards.

Remarquons ensuite que le premier malheur correspond, mais par voie de contraste, aux cent quarante-quatre mille qui furent scellés d'entre Israël, de même que le second, c'est-à-dire celui des cavaliers de l'Euphrate (versets 14-16), est, de la même manière, en rapport avec la multitude innombrable des gentils du chapitre 7. Comme l'on pourrait supposer que ce contraste n'existe que d'une manière vague et peu définie, j'essaierai d'expliquer plus clairement ma pensée. Il est dit d'une manière formelle, que les sauterelles ne devaient nuire qu'à ceux qui n'avaient pas le sceau de Dieu sur leur front. N'est-ce pas une claire allusion à ceux d'entre Israël que Dieu avait mis à part? (chapitre 7).

D'un autre côté, si les cavaliers de l'Euphrate sont les instruments d'un tourment infligé aux hommes, ils donnent beaucoup plus encore l'idée d'un pouvoir agressif. Le tourment caractérise surtout le malheur symbolisé par les sauterelles; les cavaliers représentent plus distinctement la ruine amenée par la marche rapide d'un pouvoir impérial, et décrite sous les traits les plus énergiques. Ils tombent sur les hommes et les détruisent. Mais ici reparaît «le tiers» (verset 15). Suivant l'explication donnée précédemment, cela impliquerait que ce malheur doit fondre en effet sur les gentils, et, plus particulièrement, sur l'empire romain d'occident.

Il semble clair aussi que ces deux malheurs présentent ce qui aura lieu lors des premiers actes de l'Antichrist en Judée. Le premier malheur, celui des sauterelles, consiste en un tourment infligé aux hommes. En conséquence, à leur tête, nous voyons apparaître Abaddon, le destructeur, caractérisé d'une manière très particulière comme étant, l'ange de l'abîme. Ce n'est pas encore la bête complètement formée (voir chapitres 11: 7; 13: 1, 17: 8), mais il est facile de comprendre qu'il y aura une première manifestation du mal; précisément de même que la grâce effectuera dans le résidu le commencement de ce qui est bon.

Nous avons donc ici ces deux malheurs qui sont comme le prélude de ce qui suivra. D'abord, un tourment cruel qui tombe sur le pays d'Israël (voir Joël 2), mais qui n'atteint point ceux qui sont scellés d'entre les douze tribus; puis, les cavaliers de l'Euphrate, lâchés sur l'empire romain, accablant les gentils, et en particulier cet empire, l'objet du jugement de Dieu.

Tel est le plan général du chapitre 9. Entrer dans les détails, serait sortir des bornes de cette étude; d'ailleurs les occasions ne manquent pas d'apprendre à les connaître, ainsi que leur application.

Chapitre 10

Le chapitre 10, dans la suite des trompettes, correspond au chapitre 7 dans la série des sceaux. Il forme une parenthèse importante entre la sixième et la septième trompette, précisément comme le chapitre 7 entre les deux derniers sceaux. Tel est l'ordre parfait qui règne dans ce livre de l'Apocalypse. C'est pour cette raison que nous retrouvons encore ici le Seigneur, comme il me le semble, sous l'apparence d'un ange. De même que nous l'avons vu précédemment (chapitre 8) accomplissant les fonctions de souverain sacrificateur, il est ici l'ange qui revendique pour lui-même les droits royaux. Un ange puissant descend du ciel, revêtu d'une nuée, signe spécial de la majesté de Jéhovah; nul autre que lui n'a de titre pour se montrer ainsi. De plus, l'arc-en-ciel est sur sa tête, non plus autour du trône, car ici nous avons fait un pas en avant. Il approche de la terre; il va réclamer, sous très peu de temps, ce à quoi il a droit. «L'arc-en-ciel est sur sa tête, et son visage comme le soleil;» c'est l'autorité suprême; «et ses pieds comme des colonnes de feu», la fermeté du jugement divin. «Et il avait dans sa main un petit livre ouvert; et il mit son pied droit sur la mer, et le gauche sur la terre; et il cria à haute voix comme un lion rugit». Jean allait écrire ce qu'il avait entendu, mais cela lui est défendu. Les révélations devaient être scellées pour le présent.

«Et l'ange que j'avais vu se tenir sur la mer et sur la terre, leva sa main droite vers le ciel, et jura par celui qui est vivant aux siècles des siècles, lequel a créé le ciel et les choses qui y sont, et la terre et les choses qui y sont, et la mer et les choses qui y sont, qu'il n'y aurait plus de délai». Dieu était sur le point de mettre une fin au mystère de l'inaction dans laquelle il semble rester actuellement quant au gouvernement du monde. Il lui permet maintenant de suivre ses propres voies, tout en y mettant un certain frein. Les hommes peuvent pécher, et, au moins en tant qu'il s'agit d'une intervention directe, Dieu n'apparaît pas, sauf en quelques occasions exceptionnelles. Mais le temps vient, et il se hâte, où Dieu assurément visitera le péché; alors il ne tolérera plus un seul moment rien de ce qui est contraire à sa nature. C'est le siècle béni vers lequel tous les prophètes tournent leurs regards; et l'ange, ici, jure que ce temps approche, «et qu'il n'y aurait plus de délai, mais qu'aux jours de la voix du septième ange, quand il sera sur le point de sonner de la trompette, le mystère de Dieu aussi sera terminé». Le mystère ici n'est pas Christ et L'Eglise, mais, comme nous l'avons dit, le fait que Dieu permet au mal de poursuivre son cours avec une apparence d'impunité.

A la fin du chapitre, il est dit à Jean: «Il faut que tu prophétises de nouveau sur des peuples et des nations et des langues et beaucoup de rois». La signification de ces paroles apparaît bientôt plus clairement. Il y a, à la prophétie, une sorte d'appendice, dans lequel, pour des raisons spéciales, elle recommence son cours.

Avant de poursuivre, je voudrais appeler l'attention sur le contraste qui existe entre le petit livre ouvert que le prophète prend et mange, et le grand livre scellé de sept sceaux. C'est

un *petit* livre, parce qu'il traite d'objets renfermés dans une sphère relativement resserrée; il est *ouvert*, parce que les choses ne doivent plus être désormais décrites d'une manière mystérieuse, comme c'était le cas sous les sceaux et encore plus sous les trompettes. Tout va être rendu parfaitement clair dans ce qui y est exposé et c'est, par conséquent, le cas dans le chapitre 11.

Chapitre 11

Il fut dit à Jean: «Lève-toi, et mesure le temple de Dieu, et l'autel, et ceux qui y adorent; et le parvis, qui est en dehors du temple, rejette-le, et ne le mesure point, car il a été donné aux nations». Jérusalem apparaît sur le premier plan; elle est maintenant le centre, quoique la bête puisse y exercer ses ravages. «Et je donnerai puissance à mes deux témoins; et ils prophétiseront mille deux cent soixante jours, vêtus de sacs». Leur tâche s'accomplit dans une période relativement courte, leur témoignage n'est rendu que durant trois ans et demi. «Ceux-ci sont les deux oliviers, et les deux lampes qui se tiennent devant le Seigneur de toute la terre». Les témoins sont au nombre de deux, non qu'en réalité on doive les limiter historiquement à n'être que deux individus, mais pour indiquer le plus petit témoignage qui fût suffisant selon la loi. En faire littéralement deux personnes me semble une manière erronée d'interpréter la prophétie; l'Apocalypse, en particulier, étant éminemment symbolique, de même que Daniel l'est aussi en quelque mesure. Oublier cela, c'est s'embarrasser dans une foule d'erreurs et d'inconséquences.

Quelquefois, par exemple, on cherche à éclaircir l'Apocalypse par des passages tirés d'Esaië, de Jérémie ou d'autres; mais il faut bien se rappeler que ces prophéties ne sont pas symboliques dans leur structure, de sorte que le raisonnement, basé sur les livres et le style d'Esaië et de Jérémie, ne décide rien pour Daniel et l'Apocalypse. Quant à Ezéchiel, il est en partie symbolique, et en partie figuré.

Nous avons donc ici des symboles qui ont leur signification propre; et c'est ainsi que le nombre «*deux*», pris symboliquement, désigne habituellement un témoignage complet et suffisant. L'apôtre dit: «Par la bouche de deux ou de trois témoins, toute affaire sera établie», et, selon la loi juive, on ne pouvait rien décider sur l'autorité d'un seul témoin; il en fallait au moins deux, pour que la preuve et le jugement fussent valides.

Le Seigneur nous montre qu'en ces jours, il suscitera un témoignage complet. De combien de personnes se composera-t-il, c'est une autre question, sur laquelle on ne peut guère plus raisonner que sur le nombre représenté par les vingt-quatre anciens glorifiés. Qui voudrait conclure de ce dernier nombre qu'il soit littéralement celui des saints glorifiés? De même, pourquoi penser qu'il n'y aura que deux témoins? Quoiqu'il en soit, ceux qui sont suscités pour ce témoignage, ne doivent prophétiser que durant un temps limité.

«Et si quelqu'un veut leur nuire, le feu sort de leur bouche et dévore leurs ennemis; et si quelqu'un veut leur nuire, il faut qu'il soit ainsi mis à mort». Est-ce là, je le demande, le témoignage de l'évangile? Est-ce ainsi que le Seigneur protège ceux qui annoncent l'évangile de sa grâce? Le feu sort-il de la bouche des évangélistes? Celui qui enseigne a-t-il jamais

dévoré ses ennemis? Est-ce sur ce principe qu'Ananias et Sapphira tombèrent morts? Sont-ce là les voies de l'évangile? Non; il est donc évident que nous nous trouvons ici dans une tout autre atmosphère; que devant nous est un état de choses complètement différent de celui qui régnait pendant que l'Eglise était encore sur la terre, quoique, même alors, il pût y avoir tel péché qui allait à la mort. Je n'insiste pas davantage; la preuve me paraît suffisante.

«Ceux-ci ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne pleuve pas durant les jours de leur prophétie;» ils ont en cela quelque analogie avec Elie; «et ils ont pouvoir sur les eaux pour les changer en sang;» sous ce rapport, ils ressemblent aussi à Moïse. Cela ne veut pas dire qu'ils soient Moïse et Elie en personne, mais que le caractère de leur témoignage est semblable à celui de ces deux hommes de Dieu, et que Dieu le sanctionne de la même manière qu'il le fit aux jours de ces grands serviteurs d'autrefois.

«Et quand ils auront achevé leur témoignage, la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, et les vaincra, et les mettra à mort». Ils sont gardés, en dépit de la bête, jusqu'à ce que leur oeuvre soit accomplie; mais, aussitôt que leur témoignage a pris fin, il est permis à la bête de les vaincre. Il en est d'eux exactement comme du Seigneur. Pendant son service ici-bas, il rencontra la plus extrême opposition. De même aussi, contre ces témoins, longtemps avant leur fin, existait toute la volonté possible de les détruire; mais, comme le Seigneur le disait de lui-même, leur heure n'était pas encore venue, de sorte que, d'une manière ou d'une autre, personne ne pouvait rien leur faire, le Seigneur les protégeant jusqu'à ce que leur mission fût remplie. Mais il y a, entre le Seigneur et ces témoins, cette différence, que pour lui, c'était dans le caractère de grâce qui le remplissait et qui lui appartient essentiellement, qu'il était gardé contre la rage de ses ennemis jusqu'à ce que son heure fût venue; eux, au contraire, sont suscités quand s'exerce la rétribution sur la terre, de la même manière que nous le voyons dans l'Ancien Testament. L'Esprit les conduira ainsi, et il ne faut pas s'en étonner, parce qu'en fait Dieu revient ici à ce qu'il avait promis alors, mais qu'il n'avait encore jamais accompli. Il va l'accomplir maintenant. Il ne se propose pas seulement de recueillir un peuple pour la gloire céleste; il gouvernera sur la terre les Juifs et les gentils dans leurs positions respectives: Israël étant le plus rapproché de lui. Il veut avoir un peuple terrestre, aussi bien qu'une famille en haut. Quand les saints célestes auront été transmués, alors il commencera ce qu'il a en vue relativement aux saints terrestres. Il ne veut pas qu'ils soient jamais mêlés ensemble; ce ne serait rien autre que la confusion la plus grande.

«Et leur corps mort sera étendu sur la place de la grande ville, qui est appelée spirituellement Sodome et Egypte, où aussi leur Seigneur a été crucifié». C'est Jérusalem, mais elle est appelée spirituellement Sodome et Egypte, à cause de la méchanceté de son peuple et de son prince. En elle, il n'y a pas moins d'abominations que dans Sodome; il s'y trouve toutes les ténèbres et l'esclavage moral d'Egypte; en réalité, c'est le lieu où leur Seigneur a été crucifié, c'est-à-dire Jérusalem. Ainsi tombent les témoins, et les hommes manifestent de diverses manières la satisfaction qu'ils éprouvent d'être débarrassés de leur témoignage importun: «Et ceux des peuples et des tribus et des langues et des nations voient leur corps mort durant trois jours et demi, et ils ne permettent pas que leurs corps morts soient mis dans

un sépulcre. Et ceux qui habitent sur la terre se réjouissent à leur sujet, et ils feront des réjouissances, et s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes tourmentaient ceux qui habitent sur la terre». Mais après les trois jours et demi, la puissance de Dieu les ressuscite; ils montent au ciel dans la nuée, et leurs ennemis les contemplent. «Et à cette heure-là, il y eut un grand tremblement de terre; et la dixième partie de la ville tomba, et sept mille noms d'hommes furent tués dans le tremblement de terre; et les autres furent épouvantés et donnèrent gloire au Dieu du ciel. Le second malheur est passé; voici, le troisième malheur vient promptement».

En dernier lieu vient la septième trompette, qui nous conduit d'une manière générale jusqu'à la fin. Il faut y faire attention pour bien comprendre la structure du livre; car, bien que l'on néglige souvent ce point, il est cependant très clairement montré. «Et le septième ange sonna de la trompette, et il y eut dans le ciel de grandes voix, disant: Le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu;» ce n'est pas seulement le pouvoir en général conféré dans le ciel, mais «le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu, et il régnera aux siècles des siècles. Et les vingt-quatre anciens qui sont assis devant Dieu sur leurs trônes, tombèrent sur leurs faces et rendirent hommage à Dieu, disant: Nous te rendons grâces, Seigneur, Dieu, tout-puissant, celui qui est et qui était, de ce que tu as pris ta grande puissance, et de ce que tu es entré dans ton règne. Et les nations se sont irritées; et ta colère est venue». Remarquons qu'ici la fin du siècle est présentée comme étant arrivée. Ce ne sont plus des rois et des peuples qui le disent dans leur épouvante, mais c'est, dans le ciel; la voix de ceux qui ont l'intelligence. De plus, c'est «le temps des morts pour être jugés». Il n'est pas question de saints enlevés dans le ciel, nous avons ici l'heure qui vient plus tard «pour donner la récompense à tes esclaves les prophètes, et aux saints, et à ceux qui craignent ton nom». Pas un mot n'est dit, nous montrant qu'ils sont enlevés dans le ciel, mais seulement qu'ils sont récompensés; or il n'y aura de récompense qu'à la manifestation publique du Seigneur Jésus Christ. L'enlèvement, en dehors de la scène de ce monde, des saints qui sont transmués, est une vérité d'un autre ordre. Mais, quant à ceux qui craignent le nom du Seigneur, lors de cette fin du siècle, à aucun d'eux, petits et grands, ne manquera la récompense; et il détruira aussi «ceux qui corrompent la terre».

C'est ce verset qui est la vraie conclusion du chapitre 11. Le verset 19 est, à proprement parler, le commencement d'une nouvelle série de visions. C'est donc ici que nous terminerons la seconde partie de notre étude.

Chapitres 11: 19 à 16

Avec le verset 19 du chapitre 11, commence ce que l'on peut appeler le second volume de l'Apocalypse. La partie prophétique de ce livre se divise là nettement en deux sections distinctes. C'est un fait qu'il ne faut pas négliger, si l'on veut avoir une juste idée de la structure du livre et de la portée de son contenu. Il est nécessaire de posséder au moins une intelligence exacte de ses principaux traits, et l'on risquerait de tomber dans la confusion, si l'on en mêlait les différentes parties, ou si l'on supposait que tout se suive dans l'ordre chronologique. Pour

mieux comprendre ce que je veux dire, il suffit de se rappeler que la septième trompette, dont nous avons parlé en dernier lieu, conduit d'une manière générale jusqu'à la fin.

La prophétie procède constamment de cette manière: elle présente une esquisse générale des faits, pour revenir ensuite sur certains détails. Nous en avons un exemple dans ce qu'annonce le Seigneur au chapitre 24 de Matthieu, en réponse aux questions de ses disciples. Jusqu'au verset 14, il nous donne une large vue d'ensemble; «l'évangile du royaume» est prêché dans toute la terre habitée pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors la fin vient. Après cela, le Seigneur revient en arrière et s'arrête sur ce qui se passe à une époque spéciale et dans une sphère plus restreinte, c'est-à-dire en Judée, depuis le moment où l'abomination de la désolation est établie dans le lieu saint. Or il est évident que cela arrive quelque temps avant la fin, et que l'objet que le Seigneur a en vue, est de nous donner une idée plus précise de l'effrayant état de choses qui existera à Jérusalem avant que la fin vienne.

Il en est de même dans l'Apocalypse. Les sceaux et les trompettes qui présentent les événements dans leur ordre successif, nous conduisent, à partir du moment où l'Eglise est vue glorifiée dans le ciel, jusqu'à la terminaison du jugement; jusqu'au «temps des morts pour être jugés», et au jour de la colère sur la terre, ce qui évidemment est la fin. Mais, dans la section qui s'ouvre au dernier verset du chapitre 11, nous sommes ramenés en arrière et une prophétie spéciale commence. C'est celle, je suppose, dont il était question, lorsqu'il fut dit à Jean qu'il devait prophétiser de nouveau sur des peuples et beaucoup de rois (chapitre 10: 11), et dont nous allons nous occuper maintenant.

«Le temple de Dieu dans le ciel fut ouvert, et l'arche de son alliance apparut dans son temple». En premier lieu, une porte avait été ouverte dans le ciel, et le voyant y avait été transporté pour nous donner une vue générale, selon la pensée de Dieu, de ce qui allait se passer sur la terre. Cet aperçu étant terminé, nous sommes introduits dans une sphère de faits plus circonscrite. Dieu reprend ses relations avec son ancien peuple d'Israël, quoique ce ne soit pas encore le jour de la bénédiction pour les Juifs. Le ciel ne s'est pas ouvert, comme cela arrivera bientôt, pour laisser paraître Jésus, suivi des saints ressuscités, et venant exécuter le jugement sur la bête, le faux prophète et leurs adhérents. Nous avons ici un état de choses transitoire. Quand Dieu daigne se souvenir de l'arche de son alliance et qu'il nous donne de la voir, c'est qu'il est sur le point d'affirmer sa fidélité envers son peuple, et d'accomplir tout ce qu'il avait promis et assuré autrefois à leurs pères. L'arche de son alliance est le signe infaillible qu'il exécutera certainement tout ce à quoi il s'est engagé lui-même.

«Et il y eut des éclairs et des voix, et des tonnerres», ainsi que nous l'avons vu au chapitre 4, puis non seulement «un tremblement de terre», comme au chapitre 8, mais encore «une grosse grêle», expression plus forte du déplaisir de Dieu, et qui montre clairement que des jugements vont fondre du ciel sur la terre avec une plus grande rigueur.

Chapitre 12

«Et un grand signe apparut dans le ciel: une femme revêtue du soleil, et la lune sous ses pieds». Il ne faut pas s'imaginer que lors de l'accomplissement de la prophétie, on voie cela

littéralement. Un tel système d'interprétation est une source féconde en erreurs. La femme est vue dans le ciel, pour montrer que ce n'est pas simplement l'histoire de ce qui va se passer sur la terre qui nous est présentée, mais que tout est contemplé dans la pensée de Dieu; en haut, par conséquent. La femme représente ce que sera Israël sur la terre; elle est le symbole du peuple élu, considéré comme corps, dans l'état de choses futur que Dieu a le dessein d'établir ici-bas.

Elle est «revêtue du soleil»: au lieu d'être, comme actuellement, dans un état de désolation, foulé aux pieds par les nations, Israël sera revêtu de l'autorité suprême. «Et la lune sous ses pieds;» c'est, je le pense, une allusion à l'ancienne condition de ce peuple, lorsqu'il était sous le joug des ordonnances légales, qui ne le régiront plus, mais lui seront assujetties. On voit aisément combien la lune est une image propre à représenter le système mosaïque, qui, consistant en ombres et figures, ne faisait que réfléchir la lumière d'un état de choses bien autrement glorieux. Or, pendant le millénium, ce système ne sera pas entièrement mis de côté, comme il l'est maintenant dans le christianisme; il réapparaîtra, mais en occupant une place subordonnée, ainsi que le montre la prophétie d'Ezéchiel. «Et sur la tête une couronne de douze étoiles», symbole qui indique avec évidence que l'autorité humaine en matière d'administration lui appartiendra ici-bas. Ainsi nous voyons l'autorité suprême, aussi bien que l'autorité dérivée ou subordonnée, rattachées à la femme, c'est-à-dire à Israël selon la pensée de Dieu. Israël est donc clairement l'instrument dont Dieu se servira pour accomplir ses magnifiques desseins à l'égard de la terre. C'est ainsi que Dieu l'envisage et nous le présente ici. Quel complet et merveilleux changement pour ce peuple!

Mais ce n'est pas tout. «Et étant enceinte, elle crie, étant en mal d'enfant et en grand tourment pour enfanter». Le jour de joie et de triomphe où s'accompliront les desseins de Dieu n'est pas encore arrivé; ce jour où, selon Esaïe, Sion «a enfanté avant que de sentir le travail d'enfant, et a été délivrée d'un enfant mâle avant que les douleurs ne vinsent». La faiblesse et la souffrance existent encore pour elle, mais la délivrance est assurée, et la fin des tribulations est garantie par la parole de l'Eternel.

«Et il apparut un autre signe dans le ciel; et voici, un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes, sept diadèmes». C'est Satan, comme nous le voyons plus loin, revêtu des attributs qui caractérisent l'ennemi le plus acharné qu'Israël ait jamais rencontré, et qui a remporté le plus d'avantages sur lui; car, quelle qu'ait pu être la tyrannie de Nebucadnetsar, il est certain que la puissance romaine a foulé sous ses pieds et écrasé Jérusalem avec une cruauté bien autrement terrible et prolongée. La signification de ce double symbole est ainsi rendue d'autant plus frappante. Israël n'est pas encore délivré, mais le prophète montre ce qu'il est dans la pensée de Dieu, et quelle sera un jour sa position. Puissant encouragement quand l'on considère par où il doit passer avant que tout ne soit réalisé! Mais avant que cela ne s'effectue, nous voyons l'ennemi sous son caractère de pouvoir rebelle et apostat.

Le dragon a sept têtes: c'est la plénitude de l'autorité en matière de gouvernement. Il a dix cornes; ce n'est pas quelque chose de complet, mais qui en approche; c'est une très grande

somme de puissance dans les instruments mis en oeuvre en Occident. Ce qui est humain n'est jamais complet. Dieu donne à la femme douze étoiles, tandis que le dragon n'a que dix cornes. Les sept têtes nous offrent, comme je le suppose, une succession complète des diverses formes de gouvernement: mais Dieu ne permet pas qu'il y ait là cette plénitude du pouvoir administratif que nous voyons appartenir à la femme. L'ordre sera parfait quand, dans le siècle à venir, le Seigneur Jésus prendra en main le gouvernement de la terre. Lui-même dit à ses apôtres: «En vérité, je vous dis, que vous qui m'avez suivi, — dans la régénération, quand le fils de l'homme se sera assis sur le trône de sa gloire vous aussi, vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël» (Matthieu 19: 28). Telle est la place spéciale d'honneur et de confiance destinée aux douze apôtres de l'Agneau.

«Et sa queue entraîne le tiers des étoiles du ciel». C'est là ce qui semble indiquer que la troisième partie, dont il a été question aux chapitres 8 et 9, se rapporte à l'empire romain. Par là, il faut entendre ce qui est proprement romain, c'est-à-dire la partie occidentale de l'Europe, et non ce que les Romains possédèrent de plus, la Grèce, par exemple, et ce qu'ils conquièrent de la Babylonie, de la Perse et de la Médie. Ces dernières contrées sont l'Orient. C'est dans la partie occidentale de l'Europe que la puissance du dragon se fait particulièrement sentir.

«Et sa queue entraîne le tiers des étoiles du ciel, et elle les jeta sur la terre. Et le dragon se tenait devant la femme qui allait enfanter, afin que lorsqu'elle aurait enfanté, il dévorât son enfant. Et elle enfanta un fils mâle, qui doit paître toutes les nations avec une verge de fer; et son enfant fut enlevé vers Dieu et vers son trône». Il y a ici plusieurs points qui demandent une explication. En premier lieu, la pensée qui prévaut généralement est que la femme représente l'Eglise. Une simple remarque suffit pour renverser cette fausse notion. L'Eglise n'est jamais présentée dans l'Ecriture comme une mère; bien moins encore pourrait-elle être la mère de Christ qui, évidemment, est le fils mâle. Sous l'image d'une femme, l'Eglise est la fiancée de Christ, tandis qu'Israël, comme corps, peut en réalité être envisagé symboliquement comme ayant enfanté Christ; qui, en effet, est issu des Juifs selon la chair (Romains 9: 5). Que Christ soit le fils mâle, c'est ce que prouvent clairement les Ecritures. «L'enfant nous est né, le Fils nous a été donné», s'écrie Esaïe (chapitre 9: 6); et le Psaume 2 nous montre que Celui qui n'est pas seulement l'enfant d'Israël, mais qui est aussi reconnu et honoré de Dieu comme le Fils, doit gouverner les nations avec une verge de fer.

La femme représente donc Israël selon la pensée de Dieu; Israël comme corps, comme ensemble complet; et le fils mâle est, sans nul doute, le Seigneur Jésus. Cela posé, nous pouvons comprendre la signification et la portée de la scène où nous sommes introduits.

Je ferai remarquer une autre chose. Bien qu'il me paraisse évident que Christ est le fils mâle né d'Israël, il peut y avoir, à première vue, pour quelques esprits, une certaine difficulté à comprendre comment la naissance de Christ est introduite dans ce chapitre. Pour résoudre la question, remarquons, comme je l'ai déjà expliqué, que l'Esprit de Dieu ne continue pas ici à présenter le cours des événements à venir. Il retourne en arrière, et rien ne limite jusqu'à quelle époque. Il n'y a dans cette portion du livre aucune date qui puisse servir à fixer le moment où a lieu la naissance du fils mâle. Mais pourquoi, demandera-t-on encore, est-il

question ici de cette naissance, puisque c'était un fait bien connu et proclamé depuis longtemps, par la prédication de l'évangile, et l'enseignement chez les chrétiens, que notre Seigneur était né, avait vécu et était monté au ciel? Pourquoi la présenter d'une façon si extraordinaire dans la prophétie? La raison en est, me semble-t-il, que Dieu voulait, sans la mentionner distinctement, rappeler, mystiquement et d'une manière frappante, la naissance de Christ, en la rattachant à son enlèvement au ciel et vers son trône. Cela se lie avec la réouverture des voies de Dieu envers les Juifs et leur restauration définitive comme nation.

Il est donc clair que Dieu ne dispose pas ici les sujets relativement au temps, mais selon leur relation avec Christ leur centre. Jean va bientôt après entrer dans la description des scènes finales: auparavant, il nous montre le conseil de Dieu à l'égard d'Israël. C'est ce qui conduit à faire voir l'opposition acharnée du diable quant à l'accomplissement de ce conseil, car c'est ce que l'adversaire redoute le plus. Satan met dans sa résistance à Christ toute la ténacité possible, toute la haine et l'orgueil imaginables. Il reconnaît en Christ celui qui l'a écrasé, et qui est le libérateur de l'homme et de la création; de là l'antagonisme constant qui existe entre lui et le Fils de Dieu. Il y a plus: Satan s'élève contre la relation de Christ avec le pauvre peuple d'Israël, voué au mépris.

Néanmoins, avant que Dieu ne prenne ouvertement en main la cause d'Israël, nous trouvons ce fait remarquable, que Christ est enlevé vers Dieu et vers son trône. Aucune mention n'est faite de sa vie, ni même de sa mort et de sa résurrection; il semblerait, d'après ce passage, que le Seigneur est monté au ciel aussitôt après sa naissance. Tout est présenté ici à un point de vue entièrement mystique. Ce n'est en aucune manière de l'histoire, ni anticipée, ni en fait. Si ce eût été un sommaire historique, nous y aurions vu indiqués les grands événements de la vie du Seigneur, que nous avons mentionnés, et sur lesquels repose toute espérance pour l'univers. Tout cela est entièrement passé sous silence, et, à mon sens, pour nous apprendre, comme le fait aussi la prophétie de l'Ancien Testament, comment le Seigneur et son peuple sont enveloppés, pour ainsi dire, dans le même symbole. De même aussi, mais d'une manière encore plus intime, ce qui est dit de Christ s'applique-t-il au chrétien.

D'après ce principe, je considère l'enlèvement du fils mâle vers Dieu et vers son trône, comme comprenant en soi l'enlèvement de l'Eglise. La raison pour laquelle cela est introduit ici, dépend de cette vérité que Christ et l'Eglise sont un, et ont une commune destinée. Puisqu'il est monté au ciel, L'Eglise aussi doit y être ravie. «Ainsi aussi est le Christ», dit l'apôtre Paul, en parlant de l'Eglise, car, dans ce passage, il s'agit du corps plutôt que de la tête, et Paul ne dit pas: «Ainsi aussi est l'Eglise», mais «ainsi aussi est le Christ». C'est suivant la même ligne de pensées que Jean, dans la prophétie, nous montre le fils mâle placé au ciel dans un lieu complètement en dehors des atteintes de Satan. S'il en est ainsi, ce fait se rapporte d'une manière remarquable à ce qui a déjà été affirmé quant à la structure du livre: il y a un nouveau commencement, en rapport avec l'objet spécial que le Saint Esprit a en vue dans cette dernière partie.

Avant tout, Jean a montré le dessein général de Dieu quant aux Juifs. En cela l'ordre est strictement gardé. Nous aurions pu penser que la voie la plus naturelle était d'établir d'abord

le fait que le fils mâle avait été enlevé; mais non; Dieu produit et décrit toujours les choses suivant la méthode la plus sage et la meilleure. Christ étant issu d'Israël, il fallait d'abord montrer sa relation avec Israël. Le second fait est l'opposition du diable aux conseils de Dieu; l'obstacle qui est mis pour un temps à leur accomplissement, fournit au Seigneur lui-même l'occasion de prendre sa place dans le ciel, et plus tard à l'Eglise de l'y suivre. Ensuite revient sur la scène l'intention du Seigneur d'agir pour l'exécution de ses desseins quant à Israël et à la terre. En résumé donc, la première partie de ce chapitre est une représentation mystique de la relation du Seigneur avec Israël, et de sa translation en dehors de la scène, ceci étant l'effet de l'antagonisme de Satan; mais cela donne, pour ainsi dire, occasion à Dieu, de lier à cette disparition de Christ dans le ciel, le fait que l'Eglise l'y suit au temps convenable; car l'Eglise est unie à Christ. On voit ainsi que l'enlèvement du fils mâle n'est pas un simple fait historique. L'ascension de Christ est introduite ici, parce qu'elle renferme comme conséquence l'enlèvement subséquent de l'Eglise, pour qu'elle soit où il est, son corps formant avec lui un seul et même homme mystique devant Dieu, «la plénitude de celui qui remplit tout en tous».

Ce qui précède étant bien compris, le sujet tout entier se trouve considérablement éclairci. «Elie enfanta un fils mâle qui doit gouverner toutes les nations avec une verge de fer». Il n'y a pas la moindre difficulté à appliquer ces paroles au fils mâle, envisagé non personnellement et seul, mais mystiquement; d'autant que cette même promesse est faite à l'église de Thyatire, ou plutôt aux fidèles qui s'y trouvent. Le Seigneur dit expressément qu'à celui qui vaincra, il donnera autorité sur les nations, et qu'il les paîtra avec une verge de fer, selon que lui-même l'a reçu de son Père (Apocalypse 2). Cela ne confirme-t-il pas pleinement ce que nous avons avancé? «Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle a un lieu préparé par Dieu, afin qu'on la nourrisse là, mille deux cent soixante jours».

Au verset 7 s'ouvre une nouvelle scène. Ce ne sont plus les conseils de Dieu ou des principes vus dans sa pensée; nous en venons à des faits positifs, d'abord dans le ciel, puis, plus tard, nous voyons les effets et les changements qui en résultent sur la terre.

«Il y eut un combat dans le ciel: Michel et ses anges combattaient contre le dragon. Et le dragon combattait et ses anges; et il ne fut pas le plus fort, et leur place ne fut plus trouvée dans le ciel. Et le grand dragon fut précipité, le serpent ancien, celui qui est appelé diable et Satan, celui qui séduit la terre habitée tout entière; il fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui. Et j'ouïs une grande voix dans le ciel, disant: Maintenant est venu le salut et la puissance et le royaume de notre Dieu et le pouvoir de son Christ; car l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit, a été précipité; et eux l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage; et ils n'ont pas aimé leur vie, même jusqu'à la mort. C'est pourquoi réjouissez-vous, cieux, et vous qui y habitez». D'après ces paroles, il est évident qu'il se trouve, à ce moment, dans le ciel, des personnes qui y habitent et qui sympathisent profondément avec leurs frères qui souffrent sur la terre. C'est un fait incontestable; et, bientôt après, Satan perd cette faculté qu'il avait eue précédemment de se présenter devant Dieu comme accusateur des frères. Plus jamais il ne doit recouvrer

cette haute position de puissance, et ne remplira plus le ciel de ses amers reproches et de ses accusations contre les saints de Dieu.

«Malheur», est-il ajouté, «malheur à la terre et à la mer, car le diable est descendu vers vous, étant en grande fureur, sachant qu'il a peu de temps». Cela lie clairement l'expulsion de Satan de sa place dans les lieux célestes, avec la dernière crise par laquelle doivent passer les Juifs et les gentils à la fin du siècle; et nous en donne la raison cachée. Pourquoi cet extraordinaire déchaînement de persécutions? Pourquoi cette action effrayante de Satan ici-bas, pour une courte période, durant trois ans et demi avant la fin? C'est que Satan ne peut plus accuser en haut; en conséquence, il fait ici-bas tout le mal qu'il lui est possible. Il est précipité sur la terre et ne rentrera plus jamais dans les cieux. Bientôt après, il sera banni de la terre, comme nous le verrons, et renfermé dans l'abîme, et enfin, quoiqu'il doive être «délié pour un peu de temps», sa ruine finale et irrémédiable arrivera, car alors il sera précipité, non dans l'abîme, mais dans l'étang de feu, d'où nul ne revient jamais.

Voilà ce que Dieu nous révèle quant à ses voies envers celui qui, du commencement à la fin, se montre le grand ennemi des hommes.

Depuis le verset 13, l'histoire se poursuit sur la terre: «Or quand le dragon vit qu'il avait été précipité sur la terre, il persécuta la femme qui avait enfanté le fils mâle. Et les deux ailes du grand aigle furent données à la femme, afin qu'elle s'envolât dans le désert, en son lieu, où elle est nourrie un temps, et des temps, et la moitié d'un temps, loin de la face du serpent». Ainsi la femme reçoit, non la puissance pour résister à Satan et combattre contre lui, mais les moyens de fuir rapidement sa violence, et de se mettre à l'abri de sa persécution. C'est ce qui est figuré par les deux ailes du grand aigle, dont le vol énergique présente une image vivante d'une fuite procurée par des instruments puissants.

Nous voyons alors l'ennemi, dont Dieu a déjoué les desseins, faire d'autres efforts. «Et le serpent lança de sa bouche de l'eau, comme un fleuve, après la femme, afin de la faire emporter par le fleuve». Il tente de soulever celles des nations qui sont dans un état de désorganisation, pour accabler les Juifs, mais c'est en vain; «la terre», ce qui, à cette époque, se trouve sous un gouvernement stable, «vint en aide à la femme, et la terre ouvrit sa bouche, et engloutit le fleuve que le dragon avait lancé de sa bouche. Et le dragon fut irrité contre la femme, et s'en alla faire la guerre contre le résidu de la semence de la femme; ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus». Par ces derniers, il faut entendre ceux des Juifs qui seront remarquables par la puissance de leur témoignage. La femme représente ce peuple sous l'idée la plus générale. Le résidu de sa semence en est la portion qui rend témoignage. Tous les Juifs de cette époque, comprenons-le bien, n'auront pas la même puissance spirituelle: il y aura des différences. Quelques-uns seront plus énergiques et plus intelligents que les autres. Satan les haïra d'autant plus, et s'efforcera de détruire ceux qui maintiendront plus particulièrement le témoignage de Jésus.

Chapitre 13

Nous sommes ainsi amenés à voir se développer les plans que forme Satan pour accomplir son dessein longtemps caressé de supplanter, non seulement l'évangile et la loi, mais le témoignage du royaume de Dieu dans le monde. A cet effet, Satan suivra deux voies propres à enlacer les deux classes d'hommes naturels qui ont toujours existé ici-bas; ceux qui aiment le pouvoir et ceux qui s'attachent à la religion. Bien entendu, je ne parle pas ici de ceux qui sont nés de Dieu, mais il est évident que le coeur de l'homme se laisse éblouir par le prestige de l'intelligence et de la puissance, ou se précipite dans les formes religieuses. Le diable mettra donc en avant deux principaux instruments, comme chefs de ces systèmes qui exprimeront ces deux tendances de la nature humaine, et qui répondront exactement à ce que le coeur de l'homme cherche et veut avoir. Ainsi, dès le commencement, Satan a eu le dessein de s'établir lui-même comme Dieu en l'homme. Car, de même que Dieu se plaît à développer en l'homme toutes ses voies et ses conseils merveilleux, Satan aussi agira par l'homme. Comme le Seigneur Jésus est non seulement une personne divine, mais l'expression de la gloire et de la grâce de Dieu; comme l'Eglise est l'objet de son amour se déployant dans les bénédictions célestes dont il l'enrichit, et comme Israël est l'objet de sa faveur sur la terre; ainsi l'ennemi, qui ne peut pas produire, mais seulement corrompre la vérité, imitera, d'une manière profane et par des voies de mensonge, les conseils de Dieu, et aura ses *Bêtes*, tout aussi certainement que Dieu a son Agneau. C'est ce qu'établit clairement le chapitre 13. Là nous voyons ces deux bêtes; l'une le pouvoir civil, l'autre le pouvoir religieux, et tous deux apostats.

«Et je me tins sur le sable de la mer; et je vis monter de la mer une bête qui avait dix cornes et sept têtes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème». La bête qui s'élève du monde romain dans un état d'anarchie révolutionnaire figuré par la mer, est tout à fait propre à servir le dragon dans son opposition aux desseins de Dieu. Elle est présentée revêtue des mêmes attributs que le dragon au chapitre 12, c'est-à-dire de ces formes de pouvoir qui caractérisent l'empire romain. Mais il y a une différence: le dragon avait les diadèmes sur ses têtes, tandis que la bête les a sur ses cornes, ce qui nous montre davantage les choses telles qu'elles seront effectivement.

Le dragon représente l'ennemi de Christ se servant, depuis le commencement jusqu'à la fin, de la puissance politique de l'empire romain, de sorte que ce sont les têtes, c'est-à-dire les formes successives du pouvoir, que nous voyons couronnées, et non les cornes. Celles-ci, en fait, ne devaient pas apparaître avant la fin de l'histoire de l'empire romain, tout au moins pas avant que les Barbares n'eussent renversé l'empire d'Occident.

D'un autre côté, dans la première bête du chapitre 13, on voit, non seulement l'esprit caché du mal faisant usage du pouvoir de Rome dans les diverses formes, qu'il a revêtues, mais l'empire dans son état final, quand la blessure mortelle faite à la bête impériale aura été guérie, et qu'ainsi rendue à la vie, Satan lui donnera sa puissance, son trône, et une grande autorité. Or c'est là l'époque où les dix cornes reçoivent autorité comme rois; c'est

simultanément avec la bête, comme l'indique le chapitre 17. Voilà pourquoi les cornes de la bête sont vues couronnées, et non pas les têtes comme dans le cas du dragon.

La bête est ensuite décrite en termes remarquables qui rappellent les bêtes du 7^e chapitre de Daniel, auquel, sans nul doute, il est fait allusion. «Et la bête que je vis était semblable à un léopard, et ses pieds comme ceux d'un ours, et sa bouche comme la bouche d'un lion». Ces traits appartiennent aux trois premières bêtes vues par Daniel. Satan ne peut rien produire, mais il adopte, dans ce qui a existé, tout ce qui convient à ses desseins, et c'est ainsi qu'il essaie, par la plus étrange des combinaisons, de former la bête du quatrième empire, à laquelle nulle ne doit succéder, de manière à ce qu'elle surpasse, dans les derniers jours, tout ce qui a jamais paru autrefois.

Que faut-il entendre par une bête? Un système impérial ou un empire qui refuse de reconnaître le Dieu des cieux. L'homme fut créé pour connaître Dieu, et seul il le fait, comme enseigné de Dieu. Seul de tous les êtres sur la terre, l'homme a été fait pour regarder vers Celui qui est en haut, et il est placé sous la responsabilité de faire la volonté de Dieu. La bête, au contraire, ne regarde que vers la terre, elle n'a nulle conscience d'un être supérieur invisible. «L'insensé a dit en son coeur: Il n'y a pas de Dieu». En principe, cela est vrai de tout homme qui n'est pas né de nouveau, mais dans le cas d'un pouvoir impérial, c'est d'autant plus terrible, qu'il doit réfléchir l'autorité que Dieu, dans sa providence, lui a conférée. Nul empire ne peut échapper à la sentence morale impliquée dans ces symboles, mais la bête qui est ici en question, ira bien au delà de ce qui a jamais paru.

Au temps où la prophétie dont nous nous occupons fut donnée, la quatrième bête existait; mais le prophète est appelé à voir que d'un état de bouleversement politique, juste avant la dernière demi-semaine d'années, et en relation avec l'expulsion de Satan hors du ciel par la puissance de Dieu, cette bête surgira de la mer. Cela veut dire qu'il y aura dans l'Occident un état de complète confusion, et qu'un pouvoir impérial s'élèvera. C'est celui dont nous trouvons ici la description.

«Et je vis l'une de ses têtes comme frappée à mort; et sa plaie mortelle avait été guérie: et la terre tout entière était dans l'admiration de la bête». Il y a des raisons suffisantes pour conclure que la tête blessée était la forme impériale de gouvernement. L'empire d'Occident aura, depuis longtemps, cessé d'exister, quand, chose étrange à dire, il réapparaîtra dans les derniers jours. Ce qui excitera l'étonnement du monde, n'est pas le simple fait du retour de l'impérialisme; car si l'on a pu penser que c'en était fait de l'empire romain, rien n'empêche de concevoir l'apparition d'un nouvel empire, germanique, moscovite, ou toute autre domination d'une vaste étendue. Mais la résurrection de l'empire romain frappera le monde de surprise, et c'est là une partie de ce à quoi il est fait allusion ici. Cependant, comme les raisons de cette assertion dépendent du chapitre 17, je ne puis entrer maintenant dans une discussion détaillée de ce sujet, sans anticiper sur ce que nous verrons plus tard. Qu'il suffise que j'aie indiqué, en passant, ce que je crois être sur ce point la vérité révélée.

Nous trouvons ensuite plus que le fait que cet empire possède les caractères de puissance qui appartenaient aux empires d'autrefois; plus que son caractère propre marqué par la résurrection de l'impérialisme aux derniers jours: nous lisons «qu'ils rendirent hommage au dragon, parce qu'il avait donné le pouvoir à la bête; et ils rendirent hommage à la bête, disant: Qui est semblable à la bête, et qui peut combattre contre elle?» paroles qui nous montrent clairement le monde dans un état d'apostasie et d'idolâtrie. Le dragon est adoré, ainsi que la bête. Le second chapitre de la deuxième épître aux Thessaloniciens établit clairement que l'adoration est rendue à un autre personnage, en rapport avec les deux précédents, mais distinct d'eux, qui est nommé «l'homme de péché», et qui est plutôt un pouvoir religieux. La première bête est un corps politique; le chef religieux ne se trouvera pas du tout dans l'Occident, mais à Jérusalem, où il sera, à la fin, un objet tout spécial de culte dans le temple de Dieu.

Il y a ici pour plusieurs une difficulté, en ce qu'il est dit positivement, que l'homme de péché ne tolérera aucun autre objet de culte que lui-même. Mais il faut se rappeler que les trois sont associés pour un même but, et ont un même dessein. Adorer l'un est donc tout autant qu'adorer l'autre. Il en est ainsi quant au vrai Dieu: on n'adore pas une personne dans la déité, sans rendre le même hommage aux autres. C'est en vain que l'on prétendrait adorer le Père sans adorer le Fils; et celui qui adore le Père et le Fils, ne le peut que dans la puissance du Saint Esprit. Lorsque nous adorons Dieu comme tel, — lorsque nous disons «Dieu», nous n'entendons pas le Père seulement, mais le Père, le Fils et le Saint Esprit. Ainsi en sera-t-il dans cette effrayante contrefaçon, fruit de l'énergie, de la ruse et de la puissance sataniques qui se déploieront à la fin. L'adoration du dragon et de la bête me semble donc tout à fait compatible avec le culte divin rendu à l'homme de péché. Le fait est que ces trois forment, comme on l'a remarqué avec justesse, la grande anti-trinité; la trinité du mal opposée à la Trinité divine. Il est clair que le diable est le promoteur de tout; mais le chef public de sa puissance au point de vue politique, est la bête; tandis que le grand agent religieux, qui exécute tous les plans, et fait même des miracles pour les appuyer, est la seconde bête, ou l'homme de péché.

Telle semble être la vraie signification et la liaison de toutes ces choses, si nous nous soumettons aux différents passages des Ecritures qui en parlent. Je sais que sur ce point, comme sur presque tout autre, il y a des différences de pensée. Mais cette objection n'en est pas une. La seule question est: Qu'est-ce qui satisfait le mieux à la parole de Dieu? — qu'est-ce qui répond le plus exactement, non seulement à la lettre de cette parole, mais aux grands principes qu'elle pose? Je suis donc persuadé que, bien loin qu'il y ait aucun obstacle réel à admettre le fait que ces trois personnages différents soient unis comme objet d'un même culte, au contraire on ne peut bien comprendre la force et la nature de ce qui aura lieu, si l'on perd cela de vue.

Poursuivons l'étude des autres points que l'Ecriture place devant nous. «Et il lui fut donné une bouche qui proférait de grandes choses et des blasphèmes; et le pouvoir d'agir quarante-deux mois lui fut donné. Et elle ouvrit sa bouche en blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom, et son habitation et ceux qui habitent dans le ciel». D'après ces paroles, il est évident,

comme d'ailleurs nous l'avons déjà remarqué, qu'il y a, dans le ciel, un peuple mis à l'abri de l'action et de la puissance, soit de Satan, soit des instruments publics de sa malice dans le monde. En même temps, il y a aussi des saints ici-bas. L'habitation d'en haut peut être blasphémé; Satan peut outrager ceux qui y demeurent; mais il ne peut les toucher: il ne peut même plus accuser devant Dieu. Il emploie donc toute sa puissance pour faire agir l'homme sur la terre suivant ses desseins.

«Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints» (évidemment à ceux qui ne sont pas dans le ciel) «et de les vaincre. Et il lui fut donné pouvoir sur toute tribu et peuple et langue et nation. Et tous ceux qui habitent sur la terre, dont le nom n'a pas été écrit, dès la fondation du monde, dans le livre de vie de l'agneau immolé, lui rendront hommage». On voit qu'il y a une distinction toujours observée entre la foule des gentils ou nations dispersés sur la surface du globe, et «ceux qui habitent sur la terre». Les premiers forment une classe qui embrasse l'ensemble du monde; c'est un terme plus général; par les derniers il faut entendre ceux qui composent une sphère beaucoup plus restreinte, dont le caractère d'attachement à la terre est plus décidé, parce qu'ils ont connu le témoignage céleste de Christ et de l'Eglise. Ils peuvent en retenir le nom, mais les coeurs apostats ont délibérément préféré la terre au ciel; leur part ne sera ni l'une ni l'autre, mais l'étang de feu.

Combien n'est-il pas solennel de voir que telle est la fin vers laquelle la chrétienté se précipite! L'incrédulité et la superstition l'y entraînent rapidement. Tout est à l'oeuvre pour produire cet état de choses terrestre et étranger à Dieu. Jamais, depuis que l'évangile a été prêché, les hommes n'ont mis autant d'ardeur dans leurs tentations d'améliorer la terre, et, par conséquent, d'oublier, jour après jour, le ciel, auquel ils ne pensent que comme à une triste et sombre nécessité quand ils devront mourir, et ne pourront éviter de quitter ce monde. Mais quant à se tourner vers le ciel, comme vers une espérance pleine de joie, et une demeure vers laquelle tendent les affections, jamais ce n'a été plus entièrement éloigné des pensées des hommes. Tout cela prépare à la désignation qui sera donnée à ceux qui, ayant entendu parler du ciel, ont volontairement abandonné toutes les espérances qui s'y rattachent, afin de s'établir ici-bas sur la terre, dont ils sont, par excellence, les habitants, y ayant placé et comme lié leur coeur et leurs pensées. Les autres sont «toute tribu et peuple et langue et nation», qui comparativement ont peu entendu parler de l'évangile. La bête essaiera d'exercer son action sur les uns et sur les autres, mais plus particulièrement «tous ceux qui habitent sur la terre, dont le nom n'a pas été écrit, dès la fondation du monde, dans le livre de vie de l'agneau immolé, lui rendront hommage».

Remarquons soigneusement et rappelons-nous que les mots «dès la fondation du monde», ne se rapportent pas, comme le voudraient certaines versions, à «l'agneau immolé», mais au «nom qui n'a pas été écrit». Jean ne veut pas dire que l'Agneau a été immolé «dès la fondation du monde», mais que le nom n'a pas été écrit «dès la fondation du monde dans le livre de vie de l'agneau immolé». Comparez ce passage avec [Apocalypse 17: 8](#).

«Si quelqu'un a des oreilles, qu'il écoute! Si quelqu'un mène en captivité, il ira en captivité; si quelqu'un tue avec l'épée, il faut qu'il soit tué par l'épée. C'est ici la patience et la

foi des saints». Ces paroles importantes ont pour objet de garder absolument les saints de prendre le pouvoir dans leurs propres mains. Ils peuvent crier à Dieu, et lui demander de se lever pour juger la terre, mais ils ne doivent pas combattre eux-mêmes. Comme la bête a pris le pouvoir, elle en subira les conséquences. Elle peut mener en captivité, mais elle ira en captivité elle-même; elle peut tuer avec l'épée, mais elle sera tuée, et même son sort sera encore beaucoup plus terrible. La patience, avec la sanction rétributive qui lui est jointe, est posée comme un principe général, de manière à s'appliquer à chacun. Ce passage est certainement et particulièrement destiné à garder les saints de toute méprise et de toute action fâcheuse. Il ne s'applique pas uniquement au temps de la bête, c'est plutôt un avertissement donné, d'une façon générale, aux saints de Dieu.

Nous devons arrêter davantage notre attention sur la dernière partie du chapitre où il est question d'une seconde bête, parce que c'est un sujet qui a présenté et qui présente certaine difficulté, et où l'on peut aisément faire quelque confusion. Remarquons d'abord que la seconde bête est ce qui, plus particulièrement ressemble en méchanceté à ce que le Seigneur Jésus était en bonté. C'est, à la vérité, une «bête», c'est-à-dire qu'elle possède une espèce de puissance impériale, quoique très probablement sur une échelle beaucoup moindre que la première. Néanmoins elle porte le caractère impérial; elle n'est pas simplement une corne, mais une bête. En second lieu, ses cornes présentent quelque chose de particulier: «elle avait deux cornes semblables à un agneau». C'est la prétention de ressembler au Messie; mais «elle parlait comme un dragon»: elle est réellement l'expression de Satan. «Et elle exerce tout le pouvoir de la première bête devant elle»; il est clair, d'après cela, que la seconde bête est la plus énergique des deux, et l'instrument actif du mal.

Tel a toujours été le cas dans toute espèce de mal qui s'est manifesté dans le monde. Les promoteurs du mal, je veux dire les personnes qui, ouvertement ou en secret, exercent la plus mauvaise influence, sont, en règle générale, celles qui se placent sous le couvert de la religion. La religion de la terre est la source féconde des pires de tous les maux qui se sont produits sous le soleil; sans elle le diable ne pourrait pas accomplir ses desseins. N'est-ce pas, pour ceux qui ont avec cette religion le moindre lien, une chose à la fois terrible et solennelle?

En conséquence de ce caractère de la seconde bête qui ressemble à Christ et qui prend cette place, nous voyons qu'elle ne sort pas de la mer, c'est-à-dire des nations dans un état de trouble et d'agitation, mais elle surgit de la terre. L'état des choses est plus stable, quand elle apparaît, exerçant tout le pouvoir de la première bête devant elle. Cela veut dire en sa présence, avec sa pleine sanction; ce n'est pas une usurpation, ce n'est en aucun sens quelque chose qu'elle fasse sans elle; elle agit en sa présence, «et fait que la terre, et ceux qui habitent sur elle, rendent hommage à la première bête dont la plaie mortelle avait été guérie». On voit qu'elles s'entendent entre elles; toutefois on remarquera qu'au second chapitre de la seconde épître aux Thessaloniens, l'action de la seconde bête pour faire adorer la première bête n'est pas mentionnée, mais qu'elle réclame pour elle-même et s'arroge les honneurs divins; elle est adorée comme Dieu. Comment concilier ces deux passages?

Tout s'éclaircit, si nous nous rappelons que la première bête désigne l'empire romain, et que, par conséquent, le siège de sa puissance est en Occident. La seconde bête, au contraire, est en Palestine, et affecte une forme juive. Un simple coup d'oeil sur 2 Thessaloniens 2, montre que l'apôtre présente ce qui sera en Judée, et non à Rome, puisque c'est dans le temple de Dieu que s'assied l'homme de péché comme étant un objet d'adoration. Mais rappelons-nous qu'il faut prendre l'Ecriture dans son ensemble. Si nous lisons 2 Thessaloniens 2, comme donnant tout ce que la Bible renferme touchant l'homme de péché, nous laissons de côté une portion des Ecritures, et nous n'aurons qu'une notion incomplète. D'un autre côté, si nous nous en tenons uniquement à ce qui se trouve dans le chapitre 13 de l'Apocalypse, certains éléments nous feront défaut. Dieu a tout arrangé avec une sagesse parfaite, ne voulant pas que nous nous bornions à lire une partie seulement de sa Parole, mais que nous la sondions diligemment dans son entier. Il ne nous donnera pas une grande intelligence des saints écrits, à moins que nous n'ayons une confiance réelle en tout ce qu'il nous a communiqué par eux, et que nous ne les apprécions tous à leur juste valeur. C'est donc en rapprochant ces diverses portions des Ecritures, dans lesquelles il y a amplement de lumière pour montrer ce dont il est question, que nous parviendrons à une vraie intelligence du sujet.

Or il est tout à fait clair que la première partie du chapitre 13 de l'Apocalypse place sous nos yeux un puissant pouvoir politique, et il est également évident que 2 Thessaloniens 2 ne présente pas un grand système impérial, mais plutôt une puissance religieuse. L'homme de péché est, sans doute, un personnage absolument inique (sans loi); toutefois c'est un pouvoir religieux. Il réclame pour lui-même ce qui n'appartient qu'à Dieu, et c'est là précisément ce qui se rapporte à la seconde bête.

Nous pouvons remarquer un autre trait dans le symbole qui nous est présenté ici. La bête a deux cornes: cela se rattache, je pense, au témoignage de Jean tout entier. On peut aisément voir que sa tendance générale est de nous montrer ce qu'a été notre bien-aimé Seigneur sur la terre, et non ce qu'il est dans le ciel. Bien qu'il y ait, sans nul doute, en Jean des passages qui font exception, c'est en cela que son témoignage forme contraste avec celui de Paul, dont l'objet principal est de diriger nos regards vers Christ dans le ciel.

Cette remarque me semble importante pour établir ce que signifient ces deux cornes. Le Seigneur Jésus, nous le savons tous, fut un prophète sur la terre; et nous savons, avec la même certitude, qu'il régnera comme Roi sur la terre. Mais qu'est-il dans l'intervalle? Il est sacrificateur dans le ciel, et c'est Paul qui met en relief cette fonction céleste de Christ. Jean ne s'étend jamais, que je sache, sur les offices de Christ dans le ciel, si ce n'est quand il montre ce qui s'y rattache, comme dans les chapitres 13, 14, 17 et 20 de son évangile, mais ce sont des exceptions. Le courant général des pensées de Jean nous montre Christ manifestant Dieu ici-bas; la doctrine de Paul est l'homme glorifié dans le ciel.

Voilà, je pense, ce qui nous explique ce que sont les deux cornes de la bête. Quand l'antichrist apparaîtra, il ne prendra pas la place de sacrificateur; ses prétentions seront beaucoup plus élevées. Il se posera comme prophète et comme roi; oui, comme roi imitant ce

que Christ sera pour Israël. Il a deux cornes, et non pas sept; c'est une imitation, mais non la pleine et parfaite puissance de Christ. Dans l'antichrist on verra donc la prétention de posséder ce qui appartient à Christ en relation avec la terre, avec l'absence la plus marquée de ce qui le caractérise dans le ciel.

Pour le dire en passant, nous voyons par là que c'est une erreur d'appliquer tous ces traits de la seconde bête à la papauté, comme si c'en était l'entière signification. Le caractère essentiel de la papauté est précisément de prétendre être sur la terre la vivante représentation de la sacrificature de Christ; c'est donc la corruption de ce qui est céleste et non de ce qui est messianique, et par conséquent le papisme est *l'anti-église* plutôt qu'il n'est l'antichrist. Telle est la différence.

Mais lorsque s'accomplit ce qui est écrit en Apocalypse 13, il n'est plus question d'Eglise. Le corps chrétien n'est plus vu sur la terre, les saints des hauts lieux sont dans le ciel.

L'antichrist ne cherchera donc pas à se faire passer comme revêtu de la dignité sacerdotale de Christ, mais il assumera la place de prophète que Christ a eue sur la terre, et celle de roi qu'il doit y occuper plus tard. Ce personnage prétendra à l'un et à l'autre de ces pouvoirs. Il a «deux cornes semblables à un agneau», et accomplira de grands signes et des prodiges. Son activité est double. Avant tout, il emprunte la puissante influence de l'empire romain, et exerce toute l'autorité de la première bête. En outre, il fait de son chef beaucoup de choses que l'empereur romain ne pourrait accomplir. «Et elle fait de grands miracles, en sorte que même elle fait descendre le feu du ciel sur la terre devant les hommes». C'est-à-dire qu'elle n'imité pas seulement la puissance de Christ, mais celle de Dieu. Elle a la prétention d'être Jéhovah, le Dieu d'Israël, précisément comme Jésus est Jéhovah aussi bien que le Messie. Ainsi cet instrument de la puissance de Satan à Jérusalem voudra rivaliser avec ce que Dieu fit autrefois par Elie pour renverser les prétentions des prêtres de Baal, et fera des miracles, non en réalité toutefois, mais en apparence, «Elle fait de grands miracles, en sorte que même elle fait descendre le feu du ciel sur la terre, devant les hommes. Et elle séduit ceux qui habitent sur la terre, à cause des miracles qu'il lui fut donné de faire sur la terre».

Tout nous montre que c'est bien là l'antichrist. La première bête ne fait aucun miracle; elle frappe le monde d'étonnement en lui montrant l'empire romain ressuscité, mais cela ne peut pas être appelé un signe ou un miracle. La bête qui monte de la terre est incomparablement plus énergique et plus active; elle fait de grands miracles, par la puissance de Satan, sans doute, mais enfin, c'est elle qui les accomplit, et la conséquence en est qu'elle «séduit ceux qui habitent sur la terre», jusqu'à leur dire «de faire une image à la bête qui a la plaie de l'épée et qui a repris vie». Je ne puis affirmer si cette image est ou non l'abomination de la désolation placée dans le saint lieu, quoiqu'il semble probable que ce soit bien là cette idole.

«Et il lui fut donné de donner la respiration à l'image de la bête, afin que l'image de la bête parlât même, et qu'elle fit que tous ceux qui ne rendraient pas hommage à l'image de la bête, fussent mis à mort. Et elle fait qu'à tous, petits et grands, et riches et pauvres, et libres

et esclaves, on leur donne une marque sur leur main droite ou sur leur front; et que personne ne peut acheter ou vendre, sinon celui qui a la marque, le nom de la bête, ou le nombre de son nom. Ici est la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête, car c'est un nombre d'homme; et son nombre est six cent soixante-six».

Les divers efforts faits pour deviner ce que représente ce nombre ont laissé la question sans solution satisfaisante. Ce peut être un de ces secrets qui ne seront pas découverts, avant que n'apparaisse le personnage qu'ils concernent; alors nous pouvons être certains qu'au moins les «intelligents» le comprendront. Que nous le puissions actuellement, c'est plus, à mon avis, que nous ne devrions prétendre. Quel profit moral en retirerions-nous? Il est certain qu'il y a à recueillir maintenant dans l'Apocalypse, bien comprise, tout ce qui peut édifier et rafraîchir l'âme, tout ce que le Saint Esprit y a renfermé pour notre réelle bénédiction, en nous séparant du monde et nous attachant au ciel, et, par-dessus tout, à Christ; en fait, je crois que nous pouvons en tirer beaucoup plus que ceux qui, dans les jours à venir, auront à passer par les circonstances que ce livre mentionne. Mais il y a des points de détail tenus en réserve par la sagesse de Dieu, et qui, tels que celui-ci, ne seraient propres actuellement qu'à satisfaire la curiosité. Les connaître aura plus tard seulement son importance pratique. Aucune des explications données ne satisfait entièrement. Plusieurs sont entièrement en défaut, comme par exemple, «apostasie» ou «apostat», qui ne saurait être le nombre d'un homme. «L'homme» ou «l'empire latin», quoique méritant l'attention, ne peut être reçu, pour des raisons analogues. De plus, il ne semble pas que ce puisse être le nombre de l'antichrist, comme on le pense généralement, mais celui de l'empire ou plutôt de l'empereur romain, dans son antagonisme final contre Jéhovah et contre son Oint.

Chapitre 14

Nous arrivons maintenant au chapitre 14, où nous ne trouvons ni l'opposition de Satan aux conseils de Dieu, d'abord dans le ciel, puis sur la terre; ni le plan qu'il suit et les instruments qu'il emploie dans ce but. C'est ce que nous avons vu dans les chapitres 12 et 13. Nous entrons maintenant dans un autre ordre de choses. Il est impossible que Dieu n'agisse pas pour les siens. Il doit y avoir aussi une activité du bien contre le mal. Dieu veut donc bien nous révéler ici les diverses voies par lesquelles il manifesterà sa puissance, suscitera un témoignage et enverra l'avertissement qui conviennent à la crise présente. C'est ce qui se déroule d'une manière complète dans les sept sections que présente naturellement ce chapitre.

La première scène nous montre (versets 1-5) un nombre déterminé de personnes séparées et unies à l'Agneau sur la montagne de Sion. Le Seigneur Jésus est sur le point de faire valoir ses droits au milieu d'Israël. Sion, nous le savons, est le centre de la grâce royale. Je dis *royale*, parce que Christ y affirme son titre de Fils de David; mais c'est aussi une grâce, parce que cela suppose qu'en suite de la ruine totale d'Israël, le Seigneur, par une pure faveur, commence là de nouveau à le rassembler autour de Lui. Telle est la première forme sous laquelle Dieu déploiera son action aux derniers jours. Le diable peut avoir ses bêtes et ses cornes; Dieu a son Agneau que nous ne voyons pas, en cette occasion, sur le trône dans le ciel,

ni prenant le livre, mais sur la montagne de Sion. Ce qui nous est ainsi clairement présenté avant la fin est un pas notable vers l'établissement du royaume.

«Et je vis; et voici l'Agneau se tenant sur la montagne de Sion, et, avec lui, cent quarante-quatre milliers, ayant son nom et le nom de son Père écrit sur leurs fronts». Il n'est pas dit *qu'ils* aient conscience d'être avec Dieu dans cette relation de fils; car il n'est pas question de leur Père, ni de son Père et leur Père. On ne trouve rien de semblable dans l'Apocalypse, mais «le nom de son Père est écrit sur leurs fronts»: ils lui appartiennent.

«Et j'entendis une voix venant du ciel, comme une voix de grandes eaux, et comme une voix d'un grand tonnerre; et la voix que j'entendis était comme de joueurs de harpe, jouant de leurs harpes; et ils chantent un cantique nouveau devant le trône, et devant les quatre animaux et les anciens. Et personne ne pouvait apprendre le cantique, sinon les cent quarante-quatre milliers qui ont été achetés de la terre, Ceux-ci sont ceux qui ne se sont point souillés avec les femmes, car ils sont vierges». Ces saints ne se sont pas corrompus; ils n'ont en rien participé à la méchanceté babylonienne ici-bas, ils sont purs et sont associés étroitement au Saint qui a souffert. «Ceux-ci sont ceux qui suivent l'Agneau où qu'il aille; ceux-ci ont été achetés d'entre les hommes, des prémices à Dieu et à l'Agneau; et il n'a pas été trouvé de mensonge dans leur bouche; ils sont irréprochables» (*).

(*) «Devant le trône de Dieu», est fautif.

Telle est la première action de Dieu. Il y a un résidu complet, duquel il n'est pas dit qu'il soit des douze tribus d'Israël, comme au chapitre 7, mais qui cependant est essentiellement juif. Ils sont tirés du milieu de ceux qui se rendirent coupables de la réjection de l'Agneau. Dieu répond ici à ce crime et à tant d'autres, en mettant miséricordieusement à part pour l'Agneau ces cent quarante-quatre mille, et en leur donnant une place d'honneur auprès de Celui qui est sur le point d'être établi sur son trône royal en Sion.

Dans la scène suivante nous voyons un ange, «un autre ange», est-il dit, «volant par le milieu du ciel, ayant l'évangile éternel pour l'annoncer à ceux qui sont établis sur la terre, et à toute nation et tribu et langue et peuple». Pourquoi l'évangile ici est-il appelé «éternel»? Rappelons-nous que l'évangile prêché actuellement est un évangile très spécial, et nullement l'évangile éternel. Jamais l'évangile actuel n'a été annoncé, avant que Jésus fût mort et ressuscité, et même monté au ciel. Ainsi l'évangile, tel qu'il doit être prêché dans la chrétienté et au dehors, dépend des faits les plus extraordinaires qui aient jamais été accomplis ici-bas, et pour la manifestation desquels Dieu a attendu plus de quatre mille années depuis le moment où l'homme fut placé sur la terre. L'évangile de la grâce de Dieu ne peut donc pas, à proprement parler, être appelé l'évangile éternel, et jamais l'Écriture ne lui donne ce nom. Plusieurs sans doute se servent de cette expression sans se rendre compte de ce qu'elle signifie, et l'appliquent à l'évangile prêché de nos jours en ayant dans l'esprit quelque vague pensée qu'il nous rattache à l'éternité; ou bien encore, on emploie ce mot «éternel» comme une épithète qui sonne bien à l'oreille, sans présenter rien de précis. Quoiqu'il en soit, caractériser ainsi «l'évangile de Dieu», est certainement une méprise, si l'on s'en tient à l'Écriture.

L'expression «évangile éternel» signifie ce que les mots disent; c'est-à-dire ces bonnes nouvelles qui ont toujours été vraies et le seront toujours; c'est ce qui demeure immuable, quelles que soient les autres choses que Dieu fasse connaître à l'homme. Qu'est-ce donc que l'évangile éternel? Les bonnes nouvelles de Dieu qui ont existé de tout temps, c'est le dessein qu'il a formé de bénir l'homme par la semence promise de la femme, Jésus Christ, et de l'établir sur le reste de la création pour avoir la domination comme étant l'image et la gloire de Dieu. Dès le commencement, dans le premier chapitre de la Genèse, nous avons la preuve que telle est la pensée de Dieu pour l'homme ici-bas. La fin de toutes choses proclamera la même vérité; le millénium sera un grand témoignage qui le démontrera, et sous les nouveaux cieux et sur la nouvelle terre l'homme sera béni parfaitement et pour toujours.

La proclamation de cette vérité est ce que je crois être l'évangile éternel. Dans les derniers jours son action aura pour objet de renverser le mensonge de Satan, dont le but est d'éloigner l'homme de Dieu et de le garder dans cet éloignement, de sorte que Dieu est moralement forcé de juger l'homme au lieu de le bénir avec toute la terre, et finalement de le précipiter dans l'enfer. Tel est l'effet des ruses de Satan; tandis que l'évangile éternel présente Dieu comme voulant bénir l'homme et la création, ainsi que cela a toujours été son dessein, et ainsi qu'il l'accomplira certainement. Il est évident que ce ne sera pas pour chaque homme individuellement: ceux qui méprisent sa miséricorde en Christ, et particulièrement ceux qui, l'ayant entendu, méprisent l'évangile de sa grâce, ceux-là périront pour toujours. Je parle en ce moment de ce qui a toujours été dans la pensée de Dieu et de ce qu'il a constamment présenté à l'homme dans sa Parole.

La proclamation même de l'ange confirme ce que j'ai avancé: « Craignez Dieu, et donnez-lui gloire; » cela est évidemment dirigé contre l'idolâtrie; « car l'heure de son jugement est venue ».

Alors aura lieu la chute de tous ceux qui résistent à Dieu, non seulement de toutes les vanités des nations, mais de tous ceux qui s'y attachent et qui les soutiennent en opposition à Dieu. « Rendez hommage, dit l'ange, à Celui qui a fait les cieux et la terre et la mer et les fontaines des eaux ». On voit par là clairement que c'est le message universel que Dieu adresse à l'homme, et qui se rattache à sa gloire comme créateur. La menace solennelle d'un prompt jugement est le puissant motif destiné à imprimer, sur les consciences aveuglées des hommes, le droit d'être honoré qui n'appartient qu'à Lui seul.

Plusieurs, sans doute, trouveront étrange que Dieu envoie un message tel que celui-ci à une époque qui assurément est très rapprochée de la nôtre. La difficulté vient de ce que l'on a l'habitude de conjecturer et de juger d'après la position et la relation dans lesquelles on se trouve; or rien n'empêche davantage d'arriver à une vraie intelligence des choses. Cette remarque s'applique à toutes les parties de la Bible et à la prophétie plus peut-être qu'à aucune autre. Qu'il s'agisse pour nous de conduite ou de devoir, il est indispensable que nous restions dans la relation qui nous est propre, et à la place que Dieu nous a assignée, en nous soumettant à ce qui, dans sa Parole, s'applique à cette relation et à cette position. Comment pouvons-nous agir d'une manière juste et intelligente, comme chrétiens, à moins que nous ne

sachions ce que c'est qu'être chrétiens, et que nous ne le soyons en effet? Nous ne glorifions notre Dieu et Père que juste dans la mesure où, comme enfants, nous regardons à lui comme à notre Père, et où, comme saints, nous le confessons comme étant notre Dieu. Voilà ce qui assurément est vrai. Mais à l'époque où la prophétie nous a conduits, il n'est pas dit qu'il y ait des chrétiens sur la terre; nous y trouvons des Juifs élus, la masse des nations, tribus, langues et peuples, et «ceux qui habitent sur la terre;» cette dernière désignation s'appliquant évidemment à des apostats. Il semble donc qu'à ce moment Dieu descende, pour rencontrer les hommes, jusqu'aux tout premiers éléments de la vérité. Ils sont invités à craindre Dieu et à lui donner gloire; c'est sur ce terrain qu'il se place comme Juge, prêt à agir à l'égard de ce monde qui lui appartient, et qu'il appelle à abandonner l'idolâtrie qui régnera particulièrement dans ces jours.

Cette assertion peut paraître hasardée; mais pour ma part je n'ai pas le moindre doute quant au fait que, dans le moment présent, il existe un levain dont l'action tend à entraîner dans l'idolâtrie tant les classes élevées de la société, que les classes inférieures. Que voyons-nous dans ces dernières? Un grossier attachement aux objets sensibles et à la pompe extérieure qui les prépare à l'idolâtrie; tandis que, dans les classes cultivées, se glisse et pénètre avec activité un esprit, sans doute plus subtil et plus raffiné, qui, à mon jugement, les conduira avant peu à la déification et à l'adoration des forces de la nature.

N'apercevons-nous pas, d'un côté, les tendances matérialistes de la science et de la littérature modernes, et, d'un autre, le retour aux formes les plus grossièrement superstitieuses de temps qui ne sont plus? Tout ce qui fermente actuellement avec énergie dans le monde, l'entraîne sur ces pentes dangereuses, et tend à ramener l'homme au paganisme, c'est-à-dire à le faire tomber dans l'apostasie.

Quel que soit le jugement porté là-dessus, n'oublions pas qu'il y aura, à cet aveuglement, une autre cause de la nature la plus solennelle, et qui nous est clairement révélée: Dieu, agissant judiciairement, va envoyer sur la chrétienté une énergie d'erreur. Non seulement il frappera les terribles coups de ses jugements, mais il abandonnera les hommes à croire un mensonge, — le grand mensonge du diable. En présence de cet état de choses, l'ange proclame la grande vérité qui est de tous les temps; c'est que Dieu, le Dieu qui s'est maintenant révélé en Christ et par la rédemption, est le seul auquel est due l'adoration. Bien loin donc que ce message doive paraître étrange, il est, à mon sens, tout à fait adapté à la position que l'homme aura alors, et fait en même temps ressortir la sagesse et la bonté de Dieu.

Une autre considération fondée sur Matthieu 25, qui se lie au sujet qui nous occupe et le confirme, aidera peut-être à bien saisir la portée du passage que nous avons sous les yeux. Dans ce chapitre nous voyons les nations appelées devant le Fils de l'homme assis comme roi sur son trône. On se rappelle qu'il dit à ceux qui sont désignés comme ses brebis, que le bien fait par eux à ses frères, a été fait en réalité à lui-même; et, d'un autre côté, que le mépris déversé sur les siens, tombait aussi sur lui. Ainsi ces actes de bonté et de miséricorde, de même que l'indifférence et la dureté de coeur, seront reconnus par le Seigneur ici-bas. Que

l'on ne se figure pas que ce soit le jugement dernier, ni le jugement de nos oeuvres: ce serait une erreur. L'unique principe placé devant nous dans cette portion des Ecritures est la manière dont le Seigneur agira envers les gentils ou les nations qui vivront sur la terre quand il viendra, les traitant selon ce qu'ils auront fait à ses frères. Il faudra une vraie puissance de Dieu pour agir bien dans ces temps, ou la persécution dirigée contre les messagers de Dieu sera si terrible. Si quelqu'un les accueille, ce ne pourra être que par la foi; une foi dont la mesure est faible, je l'accorde, puisqu'ils ne savent pas même que recevoir les frères du Seigneur, c'est l'honorer lui-même. Quel étonnement est le leur, quand se trouvant en la présence du Roi, ils apprennent qu'il regarde comme fait à lui-même, ce qui aura été fait aux messagers de son évangile dans les derniers jours.

Certainement c'est la grâce divine qui agira en ces gentils, bien qu'évidemment ils ne puissent être rangés parmi ceux que nous nommerions «intelligents». Mais combien nous devons prendre garde à ne pas faire trop de cas de l'intelligence seule. Nous sommes en danger constant de nous laisser aller, sans nous en douter, à critiquer les autres, et fort enclins à donner une importance exagérée à nos connaissances, tandis que Dieu, j'en suis persuadé, attache toujours une bien plus haute valeur à l'honneur rendu au Seigneur Jésus lui-même, ou à ceux qu'il envoie. C'est la pierre de touche infaillible. Il en sera ainsi surtout à cette époque, où les nations de la terre s'élèveront dans leur orgueil et la satisfaction d'elles-mêmes, et où des messagers, pauvres et méprisables à leurs yeux, viendront proclamer le royaume prêt à paraître, et annoncer l'arrivée du roi venant pour juger les vivants à part, avant que n'ait lieu le jugement des morts. Au milieu de l'incrédulité et de l'impiété générales, il y aura çà et là quelques âmes qui recevront les messagers du roi; ce ne sera pas seulement par bonté naturelle, mais parce qu'elles auront cru le message. La puissance du Saint Esprit produira en elles cette foi; Dieu seul aura pu ainsi incliner leur coeur. En conséquence le Seigneur regardera cette réception, ou la bonté et la tendresse qui l'accompagneront, comme une marque évidente de leur attachement à lui-même dans la personne de ses messagers.

Je considère donc ce que Matthieu nomme «l'évangile du royaume», comme semblable et identique en substance à «l'évangile éternel», parce qu'il a toujours été dans les desseins de Dieu d'établir son royaume sur le monde, et de bénir l'homme lui-même ici-bas. C'est ce que Matthieu, en harmonie avec le but qu'il se propose, nomme «l'évangile du royaume», dont Christ va être le roi. Jean lui donne le nom «d'évangile éternel», en contraste avec d'autres messages spéciaux envoyés de temps à autre, aussi bien qu'avec toutes les voies de Dieu envers l'homme ici-bas. En ce temps donc de corruption extrême, le message sera proclamé et plusieurs âmes, par la grâce de Dieu, le recevront.

La troisième section du chapitre, sur laquelle nous ne nous arrêterons pas, est un avertissement touchant la chute de Babylone. Un autre ange suivit, disant: «Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande, qui, du vin de la fureur de sa fornication, a fait boire à toutes les nations».

En quatrième lieu nous avons un avertissement concernant la bête. «Et un autre, un troisième ange suivit ceux-là, disant à haute voix, Si quelqu'un rend hommage à la bête et à

son image, et qu'il reçoive une marque sur son front ou sur sa main, lui aussi boira du vin de la fureur de Dieu, versé sans mélange dans la coupe de sa colère; et il sera tourmenté dans le feu et le soufre devant les saints anges et devant l'agneau. Et la fumée de leur tourment monte aux siècles des siècles; et ils n'ont aucun repos, ni jour, ni nuit, ceux qui rendent hommage à la bête et à son image, et si quelqu'un prend la marque de son nom». Jusqu'ici ces voies divines vont deux par deux: l'oeuvre parmi les Juifs et le témoignage final aux gentils; puis les deux avertissements touchant Babylone et touchant la bête. «Ici est la patience des saints; ceux qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus».

La cinquième section diffère des précédentes. C'est une déclaration venant du ciel et annonçant que «bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur, dorénavant». Après ce temps, aucun de ceux qui appartiennent au Seigneur ne mourra, et ceux qui, durant cette époque, mourront au Seigneur (en fait tous ceux qui sont morts ainsi), sont bienheureux, parce que le moment de la bénédiction est venu, non par une exemption personnelle en leur faveur, mais par la première résurrection et le règne avec le Seigneur auxquels ils auront part. Alors prendra fin toute persécution des saints; alors on ne sera plus mis à mort pour son nom, Les méchants recevront les gages du péché; ils seront détruits par les jugements de Dieu, mais après ce temps il n'y aura plus de saints qui meurent dans le Seigneur; comme classe, ceux-ci doivent être bénis dorénavant, et non pas mourir. «Oui, dit l'Esprit, afin qu'ils se reposent de leurs travaux, car leurs oeuvres les suivent». Il y a une fin à tant de souffrances et de douleurs, car le Seigneur lui-même va prendre en main le monde et tout ce qu'il renferme.

Les deux scènes suivantes nous le montrent. D'abord nous lisons: «Et je vis: et voici une nuée blanche, et sur la nuée quelqu'un assis, semblable au Fils de l'homme, ayant sur sa tête une couronne d'or, et dans sa main une faucille tranchante. Et un autre ange sortit du temple, criant à haute voix à celui qui était assis sur la nuée: Lance ta faucille, et moissonne; car l'heure de moissonner est venue, parce que la moisson de la terre est desséchée. Et celui qui était assis sur la nuée, mit sa faucille sur la terre, et la terre fut moissonnée». Il n'est pas question ici de recueillir dans le grenier. Le Fils de l'homme est vu portant la couronne d'or, comme roi de justice et non encore comme roi de paix.

Puis vient la scène finale: «Et un autre ange sortit du temple qui est dans le ciel, ayant, lui aussi, une faucille tranchante. Et un autre ange, ayant pouvoir sur le feu, sortit de l'autel; — et, en jetant un grand cri, il cria à celui qui avait la faucille tranchante, disant: Lance ta faucille tranchante et vendange les grappes de la vigne de la terre, car ses raisins ont mûri». Ceci vu plus loin que la scène précédente. Pour la moisson, le cri sort du temple; ici, c'est du temple qui est dans le ciel. Ce n'est pas seulement la colère s'exerçant sur la terre, mais la colère venant du ciel. Et un autre ange sort de l'autel, c'est-à-dire de la place de la responsabilité humaine, où Dieu se manifeste lui-même aux pécheurs dans le sacrifice de Christ; jugeant les péchés, mais en grâce. D'autant plus terrible est sa vengeance contre ces professants de religion attachés à la terre, qui méprisent Christ et la croix, en fait, sinon en paroles. Cet ange a autorité sur le feu, symbole d'un jugement qui scrute, dévoile et consume. En résumé, nous avons dans ces deux scènes la moisson et la vendange, les deux grandes formes du jugement

à la fin: la moisson étant le jugement dans lequel le juste est séparé du méchant; la vendange exprimant que la colère tombe sans mélange sur une religion apostate, «la vigne de la terre», objet d'une horreur toute spéciale aux yeux de Dieu.

Il est donc clair que, dans ce chapitre, nous avons sept actes distincts par lesquels Dieu intervient pour former un témoignage; pour avertir le monde et consoler son peuple; et finalement pour juger les résultats, pour autant qu'il s'agit des vivants.

Chapitre 15

Dans les chapitres 15 et 16 sont décrites des scènes d'une nature toute particulière, sur lesquelles quelques mots suffiront. «Je vis dans le ciel un autre signe», cela se lie clairement avec ce qui est dit au chapitre 12, «Je vis dans le ciel un autre signe, grand et merveilleux: sept anges ayant sept plaies, les dernières; car en elles la colère de Dieu est consommée». Pour bien saisir l'ordre de cette portion du livre, il est important de remarquer que la venue de Christ n'a pas encore eu lieu. Les événements figurés par les sept coupes ne suivent pas chronologiquement ce qui est rapporté à la fin du chapitre 14, c'est-à-dire la venue du Fils de l'homme pour la moisson et la vendange de la terre. La vision revient en arrière, je ne dis pas jusqu'au commencement, mais avant la fin du chapitre 14. En effet, la dernière des sept coupes renferme la chute de Babylone, acte de jugement qui correspond à la troisième des voies de Dieu qui nous sont présentées dans ce chapitre. La dernière coupe nous ramène donc au même point. Elle est la dernière expression de la colère de Dieu avant que le Seigneur Jésus vienne, et doit par conséquent être placée avant la fin du chapitre 14, dont la quatrième section probablement, et certainement les trois dernières sont subséquentes à toutes les coupes. Nous avons ainsi une juste idée de la place que doivent occuper dans l'ordre chronologique les diverses parties du livre.

Entrons maintenant quelque peu dans l'examen de ces chapitres. «Je vis comme une mer de verre». Ceci rappelle ce que nous avons vu au chapitre 4, mais en diffère par tout ce qui l'entoure et l'accompagne. Là les anciens étaient assis sur des trônes, et la mer de verre, placée devant eux, rendait le silencieux mais puissant témoignage que ces saints en avaient fini avec les nécessités et les dangers de la terre, et n'avaient plus besoin du lavage d'eau par la Parole. Tout cela est clair et intelligible. Quand les saints glorifiés ont été ravis dans le ciel, de quel usage seraient pour eux ce que représentaient la cuve et l'eau qu'elle renfermait? Ils sont hors de la scène où leurs souillures journalières devaient être lavées; la pureté est maintenant parfaite et invariable, et c'est ce qu'atteste la mer de verre, semblable à du cristal.

Mais ici ce n'est pas simplement une mer de verre; elle est «mêlée de feu». Que nous enseigne ce symbole? A mon sens, il signifie que les saints que nous trouvons là, et qui ont été en collision avec la bête et le faux prophète, ont passé par un temps de persécutions terribles, ce qui n'est pas le cas pour les anciens. La mer de verre du chapitre 4, en rapport avec les anciens, et celle mêlée de feu sur laquelle sont les vainqueurs de la bête, présentent une différence très significative. Si l'on demande: «Les saints doivent-ils passer à travers le temps de la tribulation?» je dirai d'abord: De quels saints parlez-vous? Si l'on entend par là ceux que

représentent les anciens et qui sont enlevés à la venue de Christ, la réponse est négative; l'Écriture est positive à cet égard. Mais que certains saints doivent traverser ces temps effrayants, voilà ce qui est hors de doute. Tout devient clair si l'on fait cette distinction; en la négligeant ou se plonge dans l'obscurité.

«Et je vis comme une mer de verre mêlée de feu, et ceux qui avaient remporté la victoire sur la bête, et sur son image, et sur le nombre de son nom, se tenant debout sur la mer de verre, ayant des harpes de Dieu». Il n'est jamais parlé de victoire sur la bête quand il s'agit des anciens, et ici ils ne paraissent pas. C'est la scène finale d'une épreuve terrible. Les victoires ici sont limitées au temps où s'achève l'exécution des derniers plans de Satan. Les saints que nous voyons dans ce chapitre sont probablement délivrés avant la chute de la bête. En tout cas, il ne semble pas d'une grande importance d'en connaître l'instant précis; le fait incontestable est que ces vainqueurs appartiennent exclusivement à l'époque où le diable fait ses derniers efforts par le moyen de la bête et du faux prophète. Nous avons vu précédemment ceux qui, parmi les saints apocalyptiques, ont souffert les premiers; ceux-ci en forment la dernière catégorie: ils ont pu tomber sous les coups de l'empire romain, mais, en réalité, ils ont remporté la victoire sur lui, et ils sont là sur la mer de verre avec des harpes de Dieu. Leur chant de louanges au Seigneur convient admirablement après cette mer de tribulations à travers lesquelles ils ont passé pour arriver en sa présence.

«Et ils chantent le cantique de Moïse, esclave de Dieu, et le cantique de l'agneau». Il est évident par là que ce ne sont pas des chrétiens au sens strict du mot. Ce sont des saints assurément, et dans le sens le plus réel; mais ils ne sont pas avec Dieu dans les relations qui existent maintenant, et ne possèdent pas ce lien formé par l'habitation du Saint Esprit en ceux qui actuellement sont associés à Christ; position si exclusive, que ceux qui ont été sous Moïse, n'y sont plus, et ne reconnaissent que Christ pour chef et Seigneur. Au contraire, les âmes dont il est question ici, quoique servant Dieu et l'Agneau, retiennent encore ce qui les rattache aux choses juives. C'est pourquoi nous les entendons dire: «Grandes et merveilleuses sont tes oeuvres, Seigneur, Dieu, Tout-Puissant! Justes et véritables sont tes voies, ô Roi des nations!»

Ce n'est pas «roi des *saints*», comme on le lit quelquefois. C'est là une des pires altérations du texte de l'Apocalypse et qui est contraire aux meilleurs témoignages. Nulle part cette expression ne se trouve dans l'Écriture, et je n'hésite pas à dire qu'elle emporte une idée hétérodoxe. Elle n'est propre qu'à détruire pratiquement la vraie relation des saints avec le Seigneur; elle ne peut avoir un sens juste. Sans doute que Jésus est, pour les saints, Maître et Seigneur, mais l'expression roi implique une relation avec une nation vivant sur la terre, et ce n'est pas du tout une relation qui convienne à la nouvelle création. De plus, ceux qui chantent le cantique, s'ils ont passé par le martyre, appartiennent au ciel, où certes une telle relation serait étrange. Dans leurs paroles, il est fait allusion à Jérémie 10: 7, où l'on trouve Roi des nations, avec d'autres expressions citées ici. Si ces saints ne sont pas exclusivement des gentils, au moins, parmi eux, il s'en trouve, et il ne faut pas l'oublier en lisant ce passage. Le vrai titre donné au Seigneur est donc Roi des nations ou des gentils; il est, sans doute, le roi

des Juifs, mais ceux-là en particulier qui étaient des gentils devaient se réjouir et se réjouissaient de pouvoir le louer comme roi des nations (*).

(*) Ce titre est aussi en harmonie parfaite avec la fin du verset 4, comme aussi avec Psaumes 2: 8; 72: 11. Le moment est venu où Christ va apparaître comme Roi des rois et ranger tout sous sa domination.

«Qui ne te craindrait, Seigneur, et qui ne glorifierait ton nom? Car seul tu es saint; car toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi; parce que tes faits justes ont été manifestés». Ici encore ce n'est pas Israël, mais toutes les nations qui viendront. Dans leurs louanges, les saints anticipent le triomphe réservé à Dieu au jour glorieux de la venue de Christ.

«Et après ces choses je vis: et le temple du tabernacle du témoignage dans le ciel fut ouvert. Et les sept anges qui avaient les sept plaies, sortirent du temple, vêtus de fin lin pur et éclatant, et ceints sur leurs poitrines de ceintures d'or. Et l'un des quatre animaux donna aux sept anges sept coupes d'or, pleines de la colère de Dieu qui est vivant aux siècles des siècles. Et le temple fut rempli de la fumée qui procédait de la gloire de Dieu et de sa puissance; et personne ne pouvait entrer dans le temple, jusqu'à ce que les sept plaies des sept anges fussent consommées».

Ce n'est plus l'arche de l'alliance de Dieu qui apparaît dans le temple ouvert, comme nous l'avons vu au chapitre 11: 19; aussi ne s'agit-il pas des conseils de Dieu touchant Israël; ce qui caractérise ici le temple, c'est le tabernacle du témoignage et les jugements de Dieu qui vont fondre sur la gentilité apostate.

Chapitre 16

Le chapitre 16 présente les effets des sept coupes versées sur la terre. Ce n'est plus la «troisième» partie qui est frappée, comme sous les trompettes, avec lesquelles cependant il y a une analogie intime; l'action des jugements n'est pas restreinte à l'empire romain d'Occident. Toute la sphère du monde apostat en subit les effets, avec plus d'intensité que sous les trompettes. La terre, la mer, les rivières et les fontaines des eaux, puis le soleil, sont successivement les objets des jugements divins quand les quatre premières coupes sont versées. Les différentes parties ou domaines de la nature sont visités par la colère de Dieu, quels que soient d'ailleurs les objets qu'ils symbolisent, et la signification ne m'en semble ni indéterminée ni obscure.

Les trois dernières coupes, de même que les trois trompettes de malheur, ont une portée plus intime relativement à l'homme.

«Le cinquième ange versa sa coupe sur le trône de la bête». Nous avons donc évidemment devant nous une sphère gentile, ce qui s'accorde tout à fait avec la scène qui ouvre le chapitre 15 et qui est comme une introduction à ce que nous voyons ici. «Le cinquième versa sa coupe sur le trône de la bête; et son royaume devint ténébreux; et, de douleur, ils se mordaient la langue; et ils blasphémèrent le Dieu du ciel à cause de leurs douleurs et de leur plaies, et ne se repentirent pas de leurs oeuvres. Et le sixième versa sa coupe sur le grand fleuve Euphrate; et son eau tarit, afin que la voie des rois qui viennent de

l'Orient fût préparée». L'Euphrate était la frontière orientale de l'empire. Elle le séparait des hordes nombreuses des nations non-civilisées du nord-est, destinées à entrer en conflit, aux derniers jours, avec les puissance de l'Occident. La voie leur est ouverte pour avancer et prendre part à la lutte finale. Telle semble être la signification du dessèchement du grand fleuve.

«Et je vis sortir de la bouche du dragon et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits immondes, comme des grenouilles; car ce sont des esprits de démons faisant des miracles, qui s'en vont vers les rois de la terre habitée tout entière, pour les assembler pour le combat de ce grand jour de Dieu le tout-puissant». Ceci confirme ce à quoi je viens de faire allusion. Un soulèvement universel a lieu et une lutte à mort est sur le point de s'engager entre l'Orient et l'Occident. Mais le Seigneur a des desseins ignorés de l'une et de l'autre partie et dont elles ne tiennent nul compte; il ne reste pas spectateur indifférent. «Voici, dit-il, je viens comme un larron. Bienheureux celui qui veille, et qui garde ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu et qu'on ne voie pas sa honte. Et ils les rassemblèrent au lieu appelé en hébreu Armageddon».

Enfin vient le septième ange, qui, en versant sa coupe dans l'air, exerce sur le monde une action encore plus prononcée et plus universelle.

«Et le septième ange versa sa coupe dans l'air: et il sortit du temple du ciel une grande voix procédant du trône, disant: C'est fait! Et il y eut des éclairs, et des voix, et des tonnerres; et il y eut un grand tremblement de terre», — non seulement grand, mais sans exemple, — «un tremblement de terre tel, si grand, qu'il n'y en a jamais eu de semblable depuis que les hommes sont sur la terre». Ainsi il est clair que le jugement du ciel devient encore plus inexorable dans les coups dont il frappe l'homme ici-bas.

«Et la grande ville fut divisée (ἡ γῆ neto) en trois parties; et les villes des nations tombèrent; et la grande Babylone vint en mémoire devant Dieu». Ceci explique l'avertissement relatif à la chute de Babylone, mentionné dans la série complète des voies de Dieu au chapitre 14, et quant au temps, c'est jusque-là que nous conduit le chapitre 16.

Chapitres 17 à 22

Chapitre 17

Il est nécessaire de remarquer que le chapitre 17 ne continue pas la prophétie dans l'ordre chronologique. La septième coupe, que nous avons vue en dernier lieu, comprend la chute de Babylone qui «vint en mémoire devant Dieu, pour lui donner la coupe du vin de la fureur de sa colère».

Le chapitre 17 est une description qui explique ce qui rendait Babylone si odieuse à Dieu, et pourquoi il la juge avec tant de sévérité. Mais, en donnant cette description, le Saint Esprit entre surtout dans le récit détaillé des relations de Babylone avec la bête, le pouvoir impérial dont il a été question auparavant. Ce sont donc là les deux principaux objets de jugement,

placés devant nous dans ce chapitre et dont nous allons nous occuper, quoique, à la vérité, le jugement de la bête soit seulement mentionné comme ayant lieu par la puissance de l'Agneau, et que les détails soient réservés à une autre partie de la prophétie.

Le principe de ce qui est présenté ici, est très clair. Si nous envisageons le péché au point de vue le plus général, nous verrons qu'il a toujours revêtu l'une ou l'autre de ces deux formes, la corruption ou la violence. La première est représentée par la femme; c'est la nature humaine s'abandonnant à ses mauvais désirs, sans égard pour la volonté de Dieu; la seconde, figurée par la bête, est l'expression de la volonté de l'homme se posant en antagonisme direct avec Dieu. Mais l'Écriture entre, sur ce sujet, et avec une grande précision, dans beaucoup de détails. J'ai voulu simplement rappeler quel a été dès le commencement le principe du péché.

On remarquera que, dans ce cas, c'est l'un des anges qui avaient les sept coupes qui s'avance et dit à Jean: «Viens ici, je te montrerai la sentence de la grande prostituée qui est assise sur plusieurs eaux». Puis il signale deux effets particuliers de sa méchanceté: l'un, ses relations illicites avec les rois de la terre; l'autre, le fait que «ceux qui habitent sur la terre ont été enivrés du vin de sa fornication».

«Et il me transporta en esprit dans un désert», un lieu complètement inculte quant à la connaissance et à la jouissance de Dieu. La femme était là, assise sur une bête de couleur écarlate, c'est-à-dire, comme cela est bien connu, le pouvoir impérial de Rome. La bête est «pleine de noms de blasphème», elle manifeste sa méchante et perverse opposition à Dieu; de plus elle porte les symboles que nous avons déjà vus, «sept têtes et dix cornes», l'Esprit de Dieu la contemplant sous sa forme finale et l'état le plus complet auquel il lui soit donné d'atteindre. «La femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or et de pierres précieuses et de perles». Elle a tout ce qui est attrayant pour l'homme naturel, et tout ce qui lui semble beau du côté religieux; mais en sa main elle tient une coupe d'or pleine d'abominations, et les impuretés de sa fornication. Elle porte l'empreinte terrible de l'idolâtrie; on le voit, soit dans ce qu'elle présente aux hommes, soit dans ce qui est écrit sur son front devant Dieu «Et il y avait sur son front un nom écrit: Mystère; Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre».

La vraie signification et la pleine portée de ce chapitre ont été méconnues dès les premiers temps. On s'est quelquefois efforcé de l'appliquer à Rome païenne; d'autres ont voulu y voir Jérusalem après qu'elle se fut corrompue. Mais la considération importante de la relation de la femme avec la bête, et, plus particulièrement, ce que nous verrons tout à l'heure, renverse bientôt l'une et l'autre de ces vues. Si l'application à Rome païenne est difficile et sans but suffisant, de toutes les explications la plus absurde est assurément celle qui prétend que la femme représente Jérusalem. En effet, bien loin d'être portée par le pouvoir impérial, c'est par lui que Jérusalem a été foulée aux pieds. S'il y a eu, depuis les jours de Jean, un pouvoir qui, bien loin de *soutenir* Jérusalem, l'ait persécutée et opprimée, c'est celui de Rome; comment donc la ville des Juifs aurait-elle pu être la prostituée effrontée montée sur ce vaste empire?

En même temps la tentative de faire de l'ancienne Rome la Babylone mystique est presque aussi malheureuse, et cela pour une raison très claire. Aussi longtemps que Rome fut païenne, il n'exista rien qui pût rendre complètement raison des sept têtes de la bête, rien non plus qui ressemblât même à une seule des dix cornes. Nombre d'années s'étaient écoulées depuis que le paganisme avait cessé d'être la religion officielle de Rome, quand la chute de l'empire amena sa division en dix royaumes, formés providentiellement en Europe, ainsi que personne ne peut le nier, après que l'unité romaine eut été détruite par suite de l'invasion des Barbares. Avec cet amour de la liberté qu'ils apportaient des forêts de la Germanie, ceux-ci n'auraient pas supporté que le sceptre de fer de l'unité de l'ancien empire subsistât encore; chacun des peuples qui avaient envahi les provinces romaines, établit son propre royaume indépendant dans l'un des fragments de l'empire démembré. En présence des faits de l'histoire, il est donc tout à fait futile de vouloir appliquer ce chapitre à la période païenne de Rome. Nous verrons combien de lumières l'Écriture donne pour décider la vraie portée de la prophétie, et montrer que nulle application au passé n'y répond d'une manière satisfaisante. Les temps anciens manquent complètement à remplir les exigences du chapitre, et il est évident que ceux du moyen âge ont passé sans l'accomplir dans son ensemble. Il faut, pour une pleine réalisation, regarder à un jour encore à venir.

Cela s'accorde parfaitement avec le caractère général du livre; toutefois je reconnais que certains éléments qui figurent dans l'Apocalypse, existaient alors et existent encore maintenant. Personne ne niera que Babylone eût déjà en quelque sorte pris place, mais c'est autre chose de prétendre que son caractère spécial, et, par-dessus tout, son caractère dans son plein développement, fût manifesté tel qu'il est décrit ici. Nous pouvons dire avec certitude que sa coupe n'était pas encore remplie, et que, devant les hommes, n'avait pas encore clairement apparu ce que Dieu prévoyait comme devant finalement attirer son jugement. De plus, il me semble certain jusqu'à l'évidence que la relation de Babylone avec la bête, telle qu'elle nous est présentée ici, ne peut se rapporter qu'à une époque future. Ainsi il n'est pas question de savoir si quelques-uns des acteurs dans les scènes finales du grand drame, tels que la cité reine et l'empire romain, se trouvaient déjà là; cela est évident. Les éléments moraux qui caractériseront la dernière époque, ne manquaient pas non plus; le mystère d'iniquité opérait depuis longtemps, bien que l'ennemi n'eût pas encore amené l'apostasie, et encore moins la manifestation de l'Inique. Mais quoiqu'il pût subsister alors, on ne peut trouver dans le passé rien qui réalise l'ensemble de ce que l'Esprit nous présente dans ce chapitre, et nous devons nécessairement attendre, pour un plus complet développement, le moment où, avant que l'Agneau juge la bête, celle-ci, avec les dix cornes, détruira Babylone.

Il y a une autre remarque à faire. On comprend difficilement comment la cité romaine, ou quoi que ce soit de civil qui s'y rattache, peut être appelée «mystère». C'est en partie à cause de cela que beaucoup d'hommes excellents ont essayé d'appliquer cette vision au Romanisme, et j'admets que l'on peut y trouver quelque analogie. Ce système religieux a une relation incomparablement plus étroite avec cette mystérieuse prostituée, qu'aucune des choses dont nous avons encore parlé. Rome, sous une forme quelconque, est certainement la

femme décrite dans ce chapitre; les sept têtes ou collines désignent clairement cette ville, la seule dont on ait pu dire qu'elle «a la royauté sur les rois de la terre».

L'explication protestante de ce chapitre est donc, quand on les compare, de beaucoup supérieure à la théorie qui veut y voir Rome païenne. On la trouvera cependant imparfaite pour des raisons qui, je l'espère, paraîtront claires à tout esprit non prévenu.

La solennelle flétrissure est imprimée, non sur la bête qui blasphème, mais sur le front de celle qui la monte: «Mystère, Babylone la grande». Pourquoi la femme est-elle ainsi désignée? Si elle représente seulement une cité impériale, qu'y a-t-il en cela de commun avec un *mystère*?

Le simple fait de conquérir au près et au loin, et d'exercer un grand pouvoir politique sur la terre, ne constitue aucun titre à ce nom. Un mystère a nécessairement trait à quelque chose qui ne peut être découvert par l'esprit naturel de l'homme; c'est un secret qui, pour être révélé, demande une lumière de Dieu distincte et nouvelle; mais qui, une fois révélé de cette manière, est suffisamment clair. Il en est ainsi de cette Babylone qui vient ici devant nous. C'est à bon droit qu'elle tire son nom de la ville qui fut dès les temps reculés la source de l'idolâtrie, en même temps que le siège d'une puissance qui ne reconnaissait pas Dieu: cette même confusion étant, dans la vision de Jean, le signe caractéristique, la désignation de cet état de choses est prise de la cité renommée des Chaldéens, premier lieu remarquable à ce double point de vue.

Mais la tentative faite d'appliquer ce qui est dit ici à une Babylone future en Chaldée, me semble également peu fondée. Il y a un contraste marqué entre la cité décrite par Jean et l'ancienne Babylone. Cette dernière s'élevait dans la plaine de Sinhar, tandis qu'il est dit expressément de la première qu'elle a sept têtes qui, suivant la Parole, désignent sept montagnes sur lesquelles la femme est assise. J'admets que le symbole comprend quelque chose de plus que les collines de Rome prises au sens littéral, puisqu'il est dit aussi que ce sont sept rois; mais nous n'avons pas la liberté d'éliminer de la description le premier trait; il est écrit pour être cru, et non pour être ignoré ou mis de côté par de subtiles interprétations.

En résumé, il semble que Dieu ait tracé de sa propre main la description de Babylone, de manière à rendre tout à fait évident que Rome, cité et système, figure dans la scène. Cela renferme nécessairement aussi les temps du moyen âge, quoique le plein résultat ne doive se montrer qu'à la fin du siècle, car la femme est montée sur la bête, ou l'empire, caractérisé de telle sorte que le symbole renferme naturellement l'invasion barbare qui a eu lieu dans le passé, et l'état résultant, celui des dix royaumes.

On ne saurait non plus mettre en doute que l'expression «mystère», rattachée à Babylone, n'indique qu'il s'agit de Rome après qu'elle a professé d'être chrétienne. Ce mystère est mis clairement en contraste avec un autre: avec le grand mystère de piété. Ici, il y en a un tout à fait différent: «Mystère, Babylone la grande; la mère des prostituées et des abominations de la terre».

Là se trouvent joints le bien et le mal dans une union impie, pour accomplir ce qu'il y a de pire et non ce qui est bon. Cette alliance, profane en principe, à laquelle rien ne peut porter remède en pratique, cherche à unir Dieu et l'homme naturel, substitue les rites à la grâce et à la parole de Dieu, au sang de Christ et à la puissance du Saint Esprit, et se sert du nom du Seigneur pour couvrir les convoitises et l'ambition les plus grossières, en prétendant cependant aspirer plus haut que le monde vulgaire. Toutes ces choses ont leur place dans Babylone la grande. Mais si elle est ainsi la mère des prostituées, elle est aussi, avec une culpabilité plus profonde, la mère des abominations de la terre. Ceci nous montre en elle l'idolâtrie, une idolâtrie réelle et éhontée, et non pas simplement cette action subtile de l'esprit d'idolâtrie contre lequel chaque chrétien doit se tenir en garde. Ici il y a, à côté du Créateur, l'adoration positive de la créature, et même de la créature placée au-dessus du Créateur. Qui ne connaît, en effet, les horreurs de la Mariolâtrie? Babylone est «la mère des abominations de la terre». Il n'est donc pas question de ces idoles virtuelles propres à séduire les enfants de Dieu, mais de ce qui est adapté à la terre elle-même, — d'une idolâtrie palpable, et qui va se développant toujours davantage.

Telle est la description que Dieu fait de Babylone la grande. Ce qui confirme l'explication que nous venons de donner, c'est que, lorsque Jean voit la femme ivre du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus, il est saisi d'un grand étonnement. S'il se fût agi simplement d'une persécution de la part des païens, y aurait-il eu lieu de s'étonner de les voir montrer leur haine mortelle contre la vérité et ceux qui la professaient? Que la métropole du monde païen, ouvertement vouée au culte de Mars, de Jupiter, de Vénus et des autres divinités impures et monstrueuses de la mythologie antique, s'irritât contre l'évangile qui exposait toutes ces turpitudes au grand jour, et qu'elle cherchât à nuire aux fidèles, il fallait s'y attendre; c'était un résultat qui devait inévitablement se produire, dès que l'on aurait compris que le christianisme n'admet pas de compromis. Si ceux qui prêchaient n'eussent rien dit des vanités païennes, et se fussent bornés à présenter l'évangile comme une chose meilleure qu'aucune de celles dont le paganisme pouvait se vanter, nul doute que les païens eux-mêmes ne l'eussent en grande partie reconnu. On sait que, bien avant Constantin, peu après la mort du Seigneur, l'un des plus mauvais empereurs romains proposait au sénat que Christ fût reçu et adoré dans le Panthéon. Mais la pensée de donner à Christ l'unique place qu'il pût prendre, ne pouvait être admise. Christ demande, non seulement la place suprême, mais une place exclusive de tout autre; c'est pourquoi rien ne pouvait et ne peut être plus répulsif pour le paganisme, rien aussi de plus fatal pour lui, sous quelque forme qu'il se présente, que la vérité révélée en Christ, qui n'admet aucune chose qui ne soit pas elle-même la vérité définie et exclusive. En conséquence le christianisme, en attaquant directement le paganisme, était, de toutes les choses, celle qui était le plus contraire à Rome païenne. On devait donc s'attendre à ce qu'elle s'élevât, comme elle l'a fait, contre Christ et les siens.

Mais le mal qui frappait d'étonnement le prophète n'était pas celui-là. C'était de voir que cette mystérieuse forme de mal, ce contre-témoignage de l'ennemi (non l'antichrist, mais l'anti-église), semblât et fût largement accepté comme la sainte église catholique de Dieu; que

la chrétienté, sinon le christianisme, fût devenue le persécuteur le plus acharné des saints de Dieu, et se montrât enflammée contre les témoins de Jésus, d'une haine plus meurtrière que ne l'eût jamais le paganisme dans aucun lieu, ni dans aucun temps. Voilà ce qui, bien naturellement, devait le remplir d'un étonnement intense.

«Et l'ange lui dit: Pourquoi es-tu étonné? Je te dirai, moi, le mystère de la femme». Si Jean avait d'abord réellement pénétré au-dessous de la surface, s'il avait vu que sous cette belle apparence de chrétienté, la femme était de toutes les choses qui sont sous le soleil, la plus corrompue et la plus haïssable pour Dieu, il n'y aurait pas eu tellement lieu d'être surpris. C'est pourquoi l'ange lui dit: «Je te dirai, moi, le mystère de la femme et de la bête qui la porte, qui a les sept têtes et les dix cornes (*). La bête que tu as vue était, et n'est pas, et va monter de l'abîme et aller à la perdition; et ceux qui habitent sur la terre, dont les noms ne sont pas écrits dès la fondation du monde au livre de vie, s'étonneront, en voyant la bête, — qu'elle était, et qu'elle n'est pas, et qu'elle sera présente». Les paroles qui terminent ce passage, retenons-le bien, décrivent la bête dans son état final, lorsqu'elle entrera en collision avec Babylone. Cette remarque nous aidera à comprendre que, quelle qu'ait pu être la condition passée de Babylone, il y en a une encore à venir, et c'est dans cet état futur qu'elle doit périr. En effet, remarquez ceci: la bête, c'est-à-dire l'empire romain, est décrite ici comme ayant autrefois existé; puis son existence a pris fin, mais elle doit reparaître sous une dernière forme quand elle viendra de l'abîme. Si corrompue que fût Rome païenne, il serait faux d'affirmer qu'elle fût jamais montée de l'abîme. Quand l'apôtre Paul écrit aux saints qui étaient à Rome, il les exhorte d'une manière particulière à être absolument soumis, comme chrétiens, aux puissances qui étaient alors établies. Or, pour tout chrétien de Rome, cela s'appliquait évidemment à l'empire romain. Or nous savons ce qu'était alors l'empereur; jamais il n'y en eut de pire, et cependant Dieu prend cette occasion même de montrer aux chrétiens leur devoir quant à l'autorité humaine établie en dehors d'eux et sur eux. «Il n'existe pas d'autorité, si ce n'est de par Dieu; et celles qui existent, sont ordonnées de Dieu», tel est le principe que pose l'apôtre relativement aux puissances terrestres. Or cela n'est pas sortir de l'abîme.

(*) La description est ici simplement caractéristique; il n'est pas question de dates. Si quelqu'un, par exemple, inférait de là que la bête devait porter la femme, Babylone, quand elle (la bête) avait en réalité tout ce que signifient les sept têtes et les dix cornes, ce serait une erreur. Ce que dit l'ange n'implique rien de semblable. Il s'agit ici de caractères distinctifs, en dehors de ceux de temps. Pour cette dernière question, il faut recourir à d'autres parties des Ecritures.

Mais le temps vient où la puissance cessera d'être ordonnée de Dieu; c'est à cette époque que se rapporte la dernière condition de la bête. Dieu, dans sa providence, sanctionna les grands empires d'autrefois, et ce principe continue aussi longtemps que l'Eglise est ici-bas. C'est pourquoi nous devons reconnaître l'origine divine des gouvernements, même quand ceux qui en tiennent les rênes, l'oublient, et maintiennent leur autorité dans le monde comme une chose qui découle du peuple indépendamment de Dieu. Mais le jour s'approche où il sera permis à Satan de conduire les choses à sa propre guise. Pour un peu de temps (et quelle miséricorde de la part de Dieu que ce temps doive être court), Satan suscitera un empire adapté à ses desseins, empire qui surgira des principes sataniques qui nient Dieu. C'est là une

partie de ce que semble signifier le fait que la bête monte de l'abîme. «Elle va à la perdition», est-il ajouté comme conséquence, «et ceux qui habitent sur la terre, dont les noms ne sont pas écrits dès la fondation du monde au livre de vie, s'étonneront, en voyant la bête, — qu'elle était, et qu'elle n'est pas, et qu'elle sera présente» (*).

(*) «Qui toutefois est», traduction de Martin, «bien qu'elle soit», traduction d'Ostervald et d'autres — toutes deux d'après le texte reçu qui est fautif, et qui introduit un paradoxe qui ne peut que troubler l'esprit. La vraie leçon ici n'est ni difficile, ni douteuse, sauf pour l'incrédulité. Tout ce que dit l'ange est clair et simple.

Voilà ce qui renversera tout à fait et les maximes des politiques et les idées ordinaires de l'homme sur l'histoire. Jamais semblable expérience ne fut faite. Quel est l'empire qui, après avoir existé, a disparu, pour reparaître avec des prétentions et une puissance plus grandes, et uniquement pour trouver la fin la plus terrible? C'est une chose tout à fait étrangère à l'histoire. Un des axiomes les plus accrédités, est que les royaumes ressemblent à l'homme en ce qu'ils commencent, s'élèvent et tombent. Mais, comme l'homme a de la peine à croire à la résurrection de l'homme, il n'y a pas à s'étonner s'il se refuse à croire à la résurrection d'un empire. La grande différence consiste en ce que, dans le cas de l'homme, c'est Dieu qui opère la résurrection, tandis que, lorsqu'il s'agira de l'empire, c'est la puissance du diable qui le suscitera de nouveau. Sans contredit, ce sera une réapparition de tous points extraordinaire et anormale, tout à fait exceptionnelle dans l'histoire du monde. C'est pourquoi cette résurrection de l'empire romain entraînera comme un torrent les hommes émerveillés. Ils savent peu maintenant, parce qu'ils ne croient pas ce qui est écrit ici, ce qui est sur le point de sortir de l'abîme. Satan sera la source de l'élévation et du pouvoir final de cet empire; c'est lui, et non pas Dieu en aucune manière, qui lui donnera son caractère.

«Ici est l'entendement, qui a de la sagesse: Les sept têtes sont sept montagnes où la femme est assise; ce sont aussi sept rois». J'ai déjà touché la double signification du symbole «les montagnes»; «cinq sont tombés; l'un est; l'autre n'est pas encore venu»; c'est-à-dire que la sixième tête, celle qui dominait aux jours de Jean, désigne la forme impériale de gouvernement. Rien ne peut être plus clair. Nous avons ici une indication de temps d'une importance majeure. Une septième forme devait suivre, et ce qui est plus, la septième, sous un certain rapport, devait être une huitième.

«Et la bête qui était et qui n'est pas, est, elle aussi, un huitième, et elle est d'entre les sept, et elle s'en va à la destruction». Dans un sens, elle devait être une huitième forme de gouvernement, et, dans un autre sens, d'entre les sept; la huitième, peut-être, à cause du caractère que lui imprime sa résurrection extraordinaire, mais cependant l'une des sept, parce qu'extérieurement c'est l'ancien impérialisme qui reparaît. Cela explique, me semble-t-il, la tête blessée à mort, qui fut ensuite guérie (chapitre 13: 3). Elle est d'entre les sept, au point de vue de son caractère d'empire; mais c'est une huitième, parce que, lorsqu'elle reprend vie, son origine est satanique.

Rien de semblable n'aura jamais été vu auparavant.

«Et les dix cornes que tu as vues, sont dix rois qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais reçoivent pouvoir, comme rois, une heure, avec la bête». Ils doivent tous régner concurremment avec la bête; c'est là un des principaux éléments nécessaires à l'intelligence de ce chapitre. Tous ceux qui connaissent l'histoire des temps passés, savent que, quand les dix rois apparurent, la bête, le pouvoir impérial, n'existait plus. Ce fut sur la ruine de l'unité romaine que s'élevèrent les dix royaumes bien connus que les barbares établirent ensuite. Je ne soulève aucune question relativement au nombre des royaumes. Nous savons que quelquefois il y en eut neuf, d'autres fois onze et plus; mais, quoiqu'il en soit, j'affirme, d'après l'histoire, qu'ils n'ont jamais reçu le pouvoir comme rois pour un seul et même temps avec la bête, car c'est là ce que signifient ces mots: «une heure avec la bête».

C'est le contraire même qui est irrécusable. Ils ont reçu le pouvoir comme rois quand la bête a cessé d'exister. Ainsi, lorsque nous considérons l'extinction de l'empire et l'élévation des royaumes barbares, nous voyons, si nous nous attachons à ce que Dieu nous a dit, une différence complète entre l'histoire passée et l'accomplissement certain de la prophétie dans l'avenir. Il n'y a, dans les expressions, rien de difficile, ni d'ambigu; l'homme seul est à blâmer quand il les a mal appliquées. Je reconnais cependant volontiers qu'il y a eu déjà un accomplissement partiel. On comprend bien que Dieu voulût, par le moyen de ce livre, soutenir et consoler son peuple durant une époque de ténèbres; dans sa grâce, il a pu donner une faible lueur quant à la vraie portée de la prophétie, pour fortifier les saints dans leurs épreuves. Ils ont souffert de la part de Rome; or il était aisé de voir que la persécutrice révélée dans ce livre et appelée Babylone, est identifiée avec Rome, la cité reine. Jusque-là ils avaient raison. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'une lumière partielle leur fût d'un tel secours. Ils n'avaient aussi qu'une vue imparfaite de la justification, une perception bien moindre encore, si même on peut dire qu'il y en eût une, de Christ comme Chef ou Tête de l'Eglise, de sa sacrifice et de beaucoup d'autres vérités. Ils n'avaient donc aussi que très peu de lumières sur la prophétie, mais le Seigneur, par le moyen du peu qu'ils possédaient, les soutenait puissamment, et leur faisait beaucoup de bien.

Mais y a-t-il quelque raison qui nous oblige à nous contenter de la mesure de lumières que possédaient les saints d'autrefois? Non certes, et tel est cependant le dur esclavage que les traditions historiques imposent à leurs sectateurs. N'acceptant guère que ce que connaissaient ceux qui vécurent avant eux, ils se réduisent ainsi eux-mêmes au minimum de la vérité. Quand la grâce de Dieu est si abondante, quand sa Parole est si riche, si complète et si profonde, il est triste de voir des enfants de Dieu satisfaits d'avoir juste de quoi sauver leurs âmes, ou de les empêcher de périr d'inanition. En présence de tout ce que sa grâce a en réserve pour eux, agir ainsi n'est ni pour sa gloire, ni pour leur propre bénédiction. En toutes choses, le seul vrai principe est d'aller à la source de la vérité divine pour y puiser le rafraîchissement, la force et les dispositions propres à accomplir ce à quoi Dieu nous appelle; et il est hors de doute que Dieu attire d'une manière toute spéciale l'attention de son peuple sur la valeur de sa Parole et en particulier sur la portion que nous étudions maintenant.

Il est évident que le verset dont nous nous occupons, n'a trait ni au pouvoir romain dans son unité, ni à la partie orientale ou byzantine, après que l'empire eut été scindé en deux, ni à l'état de division où se trouva l'Occident, après la déposition d'Augustulus. En effet, pendant le moyen âge, il a pu y avoir dix royaumes (en contraste avec l'ancien état où la bête existait sans eux), mais il n'y avait pas, en même temps que les dix chefs, une bête ou système impérial. C'est ce qui a conduit à la pensée que le pape était la bête. Mais cette explication ne répond pas aux exigences de la parole de Dieu; au contraire l'Écriture fournit des raisons claires et puissantes qui démontrent que l'on ne saurait appliquer ce symbole au pape, au moins comme en étant le complet accomplissement. Un double fait nous est présenté d'une manière distincte dans ce verset, c'est que les dix cornes reçoivent leur pouvoir royal pour la même heure ou le même temps que la bête, et non après que la puissance de celle-ci a pris fin. La bête et les dix rois exercent le pouvoir simultanément.

C'est ce qui débarrasse d'une multitude de commentaires; car nous trouvons à la fois ce qui est parfaitement simple, et ce que tout chrétien qui croit que ce livre est la parole de Dieu, doit reconnaître. Introduire ici l'histoire ne peut que jeter dans la confusion; ceux qui en appellent le plus à l'évidence qu'elle apporte, semblent, aussi le plus en ignorer les faits. Il suffit des connaissances les plus élémentaires; en effet, qui parmi nous ne sait, par la Bible même, qu'à la naissance du Christ, il y avait un empire romain, gouverné par un seul empereur et qui n'était pas divisé en dix royaumes? Un décret est rendu pour faire enregistrer tout le monde. Si les rois eussent existé et eussent eu une part à l'autorité, quoique subordonnés à la bête, ils auraient dû au moins être consultés. Mais non, c'est un décret absolu, rendu sans conteste, par le chef unique d'un empire non divisé. Ce ne fut que quelques siècles plus tard, qu'arriva, non seulement la scission en empires d'Occident et d'Orient, mais l'état de division de l'Occident, quand il n'y eut plus de chef impérial. La prophétie, au contraire, nous montre que la bête qui a repris vie et les rois séparés règnent en même temps, avant que le jugement divin les détruise à la venue de Christ et de ses saints. Par conséquent ce doit être dans une époque à venir.

Combien tout ceci s'accorde avec la pensée qui prévaut dans les temps modernes. Le constitutionnalisme, comme on l'appelle, est le fruit du système teutonique, survenant sur celui de l'empire romain démembré. Ce furent les barbares qui introduisirent les idées d'indépendance aussi bien que de féodalité; ce sont eux qui, par conséquent, ont fermement tenu pour la liberté, de sorte que tous les efforts tentés depuis lors pour reconstituer l'empire ont complètement échoué. La raison en est claire; il y a un obstacle, «celui qui retient» (2 Thessaloniens 2: 7). La chose ne peut se faire avant que le moment arrive. Quand il sera venu, le divin obstacle sera enlevé, et le diable pourra faire tout ce qu'il veut de pire. Le côté politique de cette action est décrit ici avec une clarté et une brièveté surprenantes. Les dix cornes avec la bête doivent toutes recevoir l'autorité, — la bête exerçant la puissance impériale, et les dix cornes l'autorité comme rois; cela a lieu durant un seul et même temps avant que la fin ne vienne. Il est donc clair que cela doit avoir lieu dans l'avenir. Il est impossible

de rien voir dans le passé qui s'y applique avec quelque semblant de raison. L'écriture et les faits sont d'accord pour réfuter toute théorie semblable.

«Ceux-ci ont une seule et même pensée, et ils donnent leur puissance et leur pouvoir à la bête». Jusqu'à présent c'est le contraire qui a été vrai dans l'histoire. Les cornes ont constamment lutté l'une contre l'autre, et même souvent contre le pape. Depuis l'empire romain, jamais le monde n'a vu un pouvoir impérial sous lequel tout se courbât. N'avons-nous pas tous entendu parler de l'équilibre européen? C'est ce dont les nations ont été constamment occupées, *de peur* qu'aucune puissance ne devint la bête. Si quelques-unes s'unissent entre elles, les autres s'empressent de venir en aide au plus faible, jalouses qu'elles sont toutes de voir l'une d'elles acquérir une autorité et une puissance trop prépondérantes, et gouverner tout le reste. Mais à l'époque que contemple ici le voyant, toutes ces subtilités de la politique auront pris fin. «Ceux-ci ont une seule et même pensée, et ils donnent leur puissance et leur pouvoir à la bête», leur chef impérial. «Ceux-ci combattront contre l'Agneau, et l'Agneau les vaincra, car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois, et ceux qui sont avec lui appelés et élus et fidèles».

Mais nous n'avons pas encore vu la fin de Babylone. Le rôle qu'elle a joué pour corrompre les grands et empoisonner les petits, — son caractère d'idolâtrie, — a été placé devant nous, ainsi que sa relation avec la bête. Maintenant un conflit éclate. Il avait été permis à la femme d'être montée sur la bête, c'est-à-dire d'influencer et de gouverner l'empire; mais, à la fin, elle devient l'objet de la haine des dix cornes et de la bête, qui la ravagent, la pillent et la détruisent. «Et il me dit: Les eaux que tu as vues, où la prostituée est assise, sont des peuples et des foules et des nations et des langues». Ainsi son influence ne s'exerçait pas seulement sur la bête, elle s'étendait bien au-delà.

Les hordes gothiques ne furent pas incorporées à l'empire, encore moins étaient-elles des cornes de la bête; elles ne lui donnèrent pas leur puissance, mais au contraire détruisirent la sienne. Elles brisèrent la bête, bien plus que Babylone. L'histoire des temps passés ne répond donc nullement à la prophétie.

«Et les dix cornes que tu as vues et la bête (*), — celles-ci haïront la prostituée, et la rendront déserte et nue, et mangeront sa chair et la brûleront au feu». Ainsi les cornes et la bête s'unissent dans une même haine contre la prostituée. Non seulement nous les voyons exister ensemble, mais s'unir dans leur changement de sentiment à l'égard de Babylone. Une alliance entre des méchants ne saurait durer. De plus nous voyons que ce n'est pas l'Évangile, ni la puissance du Saint Esprit qui agissent pour détruire Babylone; mais c'est l'inique empire latin revivifié, uni à ses royaumes vassaux de l'Occident. Une union profane doit se terminer par la haine. Ils traiteront donc Babylone, avec mépris, l'exposeront à la honte, s'empareront de ses biens et de ses ressources, et finalement la détruiront. Peut-il y avoir quelque chose de moins raisonnable que de penser que le pape (en admettant que la bête le représente) s'unira aux divers chefs des puissances occidentales, les rois catholiques, pour détruire sa propre ville, ou sa propre église, que l'on regarde Babylone comme l'une ou l'autre? Quelques-uns cherchent à éluder la difficulté en disant que la désolation de Babylone est celle qu'infligèrent

à Rome les hordes barbares. Ce serait donc dans le passé qu'il faudrait reporter tous ces événements. Quelle confusion! Cela ne suffit-il pas à montrer qu'un tel système ne repose sur aucun fondement solide?

(*) Les versions ordinaires qui suivent le texte reçu, sont fautives ici. Il faut lire «et», et non pas «sur» la bête. La différence est importante, et la variante est appuyée sur les meilleures autorités.

C'est de là que proviennent les efforts qui ont été faits pour soutenir une fausse leçon dans le texte. On a voulu maintenir une notion qui ne s'accorde pas avec la vérité et l'exactitude; il faut lire «les dix cornes ET la bête», ce qui implique leur présence simultanée à une même époque et pour une même action avec la bête, dans le but de dépouiller puis de détruire Babylone. Dieu se sert d'eux pour mettre de côté la grande corruptrice religieuse, dont le centre de la puissance se trouve à Rome. Il est facile de comprendre que le pouvoir ecclésiastique doit être renversé, afin que le pouvoir impérial puisse se développer sans obstacle sous sa forme finale de violence, de rébellion contre le Seigneur et d'apostasie. La religion, si corrompue soit-elle, agit comme un frein sur la volonté humaine, de même que le fait un gouvernement, même s'il est mauvais. Le pire des gouvernements vaut mieux que l'anarchie. Je ne veux cependant pas dire qu'une religion corrompue vaille mieux que l'absence de religion, mais dans tous les cas, c'est quelque chose qui trouble les hommes, et c'est une épine pour ceux qui ne veulent pas de religion du tout. Telle est la cause pour laquelle les cornes et la bête s'unissent contre la prostituée et la désolent. Les caresses dont l'ont flattée les rois de la terre, la soumission de la bête à son influence, rendent d'autant plus amère leur haine, d'autant plus ardente leur rage contre celle qui, infidèle à Dieu, s'était servi du nom de Christ qu'elle avait usurpé et déshonoré, pour gagner ce qui maintenant était perdu sans retour. «Car Dieu a mis dans leurs coeurs d'exécuter sa pensée, et d'exécuter une seule et même pensée, et de donner leur royaume à la bête, jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies». C'est un temps de séduction puissante, ne l'oublions pas.

«Et la femme que tu as vue est la grande ville, qui a la royauté sur les rois de la terre». Rome seule répond à cette description. La «femme» est le symbole plus général, la désignant comme la grande cité impériale; la «prostituée» la représente dans son caractère religieux, mais corrompu, comprenant Rome papale, mais ne se terminant pas avec la papauté telle qu'elle est actuellement.

Chapitre 18

Ce chapitre ne nous arrêtera pas longuement. Nous y trouvons, non la relation de Babylone avec la bête, mais la description de la chute de la cité, avec les chants funèbres des diverses classes d'hommes qui se lamentent parce qu'elle a disparu de la scène d'ici-bas. En même temps Dieu avertit son peuple de la ruine de Babylone et l'invite à en sortir. «Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés, et que vous ne receviez pas de ses plaies; car ses péchés se sont amoncelés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités».

Nous entendons ensuite cette parole: «Donnez-lui comme elle vous a donné, et doublez-lui le double selon ses oeuvres; dans la coupe qu'elle a mixtionnée, versez-lui le double. Autant elle s'est glorifiée et a été dans les délices, autant donnez-lui de tourment et de deuil. Parce qu'elle dit dans son coeur: Je suis assise en reine et je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil». C'est-à-dire que Babylone est vue dans ce chapitre, non pas tant sous sa forme mystérieuse et religieuse, donnant cours à toute sorte de confusion entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, empoisonnant, séduisant et corrompant, comme tous peuvent le voir, par sa fatale et pernicieuse influence religieuse; mais elle apparaît ici de la manière la plus évidente, comme aidant et poussant le monde dans tout le luxe et les délices et l'orgueil de la vie, — tout ce que les hommes nomment «civilisation». C'est là ce qui est traité dans notre chapitre avec beaucoup de détails, en même temps que nous sont présentés les regrets et les plaintes de ceux qui pleurent sur la chute de Babylone et la perte de leurs richesses et de leurs jouissances.

Mais le récit ne se termine pas sans que l'Esprit de Dieu ne nous ait montré un tout autre aspect de Babylone. «Et un ange puissant leva une pierre, comme une grande meule, et la jeta dans la mer, disant: Ainsi sera jetée avec violence Babylone, la grande ville; et elle ne sera plus trouvée». La raison en est donnée à la fin; non seulement il lui est dit: «Car, par ta magie, toutes les nations ont été égarées», mais, pardessus tout, «en elle a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été immolés sur la terre».

Quel fait grave et solennel dans le gouvernement de Dieu! Comment se peut-il que ce système vil, corrompu et idolâtre des derniers jours, soit coupable du sang de tous les martyrs? C'est qu'il a suivi l'esprit et ainsi accepté l'héritage de tous ceux qui, depuis les jours de Caïn, ont levé leurs mains contre leurs frères justes. Au lieu de tirer un avertissement de la méchanceté de ceux qui l'ont précédée, qui, d'un côté, entraînaient par leurs séductions, et, de l'autre, persécutaient, Babylone, toutes les fois qu'elle l'a pu, a enchéri sur eux, jusqu'à ce qu'enfin le coup du jugement divin l'ait frappée. Telle est la règle habituelle de Dieu dans ses jugements. Il ne les fait pas tomber nécessairement sur celui qui, le premier, a introduit le mal, mais sur ceux qui ont marché dans la même voie coupable, et peut-être ont aggravé le mal, au lieu de s'en détourner. Et quand Dieu juge, ce n'est pas seulement pour le mal commis par ceux que frappe le jugement, mais pour tout, depuis l'origine jusqu'au moment du jugement. Bien loin que cette manière de procéder soit injuste, c'est, à un point de vue divin, la voie de la plus haute justice.

Prenons pour exemple les membres d'une famille. Supposons que le père se soit laissé aller à s'enivrer. S'il y a chez ses fils une étincelle de sentiments honnêtes, non seulement ils éprouveront une honte profonde et une vive douleur à cause de la faute de leur père, mais, comme ceux des fils de Noé qui sentaient ce qu'ils devaient à leur père, ils s'efforceront de jeter quelque manteau d'amour sur ce qu'ils ne peuvent nier, et dont, cependant, ils détournent la vue, mais sûrement, par-dessus tout, ils veilleront à ne pas se laisser surprendre eux-mêmes par ce honteux péché. Mais hélas! dans la famille se trouve un fils qui, au lieu de tirer enseignement de ce qui est arrivé à son père, en prend occasion de satisfaire la même

passion. Le coup tombe sur lui, et non sur le misérable père. Il est doublement coupable, parce qu'il a vu la nudité de son père, qu'il a compris qu'il devait la couvrir et ne l'a pas fait. Il aurait dû haïr le péché, tout en ayant pour son père la plus profonde compassion. Au lieu de cela, il a, au contraire, persévéré dans le même courant du mal, et fait peut-être pire que son père; ainsi se trouve aggravée sa culpabilité.

Voilà précisément ce que nous avons ici. Babylone avait entendu les divers témoignages de Dieu; aucune partie de la vérité ne lui avait été cachée. De même qu'autrefois la Babylone de Chaldée avait pu connaître la loi et les prophètes, la prédication de l'évangile a retenti dans celle-ci, qui doit aussi entendre le témoignage final de Dieu, l'évangile du royaume qui sera annoncé dans les derniers jours. Mais elle aime ses aises et sa puissance, et repousse la vérité. Elle en viendra à mépriser tout ce qui est réellement divin; elle n'emploiera de la parole de Dieu que ce qu'elle pourra pervertir pour le faire servir à accroître sa propre importance, obtenir un plus grand ascendant sur les consciences, et jouir plus entièrement du luxe et des plaisirs dans ce monde — elle fera tout pour effacer tout souvenir du ciel, et faire de ce monde une sorte de paradis qu'elle embellira, non par une religion pure et sans tache, mais au moyen des arts humains et des idolâtries du monde.

C'est là ce qui fera éclater l'indignation et le jugement de Dieu sur la dernière phase de Babylone, de sorte que tout le sang versé sur la terre lui sera imputé et qu'elle sera jugée en conséquence. Il est évident que cela n'empêche nullement que, dans le jugement des morts, chaque homme ne soit jugé pour son propre péché. Cette vérité demeure. Le jour du Seigneur pour le monde n'annule en rien ses voies et son action envers chaque âme individuellement. Le jugement *des morts* est strictement individuel, les jugements qui atteignent le monde ne le sont pas; ils viennent sur lui comme autrefois sur Israël, c'est-à-dire qu'ils tombent sur les nations; mais ils sont incomparablement plus sévères pour la chrétienté corrompue, ou Babylone comme elle est nommée ici, parce qu'elle a joui de privilèges beaucoup plus grands.

Selon ce principe du gouvernement de Dieu, ce n'est pas seulement la culpabilité personnelle qui vient sous le jugement, mais celle qui, par le mépris du témoignage de Dieu, s'est ainsi moralement accumulée d'âge en âge, en raison même du témoignage de Dieu et de la méchanceté dans laquelle les hommes se sont complu en dépit de ce témoignage.

Chapitre 19

«Après ces choses, j'entendis comme une grande voix d'une foule nombreuse dans le ciel, disant: Alléluia le salut et la gloire et la puissance de notre Dieu car ses jugements sont véritables et justes; car il a jugé la grande prostituée qui corrompait la terre par sa fornication, et il a vengé le sang de ses esclaves, le réclamant de sa main. Et ils dirent une seconde fois: Alléluia! Et sa fumée monte aux siècles des siècles».

L'Esprit met maintenant en contraste avec la chute de Babylone, les noces de l'épouse, la femme de l'Agneau. Babylone avait représenté la fausse église, aussi longtemps qu'il avait été question d'Eglise; elle devient ensuite la corruptrice finale, et alors aussi est suscité le dernier témoignage de Dieu. Sans doute il y a eu, dans les temps passés, une forme de corruption

analogue en rapport avec Israël, c'est-à-dire que naturellement la Babylone littérale a existé d'abord; mais ici elle est symbolique. Quand Rome est mise en évidence, une mystérieuse iniquité hérite du nom bien connu de Babylone, et elle n'exerce pas son action seulement durant les temps du christianisme, mais aussi à la fin du siècle, après que l'Eglise n'est plus reconnue sur la terre, et quand vient la période des jugements. Rappelons-nous bien que laisser de côté cette dernière partie de l'existence de la Babylone mystique, empêche fatalement d'avoir une intelligence complète et exacte de l'Apocalypse.

Pour la dernière fois, les vingt-quatre anciens et les quatre animaux sont placés devant nous; c'est-à-dire que les saints d'en haut sont encore vus comme les chefs de la sacrificature glorifiée, et aussi comme le pouvoir exécutif dans l'administration du jugement de Dieu. Mais une voix sort du trône, disant: «Louez notre Dieu, vous tous ses esclaves, et vous qui le craignez, petits et grands. Et j'entendis comme la voix d'une foule nombreuse, et comme la voix de grandes eaux, et comme la voix de forts tonnerres, disant: Alléluia, car le Seigneur notre Dieu, le Tout-puissant, est entré dans son règne. Réjouissons-nous et tressaillons de joie, et donnons-lui gloire; car les noces de l'Agneau sont venues; et sa femme s'est préparée». Maintenant nous est présenté le symbole de l'épouse; c'est elle qui est en vue, et les anciens ainsi que les animaux disparaissent.

Est-ce à dire que les anciens et les animaux pris ensemble doivent être maintenant considérés comme étant l'épouse? Que les saints représentés d'abord sous la première de ces figures, le sont dès ce moment sous le nom et la figure d'épouse? Dans mon opinion, il n'en est pas tout à fait ainsi. Les anciens sont les chefs célestes de la sacrificature, comprenant, comme je le crois, les saints de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau; c'est-à-dire qu'ils ne représentent pas seulement l'Eglise, le corps de Christ. Quand l'Agneau qui a été immolé, et qui a acheté, à Dieu, par son sang, de toute tribu, langue, peuple et nation, est loué dans le ciel, les quatre animaux, jusque-là distincts, se joignent aux anciens. Les saints glorifiés doivent dès lors administrer la puissance d'une manière bien supérieure aux anges. Aussi, depuis le chapitre 5, les quatre animaux sont associés intimement aux anciens, comme nous les retrouvons à la fin du chapitre 19.

Mais quand ces symboles disparaissent, qu'on ne voit plus sur la scène ni les anciens ni les animaux, parce qu'une nouvelle action de Dieu, c'est-à-dire la consommation de la joie de l'Eglise, prend place, alors ce n'est pas seulement l'épouse qui nous est présentée, mais avec elle une nouvelle classe de saints.

En effet, nous lisons d'abord: «Sa femme s'est préparée; et il lui a été donné d'être vêtue de fin lin éclatant et pur, car le fin lin, ce sont les justices des saints». Il n'est pas dit, «la justice», mais «les justices des saints». Ce n'est donc pas la justice dont ils ont été revêtus en Christ, mais tout ce que Dieu, même à ce moment, reconnaît avoir été en eux selon lui, quoique produit, sans nul doute, par l'action de l'Esprit de Christ. En second lieu, bien qu'il s'agisse de ce qui appartient à chaque saint, la pensée exprimée n'est pas que l'Eglise l'a seulement en ce sens, que chaque individu qui la compose, le possède comme sa part propre, mais que l'épouse, c'est-à-dire l'Eglise dans la gloire, en a la totalité. L'individu jouira aussi du

fruit de son travail; cela est vrai à sa place comme nous le verrons, et c'est le point important quand il est question de rémunération; mais s'il s'agit de l'épouse dans le ciel, c'est elle, comme ensemble, qui est vêtue des justices des saints. Ce que l'Esprit de Dieu montre dans ce verset 8, n'est donc pas la justice qui nous vient par un autre, celle qui nous est imputée, et par laquelle nous sommes tenus pour justes, mais une justice personnelle et effective. Sans doute, nous avons aussi l'autre justice, car pour pouvoir subsister devant Dieu il nous faut ce qui ne se trouve que par Christ et en Christ, ce qui est d'un caractère tout autre et beaucoup plus élevé quand on le compare aux justices des saints.

Après avoir vu l'épouse ainsi parée, nous lisons: «Et il me dit: Ecris: Bienheureux ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau». Ces paroles me semblent prouver ce que j'ai avancé plus haut, que les vingt-quatre anciens et les quatre animaux ne représentent pas uniquement l'Eglise. En effet, quand ces symboles disparaissent pour faire place à celui de l'épouse, nous voyons en même temps apparaître les conviés au banquet des noces de l'Agneau. Qui sont-ils? Nous ne pouvons les voir dans les saints de la période apocalyptique, qui, à ce moment, ne sont pas encore ressuscités d'entre les morts, comme le prouve le chapitre suivant. Selon ma pensée, les conviés sont les saints de l'Ancien Testament, les amis de l'Epoux. (Voir Jean 3: 29). Ainsi les anciens et les animaux réunis, comme nous les voyons dès le chapitre 5, comprennent à la fois les saints de l'Ancien Testament et l'Eglise, l'épouse de Christ; et dès que celle-ci est mentionnée distinctement, les autres sont présentés comme formant un corps à part.

Puis le prophète tombe aux pieds de l'ange pour lui rendre hommage, et cet acte donne lieu à un sérieux avertissement. Non seulement l'ange reprend Jean, en lui disant qu'il n'est que son compagnon de service et celui de ses frères qui ont le témoignage de Jésus, et que par conséquent il ne convient nullement de lui rendre un hommage qui n'est dû qu'à Dieu qui l'a envoyé pour servir, mais de plus il nous apprend que l'Esprit de prophétie, celui qui parle dans ce livre, est le témoignage de Jésus. Ainsi le témoignage de Dieu n'est pas limité à l'évangile et à l'Eglise sur la terre, mais, après que celle-ci a été retirée dans le ciel, l'Esprit prophétique qui caractérise l'Apocalypse, est également un témoignage de Jésus. Il est très important de faire ressortir ce fait, parce que plusieurs l'ont négligé, estimant que l'évangile et ce qui y correspond, c'est-à-dire la présence du Saint Esprit, sont les mêmes dans tous les temps, tandis que d'autres ont pensé que l'Apocalypse, depuis le chapitre 4, ne traitant que des Juifs et des gentils, ainsi que de l'état du monde sous les jugements de Dieu, il ne peut y avoir dans cette période, en aucune manière, un témoignage de Jésus. Mais en réalité il y en a un. «L'Esprit de prophétie est le témoignage de Jésus», et c'est ce qu'il est dans toute l'Apocalypse après qu'est terminé ce qui a rapport aux sept églises. Pour nous, nous connaissons le Saint Esprit plutôt comme un esprit de communion avec Christ; mais bientôt, quand nous aurons été ravis au ciel pour être toujours avec le Seigneur, l'Esprit agira avec tout autant de puissance de vie en ceux qui se soumettront à Dieu pour recevoir le témoignage prophétique, qui est ici annoncé comme étant celui de Jésus.

Ensuite le ciel s'ouvre, et devant nos yeux se déroule la scène la plus solennelle. Ce n'est pas le temple qui y apparaît, ouvert pour laisser voir l'arche de l'alliance, gage de la fidélité de Dieu envers Israël l'objet de ses conseils; ce n'est pas simplement, comme au commencement de la prophétie, une porte par laquelle le voyant est admis dans le ciel pour y contempler les voies de Dieu envers le monde dans son ensemble; quoique dans ces deux cas tout se groupât évidemment autour du Seigneur Jésus. Le ciel s'ouvre en vue de faits d'une gravité plus grande et d'une importance incalculable pour l'homme, pour l'univers et pour l'ennemi. C'est Christ lui-même qui vient revendiquer, à la face du monde, ses droits comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs. «Et je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc», symbole d'un pouvoir victorieux qui s'avance pour subjuguier. «Et celui qui est assis dessus appelé fidèle et véritable, et il juge et combat en justice». Il n'est plus question de soutenir ses saints par sa grâce, mais il s'agit de son pouvoir souverain pour juger la terre. «Et ses yeux sont une flamme de feu; et sur sa tête il y a plusieurs diadèmes». En même temps que le discernement nécessaire pour juger, il possède clairement tous les titres à la souveraineté.

«Et il porte un nom écrit que nul ne connaît que lui seul». Il paraît revêtu comme homme d'une gloire que nul ne peut lui contester, mais il nous est rappelé avec le plus grand soin qu'il a ce qui est au-dessus de l'homme, — au-dessus de toute créature, car «personne ne connaît le Fils sinon le Père». Porter un nom que nul ne connaît que lui seul, me semble correspondre à cette déclaration. Il est une personne divine, quel que soit le nouveau caractère sous lequel il se présente pour le monde. «Et il est vêtu d'un vêtement teint dans le sang». Il vient pour exercer la vengeance, et la couleur de son vêtement est pour les rebelles un signe de mort. «Et son nom s'appelle: «La Parole de Dieu». Il était la Parole de Dieu lorsqu'il révélait la grâce; bientôt il apparaîtra comme tel lorsqu'il viendra exécuter les jugements de Dieu. Dans ces deux manifestations de lui-même, il est l'expression de ce qu'est Dieu; l'évangile de Jean et l'Apocalypse nous le font connaître parfaitement sous ce double caractère de grâce et de jugement.

«Et les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur». Nous apprenons ainsi quelles sont les personnes qui forment sa suite. Ce sont des saints glorifiés, et non des anges. Cela est confirmé par ce que nous avons lu au chapitre 17: 14. Lorsque la bête ose combattre contre l'Agneau, l'Agneau la vaincra, et ceux qui sont avec lui «appelés et élus et fidèles», termes qui, dans leur ensemble, ne peuvent nullement s'appliquer aux anges. Les anges ne sont jamais «appelés», quoiqu'ils soient «élus»; et bien que l'épithète de saints leur soit donnée dans l'Écriture, il n'est parlé nulle part d'eux comme «fidèles». En effet, cette expression qui suppose l'effet et l'exercice de la foi, convient essentiellement à l'homme. Quant au terme «appelés», il ne peut évidemment s'appliquer aux anges, parce que l'appel adressé à une personne suppose qu'elle est tirée hors d'une certaine condition pour être amenée dans une meilleure; or cela ne peut être le cas d'un ange. Les anges tombés ne sont pas appelés, et les saints anges n'ont pas besoin de l'être; — ils sont gardés. L'appel est le fruit de l'activité de la grâce de Dieu et n'a lieu qu'après la chute. Quand l'homme était innocent dans le jardin d'Eden, il n'était point besoin d'appel pour lui, mais dès

qu'il eut péché, la parole de Dieu vint à lui, et il fut appelé. Il est donc évident par la comparaison de ces deux versets, 17: 14, et 19: 14, que ceux dont il est question dans ce dernier, sont les saints glorifiés qui suivent le Seigneur lorsqu'il sort du ciel. Ils ne sont pas vus ici comme l'épouse; cette figure ne conviendrait nullement à la scène qui est placée sous nos yeux. Quand le roi s'avance pour remporter la victoire en jugeant les hommes et un monde rebelles, ce n'est pas en qualité d'épouse que les saints l'accompagnent, mais comme les armées qui sont dans le ciel, renfermant aussi sans nul doute les conviés au banquet des noces. Ainsi tous les saints glorifiés prennent leur place à la suite du Seigneur.

Remarquez en même temps qu'il n'est pas dit d'eux qu'ils sont les exécuteurs du jugement comme l'est Christ (*). C'est à lui que Dieu a donné tout le jugement (Jean 5: 22, 27), et non pas nécessairement à nous. Nous pouvons y avoir une certaine part, mais ce n'est pas notre oeuvre, me semble-t-il. Aussi n'est-il point parlé d'épée qui sort de la bouche des saints, et nous ne voyons pas les armées célestes revêtues comme le Seigneur. Elles le suivent avec le symbole de la puissance victorieuse, et rien de plus; «vêtues de fin lin, blanc et pur». Nous savons, par d'autres écritures, que les anges seront présents à cette scène, mais ici il n'est pas question d'eux.

(*) Cela est d'autant plus frappant quand l'on fait attention au Psaume 149: 6-9, où tous les saints sont vus sur la terre au jour de Jéhovah.

«Et une épée aiguë à deux tranchants sort de sa bouche, afin qu'il en frappe les nations, et il les gouvernera avec une verge de fer». Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il est promis aux saints qu'ils auront autorité sur les nations, et les paîtront avec une verge de fer (Apocalypse 3: 26, 27), mais il n'est pas question d'épée pour eux. Ils reçoivent la puissance pour régner, mais non pour exécuter le jugement de cette manière terrible attribuée au Seigneur lui-même. «Lui foule la cuve du vin de la fureur de la colère de Dieu le Tout-puissant», caractère de jugement qui n'est jamais indiqué comme appartenant aux saints. «Et il a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit: «Roi des rois et Seigneur des seigneurs».

Nous lisons ensuite la proclamation de l'ange et son appel à tous les oiseaux qui volent par le milieu du ciel: «Venez, assemblez-vous au grand souper de Dieu; afin que vous mangiez la chair des rois, et la chair des chiliarques, et la chair des puissants; et la chair des chevaux et de ceux qui sont assis dessus, et la chair de tous, libres et esclaves, petits et grands».

Puis vient le rassemblement et le combat. «Et je vis la bête, et les rois de la terre, et leurs armées, assemblées pour livrer combat à celui qui était assis sur le cheval et à son armée. Et la bête fut prise» (prise vivante), «et le faux prophète qui était avec elle, qui avait fait devant elle les miracles par lesquels il avait séduit ceux qui recevaient la marque de la bête, et ceux qui rendaient hommage à son image». Ainsi la seconde bête du chapitre 13 n'est plus vue comme pouvoir terrestre, mais comme faux prophète. Toute l'énergie qu'elle déployait pour égarer les hommes et qu'elle exerçait en la présence de la première bête lui appartient longtemps; maintenant il n'en est plus question, mais, comme faux prophète, le pouvoir spirituel est tout entier entre ses mains. On comprend que par ce mot de «pouvoir spirituel», il ne faut rien entendre que de mauvais.

«Ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé de soufre». Ainsi le jugement éternel les frappa tout d'un coup. Pris sur le fait d'une trahison et d'une rébellion flagrantes, quel besoin y avait-il d'aucune autre forme de jugement?

«Et le reste fut tué par l'épée de celui qui était assis sur le cheval, laquelle sortait de sa bouche, et tous les oiseaux furent rassasiés de leur chair». Sort terrible que le leur, mais toutefois nullement semblable à celui de leurs chefs.

Chapitre 20

Ensuite est décrit un autre fait d'une importance immense: Satan est lié. Il ne lui est plus permis de se promener et de rôder çà et là par le monde, en l'enlaçant dans ses ruses et l'entraînant à la destruction.

«Et je vis un ange qui descendait du ciel, ayant la clef de l'abîme et une grande chaîne dans sa main. Et il saisit le dragon, le serpent ancien, qui est le diable et Satan, et le lia pour mille ans». Ce n'est donc pas encore son jugement final. «Et il le jeta dans l'abîme, et l'enferma; et il mit un sceau sur lui, afin qu'il ne séduisit plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis; après cela, il faut qu'il soit délié pour un peu de temps».

Alors nos yeux sont détournés de ces scènes terribles et portés vers une autre scène, propre à consoler et à réjouir le coeur. «Et je vis des trônes; et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné; et je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, et pour la parole de Dieu, et ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main; et ils vécurent et régnèrent avec le Christ les mille ans». Je ne suppose pas qu'il soit nécessaire de démontrer longuement que nous ne devons pas prendre ce verset comme représentant simplement le christianisme et ses effets. La plupart de ceux qui lisent ces pages, sinon tous, comprennent qu'il s'agit d'une résurrection réelle. Ce n'est pas un langage figuré, comme lorsqu'il est dit du fils prodigue: «Mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie»; ou qu'il est parlé de la restauration d'Israël qui est comparée à une résurrection d'entre les morts (Romains 11: 15, comparez avec Ezéchiel 37, et Daniel 12) pour le reste du monde. La vision nous montre des trônes et ceux qui les occupent, puis d'autres personnes qui leur sont adjointes; l'explication que l'auteur inspiré donne de cette scène, est qu'il s'agit de «la première résurrection») la résurrection des justes d'entre les morts. Considérons les différents groupes de ceux qui ont part à la première résurrection.

En premier lieu, nous lisons: «Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus». Quand Jean les voit, les trônes étaient déjà occupés, et au lieu d'être les objets du jugement, ceux qui y sont assis, l'exercent parce qu'il leur est donné. Qui sont ces personnes que nous voyons ainsi investies d'une autorité judiciaire si glorieuse, et qui règnent avec Christ, ainsi que nous le voyons plus loin? Evidemment ce sont les mêmes saints que nous avons d'abord vus représentés par les anciens dans le ciel, puis par les anciens et les animaux, ensuite par l'épouse et les conviés au banquet des noces, et finalement par les armées qui sortent du ciel à la suite du Seigneur.

Il n'est plus question, au point où la vision nous a conduits, de célébrer les voies et les conseils de Dieu, ni de combattre contre la bête et les rois. Aussi le prophète emploie-t-il d'autres figures. Il s'agit d'un règne, et nous voyons des trônes sur lesquels sont assis ceux qui règnent avec Christ. A cette occasion, remarquons en passant que le langage symbolique est tout aussi défini qu'un autre; bien loin de manquer de précision il ne laisse point subsister de vague, et de plus il possède une énergie qui lui est particulière.

La seconde chose qu'il importe d'observer ici, c'est que Jean voit des âmes, — les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu. Si nous nous reportons au chapitre 6: 9, nous reconnâtrons là ces martyrs vus sous l'autel, comme les cendres d'un holocauste offert à Dieu. Ils avaient crié au Maître souverain de venger leur sang sur leurs ennemis, et il leur avait été dit d'attendre encore un peu de temps jusqu'à ce que d'autres, leurs compagnons d'esclavage et leurs frères, eussent été mis à mort. Ici ces derniers paraissent aussi. Ce sont les martyrs qui souffrirent quand la bête s'éleva sous sa dernière forme, avec ses prétentions blasphématoires, et que la seconde bête fit mettre à mort tous ceux qui ne voulaient ni adorer la bête, ni rendre hommage à son image, ni prendre sa marque. (chapitre 13). Ils forment la troisième classe mentionnée dans ce passage.

Les premiers sont ceux qui suivaient Christ lorsqu'il sortit du ciel. Ils étaient déjà ressuscités d'entre les morts et glorifiés; c'est pourquoi ils sont immédiatement vus assis sur des trônes, tandis que les deux autres classes de personnes sont encore à l'état d'esprits séparés du corps. «Et les âmes», est-il dit d'elles; or il n'y a aucune raison pour ne pas prendre ce mot au sens simple et littéral. Ce sont «les âmes», non les personnes (corps et âme) de ceux qui ont été décapités. Jean voit l'état dans lequel elles se trouvent d'abord. Il faut de plus avoir soin de ne pas confondre ensemble les deux dernières classes, comme le font les versions ordinaires. Il faut lire «*et ceux* qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main; et ils vécurent et régnèrent avec le Christ les mille ans». Ainsi ceux que nous avons vus d'abord comme esprits séparés du corps, «les âmes», furent ressuscités, réunis à leurs corps, et ils vécurent et régnèrent comme ceux qui étaient déjà assis sur des trônes.

Rien de plus simple et de plus beau que la manière dont ce verset 4 résume toute l'Apocalypse.

Les visions de ce livre prophétique ne s'ouvrent pas par l'enlèvement des saints dans le ciel; mais en nous les montrant, dès le commencement, déjà glorifiés. Ils sont souvent placés devant le voyant, et toujours dans un état complet, qui n'implique aucune addition à leur nombre. L'enlèvement de l'Eglise et des saints de l'Ancien Testament, ravis tous ensemble à la rencontre du Seigneur, doit donc déjà avoir eu lieu. Aussi les voyons-nous, accompagnant le Seigneur quand il sort du ciel, et ensuite assis sur des trônes. Quand Christ vient occuper le trône qui lui appartient, eux, par grâce, prennent place sur les leurs.

Ensuite, les saints qui ont souffert pour Christ, tandis que ces premiers étaient dans le ciel, ressuscitent et vivent. Le Seigneur n'en laisse aucun privé de ce bonheur. Tous ceux qui

ont souffert, soit dans les premières persécutions de la période apocalyptique (chapitre 6), soit dans celles qui arrivèrent plus tard (chapitre 13 et 15), jusqu'à la destruction de Babylone, tous sont maintenant ressuscités d'entre les morts, et introduits ainsi dans une condition convenable pour régner avec Christ, non moins que les saints de l'Ancien Testament et l'Eglise elle-même. «Ils vécutent», est-il dit; et le sens que nous donnons à cette expression est confirmé par ce qui suit: «Et le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis: c'est la première résurrection».

Il ne faut cependant pas supposer que tous ceux qui ont part à la première résurrection, ressuscitent au même instant. Ce serait une erreur. Assurément il y a (sans compter la résurrection des méchants à la fin), deux grands actes de résurrection; l'un quand, en un moment, en un clin d'oeil, les saints de l'Ancien Testament et l'Eglise (les morts en Christ) ressusciteront et que les saints vivants seront changés, et tous ensemble ravis dans le ciel; l'autre, quand Satan ayant été lié après le jugement de Babylone, de la Bête et du faux prophète, les martyrs de ces derniers temps ressusciteront pour régner avec Christ. Et je ne mentionne pas ce qui aurait un caractère exceptionnel ou particulier, comme, par exemple, la résurrection des deux témoins du chapitre 11, qui, mis à mort, reprirent vie après trois jours et demi, et montèrent au ciel. Je parle de deux actes généraux dans lesquels deux classes de saints sont ressuscités. La manière dont l'Ecriture parle de la résurrection, laisse pleinement place à cette interprétation; car lorsqu'il est dit: «Je le ressusciterai au dernier jour», le dernier jour ne veut pas dire un simple moment, mais une période de temps. Assurément, si nous considérons comme un ensemble les saints de l'Ancien Testament et l'Eglise, et comme un autre ensemble les saints apocalyptiques (si je puis les désigner ainsi), les premiers ressuscitent tous au même instant, et les autres tous aussi au même instant; mais entre la résurrection des deux classes il y a un intervalle de temps. Non seulement il n'y a pas une seule expression dans la parole de Dieu, qui implique que tous les saints de toutes les époques ressuscitent au même moment, mais elle nous montre, au contraire, qu'il doit y avoir plusieurs actes dans la première résurrection. Le passage qui nous occupe le fait voir, et il n'y a point d'autre interprétation qui puisse satisfaire pleinement.

Cela étant ainsi, une grande clarté se trouve jetée sur tout le livre. Et que dirons-nous de la sagesse merveilleuse du Seigneur? C'est «la première résurrection»; non que tous les saints soient ressuscités en même temps, mais tous le seront avant que le millénium commence, de sorte que, quand le règne de Christ arrive, tous ont eu part à la première résurrection: Christ lui-même «les prémices», ressuscité plus de dix-huit siècles avant l'Eglise, puis l'Eglise avec les saints de l'Ancien Testament, et enfin les saints apocalyptiques, au moins quelques années après l'Eglise. Nous avons ainsi une vue exacte et vraie de ceux qui participent à la résurrection d'entre les morts. «C'est la première résurrection. Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection: sur eux la seconde mort n'a point de pouvoir; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ, et ils régneront avec lui mille ans».

On a remarqué avec raison que cette expression: «ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ», réduit à néant l'interprétation qui voudrait voir dans ce passage une résurrection

figurée, celle des principes du christianisme. Il est clair, en effet, que, si des principes peuvent régner, il est absurde de penser qu'ils puissent être des sacrificateurs. Ce titre est donc une récompense personnelle accordée à ceux qui ont souffert.

Quand les mille ans sont accomplis, Satan reparaît sur la scène pour la douleur et la ruine des gentils qui ne sont pas nés de Dieu. Mais c'est pour la dernière fois dans les diverses dispensations de Dieu. «Et quand les mille ans seront accomplis, Satan sera délié de sa prison; et il sortira pour égarer les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, pour les assembler pour le combat». Cela est d'une grande importance morale. La gloire même du royaume ne préserve pas l'homme naturel quand il est exposé aux attaques de l'adversaire. Les nations milléniales, «dont le nombre est comme le sable de la mer», deviennent la proie de Satan.

«Et ils montèrent sur la largeur de la terre, et ils environnèrent le camp des saints et la cité bien-aimée». La cité bien-aimée est Jérusalem; le camp des saints est, je suppose, un cercle plus vaste qui embrasse tout Israël et les gentils qui, étant convertis, se refusent à la séduction de Satan. Il y a là un contraste évident avec l'état que suppose le champ mélangé de blé et d'ivraie, qui représente la chrétienté à la fin du siècle. Le froment et l'ivraie croissent ensemble jusqu'à ce que le jugement les sépare. A la fin du millénium, les justes et les méchants forment deux classes bien distinctes et séparées, quoique, même alors, apparaisse une ligne de démarcation existant entre le camp des saints et Jérusalem, la cité bien-aimée sur la terre, où se trouvent les Juifs,

Les irrégénérés d'entre les nations les entourent maintenant avec leurs armées innombrables, semblables à des nuées de sauterelles qui vont tout ravager et détruire. «Et du feu descendit du ciel de la part de Dieu et les dévora. Et le diable qui les avait égarés fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où sont et la bête et le faux prophète; et ils seront tourmentés, jour et nuit, aux siècles des siècles».

Alors suit une scène encore plus solennelle de toutes celles que nous pouvons contempler, la plus propre à inspirer la terreur; mais, en même temps, celle vers laquelle le chrétien aime à regarder, comme devant abolir pour toujours toute trace de mal et justifier le bien là où l'homme a tout à fait manqué. Ici n'apparaît qu'un seul trône. C'est Dieu jugeant l'homme, — c'est le jugement éternel. Quand Dieu va exercer ses jugements providentiels, d'autres trônes sont autour du sien, comme nous l'avons vu au commencement des visions apocalyptiques. (chapitre 4). Lorsque Christ, en personne, vient juger et gouverner les vivants (20: 4), il y a encore des trônes, car les saints ressuscités règnent avec Lui. Mais maintenant il n'y a qu'un seul trône: Christ juge les morts.

«Et je vis un grand trône blanc, et celui qui était assis dessus, de devant la face duquel la terre s'enfuit et le ciel; et il ne fut pas trouvé de lieu pour eux». Comme doctrine, ce verset est d'une très grande importance, en ce qu'il prouve d'une manière décisive qu'il n'y a aucun fondement dans l'opinion généralement reçue, que le retour du Seigneur a lieu seulement à ce moment. Cet événement nous est toujours présenté comme arrivant sur la terre habitable,

la terre actuelle. Or si le Seigneur n'est pas déjà venu pour la terre avant ce qui nous est présenté ici, il n'y a pas de monde où il puisse venir, puisque le ciel et la terre se sont enfuis. L'idée courante que la venue du Seigneur n'a lieu qu'à ce moment est donc en contradiction avec ce que décrit ce verset même, sans parler d'autres portions de l'Écriture. Il suffit pour le voir de sonder et de croire la parole de Dieu. Il est vrai que nous voyons ensuite le nouveau ciel et la nouvelle terre; mais qui voudrait prétendre que c'est là la sphère de la venue du Seigneur? C'est sur *cette* terre qu'il va venir, et pas seulement sur la terre nouvelle, dans l'état éternel. C'est dans ce même monde où il a souffert, que, selon les Écritures, il reviendra. Mais pour le jugement éternel, la terre et les cieux d'à présent se sont enfuis; puis nous voyons l'univers nouveau et éternel. Christ doit donc être revenu auparavant sur la terre actuelle. Avec cela s'accorde le chapitre 19, qui nous le montre sortant du ciel pour le jugement de la terre. Il vient vers ce monde, venger son peuple sur la bête et le faux prophète, sur les rois et leurs armées; ensuite les saints règnent avec Lui. Non que je veuille dire qu'ils habitent la terre; lui et les saints glorifiés ont leur demeure en haut; néanmoins, c'est sur ce monde même qu'ils règnent durant le temps assigné.

Alors, comme nous l'avons vu, vient la dernière épreuve des nations, après que le royaume a accompli son cours. Le diable délié séduit encore une fois la chair et le sang suivant l'analogie de toutes les autres dispensations. La gloire qui se déploie d'une manière visible durant cette période, n'a aucune efficacité pour changer le cœur de l'homme; quoique, en l'absence de l'ennemi et devant la présence pleine d'autorité du grand Roi, il rende, pendant longtemps, une feinte obéissance. Ce siècle pourra être celui du gouvernement de Dieu et de la bénédiction pour l'homme, mais ce n'est pas ce qui le convertit. Même la proclamation de la grâce de Dieu reste sans puissance, à moins qu'elle ne pénètre jusqu'au cœur par la vivifiante énergie du Saint Esprit. En un mot, aucun témoignage ne peut avoir d'effet; nul travail, nulle puissance, nulle gloire ne peut rien produire, si la parole de Dieu n'est pas appliquée à l'âme par son Esprit. Mais en ceci nous est montré, — ce qui a une grande importance, — la vraie nature du royaume ou du règne millénial. «Ce jour» ne signifie pas une époque où tout le monde sera converti, mais où le Seigneur Jésus gouvernera en justice, où le mal commis ouvertement sera aussitôt jugé, et où le bien sera maintenu d'une manière parfaite durant mille ans. Pour autant qu'il s'agit de gouvernement, tout sera moralement selon Dieu; mais il y aura encore des éléments de mal qui, à la vérité, ne pourront se manifester sans être réprimés, mais qui ne seront pas détruits. Que cela soit vrai, et que le cœur de l'homme, même sous ce gouvernement, ne soit pas renouvelé, nous le voyons avec évidence en ce que Satan à la fin séduit tous ceux qui ne sont pas convertis, et ceux-là, nous est-il dit, sont innombrables, «comme le sable de la mer».

Ne soyons pas plus surpris de leur nombre, que de leur défection. Les mille années de paix et d'abondance auront favorisé l'augmentation d'une population toujours croissante, malgré les jugements divins qui ouvrent cette ère, et qui auront singulièrement diminué le nombre des habitants du monde. Ce qui aura lieu alors dépassera tout ce qui a jamais été vu sur la surface de la terre. Avant le commencement de cette période, comme nous le savons,

auront lieu parmi les nations de l'Occident et de l'Orient des guerres accompagnées d'épouvantables carnages. Outre cela, des jugements d'une nature ou d'une autre désoleront tous les peuples. Mais ensuite, le monde, comblé durant mille ans de toutes sortes de bénédictions temporelles, et placé sous le plus excellent des gouvernements, administré par le Seigneur lui-même, se couvrira d'une multitude innombrable d'hommes de toutes races, vivant dans la prospérité. La nature présentera un état de fécondité sans exemple; elle répandra avec largesse ses fruits et ses productions sur l'homme qui jouira avec abondance de tout ce que Dieu a fait ici-bas. La conséquence en sera un accroissement de population tel que jamais il n'y eut rien d'approchant depuis que le monde fut fait. Néanmoins, malgré toutes ces bénédictions, Satan réussira à entraîner la masse des nations dans une vaste rébellion contre ceux qui seront sur la terre les objets de la faveur spéciale de Dieu; contre les saints, partout où ils se trouveront, et contre la cité bien-aimée d'Israël.

Alors vient non seulement la destruction de ces rebelles par un jugement divin, mais la dissolution des cieux et de la terre, et Jésus s'assied sur le grand trône blanc. C'est le jugement des morts comme tels, des morts qui maintenant ressuscitent et rendent compte de leurs oeuvres. Tous les morts qui n'ont pas eu part à la première résurrection, sont là. La nature de ce jugement exempte (*) nécessairement les saints du millénium d'avoir à se trouver devant le grand trône blanc, par la simple raison qu'il n'est dit nulle part qu'ils aient à passer par la mort. Il n'y a, dans l'Ecriture, rien qui puisse nous faire conclure qu'aucun saint meure durant le millénium; le contraire est plutôt vrai. Le chapitre 65 d'Esaië dit positivement que, durant cette période, la mort n'interviendra que comme un jugement amené par une rébellion ouverte; elle sera l'effet direct d'une malédiction de la part de Dieu; le pécheur âgé de cent ans sera encore jeune lorsqu'il mourra. L'homme converti, non seulement atteindra le terme naturel (si je puis dire ainsi) de mille ans, mais il dépassera cette limite. S'il est vivant avant que les mille ans commencent, il le sera encore après qu'ils seront écoulés; en fait, littéralement, il ne mourra jamais, quoique je ne doute pas que, suivant un principe général, les saints de la terre millénaire ne soient changés au moment même où les cieux et la terre disparaîtront. Nous pouvons, en tout cas, affirmer que, dans cette crise suprême, ils seront préservés d'une manière quelconque en harmonie avec la sagesse divine, bien qu'il n'ait pas plu à Dieu de nous révéler comment il le fera. C'est l'une de ces choses qu'il s'est réservées, devant lesquelles une curiosité téméraire doit s'arrêter, et que Lui saura accomplir d'une manière parfaite. Toutefois il ne nous a pas laissés sans quelques indications pour conduire nos pensées. «La chair et le sang», nous le savons, n'hériteront pas le royaume de Dieu. D'après la donnée générale des Ecritures, nous pouvons donc être tout à fait certains que ces saints, pris durant cette universelle dissolution du ciel atmosphérique et de la terre, seront transportés sous les nouveaux cieux et sur la nouvelle terre «où la justice habite» (2 Pierre 3: 13), et cela, dans une condition nouvelle, appropriée à l'état éternel où ils seront introduits. Que d'autres spéculent sur ce sujet, s'ils le veulent; pour moi, je suis persuadé que celui qui essaie de déterminer les détails en pareille matière, use ses forces sur ce qui est hors du pouvoir de l'homme. Je ne sache pas que l'Ecriture traite nulle part de ces choses, si ce n'est en posant des principes tels que celui que j'ai cherché à appliquer.

(*) Nul, cependant, ne peut être exempté d'être manifesté devant le tribunal du Christ, ou de rendre compte de tout ce qu'il a fait, étant dans son corps. Mais aucun croyant ne vient en jugement. (Comparez Jean 5: 24, et 2 Corinthiens 5).

«Et les morts furent jugés», mais non d'après le livre de vie, qui n'a rien à faire avec le jugement. «Les morts furent jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs oeuvres». Pourquoi donc le livre de vie est-il mentionné? Ce n'est pas que le nom d'aucun de ceux qui se trouvent devant le grand trône blanc y soit écrit, mais au contraire comme preuve qu'il n'y est pas, et pour confirmer ainsi ce qui est écrit dans les autres livres. Si ceux-ci font connaître les mauvaises oeuvres des morts qui sont devant le trône, le livre de vie ne présente rien pour leur défense sur le terrain de la grâce de Dieu. Selon l'Écriture, aucun nom de ceux qui sont jugés, n'est écrit dans ce livre.

D'un côté, se voit le sombre registre de péchés incontestables; de l'autre, ne se trouve aucun nom. Ainsi, soit les livres où sont écrites les choses d'après lesquelles les morts sont jugés, soit le livre de la vie, tout concourt à proclamer la justice solennelle et terrible de la sentence finale et irrévocable de Dieu. «Et ils furent jugés, chacun selon ses oeuvres». «Et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu». Le livre de vie ne semble donc ouvert ici, comme nous l'avons dit, que pour montrer que ceux qui sont jugés, en sont exclus. C'est uniquement une résurrection de jugement; nul de ceux qui se trouvent devant le trône, n'y a son nom écrit.

De plus la mort et le hadès, personnifiés comme ennemis, prennent fin. «Et la mort et le hadès furent jetés dans l'étang de feu; c'est la seconde mort, l'étang de feu». Toute action du Seigneur, relativement à l'âme et au corps se trouve ainsi terminée, toute la race humaine est maintenant dans l'état de résurrection pour le bonheur ou pour le malheur, et c'est pour toujours. La mort et le hadès qui, pendant si longtemps, ont exécuté la sentence portée contre le péché dans un monde où régnait celui-ci, et l'exécuteront, quoique occasionnellement, là même où la justice régnera, disparaissent complètement, là où toutes les traces du péché sont effacées pour toujours.

Chapitre 21

Dans les huit premiers versets du chapitre 21, nous voyons le nouveau ciel et la nouvelle terre; mais, en outre, chose terrible à dire, l'étang de feu. Il doit en être ainsi, puisque, ainsi que nous l'avons lu à la fin du chapitre précédent, c'est là que sont jetés tous ceux qui ne sont pas écrits dans le livre de vie. Fait solennel, et que nous sommes tenus d'annoncer, que, même dans cet état parfait et éternel, illuminé de la clarté du ciel et de la terre, où nul mal ne pourra entrer, on trouve tout le mal qui a jamais existé, tous les méchants de toute nation et de tout siècle, jetés dans l'étang de feu, condition immuable qui résulte d'un jugement éternel.

Remarquez un autre fait important. Tous les noms dispensationnels (*) de Dieu disparaissent. C'est maintenant Dieu et l'homme. Il n'est plus question de nations, de contrées séparées, ni de familles, de peuples et de langues. C'est l'état éternel; en fait, c'est aussi la plus complète description que nous en donne la Bible.

(*) Le Dieu fort, Tout-puissant des patriarches; Jéhovah pour Israël; le Père pour nous; le Dieu fort, souverain, possesseur des cieux et de la terre dans le millénium (Genèse 17: 1; Exode 6: 3; 3: 15; Jean 20: 17; Genèse 14: 18; comparez Hébreux 7; Psaumes 110 et Zacharie 6: 13)

Mais il y a encore un point intéressant à relever. Quoique toute distinction entre les hommes ait complètement disparu, et qu'ils aient directement à faire avec Dieu, — je parle des hommes ressuscités d'entre les morts ou transmués, — nous voyons cependant «la sainte cité, nouvelle Jérusalem», séparée du reste de ceux qui remplissent le nouveau ciel et la nouvelle terre. C'est un fait d'une grande importance, parce que, si la nouvelle Jérusalem est, comme il me le semble avec évidence, l'épouse, la femme de l'Agneau, alors cette condition à part existe pour l'éternité. «Et j'entendis une grande voix venant du ciel, disant: Voici, l'habitation de Dieu (en parlant de la cité même) est avec les hommes». C'est-à-dire que l'habitation ou le tabernacle de Dieu est regardé comme un objet à part, en relation, sans doute, avec les hommes, mais non pas confondu avec eux. Les hommes ne sont pas considérés comme faisant partie de ce tabernacle, ils coexistent avec lui. «L'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux; et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées».

Toutes choses sont donc faites nouvelles, et «celui qui était assis sur le trône» le certifie lui-même et dit à Jean: «Ecris, car ces paroles sont certaines et véritables». Plus rien ne reste à faire. «Et il me dit: C'est fait. Moi, je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement de la fontaine de l'eau de la vie. Celui qui vaincra héritera de ces choses, et je lui serai Dieu, et lui me sera fils. Mais quant aux timides, et aux incrédules, et à ceux qui se sont souillés avec des abominations, et aux meurtriers et aux fornicateurs, et aux magiciens, et aux idolâtres, et à tous les menteurs, leur part sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort».

Ici s'opère, dans la suite des visions, un changement remarquable, mais facile à comprendre; car il est évident que dans l'ordre chronologique, rien ne peut suivre ce que nous venons de voir, c'est-à-dire l'état éternel. Nous devons donc nécessairement retourner en arrière pour contempler un objet important dans la prophétie, et qui ne pouvait être décrit auparavant, sans en interrompre le cours. Il en est ici comme de ce que nous avons eu au chapitre 17. Dans le cours de la prophétie, Babylone est mentionnée deux fois; premièrement dans la série des avertissements et des jugements de Dieu (chapitre 14), puis comme l'objet du jugement de Dieu, lors de la septième coupe. (chapitre 16: 19). C'est seulement alors que vient la description de Babylone, qui n'aurait pu être introduite convenablement autre part, sans rompre le courant du flot prophétique.

Nous retrouvons ici le même ordre, et, ce qui rend la chose plus frappante, c'est la similarité de l'introduction dans les deux cas. «Et l'un des sept anges qui avaient eu les sept coupes pleines des sept dernières plaies, vint et me parla, disant: Viens, je te montrerai l'épouse, la femme de l'Agneau». On voit que ce sont presque les mêmes termes que ceux qui commencent le chapitre 17; je pense que ce n'est pas sans raison, et que Dieu a voulu établir

cette analogie, pour faire ressortir à nos yeux le contraste entre les deux objets qui nous sont présentés. Ici, dans le chapitre 21, depuis le verset 9, nous n'avons pas la continuation de la prophétie, mais la description de la sainte cité, nommée précédemment dans l'état éternel; tout comme le chapitre 17 renfermait la description de la ville corrompue, dont le jugement avait été annoncé. Babylone, avec ses fausses prétentions à un caractère d'église, mais en réalité meurtrière, était en même temps coupable d'avoir corrompu les rois de la terre. Ici nous voyons la sainte cité, descendant du ciel d'après de Dieu, l'épouse, la femme de l'Agneau, contrastant de la manière la plus complète avec la grande prostituée. C'est à cette cité céleste qu'après la venue de Christ, les rois de la terre apportent leurs offrandes et leurs hommages, mais il n'y a alors aucun enivrement des nations, point de souillure de fornication, point d'abominations, ni de sang versé. Babylone, cette affreuse contre-partie de la sainte cité, recherche, dans son ambition terrestre, la faveur des rois de la terre et des masses populaires; l'autre, l'épouse, souffre maintenant et régnera alors. La considération de l'une jette donc beaucoup de lumière sur l'autre.

Mais j'insiste encore sur l'importance extrême qu'il y a de faire attention que nous avons ici une vue rétrospective sur l'épouse, la nouvelle Jérusalem. Ainsi disparaît la difficulté que l'on rencontre en prenant la dernière vision de ce livre comme faisant partie de la série prophétique, qui commence au chapitre 19 et se termine au verset 9 du chapitre 21. C'est une digression ajoutée dans le but de décrire un objet nommé en passant dans cette série, de même que le chapitre 17, qui ne suit pas chronologiquement les chapitres 14 ou 16, est aussi une digression, destinée, en nous ramenant en arrière, à nous faire connaître le caractère de Babylone, et à montrer comment ce caractère a moralement forcé le jugement de Dieu à s'exercer sur elle. Dans ce chapitre 21 nous est donnée la description de l'épouse, la femme de l'Agneau, et nous y apprenons comment Dieu se servira d'elle pour répandre des biens illimités, la bénédiction et la gloire durant le millénium; tout comme le diable, pendant la période actuelle, a employé et emploiera Babylone pour accomplir ses desseins de méchanceté. De même que la ville de la confusion humaine a été montrée dans ses viles et honteuses relations avec la bête, de même la sainte cité est vue dans ses pures et glorieuses relations avec l'Agneau.

«Et l'un des sept anges qui avaient eu les sept coupes pleines des sept dernières plaies, vint et me parla, disant: Viens, je te montrerai l'épouse, la femme de l'Agneau. Et il m'emporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la sainte cité, Jérusalem, descendant du ciel d'après de Dieu». Le prophète n'est pas emmené dans un désert: il est placé sur «une grande et haute montagne», pour voir, non la *grande*, mais la *sainte* cité, Jérusalem. La grande cité est ou bien Jérusalem coupable, ou bien Babylone. (chapitre 11: 8; 17: 18). La sainte cité est vue maintenant comme le saint vase du pouvoir divin pour gouverner la terre durant le millénium, «ayant la gloire de Dieu. Son luminaire était semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspe cristallin».

Ensuite vient une description de ses murailles, de ses portes, de ses fondations et de sa disposition générale. «Elle avait une grande et haute muraille; elle avait douze portes, et aux

portes douze anges, et des noms écrits sur elles, qui sont ceux des douze tribus des fils d'Israël». Il était important, précisément parce que c'est l'épouse, la femme de l'Agneau, de montrer que les anges sont là, et qu'Israël n'est pas oublié. Le nom même qu'elle porte, Jérusalem, montre quelque chose de semblable. Quoique l'Eglise ne puisse jamais rien avoir de terrestre, nous voyons cependant que Dieu n'oublie point ses voies envers son peuple. Quant aux anges, ils ne sont là qu'en qualité de portiers, si l'on peut dire ainsi; et, pour ce qui est des douze tribus d'Israël, leurs noms seuls sont écrits sur les portes, mais rien n'indique qu'ils fassent partie de la cité: leurs noms sont inscrits en dehors. Cette cité rappellera constamment ceux qui vinrent avant qu'Israël fût restauré ici-bas, de même que, sans nul doute, elle servira pour la bénédiction de ce peuple durant le millénium. Mais ce ne sera point pour lui seul, quoiqu'il ait sa place spéciale, comme cela est juste; nous voyons en outre que la cité regarde vers les quatre parties de l'univers. «A l'orient, trois portes, et au nord, trois portes, et au midi, trois portes; et à l'occident, trois portes».

«Et la muraille de la cité avait douze fondements, et sur eux les douze noms des douze apôtres de l'Agneau». Ceux-ci semblent être (sauf Judas Iscariote, comme on le comprend) les douze apôtres qui furent plus particulièrement associés à Christ lorsqu'il poursuivait son sentier de douleur sur la terre. Cela ne veut pas dire que celui qui fut, dans son service, plus honoré qu'aucun des douze, celui que le Seigneur employa pour montrer la position de l'Eglise dans les lieux célestes, n'aura pas sa place toute spéciale dans cette scène glorieuse. Mais Dieu est souverain; de plus, il agit avec une sagesse toujours infiniment au-dessus de celle de l'homme, et maintient partout ses principes. Les douze apôtres de *l'Agneau* ont donc ici la place qui leur convient, et, bien que nous puissions être assurés que celle que Dieu assignera à Paul ne sera pas inférieure, il me semble que celle-là ne pourrait pas être la sienne.

«Et celui qui me parlait avait pour mesure un roseau d'or, pour mesurer la cité et ses portes et sa muraille. Et la cité est bâtie en carré; et sa longueur est aussi grande que sa largeur». Elle est complète et parfaite, comme cela convient à son caractère d'alors.

Nous avons ensuite la description de la cité elle-même, sa muraille, les matériaux dont elle est construite, ses fondements et ses portes, choses sur lesquelles je ne m'étendrai point.

Mais plus loin nous est présenté par le voyant un point de la plus haute importance. «Et je ne vis pas de temple en elle; car le Seigneur, Dieu, le Tout-puissant, et l'Agneau, en sont le temple». Ce n'est pas une lacune, au contraire, c'est la preuve de la communion la plus immédiate avec Dieu. Un temple supposerait un intermédiaire; l'absence de temple est donc un gain et non une perte pour la cité. C'est ce qui établit une grande différence entre la Jérusalem terrestre et la cité céleste; en effet, s'il y a, dans la description d'Ezéchiel, une chose plus remarquable qu'une autre, c'est le temple. On le comprend: un temple convient à la terre; mais ici il n'y en a point. La cité céleste, qui est l'expression complète de la bénédiction en haut, n'a pas de temple, parce que tout entière elle est un temple. Pour autant qu'il en est question, le Seigneur Dieu en est le temple, et l'Agneau.

«Et la cité n'a pas besoin du soleil, ni de la lune, pour l'éclairer». Il ne faut pas non plus regarder cela comme une perte. Pour la ville et le pays sur la terre, la lumière de la lune sera comme celle du soleil, et la lumière du soleil sera sept fois aussi grande ([Esaïe 30: 26](#)), mais ici il n'y a aucun de ces luminaires; les lumières créées ne sont plus pour la cité d'en haut, «car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est sa lampe». Quel gain immense!

«Et les nations marcheront par sa lumière» (*). Il est clair par là qu'elles ne sont pas dans la cité. «Et les rois de la terre lui apporteront leur gloire», non *en elle*, mais *à elle*, c'est-à-dire que c'est simplement l'expression de l'hommage qu'ils lui rendent. «Et ses portes ne seront point fermées de jour; car il n'y aura pas de nuit là. Et on lui apportera la gloire et l'honneur des nations. Et il n'y entrera aucune chose souillée, ni ce qui fait une abomination et un mensonge; mais seulement ceux qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau». Tout ce qui, moralement, est impropre à la sainte cité, trouve ici sa juste condamnation; mais, en même temps, la grâce souveraine doit aussi être affirmée.

(*) Les versions ordinaires portent «les nations qui auront été sauvées» ou «les nations de ceux qui sont sauvés». C'est une interpolation évidente, repoussée par les meilleures autorités. De plus, on ne rencontre jamais semblable expression dans l'écriture; quand le mot «sauvé» est employé comme terme technique, bien loin de s'appliquer aux nations, c'est toujours du résidu juif qu'il s'agit.

Chapitre 22

Une autre description glorieuse suit celle-ci, au commencement du chapitre 22. «Et il me montra un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau».

Ce ne sont plus les éclairs et les tonnerres et les voix, caractères de la période transitoire de jugement qui remplit l'intervalle entre l'enlèvement de l'Eglise et le règne avec Christ, mais la figure employée ici convient à ce temps où Christ et l'Eglise règnent paisiblement: «Un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de sa rue, et du fleuve, de çà et de là, était l'arbre de vie, portant douze fruits, rendant son fruit chaque mois; et les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations». L'arbre de vie ne porte pas seulement ce que produisait le premier, mais maintenant, selon la plénitude de la provision de la grâce de Dieu envers l'homme, il rend d'abord, pour l'homme dans la gloire, ses douze fruits, puis ce qui convient aussi à l'homme sur la terre, une portion que donne la bonté d'un Dieu qui manifeste son royaume. «Et il n'y aura plus de malédiction; et le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle; et ses esclaves le serviront». La description de cette scène se termine avec le verset 5; après quoi viennent des avertissements jusqu'à la fin du livre.

Le verset 6 confirme encore une fois toutes ces paroles, et, en relation avec elles, la venue du Seigneur est présentée pour en renforcer l'importance. «Et voici je viens bientôt. Bienheureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre». Alors est affirmé de nouveau le caractère de cette prophétie, caractère qui dérive du fait que le christianisme a déjà pris sa place: «Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre». Au temps de Daniel, et pour Daniel lui-même, le livre était scellé (Daniel 12: 4, 9); c'était alors le caractère des

anciens oracles, mais non du livre de Jean. «Et il me dit: Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre: le temps est proche». Il ne l'était pas à l'époque de Daniel. Pour l'Eglise, le temps est toujours proche. Dans son caractère propre, comme dans les choses qui sont sa portion, elle ne connaît point de temps du tout. Tout ce qui appartient au corps de Christ est en dehors de la terre et du monde. L'Eglise est du ciel; et dans le ciel il n'y a ni temps, ni rien qui le mesure. Il y a dans le ciel des luminaires qui marquent les temps et les saisons pour la terre, et sur la terre. Mais l'Eglise se compose de personnes appelées en dehors de la terre, et elle n'est pas du monde; en conséquence, pour elle, le temps est toujours proche. Dès que Christ fut annoncé comme assis à la droite de Dieu, et, par conséquent, dès le commencement du christianisme, il fut aussi présenté comme prêt à juger les vivants et les morts (1 Pierre 4: 5), et il demeure ainsi jusqu'au temps présent. L'Eglise continue donc selon la volonté du Seigneur. Il peut, suivant les desseins qu'il a formés, allonger ou abrégé cet intervalle de temps qui est entièrement entre ses mains, mais l'Eglise n'a rien à faire avec les temps et les événements. Pour le Juif, au contraire, il y a nécessairement des dates; pour lui, de grands changements doivent aussi avoir lieu, et c'est pourquoi, comme Daniel représente les Juifs, la différence reste marquée. Pour le chrétien, ce livre n'est pas scellé. Tout est ouvert, parce que le Saint Esprit habite en nous, «car l'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu». Nous trouvons donc, en relation avec le livre, l'avertissement le plus solennel. «Que celui qui est injuste, commette encore l'injustice; et que celui qui est souillé, se souille encore; et que celui qui est juste, pratique encore la justice; et que celui qui est saint, se sanctifie encore». Le temps dont il est parlé ici ne nous concerne point, mais bien ceux qui seront sur la terre après que nous serons loin. Tout est fixé alors. Ce ne sera plus le temps de chercher la miséricorde; quel que soit l'état dans lequel le Seigneur nous trouvera à sa venue, tout est terminé et fixé; il n'y a pas lieu à changement. En conséquence, nous lisons: «Voici, je viens bientôt, et ma récompense est avec moi». Nous voyons que cela se rapporte à ce qui précède, — non seulement à sa venue pour nous qui gardons les paroles de la prophétie de ce livre, mais pour ceux qu'il trouvera ici-bas, «pour rendre à chacun selon que sera son oeuvre».

Après cela, Jésus se présente lui-même, en même temps qu'il annonce avoir envoyé son ange. «Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les assemblées. Moi, je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin. Et l'Esprit et l'Epouse disent: Viens. Et que celui qui entend dise: Viens. Et que celui qui a soif vienne; que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie». Ainsi Christ, présenté non seulement comme la racine et la postérité de David, mais comme l'étoile brillante du matin, fait jaillir, sous l'action du Saint Esprit, l'effusion du coeur de l'Eglise. Elle ne peut entendre parler de lui sous ce point de vue, sans désirer aussitôt qu'il vienne. Elle ne dit pas, il est vrai: «Viens bientôt»; cela ne conviendrait ni à elle, ni au chrétien. Ce qui nous convient, c'est la patience d'espérance. Au contraire, qu'il est précieux pour le coeur que ce soit Lui qui dise: «Je viens bientôt». Et c'est Christ seul qui, dans l'Ecriture, parle toujours ainsi. Quant à nous, nous pouvons dire simplement: «Viens». Nous désirons sans doute qu'il vienne bientôt, mais nous lui en abandonnons le moment, parce que nous connaissons son amour et que nous pouvons nous confier en Lui. Nous savons que s'il tarde, ce n'est pas «pour ce qui concerne la

promesse» (2 Pierre 3: 9), mais sa patience «est salut» (verset 15) à plusieurs. Or qui voudrait priver l'âme du salut, ou empêcher le Seigneur de le manifester?

«Et l'Esprit et l'Épouse disent: Viens». C'est à Jésus que ce soupir s'adresse. Vers quel autre pourrait-il être poussé? L'Épouse fait monter ce désir vers l'époux, et le Saint Esprit donne la puissance à cette effusion de son cœur. Mais, outre cela, il y a aussi un message pour d'autres; un mot adressé à ceux qui entendent. «Que celui qui entend, dise: Viens». Ils sont invités à faire entendre le même appel. Si vous croyez, ne craignez point, alors même que vous n'auriez que peu de connaissance: le Seigneur n'oublie ni ne méprise ceux qui comparativement manqueraient encore d'intelligence. C'est précisément cette classe de personnes qu'il a en vue, dans l'invitation faite à ceux qui entendent, de dire: «Viens». L'épouse représente ceux qui sont dans la possession normale et la jouissance de leurs privilèges. Plusieurs ne sont pas encore arrivés à ce point, mais le Seigneur ne les oublie pas. «Que celui qui entend, dise: Viens». Avoir seulement entendu sa voix, c'est, après tout, le don et la faveur inestimables, c'est le point de départ de toute bénédiction. Ce n'est pas la pleine jouissance, mais de là dépend tout. C'est le chemin qui conduit à tout, si ce n'est pas la prise de possession et la jouissance actuelles de tout. «Que celui qui entend» soit donc encouragé à dire: «Viens». Il n'y a rien en Jésus qui puisse ou doive vous arrêter, ni vous causer aucune crainte. En lui il y a toute bénédiction; c'est de lui-même que vous jouirez, quand même vous n'auriez pas eu ici-bas la pleine connaissance de tout ce qu'il est.

Mais en même temps que l'Église dit à Christ: Viens, et qu'elle invite ceux qui croient à se joindre sans crainte à elle dans cet appel, elle n'oublie pas ceux qui sont de pauvres pécheurs, soit qu'ils en aient la profonde conviction, ou qu'ils éprouvent seulement un désir produit par la grâce de Dieu, ce qui est la plus faible expression du besoin d'un pécheur; de même que nous avons vu aussi la plus faible expression de ce qu'est un saint dans celui qui entend. Ainsi le Seigneur trouve place pour tout ce qui est le fruit de sa propre grâce, — pour l'appel de grâce aussi, même s'il n'y est pas répondu. Toutefois le mépris de la grâce conduit nécessairement au jugement.

Le livre se termine après un avertissement solennel à ceux qui ajouteraient ou retrancheraient quoi que ce soit à son contenu. «. Celui qui rend témoignage de ces choses dit: Oui, je viens bientôt. Amen; viens, Seigneur Jésus!»

«Oui, je viens bientôt»; que cela est précieux après une si longue attente. Après tant de douleurs, d'épreuves, de difficultés, de dangers, qu'il est doux d'avoir une telle parole, prononcée par Celui qui est le saint et le véritable, et qui certainement va venir dans la fidélité de son amour. Il ne manquera pas d'accomplir ce dont il a donné le gage à nos cœurs. Il vient, et c'est bientôt pour nous.

Puissent nos cœurs, dégagés d'entraves, répondre librement «Amen», à sa parole d'amour et de vérité! Que sa grâce soit avec tous!

La perfection; où elle se trouve, et ce qu'elle est - Darby J.N.

ME 1878 page 11

«Avançons vers l'état d'hommes faits.»

Dans ces derniers jours, on rencontre, en beaucoup d'âmes, le désir sérieux d'une sainteté croissante; et, certes, au milieu du déclin où nous sommes et de la froideur de coeur qui règne, ce désir et cette aspiration du coeur vers la sainteté et la consécration à Dieu, doivent être encouragées de toutes les manières possibles selon Dieu. C'est le but que je me propose en présentant quelques pensées sur ce sujet. Puissent ces lignes être en aide aux âmes anxieuses, et ne mettre d'obstacle devant aucune.

Une question s'élève d'abord, et je sais qu'elle pèse sur le coeur de plusieurs. Comment se fait-il qu'un grand nombre de ceux qui professent la sainteté du coeur, ou qui la recherchent sincèrement, ont été si péniblement découragés et désappointés, et que plusieurs, désespérant de parvenir, en ont presque abandonné la poursuite? N'avez-vous pas entendu plus d'une âme, de celles qui ont professé ou professent la sainteté, demander: D'où vient qu'il y a eu si peu de progrès? Nous suivons des conférences et des réunions, nous entendons des prédications qui ont pour objet la sainteté, et l'on sent avec douleur que l'on n'avance que peu ou point. Quelle en est la cause?

J'espère que le Seigneur me donnera de répondre à ces questions. Lui seul peut le faire. Il est de toute importance que nous *comprenions* bien toutes les parties de l'Écriture qui parlent de ce sujet. Le Seigneur Jésus a dit: «Celui qui a été semé sur la bonne terre, c'est celui qui entend et *comprend* la parole, qui aussi porte du fruit, et produit l'un cent, l'autre soixante, l'autre trente» (Matthieu 13: 23). Il n'y a donc aucune incertitude quant à ceci: que tout progrès et tout fruit réel proviennent d'une réception convenable et d'une juste intelligence de la parole de Dieu.

Or y avons-nous été suffisamment attentifs? Que l'on prenne ces quelques paroles: «Avançons vers l'état d'hommes faits (*)» (Hébreux 6: 1). Qui sont les personnes auxquelles elles sont adressées? D'où venaient-elles, et quelle est la perfection vers laquelle elles avaient à s'avancer? On a peut-être employé et cité ce texte comme s'il concernait tous les chrétiens, et comme s'il signifiait, ainsi que plusieurs le disent, que nous devons avancer en crucifiant la chair oui en la mortifiant, soit progressivement, soit tout d'un coup par un acte de foi, de manière à atteindre la pureté intérieure. D'une manière ou d'une autre, la parfaite pureté intérieure est, pour plusieurs, la perfection dont il est parlé ici.

(*) Ou «vers la perfection».

Pour le présent, je laisserai de côté la question de la crucifixion ou la mortification de la chair, et je m'occuperai des paroles citées plus haut.

Prenons l'épître aux Hébreux, d'où elles sont tirées, et recherchons avec soin ce qu'elles veulent dire. Une première chose très claire, c'est que toute l'épître a été adressée à des Hébreux ou Juifs qui professaient le christianisme. Souvenons-nous en même temps, qu'il nous est dit des Juifs qui avaient cru à Jérusalem, «qu'ils étaient tous zélés pour la loi» (Actes des Apôtres 21: 20), et, enfin, que d'après notre épître, il y en avait qui étaient «devenus paresseux à écouter». Car, continue l'apôtre, «lorsque vous devriez être des docteurs, vu le temps, vous avez de nouveau besoin qu'on vous enseigne quels sont les premiers rudiments des oracles de Dieu, et vous êtes devenus tels, que vous avez besoin de lait, et non de nourriture solide; car quiconque use de lait est inexpérimenté dans la parole de la justice, car il est un petit enfant; mais la nourriture solide est pour les hommes faits» ou parfaits (5: 12-14).

Nous devons faire bien attention à ces paroles, et mettre dans notre esprit que les personnes à qui elles s'adressent spécialement, sont des Juifs qui professaient d'être chrétiens, mais qui étaient encore de petits enfants quant à la pleine doctrine de Christ.

Les divisions ou les sectes ont cette même funeste tendance (ou même une pire), celle de nous faire rester charnels, ou comme de petits enfants: ainsi Paul ne pouvait pas parler aux Corinthiens comme à des hommes faits ou parfaits, mais comme à de petits enfants en Christ. (Lisez 1 Corinthiens 2: 6, 7; 3: 1-3). Si donc nous voulons bien comprendre le sujet qui nous occupe, nous devons nous incliner devant ces solennels avertissements et les peser dans nos cœurs. Ne s'adressaient-ils qu'aux Juifs croyants qui étaient en grand danger de retourner au judaïsme, ou aux Corinthiens qui s'abandonnaient à un esprit de parti? La grande masse des chrétiens ne se présente-t-elle pas à nous actuellement comme livrée à toute espèce de divisions; et n'y a-t-il pas une multitude de ceux qui professent le christianisme qui sont tombés ou tombent dans le judaïsme, en s'attachant à des formes ou à des cérémonies? Hélas! ce n'est que trop vrai.

Cette voix: «Avançons vers l'état d'hommes faits», se fait donc entendre pour nous, tout autant que pour ceux des temps passés. Toute l'épître aux Hébreux roule sur ce sujet, savoir d'aller de ce qui n'amène rien à la perfection, vers ce qui rend parfait à perpétuité.

Les voies de Dieu ne sont pas nos voies. Habituellement l'on regarde au dedans de soi-même pour trouver la perfection, pour voir si l'on y est arrivé. Ce n'est pas ainsi que Dieu, dans cette épître, nous enseigne à procéder. Je conviens que le dessein et l'objet qui y sont poursuivis, c'est d'amener à la perfection; d'y faire arriver ceux qui ne sont encore que de petits enfants; mais par quel moyen? En plaçant d'abord devant nous Celui qui est parfait. Oui, le chemin de Dieu est merveilleusement simple. «La loi n'a rien amené à la perfection», mais toute perfection se trouve en Christ; Il est parfait, et c'est par lui que Dieu commence.

Le chapitre 1^{er} fait briller devant nos yeux les gloires du Fils de Dieu. Dans sa grâce pleine de tendresse, Dieu avait supporté avec patience l'église de Jérusalem. Il savait combien il était difficile aux Juifs d'abandonner tout ce qui était visible. Le temple splendide où ils adoraient encore; ses sacrifices et son rituel; l'ancienne sacrificature; quelle puissance avaient sur eux

toutes ces choses! Et voir le règne de leur Messie différé (Actes des Apôtres 3: 19-21) — voir pour un temps toute promesse terrestre mise de côté!

D'un autre côté, rappelons-nous que le culte de la primitive église était purement spirituel. Il n'y avait pour elle aucun lieu d'adoration sur la terre, point de sacrificateurs distincts du peuple, en somme rien sur quoi l'oeil de l'homme naturel pût s'arrêter; Jésus lui-même était monté au ciel. De plus, les armées romaines allaient venir détruire entièrement le temple, fouler aux pieds Jérusalem, et, après un carnage épouvantable des Juifs rejetés, disperser le reste parmi toutes les nations. Tout cela était présent aux yeux de Dieu. Ne se montrait-il donc pas plein de grâce envers les Juifs croyants, en leur envoyant cette épître destinée à les conduire des ombres vers le corps qui est Christ?

La destruction de Jérusalem était proche; ils l'ignoraient, mais Dieu le savait. La destruction de Babylone, la grande apostate, est proche aussi; si les hommes l'ignorent, Dieu le sait (1 Thessaloniens 5: 3; Apocalypse 17; 18), et, dans son amour pour nous, il veut nous tirer hors de la chrétienté judaisante, qui n'amène rien à la perfection, et nous conduire à Celui qui est parfait dans sa personne, et à l'oeuvre parfaite qu'il a accomplie pour toujours.

C'est à dessein, et pour répondre au but général de cette épître, que l'auteur en est resté caché. Dieu parle, et celui qui écrit s'identifie avec le résidu croyant d'Israël. Dieu, qui avait parlé autrefois par les prophètes, nous parle maintenant ou nous a parlé dans le Fils. Dieu a été manifesté, Dieu a parlé en lui qui est établi héritier, non seulement de la Palestine, mais de toutes choses. C'est par lui aussi «qu'il a fait les mondes». Gloire après gloire passent ainsi devant nos yeux, comme appartenant au Fils; il n'a pas été fait, mais il est «le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance»; il soutient «toutes choses par la parole de sa puissance».

Après cela suit une gloire encore plus merveilleuse du Fils de Dieu: «Ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, il s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux». Dans l'épître aux Ephésiens, l'apôtre nous montre Jésus ressuscité d'entre les morts et élevé dans les lieux célestes au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, comme tête de son corps qui est l'assemblée. Mais ici, dans son droit comme Fils, ayant achevé cette oeuvre magnifique, — la propitiation des péchés, — dans la gloire de sa propre personne, il est entré dans les plus hauts cieux, et là, il s'est assis. De quelle hauteur cela surpassait tout ce que les Juifs pouvaient attendre de plus excellent. Leur Messie est assis, non dans le temple, mais dans le ciel, à la droite de la Majesté, dans les hauts lieux,

Mais, direz-vous, qu'ont à faire ces gloires avec notre perfection, ou avec notre avancement vers la perfection? — Tout, répondrai-je. Ce n'est pas la voie de l'homme, il est vrai; — l'homme serait constamment occupé de lui-même, — mais Dieu déploie les gloires du Fils, de Celui qui est parfait, et «nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit» (2 Corinthiens 3: 18).

Que Dieu nous rende capables par son Esprit de contempler ainsi les gloires de son Fils qu'il découvre à nos yeux! Les Juifs rappelaient avec raison que leurs pères avaient reçu des visites d'anges, ils exaltaient leur ministère, et avaient, pour ces êtres célestes, une grande vénération. Mais quel contraste sublime avec tous les êtres créés nous présente le Fils; tous les anges doivent l'adorer; tous sont ses serviteurs. Pour lui, il est vraiment Dieu: «Ton trône, ô Dieu, demeure aux siècles des siècles», est-il dit. En même temps, il est vraiment homme: «Tu as aimé la justice et haï l'iniquité; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes compagnons».

Quelle grâce merveilleuse que d'être en relation avec cette personne glorieuse, le compagnon de Jéhovah! Il prend à lui le faible petit troupeau, et, dans sa résurrection, reconnaît ceux qui le composent comme étant ses propres compagnons. (Voyez Jean 20: 17). Humanité parfaite! Grâce précieuse! Et c'est une chose si réelle, que les anges, qui sont ses serviteurs, nous servent aussi, comme nous le lisons à la fin du chapitre 1. Oh! que cette pensée remplisse nos coeurs! Tandis que nous accomplissons notre pénible voyage, ces êtres saints, qui font sa volonté, suivent nos pas, et sa volonté est qu'ils nous servent.

Dans le chapitre 2, nous trouvons d'abord des avertissements solennels adressés aux Hébreux chrétiens, afin qu'ils ne négligent point un si grand salut. Là, après avoir vu les gloires de sa personne, nous est présentée l'autorité de la parole du Seigneur Jésus. Elle a été confirmée par les apôtres qui l'avaient entendue, Dieu rendant témoignage avec eux. De nouveau, Jésus est mis en contraste avec les anges; ce n'est point à eux que le monde à venir est assujéti, mais à Lui, comme Fils de l'homme. Nous ne voyons pas encore toutes choses placées sous son autorité, «mais nous voyons Jésus». Contemplez cette vue merveilleuse. Celui qui a souffert la mort, celui qui a souffert durant sa vie ici-bas, le voilà maintenant couronné de gloire, consommé comme chef de notre salut. Et en amenant des fils à la gloire, il les prend dans l'unité avec lui-même devant Dieu. «Car, et celui qui sanctifie, et ceux qui sont sanctifiés, sont tous d'un; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler ses frères». Quelle joie pour notre précieux Sauveur de dire: «J'annoncerai ton nom à mes frères; au milieu de l'assemblée je chanterai tes louanges». «Et encore», Jésus dit: «Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés».

Et c'est de cette manière qu'il est introduit comme notre miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur. Il n'a pas ainsi pris les anges pour les amener à Dieu, mais il a pris la semence d'Abraham. Tout cela est, sans doute, spécialement adressé aux croyants qui sont de la postérité d'Abraham, mais ce n'en est pas moins plein de la plus profonde instruction pour nous dans ces derniers jours.

Vous direz peut-être: «Mais qu'est-ce que tout cela a à faire avec la perfection chrétienne? C'est totalement différent de tout ce que j'ai lu sur ce sujet». — C'est possible; mais cette épître est le traité de Dieu sur la perfection. A la vérité, ses voies ne sont pas nos voies, ni ses pensées nos pensées. Nos idées sur la perfection nous conduiraient inévitablement à la tâche ingrate de nous *considérer nous-mêmes*. Il n'en est pas ainsi de cette épître, et telles ne sont pas les pensées de Dieu. Il nous présente son Fils dans la gloire, et

nous dit: «C'est pourquoi, frères saints participants à l'appel céleste, considérez l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre confession, Jésus».

Regardez à vous-même, soyez occupé de vous-même, et vous ne manquerez pas de trouver la maigreur et la pauvreté spirituelles. Comparez-vous avec les autres et la sagesse vous fera défaut. Mais si vous désirez croître en grâce, en sainteté, en conformité avec Christ, considérez Jésus tel que Dieu le place devant nous. Ce qu'il nous faut, c'est une étude plus sérieuse de la Parole, avec plus de prières et plus de soumission à ce qu'elle nous dit.

Ensuite viennent de solennels avertissements contre l'incrédulité, puis, de nouveau, les gloires de notre grand Souverain Sacrificateur, qui a traversé les cieux, Jésus, le Fils de Dieu. C'est ce qui amène l'Esprit de Dieu à montrer quelle était la condition de ces Hébreux qui professaient être chrétiens. Ils n'avaient pas avancé vers l'état d'hommes faits. Ils n'étaient que de petits enfants quant à la vérité divine, ayant une tendance à retourner aux ordonnances de la loi. Leur condition n'est-elle pas une triste image de celle de la chrétienté de nos jours?

Les personnes dont il est question au chapitre 6, sont des Hébreux professant d'être croyants, et l'écrivain s'identifie avec eux. Conservant donc devant ses yeux toutes les gloires et la perfection du Fils de Dieu, il dit: «C'est pourquoi, laissant la parole du commencement du Christ, avançons vers l'état d'hommes faits». Or l'on n'aurait pu dire cela à ceux qui avaient atteint leur pleine croissance, c'est-à-dire à ceux qui étaient parfaits. Où auraient pu aller, en dehors de Christ, ceux qui avaient pleinement abandonné le judaïsme, ou qui en étaient sortis pour se rendre vers Christ?

Dans le judaïsme, on répétait sans cesse les mêmes choses, parce que rien n'y était rendu parfait. En Christ, tout est divinement parfait, et, par conséquent, ne peut être répété.

Voilà pourquoi nous lisons: «Ne posant pas de nouveau le fondement de la repentance des oeuvres mortes et de la foi en Dieu». Quand un Juif d'autrefois avait péché, il y avait pour lui la repentance, puis le sang de taureaux et de boucs, et, pour chaque péché, il fallait recommencer. «Combien plus maintenant, le sang de Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des oeuvres mortes pour servir le Dieu vivant». La repentance d'un Juif ne l'amenait jamais en la présence de Dieu. Le chemin des lieux saints n'était pas ouvert, de sorte que l'Israélite restait dehors. Telle était la place de l'adorateur avant la mort de Christ. Mais maintenant «il est venu, et a annoncé la bonne nouvelle de la paix à vous qui étiez loin, et la bonne nouvelle de la paix à ceux qui étaient près, car par lui nous avons, les uns et les autres, accès auprès du Père par un seul Esprit». Ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, par le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair, et ayant un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu, approchons-nous avec un coeur vrai, en pleine assurance de foi, ayant les coeurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'eau pure». N'y a-t-il pas là un contraste frappant?

Il en est de même de «la foi en Dieu». Quelque vive que pût être la foi d'un Juif au Messie qui devait venir, quelle différence ne présente-t-elle pas avec ce qu'est maintenant la foi en Dieu, par laquelle nous savons qu'il a envoyé son Fils, que nous avons la rédemption par son sang et le pardon de nos péchés! Oui, retourner de cette foi en arrière, vers celle qu'un Juif avait avant que Jésus mourût et fût ressuscité, ce serait nier que Jésus est venu en chair.

Soit encore «la doctrine des lavages et de l'imposition des mains»; ces ablutions du corps dans les cas de lèpre ou de souillures, étaient autrefois ordonnées de Dieu, et sont encore précieuses à considérer comme types et ombres. Voyez un Juif qui avait péché; il posait sa main sur la tête de la victime, et confessait son péché. Cela indiquait l'identification, et le péché était imputé à l'animal offert qui était égorgé, et le Juif était pardonné. En sa place, c'était quelque chose d'un grand prix; c'était la parole du commencement du Christ. Mais maintenant, depuis sa mort, seul sacrifice pour les péchés, retourner vers ces offrandes ou ces impositions de mains, serait méconnaître la valeur du sang de Christ, et comme le fouler aux pieds. Tout cela n'est-il pas très clair?

Considérons maintenant «la résurrection des morts et le jugement éternel». C'est un point important de la vérité. D'après l'historien Josèphe, comme aussi d'après les paroles de Marthe (Jean 11: 24): «Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour», la doctrine tenue par tous les Juifs, à cette époque, était que tous les hommes devaient mourir, qu'il y aurait une résurrection générale et simultanée de tous les morts, que tous seraient amenés devant le trône de Dieu, pour y être jugés selon leurs oeuvres, et que la sentence de jugement serait éternelle. Cette doctrine est aussi celle des Mahométans, et des églises romaine, grecque et protestante. Mais ce n'est pas la vérité complète; ce n'est que le commencement. La mort est une réalité, tout comme la résurrection des morts. Ce sont des faits; et, quand on les compare aux enseignements de la philosophie humaine, ce sont de grandes vérités. Mais la vérité parfaite ou complète, c'est la résurrection *d'entre les morts*. «Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, — et, après cela, le jugement, ainsi le Christ aussi, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent». Plusieurs autres passages confirment ce fait. Il s'écoulera au moins mille ans entre la première et la seconde résurrection (Apocalypse 20).

Et quant au jugement, la vérité fondamentale qui s'y trouve impliquée est de toute importance. Si tous doivent venir en jugement, tous seront condamnés, car tous sont coupables. De là découle l'immense valeur de la pleine et parfaite vérité sur ce point. Si j'ai à paraître devant Dieu pour être jugé, je suis perdu. Mais Christ a été offert pour porter mes péchés. Il a été jugé sur la croix comme mon substitut. Mes péchés, *tous* mes péchés ont été mis sur Lui. Voilà précisément ce qui fait la différence. Mon substitut, celui qui a pris mes péchés sur lui, a subi le jugement sur la croix, et pour moi je ne viendrai pas en jugement; mais pour ceux qui rejettent Christ, ils seront jugés devant le grand trône blanc. Comprenez-vous bien cela, mon cher lecteur? Il faut nécessairement qu'il y ait un jugement du péché. Ce jugement doit avoir eu lieu dans le passé, ou bien ce sera dans l'avenir. Grâce à Dieu, ce ne peut être l'un et l'autre. Où en êtes-vous à cet égard? «Celui qui entend ma parole, et qui croit

celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement; mais il est passé de la mort à la vie» (Jean 5: 24). Telles sont, pour le croyant, les trois divines certitudes affirmées par la bouche du Sauveur.

Ainsi la doctrine qui enseigne que tous les hommes doivent mourir, celle de la résurrection des morts et d'un jugement général à venir, sont les rudiments de la vérité; mais non la pleine vérité chrétienne. Christ venant pour ceux qui l'attendent (sans péché, à salut, ayant porté leurs péchés), au moins mille ans avant le jugement devant le grand trône blanc; voilà la vérité complète; en d'autres termes, voilà la perfection. C'est cette espérance bénie qu'attendaient tous les croyants, avant que l'église professante ne retournât au judaïsme.

Relativement à ce sujet, cher lecteur, «avançons vers l'état d'hommes faits»; et veuille le Seigneur vous donner, par son Esprit, de comprendre sa pensée renfermée dans les passages suivants: Jean 14: 1-3; Romains 8: 23; 1 Corinthiens 1: 7, 8; 15: 21, 23, 51, 52; Philippiens 3: 20, 21; Colossiens 3: 4; 1 Thessaloniciens 1: 10; 2: 19; 3: 13; 4: 13-18; 5: 23; 2 Thessaloniciens 2: 1; Tite 2: 12, 13; Apocalypse 20: 5-12.

Or ce merveilleux privilège, d'être ressuscité d'entre les morts à la venue de Christ, ou changé si l'on est vivant à ce moment, et d'être en un moment fait semblable à Lui, en contraste avec le reste des hommes qui sont laissés dans leurs sépulcres durant mille ans, et qui ne ressusciteront que pour le jugement, ce privilège montre le prix infini de l'expiation appliquée à ceux qui croient en Christ. Ainsi, retourner à la doctrine d'une résurrection générale des morts, et à un jugement universel, c'est, par ignorance sans doute, déprécier ou rabaisser la valeur de la mort de Christ.

N'allez pas penser que l'Ecriture soit en contradiction avec elle-même. Jamais cela n'arrive. «Je pensais», pourra dire quelqu'un, «que certainement Matthieu 25: 31-46, enseignait la résurrection générale de tous les morts; et que tous, brebis et boucs, seraient ensuite devant le trône du jugement». Avec quelle négligence ne lisons-nous pas trop souvent l'Ecriture! Je ne puis vous dire à quel point moi-même je fus surpris lorsque je m'aperçus, non seulement que ce passage solennel ne parle pas de *tous* les morts comme présents à ce jugement, mais qu'il n'y est pas du tout question de *morts*. Ce sont les nations des vivants sur cette terre, qui, lorsque Jésus viendra pour régner, seront traitées selon la manière dont elles auront reçu le témoignage du résidu juif, et dont elles en auront usé envers lui.

– Mais ne serons-nous pas manifestés devant le tribunal (zòma) du Christ, et récompensés selon notre travail et notre service?

– Ah! certes; et c'est une bien précieuse vérité; mais est-ce la même chose que d'être jugés pour nos péchés? Assurément non. Sondons les Ecritures, en laissant de côté tous les obstacles qui nous empêchent d'avancer vers la perfection. Les chrétiens ne se figurent pas à quel point ils sont retournés en arrière, ou plutôt, combien peu ils sont allés en avant vers la perfection.

Ne perdons pas de vue que plusieurs de ceux dont parle l'épître, et qui professaient le christianisme, étaient en grand danger de retomber dans le judaïsme. La classe de personnes,

dont il est question, comme ayant été, «une fois éclairés, et qui ont goûté du don céleste, et qui sont devenus participants de l'Esprit Saint, et qui ont goûté la bonne parole de Dieu et les miracles du siècle à venir», sont ceux que le Seigneur décrit comme «celui qui entend la parole, et qui la reçoit aussitôt avec joie, mais il n'a pas de racine en lui-même» (Matthieu 13: 20). Considérons en tremblant jusqu'où l'on peut aller, et se tromper cependant soi-même. Telle était la lumière et la saveur de Christ comme don céleste, telle était la puissance du Saint Esprit et l'autorité de la parole de Dieu, si proche aussi apparaissait le monde à venir à l'église primitive, qu'il n'était pas possible qu'une personne quittât le judaïsme, et prit place, ne fût-ce que comme professant, dans une telle scène, sans subir extérieurement un immense changement. En même temps, il y avait une grande joie. Mais, quand arrivait le temps de l'épreuve, s'il n'y avait pas de *racine*, il ne pouvait pas y avoir de fruit.

Abandonner Christ et retourner au judaïsme, c'était le crucifier de nouveau. Un homme qui aurait ainsi apostasié, pour être réintégré dans la synagogue, aurait dû renier et maudire Christ. C'est là ce qui fait la force de l'argument. Il ne fallait pas que l'on se fit d'illusion à cet égard. Autrefois, sous la loi, il y avait un renouvellement à la repentance; mais, maintenant, c'était impossible. Le rituel mosaïque était mis de côté et allait être entièrement détruit. Sans doute le Juif renégat aurait encore voulu présenter son offrande pour le péché, et imposer les mains sur la victime afin d'être renouvelé; mais c'était impossible. Terrible situation! Il exposait le Fils de Dieu à l'opprobre.

L'erreur fatale dans laquelle plusieurs sont tombés, a été d'appliquer cela à un chrétien, en disant que s'il tombait dans le péché, il serait impossible qu'il fût renouvelé à la repentance. Ce serait donc pire que pour un ancien Juif, car, pour lui, il y avait repentance et restauration. Or nous savons avec certitude, grâce à Dieu, que «si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité».

Tout devient clair, si nous comprenons qu'il s'agit ici de ceux qui abandonnent Christ pour retourner au judaïsme. Des *vrais chrétiens*, il est dit: «Mais nous sommes persuadés, en ce qui vous concerne, bien-aimés, de choses meilleures, et qui tiennent au salut, quoique nous parlions ainsi».

Il est grand temps maintenant de nous occuper de la perfection, mais je ne vois pas que nous eussions pu le faire avant que tous ces points ne fussent éclaircis; et comme nous avons ici l'épître de Dieu sur la perfection, nous ne saurions mieux faire que de suivre l'ordre que Dieu y a suivi lui-même.

Parlons donc d'abord de la sacrificature. Le principe d'une sacrificature humaine a été mis à l'épreuve en Israël durant quinze cents ans. Il y avait alors une sacrificature établie, séparée du peuple, consacrée au service et au culte de Dieu. Tous les peuples sont là pour témoigner que c'est un principe estimé de l'homme. En effet, il est digne de remarque que ce principe, quelquefois compris sous le nom de clergé et de laïcité, a été admis par toutes les religions idolâtres sur la terre. Les grossiers Bretons, comme les Grecs raffinés; les Egyptiens, d'une antiquité si reculée, aussi bien que les Chaldéens, tous ont eu leurs prêtres. Mais en Israël,

«nul ne s'arrogé cet honneur; mais seulement s'il est appelé de Dieu, ainsi que le fut aussi Aaron». Ainsi la sacrificature juive n'avait pas seulement pour elle l'antiquité, mais aussi l'autorité divine.

Tout cela est pleinement admis dans notre épître. La perfection n'existait-elle donc pas dans cette sacrificature établie? Non, car si «la perfection était par la sacrificature lévitique (car c'est en relation avec elle que le peuple a reçu sa loi), quel besoin était-il encore qu'un autre sacrificateur se levât selon l'ordre de Melchisedec?» «La sacrificature» donc «étant changée, il y a aussi par nécessité un changement de loi»; «car la loi n'a rien amené à la perfection».

Pensez maintenant à l'immense changement dont il est parlé ici. Le splendide et solennel service de la sacrificature, le système même tout entier et le ministère de la loi sont mis de côté, parce qu'ils n'amènent rien à la perfection. Le Juif avait le temple, la sacrificature, la loi et son magnifique rituel; qu'avait le chrétien? De temple matériel sur la terre, aucun, si ce n'est son corps, et l'ensemble des chrétiens, car il est dit: «Et vous êtes ce temple». Avait-il une sacrificature? Point du tout; même si Christ était sur la terre, il ne serait pas sacrificateur. Y avait-il au moins un service rituel? Pas davantage; le chrétien doit se garder de retourner vers ces misérables éléments. Si le Juif avait tout ce sur quoi l'oeil de l'homme peut se reposer avec plaisir, qu'a donc le chrétien? Sachons, cher lecteur, le voir et l'apprécier. Il a ceci: «Or la somme de ce que nous disons, c'est que nous avons un tel souverain sacrificateur qui s'est assis à la droite du trône de la majesté dans les cieux».

Laissez-moi vous donner un exemple très simple. Le matin s'est levé brillant de clarté, et toutes les lumières qui, durant la nuit, éclairaient la ville, ont été éteintes. Pourquoi? C'est que, quelque utiles qu'elles fussent dans l'obscurité, elles sont de nul usage, quand le soleil brille aux cieux. La sacrificature était, comme les lumières, utile quand régnait encore la nuit; mais maintenant la vraie lumière s'est levée et resplendit d'un éclat plus vif que le soleil de midi.

Cet unique grand souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisedec, sacrificateur et roi, avait été clairement annoncé dans les Psaumes et dans les prophètes. Et cependant, — chose triste à dire, mais très réelle, — maintenant qu'il a paru, on veut encore, dans l'église professante, une sacrificature à part, un clergé. La masse de la chrétienté, au lieu d'avancer vers la perfection, est retournée en arrière vers l'obscurité et les ombres du judaïsme.

Allumer les luminaires d'une ville en plein soleil, c'est dire que le soleil ne suffit pas. Etablir sur la terre une sacrificature humaine, c'est nier la pleine suffisance de Christ, notre seul grand souverain sacrificateur assis à la droite de la majesté dans les cieux. Que le soleil se lève, et toute autre lumière s'efface devant lui; que Christ ait devant l'âme la place qui lui appartient, et toute sacrificature autre que la sienne s'évanouira comme une nuée légère. Il a la sacrificature intransmissible; il peut sauver jusqu'à l'achèvement ceux qui s'approchent de Dieu par lui. Ayant aimé les siens, il les aime jusqu'à la fin. Il ne manque jamais à laver nos pieds, à restaurer nos âmes. Vraiment Dieu et vraiment homme, il unit la puissance infinie à

la plus tendre sympathie. Or, chers lecteurs, je vous y engage encore, étudiez, dans cette épître où elle nous est révélée, la souveraine sacrificature de Christ, et ainsi avancez, car en lui vous trouvez la perfection.

Le second point relativement à la perfection, c'est l'accès auprès de Dieu. En Hébreux 9: 1-7, nous avons la description du premier tabernacle et du service qui s'y accomplissait; puis nous lisons: «L'Esprit Saint indiquant ceci: le chemin des lieux saints n'a pas encore été manifesté, tandis que le premier tabernacle a encore sa place», et encore, que tout ce service et les sacrifices «ne peuvent pas rendre parfaits quant à la conscience». Nous parlerons plus particulièrement de la conscience quand nous en viendrons au chapitre 10; maintenant occupons-nous de l'accès auprès de Dieu. La loi et la sacrificature ne pouvaient pas amener en la présence de Dieu celui qui rendait culte. Elles manquaient en cela, ne pouvant rien achever, ni rendre parfait. Mais nous, c'est-à-dire tous les croyants, nous avons «une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus». C'est là la perfection. Je ne puis pas dire à un chrétien bien enseigné, relativement à l'accès près de Dieu: «Avançons». Il est là, il sait que c'est la place de tout enfant de Dieu par le sang de Jésus, en contraste avec le Juif sous la loi, qui ne pouvait jamais entrer. La sacrificature était impuissante pour l'y introduire. Mais Christ possède la perfection; en lui nous l'avons trouvée. Dans les lieux saints, dont il nous a ouvert l'accès, il n'y a point de distinction entre sacrificateurs et peuple, entre clergé et laïcité. Comment pourrait-il y en avoir, puisqu'ils y sont introduits tous ensemble de la même manière, comme adorateurs purifiés? Le vrai principe du clergé est: «Je suis dedans, et tu es dehors»; ou encore: «Je suis près de Dieu, et toi, tu en es loin; si loin que je dois être ton interprète auprès de Dieu, et l'interprète de Dieu auprès de toi». C'est là un mal terrible introduit dans la chrétienté. Si tout croyant a, par le sang de Jésus, la pleine liberté d'entrer dans les lieux saints, et que, cependant, une prétendue sacrificature ou un clergé établi dise ou fasse entendre aux laïques: Je suis plus près de Dieu que vous, — que faut-il en conclure? C'est, ou bien qu'il ne croit pas à la valeur du sang de Jésus, ou qu'il croit à quelque chose qui a une plus grande valeur, et qui l'amène plus près de Dieu que le simple croyant qui a seulement le sang de Jésus.

On emploie souvent des expressions telles que celle d'ecclésiastiques, etc., pour désigner des hommes qui remplissent certaines fonctions religieuses. Je n'y ferais pas grande opposition si, par là, on entendait simplement des serviteurs de Christ qui annoncent l'évangile ou qui distribuent aux brebis de Christ la parole de Dieu. Mais n'est-il pas infiniment préférable de ne pas se servir d'expressions qui font naître la pensée d'une distinction non-scripturaire et dangereuse entre un clergé et des laïques? Ne vaut-il pas mieux se servir des désignations employées par l'Écriture, telles que celles d'évangélistes, pasteurs, etc.? Et encore, en le faisant, prenons garde de ne pas attribuer ces désignations arbitrairement à certains hommes établis par d'autres hommes, et formant ainsi une véritable classe à part, un clergé, comme d'ailleurs on les nomme habituellement, tant la chose est entrée dans l'esprit de la chrétienté.

Le troisième point que nous avons à remarquer, est la perfection quant à la rédemption.

Le chrétien peut dire: «Nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés». Fait béni! Qui en dira la valeur? De quoi pouvait se prévaloir à cet égard un Juif d'autrefois? Il avait été racheté de la servitude d'Egypte, c'est vrai; mais où en était-il quant aux péchés? Le plus qu'il pouvait dire, c'est que les péchés de la nation pour toute l'année avaient été confessés sur la tête du bouc Hazazel, au jour des expiations. Le bouc était ensuite envoyé au loin, et ne revenait plus. Le sang de l'expiation avait été versé, et l'aspersion en avait été faite sur le propitiatoire. Mais, quelque précieux que ce fût comme préfigurant ce qui viendrait, cela ne pouvait donner au Juif une complète rédemption. Il pouvait dire: J'ai la rédemption pour un an, mais ; était-ce quelque chose de parfait? Si vous donnez cent francs pour racheter un pauvre esclave pendant une année, sera-ce un rachat parfait? Cela ne pourrait que lui faire sentir davantage la misère de sa condition quand il lui faudrait retourner à son dur esclavage. Non; pour lui donner une parfaite délivrance, il ne suffit pas d'une rançon incomplète, il faut payer une somme qui le libère pour toujours. Or il est écrit de notre précieux Sauveur que, «avec son propre sang, il est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption *éternelle*».

Il ne nous rachète pas pour un temps limité, cela ne serait point une oeuvre parfaite. Souvenez-vous, mon cher lecteur, que si vous avez la rédemption, elle doit être, et elle est, une rédemption éternelle. Qu'il est petit le nombre de ceux qui saisissent ce fait d'un si grand prix? Combien peu le croient! Possédez-vous pour vous-même cette rédemption éternelle par le sang de Jésus, infinie en valeur? Comment pourrait-elle être moindre qu'éternelle dans son efficacité? C'est la valeur du sang de Christ devant Dieu, pour tous ceux qui sont lavés, rachetés sur la terre et dans le ciel; et cette valeur demeure toujours la même. Est-elle pour votre âme ce qu'elle est pour Dieu?

Je puis vous dire, à vous qui ne lui avez encore jamais donné cette place, à vous tous qui parlez de messes ou sacrifices souvent renouvelés pour les péchés; et à vous tous aussi qui parlez de nouvelles applications du sang de Christ; — je puis vous dire que si réellement vous avez la rédemption, elle est éternelle. L'exemple dont je me servais plus haut, peut servir à vous le montrer. Si le rachat de l'esclave n'est pas parfait, complet et pour toujours, s'il est seulement pour un, deux, ou même dix ans, il faudra de nouveau payer pour un rachat subséquent. Mais si la rançon est entière, il n'y a plus rien à payer; il est parfaitement libre. Or si, à cet égard, vous n'avez pas avancé vers l'état d'hommes faits, si vous n'avez pas saisi, selon la parole de Dieu, que le sang de Jésus a été offert une fois pour toutes pour une rédemption éternelle, alors il est certain que, n'ayant sur la rédemption que des vues et une connaissance imparfaites, vous serez mal à l'aise, inquiets dans votre conscience, et vous voudrez avoir recours à de nouvelles applications du sang de Christ. Or l'Ecriture ne dit rien de semblable.

Mais, direz-vous, plusieurs de ceux qui professent la sainteté, parlent comme s'ils avaient constamment besoin d'une nouvelle application du sang de Jésus. — Eh bien! cela prouve simplement que ces personnes ne sont pas arrivées à l'état d'hommes faits pour ce qui concerne la rédemption. Car elles devraient savoir, avec tous les chers enfants de Dieu, que chaque chrétien a une rédemption éternelle en Christ; or une rédemption éternelle est une

rédemption parfaite; il n'y a, rien à ajouter ni à renouveler. Ainsi il faut avancer jusqu'à ce que vous ayez saisi cette perfection en Christ.

Le quatrième point sur lequel je veux appeler votre attention est la perfection quant à la conscience. Il nous est enseigné très clairement que la loi ne pouvait jamais donner cette perfection.

«Car la loi, ayant l'ombre des biens à venir, non l'image même des choses, ne peut jamais, par les mêmes sacrifices que l'on offre continuellement chaque année, rendre *parfaits* ceux qui s'approchent. Autrement n'eussent-ils pas cessé d'être offerts?» (Hébreux 10: 1, 2).

Pesez chaque expression de ce chapitre. Le sang de taureaux et de boucs ne peut absolument pas ôter les péchés. Alors nous entendons le Fils éternel, dans les conseils du passé, s'engageant à venir et à accomplir, coûte que coûte, cette oeuvre immense, impossible à tout autre. «Voici», dit-il, «je viens, pour faire ô Dieu, ta volonté». Ces paroles sont deux fois répétées. «Il ôte le premier» (la loi qui n'amène rien à la perfection), «afin d'établir le second; c'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ, faite une fois pour toutes».

C'est une merveilleuse profondeur. Quelle parfaite consécration, quelle séparation pour Dieu! Mais ce n'est point par un acte de nous-mêmes que nous sommes ainsi sanctifiés. C'est Lui qui a parlé, c'est Lui qui a accompli. «Voici, je viens, pour faire, ô Dieu, ta volonté». Oh! puisse cette offrande unique du corps de Jésus Christ, faite une fois pour toutes, avoir sa vraie place devant votre âme. Remarquez bien que tous nos péchés, — je parle à ceux qui sont sauvés, — tous nos péchés ont été mis sur Lui, et qu'alors tous nos péchés étaient futurs. Aucun sacrifice n'aurait pu répondre aux besoins de notre conscience, parce qu'aucun n'aurait pu satisfaire aux exigences de Dieu. Les offrandes d'autrefois ne pouvaient ôter le péché. «Mais celui-ci, ayant offert un seul sacrifice pour le péché, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu». Y eût-il jamais une gloire semblable à celle-là? Eh bien! l'efficace du sacrifice dure pour nous autant que la gloire pour Lui. «Car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à *perpétuité* ceux qui sont sanctifiés». Croyez-vous cela? Pouvons-nous aller au delà? Peut-il y avoir une perfection plus grande que celle-ci: «*parfaits à perpétuité?*» Ce qui est infini n'a pas besoin d'être répété, et ne peut pas l'être. Un acte d'un prix infini, l'offrande du corps de Jésus faite une fois pour toutes, rend parfaits pour toujours ceux qui sont sanctifiés.

Si donc nous avons atteint cette perfection par cette seule offrande, alors, adorateurs purifiés une fois pour toutes, nous n'avons plus aucune conscience de péchés. On peut encore avoir conscience d'un péché commis ou d'un manquement, et il y aura alors certainement repentance et confession à Dieu, ce qui est la voie de Dieu pour rétablir dans l'âme la communion avec Dieu, laquelle a été interrompue. C'est le lavage d'eau par la Parole. Mais, quant à la conscience, tous les péchés ont été portés par Jésus, et ont été jugés; ainsi ils ont été ôtés, et ne peuvent plus être rappelés. «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités». Dieu l'a déclaré, et il y a deux témoins de cette vérité: le Fils de Dieu, qui, ayant achevé son oeuvre, est assis à la droite de Dieu, et le Saint Esprit, qui est aussi un

témoin pour nous. Puisse Dieu nous accorder d'apprécier plus hautement cette perfection que nous avons en Christ: «*Parfait à perpétuité!*» Nul qui comprend réellement la portée de ces paroles, ne peut parler de nouvelles applications du sang de Christ, ou de sacrifices réitérés pour les péchés. Tout cela est mis de côté; ce qui subsiste seul, c'est l'unique sacrifice et la perfection à perpétuité. «Or là où il y a rémission de ces choses (péchés et iniquités), il n'y a plus d'offrande pour le péché». Oh! prenons notre heureuse place au dedans du voile, «ayant, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus».

Une chose sur laquelle il est bon d'insister, c'est que dans tout ce qui a passé devant nous, il n'est parlé de quoi que ce soit que nous ayons à acquérir. Ce qui nous a été présenté, c'est la perfection qui appartient à tout enfant de Dieu. Il peut n'être qu'un tout petit enfant et ignorer ces choses, mais cela n'importe, elles existent, c'est la réalité, elles lui appartiennent. Nous voyons, en effet, que cet enseignement est adressé à ceux qui n'étaient que de petits enfants, et qu'il leur fut écrit pour les conduire à la perfection. Remarquez de plus que cette perfection n'est pas en eux, mais dans le Christ Jésus.

– Vous doutiez-vous, mon cher lecteur, qu'il y eût, dans cette épître, tant de choses sur la perfection?

– Non, diront plusieurs, nous ignorions même qu'il en fût question le moins du monde.

– Eh bien! voyez-vous maintenant que la perfection en Christ est mise en contraste direct avec la loi, qui n'amène rien à la perfection? La sacrificature humaine n'a non plus rien amené à la perfection, mais notre grand Souverain Sacrificateur a achevé parfaitement l'oeuvre de l'expiation, et, maintenant, ayant été consommé, il est assis à la droite de la majesté dans les cieux, pouvant sauver entièrement, — et il le fera, — tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui.

Sous la loi, le voile cachait Dieu à l'homme maintenant le voile est déchiré, et la seule vraie place de tout enfant de Dieu est au dedans et non en dehors du voile.

Et quant à la rédemption, il était impossible que la mort de Jésus, d'une valeur infinie, n'obtînt qu'une rédemption du péché imparfaite et d'une durée limitée, elle doit être et elle est une rédemption parfaite et ETERNELLE. Don précieux et inestimable! O mon âme, bénis le Seigneur!

Et, comme nous l'avons vu, quant à la conscience, les sacrifices de la loi ne pouvaient jamais rendre parfaits ceux qui s'approchaient; mais la seule offrande du corps de Jésus Christ, par laquelle nous sommes sanctifiés, rend parfaits à perpétuité. La grâce s'élève ainsi bien au-dessus de toute pensée humaine. Mais cette vérité ne peut être reçue que par la foi, qui s'incline avec soumission devant la parole de Dieu.

Peut-être dites-vous: «Tout cela est bien, mais si, dans un moment de tentation, je viens à tomber et pécher, ne perdrai-je pas à la fois toute cette perfection que j'ai en Christ?» — Voilà précisément où la loi manquait: il fallait constamment une répétition de sacrifices. Il n'en est pas ainsi du sacrifice de Christ offert une fois pour toutes. Dans tout l'ensemble des vérités

chrétiennes, il n'y en a point qui, plus que ceci, soit pour l'âme une pierre de touche, pour montrer si l'on est sur un terrain juif ou chrétien. Si je demande une nouvelle aspersion du sang, je suis sur le terrain juif, et non sur celui de la perfection à perpétuité par l'unique offrande du corps de Christ. Tous ceux qui, par des messes ou la répétition de l'aspersion du sang, cherchent quelque soulagement pour leur âme, rabaisent la mort du Fils de Dieu au niveau des sacrifices de taureaux et de boucs.

«Mais», direz-vous encore, «que faire des péchés du croyant?»

– Voilà justement le noeud de la question. Tout a été fait sur la croix.

– Quoi, mes péchés à venir?

– Je ne dois jamais parler ni penser, comme si je devais commettre des péchés à l'avenir.

– C'est vrai; mais, si je viens à pécher, n'est-ce pas quant à maintenant un péché futur?

– Oui, mais, sous ce rapport, ne voyez-vous pas que tous nos péchés étaient futurs quand Christ est mort sur la croix pour les expier? Est-il mort pour quelques-uns de nos péchés seulement ou pour tous? Il a été avant tout notre substitut pour tous nos péchés, qui, sans exception, étaient futurs. Tout, quant à nos péchés, a été réglé dans la glorieuse personne de Celui qui a pris notre place, Jésus Christ, le Fils de Dieu, et si parfaitement réglé, que, pour ce qui concerne la conscience, nous sommes parfaits à perpétuité. Ce précieux sang, versé une fois pour toutes, nous purifie de tout péché. Et si vous marchez dans la lumière, vous le savez. Oh! combien peu d'âmes donnent à ce sacrifice la place qui lui appartient. Béni soit Dieu de ce que devant Lui, il a sa vraie valeur. Dieu voit le sang et dit: «Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités. Or là où il y a rémission de ces choses, il n'y a plus d'offrande pour le péché». S'il n'en était pas ainsi, si tous nos péchés n'avaient pas été mis sur Lui, alors il aurait dû souffrir plusieurs fois depuis la fondation du monde.

Vous direz encore: «Mais si le croyant a péché, le Saint Esprit n'est-il pas attristé? Le croyant n'éprouve-t-il pas de la détresse d'âme et une interruption dans sa communion avec Dieu? Que doit-il faire, dans ce cas, s'il ne peut recourir à une nouvelle application du sang de Christ?»

– Qu'il aille à Dieu son Père faire confession de son péché; c'est le seul moyen de recevoir le pardon. «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, et nous purifier de toute iniquité». Pour celui qui, ayant abandonné le judaïsme, avait pris sa place dans le christianisme en professant croire en Jésus Christ offert une fois pour toutes, s'il venait à commettre le terrible péché volontaire de retourner aux divers sacrifices pour le péché prescrits par la loi, il trouvait que de tels sacrifices n'existaient plus, et que, sur ce fondement, il n'y avait plus de miséricorde, mais une certaine attente terrible de jugement. Lisez les solennels avertissements qui se trouvent à la fin du chapitre 10.

Si tout cela est vrai, comme il l'est, combien n'est-il pas important d'avoir foi, une foi inébranlable, dans l'efficacité permanente de cet unique sacrifice pour les péchés, offert une fois pour toutes. Il est certain qu'il l'a été, et n'est-ce pas pour nous encourager à saisir par la

foi, sans hésiter, ces précieuses réalités, que le Saint Esprit amène maintenant devant nous la nuée de témoins qui ont cru Dieu? (Lisez le chapitre 11).

Que trouvons-nous maintenant dans le chapitre 12? C'est la COURSE. La course par laquelle les hommes commencent leurs livres sur la perfection, Dieu la place à la fin du sien. N'est-ce pas frappant?

Dans tous les ouvrages que j'ai lus sur ce sujet, j'ai trouvé la course d'abord; tantôt plus longue, tantôt plus courte, mais toujours en premier lieu. La perfection est à la fin de la course; elle en est le but. Remarquez maintenant le contraste. Dans cette épître, il y a dix chapitres destinés à dérouler devant nous les perfections de Christ, et à nous faire voir comment, par son oeuvre, nous sommes rendus parfaits à perpétuité; puis vient un chapitre qui montre l'immense importance de saisir ces choses par la foi; ensuite seulement nous arrivons à la course pratique. La méthode de Dieu est la seule bonne; toutes les autres sont fautives. Si donc jusqu'à présent vous avez couru après la sainteté dans un mauvais chemin, en lui tournant le dos, vous étonnerez-vous d'avoir été désappointés?

Mais venons-en à la course. Elle doit être courue avec patience. On n'arrive pas au bout tout d'un coup, d'un seul bond, par un seul acte de foi. Israël n'a pas franchi d'un saut le chemin d'Egypte en Canaan. Non; il ne faut pas, faites-y attention, porter les yeux l'un sur l'autre, ni sur vous-même, mais les fixer sur Jésus. — Oh! quelle a été sa patience! Combien n'a-t-il pas enduré! Considérez-le. Détournez vos regards de toute autre chose; contemplez Jésus. Je vois des personnes professant la sainteté, s'attacher à toutes sortes de systèmes humains où le mal règne. Elles ne les mettent pas de côté; elles n'en sortent pas; il n'y a pas de séparation d'avec l'iniquité. Ah! ce n'est point là la course. Pensez-y sérieusement. «Que quiconque prononce le nom du Seigneur se retire de l'iniquité». Sans doute le sentier où l'on suit Christ est étroit et bordé d'épines, mais son éclat va en augmentant jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection. «Considérez celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes».

– Il y a une chose sur laquelle je ne sais pas au clair, dira mon lecteur, et, avant d'aller plus loin je désire vous la dire.

– Quelle est-elle?

– Eh bien, si Dieu nous reçoit ainsi au de(tans du voile, comme des adorateurs rendus parfaits à perpétuité par la seule offrande de Christ, ne semble-t-il pas qu'il passe légèrement sur nos péchés et nos manquements? Je ne veux pas dire qu'il en ait tenu peu de compte à la croix, mais sa manière d'agir avec nous maintenant paraîtrait indiquer qu'il en fait, pour ainsi dire, bon marché.

– Je suis bien aise que vous ayez exprimé cette pensée; elle nous amène justement à ce qui suit dans le chapitre 12. Mais d'abord remarquez que Dieu ne nous traite plus comme pécheurs, mais comme fils: «Car celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée». Etudiez tout ce sujet de la discipline paternelle; n'est-il pas là parfaitement à sa place, s'appliquant à chaque fils? Pour ma part, je rends grâce à Dieu mon Père pour toute

la discipline qu'il a exercée envers moi depuis quarante années. C'est un sujet vaste et profondément utile à méditer pour l'enfant de Dieu.

Notre position dans une perfection perpétuelle en Christ, par le moyen de l'offrande unique qu'il a faite de lui-même, ne doit pas être confondue avec la sainteté pratique. Un chrétien ne peut pas demander à Dieu d'être parfait pour toujours. Il l'est; c'est une chose faite et qui ne peut être répétée. Comment le serait-elle? Il ne peut y avoir deux perfections à perpétuité. Notre grand souverain sacrificateur a accompli l'oeuvre qui nous a introduits pour toujours dans cette perfection. Mais le chrétien ne saurait trop rechercher la sainteté pratique, ni trop prier pour être rendu capable d'y marcher. Cette sainteté est l'objet que notre Père a en vue pour nous dans toute la discipline qu'il exerce. C'est «pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté», et, plus tard, cette discipline «rend le fruit paisible de justice à ceux qui sont exercés par elle».

Ayant donc appris ce qu'est la perfection en Christ, ou bien nous étant avancés vers elle, puis ayant vu quel est l'objet que Dieu se propose quand il nous afflige et nous discipline, avec quel à propos viennent les exhortations qui suivent: «Poursuivez la paix avec tous, et la sainteté sans laquelle nul ne verra le Seigneur». On ne peut renverser, l'ordre divin. Nous ne devons pas commencer par poursuivre la sainteté, dans le but d'arriver à la perfection en Christ. Il faut d'abord que nous connaissions l'heureuse place qui nous est donnée au dedans du voile, comme parfaits à perpétuité; et ensuite Dieu doit rester devant l'âme comme la mesure de la sainteté que nous devons poursuivre diligemment; il n'y en a pas de moindre.

Grâces soient rendues à Dieu pour la clarté de sa Parole. Si c'est lui qui se trouve ainsi placé devant l'âme, on ne suivra pas les hommes; on cheminera avec ceux qui marchent dans la lumière de sa présence. Qu'est-ce que poursuivre la sainteté? Ce n'est pas seulement être victorieux de nos convoitises bien que cela soit vrai aussi grâce à Dieu; mais c'est se séparer réellement de toute espèce de mal. Cela coûtera beaucoup, sans doute; mais ne pouvez-vous pas dire: Seigneur, délivre-moi de tout ce qui est un obstacle à une sainte communion avec toi? Le résidu croyant des Hébreux était appelé à sortir hors du camp du judaïsme, vers le Christ Jésus, en portant son opprobre. La personne d'un Christ rejeté, en dehors du monde religieux, était alors, comme maintenant, la pierre de touche d'une fidélité parfaite.

Si vous faites attention aux sept épîtres adressées aux églises, et qui décrivent les phases successives de l'histoire de la chrétienté (Apocalypse 2 et 3), vous verrez que Thyatire présente un tableau exact de l'état de l'église romaine, tandis que Sardes, de son côté, retrace, avec tout autant de vérité, l'état des églises protestantes. Mais en Philadelphie nous voyons un faible résidu rassemblé en dehors du camp et attaché à la personne de Jésus, «le saint, le véritable». Cela n'a-t-il rien qui nous frappe? Ne savons-nous pas que la chrétienté, papiste ou protestante, est dans cet état triste et honteux où elle a abandonné la vérité de Dieu? Au milieu de cette confusion, Jésus, le précieux Jésus, est placé devant nous par l'Esprit de Dieu, et si nous désirons poursuivre la sainteté, c'est Lui qu'il faut suivre. «Sortons donc vers lui, hors du camp, portant son opprobre».

Loin de moi la pensée d'écrire un seul mot qui tende à affaiblir un sincère et sérieux désir de sainteté. Je souhaite du plus profond de mon âme insister sur sa nécessité, Dieu m'en est témoin; mais il faut que le véritable objet soit devant nous, et c'est Christ, en dehors du camp. Vous sortiez, je suppose, vêtu d'habits propres, et vous me dites: «Je désire beaucoup ne pas me salir»; puis je vous vois vous avancer dans un endroit rempli de boue et d'ordures. Puis-je croire au sérieux de votre désir? Or quel est l'état de la chrétienté au milieu de laquelle nous nous trouvons? «Mystère, Babylone». Oh! ne nous contentons pas de parler de sainteté, mais sortons de Babylone, coûte que coûte. «Sortez du milieu d'elle, mon peuple»; Voilà la parole du Seigneur, et c'est certainement quelque chose de tout à fait pratique. Ayons donc devant nos coeurs Jésus, le saint et le véritable.

Après avoir ainsi parcouru rapidement cette épître sur la perfection chrétienne, — et j'espère que ces lignes seront pour vous une introduction simple à sa lecture, — je désire, dans la seconde partie de ce petit écrit, appeler votre attention sur d'autres portions des Ecritures qui traitent de ce sujet d'une importance si majeure. En le faisant j'aurai surtout en vue deux choses: notre position devant Dieu en Christ, et notre état, — savoir Christ en nous.

Ce sont deux choses qui vont toujours ensemble dans les Ecritures: si vous êtes en Christ, Christ est en vous. Cependant elles ne sont jamais confondues, mais tenues soigneusement distinctes l'une de l'autre.

Occupons-nous d'abord de ce que dit l'épître aux Romains sur ce sujet.

En premier lieu, quant à la position: «Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu»; cela s'applique aux gentils sans loi, aussi bien qu'aux Juifs sous la loi. Ainsi, tous étant pécheurs, personne, sur le fondement de la loi, ne peut subsister devant Dieu. L'homme est coupable, et, par conséquent, des oeuvres de loi ne peuvent le justifier.

«Mais maintenant, sans loi, la justice de Dieu est manifestée». La justice de Dieu ne peut être que parfaite, comme tout ce qui est de Lui. Comment cette justice a-t-elle été manifestée, en rapport avec l'homme, puisque l'homme est coupable et sous le jugement? La réponse est très claire: c'est la propitiation par le sang de Jésus, à laquelle rendent témoignage la loi et les prophètes. Ce précieux Sauveur est ainsi placé de nouveau devant nous. Contemplez la croix de notre adorable Seigneur. Qu'y voyez-vous? Une personne infinie; un sacrifice d'une valeur infinie. Oh! voilà ce qui explique la parfaite justice de Dieu, lorsqu'il supportait les péchés des saints d'autrefois, et ce qui montre aussi la parfaite justice de Dieu maintenant, lorsqu'il justifie celui qui est de la foi de Jésus. Oui, sur ce principe Dieu a été juste en imputant la justice aux David et aux Abraham. Ils crurent Dieu, et cela leur fut compté à justice. (Voyez chapitre 4).

«Or ce n'est pas pour lui seul qu'il a été écrit que cela lui a été compté, mais aussi pour nous, à qui il sera compté, à nous qui croyons en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses, et a été ressuscité pour notre justification». Nous avons ici les deux choses de la valeur desquelles dépend notre position devant Dieu quant aux péchés.

«Lequel a été livré pour nos offenses». Était-ce un sacrifice parfait, ou imparfait? Remarquez-le bien; ce n'est pas une oeuvre faite par nous, mais pour nous; une oeuvre accomplie par quelqu'un qui est parfait, par le Fils de Dieu, et qui doit être aussi parfaite que Dieu lui-même. Dieu l'a reconnue, montrée et déclarée telle, car il a ressuscité Christ d'entre les morts. «Il a été ressuscité pour notre justification». N'est-ce pas là quelque chose de parfait? Nous sommes pour toujours justifiés de nos péchés qui ont été mis à sa charge, qui ont été placés sur Lui. Contemplez cet Homme glorifié, assis à la droite de Dieu. Peut-il être dans une position plus parfaite? Certainement non. Eh bien, il a été ressuscité pour notre justification à nous, qui croyons en Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts. Dieu le dit, et je le crois. Ce que Jésus est là-haut, nous sommes comptés comme l'étant aussi.

«Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ». Cette paix est-elle parfaite ou imparfaite? Tout est de Dieu, et ne saurait être imparfait. Il a livré son Fils pour nos offenses; il l'a ressuscité pour notre justification; ainsi la paix qui lui appartient, à lui qui a porté une fois nos péchés comme notre saint substitut, cette paix est et doit être la nôtre. Sa paix à lui peut-elle être plus parfaite? Non; eh bien! il en est, de même de la nôtre.

Je ne puis pas demander à Dieu d'être justifié; je le suis. Je ne puis pas davantage prier pour avoir la paix avec Dieu: c'est une chose faite. Je puis prier pour que la paix de Dieu garde mon coeur; mais prier pour avoir la paix avec Dieu, ou pour demander que cette paix soit plus parfaite, ce serait mettre en doute le témoignage de Dieu qui déclare que la paix est faite. Si grande est la valeur du précieux sang de Christ, qu'il n'y a plus aucune offense entre le croyant et Dieu. En dehors de cette oeuvre de Christ, nous ne pourrions nous tenir devant Dieu sans être entièrement consumés. Mais maintenant, même dans la plus complète manifestation de ce que Dieu est, il y a une paix parfaite avec lui.

L'apôtre, dans cette épître, insiste sur ce point et l'établit de la manière la plus décisive, avant que de dire un seul mot sur la sainteté pratique. Quel parfait accès nous trouvons aussi, non par des intercesseurs humains, ni par des sentiments, mais par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu!

Si nous connaissons cette précieuse et parfaite vérité; si, par grâce, nous l'avons reçue, nous nous glorifions même dans les tribulations, et nous sommes scellés du Saint Esprit. «L'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné». O mon cher lecteur! êtes-vous encore éloigné comme un Juif d'autrefois, implorant Dieu pour la possession de ces choses? Ou bien avez-vous été approché, et pouvez-vous rendre grâce pour ces bénédictions qui toutes sont de Dieu?

Arrêtez-vous sur ces paroles: *l'amour de Dieu*. Jamais mes yeux ne se portent sur quelque fleur, sans que ma pensée ne s'élève vers les choses d'en haut. La pluie descend des cieux sur la plante, et la rosée pénètre chaque feuille. Cette pluie et cette rosée descendent jusqu'aux racines mêmes et se répandent dans toute la plante. Voyez alors comme chaque fleur s'épanouit au soleil du matin, et verse au loin ses doux parfums. Tout cela est de Dieu. De

même le Saint Esprit répand et fait pénétrer l'amour de Dieu du ciel dans le coeur, jusqu'à ce qu'il l'en ait rempli tout entier. Alors le regard de l'âme se tourne vers Christ, le soleil de justice, et le doux parfum de la louange monte vers Dieu. O Dieu d'amour! sois béni! Que tes voies sont parfaites! Ce n'est pas mon amour, mais c'est l'amour de Dieu; et cet amour, il l'a constaté envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous.

La perfection en Christ est montrée ici avec une plénitude telle que les paroles manquent pour l'exprimer. Les mots «beaucoup plutôt» se trouvent répétés cinq fois depuis le verset 9 jusqu'à la fin du chapitre. Lisez les versets 9 et 10. N'y voyez-vous pas l'amour parfait de Dieu envers nous? «BEAUCOUP PLUTOT donc, ayant été maintenant justifiés par son sang, serons-nous sauvés de la colère par lui. Car si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, BEAUCOUP PLUTOT, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie».

N'est-ce pas là un amour parfait? S'il ne l'avait pas été, si le sacrifice de Christ ne nous eût pas sauvés de tous nos péchés et que nous fussions encore exposés à périr, quelle triste chose! Mais ici, il n'y a pas une telle imperfection. Croyez-vous à cet amour parfait de Dieu? Alors, vous serez conduits à une parfaite joie en Dieu. «Et non seulement cela, mais aussi nous nous glorifions (ou réjouissons) en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant reçu la réconciliation». Ainsi se termine la première partie de notre épître. Nous sommes parfaitement justifiés de tous nos péchés; nous avons une paix parfaite avec Dieu et un parfait accès; nous sommes scellés du Saint Esprit, l'amour parfait de Dieu, non seulement nous est révélé, mais est versé dans nos coeurs; nous sommes parfaitement sûrs que Celui qui nous a sauvés nous sauvera jusqu'à la fin, et ainsi nous avons la joie en Dieu.

Et faites bien attention qu'en tout cela il n'est question de rien de progressif; c'est la position bénie qui appartient à chaque chrétien. Quant aux péchés, tout est parfaitement réglé.

Et maintenant parlons du péché.

– Que voulez-vous dire? Je n'ai jamais su qu'il y eût une différence entre le péché et les péchés.

– Quoi! il n'y aurait pas de différence entre les péchés que nous commettons, et cette nature pécheresse, déchue, cet esprit charnel, qui les commet ou qui nous conduit à les commettre? Vous pouvez voir facilement que c'est *le péché*, et non *les péchés*, qui est entré dans le monde par un seul homme, Adam, et qu'ainsi la mort a passé sur tous les hommes. Lisez le chapitre 5 de l'épître aux Romains, versets 12-21; ne remarquez-vous pas que si beaucoup de mal est entré par le premier Adam, beaucoup plus de bien est entré pour ceux qui sont en Christ, par Christ, le second homme? Si le péché et la mort sont venus par Adam, la vie éternelle et une justice qui subsiste à jamais, sont venues par Christ. Que vos yeux donc se reposent sur Christ, mais sur Christ ressuscité d'entre les morts. Celui qui est l'Eternel a passé par la mort pour nous, afin d'être le commencement d'une nouvelle création de Dieu. Ainsi nous sommes justifiés et nous avons la vie éternelle; et la vie qui nous est communiquée

est au delà et en dehors de la mort, dans une justice qui subsiste pour toujours, une justice parfaite. Nous nous trouvons donc de nouveau en présence d'une perfection divine. Peut-il y avoir une vie chrétienne plus parfaite ou plus élevée que cette vie de résurrection? La vie éternelle dans la résurrection, c'est celle qui appartient à tout vrai chrétien, à quiconque est passé de la mort à la vie. Regardez vers Celui qui est saint et haut élevé, vers Christ ressuscité et assis à la droite de Dieu; la vie qu'il possède est votre vie. En trouverez-vous une plus élevée? Il a donc été ressuscité d'entre les morts pour être notre justice; il l'est «sur tous ceux qui croient», il l'est toujours et cette justice reste toujours la même. Peut-il y en avoir une plus parfaite? Où trouverons-nous, pour nous couvrir, une robe plus magnifique? Y a-t-il quelque chose qui surpasse ce qui est le plus excellent?

– Attendez un moment. Je suis un peu troublé. Vous dites qu'un seul sacrifice, parce qu'il est parfait, a parfaitement ôté nos péchés, et que nous sommes pour toujours justes en Christ. N'y a-t-il pas danger, avec une telle pensée, que nous tombions dans l'insouciance à l'égard du péché; dans l'antinomianisme, en fait? Ne serons-nous pas portés à dire: Demeurons dans le péché?

– Eh bien! lisez avec soin le chapitre 6, et la difficulté disparaîtra.

– Je serai bien aise d'examiner avec vous ce chapitre. J'ai souvent entendu parler sur ce qu'il renferme, sans pouvoir m'en rendre exactement compte. Il semblerait que plusieurs aient atteint quelque chose de semblable à ce qui est dit de la mort du vieil homme. C'est, sans doute, la complète destruction du péché en eux, de sorte que le vieil homme est, d'une manière ou d'une autre, rendu pur par la foi. Ce chapitre décrit-il un état de pureté auquel on arrive, et qui est vrai de certains chrétiens et non des autres?

– Examinons la chose de près. L'objet de ce chapitre est de montrer combien il serait insensé de supposer que la grâce nous permet de demeurer dans le péché. Dieu nous garde même de penser que nous puissions, non seulement commettre le péché, mais y demeurer. Nous devrions savoir une chose, c'est que «nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, nous avons été baptisés pour sa mort»; c'est-à-dire que nous tous qui sommes chrétiens, nous avons pris notre vraie place comme morts au péché avec Christ, la chose étant symbolisée par l'ensevelissement dans le baptême. Des personnes mortes demeurent-elles dans le péché? Or telle est la place que nous avons prise: morts avec Christ, ressuscités avec Christ (*). Dans la mort, les choses vieilles ont pris fin; en Christ ressuscité, toutes choses sont faites nouvelles. Tous les chrétiens devraient aussi savoir «que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché». Cela étant compris, dites-moi qui a crucifié le vieil homme? Est-ce quelques-uns seulement et d'autres non?

(*) Ce dernier point «ressuscités», n'est pas traité dans l'épître aux Romains, mais dans celles aux Ephésiens et aux Colossiens.

Quand est-ce que le vieil homme a été crucifié? Certainement ce n'est pas par un acte de foi; mais c'est Dieu qui a ainsi jugé mon péché, mon vieil homme charnel, dans la personne du

divin substitut. «Il a été fait péché pour nous». Or quand nous venons à croire, la foi nous identifie avec Lui. Nous acceptons le jugement de Dieu, non seulement sur nos péchés, mais sur nous-mêmes, et c'est ce que montre l'acte extérieur du baptême.

Prenons donc garde de mettre de côté la croix, en faisant de tout cela un acte personnel. A la croix nous voyons le juste jugement de Dieu sur notre moi orgueilleux et plein de péché. Là «je suis crucifié avec Christ», et, ayant ainsi accepté la crucifixion, nous justifions Dieu. Et si nous avons ainsi accepté cette place de mort au péché, dans ce sens, nous avons crucifié la chair avec les passions et les convoitises. Comment y marcherions-nous donc? Loin de nous cette pensée.

C'est un précieux chapitre, et je vous conjure de le lire avec attention et sérieux; mais n'oubliez pas qu'il exprime la position de tout chrétien. Il est possible qu'il ne le comprenne pas, mais il est de toute importance pour une marche sainte que l'on en ait l'intelligence. Pesez-en chaque expression. Est-il question de notre état effectif? Evidemment non, sans cela pourquoi y serait-il dit: «De même vous aussi, *tenez-vous* vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivant, à Dieu dans le Christ Jésus». Quand nous verrons le Seigneur, et que, dans la gloire, nous serons effectivement semblables à lui, dans une humanité sans péché, alors nous n'aurons pas à nous tenir pour morts au péché, nous le serons réellement.

Vous ne dites donc pas que le croyant puisse être pur intérieurement et dans un état sans péché?

– Comment le pourrais-je, quand je lis immédiatement après les dernières paroles citées: «Que le péché ne règne donc point dans votre corps mortel, etc.» (versets 12-14). Si le croyant était pur, sans péché, ces exhortations n'auraient absolument aucun sens. C'est une fatale erreur, enseignée de nos jours, que celle qui affirme que notre vieille nature charnelle peut être purifiée du péché par un moyen quelconque. «Ce qui est né de la chair est chair; et ce qui est né de l'Esprit est esprit». La doctrine des deux natures est de la plus haute importance. La vieille nature n'est jamais changée ni améliorée; devant Dieu elle a été jugée à la croix, et ensevelie dans le sépulcre de Christ. Et ainsi *notre position* est complètement celle de ressuscités en Christ.

– Je présume donc que pour vous la lutte désespérée de Romains 7, est la vraie expérience chrétienne?

– Certainement non.

– Qu'est-elle donc? Est-ce l'expérience d'une personne irrégénérée?

– Non plus, car ce serait dire qu'un homme irrégénéré peut prendre plaisir à la loi de Dieu.

– Comment donc faut-il comprendre ce chapitre?

– Il nous décrit la lutte sans espoir d'une âme vivifiée, mais sous la loi; qui, dans cet état, sent la responsabilité où elle se trouve d'observer la loi, qui le désire même sérieusement, mais qui n'en a pas la puissance. Le fait que cette question soit amenée dans une partie si

avancée de l'épître, m'a souvent frappé. Mais nous voyons par là que l'on peut connaître le pardon et la justification avant d'avoir appris ces solennelles leçons.

– Mais si ce n'est pas l'expérience chrétienne, d'où vient que tant de chrétiens se trouvent dans cet état?

– C'est parce que beaucoup de chrétiens sont sous la loi, comme s'ils étaient dans la chair, espérant vainement d'être capables d'observer la loi. Là où cette expérience est réelle et profonde, elle est très salutaire à l'âme quand la délivrance arrive. Nous avons à apprendre notre extrême faiblesse. Dans le chapitre 7, nous voyons les droits et les exigences de la loi sur quelqu'un qui est impuissant pour y satisfaire. Je fais les choses que je hais; il n'y a en moi, misérable homme, aucune ressource. Mais quand je connais que l'on est délivré de la loi par le corps du Christ, et que je l'accepte, étant mort dans ce en quoi j'étais tenu, alors je trouve la délivrance, et «je rends grâces à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur». Et quand j'ai ainsi trouvé la pleine délivrance en Christ, la chair (je veux dire le vieux «moi», ma vieille nature) est-elle meilleure qu'auparavant? Pas le moins du monde, car voici les paroles qui suivent la délivrance: «Ainsi donc, moi-même, de l'entendement, je sers la loi de Dieu; mais de la chair, la loi du péché».

Pourquoi cela est-il dit après la délivrance? De peur que nous ne supposions qu'il y a quelque purification intérieure de la vieille nature. Je puis la tenir pour morte, mais je dois toujours marcher dans la crainte du Seigneur, car si la chair agit, même dans le saint le plus affranchi, c'est du péché; et si elle n'agit pas, elle n'en est pas moins toujours là, et c'est toujours la chair. Mais hélas! nous bronchons tous, quoique nous ne le dussions pas, de sorte que si nous, qui sommes affranchis, nous disons être sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous.

– Mais alors il doit y avoir condamnation

– Non; c'est justement ce qu'il n'y a pas pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. Faisons attention à ce premier verset du chapitre 8. Il nous fait voir quelle est la position de tout vrai chrétien. Peut-il y en avoir une plus parfaite?

– Attendez; comment cela peut-il être si la vieille nature qui est toujours en nous, est péché?

– Elle l'est certes, et le demeure. Si elle ne l'était pas pourrait-elle convoiter? Elle doit être péché, puisque du moment qu'elle agit, il y a des péchés.

– Comment donc peut-il ne point y avoir de condamnation?

– Sous la loi, je sais que cela aurait été impossible.

«Car ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, A CONDAMNE LE PECHE DANS LA CHAIR.

Par là je vois clairement qu'il n'y a pas de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus, car tout a été condamné sur la croix: le péché et les péchés. Et si tout a été condamné en Lui, il n'y a maintenant plus rien à condamner qui ne l'ait déjà été. Oh! quelle délivrance pour l'âme! La position de l'homme en Christ est absolument parfaite: il n'y a rien à condamner.

– Quoi! pas même mes péchés?

– Non; ils ont été parfaitement jugés dans la personne du saint substitut, le Fils de Dieu.

– Et le péché qui est dans la chair, n'appelle-t-il pas sur moi la condamnation?

– Non; il est aussi jugé. Morts avec Christ, ressuscités avec Christ; point de condamnation en Christ: voilà la perfection chrétienne.

Venons-en maintenant à l'état du croyant. Comment a-t-il été pourvu à ce que sa vie ou sa marche soit sainte? Quelle puissance lui a-t-il été donné pour cela? Voici la réponse: «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort». Il y a une chose certaine, c'est que vous ne pouvez être en Christ, sans que Christ soit en vous. Dans la chair vous n'avez aucune puissance, mais bien en Christ; c'est Christ en nous qui donne toute la puissance. Il n'est pas dit, remarquez-le, que je suis affranchi du *péché*, mais de *la loi* du péché et de la mort. La loi du péché me tenait captif, j'étais sans force; mais la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus me communique une puissance infinie. Oui, c'est la loi même de cet Esprit qui donne la victoire.

Lisez les versets 8-14; ce qu'ils disent n'est-il pas de la plus haute importance? La certitude que le Saint Esprit habite en nous, ne donne pas seulement une puissance actuelle pour marcher dans la sainteté, mais, quoique le corps soit encore sous la sentence de mort à cause du péché, elle nous assure de la résurrection de notre corps. Ce n'est pas un sommet que quelques enfants de Dieu seuls atteignent, mais c'est vrai de tous. «Mais si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui».

– Mais si j'ai encore ma vieille nature pécheresse, l'Esprit de Christ peut-il habiter en moi? Je pensais que le Saint Esprit ne pouvait faire sa demeure en moi, que si j'étais, d'une manière absolue, pur de péché.

– Si cela était, en quel autre pourrait-il demeurer que le saint Fils de Dieu, qui seul est sans péché? Mais il est écrit: «La chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair; et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez». Vous ne pouvez pas appliquer ces paroles à Christ, mais bien aux croyants. Ces choses contraires se trouvent dans la même personne, dans tout enfant de Dieu sur la terre, de sorte que, quant à notre *état*, nous ne sommes semblables à Christ, dans une pureté sans tache. Nous le serons quand nous le verrons; bienheureuse espérance! «Et quiconque a cette espérance en lui, se purifie comme lui aussi est pur». Il n'est pas dit «est pur comme il est pur», mais «se purifie». Toute l'Écriture est conséquente avec elle-même; mais l'erreur ne

s'accorde jamais avec l'Écriture. Rien en celle-ci n'appuie la pensée que quelques croyants puissent atteindre un état où ils sont purs comme Christ est pur.

– J'éprouve une grande difficulté à voir que le Saint Esprit puisse habiter là où se trouve une nature pécheresse. Je pensais que cette nature devait être graduellement ou soudainement changée en une nature sainte, avant que l'Esprit Saint pût y venir demeurer.

– Voulez-vous dire que je dois changer graduellement ma nature pécheresse afin d'en faire une demeure convenable pour le Saint Esprit? J'ai entendu parler de quelque chose de semblable. Il faut être vide de tout, dit-on, et alors il viendra combler ce vide. Mais où trouve-t-on de semblables affirmations dans l'Écriture?

Retournons encore une fois au passage d'Hébreux 10: 14, 15. Nous y verrons que le Saint Esprit ne rend pas témoignage que notre vieille nature est purifiée, mais de la valeur infinie du sang de Jésus.

Il y a un type très frappant de ce qui nous occupe dans la purification du lépreux rapportée dans le Lévitique (13: 12, 17). Le sang était mis sur lui et l'huile sur le sang. Ainsi le péché et nos péchés ayant été jugés en Christ, Dieu ne nous les impute plus. Dans ce sens, il ne voit plus nos péchés. Il voit le sang, et alors le Saint Esprit peut demeurer en nous; il y demeure, en effet, et sera avec nous jusqu'à la fin. Je sais que c'est une vérité sérieuse, mais c'est la vérité, la seule vérité. S'il était possible qu'à certains moments vous n'ayez pas l'Esprit de Christ, vous ne seriez pas de lui.

– Je crains que cette doctrine conduite à un grand relâchement et à un manque de sainteté.

– Bien au contraire: c'est la grande puissance d'une vie sainte et pour une vie sainte. L'apôtre se sert précisément de cette vérité pour mettre en garde les saints de Corinthe qui étaient en danger de tomber dans un terrible péché. «Ne savez-vous pas, leur dit-il, que votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous, et que vous avez de Dieu?» Cela nous laisse sans excuse. Jamais nous ne sommes dans la nécessité d'être surmontés par le péché, car nous disposons d'un pouvoir infini, le Saint Esprit qui demeure éternellement en nous. «Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair».

O enfant de Dieu! tes vœux, tes promesses et tes efforts sont vains. Si tu te places sur ce terrain, te confiant en la chair, tôt ou tard le péché aura le dessus sur toi. Laisse Christ avoir la pleine gloire de ta délivrance. Jamais tu ne vaincras jusqu'à ce que tu aies reconnu qu'en toi il n'y a aucune puissance pour combattre. Retiens ferme ces deux faits: Tous tes péchés et le péché ont été jugés à la croix: Dieu voit la valeur du sang qui y a été versé. Et en second lieu, à cause de ce sang, le Saint Esprit habite maintenant en toi, en tout temps et en tout lieu. Marche dans la conscience de ces faits précieux, les saisissant par la foi; car ce sont des réalités qui t'appartiennent, si tu es au Seigneur.

Qu'en est-il de toi comme temple du Saint Esprit? Combien de fois ne t'es-tu pas senti troublé et misérable, et tu ne pouvais dire pourquoi. Ah! tu avais attristé «le Saint Esprit de Dieu», par lequel tu as été «scellé pour le jour de la rédemption».

Ce cas est fréquent dans les jours de mondanité où nous vivons. Tu connaîtras la sainteté pratique juste dans la mesure où tu seras conduit par l'Esprit. «Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu» (Romains 8: 14). Le Saint Esprit, ne te conduira certes pas dans les cercles du monde, qui a rejeté et qui hait le Fils de Dieu. Tout, oui tout ce qui est de ce monde, doit être abandonné. Oh! que ce ne soit pas en paroles seulement, mais puissions-nous, dès maintenant, dans une dépendance simple du Saint Esprit, chercher uniquement à faire la volonté de Dieu! Et si tu marches ainsi par l'Esprit, il y aura sans nul doute à abandonner beaucoup de ce qui tient à la volonté éternelle de l'homme. N'est-ce pas l'Esprit de Dieu qui met dans ton coeur le désir d'une plus entière consécration à Dieu? le désir d'être un homme de Dieu, marchant dans la puissance du Saint Esprit? Que vois-tu autour de toi, sinon une vaine profession? La maison de Dieu est envahie par ceux qui vendent et achètent; il y a une forme de la piété, mais la puissance en est reniée. Oh! réveille-toi, et sors de cet état de choses.

Avant de terminer, je désire encore montrer combien distincts nous sont présentés, dans l'épître aux Ephésiens, la position et l'état du chrétien.

Les chapitres 1 et 2 décrivent la perfection absolue de la position que le croyant a en Christ. Au chapitre 3, nous trouvons une prière ayant pour objet l'état des chrétiens. Lisez les versets 14-21. Vous ne pouvez prier pour obtenir des choses que vous possédez.

Or que voyons-nous au chapitre 1? Il nous montre en premier lieu combien nous sommes bénis *en Christ*: «de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ». Elus en lui, pour être saints et irréprochables devant lui en amour; adoptés pour être ses enfants, Dieu nous a rendus agréables *dans* le Bien-aimé, «*en qui* nous avons la rédemption par son sang la rémission des péchés». O mon âme! quelle matière à de saintes méditations! Avançons vers la perfection, vers Christ ressuscité d'entre les morts et assis dans les lieux célestes, à la droite de Dieu, le Père de gloire. Les richesses de la gloire de son héritage dans les saints, tout est à nous. Car «Dieu nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, dans le Christ Jésus». Nous ne pouvons aller au delà, quant à la position chrétienne; elle est celle de Christ, notre chef dans le ciel, et c'est là *la perfection chrétienne*.

Pouvons-nous prier pour l'obtenir? Non, elle est à nous; mais nous pouvons prier l'un pour l'autre, afin que nous connaissions cette perfection en Christ dans le ciel, et que nous en jouissions. Tout est à nous. Que le Seigneur en soit loué!

Voici maintenant ce que l'apôtre demande quant à *l'état* de ces croyants: «Que, selon les richesses de sa gloire, il vous donne d'être fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur; de sorte que le Christ habite dans vos coeurs par la foi, etc.». N'est-ce pas un bienheureux état? Christ *habitant dans nos coeurs* par la foi! Remarquez ensuite la grande

variété d'exhortations qui suivent, et qui toutes ont trait à notre état et ne doivent pas être laissées de côté.

Nous trouvons donc, dans l'épître aux Ephésiens, d'abord notre position en Christ, ensuite Christ *en nous*. «Or à celui qui peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons ou pensons, selon la puissance *qui opère en nous*». Cela prouve-t-il que la perfection soit en nous-mêmes, ou qu'il y ait aucun changement ou amélioration de la vieille nature? Non certes; car chacune des exhortations qui se trouvent dans les chapitres suivants, montrent combien l'on a besoin de vigilance contre la vieille nature charnelle.

Ainsi je trouve bien une position parfaite en Christ, mais il n'y a aucune indication d'un état de perfection ou de pureté.

– Eh quoi! faut-il donc que je reste dans le péché sans m'en soucier, ou que je pratique le péché? Si j'ai toujours la vieille mauvaise nature, ne serai-je pas toujours l'esclave de ses convoitises?

– Nullement. Je sais que la puissance qui opère en nous est infinie, car c'est celle de Dieu, et ainsi je puis compter sur la délivrance.

Si nous étions dans un état de pureté, nous n'aurions nul besoin de ces préceptes et de ces exhortations. Mais Dieu sait qu'actuellement ils sont nécessaires à chacun de nous. Quand nous serons pour toujours dans le même état de pureté que notre bien-aimé Seigneur, pensez-vous qu'il y aura lieu de nous adresser une exhortation telle que celle-ci, par exemple: «Qu'aucune parole déshonnête ne sorte de votre bouche»; ou encore: «Ne vous enivrez pas de vin?» Sera-t-il nécessaire de nous avertir de ne pas attrister «le Saint Esprit de Dieu?» Ces choses peuvent-elles être adressées à Christ? Il est la pureté même; si donc nous étions purs ici-bas comme il l'est, ces avertissements ne pourraient nous concerner. Mais nous attendons un bienheureux changement: quand nous le verrons, nous lui serons semblables, «et quiconque a cette espérance en lui se purifie comme lui aussi est pur». Il est la mesure de notre pureté, sans doute, et nous ne pouvons nous en proposer une inférieure. Mais oserions-nous dire que dans l'état où nous sommes actuellement, rien d'impur ne peut procéder de nous? Si nous le disions, nos propres bouches nous condamneraient. Oh! soyons vigilants, et attachons-nous à demeurer toujours dans une humble dépendance de Dieu.

Voyons encore brièvement ce que l'épître aux Philippiens nous dit sur ce sujet. Là, l'apôtre met tout de côté à cause de Christ. Tout ce qu'il était comme Juif pieux et zélé, il l'estime comme des ordures, afin d'être trouvé *en Christ*, ne s'appuyant point sur sa propre justice. Et voici ce qu'il montre être la vraie expérience chrétienne: «Pour le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort». Or, je vous le demande, est-ce là une expérience qui s'occupe du «moi?» Parler de nous-mêmes; écrire sur nous-mêmes, ce n'est pas LE CONNAITRE, LUI. Si vous avez le désir de croître en sainteté pratique, vous n'y arriverez jamais en vous occupant de vous-même, mais en lisant la Parole, en vous oubliant et en vous occupant de Christ. Marchons-nous, et nous efforçons-nous de plus en plus de marcher comme des personnes mortes, mais ressuscitées

avec Christ? Connaissons-nous, quelque chose de la puissance de sa résurrection? Rien du monde, ni position, ni distinction humaine ne peut s'accorder avec cette vraie expérience chrétienne. Certes, si notre marche, en ces jours, était conforme à l'expérience ici décrite, nous ne prétendrions pas à la perfection quant à notre état. L'apôtre, en regardant en avant à ce moment bienheureux où il serait effectivement ressuscité ou changé, c'est-à-dire dans la pleine pureté de l'état de résurrection, dit: «Si, en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts». De quelque manière que ce soit, je ne recherche que cela; par quelque voie de souffrance ou de perte que ce puisse être, c'est mon seul désir et mon unique objet. Ce n'est pas que Paul eût atteint cet état, ou que, quant à cet état de pureté, il fût déjà parfait: «non que j'aie déjà atteint le but, dit-il, ou que je sois déjà parvenu à la perfection». Toute la force de ce passage est détruite par l'idée d'une perfection et d'une pureté entière actuelles. Toutefois remarquons que l'apôtre ne met pas le moins du monde en question sa perfection *en Christ* comme position, car il dit aussi: «Nous tous donc qui sommes parfaits, ayons ce sentiment».

Ce qui nie frappe péniblement, dans les écrits publiés plus ou moins récemment sur la sainteté, c'est de voir que l'on a presque entièrement négligé de montrer que *tous* les croyants ont une position absolument parfaite en Christ, pour mettre à la place une sorte de pureté supposée, ou un certain état de perfection que l'on peut atteindre ici-bas, laissant ainsi de côté la bienheureuse espérance de la venue du Seigneur et rabaisant en même temps la pleine valeur de l'unique offrande de Christ, faite une fois pour toutes. Prenez n'importe quel ouvrage sur ce sujet, et vous verrez si, à quelque degré, ce que j'avance n'est pas exact. C'est une chose affligeante, qui ne peut qu'être nuisible aux âmes; car si nous ne connaissons pas la perfection de notre position en Christ, comment pouvons-nous jouir d'une paix permanente? Et si nous n'attendons pas des cieux le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, dans la certitude bénie que, lorsque nous le verrons, nous lui serons semblables, nous perdons le pouvoir sanctifiant de cette bienheureuse espérance.

Je me réjouis de tout mon coeur de voir se réveiller le désir d'une sainteté plus entière, d'un dévouement plus complet dans la vie et dans la marche, et je supplie instamment mes lecteurs de se souvenir de la puissance que nous avons en Christ et aussi du fait que Christ est en nous. Paul disait: «Je puis toutes choses en celui qui me fortifie», c'est-à-dire, j'ai de la force pour tout en celui qui me donne la puissance. De sorte qu'il pouvait aussi prononcer ces paroles: «Christ sera magnifié dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort».

Je me contenterai d'indiquer que la même position parfaite en Christ, est aussi assignée au chrétien dans l'épître aux Colossiens, et que nous y trouvons ensuite les exhortations à une vie sainte.

Avez-vous jamais pensé que les paroles suivantes fussent vraies, non de quelques enfants de Dieu, mais de tous? «Rendant grâces au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière; qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés» (Colossiens 1: 12-14). Et encore: «Et vous êtes *accomplis en lui*, qui est

le chef de toute principauté et autorité». Avez-vous pesé chacune des paroles qui décrit ainsi la position parfaite de chaque croyant, et vous êtes-vous dit: Béni soit Dieu, c'est la mienne? En effet, c'est la vôtre du moment que vous êtes passé de la mort à la vie (Jean 5: 24). Vous verrez ensuite que chaque exhortation à une marche sainte, qui se trouve dans cette épître, s'accorde avec cette position parfaite en Christ qui est la vôtre, ce qui est résumé dans ces paroles: «Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut».

Après ces paroles nous lisons que: «quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés en gloire». Quelle en est la conséquence? «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre». Aurions-nous cela à faire si nous étions purs comme Christ est pur? Il est clair que non; nous ne sommes donc pas tels ici-bas. Si vous nourrissez l'illusoire pensée que vous l'êtes, le résultat sera que vous négligerez de mortifier vos membres, et, qu'en fin de compte, vous tomberez de nouveau dans le péché. Satan remportera ainsi, s'il ne l'a déjà fait, un grand avantage sur vous.

Si ces lignes venaient à tomber sous les yeux de quelqu'un qui, tout en professant la sainteté, aurait été vaincu, je vous en supplie, chère âme, sans tarder, allez à votre Père, et confessez-lui votre péché. Gardez-vous de faire un pas de plus dans l'hypocrisie. «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, et nous purifier de toute iniquité».

– Ne pouvons-nous donc pas rechercher la pureté du coeur et une entière purification d'une nature pécheresse?

– Oh oui, et soupirer ardemment après cette délivrance, à la venue de notre Seigneur Jésus Christ.

– Mais je pensais qu'il était dit: «Que le Dieu de paix vous sanctifie entièrement, corps, âme et esprit».

– Vous avez pu entendre citer ces paroles de cette manière, mais ce n'est pas ainsi que parle l'Écriture. En 1 Thessaloniens 5: 23, nous lisons: «Que le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement, et que votre esprit, et votre âme, et votre corps, soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus Christ». Remarquez maintenant qu'il y a dans ce passage une entière sanctification pour Dieu, et que, cependant, nous avons besoin d'être conservés sans reproche. Si l'esprit, l'âme et le corps étaient sanctifiés dans le sens d'être faits purs comme Christ est pur, alors il n'y aurait aucun besoin d'être conservés sans reproche. Christ sur la terre avait-il besoin d'être ainsi conservé?

– Que signifient donc ces paroles?

– Que le Dieu de paix doit tellement remplir la pensée, nous gouverner tellement, que nous soyons entièrement séparés même de toute forme de mal; entièrement sanctifiés pour Dieu.

– Mais s'il y a encore en nous une mauvaise nature, ce que l'on nomme la chair, comment pouvons-nous être vraiment consacrés à Dieu dans la sainteté?

– Cette mauvaise nature, le péché dans la chair, a été condamnée, et non sanctifiée; et Paul demande que l'esprit, l'âme et le corps soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus Christ, ce qui implique clairement que, jusqu'à ce qu'il vienne pour nous qui l'attendons, nous avons besoin d'être conservés, esprit, âme et corps.

– Quelle différence y a-t-il donc entre ce que vous dites, et la manière dont j'ai entendu ce texte?

– La différence est aussi grande que possible. Vous l'avez entendu comme s'il signifiait que l'esprit, l'âme et le corps pouvaient être rendus purs, tandis que l'Écriture dit qu'ils soient conservés sans reproche.

Puissions-nous être ainsi gardés par le puissant pouvoir de Dieu, par la foi, jusqu'au moment du salut, de la rédemption de nos corps. Puisse la délivrance et la victoire être notre portion maintenant, comme la pureté dans toute sa perfection le sera alors, oui, le sera bientôt. Si maintenant nous soupignons ainsi après elle, là-haut nous allons la posséder. Ravissant moment! Entendre la voix bénie de Jésus, contempler sa face pleine d'amour, voir le sourire de bienvenue qui nous accueillera, la gloire de Dieu briller sur la face du Seigneur, et point de crainte: nous lui serons semblables! «La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée».

Oh! sortez vers Lui! Comme Rebecca laissa la maison d'idolâtrie de sa mère pour aller vers Isaac, puissiez-vous de même quitter un monde impie pour être avec notre précieux Seigneur!

Ne le voulez-vous pas?

Les Actes des Apôtres - Darby J.N.

ME 1877 page 3 - ME 1878 page 32

Les Actes des Apôtres sont une continuation de l'évangile de Luc; ils ont été écrits par le même évangéliste. Les discours, soit de Pierre, soit de Paul, que nous y trouvons, ont leur source dans la mission céleste dont il est fait mention à la fin de Luc. Il n'est pas nécessaire, je l'espère, de dire que le tout est écrit par l'inspiration de l'Esprit saint, chacun des évangélistes ayant été employé de Dieu pour nous présenter un aspect différent de l'histoire du Seigneur. Ainsi Matthieu, par exemple, nous présente beaucoup plus que les autres la dispensation de Dieu, et le Seigneur comme Emmanuel au milieu d'Israël sur la terre. D'autre part, en Luc, après les deux premiers chapitres, nous trouvons le Fils de l'homme et les voies de Dieu selon la grâce, ainsi que les bénédictions du temps présent. Matthieu ne rapporte pas l'ascension du Seigneur, et la mission donnée aux apôtres dans son évangile vient d'un Jésus ressuscité, et s'adresse aux gentils, comme si le résidu des Juifs était déjà reçu en grâce.

En Luc, le Seigneur va monter au ciel, et il y monte en parlant à ses disciples et en les bénissant d'une bénédiction céleste. Dans cet évangile la mission s'adresse à tous, premièrement aux Juifs, puis aux gentils, les disciples devant commencer par Jérusalem. Cette oeuvre, — l'accomplissement de cette mission, — nous est racontée dans le livre des Actes.

Suivons maintenant le cours de cette histoire qui est essentiellement le récit de l'activité des apôtres Pierre et Paul: le premier agissant parmi les Juifs et dans la fondation de l'Eglise à Jérusalem, l'autre s'en allant parmi les gentils, bien qu'il s'adresse toujours premièrement aux Juifs. Pierre, l'un des douze disciples, avait suivi le Seigneur sur la terre jusqu'à la nuée qui le reçut et qui le ravit à leur vue; Paul, ennemi déclaré du nom de Christ, et converti par la grâce souveraine, lorsqu'il était occupé à détruire ce nom, si cela était possible, n'avait vu le Seigneur que dans la gloire: il s'en va vers les gentils pour les appeler à la foi, témoignage merveilleux de la grâce souveraine de Dieu, et d'une gloire qui rendait un témoignage magnifique à l'oeuvre parfaite et acceptée de Christ, gloire à laquelle la foi en Lui et en son oeuvre conduisait les croyants. Ces deux grands apôtres posaient le même fondement du salut annoncé en ce seul Sauveur et cette seule oeuvre par laquelle nous sommes sauvés.

Le grand fait, duquel dépend tout le récit, c'est *la descente de l'Esprit Saint*. Sans doute, comme dans toute la Bible, on retrouve ici aussi la responsabilité de l'homme et les voies de Dieu à travers les actes et la faiblesse de l'homme; mais, ce qui occupe la première place, c'est ce fait d'une importance capitale: la présence sur la terre de l'Esprit Saint, envoyé par le Père et par le Fils de l'homme glorifié, et demeurant dans les fidèles et dans la maison de Dieu. C'est seulement lorsque Dieu a accompli la rédemption, qu'il vient habiter au milieu des hommes. Dieu n'a pas habité avec Adam dans son état d'innocence, ni avec Abraham, ni avec personne, jusqu'à ce qu'il eût fait sortir Israël hors d'Egypte, et qu'il l'eût délivré des mains du

roi d'Egypte, dont il avait été l'esclave; alors Dieu vint habiter au milieu d'eux dans la nuée, et le tabernacle fut rempli de sa gloire.

De même, aussitôt que le Fils de l'homme est monté au ciel pour s'asseoir à la droite de Dieu, ayant accompli l'oeuvre de la rédemption, le Saint Esprit — le Consolateur — descend du ciel selon la promesse du Seigneur, et le baptême du Saint Esprit a lieu. Envoyé par le Père, l'Esprit crie «Abba, Père!» dans les coeurs qui l'ont reçu. Envoyé par le Fils de l'homme de la part du Père, il révèle la gloire de cet Homme dans le ciel; en outre, il forme le corps de Christ, liant les membres à la tête, de manière que «celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit;» habitant dans le croyant, et de plus dans la congrégation universelle des croyants, de façon qu'ils sont ensemble «l'habitation de Dieu». Il est évident que cette vérité est d'une immense importance; car la liberté spirituelle de l'enfant de Dieu, l'unité de l'assemblée de Dieu, l'union des enfants de Dieu, tout dépend de la présence de l'Esprit, comme le tout est fondé sur l'oeuvre que le Sauveur a accomplie sur la croix. De plus, elle nous fait sentir l'état de l'église extérieure, là où elle habite, car elle a contristé cet Esprit; elle a été, a fait, tout le contraire de ce que l'Esprit lui aurait fait faire, tellement que le jugement de Dieu est prêt à fondre sur elle.

Puisque j'ai parlé de la descente de l'Esprit Saint, il est nécessaire de faire comprendre que je ne parle pas de la «nouvelle naissance», bien que ce soit le même Esprit qui l'opère, mais de la venue de l'Esprit, personnellement, quand le Fils de l'homme est monté au ciel. L'Esprit Saint a opéré divinement après la fondation du monde; il se mouvait sur la surface des eaux; il a inspiré les prophètes; il a été l'instrument immédiat de tout ce que Dieu a fait sur la terre et dans les cieux; mais il est seulement venu ici-bas quand le Fils de l'homme est monté pour s'asseoir à la droite de Dieu (Jean 7: 37-39); et nous le recevons seulement quand nous avons cru (Ephésiens 1: 13; Galates 4: 6). Cette vérité apparaît clairement ailleurs aussi: nous sommes scellés une fois que nous avons cru, — cru spécialement à la valeur du sang de Christ. Lavés dans ce sang précieux, nous sommes propres pour être l'habitation de l'Esprit de Dieu: «Ne savez-vous pas», dit l'apôtre Paul, «que votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous, et que vous avez de Dieu (1 Corinthiens 6: 19). Le lépreux, guéri et purifié sous la loi, était premièrement lavé dans l'eau, puis aspergé de sang, puis oint d'huile (Lévitique 14: 8, 9, 14-18), figure bien claire de notre purification par le moyen de la parole de Dieu lorsque nous sommes convertis et nés de nouveau, puis de l'aspersion du sang de Christ, et finalement de l'onction de l'Esprit Saint, par lequel nous sommes scellés pour le jour de la rédemption finale. De plus, tous les dons, dont l'exercice a lieu dans L'Eglise, sont la manifestation de l'Esprit Saint qui y opère. (1 Corinthiens 12). Mais ici, dans le livre des Actes, on ne trouve pas l'exposition des opérations de l'Esprit, mais le fait même de sa venue pour agir.

Chapitre 1

Abordons maintenant l'examen de l'histoire elle-même. Elle commence par la grande vérité de laquelle nous avons parlé: les disciples devaient attendre à Jérusalem le baptême de l'Esprit Saint. Nous y trouvons en même temps, au verset 2, la preuve d'une autre vérité

précieuse, qui ressort du fait que le Seigneur, après sa résurrection, donne des ordres à ses disciples par l'Esprit-Saint. Nous ne perdrons donc pas l'Esprit Saint, lorsque nous serons ressuscités, — vérité simple, peut-être, mais qui fait sentir combien sera grande notre capacité pour le bonheur quand nous aurons été introduits dans cet état. Ici-bas, une grande partie de notre force spirituelle est employée à nous faire marcher avec intégrité, malgré la chair et les tentations de l'ennemi; mais alors, ni la chair, ni l'ennemi n'existeront plus. Toute la puissance de l'Esprit en nous, s'emploiera à nous rendre capables de jouir de la félicité infinie dans laquelle nous nous trouverons. Nous jouirons selon les forces de l'Esprit, comme Christ a donné des ordres à ses disciples par le Saint Esprit après sa résurrection.

Remarquons aussi l'intimité du Seigneur ressuscité avec ses disciples: «Il leur parlait des choses qui regardent le royaume de Dieu» (verset 3). Christ est maintenant glorifié, mais son coeur, rempli d'amour divin, n'est pas changé, ne s'est pas éloigné des siens. Quand il apparaît à Paul, il dit: «Je suis Jésus le Nazaréen que tu persécutes». Il parle à Ananias avec autorité et vérité, mais comme à un ami; il lui ouvre son coeur à l'égard de Saul, quand il l'envoie pour lui parler. Il n'avait pas honte d'appeler les disciples ses «amis» sur la terre; il n'a pas honte de nous traiter comme des amis, maintenant. Immense bénédiction! de sentir que le Seigneur de gloire est près de nous, qu'il nous tient pour amis et pour bien-aimés, et qu'il peut aussi compatir à nos infirmités.

Les disciples tenaient encore, nous le voyons au verset 6, au règne visible du Seigneur en Israël; leur coeur était encore juif. Ils croyaient bien que Christ était vraiment ressuscité, mais ils attendaient que leurs espérances de la restauration d'Israël comme nation fussent accomplies par le Sauveur, maintenant qu'il était sorti du sépulcre.

Le Seigneur ne leur dit pas que le royaume ne serait pas rétabli pour Israël; au contraire, il leur fait comprendre qu'il ne leur appartenait pas de connaître les temps que le Père avait «réservés à sa propre autorité». Le royaume sera rétabli pour Israël, mais le temps n'est pas révélé. Le Fils de l'homme viendra au moment où on ne l'attendra pas. Il est assis à la droite du Père, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds. En attendant, il rassemble ses cohéritiers, ceux qui sont contents de souffrir avec lui, et qui, ravis dans la gloire, régneront avec lui. Le moment du retour du Sauveur n'est donc pas révélé, et ne fut pas révélé à ses disciples; mais le Seigneur leur dit que, dans peu de jours, ils recevraient la vertu de l'Esprit Saint qui viendrait sur eux, et qu'ils lui seraient témoins à Jérusalem, dans la Judée, dans la Samarie, et jusqu'à l'extrémité de la terre (versets 7, 8).

En disant ces choses, il fut élevé, eux le voyant, et une nuée le reçut et l'emporta de devant leurs yeux (verset 9). Ils devaient être, jusqu'au bout de la terre, les témoins oculaires de sa gloire céleste. Le Saint Esprit fut envoyé ensuite par lui (Jean 15: 26, 27). Nous verrons plus tard que Saul a vu le Seigneur dans sa gloire céleste pour la première fois, ce dont il devait être spécialement le témoin. Maintenant le Saint Esprit a rendu un témoignage à cette gloire, comme nous le verrons dans les discours des Actes, et comme on peut le voir dans les épîtres de Pierre, et ailleurs.

Mais ici, on trouve, avant la venue du Saint Esprit, un témoignage bien remarquable rendu par des anges. Les disciples avaient les yeux fixés au ciel pendant que Jésus s'en allait; cela était bien naturel. Le Sauveur qu'ils aimaient, qui leur avait été rendu ressuscité, les abandonnait de nouveau, au moins extérieurement, — il est vrai pour s'en aller dans le ciel, — ce qui aurait dû fortifier leur foi. Il avait laissé une promesse de la puissance de l'Esprit qui pourtant n'était pas encore venu; et ainsi la conscience et la direction de cette puissance qui révélait toute la vérité, leur manquaient. Jésus s'en était allé. Et eux que feraient-ils? Il fallait attendre.

Comme ils avaient les yeux fixés au ciel, voici deux hommes, — hommes en apparence, mais en réalité des anges, — se trouvèrent près d'eux, leur demandèrent pourquoi ils regardaient vers le ciel, et leur firent la révélation de son retour. C'est là un fait bien remarquable, car le Seigneur, après le dernier souper, avait fait comprendre à ses disciples qu'il s'en allait auprès du Père; et la première consolation (Jean 14) qu'il leur avait donnée, c'est qu'il reviendrait pour les prendre auprès de lui dans la maison du Père, où il allait leur préparer une place; après quoi il leur avait parlé de la présence du Consolateur qui viendrait en eux. Dans l'évangile de Jean, le Seigneur parle de sa venue pour introduire les siens auprès de lui dans la maison du Père; ici, dans les Actes, de son apparition en gloire, quand il reviendra du lieu où il est allé. Dans l'évangile de Jean, il parle lui-même du privilège spécial des siens selon l'affection personnelle qu'il avait pour eux il voulait les consoler, son coeur en avait besoin il voulait les avoir près de lui dans la même gloire, et afin qu'ils vissent sa gloire, mais spécialement afin que là où il était, ils y fussent eux aussi. Ici, les anges parlent de son retour en gloire alors qu'il reviendra de la même manière que les disciples l'avaient vu s'en aller.

Voilà quelle était la principale consolation des disciples, une fois privés de la présence du Sauveur. Puis un autre Consolateur serait donné pour demeurer avec eux éternellement. Mais qu'il s'agisse de la déclaration du Seigneur lui-même dans son amour, ou bien de la révélation faite par les anges, nous voyons que la première chose dans le coeur du Sauveur et dans les révélations de Dieu, c'est que Jésus *reviendra*. C'est un don immense que celui de l'Esprit pendant l'absence du Seigneur et pour toujours, et c'est une chose infiniment glorieuse que l'état dans lequel la rédemption a placé l'assemblée de Dieu ici-bas; mais l'espérance de l'Eglise et le comble de sa joie sera de voir le Sauveur comme il est, d'être toujours avec lui, semblables à lui, de voir Celui qui nous a aimés et lavés de nos péchés dans son propre sang, de le voir face à face et d'être toujours avec lui! Oui, c'est une immense bénédiction, — une bénédiction trop grande pour nous, si elle n'était pas le fruit d'une chose plus grande encore: la croix et les souffrances du Fils de Dieu.

Une fois que ce Sauveur béni a souffert, que lui, le Fils de Dieu, a été fait péché pour nous, et qu'il est mort comme un homme sur la croix, rien n'est trop grand, car ce sera seulement le fruit du travail de son âme. Il en sera rassasié; son amour sera satisfait de notre félicité et de notre présence auprès de Lui. Voyez Sophonie 3: 17, où l'amour et la gloire sont inférieurs à ce dont il est question ici: «Le Seigneur ton Dieu est au milieu de toi; le Puissant te délivrera; il se réjouira à cause de toi, d'une grande joie; il se taira à cause de son amour et il s'égayera

à cause de toi avec chants de triomphe». Le *Père* se reposera dans son amour, et dans l'accomplissement de tous ses conseils pour la gloire de son Fils, montrant en même temps dans tous les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous dans le Christ Jésus. Telle est notre attente!

Les disciples s'en retournent à Jérusalem, et là ils habitent ensemble dans une chambre haute. Nous lisons qu'ils persévéraient d'un commun accord dans les supplications et dans les prières avec les femmes et avec Marie, mère de Jésus, et ses frères (versets 12-14). Mais l'effet de la promesse du Père ne se trouve qu'au second chapitre. Tout ce que nous avons à la fin de ce premier chapitre se rapporte à une position judaïque, c'est-à-dire à la condition des disciples avant la venue de l'Esprit; les disciples possédaient toutefois une intelligence qui avait été ouverte par le Seigneur pour comprendre la Parole. Ils n'avaient pas la puissance de l'Esprit, mais ils avaient l'intelligence de la Parole, car leur état était en relation avec Christ ressuscité; ils étaient illuminés de la lumière divine qui leur avait été communiquée après sa résurrection.

Les versets qui nous occupent ici s'accordent parfaitement avec les versets 44-48 du chapitre 24 de Luc. Puis vient, dans Luc, la promesse de l'Esprit, dont l'accomplissement se trouve au chapitre 2 de notre livre. L'énergie active et bien connue de Pierre se sert de la connaissance qui lui a été donnée par le Seigneur, et il applique le Psaume 109 à Judas, dont un autre, dit le Psaume, devait prendre la charge. Ils jetèrent le sort, selon l'habitude juive, remettant la décision entre les mains de Dieu; et le sort tomba sur Matthias, qui fût ainsi choisi et ajouté aux onze apôtres. Les versets 18, 19, forment une parenthèse. Le «chemin d'un sabbat», dont il est question plus haut, le «sort» qui est jeté, et toutes les circonstances, montrent clairement l'état actuel des disciples, et la pensée de l'Esprit saint dans cet intervalle de temps. Ils agissent avec l'intelligence de la parole de l'Ancien Testament, mais l'Esprit n'était pas encore venu; et il est important pour nous de comprendre la différence qui en résulte. L'Esprit donnait déjà l'intelligence (1 Corinthiens 2: 14), mais cela n'est pas en soi-même la puissance.

Le Seigneur est fidèle pour conduire les siens dans le chemin de la vérité; sa grâce est suffisante; sa force s'accomplit dans notre faiblesse, et il nous donne toujours la force nécessaire pour accomplir sa volonté, mais la puissance de l'Esprit est encore autre chose. Maintenant nous sommes spécialement appelés à garder la Parole du Seigneur quoique nous soyons faibles. (Voyez ce qui est dit à l'église de Philadelphie, Apocalypse 3). Il est impossible que Christ nous fasse défaut dans le chemin de l'obéissance, et sa force nous suffit. Fidèles à sa parole, pendant que nous l'attendons dans la faiblesse, nous serons des colonnes du temple de son Dieu quand viendra l'heure de la gloire. Toutefois l'Esprit Saint habite dans les fidèles scellés de l'Esprit par le Père selon sa promesse.

Chapitre 2

Le grand événement duquel nous avons parlé, se présente maintenant à notre attention: le fait immense de la venue de l'Esprit-Saint pour demeurer avec les disciples de Jésus, en

chacun d'eux, et au milieu d'eux tous ensemble. C'est ainsi que, dans la première épître aux Corinthiens, chapitre 3: 16, l'Eglise, comme assemblée universelle, nous est présentée comme étant le temple de Dieu; puis, au chapitre 6: 19, c'est le corps du fidèle qui est ce temple. Tous ceux qui, attachés à Jésus, se trouvaient habituellement réunis ensemble, s'étaient ainsi rassemblés le jour de la Pentecôte. Nous avons vu, chapitre 1: 14, qu'ils persévéraient dans les prières, en attendant le Consolateur promis selon les paroles de Jésus.

Tout à coup il se fit un son comme d'un vent impétueux soufflant et remplissant toute la maison où ils étaient assis, comme jadis la nuée avait rempli le tabernacle tellement que les sacrificateurs n'y pouvaient entrer (1 Rois 8: 11). Maintenant les hommes eux-mêmes étaient le tabernacle, où Dieu ne dédaignait pas de venir habiter, le sang de Jésus les ayant purifiés et rendus propres à être l'habitation de Dieu par l'Esprit (en esprit) Ephésiens 2: 22. Merveilleuse vérité, fruit de la rédemption accomplie, et connaissance bénie de ce fait glorieux qu'un Homme, bien plus qu'un homme, est assis à la droite de Dieu! (Jean 7: 39). Combien sont beaux ce fait divin, cette vérité! Tel est donc l'effet de la mort et du sang de Christ, de notre réconciliation, telle est notre purification par cette mort et ce sang, qu'au lieu de tenir dehors les sacrificateurs par sa présence, Dieu fait de nous son habitation en grâce. Quel contraste entre la loi et l'évangile!

Mais en outre, on trouve dans ce fait un merveilleux témoignage de la grâce de Dieu. La présence du Saint Esprit dépendait de ce que l'homme Jésus était assis à la droite de Dieu, démonstration et fruit de l'accomplissement de l'oeuvre de la rédemption. Or, ceci ne pouvait se limiter au peuple juif. La présence de l'Esprit était en elle-même un témoignage de l'accomplissement de cette oeuvre, et l'arrhe de notre héritage. Christ étant mort pour tous et monté dans la gloire, on devait annoncer à tous l'évangile de sa gloire. Pour le moment, la patience de Dieu agissait en grâce parmi les Juifs, le peuple de la promesse; mais l'évangile qui était prêché était pour le monde entier.

Lorsque à la tour de Babel, le jugement de Dieu tomba sur les hommes, Dieu les dispersa et confondit leur langage; puis il prit Abraham, le séparant de son pays et de sa famille, afin d'avoir une race, puis un peuple, pour lui-même. Pendant bien des années Dieu supporta l'iniquité et l'infidélité de ce peuple, envoyant les prophètes, jusqu'à ce qu'il ne se trouvât plus de remède; à la fin, il envoya son Fils, mais ils l'ont rejeté et crucifié, comme nous le savons. Alors Israël, la nation, est mis de côté, jusqu'à ce que la grâce souveraine de Dieu, après que l'Eglise, la plénitude des gentils, aura été recueillie, renoue des relations avec ce peuple sur le pied de la nouvelle alliance et de la présence du Messie sur la terre.

En attendant, Dieu rassemble les cohéritiers de Christ, l'assemblée céleste. Ainsi, pour un moment, l'Esprit a opéré au milieu des Juifs pour rassembler tous ceux d'entre ce peuple qui avaient des oreilles pour entendre, tandis qu'ils étaient épargnés, comme nation par l'intercession de Christ sur la croix (voyez Luc 23: 34), jusqu'à ce qu'ils eussent rejeté un Christ glorifié, de la même manière qu'ils avaient mis à mort un Christ venu dans l'humiliation. Mais ce même Esprit montrait que le Dieu de grâce voulait outrepasser les limites du peuple choisi,

et surmonter le jugement de Babel en parlant à tous les peuples dans leur propre langue. Admirable témoignage de grâce envers le monde!

Les barrières restent, mais Dieu les surmonte et passe par-dessus pour annoncer la grâce du Sauveur et du salut pour le monde entier. Nous voyons également ce don spécial de l'Esprit-Saint toutes les fois que Dieu intervient de nouveau comme à Samarie et dans le cas de Corneille. De fait, il n'était pas possible qu'un Sauveur glorifié fut seulement le Sauveur juif. L'histoire du peuple juif était finie, sauf la grâce, quand ils eurent rejeté le Sauveur, et la rédemption éternelle de Dieu ne pouvait être pour les Juifs seulement.

Le caractère que prend, visiblement, le Saint Esprit, correspond à cette oeuvre. Quand il descendit sur Christ, l'Esprit était semblable à une colombe, symbole de douceur, de tranquillité paisible et pleine de grâce, qui convenait à celui duquel il est écrit: «Il ne contestera pas, et ne criera pas et personne n'entendra sa voix dans les rues il ne brisera pas le roseau froissé, et il n'éteindra pas le lumignon qui fume, jusqu'à ce qu'il ait produit en victoire le jugement» (Matthieu 12: 19, 20). Mais aux disciples il est dit: «C'est pourquoi toutes les choses que vous avez dites dans les ténèbres seront entendues dans la lumière, et ce dont vous avez parlé à l'oreille dans les chambres sera publié sur les toits» (Luc 12: 3).

L'Esprit vient donc comme un vent impétueux remplissant toute la maison, et comme des langues de feu divisées. La division était le symbole des diverses langues; le feu, la puissance pénétrante de la parole de Dieu qui juge les pensées et les intentions des coeurs. Il paraît que non seulement les apôtres, mais tous les cent-vingt ont été investis de cette puissance; ils étaient tous ensemble, et l'explication de la prophétie de Joël, donnée par Pierre, confirme le fait. (Voyez chapitre 1: 14, 15; chapitre 2: 1, 17).

Ils furent tous remplis du Saint Esprit, et ils commencèrent à parler des langues étrangères, selon que l'Esprit leur donnait de s'énoncer (verset 4). Or il se trouvait précisément à Jérusalem des hommes de tous les pays, et le bruit de ce qui s'était passé les rassembla. Cette grande foule était étonnée d'entendre parler chacun dans sa propre langue, et ils s'entretenaient ensemble et disaient: «Voici, tous ceux-ci qui parlent, ne sont-ils pas des Galiléens? Et comment les entendons-nous, chacun dans son propre langage?» Ils s'étonnaient disant: «Que veut dire ceci?» Et d'autres se moquant disaient: «Ils sont pleins de vin doux». C'étaient particulièrement les Juifs, toujours portés à l'incrédulité.

Pierre leur répond, s'adressant certainement à eux dans leur langue maternelle, et leur fait comprendre que c'était ce qu'avait dit Joël, lorsqu'il annonçait ce qui devait arriver dans les derniers jours. Il semble bien, quand on lit Joël (et je n'en doute pas), que l'Esprit saint sera de nouveau répandu, quand Israël sera rétabli dans son pays. Ce sera alors la pluie de la dernière saison. Il faut remarquer que le verset 30 du chapitre 2 de Joël vient, dans l'ordre, avant les versets précédents. Les choses qui y sont mentionnées arrivent *avant* que le jour terrible du Seigneur vienne: mais les bénédictions sont *après* ce jour. Pierre dit d'une manière générale: «dans les derniers jours;» et il parle du jugement comme encore à venir, ce qui était en effet le cas.

Mais le point important dans son discours, c'est qu'il présente aux consciences des Juifs leur position actuelle, car, quelle que soit sa grâce, Dieu a toujours été clair et positif dans ses déclarations et quand il expose les péchés de ceux dans lesquels la grâce opère. Ils avaient outragé et crucifié celui que Dieu avait ensuite placé à sa droite, son propre Fils: telle était, en somme, leur position. Ils l'avaient mis à mort, et Dieu l'avait ressuscité, après qu'il avait été approuvé auprès d'eux parla puissance manifestée dans ses oeuvres (versets 22-24). Affreuse position! Condition terrible, non seulement des Juifs, mais des hommes! Le Messie d'Israël, fondement de toutes leurs espérances, ils l'avaient rejeté; le Fils de Dieu, ils l'avaient mis à mort; la rupture semblait donc irréparable entre eux et Dieu. En effet, du côté des hommes, elle était irréparable.

Tout était perdu. Dieu avait été en Christ réconciliant le monde avec Lui-même, et les hommes l'avaient rejeté. Le péché était là, la transgression contre la loi était déjà accomplie: cependant Dieu était venu en grâce; mais l'homme n'avait pas voulu de Lui! Maintenant il s'en était allé au ciel; mais, son nom en soit éternellement béni! les conseils de Dieu n'étaient pas anéantis. Bien longtemps après, ils seront accomplis. La grâce avait vaincu: là où l'homme avait manifesté son inimitié contre Dieu, Dieu avait manifesté son amour envers les hommes et accompli l'oeuvre par laquelle il sauvait ceux qui croyaient en Christ. «Ayant été livré par le conseil défini et par la préconnaissance de Dieu, vous l'avez cloué à une croix, et l'avez fait périr par la main d'hommes iniques» (verset 23).

Dieu a employé l'iniquité et l'inimitié des hommes pour accomplir l'oeuvre de la rédemption. L'inimitié de l'homme et l'amour de Dieu se sont rencontrés dans le même fait, sur la croix, avec la manifestation de cette glorieuse vérité que son amour dépasse et surmonte l'inimitié de l'homme. Malheur à celui qui méprise et rejette cette grâce immense, cette oeuvre seule efficace pour le salut!

Pierre déclare que Celui que les Juifs ont crucifié, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts (verset 24), — témoignage assuré que sa justice était satisfaite. A cause de l'oeuvre que le Sauveur a accomplie, Dieu l'a élevé à sa droite, glorifiant celui qui l'a glorifié (Jean 13: 31, 32; 17: 4, 5), — témoignage de la valeur de son oeuvre, de ce qu'il a mérité par elle, et de la gloire qu'il nous a acquise (je ne parle pas de sa séance à la droite du Père, qui est son propre privilège comme Fils unique). Ensuite, ce même Jésus, ayant reçu du Père l'Esprit promis, l'avait envoyé, ce dont les auditeurs de Pierre voyaient et entendaient l'effet; et il devait être assis dans le ciel jusqu'à ce que tous ses ennemis fussent mis pour le marchepied de ses pieds.

Remarquez ici ce que nous avons déjà observé, c'est que Christ, élevé comme homme à la droite de Dieu, a reçu de nouveau l'Esprit Saint pour le donner aux croyants (versets 33, 34). Dieu, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ne demeure avec les hommes qu'en conséquence de la rédemption. Il ne demeurait pas avec Adam innocent; il n'a pas demeuré avec Abraham; mais, aussitôt qu'Israël est délivré, de la servitude d'Egypte par le moyen d'une rédemption, bien que celle-ci fût extérieure, Dieu vient habiter dans la nuée au milieu du peuple, et sa gloire remplit le tabernacle (Exode 29: 46; 40: 34-38). Ainsi encore, d'une manière moins visible, mais beaucoup plus précieuse, la rédemption éternelle étant

accomplie, Dieu habite, en la personne de l'Esprit Saint, au milieu de son peuple: Christ étant glorifié comme homme, témoignage de l'accomplissement et du plein effet de cette glorieuse rédemption, reçoit l'Esprit promis par le Père, et le répand dans les siens.

L'Esprit les unit à lui-même, individuellement, et leur donne la conscience d'être fils du Père; il est la puissance qui opère dans les croyants pour glorifier Christ désormais, et qui opère pour accomplir les conseils de Dieu dans son assemblée, jusqu'à ce qu'elle soit ravie pour être avec Jésus et comme lui dans la gloire. Le croyant et l'assemblée universelle (1 Corinthiens 3; 6; Ephésiens 2: 22), sont l'un et l'autre un temple où habite l'Esprit Saint. La grâce a vaincu; et Dieu demeure là où l'oeuvre et le sang de Christ ont rendu cette habitation possible, dans un monde qui l'a rejeté.

La maison d'Israël (et plus tard le monde des gentils), Pierre le leur fait sentir, devait reconnaître à ce signe d'une manière certaine que Dieu avait fait «Seigneur et Christ» l'homme Jésus, qu'Israël avait rejeté (verset 36).

«Que ferons-nous, frères?» demandent ceux qui, après avoir entendu le témoignage de l'Apôtre, ont le coeur saisi de componction et sentent leur horrible position pour avoir rejeté le Christ. Mais aussitôt que ce fruit de l'opération de l'Esprit se trouve dans leur coeur, la réponse est facile à faire. L'oeuvre du salut était accomplie; Christ avait été donné pour leurs péchés; la purification était déjà faite; ils n'avaient qu'à se repentir et à reconnaître le Sauveur, pour avoir la rémission de leurs péchés. Alors, ayant été baptisés en son nom (Jésus étant ainsi reconnu dans sa mort pour les sauver), ils reçurent le Saint Esprit. De plus, la promesse était pour eux et pour leurs enfants, et pour tous ceux qui étaient loin, autant que le Seigneur Dieu en appellerait.

Tous ceux donc qui reçurent de bonne volonté la parole, furent baptisés, et trois mille personnes furent ajoutées. Il faut distinguer ici entre l'*opération* de la grâce et de l'Esprit Saint dans le coeur pour faire recevoir Christ, et le *don* de l'Esprit lorsque nous avons reconnu Christ comme Sauveur, et comme moyen pour la rémission de nos péchés. L'Esprit *opère* en nous; il nous fait sentir nos péchés, le besoin d'un Sauveur et du sang de Christ; mais, après avoir cru à son oeuvre sur la croix, nous sommes scellés de Dieu par le *don* du Saint Esprit (le Saint Esprit donné) qui vient habiter en nous. Nous voyons la même chose dans le fils prodigue, au chapitre 15 de Luc. L'oeuvre de Dieu s'est faite dans le pays lointain, et le prodigue s'en retourne vers son père ne sachant comment il sera reçu. L'oeuvre était faite en lui: il se repentait, il confessait ses péchés, il parlait d'être un mercenaire dans la maison de son père. Il n'était pas encore revêtu de la plus belle robe; il n'avait ni l'anneau à son doigt, ni les souliers à ses pieds. C'est dans ses haillons qu'il rencontre son père; seulement du moment où le père s'était jeté à son cou en le baisant, il n'ose plus lui parler d'être mercenaire; ce n'était plus le moment, quoiqu'il confesse ses péchés. Le prodigue n'était pas encore propre à entrer dans la maison; les haillons ne convenaient pas à la maison de Dieu; mais il fut vêtu de la plus belle robe, de Christ lui-même (robe qui ne fit jamais partie de ce que son père lui avait donné, et qui n'appartenait pas à Adam innocent); dès lors il est propre pour entrer dans la maison avec

tout l'honneur que le père pouvait placer sur lui; il a la conscience d'être reconnu fils, et d'avoir la faveur de son père.

Il en est de même pour l'âme. Le Saint Esprit opère en nous, produit des besoins, nous communique la vie, et fait que nous sommes nés de Dieu; alors, convaincus de péché, nous trouvons Christ, le Sauveur, et par lui, la rémission de nos péchés pour toujours; alors Dieu nous scelle du Saint Esprit. «Parce que vous êtes fils», dit l'Apôtre, «Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos coeurs, criant: Abba, Père» (Galates 4: 6).

Là se trouve la vraie liberté, et l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs (*). Nos corps sont devenus les temples du Saint Esprit (1 Corinthiens 6: 19).

(*) 2 Corinthiens 3: 17; Romains 5: 5.

Il est donc très important de distinguer *l'opération* du Saint Esprit qui produit la foi, qui donne puissance à la Parole dans le coeur et dans la conscience; et *l'habitation* du Saint Esprit en nous, conséquence et sceau de notre foi. C'est une chose de bâtir une maison, et une autre chose d'y habiter quand elle est bâtie. Mais quels ne devrions-nous pas être en sainteté de consécration, puisque nous sommes «nés de Dieu» et que, dans nos corps, le Saint Esprit habite comme dans un temple! Les fruits de sa présence se manifestent d'une manière admirable. Ce n'est pas ici la puissance qui porte la parole de Dieu aux consciences dans le monde entier, annonçant Christ, la grâce et le salut; mais c'est la puissance sur soi-même, qui détruit l'amour propre, qui est active dans l'amour, faisant penser aux autres plus qu'à soi-même.

Qu'il est beau le tableau que nous donne ici la Parole des effets moraux de cette habitation de l'Esprit dans le coeur! Ces effets sont de deux sortes: la piété, l'affection fraternelle, avec l'amour pratique au milieu des disciples. L'Esprit signale d'abord la persévérance dans la vérité et dans la communion des apôtres: les saints restaient attachés à ceux qui avaient été les canaux du témoignage de Dieu à leurs coeurs, de vrais ambassadeurs de Dieu. C'était la vraie unité, opérée par la puissance du Saint Esprit, de laquelle les apôtres étaient les vases, et qui se réalisait dans la commémoration continue de la mort de Christ; qui était en outre l'expression d'une unité plus vaste, celle de tout le corps de Christ: ils rompaient le pain ensemble, et ils persévéraient aussi dans les prières. Belle réalisation et expression de l'unité de l'Esprit, abolissant sous ce rapport toutes les différences, puisque par la puissance de l'Esprit tous les coeurs étaient élevés au-dessus de toutes les circonstances, et des choses de ce bas monde! Les coeurs n'étaient plus ici-bas, mais avec Christ à la droite de Dieu dans le ciel.

Ceux qui croyaient par la parole des apôtres, étaient un dans le Père et dans le Fils, selon Jean 17: 21. L'effet même de cette puissance qui dominait tous les sentiments humains, se produisait dans le monde autour d'eux, — une sainte crainte remplissait tous les coeurs. Le monde reconnaissait le déploiement d'une puissance qui n'était pas de ce monde, mais qui élevait les coeurs au-dessus des motifs qui le gouvernent. La présence de Dieu au milieu des disciples était sentie partout, et se manifestait aussi par les miracles et les signes merveilleux

opérés par les mains des apôtres. Dieu se trouvait là présent dans la personne du Saint Esprit, selon la promesse de Jésus.

En second lieu, l'amour pratique se réalisait pleinement. Les croyants étaient, tous ensemble, comme des frères, la famille de Dieu; tous les membres de la famille participaient aux biens du Père, les uns comme les autres; nul ne disait: ceci est à moi. Si l'un avait plus que l'autre, il possédait le privilège de l'amour, savoir de donner à celui qui avait besoin. Mais cela n'était pas forcé; ce n'était point un droit de celui qui était dans le besoin, autrement ce n'eût pas été le fruit de l'amour. «. Quand tu la possédais», dit Pierre (Actes des Apôtres 5: 4), «n'était-elle pas à toi? Et vendue, n'était-elle pas en ton pouvoir?» Non, c'était l'amour sentant qu'il doit, selon l'amour divin, ne pas laisser un frère, enfant de Dieu comme lui-même, dans le besoin. C'était la libre activité de l'amour, produite par l'opération puissante de l'Esprit de Dieu. Aussitôt qu'on veut rendre cela obligatoire, la chose a perdu toute sa valeur, toute sa nature. Oter à autrui, ce n'est pas donner: c'est l'amour de soi-même. L'amour divin pense aux autres; il donne de bonne volonté. La pensée de rendre cet amour obligatoire montre que l'amour n'existe pas.

Mais revenons à notre sujet, à ce tableau magnifique de l'état de l'assemblée primitive des chrétiens, de l'assemblée de Dieu, comme Dieu lui-même l'a fondée au commencement. Penser aux autres et non à soi-même, — l'amour divin accompli dans des murs humains... quelle chose merveilleuse! Il est bien possible que cela ne puisse pas se réaliser actuellement à la lettre; les chrétiens sont dispersés partout; il n'y a plus les apôtres aux pieds desquels on puisse placer des dons et des possessions (*); mais le vrai chrétien peut parfaitement bien agir d'après les principes qui remplissaient les coeurs de ces membres bénis de Christ, que nous avons ici devant nous. La parole de Dieu suppose l'existence des riches et des pauvres (1 Timothée 6: 17-19); mais cela ne m'empêchera pas d'user de tout ce que je possède comme économe de Dieu, dans l'amour, pour le bien des membres de Christ. Il reste toujours vrai que l'homme doit avoir soin de sa famille; mais ce qu'il peut faire par amour, le chrétien fidèle est obligé de le faire; et ce qu'il possède des biens de la terre, ce qui lui a été confié par Dieu, il doit s'en servir pour le bien de tous et spécialement pour la famille de Dieu.

(*) Voyez Actes des Apôtres 4: 32 et suivants.

Mais l'amour fraternel n'est pas tout. Les coeurs sont liés ensemble dans le culte et dans l'adoration de Dieu. Dans ce temps-là les gentils n'étaient pas encore introduits dans l'assemblée, et les disciples, comme Juifs, suivaient toujours leurs anciennes habitudes. La patience de Dieu supportait encore le système judaïque, tandis qu'il rassemblait du milieu du peuple ceux qui devaient être sauvés. Dieu était prêt d'ôter le judaïsme de dessus la terre et de transférer dans l'assemblée chrétienne le résidu des Juifs, que la grâce ajoutait à la foi. Les fidèles unissaient encore le culte juif et le culte chrétien; ils montaient journellement, d'un commun accord, au temple pour adorer Jéhovah, en même temps qu'ils rompaient le pain dans leurs maisons, prenant la cène tous les jours avec une pleine confiance dans l'amour de Dieu; de plus, ils prenaient leurs repas avec joie et simplicité de coeur, louant toujours Dieu et étant agréables à tout le peuple.

Les fruits du Saint Esprit et la manifestation de sa puissance attiraient souvent les coeurs du peuple; et ainsi Dieu ouvrait une porte à la Parole, et les coeurs de quelques-uns étaient véritablement convertis. Car, quoique le témoignage soit accepté, cela ne veut pas dire pourtant que les âmes soient converties. La foule qui suivait et saluait Jésus à son entrée dans Jérusalem, a crié plus tard: «Crucifie-le, crucifie-le!» Mais cette faveur générale qui entourait l'assemblée, arrêtait pour un moment l'opposition, et ceux qui avaient des oreilles pour entendre croissaient dans la connaissance de la vérité. La vérité n'est vraiment reçue que par la grâce; mais les fruits de l'Esprit opèrent puissamment sur le coeur naturel: chacun peut comprendre l'amour et l'oubli de soi-même; et Dieu se sort de cela pour répandre le témoignage de l'Evangile.

Ce que nous étudions ici est présenté en type d'une manière admirable dans les sonnettes et les grenades qui ornaient la robe d'Aaron, quand il entra dans le lieu saint (Exode 28: 33-35); seulement Aaron perdit le droit d'entrer, de cette manière, dans les lieux saints, par le péché de ses fils; mais je parle de ce qui était ordonné avant que ceux-ci eussent péché.

Chapitre 3

Le troisième chapitre des Actes des Apôtres est remarquable dans les voies de Dieu. On n'y trouve pas, comme dans le second chapitre, la déclaration d'une introduction immédiate dans la bénédiction, de la rémission des péchés pour ceux qui se repentaient et confessaient le nom de Jésus, et du don du Saint Esprit; mais Pierre y montre, comme dans tous ses discours, que la mort de Christ était l'effet des pensées de Dieu, bien qu'il fût mort par les mains des iniques, mais il en parle plutôt comme accomplissement des prophéties que comme fruit des conseils de Dieu. En commençant par la proclamation de l'évangile l'Esprit descend jusqu'aux voies de Dieu envers Israël. Le Seigneur, intercédant sur la croix pour le peuple, avait dit: «Père, pardonne-leur: car ils ne savent ce qu'ils font». Il fut exaucé et le jugement de Dieu fut suspendu, afin que la repentance fût présentée encore une fois au peuple.

Dieu savait bien que les Juifs, durs de coeur, n'accepteraient pas la voix miséricordieuse de sa longue patience; il avait conjuré et exhorté ceux qui avaient des oreilles pour entendre, de se sauver de cette génération perverse (2: 40). Mais Dieu ne voulait pas prononcer le jugement sur celle-ci avant d'avoir fait tout ce qui était possible, et avant qu'ils eussent rejeté le témoignage d'un Christ glorifié, comme ils avaient rejeté et crucifié un Christ venu ici-bas dans l'humiliation. Ainsi l'Esprit, par la bouche de Pierre, se fondant sur l'intercession de Christ, propose la repentance au peuple, lui disant que, s'ils se repentaient, Christ reviendrait (versets 19-21). L'Apôtre insiste plus particulièrement sur le péché des Juifs, et présente les faits avec une grande puissance à leurs consciences.

Il peut sembler étrange que Pierre parle de la repentance de tout le peuple, et d'épargner le peuple, au moment où l'assemblée chrétienne avait déjà commencé, et lorsque l'apôtre avait averti les âmes d'éviter le jugement qui allait venir sur cette nation qui avait crucifié le Seigneur de gloire. Mais Dieu savait bien que les principaux du peuple rendraient toute sa patience inutile, et qu'ils rejetteraient le témoignage de la gloire de Christ, comme ils avaient

mis à mort Christ présenté en grâce. Dieu poursuit ses conseils selon sa propre connaissance, mais selon son gouvernement, il n'exerce le jugement qu'après avoir fait tout ce qui est possible pour épargner les hommes, en les invitant à la repentance.

Ainsi il annonce à Abraham qu'il faut que sa postérité descende en Egypte, parce que l'iniquité des Amoréens n'est pas encore venue à son comble (Genèse 15: 16); ainsi par la bouche de Jérémie, chapitres 7-14, et dans d'autres passages, il fait précisément ce que Pierre fait ici: il dit clairement, selon la connaissance prophétique qu'il donne à son serviteur, que le peuple et les vases du temple seront transportés à Babylone; mais en même temps il exhorte le peuple à se repentir, promettant que s'ils le font, ils seront épargnés. Il pose comme principe que lors même qu'il aurait prononcé la condamnation d'un peuple ou d'une ville, si ce peuple ou cette ville se détournait de sa méchanceté, Lui se repentirait du jugement qu'il avait prononcé (Jérémie 18: 7-11). C'est ainsi que l'Apôtre propose au peuple de se repentir, lui annonçant qu'alors le Christ reviendrait.

Nous voyons, au commencement du chapitre, que les apôtres Pierre et Jean, montant au temple, avaient guéri un homme boiteux dès sa naissance qui mendiait à la porte nommée «la Belle». L'homme ainsi délivré monte avec les apôtres, sautant et louant Dieu, et, naturellement, la foule se rassemble, car cet homme était bien connu.

Pierre saisit cette occasion pour mettre devant les yeux du peuple ce que ce peuple avait fait.

Ce n'était pas par sa propre puissance que Pierre avait agi: le Dieu d'Abraham, et d'Isaac et de Jacob, le Dieu de leurs pères, avait ressuscité son serviteur Jésus qu'ils avaient mis à mort (versets 13-15). Horrible chose que cette opposition ouverte; situation fatale, si la grâce n'eût pas été là entre le peuple et Dieu!

C'est ainsi que Pierre présente toujours la vérité: les Juifs avaient rejeté Christ, mais Dieu l'avait reconnu et glorifié. Ici l'Apôtre insiste beaucoup plus particulièrement sur leur péché que dans le chapitre second; il présente les faits avec une grande force à leurs consciences. Les Juifs avaient trahi le Seigneur, l'avaient renié en présence de Pilate, quand celui-ci était décidé à lui rendre la liberté; ils avaient renié le Saint et le Juste, réclamé un assassin, et tué le Prince de la *vie*. Mais Dieu l'avait ressuscité: — encore ici apparaît l'opposition entre le peuple et Dieu. Le nom du Sauveur élevé à la droite de Dieu, avait donné au boiteux une santé parfaite comme ils pouvaient s'en assurer. L'Esprit répond ici en grâce à l'intercession de Jésus, et l'Apôtre attribue à l'ignorance, soit des chefs, soit du peuple, le fait terrible d'avoir rejeté le Seigneur.

Ce qui avait été préordonné par Dieu était maintenant accompli, savoir les souffrances de Christ annoncées à l'avance par la bouche de tous les prophètes; si les Juifs se repentaient, Jésus reviendrait, Dieu l'enverrait du ciel; les temps de bénédictions qui devaient s'étendre sur la terre par sa présence, viendraient de la part du Seigneur; mais pour qu'ils pussent être introduits, la repentance des Israélites était absolument nécessaire, et l'est encore. Ceci reste

toujours vrai: «Votre maison restera déserte, dans la désolation, jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur» (Matthieu 23: 38).

Lorsque Israël se repentira il verra le Seigneur; il reconnaîtra, que Celui qu'il a rejeté était le Seigneur lui-même, et il sera plein de douleur et de honte; mais il sera pardonné et délivré, et toutes les bénédictions dont les prophètes ont parlé seront accomplies. Jusque-là le ciel cachera Jésus aux yeux des hommes. Mais Pierre présente ici aux Juifs cette repentance et ensuite, s'ils se repentaient, le retour actuel du Seigneur.

Avant que Pierre eût pu terminer son discours, les principaux des Juifs arrivent, s'emparent des apôtres et les jettent en prison. Jésus glorifié est repoussé, comme le fut Jésus dans l'humiliation. Tout est fini pour Israël, quant à sa responsabilité: aussi bien la merveilleuse patience de Dieu, que la grâce qui intercédait pour le peuple bien-aimé, sur la croix. Il n'y a plus rien à faire, il ne reste qu'à exécuter le jugement contre un peuple qui ne veut pas la grâce. C'est, hélas! l'histoire de l'homme naturel.

Remarquez que Pierre ne leur offre pas ici le don du Saint Esprit comme dans le discours du chapitre précédent (11: 38, 39), qui commençait l'ordre nouveau des voies de Dieu; mais l'Apôtre parle du retour de Christ lui-même pour accomplir tout ce qu'avaient dit les prophètes. La présence du Saint Esprit caractérise le temps entre la première et la seconde venue de Jésus; c'est le temps actuel. Pierre ne dit pas que l'Esprit ne soit pas donné après la seconde venue; mais la présence de Jésus caractérise le temps qui suivra sa seconde venue, comme l'absence du Seigneur caractérise le temps actuel, et c'est ce que démontre la présence d'un autre Consolateur venu en son lieu et place. Ce Consolateur nous révèle un Christ glorifié dans le ciel, et il le rend l'objet d'une foi vivante et nous unit à Lui; il nous fait comprendre que nous sommes des fils de Dieu, des cohéritiers de Christ, que nous sommes en lui, et lui en nous; il fait de nous les membres de son corps pendant que nous l'attendons pour qu'il nous prenne auprès de lui; enfin, par cet Esprit qui nous a été donné, l'amour de Dieu est aussi versé dans nos coeurs.

Bien que Pierre ne parle jamais de l'enlèvement des chrétiens pour être avec Jésus, nous trouvons aux versets 11-13 du chapitre 1 de sa 1^{re} épître, les trois choses dont il est question ici, c'est-à-dire le témoignage des prophètes, celui du Saint Esprit descendu du ciel, et l'accomplissement des promesses apportées à l'apparition de Jésus. Il ne s'agit ni de rassembler les croyants auprès de Jésus, ni de la venue du Saint Esprit; nous nous trouvons entièrement sur le terrain juif. C'est pour Israël que Dieu avait premièrement suscité son serviteur Jésus; il l'avait envoyé pour les bénir, ici-bas, dans le monde; mais ils n'avaient pas voulu le recevoir; alors la porte de la repentance leur fut ouverte. Mais les principaux s'opposant résistèrent au Saint Esprit de la même manière qu'ils avaient rejeté le Christ sur la terre; ainsi ils scellèrent leur propre jugement. La sentence finale se trouve dans l'histoire d'Etienne (chapitre 7: 51, etc.).

Une autre vérité qui ne manque pas de valeur dans les voies de Dieu, prend place ici, bien qu'elle ne soit pas égale en importance à l'état moral des hommes, état qui les a conduits à

rejeter le Seigneur venu en grâce. Cette vérité, c'est que, dès lors, on ne trouve plus le trône et le gouvernement immédiat de Dieu sur la terre. La providence de Dieu veille sur tout; un petit oiseau même ne peut tomber à terre sans sa volonté; mais le trône de Dieu n'existe plus sur la terre, et n'existera plus jusqu'à ce que le Seigneur Jésus, fils de David, l'établisse, jusqu'à ce que vienne Celui à qui il appartient. Le trône de Dieu qui était entre les chérubins fut ôté de Jérusalem quand les Juifs furent menés captifs à Babylone; mais un petit résidu du peuple fut ramené à Jérusalem dans le but de lui présenter son vrai roi, le fils de David, Jésus de Nazareth. Ils n'ont pas voulu le recevoir; dès lors, le règne de Dieu s'est transformé en royaume des cieux: le roi est dans le ciel, et le royaume est comme le grain de froment qui, une fois semé, germe et croit sans que la main de l'homme s'en occupe (Marc 4: 26-29). Christ opère; sans sa grâce, on ne peut rien faire; mais il n'apparaît pas. Il est assis sur le trône du Père et il n'occupe pas son propre trône; il le fera quand il reviendra.

Les trônes sur la terre sont établis par Dieu; le chrétien reconnaît pleinement, pour s'y soumettre, l'autorité des princes et des gouverneurs comme étant ordonnés de Dieu, mais ce n'est pas là le règne immédiat de Dieu. Depuis la captivité de Babylone jusqu'à la venue de Christ, ce sont les temps des gentils (*); et Dieu rassemble maintenant les cohéritiers de Christ, qui ne sont pas de ce monde, comme lui n'est pas de ce monde. Ils sont bénis de toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes, en Christ; ils régneront avec lui en gloire, cohéritiers par la grâce de l'héritage de Dieu.

(*) Comparez Luc 21: 24.

Après le salut personnel il y a deux grands sujets dans la Bible: d'abord le gouvernement divin du monde, avec les Juifs, comme centre, sous le règne de Christ; ensuite la grâce souveraine qui a donné à ceux qui sont heureux de souffrir avec Christ, la gloire dont il jouit comme homme, prédestinés qu'ils sont «à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères» (Romains 8: 29). Nous jouissons déjà de la relation dont lui-même jouit avec Dieu son Père: «Dis à mes frères: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17). Etant déjà fils et héritiers ici-bas, lorsque Jésus reviendra nous jouirons de la joie céleste avec lui, nous régnerons avec lui.

Les Juifs, et avec eux les gentils, jouiront sur la terre de la paix et des bénédictions qui découleront du règne de Christ. Le chapitre 2 du livre qui nous occupe, bien qu'il n'aille pas plus loin que la présence de l'Esprit ici-bas, parle cependant de la première et céleste position; le chapitre 3 parle de la seconde. Au chapitre 2 la parole de Dieu porte ses fruits, rassemblant les âmes pour l'assemblée de Dieu, et pour la gloire céleste. Au chapitre 3 l'appel à la repentance est repoussé par les chefs du peuple; le Seigneur est assis dans le ciel, à la droite de Dieu, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds, et l'oeuvre de Dieu se continue ici-bas. Le règne de Dieu sur la terre est différé par l'incrédulité des Juifs, et par la présence de l'Esprit, tandis que Christ est dans le ciel pour recueillir les bourgeois du ciel et pour les placer dans une nouvelle, éternelle et céleste relation avec Dieu. Ces faits se trouvent à la base de l'histoire qui nous est racontée dans les Actes des Apôtres. Les chapitres qui suivent vont nous révéler les progrès de l'oeuvre, ses difficultés et ses principes.

Chapitre 4

Ce que nous lisons dans ce chapitre est profondément douloureux, mais rempli d'instruction. L'état d'Israël est effrayant, mais le contraste que présente le tableau des apôtres, et de tous les croyants, est merveilleux d'un côté l'autorité ecclésiastique, la haine de la vérité et du Seigneur; de l'autre la présence et la puissance de Dieu! Les autorités qui comptent avec l'opinion publique se montrent craintives à cause de cela; et, pour un moment, Dieu les tient en bride par ce moyen, tandis que la puissante présence du Saint Esprit soutient le courage et la foi que Dieu a donnée.

Les sacrificateurs résistent délibérément à l'action du Saint Esprit, tout en reconnaissant que la puissance de Dieu avait été manifestée. Cela n'est-il pas effrayant? De quelle audace et de quelle malice le coeur de l'homme n'est-il pas capable, quand il est abandonné de Dieu et livré à sa haine contre lui! «La transgression du méchant me dit au dedans du coeur qu'il n'y a point de crainte de Dieu devant ses yeux. Car il se flatte en soi-même quand son iniquité se présente pour être haïe» (Psaumes 36: 1, 2). Horrible et vaine opposition, puisque la parole de Dieu sera accomplie en dépit des hommes. Si nous souffrons (voyez aussi Luc 12: 1-12), c'est notre gloire. Notre part se trouve au Psaume 27, puis au Psaume 37: «Ne te dépite pas à cause des méchants; confie-toi en Jéhovah...; prends ton plaisir en Jéhovah...; remets ta voie sur Jéhovah...; attends-le en silence, garde-toi de te courroucer et renonce à la colère; ne te dépite point pour mal faire».

Nous verrons le chemin que les apôtres ont suivi, quel courage ils ont montré, quelle tranquillité, quelle clarté de jugement: ils font parfaitement ce qui convient au serviteur de Dieu, à ceux qui, dans leur témoignage, le représentent sur la terre. Sans doute, il y a en eux une puissance extraordinaire, mais le principe est le même pour nous tous. Aussi la Parole ne restait pas sans effet: le nombre des hommes qui avaient cru fut d'environ cinq mille.

Nous voyons que les principaux sacrificateurs avaient mis les apôtres en prison; puis, le matin étant venu, ils se rassemblent à Jérusalem, et les font comparaître devant eux. Ils leur demandent par quelle puissance et en quel nom ils avaient fait ce miracle qui avait étonné tout le peuple. Cette vieille histoire se renouvelle toujours: l'autorité officielle est opposée à la puissance de Dieu. Le souverain sacrificateur et les principaux du peuple n'avaient-ils pas aussi demandé au Seigneur par quelle autorité il agissait? Quelle folie, quelle dureté de coeur, quelle absence de conscience! Ici, un miracle évident avait été fait par les apôtres: il était connu du peuple, et ils ne pouvaient le nier. Dieu lui-même avait opéré; mais ces hommes ne veulent pas que cela se répande parmi le peuple. Il ne leur convenait pas que la puissance de Dieu se manifestât en dehors de leur office, parce que, si la puissance de Dieu opérait ainsi, l'office ne pouvait s'attribuer l'autorité à lui-même. Il ne leur appartenait pas assurément de commander à Dieu; mais en outre, ils étaient opposés à cette puissance qui était de Dieu.

En pareil cas on trouve toujours l'absence de toute conscience. C'est pourquoi, lorsque les principaux du peuple demandent au Seigneur par quelle autorité il agissait, il ne répond pas à leur question, mais, dans sa divine sagesse, il leur demande d'où était le baptême de

Jean. Ils raisonnent en eux-mêmes, et, craignant le peuple, n'osent dire qu'il ne soit pas de Dieu, car l'opinion publique aurait été contre eux. Ils sont forcés de reconnaître leur insuffisance: évidemment donc, le Seigneur n'était pas tenu à leur donner raison de l'autorité par laquelle il avait fait ce dont ils venaient d'être les témoins.

Ici, dans le cas des apôtres, il y a quelque chose de plus. Ce que les apôtres avaient fait, était un acte de puissance et non d'autorité; et les sacrificateurs se trouvaient en opposition ouverte contre Dieu. Ils voulaient, s'ils l'eussent pu, supprimer sa puissance, autrement ils se trouvaient nécessairement humiliés, puisque le miracle avait été fait au nom de Celui qu'ils avaient crucifié. Ils étaient les adversaires de Dieu, adversaires le sachant et le voulant, puisqu'ils avaient reconnu qu'il n'était pas possible de nier le miracle. C'était bien la puissance de Satan, mais c'était le résultat d'une position officielle sans la puissance de Dieu. Toutes les fois que l'homme se trouve là, il ne veut pas que Dieu opère. Quel état d'âme, quelle position épouvantable!

Considérons maintenant un homme illettré et ignorant, mais croyant en Jésus, et plein du Saint Esprit. Pierre annonce ouvertement et avec une franche hardiesse, non seulement que, par le nom de Jésus, cet homme avait été guéri, mais que Jésus était la pierre méprisée par les architectes, devenue la pierre angulaire, et qu'il n'y avait point sous le ciel d'autre nom qui soit donné parmi les hommes par lequel il nous faille être sauvé. La position des chefs et des anciens apparaît clairement, telle que nous venons de la voir. L'homme qui était devant eux avait été guéri par le nom de Celui qu'ils avaient crucifié et que Dieu avait ressuscité d'entre les morts. Mais hélas! la volonté des hommes n'était pas changée; ils n'avaient rien à dire contre les faits, car la puissance de Dieu était là et le témoignage ne pouvait être récusé; mais ils ne voulaient pas le témoignage divin. Ayant conféré, entre eux, «ils leur enjoignirent de ne plus parler ni enseigner, en aucune manière, en ce nom».

C'était un parti pris contre Dieu et contre son Oint. Ils commandèrent donc aux apôtres, après les avoir appelés, de ne plus jamais parler au nom de Jésus. Pierre, remarquez-le, ne se vante pas; il n'insiste pas sur ses droits, sur sa liberté; il ne menace ni les sacrificateurs ni le sanhédrin; il ne montre aucune volonté propre; il reste tranquille dans l'obéissance, mais dans l'obéissance à Dieu plutôt qu'à l'homme. Dieu était avec les apôtres; les autres n'étaient que des hommes. Il fallait obéir à Dieu. Ils en appellent aux sacrificateurs eux-mêmes, leur demandant s'il ne convient pas de faire cela. Ceux-ci les menacent encore, et les laissent aller: les témoins étaient devant eux, glorifiant tous Dieu de ce qui avait été fait (versets 21, 22).

Il est bon de remarquer que les apôtres n'attaquent pas les Juifs: ils font leur devoir; ils annoncent Christ; ils cherchent les âmes pour le salut; et lorsque les chefs des Juifs et les anciens s'opposent, ils ont, eux, la conscience qu'ils font la volonté de Dieu, qu'ils sont envoyés de lui, et ils déclarent qu'ils ne peuvent pas ne pas faire sa volonté; car quand Dieu veut et envoie, il *faut* obéir. C'est le calme, la tranquillité de celui qui ne pense pas à lui-même et qui n'agit pas par crainte ou par hardiesse humaine. Pierre est rempli du Saint Esprit, et ce qu'il dit et fait provient de Lui. Un tel homme agit parfaitement de la part de Dieu, parce que l'homme lui-même est mis de côté et que Dieu par son Esprit opère en lui. C'est bien l'homme

qui se présente parfait dans la position où il se trouve comme homme, mais c'est l'Esprit qui produit la perfection en lui. «Ce n'est pas vous, dit le Seigneur, qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous» (Matthieu 10: 20). Si l'homme agit, il y a de l'imperfection. Dieu agit dans l'homme, et alors l'homme est ce qu'il devrait être. Il en est toujours ainsi.

La misérable position des Juifs ne se comprend que trop. Dieu ne se trouvait plus au milieu du peuple aimé qui avait rejeté son Messie, le Fils de Dieu, Celui dans lequel étaient toutes les promesses de Dieu; dès lors ils étaient abandonnés: — Dieu se trouvait, par son Esprit, au milieu des chrétiens. Dieu accomplira ses promesses envers Israël, à la fin des temps; mais alors il s'agira de pure grâce. Dieu est fidèle, quelle que soit l'infidélité de son peuple. La repentance que Pierre a proposée à Israël au chapitre 3, sera opérée dans les coeurs par la grâce, lorsque l'assemblée de Dieu aura été ravie dans le ciel: alors ils verront Celui qu'ils ont percé, et ils seront bénis; mais, en attendant, ils sont mis à part, gardés à part, jusqu'à ce que la plénitude des gentils soit entrée. Alors Israël sera sauvé, comme un tout (Romains 11: 26). Maintenant ils résistaient au Saint Esprit, comme ils avaient auparavant rejeté le Messie, tandis que la puissance de l'Esprit et sa présence se montrent au milieu de l'assemblée.

Les apôtres reviennent vers les leurs; car maintenant il y avait une compagnie, une société, la maison de Dieu, composée encore, il est vrai, de Juifs, mais ayant son existence à part, en dehors des liens nationaux. Là, les apôtres racontent tout ce qui était arrivé. Alors, poussés par l'Esprit saint, d'un seul coeur, ils élèvent leurs voix vers Dieu; ils reconnaissent l'accomplissement de la prophétie du Psaume 2, qui annonce la réjection du Messie, Fils de Dieu, et la puissance absolue de Dieu, quelle que fût la méchanceté des hommes qui ne faisaient, en dépit d'eux-mêmes, autre chose qu'accomplir le conseil de Dieu. Toutefois les apôtres ne demandent pas que le règne, ce règne dont le Père a réservé le temps à sa propre autorité (1: 7), soit établi selon ce qui est dit dans ce Psaume; mais ils demandent la manifestation de la puissance du Saint Esprit promis, dans ce même lieu, soit par le courage qui leur serait donné pour annoncer la parole, soit dans les actes de puissance accomplis au nom du saint serviteur de Dieu, Jésus son Fils.

Tandis qu'ils prient, la présence de Dieu se manifeste au milieu d'eux, et le lieu où ils étaient réunis est ébranlé. On voit, ici aussi, d'une manière extérieure, la différence qu'il y a entre la nouvelle naissance et la présence de Dieu par l'Esprit. On trouve des preuves bien plus importantes de cette différence, mais j'en parle à ce propos, parce que nous nous trouvons ici en présence d'un signe extérieur impossible à confondre avec l'oeuvre de la grâce dans une âme. La prière des apôtres et des leurs est exaucée; ils sont tous remplis de l'Esprit Saint, et ils annoncent la parole de Dieu avec une grande hardiesse.

Mais ce n'est pas seulement dans le don de parler et dans la foi qui en use, que se montrent la puissance et le résultat du fait que l'on est rempli de l'Esprit. Nous avons vu une oeuvre du même caractère que celle-ci décrite au chapitre 2.

Ils n'étaient qu'un coeur! (verset 32). Nul ne tenait à sa propriété, mais il la distribuait à ceux qui en avaient besoin. Les apôtres rendaient avec une grande puissance le témoignage

de la résurrection du Seigneur Jésus, et une grande grâce était sur eux tous. Nul, parmi les disciples, n'était dans le besoin. Ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient et mettaient le prix de ce qui avait été vendu aux pieds des apôtres; et il était distribué à chacun, selon ses besoins. Magnifique témoignage rendu par la puissance de l'amour de Dieu, amour versé dans le coeur par le Saint Esprit dont ils étaient remplis! Parmi les saints, nous trouvons Barnabas, nommé spécialement ici, parce que nous allons le trouver bientôt occupé à l'oeuvre de Dieu, compagnon de Paul, en sorte qu'il est appelé apôtre. Mais Dieu n'oublie pas les autres qui ont agi de même.

Telle est la scène qui se déroule devant nos yeux, au début de l'établissement de l'église et lorsque l'Esprit, non contristé, produisait tous les effets de sa présence. Belle scène, et qui fait comprendre ce que c'est que d'être rempli du Saint Esprit. L'Esprit *habite* dans tous les vrais chrétiens; mais autre chose est d'en être *rempli*, en sorte qu'il soit la source de tout ce qu'on pense, de tout ce qu'on fait, et que tout ce que produit le coeur qui en est le vase, soit le fruit de sa présence. On ne doute pas, on ne s'arrête pas dans la carrière de l'amour; on est fidèle à confesser Jésus devant les hommes; le coeur est délivré de l'amour de soi-même, il aime selon l'amour de Christ; il y a liberté, vraie liberté. La vie pratique et ses fruits sont les fruits de l'Esprit.

Quel état bienheureux! Et quelle que soit la ruine de l'Eglise, cet état appartient en principe à tous les chrétiens; aujourd'hui les circonstances peuvent empêcher la forme que nous voyons dans les jours apostoliques; mais l'Esprit de Dieu, pour le fond, est plus puissant que les circonstances.

Chapitre 5

Mais la chair reste toujours dans l'homme, bien qu'il soit véritablement chrétien, et elle est prompte à se montrer dans l'assemblée, comme dans le monde. Le désir d'avoir une bonne réputation parmi les hommes peut s'introduire dans le coeur, et le fait que l'on cherche cette réputation parmi les chrétiens n'y change rien: c'est ce qui arriva lorsque l'assemblée de Dieu commençait. L'amour produit la disposition de penser aux autres au lieu de penser à soi-même; dès lors la chair veut avoir la réputation de donner, sans renoncer à soi-même, pensant secrètement à l'argent pour le garder, et à la bonne réputation pour l'acquérir. Mais ici se montre aussi la grande vérité de la présence du Saint Esprit, sujet dont la révélation nous est donnée particulièrement dans ce livre.

Ananias et Sapphira ont «menti à l'Esprit Saint» (verset 3); et là était la gravité de leur péché. Dieu habitait au milieu des siens dans l'assemblée.

Mais Ananias, aveuglé dans son coeur et dans sa conscience par l'amour soit de l'argent, soit de la gloire humaine, ne reconnaît pas la présence de Dieu. Un autre personnage encore est à l'oeuvre dans ce douloureux événement; c'est Satan qui suggère à Ananias le moyen de garder son argent tout en gagnant une bonne réputation. Mais le Saint Esprit est là; la folie de

l'homme et la malice de Satan ne servent qu'à faire apparaître la vérité et la puissance de sa présence d'une manière douloureuse, il est vrai, mais qui ne peut laisser aucun doute.

Le péché d'Ananias ayant été révélé d'une manière à laquelle il ne s'attendait pas, Ananias tombe mort par le jugement du Dieu qui était présent. Quel jugement solennel! Et comment s'étonner que non seulement les chrétiens, mais aussi tous ceux qui étaient là, aient été effrayés par un tel témoignage de la présence de Dieu, qui ne se laisse pas tromper. De plus, ce péché n'était pas non plus une simple faute. Ananias et Sapphira étaient *convenus ensemble* de tâcher de tromper Dieu, oubliant que Dieu sait toutes choses, et qu'il était là.

Toutefois cet événement, quelque douloureux et solennel qu'il fût, était un témoignage qui prouvait qu'on ne peut se soustraire à la présence de Dieu, à cette grande vérité que Dieu, dans la personne du Saint Esprit, est descendu pour demeurer au milieu de ceux qu'il reconnaît comme siens, et pour toujours, jusqu'à ce qu'ils soient enlevés pour habiter dans la maison du Père. Les apôtres étaient remplis de cette vérité; en ce temps-là tout était dans sa force. Mais l'assemblée de Dieu a été infidèle, l'Esprit a été contristé; c'est pourquoi nous ne voyons pas ici les faits qui ailleurs rendaient témoignage à sa présence.

Cependant cette présence n'est et ne peut être nullement invalidée par là. La parole de Christ demeurera *avec vous*, et l'Esprit est puissant pour accomplir toujours la volonté de Dieu dans ses enfants, comme il l'était au temps des apôtres, quoiqu'il ne se manifeste pas de la même manière. Il est plus précieux, dit le Seigneur, d'avoir nos noms écrits dans le ciel que de chasser les démons; et quant à la vraie oeuvre de Dieu dans les âmes, et dans toutes ses voies, l'Esprit manifeste sa présence au milieu de l'assemblée et dans les chrétiens qui vivent sous sa dépendance, et ils en sont remplis, comme ils l'ont été aux temps apostoliques. Quelle que soit la stabilité de Dieu, il ne conviendrait pas que l'Esprit se montrât extérieurement dans l'Eglise en ruine comme dans l'assemblée fidèle, car Dieu semblerait mettre soit approbation sur la ruine de l'assemblée. Mais Dieu ne change pas; sa grâce et sa puissance sont les mêmes elles agissent comme toujours pour tout ce qui est nécessaire et convenable à l'état de l'Eglise; Dieu fait encore maintenant tout ce qui convient à sa propre gloire et à notre pleine bénédiction. Il agit dans les siens avec la même puissance, selon les circonstances dans lesquelles ils se trouvent.

Beaucoup de signes et d'oeuvres merveilleuses furent faites par les mains des apôtres qui se trouvaient habituellement à ce qu'il paraît au portique de Salomon, dans le temple. Les grands et les principaux du peuple n'osaient pas se joindre à eux; mais le peuple, convaincu dans sa simplicité, augmentait le nombre des chrétiens au milieu de la sainte cité. Nous voyons toujours la crainte chez les grands et chez les gouverneurs ecclésiastiques; ils persécutaient, mais n'osaient se joindre, parce que leur pouvoir eût été compromis. N'est-ce pas ce que dit la Parole? Pas beaucoup de nobles, pas beaucoup de riches de ce monde! L'opprobre de Christ s'attache toujours à son nom, lorsqu'il y a de la fidélité.

Cependant la puissance de Dieu se manifestait toujours, tellement qu'à Jérusalem et des villes voisines, on apportait les malades, afin que l'ombre de Pierre tombât au moins sur

quelques-uns d'entre eux; les malades, et ceux qui étaient tourmentés par des esprits immondes, étaient tous guéris. Mais tout cela excite l'envie et la haine des principaux sacrificateurs. Evidemment la puissance et l'autorité divine n'étaient plus en leurs mains, et ils ne voulaient pas qu'elles se trouvassent ailleurs. Ils ne pouvaient pas empêcher Dieu de manifester sa puissance, mais ils pouvaient se rendre maîtres des personnes qui l'exerçaient, au moins quand Dieu le permettait. Ils mettent donc les mains sur les apôtres et les jettent dans la prison publique. Le traitement que subissent ainsi les apôtres ne sert qu'à fournir une occasion à une autre manifestation de la main et de la puissance de Dieu (verset 17 et suivants). Lorsque Dieu agit, les forces des hommes sont vaines. Nous avons déjà vu, nous verrons encore la puissance intérieure du Saint Esprit, mais ici, nous voyons les anges, serviteurs de Dieu en faveur des hommes qui annoncent la bonne nouvelle du salut par Christ. Je ne doute pas que les anges ne servent toujours, selon la volonté de Dieu, tous les enfants de Dieu qui marchent dans le chemin de cette volonté, comme il est dit au premier chapitre de l'épître aux Hébreux (verset 14); mais ici, ils interviennent d'une manière visible. L'ange ouvre les portes de la prison, mène les apôtres dehors, et leur dit de s'en aller et d'annoncer dans le temple toutes les paroles de la vie, ce qu'ils font déjà au point du jour.

Le souverain sacrificateur et ceux qui étaient avec lui, assemblent alors le grand conseil des Juifs, et envoient des huissiers, leur ordonnant d'amener les apôtres. Les huissiers vont à la prison, la trouvent fermée en toute sûreté, avec les gardes devant les portes; mais, l'ayant ouverte, ils n'y trouvent personne. Les sacrificateurs embarrassés ne savent que penser. Qui peut faire la guerre à Dieu et ne pas se trouver en perplexité? Satan peut faire beaucoup; il peut persécuter, exercer une grande influence sur les âmes qui ne croient pas; mais, là où se trouve l'action de la puissance de Dieu, il ne peut la surmonter. La confiance se trouve du côté des serviteurs de Dieu; tandis que, dans le fond de leur coeur, les adversaires sont craintifs et dans l'anxiété. (Voyez Philippiens 1: 23; Josué 2: 9; 1 Pierre 3: 6). Satan avait les sadducéens pour résister à l'oeuvre des apôtres qui prêchaient la résurrection, et les pharisiens pour s'opposer à Christ qui prêchait la vraie justice.

L'oeuvre de Dieu se poursuit cependant à travers les souffrances. Dieu laisse souffrir les siens; il leur donne de souffrir pour le nom de Christ, mais il accomplit ses conseils malgré l'homme. Les huissiers amènent les apôtres sans violence, craignant la foule et ayant peur d'être lapidés (verset 26). Les apôtres comparaissent devant le conseil, et le souverain sacrificateur leur reproche d'avoir prêché Jésus, malgré la défense, et de vouloir ainsi faire venir le sang de Jésus sur leurs têtes. On voit que la conscience des juges n'était pas tranquille. Ils étaient évidemment responsables du sang de Christ; lorsqu'un homme est poussé par Satan à commettre un crime, il ne craint pas de l'exécuter, mais une fois commis, Satan l'abandonne à lui-même; le péché pèse sur sa conscience; Satan ne peut alléger son fardeau et souvent le pousse même au désespoir, comme il l'a fait avec Judas.

La réponse de Pierre et des apôtres est très courte et décisive, car leurs auditeurs savaient déjà ce que Pierre avait à leur dire. «Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir, le pendant au bois. C'est lui que Dieu a

exalté par sa droite pour être Prince et Sauveur, afin de donner la repentance à Israël, et la rémission des péchés; et nous lui sommes témoins de ces choses, ainsi que l'Esprit Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent» (versets 29-32). En entendant ces paroles, ils frémissaient de rage et tenaient conseil pour faire mourir les apôtres.

Mais ici apparaît encore la main de Dieu; et comme Dieu s'était servi miraculeusement de l'ange pour faire sortir Pierre de la prison, il emploie maintenant l'homme, dans sa providence, pour arrêter la main et la malice des anciens et du souverain sacrificateur. La prudence humaine du pharisien Gamaliel, homme très estimé, fait sentir par divers exemples le péril qu'il y a de se trouver en conflit avec Dieu. Les pharisiens étaient toujours opposés aux sadducéens, et le sacrificateur était de la secte des sadducéens; de manière que le pharisien pouvait facilement user de sa sagesse humaine et s'accréditer ainsi; et Dieu de cette manière pouvait garder ses serviteurs des mains iniques de leurs ennemis.

Le conseil de Gamaliel est accepté, mais sans aucune crainte de Dieu (verset 40). La volonté n'est pas changée; l'inimitié contre le témoignage de Dieu reste dans toute sa force, seulement le sanhédrin craint de se compromettre et ne sait que faire. Après avoir battu les apôtres, on leur défend de parler au nom de Jésus. Inimitié sans force, sans conscience, et sans connaissance, de juges aveuglés par l'incrédulité et résistant en vain à la puissance de Dieu! Les apôtres se retirent, se réjouissant d'avoir été, estimés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Christ ils continuent leur oeuvre, enseignant et prêchant Jésus Christ, dans le temple et dans les maisons.

Chapitres 6 et 7

Mais la chair se montre chez les chrétiens, et cela d'autant plus que le nombre en est plus grand. On voit alors un fait nouveau se produire: la puissance de la foi et des fruits de l'Esprit s'affaiblissent dans la multitude. L'amour disparaît, et, comme cela a toujours lieu, avec l'amour disparaît la confiance; mais en même temps la force de l'Esprit qui se trouve dans les apôtres, fait face à la difficulté, et celle-ci devient en outre l'occasion d'assurer plus de régularité au ministère journalier de l'assemblée. La prédication de la parole est séparée du soin des pauvres. A cette occasion, les apôtres ont voulu que le peuple choisît ceux qui prendraient soin des veuves. Nous verrons plus tard que l'apôtre Paul choisit lui-même, avec Barnabas, les anciens; mais quand il s'agit, comme ici, d'argent, ni les disciples, ni Paul, ne veulent prendre part à la chose, ni mêler le service divin de la Parole avec l'administration de l'argent fourni par les fidèles (Voyez 1 Corinthiens 8).

Les douze ne voulaient s'occuper que de la Parole, et Paul ne voulait pas se charger de l'argent pour les pauvres de Jérusalem, si des frères, nommés à cet effet, n'allaient pas avec lui. Mais la puissance de l'Esprit suffisait pour dominer les circonstances, quoique la chair se montrât. Dans le cas d'Ananias et de Sapphira, cette puissance et la présence de l'Esprit se montrèrent en jugeant l'hypocrisie; ici, elle se montre et, cherchant la paix de l'assemblée, en produisant l'ordre et le bien là où se manifestait le danger de la désunion au milieu des disciples.

Nous trouvons encore ici un autre principe concernant le Saint Esprit, principe facile à comprendre, mais souvent oublié; je veux parler de la pleine liberté de l'Esprit, comme elle est décrite en 1 Corinthiens 12: «Il distribue à chacun en particulier comme il lui plaît». Jusqu'ici nous avons vu l'activité des apôtres établis dans leurs charges par le Seigneur lui-même, si nous en exceptons Matthias. Maintenant nous trouvons sept hommes pleins du Saint Esprit et de sagesse, choisis par les frères pour servir aux tables où ils distribuaient les secours journaliers aux veuves qui étaient dans le besoin; deux d'entre eux, dont l'un était Etienne, étaient particulièrement employés par le Saint Esprit pour annoncer l'évangile. A leur propos nous pouvons lire et comprendre 1 Timothée 3: 13: «Ceux qui ont bien servi, acquièrent, un bon degré pour eux et une grande hardiesse dans la foi qui est dans le Christ Jésus».

Etienne était déjà un homme plein du Saint Esprit et de foi; maintenant nous voyons son don se développer: il opère des signes et des miracles; les adversaires même ne peuvent résister à la puissance et à la sagesse avec lesquelles il parle. Le Saint Esprit agit librement ici, comme au chapitre 8, dans Philippe qui, plus tard, a dû aussi laisser son office pour s'occuper de l'évangélisation, parce qu'il était descendu dans une ville de la Samarie. Il était le dispensateur de la parole par la libre action du Saint Esprit et non des tables. C'est ici une nouvelle phase de l'oeuvre de la grâce et de l'Esprit; nous en trouverons encore d'autres preuves. Le principe est très important en lui-même; sa vérité et sa force s'étendent jusqu'à nos jours. Ni Etienne, ni Philippe ne sont envoyés par les apôtres; mais ils sont envoyés immédiatement de Dieu. La force du Saint Esprit les pousse à travailler, et aussi la consécration à Christ, et l'amour des âmes.

Il semble aussi qu'Etienne en avait plus dit que Pierre et qu'il avait parlé plus ouvertement que lui. Pierre a toujours témoigné qu'Israël était en opposition ouverte contre Dieu, puisqu'ils avaient crucifié Celui que Dieu avait élevé à sa droite. Nous ne savons comment Etienne avait parlé; mais ses discours le firent accuser d'avoir déclaré que Jésus détruirait Jérusalem et changerait les coutumes que Moïse avait établies (6: 13, 14), ce qui arriva en effet. Comme Pierre, il prêchait toujours Jésus et sa gloire, mais plus que celui-ci, il avertissait le peuple des conséquences de leurs pêchés. Pierre avait posé la vérité fondamentale qui montrait l'état des Juifs devant Dieu; Etienne, partant d'un point moins élevé et plus familier, annonce la conséquence du fait qu'ils ne s'étaient pas repentis. Ces témoignages étaient l'un et l'autre pleinement de Dieu et inspirés, mais ils étaient divers dans leurs caractères.

Les accusations contre Etienne ayant été rapportées au conseil des anciens, Etienne fut arrêté, et amené devant le souverain sacrificateur avec tout le sanhédrin, et devant ses accusateurs. Il ne restait à ces hommes que l'inimitié contre Dieu et le pouvoir de donner la mort, puisque Dieu leur permettait d'accomplir leur dessein. Mais l'occasion produit la magnifique défense d'Etienne, qui détermine d'une manière précise la position des Juifs, et clôt l'histoire de l'humanité, de l'homme devant Dieu jusque-là. Avant le déluge, Dieu suscite un témoignage, mais n'établit aucune institution. Nous trouvons un Abel, peut-être un Adam, un Enoch, un Noé, des hommes pieux; mais aucun d'eux n'est chef d'une race selon Dieu.

Après le déluge, Dieu commence à établir dans un nouveau monde des institutions pour le gouvernement du monde, pour la bénédiction de l'homme et pour déployer la vérité ainsi que ses voies.

Au premier homme aucune promesse ne fut faite. Dans le jugement prononcé, sur Satan (Genèse 3: 14, 15), on trouve une prophétie de l'oeuvre finale de Christ, par la grâce, objet de la foi d'Adam et de la nôtre aussi, «l'évangile éternel»; mais Dieu ne fait aucune promesse au premier homme. Après le déluge, Dieu commence à développer ses voies; il établit en Noé le gouvernement pour réprimer la violence (Genèse 9); puis, l'homme étant tombé dans l'idolâtrie (Josué 24), étant non seulement méchant, mais bien plus, ayant mis les démons à la place de Dieu comme princes du monde, Dieu appelle Abraham pour être à lui, et pour devenir chef d'une race qu'il reconnaîtrait sur la terre comme sienne, soit selon la chair, soit selon l'Esprit: des lors sont établis les grands principes de l'élection, de l'appel, et des promesses.

Dieu donne ensuite la loi du Sinaï, par laquelle l'homme est mis à l'épreuve d'une manière encore plus positive. Puis, après un temps de longue patience pendant lequel Dieu envoyé des prophètes pour ramener à l'obéissance de la loi le peuple élu selon la chair, et pour soutenir la foi de quelques fidèles par la promesse du Messie, Dieu envoie son Fils unique, son bien-aimé, disant, comme dans la parabole: «Ils respecteront mon Fils». Nous savons ce qui arriva. L'histoire de l'homme finit sur la croix: non seulement il avait péché et violé la loi, mais il avait rejeté la grâce lors de la venue du Sauveur.

Il y a plus encore: les Juifs rejettent maintenant le témoignage qui leur parle d'un Sauveur glorifié, témoignage envoyé en vertu de l'intercession du Sauveur sur la croix: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font». Comme nous l'avons déjà fait remarquer, Dieu avait répondu à cette intercession par le témoignage de Pierre et des apôtres, le Saint Esprit annonçant un Sauveur glorifié, Celui que les Juifs avaient rejeté; mais ils refusent aussi ce témoignage du Saint Esprit par la bouche des apôtres.

Nous avons ici une espèce de réquisitoire, une exposition de l'état des Juifs, et leur histoire depuis Abraham jusqu'à ce jour. C'est l'histoire de l'homme depuis le temps où Dieu a commencé ses voies avec lui, donnant d'abord les promesses, soit à Israël, soit à Christ, la vraie semence, puis donnant la loi, les prophètes et finalement Christ lui-même. Pendant tout ce temps l'Esprit avait agi, mais spécialement depuis la glorification de Christ dans le ciel. Etienne raconte cette histoire, — la grâce dans l'appel d'Abraham, ce qui est arrivé à Joseph, puis à Moïse dans lequel l'Esprit agissait, et qui fut rejeté par Israël; puis la loi violée dès le commencement par l'adoration du veau d'or; ensuite les prophètes, puis Christ lui-même, et enfin le témoignage du Saint Esprit. Les Juifs avaient violé la loi, persécuté et mis à mort les prophètes qui avaient parlé du Juste; ils avaient livré et crucifié celui-ci; de plus, ils résistaient au Saint Esprit comme leurs pères l'avaient toujours fait.

Toutes les voies de Dieu passent devant nos yeux; la loi, les prophètes, Christ, le Saint Esprit. En tout cela, le peuple s'est trouvé ennemi de Dieu; en même temps ils se confiaient dans le temple, duquel Dieu avait dit par le prophète que le Très-Haut n'habite pas dans des

temples faits par la main des hommes. Telle est l'histoire d'Israël, l'histoire de l'homme. La conscience est endurcie, la volonté n'est pas changée dans le sanhédrin; elle ne fait que montrer la haine et l'opposition au témoignage de l'Esprit; elle pousse les coeurs à résister et à mettre à mort le témoin lui-même. Ils ne pouvaient répondre. Etienne avait rappelé leur histoire dont ils se vantaient; et quelle histoire! L'homme résiste toujours au témoignage de l'Esprit; la haine se jette avec violence sur le témoin.

D'autre part nous voyons, — fruit de la rédemption, — l'homme, le chrétien, rempli du Saint Esprit, manifesté ici, sans doute, d'une manière spéciale; mais ce qui était vision pour Etienne est objet de foi pour nous. Remarquez premièrement la tranquillité parfaite du serviteur de Christ: il raconte avec une admirable simplicité une histoire connue de tous, mais une histoire qui portait avec elle la condamnation des Juifs. Il n'y avait pas moyen de raisonner, ils ne pouvaient récuser les faits. Puis Etienne se met tranquillement à genoux, au milieu des pierres qui tombaient sur lui, et il prie pour ses ennemis. Quelle puissance morale! Comme elle domine entièrement toutes les circonstances, et montre l'homme de Dieu en présence de la fureur de l'adversaire.

Examinons maintenant non seulement le caractère du témoignage d'Etienne en face de ses adversaires, mais son propre état. Il nous présente l'exemple d'un homme plein de l'Esprit, tandis que ses adversaires nous offrent celui d'hommes qui résistent à l'Esprit. Le ciel est ouvert devant Etienne, et celui-ci, capable de tenir ses yeux fixés sur le ciel, — pierre de touche de l'état de son âme, — voit le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. Il voyait bien la gloire de Dieu, mais il n'en parle pas; la chose nouvelle et bénie était que l'Homme, dans la personne du Fils de Dieu, était là dans le ciel, à la droite de Dieu.

Je pense que Jésus n'était pas assis, parce que, jusqu'à ce que les Juifs eussent rejeté le témoignage de sa gloire, le Sauveur attendait pour venir, selon le discours de Pierre. (Voyez 3: 19-21). Une fois Etienne tué, ce témoignage est clos; avec cette seule âme dans le ciel, le rassemblement des esprits des rachetés commence, et continuera jusqu'à ce que le Seigneur vienne pour réunir les corps et les esprits des siens, et les placer dans la gloire céleste. Ainsi nous lisons dans l'épître aux Hébreux que Jésus s'est assis à la droite de Dieu, attendant jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds. Il est assis maintenant sur le trône du Père et pas encore sur le sien propre. C'est là ce qui réveille la haine et la fureur des Juifs! Ils crient au blasphème, et lapident le témoin de Dieu et de la gloire de Jésus.

Pour Etienne, le ciel est ouvert; il voit Jésus dans la gloire divine: c'est ce qui forme son âme d'une manière admirable à la ressemblance de Jésus. Comme Lui a prié pour ses ennemis, Etienne prie aussi pour ses ennemis; et comme le Seigneur Jésus a remis son esprit à son Père, ainsi Etienne dit: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit». Non seulement il pardonne à ses ennemis, mais il s'agenouille tranquillement pour le faire. La vue de Jésus transforme le coeur à sa ressemblance. Ce qui était une vision pour Etienne est pour nous l'objet de la foi rendu d'autant plus clair par ce qui lui est arrivé.

Chapitre 8

Un fait important nous est présenté ici, fait qui rend la signification de cette histoire plus claire encore: *Saul* était là, et prenait part à la mort d'Etienne. Nous l'avons vu, cette mort était la fin de l'histoire de l'inimitié du coeur humain contre Dieu, après que Dieu avait tout fait pour l'éprouver et aussi pour le ramener: l'inimitié incorrigible de l'homme a été manifestée ainsi que sa fin devant Dieu. Il n'y avait plus d'espoir de trouver quelque bien dans l'homme, puisque Dieu lui-même avait essayé tous les moyens: le jugement au déluge, la loi, les prophètes, son propre Fils, et enfin le témoignage du Saint Esprit. Tout avait été inutile! Plus Dieu agissait, plus l'inimitié se manifestait!

C'est ici que Paul apparaît pour la première fois: il ne lui suffit pas de prendre part à la mort d'Etienne; il s'en va dans une ville étrangère pour saisir les chrétiens et les conduire liés à Jérusalem. Il est l'apôtre de l'inimitié de l'homme contre Christ; mais si l'histoire de l'homme était finie, l'histoire de la grâce souveraine de Dieu commençait. L'esprit du premier martyr s'en va auprès de Jésus. Il faut que le nombre entier soit complet, avant que Jésus vienne pour les réunir à leurs corps.

C'est ici que se place la première persécution générale: elle est, entre les mains de Dieu, un moyen pour répandre la semence de l'évangile. Elle est aussi une preuve de la libre activité du Saint Esprit qui se sert de tout ce qu'il veut choisir. Un autre fait important mérite ici notre attention: tandis que tous les chrétiens sont dispersés par la persécution, les apôtres restent à Jérusalem (verset 1). La mission spéciale de Matthieu 10: 23, n'a pas été accomplie; elle le sera plus tard par la puissance de Dieu, je n'en doute pas, mais elle ne l'est pas au moment auquel nous reporte notre chapitre. C'est la multitude des chrétiens dispersés par la persécution qui prêchent l'évangile dans la Palestine, et plus tard parmi les gentils. (Voyez versets 4; 11: 19 et suivants).

Saul persécutait l'assemblée avec un zèle impitoyable, et les chrétiens quittaient la ville de Jérusalem. Ce n'est pas le sage dessein de l'homme, ni le zèle spirituel des apôtres, mais c'est la fureur de l'ennemi qui, selon la sagesse de Dieu, répand premièrement l'évangile hors des portes de Jérusalem. L'esprit d'Etienne a été reçu au ciel; l'évangile de la grâce est porté dans les contrées voisines par l'inimitié des hommes et par la providence de Dieu qui se sert d'eux, poussant ceux qui étaient dispersés à communiquer par amour le don qu'ils possédaient. Qu'est-ce que l'homme? — et quelle est la sagesse et la grâce de Dieu!

Nous trouvons ici un autre exemple déjà signalé plus haut, de la libre activité de l'Esprit, dans la personne de Philippe, l'un des sept qui avaient été choisis pour prendre soin des veuves (chapitre 6: 1-6). Son service envers les veuves est fini; mais il a acquis un bon degré et une grande liberté dans la foi qui est dans le Christ Jésus. Parti de Jérusalem, il descend en Samarie, où, par la force de sa parole et par les miracles qu'il lui est donné de faire, le peuple est délivré d'un terrible instrument de Satan, de Simon qui exerçait l'art de la magie et qui était regardé comme la grande puissance de Dieu. Simon lui-même, convaincu de la puissance

qui accompagnait Philippe, est baptisé (verset 13); dès lors il se tenait continuellement auprès de Philippe et était étonné, voyant les miracles qui se faisaient.

Les miracles ont exercé cette influence sur son esprit; ce n'est pas la semence de Dieu, la parole divine, qui est entrée dans son coeur. Croire par le moyen des miracles seuls, ce n'est pas la foi opérée par l'Esprit de Dieu, bien que Dieu opère les miracles et les prodiges pour confirmer sa parole. On voit à la fin du deuxième chapitre de l'évangile de Jean que Jésus ne se fiait pas à ceux qui avaient cru de cette manière, contemplant les miracles qu'il faisait. Quand l'Esprit de Dieu agit, il produit dans l'âme des besoins auxquels Jésus seul peut satisfaire. C'est ainsi que Nicodème fut sous l'influence des miracles, quand il se rendit auprès de Jésus. A d'autres la conviction de la raison suffit, et ils restent chez eux.

Pour Simon, son seul désir est de posséder la puissance de conférer à d'autres, par l'imposition de ses mains, le pouvoir de faire des miracles et des prodiges. Il voudrait acheter cette puissance avec de l'argent, montrant ainsi qu'il n'y avait aucune oeuvre de Dieu dans son âme. — «Tu n'as ni part, ni portion dans cette affaire» (verset 21). Simon était dans un fiel d'amertume et dans un lien d'iniquité; son coeur n'était pas droit devant Dieu. Son péché réveille l'indignation de Pierre et non sa compassion. «Que ton argent périsse avec toi!» Mais le coeur de Simon n'est pas encore touché de componction, il demande seulement que rien ne vienne sur lui des choses qui ont été dites, et non que sa pensée soit pardonnée, ni que l'état de son coeur soit changé.

Plusieurs points qu'il est bon de faire remarquer se présentent encore ici à nous. D'abord la différence entre l'opération de l'Esprit et l'acte d'être scellé est très clairement mise en évidence. Le peuple de Samarie avait cru, il avait été baptisé (verset 12), mais il n'avait pas reçu le Saint Esprit; l'Esprit n'était pas encore descendu sur eux (verset 16). L'Esprit avait opéré par la Parole dans les coeurs; les hommes et les femmes avaient été convertis; ils étaient nés de nouveau; ils avaient confessé le nom de Jésus; mais ils n'étaient pas encore scellés. Il appartenait d'une manière spéciale aux apôtres d'imposer les mains et de conférer le don de l'Esprit. Nous lisons (Actes des Apôtres 19: 6) que Paul l'a conféré; il était vraiment apôtre. Ailleurs nous voyons qu'Ananias avait été envoyé avec une mission spéciale du Seigneur lui-même à cet égard, afin que Paul reçut l'Esprit. L'Esprit vient bien aussi sans l'imposition des mains comme il est arrivé pour les cent vingt, pour Corneille (2 et 10); mais nul n'avait le pouvoir de le conférer sauf les apôtres. Il est dit: «Par l'imposition *des mains des apôtres*» (verset 18).

L'Esprit peut venir aussi sur un homme, sans une opération intérieure qui donne la vie. Le Seigneur n'agit pas ainsi habituellement, mais la chose est possible et les exemples ne manquent pas dans l'Ancien Testament, comme dans le cas de Balaam, du roi Saül, et d'autres, où la question de la conversion n'est pas soulevée. Il est possible, en pareil cas, que les hommes soient convertis, il se peut aussi que non; et cela montre qu'il s'agit de quelque chose de bien différent. Le Nouveau Testament ne nous en offre pas d'exemple, mais la chose y est supposée (voyez 1 Corinthiens 13; Hébreux 6); et le pouvoir de faire des miracles, sans qu'il soit question du Saint Esprit et sans la conversion et la vie, est clairement présenté par

Seigneur lui-même (Matthieu 7: 22, 23), qui ne nie pas le fait, mais déclare qu'il ne connaît pas celui qui a fait ces miracles. (Voyez Deutéronome 13). Judas, en tout cas, a été envoyé pour en faire. (Voyez Matthieu 10).

Après ce nouveau caractère de l'autorité apostolique, nous voyons la libre activité de l'Esprit largement développée en Philippe. Il est l'instrument pour communiquer l'évangile à un pays éloigné (versets 26 et suivants), par un prosélyte, venu à Jérusalem pour adorer le vrai Dieu, homme dans le cœur duquel la parole de Dieu avait une pleine autorité. Il est admirable de voir la promptitude de l'obéissance de Philippe, et comme il se laisse conduire par la volonté de Dieu. Il est l'objet de toute l'attention de la ville de Samarie; une belle oeuvre s'y faisait par son moyen.

«Va-t-en, dit l'Esprit, sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza, qui est désert». L'Esprit ne lui dit pas ce qu'il aura à y faire. Philippe va immédiatement, et trouve là le trésorier de la reine d'Ethiopie. L'Esprit, lui dit: «Approche-toi et te joins à ce chariot;» il accourt aussitôt.

Le trésorier lisait la parole de Dieu, mais la clef de la foi en Jésus lui manquait. Philippe monte sur le chariot, et lui annonce cette foi. Tout était ordonné de Dieu. L'eunuque lisait le passage du prophète qui se rapportait directement aux souffrances du Seigneur, et Dieu lui envoie, par la puissance de l'Esprit, l'explication du passage par la bouche de Philippe. L'eunuque, dont le cœur était préparé par la grâce, et qui avait déjà foi à la Parole, devient chrétien. Il est baptisé par Philippe et il poursuit son voyage tout joyeux. Il est remarquable que le nom du christianisme soit demeuré jusqu'à aujourd'hui dans ce pays-là, très corrompu, il est vrai, mais sous la forme que cet homme lui avait imprimée: ils font profession de croire en Christ, mais ils pratiquent la circoncision. (Le verset 37 des versions de Martin et d'Osterwald n'est pas authentique). L'Esprit du Seigneur ravit Philippe, et, par la puissance miraculeuse de Dieu, il se trouva à Azote, car le temps et l'espace ne sont rien pour Dieu. Depuis Azote, Philippe évangélise toutes les villes jusqu'à Césarée. Plus tard nous le trouvons établi avec sa famille dans cette ville. Il avait gagné le beau nom *d'évangéliste* (21: 8).

Chapitre 9

Nous avons parcouru l'histoire de la libre activité de l'Esprit en Etienne, en Philippe, et dans ceux qui furent dispersés par la persécution. Nous arrivons maintenant à l'histoire profondément intéressante de Saul et de sa conversion. L'histoire d'Etienne nous a montré que l'homme était arrivé au point extrême de son iniquité, non seulement en ce qu'il avait crucifié le Seigneur, mais en ce qu'il avait encore refusé l'offre de la grâce et du retour du Sauveur fondés sur l'intercession de Jésus sur la croix. Là nous avons trouvé Saul pour la première fois; mais Saul n'était pas encore satisfait de cette haine sourde qu'il nourrissait dans son âme. Plein d'énergie, il persécute les disciples, ne respirant que menace et meurtre; il demande des lettres au souverain sacrificateur pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait des disciples, il les amenât liés à Jérusalem.

Saul est l'apôtre de sa propre volonté, de la haine contre Christ, et de la persécution des siens. Le Seigneur permettait cela pour faire de lui le témoin et l'apôtre de la grâce souveraine qui lui a ouvert les yeux, qui l'a converti et pardonné. La grâce souveraine vient à la rencontre de cet ardent ennemi de la vérité et de la grâce, dont la fureur cherchait, comme il le dit lui-même, à détruire le christianisme, et à bannir le nom de Christ de la face de la terre. Tandis qu'il est occupé de cela, le Seigneur l'arrêtant en chemin, se révèle à son âme ainsi qu'à ses yeux, afin qu'il devienne le témoin oculaire de sa gloire. Une lumière du ciel brille comme un éclair autour de lui; puis une voix lui dit: «Saul, Saul! pourquoi me persécutes-tu?»

Deux vérités très importantes sont contenues dans cette scène remarquable. La gloire du Seigneur s'y est révélée: Saul n'avait pas connu les douze, ni vu le Seigneur; il ne l'avait pas suivi lorsqu'il était présent dans la chair. Les douze apôtres l'ont connu dans les jours de sa chair; l'ont vu disparaître dans la nuée; ont su par la foi qu'il était assis à la droite de Dieu; mais ils n'ont pu être les témoins oculaires de sa gloire céleste. C'est par là, au contraire, que Paul commence. Il voit la gloire du Seigneur; mais il ne sait pas qui c'était. Une chose est certaine pour lui: la gloire du Seigneur lui est apparue, et il a entendu sa voix. Il demande: «Qui es-tu Seigneur?» Alors le Seigneur répond: «Je suis Jésus que tu persécutes». Ce n'était pas un homme sur la terre, le Messie, maintenant monté dans le ciel, mais c'était le Seigneur de gloire reconnu encore comme étant Jésus, et même Jésus de Nazareth.

Le point de départ de la doctrine n'est pas le même chez Paul et chez les douze: ils annoncent la même rédemption, le même Sauveur; mais la révélation donnée aux douze, c'est que l'homme Jésus est monté au ciel, que Dieu l'a élevé; tandis que la révélation donnée à Saul, c'est que le Seigneur de gloire est Jésus de Nazareth. La gloire céleste est pour lui le point de départ; puis, et c'est ici le second point auquel j'ai fait allusion, tous les chrétiens sont unis à Lui, membres de son corps. Cette doctrine n'est pas développée ici, mais nous la trouvons dans ces mots: «Pourquoi *me* persécutes-tu?» Ce «*Moi*», est le Seigneur de gloire. «Je suis Jésus que tu persécutes». Il ne dit pas: Pourquoi persécutes-tu mes disciples? comme dirait un docteur ou un rabbin.

Tels sont les points fondamentaux de la mission de Paul, cet ennemi du Seigneur de gloire, converti, pardonné, justifié, témoin de la grâce souveraine. L'évangile de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ, l'évangile de la gloire du Seigneur (voyez 2 Corinthiens 4: 3-6 et suivants) lui est confié, puis la vérité de l'unité des chrétiens avec Christ, tête glorieuse dans le ciel. Pierre, lui, annonce que Dieu a glorifié Celui que les Juifs avaient crucifié, et il invite ces rebelles à venir à Dieu par le sacrifice qu'il avait offert, ajoutant que, pour ceux qui se repentaient, Jésus reviendrait. Paul annonce que ce salut est pour tous les hommes, et que Dieu comme Sauveur ne peut se limiter aux frontières étroites d'Israël, mais qu'il fait maintenant proclamer le salut à la création entière sous le ciel; puis, que l'assemblée de Dieu est unie à Jésus, étant son corps (*).

(*) Voyez Colossiens 1: 23, 24; Ephésiens 3: 8-11; 1: 20-23; 5: 29-32, etc.

Nous verrons que Dieu n'a pas permis qu'il y eût de la désunion; il a voulu qu'il y eût une seule assemblée. Mais il n'en est pas moins vrai que Paul a été le témoin, d'une part, qu'il n'y

avait «aucune différence» devant Lui, que tous, Juifs ou gentils, étaient perdus, fils de colère les uns comme les autres; d'autre part, que Jésus, par le don du Saint Esprit, avait uni *tous* les siens en un seul corps, vérité à laquelle les Juifs, même les Juifs chrétiens, résistèrent toujours et partout, tourmentant l'apôtre dans son travail. Pierre même usa de dissimulation, en sorte que Barnabas et tous les Juifs chrétiens, entraînés par son autorité qui n'était que la peur de l'homme, le suivirent. Aucun des apôtres, dans leurs épîtres, à l'exception de Paul, ne parle de l'assemblée, corps de Christ sur la terre. La gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ, la grâce souveraine par laquelle lui, Paul, était un exemple pour tous ceux qui viendraient à croire à l'avenir en Jésus Christ, l'union des croyants avec Christ, chef ou tête dans le ciel, et tout cela fondé sur la croix: tel est l'évangile confié à Paul.

Ceux qui accompagnaient Saul sur le chemin de Damas furent témoins de la réalité de la vision, mais ils n'entendirent pas la révélation confiée à Saul. La lumière brillante resplendit autour d'eux, mais ils ne virent pas le Seigneur, ils entendirent bien une voix, mais non les paroles de Celui qui parlait. Paul fut le témoin de ce qu'il avait vu et entendu; ses compagnons de voyage purent rendre témoignage que la vision était une chose réelle et non une invention de Paul pour sa propre gloire; le tout enfin fut confirmé par la mission d'Ananias auquel le Seigneur révéla ce qui était arrivé, en l'envoyant à Saul pour lui ouvrir les yeux, et le recevoir dans l'assemblée chrétienne, par le baptême et par le don du Saint Esprit, car la lumière éblouissante avait aveuglé Saul.

Dieu l'avait ainsi retiré de toute communication avec le monde extérieur, afin qu'il fût uniquement occupé de son âme et de l'état dans lequel il se trouvait. En effet, sa situation était sans pareille. Extérieurement, il était un homme sans fraude, d'une conduite irrépréhensible selon la loi; il avait une bonne conscience; il croyait de son devoir de faire beaucoup contre le nom de Jésus, et il le faisait. Les chefs de la religion des pères l'encourageaient, l'envoyaient avec des lettres, et l'appuyaient de toutes manières dans ce dont il s'acquittait avec zèle. La conscience, la justice légale, la religion, tout ce qui formait la vie morale de Saul, avait fait de cet homme un ennemi ardent du Seigneur de gloire; et maintenant, d'un seul coup, tous les fondements de sa vie morale, qui faisaient de lui l'ennemi du Seigneur, étaient renversés!

Nous avons vu que le péché avait comblé la mesure en ce que les Juifs avaient non seulement crucifié le Seigneur, mais résistaient encore à l'Esprit qui les engageait à se repentir par le témoignage rendu à la gloire de Christ. Saul avait assisté d'une manière active, à cette résistance des Juifs lorsqu'ils lapidaient Etienne. Mais la mort d'Etienne ne lui suffisait pas; il fallait encore à son zèle persécuteur tous les croyants dans les contrées étrangères. Dans ce chemin, il fait la rencontre du Seigneur dont il cherchait à extirper le nom. Il était donc le chef, le premier des pécheurs; par ignorance, il est vrai, mais néanmoins volontairement. Où était sa bonne conscience selon l'homme? et sa justice légale? et sa religion, dont l'autorité avait été précédemment suprême pour lui? Tout cela n'avait abouti qu'à faire de lui l'ardent et fougueux ennemi du Seigneur, en la présence duquel il se trouvait maintenant; mais il était l'objet de sa grâce au moment même où, de tout son pouvoir, il cherchait à détruire sa gloire.

Quelle révolution, quel bouleversement dans son coeur! Qui pourrait décrire ce qui se passa en lui pendant ces trois journées, où il fut sans voir, et ne mangea ni ne but (verset 9).

C'est pourquoi le Seigneur ne lui envoie Ananias que quand cette oeuvre de travail moral intérieur est accomplie. Les choses vieilles sont passées, et maintenant tout est nouveau dans l'âme de Saul, dans le fond de ses pensées: tout est de Dieu qui s'était révélé à lui dans la gloire de la face de Jésus Christ. Il n'est plus Juif, quoiqu'il le soit encore extérieurement; il n'est pas devenu gentil; attaché au Seigneur de gloire, Jésus Christ, il ne connaît plus personne selon la chair. Il connaît le Seigneur, il connaît les siens comme unis à Lui, gentils et Juifs, tous ensemble, étant des pécheurs perdus, des enfants de colère; mais il connaît la grâce souveraine envers lui-même, grâce qui l'avait appelé et lui avait révélé le Fils de Dieu, et qui lui avait donné la vie éternelle lorsqu'il était occupé à détruire son nom. Tout était grâce, pure et souveraine grâce, grâce qui va jusqu'à faire des chrétiens un seul corps avec Christ dans le ciel, et qui nous le fait savoir. Merveilleuse révélation que nous retrouvons développée dans les épîtres de l'apôtre. L'évangile de la gloire de Christ se comprend facilement, lorsque nous réalisons comment et quand Paul a été converti.

Mais il vaut la peine de considérer quelques-unes des circonstances qui ont accompagné cette conversion de l'apôtre. Le Seigneur envoie un Juif converti, estimé parmi le peuple, pour porter à Paul le témoignage formel de sa grâce et pour le recevoir au milieu de son assemblée, afin que, comme nous l'avons déjà dit, Paul ne pût jamais avoir l'idée, une fois la vision passée, qu'il s'était trompé. Un homme tranquille, Ananias, qui n'était pas sorti de Damas, reçoit une communication du Seigneur qui lui confirme pleinement ce qui est arrivé à Saul; et, de plus, par le moyen d'une autre révélation, le Seigneur fait que Saul attend Ananias, afin que celui-ci lui impose les mains et qu'il recouvre la vue.

La pleine liberté, on peut dire la familiarité, avec laquelle Ananias parle au Seigneur (avec révérence et avec soumission naturellement), est également digne de remarque, comme aussi celle du Seigneur avec lui. Quand le Seigneur l'appelle, Ananias répond immédiatement: «Me voici;» et le Seigneur, homme qui s'intéresse aux siens comme à des amis qu'il aime, parle à coeur ouvert à Ananias: il lui indique non seulement la rue et la maison où il trouvera Saul, mais ce qui était nécessaire pour le reconnaître, c'est-à-dire que Saul priait et qu'il avait vu Ananias venir vers lui pour lui imposer les mains et lui rendre la vue; il lui parle, comme nous disons à un serviteur ce qui est nécessaire afin qu'il s'acquitte de nos instructions, et à un ami ce que nous avons sur le coeur.

Ainsi le Seigneur prenait connaissance de ce que Paul faisait, et il en parle à Ananias; la réponse de celui-ci montre une confiance entière dans cette bonté du Seigneur; il se met à converser avec le Seigneur: il avait entendu parler de cet homme venu pour lier ceux qui invoquaient son nom. Le Seigneur ne le reprend pas. Il fallait naturellement qu'Ananias fit ce que le Seigneur voulait; mais celui-ci lui explique la chose, et lui communique ses pensées touchant Saul, qui était un vase élu pour porter son nom devant les nations, et les rois, et les fils d'Israël; il lui montrerait combien de choses il aurait à souffrir pour son nom. En un mot, le

Seigneur ouvre son coeur à Ananias; il le traite avec une entière confiance; il parle comme Seigneur naturellement, mais confidentiellement; il dit tout ce qu'il pense à Ananias.

Il est très important que nous nous souvenions que Jésus est toujours homme. S'il n'était pas Dieu, son humanité n'aurait aucune valeur; mais étant Dieu, le fait qu'il s'intéresse comme homme à nous, à ceux qu'il n'a pas honte d'appeler ses frères, est d'un prix infini. Le Seigneur Jésus peut sentir avec nous, prendre part à toutes nos circonstances, nos épreuves, nos difficultés et nos peines. Il nous aime comme le Père l'a aimé, lui, Homme et Fils sur la terre. Son amour a la perfection divine; mais il sent comme un homme, homme sur la terre, tenté en toutes choses comme nous, à part le péché; et, toujours homme, il pense à nous comme celui qui a passé à travers toutes choses avec un amour divin et une sympathie humaine. Non seulement il sait tout comme Dieu, mais il en a fait l'expérience comme homme. Précieuse vérité, grâce immense!

Nous n'avons pas besoin des saints, si même ils pouvaient nous entendre, pour émouvoir favorablement son coeur, pour rendre son amour plus vif, son intérêt plus profond, et sa connaissance de notre condition plus intime. Mais il a fait l'expérience de tout, afin de pouvoir comprendre et sympathiser avec les siens dans toutes les circonstances de la vie de Dieu dans l'homme sur la terre. Combien est grande l'intensité de l'amour du Sauveur! Comme il est près de nous! Comme son coeur est intelligent et intime avec nous dans le combat de la foi! Il sait tout, il sent tout, il est avec nous en toute chose pour nous aider. Que son amour soit béni!

Il est possible qu'il ne se révèle pas à nous dans des visions, mais son coeur n'est pas plus froid pour nous que pour Ananias, Sa sagesse n'est pas diminuée, ni sa volonté affaiblie pour nous aider; son bras non plus n'est pas raccourci. L'intimité et la confiance de nos coeurs devraient pouvoir tout lui dire; certainement son oreille est ouverte pour nous écouter.

Ananias, ainsi appelé et encouragé, obéit, se rend avec une confiance parfaite vers celui qui, peu de temps auparavant, prononçait des menaces et des cris de mort contre les chrétiens, et lui impose les mains en disant: «Le Seigneur Jésus qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais, m'a envoyé pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli de l'Esprit Saint» (verset 47). Paul recouvre subitement la vue, et se lève; il est baptisé, il mange et reste quelques jours avec les disciples à Damas. Il prêche Christ dans les synagogues, sans crainte, disant qu'il est le Fils de Dieu. Bien que le lion soit devenu un agneau, il n'a pourtant pas perdu son énergie. Le but qu'il poursuit est différent: il prêche ce qu'il détruisait.

Le sujet de la prédication de Paul est un peu différent de celui de Pierre et répond à la révélation de Christ qui lui avait été faite: Pierre prêchait que ce Jésus rejeté par les Juifs, Dieu l'avait élevé (2: 32-36; 3: 13; etc., etc.), et Saul, que Christ est le Fils de Dieu (verset 20).

Mais la force de la prédication de Paul réveille l'animosité des Juifs: ce sont toujours les gens religieux qui s'opposent à la vérité, parce que leur propre importance et les traditions sont compromises. La haine de la chair, particulièrement dans les choses religieuses, ne connaît pas de frein. Les Juifs cherchent à tuer Paul; la conscience et la religion l'exigent, pensent-ils. Mais Dieu a soin de son serviteur; leur complot est connu de Paul et comme ils

l'attendaient aux portes, jour et nuit, les disciples le prennent de nuit et le descendent par la muraille dans une corbeille; ainsi il échappe à leurs mains (versets 23-25).

Le verset 26 ne se rapporte pas, je crois, au moment qui suit immédiatement. Seulement nous voyons que, lorsque Paul vient à Jérusalem, les disciples avaient encore peur de lui; ils ne savaient pas encore tout ce qui était arrivé. Mais le bon Barnabas présente Paul aux apôtres et fait connaître à tous la vérité de sa conversion. Ici encore l'apôtre rend un témoignage fidèle, et de nouveau les hommes religieux cherchent à le faire mourir: pour sa propre mission le temps n'était pas encore venu. Les frères le mènent à Césarée, et il part pour Tarse, sa ville natale.

Maintenant le récit reprend l'histoire de l'oeuvre de Pierre. Si Paul a été appelé pour l'évangélisation des nations (cette mission lui ayant été confiée comme une dispensation distincte de Dieu, fondée sur une révélation plus parfaite qui laissait en arrière les Juifs pécheurs par nature comme les gentils), s'il enseigne qu'il n'y a «aucune différence», puisque «tous ont péché», s'il introduit la nouvelle création et ne connaît plus Christ selon la chair, cependant il ne devait pas y avoir deux assemblées: l'unité de l'Eglise devait être maintenue. Pierre est employé, après la conversion de Saul, pour appeler le premier gentil à la connaissance de Christ.

Pierre n'a jamais enseigné que l'Eglise fut le corps de Christ; cette vérité n'est point révélée dans l'appel de Corneille. Nous voyons dans ce qui suit, quant aux progrès de l'évangile, que Pierre et les autres Juifs eurent beaucoup de peine à admettre que les gentils entrassent parmi les chrétiens sans devenir Juifs ou sans être circoncis. Nous trouvons aussi que ceux qui étaient dispersés, Hellénistes ou Juifs demeurant à l'étranger et habitués à maintenir des relations journalières avec les gentils, parlaient avec ceux-ci de telle manière que la libre action de l'Esprit leur a, par ce moyen, communiqué l'évangile. Paul avait une mission formelle, nouvelle, dans toute la création sous le ciel; de plus il annonçait ce qu'était l'assemblée, vérité qui n'a été confiée à aucun autre. (Voyez Colossiens 1). Paul lui-même était devenu membre de l'assemblée, alors que, déjà fondée et établie sur Christ, elle était le corps de Christ et l'habitation de Dieu par l'Esprit; seulement l'apôtre était le seul qui enseignât cette doctrine.

Il n'est pas sans importance de faire remarquer que le système catholique romain se fonde sur l'autorité de Pierre et en déduit toutes ses prétentions; mais la doctrine de l'Eglise n'a jamais été confiée à cet apôtre. Pierre n'était pas l'apôtre de l'incirconcision, mais de la circoncision (Galates 2); plein de puissance pour l'oeuvre parmi les Juifs, il laissait aux mains de Paul l'oeuvre parmi les gentils. Pierre ne parle pas du corps de Christ, et l'instrument que Dieu a choisi pour établir l'Eglise parmi les gentils, c'est Paul (1 Corinthiens 3).

Il n'y a qu'un seul fondement, qui est Christ; l'évangile du salut est un (1 Corinthiens 15: 11). De plus, Dieu lui-même a fondé l'Assemblée, le jour de la Pentecôte, par le don du Saint Esprit; mais, comme édificateur humain, Paul est celui que Dieu a employé pour établir l'Eglise

parmi les gentils et pour expliquer ce qu'est l'Eglise. Les autres apôtres ne parlent jamais du corps de Christ ni de l'habitation du Saint Esprit sur la terre.

Pierre parcourait donc toute la contrée, et la puissance de Dieu se manifestait en lui. Enée est guéri, Tabitha rendue à la vie. Cependant l'effet du premier miracle est plus grand que celui du second: tous les habitants de Lydde et du Saron, riche pays qui longe la mer, se convertirent au Seigneur, tandis qu'à Joppé plusieurs crurent en Lui, et Pierre y demeura plusieurs jours.

Chapitre 10

Pendant que Pierre se trouve à Joppé dans la maison de Simon, Dieu s'occupe des gentils auxquels Pierre ne pense pas, et, auxquels non plus, quand il pensait à eux, il n'était disposé à ouvrir la porte parmi les Juifs croyants. Un ange de Dieu apparaît à Corneille, centurion de la cohorte appelée Italique. Corneille était un homme pieux, fidèle selon la connaissance qu'il possédait, craignant Dieu, et priant continuellement. Il était donc converti; mais il ne connaissait pas le salut qui avait été annoncé par la grâce en Jésus, et obtenu pour nous sur la croix. Il y a beaucoup de personnes qui, bien qu'elles aient appris beaucoup plus que Corneille et qu'elles portent le nom de chrétiens, n'ont peut-être pas dépassé l'état du centurion. Elles sont comme le prodigue de Luc 15, quand il se fut repenti et se fut levé pour retourner auprès de son père: il était dans un bon chemin, mais il ne savait pas comment il serait reçu par son père. Les personnes dont je parle possèdent peut-être plus de lumières, mais, quant à leurs relations avec Dieu, elles se trouvent dans le même état que ce prodigue de l'évangile.

La conversion de Corneille et son introduction dans l'assemblée chrétienne étaient évidemment d'une grande importance. Les gentils devaient participer à la grâce et à la bénédiction de l'évangile. Les promesses avaient été données aux Juifs, il n'y en avait aucune pour les gentils; mais la révélation de la grâce souveraine de Dieu ne pouvait être limitée à Israël. Dans le gouvernement du monde, Dieu, alors que les hommes l'avaient abandonné et étaient tombés tous ensemble dans l'idolâtrie, pouvait mettre à part un peuple pour lui-même, pour maintenir sur la terre la connaissance d'un seul Dieu unique et pour mettre le coeur de l'homme à l'épreuve, pour montrer ce qu'il était et développer ses voies au milieu des hommes; mais Dieu, révélé en grâce selon sa nature, ne pouvait en aucune manière être le Dieu d'une seule nation.

Caché derrière le voile, Dieu a pu donner une loi parfaite, des promesses et des prophéties; mais le voile se déchira à la mort de Christ, et Dieu, révélé pleinement en grâce et en justice, ne pouvait être Dieu des Juifs seulement. De plus, la mort de Christ avait mis de côté les Juifs, comme nation, jusqu'à ce qu'ils se repentissent. Dieu voulait que les gentils eussent part à la nouvelle bénédiction de la grâce. Tous étaient pécheurs; Dieu purifiait les uns et les autres par la foi. Il envoie son ange à Corneille, indépendamment des Juifs; il reconnaît les aumônes et les prières de Corneille comme lui étant agréables; mais il lui dit d'envoyer des hommes à Joppé, pour faire venir Simon (dont l'ange lui indique la demeure chez un certain Simon corroyeur) qui lui parlerait. Fait tout nouveau et important: Dieu pensait

aux gentils, et voulait les introduire dans l'assemblée, sans qu'ils devinssent Juifs et qu'ils fussent soumis à la loi! Corneille, homme vraiment pieux, humble et craignant Dieu, obéit de suite à la parole de l'ange; il appelle deux de ses serviteurs et un soldat pieux, et leur avant communiqué ce qui lui était arrivé, il les envoie à Joppé pour en faire venir Pierre.

Tandis que les messagers de Corneille sont en route, Dieu prépare le coeur de Pierre pour cette mission, pour laquelle il n'était pas préparé. Dieu voulait avoir les gentils. Pierre priait sur le toit de la maison où il demeurait. Comme il avait très faim, il désira manger. Pendant qu'on préparait son repas, il lui survint une extase. Il vit comme une grande toile descendant du ciel sur la terre, remplie d'animaux à quatre pieds de bêtes sauvages et de reptiles (animaux qui n'était pas permis aux Juifs de manger); et une voix lui dit: «Lève-toi, Pierre, tue et mange». Pierre, fidèle au judaïsme, refuse de manger; il ne s'était jamais souillé par ce qu'il avait mangé! Mais la voix lui dit: «Ce que Dieu a purifié, toi, ne le tiens pas pour impur;» et cela eut lieu jusqu'à trois fois (versets 9-17).

Tandis que Pierre cherchait à découvrir ce qu'était cette vision, les hommes envoyés par Corneille arrivent à la porte et le demandent; alors l'Esprit dit à Pierre de descendre et d'aller avec eux sans faire de difficulté, «parce que», dit l'Esprit, «c'est moi qui les ai envoyés». Pierre les loge, et part avec eux le jour suivant, seulement il prend la précaution de se faire accompagner par quelques frères. Arrivé à Césarée, il trouve Corneille qui les attendait, ayant assemblé ses parents et ses intimes amis. Corneille se jette à ses pieds comme devant un messager de Dieu, mais Pierre le relève et lui demande pour quelle raison il l'avait fait venir.

Plusieurs des parents et des amis intimes de Corneille étaient réunis chez lui. Toute incertitude quant au sens de la vision était maintenant dissipée. Pierre se trouve, par l'autorité de Dieu lui-même, dans la société des gentils, ce qui était défendu à un Juif. Il reconnaît que Dieu ne fait pas acception de personnes, mais que sa volonté est de recevoir les hommes pieux et justes de toutes les nations, et non seulement ceux qui se trouvaient parmi les Juifs. Tandis que Corneille et ses amis écoutent avec une pieuse foi, il raconte la mission de Jésus, comment les Juifs l'avaient crucifié et comment Dieu l'avait ressuscité, ce dont les apôtres étaient témoins puisqu'ils avaient mangé et bu avec lui depuis sa résurrection, preuve qu'il était encore un vrai homme tout en possédant alors un corps spirituel, et qu'il était le même Jésus qu'ils avaient connu vivant sur la terre. A la fin de l'évangile de Luc, qui est la base de tous les discours des Actes, il est remarquable de voir comment Jésus, avec une grâce parfaite, s'efforce de persuader les disciples qu'il était le même Jésus qu'ils avaient connu: c'est là qu'il est raconté qu'il a mangé et bu, pour le prouver (Luc 24: 36, etc.).

La chose principale restait encore. Corneille était déjà converti, pieux, fidèle, et plein de la crainte de Dieu, selon la lumière qu'il possédait; mais il ne connaissait pas le salut, l'oeuvre du Sauveur et son efficace. Conduit uniquement par la grâce de Dieu, il reçoit avec foi ce que Pierre disait. Celui-ci lui déclare alors, selon le témoignage de tous les prophètes, que celui qui croit en Jésus reçoit la rémission de ses péchés. L'Esprit Saint scelle par sa venue cette vérité reçue avec une foi simple dans les coeurs de Corneille et de ses amis. Voilà donc le Saint Esprit donné aux gentils sans que ceux-ci deviennent Juifs ou soient circoncis. Dès lors il est

impossible de ne pas les recevoir dans l'assemblée chrétienne. Dieu les avait reçus et avait mis son sceau sur eux. Pierre commande qu'ils soient baptisés au nom du Seigneur Jésus.

Nous avons ici quatre points distincts: la conversion de l'âme par la grâce (Corneille était déjà converti, et ses prières et ses aumônes étaient acceptées de Dieu); puis le témoignage à Corneille de la rémission de ses péchés, par la foi en Jésus, victime de propitiation pour nous sur la croix; ensuite, le sceau de Dieu dans le don du Saint Esprit; et finalement, la réception formelle de Corneille parmi les chrétiens. L'ordre des faits n'est pas celui que nous trouvons ailleurs, Dieu montrant ici que c'était sa volonté que les gentils fussent reçus; mais il est important, quoiqu'il en soit, de distinguer les quatre points dont je parle et d'observer le vrai sens de chacun.

Chapitre 11

La difficulté, pour les Juifs, de recevoir les gentils était grande: c'était renoncer à tous leurs privilèges, à tout ce qui restait de l'antique gloire d'Israël. Ils reprochent donc à Pierre, lorsqu'il est de retour à Jérusalem, d'avoir mangé avec les gentils. Pierre raconte tout ce qui est arrivé, et comment Dieu a fait aux nations le même don qu'aux Juifs croyants; et qui était-il lui, pour pouvoir l'interdire à Dieu? (verset 17). L'Esprit l'avait envoyé vers les gentils; l'Esprit leur avait été donné: c'était l'accomplissement des paroles de Jean-Baptiste. D'autres frères avaient été témoins avec lui du don du Saint Esprit à ceux qui avaient cru d'entre les nations. Les Juifs ne peuvent plus résister à l'évidence de la volonté de Dieu; la grâce est victorieuse dans leurs coeurs, et ils disent: «Dieu a donc, en effet, donné aux nations la repentance pour la vie!» (verset 18).

Il est important de bien se rendre compte de la différence qui existe entre la conversion et le salut. Nous en avons déjà dit un mot; mais il y a tant de négligence; les chrétiens sont si habitués à se contenter d'un état d'âme inférieur, et si incertains à l'égard du salut, que je dirai encore quelques mots sur ce sujet. Corneille était déjà converti quand l'ange de Dieu entra auprès de lui, ses prières et ses aumônes étaient agréables à Dieu: l'ange lui dit de faire chercher Pierre qui lui dirait des paroles par lesquelles il serait sauvé (verset 14). Dieu avait opéré dans son âme, mais Corneille ne connaissait pas encore la valeur de l'oeuvre accomplie par le Sauveur. Semblable à la femme pécheresse de la ville (Luc 7), il aimait beaucoup le Seigneur, il avait senti sa grande grâce et la profondeur de ses péchés, mais il ne savait pas que tout était pardonné. Le Seigneur le lui dit. Le fils prodigue était converti; il confessait ses péchés, et avait tourné sa face vers son père; mais il n'était pas encore vêtu de la plus belle robe. Son père ne s'était pas encore jeté à son cou; il ne connaissait pas son amour; il espérait à peine être serviteur dans la maison; il n'était pas dans un état propre pour y entrer. Tous ces privilèges l'attendaient mais il ne les possédait pas.

Je ne doute pas que celui qui a commencé la bonne oeuvre ne l'accomplisse jusqu'au jour de Jésus Christ. Aussi longtemps que l'âme raisonne sur son état pour savoir si elle est sauvée ou convertie, et qu'elle juge d'après son coeur pour savoir ce qui se trouve dans le coeur de Dieu, elle est sous la loi; le salut, pour elle, dépend de son état, non de l'amour de Dieu et de

l'efficacité du sacrifice de Christ. On peut bien dire que l'âme est vraiment convertie: elle sent le besoin du salut, elle croit que quelques-uns l'ont trouvé, mais elle ne le possède pas, comme Israël n'était pas sorti du pays d'Egypte jusqu'à ce qu'il eût passé la mer. Il faut deux choses, qui sont nécessaires et qu'on ne peut séparer: la foi dans l'oeuvre de Christ, et la conscience que cette oeuvre est accomplie. Je dis que ces deux choses ne se séparent pas, parce que, lorsque nous croyons, à l'oeuvre de Christ et que, par la foi, nous nous confions en cette oeuvre, nous sommes scellés du Saint Esprit: nous jouissons de la paix l'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs; nous sommes réconciliés avec Dieu, dignes, en Christ, de participer au lot des saints dans la lumière, et nous le savons par le Saint Esprit qui nous a été donné; nous sommes en esprit dans la maison du Père pour jouir de la nourriture dont se nourrissent ses enfants bien-aimés; non seulement le coeur est tourné vers Dieu, mais Christ est notre justice, et il apparaît aussi toujours devant la face de Dieu pour nous.

Maintenant (verset 19 et suivants), avant de lire le récit de la mission de l'apôtre Paul, nous retrouvons la libre action du Saint Esprit dans tous les membres du corps de Christ. Ceux qui avaient été dispersés par la persécution, suscitée contre les chrétiens à l'occasion de la mort d'Etienne, prêchaient partout, mais principalement aux Juifs. Ils ne pensaient pas que la grâce et les pensées de Dieu outrepassaient les limites de son peuple selon la chair. Toutefois quelques-uns de ceux qui étaient en relation journalière avec les gentils, par le fait de leur habitation dans les pays des gentils, et spécialement à Antioche, s'occupaient aussi du salut de ceux-ci, leur annonçant le Seigneur Jésus. La main du Seigneur était avec eux, et un grand nombre, ayant cru, se convertirent au Seigneur.

Ainsi, aussitôt que l'unité de l'assemblée eut été assurée par le fait que Pierre fut le moyen d'y admettre Corneille — Pierre se servant, lui le premier, des clefs du royaume pour introduire aussi les gentils, — nous voyons la libre action de l'Esprit se reproduire: l'évangile se répand parmi les nations, et ceux qui le répandent ne sont ni Pierre ni Paul qui, plus tard, est devenu le grand instrument de Dieu envers les gentils, mais des fidèles poussés par l'amour de Christ qui régnait dans leurs coeurs pour les âmes, et par le désir que son nom fût glorifié. Il n'est pas question d'ordination ni de consécration humaines: tous avaient été dispersés, excepté les apôtres, et tous, tant qu'ils étaient, prêchaient. La Parole nous parle de dons particuliers, cela est évident; mais c'était l'amour de Christ et des âmes qui ouvrait les bouches.

Remarquez que la Parole ne rapporte pas seulement le fait, mais nous montre que l'activité de ces hommes est approuvée par le Seigneur. Elle dit: «La main du Seigneur était avec eux» (verset 21). L'évangélisation publique des gentils a été faite premièrement par de simples chrétiens, poussés par la grâce de Dieu à communiquer à d'autres la bénédiction dont ils jouissaient eux-mêmes, et qui cherchaient à établir l'autorité de Christ sur les hommes et à glorifier son nom. Ce principe important est démontré d'une manière claire et évidente dans cette histoire.

Souvenons-nous que la première dissémination de l'évangile parmi les nations a eu lieu, non par le moyen de prédicateurs officiels, mais par de simples chrétiens, envoyés, non de la

part des hommes, mais poussés par l'amour de Christ. Plus tard, sans doute, Paul fut envoyé expressément par le Saint Esprit, et reçut des dons apostoliques, mais ceci encore eut lieu, non de la part des autres apôtres, mais immédiatement par Dieu et par Jésus Christ, par le moyen du Saint Esprit. De plus, l'activité libre des chrétiens devint, par la providence de Dieu, l'occasion de la mission de Paul.

L'assemblée de Jérusalem apprit que les gentils avaient reçu la foi en Christ (versets 22 et suivants); et ils envoyèrent Barnabas pour qu'il se rendit à Antioche. Celui-ci, y étant arrivé, se réjouit grandement en voyant la grâce de Dieu, et il les fortifiait tous, leur disant de demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur; car il était un homme de bien et plein de l'Esprit Saint et de foi. Et une grande foule fut ajoutée au Seigneur. Puis Barnabas s'en alla pour chercher Saul, que les frères avaient conduit à Césarée, d'où il s'était rendu à Tarse, sa ville natale. Barnabas, nous l'avons vu, était un homme plein de foi et du Saint Esprit, mais il n'était pas un homme capable de prendre l'initiative, pour fonder et maintenir une oeuvre telle que la conversion des gentils. Ainsi, quoique béni de Dieu, Barnabas n'est pas l'instrument de Dieu pour cette oeuvre; il en avait lui-même la conscience, et c'est pourquoi il cherche avec bonté et simplicité de cœur, sans doute conduit par Dieu, l'instrument élu et appelé de Dieu, celui qu'il avait déjà présenté lui-même, à Jérusalem, aux Juifs qui craignaient leur ancien persécuteur.

La puissance de l'appel de Paul l'avait séparé de tout pour être à Christ seul; seulement il attendait la mission formelle du Seigneur, nouvelle source de courage, et effet de l'esprit d'humilité et d'obéissance. Une difficulté des temps actuels c'est qu'il n'y a pas un appel net et clair comme celui de Saul; mais nous avons vu que tous étaient libres d'évangéliser; que tous aussi étaient appelés à accomplir cette oeuvre selon la force de l'amour de Christ opérant dans leurs cœurs; et que, s'il y a un don spécial, ce don se développera en l'exerçant.

Au reste, nous avons la promesse et le précepte (Jacques 1: 5): «Que si quelqu'un manque de sagesse, il demande à Dieu... et il lui sera donné;» et, de fait, ce furent de tels hommes qui les premiers répandirent l'évangile parmi les gentils. Les dons apostoliques manquent, et c'est une grande perte; mais autrement c'est un honneur d'être ainsi dépendant de Dieu, et que l'activité soit le fruit de l'état spirituel. Dans ce chemin, nous ferons l'expérience de notre faiblesse, mais aussi de la fidélité immuable de Dieu. Nous avons aussi l'avertissement de Jacques: «Ne soyez pas beaucoup de docteurs» (Jacques 3: 1). La parole de Dieu suffit pour tous les temps; si elle ne nous suffit pas, ce sera pour notre condamnation. Il faut que la grâce de Dieu opère en nous; souvenons-nous-en!

Nous voyons également la plus grande liberté dans l'exercice du ministère: Barnabas, ici, va chercher Saul; plus loin, Saul prend Silas et Timothée (15: 39-16: 3), et d'autres hommes; il voudrait qu'Apollos allât à Corinthe, mais Apollos ne veut pas y aller dans ce moment-là (1 Corinthiens 16: 12). Saul donc et Barnabas exercent leur ministère ensemble (verset 26): ils se réunirent dans l'assemblée et enseignèrent une grande foule.

C'est ainsi qu'une assemblée chrétienne fut fondée à Antioche, la capitale des gentils de cette contrée; c'est aussi de là que le monde grec fut évangélisé. Mais il était important que cette assemblée ne fût pas séparée de celle de Jérusalem; aussi le récit nous ramène subitement à cette ville. Elle est encore reconnue en amour, et nous verrons que Dieu se sert des efforts entrepris pour obliger les gentils à se soumettre aux ordonnances de la loi, pour les affranchir et maintenir l'unité, en conservant aussi la liberté. L'union se fortifie par les fruits de l'amour. Un prophète, et il s'en trouvait dans la nouvelle assemblée, annonce qu'il y aurait une grande famine dans tout le monde; et les disciples décident qu'ils enverront des secours aux frères de la Judée; c'est aussi ce qu'ils firent par les mains de Barnabas et de Paul (versets 27-30).

Chapitre 12

L'Esprit nous ramène maintenant à Jérusalem, qu'il ne veut pas oublier, non plus que le témoignage de Dieu qui s'y trouvait. L'Esprit raconte un événement qui démontre le soin que Dieu, dans sa providence, prenait des siens, et spécialement de Pierre, par le moyen des anges, comme il opérait en eux par son Esprit. Il permet que Jacques, frère de Jean, succombe à la méchanceté du roi Hérode, ennemi de l'évangile. Ce meurtre, plaisant aux Juifs, engage le roi à persévérer dans son chemin d'opposition à Dieu. Peu importait la vie des chrétiens, si leur mort pouvait le rendre populaire auprès des Juifs. Il fait saisir Pierre et le met en prison, voulant après la fête de Pâques le présenter au peuple.

Mais les pensées de Dieu étaient différentes de celles du roi et de tout le peuple juif. La nuit qui précédait le jour où Pierre devait être présenté au peuple, l'apôtre dormait dans une parfaite paix, sous les soins de Dieu, bien qu'étroitement gardé par les hommes; et, pour mieux montrer la main de Dieu dans sa délivrance, il dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes; en outre, des gardes étaient placés devant la porte, gardant la prison. Mais, alors qu'exposés à la violence des hommes, il semble qu'ils nous tiennent fermement dans leurs mains, nous sommes réellement à l'abri entre les mains de Dieu. L'ange réveille Pierre, et à sa voix les chaînes tombent de ses mains.

Les circonstances sont racontées avec détail. Sur l'ordre de l'ange, Pierre met ses sandales et sa robe; les soins de l'ange pour lui sont minutieux; et quand après avoir passé les deux gardes, ils arrivent à la porte extérieure, cette porte s'ouvre d'elle-même. L'ange conduit Pierre jusqu'au bout d'une rue et le quitte. Pierre, qui, jusqu'à ce moment, croyait voir une vision, comprend la réalité de ce qui lui arrive; il reconnaît que Dieu l'a délivré de la main d'Hérode et de l'attente des Juifs (verset 11). Remarquez ici combien les visions ressemblaient à la réalité, puisque Pierre croit que la réalité est une vision. Après avoir réfléchi, Pierre va à la maison de la mère de Marc, lieu probablement bien connu pour les réunions des chrétiens. La mère de Marc était soeur de Barnabas, aussi Marc accompagna Barnabas lorsque ce dernier se sépara de Paul; mais ensuite Marc est reconnu de nouveau dans l'épître aux Colossiens (4: 10, 11), et son service, comme très utile pour le ministère de l'apôtre (2 Timothée 4: 11). Il est doux de voir comment la grâce, entravée pour quelque temps par la faiblesse qui a été nuisible

à l'oeuvre, se hâte de reconnaître le frère restauré, désormais dévoué au Seigneur, ainsi que son utilité dans le service.

Pierre ne s'arrête pas (versets 12-17), mais il fait dire à Jacques ce qui était arrivé, et s'en va ailleurs. Il est bon de remarquer ici quelques particularités. La ressource des fidèles est dans la prière: ils se rassemblent pour demander à Dieu la conservation de Pierre, et Dieu les exauce. Ils ne savaient pas comment Dieu le ferait, mais ils se confiaient en lui. On voit qu'il était le recours naturel de leurs coeurs et que ce sentiment était commun à tous. Ils se réunissent pour implorer Dieu dans cette difficulté et dans le péril que court l'apôtre qu'ils aiment. Les prières sont données aux coeurs par le Saint Esprit, comme un refuge dans leur adversité; et bien qu'ils ne sachent pas comment Dieu répondra, ils sont cependant toujours exaucés selon ses conseils. Pierre est délivré selon leurs désirs, mais voyez combien peu le coeur, quoiqu'il ait par la grâce confiance en Dieu et s'adresse à lui dans ses besoins, croit que sa supplication sera exaucée: ils exposent leur angoisse à Dieu, mais quand l'exaucement arrive, ils ne peuvent croire que ce soit possible.

Pierre est délivré par l'intervention de l'ange, et Hérode est frappé par la justice de Dieu au moment où il s'élève contre lui. Pouvons-nous attendre des interventions pareilles maintenant? Je ne crois pas qu'il arrive des miracles de nos jours; les anges ne se montrent plus: ce pouvoir des miracles n'est pas un don qui dût continuer (Ephésiens 4) jusqu'à la fin; les dons, appelés miraculeux, ne sont pas mentionnés dans ce chapitre de l'épître aux Ephésiens. Mais je crois pleinement, selon la promesse du Seigneur, que les prières sont exaucées, et que les anges agissent aussi bien maintenant que dans ces premiers temps, en faveur des enfants de Dieu. Quant aux prières, la parole de Dieu est claire. Elle pose cependant pour conditions, que ce que nous demandons soit selon la volonté de Dieu, et que les prières soient faites avec foi: elle dit aussi, que si les paroles de Christ demeurent en nous, nous pouvons demander ce que nous voulons.

Le Seigneur et les apôtres nous exhortent à prier sans cesse et à ne jamais faillir dans la foi et la confiance. Nous faisons bien de présenter nos requêtes à Dieu, dans tous les cas; mais il ne s'ensuit pas que nous recevrons tout ce que nous demandons; il en fut ainsi pour Paul, quant à l'écharde dans sa chair: il n'eût pas été bon pour lui que Dieu l'eût exaucé. Mais le résultat de nos prières, c'est que la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera nos coeurs dans le Christ Jésus (Philippiens 4). Le trône de Dieu n'est pas troublé par nos soucis, non plus que son coeur, et la paix dans laquelle il demeure opérera toujours effectivement dans nos coeurs, quand nous aurons placé ces inquiétudes sur son trône. La manifestation extérieure de la puissance de Dieu, ce témoignage rendu au commencement à la parole de Dieu (Hébreux 2: 4), ne se répète pas; mais les soins de Dieu, ses réponses aux prières, le service précieux des anges, restent toujours aux enfants de Dieu. (Pour ce qui concerne les anges, voyez Hébreux 1: 14).

Nous trouvons donc ici les soins de Dieu pour l'assemblée de Jérusalem, mais nous ne verrons plus l'activité de Pierre. Il est reconnu par cette intervention de Dieu; nous savons aussi qu'il est allé à Antioche (Galates 2: 11), probablement pour l'oeuvre du Seigneur, mais

l'Écriture ne le dit pas. C'est là qu'il fut infidèle au Seigneur, et qu'il fut repris par Paul. Il a écrit aux Juifs des provinces de l'Asie mineure, mais on ne sait pas s'il s'y est rendu. Il est possible qu'il ait demeuré dans la province de Babylone, mais ce n'est pas certain; beaucoup de Juifs habitaient cette contrée: il salue, dans sa première épître, les frères de la part des saints qui se trouvaient dans ce pays-là, mais nous ne possédons pas l'histoire de son activité en quelque lieu que ce soit. Il fut le premier qui introduisit les gentils dans l'assemblée chrétienne publique, pour conserver l'unité. Après cela, les simples chrétiens, dans leur dispersion, disséminèrent la vérité parmi les gentils. Plus tard, encore, l'unité fut conservée, et la sagesse de Dieu fit déclarer par l'assemblée de Jérusalem que les gentils n'étaient pas soumis à la loi; mais, quant à Pierre, on ne retrouve plus son activité, une oeuvre divine qui ait son point de départ à Jérusalem. Pierre est pleinement reconnu ici par les soins de l'ange, mais la puissance du Saint Esprit ne se trouve que chez Paul et chez ses compagnons. Antioche est le point de départ, non pas Jérusalem; quant à Rome, c'est le dernier lieu où l'Église fut établie, et encore n'y fut-elle pas fondée par les apôtres. Avant l'arrivée de Paul, les chrétiens qui étaient allés, comme tant d'autres, dans la capitale du monde, se trouvaient là réunis. Paul leur écrivit avant d'aller à Rome. Que cette église à Rome n'ait pas été établie par Pierre, cela peut se déduire du chapitre 15, où l'apôtre raconte ce qu'il avait fait précédemment. Paul, envoyé d'Antioche par l'Esprit Saint, est l'instrument de Dieu pour annoncer l'évangile parmi les gentils, et pour enseigner ce que c'est que l'Église, — mystère caché dans les siècles précédents (voyez Colossiens 1: 23-27). C'est l'histoire de Paul qui suit, au chapitre treizième.

Chapitre 13

Barnabas et Saul, avant accompli leur mission, retournent à Antioche, d'où ils se rendent à Jérusalem avec la collecte pour les pauvres de la Judée. Or il y avait, dans l'assemblée d'Antioche, des docteurs et des prophètes; et ils servaient le Seigneur et jeûnaient. Tandis qu'ils étaient occupés ainsi, avec des coeurs consacrés au Seigneur, l'Esprit Saint dit (sans doute par la bouche d'un de ces prophètes, appelés ainsi à cause de cela; mais la chose importante à remarquer c'est que ce fut le Saint Esprit lui-même qui les appela): «Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saul, pour l'oeuvre à laquelle je les ai appelés». Et ayant encore jeûné, spécialement sous l'impression de ce que cet appel avait de sérieux, et ayant prié, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent aller (verset 3). Cette mission est des plus importantes! — c'est l'évangile des gentils, et la révélation de l'assemblée, où gentils et Juifs tous croyants, sont unis en un corps sur la terre et pour le ciel. Arrêtons-nous un moment sur ce sujet.

Déjà Paul avait été appelé, par la révélation et par l'autorité de Christ, et plus spécialement par la révélation d'un Christ céleste. Saul, nous l'avons déjà fait remarquer, n'avait pas connu Christ sur la terre. Il avait été séparé des Juifs et des gentils; il n'appartenait plus religieusement ni aux uns ni aux autres; il était lié à un Christ céleste et glorieux. Il ne connaissait plus personne selon la chair, pas même le Christ lui-même, c'est-à-dire comme un Juif qui attendait un Christ sur la terre, selon les promesses faites à la nation. Son point de

départ, comme témoin appelé de Dieu, était la gloire, Christ dans la gloire divine, le Christ qui souffrait par les mains de ceux qui persécutaient les siens sur la terre. La croix était pour lui la fin de sa vie adamique et judaïque: il était mort au monde, à la chair, à la loi. Il agissait comme apôtre; comme appartenant à la nouvelle création.

De plus, il ne tirait pas son autorité ni sa mission des apôtres précédents; sa mission ne part pas de Jérusalem; il n'attend pas la sanction des apôtres qui s'y trouvaient, ni de l'église de ce lieu. Sa mission venait immédiatement de la part de Dieu et de Christ. Appelé personnellement par Christ, trois ans auparavant, il est maintenant envoyé par le Saint Esprit; et il part de la ville d'Antioche, ville des gentils, du sein d'une assemblée où les gentils avaient été réunis pour la première fois il ne forme pas, bien certainement, une autre assemblée: la superstition et l'esprit légal des Juifs ont été sur le point de le faire; mais Dieu, comme nous le verrons, ne l'a pas permis; sa mission toutefois était entièrement indépendante, et ne relevait que de l'autorité de Christ seul et de la puissance du Saint Esprit. L'apôtre insiste beaucoup sur ce point dans les deux premiers chapitres de l'épître aux Galates.

Il voulait être absolument indépendant de Pierre et des autres; non seulement comme envoyé de Dieu même, mais en montrant qu'il était forcé de réprimander fortement Pierre, lequel, par la crainte de ceux qui venaient de Jérusalem, avait été infidèle à la vérité, et à ses propres convictions. Paul était libre à l'égard de tous les hommes, soumis à Christ, et serviteur de tous en amour, — modèle et exemple pour tous les chrétiens, ce que du reste il dit lui-même. Il reconnaissait pleinement la mission de Pierre auprès des Juifs, ainsi que celle des autres apôtres; il prêchait le même évangile; mais sa mission lui venait immédiatement de la part de Dieu.

Barnabas et Saul sont non seulement *appelés*, mais encore *envoyés* par l'Esprit Saint. Ils descendent donc à Séleucie, et naviguent vers Chypre. Mais ici l'état de l'oeuvre se manifeste, un nouvel aspect des choses: les gentils sont disposés à écouter le jugement tombe, pour un temps, sur les Juifs à cause de leur opposition à l'évangile, et particulièrement à la prédication de cet évangile aux gentils (Voyez 1 Thessaloniens 2: 16). Jusque-là, toute la lumière qui se trouvait dans le monde, avait été dans les mains des Juifs; mais ayant rejeté la vraie et parfaite lumière du monde, ils étaient maintenant dans les ténèbres et haïssaient la lumière, d'autant plus que la jalousie remplissait leurs coeurs. L'apôtre ne renie nullement leurs privilèges; à Salamine, il commence à prêcher dans leurs synagogues: il ne rejette pas les Juifs jusqu'à ce que les Juifs rejettent l'évangile.

Jean, surnommé Marc, fils de la femme dans la maison de laquelle les disciples s'étaient rassemblés afin de prier pour Pierre, était aussi avec eux. Les relations des apôtres étaient encore juives, bien que Saul au moins fût libre, tout en aimant profondément sa nation comme peuple de Dieu. Ayant traversé l'île, ils trouvent auprès du gouverneur un Juif, faux prophète. Le gouverneur, homme sage, désirait entendre la parole de Dieu, mais Elymas, le magicien, résistait aux apôtres, cherchant à détourner le proconsul de la foi. Mais si la puissance pernicieuse de l'ennemi était avec le magicien, la puissance de Dieu se trouvait avec les apôtres: ils frappent le magicien de cécité, image remarquable de l'état des Juifs et de la

puissance de Dieu, qui se montrait alors dans la propagation de l'évangile. Le proconsul croit, étant saisi par la doctrine du Seigneur.

Saul porte maintenant le nom de Paul, ayant (il n'est pas dit comment) changé son nom juif contre un nom romain. Le moment était convenable. L'apôtre et ses compagnons traversent la mer; alors Jean, appelé Marc, les quitte (verset 13).

Le lien avec Jérusalem était trop fort pour lui; les difficultés et les périls de l'oeuvre des apôtres, trop grands pour sa foi. Barnabas était son cousin; Chypre, le pays de Barnabas. Hélas! combien sont nombreux ceux desquels la foi dépend des circonstances! Ils peuvent marcher quand ils sont environnés de ces circonstances; mais, quand le chemin demande qu'ils s'appuient sur la pure fidélité de Dieu, ils restent en arrière sur le chemin.

La puissance de l'Esprit de Dieu crée ses instruments, adaptés selon la nature comme vases, mais poussés par l'énergie de l'Esprit et soutenus par sa force au milieu des circonstances quelles qu'elles soient. Nous verrons que Barnabas même ne put continuer à rester toujours avec Paul, et à ne connaître personne selon la chair. Il est doux de se souvenir, comme je l'ai déjà fait remarquer, que Paul reconnaît Marc, à la fin, comme utile pour le ministère (2 Timothée 4: 11).

Marc s'en va donc, laissant Barnabas et Paul poursuivre leur chemin dans les pays étrangers où l'évangile était inconnu. Partis de Perge, ils arrivent à une autre Antioche, en Pisidie, où ils entrent dans la synagogue des Juifs. Les chefs de la synagogue leur demandent d'exhorter la congrégation (car le ministère était plus libre parmi les Juifs que dans les églises chrétiennes modernes); ils annoncent Jésus ressuscité.

Remarquons quelques points de ce discours. Comme d'ordinaire, il se compose de faits. L'apôtre raconte brièvement l'histoire d'Israël jusqu'à David; puis il établit les deux points fondamentaux de l'évangile, savoir l'accomplissement des promesses, et la puissante intervention de Dieu dans la résurrection de Christ, par laquelle celui-ci est démontré Fils de Dieu. C'est aussi de la même manière que commence l'épître aux Romains. Tous les discours des Actes dépendent de la mission établie à la fin de l'évangile de Luc: les sujets sont la repentance et la rémission des péchés. Pour Israël le chemin du Seigneur a été préparé par Jean-Baptiste. Alors Dieu a *suscité* (non pas *ressuscité*), selon sa promesse, un Sauveur.

Mais ceux de Jérusalem avaient accompli tout ce que les prophètes avaient dit; ils ne connaissaient ni le Sauveur, ni la voix des prophètes qu'ils avaient accomplie, en condamnant Jésus (versets 26-29). Mais Dieu a ressuscité Jésus, et il a été vu pendant plusieurs jours par ceux qui l'avaient accompagné de Galilée: et ainsi a été accomplie la promesse du Psaume 2, touchant le Fils de Dieu, le roi d'Israël. Quant à la responsabilité d'Israël, le peuple est rejeté parce qu'il a rejeté Jésus; mais, de la part de Dieu, toutes les promesses ont été fermement établies dans la résurrection de Jésus, selon Esaïe 55: 3; et, quant à sa personne, la prophétie du Psaume 16 est accomplie. Seulement il faut maintenant que les Juifs reçoivent tout par pure grâce. Sur ce fondement s'élève la doctrine de l'évangile: la rémission des péchés est annoncée, et la justification de toutes les choses dont on ne pouvait être justifié par la loi de

Moïse. La base de la nouvelle alliance est établie, et le sang de cette alliance est versé, quoique l'alliance elle-même ne soit pas encore établie; — elle le sera avec Juda et avec Israël, dans les derniers jours, mais fondée sur ce qui est déjà accompli.

Les apôtres exhortent ensuite leurs auditeurs à ne pas négliger le salut qui leur est annoncé. Les vérités fondamentales de l'évangile sont partout les mêmes: la personne de Christ démontré Fils de Dieu par la résurrection, la rémission de tous les péchés aux croyants, la justification par Jésus, et aussi l'accomplissement des promesses faites à Israël, quoique ce peuple fût mis de côté pour un temps. Mais alors, cette justification étant pour les croyants, elle était certainement aussi pour les gentils.

Avec plusieurs des Juifs, les gentils aussi demandent que cette parole leur soit prêchée le sabbat suivant. La rumeur de la nouvelle doctrine se répand dans la ville, et il s'en faut peu que tous les habitants ne se rassemblent pour l'entendre. Mais les pauvres Juifs, pleins de jalousie, ne pouvaient supporter d'être surpassés par d'autres en influence religieuse, et que ce ne fût pas leur religion qui opérât sur les gentils. Pauvre coeur humain, toujours plus fort chez les gens à religion! Une vérité déjà accréditée, et qui s'accrédite parce qu'elle est reçue par un grand nombre, même de non convertis, et leur fait honneur, encore qu'elle soit la vérité, ne met pas le coeur à l'épreuve. Mais la vérité est toujours la vérité, lors même qu'elle n'est pas encore reçue par d'autres: elle met le coeur à l'épreuve, et il faut la recevoir uniquement parce que Dieu l'a donnée.

Les Juifs donc s'opposent et contredisent. Mais Paul s'enhardit, et, tout en reconnaissant que l'évangile devait être prêché aux Juifs, comme héritiers des promesses, déclare ouvertement qu'il se tourne vers les gentils, prenant la prophétie remarquable d'Esaië comme un commandement du Seigneur. L'Esprit, dans cette prophétie, présente Israël comme celui dans lequel Dieu serait glorifié: mais alors, le Messie avait travaillé en vain, puisque Israël n'était pas rassemblé. C'était peu de chose, toutefois, de ramener les tribus d'Israël; le Messie serait une lumière pour les gentils et le salut de Dieu jusqu'aux extrémités de la terre. Se fondant sur cette déclaration de la volonté de Dieu, les apôtres se tournent vers les gentils.

La pleine et libre grâce envers tous, abandonnant les étroites limites du judaïsme, s'adressait au monde entier. Mais il fallait encore la grâce de Dieu pour faire arriver la vérité jusque dans les coeurs, afin que, mêlée avec la foi dans ceux qui l'entendaient, elle leur communiquât la vie, et cela arriva ainsi. La puissance de Dieu accompagna la parole, et «tous ceux qui étaient destinés à la vie éternelle crurent». Le résultat fut donc l'opposition des pauvres Juifs, un témoignage à tous jusqu'aux extrémités du monde (excepté à Jérusalem, chapitre 15), et l'opération de la grâce dans le coeur pour qu'il accueillît l'évangile.

Déjà lors du premier sabbat, beaucoup de gentils et de prosélytes avaient suivi Paul et Barnabas. Ceux-ci ne négligèrent pas les brebis du Seigneur, et les exhortèrent avec prière à persévérer dans la grâce de Dieu. Mais les Juifs sont mis de côté par leur propre faute.

Remarquez que l'énergie spirituelle de Paul le met à la tête de l'oeuvre; c'était d'abord Barnabas et Paul; désormais ce sera Paul et Barnabas. L'évangile se répand par eux dans toutes

ces contrées; mais l'opposition des Juifs augmente: ils excitent des femmes religieuses et de qualité, ainsi que les principaux de la ville; ils suscitent une persécution contre Paul et Barnabas et les chassent de leur territoire; histoire qui se répète toujours et partout. Dieu qui néanmoins n'abandonne pas les rênes, permet que tous, les adeptes de l'ancienne religion, les femmes religieuses, les principaux, par leur influence, cherchent à chasser l'évangile. Les apôtres secouent la poussière de leurs pieds en témoignage de jugement contre ceux qui rejetaient la grâce et le salut de Dieu, et s'en vont, laissant les disciples remplis de joie et de l'Esprit Saint (versets 51, 52).

Tel est le tableau varié de l'oeuvre de l'évangile dans le monde, la première manifestation publique de son résultat, lorsque l'évangile est annoncé en présence de l'opposition de l'ancienne religion qui exerce son pouvoir sur les coeurs non convertis, en présence des besoins et de l'incrédulité des hommes; et telle est la puissance de l'évangile sous la puissance du Saint Esprit, avec ses luttes et ses difficultés. Premièrement annoncé aux Juifs, parce qu'ils avaient les promesses, puis à tous les gentils, parce que tous les croyants sont justifiés par la foi en Christ (car un Christ mort et ressuscité est pour tous), il trouve l'opposition jalouse des Juifs, de personnes pieuses selon l'ancienne religion, et des principaux de la ville. Le jugement n'est pas exécuté, mais prononcé; puis nous voyons l'opération de la grâce dans les coeurs, pour conduire à la foi, à la joie, à la présence de l'Esprit dans les croyants; les incrédules tombant sous le jugement. Chassés d'Antioche, les apôtres poursuivent l'oeuvre ailleurs.

Chapitre 14

A Iconium il y eut un grand nombre de gens qui crurent; mais les Juifs y renouvelèrent leurs efforts contre l'évangile. Mais comme Dieu opérait avec la Parole, les apôtres y restèrent longtemps, jusqu'à ce que, la ville étant divisée en deux partis et les adversaires voulant les outrager, ils partirent pour Lystre et Derbe où ils prêchèrent l'évangile ainsi que dans les environs. A Lystre, la puissance de Dieu se manifeste par les mains de Paul, pour la guérison d'un impotent qui n'avait jamais marché. Nous voyons dans cette occasion, que la foi de l'homme perclus entraît pour quelque chose dans sa guérison; en d'autres cas, elle ne paraît pas y être entrée pour rien la guérison avait lieu par la seule puissance de Dieu, par le moyen de celui qui en était l'instrument.

Le peuple, étonné du miracle dont il venait d'être le témoin, veut que Barnabas soit Jupiter, et Paul, Mercure, parce que c'était lui surtout qui portait la parole. Barnabas (comme Jupiter) est nommé le premier dans ce récit; Paul après (comme étant Mercure son ministre). Le prêtre de Jupiter veut sacrifier avec la foule. Les apôtres, Barnabas et Paul, émus dans leurs coeurs envoyant les desseins du peuple, bien loin de chercher la gloire pour eux-mêmes, déchirent leurs vêtements et se jettent au milieu de la multitude pour la retenir, annonçant le seul vrai Dieu (non pas ici le salut), Celui qui jusque-là avait laissé toutes les nations marcher dans leurs voies, bien qu'il ne se fût pas laissé sans témoignage, en faisant du bien, en donnant du ciel des pluies et des saisons fertiles, remplissant les coeurs de nourriture et de joie (versets 15-17). Belle description de ce qu'était Dieu, même parmi les gentils, et de ce qu'il donnait

pour être connu d'eux: — je ne dis pas qu'ils l'aient connu, car ils ont préféré les imaginations de leurs propres coeurs et les dieux qui favorisaient leurs passions. Rien n'est plus terrible que l'homme se montrant tel qu'il est, lorsque Dieu, à cause de sa perversité, l'a abandonné à lui-même. On ne peut écrire ce qui se faisait journellement parmi les idolâtres: le résumé nous en est donné dans le premier chapitre de l'épître aux Romains. A Lystre, les apôtres cherchaient à persuader les gentils de quitter l'idolâtrie et de croire au seul bon et vrai Dieu: ils venaient expressément pour le leur révéler et les amener à sa connaissance et à la foi en lui. Ils réussirent à peine à les empêcher de leur sacrifier.

Mais les Juifs, non-contents d'avoir chassé les apôtres d'Antioche et d'Iconium, poussés par une animosité contre l'évangile, navrante pour le coeur, viennent aussi à Lystre et persuadent le peuple, lequel, ignorant et mobile, veut lapider ceux que peu de temps auparavant, il était prêt à adorer. Paul, plus coupable à leurs yeux, comme étant le plus actif dans l'oeuvre, est lapidé et traîné comme mort hors de la ville. Tel est l'homme, tels sont les gens religieux quand ils ne possèdent pas la vérité; Paul lui-même avait été comme eux; mais telle aussi est la puissance de l'évangile; tel est le sort de la vérité quand elle est à l'oeuvre dans un monde incrédule.

Il n'était pas dans les pensées de Dieu que son serviteur mourût. Tandis que les disciples étaient réunis autour de lui, Paul se lève et entre dans la ville, et le jour suivant il part avec Barnabas pour Derbe. Ayant été très béni dans cette ville, il continue son voyage et retourne à Lystre, à Iconium, et à Antioche (de Pisidie), d'où il avait été chassé. Les outrages et la violence n'empêchent pas l'oeuvre et n'affaiblissent pas le courage des apôtres. Quand le Seigneur le veut, ils se retrouvent en paix dans les mêmes lieux d'où ils avaient été chassés. Il est beau de voir la supériorité paisible de la foi en face de la violence des hommes, et comment Dieu conduit les coeurs. Les apôtres se soumettaient, ou, s'il était possible, ils évitaient la violence qui s'élevait contre eux; mais si l'oeuvre le demandait, Dieu ouvrait les portes, et il ramenait les ouvriers sur la scène.

Une autre partie de l'oeuvre apostolique se présente maintenant. Paul et Barnabas continuent à prêcher l'évangile; mais il était nécessaire d'établir les assemblées et d'y mettre les choses dans un ordre régulier (versets 23). Les apôtres font comprendre aux disciples que Christ n'était pas venu pour mettre la paix sur la terre, qu'ils rencontreraient l'opposition et l'inimitié du monde, et que c'est par de grandes tribulations qu'il convient d'entrer dans le royaume de Dieu. Cet avertissement est pour tous les temps, pour faire comprendre que la persécution n'est pas une chose étrange. «Tous ceux qui veulent vivre pieusement seront persécutés». Tous les chrétiens, cependant, ne passent pas par ce chemin; si un chrétien s'accommode avec le monde, il évite la persécution; mais il perdra ainsi la joie de l'Esprit et la communion avec Dieu; il sera sauvé comme au travers du feu, «et l'entrée dans le royaume éternel ne lui sera pas largement ouverte». Si, au contraire, nous marchons avec Dieu, nous ne serons pas stériles dans la connaissance du Seigneur Jésus.

Je dis ceci, parce que, pour plusieurs, le temps d'une persécution ouverte est passé; mais nous trouverons certainement la persécution de la part du monde et de nos familles, si nous sommes fidèles. Le monde ne peut pas supporter la fidélité.

Si le chrétien marche avec lui, il ne gagnera pas à Christ le coeur du monde, mais lui-même s'éloignera de Christ, et il perdra, je ne dis pas la vie, mais ses privilèges spirituels, sa joie et l'approbation du Seigneur; et son témoignage sera contre le christianisme. Il dira par sa vie que l'amitié du monde n'est pas inimitié contre Dieu. Le chrétien, quand il est avec le monde, n'est heureux d'aucune manière; sa conscience le reprend quand il est avec des chrétiens spirituels, parce qu'il marche mal et qu'il ne jouit pas de ce dont ils jouissent. Que tous ceux qui sont disposés ou en péril d'être entraînés à se mêler avec les voies et la société du monde, pensent à ces exhortations!

Les apôtres choisissent dans chaque ville des anciens pour les assemblées. L'Écriture ne dit pas un mot ici *d'un vote*, ou *d'un avis des assemblées*; la vraie traduction du verset 23 est simplement que les apôtres leur «*choisirent*» des anciens. La même expression est employée au verset 19 de la 2^e épître aux Corinthiens, chapitre 8, où les assemblées «*choisirent*» quelques frères pour accompagner Paul, avec l'argent recueilli pour les pauvres de Jérusalem, puis, dans le chapitre 10 des Actes, verset 41, où le sens du verbe ne peut être l'objet d'un doute quelconque, puisque c'est Dieu qui a *choisi* les témoins dont il y est question. Les apôtres ont donc choisi des anciens pour les assemblées. L'épître à Tite est encore une preuve que l'autorité apostolique est la source de l'autorité des anciens. Je ne m'arrête pas ici sur cette question; mais il est important, puisque la traduction qu'on trouve dans quelques versions est fautive, de mettre en lumière la vérité.

Aujourd'hui nous n'avons pas l'autorité apostolique; et l'élection par l'assemblée est une chose inconnue dans la Parole. L'autorité descendait de Christ à l'apôtre, et de l'apôtre aux anciens. Ce que l'on appelle maintenant un «*évêque*» est également inconnu dans l'Écriture. Tous les anciens sont appelés *évêques*, comme on peut le voir en Actes 20: 28, et il n'est pas question d'autres évêques dans la Parole; mais, au commencement, Paul et Barnabas ont choisi des anciens pour chaque assemblée des gentils, et plus tard, Paul a envoyé Tite pour en établir «*dans chaque ville*» de l'île de Crète (Tite 1: 5 et suivants).

Il est bien important de se rappeler ici que l'apôtre n'a pas seulement prêché l'évangile pour le salut des âmes, — ce qui était son oeuvre principale, — mais qu'il a réuni ceux qui étaient convertis en assemblées, auxquelles il a pu écrire plus tard comme telles. Il les a établies et mises en ordre, fondant l'Église, ou l'assemblée (1 Corinthiens 12), et, dans chaque ville, une église ou assemblée bien ordonnée. Cette assemblée, dans chaque ville, représentait l'assemblée universelle, de laquelle étaient membres ceux qui la composaient (1 Corinthiens 12: 17), avec la promesse que Jésus se trouverait au milieu d'eux. L'iniquité des hommes chrétiens, ou chrétiens de nom, et l'oubli du retour de Christ (Matthieu 24: 48-50), ont corrompu la chrétienté, selon les prophéties du Nouveau Testament. (Voyez 2 Timothée 3: 1-5; Jude 4; 1 Jean 2: 18, 19; Matthieu 13: 28-30). Tout est désordre, confusion, corruption. Ici, nous étudions dans la Parole l'ordre primitif, tel qu'il avait été établi avant que l'assemblée fût

corrompue. Mais Jean nous dit que le dernier temps était arrivé; Paul, que le mystère d'iniquité opérait déjà (2 Thessaloniens 2: 7); Pierre, que l'heure était arrivée pour juger la maison de Dieu (1 Pierre 4: 17); Jude, enfin, que ceux qui seraient jugés à la fin, s'étaient déjà introduits parmi les chrétiens.

Le témoignage est clair comme le jour, si nous avons des oreilles pour écouter ce qui est écrit, savoir que, même dans les temps des apôtres, la corruption de l'assemblée de Dieu avait commencé, et que, quand l'énergie apostolique de Paul serait absente, le mal intérieur et celui du dehors inonderait l'Eglise comme un déluge. Le chapitre 13 de Matthieu, versets 20-30, nous enseigne que le mal fait dans le royaume de Dieu par le moyen de l'ennemi, ne sera ôté qu'au jugement. Ce mal existe encore, tandis que la patience de Dieu rassemble les siens.

Après avoir prié et jeûné, et avoir été recommandés au Seigneur, ils descendent par la Pisidie au bord de la mer, et ils prêchent à Perge — il ne paraît pas qu'ils aient prêché là à leur première visite; — puis ils se rendent à Antioche. Nous voyons ici la vraie force du fait qui nous est rapporté au chapitre 13: 3. Paul et Barnabas avaient été recommandés à la grâce de Dieu pour l'oeuvre qu'ils avaient entreprise; cela est répété au chapitre 15: 39; en sorte qu'ils ont été ordonnés deux fois, s'il s'agissait ici *d'ordination*, et ce seraient des apôtres ordonnés par des laïques. Du reste Paul nie cela formellement (Galates 1: 1): «Il était apôtre, non de la part des hommes, ni par l'homme». Ces judaïsants voulaient qu'il le fût, mais lui leur résiste de toutes ses forces: ils voulaient que sa mission vint de l'église de Jérusalem, et ils s'opposaient à lui précisément parce qu'elle n'en venait pas; mais lui ne voulait pas qu'elle vînt d'ailleurs que de Dieu, et de Jésus Christ.

Paul se rend à Antioche et non à Jérusalem; il retourne à son point de départ, d'où lui et son compagnon avaient été recommandés à la grâce de Dieu. L'oeuvre du Saint Esprit se relie à Antioche, dans sa relation terrestre; la puissance est toute céleste. A Antioche, les apôtres racontent les grandes choses que Dieu avait faites par eux, et comment il avait ouvert la porte au milieu des gentils; puis ils séjournent longtemps dans cette ville avec les disciples.

Dans ce qui précède, nous trouvons l'histoire de la prédication de l'évangile parmi les gentils par une mission apostolique formelle, les difficultés qu'elle rencontre, la position respective des gentils et des Juifs, les circonstances à travers lesquelles l'évangile s'est répandu dans le monde, et cela indépendamment du judaïsme, par une oeuvre à laquelle Pierre n'a pas pris part. Dieu a opéré puissamment en Pierre parmi les Juifs; mais, sauf lorsqu'il fut employé pour introduire le premier gentil, Pierre n'avait pas affaire aux nations. Il était l'apôtre de la circoncision; avec les autres apôtres il a formellement abandonné entre les mains de Paul et de Barnabas l'oeuvre parmi les gentils (Galates 2: 1-10).

Chapitre 15

Mais les Juifs — ceux du moins qui faisaient profession d'être chrétiens, — ayant Satan pour aide, cherchaient à soumettre les nations au joug du judaïsme, et à gâter l'oeuvre de Dieu au milieu d'eux, s'ils ne pouvaient pas l'empêcher désormais. Ils descendent de la Judée

à Antioche, enseignant aux frères qu'il fallait qu'ils fussent circoncis et qu'ils observassent la loi de Moïse pour être sauvés. Le moment était critique: il fallait, selon ces hommes, que les gentils se soumissent à la loi de Moïse et devinssent Juifs, ou bien qu'il se formât deux assemblées séparées. Paul et Barnabas s'opposent à ces exigences. Mais la question n'est pas résolue à Antioche, Dieu ne l'a pas permis.

On comprend que si les gentils eussent été déclarés libres par une décision prise à Antioche, et s'ils eussent gardé leur liberté, malgré les Juifs il y avait péril imminent que deux assemblées se formassent, et que l'unité fût perdue. Toute la force spirituelle et apostolique de Paul ne suffit donc pas pour déterminer les esprits à Antioche et pour amener la décision de la question pendante. Dieu veut que cette question soit tranchée à Jérusalem; il veut que les chrétiens juifs eux-mêmes, avec les apôtres et les anciens de la nation, ainsi que toute l'assemblée, se prononcent, laissant les gentils libres, et qu'ainsi la sainte liberté et l'unité soient conservées. On décide donc que Barnabas et Paul, avec quelques autres iraient à Jérusalem pour cette question; il paraît, d'après l'épître aux Galates (2: 2), que Paul eut une révélation spéciale pour se rendre dans cette capitale.

Dieu a permis que ces Juifs sans mission, zélés sans Dieu pour la loi, dont l'autorité, sur les consciences avait pris fin par la foi, aient soulevé cette question, afin qu'elle fût définitivement réglée. Paul et Barnabas racontent tout ce que Dieu a fait avec eux dans leur voyage, la conversion des gentils, et les frères se réjouissent d'une grande joie. Les coeurs plus simples jouissent ici avec simplicité de la grâce de Dieu (verset 3): à Jérusalem, il y avait plus de difficultés. Rien n'est plus opposé à la grâce que le pharisaïsme, doctrine qui veut que la justice s'obtienne par les oeuvres, et par l'obligation que les ordonnances imposent.

Arrivés à Jérusalem, les apôtres racontent encore toutes les grandes choses que Dieu avait faites avec eux (verset 4). Mais ici la bonté de Dieu, dans sa grâce, décide la question qui avait été suscitée par la dureté légale du coeur, car quelques-uns de la secte des pharisiens qui avaient cru, voulaient que les gentils fussent circoncis (verset 5). Les apôtres et les anciens se réunissent: il paraît que tous les croyants purent assister à cette réunion, puisque, au verset 12, il est parlé de la multitude; mais ce sont les apôtres et les anciens qui se réunissent. Après beaucoup de discussion (lorsque les principaux, conduits par la grâce et par l'Esprit Saint, — sans doute pour permettre à tous ceux qui s'en croyaient capables de dire leur opinion, et pour que la voix de Dieu se fit entendre après les pensées des hommes — eurent entendu toutes les pensées qui avaient été émises), Pierre rappelle comment Dieu l'avait choisi pour porter le premier l'évangile aux gentils, et comment l'Esprit avait été donné à Corneille sans qu'il fût circoncis: Dieu lui-même avait rendu témoignage aux nations par le don du Saint Esprit, de la même manière qu'aux croyants parmi les Juifs, et il n'avait fait aucune différence entre les uns et les autres, purifiant leurs coeurs par la foi. Pierre reconnaît le joug pesant et insupportable des ordonnances, et il insiste pour que les frères ne tentent pas Dieu, en le mettant sur le cou des gentils. Quant à nous, dit-il, «nous croyons être sauvés de la même manière qu'eux aussi», par la grâce du Seigneur Jésus, et non par les ordonnances.

La multitude se tait, et Barnabas et Paul (*) racontent les signes et les prodiges que Dieu avait faits par eux parmi les nations ou gentils. Alors Jacques, qui avait la première place à Jérusalem (voyez Actes des Apôtres 12: 17; 21: 18; Galates 2: 12), prend la parole pour résumer le jugement de l'assemblée (auquel nul ne s'oppose), et pour donner, avec le secours du Saint Esprit, une forme définitive aux pensées de Dieu, exprimant sa volonté à l'égard des gentils. Ce qui est remarquable ici, c'est d'abord l'oeuvre du Saint Esprit, ainsi que la pleine liberté qui règne, de sorte que toutes les pensées des hommes sont mises en lumière et s'expriment; ensuite, ce que Dieu a voulu montrer par Pierre dans l'histoire de Corneille, puis ce qu'il avait fait de merveilleux par les mains de Barnabas et de Paul parmi les nations. Voilà ce qui parut bon au Saint Esprit qui avait été donné à Corneille, et qui opérait aussi parmi les gentils par des signes et des prodiges, par les mains de ceux qu'il avait envoyés.

(*) A Jérusalem Barnabas est toujours nommé le premier; c'est probablement parce qu'il parlait plus que Paul, en racontant ce qui avait été fait. Ce serait bien beau, puisque Paul avait plus travaillé qu'aucun autre; mais il était naturel qu'à Jérusalem Barnabas fût plus en évidence que Paul.

Jacques donc qui, comme nous l'avons vu, représentait l'esprit judaïque et dans lequel se résumaient les sentiments de l'assemblée à Jérusalem, mais qui était entièrement sous l'influence du Saint Esprit, exprime le sentiment de cette assemblée et des apôtres de Jérusalem qu'on peut appeler juifs, — le jugement de Dieu sur la question vitale qui s'était élevée: les gentils ne devaient pas être assujettis à la loi de Moïse. Celle-ci avait déjà, dès les générations anciennes, dans chaque ville, ceux qui l'annonçaient (verset 21): cela suffisait. Les paroles des prophètes s'accordaient avec ce jugement; ils disaient qu'il y aurait des gentils qui s'appelleraient du nom du Seigneur, et c'est en ce sens que le passage est cité ici (versets 16, 17).

Ainsi les gentils étaient libres. Les choses qu'ils devaient observer étaient déjà des devoirs avant la publication de la loi. L'adoration d'un seul Dieu, la pureté de l'homme, avaient toujours été obligatoires. Noé déjà avait reçu la défense de manger le sang, en témoignage que la vie appartient à Dieu. Ainsi les trois grands principes établis par cette décision: ne pas se souiller avec les idoles, la vie appartient à Dieu seul, la pureté de la vie dans l'homme; ces principes étaient nécessaires pour les gentils; il fallait qu'ils corrigeassent leurs mauvaises coutumes. Ces principes étaient reconnus par la loi, mais ce n'était pas elle qui les avait d'abord établis.

L'assemblée ne vota pas. Tous consentirent sous l'influence du Saint Esprit à ce qui avait été exprimé par Jacques; tous s'unirent, apôtres, anciens, l'assemblée entière, pour envoyer des hommes choisis parmi eux qui appuyassent de bouche le rapport de Barnabas et de Paul et la décision écrite qu'ils apportaient de Jérusalem.

Les apôtres et les anciens se réunirent pour examiner la question qui s'était élevée, mais tous les frères sont associés à eux dans la lettre envoyée aux gentils. Ainsi ce ne sont pas les gentils qui se sont maintenus dans la liberté malgré l'assemblée de Jérusalem; mais, par la sagesse et par la bonté de Dieu, c'est l'assemblée de Jérusalem qui a reconnu la liberté des gentils quant à la loi; ainsi l'unité a été maintenue.

Nous pouvons ajouter que ce n'était pas un concile, général ou autre, puisque ce fut l'assemblée à Jérusalem, les apôtres et les anciens de cette ville, qui se réunirent, ainsi que quelques-uns venus d'Antioche de la part des gentils, pour traiter la question soulevée. Les conciles, appelés généraux pendant bien des siècles, furent convoqués par les empereurs pour terminer les conflits des évêques, d'abord en Orient, et il ne s'y est jamais trouvé plus de six évêques de l'Occident; plus tard, lorsque l'église grecque s'était séparée de l'église latine et qu'il n'y avait point d'empereur en Occident, les conciles furent réunis par les papes, et l'on n'y trouve pas un seul évêque de l'Orient. Ces papes, sans qu'un seul évêque de l'Orient fût présent, cherchèrent, en profitant des besoins de l'empereur d'Orient menacé par les Turcs, à réunir à Florence l'Orient à l'Occident, au quinzième siècle; mais ce dessein ne réussit pas.

Nous voyons donc ici que les apôtres et l'assemblée juive, par laquelle Dieu avait commencé l'oeuvre, laissent les gentils libres de la loi: et ainsi l'unité a été conservée. Nous apprenons également comment le Saint Esprit produit l'unité de sentiments dans les questions qui s'élèvent parmi les chrétiens, lorsqu'ils s'attendent au Seigneur. Ainsi la liberté du Saint Esprit est conservée pour les gentils, et l'unité de l'assemblée universelle est maintenue par la bonté de Dieu. Les Juifs déclarent qu'ils n'ont donné aucune commission à ceux qui avaient troublé les gentils et bouleversé leurs âmes. Plus tard, après une longue patience de la part de Dieu, les Juifs sont appelés, dans l'épître aux Hébreux, à quitter le judaïsme. La loi et le christianisme ne pouvaient pas s'unir.

Paul et Barnabas ayant été congédiés de Jérusalem, vinrent à Antioche où ils réunirent la multitude et remirent leur lettre; les frères la lurent et s'en réjouirent (versets 30, 31). Ainsi était réglé l'état de l'assemblée universelle en même temps que les relations entre les Juifs et les gentils: la règle nécessaire pour ceux-ci est établie; ils devaient pour bien marcher éviter certaines choses.

Judas et Silas demeurent quelque temps avec les disciples à Antioche, les exhortant et jouissant de cette nouvelle communion, qui témoignait de la communion et de l'amour de l'assemblée à Jérusalem pour leurs frères d'entre les gentils; puis Judas part, mais Silas, attaché à ses nouveaux frères, reste à Antioche. Paul et Barnabas restent aussi, enseignant les frères et s'occupant d'eux avec plusieurs autres, car la puissance du Saint Esprit opérait au milieu d'eux. La vie était fraîche dans ces jours-là.

Quelque temps après, l'esprit de Paul, actif et plein d'amour, trouvant son oeuvre terminée pour le moment à Antioche, se tourne vers les assemblées qu'il avait fondées et il désire connaître leur état. Mais Barnabas disparaît ici de la scène, comme cela a eu lieu pour Pierre précédemment. Ce n'est pas que Barnabas n'ait plus travaillé pour le Seigneur, mais il n'était pas à la hauteur du service de Paul; éclipsé dans l'oeuvre quand il était avec Paul, il disparaît maintenant. C'était un homme bon, rempli du Saint Esprit et de foi, mais non détaché de tout, comme l'était Paul, pour lequel, selon l'appel qu'il avait eu sur le chemin de Damas, Christ glorifié et les siens étaient tout. Paul, ce serviteur remarquable de Dieu, ne connaissait plus personne selon la chair; et cette consécration était nécessaire pour celui qui devait être le fondateur de l'Eglise de Dieu. Il avait quitté le judaïsme pour être le serviteur de l'économie

de l'Eglise. (Voyez 1 Corinthiens 3: 10; Ephésiens 3: 1, 2; Colossiens 1: 23-25). Cette économie avait toujours existé dans les conseils de Dieu; mais, après le retard accordé par la patience de Dieu jusqu'à la mission précédente de Paul à Antioche, mission qui fut seulement alors mise à exécution, elle est maintenant développée et placée sur son vrai terrain, par l'attachement de Barnabas à des choses qui n'étaient que des objets d'affection naturelle; car Jean surnommé Marc était fils de la soeur de Barnabas, et l'île de Chypre était le pays natal de Barnabas (Colossiens 4: 10; Actes des Apôtres 4: 36).

Barnabas était bien disposé à accompagner Paul dans son voyage, mais il voulait prendre Marc avec lui, ce qui ne plaisait pas à Paul, parce que Marc les avait abandonnés à Perge dans leur précédent voyage (versets 35-38). Il n'avait pas eu le courage d'affronter les difficultés de l'oeuvre hors de Chypre. Paul ne pense qu'à Dieu; Marc, aux circonstances; mais ce n'est pas de cette manière qu'on peut vaincre les difficultés. Il est possible que la chair se soit montrée en Paul, mais Marc ne pouvait pas se vanter d'avoir raison. Paul ne pense pas à l'économie qui lui avait été confiée, mais à ce qui, selon la foi, convenait à l'oeuvre; — principe de vie et de coeur nécessaire pour accomplir celle-ci. Cette consécration au Seigneur était l'état habituel de son âme; et cet état était nécessaire pour accomplir l'oeuvre. Paul ne savait pas quelles seraient les conséquences, mais ceci était nécessaire pour les produire: la séparation entre Paul et Barnabas l'était, quoique l'irritation ne fût pas nécessaire, et Dieu l'a amenée. Au fond, Paul avait raison, et la main de Dieu était avec lui; mais quoique le désir du coeur soit juste, la chair peut encore se manifester dans le moment même.

Barnabas se sépare de Paul, et s'en va à Chypre sa patrie, prenant avec lui Marc son neveu, pour l'aider dans l'oeuvre du Seigneur; mais il n'est plus le compagnon de Paul pour l'oeuvre à laquelle Dieu l'avait appelé. Nous n'oublions pas l'excellence de Barnabas, vrai serviteur de Jésus, auquel le Saint Esprit lui-même a rendu témoignage; — seulement il n'était pas propre pour l'oeuvre que poursuivait Paul. Un coeur consacré au Seigneur, sans aucun autre attachement, est seul capable de représenter Christ dans un ministère tel qu'était celui de Paul, et au fond pour tout vrai ministère.

L'affection est bonne, mais elle n'est pas une consécration à l'oeuvre. Malheur à nous, si nous n'avons pas les affections naturelles, — c'est un signe des derniers temps (2 Timothée 3: 3); mais l'affection naturelle ne va pas avec une telle oeuvre, une oeuvre qui demande que l'on ne connaisse personne selon la chair. Cette affection n'est pas la nouvelle création pleinement reconnue de Dieu et manifestée en Christ lui-même; elle n'est pas la puissance du Saint Esprit, qui seule produit les effets de la grâce dans l'oeuvre de Dieu. Le miel est bon et si tu en as trouvé manges-en un peu (Proverbes 24: 13; 25: 16, 27), mais on ne peut le mettre dans un sacrifice (Lévitique 2: 11). Barnabas s'en va donc; on voit sa volonté. Paul choisit Silas, et après avoir été recommandé par les frères à la grâce de Dieu (ce qui serait une seconde ordination, si c'était de cela qu'il s'agit), ils traversent ensemble la Syrie et la Cilicie fortifiant les assemblées. Remarquons ici qu'il s'était formé beaucoup d'assemblées même là où l'apôtre n'avait pas été, car il avait passé la première fois par l'île de Chypre.

Chapitre 16

Maintenant, à partir du commencement du chapitre 16 jusqu'à la fin du chapitre 20, nous trouvons le ministère public de Paul parmi les gentils durant plusieurs années. Quand il a commencé son ministère apostolique (sous la grâce et la direction du Seigneur, chef de l'oeuvre), il l'a entrepris étant poussé par son coeur, sous l'influence du Saint Esprit, et en prenant avec lui d'abord Silas, puis d'autres collaborateurs, mais toujours pour être aidé dans une oeuvre dans laquelle, par l'autorité du Seigneur et conduit par le Saint Esprit, il tenait la première place. L'activité, les directions et le mouvement partaient de lui, ceux qui l'accompagnaient n'étant que des collaborateurs et sous sa direction; mais maintenant il est seul comme apôtre des gentils. (Romains 11: 13; Ephésiens 3; Romains 1: 13, 15; Galates 2: 7, 8).

Nous avons vu que Barnabas a pris un chemin à part. Paul, comme un sage architecte (1 Corinthiens 3), a posé le fondement; d'autres travaillaient indépendamment de lui, comme Barnabas, Apollos, etc. Mais Paul avait la révélation du mystère de l'Eglise, et l'administration de l'économie parmi les gentils pour fonder et mettre tout en ordre (1 Corinthiens 16: 1; 7: 17; et beaucoup d'autres passages). Timothée, Tite, Silas, et beaucoup d'autres, nommés dans ces épîtres étaient à l'oeuvre sous sa direction, et il les envoyait là où les besoins de l'oeuvre le demandaient. Il avait déjà pris avec lui Silas, et maintenant, revenu à Lystre et à Derbe, il choisit Timothée, auquel les frères rendaient un bon témoignage. Il paraît que Paul lui a imposé les mains (2 Timothée 1: 6), comme étant le jeune homme désigné par la prophétie comme lui-même l'avait été (1 Timothée 1: 18); puis le témoignage des anciens est ajouté, et ceux-ci lui imposent aussi les mains (1 Timothée 4: 14). Il est possible que Paul ait ainsi imposé les mains à Timothée quand il a visité Derbe lors de son premier voyage; l'écriture ne nous le dit pas; toutefois cela fut connu des frères de Lystre et d'Iconium, comme aussi à Derbe: la prophétie a désigné Timothée, et le témoignage de tous, manifesté par l'imposition des mains des anciens l'a approuvé. Paul lui a conféré le don de l'Esprit par l'imposition de ses mains, quoiqu'il ne soit pas dit expressément quand cela est arrivé. Il est bien possible que Timothée fût déjà actif dans ces localités, mais il a été spécialement doué, par cette imposition des mains de l'apôtre, pour l'oeuvre à laquelle il fut appelé ensuite.

Il reste encore un fait particulier à remarquer.

La confusion était entrée dans la vie pratique des Juifs comme parmi les chrétiens. La mère de Timothée était juive et elle était pieuse ainsi que sa mère (2 Timothée 1); le père était grec; les unions de cette sorte étaient chose défendue chez les Juifs. (Voyez Néhémie 13: 23-31; Esdras 9 et 10). Ces passages nous montrent que, dans des cas comme ceux-là, les fils et les filles étaient profanes et devaient être rejetés et renvoyés ainsi que l'épouse: c'était donc un désordre. Paul, se servant non de la loi, mais des droits de la grâce, pensant aux Juifs dont beaucoup habitaient ces pays, et voulant les gagner, circonçit Timothée. Cela n'était pas conforme au judaïsme, c'était même un acte contraire à ce système, mais Paul a voulu ôter ce qui aurait été une pierre d'achoppement pour les Israélites. Les Juifs en furent satisfaits, bien

que peut-être l'acte ne fut pas légal. Il ne l'était certainement pas: et en l'accomplissant, Paul faisait un acte de supériorité sur la loi.

Tous les Juifs savaient que le père de Timothée était Grec, et que, sa mère étant Juive, l'état de Timothée était un scandale pour eux; l'apôtre ôte le scandale. Il y aurait eu quelque chose à dire si le fils d'un Grec, par lequel sa mère était devenue impure, leur avait annoncé l'évangile. Paul fit en un sens un acte arbitraire, mais le scandale fut ôté, et l'apôtre allait au-devant des préjugés de son peuple. Mais quand les Juifs voulurent le forcer à circoncrire Tite, il ne céda pas, même pour un moment (Galates 2: 3-5).

Dans le même temps, comme ils passaient par les villes, ils leur remirent, pour les garder, les ordonnances arrêtées par les apôtres et par les anciens, témoignage perpétuel, pour le cas où les chrétiens juifs auraient voulu soumettre les frères d'entre les gentils à la loi de Moïse, qu'ils agissaient contre les pensées et l'autorité des apôtres et des anciens, de ceux que le Seigneur avait établis par l'Esprit Saint et qui étaient regardés dans l'église juive même comme une autorité. Les judaïsants n'étaient en aucune manière autorisés par les conducteurs établis, et les lettres qui étaient envoyées de Jérusalem consolèrent et réjouirent les frères gentils, qui étaient ainsi fortifiés dans la foi. Remarquez que la foi chrétienne était déjà répandue dans tous les pays où Paul a poursuivi son oeuvre; le nombre des assemblées croissait encore chaque jour.

Suivons maintenant l'apôtre dans d'autres contrées. Ici, nous trouvons d'abord une précieuse vérité: *Dieu* le dirigeait, lui et ses compagnons, dans tout leur chemin, soit directement par l'Esprit soit par d'autres avertissements. Paul a été envoyé pour prêcher l'évangile dans toute la création sous le ciel; mais ce champ est très vaste et il se travaille sous l'*autorité* du Seigneur, le «Fils» qui est «sur la maison de Dieu», tel aussi qu'il a été annoncé comme Seigneur et Sauveur aux pauvres pécheurs.

Suivons donc cette mission de l'apôtre en Phrygie et dans le pays de Galatie. Elle avait déjà commencé en Phrygie lors du premier voyage de Paul, mais maintenant elle s'étend pour la première fois dans la grande province de Galatie. Les Galates sont bien vite détournés du bon chemin, sous l'influence des chrétiens judaïsants, gens qui voulaient, comme nous l'avons vu, joindre la loi au christianisme. Nous possédons l'épître écrite par les soins fidèles de l'apôtre pour les délivrer de leur erreur, épître plus sévère qu'aucune autre, parce que ces judaïsants renversaient le fondement divin de la justice et de la vraie sainteté; plus sévère que celle aux Corinthiens, qui commettaient pourtant des péchés plus horribles que ceux des païens et marchaient dans un affreux désordre. Paul dit aux Corinthiens tout le bien qu'il pouvait, bien qu'il ne les épargne pas quant à leurs actions, mais les reprend très sérieusement; il ne veut pas non plus les visiter jusqu'à ce qu'ils se soient repentis. Mais aux Galates l'apôtre ne dit rien d'aimable en commençant; il les reprend dès l'abord et à la fin il ne salue personne. Son coeur est troublé, il ne sait comment s'y prendre ([Galates 4: 20](#)); il voudrait être avec eux et leur parler selon leurs besoins. Son amour n'est pas affaibli, mais il les engendre de nouveau, afin que Christ soit formé en eux. Nous voyons ici la force de l'amour du bienheureux apôtre. Moïse, abattu, fatigué par l'incrédulité du peuple, demande s'il avait

engendré tout ce peuple pour le porter comme un père; Paul, rempli de l'amour de Christ, veut les engendrer deux fois plutôt que de les perdre: il était leur père en la foi; — tant est puissant l'amour de Christ dans son coeur!

Ayant traversé la Phrygie et la Galatie, l'Esprit Saint les empêche de prêcher en Asie. Plus tard Paul demeure près de trois ans à Ephèse, capitale de cette province; et «toute l'Asie»¹ a entendu la parole de Dieu (chapitre 19: 10). Arrivés en Mysie, ils essaient d'aller en Bithynie; mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas (verset 7). Ayant donc passé par la Mysie, ils vinrent en Troade; et là, Paul eut de nuit une vision. Ce n'était pas la direction précise du Saint Esprit, et c'est à l'intelligence spirituelle de l'apôtre d'en comprendre le sens. Un homme de Macédoine lui apparaît, lui disant: «Passe en Macédoine et aide-nous». Paul, qui vivait dans les pensées de Dieu, interprète la vision par sa mission et par la connaissance qu'il avait de ces pensées, et des besoins des hommes; il part donc immédiatement pour la Macédoine.

Nous pouvons remarquer ici, en passant, que, pour la première fois, nous voyons l'écrivain parler à la première personne: «*Nous* conclûmes», c'est-à-dire que Luc qui a écrit les Actes devient désormais le compagnon de Paul dans son oeuvre.

Ici se présente la question suivante: De quelle manière et jusqu'où pouvons-nous attendre la direction de Dieu pour notre oeuvre? La réponse est analogue à celle que nous avons déjà faite quant à l'intervention de Dieu pour nous délivrer dans les dangers: nous ne pouvons pas attendre les interventions visibles et sensibles; mais nous pouvons attendre avec certitude les soins et la direction de Dieu par son Esprit dans le coeur, si nous marchons avec Lui. «Etant remplis de la connaissance de sa volonté», dit l'apôtre, «en toute sagesse et intelligence spirituelle». Et, si nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu, nous marcherons dans l'humilité (Romains 8: 14; Colossiens 1; et aussi Psaumes 32: 8, 9). Je ne doute pas que si nous marchons avec Dieu et si nous regardons à lui, l'Esprit nous mettra dans le coeur les choses spéciales qu'il veut que nous fassions. Seulement il est important que nous retenions dans nos coeurs la parole de Dieu, afin qu'elle soit une sauvegarde contre notre propre imagination. Autrement le chrétien qui manque d'humilité fera sa propre volonté, la prenant souvent pour le Saint Esprit. Mais je le répète, celui qui s'attend avec humilité au Seigneur, sera conduit par le Seigneur lui-même dans le chemin; et le Saint Esprit qui demeure en lui, lui suggérera les choses que Dieu veut qu'il fasse: «Mais celui qui est spirituel, discerne toutes choses; mais lui n'est discerné de personne...; mais pour nous, nous avons la pensée de Christ» (1 Corinthiens 2: 15, 16).

Ici donc, l'Apôtre conclut que le Seigneur l'envoyait évangéliser en Macédoine, et il s'y rend. Il s'arrête à Philippes, ville principale de la contrée, et qui était une colonie romaine. Il y commence, comme il le fait toujours, par s'adresser aux Juifs. Ceux-ci, paraît-il, n'y avaient point de synagogue, et en pareil cas, c'était, comme aujourd'hui encore, l'habitude des Juifs de faire le culte sur le bord d'un fleuve, probablement pour les purifications. Paul ne trouve là que quelques femmes; il s'en contente, et il leur parle de Christ et du salut qui est en lui. Lydie, une prosélyte, qui adorait le vrai Dieu, était parmi ces femmes: elle n'avait pas la connaissance de Christ, mais elle possédait cette piété qui ne néglige pas le culte le jour du sabbat dans un

pays lointain, où l'occasion naturelle de le célébrer ne se rencontre pas. Le Seigneur bénit la parole de son serviteur, au moins pour celles de ces femmes dans le coeur desquelles se trouvait cette fidélité; il ouvre le coeur de Lydie pour qu'elle soit attentive aux choses que Paul disait. Lydie était gentile, mais amenée à la connaissance du seul vrai Dieu: elle est encore un exemple de la différence qu'il y a entre la conversion et la connaissance du salut qui est en Christ. Il y avait beaucoup de ces prosélytes, — des âmes fatiguées de la folie et de l'iniquité du paganisme, qui était incapable de satisfaire aux besoins de l'âme. Par la grâce, beaucoup de ces hommes s'étaient tournés vers le seul vrai Dieu connu des Juifs, et ils suivaient le culte juif sans se faire circoncire; ils sont appelés des hommes «qui craignent Dieu», qui «servaient Dieu». Ils écoutaient l'Apôtre plus volontiers que les Juifs, et étaient souvent l'objet de la jalousie de ceux-ci. Lydie était du nombre de ces âmes. (Voyez chapitres 17: 17; 13: 16; où nous les trouvons désignées par les expressions: «Vous qui craignez Dieu;» et: «Ceux qui servaient Dieu;» on les trouve aussi, sans qu'elles soient nommées (chapitre 13: 1), et explicitement (verset 43), et ailleurs encore). Lydie est baptisée avec toute sa maison, et Paul et ses compagnons entrent chez elle et y demeurent. On peut dire que c'est alors que l'assemblée fut fondée à Philippes.

Or l'ennemi ne veut pas permettre à l'oeuvre de faire des progrès sans qu'il s'y oppose de son mieux; mais il agit avec fraude. Il n'attaque pas l'oeuvre ouvertement; il se donne l'apparence de la favoriser, non pas certainement en reconnaissant Christ comme Seigneur, car alors il n'aurait plus été Satan (l'adversaire), mais en flattant l'Apôtre pour être associé, si possible, avec lui, pour s'accréditer par cette union et gêner l'oeuvre en même temps. Il fait cela maintenant avec plus de finesse, parce que les chrétiens sont moins sages pour le déjouer. Etre soutenu du monde (et Satan en est le prince), semble être un grand secours pour le progrès de l'évangile. L'ennemi se cache ainsi; il se fait l'ami des serviteurs de Dieu et de l'oeuvre; il se change en ange de lumière.

Les Gabaonites se firent, par la fraude, amis d'Israël, et en conséquence ils n'ont jamais été vaincus, car nous ne vainquons pas nos amis. Ainsi, quand le chrétien ou l'assemblée se mêle avec le monde, la perte est toujours du côté du chrétien, parce que le monde, dans sa nature, est toujours conséquent avec les mobiles qui le font agir. Mais la chair est toujours ici-bas dans le chrétien: il peut, lui, s'approcher du monde, mais le monde ne peut s'approcher de l'Esprit. Si le chrétien se mêle avec le monde, le témoignage est perdu. Le vin mêlé avec de l'eau n'est plus du vin pur, il en a perdu le goût. «L'amitié du monde est inimitié contre Dieu». Le monde paraît aimable quand il s'approche des chrétiens et de leur témoignage, mais il s'approche des chrétiens pour gêner leur témoignage et s'accréditer lui-même; mais vis-à-vis de Christ, cela lui est impossible.

L'esprit de python peut mentir aux serviteurs de Dieu pour les gagner; il peut parler de Dieu, du Dieu Très-Haut, et aussi de la voie du salut, mais non de Christ, Seigneur et Sauveur, oui de l'état de péché et de culpabilité dans lequel l'homme se trouve, dans lequel il est perdu: ce serait confesser que celui qui dit de telles choses est perdu. Ceci est une autre histoire. Quand le monde s'unit aux chrétiens, le témoignage de ceux-ci est perdu et la faute en est

toujours aux chrétiens: ils acceptent le monde parce qu'ils ont déjà perdu la vraie spiritualité, l'amour d'un Christ rejeté du monde, l'amour de la sainte gloire de sa croix, cette croix par laquelle sa gloire céleste se traduit dans ce monde.

Mais l'Apôtre ne cherche pas à réveiller l'inimitié de Satan; il n'accepte pas le témoignage de la servante qui avait l'esprit de python, s'en tenant toujours séparé, ni n'agit pour la transformer en opposition ouverte. Il continue tranquillement son chemin. A la fin, il ne peut plus supporter cette voix de l'esprit immonde, trop pénible à son coeur; il chasse l'esprit par la puissance du Saint Esprit. L'inimitié naturelle du coeur humain se réveille subitement sous l'influence du monde; et cette influence est plus fatale pour l'homme que la possession du corps et des facultés. Le Seigneur avait chassé Légion avec une parole, mais le monde épouvanté par la manifestation de la puissance divine, chasse Jésus de son territoire.

Ici également, le démon ayant été chassé, les maîtres de la servante, pour des motifs humains auxquels le démon se prêtait, voyant leur gain perdu, suscitent une persécution contre Paul et Silas. Qu'ils fussent les serviteurs du Dieu Très-Haut, on n'y pense plus maintenant. Le dieu des hommes c'est l'argent, le pouvoir, et la gloire humaine. Satan ne veut jamais la puissance de Dieu pour être chassé. Etre reconnu, accrédité, en se joignant à l'excellence de la vérité, lui plaît, parce qu'il sait bien que la vraie force est avec le Seigneur, et ainsi ce qui reste de la vérité accrédite de fait son influence, mais alors celle-ci n'est qu'augmentée et non détruite. Satan parlera suffisamment de la vérité pour séduire les chrétiens, s'il était possible, afin que ce qu'il est comme prince du monde ne soit pas moins en lumière. La pure lumière le manifeste. Le christianisme et les chrétiens, moins sages que l'Apôtre se sont mêlés de cette manière avec le monde; et ce qui en est résulté est la chrétienté, siège de la puissance de Satan. L'apôtre n'a pas fait ainsi: mais alors il est bien possible que la persécution se réveille, et c'est ce qui est arrivé ici. Si l'ennemi ne peut s'accréditer avec l'évangile, il s'y opposera.

Les motifs de ceux qui suscitent la persécution étaient purement humains; l'influence était celle de Satan. Les motifs présentés aux magistrats n'étaient que de faux prétextes. Les maîtres de la servante agissent sur les sentiments d'orgueil et de crainte des magistrats qui voulaient la tranquillité, tranquillité que les *ennemis* troublaient, et non pas les chrétiens. D'ailleurs l'évangile ne s'opposait pas à l'autorité romaine, maîtresse de la ville qui était une colonie. Les magistrats n'en demandaient pas davantage: la foule s'était soulevée, fière de ses privilèges (verset 22). Les préteurs ayant fait arracher leurs vêtements aux apôtres, commandèrent qu'ils fussent fouettés; puis ils les firent jeter en prison en commandant au geôlier de les garder sûrement, et celui-ci fit comme il lui était ordonné, et attacha sûrement leurs pieds au poteau, dans la prison intérieure.

Le tumulte fut donc apaisé; mais les magistrats ne pensaient point à la justice, et ils ne délivrèrent pas les pauvres évangélistes. Mais Dieu n'oublie pas les siens; il rend un plein témoignage à ses serviteurs. Il permet qu'ils soient punis injustement: c'est leur gloire, et ils ne résistent pas. Dans la prison intérieure, où on les a jetés, ils chantent les louanges de Dieu: et les prisonniers les entendaient. Tout d'un coup il se fait un grand tremblement de terre; les

portes de la prison s'ouvrent et les liens de tous sont détachés. Dieu intervient pour les siens et pour rendre témoignage à sa parole. Quand Dieu permet la persécution, l'iniquité de l'homme peut faire beaucoup, mais elle ne peut retenir, contre la puissance de Dieu, ceux qui sont soumis à sa force. Le geôlier allait se tuer, croyant que les prisonniers s'étaient enfuis; mais Paul l'en empêche, disant: «Ne te fais point de mal, car nous sommes tous ici». Mais Dieu a agi par ces événements miraculeux sur l'âme du geôlier: il conduit dehors Paul et Silas et leur dit: «Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé?»

La réponse était simple: «Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta maison» (verset 31). Puis ils lui annoncèrent la parole du Seigneur ainsi qu'à tous ceux qui étaient dans sa maison; et il fut baptisé avec les siens. Il soigne les prisonniers, lave leurs plaies, étant plein de joie et de paix avec toute sa maison (verset 34).

La tranquillité étant revenue, les magistrats croyant que tout était terminé, font dire au geôlier de laisser partir Paul et Silas. Mais il s'agissait d'une lutte entre le témoignage de Dieu et la puissance de Satan; il était nécessaire que les magistrats injustes reconnussent leurs torts et les droits de l'évangile de Dieu. Paul n'a pas voulu éveiller cette lutte, (et c'est un avertissement important pour nous!) mais il poursuit tranquillement son oeuvre. Le démon avait voulu se mêler de l'oeuvre, il avait voulu s'associer, aux yeux du monde, à ce que faisaient les serviteurs de Dieu; et il avait provoqué l'apôtre. Il fallait ou recevoir le témoignage du démon, ou unir à lui le nom de Christ, ou bien entrer dans la lutte: Paul chasse donc l'esprit immonde, — et la guerre est ouverte.

Satan est le prince de ce monde; et le monde soulevé par la manifestation de la puissance de Dieu dans l'oeuvre de l'Esprit est plus fort que les serviteurs de Dieu, si Dieu ne le lie pas. Ici Dieu a permis que le monde se manifestât par la violence et l'injustice, soit dans la foule, soit chez les magistrats. Les serviteurs de Dieu se sont soumis à l'injustice; ils ont été battus, alors que c'étaient les ennemis qui étaient coupables, comme cela est le cas presque toujours (je dis «presque», parce qu'il est possible que les chrétiens manquant de sagesse aient provoqué la lutte, sans motif), et ils ont été jetés dans la prison sans qu'ils aient résisté. Mais la puissance du Saint Esprit et l'état de leurs âmes se montrent ici entièrement supérieurs aux circonstances. Pleins de joie, ils chantent dans la prison et dans les fers et ce témoignage est entendu des prisonniers même. Quand il s'agit du corps, le monde est plus puissant que les chrétiens, si Dieu lui permet d'agir; mais, pour l'âme, le chrétien est toujours supérieur aux circonstances, s'il sait réaliser la présence de Dieu. Cette présence est la plus grande de toutes les circonstances et domine tout. On peut aussi se réjouir de souffrir, comme on le voit en Actes 5: 41; Romains 5: 3.

De plus, Dieu se sert des circonstances, et entre, pour ainsi dire, lui-même dans la lutte; il ouvre les portes, il détache les liens. Quant au corps, l'homme est impuissant, à moins que Dieu ne trouve bon d'intervenir, et il le fait souvent par sa providence d'une manière manifeste, sinon miraculeuse. Tous ici étaient des témoins personnels, ou bien convaincus que Dieu était vainqueur dans la lutte, — quelques-uns peut-être malgré eux. Mais les magistrats avaient pris part au mal avec une grande injustice; il fallait pour cette raison qu'eux

aussi reconnussent leurs torts. Ils voulaient, comme les sages selon le monde, laisser passer l'affaire en silence, maintenant que tout était tranquille. Mais quand Dieu agit et se montre, il fait voir qu'il a ses droits dans ce monde.

Paul et Silas avaient été jetés en prison contre tous les droits de Dieu et des hommes, et les magistrats sont forcés maintenant, par la fermeté de Paul, de reconnaître leurs torts, et de demander aux serviteurs du Seigneur comme une grâce de s'en aller (verset 39). Ils le font promptement, comme cela était convenable; seulement, étant parfaitement libres, ils entrent dans la maison de Lydie, et ayant vu les frères, ils les exhortèrent et partirent. Quand plus tard Paul a voulu se servir de ses droits, comme citoyen romain, pour empêcher l'injustice, il a perdu la liberté et a été envoyé comme prisonnier à Rome, quoique le Seigneur ait tout dirigé (Actes des Apôtres 25: 10-12, 21; 26: 30-32, etc.). Mais ici, à Philippes, il n'a pas cherché à empêcher l'injustice, il s'y est soumis, et il n'a usé de ce droit que plus tard, quand il s'agissait de l'innocence de l'évangile, et de sa conduite, et que, dans ce qui était arrivé, les magistrats et non pas lui, avaient eu tort.

Mais Dieu a sa propre oeuvre dans le monde, les bénédictions de la grâce; et il s'est servi de tout ce qui est arrivé pour la conversion du geôlier, dont les circonstances lui étaient connues et qui agit comme un homme du monde à son poste. Par cette intervention évidente de Dieu, il a été réveillé et convaincu de péché, et il sent le besoin du salut. Aujourd'hui que tous se disent chrétiens, on demande si un homme est un vrai chrétien, réellement converti; mais *alors*, tous étaient païens ou Juifs, et ils devenaient chrétiens. Or le christianisme, c'est le salut. La grâce de Dieu a apporté le salut dans le monde par le Fils de Dieu, et son oeuvre sur la croix est annoncée par le Saint Esprit. Le besoin du salut se fait sentir quand la conscience est réveillée par le Saint Esprit; on cherche le salut, comme le fit ici le geôlier. «Que faut-il que je fasse pour être sauvé?» La réponse est simple et claire: «Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé».

L'objet de la foi est la personne du Seigneur Jésus, et la rédemption accomplie par lui tous les croyants ont part au bénéfice de cette oeuvre et ils sont sauvés. Mais maintenant on s'examine, on se scrute, pour savoir si la foi est dans le coeur, si la foi est la vraie foi. Nous passons tous plus ou moins par cet état, mais on n'y trouve jamais la paix. Cela peut être utile pour nous humilier, pour nous faire découvrir qu'en nous n'habite aucun bien. Mais nous ne sommes pas appelés à croire à la foi en nous, mais à croire au Christ Jésus, et Dieu déclare que tous les croyants sont justifiés et qu'ils ont la vie éternelle. Je n'examine pas mes yeux pour m'assurer si je vois; je vois l'objet qui est devant mes yeux, et je sais que je vois.

On cite ici, bien à tort, 2 Corinthiens 13: 5; mais ceux qui font ainsi se trompent eux-mêmes, laissant de côté le vrai principe de ce passage. «Puisque vous cherchez une preuve que Christ parle en moi... examinez vous vous-mêmes et voyez si vous êtes dans la foi». L'apôtre montre aux Corinthiens la folie de douter qu'il fût un vrai apôtre. Si Christ n'avait pas parlé par lui, comment auraient-ils reçu Christ, puisque c'était lui, Paul, qui avait été le moyen de leur conversion? C'est pourquoi l'apôtre continue, disant: «Ne reconnaissez-vous pas à l'égard de vous-mêmes que Jésus Christ est en vous?» Christ a donc parlé par ma bouche. Les

preuves de l'apostolat de Paul étaient nombreuses, et il montre ici aux saints à Corinthe leur stupidité, en ce que, s'il n'était pas apôtre, ils n'étaient donc pas chrétiens; et c'est ce dont pourtant ils ne doutaient pas. Il est bon de nous examiner pour savoir si nous *marchons* comme des chrétiens; mais nous examiner pour savoir si nous *sommes* chrétiens, cela n'est pas selon la Parole.

La foi regarde à Jésus et non à soi-même. Chercher dans l'examen et l'expérience de ce qui se passe dans notre coeur un motif pour croire, nous amènera à voir que nous ne pouvons pas trouver la paix ainsi, ni même la victoire, parce que nous regardons à ce qui est en nous; mais, quand nous en sommes convaincus, la réponse de Dieu est là: il a donné le salut en Christ; celui qui croit est justifié. Le Seigneur dit à la pécheresse (Luc 7): «Tes péchés sont pardonnés; ta foi t'a sauvée; va-t-en en paix». Mais la femme regardait à Jésus et croyait à sa parole; elle ne regardait pas à l'état de son propre coeur. L'état de son coeur, — la conviction qu'elle ne pouvait trouver la paix et le salut en elle-même, l'a fait regarder vers Jésus, et elle a trouvé la paix. L'évangile, on ne saurait trop le redire, donne pleinement et clairement la réponse de Dieu au besoin du coeur: «Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé».

J'apprends par l'expérience que le bien n'habite pas en moi, et que je n'ai pas de force pour vaincre; alors je cesse de regarder à moi comme si je pouvais devenir meilleur. La chair est toujours là; la volonté bonne (l'homme étant converti); mais la pratique ne répond pas à la volonté. (Comparez Romains 7). On a besoin, non d'une amélioration, mais du salut; et, celui-ci, nous le possédons en Christ par la foi, ainsi que la paix dans le salut. Nous nous soumettons à la justice de Dieu, ne pouvant pas réussir à accomplir la justice en nous-mêmes. Par l'expérience, nous apprenons ce que nous sommes, et par la foi, que Christ lui-même est notre justice devant Dieu. Cette expérience même est le fruit de l'oeuvre de la Parole par l'Esprit dans le coeur; mais par elle nous apprenons que nous sommes perdus, et, en regardant à Christ, que nous sommes sauvés. «Crois... et tu seras sauvé». Les bonnes oeuvres sont celles qui conviennent à la position dans laquelle nous nous trouvons. Il en est de même dans les relations humaines d'enfant, d'épouse, de serviteur; il faut être dans ces relations, sinon le devoir n'existe pas. Quand nous sommes sauvés, nous sommes enfants de Dieu, et le devoir d'un enfant existe pour nous; cela ne peut être avant la conversion. Le devoir de l'homme, créature de Dieu, existait; mais, sur ce terrain, nous sommes perdus. Le devoir chrétien ne commence que quand nous *sommes chrétiens*.

Il est remarquable de voir, ici et ailleurs, des maisons entières introduites dans l'assemblée chrétienne.

Chapitre 17

Souffrir avec patience, chanter dans la tribulation, voilà la puissance; puis, avec cette même force, nous pouvons, quand nous sommes délivrés, poursuivre l'oeuvre du Seigneur avec le même courage. Ainsi nous trouvons l'apôtre, là où, écrivant aux Thessaloniens, il rappelle son passage à Philippes (1 Thessaloniens 2: 2): «Quoique nous eussions auparavant souffert et que nous eussions été outragés à Philippes, comme vous savez, nous avons eu de

la hardiesse en notre Dieu pour vous annoncer l'évangile de Dieu avec beaucoup de combats». Le récit de Luc nous amène ainsi maintenant à Thessalonique. Dieu conduit à travers les persécutions, comme à travers tout. L'apôtre choisit les lieux où il y avait des synagogues. Il traverse Amphipolis et Apollonie, et s'arrête à Thessalonique, une grande ville, où était la synagogue, et où se trouvent encore aujourd'hui beaucoup de Juifs. Cette parole: «Au Juif premièrement, et puis aussi au Grec», caractérise son oeuvre.

Nous trouvons à Philippes la forme de l'opposition de Satan en dehors des Juifs, bien que dans cette ville aussi, Paul eut recherché ces derniers qui, toutefois, n'eurent aucune part au conflit qui s'éleva. L'ennemi avait voulu se joindre à l'oeuvre de l'évangile en le falsifiant, pour éviter la destruction de sa propre puissance; mais il ne peut supporter l'opposition ouverte. Mais, quand l'élément religieux est présent, c'est-à-dire une religion qui se vante de posséder les droits conférés par Dieu aux siens sur la terre, religion dont les adhérents ne se soumettent pas à la vérité, c'est toujours de ces professants que découle la persécution. A Philippes, c'était simplement le monde orgueilleux, méprisant toutes les religions qui parlent du vrai Dieu, — tout, excepté ses propres superstitions, et qui ne cherche qu'à conserver sa tranquillité sous la domination de Satan. C'était le monde qui chassait Paul, comme les Gadaréniens avaient renvoyé Jésus; il ne peut supporter ni la manifestation de la vérité, ni celle de la puissance de Dieu.

Dans le récit qui suit, nous retrouvons l'élément religieux ennemi de la vérité, — les Juifs jaloux de l'évangile de la grâce, et des gentils auxquels il était annoncé, bien qu'ils eussent toujours la première place dans l'administration de cet évangile. Pendant trois sabbats, Paul parle avec les Juifs de Thessalonique dans la synagogue, selon son habitude, leur montrant que le Christ a dû souffrir et ressusciter, et que Jésus est ce Christ. Quelques-uns crurent d'entre les Juifs, ainsi qu'une multitude de gentils qui adoraient Dieu, et que leurs besoins avaient conduits à reconnaître l'unique et vrai Dieu qui s'était révélé; des femmes aussi, de premier rang. La bénédiction de Dieu ne fait qu'exciter la jalousie des Juifs; et avec cette inimitié du coeur humain, pour laquelle tous les moyens deviennent légitimes, ils soulèvent la foule, et assaillent la maison de Jason pour en tirer les serviteurs de Dieu et les amener au peuple; mais ils ne les trouvent pas. Alors ils traînent Jason et quelques frères devant les magistrats de la ville, les accusant d'enseigner des doctrines opposées à l'autorité de César et de dire qu'il y avait un autre roi, Jésus (versets 6-8). Les magistrats furent troublés avec le peuple; mais ils furent plus sages que ceux de Philippes: ils reçurent caution de Jason et les laissèrent aller. Les principaux coupables, Paul et ses compagnons, ne furent pas trouvés, et furent gardés ainsi à l'écart; et les frères, la porte pour l'oeuvre étant fermée pour le moment, envoyèrent Paul et Silas dans la cité voisine de Bérée (verset 10).

Nous voyons dans la première épître aux Thessaloniciens (2: 14), où l'apôtre parle aussi de l'état des Juifs, ainsi que dans la seconde épître (1: 4), qu'une violente persécution s'est élevée à Thessalonique après le départ de l'apôtre, et que les croyants ont beaucoup souffert, mais sont demeurés fidèles, de manière que leur foi est devenue célèbre partout. C'est aux saints de Thessalonique que l'apôtre écrit, d'Athènes et de Corinthe, ses deux premières

épîtres (et cela immédiatement après son départ) pour les encourager à persévérer (1 Thessaloniens 3: 1). En lisant ces épîtres, et le verset 5 du chapitre 18 des Actes, nous voyons, en effet, que la première épître a été écrite d'Athènes, après que Silas et Timothée, qui étaient demeurés à Bérée, eurent rejoint l'apôtre, et que Timothée (Actes des Apôtres 18: 15; 1 Thessaloniens 1: 1) qu'il avait renvoyé d'Athènes à Thessalonique fût revenu une seconde fois vers lui, rapportant de bonnes nouvelles de l'état des Thessaloniens. Il paraît que Silas et Timothée retournèrent encore à Thessalonique, et rejoignirent l'apôtre après qu'il était déjà parti d'Athènes et s'était rendu à Corinthe (Actes des Apôtres 18: 5), d'où aurait été écrite la seconde épître.

Nous n'avons pas de récit de ce voyage dans les Actes, mais il est une preuve des tendres soins avec lesquels l'apôtre veillait sur les nouveaux convertis pour les établir dans la foi et dans la voie chrétienne. Ces deux épîtres sont remarquables, spécialement la première, par la fraîcheur et l'affection des communications dont elles sont remplies, par le témoignage que l'apôtre pouvait rendre aux saints de Thessalonique, et par l'état de ceux-ci.

Il serait utile d'examiner ce que l'apôtre a enseigné pendant le peu de temps qu'il a passé à Thessalonique. Nous avons très peu, presque rien, des discours de l'apôtre en dehors de la synagogue: à Athènes, il fait une apologie devant le peuple dans l'Aréopage, mais ce n'est pas une prédication. «Il prêchait», lisons-nous (verset 18), «Jésus et la résurrection». Dans la synagogue, il insiste sur ce que Christ devait souffrir et ressusciter d'entre les morts; de plus, il annonçait le royaume de Dieu, puisqu'il est accusé d'avoir enseigné qu'il y avait un autre roi, Jésus. (Comparez 20: 25). Le temps qu'il passa à Thessalonique fut bien court; mais, pendant ce séjour, il avait enseigné aux disciples la venue du Seigneur: on le voit très clairement en lisant les épîtres. Les disciples avaient appris que Jésus les délivrait de la colère à venir; la résurrection, l'attente du Fils de Dieu du ciel, le fait qu'il fallait souffrir avec Christ et marcher dans la sainteté, la venue du Seigneur avec tous les saints, en flammes de feu, pour juger; la vérité que les saints seraient ravis à la rencontre du Seigneur en l'air, que l'homme de péché serait révélé, et que le mystère d'iniquité était déjà en train, mais qu'ils étaient appelés à participer à la gloire de notre Seigneur Jésus Christ; tous ces sujets remplissent les épîtres qui leur sont adressées. Paul enseignait le salut dans la vérité et dans la foi, par la puissance du Saint Esprit, qui les sanctifiait pour Dieu, tout cela étant par la grâce; et ils étaient élus pour le salut. Même les particularités des derniers jours leur avaient été communiquées (2 Thessaloniens 2: 5).

Ces choses étaient pour les disciples; seulement la venue du Seigneur pour juger les vivants — ce monde — a été annoncée au monde, et ils sont exhortés à fuir la colère à venir, de laquelle Jésus délivre. Il fallait annoncer les choses connues maintenant de tous; mais si on parle du salut, la personne de Christ, ainsi que la venue du Seigneur, ont une bien plus grande place dans la doctrine de l'apôtre qu'elles n'en ont de nos jours dans celle des prédicateurs. Il annonçait clairement un salut actuel, par Christ mort pour nous, afin que nous vivions avec Lui. Ce qui était présenté ainsi partout pour le salut est décrit avec beaucoup de simplicité et de clarté dans 1 Corinthiens 15: 1-11. Christ mort pour nos péchés, enseveli, et ressuscité, le

troisième jour. Mais ici aussi les faits tiennent une place plus grande que maintenant. Nous parlons de la valeur des faits, et cela est nécessaire; mais je ne doute pas que plus les faits sont mis en évidence, plus la prédication est puissante.

Tandis que le monde s'occupait de Jason, Paul part pour Bérée, et, avec un courage qui ne s'affaiblit pas, il entre dans la synagogue de cette ville (verset 10); ici, la grâce de Dieu vient au-devant de lui, pour disposer les coeurs des Juifs à écouter et à examiner la Parole; beaucoup d'entre eux crurent. Mais les Juifs poursuivent leur oeuvre funeste. Ils viennent de Thessalonique pour exciter le peuple contre Paul et contre les autres.

Il est douloureux de voir l'inimitié continuelle des Juifs contre l'évangile; mais il en est toujours ainsi, lorsqu'une religion ancienne est mise de côté pour la vérité, que ne veulent pas recevoir ceux qui professent cette religion.

Quelques frères conduisent Paul à Athènes. Il envoie à Silas et à Timothée l'ordre de le rejoindre immédiatement dans cette ville (versets 14, 15). Mais les ennemis ne font ainsi qu'aplanir le chemin de l'évangile, selon la volonté de Dieu.

A Athènes, la vue de l'idolâtrie à laquelle cette ville s'adonnait avec ardeur, excite au dedans de lui l'esprit de l'apôtre. Il discourt dans la synagogue avec les Juifs, et, tous les jours, sur la place publique, avec ceux qui s'y rencontraient. Athènes était une ville célèbre par la gloire des arts et des armes, et par les écoles de philosophie: elle était alors soumise au joug des Romains et elle avait perdu son importance. On y vivait dans la paresse, courant après quelque chose de nouveau; on y philosophait aussi et on s'y vantait du souvenir de l'ancienne gloire et de la philosophie païenne, surpassée peut-être par Alexandrie et par Tarse (où Paul lui-même avait été instruit), bien que les principaux de la société romaine étudiassent à Athènes. Il n'y eut pas de grands fruits de la prédication dans cette ville vaine et oisive; mais l'instruction qu'elle nous fournit est précieuse pour nous.

Le discours de Paul à l'Aréopage n'est pas une prédication de l'évangile; c'est son apologie devant cet antique et autrefois fameux tribunal; actuellement toutefois bien déchu. Mais le fait que l'apôtre a dû se présenter là, lui a fourni l'occasion de manifester la sagesse et la grâce qu'il possédait par l'Esprit de Dieu.

Paul a prêché dans la synagogue, comme nous l'avons vu à Antioche de Pisidie; — ici à l'Aréopage, où les habitants et les philosophes d'Athènes se réunissaient, il annonce Jésus et la résurrection, — sa personne, la victoire qu'il a remportée sur la mort, et le témoignage que Dieu a accepté son sacrifice, et encore qu'en Lui nous entrons dans une nouvelle création (dans laquelle Adam ne se trouvait pas, même quand il était dans l'innocence), le monde du second Homme, du dernier Adam.

Je ne dis pas que Paul développe tous ces points; mais il annonce les grands principes sur lesquels toutes ces vérités sont fondées. Il le fait selon les besoins et la capacité de ses auditeurs; et nul n'est à cet égard aussi incapable qu'un philosophe et ceux qui sont sous son influence, et qui, comme les Athéniens, marchent dans la vaine illusion d'être quelque chose, quand au contraire ils ne sont rien. La conscience est émoussée. L'intelligence humaine ne

connaît pas Dieu. Dieu entre dans la conscience quand il parle pour se faire connaître, et la dureté et l'insensibilité de la conscience sont selon la mesure des prétentions de l'intelligence et des capacités de l'esprit humain. La conscience est comme morte, et l'homme est comme s'il n'avait point de conscience, et il est ainsi incapable de recevoir la vérité pour connaître Dieu. Ces sages croyaient que Jésus et la résurrection étaient des dieux, tant ils étaient loin de la vérité. L'esprit de l'homme et l'activité de son intelligence ne font, quand il s'agit de la moralité et de Dieu, que l'éloigner toujours davantage. Il ne trouve pas de base pour la moralité, et par conséquent aucune règle véritable; et si Dieu se soumettait à l'intelligence de l'homme, il ne serait plus Dieu en aucune manière. Dieu ne se présente pas à l'homme pour savoir ce qu'il devrait être. La conscience et la foi reconnaissent la place qui appartient à Dieu, et placent l'homme dans sa vraie relation avec Dieu; et c'est la Parole qui en est le moyen, la Parole où Dieu se révèle et montre ce qu'est l'homme.

Quelques-uns questionnent l'apôtre, disant: «Que veut dire ce discoureur?» Le ridicule, et aussi le mépris, sont souvent un moyen dans les mains de l'ennemi, pour détourner les âmes de la vérité, parce que l'homme craint de s'unir à ce que les autres hommes méprisent. La conscience et le courage moral sont les dernières choses qui se trouvent dans le cœur de l'homme: mais la grâce réveille la conscience, et donne la force pour la suivre. Tout ce qu'ils entendaient était nouveau cependant pour les Athéniens, et c'était déjà quelque chose pour des hommes fatigués comme eux du néant de leur vie: ils conduisent Paul à l'Aréopage, autrefois en honneur, pour savoir quelle était cette nouvelle doctrine. Quelle que soit la frivolité de l'opinion des philosophes, ils ne supportent tranquillement ni la vérité, ni Christ. Une opinion humaine en vaut une autre; mais le témoignage de Dieu agit sur la conscience, et demande le cœur.

Paul, enseigné avec certitude par le Saint Esprit, répond dans l'Aréopage avec une admirable sagesse et avec un amour calme, qui se sert de la seule circonstance à laquelle pouvait s'adapter la vérité qu'il cherchait à communiquer à ces hommes. Son œil observateur avait vu dans la ville le seul petit reste de vérité, par laquelle il pouvait les conduire à reconnaître leur vraie position. Ce n'est pas une simple prédication du salut pour les âmes, que le discours de l'apôtre; il s'était déjà occupé de cela dans la synagogue et sur la place publique; mais il expose ici le vrai caractère de la religion des idoles, mais avec une délicatesse parfaite et pour lier ce que l'ennemi n'avait pas pu détruire de la vérité, à une vérité plus positive, au nom de Jésus, et à ce qui touche la conscience.

Le peuple de la ville, fainéant et au fond incrédule, s'était adonné à l'idolâtrie, et, le cercle des dieux étant épuisé, il avait dédié un autel «au dieu inconnu» (versets 22, 23). On dit que dans les temps passés, une maladie fatale ayant régné dans la ville, les habitants avaient demandé en vain à tous les dieux d'ôter la plaie, et qu'alors un oracle qu'ils avaient consulté leur avait dit de dédier un autel au dieu inconnu. Mais il n'est pas nécessaire de chercher une source spéciale à ce culte. Au fond de toutes les idolâtries se trouve l'idée de Dieu, corrompue, dont Satan s'est emparé, afin que les hommes adorent les démons; — mais cette idée ne peut être arrachée du cœur de l'homme. Les incrédules cherchent à la déraciner, mais elle reste

toujours au fond du coeur, malgré leurs efforts. Elle est née avec l'homme, et la création rend un témoignage trop clair pour permettre au coeur de l'homme de croire que tout a été fait sans but. Puis la conscience parle trop haut pour qu'il soit possible d'échapper à sa voix. L'homme ne veut pas de Dieu, et il s'efforce d'oublier Dieu; il se distrait, il raisonne, mais les pensées reviennent, et la possibilité qu'il y ait un Dieu se fait sentir. L'homme s'efforce de chasser cette pensée par tous les moyens possibles, mais elle est toujours là; la pensée de Dieu nous fait toujours sentir que nous sommes coupables. C'est pour cela que, dans toutes les idolâtries, on trouve un Dieu, négligé, oublié, mais qui existe dans les mythologies, et qui se trouve dans la conscience quand la crainte la réveille. Quand les hommes sont dans l'angoisse, ils disent (ainsi raconte un chrétien des temps païens), non pas: «O dieux immortels!» comme on fait en discourant, mais: «O Dieu!» — témoignage, ajoute-t-il, d'une âme naturellement chrétienne. Ils ont fait de grands dieux et de petits dieux, placé un dieu ou une déesse sur les fontaines, dans les bosquets, et partout où ils voyaient l'oeuvre de la nature, mais par delà il restait toujours le sentiment profond qu'il y a un Dieu unique et tout-puissant. Ainsi parmi les brahmines dans l'Inde, en Egypte, parmi les Sabéens, chez les Scandinaves, il existait des dieux sans nombre, mais il y avait un Dieu qu'on n'adorait pas, mais qu'on reconnaissait comme l'Auteur de tous ceux qui l'adoraient. Ce Dieu, auteur de tout, restait dans l'ombre. Dans l'Inde il n'y avait pas un seul temple qui lui fût dédié, mais on enseignait qu'il existe et qu'il est l'auteur de tout. Les Sabéens, les anciens Perses, qui professaient une autre sorte de paganisme, reconnaissaient Ahriman et Ormusd, un dieu méchant et un dieu bon, et adoraient Dieu dans le feu, n'ayant aucune idole: eux aussi admettaient un dieu *auteur* de ceux-ci; je dis auteur, parce que l'idée d'une *création* n'existait pas parmi les païens. (Voyez Hébreux 11: 3).

L'imagination, sous l'influence de Satan, crie des dieux partout; toutefois, au fond, l'idée de Dieu existait parmi les païens; mais ce Dieu, le vrai Dieu, était inconnu! Quel état misérable: les hommes privés de Dieu, duquel ils avaient un profond besoin; en même temps qu'ennemis de la vraie connaissance de Dieu, parce que la conscience, qui faisait sentir à l'homme sa responsabilité, ne pouvait supporter la présence de Dieu, parce que le coeur désirait des choses que la conscience placée dans la présence de Dieu condamnait! Les nations se faisaient des dieux qui aidaient aux hommes à satisfaire leurs désirs charnels. L'homme ne peut se suffire à lui-même: il a perdu Dieu, et il le craint; son coeur descend à ce qui est plus bas que lui-même. Il cherche, mais en vain, à satisfaire aux besoins de son coeur par le moyen des objets qui le dégradent et qui lui font oublier Dieu, dont la pensée est angoissante pour son coeur.

Dieu, le Dieu inconnu, maintenant se révèle, et l'apôtre, qui s'empare par une heureuse inspiration du sentiment gravé sur l'autel à Athènes, annonce au milieu de l'Aréopage le vrai Dieu que les Athéniens ne connaissaient pas. Ce n'est pas l'évangile qu'il prêche ici, mais ce qui lie le Dieu qu'il avait déjà annoncé dans l'évangile de Jésus et de la résurrection, avec cette vérité reconnue par eux-mêmes, et, en la défendant, il parle aux consciences. Le Dieu inconnu jugera le monde par ce Jésus, de quoi il a donné une preuve certaine en le ressuscitant d'entre

les morts (versets 30, 31). Il applique cette vérité à leur conscience et à l'idolâtrie au jour de laquelle ils étaient soumis. Ils étaient eux les accusés, par la puissance de l'Esprit en Paul; ils étaient, devant Dieu, convaincus d'avoir falsifié l'idée de Dieu, et nié sa gloire, la gloire du seul Créateur; et ils ne l'ont reconnu que par la confession qu'il leur était inconnu.

Voilà ce que fait l'apôtre. Il annonce clairement ce vrai Dieu, qui s'était manifesté dans ses dons, dans la vie qu'il donnait, et dans les choses qui entretenaient cette vie. Il n'est pas loin de chacun de nous, par nos consciences maintenant. Durant les temps d'ignorance, Dieu avait supporté ces égarements de l'homme; il avait «passé par dessus», sans les juger. Maintenant il appelait tous les hommes partout à se repentir, parce qu'il avait établi un jour auquel il jugerait le monde, cette «terre habitée», en justice, par l'homme qu'il a destiné pour cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts. De cette manière l'apôtre révèle, avec la puissance de l'Esprit, le seul vrai Dieu Créateur, conservateur de tous ceux dont la conscience avait été perdue dans l'égarement de l'idolâtrie, dans laquelle l'ennemi se raille de l'homme, en se faisant Dieu par le moyen des passions de la créature abusée. Puis il présente le jugement imminent de ce monde par Jésus, homme ressuscité, mais en montrant que la grâce, durant la patience de Dieu, invite tous les hommes à se repentir.

Tel est le discours de l'apôtre à l'Aréopage. Il n'y parle pas de lui-même; mais il met ses auditeurs en la présence de Dieu, leur rappelant ce que la conscience ne pouvait nier et ce qu'elle aurait dû connaître (Romains 1: 19, 20); après cela il révèle ce qui était nouveau, c'est-à-dire cette grande vérité que le jugement s'approchait, le jugement qui devait être exécuté par l'homme établi de Dieu pour cela, duquel il a donné une preuve certaine en le ressuscitant d'entre les morts, démonstration publique de ses voies et de sa puissance, qui mettaient fin aux voies de l'homme sur la terre et détruisaient la puissance de Satan. Les accusateurs de Paul recevaient leur propre sentence. Ils ne disent rien de l'existence de Dieu; plusieurs se moquent de l'idée de la résurrection.

C'est l'exercice *présent* de la puissance de Dieu que l'homme ne reçoit pas. Qu'il y ait un Dieu, c'est bien; mais que ce Dieu fasse quelque chose, qu'il intervienne actuellement, cela l'homme ne le reçoit pas volontairement. La parole puissante de l'apôtre touche cependant quelques coeurs, même parmi ce peuple frivole. La moisson est petite, mais Dieu ne se laisse pas sans témoignage. Quelques-uns se joignent au serviteur de Dieu, croyant l'évangile: le témoignage est rendu et l'apôtre s'en va ailleurs. La philosophie et la frivolité unies, comme elles le sont toujours, ont une haute opinion d'elles-mêmes: elles sont un mauvais terrain pour la grâce; elles ne méritent pas que Dieu attende longtemps le bon plaisir de la vanité. La grâce peut appeler partout des âmes, mais le jugement et le témoignage sont rendus contre la philosophie et toutes les prétentions des hommes.

Chapitre 18

Il y eut peu de fruits dans cette ville d'Athènes, savante, mais frivole; car Dieu a choisi les choses folles, faibles et méprisables de ce monde, pour annuler les choses qui sont, et la

sagesse de ce monde est folie devant Dieu...; le Seigneur connaît les pensées des sages et sait qu'elles sont vaines. L'apôtre poursuit son voyage jusqu'à l'autre centre important de la Grèce; il va à Corinthe, ville commerçante située dans une position superbe, une ville profondément corrompue, dédiée à Vénus, dont les prêtres se vouaient au vice. Les richesses y abondaient alors, et elle était connue par son faste et sa dissolution.

L'ambassadeur de Dieu paraît ici, au milieu de ce faste, comme un pauvre ouvrier du monde; et nous savons par ses lettres qu'il a refusé de rien recevoir de ces riches Corinthiens, tandis qu'il a reçu avec joie ce que les frères de Philippe lui ont envoyé, ce qui était le fruit de leur amour. Paul eut plus tard un autre motif spécial de ne pas recevoir d'argent des Corinthiens, car de faux docteurs qui voulaient profiter de son oeuvre, se faisaient valoir auprès d'eux en prétendant travailler sans rien recevoir; et Paul voulait ôter à ces méchants tout moyen d'influence; il voulait qu'ils se trouvassent dans les mêmes circonstances que lui.

Paul arrive donc à Corinthe. Il y trouve deux ouvriers du même métier que lui; il habite et travaille avec eux; c'est dans la simplicité de la vie chrétienne que l'oeuvre de Dieu commence ainsi. Les Juifs avaient, et ont toujours un métier. Nous pensons volontiers que les apôtres étaient en dehors de toutes les difficultés, parce qu'ils étaient munis de l'autorité divine, et qu'ils étaient libres de toute crainte. Pour nous, qui croyons, ils ont sans doute l'autorité du Seigneur, comme envoyés par lui; mais les gentils ne reconnaissaient ni le Seigneur, ni ses envoyés; et ceux-ci se trouvaient en présence de la puissance de l'ennemi (du diable). Dieu leur avait confié sa Parole pour la porter au monde qui gisait sous le pouvoir de Satan, et ils possédaient cette Parole dans la faiblesse de la chair. Ils savaient par la foi que le Seigneur serait avec eux, et certes il n'a pas manqué à sa fidélité; mais c'était la foi qui savait cela; les envoyés sentaient toutes les difficultés d'une oeuvre, qui introduisait la lumière de Dieu et l'autorité de son témoignage dans les ténèbres où l'ennemi régnait sur les esprits des hommes.

De fait, c'est une chose sérieuse de faire et de conduire la guerre de Dieu contre le principe du mal. Il faut comprendre ce que l'on fait, quel est l'ennemi, et quel est Celui que nous représentons dans cette guerre, afin que nous la considérions comme selon les lois d'une guerre de Dieu, afin que Dieu puisse nous soutenir et que la conscience de son appel soit avec nous, et qu'ainsi notre foi et notre confiance en Lui ne soient pas interrompues (2 Corinthiens 1: 12). Voici comment l'apôtre parle de son arrivée au milieu des Corinthiens: «Et moi-même j'ai été parmi vous dans la faiblesse, dans la crainte, et dans un grand tremblement; et ma parole et ma prédication n'ont pas été en paroles persuasives de sagesse, mais en évidence de l'Esprit et de puissance» (1 Corinthiens 2: 3). On ne peut mieux faire que de lire les quatre premiers chapitres de la première épître aux Corinthiens, et, pour la question de l'argent, le chapitre 9. Tels furent le témoignage, la vie et les sentiments de l'apôtre, comme nous pouvons les lire dans les chapitres 4, 6 et 10 de la seconde épître aux Corinthiens. Combien encore son témoignage fut profond et réel au chapitre 12 de la même épître, qui nous montre la source de sa puissance dans la faiblesse (voyez spécialement le verset 9), car les sentiments personnels de l'apôtre se montrent dans ces épîtres, et on y voit, comme ailleurs, combien il

a travaillé: son coeur s'y découvre. Le résultat, dans les souffrances, se montre au chapitre 11 de la seconde épître.

C'est donc avec crainte et un grand tremblement que Paul commence son oeuvre dans cette forteresse de Satan. D'abord il discourt dans la synagogue, comme il le fait partout; s'adressant «au Juif premièrement, puis aussi au Grec». D'Athènes il avait mandé auprès de lui Timothée, qui l'avait rejoint là. (Voyez Actes des Apôtres 17: 15, 16; 1 Thessaloniens 3: 1, 2). Maintenant Silas et Timothée reviennent de Macédoine, où l'apôtre avait renvoyé ce dernier, et ils sont à Corinthe avec Paul (Actes des Apôtres 18: 5). Leur présence stimule l'esprit de celui-ci, et il rend un témoignage encore plus puissant que Jésus était le Christ. Il avait travaillé fidèlement durant leur absence; mais la présence d'autres chrétiens donne du courage et de la force à son esprit, selon Dieu. Le sentiment de ce qu'est le christianisme se fortifie dans l'âme, et le triste état des incrédules est plus présent à l'esprit et plus puissant pour le coeur; mais les droits de Christ tiennent la première place dans le coeur de l'apôtre; et quand les Juifs s'opposent et blasphèment, il les abandonne, et, secouant ses vêtements, il leur dit: «Que votre sang soit sur votre tête! moi je suis net: désormais je m'en irai vers les nations» (verset 6).

Etant parti de là, il entra dans la maison d'un gentil qui adorait le seul vrai Dieu, comme il s'en trouvait beaucoup parmi les nations; car, comme nous l'avons vu déjà, il y avait au milieu de celles-ci bien des hommes qui étaient fatigués de la folie et de l'iniquité de l'idolâtrie et qui allaient à la synagogue, quoiqu'ils ne fussent pas devenus Juifs. Il paraît que Paul avait quitté la maison d'Aquila et de Priscille. La maison d'un gentil qui reconnaissait le seul vrai Dieu, convenait à son oeuvre, et, pour lui, son oeuvre était tout. Toutefois Paul ne s'éloigne pas de la synagogue, et Crispus, qui en était le chef, croit, ainsi que toute sa maison, soit qu'il eût été converti pendant que Paul rendait témoignage dans la synagogue, soit qu'il l'ait été après que ce dernier l'eut quittée. De plus, le témoignage a maintenant atteint les Corinthiens, et beaucoup d'entre eux croient et sont baptisés. L'oeuvre, rejetée par les Juifs, s'établit dans la ville; car, quelque corrompue qu'elle fût, le Seigneur y avait un grand peuple (versets 8-10).

Le Seigneur, comme nous voyons, encourage Paul, de nuit, dans une vision, disant: «Ne crains point, mais parle, et ne te tais point». Le Seigneur était avec lui, et trouvait bon de tenir les portes ouvertes. Tout était entre ses mains, et il ne permettait pas que l'ennemi empêchât l'oeuvre à cause des hommes malveillants. «Il ouvre et nul ne ferme»; il veille sur l'oeuvre et sur le coeur de ses ouvriers. Il est possible que les communications et les visions n'aient pas lieu aujourd'hui comme alors, mais Dieu n'a pas cessé de diriger ceux qui travaillent fidèlement en son nom, ni de se manifester à leur coeur, et il tient comme alors la clef en sa main; il ouvre et personne ne peut fermer (Apocalypse 3: 7, 8). Il est doux de voir qu'en travaillant pour lui, il est avec nous, qu'il parle à nos coeurs, qu'il les dirige, et règle toutes les circonstances pour sa gloire, et selon une divine sagesse.

L'apôtre demeure une année et demie à Corinthe, enseignant la parole de Dieu. Les Juifs, poussés par la folie de leur inimitié contre Christ et l'évangile, cherchent à accuser Paul comme s'il avait commis un crime, parce qu'il prêchait l'évangile: ils l'amènent devant le tribunal du

gouverneur Gallion, homme souverainement indifférent à toutes les choses religieuses, et ils accusent l'apôtre d'avoir persuadé à beaucoup de personnes d'adorer Dieu contrairement à la loi. Le proconsul les chasse de devant le tribunal (versets 12-16): il avait raison; son office n'était pas de maintenir la loi juive, mais l'ordre et la paix dans le pays. Les accusations des Juifs contre Paul n'étaient que la preuve de la haine sans raison et sans frein de ce pauvre peuple, qui avait rejeté la grâce de Dieu, et se nourrissait d'inimitié contre tous.

La foule prend Sosthène, chef de la synagogue, et tous le battent devant le tribunal, mais Gallion ne se met point en peine de tout cela. Pour lui, la religion juive était une misérable superstition, parce qu'elle séparait le peuple juif de tout le monde; car le coeur humain n'aime pas la vérité qui condamne la fausseté du monde et de ses voies. Battre le chef de cette religion, ce n'était rien pour lui; il ne se mettait point en peine de ce que la foule faisait, estimant que Sosthène ne méritait pas autre chose, et il laissait faire. L'incrédulité méprise la superstition et la supporte; elle hait la vérité, et, si elle le peut, elle la persécute. Les pauvres Juifs réunissaient les deux caractères: la vérité de l'unité de Dieu, et la superstition dans ses ordonnances qui les séparaient de tous les gentils. Le mépris et la persécution furent les seuls fruits de leur attaque contre l'apôtre.

L'apôtre quitte donc Corinthe avec Priscilla et Aquilas, après un travail richement béni (verset 18 et suivants). Nous trouvons l'histoire de l'assemblée à Corinthe dans les deux épîtres qui lui furent adressées; et nous pouvons y apprendre qu'elle est un exemple de l'influence que le monde exerce dans l'assemblée de Dieu. Celle-ci est toujours en danger de suivre le monde; elle respire son atmosphère, ses manières de penser et de juger des circonstances qui résonnent toujours aux oreilles des chrétiens, et, hélas! trop souvent dans leurs coeurs. Il est difficile de n'être pas plus ou moins soumis à l'influence de ce qui nous environne de tous côtés: il faut la foi, qui vit dans les choses qui ne se voient pas.

La position du peuple juif se montre d'une manière particulière dans cette histoire; mais on y apprend aussi la relation de Paul avec ce peuple. On voit l'apôtre jusqu'à ce moment lié aux habitudes juives; il fait un voeu et se fait raser la tête à Cenchrée. Il se sent obligé dans son coeur de célébrer la fête à Jérusalem, et il l'annonce aux Juifs à Ephèse, comme un motif pour ne pas s'arrêter alors dans leur ville. Il est vraiment Juif, et il agit comme Juif; et l'Esprit de Dieu raconte ces faits, afin que nous comprenions dans quels liens était encore alors l'esprit de Paul. L'état d'une âme quant aux habitudes religieuses est autre chose que l'énergie de l'Esprit de Dieu dans l'affirmation de la vérité. Nous verrons l'effet de ces liens, fortement prononcé à la fin de la carrière de Paul, soit à l'égard des chrétiens à Jérusalem, soit dans la soumission de Paul aux désirs de ceux-ci.

L'apôtre ne s'arrête pas à Ephèse, où les Juifs étaient disposés à l'entendre, mais il leur exprime son espoir de les revoir. Il laisse derrière lui Priscilla et Aquilas, personnes tranquilles, mais fidèles et consacrées au Seigneur, et il part pour Jérusalem. Il salue l'assemblée, puis il se rend à Antioche, d'où il avait été envoyé par l'Esprit Saint et d'où était parti l'évangile pour les gentils. A Jérusalem, il ne fit que saluer l'assemblée, parce que nous sommes ici sur le terrain chrétien, et non juif; à Antioche, il demeure quelque temps. Antioche, en effet, était le

point de départ de l'oeuvre pour les gentils mais cette oeuvre rassemblait les chrétiens juifs et gentils, tous ensemble en un corps, Puis, toujours consacré à son oeuvre, Paul visite les pays où il avait travaillé précédemment, la Galatie, la Phrygie, fortifiant tous les disciples (verset 23). Non content de la conversion des âmes à Dieu, il n'épargne aucun soin, aucune peine pour les maintenir dans la foi, afin que ceux qui avaient cru, marchent dans les voies du Seigneur. Pour lui, vivre c'était Christ. Les Galates n'avaient pas encore abandonné alors la vérité de la justification, et n'étaient pas tombés là où nous les voyons dans la lettre que l'apôtre leur a adressée.

Enfin Paul arrive à Ephèse.

Ce qui suit se rapporte au fait que l'oeuvre à Corinthe est devant nos yeux. Apollos a beaucoup travaillé dans cette ville. Plusieurs, poussés par la chair, voulaient porter son nom (1 Corinthiens 1: 12; 3). Ils disaient: Nous sommes «d'Apollos». Nous voyons dans l'épître aux Corinthiens la belle confiance et la délicatesse qui se trouvaient dans ces deux fidèles serviteurs de Dieu, Paul et Apollos (1 Corinthiens 16: 12). Pendant l'absence du premier, soit à Jérusalem, soit en Asie, Apollos arrive à Ephèse. C'était un homme fervent d'esprit, éloquent, et puissant dans les Ecritures; il était instruit dans la voie du Seigneur pour reconnaître que le Christ était venu, mais ne savait pas plus que ce qu'avait enseigné Jean Baptiste, étant rempli toutefois de zèle pour communiquer ce qu'il savait. Il se prit donc à parler avec hardiesse et ouvertement dans la synagogue, sans crainte de ce qui arriverait (verset 26).

Aquilas et Priscilla qui l'entendirent, toujours prêts à accomplir le service du Seigneur, et à exposer leur propre vie dans ce service (Romains 16: 3, 4), prirent Apollos chez eux et lui exposèrent la voie de Dieu plus exactement, lui faisant connaître un Christ mort pour nous, mais plutôt ressuscité après avoir accompli la rédemption, et puis glorifié à la droite de Dieu dans le ciel, le Sauveur du monde. Entièrement indépendant de Paul dans son oeuvre et pour ce qui est de la connaissance quant à l'enseignement direct, Apollos était un instrument préparé de Dieu pour arroser ce que Paul avait planté. (Voyez 1 Corinthiens 3: 5, 6). Comme il se disposait à aller à Corinthe, les frères d'Ephèse écrivirent aux disciples pour les engager à l'accueillir; ce qui eut lieu, et ainsi arrivé à Corinthe, il est très utile à ceux qui avaient cru par la grâce; parce que, étant puissant dans les Ecritures, il réfutait avec une grande force et publiquement les Juifs, leur démontrant par les Ecritures que Jésus était le Christ (versets 27, 28).

Quand Dieu agit, il a toujours des instruments propres pour l'oeuvre qu'il fait dans sa grâce. Sans doute les Juifs s'opposaient à l'évangile à Corinthe, et cherchaient à détourner les disciples de la foi; et voici un homme, qui n'avait pas été enseigné par Paul, qui ne l'avait jamais vu, et qui, puissant dans les Ecritures que les Juifs acceptaient, démordre la vérité de ce que Paul avait enseigné. Apprenons à avoir confiance en Celui qui nourrit et soigne tendrement l'assemblée, comme un homme le fait pour sa propre chair! Il ne peut manquer à son amour et à sa fidélité.

Chapitre 19

Paul travaille maintenant dans un autre centre, dans la capitale de la province d'Asie qui n'était formée alors que d'une partie du sud-ouest de l'Asie mineure, la Carie, la Lycie, etc. L'Esprit avait défendu précédemment à Paul d'annoncer la Parole en Asie, et il l'avait envoyé en Macédoine; maintenant qu'il séjournait dans la capitale, toute la province entendit la parole de Dieu. Il est toujours bon de s'attendre à Dieu et de suivre ses directions; son oeuvre se fait alors bien mieux, et avec une certitude que les pensées de l'homme ne peuvent nous donner.

Ayant donc traversé la partie supérieure de l'Asie mineure, Paul arrive à Ephèse. Il demeure près de trois ans dans cette ville importante, et la puissance de son ministère s'y montre d'une manière remarquable, comme nous l'apprend le chapitre que nous avons devant nous. Nous ne savons pas comment Apollos a été amené pleinement dans la position chrétienne. Il fut certainement baptisé, et il reçut le Saint Esprit; mais il ne nous en est rien dit; seulement ce fut par le moyen d'Aquila et de Priscilla, par la Parole, qu'il fut instruit dans la voie du Seigneur. Il était indépendant de Paul, et il devait l'être.

Ce chapitre 19 nous présente clairement la puissance apostolique et la différence qu'il y avait entre l'état des disciples de Jean-Baptiste et les chrétiens. L'apôtre s'aperçoit à l'état des disciples qu'il trouve à Ephèse, que quelque chose en eux ne répondait pas à la présence du Saint Esprit qui constitue le caractère distinctif essentiel des chrétiens. Ces disciples croyaient que le Messie était venu, et que Jésus était ce Messie; mais ils ne l'avaient pas suivi sur la terre; ils étaient restés avec Jean; ils n'avaient pas reçu l'Esprit. Jean avait dit que Christ baptiserait de l'Esprit; et ces quelques disciples ne savaient pas que cet Esprit fût déjà venu, selon la promesse de Dieu et la parole de Jean. Il ne faut pas lire au verset 2: «S'il y a un Saint Esprit»; car tous les Juifs savaient bien qu'il y en avait un; mais ils ne savaient pas si le Saint Esprit, duquel Jean avait parlé, était venu. Les paroles sont les mêmes que celles qui se trouvent en Jean 7: 39. Quiconque devenait chrétien par le baptême, recevait l'Esprit. C'était le sceau de la foi.

Paul fait comprendre à ces disciples que Jean enseignait la foi en un Christ à venir, mais maintenant il était venu, et de plus il avait été élevé à la droite de Dieu. Alors ils furent baptisés au nom du Sauveur. Paul leur impose les mains et ils reçoivent le Saint Esprit, qui rend témoignage de sa présence par les dons communiqués à ces disciples: c'est un témoignage très clair rendu à la puissance apostolique de Paul. (Voyez encore Actes des Apôtres 8: 14-17). Le Saint Esprit a été donné sans l'imposition des mains, comme il est venu sur les cent-vingt, le jour de la Pentecôte; puis sur Corneille, et généralement sur les autres. Mais, parmi les hommes, les apôtres seuls avaient le pouvoir de conférer le Saint Esprit, comme les miracles aussi opérés par les vêtements de Paul et par l'ombre de Pierre (Actes des Apôtres 5: 15), montrent la puissance qui leur était accordée par Dieu: Dieu voulait rendre témoignage à la parole de sa grâce. (Comparez Actes des Apôtres 14: 3). Cette vérité apparaît d'une manière encore plus frappante, lorsque quelques-uns, qui prétendaient chasser les démons, voulurent

employer le nom de Jésus: la réalité du pouvoir du Seigneur sur celle du démon fut démontrée de la manière la plus claire. Quelques Juifs, en effet, cherchaient à profiter de la puissance du nom de Jésus prêché par Paul, mais sans avoir la foi à sa personne. Mais le démon savait bien à qui il avait à faire; il connaissait bien Jésus, auquel il n'osait pas résister; et il savait bien aussi que Paul était son ministre. Cependant telle était la prétention de ces hommes incrédules, qu'ils voulurent exercer l'autorité sur la puissance du démon! L'homme possédé du démon se leva et s'élança sur eux, de sorte qu'ils s'enfuirent nus et blessés (verset 16).

Ce témoignage rendu à la vérité de la mission de Paul, à la puissance par laquelle il agissait, et à la guerre qui, dans l'homme, se poursuit entre la grâce et le démon, ce n'était pas, et ce n'est pas encore le temps dans lequel le Seigneur manifesterait sa puissance et ses droits, en liant l'ennemi. Il veut que la guerre se fasse par la foi de l'homme et par la puissance de l'Esprit qui habite dans le croyant. Mais on voit clairement ici quelle est cette guerre, et quelle est la différence totale entre la possession de la vérité et la possession de l'Esprit, entre la connaissance de certaines vérités traditionnelles, et l'invocation du nom de Jésus sans qu'il y ait la foi dans le coeur. On ne peut surmonter le démon par le nom de Jésus, quand la vraie foi en ce Jésus ne se trouve pas dans le coeur.

Mais le monde apprenant ce qui était arrivé est saisi de crainte; et cela ne doit pas nous étonner; tous se sentaient si près de la puissance de Dieu et de celle de Satan, ouvertement manifestées. L'ennemi n'est pas moins dangereux quand il opère secrètement. Une seule parole de Jésus avait chassé une légion de démons, pour qu'ils n'entrassent plus dans l'homme qu'il avait délivré; mais l'influence tranquille de Satan pousse les Gergéséniens à demander que Jésus s'en aille de leur pays, et il part. La présence de Dieu, quand on s'en approche, effraie plus le coeur que celle de Satan. Tel est l'état des pauvres pécheurs. Mais Satan refoulé est plus à craindre que Satan quand il vient comme un lion cherchant à dévorer. Il est dit: «Résistez au diable et il s'enfuira de vous» mais il faut toutes les armes de Dieu pour être délivré de ses tromperies.

Nous voyons la puissance de l'Esprit de Dieu en Paul de trois manières. Premièrement, l'Esprit est communiqué par l'imposition de ses mains.

En second lieu, les miracles les plus merveilleux sont opérés par lui. Et enfin, les démons mêmes sont forcés de reconnaître la puissance de sa parole, de son autorité, quand il se sert du nom de Jésus; et ils font la différence entre lui et ceux qui, sous de faux prétextes, se servaient de ce nom.

Tous ceux qui demeuraient à Ephèse, Grecs et Juifs, apprirent ces choses, et ils furent remplis de crainte. De plus, les consciences des croyants en furent atteintes, et ils viennent et confessent leurs actions; même ils apportèrent les livres des arts curieux, par lesquels Ephèse était célèbre, et ils en brûlèrent pour la valeur de cinquante mille pièces d'argent. Quand Dieu se révèle avec puissance, le coeur s'ouvre devant lui, et fait une confession sincère de tout ce que la conscience connaît, et il le fait ouvertement et à la gloire de Dieu. C'est là un effet

spécial de la manifestation de la puissance de Dieu. L'homme ne pense plus à lui-même, à sa honte: il est vaincu par la présence de Dieu.

Mais il faut que nous retournions un peu en arrière pour examiner la marche de l'oeuvre propre de l'apôtre. Pendant trois mois il discourt dans la synagogue. Il semble que les Juifs n'étaient pas aussi mal disposés à Ephèse qu'ils l'étaient dans d'autres villes, par exemple à Thessalonique, et ailleurs. Ils avaient désiré que l'apôtre restât quelque temps auprès d'eux, quand il s'en était allé à Jérusalem. Cependant le plus grand nombre ne supporta pas longtemps la prédication de l'évangile. Beaucoup étaient endurcis et ne croyaient pas, disant du mal de la vérité et de la profession chrétienne devant la multitude. Alors Paul les quitte; il sépare les disciples, et continue à prêcher et à discourir sur l'évangile, chaque jour, dans l'école d'un certain homme nommé Tyrannus. Pendant deux ans il s'occupe ainsi, de manière que tous ceux qui habitaient l'Asie, Grecs et Juifs, entendirent la parole du Seigneur Jésus (versets 8-10).

Ainsi l'assemblée chrétienne s'est formée en dehors de la synagogue, les Juifs, contredisant et s'opposant, comme toujours. Leurs tentatives de vouloir se servir du nom de Jésus sans la foi, a tourné à leur honte. La bonté de Dieu les a cherchés, mais leur inimitié contre le nom de Jésus et contre la grâce qui blessait leur orgueil, il ne la pardonne jamais. Dieu transporte alors la bénédiction ailleurs; et quand les chrétiens, comme Paul fait ici, furent séparés des Juifs, et l'assemblée chrétienne établie à part, la puissance extraordinaire de l'Esprit est manifestée en Paul, témoignage rendu par Dieu à son oeuvre et à son assemblée naissante. L'assemblée a été formée ainsi par la puissance divine: Dieu a mis un frein à l'inimitié de l'homme et a confondu l'adversaire pendant deux années, afin que le témoignage de Christ fût pleinement établi dans cette capitale de l'Asie, et fût porté dans tout le pays d'alentour. Tout s'est fait sous la direction de Dieu. Auparavant il n'avait pas été permis à Paul de venir à Ephèse, mais sous la bonne main de Dieu il a pu y travailler maintenant sans empêchement. Il passe deux ou trois semaines à Thessalonique et deux ou trois ans à Ephèse: l'oeuvre de Dieu, se fait dans ces deux villes selon sa volonté. Puis lorsque, pour cette fois, l'oeuvre de Dieu est finie, au moins en ce qui concerne Paul, alors il se propose de partir (verset 21).

L'ennemi, laissé libre et excité par l'effet immense de la parole de Dieu, soulève un grand tumulte contre Paul et l'évangile (verset 23). Mais c'est en vain qu'on lutte contre Dieu; la fureur se répand en cris et en tapage. Le vrai caractère de l'opposition, quand Dieu lui permet de se montrer, se manifeste. Le diable agit sur les passions et sur les intérêts égoïstes: des motifs honteux s'élèvent contre l'amour, la grâce, et le salut que Dieu envoie aux hommes perdus. Dieu en soit loué, il était trop tard. C'était l'efficace de sa grâce délivrant du culte des faux dieux, c'est-à-dire des démons, les esclaves d'une superstition diabolique, qui réveillait toute cette fureur. Nous avons vu que, jusqu'à ce que l'oeuvre fût terminée, Dieu avait bridé l'ennemi. Démétrius qui faisait un grand profit en fabriquant de petits temples de Diane en argent (parce que cette déesse était célèbre dans le monde païen tout entier, et que son temple était une des sept merveilles du monde) (verset 27), réunit les ouvriers pour s'opposer

à la vérité qui détruisait leur métier (versets 25, 26), vérité qui prouvait que les dieux faits de mains d'hommes ne sont pas des dieux. Combien sont profondes les ténèbres dans lesquelles se jette l'homme sans Dieu, par le besoin même d'un Dieu!

Ainsi non seulement le gain des ouvriers était en péril, mais toute l'importance de leur déesse et de leur ville serait détruite! Ils ne disent pas: «Grande est Diane», mais: «Grande est la Diane des Ephésiens». La connaissance du vrai Dieu se fait sentir à notre néant, et juge l'état du coeur; mais il y a une alliance entre une fausse religion et les passions du coeur. Ces passions sont grandes selon la grandeur de notre religion, et de ce que nous adorons. Si la Diane des Ephésiens était grande, les Ephésiens prenaient de l'importance selon son importance; — mépriser Diane, c'était amoindrir la grandeur de ses adorateurs. Le gain et l'importance étaient deux choses qui allaient avec la déesse: telle a été la source des passions soulevées par quelques paroles habiles de Démétrius! Telle est la religion du coeur naturel qui a toujours besoin d'un dieu. C'est une religion fausse qui n'agit pas sur la conscience si ce n'est peut-être pour produire la crainte, si ce Dieu est contre nous, mais elle nourrit les passions humaines, et fait alliance avec la malice du coeur contre la vérité.

La foule en fureur se soulève et se précipite tumultueusement au théâtre. Les frères retiennent Saul qui, dans son zèle, voulait y entrer, et quelques Asiarques, chefs des fêtes publiques de l'Asie, amis de Paul, l'avertissent de ne pas s'y présenter, car la violence et le tumulte y régnaient. Dieu a soin de son serviteur, il n'y avait rien à faire là pour lui. Alors la foule s'empare de deux frères, compagnons de Paul. Les pauvres Juifs se montrent encore sans intelligence et, marchant dans les ténèbres de leurs propres erreurs, ils poussent en avant un Juif pour justifier la doctrine de l'unité de Dieu. Mais celui-ci ne fait qu'exciter la colère du peuple, qui crie pendant près de deux heures: «Grande est la Diane des Ephésiens!» Sans Dieu on ne s'oppose pas d'une manière efficace à la puissance du démon, encore qu'on maintienne la vérité. Ni l'unité de Dieu, ni le nom de Jésus, associé à celui de Paul qui l'annonçait (certainement le vrai Jésus) n'avaient aucune force sans la foi et la vérité dans le coeur. Les pauvres Juifs avaient rejeté le Sauveur, et la force leur manquait entièrement, comme à Samson dépouillé des cheveux de son nazaréat, sans qu'ils s'en aperçussent. Ils croyaient pouvoir présenter avec de bonnes paroles, l'unité de Dieu, maintenant qu'ils étaient ennemis de la nouvelle doctrine. Mais ennemis de la grâce de Dieu, et méprisés par les hommes, ils n'ont rien fait qu'exciter la foule à pousser plus longtemps le cri insensé et passionné de: «Grande est la Diane des Ephésiens».

Le secrétaire de la ville, ayant apaisé la multitude, leur fait comprendre que l'autorité pouvait les accuser de sédition, et que ces hommes qu'ils avaient saisis et amenés au théâtre (Gaius et Aristarque) n'avaient fait aucun mal. Puis il congédie l'assemblée tumultueuse et irrégulière qui n'avait fait autre chose que montrer ce qu'est l'homme sous la puissance de Satan, et mû par son propre égoïsme.

En résumé, nous possédons dans ce chapitre un fait qui nous est présenté d'une manière remarquable, savoir le conflit entre l'Esprit de Dieu opérant dans les serviteurs de Jésus, et la force du démon, celui-ci tenu en respect par Dieu pendant tout le temps que Son oeuvre se

faisait; puis la triste position des Juifs, toute leur force morale leur étant ôtée, opposés qu'ils étaient à l'évangile. L'assemblée de Dieu étant formée hors de leurs limites, ils n'étaient plus le peuple de Dieu. Ils cherchaient bien à se servir du nom du Seigneur, mais c'était à leur propre confusion; ils parlaient aussi de l'unité de Dieu qu'ils croyaient, mais ce ne fut que pour faire crier plus fort que jamais: «Grande est la Diane des Ephésiens!» Jusqu'à ce que le Seigneur vienne, cette lutte continuera; et si les miracles ont cessé, le soin pour ses serviteurs ne s'affaiblit pas dans le coeur de Jésus: Jésus agit aussi réellement que jamais, et le gouvernement de Dieu dirige toutes choses pour le bien de son oeuvre. Il peut permettre que la rage de Satan l'emporte, mais il n'oublie jamais les siens. Il peut permettre qu'on chasse les apôtres à Thessalonique et à Bérée, puis il tient en respect l'ennemi à Corinthe et à Ephèse; mais il veille toujours sur ses serviteurs; il tient la porte ouverte où il veut, et il la ferme là où il trouve bon de le faire. Nous pouvons compter sur Lui! Laissons-nous seulement diriger par celui «qui ouvre et nul ne fermera, et qui ferme et nul n'ouvrira». Quand nous avons «peu de force», il place devant nous une porte ouverte.

Chapitre 20

Il semble d'après 2 Corinthiens 1 et 4, que la persécution fut plus violente et dura plus longtemps que les événements qui sont racontés dans le chapitre 19 des Actes. Mais quoiqu'il en soit, ce qui est arrivé de plus ne nous est pas relaté; car après l'assemblée tumultueuse au théâtre, Paul réunit les disciples, les embrasse, et part pour la Macédoine. En passant par ces contrées il fortifie les frères, et se rend en Grèce, où il reste trois mois. Il pensait aller de Grèce en Syrie, mais les pauvres Juifs, toujours envieux, ennemis de l'évangile, et de celui qui le prêchait hors de la Judée, Christ étant rejeté, et leur espérance s'étant évanouie, — dressèrent des embûches à l'apôtre. La vérité qu'ils avaient eue était toujours la vérité, mais elle était sans puissance chez eux, maintenant que le Fils de Dieu était venu et que le Père et son amour avaient été manifestés en lui, — révélation qui est la vie éternelle et la rédemption par la justice divine. Ils ne pouvaient supporter la pensée d'être mis de côté à cause de la vérité qu'ils ne voulaient pas recevoir; c'est pourquoi ils dressent des embûches contre Paul, qui les connaissant, s'en retourna par la Macédoine.

Remarquons dans cette courte histoire sans accidents, que quand Paul a établi l'évangile dans un pays, il n'abandonne pas les croyants en le quittant, mais il y revient avec un affectueux empressement, instruisant les disciples, les consolant, les édifiant, veillant sur les plantes qu'il a plantées par son ministère, afin qu'elles soient gardées, et qu'elles croissent dans la connaissance de Christ. Il ne néglige pas le jardin du Seigneur, sachant bien que l'ivraie peut germer, là où croit la semence du Seigneur, et que l'ennemi peut gâter la récolte si elle n'est pas bien gardée. Il est plus que jamais nécessaire de prendre ces soins maintenant, parce que nous sommes dans les temps périlleux des derniers jours. Je sais bien que l'ennemi ne peut ravir les brebis des mains du bon Berger, mais il peut bien les ravir et les disperser; elles peuvent être exposées aux effets de toutes sortes de mauvaises doctrines, par lesquelles leur

accroissement est empêché et la gloire du Seigneur foulée aux pieds, son témoignage détruit, et le chandelier ôté. Que les ouvriers du Seigneur s'en souviennent.

Paul s'en retourne donc par la Macédoine (verset 3). Cela n'est pas important; mais au verset 4, il faut lire: «Gaius et Timothée de Derbe». On voit que beaucoup de frères se sont attachés à Paul dans son oeuvre; ceux du verset 4 d'abord, qui sont allés en avant, et puis Paul a encore des compagnons parmi lesquels se trouvait Luc, l'auteur du livre des Actes, qui l'accompagnent dans son voyage par mer en Troade où les autres l'attendaient. Il est intéressant de voir ces mouvements des coeurs, poussés par l'évangile que prêchait Paul. Ils étaient tous libres; quelques-uns travaillaient à part, comme Apollos; les autres comme compagnons de cette grande figure centrale (grande par sa foi en Christ et parce que l'apôtre avait été envoyé immédiatement par Lui, par la voix du Saint Esprit), occupés et envoyés par lui pour continuer et achever l'oeuvre, quand il croyait inutile de se trouver lui-même sur les lieux, devant aller ailleurs, et quand l'occasion de les envoyer se présentait.

Partis de Philippes, Paul et ses compagnons rejoignirent, au bout de cinq jours, les frères qui les attendaient en Troade, où ils demeurèrent ensemble sept jours.

Il s'était formé des assemblées de tous côtés, et une porte, avait été ouverte ici, en Troade, à Paul, après qu'il eut traversé la Phrygie et le pays de Galatie et la Mysie; mais il ne put s'y arrêter longtemps étant inquiet au sujet des Corinthiens, n'ayant pas trouvé Tite qu'il leur avait envoyé (*). C'est dans cette même Troade aussi que Luc, qui a écrit les Actes, s'est joint à Paul pour l'accompagner la première fois qu'il est entré en Macédoine. Nous ne savons pas comment s'est formée l'assemblée que Paul trouve maintenant en Troade, mais il y en avait une, et nous pouvons voir un peu l'intérieur de l'assemblée; non la discipline ou les dons, comme dans la première épître aux Corinthiens, mais l'assemblée dans sa marche ordinaire.

(*) Voyez 16: 8-10; 2 Corinthiens 2: 12, 13.

Le premier jour de la semaine, les disciples étaient réunis pour rompre le pain (verset 7 et suivants). Ils en avaient évidemment l'habitude. C'était le premier jour de la semaine et les disciples étaient réunis ensemble, selon la coutume, pour rompre le pain: la fraction du pain était le principal objet de la réunion, le centre de leur culte. On faisait certainement encore autre chose, on parlait, on enseignait, comme Paul l'a fait, on chantait, mais on était réuni pour rompre le pain. Ce que nous voyons ici en Troade est conforme à ce que nous lisons dans 1 Corinthiens 11: 20, où l'apôtre dit que les Corinthiens n'étaient pas réellement réunis pour la cène du Seigneur, puisque «chacun mangeait par avance son propre souper», ne pensant pas aux autres, mais mangeant et buvant pour satisfaire leur propre convoitise. Cela montre clairement que l'objet, de la réunion était la cène du Seigneur. Au commencement, les disciples rompaient le pain chaque jour (Actes des Apôtres 2: 42-46). Quand les assemblées furent formées partout, et que le zèle se fut affaibli, on se réunit seulement le premier jour de la semaine, le jour de la résurrection du Seigneur. Ce n'était pas une loi, mais Luc en parle comme d'un usage bien connu parmi tous les chrétiens. Il semble que Paul ait attendu ce jour pour parler aux disciples, probablement parce que c'était le jour où ils se rassemblaient; cependant cela n'est pas certain. Quoiqu'il en soit, Paul profita de l'occasion pour leur faire,

avant de partir, un discours qu'il prolongea jusqu'à minuit. Ils se réunissaient, à ce qu'il semble, le soir.

Le discours fut long, et on n'avait pas encore rompu le pain; il faisait très chaud, et il y avait beaucoup de flambeaux; cela joint à la faiblesse humaine, fit qu'un certain Eutyche accablé d'un profond sommeil, pendant que Paul prêchait très longuement, tomba du troisième étage en bas, et fut relevé mort. Paul, naturellement, interrompt son discours; il descend, se penche sur le jeune homme et déclare que son âme est en lui. La séparation de l'âme et du corps n'avait pas encore eu lieu, sa chute l'avait rendu insensible, et si la puissance de Dieu n'était pas intervenue, il serait resté dans les liens de la mort. Toutefois son âme n'était pas encore hors du corps; et, par l'Esprit, Paul agit dans son corps de manière à ce que les fonctions de la vie soient renouvelées; le lien entre l'âme et le corps est rétabli. Dans le cas de l'enfant auquel la vie fut rendue par Elie (1 Rois 17: 21, 22), l'âme était déjà sortie, et elle revient dans l'enfant. On voit, par ces exemples, comme par tous les autres, que l'âme est entièrement distincte du corps; et bien que, dans notre état présent, elle agisse par le moyen du corps, l'âme se trouve dans le corps, dans sa demeure; on voit que la vie dans ce monde est l'activité de l'âme par le moyen des fonctions du corps, l'activité de celui-ci étant restaurée par le sommeil, parce que nous sommes faibles; on apprend aussi que, quand l'âme quitte le corps, l'homme est définitivement mort, mais que l'action de l'âme dans les fonctions du corps, peut être interrompue, comme cela a lieu partiellement dans le sommeil; et cette action être rétablie, si l'âme n'a pas abandonné le corps, si Dieu le fait et le permet.

Dans sa partie la plus élevée (l'esprit) l'âme est en relation avec Dieu, hélas! en inimitié avec lui; elle ne le veut pas, et elle ne se soumet pas à lui. Par la partie inférieure elle opère dans le corps; merveilleuse créature! En relation avec Dieu en haut, avec l'animal en bas, — un mélange de pensées qui cherchent de s'élever jusqu'à Dieu, sans qu'elles le puissent, et de pensées animales, et cela dans un être responsable envers Dieu, selon la nature qu'il a reçue de lui originairement. Quand il est né de Dieu, l'homme reçoit une vie entièrement nouvelle, dans laquelle il est en relation avec Dieu, selon la grâce et la rédemption, une vie mue par l'Esprit qu'elle reçoit d'en haut, et qui fait du corps un instrument pour le service de Dieu. Nous possédons cette vie, et nous savons que, si notre habitation passagère de cette tente est détruite, nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieux. Je dis cela à l'occasion d'Eutyche, parce que de nos jours, plusieurs ont perdu la simplicité de la vérité quant à ce qui regarde l'âme.

L'incident terminé, Paul remonte, et ayant rompu le pain, il parle encore jusqu'à l'aube, ayant grandement à coeur les âmes qu'il voyait peut-être pour la dernière fois. Puis il part, laissant Eutyche vivant à la grande joie des frères.

Paul envoie ses compagnons en avant sur un navire, et il s'en va lui-même à pied, désirant se trouver seul. C'est souvent une chose sage pour nous que de faire ainsi, de nous trouver seul quant aux hommes, mais seul avec Dieu, là où nous pouvons penser à lui, à nous-mêmes devant lui, à l'oeuvre, comme lui la voit, et où la responsabilité est sentie dans sa présence au lieu de l'activité devant les hommes. Sans doute, cette activité devrait se développer dans sa

présence, afin d'être sainte; mais toutefois l'activité de l'homme est autre chose que de se placer devant Dieu, tel qu'il est pour nous. Il n'est pas moins vrai que cette communion avec Dieu, comme son serviteur, pour celui qui a ce privilège, donne et fortifie une confiance bénie en lui, dans l'intimité de l'âme avec lui qui est plein de bonté et de grâce.

Paul, ayant été rejoint par ses compagnons à Assos, comme il l'avait ordonné, ils font voile de là tous ensemble et vont à Mitylène, à Chios, et finalement à Milet à mi-chemin d'Ephèse, Paul étant décidé à ne pas s'arrêter, désirant, s'il était possible, être le jour de la Pentecôte à Jérusalem. S'il s'était arrêté à Ephèse, il aurait dû y rester quelque temps, puisqu'il y avait travaillé si longtemps et avec une si grande bénédiction. Il passe donc outre, et envoie de Milet à Ephèse pour faire venir les anciens de l'assemblée, qui était le centre de l'oeuvre de ce pays. On voit évidemment que l'esprit de l'apôtre était préoccupé des circonstances dans lesquelles il se trouvait, et de la fin probable de sa carrière. Ces pensées, sans doute, avaient exercé une influence sur lui, quand il a voulu aller seul à pied jusqu'à Assos; et elles ont été aussi l'occasion de son long discours à Troas.

Ce n'est pas seulement l'imagination qui suggère cette idée; l'apôtre lui-même, à la fin de l'épître aux Romains, écrite quand il est sur le point de quitter Corinthe (Romains 15: 31, 32), exprime sa crainte qu'il ne fût l'objet de la haine des incrédules en Judée; il veut que les Romains prient pour qu'il soit délivré des mains de ces hommes, espérant ainsi aller vers eux avec joie et pouvoir poursuivre son voyage jusqu'en Espagne. Nous savons qu'il a été arrêté en Palestine, et qu'après avoir passé deux ans en prison à Césarée, il a été envoyé comme prisonnier à Rome, où il demeura également pendant deux ans, et où se termine son histoire, selon l'Écriture. Il est possible qu'il ait été rendu à la liberté; et je le crois, d'après ce que nous voyons dans les épîtres aux Philippiens et à Philémon (Philippiens 1: 25, 26; Philémon 22). D'après la seconde épître à Timothée aussi, il semblerait qu'il a été délivré de sa captivité et puis repris en Asie. Mais, quant à l'histoire biblique des travaux de l'apôtre, tout est terminé à la fin des Actes, lorsqu'il se trouve prisonnier à Rome. Quant aux pensées de Dieu, telles qu'elles nous sont communiquées dans les Écritures, il est évident que la fin de l'oeuvre de l'apôtre était venue; et il l'a senti: il n'est plus question de l'Espagne, ni de voyage au delà de Rome, mais le Saint Esprit parle de liens et de tribulations, et les pensées de Paul se dirigeaient vers son départ de ce monde.

Les anciens étant venus d'Ephèse et s'étant rendus près de lui (verset 17 et suivants), Paul parle de son ministère comme d'une chose accomplie. Il avait dit aux Romains, peu de temps auparavant, qu'il n'avait plus de sujet qui l'arrêtât dans ce pays, que son ministère y était accompli (Romains 15: 23). Il repasse maintenant, devant les anciens d'Ephèse, son oeuvre en Asie et dans les contrées de l'Asie Mineure; il nous présente le caractère de cette oeuvre et l'effet de son départ: — tout cela rend ce discours très important.

Paul avait servi le Seigneur, dans les larmes et dans les épreuves qui lui étaient arrivées par les embûches des Juifs, dont l'opposition était continuelle et sans conscience. Cela ne l'avait pas empêché de prêcher et d'enseigner en public et dans les maisons tout ce qui pouvait être utile, — la repentance envers Dieu, et la foi en Jésus Christ, vrai état d'une âme amenée

à Dieu. Il n'est pas parlé de l'ordre dans lequel ces deux choses se produisent dans le coeur, bien qu'il y ait quelque chose de pratique dans cet ordre, mais du vrai caractère de la repentance et de la foi. La repentance devait être annoncée au nom du Seigneur Jésus (Luc 24: 47), c'est-à-dire de manière à ce que le nom du Seigneur Jésus fût reconnu afin que les hommes se repentissent. La repentance était fondée sur le terrain de la grâce et de la vérité qui sont venus en Lui; mais la vraie repentance se réalise dans la présence de Dieu et elle n'est pas seulement la douleur ou la honte d'avoir mal fait, ni non plus seulement l'oeuvre de la conscience naturelle.

L'âme réveillée par la grâce se trouve avec les yeux ouverts dans la présence de Dieu: tout est jugé selon cette présence révélée à l'âme; toutes choses sont jugées comme elles apparaissent aux yeux de Dieu. La parole de Dieu est l'oeil de Dieu dans la conscience; — et nous sentons que Dieu a tout vu, et les choses nous apparaissent comme elles sont devant Lui. Nous ne nous excusons pas, nous ne désirons pas nous excuser. L'effet est la confession à Dieu d'une conscience qui se trouve dans sa présence (Hébreux 4: 12, 13), pendant que le coeur renouvelé désire la sainteté, et que l'âme sent sa responsabilité pour tout ce que nous avons fait. Nous justifions Dieu quant à notre condamnation (Luc 7: 29), bien qu'il y ait toujours dans ces cas une certaine confiance dans sa bonté, —!non la paix, mais la confiance; parce que Celui qui est devenu lumière pour l'âme est aussi amour, puisqu'il est les deux choses. Quand il se révèle comme lumière pour nous montrer nos péchés, il le fait dans l'amour en Jésus; et Lui est l'amour. Il ne peut se révéler sans être et lumière et amour pour l'âme, puisqu'il est l'un et l'autre dans sa nature.

Voyez l'histoire de la pécheresse dans Luc 7. La lumière et l'amour de Dieu pénètrent dans son âme; elle ne savait pas encore ce que c'était que d'être pardonnée, mais son coeur avait confiance en Jésus; et en même temps sa conscience était profondément convaincue de péché. Voyez aussi le cas de Pierre, dans Luc 5: 8; celui du fils prodigue, Luc 15: 17-19, et celui du brigand sur la croix, Luc 24. Ainsi la repentance est l'effet de la révélation de Dieu à l'âme, qui alors se connaît. Jusqu'à un certain point, l'âme connaît Dieu comme lumière qui manifeste tout («venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait»); mais, comme amour, le Seigneur inspirait la confiance, bien que la rémission des péchés ne fût pas encore connue. Cette rémission, l'âme la découvre par la foi dans le Christ Jésus; elle apprend que non seulement Jésus est le Christ, mais que par lui les péchés sont pardonnés, puisqu'il est mort pour nos péchés; et si nous recevons la parole de Dieu, nous savons que, pour nous qui croyons en lui, il a porté tous nos péchés en son corps sur le bois. Après avoir fait par lui-même la purification de nos péchés, il s'est assis à la droite de la majesté de Dieu dans le ciel; parce que, par une seule offrande, il a rendus parfaits pour toujours et sans distinction ceux qui sont sanctifiés par cette offrande.

Mais, bien que la foi en l'oeuvre de Christ soit nécessaire pour posséder la paix, la personne du Sauveur reste toujours l'objet de l'affection du coeur, — un Christ qui nous a aimés, qui s'est donné pour nous, un Christ maintenant glorifié à la droite de Dieu, après qu'il a porté nos péchés et qu'il s'est soumis à la mort et à la malédiction pour nous, vivant toujours

pour nous maintenant, et qui reviendra lui-même pour nous chercher et nous rendre parfaitement semblables à lui, dans la gloire. Nous croyons en Lui, et non seulement à l'efficacité de sa mort. Il est notre justice devant Dieu, fait tel par Dieu lui-même; et nous sommes acceptés dans le Bien-aimé, et Jean 17 nous dit que nous sommes aimés par le Père, comme le Fils a été aimé. Si le vrai repentir est dans la présence de Dieu, et regarde à Dieu, la confiance et la paix viennent par le moyen de la foi au Seigneur Jésus Christ. Il a fait la paix par son sang.

Tel était le témoignage de Paul, la vérité de la conscience, la paix, et la connaissance de Dieu par Jésus son Fils, venu en amour, retourné dans le ciel comme homme, après avoir accompli l'oeuvre que son Père lui avait donnée à faire. Telle était la grandeur de la vérité et de la révélation, — et bien semblable aussi l'apôtre dans l'accomplissement de son ministère! Mais ce ministère était près de sa fin. Sans que Paul sût ce qui devait lui arriver, l'Esprit témoignait de ville en ville que des liens et des tribulations l'attendaient; et l'apôtre avertit les saints qui l'entouraient qu'ils ne reverraient plus son visage. Il en prend occasion de parler de l'effet de son départ. Les brebis de Jésus sont en sûreté dans Ses mains; il leur a donné la vie éternelle; elles ne périront pas; nul ne les ravira de sa main. Mais il a aussi établi un temple, une maison ici-bas, de laquelle l'apôtre, par la grâce, était fondateur, selon la volonté de Dieu, comme un sage architecte (1 Corinthiens 3: 10); et, selon une autre image, il a posé un chandelier sur la terre pour éclairer tout autour de lui, et il peut enlever le chandelier.

Il y aura une maison éternelle de Dieu, édiflée par lui-même et par sa puissance souveraine. Christ édifie cette maison, les pierres en sont vivantes, et viennent par la grâce se placer sur cette pierre vivante, qui est Christ lui-même, le Fils du Dieu vivant, et l'édifice croit pour être un temple saint au Seigneur (Matthieu 16: 18; 1 Pierre 2: 4, 5; Ephésiens 2: 11). Contre cette oeuvre du Seigneur, — oeuvre accomplie par la grâce dans le coeur, — les portes de l'enfer ne pourront prévaloir, puisqu'elle est le fruit de la puissance du Seigneur Jésus agissant en grâce. Ce temple n'est pas encore entièrement édifié; il croît. Les âmes y sont introduites par la grâce, et Dieu seul connaît le moment où cette oeuvre de la grâce qui forme l'Assemblée, le corps de Christ, sera complète. (Voyez 2 Pierre 3: 9).

Mais Dieu a voulu former une Assemblée sur la terre. L'oeuvre de Jésus, de laquelle nous avons parlé, se fait ici-bas; mais outre cela, comme nous l'avons vu, par le ministère de Paul, Dieu a formé une Assemblée, un temple sur la terre, confiant l'édification de ce temple aux mains des hommes, et à leur responsabilité. (Voyez 1 Corinthiens 3). Cette Assemblée est maintenant l'habitation de Dieu par l'Esprit, Juifs et gentils étant édifiés ensemble; elle est fondée selon la volonté de Dieu, mais confiée à la responsabilité de l'homme. «Que chacun considère», dit l'apôtre, «comment il édifie dessus». «Car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est posé, lequel est Jésus Christ. Or si quelqu'un édifie sur ce fondement de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, du chaume, l'ouvrage de chacun sera manifeste, car le jour le fera connaître».

Nous trouvons ici trois sortes d'ouvriers: premièrement un vrai chrétien et bon ouvrier, comme Paul; en second lieu, un vrai chrétien et mauvais ouvrier, sauvé, mais dont l'oeuvre

sera brûlée; et enfin, un homme qui cherche à corrompre le temple de Dieu, et à le détruire. L'oeuvre de ce dernier périra, et lui avec elle. Tels sont les hérésiarques, ceux qui, poussés par l'ennemi, veulent corrompre la foi.

Il y avait ainsi des ouvriers de trois sortes aux jours de Paul; mais pendant tout le temps que l'apôtre est resté ici-bas, l'énergie spirituelle qui se trouvait en lui résista au mal et sut le vaincre, comme nous voyons pour l'immoralité qui se trouvait au milieu des Corinthiens, et pour l'oubli de la doctrine de la grâce qui s'introduisait chez les Galates; mais avec le départ de l'apôtre, cette énergie disparaît. Il avait déjà dit (Philippiens 2: 21) que tous cherchaient leurs propres intérêts et non ceux de Jésus Christ, et qu'il ne trouvait aucune âme comme celle de Timothée, animée d'un même sentiment avec lui pour avoir une sincère sollicitude à l'égard de ce qui concernait les chrétiens.

Paul donc dit aux anciens, qu'après son départ il entrerait des loups parmi eux, et que, du milieu des fidèles mêmes, il s'élèverait des hommes pervers pour attirer les disciples après eux (versets 29, 30). Et toujours, jusqu'au temps où Satan sera lié quand le Seigneur viendra pour le faire, il y aura des combats. Depuis le commencement du monde, la première chose que l'homme a toujours faite, c'est de gêner ce que Dieu a établi de bon: d'abord l'homme lui-même; puis dans le monde, après le déluge, Noé s'est enivré et son autorité a été perdue. Ensuite Israël a fait le veau d'or, avant que Moïse descendit de la montagne; Nadab et Abihu ont offert un feu étranger le premier jour après leur consécration, et à cause de cela Aaron n'a jamais pu entrer avec ses vêtements sacerdotaux de gloire dans le sanctuaire intérieur. Salomon aima les femmes étrangères; son royaume a été divisé. Ainsi aussi l'Assemblée étant établie sur la terre, le mal, bientôt après le départ de l'apôtre, a pris le dessus; et de cela Paul avertit les anciens d'Ephèse.

Où étaient les autres apôtres? A Jérusalem; et Pierre, apôtre de la circoncision, se sépare de l'assemblée qui est dispersée à la destruction de Jérusalem. Les principaux apôtres abandonnent à Paul la prédication de l'évangile chez les gentils. (Voyez [Galates 2](#)). Le Seigneur lui-même l'avait appelé à cette oeuvre et le Saint Esprit l'avait expressément désigné pour cela à Antioche. Il ne confie donc pas son ministère aux autres apôtres; et il pense encore moins qu'il puisse avoir des hommes qui lui succèdent dans sa charge. Paul ne connaît pas de successeurs, mais il exhorte les anciens qui étaient là à être fidèles et vigilants, et il les recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, qui, dit-il, est puissante pour continuer à vous édifier et à vous donner l'héritage avec tous les sanctifiés (verset 32). Christ monté, au ciel peut encore donner des évangélistes, des pasteurs, des docteurs, et il les donne; mais l'office, le soin apostolique personnel, a disparu. «Après mon départ», dit l'apôtre. Et c'est un départ sans succession. Cela est triste, certainement, mais cela est vrai; et nous l'avons vu déjà pour tout ce que Dieu a établi au milieu des hommes. Sa grâce continue, les soins fidèles de Christ ne peuvent jamais nous faire défaut. L'Esprit a donné ses instructions pour le temps actuel, comme au commencement; et le Seigneur suffit pour l'état de choses présent: il est fidèle comme pour le passé; mais l'apôtre ne sait rien d'une succession à son apostolat, quand il parle de son absence. Dieu, et la parole de sa grâce, sont pour lui la ressource du peuple de

Dieu. Les chrétiens peuvent se réunir, et Christ sera au milieu d'eux; ils peuvent profiter des dons qu'il accorde et qu'il a promis. Toutes les directions dont nous avons besoin pour discerner et suivre notre chemin se trouvent dans la Parole; mais l'apostolat, comme énergie personnelle qui veille sur l'organisation de l'assemblée, s'en est allé sans succession Vérité solennelle, dont il faut tenir compte!

Mais il ne faut jamais oublier que Christ suffit toujours pour son assemblée; il est fidèle pour en prendre soin; il ne peut manquer ni de force, ni d'amour, ni de fidélité. Ce que nous avons à faire, c'est de compter, et cela du fond du coeur, sur Lui. La puissance divine se manifeste davantage dans Elie et dans Elisée, que dans tous les prophètes aux temps de Jérusalem, depuis les jours de Moïse même. Le Seigneur donne ce qui est nécessaire pour les siens.

La parole de Dieu confirme tristement, mais abondamment, ce que dit l'apôtre ici. Nous rappellerons ces témoignages: ils montrent, non seulement que le mal existait dans la constitution extérieure de l'Eglise, mais qu'il continuerait jusqu'à ce que le Seigneur vînt en jugement. Mais examinons ce que dit la parole de Dieu.

Jude déclare qu'il était déjà nécessaire de leur écrire, pour les exhorter à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints, parce qu'il s'était glissé certains hommes qui tournaient la grâce de notre Dieu en dissolution; ceux-ci corrompaient l'assemblée, du dedans; et, chose très remarquable, l'apôtre déclare aussi que ceux-ci étaient ceux (c'est-à-dire la classe de personnes) que le Seigneur trouverait comme objet de son jugement, quand il viendrait avec ses saintes myriades. La corruption, qui avait commencé dès le temps des apôtres, devait continuer jusqu'à la venue du Seigneur; c'est-à-dire la corruption intérieure. Mais ce n'est pas tout; le mal s'est développé d'un autre côté, comme nous le voyons dans les épîtres de Jean. Quelques-uns ont abandonné le christianisme ouvertement (1 Jean 2: 18). «Jeunes enfants, c'est la dernière heure, et comme vous avez entendu que l'antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous connaissons que c'est la dernière heure; ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres».

Nous voyons ainsi que, quoique Jean ait survécu à Paul bien des années, il est certain qu'il a pris soin des assemblées, au moins dans l'Asie Mineure, demeurant, comme cela est dit, à Ephèse. Mais la dernière heure était venue; la présence de ces antichrists, et l'apostasie de plusieurs le montraient. Si on demande pourquoi Dieu attend aussi longtemps avant d'exécuter le jugement, la réponse se trouve dans 2 Pierre 3: 9: «Le Seigneur ne tarde pas pour ce qui concerne la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement; mais il est patient envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance». Pour le Seigneur mille ans sont comme un jour. Déjà du temps des Juifs, le jugement avait été prononcé, huit cents ans avant d'être exécuté (Esaïe 6), alors qu'ils ont finalement rejeté le Fils de Dieu humilié et aussi glorifié.

L'époque de cette chute de l'assemblée sur la terre est déterminée par l'époque de la mort de l'apôtre Paul, selon sa propre expression: «après mon départ». Sans doute, la

corruption est allée en augmentant, et rapidement; le mystère d'iniquité agissait déjà pendant la vie de l'apôtre, mais sa force spirituelle savait lui résister. Une fois Paul parti, le mal alla toujours en augmentant, sans empêchement, excepté la grâce de Dieu envers chacun individuellement, et les châtiments par lesquels Dieu arrêtait la descente fatale vers la ruine et la corruption. Le témoignage de Dieu, bien que mis sous un boisseau, n'a jamais été interrompu; et Dieu, de temps en temps, a suscité un témoignage au milieu des ténèbres, témoignage faible peut-être, mais vrai, et il a délivré de grands pays d'une corruption ouverte, aux jours de la réforme. Mais nous avons vu que le mal introduit au temps où écrivait Jude, doit continuer jusqu'au jugement.

Cette solennelle et humiliante vérité est confirmée par d'autres passages. L'assemblée n'est plus restaurée. Non seulement Jean a dit que la dernière heure était venue, mais que la présence des antichrists en était le signe. Or l'antichrist sera détruit par la venue du Seigneur. Paul nous révèle que l'apostasie qui commençait à se montrer au temps de Jean, serait arrivée à son plein développement à la fin des temps, et que l'antichrist même serait manifesté, celui dont la venue serait selon la puissance de Satan et que le Seigneur détruirait quand il viendrait dans sa gloire. Le mystère d'iniquité opérait déjà, pendant que l'apôtre vivait encore, de manière que le progrès du mal serait continu depuis cette époque, jusqu'à ce que le Seigneur fût là, comme le Seigneur dit que les divisions croîtraient jusqu'à la moisson.

Nous apprenons donc que la mort de Paul est le moment depuis lequel nous devons compter la prépondérance du mal; je dis prépondérance, puisque le mal opérait déjà, mais Paul résistait avec la force de l'Esprit. Nous voyons de plus, que ce mal irait en augmentant jusqu'à ce que Christ revînt, et que, dans les derniers jours, des temps difficiles surviendraient, dans lesquels il y aurait la forme de la piété sans sa force. Puis, dans la seconde épître à Timothée, chapitre 3, l'apôtre nous présente, comme ici, la parole de Dieu comme ce qui est nécessaire et suffisant pour rendre l'homme de Dieu parfait, et accompli pour toute bonne oeuvre. Cette vérité est fortement confirmée par ce que nous lisons dans les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse, où le chrétien qui a des oreilles est appelé à écouter, non ce que dit l'Eglise, mais ce que l'Esprit dit à l'Eglise, ces paroles de l'Esprit dans lesquelles nous trouvons le jugement prononcé par Jésus Christ sur l'état de l'Eglise.

Ajoutons que c'est une chose d'être soumis à la discipline, c'est-à-dire au jugement pratique d'une assemblée, à l'égard des torts qu'on a pu avoir ou d'autre chose, et une autre chose de vouloir que l'autorité de l'assemblée soit la sûreté perpétuelle de la foi, alors que nous sommes appelés à juger de l'état de l'Eglise, par les paroles de Christ et de l'Esprit. De fait, l'assemblée universelle, la chrétienté, est corrompue et divisée, et elle ne peut, même comme instrument dans les mains de Dieu, assurer le maintien de la vérité. La soumission à la parole de Dieu, elle seule, peut le faire.

Pour montrer jusqu'où l'église primitive s'est éloignée de la vérité, je rappellerai ce qu'enseignait un livre lu dans l'Assemblée, cinquante ans après la mort de Jean, un livre cité comme faisant partie des Ecritures inspirées, par un des meilleurs pères de l'église primitive, et estimé comme inspiré par un autre père, moins orthodoxe, il est vrai.

L'auteur du livre, avec la prétention que ce qu'il donnait était une révélation, dit: Un homme possédait une vigne; il commande à son serviteur d'en tailler les ceps. Le serviteur, très fidèle, fait ce qui lui est confié, mais de plus, par amour pour son maître, il enlève toutes les mauvaises herbes de la vigne. Le maître, très content de son serviteur, confère avec son fils et avec ses amis au sujet de ce qu'il conviendrait de faire pour ce fidèle serviteur; et l'on décide de le faire héritier avec le fils. Or le maître, c'est Dieu, le fils c'est le Saint Esprit, les amis sont les anges, et le serviteur c'est Christ: et Dieu l'avait placé pour établir le clergé, afin de soutenir les fidèles; mais il a fait beaucoup plus que ce que Dieu lui avait dit de faire, — il a ôté les péchés. Ainsi ce serait selon une délibération de Dieu avec le Saint Esprit et avec les anges, cohéritiers du Saint Esprit, lequel est fils et héritier de Dieu!

Voilà ce qu'on a lu dans les églises, ce qui a été écrit par le frère du pape Pie et ce qu'on prétend être inspiré de Dieu, et cela cent cinquante ans après la naissance de Christ! La prétendue sainteté de l'église extérieure n'était pas meilleure, d'après le témoignage de ce même livre qui se lisait dans les églises: ce qui nous est rapporté, comme sainteté, dans les visions d'Herma, ne peut être transcrit dans ces lignes.

Selon le témoignage de l'apôtre, le mal donc, après son départ, prévaudrait, actif au dedans et au dehors. Paul ne dit rien de la nomination de successeurs pour les anciens, non plus que d'un successeur pour lui-même. Il insiste sur la fidélité de ceux qui étaient là, et que le Saint Esprit avait fait évêques (*car évêque et ancien* était un seul et même office); il les recommande à Dieu et à la parole de sa grâce qui est suffisante pour les édifier. De fait, la Parole ne donne aucun moyen pour continuer l'organisation de l'assemblée. On se trompe sur cette question. Les chrétiens attendaient la venue du Seigneur; ils attendaient le Seigneur lui-même. (Voyez la parabole du serviteur Matthieu 24, et celles des vierges, et des talents, Matthieu 25). Mais les apôtres laissent supposer par anticipation que cette venue pourrait être retardée pour longtemps, bien au delà de la vie de ceux qui existaient alors. Les mêmes vierges qui se sont endormies sont celles qui se sont réveillées; les serviteurs qui ont reçu les talents, sont les mêmes qui se trouvent à la venue de leur Seigneur. Paul dit: «Nous les vivants qui demeurons» (1 Thessaloniens 4) jusqu'à la venue du Seigneur. On ne savait pas quand aurait lieu cette venue, mais on l'attendait toujours (Luc 12: 36, etc.). Ce qui a produit la ruine morale de l'Assemblée, c'est qu'elle a cessé d'attendre le Seigneur, et qu'elle a dit: Mon Seigneur tarde à venir (Matthieu 24: 49). Alors ils se mirent à battre ceux qui étaient esclaves avec eux, et à manger et à boire avec les ivrognes. La hiérarchie a été établie, la mondanité a envahi l'assemblée, et celle-ci a fait alliance avec le monde.

L'apôtre (verset 33 et suivants) rappelle sa fidélité, et comment il avait été en exemple aux anciens, travaillant de ses propres mains, car «c'est plus heureux de donner que de recevoir». Et ayant dit cela, il s'agenouilla et pria avec tous les anciens. Ceux-ci pleuraient et le couvraient de baisers, étant surtout peinés de la parole qu'il avait dite, qu'ils ne verraient plus son visage. Et ils l'accompagnèrent jusqu'au navire. Solennel départ, terme de l'oeuvre publique de l'apôtre: il parle lui-même de cette oeuvre comme d'une oeuvre achevée, et il annonce que, dorénavant, par suite de son absence, le mal prévaudra dans l'assemblée

extérieure de Dieu sur la terre, mais il assure en même temps aux fidèles, que Dieu et la parole de sa grâce suffiront pour les édifier et leur donner un héritage avec tous les sanctifiés. Cela était certain; la puissance de Christ l'assurait; mais l'église extérieure, la chrétienté, serait corrompue, ayant abandonné l'attente de la venue du Seigneur.

Paul, nous l'avons vu, enseigne la même vérité en 2 Timothée 3, et Jean nous annonce que la dernière heure était déjà venue. La patience de Dieu continue à accomplir l'oeuvre de la grâce; Christ à donner les dons nécessaires pour la perfection des saints, et pour édifier l'assemblée, bien que notre froideur éteigne beaucoup l'Esprit; et cela continuera jusqu'à la fin du rassemblement des saints; mais la chrétienté a mûri dans le mal annoncé par les apôtres, mal qui a commencé aux temps des apôtres, et qui était déjà suffisamment mûr au temps de Jean, le dernier des apôtres, puisqu'il dit que c'étaient déjà les derniers temps. Espérons que le cri: «Voici l'Epoux, allons à sa rencontre», a déjà commencé à retentir, et que beaucoup de coeurs y répondront, réveillés pour allumer leurs lampes. Que le Seigneur ajoute tous les jours à leur nombre.

Chapitre 21

De Milet, Paul part pour Jérusalem. Il n'arrive rien d'important dans ce voyage, jusqu'à l'arrivée de l'apôtre à Tyr. Ici, il trouve des disciples qui lui disent de ne pas monter à Jérusalem, et ils le lui disent «par l'Esprit», comme nous avons déjà vu plus haut en passant. Lui dire par l'Esprit de ne pas monter, c'est plus que dire simplement, que des liens et des tribulations l'attendaient. Mais Paul se sentait lié dans son esprit; et je ne doute pas que la main du Seigneur le conduisait, bien que ce ne fût pas la libre action du Saint Esprit dans son coeur qui le conduisait pour l'oeuvre du Seigneur. Il ne faisait pas cette oeuvre: il allait à Jérusalem avec l'argent des Grecs, pour les pauvres d'entre les saints qui demeuraient dans cette ville, — oeuvre bonne et chrétienne, mais qui n'était pas l'oeuvre apostolique de l'évangile. — Paul ne pouvait pas, comme apôtre, rendre témoignage à Jérusalem; le Seigneur le lui avait dit. Il a bien rendu un témoignage comme prisonnier; et le Seigneur a été avec lui et l'a envoyé aussi vers ceux qui, comme les rois et les gouverneurs, n'auraient autrement pas entendu l'évangile.

Paul, il est vrai, a marché de loin sur les traces du Seigneur, ayant été rejeté par les Juifs, et livré par eux aux gentils pour être mis à mort; mais son oeuvre libre, comme apôtre des gentils, était terminée: c'est ainsi du moins que l'histoire nous en est racontée dans la Parole. Nous avons vu qu'il y a une certaine différence entre: «Ils lui dirent par l'Esprit», et: «l'Esprit Saint dit». Si l'Esprit lui-même avait dit qu'il ne montât pas, c'eût été, pour Paul, une désobéissance de persévérer dans son projet; mais il semble qu'ici c'était plutôt un avertissement donné par l'Esprit, pour qu'il ne montât pas à Jérusalem. C'était, sans doute, beaucoup plus que de dire que des liens et de la tribulation l'attendaient; c'était un avertissement solennel de l'Esprit par la bouche des frères; c'était bien plus que d'être «lié dans son esprit». Mais cet avertissement a été négligé par l'apôtre. Paul se sentait comme forcé d'aller à Jérusalem. La providence de Dieu, et aussi sa grâce, se manifestent envers lui dans cette occasion; mais néanmoins il est conduit par l'état de son âme, par cette providence,

comme une victime, non pour prêcher le salut aux âmes perdues, afin qu'elles soient sauvées, mais pour rendre un témoignage au Seigneur en face de la mort. Dans un témoignage pareil, Paul répond pour lui-même, et ainsi pour le Seigneur, mais il ne cherchait pas les âmes. Il ne fait rien qui soit mauvais, mais il n'agit pas dans la puissance du Saint Esprit. Le Seigneur lui-même était son tout; cela n'était pas changé, et les circonstances de ces dernières années de sa vie, ressemblent à celles dans lesquelles le Seigneur s'est trouvé à Jérusalem; mais, dans le Seigneur, nous voyons la perfection dans l'homme; en Paul, la grâce de Dieu avec l'homme, mais l'homme dans son imperfection, bien que fidèle et béni. Le Seigneur va comme un agneau muet devant celui qui le tond; il n'a pas ouvert sa bouche, il n'a pas répondu à ses accusateurs. Paul, par contre, déclare qu'il était Romain; il soulève un tumulte dans le conseil, en disant qu'il était pharisien. Qu'il fût Romain et aussi pharisien, comme Juif, cela était vrai, mais où est le témoignage dans ces actes mondains? Christ a été condamné uniquement pour le témoignage qu'il a rendu à la vérité, à Lui-même, devant les Juifs et devant Pilate, quoique celui-ci l'ait reconnu parfaitement innocent. Paul est rejeté par les Juifs et livré aux gentils, comme Christ, et condamné par eux bien que pas mis à mort; mais Christ est condamné pour sa propre perfection divine, par jalousie et par haine contre Dieu manifesté en amour, tandis que Paul est condamné par l'inimitié des Juifs contre les gentils.

L'apôtre suit le Seigneur, mais il le suit de loin. Honorons de tout notre coeur cet apôtre si fidèle et si béni; reconnaissons la puissance de l'Esprit dans son oeuvre parmi les gentils. Mais il n'est pas venu à Jérusalem pour chercher les gentils, ni pour rendre témoignage aux Juifs. Le Seigneur lui avait dit: «Ils ne recevront pas ton témoignage». Et c'est précisément quand il rappelle aux Juifs ces paroles du Seigneur, que leur fureur éclate. Du reste, Christ était l'objet du témoignage; et quoique Paul ait fait une bonne confession, il n'était que témoin, un témoin honoré et suivant le Seigneur de loin.

Poursuivons maintenant la triste histoire de la fin de la vie de l'apôtre. A Tyr, lui et ses compagnons jouissent encore de la simplicité et de l'affection chrétienne: accompagnés de tous les frères de Tyr, ils s'en vont ensuite au bord de la mer; et là, ils se mettent à genoux sur le rivage, et ils prient ensemble; puis ils s'embrassent. Paul et ceux qui étaient avec lui montent sur le navire, et les autres retournent chez eux. L'apôtre quitte pour toujours le champ béni par ses fidèles travaux. (Il est bien possible, et même probable, qu'il a été délivré de sa captivité à Rome, et qu'il a recommencé son oeuvre, mais nous n'en avons pas le récit dans la Bible). Arrivé à Césarée (verset 8), il descend du navire, et il demeure chez l'évangéliste Philippe, dont nous avons déjà lu l'histoire, au chapitre 8, en Samarie, et avec le trésorier de la reine Candace. Un prophète de Jérusalem vient chez Philippe, annonçant encore une fois que des liens attendaient Paul à Jérusalem. C'est en vain, Paul déclarant qu'il était prêt à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus. Alors les frères se turent, disant: «Que la volonté du Seigneur soit faite!» (verset 14).

Il faut distinguer ici entre le service de l'apôtre, dans lequel il était ministre de Dieu même et gardé par le Saint Esprit, alors que ses paroles étaient les paroles de l'Esprit par sa bouche, — et sa marche individuelle, quand il se trouvait dans un milieu où il n'était pas appelé à

accomplir l'oeuvre à lui confiée. Cette différence faite, remarquez celle qu'il y a entre le chemin du Seigneur et celui de l'apôtre, quelque fidèle qu'il fût. Le Seigneur, quand il apprend que Lazare est malade, reste tranquillement encore deux jours au lieu où il était; puis, le moment voulu de Dieu étant arrivé, il monte à Jérusalem pour accomplir la volonté de son Père. Les disciples étonnés lui rappellent que la mort l'attend dans cette ville; ils l'avertissent, disant: «Tu y vas de nouveau?» Mais la volonté de Dieu était claire pour le Seigneur, et ainsi aussi tout son chemin tracé; c'est pourquoi il répond: «N'y a-t-il pas douze heures au jour? Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas, parce qu'il voit la lumière de ce monde». Tout est calme, tout est vie, tout est dans la lumière du jour divin pour son coeur. Le Sauveur, — l'objet du témoignage, — est parfait en Lui-même. Les apôtres, quelque grands et fidèles qu'ils fussent, n'étaient que des témoins de sa perfection et de sa gloire. En eux-mêmes, quelque merveilleusement qu'ils fussent bénis, ils n'étaient que des hommes comme les autres. Paul a dû blâmer ouvertement Pierre, et se séparer de Barnabas. Ici, conduit par la main de Dieu et fortifié par sa grâce, il est amené, lié dans son esprit à traverser personnellement les circonstances qui mettaient à l'épreuve l'état de son âme, et mettaient fin à sa carrière publique.

Paul monte donc à Jérusalem, averti de ce qui devait arriver; et n'écoutant pas les divers avertissement de l'Esprit ou y résistant, il est accompagné des frères qui étaient avec lui et d'un ancien disciple Mnason — chez lequel il devait loger. Arrivé à Jérusalem, les disciples le reçurent avec joie (verset 17); c'est ici que commence l'histoire de cette soumission aux suggestions des hommes, et aux coutumes des Juifs, qui se termine par sa captivité à Rome. Mais l'apôtre se soumet à ces coutumes et à ces cérémonies juives, non pour attirer les Juifs à l'évangile en travaillant pour le Seigneur, mais il le fait, persuadé par les anciens et par Jacques, pour montrer qu'il est lui-même un bon Juif, fidèle à la loi, et aux coutumes des Juifs. Et c'est précisément cela qui l'a livré aux mains des Juifs hostiles, puis des gentils. Jésus, au contraire, dans la dignité de sa perfection, étant assis dans le temple pour enseigner la foule, toutes les classes des Juifs viennent pour l'éprouver, mais tous sont jugés; tous sont réduits au silence par la patience divine du Sauveur, et ils n'osent plus lui faire aucune question. Puis le Seigneur est condamné, comme nous l'avons dit, pour le témoignage qu'il a rendu à la vérité.

Arrivés à Jérusalem, Paul et ses compagnons se réunirent avec les anciens chez Jacques; et ceux-ci, pour conserver la réputation de leur religion (attachés comme ils l'étaient au judaïsme) auprès des Juifs chrétiens, et lier le christianisme à ce judaïsme, conseillent à Paul de donner satisfaction aux préjugés des Juifs croyants, en se purifiant selon leurs coutumes, et en offrant des sacrifices dans le temple, pour être ainsi un bon Juif à leurs yeux. Paul accepte la proposition, et nous voyons l'étrange spectacle de l'apôtre offrant des sacrifices, comme si tout cela n'avait pas été aboli par la mort du Seigneur. Il ne supporte pas les Juifs qui n'étaient pas délivrés de leurs habitudes, ni ne les gagne. Dieu usait encore de patience envers eux; mais Paul, selon le voeu des anciens, accède volontairement à accomplir ces cérémonies

juives: étant à Jérusalem, après avoir été averti par l'Esprit qu'il ne devait pas y monter, que pouvait-il faire?

Souvenons-nous que, si nous sommes chassés, pour le nom du Seigneur, d'un lieu où nous étions placés sous l'autorité qui nous gouverne, nous ne devons pas rentrer là pour ne pas nous trouver dans la position de laquelle nous avons été chassés. La relation a été brisée par l'autorité même; et, si nous l'avons quittée selon la volonté de Dieu, — en y rentrant, nous nous plaçons de nouveau sous l'autorité abandonnée. Or, si elle est opposée à l'autorité du Seigneur Jésus, qui nous avait amenés, après avoir été délivrés de l'autorité que nous avons quittée, nous rétablissons sur nous cette autorité qui était détruite; il y a ainsi conflit entre l'autorité de Christ sur nous, et l'autorité que nous avons quittée.

Il est impossible de bien marcher ainsi. Nous étions libres sous l'autorité de Christ, libres pour faire sa volonté, et nous nous sommes replacés sous l'autorité qui prohibe l'obéissance à Christ. Supposez, par exemple, un fils (ou une fille) qui soit chassé de la maison paternelle pour le nom du Seigneur: par cet acte même, les parents ont renoncé à leur autorité. Si ce fils rentre sous le toit paternel pour y habiter, il se place sous l'autorité paternelle, et que fera-t-il quand ses parents s'opposeront à sa fidélité envers Christ? Il est sans puissance, et, de plus, il a perdu sa liberté, replaçant sur lui-même cette autorité qui s'oppose à l'autorité de Christ; il a donc renoncé à cette dernière pour relever celle qui s'oppose à Christ.

Remarquez encore la force des anciennes habitudes. Pour nous, il est clair comme le jour que les sacrifices des Juifs ne sont rien, et que le précieux sacrifice de Christ les a entièrement abolis. Mais ici, nous voyons toute la multitude des chrétiens à Jérusalem zélée pour la loi, offrant des sacrifices; les principaux d'entre eux conseillant à Paul d'en offrir, et lui se prêtant à leur vœu. Souvenons-nous aussi, que la soumission à ces habitudes a mis fin au témoignage public de Paul. Mais rappelons-nous en même temps toujours, en poursuivant l'histoire de Paul, son oeuvre, ses travaux, et la bénédiction qui l'a accompagnée. Dans cette soumission aux cérémonies juives, Paul n'est pas conduit par l'Esprit; il suit le conseil des anciens, sa position est la leur: ils tenaient fermement à la loi. Paul fait ce qu'ils veulent; il se joint à quatre hommes qui avaient fait un vœu; il se rend avec eux au temple pour annoncer les jours de leur purification et l'époque à laquelle l'offrande serait présentée pour chacun d'eux (verset 26).

Mais avant que les sept jours soient accomplis, quelques Juifs d'Asie reconnaissent Paul et excitent le peuple contre lui, criant que c'était ici l'homme qui, partout, enseignait tout le monde contre la loi de Moïse, et que même il avait profané le temple. Toute la ville est en émoi; il se fait un rassemblement de peuple; la foule, ayant saisi Paul, se met à l'outrager et à le battre, l'ayant traîné hors du temple, dont aussitôt les portes furent fermées. Pendant ce temps, le chiliarque ayant appris que tout Jérusalem était en confusion, accourt et délivre Paul de la main des Juifs. Tel est, quant aux Juifs, le résultat de l'effort fait par Paul pour s'accommoder aux superstitions d'autrui, et non pour gagner les âmes: pour ne pas offenser les Juifs, il persuadait les chrétiens superstitieux qu'il marchait comme eux, les confirmant, s'il réussissait, dans leurs ténèbres!

Ici nous pensons de nouveau au Seigneur toujours parfait, et nous sentons la différence entre sa marche et celle de Paul. Paul est saisi par les Juifs ameutés; Christ, quand la troupe de soldats arrive, se livre volontairement, disant: «Qui cherchez-vous? Je vous ai dit que c'est moi; si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci».

Certainement, ce n'est pas pour rabaisser l'ouvrier béni du Seigneur, sans égal dans ses travaux, ravi dans le troisième ciel, que je fais ressortir ici la différence de la marche de Paul et de la marche du Seigneur, mais afin que nous réalisons la perfection unique du Sauveur, témoin de la grâce de Dieu dans son ministère, de la perfection divine dans l'homme, — toujours, mais spécialement dans son dernier séjour à Jérusalem, alors que cette perfection a été éprouvée jusqu'au fond; elle brillait d'autant plus qu'elle était plus éprouvée, et rien n'a manqué à l'épreuve!

Chapitre 22

Le chiliarque ayant permis à Paul de parler au peuple, l'apôtre raconte sa conversion, puis ce qui démontrait en Paul sa soumission aux superstitions des chrétiens juifs. C'était l'amabilité, la grâce, et la condescendance envers ses frères juifs, mais ce n'était ni la direction, ni la puissance du Saint Esprit. La position de Paul était fautive, et dans une fautive position on ne peut bien agir; et, quoique la grâce de Dieu puisse supporter et soutenir celui qui s'y trouve, le Saint Esprit ne peut agir librement dans sa puissance par son moyen. S'il agit dans sa souveraineté, l'instrument est semblable à Samson aveugle, et la force qu'il exerce est la fin de sa carrière et de ses ennemis. On peut voir clairement, dans Paul, l'absence de cette puissance. La grâce du Seigneur était toujours là; mais ce que Paul a fait dans le temple était l'effet des conseils des anciens, et non la direction de l'Esprit.

Le capitaine donc lui permet de parler au peuple; et comme il leur parlait dans leur propre langue, ils l'écoutèrent en silence, tandis qu'il racontait l'histoire de sa conversion, de la révélation qu'il avait eue de la gloire de Christ, et aussi celle qu'avait eue Ananias, Juif honorable. Mais quand il en vient au point principal du moment, la fureur du peuple éclate avec une violence, que la présence du capitaine et des soldats ne peut pas contenir: «Je t'enverrai loin vers les nations...» Alors ils élevèrent la voix, disant: «Ote de la terre un tel homme». C'était précisément ce que lui avait annoncé le Seigneur (verset 18): «Ils ne recevront pas ton témoignage à mon égard». Mais alors que faisait donc Paul à Jérusalem? La parole qui l'avait éloigné de cette ville pour son oeuvre glorieuse, est accomplie pour la ruine de son activité quand il y rentre et qu'il se fait de nouveau Juif, lié par la loi.

Paul est condamné, comme Jésus, pour la vérité de sa mission; mais, dans son cas, c'est dans une position qui contredit sa mission même. Toutefois les Juifs comblent leur péché, rejetant la grâce envers les gentils. Mais la parole qui a soulevé le tumulte est devenue l'occasion de l'emprisonnement de Paul par les Romains: elle était la preuve qu'il n'avait rien à faire à Jérusalem comme apôtre. Il aimait beaucoup son peuple; c'est pour cela qu'il est revenu à Jérusalem, comme lorsque les paroles citées plus haut lui furent dites. Il avait raisonné avec le Seigneur; il eut voulu rendre témoignage à Jérusalem; mais le Seigneur lui dit:

Non, «je t'enverrai vers les nations». Paul s'excuse, sans doute, auprès des Juifs; mais quelle nécessité y avait-il pour lui de dire aux Juifs, à Jérusalem, que le Seigneur l'avait envoyé, s'ils ne devaient pas recevoir son témoignage? Toutefois ce discours est le point capital de cette histoire, duquel tout dépend.

L'apôtre se justifie aux yeux des Juifs; il déclare qu'il avait, comme eux-mêmes, persécuté les chrétiens jusqu'à la mort: les sacrificateurs et toute l'assemblée des anciens en étaient témoins. Puis il raconte comment tout avait été changé par l'apparition en gloire du Seigneur, qui lui avait dit être Jésus qu'il persécutait; car, en persécutant les chrétiens, il persécutait le Seigneur lui-même. Il dit comment Ananias, Juif pieux, lui avait été envoyé. Tout cela fut toléré; mais quand l'apôtre vient à parler d'une mission aux gentils, les Juifs entrent en fureur. Ils comblent leur péché: «Nous empêchant», dit-il, «de parler aux nations, pour combler ainsi toujours la mesure de leurs péchés; mais la colère est venue sur eux au dernier terme» (1 Thessaloniens 2: 16).

Il y a trois degrés dans le péché des Juifs: d'abord, ils ont crucifié le Seigneur de gloire: ils étaient coupables des dix mille talents. Mais Christ intercède pour eux sur la croix, et l'Esprit Saint répond à cette prière par la bouche de Pierre, dans le troisième chapitre des Actes, déchirant que s'ils se repentaient de ce péché, Jésus reviendrait. Alors ils ont fermé la bouche à Pierre; puis ils ont lapidé Etienne qui rendait témoignage à la gloire du Fils de l'homme à la droite de Dieu. Et c'est ici le second degré du péché des Juifs: ils n'ont pas voulu croire à un Sauveur glorifié, quand l'Esprit lui rend témoignage. Tout cela est arrivé au milieu des Juifs. Paul était envoyé aux gentils, mais les Juifs ne voulaient pas la grâce. Ils auraient bien voulu jouir des promesses faites à Israël, quoiqu'ils eussent rejeté Celui dans lequel s'accomplissaient les promesses; mais avoir compassion de leur compagnon de service, ils ne voulaient pas même y penser. C'est là le comble; tout est fini; alors la dette des dix mille talents pèse sur eux. Jérusalem ne veut pas la grâce pour elle-même, et elle ne veut pas la laisser à d'autres; le jugement tombera sur elle. La patience de Dieu, sa longue patience, a trouvé sa fin dans des coeurs qui ne veulent pas se soumettre à la grâce parfaite de Dieu. Cependant le jugement de Dieu n'est prononcé qu'à Rome (Actes des Apôtres 28), ce jugement annoncé par le prophète huit cents ans auparavant (Esaïe 6), mais que Dieu, dans sa patience, n'a exécuté que lorsque le peuple s'opposa formellement à sa grâce.

Le jugement ne pouvait pas ne pas être exécuté. Christ, dans son humiliation, avait agi avec la puissance de Dieu; puis, Christ ayant été glorifié, le Saint Esprit a été envoyé ici-bas, et Paul a été suscité pour porter l'évangile aux gentils. Tout ayant été rejeté, il ne reste plus que le jugement. Le mystère de l'union des Juifs et des gentils en un même corps, fut annoncé par Paul, ce point qui constituait vraiment le progrès de son témoignage. La grâce elle-même a été refusée. Dieu a permis le voyage de Paul à Jérusalem, afin que tout fût terminé. La grâce continue toujours, même pendant la période de sa captivité à Rome; et le mystère même est pleinement développé par lui dans les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens; puis, dans l'épître aux Philippiens, il nous a donné le vrai caractère chrétien, la chute pratique de

l'économie (*), et la supériorité de la foi sur toutes les circonstances. Dans la seconde épître à Timothée, le chemin du chrétien fidèle au milieu de la ruine est clairement enseigné.

(*) Philippiens 2: 21.

Remarquons encore ici quelques particularités du discours de l'apôtre. Le Seigneur s'appelle encore «Jésus de Nazareth». Il était pourtant déjà glorifié; mais cela le fait resplendir d'une lumière plus brillante que celle du soleil: il est toujours cet homme humble et doux, qui a appris les douleurs humaines au milieu des hommes. Lui pense aux autres; il estime tous les chrétiens comme une partie de Lui-même: «Je suis Jésus de Nazareth, que tu persécutes» vérité infiniment précieuse!

Nous trouvons ensuite la même liberté en Paul, que nous avons vue dans Ananias; il raisonne avec le Seigneur (verset 18-21), disant que plus qu'aucun autre il était propre pour rendre témoignage à Jérusalem, ce qui rend évidente sa sincérité. Nous pouvons découvrir ici encore la sagesse du Seigneur; c'est un témoignage qu'il rend contre sa présence à Jérusalem. Nous voyons aussi ce que c'est qu'une conscience rendue parfaite par la grâce et par le sang de Christ! Paul rappelle à Christ tous ses péchés, et sa haine contre le nom du Seigneur, cette haine qui s'était trouvée dans son cœur au commencement; il lui dit comment il avait persécuté les membres de Christ, et pris part à la mort d'Etienne; et il présente tout cela au Seigneur comme un motif pour la mission qu'il voulait remplir envers les Juifs. Mais sa conscience était pure maintenant.

Je crois que nous avons parlé d'une légère difficulté que présentent ici ces paroles; mais je ne veux pas fatiguer mes lecteurs en les répétant. Les compagnons de Paul ont vu la lumière, mais ils n'ont pas entendu la voix de Celui qui parlait avec Paul. Au chapitre 9, ils ont bien entendu la voix, mais ils n'ont vu personne. Ils n'ont pas vu le Seigneur, ils n'ont pas entendu ses paroles, mais ils ont vu une lumière glorieuse, et entendu une voix sans distinguer les paroles. C'est justement cela qu'il fallait: les compagnons de Paul étaient les témoins irrécusables que la vision était vraie et réelle, mais la communication était pour Paul seul. Paul seul a vu le Seigneur (Actes des Apôtres 22: 14, 15), parce qu'il devait être enseigné par Lui et rendre témoignage comme témoin oculaire qu'il l'avait vu.

Inquiet de la violence de la foule, le capitaine veut que Paul soit conduit dans la forteresse (verset 23 et suivants), disant qu'on le mit à la question par le fouet; mais Paul, déjà étendu avec des courroies, use de ses droits comme citoyen romain. Il n'était pas permis de lier ni de fouetter un citoyen romain. Paul n'est donc pas fouetté; et le jour suivant, délivré de ses liens, il est conduit devant le sanhédrin, afin qu'on sût de quoi il était accusé. Paul qui, peu de temps auparavant, s'était présenté comme Juif pour se soustraire aux conséquences des préjugés des chrétiens judaïsants, se déclare Romain pour éviter une punition injuste de la part des gentils. Ce n'était pas un péché; Paul était bien citoyen romain; mais où est la puissance de l'Esprit? — Où, en même temps, est le chrétien qui ne ferait pas de même?

Chapitre 23

Conduit devant le conseil, Paul commence par déclarer son innocence. Le souverain sacrificateur commande à ceux qui étaient près de lui de le frapper sur la bouche. C'était là une violence évidente, qui toutefois n'était pas causée par un témoignage rendu à Christ, mais par la justification que l'apôtre faisait de lui-même. Paul répond par un outrage, appelant le souverain sacrificateur: «Paroi blanchie». Sans doute, le souverain sacrificateur l'avait mérité; mais on ne retrouve pas ici la douceur de Christ. Paul réprimandé, reconnaît sa faute, mais la manière dont il s'excuse, nous fait sentir l'absence chez lui de puissance et de la connaissance de l'Esprit Saint. «Je ne savais pas», dit-il. L'Esprit Saint ne dit pas ainsi. Tout est vrai; mais on ne trouve pas ici l'énergie de l'Esprit de Dieu. De plus, Paul est, dans ce moment, non seulement Juif et Romain, mais il est encore pharisien. Il ne regarde plus cela comme une perte, des ordures, mais c'est de nouveau un gain!

Malgré tout, Dieu fait tourner cela à la délivrance de Paul d'entre les mains des Juifs. Ceux-ci, remplis de fureur pour leurs opinions, et de colère les uns contre les autres, se disputent entre eux, et la discussion devenant tumultueuse, le capitaine ordonne aux soldats d'enlever Paul du milieu d'eux, craignant qu'il ne fût mis en pièces. Placé maintenant entre les mains des gentils, il est conduit par les soldats dans la forteresse. Nous trouvons ici la grâce parfaite de Dieu, qui fait traverser à son fidèle serviteur de douloureuses circonstances, avec, la conscience qu'il souffrait pour le témoignage de Dieu. Quant à Jérusalem tout était fini; et le Seigneur, qui savait que l'apôtre devait aller à Rome, se présente à lui la nuit suivante en disant: «Paul, aie bon courage, car comme tu as rendu témoignage des choses qui me regardent, à Jérusalem, il faut aussi que tu rendes témoignage à Rome». Quelle grâce! Le Seigneur encourage son serviteur. Il est possible que sa position ne fût pas l'effet de l'action puissante de l'Esprit; néanmoins, il aurait été en péril, s'il n'avait pas attiré la haine des Juifs, par sa fidélité.

La croix, la grâce envers les gentils, avaient fait de lui l'objet de l'inimitié de ce peuple. Il avait confessé le Christ glorieux qui s'était révélé à lui sur le chemin de Damas et déclaré sa mission pour porter le nom du Christ Sauveur parmi les gentils. Le Seigneur ne lui rappelle pas les fautes qu'il avait commises, mais il se souvient de sa fidélité; il l'encourage, et lui fait comprendre que, quoiqu'il en soit, il était entre ses mains et protégé par Lui (et cela était d'autant plus nécessaire que Paul était prisonnier et qu'il pouvait se dire: j'ai manqué, je n'ai pas écouté l'avertissement de l'Esprit); gardé à Jérusalem, il le ferait arriver sûrement à Rome, où il lui donnerait de lui rendre témoignage. Quelle consolation pour le coeur de son pauvre serviteur! Quelle grâce de la part du Seigneur! L'apôtre aurait pu dire: «Mon témoignage est fini, j'en suis moi-même la cause; ah! pourquoi n'ai-je pas suivi les conseils de l'Esprit; la fin de mon oeuvre est arrivée, et cela par ma faute!» Mais le Seigneur se manifeste; Paul est dans ses mains, et Jésus le reconnaît encore comme témoin de Son nom. Et nous, ne reconnâtrions-nous pas celui que le Seigneur reconnaît? Certainement. Il est possible que la force spirituelle du témoignage ne se manifeste pas; il est possible que l'avertissement qu'il avait reçu eût dû arrêter ses pas, et qu'il eût dû demander au Seigneur ce qu'il devait faire; mais la main et le

coeur du Seigneur étaient avec lui. La grâce est d'autant plus remarquable ici, que la position dans laquelle il s'était placé l'avait privé de la puissance de l'Esprit de Dieu.

La haine des Juifs n'a fait qu'accélérer la délivrance de Paul hors de leurs mains. Plus de quarante Juifs complotant sa mort, le capitaine l'envoie à Césarée, résidence du gouverneur. Dieu a toutes choses à sa disposition; et ici, pour la première fois, nous entendons dire que l'apôtre avait un neveu et une soeur. Lui ne connaissait plus personne selon la chair, mais Dieu connaît le péril dans lequel il se trouve, et il se sert pour l'en tirer de l'intérêt naturel d'un parent. Paul ne s'occupe ni du jeune homme, ni du danger qu'il court, mais il envoie son neveu au chiliarque et le complot est déjoué.

Mais dans les circonstances où il se trouvait, — et ces circonstances étaient pour Paul les moins élevées dans son histoire, — comme la figure de Paul est grande dans cette scène, si nous le comparons avec ceux qui l'entouraient! Comme il est grand à côté de ces sacrificateurs sans conscience et sans coeur, dominés par leurs basses passions, et ne cherchant que leur propre importance. Et le chiliarque? Obligé de mettre un frein aux passions d'un peuple qu'il méprisait, il montre une mondanité pleine de fausseté et de mépris pour les droits d'autrui, en envoyant ainsi Paul vers le gouverneur. Partout, hélas! les sentiments ordinaires et bas des pauvres mortels! Dans Paul, bien qu'il soit opprimé et dans une position fautive, brillent l'intégrité et la grandeur d'âme; nous voyons en lui une âme soutenue par les choses élevées avec lesquelles il avait été en relation, — par la pensée d'un Seigneur glorifié, et duquel il avait reçu une mission pour sauver les pauvres pécheurs. Ses persécuteurs ne pouvaient comprendre ces choses (ce qui prouve que sa position était fautive); elles s'épanchaient naturellement d'un coeur qui en était plein. Mais Paul ne fait que jeter les choses saintes aux chiens, et les perles aux porcs. Toutefois ces choses grandissent et font briller la figure de l'apôtre dans le cadre dans lequel il nous apparaît ici, où nous le voyons petit et abattu quant aux circonstances, mais élevé entre tout ce qui est grand, par la beauté et la grandeur de sa figure morale.

Paul se trouve placé maintenant entre les mains des gentils, et quoique le Saint Esprit n'agisse pas librement en lui, la providence de Dieu le garde; elle dirige tout, pour le témoignage qu'il devait rendre, et Sa faveur est avec lui. L'inimitié implacable des Juifs ne sert qu'à amener l'accomplissement des conseils de Dieu, et à avilir les Juifs aux yeux de quiconque possède un coeur honnête. Paul ne devait plus rester sous leur puissance; et leur désir de se rendre maîtres de sa personne, le conduit successivement devant Lysias, Félix, Festus et Agrippa, et finalement devant César. Telle était la volonté de Dieu, et aussi le moyen employé par Lui pour présenter l'évangile aux grands et aux gouverneurs. Dieu ne suscite pas, comme on pense souvent que nous le voulons, des hommes du monde pour présenter l'évangile aux grands de la terre; mais Dieu permet que son serviteur soit prisonnier, afin que l'évangile soit porté à la connaissance des gouverneurs et des rois. «Dieu a choisi», dit l'apôtre, «les choses folles du monde pour couvrir les hommes sages de honte; et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour couvrir de honte les choses fortes; et Dieu a choisi les choses viles du monde

et les méprisées, et celles qui ne sont point, pour annuler celles qui sont; en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu» (1 Corinthiens 1: 27).

Paul conduit par des gardes voyage la nuit, parce que le chiliarque ne se fiait pas aux Juifs; il porte avec lui une lettre exposant les événements d'une manière favorable pour lui, et annonçant qu'il était Romain, un bon accueil lui étant ainsi préparé auprès du gouverneur.

Chapitre 24

Les Juifs, toujours remplis d'inimitié, descendent à Césarée pour accuser Paul. L'accusation est ce que l'histoire elle-même suggère, savoir l'action de l'apôtre parmi les Juifs dans les pays en dehors de la Palestine, et sa profanation du temple (versets 5, 6). Ses accusateurs s'en réfèrent au chiliarque pour la confirmation de ce qu'ils avançaient. La dignité de la réponse de Paul est manifeste. Il parle au gouverneur avec le respect qui lui est dû, mais avec une entière indépendance, avec simplicité et une bonne conscience, comme un homme innocent. Il n'hésite pas à confesser sa foi chrétienne, que les Juifs appelaient une secte, et déclare particulièrement qu'il croyait à la résurrection. Il nie formellement ce dont on l'accusait, et il demande que ses adversaires en donnent la preuve. La seule chose de laquelle ils pouvaient l'accuser, c'était qu'il avait parlé de la résurrection de manière à susciter un tumulte dans le sanhédrin; mais cela, ils étaient peu disposés à l'éclaircir: leur violence dans cette circonstance, avait forcé le chiliarque à l'arracher de leurs mains. Félix, habitué aux coutumes juives, voyant qu'il s'agissait du christianisme, qui était devenu une chose publique dans le pays, diffère son jugement jusqu'à ce que Lysias fut descendu de Jérusalem à Césarée (versets 22 et 23). En attendant, Paul eut plus de liberté, et il fut permis à ses amis de venir le voir.

Quelques jours après, Félix, qui semble avoir été absent avec sa femme Drusille, qui était Juive, fait appeler Paul pour l'entendre parler de la foi de Christ, parce que maintenant la nouvelle doctrine se répandait partout, et attirait l'attention de tous. Félix connaissait très bien les doctrines des Juifs, et lui et sa femme voulaient savoir ce qu'était le christianisme dans sa source originelle. Ils mandent Paul dans ce but. Mais Paul, toujours occupé des âmes, et de Christ, parle à la conscience du gouverneur en lui annonçant un jugement à venir. Alors Félix tout effrayé renvoie l'apôtre à une autre fois, lorsqu'il trouverait un moment plus convenable pour l'entendre. Le témoignage divin est rendu ainsi devant le sanhédrin, devant Lysias, et devant le gouverneur. Celui-ci espérait, en outre, que Paul lui donnerait de l'argent pour être mis en liberté; mais Paul ne consent pas à cette iniquité, et il reste prisonnier. Félix devait partir, et, voulant gagner la faveur des Juifs, il laisse Paul prisonnier (verset 27). Il ne s'inquiétait pas de la justice; il savait que Paul était innocent, et qu'ainsi il aurait pu le relâcher; mais l'argent et l'opinion publique étaient plus importants pour lui; et l'intention de Dieu était que Paul comparût devant d'autres gouverneurs et rois, et devant l'empereur lui-même; et c'est ce qui est arrivé.

Chapitre 25

Festus, le nouveau gouverneur, monte, au bout de trois jours, à Jérusalem. Alors le souverain sacrificateur et les principaux d'entre les Juifs comparurent devant lui et portèrent plainte contre Paul, demandant que celui-ci vint à Jérusalem, et lui dressant des embûches pour le tuer en chemin. Mais Festus n'y consent pas; il leur dit qu'il retournera bientôt à Césarée, qu'ils devaient y aller eux-mêmes pour accuser Paul. Dieu garde encore ici son serviteur par les soins de sa providence. Festus étant descendu à Césarée fait comparaître Paul devant lui; et voulant gagner la faveur des Juifs qui l'accusaient, il propose à Paul de monter à Jérusalem, chose qu'il avait refusée aux Juifs, à cause de sa propre dignité, et qu'il leur offre maintenant pour gagner la popularité. Les deux années qui s'étaient écoulées n'avaient pas modifié la haine, ni réveillé la conscience des Juifs; et dans le Romain il n'y avait que des motifs mesquins, — l'amour de lui-même et de sa propre importance.

Paul conserve son intégrité, il est gardé par Dieu; il nie les choses que ses accusateurs ne pouvaient prouver. Festus, ne recherchant pas la justice, ne veut que se rendre agréable au peuple; comme nouveau gouverneur, il recherchait la popularité; il traitait Paul avec injustice, et lui propose d'aller à Jérusalem; mais Dieu gardait son serviteur. Paul répond avec beaucoup de dignité et de courage, que Festus savait bien qu'il n'avait rien fait de mal, et qu'il n'avait pas le droit de le livrer à ses ennemis. Puis, il en appelle à César, faisant valoir son droit comme Romain. Dieu voulait qu'un témoignage fût rendu à Rome et devant l'empereur lui-même, et il accomplit son dessein par sa providence. Ce ne fut pas la pensée de Festus ni des Juifs, ni le témoignage de l'Esprit en Paul: mais la volonté de Dieu s'accomplit sans la volonté des hommes.

Paul, nous l'avons vu, répond courageusement qu'il n'avait rien fait contre les Juifs et que Festus n'avait pas le droit de le leur livrer; il en appelle à César en se prévalant de ses droits de Romain, ainsi qu'il l'avait fait précédemment pour son caractère de pharisien. Nous savons qu'il était Romain, qu'il était pharisien; mais ce ne sont plus les choses folles, les choses faibles, les choses viles et les méprisées, et celles qui ne sont pas, qui réduisent à rien les choses qui sont. Tout n'est pas que mal et ordures. Paul use de ces choses pour éviter la mort et l'injustice; Dieu s'en sert pour amener l'apôtre à Rome, un témoin de la vérité pour les grands de la terre.

Telle est la cause de la comparution de Paul devant Agrippa, comme aussi de son voyage à Rome. Il eu avait appelé à César, il fallait qu'il allât à César; et telle est la décision de Festus.

Mais, tandis que ces choses se passaient, le roi Agrippa et Bérénice sa femme, arrivèrent à Césarée pour saluer le nouveau gouverneur (verset 13 et suivants). Celui-ci leur raconta l'histoire de Paul, se donnant (comme nous le voyons partout dans le monde et ici encore) un caractère d'équité et de fidélité aux principes de la justice et de l'honneur; seulement il parle de l'histoire de la résurrection comme d'une superstition juive. Agrippa qui était un Hérode, et roi de la partie septentrionale de la Palestine, de race édomite, professant la religion juive, et par conséquent au courant des choses et des questions religieuses de ce pays, était désireux

de savoir clairement et de bonne source ce que c'était que le christianisme, qui avait soulevé dans son pays un si grand mouvement dans les esprits des hommes. Il demande donc à entendre Paul. Festus accède à son vœu, satisfait lui-même d'avoir un motif positif pour envoyer l'accusé à César, sachant bien qu'il n'était pas coupable. Nous avons la preuve de l'innocence de Paul par le témoignage même du gouverneur dans son discours à Agrippa et à ceux qui assistaient à l'audience: il ne savait pas qu'écrire à l'empereur, et il s'excuse de faire venir Paul devant Agrippa, afin de trouver ce qu'il devait écrire.

Chapitre 26

Paul prononce alors son apologie: il démontre que, de fait, il se trouvait accusé pour la promesse faite aux pères, et que telle était aussi la raison de l'accusation portée contre lui par les Juifs. «Pourquoi juge-t-on incroyable que Dieu ressuscite les morts?» Il avait pensé lui-même qu'il fallait faire beaucoup contre le nom de Jésus le Nazaréen; et il l'avait fait comme eux, étant zélé contre les chrétiens, les persécutant avec fureur jusque dans les villes étrangères. Puis il raconte l'apparition du Seigneur Jésus sur le chemin de Damas, où il allait poursuivre des chrétiens et les traîner en prison et à la mort. La gloire du Seigneur resplendit du ciel et l'arrêta, lui annonçant que c'était Jésus lui-même qu'il persécutait, puisque tous les chrétiens étaient *un* avec Lui, — parole par laquelle, pour la première fois, l'union des chrétiens avec Jésus (vérité développée plus tard dans sa plénitude par l'apôtre) est annoncée.

La conversion de l'apôtre a été accomplie par deux moyens: d'abord, par la gloire céleste de l'homme Jésus Christ, Seigneur, Paul voyant premièrement la gloire céleste et divine, puis apprenant qu'il était Jésus; ensuite, par la révélation que tous les chrétiens étaient unis en un seul corps avec Lui. Paul persécutait Jésus lui-même. Il devait être le témoin des choses qu'il avait vues, et de celles par lesquelles Jésus, qui lui était révélé, lui apparaîtrait encore. Il était désormais séparé du peuple juif et des gentils, vers lesquels dorénavant le Seigneur l'enverrait. Il n'était plus Juif, et il n'était pas devenu gentil; il était associé au Seigneur de gloire, envoyé par Lui, témoin de sa gloire, et de la grâce qui avait pris un ennemi furieux pour en faire l'expression et le témoin d'une grâce parfaite qui l'avait converti et sauvé. Sa mission, comme ouvrier de Dieu, était d'ouvrir les yeux de ces gentils, de les convertir des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, afin qu'ils reçussent la rémission des péchés, et leur part avec les sanctifiés, — le tout par la foi en Jésus. «Par la foi en moi» (verset 18), s'applique plus spécialement à l'effet de la rémission et à l'héritage, bien que de fait sa portée s'étende à tout le verset. Obéissant à la vision céleste, Paul a ainsi prêché partout la repentance des péchés, en commençant par les Juifs, et il a annoncé à tous de se tourner vers Dieu, en faisant des oeuvres convenables à la repentance (versets 19, 20). C'est pourquoi les Juifs avaient cherché à le tuer; mais avec l'aide de Dieu il vivait jusqu'à ce jour, n'annonçant pas autre chose que ce que les prophètes avaient dit devoir arriver savoir les souffrances de Christ, sa résurrection, et qu'il était la lumière pour le peuple et pour les gentils.

Pour Festus, tout cela était une folie (verset 24). Mais Paul répond à Festus avec une dignité et une convenance parfaites, la meilleure preuve que ce n'était pas de la folie, mais

qu'il parlait avec des paroles de vérité et de sens rassis. De fait, pour un gentil non converti et dont la conscience n'était pas touchée, un témoignage comme celui de l'apôtre était une vraie aberration. Festus sent qu'il s'agit de choses qui lui sont entièrement inconnues; il voit qu'il ne s'agit pas de crimes; il ne comprend rien à ce dont il est question. Les formes polies dont il avait usé au premier moment disparaissent, ainsi que ce qui convenait à sa position; la puissance de ce que Paul avait dit suffit pour le réduire à l'état naturel de son âme. C'est Paul qui maintient la dignité et les convenances, et qui replace Festus dans sa position de gouverneur; Paul s'adresse à Agrippa, qui connaissait la vérité de ces choses, de sorte qu'il pouvait en parler librement devant lui. Puis, se tournant vers Agrippa, il dit: «Roi Agrippa, — faisant appel à la conscience du roi, — crois-tu aux prophètes? Je sais que tu y crois».

Par sa dignité, Paul domine entièrement la scène; il était au-dessus de toutes les circonstances. Agrippa, subjugué par cette interpellation de l'apôtre, est humilié de ce que, étant Juif de profession, il n'avait cependant rien dans son coeur; et honteux d'être réduit au silence par la parole simple mais puissante de l'apôtre, à cause de la société au milieu de laquelle il se trouvait, il cherche à parer les coups et à se railler de Paul, en disant: «Tu me persuaderas bientôt d'être chrétien!» Mais le grand coeur de Paul, avec amour et dans la conscience d'une immense félicité dans le christianisme, répond: «, Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, devinssent de toutes manières tel que je suis, hormis ces liens» (verset 29). Belle expression d'une belle âme, pleine de grâce, et par conséquent d'amour pour les autres, et du sentiment d'un bonheur que deux années de captivité avaient augmenté plutôt que de l'affaiblir! Mais tel qu'il est, le pauvre prisonnier, le Juif méprisé, élevé au-dessus des gouverneurs et des rois par sa proximité avec Dieu, les traite avec déférence et respect, comme c'était son devoir, et comme il pouvait le faire, à la hauteur où il se trouvait moralement au-dessus d'eux, par la foi au Sauveur glorifié. Humble et tranquille, quand l'occasion s'en présente, il révèle la grandeur de ce qui était dans son âme, faisant des vœux d'amour pour les grands qui n'avaient que l'éclat extérieur.

Aux yeux de Festus païen, qui n'appréciait que la grandeur humaine, Paul était un insensé; et, pour Agrippa, ce n'était qu'ennui et gravité. Ils avaient désiré savoir ce que c'était que le christianisme qui attirait l'attention de tous autour de lui, et qui prétendait venir de Dieu et réclamait la soumission de tous avec l'autorité de Dieu; mais peut-être qu'Agrippa ne s'attendait pas à se trouver personnellement si humilié. Pour Paul, le prisonnier, c'était le salut éternel, et la présence de Dieu qui l'avait sauvé, et les arrhes de la gloire de laquelle il était héritier. Le témoignage est ainsi rendu.

L'effet produit sur le roi Agrippa est évident, non pas qu'il fût converti, — il en était bien éloigné, — mais sa conscience était touchée. Il parle à Festus comme un petit roi à un gouverneur, non comme sentant légèrement, ni comme méprisant la vérité et le christianisme, mais en se mettant en avant pour déclarer que Paul aurait pu être mis en liberté, s'il n'en avait pas appelé à César. Ainsi les deux choses sont établies: l'innocence de Paul, puisqu'Agrippa comprenait bien la vérité de ce qu'il avait exposé, et que son appel à César, était le seul obstacle à sa mise en liberté. La volonté de Dieu était que Paul se rendît à

Rome; mais, quant aux circonstances, Paul aurait pu s'y rendre librement, s'il ne s'était pas servi de ses droits mondains pour obtenir sa liberté.

La main de Dieu toutefois se trouvait en tout cela, puisque celui qui avait dit que Paul aurait pu s'en aller libre, a entendu le témoignage par le moyen de cet appel de l'apôtre à César; et par sa connaissance des usages du pays, il a pu déclarer avec certitude que le recours de Paul l'empêchait seul d'être délivré. On verra comment la foi de l'apôtre considère l'effet de son activité (Philippiens 1: 12, 13, 19, et les versets suivants); et nous savons aussi que les trois épîtres aux Ephésiens, aux Colossiens et aux Philippiens, et celle à Philémon, sont les fruits précieux de son activité à Rome. Mais ce que l'Esprit avait à dire de sa mission aux gentils est terminé. La belle et bienheureuse figure de l'apôtre reste, mais sa mission est terminée dans l'histoire de Dieu. Nous verrons aussi la condamnation des Juifs clore cette histoire.

Chapitre 27

Il fut décidé que Paul s'en irait en Italie, et on le remit, avec quelques autres prisonniers, à un centenier nommé Jules, de la cohorte Auguste, qui les fit monter sur un navire qui devait suivre la côte d'Asie. Aristarque était avec l'apôtre, dont il avait déjà été le compagnon dans ses précédents voyages. Nous l'avons vu à Ephèse avec Gaïus, qui avait reçu l'apôtre à Corinthe.

Jules use d'humanité envers Paul, et l'autorise, à Sidon, à visiter ses amis. Dieu a pris soin de son serviteur; il lui accorde les soins prévenants de ce centenier; du reste, Jules et l'autorité savaient bien que Paul n'était coupable de rien; ils étaient obligés de l'envoyer à Rome à cause de son appel à César.

Le voyage se poursuit, mais lentement, parce que le vent était contraire, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à un lieu appelé Beaux-Ports, dans l'île de Crète, près d'une ville nommée Lasée. On était au mois de novembre, la navigation était périlleuse, et le port ne répondait pas à son nom, étant très exposé aux vents, La sagesse humaine conseillait le départ; ceux qui conduisaient le navire espéraient, grâce à un vent favorable, pouvoir atteindre un meilleur port, encore connu dans les temps modernes, celui de Phénice, et y passer l'hiver: — les vents soufflaient, l'un doucement mais perfidement, l'autre avec plus de violence, comme cela arrive encore aujourd'hui dans ces parages. On voit ici de nouveau combien l'apôtre vivait près de Dieu, et quelle était son intimité avec Lui, ainsi que toute la beauté de la riche grâce du Seigneur, et comment, par cette communication, Paul domine toute la situation. Il peut avertir, de la part de Dieu, les marins et le patron du navire, de ce qui arriverait. Mais cette révélation étant exprimée d'une manière générale, le centenier se confia davantage au patron et au pilote du navire, qu'à ce que Paul disait. Pour lui, ce n'étaient que des prévisions humaines. Aussi, quand le vent du midi souffla doucement, ils pensèrent être venus à bout de leur dessein de gagner Phénice. Mais c'est Dieu qui tient les vents dans le creux de sa main. Le vent doux et favorable, qui les avait trompés pendant un temps et engagés à partir, ne continue pas, et bientôt un vent orageux nommé Euroclydon, qui souffle de la Grèce et encore plus de l'orient, les pousse malgré eux vers le sud-ouest, les menaçant de les jeter vers les bas-

fonds de la Syrte, en Afrique, qui se trouvaient justement devant eux sous le vent. Ils se rendirent avec grande peine maîtres de la chaloupe, qui leur fut du reste tout à fait inutile (versets 30-32).

Dieu ne voulait pas que des moyens humains sauvassent le navire et toutes les âmes qui s'y trouvaient, mais que la parole de Paul fût accomplie, et qu'il fût lui-même l'auteur de leur sécurité.

Il est inutile de raconter toutes les particularités du voyage, car ce qui est important pour nous, c'est la position de l'apôtre. Ceux qui montaient le navire firent tout ce qui était possible pour le sauver, et la description de leurs manoeuvres est parfaitement exacte, même technique; mais tout fut en vain. Poussés par la tempête, ils sont jetés sur l'île de Malte. Toute espérance de salut étant maintenant enlevée, Dieu intervient, et par le moyen d'une révélation faite à Paul, il relève le courage des coeurs abattus. L'apôtre rappelle ce qu'il avait dit à Beaux-Ports; ils auraient dû suivre ses conseils; ils recueillaient maintenant la peine de les avoir refusés, et de s'être reposés sur la connaissance des marins. Mais il les exhorte à avoir bon courage, car aucun d'eux ne perdrait la vie; le navire seul périrait. Comme devant les gouverneurs, Paul, serviteur de Dieu, s'était montré moralement supérieur, tel il se montre encore ici, dans les périls propres à produire le découragement au milieu de l'équipage du navire. Dieu gardait Paul; il fallait qu'il comparût devant César; et, dans sa grâce, Dieu lui avait donné tous ceux qui naviguaient avec lui.

Le navire étant, comme on pensait, arrivé par la force du vent près de la terre, les matelots jetèrent quatre ancres de la poupe. Puis, tandis que tous attendaient avec impatience que le jour vint, les matelots, ne pensant qu'à eux-mêmes, cherchaient à se sauver dans la chaloupe, sous prétexte d'aller jeter au loin les ancres de la proue. Mais Paul est là, il observe tout, et dirige, on peut le dire, de la part de Dieu, ce qui se fait. Il faut que Dieu les sauve. Paul a acquis maintenant une complète influence sur ceux qui possédaient l'autorité; la présence de Dieu, et la connaissance divine de ce qui arriverait, qui lui furent accordées, lui avaient acquis leur confiance. Les soldats coupèrent les cordes de la chaloupe, et la laissèrent tomber. Il était convenable que leur salut dépendît de Dieu, et que cela fût reconnu. Si quelques-uns avaient été sauvés par des moyens humains, les autres auraient pu se sauver aussi. Paul déclare que tous seraient perdus si les matelots ne restaient pas dans le navire. Toute l'oeuvre devait être l'oeuvre de Dieu.

Remarquons ici que, si nous suivons les conseils donnés de Dieu par sa parole, nous éviterons beaucoup de choses fâcheuses. Il peut nous sauver encore malgré elles, mais au travers de pertes et de douleurs. Israël n'a pas voulu monter contre les Amorrhéens, et à cause de cela il a été forcé de rester trente-huit ans dans le désert. Ici ceux qui conduisaient le navire n'ont pas voulu écouter les paroles de Paul, qui étaient celles de Dieu; ils ont tout perdu sauf la vie. Cependant le salut est venu, et il est évidemment de Dieu seul, et cela pour l'honneur de son serviteur, dont ils avaient méprisé les conseils. Il est toujours important pour nous de nous assurer de la volonté de Dieu avant d'entrer dans quelque chemin que ce soit; si nous sommes assurés de la volonté de Dieu, les difficultés ne sont que des difficultés, et le secours

de Dieu suffit pour les surmonter; mais si nous ne sommes pas certains qu'une chose soit la volonté du Seigneur, alors naissent dans le coeur l'incertitude et la faiblesse, parce que la foi pour compter sur l'aide du Seigneur manque, et parce que nous ne sommes pas certains que nous sommes dans le chemin voulu de Dieu.

Paul encourage l'équipage et les engage à manger, la tempête les ayant empêchés depuis quatorze jours de prendre un repas régulier. Il leur dit de la part de Dieu que pas un cheveu de leur tête ne tombera; il rend grâces, et mange lui-même pour les encourager (versets 33-35). Ainsi tous prirent courage et mangèrent; et quand ils furent suffisamment nourris, ranimés par l'énergie de celui qui marchait avec Dieu, et avec lequel était le secret de Dieu, ils se mettent à l'ouvrage, et, pour alléger le navire, ils jettent le blé à la mer. Ce n'était pas mal faire; Dieu peut se servir des moyens et de l'intelligence des hommes pour faire une chose comme celle-là, mais ici, ces moyens n'ont pas servi à grand-chose; la main de Dieu a tout fait. Le navire est dirigé vers une plage qui avait la mer de deux côtés, où la proue du navire s'échoue, tandis que la poupe se rompt par la violence des vagues.

Mais Dieu est fidèle à sa promesse. Les soldats voulaient tuer les prisonniers, afin qu'ils ne se sauvassent pas; — le centurion, ému de tout ce qui était arrivé, et dirigé par Dieu, voulant sauver Paul, ne le leur permit pas; et d'après ses ordres ceux qui savaient nager se jetèrent les premiers à la mer, et les autres sur des débris du navire, et ainsi tous se sauvèrent à terre.

Dieu a ainsi honoré son serviteur. Celui qui gouverne les vents et la mer, a fait passer tous ces hommes à travers la tempête, mais par leur propre faute, pour montrer combien l'apôtre était près de Lui, et il les a tous sauvés et comme donnés à Paul qui brille ici, comme ailleurs, par la force de la foi, par sa belle confiance en Dieu. La sagesse de l'homme n'entre pour rien dans le salut de l'équipage et de tous ceux qui montaient le navire. Il a fallu que tous se résignassent à être sauvés par Dieu; et ils furent sauvés. Tout effort pour éviter cette nécessité a été rendu vain par la parole de Paul.

Chapitre 28

Dieu glorifie son serviteur dans l'île sur laquelle il s'était sauvé: Paul opère des miracles, et il ne lui arrive aucun mal de la morsure d'un serpent venimeux qui s'était attaché à sa main. Paul s'est constitué lui-même prisonnier par son appel à César, mais Dieu est avec lui. Il fallait qu'il rendit témoignage devant l'empereur. Dieu s'est servi de son voyage à Jérusalem (où, il est vrai, la puissance de l'Esprit ne s'est pas manifestée en Paul) pour le conduire devant César qu'il n'aurait pas pu rencontrer autrement. Dieu, bien loin de l'abandonner, lui montre sa grâce, pleinement, et sa puissance envers lui. J'ai déjà dit que son témoignage public, comme il nous est raconté dans l'Écriture, avait pris fin. Le dernier témoignage est présenté aux Juifs, et leur jugement est scellé; mais la grâce du Seigneur ne fait pas défaut, elle console et soutient son serviteur dans les circonstances au milieu desquelles il se trouve. La faiblesse de l'homme, il est vrai, se montre aussi en Paul, mais la grâce et la sagesse de Dieu se montrent également.

Il est remarquable que l'église de la ville de Rome n'ait pas eu un apôtre pour fondateur. Il y avait des chrétiens à Rome avant l'arrivée de Paul, mais l'évangile dans sa puissance apostolique, y arrive prisonnier.

Paul continue son voyage sans incidents importants; il trouve des frères à Pouzzole, où il reste pendant sept jours. De là, il se met en route pour Rome, d'où les frères, ayant appris que Paul arrivait, viennent à sa rencontre. Il est probable que Paul et ses compagnons avaient été obligés de rester à Pouzzole, pendant que le centurion faisait connaître à l'autorité qu'ils étaient arrivés en Italie, et la nouvelle en était ainsi parvenue jusqu'aux frères.

Mais ici nous en revenons aux expériences de l'apôtre: l'amour des frères les pousse à aller à sa rencontre, et lui, les voyant, rend grâces à Dieu et prend courage. Il était donc abattu, je ne dis pas découragé, mais il avait besoin d'être fortifié. Nous trouvons ici, dans l'état expérimental des chrétiens, une différence importante à remarquer: d'un côté, il y a l'état de l'âme en elle-même; de l'autre, il y a sa force en présence des difficultés et de la puissance de l'ennemi, et dans le travail et l'oeuvre qu'exige l'évangile, au milieu d'un monde dont Satan est le prince; bien que ces deux choses réagissent l'une sur l'autre. Il est possible que nous ayons un profond sentiment de faiblesse, même de crainte au dedans, et que nous soyons abattus; mais si nous marchons avec Dieu, si la foi à sa fidélité et à sa bonté ne nous manque pas dans l'oeuvre, et si devant les ennemis nous nous oublions nous-mêmes, alors la force de Dieu opère en nous, et agit contre la puissance de l'ennemi et au milieu des incrédules parmi lesquels nous travaillons.

C'est ce qui arriva à Moïse. Il choisit d'être affligé avec le peuple de Dieu qui était dans la servitude, il abandonne la cour de Pharaon, il est fidèle et béni, et reconnu de Dieu dans ce qu'il fait; mais il va avec la force humaine, et, après avoir tué l'Egyptien, il s'enfuit, craignant la colère du roi. Quarante ans passés dans le désert lui ont ôté cette confiance en sa propre force; seulement le manque de foi en Dieu s'est, mêlé avec le sentiment de sa faiblesse: il n'était pas éloquent, disait-il, ni capable de comparaître devant Pharaon. Mais quand, envoyé par Dieu, il se trouve dans la présence du roi, on ne voit en lui ni la fausse énergie de la chair, ni le sentiment de sa faiblesse. La force de Dieu est avec lui; comme il est écrit, il représente Dieu devant Pharaon; soutenu par sa force, il surmonte les obstacles, et délivre le peuple de la servitude.

Paul, lui aussi, quand il a dû travailler au milieu d'une population riche et corrompue, disait (1 Corinthiens 2: 3): «Et moi-même, j'ai été parmi vous dans la faiblesse, dans la crainte, et dans un grand tremblement». Sentant les difficultés et la puissance du mal, il compte sur l'aide de Dieu, et l'oeuvre se fait avec démonstration de l'Esprit et de puissance. La force du Seigneur opère et s'accomplit dans la faiblesse de l'homme.

Et le Seigneur? Parfait en toutes choses, il traverse toutes les souffrances, dans son coeur, avec son Père à Gethsémané, avant de boire la coupe! Il ne buvait pas alors la coupe; il ne faisait pas alors de fait la propitiation de nos péchés; mais, comme homme, il regardait tout ce qui était devant lui. Toute la puissance de Satan était là, en effet, pour l'empêcher de

marcher jusqu'à la fin dans le chemin de l'obéissance. Son âme est pleine de douleur jusqu'à la mort; mais il présente toutes choses à son Père; et quand les ennemis viennent, il est calme comme aux jours de sa vie de service.

Ici-bas, notre sagesse est de présenter tout à Dieu dans les combats qui sont devant nous, dans notre service; puis Dieu sera avec nous quand le service s'accomplit, il peut se faire que notre faiblesse nous soit sensible, mais la force de Dieu sera avec nous. Paul, plein de cette force quand il se trouve avec les autres, et dans les circonstances les plus difficiles, sent la difficulté de sa propre position, et il est encouragé par la présence et par l'amour des frères.

Il va donc à Rome, où le centenier le remet avec d'autres prisonniers aux mains du capitaine de la garde. Mais Paul jouit des soins et de la protection de Dieu; on lui permet de prendre un logement avec un soldat qui le gardait. La conduite des Juifs n'a pas aliéné du peuple le noble cœur de l'apôtre (je dis noble, parce que c'était un vase d'élite; voyez Matthieu 25: 15); il se montre plein de grâce envers son peuple, le peuple de Dieu. Il fait appeler les Juifs; mais hélas, ce n'est que pour leur faire entendre pour la dernière fois la condamnation prophétique. Quelques-uns d'entre eux croient.

C'est ici la fin des voies de Dieu envers Israël, et la fin des travaux de Paul, prisonnier à Rome. Les menaces de Dieu proférées par la bouche d'Esaië huit cents ans auparavant (Esaië 6), sont maintenant accomplies. La longue patience de Dieu, le don de son Fils, les nombreux avertissements des prophètes, tout avait été inutile. Dieu avait encore accordé un temps de grâce par l'intercession de Christ sur la croix; mais les Juifs n'ont pas voulu reconnaître davantage un Christ glorifié, qu'un Christ crucifié. C'est la miséricorde qui a prolongé le témoignage de la grâce jusque dans les pays éloignés de Jérusalem, parmi ceux de la dispersion, après que Jérusalem avait rejeté la bénédiction divine; mais elle ne produisit aucun effet sur eux, et ainsi le jugement tombe sur le peuple incrédule, jusqu'à ce que vienne le moment où la grâce souveraine de Dieu l'appellera à jouir des privilèges de la nouvelle alliance, et que le Seigneur Jésus vienne, apportant la bénédiction meilleure selon la pure grâce. Mais l'histoire d'Israël, quant à sa responsabilité, est finie désormais, comme aussi celle de l'évangile annoncé dans sa libre puissance. Dieu n'a jamais cessé d'avoir un témoignage sur la terre, et il lui a accordé de la force et du succès selon le bon plaisir de sa volonté; que son nom en soit béni; mais l'oeuvre de la liberté et de l'énergie apostolique a pris fin.

L'évangile est prisonnier à Rome! Mais la providence de Dieu veille sur la vérité; elle maintient son témoignage, et ne permet pas qu'il soit entièrement enseveli. Il est possible que Dieu permette que les ténèbres aient le dessus, ou bien qu'il donne aux siens de l'énergie et des succès; mais il maintient toujours le témoignage. Il y a des temps fâcheux, dans lesquels l'iniquité et la superstition prévalent, et où la vérité est persécutée; et d'autres moments dans lesquels Dieu tient la porte ouverte et accorde une entière liberté! Mais souvent la foi et la fidélité brillent davantage dans les temps fâcheux que dans les temps où tout est facile et tranquille. Elie, qui fut enlevé au ciel sans passer par la mort, ne vivait pas sous le règne de Salomon, et quand il ne savait pas trouver des fidèles en Israël, Dieu soutenait et gardait néanmoins ses sept mille hommes au milieu du peuple incrédule et apostat.

Dieu a trouvé bon de laisser Paul en prison, mais il lui a laissé une porte ouverte pour parler aux âmes. L'apôtre reste pendant deux ans entiers dans la maison qu'il avait louée, prêchant le royaume de Dieu, et enseignant les choses qui regardent Jésus Christ, avec toute hardiesse, sans empêchement.

Telle est la fin émouvante de la carrière publique de l'apôtre des gentils, fidèle en toutes choses, large de cœur, capable par la grâce de comprendre les conseils magnifiques de Dieu dans leur vaste ensemble, et d'en sentir la perfection et la grandeur; capable également de s'occuper des circonstances et des relations d'un esclave fugitif avec son maître, et cela avec une affection et une délicatesse sans exemple. Lié au Seigneur d'un cœur qui l'a poussé à tout souffrir pour Lui et pour les âmes qui Lui étaient chères; courageux jusqu'à ne rien craindre; doux, affectueux comme une mère pour ses enfants; énergique et patient, il a tout souffert pour les élus, afin qu'eux aussi obtinssent le salut qui est en Jésus Christ avec la gloire éternelle. Comme vraiment ressuscité avec Christ, il ne connaissait personne selon la chair; il était séparé des Juifs et des gentils, et lié à un Christ glorifié, sa force, son espérance et son tout.

S'il s'est trouvé en lui quelque faute, — il était homme et il a montré pleinement son humanité, — c'est qu'il a trop aimé l'ancien peuple de Dieu, ses frères selon la chair. Pour cette faute, il est devenu prisonnier, mais les voies de Dieu ont été selon Sa sagesse, et il nous montre l'effet de son emprisonnement, ou au moins celui d'avoir été lié, au commencement de l'épître aux Philippiens, chapitre 1: 12-20. Il est beau de voir, après deux années d'emprisonnement, la foi et le courage de l'apôtre. Il aurait pu avoir des regrets et dire: «Ah! si tu n'avais pas été à Jérusalem, si tu n'en avais pas appelé à César, tu aurais pu prêcher encore partout, aller en Espagne, etc.». Mais telle était la volonté de Dieu; — et Dieu était avec lui dans son affliction; et Paul, soumis à sa volonté, se place au-dessus des circonstances, rend grâces pour tout, trouve que la sagesse de Dieu est meilleure que la liberté, et travaille là où Dieu l'a placé. La foi et la confiance par la grâce l'élèvent au-dessus de sa position pour être avec Dieu, et pour agir de la part de Dieu avec lequel il se trouvait.

Nous et l'Eglise, nous devons être pour toujours reconnaissants envers Dieu, du fruit de ce temps où l'apôtre était délivré de son continuel labeur. Ses épîtres aux Philippiens, aux Ephésiens, aux Colossiens et celle à Philémon, ont été écrites à cette époque: — deux d'entre elles sont de profondes dissertations sur les privilèges des chrétiens et de l'assemblée; une autre est l'expression de l'expérience d'une âme pieuse, et conduite entièrement par le Saint Esprit; la quatrième enfin nous montre l'affection personnelle de l'apôtre pour une âme qu'il avait gagnée au Seigneur et à la vie éternelle, — un pauvre esclave, il est vrai, mais qu'il appelle «mon enfant que j'ai engendré dans mes liens». Ces épîtres sont généralement des lettres, dans lesquelles les vérités les plus élevées du christianisme sont exposées, et où nous apprenons ce qui ne se trouve pas ailleurs dans le Nouveau Testament, du moins ainsi développé, car on y trouve les mêmes vérités, au moins en partie, introduites occasionnellement: et ces écrits complètent le cycle de la révélation de Dieu.

La carrière de l'apôtre a été plus remarquable que celle d'aucun autre homme. Quelques-uns ont accompli l'oeuvre du Seigneur dans le cercle restreint du judaïsme. Le point de départ pour Paul a été la gloire du Seigneur et cette grande vérité que tous les chrétiens sont reconnus comme étant Lui-même. «Pourquoi me persécutes-tu?» lui dit le Seigneur. Paul a prêché dans toute la création sous le ciel ce Seigneur glorifié, ainsi que le salut et le règne qui allait venir; puis il a enseigné et développé ce que c'était que l'Eglise, pour «compléter la parole de Dieu»: il a fait comprendre la position de l'Eglise, l'union des chrétiens avec Christ, la présence de l'Esprit dans les croyants et dans l'Eglise qui devenait ainsi le temple de Dieu sur la terre. La révélation de l'Eglise, ou autrement dit de l'assemblée, abroge le judaïsme, parce qu'il n'y avait plus ni Juif, ni gentil, mais des chrétiens unis en un seul corps à Christ. Il était l'administrateur, comme serviteur de Christ, et le fondateur d'une nouvelle économie, et il se présentait ainsi comme modèle dans le chemin dans lequel les convertis devaient le suivre.

Aucun apôtre n'a eu la même position. Les douze ont suivi Christ ici-bas, ce que Paul n'a pas fait; puis ils ont vu le Seigneur monter au ciel, et ils ont cru en un Christ glorifié à la droite de Dieu. Paul, jusqu'alors ennemi violent et acharné de Christ, est converti par la grâce souveraine au milieu de sa course: il commence par la vue du Seigneur glorifié, qui s'est révélé à lui comme Jésus de Nazareth. L'évangile qu'il annonçait, il l'appelle l'évangile de la gloire du Christ. La connaissance et le développement des conseils de Dieu lui sont confiés, et il est ravi au troisième ciel, où il entend ce qui ne se peut rapporter parmi les mortels. Son apostolat fut l'apostolat des gentils, du monde entier. Appelé par le Seigneur glorifié, et envoyé expressément par l'Esprit Saint, il commence son ministère par les Juifs, peuple aimé de Dieu et qui possédait les promesses; mais, selon Esaïe 49, ceux-ci rejettent le témoignage de Dieu, lorsque il se tourne vers les gentils. Aucun apôtre, excepté Paul, n'a parlé de l'Eglise, comme corps de Christ et habitation de Dieu par l'Esprit (Colossiens 1: 23-25).

Nous trouvons chez l'apôtre des hauts et des bas qui montrent qu'il est un homme comme nous, des hauts et des bas qui ne se trouvent jamais en Christ, toujours entièrement et uniquement parfait dans toutes les circonstances; mais s'agit-il d'un homme ayant les mêmes passions que nous, on ne trouve pas l'égal de Paul serviteur de Jésus Christ. Bien qu'il soit prisonnier à Rome, la parole de Dieu n'est pas liée; Dieu le garde; demeurant dans le logement qu'il avait loué, il reçoit tous ceux qui cherchaient la vérité, et il enseigne avec une entière liberté l'évangile qui lui était cher. Dans tous les temps, plus ou moins, Dieu a fait publier cet évangile pour donner la vie par la foi, mais l'histoire de cette prédication, commencée avec la merveilleuse puissance du Saint Esprit à Jérusalem, se termine à Rome, où l'évangile gît prisonnier, dans la personne de Paul auquel il avait été confié. Le judaïsme qui a crucifié le Seigneur de gloire, a fait emprisonner l'évangile de la gloire; mais, malgré les efforts de Satan, Dieu le répand, et spécialement dans ces temps-ci — son nom en soit béni! Quant à l'Eglise, il reste lié jusqu'à aujourd'hui. Mais si les prédicateurs n'ont que peu de force, le Seigneur tient la porte ouverte, et personne ne peut la fermer.

Nouvelle-Zélande, février 1876

Cher frère,

J'ai continué à m'occuper des Actes des Apôtres, autant que le temps me l'a permis. A mesure que j'écrivais, j'apprenais à mieux connaître mon sujet, qui m'est devenu plus familier. Quelle noble figure que celle de Paul, même lorsqu'il ne pouvait pas faire l'oeuvre du Seigneur! Quelle dignité, et comme il s'élève moralement au-dessus de la grandeur de ce monde! Nous le verrons dans le ciel, mais ce qui est encore bien meilleur pour lui et pour nous, nous verrons le Sauveur. Quel bonheur ineffable que celui de voir, face à face, Celui qui nous a tant aimés! Ce sera une vraie joie que de voir tous les saints selon le coeur du Seigneur, quand il verra le fruit du travail de son âme, et qu'il en sera rassasié; mais, au milieu de tous, Lui seul sera l'objet qui remplira le coeur. Nous serons éternellement satisfaits, étant avec Lui, remplis de sa présence, et le fruit de son amour, dans la maison du Père!...

Je vous envoie donc la fin des notes sur les Actes; je n'en suis pas satisfait, mais j'espère qu'elles seront néanmoins utiles; j'en ai profité pour mon propre compte. Il m'a été doux et profitable de suivre les phases de l'oeuvre du Seigneur. Au fond, les Actes sont l'histoire de la prédication de l'évangile par Pierre, puis de la prédication libre, et finalement de celle de Paul. L'action de l'Esprit a été contrariée par le judaïsme, ennemi constant de la vérité de Christ; et plus nous étudierons l'histoire de la prédication du christianisme, plus nous comprendrons où est la lutte dans tous les temps...

Saluez tous les frères...

Votre affectionné frère J.N. Darby

Pensées

ME 1878 page 60

L'eau et les vagues qui exercent les disciples en route, sont un chemin pour les pieds du Seigneur.

ME 1878 page 200

Lorsque Dieu créa l'homme il avait le second homme dans sa pensée; quand il forma une aide pour Adam, il avait dans sa pensée l'Épouse que son Fils voulait acquérir par sa mort. Lorsque Dieu prit possession du temple bâti par Salomon, il pensait au temple qu'il voulait bâtir, non pas de pierres matérielles, mais de pierres infiniment précieuses, de pierres vivantes, de croyants en Jésus Christ.

ME 1878 page 279

La manière dont la Parole nous prend sur notre terrain chrétien, et ce qu'elle met dans notre bouche relativement aux tribulations, m'a frappé dernièrement. Voici ce que je veux dire: Elle ne nous dit pas que nous *devrions* toujours pouvoir nous glorifier dans les tribulations, mais elle dit que c'est *ce que nous faisons*; elle dit que nous nous réjouissons tout en étant attristés par diverses épreuves. Si nous nous examinons, en face de cette déclaration, nous serions tentés de croire que la Parole se trompe; mais je trouve un grand enseignement, lorsque je me demande pourquoi Dieu parle ainsi. Si la Parole disait simplement que nous devrions pouvoir le faire, elle nous considérerait comme étant nous-mêmes hors du terrain chrétien, ce qu'elle ne fera jamais, car nous sommes là, dans l'enceinte où ces choses se réalisent. D'autre part, je trouve qu'il y a une puissante exhortation dans ces paroles: «Nous nous glorifions dans les tribulations», car, lorsque je me pose cette question: Fais-tu ce que la Parole déclare que tu fais? mon manque de confiance en Dieu est jugé immédiatement sans excuses, mais sans affaiblir dans mon esprit la pensée que la chose m'est possible. L'Esprit et la Parole agissent sur mon âme à cet effet. Mais, si la Parole disait que je *devrais* me glorifier dans les tribulations, je pourrais trouver moyen d'échapper par une espèce d'excuse. La Parole, dirais-je, prétend bien que je devrais le faire, mais je ne le peux pas. Or, en disant que je le fais, la Parole me donne la preuve que je le peux et me voilà sans excuses devant mon expérience.

Notre sujet de gloire dans ce monde est que nous connaissons Dieu lui-même, de sorte que nous avons la clef de toute difficulté. Qu'il nous donne, en effet, de nous fier à Lui.

Il y a deux manières d'être dans le pays: la première, comme Abraham, étranger céleste, n'ayant pas même où poser son pied; l'autre, comme Josué, soldat, combattant, prenant

possession du pays *en puissance*. Nous avons ici-bas ces deux attitudes, étrangers célestes comme Abraham, hommes de guerre comme Josué.

ME 1878 page 320

Puissions-nous être ici-bas comme des Siméon qui savent ce que Christ est pour eux, et comme des Anne qui y sont pour Lui.

ME 1878 page 360

C'est une chose bien précieuse qu'une *conscience délicate*. Je n'entends pas une conscience *scrupuleuse*, complètement dépendante de ses sentiments, ni une conscience *malade*, tyrannisée par ses doutes; mais j'entends une conscience *délicate*, qui se laisse conduire en toutes choses par la parole de Dieu, et qui, en tout temps et en toute circonstance, est entièrement soumise à cette Parole.

ME 1878 page 400 - Darby J.N.

Quand tu passes par des jours d'épreuve, demeure en la présence de Celui qui est le Dieu de toute consolation, et qui ne permettra pas que tu sois tenté au delà de tes forces. Tu trouveras ainsi que l'affliction qu'il envoie, devient, dans ses mains, un moyen de te faire connaître davantage son cœur plein de sympathie, et qui agit toujours en amour, et tu auras plus de grâces à lui rendre pour les mauvais jours que pour les bons.

Mais si tu traverses des jours de repos, alors, demeure encore plus particulièrement près du Seigneur. C'est dans ces jours-là que le danger s'approche, parce que c'est alors que s'introduisent si facilement dans le cœur la nonchalance et l'indifférence, et que, notre vie étant douce et facile, bien vite *les choses de ce monde* prennent de l'attrait et de l'intérêt.

Quand vous parlez avec les incroyants, adressez-vous à leurs consciences, au lieu de répondre à leurs questions. C'est ainsi que faisait le Seigneur. Quand quelqu'un lui dit: «Ceux qui doivent être sauvés, sont-ils en petit nombre?» Il répond: Luttez pour entrer vous-mêmes!

ME 1878 page 420

Le «royaume des cieux» ne signifie *jamais* le ciel. Il signifie *toujours* ce qui, ayant sa *source* dans le ciel, a sa *sphère* sur la terre.

Fragments

ME 1878 page 100

Les chrétiens des premiers temps manifestaient d'une manière bien belle le caractère du Nazaréat: ils marchaient comme ceux dont Christ avait pris les coeurs avec Lui dans le ciel.

ME 1878 page 220

La vérité de Dieu devient toujours plus précieuse à mon âme: elle lui donne de la force et la nourrit, car elle demeure éternellement, car elle révèle Jésus et nous attache à lui, source et force de tout bien. La misère de l'homme se déroule toujours plus devant mes yeux dans la Parole, mais accompagnée de cette vérité qu'elle est passagère (je parle de l'histoire du monde). «Sa bonté demeure à toujours!» Quelle différence entre l'histoire des Rois et celle d'Abraham: quelle fraîcheur dans les rapports de cet Abraham avec Dieu, en comparaison de ce qui est arrivé plus tard! On y est fatigué de l'homme. Mais en revanche quelle patience de Dieu! Car, heureusement, Lui n'a pas été fatigué de l'homme, lors même qu'un Elie l'a été. Seulement il a dû les sauver par lui-même et à sa manière; il ne leur a rien retranché de ce que ses conseils et son amour avaient déterminé de faire à leur égard... Il peut s'élever au-dessus de tout et travailler pendant qu'il fait jour, dans le témoignage de sa parfaite grâce; c'est à la hauteur de celle-ci qu'il faut chercher à s'élever, et cela se fait dans l'oubli de soi-même.

ME 1878 page 239

Si nous considérons l'étendue des possessions d'Israël, comme *demeure* et comme *héritage*, nous verrons que, comme demeure, il n'avait que Canaan, mais que, comme héritage, il avait tout le pays jusqu'au fleuve. Le ciel, la Canaan céleste, est notre demeure par l'Esprit, déjà; mais par la puissance du Saint Esprit Israël aurait dû planter son pied partout jusqu'au fleuve ([Philippiens 3: 11](#)). Ainsi ce monde même sera le domaine des saints (Satan étant lié), lorsqu'ils prendront possession de l'héritage, et les miracles sont appelés les «puissances du siècle à venir», parce que effectivement on était délivré de la puissance de l'ennemi par ce moyen.

Or Israël n'a possédé que peu de temps (sous David, type de Jésus) toute l'étendue du pays qui était placé devant lui pour qu'il le possédât selon qu'il y placerait la plante de son pied. L'Eglise aussi n'a possédé que dans ses beaux jours la puissance qui soumettait à sa domination *tout* ce qui lui était promis; aussi est-il plus précieux d'avoir notre nom écrit dans le ciel que de chasser les démons...

Canaan n'était jamais l'Egypte: c'était un progrès évident. Mais Haï et Gabaon ont témoigné du manque d'humilité et de dépendance du peuple dans cette position; les chrétiens oublient cela quelquefois et s'en prennent à la position dans laquelle ils se trouvent, lorsqu'ils

devraient s'en prendre à eux mêmes... Puissent-ils ne pas l'oublier et se réjouir en tremblant, et profiter vraiment de la présence de Dieu qui donne la joie, et non de la joie seulement que sa présence donne. C'est là bien autre chose que de se réjouir seulement, pour perdre ainsi notre force au lieu de le glorifier, quoique nous devrions être joyeux: cela est dû à sa gloire lorsqu'il nous bénit.

ME 1878 page 260

Combien nous sommes heureux de sentir que nous sommes sous la main de Dieu, qui compte les cheveux de nos têtes, et sans lequel pas un passereau ne tombe en terre; et que toute la puissance de Jésus dans les cieux et sur la terre veille sur l'évangile.

On peut être en paix où que ce soit, et l'esprit de Dieu aussi veut agir au milieu de toute l'agitation, de tout le train qui se fait autour de nous, et même s'en servir, aussi bien que lorsque l'influence tranquille de l'ennemi s'exerce sur les âmes, bien que le chrétien aime la paix et s'attriste des passions des hommes et des jugements qui les accompagnent; mais il est en paix au milieu de tout cela. Au reste, ce n'est là que l'accomplissement de ce que nous attendons, et nous avons à bénir Dieu de nous avoir avertis à temps, et de nous montrer l'accomplissement de ses desseins.

Dieu bénit certainement et agit par son Esprit. Il y a des difficultés, de l'opposition; même on se donne beaucoup de peine pour s'opposer à la vérité; mais si nous pouvons manifester Jésus, d'une manière qui satisfasse davantage à ce qui est dans son coeur pour les siens, il nous frayera un chemin vers eux...

ME 1878 page 338

Les voies de Dieu sont parfaites et toujours dirigées par son amour. La sainteté exige d'être maintenue, car Dieu est immuable, Mais, envers nous, tout est amour, de sorte que ses voies de sainteté ne sont que l'expression des moyens d'accomplissement de son amour.

Nous ne pouvons pas toujours discerner la sainteté de toutes les voies de Dieu, mais il y en a toujours une application directe à nous-mêmes, au brisement de notre volonté, — application qui est en bénédiction évidente, quoique Dieu ait des desseins de grâce et de jugement et des buts que nous ne connaissons pas.

Tout aboutit à la bénédiction, lors même que chemin faisant on trouve l'humiliation et l'angoisse. Les murs de Haï et la déception de Gabaon sont perdus dans le résultat, quoique Dieu ait dû châtier: la confiance d'Israël dans la force de l'homme a eu des conséquences de moindre durée que la confiance dans sa propre sagesse. Israël fut battu devant Haï pour s'être confié dans sa propre force et n'avoir pas pris les précautions nécessaires, tandis que l'introduction des Gabaonites sans qu'on eût consulté l'Eternel (Nombres 9: 14), eut pour conséquence la barbarie de Saül et la mise à mort de sept membres de sa famille (2 Samuel 21: 1-9).

Dieu peut se tourner pour nous châtier, mais il continue toujours le cours de ses bénédictions, malgré tout cela, quoique certes on soit plus heureux de jouir de sa bénédiction sans se détourner en quoi que ce soit de ses voies.

Notre lutte - Josué 5: 9

ME 1878 page 120

En présence des épîtres aux Colossiens et aux Ephésiens, je pense que les guerres d'Israël ont leur contre-partie dans notre lutte avec les puissances des ténèbres; que la prise de possession graduelle de leur pays correspond à cette action par laquelle nos affections sont fixées sur les choses qui sont en haut, là où Christ est assis; et que, nous aussi, nous avons notre circoncision, d'abord en Christ, en qui la chair a trouvé sa condamnation, et ensuite, en une manière pratique, dans la mortification de nos membres qui sont sur la terre, etc. Négliger la lumière que nous fournissent ces contrastes entre l'Ancien et le Nouveau Testament, c'est mépriser, sans s'en rendre compte, les moyens par lesquels s'acquiert la sagesse d'en haut.

La présence du Saint Esprit et la venue du Seigneur, puissance vivante et vraie espérance de l'Eglise de Dieu

Darby J.N. – ME 1878 page 131

A mesure que la vérité est mise en lumière, et que l'état de la chrétienté s'accroît, il devient toujours plus évident que le monde évangélique, je ne dirai pas, a perdu, mais n'a jamais possédé la pleine vérité de l'Evangile, ni connu quelle est la puissance actuelle et l'espérance de l'assemblée de Dieu. Les chrétiens, comme individus, ne savent pas ce qu'est leur vraie position présente et leur appel devant Dieu, et n'ont pas saisi, même en théorie, le plein développement de l'état d'une âme rachetée vis-à-vis de Dieu, tel que nous le présentent les écrits du Nouveau Testament, et particulièrement ceux de Jean et de Paul. Au contraire, en général, on s'oppose à ces vérités. Tout au plus jouit-on du pardon des péchés et de la faveur divine, et encore rarement de celle-ci; mais on ignore tout ce qui concerne notre nouvelle position en Christ, ou bien, hélas! on s'en garde comme d'une chose dangereuse. Les âmes sont placées sous la nouvelle alliance, qui ne va pas au delà de la rémission des péchés et de la loi écrite dans le cœur, et cela même n'est pas souvent réalisé; mais être en Christ et le savoir par le Saint Esprit, connaître aussi ce qu'implique cette position maintenant et en espérance, sont choses entièrement absentes des professions de foi. Je rappellerai ici ce que j'ai déjà souvent exposé. Le Seigneur Jésus, comme Sauveur, nous est présenté dans trois positions distinctes: sur la croix, accomplissant l'oeuvre de la rédemption; sur le trône du Père, où il est assis comme homme, et d'où, en vertu de cette position, il envoie le Saint Esprit; et, enfin, revenant pour prendre les saints avec lui dans la même gloire que celle où il est, et pour s'asseoir ensuite sur son propre trône.

Après les longs siècles ténébreux de la papauté, siècles remplis d'une méchanceté indicible et saturés d'une iniquité qui défie toute description, l'action de Dieu, dans la Réformation, remit en lumière le premier point que j'ai mentionné plus haut: Christ sur la croix, accomplissant la rédemption. Mais ceux qui proclamèrent cette vérité, le firent d'une manière évidemment défectueuse, au moins sur un point, et de plus leur doctrine des sacrements, reste du papisme, viciait et contredisait la vérité qu'ils prêchaient. Les points principaux sur lesquels cette grande oeuvre de délivrance fut en défaut, ou même apporta avec elle le mal et l'erreur, sont ceux qui depuis ont toujours agité et agitent encore maintenant le monde chrétien.

En premier lieu, la justification par la foi était annoncée, comme nous le savons, mais l'oeuvre de Christ était présentée uniquement comme rencontrant et satisfaisant la justice de Dieu (point vital, assurément), et non comme le fruit de l'amour de Dieu. Je ne dis pas que cela ne fût jamais senti: sans nul doute, il y avait des âmes qui le saisissaient; mais la théologie de la justification ne regardait Dieu que comme juge, et montrait Christ comme le Sauveur en qui se trouvait l'amour. Elle disait bien: «Il faut que le Fils de l'homme soit élevé», mais elle

n'ajoutait pas avec la précieuse parole de Dieu: «Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique». Ceci caractérise l'oeuvre de la Réformation.

Le second point était que l'on naît de Dieu par le baptême. C'est la doctrine de toutes les églises de la Réforme. Luthériens, réformés, presbytériens ou anglicans, tous la maintiennent. C'était la racine de la confusion papiste, et elle a porté avec elle plus ou moins de son levain, là même où cette erreur est rejetée. Le baptême, comme figure, ne représente pas le fait de naître ou de recevoir la vie. On est baptisé pour la mort de Christ, et, tout au plus, en figure, ressuscité en sortant de l'eau, quoique ceci soit lié, dans le seul passage où il en est question (Colossiens 2: 12), avec la foi en l'opération de Dieu qui a ressuscité Christ d'entre les morts. Le mot *régénération* n'est pas employé dans l'Écriture pour désigner la nouvelle naissance. On ne l'y trouve que deux fois en Matthieu 19, où il se rapporte au royaume futur de Christ, et en Tite 3, où il se rapporte, je n'en doute pas, au baptême, mais où il est distingué du renouvellement de l'Esprit Saint. Je ne me fais ici, en aucune manière, l'avocat des vues baptistes. J'ai voulu seulement montrer d'abord, qu'en établissant la doctrine de la justification, on a laissé de côté son origine et, par conséquent, la nature et le caractère de Dieu en amour dans cette oeuvre; et ensuite, que l'on a conservé la superstition qui assigne à un rite l'efficacité d'opérer la nouvelle naissance, et non à la Parole et à l'Esprit, comme le fait clairement l'Écriture. A part cela, ce premier et précieux aspect du salut opéré par Christ, — sa mort pour nos péchés, l'efficacité de l'oeuvre de la croix pour justifier, — a été mis en lumière à la Réformation par des travaux, une foi et des souffrances bien propres à remplir le coeur de chaque chrétien de reconnaissance envers Dieu et d'admiration pour la grâce accordée à ces témoins de la vérité si bénis et si honorés. Si les gouvernements se sont emparés de la Réformation pour se débarrasser de l'autorité du pape, cauchemar incessant pour eux, cela n'altère en rien la réalité de la grâce et de la foi, qui furent le partage de ceux par lesquels la vérité fut proclamée. Personne n'est plus loin que moi de mépriser ces instruments que Dieu a suscités pour nous délivrer du mal mortel du romanisme. Toutefois, en jugeant au point de vue historique ce qui était enseigné, nous trouvons, d'un côté, dans l'évangile qu'ils prêchaient, le grand défaut que j'ai signalé, et, d'un autre, quant aux sacrements, la présence d'une doctrine qui laissait subsister, sinon le tronc, au moins des rejetons du papisme.

C'est donc modifiée ainsi, que la valeur de l'oeuvre de Christ sur la croix fut mise en lumière. Mais quant aux deux autres vérités: la venue du Saint Esprit, son habitation dans les saints individuellement, ainsi que dans l'assemblée comme maison de Dieu, et son action pour former ici-bas le corps de Christ; puis le retour de Christ pour prendre les saints auprès de lui, afin qu'ils soient glorifiés avec lui là où il est, et pour établir son trône et son royaume sur la terre; ces vérités, dis-je, étaient ou entièrement laissées de côté, ou niées. Ce sont les grandes vérités qui constituent le caractère du christianisme, quant au présent, et ce qui appartient au chrétien, dans l'avenir; ce sont elles que Dieu proclame maintenant pour réveiller ses saints au sentiment de leur véritable appel et de leur vrai caractère. Je n'en parle pas comme de simples connaissances qui soient à acquérir, ni comme formant le fondement du

christianisme, ainsi que c'est le cas pour la personne de Christ révélant le Père, et pour l'oeuvre qu'il a accomplie, mais comme constituant le vrai caractère distinctif et la puissance du chrétien et du christianisme.

Le christianisme évangélique moderne a avancé d'un pas. Il a reconnu que l'homme doit réellement être né de nouveau pour entrer dans le royaume de Dieu, et que cela ne s'opère pas par un rite, mais par l'Esprit et par la parole de Dieu. Mais ceux qui, dans les grands corps ecclésiastiques protestants datant de la Réforme, occupent une position officielle et sont allés assez loin pour reconnaître et professer cette vérité, se trouvent paralysés par les liens qui les attachent à un système qui déclare le contraire, et duquel ils tiennent leur position et leur ministère. Ce qui les entrave n'est pas seulement cette faiblesse qui fait que nous sommes tous sujets à manquer; mais, lorsqu'ils s'occupent des âmes, ils sont obligés de dénoncer comme étant une erreur mortelle cela même qu'avec tout le système ils ont accepté comme vrai et par quoi ils tiennent leur place officielle, et, dans quelques cas, ils doivent même le présenter constamment comme une vérité. On peut parfois l'oublier aisément, comme, par exemple, dans le presbytérianisme, où un formulaire n'est pas toujours employé; cependant une telle voie tend à démoraliser ceux qui y sont engagés, et à détruire, dans la mesure même où ils rendent témoignage à la vérité, le système auquel ils appartiennent. Les divers corps ecclésiastiques ressentent cet effet à mesure que la vérité est davantage mise en lumière: le papisme et l'incrédulité font brèche dans des systèmes qui n'ont aucune force divine. Que Dieu, en dépit de tout cela, ait béni la vérité prêchée, je suis heureux de le reconnaître, mais c'est une oeuvre individuelle; quant aux corps ecclésiastiques existants, les liens qui les maintiennent se relâchent de toutes parts. D'ailleurs, là même où parmi eux, ainsi que parmi les dissidents sortis d'entre eux, l'exacte vérité spirituelle, quant au point en question, est individuellement reconnue, là même on ne trouve, comme faisant partie de leur foi, ni un clair et complet évangile, ni le fait de la présence du Saint Esprit envoyé du ciel ici-bas, ni l'attente du retour du Fils de Dieu. Je ne veux pas dire qu'ils ne sont pas orthodoxes, et qu'ils ne reconnaissent pas le Saint Esprit comme une personne divine ou le fait de sa descente au jour de la Pentecôte, ni non plus qu'ils n'admettent pas que Christ reviendra à une certaine époque, à la fin du monde, par exemple — les romanistes aussi sont orthodoxes à ce point de vue. Ce qu'il y a de fatal dans leur enseignement sur ces sujets, ce n'est pas qu'ils manquent pour ce qui regarde les faits, mais que la valeur de ce qui est vrai est niée dans sa réalité présente, ou bien, pour autant qu'on le reconnaît, appliquée par le moyen de sacrements et d'oeuvres, et non par la puissance de la parole de Dieu et de l'Esprit; tandis que, d'un autre côté, dans la messe, les partisans du système romain renversent cette vérité que par un seul sacrifice, offert une fois pour toutes, Christ a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. Or la chrétienté évangélique n'a pas non plus conservé cette dernière vérité, et la rejette en grande partie. En même temps l'effet divin de l'habitation du Saint Esprit et l'attente actuelle de Christ ne sont pas reconnus du tout, et sont même fortement combattus.

Sur le premier de ces points, celui qui est relatif à la position parfaite du croyant devant Dieu, on a rétrogradé relativement à la doctrine enseignée par les réformateurs. Ils estimaient

que l'assurance personnelle du salut est seule la foi justifiante, et c'est ce que condamna le concile de Trente comme la vaine confiance des hérétiques. C'est la doctrine distinctive de la Réformation — ce qu'elle estimait être la justification par la foi. Je dois ajouter que, dans ma pensée, cette question était mal posée. On faisait de l'assurance touchant soi-même la foi justifiante; c'était la foi en quelque chose qui me concerne, tandis que la foi se rapporte à quelque chose touchant Christ, et l'amour du Père, qui l'a envoyé. Je crois que Jésus est le Fils de Dieu, que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde. Or par là je n'entends pas une connaissance acquise par l'intelligence; cela n'est que du bois non allumé dans le foyer, ce n'est nullement le feu; mais, quand le Fils, tel qu'il est révélé dans la Parole, a été révélé en moi (Galates 1), Dieu me déclare judiciairement justifié et sauvé. Mais ma foi est en Christ et par lui en Dieu, et non en quoi que ce soit touchant moi-même. Toutefois, bien que d'une manière imparfaite, les réformateurs tenaient tous l'assurance personnelle du salut comme la seule vraie position chrétienne, le seul état chrétien, et c'était une source de bénédiction. Voilà ce que la chrétienté évangélique a entièrement perdu, et, je puis le dire, ce qu'en général elle condamne. Grâce à Dieu, cette vérité reparaît; mais c'est par une action du Saint Esprit agissant dans des individus, en dehors des systèmes ou corps religieux, et tendant par conséquent à détruire ceux-ci.

Et maintenant venons-en aux deux points capitaux que la Réformation a ignorés ou rejetés. Dieu habite avec les hommes seulement en conséquence de la rédemption. Il n'habitait point avec Adam, dans l'état d'innocence, ni avec Abraham, qu'il avait appelé et qui marchait par la foi; mais dès qu'Israël a été racheté et délivré d'Egypte, Dieu déclare qu'il les a fait sortir de ce pays de servitude pour habiter au milieu d'eux (Exode 29: 45, 46). Et c'est ce qui arriva. Jéhovah, assis entre les chérubins, habitait au milieu de son peuple. Quand la rédemption éternelle fut accomplie, le même résultat béni eut lieu par la venue du Saint Esprit; c'est ce qui caractérise la position présente. On retrouvera, dans les siècles éternels, l'habitation de Dieu avec les hommes, mais réalisée d'une manière plus glorieuse et pour jamais.

La rédemption implique deux choses: Dieu parfaitement glorifié en tout ce qu'il est, et ôtant nos péchés d'une manière qui s'accorde avec sa gloire, nous sortant de la condition où nous gisons loin de lui, dans une nature contraire à la sienne et dans l'inimitié contre lui, pour nous amener en sa présence, afin d'en jouir dans une nature moralement semblable à la sienne, «participants de la nature divine», saints et irréprochables devant lui en amour. Mais il y a plus dans la rédemption, car la Parole étant devenue chair, l'homme (dans la personne de Christ) se trouva à l'égard de Dieu dans la position de Fils, et nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. C'est pourquoi, après que la rédemption eut été accomplie, le Seigneur ressuscité envoya, par Marie de Magdala, ce message aux apôtres: «Va vers mes frères, et leur dis: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». L'oeuvre, sur laquelle était fondée la rédemption, était achevée; naturellement tous ses résultats n'étaient pas produits, mais toute question, quant au bien et au mal, avait reçu sa solution, toute vérité relativement à ces

deux choses avait été prouvée et établie. Là avait été mis au jour, d'un côté, la complète inimitié de l'homme envers Dieu, qui s'était manifesté en bonté, et l'entier pouvoir de Satan sur l'homme; d'un autre, on avait vu en Christ la parfaite obéissance de l'homme et son amour envers son Père; là encore s'étaient montrés au plus haut degré la sainte justice de Dieu contre le péché, et son amour envers les pécheurs. Là, et là seulement, avaient pu se rencontrer cette justice et cet amour; là se trouvait glorifiée la majesté de Dieu (Hébreux 2: 10), et sa vérité maintenue.

La double question qui se rapporte à la vie donnée et assurée à l'homme, et à la responsabilité, avait été soulevée dès la création de l'homme, mais ne fut jamais résolue jusqu'à la rédemption. Ces deux choses se trouvaient impliquées dans l'arbre de la connaissance du bien et du mal et dans l'arbre de vie au milieu du jardin, et tout dépendait de l'obéissance de l'homme. Il tomba, et l'accès de l'arbre de vie lui fut fermé. Il n'était pas possible qu'il remplît ce monde d'hommes pécheurs, qui ne pourraient mourir: c'eût été horrible. La sentence de mort prononcée contre lui ne pouvait pas être révoquée; le jugement devait la suivre. La loi soulevait la même question avec les hommes dans la chair, seulement elle présentait en premier lieu ce qui est relatif à la responsabilité: «Fais cela et tu vivras». Elle traitait la responsabilité de l'homme comme une question qui était encore à résoudre, l'éprouvant par ce qui était une règle parfaite pour un enfant d'Adam; mais il était un pécheur et il transgressa la loi. La venue de Christ n'a pas seulement prouvé l'iniquité de l'homme et son état comme transgresseur de la loi; elle a montré de plus son inimitié contre Dieu manifesté en bonté. En même temps que la loi était enfreinte, les promesses étaient rejetées. C'est alors que Dieu fit sortir l'oeuvre bénie de sa grâce, de l'acte même qui prouvait l'inimitié de l'homme. Christ sur la croix, au lieu même où devait être le péché, comme l'exigeait la gloire de Dieu, non seulement a glorifié Dieu en tout ce que Dieu était, mais, en portant nos péchés, il a répondu pour ce qui concerne la responsabilité à laquelle nous avons manqué, et il est devenu la vie de ceux qui croient en Lui. Sa mort a un double caractère. En la consommation des siècles, Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de Lui-même; puis, «comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement, ainsi le Christ aussi a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs». Dieu étant parfaitement glorifié, l'oeuvre sur laquelle est fondé l'état éternel était accomplie, et les péchés de ceux qui croient en Christ ôtés pour toujours. C'est une oeuvre dans laquelle il a été répondu quant à ce qui regardait la responsabilité, oeuvre dont l'immuable valeur, par la nature même des choses, ne peut être altérée, et qui est la base assurée de l'éternelle bénédiction selon la nature de Dieu.

Mais, de plus, il y a le dessein de Dieu. Christ, par son sacrifice, a obtenu pour nous, selon le dessein de Dieu, que nous serions avec lui et dans la même gloire, quoique Lui reste le premier-né; c'est ce que Dieu avait préordonné avant les siècles, pour notre gloire (1 Corinthiens 2). Merveille inconcevable, quand nous regardons à nous-mêmes, mais compréhensible, quand nous lisons que, dans les siècles à venir, il montrerait les immenses richesses de sa grâce dans sa bonté envers nous, dans le Christ Jésus; mystère extraordinaire

et précieux que nous révèlent ces paroles: «Et celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, sont tous d'un; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères».

Voyons donc où nous en sommes maintenant; dans quelle mesure est accompli le résultat de cette grande oeuvre qui subsiste seule dans l'histoire de l'éternité, et qui la remplit dans les conseils de Dieu et dans les fruits qu'elle porte. L'oeuvre est faite, complètement achevée, et une fois pour toutes. De plus, elle a été acceptée de Dieu comme répondant à sa gloire, comme le glorifiant parfaitement (Jean 13: 31, 32; 17: 4, 5), et c'est pourquoi le Christ Jésus a été ressuscité d'entre les morts, et placé, comme homme, à la droite de Dieu, dans la gloire qu'il avait auprès du Père, avant que le monde fût. L'homme qui, selon la justice, est assis à la droite de la Majesté dans les cieux, y sera jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds. Il a vaincu et s'est assis comme Fils sur le trône de son Père. Or, en premier lieu, cela répond d'une manière parfaite à ce qui touche la culpabilité de celui qui croit. Christ a porté nos péchés en son propre corps sur le bois. Les croyants sont lavés de leurs péchés dans son sang. Toute leur responsabilité, comme enfants d'Adam, non pas leur responsabilité de glorifier le Seigneur, mais leur culpabilité, n'est plus. «Ayant fait par lui-même la purification des péchés, il s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux», ayant été livré pour nos offenses, et ressuscité pour notre justification. Et nous, justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu. L'oeuvre qui nous libère de ce qui pesait sur nous, comme enfants d'Adam, est accomplie; en croyant, nous sommes pardonnés, lavés de nos péchés, et notre conscience est purifiée. Pour ce qui concerne notre conscience et notre position devant Dieu, nous sommes rendus parfaits à perpétuité par une seule offrande, et Dieu ne se souvient plus de nos péchés ni de nos iniquités. Le croyant, à cause de l'oeuvre de Christ sur la croix, voit réglée pour toujours, par la foi, la question de sa responsabilité (c'est-à-dire de sa culpabilité) comme homme en relation avec le premier Adam. Il est justifié et il le sait; il a la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, «qui a fait la paix par le sang de sa croix». C'est là que Dieu a eu affaire avec ses péchés, et Dieu ne manque jamais à reconnaître l'oeuvre de son Fils, qui paraît en sa présence pour nous. Christ a dit: «Tes péchés sont pardonnés;» «ta foi t'a sauvée, va t'en en paix». Le croyant est parfaitement net devant Dieu.

Tout cela se rapporte à sa position comme homme responsable et pécheur devant Dieu. Mais, dans l'oeuvre de Christ, se trouve renfermé beaucoup plus. En premier lieu, l'amour infini de Dieu: «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique»; et: «Par ceci, nous avons connu l'amour; c'est que lui a laissé sa vie pour nous». Mais, plus encore, il nous a obtenu la gloire, et il y est entré comme notre précurseur. La gloire que le Père lui adonnée comme homme, il nous l'a donnée. Nous serons conformes à son image; comme nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste. En même temps que nous serons devant Dieu, notre Père, comme fils, nous régnerons, comme cohéritiers avec Christ de tout ce qu'il a créé et de ce dont il hérite comme homme, Lui que Dieu a établi héritier sur toutes choses.

L'évangile de Luc nous présente un témoignage de ce double caractère de bénédiction. Dans la scène de la transfiguration, Moïse et Elie apparaissent sur la terre avec Christ, dans la

même gloire que lui; ensuite il y eut la nuée, d'où sortait la voix du Père, la gloire excellente dans laquelle ils entrèrent aussi. De même, en Luc 12, le Seigneur montre la table dressée dans le ciel pour ceux qui auront veillé en attendant la venue du Maître, et, plus loin, nous voyons aussi que ceux qui auront servi selon sa volonté, durant son absence, sont établis sur tous ses biens. Mais cela n'est pas accompli.

En 1 Pierre 1: 11-13, nous avons l'ordre dans lequel ces choses se succèdent, aussi loin du moins que va leur développement dans ce monde. L'Esprit de Christ dans les prophètes rendait d'avance témoignage des souffrances de Christ et des gloires qui suivraient, mais il leur fut révélé que ce n'était pas pour leur temps. Ensuite ces choses sont annoncées, mais non pas introduites, par ceux qui prêchaient l'évangile par l'Esprit Saint envoyé du ciel, et les chrétiens avaient à être sobres et à espérer dans la grâce qui devait être apportée à la révélation de Jésus Christ. Nous voyons donc là les voies prophétiques de Dieu avant les souffrances et les gloires de Christ; l'évangile, après que les souffrances eurent eu leur accomplissement et que Christ eut été glorifié en haut, quoique les résultats n'aient pas encore été produits, mais seulement annoncés, et conduisant à espérer sobrement jusqu'à la fin ce qui doit être apporté à la révélation de Jésus Christ. Il est vrai que cela ne nous présente pas notre part au dedans de la nuée, — la maison du Père, — mais nous y trouvons d'une manière très nette la succession et l'ordre des voies de Dieu; le temps de l'évangile étant celui où le Saint Esprit est envoyé du ciel, et la révélation de Jésus Christ le temps à venir vers lequel l'espérance regarde. Rien ne saurait être plus précis: le temps de la prophétie, où les saints hommes d'autrefois parlaient, suivant qu'ils étaient poussés par l'Esprit Saint, est une époque tout à fait distincte de celle où le Saint Esprit est envoyé du ciel. Ils avaient appris, en étudiant leurs propres prophéties, données par inspiration, qu'ils n'administraient pas pour leur propre temps ce dont ils prophétisaient. Les souffrances donc sont accomplies et passées, les gloires qui devaient suivre n'ont pas encore été manifestées, mais le Saint Esprit a été envoyé dans l'intervalle, nous enseignant à attendre ces gloires lors de la révélation de Jésus Christ. Rien de plus clair et de mieux défini.

La venue du Saint Esprit, chose déjà accomplie, et son habitation en nous, puis l'attente de la révélation de Jésus Christ, constituent et caractérisent la position chrétienne. Ces deux choses, l'une, le fait qui a déjà eu lieu, et l'autre, ce que nous sommes exhortés à attendre et à espérer, jettent la plus vive lumière sur l'efficacité des souffrances. Comme nous l'avons vu, Dieu avait pleinement et de toutes manières éprouvé le premier homme dans sa responsabilité; d'abord dans l'état d'innocence, puis par tous les moyens que Dieu pouvait employer pour qu'il se relevât. Mais l'état de chute de l'homme s'étant finalement manifesté par une inimitié ouverte, Dieu accomplit son oeuvre par l'homme de son dessein et de ses conseils, le mettant aussi pleinement à l'épreuve, il est vrai, mais par là faisant ressortir et prouvant sa perfection. Cette oeuvre est la rédemption dans laquelle Dieu fut parfaitement glorifié, et ce qui nous était nécessaire, accompli d'une manière parfaite selon la gloire de Dieu. L'homme qui l'avait opérée, ressuscité par Dieu, selon la valeur de cette oeuvre, s'assit alors dans la gloire, à la droite de la Majesté dans les cieux: preuve éternelle et bénie de la

valeur de l'oeuvre qu'il avait accomplie. Un état nouveau fondé, sur la justice de Dieu, état auquel le Seigneur fait souvent allusion, est maintenant pleinement révélé: c'est celui de l'homme ressuscité d'entre les morts, après que la question du péché a été réglée; que la mort, introduite par le péché, a été vaincue, et que la puissance de Satan a été annulée. Ce n'est pas un état de bonheur dépendant de ce que l'homme n'a pas failli, mais un état de gloire en harmonie avec toute la nature et le caractère de Dieu, qui avait été glorifié dans cette nature et ce caractère, et cela dans la place même où se trouvait le péché, Christ fait péché pour nous. Rien ne restait à faire de ce côté-là; Dieu a mis son sceau d'acceptation sur l'oeuvre de la rédemption, quand il a ressuscité Christ d'entre les morts, et il en a montré l'effet à la foi, en plaçant Celui qui l'avait accomplie, dans sa propre gloire où il est entré comme notre précurseur. Ainsi a été posée la base de la gloire éternelle selon le dessein que Dieu avait formé à l'égard de l'homme, base sur laquelle aussi reposent les nouveaux cieux et la nouvelle terre; et Dieu lui-même est maintenant glorifié et connu, étant révélé dans la rédemption et dans l'amour.

Alors le Saint Esprit descend et est donné à ceux qui croient en Christ, et qui ont une part dans cette oeuvre glorieuse. Examinons les enseignements précis de l'Écriture sur ce sujet: la venue et la présence du Saint Esprit, envoyé, non pas au monde qui a rejeté Christ, mais aux croyants. Ce que nous voulons établir, c'est que le Saint Esprit est venu, c'est sa présence actuelle, en conséquence de l'élévation de Christ comme homme à la droite de Dieu. Il est venu, non pas comme un Esprit qui pousse les prophètes ou d'autres, mais venu maintenant, de même que le Fils était venu dans l'incarnation, et prenant, comme un autre Consolateur, la place de Jésus auprès de ses disciples, quand leur Maître les aurait quittés.

Dans l'Ancien Testament, la venue du Saint Esprit était promise par les prophètes. Dieu avait dit qu'il répandrait son Esprit sur toute chair aux derniers jours: promesse qui, dans la sagesse de Dieu, qui connaît toutes choses, attendait, pour être accomplie, que la rédemption fût achevée. Au chapitre 7 de Jean, lors de la fête des tabernacles, dont l'antitype, qui est le repos du peuple de Dieu, n'est pas encore arrivé, au dernier et grand jour de cette fête, qu'il ne pouvait célébrer et où il ne pouvait se montrer au monde, Christ déclare que quiconque ayant soif, viendrait à lui et boirait, hors de son ventre couleraient des fleuves d'eau vive. «Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui, car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié». Le Saint Esprit, tel qu'il est connu maintenant dans l'Église, n'était pas encore. Tout Juif orthodoxe savait qu'il y avait un Saint Esprit qui inspirait les prophètes, qui avait été sur plusieurs des juges d'Israël et sur Saül, et qui, au commencement, se mouvait sur la face des eaux. Mais le Saint Esprit, comme envoyé du ciel ici-bas sur les croyants, n'était pas encore, et ne pouvait pas être, parce que Jésus n'était pas encore glorifié. Jésus était venu pour être «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché (non les péchés) du monde»; c'était sa première grande oeuvre; la seconde était de baptiser du Saint Esprit (Jean 1: 33); et ce caractère de l'oeuvre de Christ est d'autant plus remarquable, qu'il se trouve indiqué en relation avec le fait que le Saint Esprit était descendu pour demeurer sur lui comme homme. Il était, pour lui le sceau et l'onction de la part de Dieu et du Père, et

cela à cause de sa perfection personnelle. Pour nous, nous ne pouvions être ainsi oints et scellés avant que la rédemption fût accomplie, mais maintenant nous le sommes quand nous avons cru. «A moins que le grain de blé ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul». Ainsi, dans l'Ancien Testament, le lépreux était d'abord lavé d'eau, puis aspergé de sang, et ensuite oint d'huile. Et, dans les parties essentielles, c'est aussi ce qui avait lieu dans la consécration des sacrificateurs. Quand Aaron est seul, dans sa souveraine sacrificature, il est oint sans aspersion de sang (Exode 29: 5-7); mais quand lui et ses fils s'approchent, car ils ne pouvaient être séparés de lui, l'aspersion du sang se fait.

De plus, le Seigneur dit à ses disciples, au premier chapitre des Actes, qu'ils seraient baptisés du Saint Esprit dans peu de jours. Ces paroles furent réalisées le jour de la Pentecôte, la seconde des grandes fêtes qui avaient pour objet le rassemblement du peuple de Dieu, fête en rapport avec la résurrection de Christ (c'était celle des prémices), mais fête distincte, quoique étant aussi une fête des premiers fruits; en ce jour, le Saint Esprit descendit du ciel. Mais en même temps nous est donnée une autre révélation par la bouche de Pierre. Christ avait reçu le Saint Esprit de nouveau dans ce but, en conséquence de son élévation à la droite de Dieu. «Ayant donc été exalté», dit-il, «par la droite de Dieu, et ayant reçu du Père le Saint Esprit promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez» (Actes des Apôtres 11: 33). Ici, ce n'est pas simplement Dieu qui met son Esprit dans les prophètes et d'autres, mais l'homme élevé dans la gloire qui le reçoit pour le donner à d'autres hommes. C'est pourquoi, dans le Psaume 68, il est dit: «Tu as reçu des dons en l'homme» (be-adam), ou «par rapport à l'homme», ainsi qu'il est interprété dans les Actes «pour les hommes»; mais Il a reçu le Saint Esprit comme homme pour eux (*). Ainsi, bien que les prophètes et les hommes justes d'autrefois fussent dans une position inférieure à celle des apôtres, lorsque ceux-ci avaient Christ au milieu d'eux, cependant la venue du Saint Esprit était une chose si grande, si excellente, qu'il était avantageux pour les disciples que le Seigneur les quittât.

(*) En Jean 14, le Père l'envoie en son nom; au chapitre 15, le Seigneur l'envoie d'auprès du Père.

«Car, dit-il, si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous, mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai». Sa venue était le témoignage que l'homme était à la droite de Dieu, la rédemption étant achevée; que le monde, gisant dans le péché, était jugé comme ayant rejeté le Fils de Dieu; que Satan, le prince de ce monde, était aussi jugé; mais que la justice de Dieu était révélée comme la portion des croyants, étant manifestée dans le fait que le Père avait placé le Christ dans la gloire divine à sa droite (Jean 16: 10). La présence du Saint Esprit en était le témoin. Ce n'était pas pour le monde. Christ était venu comme le Sauveur du monde, mais le monde n'avait pas voulu de lui; le Saint Esprit n'était que pour les croyants. Il n'était pas là agissant en eux afin qu'ils crussent, quoique cela eût été vrai en son temps, mais il était en eux parce qu'ils avaient cru. «Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos coeurs». Cet Esprit les guidait dans toute la vérité; leur faisait connaître qu'ils étaient en Christ et Christ en eux; répandait l'amour de Dieu dans leurs coeurs, pour rendre témoignage avec leur esprit qu'ils étaient enfants de Dieu. Ils étaient dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habitait en eux. Si quelqu'un n'avait pas l'Esprit de Christ celui-là n'était pas de

lui (Romains 8). Le christianisme était le ministère de l'Esprit aussi bien que de la justice (2 Corinthiens 3). Paul (Actes des Apôtres 19), voyant quelque chose de défectueux en certains disciples, leur demande: «Avez-vous reçu l'Esprit Saint après avoir cru?» car, après avoir cru, on était scellé du Saint Esprit qui avait été promis. C'était une vraie et réelle présence du Saint Esprit habitant dans les saints. «Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit?» dit l'apôtre. «Comment avez-vous reçu l'Esprit?» demande-t-il encore aux Galates. Il n'y avait aucun doute quant à ce fait, si mauvais que pût être leur état. Les fruits de la grâce étaient le fruit de l'Esprit; la sanctification était la sanctification par l'Esprit. Si, convaincus de péché, on demandait ce qu'il fallait faire: «Repentez-vous», était la réponse, «et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint Esprit»; ils étaient oints et scellés du Saint Esprit de la part de Dieu, comme Christ lui-même l'avait été. L'Esprit était les gages de leur héritage, leur révélait Christ, et leur était en aide dans leur infirmité. Ce dont il avait été prophétisé dans l'Ancien Testament quant à l'effusion de l'Esprit, était accompli dans le Nouveau. Les chrétiens, comme tels, étaient selon l'Esprit et avaient leurs pensées aux choses de l'Esprit. Ils vivaient selon lui et étaient conduits par lui; c'est lui qui les envoyait et les guidait dans leur service. La chair convoitait contre l'Esprit; celui-ci intercédait dans leurs coeurs par des soupirs inexprimables. Toute la vie et l'état chrétien sont ainsi caractérisés par sa présence et son activité dans les saints. Ils ne devaient pas l'attrister dans leur marche, ni l'éteindre dans ses dons. L'Esprit sonde toutes choses, et l'homme spirituel discerne toutes choses. Il y a «une onction de la part du Saint», par laquelle nous connaissons toutes choses. Christ est gravé dans le coeur par l'Esprit du Dieu vivant; par cet Esprit, ils étaient transformés en la même image que Lui. L'amour est «l'amour dans l'Esprit»; la communion était celle du Saint Esprit. La marche des chrétiens devait être selon l'Esprit; par un même Esprit, Juifs et gentils avaient accès auprès du Père par Jésus Christ. Cette présence du Saint Esprit, clairement et dogmatiquement enseignée, comme étant la conséquence de l'élévation de Christ comme homme, cette présence qui n'avait pas été possible jusqu'alors, caractérise la vie chrétienne dans chacun de ses détails. Elle constitue le christianisme pour un homme individuellement: il est né de l'Esprit; l'Esprit est en lui une source d'eau vive et coule de lui comme un fleuve, lui donne la conscience de sa relation divine et l'unit à Christ, car «celui qui est uni au Seigneur est un seul Esprit avec lui». Collectivement aussi, les croyants sont édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit; ils sont par conséquent le temple de Dieu collectivement (1 Corinthiens 3) aussi bien qu'individuellement (1 Corinthiens 6).

Je n'ai pas parlé des dons parce que l'on ne nie pas qu'ils soient des manifestations de l'Esprit. Mais ce qui constitue et caractérise le christianisme, c'est la présence du Saint Esprit descendu du ciel en conséquence de l'exaltation du Seigneur Jésus à la droite de Dieu. Le résultat pour le chrétien était qu'il connaissait et sa relation avec le Père, et le Père lui-même; qu'il savait qu'il était en Christ et Christ en lui; qu'il était uni à Christ, son chef dans le ciel; et même, il savait qu'il était en Dieu et Dieu en lui. S'il péchait, ne fût-ce qu'en pensée, il attristait le Saint Esprit; s'il commettait fornication, il souillait le temple du Saint Esprit et faisait des membres de Christ ceux d'une prostituée. (Comparez 1 Thessaloniens 4: 8, quant au fait de

pécher contre un frère sous ce rapport). D'un autre côté, c'était par l'Esprit qu'il faisait mourir les actions du corps et qu'il vivait. La vie, la connaissance, la spiritualité et la puissance, tout dépendait de la présence du Saint Esprit, qui habitait en lui. C'est de Lui que l'on devait être rempli. Je répète que je ne parle pas des dons, qui étaient, sans contredit, les fruits de l'opération du Saint Esprit.

Telles étaient donc la vie présente et la puissance du chrétien, tandis que Christ était assis sur le trône du Père. Le Juif doit attendre que le Christ paraisse pour le voir, le reconnaître comme tel, et jouir de sa connaissance. Il n'en est pas ainsi du chrétien, parce que le Saint Esprit est venu, et l'unit à Christ pendant que Christ est dans le ciel. Quand Christ en sortira pour être manifesté, nous serons manifestés avec lui. Si la vie présente et la puissance du chrétien sont telles que nous l'avons dit, quelle est son espérance? Qu'est donc ce en quoi il abonde «en espérance par la puissance de l'Esprit Saint?» (Romains 15: 13). C'est la venue de l'Epoux, alors que le chrétien sera rendu conforme à l'image du Fils de Dieu, qu'il sera pour toujours avec Lui, semblable à Lui. Quand et comment ce qui est placé devant son coeur sera-t-il réalisé? C'est lorsque Christ viendra; c'est la venue du Seigneur qui l'accomplira. Tel est l'objet, tel est, en même temps, l'état vers lequel le Saint Esprit dirige l'espérance de son âme: voir Christ tel qu'il est, être avec lui, semblable à lui. Tout cela a lieu à sa venue. En attendant, le chrétien a toujours confiance (2 Corinthiens 5: 6); il sait que Christ étant sa vie, s'il meurt avant sa venue, absent du corps, il sera avec le Seigneur; mais son désir n'est pas d'être dépouillé, — quoique en soi ce puisse être beaucoup meilleur, — c'est d'être revêtu, comme Christ dans la gloire. Voir Christ qui l'a tant aimé, le voir comme il est et lui être parfaitement semblable, de sorte que Christ voie le fruit du travail de son âme et soit satisfait: voilà ce qui remplit d'espérance l'âme du chrétien. Il sait que tous les saints ressuscités ou changés (car nous ne mourons pas tous), seront glorifiés avec Christ; oui, lui-même sera glorifié en eux, et alors son coeur, comme assurément le nôtre, sera pleinement satisfait.

Je vais maintenant montrer non seulement que cette espérance est ainsi placée devant nous, mais qu'elle se lie intimement et s'entrelace, pour ainsi dire, avec toutes les positions, les pensées et les motifs de la vie chrétienne. Le Seigneur, sur le point de quitter ses disciples, les console avant tout par l'assurance qu'il leur donne de son retour pour les prendre auprès de lui. Comme il s'en allait de la terre, les anges, après avoir demandé aux disciples pourquoi ils regardaient ainsi vers le ciel, leur annoncent que Jésus reviendrait de la même manière qu'ils l'avaient vu partir. La dernière parole de l'Apocalypse est: «Voici, je viens bientôt. — Amen! Viens, Seigneur Jésus!» Avoir de nouveau Jésus, que, dans le sens personnel, ils avaient perdu, telle était la radieuse et bienheureuse espérance placée devant leurs coeurs.

Tout se rapporte à cela; chaque sentiment s'y rattache; chaque motif en dépend; cette espérance se mêle avec tout ce que l'Evangile tend à produire; elle entre dans toute la texture de la vie chrétienne. Les Thessaloniens avaient été convertis pour attendre du ciel le Fils de Dieu (1 Thessaloniens 1). Quant à l'espérance et à l'avenir, c'était l'effet de leur conversion. La personne du Seigneur était devant leur âme, et l'attendre était la position à laquelle ils avaient été appelés. Ensuite, quant à la joie du service et du ministère, nous lisons: «Quelle

est notre espérance, ou notre joie, ou la couronne dont nous nous glorifions? N'est-ce pas vous qui l'êtes devant notre Seigneur Jésus, à sa venue?» (1 Thessaloniciens 2). A quoi la sainteté est-elle rattachée? «Sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père, en la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints» (3) (*). Quelle est la consolation donnée quant aux saints qui s'étaient endormis? «Avec lui, Dieu amènera aussi ceux qui se sont endormis par Jésus» (4); et ensuite il nous est révélé de quelle manière nous serons tous avec Lui afin de pouvoir venir ainsi. Nous sommes «du jour» (5), de sorte qu'il ne peut nous surprendre comme un voleur. Je ne parlerai pas des avertissements adressés au monde, parce que j'ai en vue les saints; je dirai seulement que ce jour viendra sur lui comme un voleur dans la nuit. Mais pour nous, nous sommes maintenant complètement associés à Christ dans la gloire. Maintenant notre vie est cachée avec Christ en Dieu, mais il sera manifesté, et nous serons alors manifestés avec lui en gloire (Colossiens 3). Nous le voyons actuellement par le Saint Esprit, par la foi; nous sommes maintenant enfants de Dieu, et le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu. Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté, mais comme Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un (Hébreux 2), nous savons que «lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est», et c'est pourquoi «quiconque a cette espérance en lui, se purifie comme lui aussi est pur» (1 Jean 3). «Nous sommes transformés en la même image de gloire en gloire» (2 Corinthiens 3). «Notre bourgeoisie (c'est-à-dire ce à quoi nous sommes associés d'une manière vivante) est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur; qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire» (Philippiens 3).

(*) La sainteté présente n'est jamais séparée de la gloire. Ici elle en est le reflet.

Le vrai caractère du chrétien, selon ce que dit le Seigneur Jésus lui-même (Luc 12), c'est qu'il attend le Seigneur; la bénédiction est pour ceux qui sont trouvés veillant. C'est une chose toute spéciale; car veiller dans l'attente est distingué du service pour le Maître durant son absence, et la récompense, dans les deux cas, est aussi distincte. (Voyez versets 37, 43, 44). Pour celui qui veille, c'est la joie du ciel, administrée par Christ lui-même; pour les serviteurs, c'est d'être établi sur tous les biens. Dans un autre endroit, le chrétien est représenté comme ayant été appelé au commencement à sortir pour aller à la rencontre de l'Epoux; mais le sommeil est venu et l'appel a été oublié. Ce qui réveille les saints et les replace dans leur vraie position, c'est le cri de minuit: «Voici l'Epoux!» Alors ils se lèvent et préparent leurs lampes. «Trafiquez jusqu'à ce que je vienne» (Luc 19: 13), telle avait été la direction du Maître aux serviteurs, en s'en allant. Ce qui a conduit à la mondanité et à la domination oppressive du clergé dans la chrétienté, a été de dire dans son coeur: «Mon Maître tarde à venir»; la conséquence en est le jugement et le retranchement comme infidèles et hypocrites. Aucun temps n'est déterminé: ce pouvait être à minuit, au chant du coq, ou au matin, de sorte qu'il fallait constamment attendre et veiller. Les saints morts devaient ressusciter, et les vivants être changés, c'est pourquoi Paul, étant vivant, dit: «Nous les vivants, qui restons», car il était alors dans cette catégorie. On a été assez téméraire pour dire qu'il s'était trompé. Non, mais il recueillera pleinement le fruit d'avoir ainsi marché, attendant le Seigneur, comme le

Seigneur lui-même avait dit de le faire. Pierre savait qu'il devait mourir bientôt, avant que le Seigneur vînt. Mais combien fortement cela ne confirme-t-il pas la vérité sur laquelle j'insiste? Que penserait-on maintenant d'une révélation spéciale faisant connaître à quelqu'un qu'il doit mourir?

Il y a dans l'Écriture une circonstance frappante qui se rattache à ce que nous disons, c'est que jamais le Seigneur ou ses apôtres ne présentent la venue de Jésus comme devant arriver après la vie de ceux qu'elle concernait alors, ou de ceux à qui ils s'adressent. Les vierges qui s'endorment sont celles-là mêmes qui se réveillent; les serviteurs qui reçoivent les talents sont ceux qui en rendent compte et qui sont jugés. De même, quand le Seigneur veut donner une histoire morale de l'église professante jusqu'à la fin, il prend, pour en retracer les différents états, sept églises existantes. «Le Seigneur ne tarde pas pour ce qui concerne la promesse, mais il est patient envers vous». Quant à ceux qui devaient être jugés à sa venue, ils avaient déjà paru lorsque Jude et Jean écrivaient. «Enoc aussi a prophétisé de ceux-ci», dit Jude; c'était la corruption dans la chrétienté. Jean, de son côté, dit à ceux auxquels il écrivait: «Maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure». On parle de la mort comme étant la venue de Christ pour nous, mais une telle assertion laisse de côté toutes les pensées et les desseins de Dieu. Nos esprits, absents du corps, vont auprès de Lui; mais quand il viendra, les saints morts ressusciteront tous, (cela veut-il dire qu'ils mourront?) et de plus ressusciteront en gloire; et ceux qui seront vivants ne mourront pas, mais seront changés en sa ressemblance. Nous le verrons comme il est et nous lui serons semblables; ce sont les deux grands traits de la bénédiction qui nous attend: être face à face avec lui, et être tels que lui, et ainsi toujours avec le Seigneur. La venue de Christ pour les saints n'est pas la mort, mais la résurrection ou la transmutation du corps. Les Corinthiens, si triste que fût leur condition morale, attendaient la venue de notre Seigneur Jésus Christ (1 Corinthiens 1). Ceux qui étaient opprimés devaient attendre avec patience la venue du Seigneur (Jacques 5). Les prophètes avaient appris que ce dont ils prophétisaient n'était pas pour eux, mais pour nous à qui ces choses sont annoncées par le Saint Esprit envoyé du ciel; c'est pourquoi nous devons être sobres, et ceindre les reins de notre entendement, et espérer jusqu'à la fin dans la grâce qui nous sera apportée dans la révélation de Jésus Christ (1 Pierre 1). C'est le Fils de l'homme, venant dans son royaume, qui fut montré, afin de fortifier leur foi, aux trois apôtres destinés à être des piliers. Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image du Fils de Dieu, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères, mais nous serons conformes à ce qu'il est dans la gloire, et non à ce qu'il était quand il mourut et que son corps fut mis dans le sépulcre. Nous avons porté l'image du terrestre, et nous devons porter l'image du céleste, le voir comme il est, lui être semblables quand il sera manifesté, et être alors aussi manifestés avec Lui. Nous serons ravis à sa rencontre en l'air, puis nous apparaîtrons avec lui en gloire. Et la sainteté présente est toujours identifiée avec cette ressemblance à Christ dans la gloire, ressemblance rendue parfaite quand nous serons ressuscités. «Contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit». De même, dans la 1^{re} épître de Jean, il est dit: «Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; nous savons

que, quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. Et celui qui a cette espérance en lui, se purifie comme lui est pur» (1 Jean 3: 2, 3). Il en est de même dans le passage des Thessaloniens, que nous avons déjà cité: la sainteté, maintenant cherchée, se trouve dans sa vraie perfection devant Dieu notre Père, en la venue de notre Seigneur Jésus Christ avec tous ses saints. Nous lisons aussi dans l'épître aux Ephésiens: «Il a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par la parole; afin que lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable» (Ephésiens 5: 25-27). La sainteté est toujours identifiée avec notre ressemblance à Christ en gloire, quand il viendra, et qu'alors nous lui serons semblables.

Tous les livres du Nouveau Testament, sauf deux, — l'épître aux Galates et celle aux Ephésiens, — nous montrent, d'une manière spéciale et distincte, la venue de Christ comme l'espérance connue et constante qui caractérise le chrétien. Dire: «mon Maître tarde à venir», est indiqué comme la cause de la mondanité et de la ruine de l'Eglise; la négation de cette venue est le trait caractéristique des moqueurs des derniers jours. La venue de Christ se mêle avec chaque élément de la vie et du service chrétiens. Les chrétiens doivent être comme des gens qui veillent en attendant leur Maître. Les Galates, en suivant leurs propres pensées, avaient déchu de la foi, et l'apôtre était de nouveau comme en travail pour les enfanter quant à la justification par la foi. L'épître aux Ephésiens nous présente les conseils de Dieu, une nouvelle création dans laquelle tout est parfait, et non point les voies que Dieu emploiera pour l'introduire. De là, dans ces deux épîtres, l'absence d'enseignements relatifs à la venue du Seigneur. Mais tous les autres livres, ou bien enseignent sa venue, tantôt pour les saints, tantôt avec eux pour juger le monde, ou bien la présentent afin d'agir par elle sur la conscience ou pour raviver l'espérance, ou, enfin, en parlent comme de l'espérance connue, seule et parfaite du chrétien. Ce qui caractérise le chrétien, c'est l'espérance de la venue de Christ, l'attente du Fils de Dieu venant du ciel; et il espère et attend ainsi dans la puissance présente de l'Esprit, qui habite en lui, et qui a été envoyé du ciel en conséquence de la rédemption parfaitement accomplie.

Lecteur, attendez-vous le Seigneur? Je ne vous demande pas si vous croyez à la venue du Seigneur, mais si vous l'attendez. L'Eglise, en général, a perdu de vue Celui pour qui l'on est converti, en tant qu'il est présenté comme l'objet de notre espérance. Marchez-vous dans la puissance de l'Esprit qui habite en nous, puissance qui fait que notre bourgeoisie, ce à quoi nous sommes associés d'une manière vivante et à quoi nous appartenons, est dans le ciel? L'attente du Fils de Dieu est l'état normal du chrétien, parce qu'il appartient au ciel, et que, quand Christ viendra, le chrétien sera là avec lui. Alors aussi il sera semblable à son Sauveur; Dieu notre Père se reposera dans son propre amour, Christ sera parfaitement glorifié, tous les saints seront parfaits, avec lui et semblables à lui; Christ possédera en gloire ce dont il est digne. Jusqu'alors tout est imperfection; ce vase de terre obscurcit, aussi longtemps que nous sommes ici-bas, la vue de ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment; ou peut-être, si l'on est auprès du Seigneur, c'est séparé du corps; Jésus attendant encore, et nous avec lui, jusqu'à

ce que sa gloire et la nôtre aient un plein accomplissement. Attendez-vous du ciel le Fils de Dieu? Pendant que Christ attend sur le trône du Père, le Saint Esprit est descendu pour le révéler, lui l'homme dans la gloire, auquel nous appartenons, à qui nous serons semblables, avec qui nous serons pour toujours. La présence vivante du Saint Esprit et l'attente de Christ caractérisent le christianisme et la position chrétienne. Ne pas posséder ces choses, c'est avoir perdu le caractère chrétien.

«Non assujetti aux anges» - Hébreux 2: 5

ME 1878 page 160

Je ne puis trouver dans l'Écriture aucun indice que le monde, sous l'ancienne dispensation, fût assujetti aux anges; mais l'Écriture déclare que toutes choses sont assujetties à l'homme glorifié, à Jésus, maintenant couronné, quoique maintenant nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties. Il sera manifesté comme le roi du monde habité à venir, de la terre habitée à venir, et non pas seulement du ciel. C'est une déclaration négative, excluant les anges (dans la pensée des Hébreux, les créatures les plus élevées qu'ils connussent) de ce gouvernement qui appartient au Fils de l'Homme lequel avait été déjà, au chapitre 1, démontré être, dans un sens spécial, Fils de Dieu, Dieu lui-même, Celui que tous les anges adorent, le Créateur.

La sanctification - Jean 17 (Darby J.N.)

ME 1878 page 181

J'ai à coeur de dire quelques mots sur ce chapitre, particulièrement en rapport avec le caractère de la sanctification.

Nous savons tous, qu'au moment où il nous est présenté ici, le Seigneur était rejeté. A partir du chapitre 13, il se place lui-même sur ce terrain dans ses discours. «Jésus savait que son heure était venue pour passer de ce monde au Père...» Tout le long de l'évangile de Jean, depuis le premier chapitre déjà, le monde ne l'a pas connu, et il est rejeté par les Juifs, car «il vint chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu». Mais, depuis le chapitre 13, il parle comme s'en allant de ce monde, et montant là d'où il était venu.

Ici, au chapitre 17, Jean nous le présente comme étant sorti d'auprès du *Père*, non pas d'auprès de *Dieu* seulement, et ceci implique la «vie éternelle»; car «c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent (toi, le Père) seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ». — C'est ici que la vie éternelle est introduite: le caractère de cette vie, c'est qu'elle est la connaissance *du Père*, car le Père a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui. Sans doute, nous connaissons ainsi *Dieu* aussi, comme dit Pierre: «Qui par lui, croyez en *Dieu*»; mais la vie éternelle est dans la connaissance du Père, et de Jésus qu'il a envoyé. Ainsi, le caractère sous lequel nous le connaissons, est celui de «Père *saint*», et c'est là la sanctification. Quand il est question du monde, Jésus dit: «Père *juste*», non pas que la grâce n'aille pas dans le monde à la recherche des pauvres pécheurs, pour les délivrer du monde, mais parce que les saints ne sont pas du monde, et en ont fini avec lui.

Plusieurs disent volontiers que Christ vint dans le monde pour s'associer à l'humanité, et qu'il s'unit à l'homme dans l'incarnation, ce qui est absolument faux. Il était un vrai homme, et en un sens plus *homme* que nous ne le sommes, car une chose parfaite est plus qu'une chose corrompue; mais l'union de Dieu avec l'homme, avec l'humanité telle qu'elle était, est absolument antiscrituraire: il n'y a pas d'union avant la rédemption. Il n'est jamais dit non plus, que Dieu, ou une personne divine, se soit uni à nous. Le Verbe devint chair, et habita au milieu de nous, vrai homme dans la chair, mais sans union avec nous, quoiqu'en disent beaucoup de chrétiens de toutes nuances et de toutes dénominations. L'Écriture nous enseigne que nous sommes unis à Christ, après que la rédemption est accomplie, — unis à un Christ glorifié. — «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul», — entièrement et absolument *seul*.

C'est ici un point de la plus haute importance, au point de vue pratique, parce que «l'amitié du monde est inimitié contre Dieu». Toutes les fois que nous donnons entrée à l'esprit et aux associations du monde, nous nous associons nous-mêmes à ce qui a rejeté Christ. Cela peut paraître dur, mais ce n'est pas aussi dur que le monde, rejetant Christ quand il était venu ici-bas en grâce. C'est pourquoi le jugement de Dieu est lié à cet acte d'inimitié du

monde contre Christ. Jésus dit: Père juste, je t'ai manifesté, et le monde ne t'a pas connu. Ainsi, quand nous en venons au Saint Esprit, nous lisons: «L'Esprit de vérité, que le monde *ne peut pas* recevoir, parce qu'il ne le connaît pas». Le croyant seul peut le connaître. Le monde est un système jugé: «Maintenant est le jugement de ce monde, maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors». Le Seigneur posait le fondement d'un état de choses absolument nouveau, au sujet duquel il dit: «Père saint». Quant au monde, il dit: «Le monde ne t'a pas connu»; et vous ne pouvez pas présenter Dieu au monde mieux que Christ ne l'a fait.

Vous verrez qu'à mesure que le temps avance, dans ces derniers jours, cette question surgira. La foi voit par le Saint Esprit quelles sont les pensées, de Dieu à cet égard; et notre part est de les saisir. Quand le Seigneur viendra, il sera trop tard pour le monde, ce sera le jour du jugement.

«Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui». Le Père a un monde à lui, qu'il nous a donné, et auquel il a donné Christ pour centre: — c'est la nouvelle création. Le monde, tel qu'il est, a rejeté Christ, quand il est venu; maintenant, c'en est fait de tout cela. Le Fils de Dieu est venu en grâce: «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même»; «il vint chez soi, les siens ne l'ont pas reçu»; et maintenant nous sommes appelés à marcher par la foi à l'égard de ces choses, non par la vue, car ce à quoi nous appartenons, est une *nouvelle* création. «De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité, pour que nous soyons une sorte de prémices de ses créatures». Voilà ce qu'est un chrétien; et nous avons à ne pas perdre cela de vue, dans notre marche et dans notre témoignage. Je ne comprends pas à quoi nous sommes bons si nous marchons avec le monde qui a rejeté Christ. Nous avons, sans doute, le trésor dans des vases de terre, mais nous appartenons à une création absolument nouvelle: dans ses associations naturelles, quant à ses entourages, le trésor ne se trouve pas ici-bas.

C'est une chose bien solennelle de dire que nous sommes engendrés *par la parole de Dieu*, mais c'est la vérité. Dieu avait créé d'innombrables créatures avant nous; on pourrait appeler peut-être Adam, une sorte de prémices; — mais les saints maintenant, sont les prémices d'une création qui n'est pas manifestée du tout, si ce n'est en tant qu'ils vivent ici-bas d'une manière conforme à cette création nouvelle, à laquelle ils appartiennent; nous avons à la manifester dans nos corps, jusqu'à ce que Christ vienne.

Nous lisons aussi, dans l'épître aux Hébreux: «C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ, faite une fois pour toutes». Dans cette épître il s'agit toujours de sanctification par *le sang*, — sur la croix. *Là*, à la croix de Jésus, il y eut rupture complète entre Dieu et le monde, et le croyant fut mis à part pour Dieu, ou sanctifié, sur un double principe, savoir *la volonté de Dieu*, et *l'offrande de Jésus Christ*.

En troisième lieu, enfin, et c'est ici le côté pratique, le Saint Esprit nous est présenté comme celui qui effectue la sanctification; l'agent immédiat de l'oeuvre en nous: «Elus», dit Pierre, «...en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ». Il y a communication d'une vie nouvelle en Christ: «Celui qui a le Fils, a la vie; celui qui n'a pas le

Fils de Dieu, n'a pas la vie». L'apôtre, je n'ai pas besoin de le dire, parle de la vie spirituelle: un homme n'a pas la vie du tout, s'il n'a pas le Fils.

Mais vous dites: Tous ne savent-ils pas ces choses? — Non; on admet bien, généralement, la doctrine que, si quelqu'un croit au Fils de Dieu, il est né de nouveau; mais cette nouvelle naissance, on l'envisage comme un changement du vieil homme. On dit que vous étiez corps, âme, et esprit, auparavant, et que vous n'êtes que corps, âme, et esprit, après; — seulement dans un état différent; et si on parle de quelque chose de plus, de deux natures, d'une nouvelle nature qui est ajoutée, on est taxé d'exagération. Or il s'agit d'une *chose toute nouvelle*, — Christ notre vie, une vie que même Adam innocent n'avait pas; et c'est ici, proprement, le principe de la sainteté. Ce qui est né de Dieu est une chose sainte: nous sommes nés par la parole de Dieu, qui est vivante et permanente, car la parole de Dieu demeure éternellement. Il s'agit, je le répète, d'une chose absolument nouvelle, qui ne se trouve absolument pas dans le monde inconverti. C'est pourquoi le Seigneur arrête Nicodème en disant: «Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu»; *il faut* qu'il naisse d'eau et de l'Esprit. Beaucoup d'entre mes lecteurs, j'en ai la confiance, savent cela; mais là où il y a de l'ignorance sur ce point, cette ignorance opérera peu à peu, sous une forme ou sous une autre. Il importe au plus haut point que je reconnaisse qu'il y a un nouvel homme, — Christ vivant en moi, — par lequel je vis à Dieu.

Christ est cette vie éternelle qui était auprès du Père, et qui devient spirituellement notre vie: ce n'est rien qui soit *dans* l'homme, ou *de* l'homme. Tel est le vrai caractère de cette vie. «Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, et que nos mains ont touché, concernant la Parole de la vie; et la vie a été manifestée, et nous avons vu, et nous déclarons, et nous vous annonçons la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée». Nous avons vu la vie éternelle dans la personne du Fils venu du ciel. Il devint homme, et nous lisons dans Jean: «La vie était la lumière des *hommes* («des hommes» est emphatique ici: ce n'est pas la vie des anges). La déclaration de l'apôtre est ce qu'on appelle une proposition réciproque; autrement dit, la vie et la lumière des hommes répondent complètement l'une à l'autre, et on peut affirmer l'une de l'autre réciproquement.

Tout ce qui était simple désobéissance, au commencement, se montra être inimitié contre le propre Fils de Dieu, quand Christ était dans le monde. Il manifestait la bonté et la puissance divines, tout ce que la grâce divine pouvait être; mais Dieu était ainsi manifesté; et l'homme ne voulait à aucun prix de Dieu. Jésus dit: «Ils ont et vu, et haï, et moi et mon Père». Il a été rejeté dans sa parole et dans ses oeuvres, comme nous le voyons dans les chapitres 8 et 9 de Jean. Il ne s'agissait donc pas simplement de désobéissance et de péché; le monde en avait été rempli avant que Jésus vint; mais Dieu lui-même, en Christ, avait été manifesté en bonté devant les hommes, et, parce qu'il *était Dieu*, les hommes n'ont pas voulu de lui. Le monde a été mis à l'épreuve de cette manière; et le résultat a été celui-ci, que l'homme pécheur, ayant été chassé du paradis, Dieu, pour autant que l'homme en avait le pouvoir, a été rejeté hors du monde dans lequel il était venu en grâce quand ce monde gisait dans le

péché et la ruine, où l'homme chassé du paradis se trouvait; et, de même maintenant, le monde ne supporte pas un homme qui *ressemble à Christ*. Le monde supportera une foule de chrétiens; il s'accordera avec un aimable chrétien: — mais un chrétien est appelé à être *fidèle*. Souvenez-vous que le chrétien a deux natures, et que toutes les fois qu'il marche avec le monde, c'est le chrétien qui s'en va vers le monde, car le monde, vu qu'il a une seule nature, ne peut pas aller vers le chrétien.

«La pensée de la chair est inimitié contre Dieu». Si le monde dit: Nous ne voulons pas de Lui; alors, «il s'est donné Lui-même pour nous délivrer de ce présent siècle mauvais». Je trouve ainsi Celui que le monde a rejeté, l'Homme dans lequel Dieu trouvait son plaisir; et Dieu dit: Il faut que j'accomplisse mes desseins de grâce, et il fait asseoir Christ à sa droite, jusqu'à ce qu'il les accomplisse. C'est donc là que Christ est allé; le monde ne le voit plus.

Quelques mots sur le caractère de la sanctification, en rapport avec ce qui précède, ne seront pas hors de place ici.

En Israël la chose était un peu différente: Dieu demeurait au milieu d'Israël, comme d'un peuple qu'il avait délivré. Il leur disait: «Soyez saints, car moi je suis saint»; je ne veux pas de vous, dans mon camp, sans sainteté. *Dieu* était là, au dedans du voile, sans doute, toutefois présent au milieu de son peuple, qu'il dit lui-même avoir amené à *Lui*, et dont la conduite par conséquent devait répondre à une telle position. Le voile, nous le savons, demeurait non déchiré, l'Esprit Saint indiquant ceci, «que le chemin des lieux saints n'avait pas encore été manifesté,» ce trait caractérisant toutes les voies de Dieu envers l'homme dans ce temps-là, quant à la révélation de Lui-même. Dieu était assis entre les chérubins au dedans du voile: quiconque approchait était frappé de mort; même si une bête touchait la montagne, elle était lapidée. Dieu disait: Je suis si saint que je ne puis permettre à personne de s'approcher de moi; je vous donnerai des lois et des promesses, mais vous ne pouvez entrer dans ma présence.

Il n'en est pas ainsi maintenant. Lorsque Christ mourut, le voile se déchira depuis le haut jusqu'en bas, et nous avons pleine liberté pour entrer dans le lieu très saint. Ce qui *était*, c'est que Dieu ne sortait pas vers l'homme et que l'homme ne pouvait pas entrer vers Dieu, Dieu disant: Gardez la loi, ayez la justice de l'homme, et ne vous approchez pas de moi. Tout cela finit dans la réjection de Christ. Ce qui est, c'est que le voile est déchiré depuis le haut jusqu'en bas, et que la seule place dans laquelle j'aie à marcher comme chrétien est dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière: et si je ne peux pas marcher dans la lumière, je ne peux pas marcher avec Dieu du tout. La position du chrétien n'est pas qu'il *devrait* marcher, mais qu'il *faut* qu'il marche dans la lumière; autrement il ne peut pas marcher avec Dieu, ou être en quelque manière que ce soit en rapport avec Lui, car maintenant il n'y a point de voile. Nous avons un droit à être dans le lieu très saint, ou les lieux saints, par le sang qui nous a introduit là; nous pouvons y demeurer, étant lavés de tout péché, et il n'y a point d'autre place dans laquelle on puisse entrer pour y être avec Dieu. Mais nous nous tenons nous-mêmes aussi pour morts au péché, à tout ce qui est dehors: c'est là ce qui proprement nous délivre. Si je suis chrétien, je ne suis pas dans la chair; c'est pourquoi je puis entrer en la présence de Dieu, avec pleine liberté.

Ceci nous amène à ce qu'est la sanctification dans le sens *positif*. Dieu a personnellement accepté *l'homme* en Christ: le Fils de Dieu est dans la gloire. Dieu ne parle jamais de notre condition actuelle, si ce n'est comme étant en rapport avec le second Homme dans la gloire; notre seule relation avec Dieu est en Christ. Dieu nous a «prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». Il ne s'agit pas ici de notre responsabilité: tout dépend de l'oeuvre achevée du second Homme, tout repose sur ce qui est accompli. Christ a obéi, même jusqu'à la mort, et il est glorifié. Comme résultat de l'oeuvre qu'il a accomplie, nous avons été régénérés par la parole de la vérité, nous sommes devenus fils de Dieu par la foi en Jésus Christ, et ainsi nous avons une nouvelle nature; nous sommes héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ.

Cette nouvelle nature doit avoir un *objet*, et Dieu lui en a donné un, qui n'est pas de ce monde. Il n'y a pas une seule chose dans ce monde qui ne nous *désanctifie*, si nous la recherchons. La sanctification se rattache toute à Christ dans la gloire. La chose tout entière est nouvelle: la nature, le caractère, l'objet par lequel nous sommes sanctifiés par le Saint Esprit, ne sont absolument pas de ce monde. En vertu de la rédemption accomplie, le Saint Esprit vient ici-bas et dit: C'en est fait du monde; il faut que, si vous n'en sortez pas de corps, vous en ayez fini avec lui, et que vous soyez dans le ciel en esprit. Je suis descendu avec le but exprès de vous mettre en rapport avec Celui qui a laissé le monde et qui est monté plus haut que les cieux. L'objet placé devant nous est un Christ glorifié: il est notre vie; nous sommes «créés dans le Christ Jésus». Le chrétien a des devoirs ici-bas, il n'est pas ôté du monde; mais sa vie toute entière est liée à Christ à la droite de Dieu, et tout ce qui, en quelque manière, affaiblit la perception que nous avons de Lui là où il est, diminue notre sanctification pratique ici-bas.

Notre témoignage est que l'Homme que le monde a rejeté est à la droite de Dieu. L'Evangile ne commence pas avec Christ venu dans le monde, quelque grands qu'aient été la grâce et l'amour ainsi manifestés, pour gagner le coeur de l'homme à Celui vers qui, une fois qu'il est sauvé, il se tourne avec délices pour s'en nourrir: l'Evangile commence avec un Christ rejeté du monde.

Le monde l'a rejeté; Dieu l'a élevé dans le ciel; il l'a fait, là, le chef de la nouvelle création, et nous lui serons rendus conformes. «Et maintenant, enfants, demeurez en Lui, afin que, quand il sera manifesté, nous ayons de l'assurance, et que nous ne soyons pas couverts de honte, de par Lui à sa venue. Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de Lui. Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu; c'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu». Nous sommes des «fils de Dieu»; nous avons le titre de Christ: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Le Seigneur n'a jamais parlé ainsi avant la rédemption.

Voyez comment l'apôtre nous identifie avec Christ: «Le monde», dit-il, «ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu». Nous sommes associés entièrement à Christ, à un Christ rejeté ici-bas. «Nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas

encore été manifesté», — nous avons le trésor, maintenant, dans de pauvres vases de terre; «mais nous savons», — tant nous sommes identifiés avec Christ, — «que lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est», là-haut dans la gloire. Nous ne le verrons jamais comme il *était*, ici-bas, dans son humiliation; mais dans la gloire, nous le verrons comme il est.

Quel en est l'effet? «Quiconque a cette espérance en Lui, se purifie comme Lui est pur». Je vois l'oeuvre de la rédemption accomplie; je vois Christ à la droite de Dieu: voilà l'homme auquel je suis lié. Et quant à ce premier Adam, je dois le tenir pour mort; sa pensée est inimitié contre Dieu; et je ne suis pas dans la chair, quoique la chair soit en moi. Si nous considérons notre part, elle est que «nous *sommes* enfants de Dieu», comme dit l'apôtre: «Nous *sommes* maintenant enfants de Dieu»; et «lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables». Tel est le chrétien, chers amis, et telle est la seule chose qu'il y ait pour le coeur du chrétien.

«Quiconque a cette espérance en Lui, *se purifie* comme Lui est pur». Je ne puis jamais être tel qu'il *était*, car il n'eut jamais de péché dans sa nature; mais je sais que je lui serai rendu parfaitement semblable. Je puis ainsi me passer de toutes les notions des hommes quant à la perfection dans ce monde; elles ne sont que déceptions, depuis le commencement jusqu'à la fin, car c'est à un Christ glorifié que nous serons rendus semblables, et à nul autre Christ. L'apôtre ne dit pas que nous serons purs comme Adam l'était.

Et *pourquoi* me purifier moi-même Parce que je ne suis *pas* pur. C'est pour cela qu'il faut que je me purifie. Jean ne dit pas que je sois pur comme Lui est pur. Mais Christ est, Lui, la mesure et le modèle selon lequel je me purifie, — Christ, tel qu'il est dans la gloire. Je lui serai rendu semblable, et la vie que je tiens de lui, ne peut jamais, jusque-là, être satisfaite. J'ai toujours à me purifier.

Il y a d'autres passages qui se rapportent au même sujet; mais il n'y a pas d'autre manière d'envisager la sanctification dans l'Ecriture. Il n'y a point de mise à part pour Dieu, si ce n'est dans le second Homme, comme il est écrit: «Contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire». En quelle image? — l'image de Celui que je contemple, Christ dans la gloire. Cette vérité nous est présentée de trois manières dans l'Ecriture: «Contemplant à face découverte la gloire du Seigneur»; ensuite: «La gloire du Christ, qui est l'image de Dieu»; et enfin: «La gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ» (2 Corinthiens 3: 18; 4: 4, 6). Quand je veux associer cette gloire avec l'homme, il faut que ce soit en Lui, là où il est, dans le ciel. Si je dis: Où puis-je voir la sainteté de Dieu dans un homme? je réponds: En Christ dans la gloire. Il était le Saint, et il a marché selon l'Esprit de sainteté ici-bas sur la terre, et je dois marcher comme Lui a marché; mais ce par quoi le Saint Esprit opère cette oeuvre en nous, c'est en nous faisant regarder à Christ glorifié dans le ciel, en nous présentant là un objet et un motif qui élèvent notre coeur au-dessus de tout ce qui est ici-bas, comme était son coeur à lui, qui marcha à travers ce monde comme nous sommes appelés à le faire. Je vais être auprès de Lui, et semblable à Lui. — Etre, par le coeur, non seulement avec Dieu, et pour Dieu, mais même maintenant un imitateur de Dieu comme un enfant bien-aimé, *c'est là la sanctification chrétienne*.

Et comme lorsque Christ sera manifesté nous lui serons semblables, et nous nous purifions nous-mêmes maintenant comme lui est pur, ainsi notre sainteté, notre marche maintenant, est envisagée en rapport avec ce jour-là, dans la première épître aux Thessaloniens. Sa venue pénètre toutes les relations spirituelles du coeur, se déploie dans toutes les circonstances de la vie chrétienne; et, pour ce qui est de la sainteté, nous lisons: «Le Seigneur nous fasse abonder et surabonder en amour les uns envers les autres, et envers tous, comme nous aussi envers vous, pour affermir vos coeurs sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père en la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints». — Et où? Dans notre marche ici-bas, cela est évident, dit-on partout. Mais Dieu dit autrement: «En la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints». Il est très vrai que l'oeuvre en nous est pour nous purifier comme lui est pur; mais c'est afin que nous soyons «sans reproche en sainteté», lorsqu'il apparaîtra. Assurément, si nous sommes sincères, nous nous purifions maintenant comme lui est pur; mais Dieu a retiré l'homme entièrement de ce monde, quant à tout ce à quoi il est associé, et à toute sa conversation; et «quand le Christ qui est notre vie sera manifesté, nous serons manifestés avec lui en gloire»,

Quel glorieux appel que le nôtre, un appel tout entier lié à un Christ glorifié, à un Christ que le monde a rejeté! Avec une nature sainte, car vous êtes nés de Dieu, Dieu vous a donné comme objet pour cette vie, le Christ glorieux, le Fils de Dieu. Dieu, même de cette manière, vous rend participants de sa sainteté. Vous dites: Oui, mais il faut que je trouve cette sainteté formée parfaitement dans un homme, pour que je connaisse son vrai caractère. Eh bien, vous l'avez en Christ à la droite de Dieu; — et, si maintenant nous revenons au chapitre qui nous occupe, vous la trouverez là.

Dieu nous y place dans la position de Christ devant Dieu, ou, plus exactement, devant le *Père*, et dans la position de Christ devant le monde. Le premier verset commence par introduire le nom du Père, et Christ en haut, après qu'il a accompli l'oeuvre; ensuite les disciples sont placés aussi devant le Père, son nom leur ayant été manifesté. «Jésus leva ses yeux au ciel et dit: Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils». Cette première partie du chapitre finit par le verset 13, qui commence par ces mots: «Et maintenant, je viens à toi». Ensuite Jésus dit: «Moi je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde». C'est là notre place. Dans la pensée de Dieu, nous n'appartenons absolument pas au monde. Christ éprouva le monde de toutes manières, et n'y trouva jamais autour de lui, sauf dans une pauvre femme qui l'oignit à Béthanie, quelque consolateur que ce soit, quelque capacité pour sympathiser; non pas même dans ses disciples.

Comment donc serai-je mis à part dans le monde? — Si je n'ai pas quelque chose qui soit entièrement en dehors de lui, laisser certains péchés particuliers, n'est, après tout, que laisser une chose pour m'adonner à une autre; mais trouver quelque chose en dehors du monde, me délivre complètement du pouvoir de celui-ci.

Tenons-nous collés à la parole de Dieu. La parole de Dieu est la parole de *Dieu*: «elle discerne les pensées et les intentions du coeur». Les hommes, quand ils raisonnent contre la vérité, rejettent la parole de Dieu; ils rejettent son autorité et diront: «Ne me citez pas la

Bible». N'est-ce pas exactement comme si, quand j'ai une épée bien affilée dans ma main, ils me disaient de ne pas m'en servir. Quand vous avez à faire avec des gens qui contestent, la seule arme qui ait de la puissance, c'est la Parole; et vous trouverez qu'elle *met* à découvert. Servez-vous seulement de la Parole, et vous serez étonné de voir comme tout le rationalisme de ces hommes et leur incrédulité viendront au jour.

Revenons nous-mêmes à cette Parole. Le Seigneur dit: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde». Et puis il ajoute: «Sanctifie-les par la vérité, ta parole est la vérité», — précisément ce que le Fils de Dieu était. Il était la vérité elle-même, et la vérité parfaitement adaptée au coeur et à la conscience de l'homme. Tel est l'effet de la parole de Dieu, si nous la considérons comme instrument: la parole du Père apporte la vérité dans mon coeur et le sonde, et met à découvert tout ce qui s'y trouve; elle vient comme une lumière, et met là en moi, en évidence, tout ce qui n'est pas de la nouvelle création. Elle le fait en révélant ce qui est en haut. La loi ne faisait pas ainsi. La loi venait et réclamait de l'homme ce que l'homme aurait dû être ici-bas; elle défendait le meurtre, le vol, et en outre elle condamnait la convoitise. Elle s'adresse à l'homme comme homme, et dit: «Voilà ce que l'homme devrait être». Mais ce n'est pas cela que nous avons en Christ. Ce que nous avons dans la vérité en lui, c'est la communication ici-bas de ce qui est céleste à une âme vivifiée, la communication à cette âme de tout ce qui est dans la pensée de Dieu à son sujet. Elle est mise à part pour Dieu par la révélation de ce qui est céleste, de ce qui est en Christ dans le ciel; et ainsi elle juge tout ce qui ne l'est pas. Les disciples étaient des croyants; et maintenant Jésus veut les voir sanctifiés; et il accomplit cette sanctification en leur révélant ce qui est céleste, en les associant à ce qui est en lui dans le ciel, par la parole du Père.

«Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde», — pour y porter, quoi? La manifestation de Christ révélé par la parole du Père. Je ne puis être envoyé dans le monde, si je suis dans le monde et du monde, ni y aller comme y étant envoyé par Christ, à moins que je ne sois pleinement associé avec Lui dans l'esprit de mon entendement. Il dit: Je les envoie dans le monde comme toi tu m'as envoyé. Qu'est-ce que cela nous dit de leur mission?

«Et moi je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité». Il est mis à part, comme l'homme des conseils et du coeur de Dieu, comme homme dans la gloire. Il dit même: «Je me sanctifie *moi-même*»; et le Saint Esprit en apporte la connaissance ici-bas, et, par la communication de Christ dans la gloire, me rend plus semblable à lui chaque jour. Christ ne veut pas qu'il y ait chez vous aucun motif qui ne vienne de Lui, et de là où il se trouve, dans le ciel. Toute sanctification se rapporte à Lui et doit nous rendre semblables à Lui là où il est, nous qui sommes gardés par le Père saint, pour marcher comme Lui a marché ici-bas devant son Père.

Si, d'un côté, nous lisons: «Père saint, garde-les en ton nom, le nom que tu m'as donné», de l'autre, nous entendons Jésus, disant: «Père juste, le monde ne t'a pas connu». C'est très solennel: Jésus en appelle à son Père contre le monde. Le monde gît dans le méchant. En attendant, Christ nous est fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption.

On ne peut pas dire de toutes ces choses, qu'elles nous soient «comptées» ou «imputées», et si même on peut le dire de quelqu'une, ce n'est pas le sujet de ce passage. On parle de sainteté ou de sanctification *imputée*, mais parlera-t-on aussi de *rédemption* imputée? Qu'est-ce que *cela* signifierait? J'espère que nous aurons autre chose qu'une rédemption imputée quand nous entrerons dans la gloire. Ce que le passage nous présente, c'est le genre et la mesure et le modèle de ces choses; et cette mesure, ce modèle, c'est Christ. Et par Lui, elles sont de la part de Dieu pour nous.

Il s'agit d'avoir part à la sainteté de Dieu. Le monde a rejeté le Fils de Dieu. Toute l'histoire de l'homme jusqu'à la croix a démontré que rien ne pouvait ramener à Dieu le cœur de l'homme. Il faut être «né de nouveau»; et alors, étant né de nouveau, je suis associé à Christ. Je vais être dans la même gloire dans laquelle il est entré lui-même, et je poursuis ma course jusqu'à ce que j'arrive là, me purifiant comme lui est pur: alors je le verrai comme il est, et je lui serai semblable. Le monde auquel nous appartenons naturellement, a rejeté le Fils de Dieu, et les associations des croyants sont avec un Christ glorifié, qu'ils attendent jusqu'à ce qu'il vienne les prendre pour qu'ils soient avec Lui, là où il est, dans la maison du Père. Dieu nous a sanctifiés pour lui-même par le sang de Christ.

L'union de l'humanité avec Christ dans l'incarnation est l'erreur fondamentale de la théologie moderne - Darby J.N.

ME 1878 page 201

Le sujet que je désire traiter dans ces lignes est un de ceux qui affectent le caractère tout entier et la nature du christianisme. Il s'agit d'un principe qui donne naissance, d'un côté, à une réelle infidélité, et, de l'autre, à d'abominables hérésies, bien que plusieurs, tout en le retenant dans sa racine, en rejettent entièrement les conséquences. On peut dire que cette fatale doctrine est répandue et enseignée dans la plus grande partie du monde chrétien évangélique, et que, sous la forme qui lui est donnée, surtout par les théologiens de l'Allemagne, elle sert de base à la pire des infidélités.

La question, est celle-ci: «Christ, dans son incarnation, s'est-il uni à l'humanité pour la renouveler? ou bien la vie des croyants est-elle, dans chaque cas, une vie entièrement nouvelle, et dans le cas de l'Eglise, les croyants sont-ils unis par le Saint Esprit à Christ glorifié?» Ceux qui en somme sont orthodoxes, se contentent d'affirmer le renouvellement du premier homme; mais la doctrine dans son plein développement est l'union de Christ avec l'humanité déchue.

C'est une question de la plus haute importance.

En effet, l'une des doctrines fait de l'homme déchu, du premier Adam, celui que Dieu prend comme tel pour être l'objet de la bénédiction; celui à qui par conséquent la Parole s'est unie, et cela dans l'état de péché de l'homme, avant la rédemption (bien que l'on dise que Christ a été personnellement sans péché); tandis que l'autre regarde l'homme dans la chair comme entièrement rejeté et perdu, et maintient que Christ a été seul, quoique certainement et véritablement homme, jusqu'à ce qu'il eût accompli la rédemption; que, l'ayant accomplie d'une manière efficace pour la justification et la vie des croyants, avant comme après la croix, une nature entièrement nouvelle leur est donnée, dans laquelle ils ont part au bénéfice de cette rédemption; et que, de plus, pour ceux qui constituent l'Eglise, il y a une union effective par le Saint Esprit avec Christ glorifié, comme membres de son corps.

Les Wesleyens ne professent pas, que je sache, cette doctrine de l'union de Christ avec l'humanité déchue, mais, en pratique, ils en admettent l'effet, en affirmant qu'il y a dans l'homme déchu quelque chose de bon, et que l'oeuvre opérée dans le salut est la restauration du premier Adam, et non la communication d'une vie totalement nouvelle. Les docteurs de l'Allemagne sont d'accord avec eux sur ce point. Sans cela, disent-ils, il n'y aurait pas «d'Anknüpfungspunkt», aucun point en l'homme par où la grâce pourrait le saisir. Or la vérité est que Dieu agit au moyen de la connaissance que l'homme a du bien et du mal, c'est-à-dire sur la conscience; mais une nouvelle vie est donnée. Christ, le dernier Adam, devenant notre vie, en contraste avec le premier Adam, n'a pas besoin de ce point d'attache.

Sans m'arrêter à passer en revue les formes diverses sous lesquelles est présentée la doctrine antiscrituraire de l'union de Christ avec l'humanité déchue, dans l'incarnation, ou celle non moins contraire aux Ecritures, de la restauration du premier Adam, je m'attacherai à montrer quel est sur ces points l'enseignement de la parole de Dieu.

Quelle différence, quel contraste entre les spéculations des hommes, fruit des écarts de leur imagination, et la calme et belle simplicité du récit de la vie de Christ, tel que nous le donne l'Ecriture. Voyons d'abord de quelle manière elle présente l'incarnation. Après avoir établi (Jean 1) ce que Christ était (Qeèz Ön ç Içgoz), Jean nous dit (verset 14) ce qu'il devint: la Parole devint chair (sṑrx ḡg™neto), et habita au milieu de nous. Et en Hébreux 2: 14, nous lisons: «Puis donc que les enfants ont eu part (cecoinḡnjken) au sang et à la chair, lui aussi semblablement y a participé (met™zcen) afin que, par la mort, il rendit impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort». Il devint un homme, il fut fait un peu moindre que les anges, afin de pouvoir mourir (Hébreux 2: 9). Mais c'est par la puissance du Saint Esprit qu'il prend ainsi naissance, de manière à être saint, comme l'ange le dit à Marie: «L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-haut te couvrira de son ombre, c'est pourquoi aussi la sainte chose (tç „gion) qui naîtra, sera appelée Fils de Dieu» (Luc 1: 35). Quant à la chair il était né de Dieu, saint, Fils de Dieu; ce qui était né de Marie était une sainte chose. Par la puissance divine et par l'opération du Saint Esprit agissant sur cette vierge obéissante et bénie du Seigneur, il était né saint; ce qu'il avait pris n'était pas la chair pécheresse. Il était «né de femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption» (Galates 4: 4, 5). Ainsi pour nous, être enfants de Dieu est le fruit de la rédemption. «A tous ceux qui ont cru en Lui» et à nuls autres il leur a donné le droit de prendre cette place. Nous ne voyons donc pas, dans les passages cités, qu'il y ait union de Christ avec l'humanité pécheresse, mais ce qui est tout à fait unique, ils nous montrent en Lui un homme sans péché, né saint d'une manière miraculeuse. La place de fils, pour d'autres, n'appartient qu'à ceux qui l'ont reçu.

Le chapitre 2 de l'épître aux Hébreux présente la même pensée. «Me voici», y est-il dit, «moi et les enfants que Dieu m'a donnés». Il n'est parlé que de ceux-là. Ces enfants avaient part au sang et à la chair, ainsi il y a participé lui-même; mais ceux dont il parle sont soigneusement distingués du reste de la race humaine. Je ne mets pas en question que Christ soit mort pour tous; je le crois. Mais quand il est dit qu'il attire tous les hommes à Lui, c'est par sa mort, et non par l'incarnation; c'est par ce qui a opéré la rédemption, après que l'homme l'eut méprisé et rejeté, que le monde eut été jugé et laissé gisant dans le méchant (1 Jean 5: 19). Il devait attirer (Jean 12: 32) ceux qui, au lieu d'être unis à Lui, en étaient au contraire éloignés. J'ai dit que ceux dont il est question en Hébreux 2: 13, sont soigneusement distingués, de manière à exclure l'idée d'union avec la race. En effet, ce sont les enfants que Dieu lui a donnés. Il prend (cela veut dire prendre la cause) non les anges, — quelle occasion de parler ici de sa relation avec la race, si cette relation existait, — mais il prend la semence d'Abraham. Comme ils étaient dans la chair, il la prend aussi, mais il n'y a pas un mot d'union avec l'humanité. Bien plus, il nous est dit positivement de qui sont ceux qui se trouvent avec Lui dans cette unité, «et celui qui sanctifie, et ceux qui sont sanctifiés, sont tous d'un» (ḡx

›νϥν). Ils sont tels comme sanctifié (*). Il est vrai qu'il goûte la mort pour chaque homme, mais il n'y a pas d'union avec l'homme; c'est une pensée étrangère à l'Ecriture. On parle de Lui comme étant chair de notre chair, os de nos os: cela est inexact; il est dit de nous (Ephésiens 5: 30) que nous sommes de sa chair et de ses os, mais c'est quand il est glorifié. Ainsi Adam disait d'Eve qu'elle était os de ses os et chair de sa chair; Eve ne pouvait le dire d'Adam. Sous toutes ses formes cette théorie est aussi fausse que pernicieuse.

(*) Cela est limité à ceux qui sont sanctifiés. Ils sont ἁγιοι.

Un autre verset du même chapitre confirme la même vérité: «J'annoncerai ton nom à mes frères». Cela n'eut lieu qu'après la résurrection du Seigneur, comme le Psaume 22 l'annonce clairement, et comme nous le voyons accompli et développé d'une manière si touchante dans le chapitre 20 de l'évangile de Jean. Ce qui suit établit pleinement ce point: «Au milieu de l'assemblée je chanterai tes louanges».

Ainsi la vérité c'est que nulle part nous ne trouvons dans l'Ecriture rien qui appuie la pensée que Christ se soit uni aux hommes ou à l'humanité. Il était véritablement homme, mais il n'y avait pas d'union entre Lui et d'autres hommes dans leurs péchés. La seule relation avec les hommes qui puisse en quelque manière être alléguée, se trouve dans ce passage: «Le chef de tout homme est Christ» (1 Corinthiens 11); mais ici c'est d'autorité, de dignité relative qu'il est question, et non pas d'union. Prétendre qu'il y a eu union avant l'oeuvre de la rédemption, est une pensée qui fausse le christianisme et l'état des hommes. Pour soutenir la doctrine en question, on a cité le passage que nous sommes «crucifiés avec Lui». Mais cela nous présente la manière dont Dieu nous voit en Christ, en tant qu'il mourut pour nous, et que nous saisissons cela par la foi. Cela d'ailleurs ne fait que confirmer la grande vérité que je cherche à établir. Qui est-ce qui est crucifié avec Christ? Le croyant, et le croyant seul. Tous les pécheurs impies qui sont morts dans leurs péchés, ou qui n'ont jamais rien entendu de Christ, étaient-ils crucifiés avec Christ? Qu'il ait été la propitiation pour le monde entier, nous le lisons en 1 Jean 2, mais alors il était seul pour d'autres. Cette propitiation fut faite à l'égard de Dieu: le sang placé sur le propitiatoire ouvre la porte de l'Evangile à tous les pécheurs. Mais cela ne suppose nullement l'union avec l'humanité. La propitiation fut faite *pour* les hommes, non avec eux.

Quand la Parole nous montre que le titre de Fils de l'homme appartient au Seigneur, nous voyons en même temps que c'est par la mort qu'il le prend. Toutefois, s'il est rejeté et méprisé, le Père veille toujours à ce qu'un témoignage soit rendu à ce qu'il est. La résurrection de Lazare démontrait qu'il était Fils de Dieu son entrée dans Jérusalem rendait témoignage à sa gloire comme Fils de David, mais quand les Grecs viennent demander à le voir, le Seigneur dit: «L'heure est venue pour que le *Fils de l'homme* soit glorifié» (Jean 12: 23). Ici l'humanité comme race est en question, mais que dit Jésus? «En vérité, en vérité, je vous dis, à moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit». Fils de Dieu et Roi d'Israël, il l'était, selon ce que dit le Psaume 2; mais, pour prendre sa place comme Fils de l'homme, dans la gloire qui lui appartenait en vertu de ce titre (voyez Psaumes 8), pour cela il devait mourir. Son esprit entre donc par anticipation dans cette scène,

et il avertit ses disciples qu'ils ont à le suivre dans le même sentier. Mais lui s'incline avec une parfaite soumission devant la volonté du Père, cherchant uniquement sa gloire, et, comme toujours, cette abnégation entière lui ouvre la perspective de la gloire qui en découlait pour lui-même. «Moi», dit-il, «si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi», car, en réalité, ils étaient éloignés de lui. Il y a loin de cela à l'union avec l'humanité; en effet, c'était comme entièrement rejeté de la terre, élevé et séparé d'elle, qu'il devait attirer les hommes. Quand l'homme l'eut absolument repoussé, et qu'en conséquence le monde eut été jugé (Jean 12: 31), alors lui, Jésus le crucifié, ayant passé par la mort, devint par elle le centre vers lequel la grâce attire tous les hommes. Le péché de l'homme et son entière séparation d'avec Dieu, d'un côté, et, de l'autre, l'amour de Dieu agissant avec puissance pour la rédemption des pécheurs, devaient l'un et l'autre être pleinement manifestés dans la mort de l'Agneau de Dieu, avant qu'il pût y avoir aucun lien entre Dieu et l'homme. La rédemption est l'unique base de la bénédiction. Un Sauveur vivant dans le monde était, comme tel, le Fils de Dieu, le Messie ayant droit à être Roi d'Israël. Un Fils de l'homme mort et ressuscité a seul droit sur le monde comme Rédempteur et Sauveur. Celui qui est descendu dans les parties les plus basses de la terre, est aussi celui qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses (Ephésiens 4: 10), et, dans ce caractère, il prend la place de puissance et de gloire qui Lui appartient. Ainsi quand son heure est réellement venue (Luc 9: 51) après que les disciples l'ont reconnu comme le Christ de Dieu, s'adressant à eux avec force, «il leur commanda de ne dire ceci à personne, disant: Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, et qu'il soit rejeté des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il soit mis à mort, et qu'il soit ressuscité le troisième jour» (Luc 9: 20-22); après cela, il leur fait voir sa gloire.

Nul doute que, comme Fils, il ne vivifie qui il veut, et il l'a fait depuis Adam, mais il n'est pas pour nous *la vie* et *la résurrection*; il est «la résurrection et la vie» (Jean 11: 25). C'est pour cela qu'au chapitre 6 de Jean, où il se nomme le pain de vie, il insiste tellement sur la résurrection au dernier jour. C'était sur un terrain entièrement nouveau, fondé sur sa mort, que l'homme pouvait être béni (5: 39, 40, 44, 53). Il donne sa chair pour la vie du monde, et à moins que l'on ne mange la chair et que l'on ne boive le sang du Fils de l'homme, on n'a point la vie en soi. Quiconque mange sa chair et boit son sang, a la vie éternelle. L'union avec l'humanité, et avec l'humanité pécheresse, sans que la vie soit donnée ou que la rédemption soit accomplie, n'est qu'une erreur socinienne. On l'accepte souvent à son insu, je veux bien l'admettre, mais au fond, c'est ainsi.

«A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, *il demeure seul*». Christ a pris la chair et le sang, mais il est resté seul; il vivifiait, il est vrai, comme Fils de Dieu, qui il voulait; mais, comme homme dans la chair, il restait seul dans la position qu'il avait prise, jusqu'à ce que, par la mort, il pût, avec justice, en associer d'autres à Lui, et qu'il eût accompli la rédemption sans laquelle personne, sauf lui-même, ne pouvait subsister devant Dieu. L'Écriture ne nous montre nulle part le Fils de l'homme vivant dans les jours de sa chair en union avec l'humanité, sans donner la vie, et sans qu'il y eût justification ou rédemption; elle ne nous enseigne pas davantage une union de Christ avec l'homme pécheur, lui donnant la vie

et la rédemption ou la justification, avant que Christ n'eût passé par la mort. «Moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi». Une union de Christ avec l'homme pécheur est totalement en dehors des enseignements de l'Écriture.

Quelles étaient donc auparavant les voies de Dieu à l'égard de l'homme? Assurément, depuis Adam il vivifiait des âmes, mais, dans ses dispensations envers l'homme, il mettait à l'épreuve, pour son instruction, l'état dans lequel l'homme se trouvait. Dans le premier monde, il avait placé Adam innocent dans le jardin d'Eden. Adam tomba; depuis ce temps jusqu'au déluge, les hommes furent laissés sans institutions spéciales, mais non sans témoignage de la part de Dieu. Ce monde devint si méchant qu'il dut être détruit par le déluge. Dans le monde nouveau sorti des eaux, le gouvernement fut confié à Noé; puis la promesse fut donnée à Abraham, appelé à sortir hors de l'idolâtrie universelle; ensuite vint la loi, destinée à éprouver l'homme et introduisant la transgression; enfin les prophètes furent suscités, pour rappeler la loi et rendre témoignage à Christ. En dernier lieu Dieu dit: J'ai encore un Fils; ils auront peut-être du respect pour mon Fils. Et quand ils le virent, ils dirent: «C'est ici l'héritier, venez, tuons-le, et l'héritage sera à nous». Non seulement les hommes étaient iniques sans loi, et transgresseurs sous la loi, mais, quand la grâce vint dans la personne adorable du Fils de Dieu, ils ne voulurent point le recevoir. La présence d'une personne divine ne fit que rendre manifeste l'inimitié du cœur de l'homme contre Dieu. «Maintenant», dit le Seigneur Jésus, «ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père». Bien loin qu'il y eût un lien avec l'humanité ou avec l'homme comme race, ce fut là l'épreuve finale qui mit au jour son état. Dieu vint plein de grâce, comme un homme au milieu des hommes, et le résultat fut: «Maintenant est le jugement de ce monde».

Voilà pourquoi il est dit en parlant de la mort de Christ: «Maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois» (Hébreux 9: 26). Moralement, c'était la fin de l'histoire de l'homme. Ce n'était pas, même hypothétiquement, la communication de la vie à l'humanité comme race, ni son relèvement organique dans une union avec elle: quand il est manifesté, Lui qui était la vie, c'est pour être rejeté délibérément et complètement par les hommes. Cette vérité est établie en Jean 1: 5: «En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes»; c'est ce qu'elle était expressément, mais «la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise... Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu»; or ceux-là «ne sont pas nés de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu». Christ n'avait rien à faire avec le premier Adam et sa nature; s'il était reçu, c'était par ceux qui étaient nés de Dieu. La lumière était venue dans le monde, et les hommes avaient mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Cette lumière était la vie, mais, malgré le témoignage de Jean le baptiseur et des œuvres de Christ, malgré le témoignage du Père et celui des Écritures, ils ne voulaient pas venir à Christ pour avoir la vie. Il n'y a donc aucun mélange du premier et du second Adam, aucun renouvellement de celui-là par celui-ci, mais l'entier et absolu rejet du second homme par le premier, et le jugement du monde, convaincu de péché pour avoir rejeté

Christ. L'union de Christ avec l'humanité dans l'incarnation n'est qu'une erreur mystique: il faut que l'homme naisse de nouveau.

Ceci me conduit au second point que je désire examiner, — la forme que prend cette erreur, là où l'union de Christ avec l'homme pécheur dans l'incarnation n'est pas enseignée aussi formellement. Elle consiste à dire que rien de nouveau n'est donné à l'homme, que le vieil homme et le nouvel homme ne sont pas en constante opposition dans celui qui est renouvelé, mais qu'il y a simplement un renouvellement de l'homme tel qu'il est, dans ses affections, ses pensées et son âme entière. Telle est la doctrine wesleyenne, et tel aussi le fondement du perfectionnisme. C'est la doctrine courante parmi la foule des chrétiens et de ceux qui les enseignent; doctrine qui exalte le premier homme en laissant perdre la pleine et précieuse vérité de la grâce dans le second homme. Chez un grand nombre, les Wesleyens, par exemple, elle se présente de la manière suivante: l'homme, corps, âme et esprit, était dans un bon état avant la chute, et dans un mauvais état après; ensuite, par l'opération de l'Esprit, il se trouve de nouveau dans un bon état. D'après cela, comme conséquence rigoureuse, ils soutiennent qu'un homme peut naître plusieurs fois de nouveau dans une semaine, et aussi qu'il peut être parfait. Mais en disant cela, ils entendent la perfection du premier homme, et non pas celle de Christ dans la gloire; or la conformité à Christ glorifié est l'unique but que nous présente l'Écriture. Pour tous ceux qui ont ces vues, tout en variant dans les détails, la convoitise n'est pas un péché, à moins que la volonté n'y consente; doctrine horrible et profane, qui nie que le péché dans la chair soit condamné, et qui détruit toute la vérité quant à l'état de chute de l'homme. Mais l'objet que je me propose est d'établir ce que les Écritures disent sur ce point capital, et non de m'arrêter sur la fausse doctrine même.

L'Écriture enseigne distinctement que la vie divine est une chose entièrement nouvelle donnée de Dieu, toujours en contraste absolu avec la chair qui ne peut être annulée que par la mort. Il y a lieu d'être surpris que cette vérité soit contestée.

Il est certain qu'il y a quelques années la lutte entre la chair et l'Esprit était reconnue par la généralité des chrétiens, sauf peut-être les Wesleyens. Mais venons-en à la parole de Dieu. Je citerai en premier lieu le passage bien connu (Jean 3): «Si quelqu'un n'est né de nouveau» (ἄνωγεν), de nouveau dans son origine et sa source, car le mot grec signifie dès le commencement même, dès le point de départ, comme nous le trouvons en Luc 1: 3, où il est traduit «depuis le commencement». Par ces paroles, le Seigneur répondait à Nicodème qui estimait pouvoir être enseigné, et par là mettre tout en règle. Plus loin, en insistant sur cette vérité auprès de Nicodème, qui ne comprenait pas comment une vie si entièrement nouvelle était possible, et qui pensait à une nouvelle naissance naturelle, le Seigneur déclare que «ce qui est né de la chair est chair»; ce qui est né ainsi tient à la nature de la chair, comme chaque animal est de l'espèce qui lui a donné naissance; mais «ce qui est né de l'esprit est esprit», c'est-à-dire a la nature de l'Esprit. Or la pensée de la chair (Romains 8) (non la pensée charnelle comme état de l'âme, mais τὸ ἡμιανθρώπινον τὸ σὰρκαρὸν) est inimitié contre Dieu, ne se soumet pas à la loi de Dieu et ne *peut pas*; de sorte que ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu. «Ceux qui sont selon la chair ont leurs pensées aux choses de la chair»; «or», dit l'apôtre

aux chrétiens, «vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous». N'est-ce pas là une chose entièrement nouvelle? «Et si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de Lui»; il est donc évident que tous n'ont pas cette chose nouvelle. «Et si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie à cause de la justice». Que l'Esprit soit vie, que Christ soit en nous, n'est-ce pas une chose nouvelle?

Nous lisons encore en 1 Jean 5: 11, 12: «C'est ici le témoignage: que Dieu nous a donné la vie éternelle; et cette vie est dans son Fils: celui qui a le Fils a la vie; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie». Avoir le Fils, n'est-ce pas une chose toute nouvelle pour le pécheur? Ce n'est pas simplement que les affections et les pensées soient changées; mais avoir le Fils, c'est avoir la vie; ne pas l'avoir, c'est ne pas avoir la vie. C'est pourquoi Christ dit: «Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14: 19). Il donne à ses brebis la vie éternelle (Jean 10). Il est lui-même cette vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée (1 Jean 1: 2). Le dernier Adam est un esprit vivifiant (1 Corinthiens 15: 45). «Quand le Christ, qui est votre vie», dit l'apôtre (Colossiens 3: 4), et encore: «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi» (Galates 2: 20). C'est une vie qui nous est donnée, une vie en Christ dans la puissance de l'Esprit. Sa nature et son caractère uniforme nous sont indiqués dans ces mots: «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus» (Romains 8: 2). «Nous sommes vivants à Dieu», non pas en Adam, mais «dans le Christ Jésus». Le don de Dieu en Christ est une source d'eau jaillissant en vie éternelle (Jean 4: 14), dans son plus haut état de gloire éternelle. Si l'on comprend la vraie et complète position chrétienne et si l'on en jouit, on voit que c'est une vie dont Dieu est la source. Nous sommes nés de Dieu par l'Esprit, et l'Esprit habite en nous, nous donnant puissance et liberté dans cette vie avec Dieu, nous affranchissant du péché, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus. Mais je ne puis m'étendre davantage sur ce sujet si précieux pour l'âme.

Ce qui est céleste et divin, et cependant approprié à l'homme et lui appartenant quand il est en Christ, est communiqué par la Parole (Jacques 1: 18) pour la sanctification des affections et des pensées; c'est une nature capable de jouir de ce qui est ainsi révélé et qui est communiquée quand on est né de Dieu. «De sa propre volonté», est-il écrit, «il nous a engendrés par la parole de la vérité, afin que nous soyons une espèce de prémices de ses créatures». Nous sommes régénérés «par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu» (1 Pierre 1: 23). C'est ainsi que nous sommes fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus (Galates 3: 26). Les choses révélées par l'Esprit sont communiquées en paroles enseignées de l'Esprit (1 Corinthiens 2), et, pour autant qu'un homme vit réellement, il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu (Matthieu 4: 4). Cette vivification et cette formation des affections chrétiennes par la Parole révélant les choses d'en haut, est une vérité qui, j'en ai la confiance, est pleinement reconnue et chérie par mes lecteurs. Mais l'examen des Ecritures montre que la chair ou le vieil homme est une chose mauvaise, jugée et rejetée par Dieu et par la foi, tenue pour morte en raison de la mort de Christ, jamais renouvelée, jamais changée. L'histoire du vieil homme dans l'Ecriture nous le montre mauvais sans espoir;

inique, quand il est laissé à lui-même, transgresseur de la loi quand elle lui est donnée, haïssant et rejetant Christ venu en grâce, convoitant contre l'Esprit quand l'Esprit habite en quelqu'un, et si un homme a été ravi au troisième ciel, cherchant, s'il lui était permis, à l'enorgueillir «à cause de l'extraordinaire des révélations». Nous ne sommes pas simplement des pécheurs, mais des pécheurs envers qui Dieu a agi avec la plus grande patience; patience qui a pleinement mis au jour l'état tout à fait mauvais de notre coeur; nous sommes par nature des enfants de colère.

Ainsi, en premier lieu, ce qui est né de la chair est chair (Jean 3); c'est une nature positive et spécifique, qui a ses convoitises et ses plaisirs propres, tels qu'ils sont. Ses oeuvres sont manifestes, — elles peuvent être vues (Galates 5: 19-21). La pensée de la chair est inimitié contre Dieu. Le langage de l'homme renouvelé est celui-ci: «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien» (Romains 7: 18). Le fruit de l'Esprit est en contraste formel avec les oeuvres de la chair; non seulement cela, mais elle convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre elle, et ces choses sont opposées l'une à l'autre (Galates 5: 17). Ceux qui sont selon la chair ont leurs pensées aux choses de la chair; et si nous vivons selon la chair, nous mourrons. Mais si, par l'Esprit, nous faisons mourir les actions du corps, — car c'est une nature qui a ses actions, — nous vivrons (Romains 8). Y a-t-il quelque pardon, quelque amélioration, quelque remède qui lui soit applicable? Non, aucun.

Tous les péchés, sauf une seule exception, peuvent être pardonnés, mais il n'y a pas de pardon pour une nature mauvaise. «Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché et pour le péché, a condamné le péché dans la chair» (Romains 8: 3). «Le péché dans la chair», c'est la nature et la position du premier Adam, et quand nous sommes dans cette nature et cette position, nous sommes dans la chair. Y a-t-il donc quelque remède, et quel est-il? Il n'en est qu'un seul, si l'on peut lui donner ce nom, c'est la mort. Le péché dans la chair, comme nous l'avons vu (Romains 8: 3), a été condamné dans la mort de Christ, non qu'il y eût du péché en Lui, mais parce qu'il a été fait péché pour nous. Or si telle a été la condamnation, c'est encore la mort. Nombre de passages viennent à l'appui de cette vérité. «Celui qui est mort est justifié du péché» (Romains 6: 7). «Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi» (Galates 2: 20). «Ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises» (Galates 5: 24). «Sachant que notre vieil homme est crucifié avec lui» (Romains 6: 6). «Si nous sommes morts avec Christ» (verset 8). «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu» (Colossiens 3: 3). Aussi pour la foi, notre vraie place est de nous tenir «pour morts au péché» (Romains 6: 11), et, comme la chair est encore en nous, convoitant contre l'Esprit, nous avons aussi à porter toujours, partout, «dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle» (2 Corinthiens 4: 10). Christ étant mort, c'est donc, pour la foi et quant à la vie de Christ en nous, comme si nous étions morts. Nous nous tenons nous-mêmes pour morts, crucifiés avec Lui, morts au péché, morts à la loi, crucifiés au monde et le monde à nous. Christ vit en nous, et nous sommes vivants à Dieu, — non en Adam, car notre vieil homme est crucifié avec Christ, — mais vivants à Dieu dans le Christ Jésus, notre Seigneur.

L'Écriture est aussi claire et aussi uniforme que possible dans ses déclarations. La chair est là qui convoite contre l'Esprit, et ces choses sont opposées l'une à l'autre; mais nous avons le droit et l'obligation de nous tenir nous-mêmes pour morts, d'autant plus qu'en nous, c'est-à-dire en la chair, il n'habite point de bien. Mais Christ étant en nous, le corps est bien mort à cause du péché, — la mort est son unique fruit si nous sommes vivants dans la chair, — mais l'Esprit est vie à cause de la justice. C'est pourquoi nous pouvons dire que nous avons «dépouillé le vieil homme qui se corrompt selon les convoitises trompeuses», et «revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité», «renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé». Et remarquez que ce ne sont pas seulement les actions, mais «le vieil homme avec ses actions» que nous avons dépouillé. (Ephésiens 4: 22-24; Colossiens 3: 9, 10). La vérité comme elle est en Jésus, c'est d'avoir fait ainsi, et d'avoir revêtu le nouvel homme.

Si nous prenons l'épître aux Romains, nous verrons que, tandis que la première partie traite de la culpabilité de l'homme et du pardon par le moyen de Christ mort pour nos péchés, la seconde s'occupe de notre mort avec Lui, de sorte que par lui nous vivions à Dieu. L'Écriture est claire, quand elle montre le contraste entre la chair et l'Esprit, entre le vieil homme et le nouvel homme; mais nous avons le droit de tenir le premier pour mort, et nous avons pour notre vie Christ et non la chair. Ainsi, devant Dieu, nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en nous (Romains 8: 9).

Ainsi, nier qu'une nouvelle vie nous soit communiquée, et que le vieil homme, la chair, soit toujours contraire à l'Esprit, c'est nier les plus évidents témoignages de l'Écriture. Notre privilège et notre devoir, si en vérité l'Esprit de Dieu demeure en nous, est de savoir que nous sommes en Christ, et non dans la chair, et de nous tenir nous-mêmes pour morts, le vieil homme étant crucifié avec Christ, sachant que c'est là aussi pour nous un des fruits de sa mort. Le résultat final et parfait, sera d'être semblables à Christ dans la gloire, ainsi que cela fut montré aux disciples lors de la transfiguration. Il n'y a point d'autre perfection pour le chrétien que celle-là, seulement nous devons le réaliser ici: Christ est en nous l'espérance de la gloire. Or, si Christ est en nous comme notre vie, cela n'est-il pas quelque chose d'entièrement nouveau, et tout à fait contraire à ce qu'est la chair? Nous sommes en Lui pour notre acceptation devant Dieu; il est en nous pour notre vie et notre marche. Pour connaître le plein développement de cette vie, lisez Colossiens 3: 5-17. Remarquez qu'au chapitre 2: 20, notre mort avec Christ est posée comme le principe d'après lequel, sous le rapport religieux, il ne nous est pas permis d'être vivants dans ce monde; et qu'au verset 1 du chapitre 3, c'est notre résurrection avec Christ qui est posée comme base de notre vie à cet égard. Nous sommes associés en vie avec Christ ressuscité, et maintenant qu'il est glorifié, notre vie est cachée avec lui en Dieu. L'Écriture ne laisse aucunement penser que l'ancienne vie adamique soit maintenue, ni qu'elle soit prise en lui, ou qu'il infuse pour ainsi dire la sienne en nous par une sorte d'incorporation; au contraire, elle enseigne que nous sommes morts et que c'en est fait quant à notre ancienne vie. Christ est notre vie, et ainsi elle appartient au ciel où il est, quoique pour nous, nous n'y soyons pas encore.

Il me reste encore à mentionner le témoignage positif que, comme croyants, notre union est avec Christ dans la gloire. Nous avons déjà touché ce point, lorsqu'en parlant de l'union prétendue de Christ avec nous dans l'incarnation (Hébreux 2), nous avons fait remarquer que ceux-là seulement qui sont sanctifiés sont «d'un» avec Lui. Mais il y a encore quelques passages positifs à noter. En Jean 14-16, le Consolateur est promis, mais sa venue nous est montrée comme dépendant expressément du départ de Christ pour retourner auprès du Père. Au chapitre 7, l'Esprit n'était pas encore, est-il écrit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. Quand il serait venu, «en ce jour-là, dit Jésus, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous» (Jean 14: 20). De qui est-il parlé? Est-ce de l'humanité? Non, des disciples seuls. Le Consolateur n'était pas pour le monde; «le monde ne peut le recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous, et qu'il sera en vous» (Jean 14: 17). Cela est d'autant plus précis que, dans la première partie du chapitre, le Seigneur parle du Père comme étant en lui, et lui dans le Père, mais non des disciples étant en lui, et lui en eux. Ceci appartient au temps actuel, où Jésus est glorifié et le Saint Esprit venu.

La même grande vérité se trouve en Romains 8. «Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus»; mais être dans le Christ Jésus a lieu par la présence du Saint Esprit, la loi de l'Esprit de vie, conséquence de la mort de Christ. «Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous, mais si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui. Mais si Christ est en vous, etc.». Ici, il y a union, et cela par l'Esprit; Christ étant glorifié, nous sommes en lui et lui en nous. Ainsi est-il dit en 1 Corinthiens 6: 1: «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui». Et encore: «Or celui qui nous lie fermement avec vous à Christ et qui nous a oints, c'est Dieu, qui aussi nous a scellés et nous a donné les arrhes de son Esprit dans nos cœurs» (2 Corinthiens 1: 21, 22). «En sorte que, si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées; voici, toutes choses sont faites nouvelles; et toutes sont du Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même par Jésus Christ» (2 Corinthiens 5: 17).

Dans un caractère plus spécial de cette union, c'est-à-dire le fait d'être membres de son corps, nous sommes unis à Christ, ressuscité d'entre les morts par la puissance de Dieu, et placé à sa droite; nous, par la même puissance, nous sommes vivifiés avec lui, et ressuscités ensemble, et assis ensemble en lui dans les lieux célestes. Ainsi Dieu l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous. Il en est de même dans le chapitre 2, versets 12-18, et dans le chapitre 5, où nous voyons cette union, comparée à celle du mari et de la femme, et à celle d'Eve avec Adam. La même chose est largement développée en 1 Corinthiens 12, comme un système établi sur la terre; «nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps», auquel corps sont comparés Christ et ceux qui lui sont unis par l'Esprit.

La doctrine fondamentale du Nouveau Testament, la vérité qui nous y est enseignée, c'est que Christ, quoique vrai homme, a été seul jusqu'à ce qu'il eût accompli la rédemption, et qu'alors, après qu'il eût été glorifié, les croyants sont en lui, unis à lui, par le Saint Esprit; lui,

la Tête; eux les membres. Jean montre les croyants comme étant en lui individuellement; Paul, de plus, nous fait connaître notre union avec lui comme corps; nous sommes les membres vivants de son corps, lui étant la tête glorifiée dans le ciel.

En résumé, l'union de Christ avec une humanité pécheresse est une doctrine anti-scripturaire.

La vie que le chrétien a reçue, est une vie entièrement nouvelle; il est né de nouveau, ce qui est né de la chair étant chair, et ce qui est né de l'Esprit étant esprit. Celui qui a le Fils a la vie; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui. Il n'y a ni renouvellement, ni amélioration de la chair; elle est inimitié contre Dieu et ne peut se soumettre à la loi de Dieu.

Notre union est avec Christ glorifié, dans la nouvelle vie en lui, par l'habitation du Saint Esprit en nous, duquel nos corps sont le temple et contre lequel la chair convoite toujours.

J'ajouterai que Dieu, dans l'histoire qu'il nous donne de l'homme, a montré ce qu'est la chair, et même la créature laissée à elle-même. L'homme a toujours gâté ce que Dieu avait établi et qui était bon. La première chose qui nous est rapportée de l'homme lui-même, c'est qu'il mangea du fruit défendu. Noé, après avoir été préservé du déluge, et avoir rendu grâce pour sa délivrance, plante la vigne et s'enivre. Israël érige le veau d'or, avant même que Moïse soit descendu de la montagne. Nadab et Abihu offrent un feu étranger le premier jour après leur consécration, et Aaron n'entra jamais dans le lieu très saint revêtu de ses vêtements de gloire et de beauté. Le fils de David, Salomon, aima des femmes étrangères, et le royaume fut divisé. Nebucadnetsar, la tête d'or de la domination gentile, persécute les hommes pieux et devient une bête, caractérisant ainsi les empires qui suivirent durant les sept temps. Et que dirons-nous de l'Eglise? Tous se mirent bientôt à chercher leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus Christ, en abandonnant l'apôtre fidèle et dévoué. Jean pouvait dire: «Il y a déjà plusieurs antichrists, par où nous connaissons que c'est la dernière heure». Mais, en dépit de tout, Dieu a agi dans sa grâce pour montrer ce qu'il est, plein de support, de bonté et de patience. Toutes ces choses, l'homme, la loi, la sacrificature, la royauté dans le Fils de David, celui qui a été ressuscité pour régner sur les nations, celui qui sera glorifié dans ses saints, — tout trouve et trouvera sa réalisation en sa place dans le second Homme, le dernier Adam. Que son nom soit béni éternellement! Tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi ceux qui sont poussière; tel qu'est le céleste, tels aussi sont les célestes. Et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste... Et dans les siècles à venir, Dieu montrera les immenses richesses de sa grâce dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus. Si j'ai parlé du mal qui est en l'homme, ce n'est assurément pas que j'y trouve mon plaisir, mais il faut que nous le connaissions tel qu'il est, et que nous puissions, par grâce, prendre Christ et non pas nous-mêmes, et être occupés de Lui seul.

«Il y a un seul corps» (Ephésiens 4: 7) - Kelly W.

ME 1878 page 218

Si vos lecteurs veulent s'enquérir, sans parti pris, du témoignage de la parole de Dieu, je suis persuadé qu'ils distingueront, comme le fait l'Écriture, entre les saints de l'Ancien Testament, et ceux qui sont maintenant «baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps». La question du seul corps dépend réellement de ce baptême, car ceux-là seulement qui sont baptisés de l'Esprit constituent ce corps (1 Corinthiens 12: 13); et il est bien certain que ce baptême n'existait pas avant le jour de la Pentecôte. (Comparez Actes des Apôtres 1 et 2).

Personne ne nie que les saints de l'Ancien Testament fussent nés de l'Esprit, qu'ils fussent justifiés par la foi, ou que nous devions être assis avec eux dans le royaume des cieux. Mais le Nouveau Testament nous montre que au delà, et par-dessus les privilèges communs des fidèles, une unité corporative des fidèles a été formée par la descente du Saint Esprit, en conséquence de l'accomplissement de la rédemption par notre Seigneur Jésus Christ; et cette unité est appelée le «seul corps». Les chapitres 2, 3 et 4 de l'épître aux Ephésiens, sont on ne peut plus explicites sur ce point.

Nuls autres ne sont considérés comme membres de ce seul homme nouveau, sinon ceux dans lesquels le Saint Esprit habite et qu'il unit ainsi à un chef (Tête) glorieux dans le ciel. Car l'unité dont il s'agit ici est un fait subsistant actuel, une unité dans laquelle il est impossible par conséquent d'attribuer une place aux saints qui ont précédé. L'Écriture ne leur donne jamais cette place. La justice leur était comptée, comme elle l'est à nous; mais le Saint Esprit n'était pas alors envoyé ici-bas, comme il l'est maintenant, pour baptiser Juifs et gentils croyants en un seul corps.

J'estime de plus que le chapitre 12 de l'épître aux Hébreux distingue de la manière la plus positive «les esprits des justes consommés», c'est-à-dire les saints de l'Ancien Testament, et «l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux»; en sorte que ce passage, avec 1 Corinthiens 12 et Ephésiens 2-4 contredit la confusion qu'on fait ordinairement sur ce point.

Que tes yeux regardent droit en avant - Proverbes 4: 25

ME 1878 page 281

Si ceux qui professent le christianisme avaient le sentiment de l'état présent de l'Eglise, ils mèneraient deuil sous le sac et la cendre, au lieu de sonner la trompette et de convier le monde tout entier pour lui montrer ce qu'ils ont su faire et inventer. Voyez que de biens! «Je suis riche... je ne manque de rien!» Mais Dieu dit: «Le monde passe et sa convoitise», et «le juge est à la porte».

Déjà au matin de cette création, quand tout était encore beau et pur ici-bas, c'est par l'*oreille*, qu'elle prêta à une voix étrangère, et par *ses yeux* qu'elle éleva, qu'Eve perdit son innocence et les félicités du paradis. Tous les arbres étaient pour elle, un seul excepté. La primauté d'Adam, elle la partageait; elle possédait son amour; et plus que cela, la faveur de Dieu reposait sur elle. Elle avait assez, il semble, pour remplir son âme tout entière de joie et de bonheur. La voix du Dieu créateur se faisait entendre à elle déjà au matin du jour, et elle était entourée d'assez de biens de toute sorte pour occuper et réjouir ses yeux, et tourner ses pensées vers Celui de qui elle avait tout reçu. Mais, nous le savons, elle prêta l'oreille à la voix du tentateur, et, élevant ses yeux, elle vit que le fruit de l'arbre était bon à manger, et qu'il était agréable à la vue; ainsi la convoitise entra dans son cœur; elle désobéit et attira sur elle le prompt et juste jugement de Dieu. C'est cette «convoitise des yeux», avec «la convoitise de la chair», et «l'orgueil de la vie», qui caractérisent le monde qui s'est formé dès lors, et qui font que tout ce qui est dans le monde..., n'est pas du Père, mais est du monde, pour son jugement et sa prompte destruction. Combien est solennelle la pensée des conséquences, et pour Eve et pour nous, d'un moment de curiosité, d'un instant d'attention prêtée à la voix du tentateur, et d'un seul regard non gouverné par Dieu!

Eve n'est pas seule, hélas. Elle n'est pas sans imitateurs dans cette forme de mal. Des saints même, des hommes nés de Dieu, des justes, sont tombés comme elle, parce que leurs yeux ont regardé, et ont amené sur eux la discipline et le chagrin. Aux jours des patriarches, nous voyons Lot sortant avec Abraham de son pays, d'avec sa parenté, et de la maison de son père, et puis entrant avec lui dans le pays de la promesse et s'y promenant et jouissant de ses biens; nous le voyons miséricordieusement délivré des pièges de l'Egypte, avec celui qu'il y avait suivi. La main du Dieu Tout-puissant qui l'avait amené jusque-là s'était assez manifestée envers Lot, pour que le cœur de ce juste se tournât vers lui et vers le ciel, et que, comme son compagnon, il cherchât une meilleure patrie, savoir la céleste, la cité qui a les fondements, content d'être étranger et voyageur sur la terre et de n'y avoir que sa tente et son autel. Mais les brebis et les boeufs de l'Egypte, et tous ses biens, avaient trop étroitement enlacé le cœur de Lot, en sorte que, à l'offre de son oncle qui lui laisse le choix entre la droite et la gauche, *il élève ses yeux*, et voit les riches plaines arrosées du Jourdain, et, malgré le voisinage de Sodome, il choisit pour lui la terre qui se présentait si belle, et les intérêts de la terre, plutôt

que l'appel céleste du Dieu Tout-puissant. Triste aveuglement! Quoique tout répondît au désir des yeux et que tout parût paix alors, et sûreté, une subite destruction ne tarda pas à tomber sur les cités perverses de la plaine, dont Lot s'était d'abord approché et dans lesquelles ensuite il avait demeuré. Lot pouvait bien être accablé et affliger son âme juste de la conduite débauchée de ces hommes, au milieu desquels il était venu habiter, et où il occupait une certaine place d'honneur: mais Sodome l'enveloppa plus ou moins dans son sort, et lui valut une vie de misère, une famille désordonnée, une affreuse fin, bien qu'Abraham l'eût délivré une première fois, et que la main fidèle et miséricordieuse du Dieu Tout-puissant l'ait préservé de la subversion de Sodome, et sauvé par la main de ses anges comme à travers le feu (Genèse 19; 1 Pierre 2: 6-9).

N'est-ce pas encore la *vue des yeux* qui perdit la femme de Lot? Echappée par la divine miséricorde au feu de Sodome, son coeur était encore dans Sodome, et elle regarda en arrière, et fut immédiatement frappée par le jugement de Dieu dont elle avait méprisé l'avertissement. Un seul regard la perdit... Souvenez-vous de la femme de Lot. (Voyez Genèse 19: 26; et Luc 9: 62).

La chair veut *voir*. Israël ne supporte pas quarante jours d'épreuve, pendant que Dieu parle avec Moïse sur la montagne, que déjà, parce qu'ils ne *voient* plus Moïse, ils ont dressé le veau d'or et se sont prosternés devant lui, disant: «Ce sont ici,tes dieux, ô Israël, qui t'ont fait sortir du pays d'Egypte». Et la colère de Jéhovah s'embrasa contre eux. C'est parce qu'ils ont *vu* les enfants de Hanac, que les espions décrivent le pays et que tout Israël irrite Dieu par mépris, et doit tomber dans le désert. C'est la *vue* du pays qui était propre à tenir du bétail, qui séduit Ruben, Gad, et la demi-tribu de Manassé, pour leur faire chercher leur repos en deçà du Jourdain (Nombres 32), les tenant ainsi plus ou moins séparés de Jérusalem, et les exposant non seulement les premiers aux attaques de l'ennemi, mais à ce que leurs enfants leur demandassent ce qu'ils avaient à faire avec Jéhovah, le Dieu d'Israël. (Josué 22).

Ces exemples, et bien d'autres que l'Ecriture nous rapporte, nous sont donnés afin de nous tenir en garde contre les artifices de Satan, contre la fausse apparence et l'action séduisante des choses qui se *voient*, et afin que nous veillions continuellement sur les objets que nos yeux regardent. La grâce de Dieu nous a conservé aussi des exemples plus heureux, exemples qui nous parlent de joie et de victoire en vertu de l'objet que les yeux contemplaient.

Voyez Etienne. Son oeil est simple; il regarde vers le ciel, vers Jésus, et tout son corps est plein de lumière (Luc 11: 33-36). Il a le privilège de rendre le témoignage final qui devait être adressé à Israël, et d'être ensuite le premier à suivre les traces de son Maître jusqu'à la mort et au ciel. Le péché du peuple était consommé: ils n'avaient pas gardé la loi, ils avaient tué les prophètes, ils avaient mis à mort le Juste, ils résistaient à l'Esprit Saint et au témoin qui allait suivre Celui que le monde ne voyait plus. — Quelle place particulière et bienheureuse que celle du premier martyr! Plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux attachés sur le ciel, il *vit* la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu; et il dit: «Voici, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu» (Actes des Apôtres 7: 55, 56). Comment aurait-il craint les hommes qui tuaient le corps? La mort était sans doute l'épée de Satan; elle était

devant Etienne; mais le Seigneur avait changé le venin de la mort en un moyen pour entrer d'autant plus tôt dans le repos. Ainsi, dans la pleine conscience de la vie éternelle et de sa part avec Christ, comme lui rejeté des Juifs, Etienne intercède pour ses meurtriers, et remet à Jésus son esprit. La gloire de Jésus qu'il *voyait*, inonde son âme, et il lui est en quelque mesure rendu conforme.

N'en fut-il pas de même de Paul? Ne le voyons-nous pas, partout, l'oeil fixé sur Jésus qui s'était révélé à lui sur le chemin de Damas, et, à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus, son Seigneur, faisant la perte de toutes choses, et les estimant comme des ordures, afin de gagner Christ? Il oublie les choses qui sont derrière et tend avec effort vers celles qui sont devant; il court droit au but, pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus. Coûte que coûte, il veut le gagner, et puisque les souffrances sont le chemin, il les désire, afin d'arriver. Il est ainsi transformé en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, en esprit. Il est un témoin, lui aussi. (Comparez 2 Corinthiens 4: 16 et suivants; Philippiens 3; Hébreux 12: 1-3; 2 Timothée 4: 16-18, etc.).

A mesure que nous rappelons ainsi, un à un, les exemples qui illustrent le grand principe qui nous occupe, n'est-il pas bien à propos de nous demander à nous-même jusqu'à quel point notre oeil est, et a été, *fixé* sur Jésus depuis que nous l'avons connu, lui le Fils de Dieu, qui nous a aimés et qui s'est livré lui-même pour nous. Avons-nous gardé sa parole? avons-nous eu la fidélité invariable de celui qui disait par David: «Je me suis proposé Jéhovah toujours devant moi...?» ou avons-nous à reconnaître, avec honte et humiliation, plus d'un regard inconstant provoqué par la nature, par les choses qui se voient, par tous les royaumes du monde et leur gloire, que le tentateur faisait briller devant nous, oublieux que nous étions de ses artifices? L'oeil du nouvel homme ne trouve aucun plaisir, ni aucune satisfaction, dans les choses d'ici-bas; et le Saint Esprit qui demeure en nous, n'a qu'un désir, c'est d'occuper notre âme de Celui qu'il est venu remplacer: il prend les choses de Christ pour nous les communiquer. Demandons-nous donc sérieusement quelles sont les choses qui nous ont occupés et que nous avons poursuivies, depuis le jour où nous avons connu le Fils de Dieu? Sur quoi notre oeil a-t-il été attaché? Repassons un moment nos pensées et nos voies, et, avec la lumière d'en haut, éprouvons-les, recherchant jusqu'à quel point nous avons regardé vers Jésus, ou dissipé notre temps en ne lui étant pas fidèles. Retournons en quelque sorte à Guilgal, et asseyons-nous là pour nous juger nous-mêmes et faire le compte de nos voies. Ouvrons nos coeurs sans réserve à Dieu, confessant tout ce en quoi nous avons manqué; et ainsi, jugés et humiliés, recevons la miséricorde et jouissons de l'amour gratuit et souverain de Celui qui ne change pas, quoique nous ayons été si infidèles envers lui. Il vient; — encore très peu de temps et nous le verrons. Répondons à son regard d'amour par une marche semblable à la sienne qui, à travers les difficultés, ne faisait que briller davantage. Etrangers et voyageurs sur la terre, montrons clairement que nous cherchons une patrie, la céleste.

Ce qui sera notre portion, nous pouvons le lire au chapitre 21 de l'Apocalypse. Dieu nous y révèle la gloire céleste de l'épouse, la femme de l'Agneau. Là, Satan ne trouble plus. L'abîme le retient dans les chaînes, et ceux qui ont été si longtemps l'objet de son inimitié, sont

maintenant à jamais dans la paisible jouissance de leur part avec Christ, de cette part que le sang du Fils de Dieu leur a acquise; la foi est changée en vue, l'espérance en jouissance présente. Dans des corps célestes, portant son image, ils le voient face à face, lui qu'ils connaissaient par la foi et qu'ils aimaient, et dont ils ont longtemps attendu la venue avec désir. Ils voient sa face; — et quelle face que la sienne! Le visage défait plus que pas un autre est maintenant resplendissant d'une gloire plus brillante que le soleil quand il luit dans sa force. C'est la face de l'Agneau, la face de notre Dieu et Sauveur. Il est pour toujours avec eux; ils sont pour toujours avec Lui (Jean 17: 24); ils jouissent d'une joie de Dieu; ils adorent, eux dont les yeux ont été tournés par la grâce, du moi vers Lui, et que Lui *satisfait*.

Marchons donc après Jésus, les yeux fixés sur lui, pour éprouver et dire en vérité avec le cantique:

Oui, le souverain bien-être,
Le vrai bonheur ici-bas,
C'est d'avoir Jésus pour Maître,
De le suivre pas à pas;

et pour demander:

Fais luire en nous ta face
Et ton coeur plein d'amour!
Sur nous, soleil de grâce,
Resplendis nuit et jour!

Quelques mots sur le type de l'esclave hébreu (Exode 21)

ME 1878 page 298

Au commencement du chapitre 21 de l'Exode, nous trouvons le type de l'esclave hébreu. Bien ne nous montre d'une manière plus frappante, que Christ est l'objet continuel du Saint Esprit, car, même dans des ordonnances temporaires comme celles-ci, Dieu ne peut pas ne pas regarder en avant vers son Fils. Sans doute, l'ordonnance touchant l'esclave hébreu, se rattachait à la terre, et à ce qui, en soi-même, n'était pas un état qui fût selon la pensée de Dieu. Il s'agissait d'un esclave; et pourtant, même ici, Dieu a Christ devant lui. Si on achetait un esclave hébreu, celui-ci devait servir six ans, et au septième sortir pour être libre, sans rien payer. «S'il est venu avec son corps seulement, il sortira avec son corps; s'il avait une femme, sa femme sortira aussi avec lui. Si son maître lui a donné une femme qui lui ait enfanté des fils ou des filles, sa femme et les enfants qu'il en aura, seront à son maître, mais il sortira avec son corps. Que si l'esclave dit positivement: J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne sortirai point pour être libre; alors son maître le fera venir devant les juges et le fera approcher du poteau, et son maître lui percera l'oreille avec une alêne, et il le servira à toujours». Tel a été le choix de Jésus: il n'a pas voulu être seulement un serviteur ici-bas, sur la terre, pour un temps; il a choisi, dans la volonté de sa grâce, d'être serviteur à toujours. Il est une personne divine, assurément, — le Fils; comme il est aussi le Seigneur «exalté». Mais il est néanmoins par sa propre grâce le Serviteur à toujours. Même dans la gloire, nous le connaissons ainsi. Que fait-il maintenant? Il nous en a donné un exemple avant de s'en aller de ce monde au Père. Quand l'heure fut venue, il prit un linge et s'en ceignit; il versa de l'eau dans un bassin, et se mit à laver les pieds de ses disciples (Jean 13). Ce qu'ils ne savaient pas alors, ils devaient le savoir dans la suite, comme nous le savons maintenant. L'intimité avec les choses qui ne se voient pas, et ce qui est céleste, est tout aussi bien et même plus caractéristiquement la part d'un chrétien, que la connaissance de ce qui se passe maintenant autour de nous. Nous devrions connaître le ciel mieux que la terre. Nous pouvons savoir, et nous devrions juger ce qui se passe dans le monde, quoique nous le connaissions par des moyens imparfaits; mais nous connaissons le ciel et les choses du ciel par Dieu. Ce n'est pas seulement que nous ayons la Parole qui révèle le ciel, mais nous la possédons de la part de Celui qui vient du ciel, et qui est au-dessus de tous, et qui rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu; nous en avons la connaissance par l'Esprit qui est venu du ciel, que nous devrions connaître par conséquent mieux que la terre, et les choses du monde qui séduisent la chair. Or, en regardant en avant vers ce jour de gloire qui vient, dans lequel le Seigneur sera publiquement manifesté en gloire, et nous avec Lui, nos corps ayant été rendus conformes au corps de sa gloire, on aurait pu penser que ce service prenait nécessairement fin. Mais, loin de là, il prendra seulement une nouvelle forme. Ne lisons-nous pas: «Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées; et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur seigneur quand il reviendra des noces; afin que, quand il viendra et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt. Bienheureux

sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis, qu'il se ceindra, et les fera mettre à table, et s'avançant il les servira» (Luc 12: 35 et suivants). Christ est le Serviteur, par son propre choix, à toujours. Comme il ne cessera jamais d'être Dieu, il ne cessera jamais d'être homme. Son amour a fait de lui un serviteur à toujours, et il prend plaisir à l'être.

L'olivier, le figuier et la vigne

ME 1878 page 301

Les arbres que nous venons de nommer, très estimés des habitants de la Palestine, qui les cultivaient avec soin, se trouvent déjà mentionnés dans l'apologue que Jotham adresse aux hommes de Sichem, et, dans le Nouveau Testament, ils sont employés comme figures pour présenter des enseignements pleins d'intérêt touchant les gentils, Israël et les chrétiens. *Privilèges, profession et fruits*, tels sont les sujets où il est question de ces arbres, et sur lesquels je désire dire quelques mots.

1. — L'OLIVIER présente un enseignement spécial pour les gentils, comme tels, dans les dispensations de Dieu. C'est à ce point de vue qu'il est mentionné en Romains 11, où l'apôtre adresse un sérieux avertissement à ceux qui ne sont pas d'Israël. Les promesses appartenaient aux Israélites comme enfants d'Abraham (Romains 9: 4); les gentils étaient étrangers aux alliances de la promesse (Ephésiens 2: 12). Il y avait bien des promesses qui les concernaient, mais aucune qui leur fût faite; elles avaient été données à Abraham et à sa semence (Galates 3: 16). Les Israélites, sur le fondement de leur descendance «selon la chair», attendaient, pour eux-mêmes, l'accomplissement et la jouissance de ces promesses. Mais Jean le baptiseur les avertit qu'ils seraient grandement déçus s'ils se confiaient, sans être nés de Dieu, en cette position privilégiée que leur donnait la naissance naturelle. Dieu pouvait, des pierres mêmes qui les entouraient, susciter des enfants à Abraham. L'avertissement fut inutile, au moins pour ce qui concernait la nation. Ils rejetèrent celui à qui les promesses, faites à Abraham, étaient confirmées, c'est-à-dire le Christ, semence du patriarche. Dieu les a donc, pour un temps, retranchés comme nation, et s'est tourné vers les gentils. C'est de ce changement de dispensation que Paul parle en Romains 11, et pour rendre son enseignement plus sensible à l'intelligence de ses lecteurs, il se sert comme comparaison de *l'olivier*, arbre bien connu en Italie.

D'un olivier franc, quelques-unes des branches ont été retranchées. C'est toute la nation d'Israël, sauf un résidu selon l'élection de grâce. Celui-là reste, comme branche de l'olivier, où il a toujours été. Sur ce même olivier ont été entées d'autres branches, prises d'un olivier sauvage qui n'avait jamais été soumis à la culture. Ce sont les gentils dont Dieu s'occupe maintenant dans sa souveraine bonté, et qui, amenés ainsi du dehors, sont mis en relation avec Abraham, racine de la promesse, ou, pour poursuivre la figure, racine de l'olivier. Avant la croix, Dieu, dans ses voies, agissait envers Israël comme peuple choisi, mais non pas directement envers les gentils. Aux premiers appartenaient des privilèges, auxquels les autres n'avaient aucune part. C'est ce que la femme Syrophénicienne avait à apprendre: elle le sentit et le confessa. Mais, après la croix, se déploya un nouveau trait des voies de Dieu envers l'homme. Israël, persistant dans l'incrédulité, cessa de jouir des privilèges qui l'avaient

distingué comme peuple appartenant spécialement à Dieu sur la terre. Le vieillard Siméon avait annoncé, que l'enfant qu'il tenait dans ses bras serait «une lumière pour la révélation des gentils», pour les tirer des ténèbres où ils avaient été jusqu'alors, afin qu'ils devinssent par excellence les objets de la bonté de Dieu. Paul nous apprend que cela a eu lieu, quand Israël a été, pour un temps, retranché comme nation.

Ainsi les gentils possèdent maintenant des avantages qu'ils n'avaient jamais eus avant la croix. La racine de la promesse n'a pas été changée. L'olivier n'a pas été coupé. Quelques branches seulement ont été retranchées, et, sur le principe de la foi, des branches d'un olivier sauvage ont été entées sur l'olivier franc. Comme tels, les gentils sont devenus participants «de la racine et de la graisse de l'olivier». Les privilèges leur appartiennent, parce qu'ils sont entrés en association directe avec la racine de la promesse, Abraham, le père des croyants. Ils ont donc part à ce qui découle de la racine; ils participent à «la racine et à la graisse de l'olivier», comme gentils entés par la foi dans la liane de la promesse sur la terre.

Or ce n'est pas le salut, car ils peuvent être retranchés; ce n'est pas la position de L'Eglise, car elle est nouvelle pour tous ceux qui en jouissent, pour les Juifs aussi bien que pour les gentils: ce sont les gentils, admis à partager, *sur la terre*, les privilèges de ceux qui, comme fidèles parmi les Juifs, ne les avaient jamais perdus. Je dis *sur la terre*, car la figure même d'un arbre, nous apprend qu'il s'agit d'une position dont on jouit sur la terre.

Les gentils devaient-ils conserver cette position privilégiée? Cela dépendait d'eux: «Si tu persévères dans cette bonté», est-il dit. L'ont-ils fait? La réponse est évidemment négative. Ils doivent donc être retranchés, et si les branches naturelles ne persistent pas dans l'incrédulité, elles seront de nouveau entées sur leur propre olivier. L'olivier franc, c'est Israël; la racine est Abraham, et les gentils peuvent perdre, par leur infidélité, les avantages que, comme gentils, ils possèdent maintenant, car ils ne subsistent en cette position que par la foi. Dieu visite actuellement les gentils (Actes des Apôtres 15: 14), et le résultat extérieur de cette action est ce que nous nommons la chrétienté. Tous ceux qui en font partie possèdent les privilèges attachés à cette position, mais ces privilèges imposent la responsabilité. Le gentil peut-il donc se glorifier sur le Juif, sur les branches retranchées? Nullement. La place naturelle du Juif est sur l'olivier; c'est seulement à cause de son péché d'incrédulité qu'il a été retranché. De même, si le gentil a été enté sur l'olivier franc, ce n'est absolument que par la bonté divine et sur le principe de la foi; et il ne peut garder cette position qu'à la condition de persévérer dans la bonté de Dieu. Tous ceux donc qui sont réellement sauvés, se trouvent sur l'olivier, mais bien d'autres qu'eux sont parmi les branches. Le résidu fidèle d'Israël s'y trouve compris, ainsi que toute la chrétienté. Les gentils une fois retranchés ne seront jamais rétablis. Les Juifs peuvent l'être et le seront, s'ils ne demeurent pas dans l'incrédulité. Avec quelle vérité cela sera bientôt senti et confessé, alors que s'accomplira ce que nous lisons en Zacharie 8: 13!

2. — LE FIGUIER donne des enseignements d'un ordre différent et qui s'adressent à une autre classe de personnes. Le Seigneur se sert de cet arbre comme figure pour avertir Israël

et instruire ses disciples (Luc 13: 6-9; Matthieu 21: 19-21; Marc 11: 12-14, 20-23). Son fruit fait toute sa valeur. Si l'arbre est stérile, à quoi sert-il? Pourquoi occupe-t-il le sol? Il y a aussi, dans le figuier, une particularité qui le rend spécialement propre à représenter l'état d'Israël. Ses fleurs paraissent avant les feuilles. Voilà pourquoi la présence de ces dernières fait présumer qu'il y a des fruits. On voit immédiatement d'après cela que l'emblème fourni par cet arbre convient parfaitement à Israël, qui professait être le peuple de Dieu, mais qui, néanmoins, quand le Seigneur vint, prouva en le rejetant qu'il était stérile pour Dieu. L'olivier, arbre toujours vert, représente bien la continuité de la lignée à laquelle appartiennent les promesses sur la terre; lignée qui ne doit jamais être interrompue, même en apparence, durant tous les âges qui précèdent l'établissement du royaume de Dieu en puissance sur la terre. De même donc que l'olivier, par le caractère de son feuillage, fait naître l'idée d'une chose qui continue à subsister, le figuier, par son mode de porter des fruits, représente avec justesse la profession, qui doit être accompagnée de fruits comme preuve de sa réalité. Et si ces preuves manquent, il est certain que l'arbre n'est bon qu'à être coupé. La parabole du figuier en Luc 13 fait donc ressortir la patience avec laquelle Dieu a supporté la nation d'Israël jusqu'à la croix. La sentence portée par Jésus sur le figuier stérile, quoique couvert de feuilles (Matthieu 21), était l'annonce du jugement qui allait être exécuté contre Israël et dont le Seigneur avait averti le peuple. Un arbre coupé cesse d'être en vue; Israël comme nation devait cesser d'exister. La profession sans les fruits ne sera jamais suffisante devant Dieu.

3. — LA VIGNE présente des instructions qui s'adressent spécialement aux chrétiens.

Dieu avait une vigne qu'il avait transportée d'Egypte; cette vigne était Israël (Psaumes 80: 8-11). Une vigne sans fruit est inutile, comme Ezéchiel le rappelait à ses compatriotes (Ezéchiel 15: 2-4). Le Seigneur enseigne à ses disciples, en Jean 15, qu'il est, Lui, la VRAIE vigne, et que, par conséquent, ils ne sauraient porter de fruits qu'en demeurant en Lui. Pour ceux qui étaient de race juive, cet enseignement était important: ils devaient comprendre que leur position comme nation, leur descendance selon la chair, ne servait de rien. Afin de porter du fruit pour Dieu, il fallait demeurer en Christ: — enseignement qui est aussi, pour nous, utile, nécessaire en tout temps. «Je suis le vrai cep, et mon Père est le cultivateur... et vous serez mes disciples» (Jean 15: 1-8).

Quand nous en venons à l'enseignement du Seigneur touchant la vigne, nous laissons ce qui se rapporte aux dispensations de Dieu envers les Juifs et les gentils, et nous arrivons à ce qui est vitalemment important. Mais, pour le bien comprendre, il faut nous rappeler que la similitude tirée d'un arbre emporte toujours l'idée de quelque chose qui est sur la terre, et non dans le ciel. Cette remarque nous fera mieux saisir la portée des paroles du Seigneur. Il parle de ce qui est vu sur la terre; par conséquent un sarment peut être dans le cep et cependant rester stérile. Mais nul ne peut être en Christ devant Dieu, sans être réellement un enfant de Dieu. Si, dans ce que nous lisons du cep et des sarments, nous introduisons l'idée de la position chrétienne devant Dieu, nous ne comprendrons rien comme il faut. Au contraire,

si nous faisons attention que, d'après la figure employée, il s'agit d'une chose existant sur la terre, tout devient clair.

Un sarment dans le cep, est donc un chrétien professant. On peut être tel sans être un vrai croyant. Au moment où le Seigneur parlait, Judas Iscariote présentait un exemple frappant de ce cas. Il était l'un des douze, l'un des sarments du cep, et en apparence croyait réellement au Seigneur; mais ce dont il s'occupait en cet instant même, prouvait qu'il ne demeurait pas en Christ. Ainsi, une simple profession de christianisme ne saurait suffire. Mais le Seigneur ne s'arrête pas là. Il ne s'efforce pas seulement d'imprimer dans l'esprit des disciples, qu'il doit y avoir réalité et vie pour ne pas rester stériles; il leur dit aussi comment seulement ils peuvent porter du fruit; c'est en demeurant en Lui. La malédiction prononcée contre le figuier, montrait que Dieu ne pouvait être satisfait s'il n'y avait pas de fruit. L'enseignement du Seigneur touchant le cep et les sarments, éclairait la question de savoir comment les fruits seront produits. Il peut y avoir des professants: il y en a eu, et il en est encore. S'ils ne sont rien de plus sur la terre, c'est d'eux que le Seigneur parle au verset 6; mais que le lecteur remarque bien, qu'il le fait dans des termes qui, tout en montrant positivement le sort terrible réservé à ceux qui sont tels, ne donnent en rien l'idée qu'un vrai chrétien puisse périr. En parlant des vrais croyants, il dit: «vous»; s'il s'agit d'un professant stérile, le Seigneur dit: «si quelqu'un». Il n'y a rien qui soit de nature à décourager le plus faible croyant; mais, en même temps, les paroles du Seigneur renferment l'avertissement le plus solennel pour celui qui n'a que la simple profession.

Le seul Dieu d'Israël et le Dieu et Père de notre seigneur Jésus Christ

ME 1878 page 318

En même temps que Moïse nous donne, aux chapitres 19 et suivants de l'Exode, les institutions générales de la loi, il insiste, avec le plus grand soin possible, sur l'unité d'un seul vrai Dieu, — grand et immense principe. Sans doute le temps n'était pas venu encore pour Dieu, de se révéler Lui-même comme il est. C'est le Fils, venu ici-bas, qui nous introduit dans cette merveilleuse connaissance, et par-dessus tout, le Saint Esprit, maintenant que Christ est allé dans les cieux; car, de fait, quand Dieu n'était connu que comme le seul Dieu, quelque vrai que cela soit, il ne pouvait pas être réellement connu comme il est. Or nous le connaissons ainsi maintenant. Nous le connaissons mieux même que son peuple ne le connaîtra quand le jour millénial sera venu. La connaissance qu'Israël aura de Lui dans le millénium sera vraie, car ils seront tous enseignés de Dieu; mais il y a maintenant une intimité de connaissance du Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, que personne sur la terre ne peut jamais avoir comme devrait l'avoir un chrétien. La raison en est manifeste; car la connaissance que le chrétien a de Dieu, est cette connaissance que le Fils, parlant selon sa propre communion avec son Père, nous communique.

Or le Seigneur Jésus n'agira pas alors en Fils, quoiqu'il soit alors, comme toujours, le Fils de Dieu. Il ne s'occupera pas de faire connaître les paroles de son Père aux hommes dans le millénium: il régnera comme le grand Roi, — Roi des rois, et Seigneur des seigneurs, mais comme Roi. Dans une pareille position, la familiarité avec lui ne serait pas à sa place. L'idée même d'un roi et d'un royaume place les sujets à une plus grande distance; une certaine réserve convient à la Majesté. De pareilles considérations disparaissent au contraire dans l'intimité de la relation dans laquelle il lui a plu d'entrer avec nous. Il est vrai qu'il est né roi des Juifs, et il ne cessera jamais de l'être; mais ce n'est pas ainsi que nous le connaissons. Fils du Père, il nous amène à la connaissance du vrai Dieu, à cette connaissance que le Fils avait de Lui dans le ciel, et qu'il avait, je n'ai pas besoin de le dire, sur la terre; et le Saint Esprit complète ce cercle merveilleux d'intimité divine. Nous sommes introduits, si je puis m'exprimer ainsi, dans le cercle de famille des cieux, — le Père étant révélé dans le Fils par le Saint Esprit: et j'affirme que c'est ici quelque chose qui, dans toute sa plénitude, est particulier au christianisme. Quand Dieu le Père aura accompli ses desseins actuels ici-bas, alors ceux au milieu desquels le Saint Esprit fait ainsi connaître Dieu, seront ravis au-devant du Seigneur; après quoi, les voies ordinaires de Dieu reprendront leur cours à travers ce monde. Sans doute, pour ce qui regarde le monde, tout était en voie de s'accomplir, mais ce qui nous est apporté maintenant, était avant la fondation du monde, et, par sa propre nature, entièrement au-dessus du monde. Combien le chrétien est donc béni, et quelle n'est pas la manière et la

mesure du culte et de la marche qui conviennent à ceux auxquels la grâce a donné une telle connaissance de Dieu!

Notes sur Matthieu 13

ME 1878 page 321

Les paraboles que nous lisons dans ce chapitre nous présentent le caractère et les effets de la Parole.

Dans sa réponse à ses disciples qui l'avaient interrogé à ce sujet, le Seigneur nous fait connaître pourquoi il parle en cette manière, en paraboles. Il leur dit: «C'est parce que, à vous, il est donné de connaître les mystères du royaume des cieux; mais, à eux, il n'est pas donné» (verset 11). Les paraboles donc, nous l'apprenons, exposent la Parole à ceux qui connaissent déjà Jésus, et le Seigneur les a dites à la suite de l'incrédulité du peuple juif, au milieu duquel il avait passé auparavant comme serviteur, chassant les démons et guérissant les malades, et qui, alors, dans le principe même de l'apostasie, avait demandé un signe. (Voyez 12: 38). Cette «génération méchante et adultère» nous est présentée comme une race de gens qui s'étaient corrompus eux-mêmes: leur lieu n'est pas le lieu des enfants de Dieu; ils sont une génération perverse, des enfants dans lesquels il n'y a point de foi; et nous sommes arrivés ici au moment même où, pour ainsi dire, le Seigneur déclare: «Je cacherai d'eux ma face, et je verrai quelle sera leur fin». Voilà pourquoi le Seigneur parle en paraboles: l'esprit d'incrédulité se montrait au grand jour dans les Juifs, après que le Seigneur s'était donné toutes les peines possibles avec eux; alors il cache d'eux sa face, et leur déclare quel était leur état: «Quand l'esprit immonde est sorti d'un homme, il va par des lieux secs, cherchant du repos; et il n'en trouve point. Alors il dit: Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti; et y étant venu, il la trouve vide, balayée et ornée. Alors il va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui-même; et, étant entrés, ils habitent là, et la dernière condition de cet homme-là est pire que la première. Ainsi en sera-t-il de cette génération méchante» (Matthieu 12: 34, 43-45). D'après tout cela, nous voyons donc que les paraboles sont l'exposition de mystères, à ceux qui croient.

Le Seigneur, comme apôtre de notre profession, lors de sa première venue, a parlé la parole de Dieu; et quand il reviendra pour juger le monde, il le jugera par la parole qu'il a dite. «La parole que j'ai dite, celle-là vous jugera au dernier jour» (Jean 12: 48).

Le témoignage du Seigneur était un témoignage de grâce, l'expression de tout ce que Dieu était en grâce pour les pécheurs; et quand il reviendra, il viendra pour juger par cette même parole: après avoir fait connaître la pensée de Dieu, il retourne au ciel, et puis il en revient comme Roi, pour juger par la parole qu'il a dite.

Dans la première des sept paraboles qui font le sujet de ce chapitre, nous voyons le Seigneur, sortant de la maison pour semer la semence. C'est de l'effet et de l'opération de ces semences que je voudrais parler ici.

Les six autres paraboles ont un caractère très différent: elles sont des similitudes du royaume.

Les trois premières de ces six paraboles nous montrent ce qui arrive dans le monde après que la semence a été semée; les trois dernières, la pensée de Christ, intérieurement, quant à l'effet.

Dans la première des six, nous voyons la semence semée dans le champ; et, parallèlement avec elle, nous trouvons, plus loin, celle du champ acheté pour l'amour du trésor que Christ savait être là.

Ensuite, vient le grain de moutarde qui devient un grand arbre, dans les branches duquel demeurent les oiseaux du ciel, comme sous un abri ouvert indistinctement à tous, par l'organisation d'une doctrine professée; et, de l'autre côté, de nouveau parallèlement, nous trouvons la perle de grand prix dont un marchand connaît la valeur, autrement dit le discernement ou la connaissance spirituelle de Christ et ce que chaque chrétien a selon sa mesure.

Enfin vient la parabole du levain. Le levain, une chose corrompue et cachée, fait lever toute la pâte des trois mesures de farine; il remplit une certaine partie déterminée. Tout ce qui couvre le champ est cueilli, et tout ce qui remplit le filet est tiré sur le rivage, et alors vient la séparation.

Nous trouvons toujours, dans l'interprétation des paraboles ou des symboles, plus que ce qui était donné dans la parabole ou dans le symbole lui-même. Ainsi, ici encore, l'interprétation nous dit ce que le Fils de l'homme ferait lorsqu'il enverrait ses anges. Et ici, nous trouvons le jugement du Seigneur qui résulte de l'effet des semences, et ce qui suit, savoir que tous les scandales et tous ceux qui commettent l'iniquité seront cueillis de son royaume et jetés dans la fournaise de feu, là où sont les pleurs et les grincements de dents; et alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. L'interprétation, ici, embrasse davantage, et nous conduit plus loin que la parabole elle-même. Il en est de même en Daniel 7: le prophète nous donne d'abord une vision qui révèle le pouvoir des quatre bêtes et d'une petite corne qui s'élèverait d'entre elles; — ensuite, leur destruction, et l'établissement d'un nouveau royaume; mais c'est dans l'interprétation, dans les versets 18 et 22, que nous apprenons que les saints du Très-Haut posséderont le royaume.

Ces interprétations amènent l'enfant de Dieu jusque dans la dispensation future.

Dans la parabole de l'ivraie, les serviteurs demandent s'ils doivent cueillir l'ivraie, c'est-à-dire s'ils doivent la cueillir maintenant, dans le temps présent; mais l'interprétation nous montre ce qui arrivera à la suite du temps que la parabole décrit. Christ vint dans le monde, et sema du bon grain; le diable sema de l'ivraie. L'ivraie, ce n'est pas seulement des hommes inconvertis; mais c'est l'opération de Satan, qui voulait endommager et gâter l'oeuvre de Dieu. Il y a eu des hommes inconvertis avant que Christ vînt, et Satan présentait une tentation propre à satisfaire l'orgueil de l'homme, ses convoitises, et sa bonne opinion de lui-même, pour amener les hommes à ses principes; et c'est là l'homme sage de ce monde. Il y a autre

chose maintenant: Satan vient pour introduire le mal, là où Dieu avait introduit ce qui est bon. Le monde n'est pas maintenant dans son état naturel: Jésus, comme l'apôtre de notre profession, est venu et a semé de la bonne semence; mais, pendant que les hommes dormaient, l'ennemi est venu ensuite et a semé de l'ivraie, pour endommager et corrompre la profession de l'Eglise. Elle peut être grande et florissante, en apparence, comme le grand arbre; elle peut remplir les trois mesures de farine, comme le levain; — mais elle est une chose corrompue.

Mais restons-en à la parabole de l'ivraie. Il n'y est pas question seulement des mauvaises herbes du champ, c'est-à-dire du mal naturel, mais du mal subtil, de l'ivraie qui croît pour une moisson de jugement, c'est-à-dire l'Eglise nominalement. Mais où devait-on laisser croître ensemble le bon grain et l'ivraie? — Dans *le monde*. Les disciples n'ont pas à s'occuper ici d'une oeuvre judiciaire de retranchement. Le Fils de l'homme sème; le Fils de l'homme, comme roi, cueille de son royaume tous les scandales et tous ceux qui commettent l'iniquité; mais n'est-ce pas là la condamnation d'un travail actuel judiciaire de retranchement, dans le monde, par les saints? Ce retranchement ne sera pas exécuté avant qu'il vienne.

Je ferai remarquer, en passant, que cela n'a rien à faire avec la discipline, parce que celle-ci est exercée dans l'Eglise sur les enfants de Dieu, ou sur ceux que nous espérons être tels, tandis que l'excision dont il est question ici, devait être exercée sur l'ivraie, sur ceux qui étaient connus comme ivraie, savoir l'iniquité manifeste.

La parabole du filet jeté dans la mer est comprise dans la série qui forme le sujet réservé à l'intelligence spirituelle des disciples seuls, et qui n'est adressée qu'à eux; le sujet lui-même ne pouvant être discerné que par eux seuls. D'un autre côté, elle nous présente un rassemblement de personnes tirées de ce monde, dans lequel on trouve également des bons et des mauvais; le travail qui fait le sujet de l'occupation et de la pensée des pêcheurs qui tirent le filet, et qu'eux poursuivent, et non les anges.

Remarquez ici, que les serviteurs ou les pêcheurs ne sont pas occupés des mauvais: exterminer de ce monde, n'était pas leur affaire. Etre occupés des bons est le sujet de la parabole; l'explication nous montre la part des mauvais.

Ainsi, l'ivraie est liée en faisceaux pour être brûlée, et, avant qu'elle soit jetée dans la fournaise de feu, le froment est recueilli dans le grenier.

C'est ici la séparation des saints du milieu du mal, et non la mise à exécution du jugement des méchants: les bons sont recueillis avant l'exécution du jugement sur les méchants. Nous lisons dans la parabole que les moissonneurs, les anges, cueillent premièrement l'ivraie et la lient en bottes prêtes pour le feu, mais non pas jetées déjà dans le feu; ensuite le froment est recueilli dans le grenier, là où il est en sûreté. Mais, dans l'explication de la parabole, nous trouvons les anges cueillant du royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et les jetant dans la fournaise de feu; et alors les justes, précédemment recueillis dans le grenier, resplendent comme le soleil dans le royaume de leur Père.

Les principes de l'iniquité et la providence de Dieu sont maintenant à la fois en activité. Premièrement l'ivraie est cueillie, et ensuite le bon grain; puis l'ivraie est jugée, et les justes resplendent; autrement dit, nous trouvons tout d'abord la séparation pratique, le rassemblement providentiel du bon grain, qui est recueilli de devant le jugement dans le grenier, et ensuite l'exécution du jugement de l'ivraie; et après lui, le bon grain resplendit. Quand les poissons sont séparés, dans la parabole du filet, nous avons, non pas les bons qui resplendent dans la gloire, mais les bons mis ensemble dans des vaisseaux, et puis les méchants jetés dans la fournaise de feu, là où sont les pleurs et les grincements de dents.

Dans la parabole de l'ivraie, nous voyons Satan éveillé, et les hommes dormant; et l'effet produit, c'est le mélange des bons et des méchants. C'est ici l'oeuvre actuelle du diable, de mêler du mal avec le bien dans ce monde; et nous pouvons toujours dire: «Un ennemi a fait cela». La compétence pour remédier au mal ainsi fait, est une autre chose. Mais établissons bien ceci comme premier principe, que, si nous voyons le bien et le mal mêlés dans la profession du christianisme, c'est là l'oeuvre de Satan; et souvenons-nous que «l'ivraie», ce ne sont pas seulement des hommes inconvertis (ceux-ci abondaient avant que le Seigneur vînt), mais l'oeuvre de Satan après la venue du Seigneur.

Est-ce que le Seigneur, en semant la semence, a l'intention de mettre le monde en ordre? Non; car les serviteurs demandent: «Veux-tu que nous allions et que nous cueillions l'ivraie?» Et le Seigneur répond: «Non... laissez-les croître toutes deux ensemble, jusqu'à la moisson». Dans le monde, le travail du mélange continuera jusqu'alors, quand le Seigneur lui-même interviendra. Dieu nous révèle donc ici expressément que l'idée de mettre l'ordre dans le monde par le moyen de la Parole, n'est pas de l'intelligence spirituelle; mais le Seigneur, quand on l'interroge et qu'on lui demande d'où viennent ces choses, et qu'en adviendra-t-il, — répond: «J'ai acheté le monde pour l'amour du trésor qui y est»; et les saints apprennent, pour leur consolation, que les bons sont mis dans des vaisseaux, pendant qu'ils sont sur le rivage, pendant qu'ils sont pratiquement ensemble, et que, sans doute, ils ont à combattre avec le mal manifeste ou subtil, et cela dans ce monde, jusqu'à ce que le Seigneur vienne et qu'il cueille de son royaume tous les scandales et tous ceux qui commettent l'iniquité.

Pour l'application pratique de ce qui précède, il est très important de bien reconnaître que, mêler quoi que ce soit au froment de Dieu, c'est sanctionner l'iniquité du monde. Si je vois quelque chose qui est empreint de l'esprit du monde, ou de sa puissance, je vois une plante qui n'est pas celle que Dieu a plantée; et, si je vois cette chose mêlée avec le christianisme, — ce qui est de Christ et ce qui n'est pas de Christ, — je dis: «Un ennemi a fait cela». Nous avons dormi, et l'ennemi était éveillé. L'esprit d'un croyant implique nécessairement une complète séparation du monde, car là où il y a un esprit disposé à s'associer au monde, là il n'y a pas l'Esprit de Dieu, mais il y a l'esprit du monde. Mais cet état de choses mélangé ne durera pas toujours.

Je voudrais vous demander, chers amis, si vous reconnaissez cette entière séparation en esprit que font ressortir pour nous ces choses que nous venons de voir? S'il n'en est pas ainsi, nous sommes, ou bien les mauvaises herbes naturelles du champ, ou bien ce que Satan a semé

pour faire du mal. Vous pouvez être de ceux que Dieu convertira, mais vous êtes dans l'une ou l'autre de ces classes, ou bien vous avez, dans vos coeurs, le principe que l'amour du monde est inimitié contre Dieu.

Ce qui a du prix pour moi, c'est que Christ vient. La beauté et la gloire de Christ sont manifestement opposées aux choses du monde. Est-ce que vos coeurs sont sous l'empire de l'esprit de désobéissance, ou bien, si le Seigneur était manifesté, est-ce en cela que vous prenez plaisir? — car il apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent. Et vous qui aimez Christ, vous ne pourriez pas distinguer entre Christ et ce monde mauvais et égoïste? Avez-vous abandonné les intérêts du monde et votre commerce avec lui, sauf pour faire ce qui est bon? Est-il possible que les choses par lesquelles Satan gouverne les coeurs, soient des sujets d'intérêt commun pour les chrétiens et pour le monde? Non, assurément. Tout ce qui est du monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais du monde. Le monde est aliéné, de Dieu; et si le monde et les saints sont mêlés ensemble, c'est: «Un ennemi a fait cela»; — les saints de Dieu, que Christ a enseignés par l'Esprit, savent que c'est *un ennemi*.

Que le Seigneur vous fasse sentir dans vos coeurs la vérité de cela, chers amis, afin que vous soyez séparés du monde. Qu'il vous montre qu'il est impossible de mêler ces choses; et qu'il vous garde du désir de le faire!

L'amour parfait

ME 1878 page 337

Dieu épuisa toutes ses ressources quant à la manière et aux voies de son amour, quand il donna son Fils unique. Le péché que l'homme amena dans le monde, la mort, la ruine amenées par l'homme, ne produisirent jamais aucun changement dans le coeur de Dieu: ces choses devinrent seulement l'occasion pour manifester l'amour qui était là, — «*l'amour parfait*». Quand le Fils de Dieu fut placé à la croix pour moi, Dieu versa sur moi une telle expression de son amour qu'elle ne pourra jamais être manifestée de nouveau.

Je pourrais me coucher cette nuit et mourir avec une seule parole, cette parole étant «Amen». Amen à tout ce que je suis, — à toute ma ruine, à toute ma misère, à toute ma dégradation, rien n'étant trop affreux pour moi; mais ne m'arrêtant pas là, car il n'y a point là de consolation, je dis Amen aussi à tout ce que Christ est, Amen à tout l'amour parfait que Dieu est pour moi en Lui. Si vous pensez qu'il y ait une seule pensée dans le coeur de Dieu à votre sujet que vous aimeriez qui n'y fût pas, vous ne demeurez pas dans «l'amour parfait», et vous ne comprendrez jamais la joie que Dieu voudrait que vous connussiez, jusqu'à ce que vous reposiez votre coeur sans réserve sur son amour, — son amour parfait pour vous.

Pouvez-vous le laisser faire couler l'amour parfait dans votre coeur? Si vous le pouvez, l'amour chasse la crainte, quand elle s'élèverait. «L'amour parfait chasse la crainte». Lui seul, l'amour parfait, est un sûr asile pour la pauvre âme dans ce monde, et Dieu voudrait que cet amour qui est parfait *envers vous*, fût consommé *en vous*.

«Le roi» dans Daniel

ME 1878 page 340

1. «Le roi», dans Daniel 11: 36, est, je n'en doute pas, la même personne, au point de vue politique, que Jean nous présente sous son caractère religieux ou irréligieux comme «l'Antichrist». Il est clair, d'après Daniel, que le siège de sa puissance est la «Terre Sainte», l'objet des attaques, à la fin, des puissances du midi et du nord, autrement dit l'Egypte d'un côté, et de l'autre la Syrie ou la Turquie de nos jours. Toutefois sa destruction est réservée au Seigneur lui-même venant du ciel (2 Thessaloniens 2: 8; Apocalypse 19: 20). C'est de la puissance Syrienne, quel que soit celui qui alors en tiendra le sceptre, que parlent les derniers versets de Daniel 11. Lui aussi est détruit par le jugement divin. (Voyez Daniel 8: 25; 11: 45).

2. La relation entre le livre de Daniel et l'Apocalypse est un vaste sujet; mais je ferai remarquer seulement ceci, que, comme Daniel révèle les résultats de la chute du peuple terrestre d'Israël, l'Apocalypse présente les conséquences de la chute du témoignage céleste, d'un bout à l'autre de la chrétienté et du monde en général. Cette observation peut être utile pour nous faire comprendre l'analogie et la différence qu'il y a entre les deux prophéties. Ce que la première était pour le Juif, la seconde l'est pour l'Eglise.

Courte esquisse d'Esaië - Darby J.N.

ME 1878 page 341

Il y a deux catégories de prophètes: les premiers, parmi lesquels se place Esaië, prophétisent lorsqu'Israël est encore reconnu de Dieu comme son peuple; les seconds quand il ne l'est plus. L'Assyrien est le grand ennemi mentionné dans la première catégorie, tandis que Babylone et les Bêtes remplissent la seconde. (Voyez, par exemple, Daniel, Zacharie). Alors, on ne trouve plus qu'Israël soit appelé son peuple, sauf prophétiquement, quand il s'agit du millénium, et néanmoins, les prophètes sont toujours suscités pour ramener le peuple lorsqu'il s'est éloigné de l'Eternel.

Le livre d'Esaië se divise en deux grandes parties très distinctes, la première, 1-35, qui précède l'histoire d'Ezéchias (36-39), la seconde, 40-66, qui la suit. Ces deux parties diffèrent entièrement de caractère. Dans la première nous trouvons une histoire étendue des gentils, jugés prochainement par le moyen de Nebucadnetsar, et, dans l'avenir, d'un jugement beaucoup plus terrible; la seconde est une longue discussion avec Israël au sujet de ses péchés, avec l'affirmation que la bonté de l'Eternel les recevrait à la fin malgré tout.

Ces deux parties présentent chacune des subdivisions que nous allons indiquer à leur place.

Chapitres 1-35

Chapitres 1-12

Les chapitres 1-4 sont une préface, dans laquelle l'Eternel reproche à Israël de l'avoir oublié; seulement le chapitre 1 contient en même temps une promesse de délivrance; les rebelles et les pécheurs sont froissés ensemble, mais il y a un résidu. — 2. Dieu exaltera la maison de Jacob et Jérusalem aux derniers jours; les peuples monteront là; le jugement sera le moyen d'exécuter cette promesse. Le pays est rempli d'argent, d'or, d'idoles. Dieu jugera tout; il commencera par son propre peuple, preuve qu'il jugera les nations. — 3 entre dans le détail de toute la vanité, du luxe, des iniquités, qui amènent le jugement. — 4 introduit Christ et la bénédiction finale.

5 et 6. Nous trouvons ici deux principes selon lesquels Dieu juge son peuple, principes aussi vrais pour les gentils et pour l'église extérieure, que pour Israël, auquel ils s'appliquent directement. — 5 nous présente d'abord ce que Dieu avait établi lui-même (ce qu'il avait fait pour Israël, sa vigne), puis en 6, nous trouvons un autre principe de jugement. Ce n'est plus la première bénédiction dont on est déchu; mais, est-on préparé à rencontrer l'Eternel, le Seigneur? L'Eternel des armées se manifeste aux yeux d'Esaië, et le prophète dit: «Malheur à moi». Ce Jéhovah était Christ lui-même. Un des séraphins purifie la bouche du prophète; alors il dit: «Me voici»; et il prononce le jugement sur Israël. Il est dit au Psaume 74: «Il n'y a

personne qui sache jusques à quand», personne pour compter sur la fidélité de Dieu envers son peuple. Le prophète dit ici: «Jusques à quand, Seigneur?» Il est la bouche de l'Eternel pour prononcer le jugement, mais on trouve en même temps chez lui la foi qui compte sur Sa fidélité, Dieu répond en annonçant qu'il y aura un résidu.

7 à 9: 7. Au chapitre 7 il est question de la venue de Christ. Dans les jours d'Achaz, le roi de Syrie et le fils de Rémalia montent contre Jérusalem. Le peuple s'en émeut, et le Seigneur les renseigne sur ce qui allait arriver. Il annonce l'Assyrien, qui va tout détruire, et la Syrie, et Jérusalem. Esaïe sort au devant d'Achaz avec Searjasub (le résidu retournera), encourage le peuple au sujet de la Syrie et d'Ephraïm, et, en même temps, ordonne à Achaz de demander un signe. Sur le refus de ce dernier, le prophète donne le signe de la vierge enfantant un fils. C'est la réponse de Dieu. La prophétie déclare que l'Assyrien viendra détruire Israël, mais elle annonce en même temps la présence du Christ, affirmation qu'Israël sera relevé. Emmanuel, Dieu avec nous, est là, tandis que l'Assyrien renverse tout dans le pays. C'est ce que dépeint le chapitre 8. Une fois le Christ introduit, c'est lui qui est la ressource. Versets 11-15 parlent de sa première venue.

Le jugement vient sur Israël, mais, l'Eternel est un sanctuaire, l'Eternel est une pierre d'achoppement. Alors (17, 18) il ajoute: «Me voici, avec les enfants que l'Eternel m'a donnés», tandis que «l'Eternel cache sa face à la maison de Jacob». Il en est de même aujourd'hui (Hébreux 2). Ensuite la misère d'Israël nous est présentée, mais Christ est toujours devant l'oeil de la foi. — 9: 1-7. Le prophète prend pour point de départ le temps où le Christ était présent dans le pays, pour arriver au temps de son retour. Il introduit la délivrance des derniers jours et encourage le résidu. Ce dernier avait le Christ (1, 2), mais il l'aura à la fin, rétablissant le peuple dans la jouissance de toutes les promesses.

9: 8 à 12. Le prophète revient aux circonstances d'Israël, à son orgueil qui résiste aux jugements de Dieu. Il mentionne de nouveau Retsin, comme au chapitre 7, et reprend l'histoire générale de ce temps-là. Les jugements se succèdent, et, «malgré tout cela, il ne fera point cesser sa colère, mais sa main sera encore étendue» (versets 12, 17, 21; 10: 4). — 10: 5-34, va jusqu'au jugement du dernier jour. Il commence par un appel à l'Assyrien. (Ho! Assur!) Celui-ci se vante de tout ce qu'il a fait, mais le Seigneur dit: «Encore un peu de temps, un peu de temps, et mon indignation sera consommée, et ma colère sera à leur destruction» (verset 25). Ce sera la fin de l'Assyrien, mais, pour le peuple, c'est la délivrance (verset 27). Il y a eu quelque chose d'analogue dans la destruction de Sanchérib, et, au commencement de l'histoire du peuple, dans celle des Egyptiens (*). Dans les derniers versets tout est consommé l'Assyrien (littéralement Sanchérib) est détruit (versets 28-32) — 11 nous présente toutes les bénédictions qui découlent de l'exécution du jugement; c'est la bénédiction d'Israël sous le règne de Christ. — 12. Israël chante la délivrance.

(*) «La consommation» (verset 22) est une expression remarquable que l'on rencontre aussi en Daniel et en Aggée; ce mot signifie le dernier jugement de Dieu pour introduire le règne de Christ, le temps où la justice régnera.

Ici se termine la première subdivision de notre prophète. Je la résume: Après les quatre premiers chapitres, Dieu parle de l'iniquité d'Israël, sa vigne (5). Israël sera dévasté, un petit résidu sauvé (6). Puis Christ est introduit; l'Assyrien entre en scène; le peuple est rejeté; Christ revient en puissance et en jugement, jusqu'à ce que la destruction de l'Assyrien mette fin à l'indignation (7-10). Enfin la joie d'Israël est proclamée (11 ; 12). — Jusqu'ici nous avons eu l'histoire d'Israël.

Chapitres 13-27

Cette section nous présente le jugement des gentils.

13 à 14: 27, charge de Babylone. 14: 28-32, charge de la Philistie. 15 et 16, jugement de Moab. 17, celui de Damas. 12-14, l'assemblée de toutes les nations, à la fin, accompagne le jugement de Damas (et aussi d'Edom).

18. Ce chapitre est très remarquable. Israël se trouve au milieu de toutes ces nations qui sont l'objet du jugement. Alors entre en scène le pays qui se trouve au delà de l'Euphrate et du Nil (les fleuves de Cus), c'est-à-dire une nation qui habite plus loin que l'Egypte et l'Assyrie, ces deux contrées ennemies d'Israël. Cette nation ramène le peuple juif dans sa terre. Il a l'air de pousser des rejetons; il rentre, en apparence, en possession de la Palestine, mais tout à coup le jugement tombe sur lui; et ces Juifs, revenus chez eux, sont tous ensemble abandonnés aux gentils qui viennent les butiner. Après l'exécution de ce jugement, Israël devient le peuple de l'Eternel.

19 et 20, jugement de l'Egypte. 21, un caractère spécial de Babylone, jugé. 22, charge de Jérusalem (non pas du peuple juif), quand l'antichrist en aura pris possession. 23, charge de Tyr. 24, la terre d'Israël est complètement bouleversée. Toutes les nations s'assemblent contre Jérusalem, et Dieu les juge là, mais alors la bénédiction est introduite. Il visite (verset 21) les démons en haut, les rois sur la terre, et (verset 23) nous présente la conséquence de ce jugement.

25 célèbre, comme aux chapitres 11 et 12, les effets du règne de Christ, mentionné au verset 23 du chapitre précédent. Nous trouvons ici la bénédiction des Juifs, des gentils, et la résurrection des saint (versets 6-8). Les nations sont dans la lumière les saints ressuscitent; l'opprobre des Juifs est ôté.

26, chant de délivrance. 27, destruction de Satan.

Chapitres 28-35

L'Assyrien arrive depuis le nord. Chapitre 28, il traverse Ephraïm, le pays des dix tribus, puis, 29, Jérusalem (sous le nom d'Ariel), et (30 ; 31) châtie le peuple qui s'en est allé en Egypte. Dans chacun de ces cas, le Seigneur intervient. 32, Dieu va établir une dispensation toute nouvelle sur la terre: le règne de Christ. 33, l'Assyrien est frappé. 34, l'indignation de l'Eternel est sur toutes les nations. Détails de ce jugement. 35, la bénédiction d'Israël.

C'est ainsi que se termine la première partie d'Esaïe.

Chapitres 36-39

Histoire d'Ezéchias. Nous trouvons dans ces chapitres deux principes: la résurrection et la délivrance des mains de l'Assyrien. C'est un Christ ressuscité qui effectue la délivrance.

Chapitres 40-66

Chapitres 40-48

Controverse de Jéhovah avec les Juifs (après l'éloignement des dix tribus), à cause de leur idolâtrie, dont Babylone est la source. Au 40, il console son peuple, et la controverse se termine au 48 par ces mots: «Il n'y a point de paix pour les méchants, a dit l'Eternel». Il y aura un résidu (48: 20. 21), mais s'il y a des méchants en Israël, ils seront punis comme les autres hommes. — Avant l'exécution du jugement sur l'idolâtrie, le Christ est introduit. (Fin de 44).

Chapitres 49-57

Controverse de Dieu avec les Juifs à cause du rejet de son Fils.

49. L'Eternel a pris Israël comme sujet de son témoignage. (1-3). «Et moi», dit Christ (verset 4), les Juifs n'ont point voulu de moi. Il prend la place d'Israël. Israël était celui en qui l'Eternel voulait se glorifier, mais il rejette Christ; alors ce dernier le remplace et sera glorifié.

50. Le divorce d'Israël, fruit de ce rejet de Christ. — Jéhovah était venu. Il n'avait pas cessé d'être l'Eternel, quand même il était devenu un pauvre homme humble, pour faire la volonté de Dieu.

51. Il reprend ses voies envers Israël. La progression, dans ce chapitre, est bien remarquable. Au verset 1, nous trouvons ceux qui *poursuivent* la justice et qui *cherchent* l'Eternel. C'est le résidu. Au verset 4, il y a progrès: Dieu les appelle de nouveau *son peuple*. Au verset 7, ils ne poursuivent plus la justice, mais ils *savent* ce que c'est. Au verset 9, Israël dit: «Réveille-toi, bras de l'Eternel», confessant ainsi qu'il est au dernier degré de l'abaissement. Au verset 17, l'Eternel prend la cause d'Israël en main. «C'est toi dit-il, toi Jérusalem, qui dois te réveiller».

52. Un troisième «Réveille-toi». Nous avons ainsi, dans ces deux chapitres, le progrès d'un résidu, tout petit à l'origine, jusqu'à la gloire milléniale de Sion. Au verset 13 de ce chapitre, nous trouvons Christ; aux chapitres 53-54, les Juifs reconnaissent qu'ils l'ont méprisé. C'est leur repentance, que *nous* avons anticipée. Alors il jouira du travail de son âme et en sera rassasié.

55-57. Christ ayant été introduit dans son rejet et dans ses souffrances, nous trouvons ici un appel adressé à tous (les nations y sont comprises), à croire en lui. Cette sixième partie se termine par ces mots: «Il n'y a point de paix pour les méchants, a dit mon Dieu».

Chapitres 58-66

58-60. Bénédiction d'Israël dans les derniers jours, accompagnée du jugement du mal au milieu d'eux, mais avec la promesse d'une entière délivrance. Aux chapitres 59 et 60, le développement de la bénédiction terrestre. Quand il n'y a personne pour délivrer, lui se lève (59: 17) en jugement, mais pour la bénédiction d'Israël.

61-63: 6. Présentation complète et développée de Christ. Le chapitre commence avec son humiliation, puis omet toute la période de l'Eglise, pour arriver à Sa venue en gloire à la fin. 62, Dieu se réjouit en bénissant Israël. 63: 1-6, jugement spécial des méchants dans la terre d'Idumée, jugement qui est la délivrance du peuple.

63: 7 ; 64. Prière du prophète ou du résidu, pour que le Seigneur intervienne de cette manière.

65. Dieu répond en parlant de l'évangile porté aux nations en suite du refus d'Israël de le recevoir. Verset 13, distingue très nettement un résidu qui reconnaît l'Eternel; ses serviteurs entrent dans la pleine bénédiction millénaire. Le mot «serviteur» est une clef pour la seconde partie d'Esaië; Israël a été établi pour être serviteur de Dieu, Christ remplace Israël sous ce titre-là; enfin le résidu devient les «serviteurs».

66 continue à parler du résidu. C'est en vue de lui que le terrible jugement de la fin tombe sur les Juifs infidèles et sur toutes les nations idolâtres. Les fidèles d'entre les Juifs seront ramenés, tandis que les rebelles seront dans la géhenne en abomination perpétuelle.

Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.)

ME 1873 page 197 – ME 1874 page 13 – ME 1875 page 261 – ME 1876 page 38 – ME 1877 page 81 – ME 1878 page 351 – ME 1879 page 277 – ME 1880 page 298 – ME 1881 page 13 – ME 1882 page 280 – ME 1883 page 14

Mon but dans les pages qu'on va lire, n'est pas d'interpréter les Psaumes, ce qui a été essayé autre part, mais d'en tirer quelque instruction spirituelle et quelque édification pour nos âmes. Les Psaumes jettent une lumière toute particulière sur le gouvernement de Dieu et sur les sympathies de l'Esprit de Christ avec son peuple. Ces deux choses ont en premier lieu les juifs pour objet et pour centre de leur action; mais tout en admettant la grande différence qui existe entre l'état des juifs et le nôtre, entre la relation d'un peuple avec Jéhovah, et celle d'enfants avec leur Père, il n'en est pas moins vrai que les voies de Dieu en gouvernement s'appliquent aussi à nous chrétiens. Comme point de vue pour envisager le chrétien, le gouvernement de Dieu, quoique au second plan (l'autre point de vue, plus élevé, est céleste) n'en est pas moins d'une importance immense et d'un haut intérêt. C'est sur ce terrain qu'on découvre tous les soins de la tendresse divine de Celui qui a même compté les cheveux de notre tête; c'est ici que l'on apprend à connaître avec quel sérieux et quelle vigilance il faut marcher devant Dieu qui jamais ne se départ de ses saintes voies, dont on ne se moque point impunément, dont les yeux sont continuellement sur les justes, quoique sa grâce agisse en toutes ces choses pour nous rendre parfaits devant Lui selon SES voies. Le gouvernement de Dieu appliqué à la marche du Chrétien, est surtout exposé dans les épîtres de Pierre. (Voyez 1 Pierre 1: 17; 3: 10-15, ainsi que l'esprit et la teneur de toute l'épître). Dans la seconde épître, le gouvernement de Dieu se poursuit jusqu'à la consommation de toutes choses. La première épître présente surtout le gouvernement des justes; la seconde, le jugement des méchants, quoique ce jugement soit aussi mentionné dans la première comme mettant fin à la puissance du mal et introduisant la délivrance finale des justes. Pierre était l'apôtre de la circoncision; c'est pourquoi le gouvernement de Dieu s'offre à lui d'une manière spéciale quand il enseigne.

Livre 1

Psaume 1

Ce gouvernement sur la terre est clairement indiqué dans le Psaume 1^{er}, ainsi que le caractère de ceux qui jouissent de la bénédiction de ce gouvernement.

Il y est question de celui qui se tient séparé de la voie du méchant, qui prend plaisir en la loi de Jéhovah et y médite. La soumission au Christ, dans les conseils de Dieu dépositaire du gouvernement au terme de cette époque d'épreuve, tel est le sujet du Psaume 2^{ème}. Quelques mots seulement sur le premier de ces deux Psaumes, qui forment la base de tous les autres: nulle participation au conseil des méchants, à la voie des pécheurs, ni au siège des moqueurs; quoiqu'ici, en connexion avec la responsabilité humaine dans la marche, on est toutefois

préservé du mal. Les iniques forment des plans, suivent leur propre volonté, voient les choses à leur façon et font des arrangements pour arriver à leurs fins; ce n'est point là qu'on trouve le juste. Le pécheur va son propre chemin et s'y complaît; le juste ne marche point avec lui. Les moqueurs sont à leur aise et méprisent Dieu; le juste ne siège pas avec eux. Mais le jugement arrivera, et les pécheurs ne pourront subsister dans l'assemblée des justes introduits alors dans le repos par la gloire de Dieu.

Psaume 2

Le Psaume 2^{ème} annonce l'établissement du triomphe terrestre de Christ et de sa royauté en Sion, lorsque les gentils lui seront donnés en héritage. Ces événements ne sont pas encore accomplis.

Le gouvernement de Dieu ne met pas les fidèles à l'abri de la souffrance, ainsi que cela aura lieu alors; mais il fait tourner la souffrance en bénédiction spirituelle et retient encore sa colère. Glorieuse récompense de nos légères afflictions! Pour nous, le nom d'un Père est révélé dans ces afflictions mêmes. Nous invoquons comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, et nous nous conduisons avec crainte pendant le temps de notre séjour ici-bas, sachant que nous avons été rachetés. Dans ce Psaume, les rois sont exhortés à se soumettre avant que le jugement n'arrive sur la terre. Mais ce jugement n'est pas encore exécuté, et nous avons à apprendre notre propre leçon dans la patience; c'est ce que les Psaumes vont nous enseigner.

Psaume 3

Examinons les enseignements des premiers Psaumes qui suivent. Les ennemis sont multipliés; mais la première pensée de la foi est: Seigneur; l'âme est en sûreté là; elle regarde delà ceux qui la pressent. Jéhovah devient ainsi l'objet de la confiance. Si le *Seigneur* entre dans mon coeur *avant* ceux qui me pressent, tout va bien. Mon esprit est en paix, parce qu'il *Le* voit intéressé à ce qui se passe. *Lui* est ma gloire, mon bouclier et Celui qui nie fait lever la tête. Remarquons encore qu'il ne s'agit point d'une vue indolente, insensible du bien et du mal, ni d'une confiance indifférente. Le désir et la dépendance sont actifs, ce sont les liens entre l'âme et Jéhovah. *J'ai crié* et il m'a répondu; point de doute à ce sujet; c'est la confiance que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, Il nous entend; et que s'il entend nous avons les choses que nous avons demandées. Si nous sommes sincères, nous ne désirons pas recevoir quelque chose qui soit contraire à sa volonté; mais, au milieu de l'épreuve et des difficultés, quelle chose immense que la certitude de pouvoir compter sur l'oreille et sur le bras de Dieu, dans ce qui est selon sa volonté! Source de repos et de paix. Je me suis couché, je me suis endormi, je me suis réveillé, car le Seigneur me soutient. Que c'est grand et simple à la fois! Cher lecteur, pouvez-vous dire cela? L'épreuve trouve-t-elle votre coeur confiant en Dieu, comme en un père; et quand elle redouble d'intensité, votre esprit est-il tranquille, votre sommeil est-il doux? Votre coucher, votre dormir, votre réveil, portent-ils le caractère de la paix qui vous entoure, parce que vous savez que Dieu est, et qu'il dispose de toutes choses? Dieu se trouve-t-il ainsi placé entre vous d'une part et vos troubles et ceux qui vous pressent

d'autre part? Alors que peut-il vous arriver? Les «milliers de peuples» font-ils une différence, si Dieu est là? L'Assyrien s'est enfui avant de pouvoir même se lever pour exécuter une seule de ses menaces; ces menaces mêmes trahissent la conscience qu'il a de sa peur. Insensés que nous sommes de mesurer toujours les difficultés et les épreuves d'après nos propres forces et non d'après celles de Dieu, Lui qui est pour nous, si nous sommes à Lui! Qu'importe que les villes de Canaan aient des murailles élevées jusqu'au ciel, si ces murailles s'écroulent au son d'une trompette? Pierre eût-il marché plus facilement sur une mer calme que sur une mer en tourmente?

Notre sagesse est de savoir que nous sommes incapables de rien faire sans Jésus et, qu'avec Lui, nous pouvons tout ce qui est conforme à sa volonté. Le secret de la paix consiste à être occupé de Jésus pour l'amour de Lui; et alors nous trouverons la paix en Lui et par Lui, et quand l'affliction surviendra, quoique ne devant pas y être insensibles, nous y trouverons Jésus et sa tendre affection, et nous serons plus que vainqueurs.

Psaume 4

Le Psaume 4^{ème} nous présente un autre principe, non moins important: l'effet d'une bonne conscience lorsque nous crions à Dieu dans notre détresse. Il ne s'agit point d'une bonne conscience en tant que justifiés du péché, mais d'une bonne conscience en pratique, qui donne de l'assurance envers Dieu. Si notre coeur ne nous condamne pas, dit l'apôtre, alors nous avons de l'assurance envers Dieu.

Ecoute-moi lorsque je crie: O Dieu de ma justice. Il n'est pas dit: *Justifie-moi*, mais, *Ecoute-moi*.

L'âme est dans l'angoisse, mais autrefois elle avait été mise au large; elle avait déjà fait l'expérience de la bonté et de la fidélité de Dieu. Il est lui seul, la source de sa gloire et de son honneur. Combien c'était vrai de Christ! L'homme a diffamé sa gloire et a aimé la vanité. Mais il n'en reste pas moins vrai que selon le gouvernement de l'Eternel qui ne peut se renier Lui-même, Il met à part celui qui l'aime. Ils sont tiens, a dit Christ. Nous sommes un peuple qui lui appartient en propre. Cette vérité demeure, quoiqu'il en soit; mais en marchant dans la piété, elle nous devient présente, et nous donne confiance; nous voyons la clarté de la face de Dieu et nous sommes certains qu'Il nous exaucera. Nous n'avons pas perdu le sentiment de ce qu'Il est actuellement pour nous; notre âme n'est pas obscurcie. Or, rien ne s'obscurcit plus facilement que la dépendance de Dieu et la confiance en Lui. L'intégrité avec le sentiment de la dépendance donne courage. Certainement Dieu nous écoute lorsque, pleins de repentance, nous crions à Lui; mais ici, nous avons autre chose: L'intégrité du coeur donne assurance au jour de l'affliction, parce que notre esprit voit Dieu; nous l'apercevons à travers l'épreuve et nos regards sont fixés sur Lui. C'est ce que nous trouvons ici: «Pensez en vous-mêmes et demeurez tranquilles» adorez Dieu dans l'intégrité, sans crainte, et confiez-vous en Lui.

Bien des gens disent: «Qui nous fera voir du bien dans ce qui nous entoure?» Ils se découragent et désespèrent d'en trouver. Mais dans toutes les circonstances et au travers de tout, la clarté de Sa face est le seul bien solide et invariable. La faveur de Dieu vaut mieux que

la vie, en outre elle assure le bonheur. La puissance du mal n'a pas le dessus sur la puissance de Dieu. Lui-même en dispose, le détourne, le change en bénédiction, l'annule, comme bon lui semble. La foi trouve cela dans la clarté de sa face et l'âme s'élève au-dessus du mal pour se réjouir en Dieu. Il y a là plus de joie que dans les bénédictions temporelles. Ces dernières sont incertaines et précaires; de plus, elles ne sont pas Dieu Lui-même, et la clarté de Sa face dans l'épreuve, c'est Lui-même; elle donne à notre âme le secret du fait que Dieu est pour nous. Aussi «je me coucherai et je dormirai aussi en paix», mon repos n'est point troublé par l'insomnie qui craint l'atteinte du mal, car après tout c'est Dieu seul qui me protège dans la joie et dans l'épreuve.

Psaume 5

Le Psaume 5^{ème} me fournit l'occasion de dire maintenant, pour n'y plus revenir, quelques mots sur l'appel au jugement souvent mentionné dans ce livre. Toutes les fois qu'il se trouve en présence de ses ennemis, l'opprimé ne cesse de crier à Jéhovah. C'est à Lui qu'il regarde; mais il se fonde sur la justice du caractère et du gouvernement de Dieu qui ne sauraient avoir de complaisance pour le mal. Jéhovah exterminera l'homme fourbe et violent; rien n'est plus juste. Le chrétien sent que Dieu ne doit pas laisser durer à jamais le triomphe du mal; lorsqu'il réfléchit au gouvernement de Dieu, il se réjouit d'avance de l'extirpation du mal par le jugement; non pas en pensant au méchant, mais à la justice (*) et à son résultat. La vengeance appartient bien à Dieu, mais ce n'est point là l'élément dans lequel Il vit. La part du juif étant sur la terre («car les débonnaires hériteront la terre et jouiront à leur aise d'une grande prospérité»), il désire, pour son propre repos, la destruction de l'homme fourbe et violent. Différente est la part du Chrétien. Il laisse l'homme violent ici-bas et s'en va au ciel. Il vit et marche personnellement dans une époque de grâce qu'il quittera pour entrer dans la gloire. Même au temps du Millénium, pendant lequel Dieu exercera son gouvernement et retranchera le méchant, la grâce encore sera la place distinctive du chrétien. Le fleuve d'eau vive découle de la cité; les feuilles de l'arbre de la vie duquel il savoure les fruits mûrs, sont pour la guérison des nations. Pour le moment, la place du Chrétien n'est que grâce et patience. Il fait le bien, souffre pour la justice, endure patiemment et sait que cela est agréable à Dieu. Il voudrait surmonter le mal par le bien; il sait que ce mal sera jugé, que le jugement dévorera les adversaires et, en les considérant comme tels, il peut se réjouir de les voir désormais impuissants pour empêcher le bien; juste jugement dont son âme reconnaît la nécessité; mais, placé sur le terrain plus élevé de la grâce, le chrétien ne cherche point dans le jugement son gain et sa délivrance. Telle a été la position de Christ. C'est lui qui exécutera le jugement auquel son Esprit fait appel dans ces Psaumes. Mais au temps de sa marche terrestre, pendant laquelle il a été notre modèle, Christ n'a point appelé le jugement sur ses ennemis; «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font»; telle fut sa prière quand leur violence était dirigée contre Lui, et dans le jugement il n'a point ouvert sa bouche.

(*) Le mot justice correspond aux deux mots anglais *justice* et *righteousness*; il s'agit ici du second qui signifie le contraire de l'iniquité ou du péché, comme dans Hébreux 5: 13; 1 Jean 3: 7.

Le Psaume 5^{ème} présente donc l'appel au jugement selon le gouvernement de Dieu sur la terre, jugement basé sur le caractère immuable de Jéhovah, et il attend le bonheur et la joie du peuple de Dieu, qui en découleront. Mais notre bonheur à nous est dans les cieux, où il n'est plus besoin de pareilles délivrances. Nous quittons cette terre.

Ainsi, tout en désirant faire ressortir la vérité et la justesse de ce Psaume, je ne le présente en aucune façon comme l'expérience d'un chrétien, sauf que notre cri dans la détresse et dans l'épreuve s'adresse aussi activement et sans partage au Seigneur — nous pouvons dire: à notre Père.

Psaumes 6-7

Les Psaumes 6 et 7 ont le même caractère que le précédent, en ce qu'ils appellent aussi le jugement. Mais le 6^e se place sur un tout autre terrain que le 5^e et, à certains égards, il peut présenter au Chrétien de la lumière en matière d'expérience. Quand le croyant est en angoisse, le mouvement naturel de la foi est de recourir à Dieu comme à la ressource et à l'espérance de l'âme. La grâce immense que Dieu déploie en étant pour nous, le sentiment que rien n'égale son amour, la confiance qui accompagne la soumission du coeur: toutes ces choses attirent le coeur vers Lui. Aussi n'est-il pas pour l'âme qui se confie en Lui, de temps plus doux que celui de l'épreuve. Cela suppose une volonté brisée, un coeur soumis et la connaissance de l'amour de Dieu. Dans le cas contraire, l'épreuve, par le moyen de la grâce, opère la soumission, puis elle est retirée; si elle continue, l'âme trouve son bonheur dans la sainte et parfaite volonté de Dieu et dans le fruit qu'elle y recueille. Mais il est un cas où l'épreuve, quoique tout aussi salutaire et pleine de grâce, offre un autre élément, dans lequel l'amour qui se confie en Dieu devient plus difficile à réaliser. C'est lorsque nous sommes éprouvés à cause de notre conduite. Il est difficile de voir l'amour de Dieu dans l'épreuve que nous subissons par suite d'un péché; il est difficile de ne pas être désolés en sentant que cette épreuve, fruit du péché, est une juste punition et qu'ainsi nous n'avons pas le droit d'y chercher l'amour. A qui nous adresser, si ce n'est à Lui? Mais comment chercher secours auprès de Celui que nous avons offensé? Telle est l'angoissante difficulté d'une âme qui, sachant qu'elle a attiré l'épreuve sur elle-même, sent qu'elle n'a pas le droit d'en réclamer la délivrance. Elle serait presque tentée de désespérer et de succomber sous la conscience de cet état. C'est en une occasion semblable que le Seigneur intercédait pour Pierre, de peur que sa foi venant à défaillir, sa confiance en Christ, son amour et son espérance en la faveur divine à se perdre, il ne tombât, par le moyen du remords et du désespoir, entre les mains de Satan. Pierre, il est vrai, ne subissait ni épreuve, ni châtement, mais le danger était le même. La foi empêche le désespoir, mais elle n'ôte point le sentiment du péché et de la justice du châtement; elle se confie en Dieu, en son amour, en sa bonté qui prennent maintenant le caractère de miséricorde dans l'esprit de celui qui souffre. Le sentiment du péché devient plus profond, la peur des conséquences diminue, et le coeur, humilié, se confie en Dieu malgré tout; néanmoins il sent que le châtement est mérité, et même, jusqu'à un certain degré, l'âme en souffre peut-être encore. Voilà l'état dont le psaume 6 nous fournit un exemple. Nous y trouvons le cri de détresse au fort de l'épreuve, le recours à la grâce, la prière à Dieu de ne

pas châtier *dans sa colère*, et la confiance devant la pensée que la colère serait une juste conséquence de son péché. Tout en reconnaissant que la colère est méritée, la foi s'appuie sur la grâce et dit: «Jusques à quand?» Il est impossible que Dieu abandonne à toujours ceux qui se confient en Lui; la lumière se fera. Il y a une relation avec Dieu, et la foi compte sur cette relation; le coeur peut exposer sa détresse à un Dieu dont les compassions sont connues. Cette confiance est pleinement exprimée dans les trois derniers versets. On remarquera aussi, à propos de ce psaume que, dans le gouvernement de Dieu appliqué à cette terre, la mort est envisagée comme un retranchement; c'était le cas pour les Juifs ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire d'Ezéchias et même dans celle de Job, mais à certains égards, c'est aussi le cas pour le chrétien; il y a des péchés à la mort, et la mort peut être employée comme moyen de discipline (voyez 1 Corinthiens 11); elle peut aussi être différée (voyez les épîtres de Jacques et de Jean). Quant à notre Psaume, il n'entrevoit rien au-delà de la mort, si ce n'est les ténèbres; le gouvernement de Dieu fait de même. Lorsque le croyant a la paix, il considère la discipline, même justement sévère, comme un signe certain de la faveur divine. Son horreur du péché est d'un caractère beaucoup plus pur, parce qu'il redoute le péché même, non point ses conséquences. Peut-être les dards enflammés du méchant l'atteindront-ils, ou tout au moins la terreur le menacera; mais au travers de toutes ces choses, il voit la miséricorde et la fidélité de Dieu; Christ intercédant pour lui, sa foi ne défaut pas. C'est là cependant un terrible état; mais le coeur s'attache à Dieu et peut dire: «Jusques à quand?»

Psaume 7

Le Psaume 7^{ème} est un appel circonstancié à la justice et à la vengeance, uni à la foi dans le jugement de Dieu. Ainsi l'assemblée des peuples reconnaîtra Jéhovah et l'entourera. L'affligé s'attend à la colère de Dieu sur les iniques, tout en priant qu'elle se détourne de lui-même; et il l'attend avec la certitude de la foi. C'est ce que nous faisons aussi, en reconnaissant la justice parfaite et l'excellence de ces choses; mais il est impossible de voir dans ce psaume l'expérience d'un chrétien, sauf en ce qui concerne le sentiment de l'intégrité devant Dieu et la confiance en Lui. Le Psaume 7 est donc l'expression de ceux qui, en butte à la haine des méchants, cherchent la délivrance, et non point de ceux qui souffrent comme Christ et avec Lui, afin d'être aussi glorifiés avec Lui.

Psaume 8

Le Psaume 8 célèbre le gouvernement millénial de Jéhovah et la gloire du Fils de l'homme, en rapport avec le peuple juif et par sa bouche.

Psaumes 9 et 10

Je passe sur les Psaumes 9 et 10, dont le premier célèbre le jugement des ennemis d'Israël, et le second raconte la méchanceté de leurs oppresseurs. Ces deux Psaumes expriment l'assurance, pendant l'oppression, que Dieu la voit et n'oublie pas les humbles; puis, lors de la délivrance, ils célèbrent la fidélité de Jéhovah. Le monde est jugé avec justice et Jéhovah se fait connaître par son jugement. Il suffit d'attirer l'attention sérieuse du lecteur sur le jugement du monde, mentionné dans ces Psaumes, et sur la scène principale de ce

jugement dans le pays d'Israël. En toute occasion cependant, l'âme humble peut traverser l'oppression et l'épreuve dans la tranquille certitude que Dieu la voit et que sa cause est entre les mains de Dieu. Et même, ce qui est plus difficile, subit-elle une épreuve par sa propre faute, si elle s'humilie véritablement elle peut encore compter sur Dieu.

Psaume 11

Passons maintenant au Psaume 11 et examinons quels sont les sentiments de ceux qui, souffrant sous l'épreuve qui précède la délivrance, ont encore à posséder leurs âmes par leur patience. Une chose, en premier lieu, ressort distinctement de ce Psaume (chose toujours vraie, mais non manifestée publiquement comme elle le sera alors), c'est l'impossibilité de compter sur l'homme et d'en espérer le moindre secours, l'instabilité de tout ce qui est terrestre, la ruine complète amenée par le mal. Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste? Pour la foi, tout cela est vrai depuis que Christ a été rejeté; mais jusqu'à présent, tant que sa patience trouve à s'exercer, et qu'il y a encore des âmes à amener en communion avec Christ, la main de Dieu refrène le pouvoir du mal. Les choses auxquelles ce Psaume fait allusion, ne seront pleinement manifestées qu'au temps où le méchant dominera sur la terre avant que Dieu se lève pour le jugement et pour délivrer tous les humbles de la terre.

Des cas particuliers d'épreuve nous placent souvent, dans notre sphère restreinte, au milieu de circonstances analogues. Seulement, n'oublions pas que nous avons affaire à un Père qui nous discipline pour notre bien, pour notre profit céleste et éternel, avec le même amour par lequel il n'a point épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous.

La question posée dans ce Psaume est celle-ci: «Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste?» A quoi aura-t-il recours comme assez divinement stable pour s'y appuyer? car le bien n'existe pas et les méchants n'étant arrêtés par aucun scrupule de conscience, usent de fraude pour détruire les justes. Il y a un moment où le Seigneur avertit de fuir, où il est tout à fait inutile soit d'agir, soit d'attendre avec patience. Mais tel n'est pas le cas ici, et cela n'arrivera que lorsque Dieu aura tout abandonné, pour un temps, entre les mains des méchants. La peur et l'incrédulité pousseraient à fuir, comme l'oiseau, en un lieu de refuge et d'humaine sécurité. La foi regarde plus haut: «Je me suis retiré vers Jéhovah». Se réfugier en Dieu qui est au-dessus de tout, qui connaît tout, auquel rien n'échappe, dont la fidélité est immuable, qui prend même soin de la vie d'un passereau, qui enfin dispose de tout, quoi que l'homme propose, se réfugier en Dieu qui est notre Père, c'est la ressource et la paix du juste. Le propre de cela est de rendre notre marche parfaite et de nous tranquilliser en tout temps; car les circonstances ne gouvernent plus nos sentiments, et l'âme n'a pas d'autre motif de conduite que la volonté de Dieu; elle l'accomplit avec hardiesse, quand elle y est invitée, en vertu de sa confiance en Lui. De plus, nous sommes tranquilles, sachant que le résultat est entre les mains de Dieu auquel nous nous confions. Toutefois là ne se borne pas l'enseignement du Psaume 11. Sur la terre tout est bouleversement, confusion; point de sécurité pour le juste. Mais Jéhovah est dans le palais de sa sainteté; son trône est dans les cieux; ses yeux contemplent, et ses paupières sondent les fils des hommes; Il ne dort ni ne sommeille; aussi le juste peut-il Lui remettre sa cause. Nous trouvons en outre ici une

exposition des voies de Dieu au temps de l'affliction. Jéhovah sonde le juste. Lorsque les paupières de Celui qui voit toutes choses au point de vue de sa sainteté, sondent les fils des hommes, il a un but spécial quant aux justes. Il les éprouve et Il les crible. Cela est de toute importance. L'activité de Dieu dans ses voies envers les justes a pour but d'accomplir tout ce que Sa grâce s'est proposé à leur égard, de manifester Son caractère, de juger et de les faire juger tout ce qui ne s'accorde pas avec ce caractère divin, de leur donner ainsi l'intelligence de ce qu'Il est Lui-même et de les y conformer moralement; à la fois soumettant leur volonté et mettant en activité leurs affections par le sentiment de sa fidélité et de son amour. Briser la volonté est un moyen puissant d'ouvrir l'intelligence.

Son temple et Son trône gouvernent tout cela. Dans Son palais, chacun annonce sa gloire. C'est là que l'homme s'approche de Lui; là que sont révélés Son caractère et Sa nature, afin que, conformément à cette nature, l'homme puisse être associé avec Lui. Son trône dispose toutes choses afin de nous rendre dignes d'être associés au palais. La chair ne se plie pas volontiers à ces exigences; mais cela prouve combien l'action de Dieu est nécessaire et profitable. Il sonde les fils des hommes, aucun de leurs faits et gestes ne lui échappe, toutes choses sont découvertes aux yeux de Celui auquel nous avons affaire, et Il en juge. Mais Il sonde plus particulièrement les justes, et cela en contraste avec sa haine des méchants sur lesquels Il enverra le jugement. Lorsque Dieu sonde les justes, il s'agit avant tout de Sa nature et de Sa gloire, qu'Il n'abandonne pas. Quoique Sa face considère les justes et quelque plaisir que Son amour prenne en eux, Il ne saurait se renier Lui-même; c'est à Lui qu'Il veut les rendre conformes, tout en maintenant Son caractère en gouvernement. Dieu s'est servi d'Israël pour faire connaître à toute la terre qu'Il déteste le mal; et plus ce peuple était près de Lui, moins Il pouvait tolérer en lui l'injustice: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités». Aujourd'hui encore, malgré toute Sa grâce, on ne se moque pas de Dieu. L'homme recueillera ce qu'il aura semé. Une foule de passages démontrent ce principe dans son application à Israël, et ce principe subsiste encore (Romains 2: 6, etc.). Ce sont, nous l'avons dit, les épîtres de Pierre qui surtout révèlent ce juste gouvernement de Dieu, la première, pour les justes, la seconde, contre les méchants. En sondant et en éprouvant les justes, Dieu revendique et maintient Son caractère au milieu de ceux qui sont près de Lui. Mais Il les sonde aussi pour leur profit, et prouve ainsi, d'une manière précieuse, tout le soin qu'Il prend d'eux. «Il ne retire point ses yeux de dessus les justes», dit Elihu. Il est possible que nous soyons affligés par diverses tentations, *si cela est nécessaire*, et nous devons l'estimer comme une parfaite joie (épître de Jacques), sachant que l'épreuve produit la patience. Or, en voici le résultat: «Que la patience ait son oeuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis» dans toute la volonté de Dieu.

Nous devons nous glorifier dans les tribulations (Romains 5); elles produisent la patience, et notre espérance n'en devient que plus brillante, l'amour de Dieu étant répandu dans nos coeurs — cette vraie clé de tout ce qui arrive.

L'amour de Dieu agissant en discipline, nous fait conclure deux choses exprimées en Hébreux 12.

La première, c'est qu'il ne faut pas mépriser la discipline qui a sa raison en nous, puisque c'est l'amour de Dieu qui l'applique; la seconde, c'est qu'il ne faut pas perdre courage, puisque c'est à l'amour que nous avons affaire.

Le livre de Job nous apprend que Dieu a deux buts différents lorsqu'Il éprouve les saints. L'un est de faire connaître les transgressions, les fautes positives dans lesquelles l'homme a abondé; l'autre, de détourner l'homme d'une mauvaise action et de rabaisser sa fierté (Job 33: 16, 17; 36: 7-9). Ce livre nous fournit une instruction toute divine des voies de Dieu quand Il sonde les justes. Il nous enseigne aussi cette autre vérité, importante pour les âmes exercées qui, trop souvent, s'arrêtent à des causes secondaires, savoir: que la discipline provient de Dieu, que Lui seul l'exerce. L'origine de toutes les épreuves de Job n'était point l'accusation de Satan, mais bien cette parole de Dieu: «N'as-tu point considéré mon serviteur Job?» Dieu l'avait considéré et avait vu que l'épreuve était nécessaire. Il est vrai que les instruments de cette épreuve étaient pervers, c'étaient des désastres causés par Satan; mais Dieu avait considéré son serviteur; Il avait sondé le juste, mais mesuré exactement l'étendue de l'affliction. Aussi est-ce Lui qui arrête Sa tempête au jour du vent d'Orient, qui châtie par mesure; et lorsqu'Il eut achevé Son oeuvre (oeuvre que Satan n'aurait jamais pu accomplir) et qu'Il eut amené Job à se connaître lui-même, alors Il le bénit abondamment.

Dieu nous humilie et nous éprouve afin que nous connaissions ce qu'il y a dans nos coeurs. Il nous nourrit du pain de la foi, mais c'est en fin de compte, pour nous bénir. Quand nous abordons l'épreuve avec la vérité et la puissance de la vie spirituelle, elle développe et fait ressortir en nous la douceur et la maturité de la grâce; elle détache notre esprit du monde pour le rapprocher de Dieu, et le rendre plus intime avec Lui. Quand l'épreuve est abordée par la chair ou la rencontre, celle-ci se révolte et décèle sa propre volonté; cet état est rendu sensible à la conscience devant Dieu et, en définitive, la propre volonté est détruite, fut-ce d'une manière insensible. Assurément ce n'est pas l'épreuve en elle-même qui peut conférer la grâce; mais dirigée par la main de Dieu, l'épreuve peut briser la volonté et mettre au jour des maux cachés et que l'on ne soupçonnait même pas; la vie nouvelle peut alors se développer d'une manière plus large et plus complète. Dieu prend une plus large place dans le coeur, il y a plus d'intelligence de ses voies, la dépendance et l'humilité augmentent, la vanité de ce monde devient plus évidente et sensible; on se méfie davantage de la chair et de soi-même. Le chrétien se vide ainsi de lui-même, pour être rempli du Seigneur; les choses éternelles et véritables parce qu'elles sont divines, ont une plus large place dans l'âme; et tout ce qui est faux est mis au jour et rejeté. Nos relations avec Dieu prennent plus de maturité, nous vivons plus constamment au milieu des scènes éternelles dans lesquelles Il a introduit nos âmes. Regardant alors en arrière, nous découvrons l'amour qui nous a conduits à travers tout et, plein de reconnaissance, nous bénissons Dieu pour chaque épreuve. Il n'y a que l'épreuve pour nettoyer de tout alliage, pour nous affermir dans une espérance plus glorieuse, plus complète et plus pure, et pour accroître notre intelligence de Dieu, étant, en proportion, dépouillés de nous-mêmes.

Psaume 12

Evidemment le Psaume 12^{ème} a été écrit sous le poids de l'extrême injustice et de la violence et sous le sentiment de l'isolement; la puissance humaine, ainsi que tous ceux qui s'y confient, font la guerre à l'âme du fidèle. Un cas pareil est rare assurément, mais il n'est pas impossible qu'on ait l'occasion de passer par les souffrances que décrit ce psaume, et des chrétiens individuellement peuvent être isolés et abattus. Le verset 5 annonce les jugements de Jéhovah qui mettront fin à l'oppression. Ces jugements ont souvent lieu encore aujourd'hui, comme conséquence du gouvernement de Dieu; mais ils ne constituent pas l'espérance directe et particulière du chrétien qui sait, au contraire, que sa place est de faire le bien, de souffrir en faisant ainsi, de supporter patiemment le mal, et que cela est agréable à Dieu. Son repos est autre part là où Dieu est pleinement glorifié. Il en est de nous comme de Christ qui fit le bien, endura ici-bas l'affliction qui en était la conséquence et ne fut pas délivré; inutile d'ajouter combien cela était agréable à Dieu. Il convenait que Christ souffrît et c'est notre profit, de sorte que nous pouvons aussi nous glorifier dans les tribulations à cause de leur fruit bien autrement précieux que le repos de cette terre et qui mûrit pour nous dans le ciel, parce qu'ainsi nous sommes rendus capables de jouir de Dieu plus intimement. Si donc nous souffrons pour la justice et si nous souffrons pour l'amour de Christ, nous sommes bienheureux. L'Esprit de gloire et de Dieu repose sur nous. Du reste, si nous attendons patiemment, Dieu nous délivre même aujourd'hui en mainte circonstance particulière. Dans tous les cas, et c'est l'idée principale de ce psaume, les paroles de Jéhovah sont des paroles pures; elles jugent tout ce qui est en l'homme, mais on peut se confier entièrement en leur réalité. Tout ce que sa bouche a proféré, Jéhovah le maintiendra en sainteté, mais Il l'exécutera en puissance. Notre sagesse est de nous tenir à la parole de Dieu envers et contre tout. Les épreuves extérieures ne sont que des moyens pour purifier et pour éprouver le coeur quant à la foi; la parole est la pierre de touche à l'aide de laquelle l'âme éprouve toutes choses, la mesure intérieure de son état devant Dieu et le fondement infaillible sur lequel repose sa confiance. Lorsque le coeur est éprouvé par la parole ou par les circonstances, c'est afin de le dégager de chacune des choses qui l'empêcheraient de se reposer sur toute parole qui sort de la bouche de Dieu et de se l'approprier. Certainement nous vivrons par elles.

Psaume 13

Le Psaume 13^{ème} continue à exprimer le travail d'une âme sous le poids des épreuves mentionnées au Psaume 10^{ème}. Ces épreuves, à proprement parler, nous concernent peu; toutefois le chrétien peut se trouver angoissé par le triomphe apparent et momentané de la puissance du mal; et alors il peut demander à Dieu de ne pas être délaissé, comme s'Il ne prenait aucun soin de lui. Dans ce psaume, nous voyons la différence entre la position de Christ et celle du résidu juif: extérieurement, Christ a été abandonné entre les mains des méchants, tandis que le résidu juif en général sera épargné et délivré; quelques-uns d'entre eux, il est vrai, tomberont en ce jour-là par la main de l'ennemi, afin d'obtenir une meilleure résurrection. Mais en parlant de ce psaume, j'ai surtout en vue l'enseignement moral qu'il renferme. Au milieu d'ennemis sans coeur et sans conscience, même en apparence oubliée

de Dieu, l'âme se confie en sa miséricorde, compte sur lui, sur sa bonté, sur sa fidélité miséricordieuse, et se réjouit de la délivrance avant d'être délivrée par la puissance de Dieu. Ainsi, en priant Dieu, nous le remercions avant d'être exaucés, sachant, dans nos coeurs, par la foi, qu'Il nous a entendus et qu'Il nous a répondu; nous le bénissons quoique sa réponse ne soit pas encore manifeste et c'est la vraie preuve de la foi. Cette assurance procure une paix indicible au milieu de l'affliction. Nous ignorons comment Dieu nous délivrera, mais nous savons que nous serons délivrés; Il dispose de tous les moyens. C'est en Dieu lui-même que nous avons confiance et, en regardant à Lui, le coeur reçoit une réponse réelle sur laquelle il peut compter. Les circonstances et la parole éprouvent le coeur; la confiance et la délivrance divine réjouissent l'esprit. Nous savons, même avant d'être secourus, que Dieu est pour nous. Il est bien naturel de prendre conseil en soi-même, quoique rien ne fatigue et n'angoisse davantage, mais ce n'est pas la foi. La tristesse tend à produire la mort. L'âme, même en se soumettant, se dévore elle-même, mais elle est illuminée quand elle se tourne vers Dieu. La conscience que c'est l'ennemi qui travaille contre nous, dispose notre âme à la confiance. C'est une pensée solennelle et pour l'homme, ce serait une pensée terrible; mais, avec Dieu, c'est un motif pour être assuré de la délivrance.

Psaume 14

Le Psaume 14^{ème} est un exemple frappant d'un principe fréquemment appliqué dans la Parole: des Psaumes et d'autres passages de l'Écriture s'appliquant clairement et d'une manière littérale aux juifs dans les derniers jours et aux événements de cette époque, sont cités comme représentant de grands principes qui prononcent moralement sur des vérités importantes en tous temps, vérités qui seront publiquement manifestées aux derniers jours par le jugement de Dieu. L'apôtre cite ce Psaume comme l'expression du jugement divin sur l'état des juifs déclaré par leurs propres écritures, et prouvant ainsi la nécessité d'une justice qui ne fût pas d'eux. Je n'ai que peu de chose à ajouter. Nous pouvons nous attendre à des difficultés provenant de l'absence de toute crainte de Dieu en ceux auxquels nous avons affaire; il semble presque impossible à celui qui craint Dieu, qu'un pareil état puisse exister, qu'il n'y ait dans le coeur aucune componction, aucune chose qui l'arrête dans sa méchanceté, et tout au moins dans une méchanceté délibérée; cependant cela arrive quelquefois quand on s'y attendait le moins. Mais le Seigneur voit tout cela, et c'est notre confiance.

Il attendra peut-être, Il patientera avec le mal, du moins, avec ceux qui le font, Il nous exercera de cette manière, mais Il voit tout cela. Puis Dieu Lui-même est avec la race juste. Il y a une influence produite par la présence de Dieu avec les justes, que les ennemis du Seigneur ressentent et qui, dans les justes, n'est connue que par la foi: nous en trouvons un exemple dans ce que Rahab apercevait parmi les Cananéens (Josué 2: 9), et l'apôtre fait allusion au même sentiment dans Philippiens 1: 28. Ce sentiment de frayeur qu'éprouvent ceux qui s'opposent à la vérité, peut être accompagné de vanterie et de violence; mais à coup sûr, la foi qui se confie en Dieu produit toujours un sentiment de frayeur chez les méchants, même lorsqu'ils réussissent. Les juifs, après avoir crucifié Christ, craignaient qu'après tout sa

disparition du tombeau n'aggravât encore la situation. Mais pour être ainsi soutenu dans l'épreuve, il faut que le fidèle ait le sentiment de la présence de Dieu.

Psaume 15

Le Psaume 15^{ème} est une preuve évidente que ces Psaumes s'appliquent directement aux juifs dans les derniers jours. Toutefois, les saints ne doivent pas perdre de vue l'existence actuelle du gouvernement de Dieu. Ce gouvernement est exposé dans les épîtres de Pierre: dans la première en faveur des justes, dans la seconde en jugement contre les impies. (1 Pierre 3: 10-15 applique aux chrétiens les principes selon lesquels Dieu agissait envers les juifs, comme peuple, principes que, d'une manière encore plus absolue, Il mettra en action dans les derniers jours, mais qui s'appliquent au temps de notre séjour ici-bas.) Ainsi le Psaume 15^{ème}, quoique essentiellement juif, nous enseigne des principes à suivre; le verset 4, par exemple, parle de ce qui, en principe, est en tout temps agréable à Dieu.

Psaume 16

Ayant fait ces remarques, je passe au Psaume 16 qui s'applique directement à Christ, mais qui contient, en même temps, de précieuses instructions pour nous-mêmes. C'est essentiellement Christ prenant la place d'un homme, et indiquant le chemin de la vie qui l'amènerait en la présence de Jéhovah où il y a un rassasiement de joie; ce chemin le conduisait à travers la mort puisqu'il venait pour nous, mais il se confiait en Jéhovah. Malgré le sens directement prophétique du Psaume, le sentier de Christ est en même temps un exemple pour nous; le bon Berger est allé devant ses brebis. Le Psaume 16 établit un principe essentiel: la confiance en Dieu même dans la mort. La place de dépendance dans l'obéissance et le fait que Dieu Lui-même était la seule portion de l'homme excluaient tout ce qui était en désaccord avec cette vérité. Ajoutons à cela le fait que Dieu n'était pas perdu de vue un seul instant. Tels sont les grands principes de la vie divine, de cette vie divine entrant sur la scène du péché et de la mort. Sans doute nous devrions parler de communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ dans ce sentier de la vie, mais ce sont les grands principes moraux, l'état subjectif de l'âme, qui nous sont représentés ici, et cela dans la personne même de Christ: c'est, remarquez-le, sa perfection comme homme, et devant Dieu, et envers Dieu. Il ne s'agit pas de la perfection divine, de Dieu manifesté à l'homme, mais de ce qu'il était comme homme dépendant de Dieu; il ne s'agit pas même de l'offrande de Lui-même, dans laquelle nous avons aussi à le suivre (1 Jean 3: 16), mais de sa place d'homme dans la perfection. Il s'agit de sa perfection devant Dieu, du principe qui le gouvernait. Par conséquent, même cette parole de Christ: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi», s'applique aussi à nous-mêmes. Affirmer qu'actuellement notre bonté ne va pas jusqu'à Dieu, paraît absurde; mais ces mots appliqués à Christ homme, à Lui qui était absolument parfait, indiquent la nature de cette bonté et établissent un principe que nous pouvons nous appliquer, et qui nous met à notre place. C'est la perfection de l'homme envers Dieu, ce chemin nouveau dont Christ est la perfection et l'exemple sur la terre. Mais cette pensée met en évidence la place infiniment bénie que nous occupons en tant que chrétiens, quoique au milieu de la faiblesse et de luttes intérieures

inconnues à Christ qui n'avait pas de péché. Malgré cette différence, la place de Christ est l'expression absolue de la notre devant Dieu; cela est pleinement révélé à la fin de l'Évangile de Jean, surtout dans le chapitre 17.

L'Épître de Jean aussi, qui d'abord présente Christ comme la manifestation sur la terre de la vie éternelle qui était auprès du Père, sa manifestation dans un homme que leurs mains avaient touché, enseigne que cela est vrai dans les chrétiens, de même qu'en Christ (1 Jean 2: 8), montre que la justice et l'amour sont le caractère de cette vie, et ajoute que, par la présence du Saint Esprit, nous demeurons en Dieu et Dieu en nous. Nous possédons cette vie éternelle descendue du ciel, mais dont il est dit qu'elle est dans le Fils seul; or celui qui a le Fils a aussi la vie. Voilà, en effet, ce qui donne à cette vie toute sa valeur. Les Psaumes assurément, ne peuvent pas la présenter comme l'Épître de Jean, qui en développe toute l'étendue et l'importance, et cependant nous voyons ici Christ prenant sa place parmi les excellents de la terre. L'apôtre Jean, tout en le laissant entendre, ne poursuit pas la vie éternelle jusqu'à sa présentation en gloire devant Dieu; il indique seulement que nous serons avec Christ dans le ciel. C'est Paul qui expose ce que Jean sous-entend; aussi bien n'avait-il vu Christ que dans la gloire. Jean présente la vie en elle-même et manifestée sur la terre la vie est la lumière des hommes.

J'ai déjà touché plus haut ce fait que le Psaume 16 présente un développement restreint de la vie de Christ sur la terre; mais cette restriction même éclaire et met à sa place propre, d'une manière directe et bénie, cette partie de la vie de Christ qui fait le sujet du Psaume. Christ, traversant ce monde, était la manifestation de Dieu lui-même (des traits divins de son caractère, non point de son titre et de sa nature divine); amour parfait, justice et sainteté parfaites, Il était la vérité dans la révélation de tout le caractère de Dieu. Quelle bénédiction! Et en cela nous avons à l'imiter. (Voyez Ephésiens 4: 32; 5: 1, 2; Colossiens 3: 10). Mais le Psaume 16^{ème} n'envisage pas Christ de cette manière; il le présente comme l'homme dépendant et soumis; il le présente aussi comme prenant sa place parmi le résidu d'Israël en contraste avec l'idolâtrie de ce peuple. Laisant de côté ce dernier point, je désire fixer nos pensées sur le caractère de la vie de Christ.

Cette expression: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» pourrait convenir à la divine manifestation de la bonté sur cette terre. Mais, prenant en tout point, la place d'un homme ici-bas, le Seigneur nous montre la position véritable de l'homme vivant pour Dieu, non pas dans son innocence, moins encore certes dans le péché, mais parfait en justice et en vraie sainteté au milieu d'un monde de péché, connaissant le bien et le mal, tenté, mais séparé du péché et des pécheurs; non pas élevé au-dessus des cieux, mais propre à l'être par les désirs de sa nature et par sa marche vers ce but; dépendant, obéissant, ne prenant pas sa place *avec* Dieu, mais *devant* Lui, aussi responsable qu'un homme sur la terre, et fixant les yeux sur la place de la bénédiction parfaite comme homme avec Dieu, quand il serait dans sa présence et qu'il y aurait pour Lui un rassasiement de joie. Cette place, nous la partagerons avec Christ, quand nous aurons sa nature. Christ, ainsi envisagé, c'est l'homme confiant en Dieu, trouvant son plaisir et sa joie en Dieu, vivant de foi, et dans ce sens séparé de Lui; non pas Dieu

manifesté en chair, quoique cela fût également vrai de notre précieux Sauveur. Telle est notre place sur la terre, en tant que sanctifiés par la vérité, place bien au-dessus de celle du résidu juif; en outre, nous avons la conscience de notre union avec Christ par le moyen du Saint Esprit. Cette place dont je parle, le Seigneur la prend lorsqu'il dit au jeune homme: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon que Dieu seul. Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements». Quant aux pratiques extérieures, le jeune homme avait peu de chose à se reprocher; mais il fallait plus que cela, pour caractériser la vie divine dans sa marche vers le lieu du rassasiement de joie, au milieu d'un monde de péché et de pécheurs; et cela avait été montré en Abraham et dans les saints de Dieu, en David et dans les prophètes: «L'Eternel est la part de mon héritage». Ah! si ce jeune homme avait eu le Seigneur Lui-même comme ce qui gouvernait et dirigeait son coeur! «Va», lui dit le Seigneur, «vends ce que tu as et donne aux pauvres, et viens, suis-moi». Mais il paraît que le Seigneur n'était point la part de son héritage; peut-être par la grâce, l'est-il devenu plus tard.

L'état qui est décrit dans ce Psaume, c'est l'état de l'homme considéré comme distinct de Dieu (il ne s'agit naturellement pas ici d'une séparation morale; je ne parle pas non plus de l'union de la nature divine et de la nature humaine en Christ). Toutefois, c'est l'homme participant de la nature divine (il n'en pouvait être autrement), mais ayant Dieu pour objet, pour assurance, comme ayant seul autorité sur lui; c'est l'homme, dépendant de Dieu en toute chose, et parfait dans sa foi en Lui. Cet état ne pouvait se réaliser que dans un être qui participât personnellement de la nature divine — Dieu Lui-même en l'homme — tel que Christ, ou médiatement tels que ceux qui sont nés de Dieu. Mais, nous l'avons déjà remarqué, Christ n'est pas considéré ici sous ce point de vue et il ne s'agit pas non plus du croyant comme étant uni à Christ. La présence divine en Lui est considérée non point dans la manifestation de Dieu en Lui, mais plutôt dans son effet: la perfection absolue de Christ comme homme. Sa marche est celle d'un homme moralement en présence de Dieu. Christ dépend ici de Jéhovah quant à sa résurrection, et il dit: «Tu n'abandonneras pas mon âme au séjour des morts», quoiqu'il ait pu dire également: «Détruisez ce temple et dans trois jours je le rebâtirai». Homme parfait, Christ pouvait dire: «Père, je remets mon esprit entre tes mains»; ainsi Pierre disait aux Juifs: «Celui que vous avez crucifié, Dieu l'a fait Seigneur et Christ», tandis que Thomas avait dit à Jésus: «Mon Seigneur et mon Dieu». Pierre, en effet, considère toujours Christ comme l'homme rejeté, comme le Messie exalté par Dieu; il n'annonce pas le Fils de Dieu comme Paul l'annonça tout d'abord dans les synagogues, quoique, par une révélation divine, Pierre ait été le premier à le confesser comme tel. Christ est donc notre modèle parfait; il nous montre ce qu'est l'homme parfait. Un principe essentiel qui caractérise en premier lieu le Psaume 16, c'est l'entier abandon de Christ entre les mains de Dieu, sa confiance en Lui. Il ne se garantit pas lui-même, ne compte point sur soi, mais s'en rapporte à Dieu: «Garde-moi, ô Dieu! car je me suis confié en toi». Cela est d'une immense importance. Christ, comme Dieu, aurait pu se garantir lui-même; mais il n'était pas venu dans ce but. Christ était venu en amour pour souffrir, pour obéir, et ainsi pour sauver aussi par grâce, mais pour glorifier Dieu. Moralement parlant, il ne pouvait dévier de cela. Si l'on parle de sa puissance, nul doute que Christ aurait pu se délivrer lui-même; et quant à son droit à la faveur de Dieu comme Fils, s'il avait demandé

douze légions d'anges, il les aurait eues. Mais alors, c'est Lui qui l'affirme, Christ n'aurait point accompli les conseils révélés de Dieu.

Cette soumission et cette dépendance étaient volontaires, mais parfaites, la seule chose convenable *dans la position* qu'Il avait prise. — C'était la foi parfaite. Il était le chef et le consommateur de la foi, de l'abandon de soi, de la dépendance, de la confiance; ajoutons que la parole de Dieu était la révélation en vertu de laquelle il agissait, ce à quoi il obéissait, l'arme dont il se servait, comme il l'a prouvé lors de la tentation au désert. Christ étant la Parole et la vérité en personne, tout ce qu'il disait exprimait ce qu'il était (Jean 8: 25); mais il n'en est pas moins vrai que Christ obéissait, comme homme, à l'autorité des Ecritures, en faisait usage et agissait par elles; c'est comme homme qu'il dit: «Garde-moi, ô Dieu, car je me suis confié en toi».

Un second principe renfermé en partie dans ce qui précède, c'est l'entière subordination à la volonté de Dieu (dans ce psaume, il s'agit de Jéhovah, Dieu révélé aux Juifs; pour nous, il s'agit du Père et du Fils, d'un seul Dieu, le Père, et d'un seul Seigneur, Jésus Christ). «Tu as dit à Jéhovah: Tu es le Seigneur». Remarquez ces mots: *Tu as dit*; c'est Christ qui l'a dit. Christ était bien Jéhovah, mais dans sa marche ici-bas, il n'a point pris cette place. Etant en forme de Dieu, et ne regardant pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, il a pris la forme d'esclave et a été trouvé en figure comme un homme. Prise volontairement, gardée parfaitement dans la mort et à travers la mort, la place qu'il prit fut l'humiliation. Cet acte volontaire était divin et prouvait son titre divin; les créatures n'ont pas de place à prendre, mais à garder, quoique lorsqu'elles n'étaient pas gardées par Dieu, elles n'aient jamais agi de la sorte. La place qui a été donnée à Christ comme homme, mais qu'il a méritée, est la gloire (Jean 17); Il s'abaisse Lui-même et est élevé au dessus des cieux. Il avait dit à Jéhovah: «Tu es mon Seigneur», ce qui signifie: Je te suis subordonné. Sans cesser d'être Dieu, il avait pris en dehors de la Divinité une place dont la Divinité seule pouvait remplir les conditions; dans cette place, Il devait satisfaire Dieu comme homme, glorifier Dieu dans un monde d'apostasie et de péché, ayant contre lui tout ce qui était dans ce monde, et la puissance de Satan, et, vers la fin, même la colère de Dieu, afin d'accomplir la gloire de Dieu en justice. C'est ainsi qu'il dit: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» — aussi haut que toi. Christ devait remplir la place de l'homme dans la condition dans laquelle la gloire de Dieu s'y trouvait intéressée. Homme parfait, quand il se trouvait dans ce caractère, il était seul dans sa perfection: personne pour le secourir ou même pour compatir avec lui. Sa confiance devait être en Dieu dans la vie et à travers la mort, que dis-je? même sous le poids de la colère divine; mais ici c'était dans le chemin de la vie et même ce chemin Dieu le lui avait fait connaître (verset 11). Mais de plus il existait sur la terre des objets de la faveur divine, dont Christ ne se séparait pas. Il n'en parle pas ici comme ayant été choisis par lui (c'est le cas dans l'évangile de Jean, lorsqu'il dit à ses disciples: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis», quoique là aussi pour un service), ni comme étant choisis par la grâce de Dieu, mais comme étant les objets du bon plaisir de Dieu dans le chemin qu'ils suivaient, manifestés moralement comme les saints qui sont en la terre, les personnes excellentes qui étaient dans le sentier où Il devait entrer lui-même. Cela

est plein d'intérêt; il s'agit encore ici de la place morale de Christ homme, trouvant son plaisir dans ce en quoi Dieu trouvait le sien, comme il convenait à un être parfait avec Dieu, dont Moïse est le type remarquable en Hébreux 11: 24-26. Christ prend ici sa place parmi les saints, parmi ceux qui étaient réellement mis à part pour Dieu. Il la prit de fait dans l'humiliation et l'obéissance la plus parfaite, lorsqu'il alla se faire baptiser du baptême de Jean avec ceux que l'Esprit de Dieu poussait à s'humilier. Lors du premier et du plus humble acte de la vie divine, l'acte d'un coeur qui s'abandonne à Dieu en confessant le péché, Celui qui ne connaissait pas de péché se joignit à ceux qui venaient le reconnaître; car cet aveu de leur part était la vie divine, et les consacrait à Dieu. Ils étaient véritablement les «personnes distinguées» de la terre. Quelle douceur, quelle consolation dans le désert, d'y voir Christ marchant dans ce chemin, victorieux de toutes les tentations qui s'y rencontrent, comme on le voit aussitôt après son baptême, liant l'homme fort au moyen de la vie qu'il possédait et qui était victorieuse de toute la puissance de l'ennemi! Evidemment, quoique nous trouvions dans ce Psaume la vie divine, le fruit de la grâce, il ne s'agit point ici de Dieu se manifestant soi-même, d'une bonté qui aille dans son caractère propre jusqu'à Dieu, puisqu'elle confessait le péché, tout en étant la grâce divine en Christ pour faire cela. Ajoutons qu'il n'appartenait pas proprement à Dieu, comme tel, de mourir, quoique seul l'amour parfait, seul un être qui fût Dieu, ait pu mourir comme Christ mourut, ait pu se livrer lui-même, laisser sa vie, et ainsi donner à son Père un motif de l'aimer pour ce qu'il a fait. Christ homme, agissait à la place de l'homme, devant Dieu et envers Dieu, comme les hommes auraient dû le faire; mais il agissait d'une manière absolue, parfaite et libre dans son amour pour le Père, ce qu'il n'aurait pu faire sans être lui-même divin. Qu'une personne divine ait agi de cette manière, cela est d'une valeur au-delà de toute expression. Voilà, outre beaucoup d'autres choses, ce que le Sauveur a fait pour nous, Lui, homme à notre place, étant dans la perfection de cette place les délices de Dieu, et l'occupant suivant ce qu'elle devait être au milieu d'un monde pécheur, en quoi précisément il glorifiait Dieu. Il est très important pour l'instruction et pour l'assurance de nos âmes de voir ainsi Christ, objet adorable de délices. Ce sentier de Christ, ni l'oeil du milan, ni aucune pensée de l'homme ne l'aurait découvert, si Lui, l'homme parfait, n'y avait marché. Ce sentier de la vie, nous l'avons vivant, dans une personne, dans un être vivant qui doit être l'objet de notre amour. Assurément, la parole écrite nous fournit dans tous leurs détails les éléments de cette vie, mais en même temps, quelque nombreux et précieux que soient les préceptes qui dirigent notre marche, elle nous fait beaucoup connaître de cette vie, dans celle de Christ lui-même; en sorte que nous comprenons notre vie, selon le degré de spiritualité avec lequel nous saisissons, dans ses motifs, ou plutôt dans son motif et sa nature, la vie de Christ présentée dans les Evangiles ou d'autres portions de l'Ecriture.

Même quand il s'agit de préceptes, nous sommes exhortés à marcher d'une manière digne du Seigneur afin de lui plaire à tous égards; or pour cela, il faut évidemment avoir la vraie et pleine connaissance de ce qu'Il est.

Telle que je l'ai décrite, la vie divine, parfaite en soi, mais manifestée dans la connaissance du bien et du mal, et démontrée au milieu du mal démontrée en nous, qui sommes renouvelés

en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés — se présente ici dans la séparation complète d'avec le mal et surtout dans la confession de Jéhovah comme mobile et source de la vie. Il repousse tout ce qui peut être appelé un autre Dieu; il n'a aucune part à cela et le rejette absolument. Il s'attache à Jéhovah (verset 4). La fidélité envers Jéhovah caractérise la vie de Christ sur la terre; la fidélité envers Christ caractérise la nôtre; Christ est tout et en tous. Jéhovah est non seulement le Seigneur auquel il obéit, mais aussi la portion de son héritage. Christ n'a pas cherché autre chose; plus encore que les sacrificateurs d'autrefois, car son coeur et ses affections étaient engagés, Christ possédait en Jéhovah son héritage et la portion de son breuvage, la coupe qu'il devait boire ici-bas, c'est-à-dire sa jouissance en espérance, sa provision pour la route. Voici, je le suppose, la différence entre l'héritage et la coupe: l'héritage est la portion permanente de l'âme, tandis que la coupe est l'image de ce qui occupe les sentiments et de ce qui se présente à l'esprit de l'homme pour l'occuper le long du chemin. Dieu donne à boire la coupe de la colère aux méchants; le Seigneur eut à boire la coupe de la colère sur la croix. Ma coupe est comble — la bénédiction dont elle est pleine en dépasse la mesure; nous avons aussi coutume de dire: C'est une coupe amère. Il s'agit non seulement des circonstances que nous traversons, à moins que nos âmes ne leur soient asservies, mais de ce que nous ressentons, de ce que nos esprits éprouvent, de ce qui les domine dans ces circonstances. Au Psaume 23, par exemple, les circonstances sont toutes affligeantes, mais au travers de toutes, l'Eternel est son Berger, et sa coupe est comble de joie et de bénédiction. Ainsi pour Christ; Jéhovah est la portion permanente de son âme et, en même temps, tout le long de sa marche ici-bas, Celui sur lequel son coeur se repose; Jéhovah forme et caractérise ses sentiments bien plus que toute l'affliction qu'Il endure, sauf à la croix. Ma viande, dit-il, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir Son oeuvre. Jamais l'homme n'a pu entrer dans les pensées de Christ, pas même ses disciples. Une seule, qui jadis se tint assise à ses pieds, a été mue dans son affection pour Lui par un sentiment auquel Christ a donné une voix, mais de manière à faire ressortir le mal profond qui dominait chez les autres; mais il avait une viande à manger qu'ils ne connaissaient pas. Jéhovah, la portion de son breuvage, était plus près de lui que les circonstances de la vie, auxquelles, en homme, Il était pleinement sensible et qui auraient pu l'oppresser. Nous en exceptons la croix, mais non, Il est sa portion là plus que partout ailleurs, car c'est la colère de Jéhovah Lui-même qui s'appesantissait sur son âme dans la coupe qu'Il but alors. A part cela, Jéhovah était si véritablement la grande circonstance et la substance de sa vie à travers toutes choses, qu'il pouvait seulement désirer que sa joie fût accomplie dans ses disciples. Cette joie de Christ venait de Dieu seul, voilà Sa perfection. Le monde, pour lui, n'était qu'un désert altéré et sans eau, mais la faveur de Jéhovah valait mieux que la vie; elle était sa vie en pratique au milieu d'un monde où il était sensible à tout, mais avec Jéhovah réalisé. Entre lui et toutes ces choses se plaçait Jéhovah et sa faveur, la vie de son âme. Tel aussi le chrétien, quoique peut-être isolé ou emprisonné: «Réjouissez-vous dans le Seigneur, je le dis encore: réjouissez-vous». L'homme naturel a des circonstances entre lui et Dieu; la foi a Dieu entre le coeur et les circonstances. Quelle différence! Il n'y a point de paix semblable à celle que procure le refuge dans le tabernacle, loin des insultes des hommes. Mais cela, c'est la vie divine au travers du monde; c'est avoir

Jéhovah pour héritage (pour nous, c'est le Père et le Fils, une révélation plus complète par le Fils lui-même), Jéhovah comme portion permanente de l'âme; Jéhovah comme la joie actuelle du coeur, comme la force qui le remplit et qui donne sa saveur à la vie (comparez Psaumes 64; 23). Vient en troisième lieu cette précieuse confiance, que Jéhovah maintient notre lot; alors nous n'avons confiance ni en nous-mêmes, ni en des circonstances favorables, ni en «une montagne en laquelle Jéhovah avait fait que la force se tenait», mais uniquement en Lui. Prends tes délices en Jéhovah, Il t'accordera les désirs de ton coeur. La foi s'appuie sur Jéhovah, sur l'amour du Père et de Jésus. Nous n'avons que faire des circonstances, sauf pour les traverser avec Dieu; ce ne sont pas elles qui nous procureront jamais un bonheur et une paix infaillibles. Christ a réalisé cela d'une manière parfaite; il n'avait que Jéhovah, ne comptait point sur autre chose. L'apôtre Paul en est aussi un exemple frappant, et c'est en principe, le sentier que chaque chrétien, une fois ou l'autre, sera exercé à suivre. La vie de la foi se résume ainsi: Dieu lui-même est la part de notre héritage et de notre breuvage, Il maintient notre lot. Pour nous chrétiens, cette vérité trouve un précieux développement dans la connaissance du Père et du Fils; mais le principe reste le même; c'est la vie de Christ; on en jouit, et à l'exclusion de toutes les choses qui pourraient devenir l'objet de la confiance ou la portion du coeur et en contraste avec elles. Ce principe, exprimé dans le Psaume 16, selon les relations d'un Juif, est essentiellement vrai en tous temps.

Je désire faire remarquer un trait caractéristique du Psaume 16^{ème} et qui ressort surtout de la comparaison avec le Psaume suivant. Les circonstances extérieures, quoique ici sous-entendues, ne sont pas mentionnées une seule fois; c'est une vie divine avec Dieu, qui ne connaît que Lui et ne vit dans l'intimité journalière que de Lui seul; on trouve, il est vrai, la mort, le Hadès, le sépulcre, mais ils ne sont mentionnés que comme une occasion pour l'exercice de la puissance et de la fidélité de Jéhovah. Ce Psaume nous dépeint l'homme vivant dans ce monde par Jéhovah, avec Jéhovah, en vue de Lui et jouissant de Lui pour toujours en dépit de la mort. Les circonstances ne sont que des circonstances, elles ne sont point le sujet du Psaume; la vie divine ne passe jamais. «Nos regards», dit l'apôtre, «n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas; car les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles»; telle est l'expression chrétienne de cette vérité. La première partie de la phrase, dont j'ai omis la citation, parle de l'effet de cette vérité quant aux circonstances; on la comparera mieux avec le Psaume suivant. L'apôtre exprime admirablement la vie elle-même en un seul mot: «Car pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir», peut-on s'en étonner, était «un gain». Il est important de se rappeler qu'il y a une vie divine intérieure qui habite et se réjouit en Dieu, n'ayant pas affaire aux circonstances, quoiqu'elle nous rende capables de les traverser, mais favorisée en nous par les circonstances, parce qu'elles détruisent la chair et la propre volonté, et qu'ainsi nous vivons plus complètement de la vie intérieure avec Dieu, La conséquence en est pour l'âme un sentiment profond de bénédiction: «Les cordeaux me sont échus en des lieux agréables». Christ n'aurait pas pu dire cela de cette manière, s'il avait eu le royaume pendant sa vie ici-bas; nous ne pourrions pas le dire non plus, même dans le paradis terrestre ou si nous avions le monde entier à notre disposition.

Cette relation vivante avec Dieu jette une telle clarté, une telle auréole sur toutes choses, elle allume dans l'âme un sentiment si direct de la bénédiction divine, que rien ne peut lui être comparé, sauf l'entière réalisation de cette bénédiction en la présence de Dieu. Un homme avec Dieu, jouissant de Lui dans une nature capable de le faire avec la conscience du résultat final et nécessaire, lorsque cette jouissance sera pleinement accomplie sans aucun nuage; un homme tel que Christ a été dans ce monde avec Dieu, voilà la joie la plus parfaite qui puisse exister, sauf l'accomplissement éternel de tout ce qu'elle a fait connaître et goûter à l'âme. Il ne s'agit point ici de la part du Messie, mais de cette joie touchant laquelle Christ disait: «afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux». Il va sans dire qu'Il héritera toutes choses, mais je ne pense pas qu'il s'agisse de cela en cet endroit; ce n'était point là la joie qui était devant Lui, pour laquelle il a enduré la croix ayant méprisé la honte. Il y a «un héritage incorruptible, sans souillure, inflétrissable, conservé dans les cieux pour nous», on en a la conscience lorsqu'on se réjouit en Dieu. La vie trouve là ses délices; en la présence de Dieu il y a un rassasiement de joie.

Les cordeaux échus en des lieux agréables représentent, ce me semble, la joie de Christ homme, en Dieu et dans ce qui était devant Dieu (comparez Colossiens 3: 1-3). Ce qui suit est l'expression de cette vie dans son activité envers Dieu: «Je bénirai l'Eternel qui me donne conseil». Dans la vie divine, nous avons besoin de conseil, de l'instruction positive de la sagesse (la sagesse est une direction, un guide divin dans la confusion du mal au milieu de ce monde), pour être sages quant au bien, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages; saisissant l'occasion, non point comme étant sans intelligence, mais comprenant quelle est la volonté du Seigneur. Jéhovah donne conseil; de sorte que si quelqu'un manque de sagesse, qu'il demande à Dieu qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches. Voilà l'immense avantage d'être conduit directement par Dieu: Dieu est intéressé à conduire le juste dans le vrai sentier qui lui convient à lui-même à travers le désert où il n'y a point de chemin. L'innocence jouissant des bénédictions de Dieu n'avait pas besoin de chemin. En un monde séparé de Dieu, quel chemin trouver? Retourner en arrière? Impossible; aucun pécheur n'est jamais revenu à l'innocence; le chemin de l'arbre de la vie est fermé de ce côté. Comment donc un chemin à travers un monde sans Dieu? Mais Dieu qui peut faire un chemin, s'il donne une vie nouvelle et à cette vie un objet nouveau, — lui-même connu dans le ciel, — s'il y a une nouvelle création, et si nous sommes créés de nouveau. Or, Christ est une vie nouvelle; en accord avec cette vie et comme homme dépendant de Dieu, il traverse le monde et arrive à une nouvelle place donnée à l'homme. C'est Dieu qui a préparé le chemin pour l'homme revêtu de cette vie, il l'a préparé pour Christ qui était cette vie et par conséquent la lumière des hommes. Avec ce chemin, Dieu a aussi préparé les oeuvres qui y conviennent, «les bonnes oeuvres qu'il a préparées d'avance, afin que nous marchions en elles». Cette dernière pensée dépasse un peu, il est vrai, la portée du Psaume 16; il contient cependant l'idée de l'activité de la nature divine en l'homme et ne se borne pas à la marche juste et sainte de l'homme qui a cette vie, devant Dieu, chose, en son lieu, aussi importante que l'autre. Ainsi Moïse ne dit pas: «Montre-moi *un* chemin à travers le désert», mais: «Montre-moi *ton* chemin, afin que je te connaisse et que je trouve grâce devant tes yeux». Ce que Moïse

cherchait, Jéhovah le donne: le conseil et les directions de son amour. Voilà la marche de Christ, voilà comme il conduit ses brebis, allant devant elles; et maintenant nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu, étant nous-mêmes fils de Dieu. C'est là le sentier divin de la sagesse, que l'oeil du milan n'a point découvert, le sentier de l'homme, mais de l'homme possédant la vie de Dieu, marchant au-devant de la présence de Dieu, vers l'héritage incorruptible, par un chemin non corrompu, le sentier de Dieu à travers ce monde. Mais, dans ce chemin, Dieu donne conseil, et pour cela il faut être dépendant de Dieu comme Christ l'était. «Tu me conduiras par ton conseil», dit même le résidu d'Israël, et nous lisons au Psaume 32: «Je te guiderai de mon oeil». Je le répète, Jéhovah est intéressé à conduire l'homme de Dieu et notre âme l'en bénit; c'est dans ce sentier que Christ marcha. La parole écrite est le moyen principal d'y marcher; toutefois, il y a aussi l'action directe de Dieu en nous par son Esprit; mais il y a de plus l'intelligence divine: «Durant les nuits mes reins m'enseignent». La vie divine est une vie intelligente; je ne sépare point cela de la grâce divine en nous, cependant c'est autre chose qu'un conseil donné par Dieu; nous pouvons être remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle (Colossiens 1: 9, 10). «Et pourquoi aussi», disait Jésus aux Pharisiens, «ne jugez-vous pas par vous-mêmes de ce qui est juste?» Ainsi, dégagés des influences extérieures, les pensées secrètes et les mouvements intimes du coeur enseignent ce qui est conforme au sentier de Dieu dans ce monde. Un homme doué d'intelligence spirituelle, discerne toutes choses. Il s'agit de l'opération intérieure de la vie (en nous c'est par la grâce) touchant les choses divines et se manifestant par la connaissance du sentier divin, de ce qui est agréable à Dieu. En Christ cela existait d'une manière parfaite; en nous, cela existe selon la mesure de notre spiritualité; or, voici à quoi le chrétien doit être particulièrement attentif, c'est de ne point négliger ce qu'une vie divinement instruite lui suggère et lui fait conclure lorsqu'elle est dégagée de l'influence des circonstances environnantes. Cela peut paraître insensé, mais si l'on agit ainsi dans une humble dépendance de Dieu, il sera démontré, en fin de compte, que c'était sa sagesse. Du reste, l'intelligence divine se distinguera toujours d'une imagination exaltée.

D'abord, l'état de l'âme duquel je parle est tout l'opposé d'une imagination exaltée, car la prétention à une direction spirituelle spéciale n'est jamais humble; puis le contrôle que la parole de Dieu exerce et qui gouverne la vie divine tout entière est là pour juger toute fausse prétention. La vie divine est toujours absolument assujettie à la Parole: Christ qui était cette vie, même la Parole et la Sagesse, et précisément parce qu'il l'était, a toujours pleinement honoré la parole écrite comme étant les directions et l'autorité de Dieu pour l'homme. Cependant, en pratique, l'exercice de la vie divine ne se résume pas tout entier dans le fait qu'on est dirigé par Dieu; elle ne regarde absolument qu'à lui: «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi», dit Christ comme homme ici-bas, aussi ne détournait-il jamais ses yeux de lui. Nos coeurs doivent l'avouer, pour eux c'est souvent le contraire. Quelle séparation de tout ce qui est mal, quelle puissance morale au milieu du monde, si nous étions ainsi constamment! Rien de comparable ici-bas à la dignité d'un homme qui marche continuellement avec Dieu, et cependant rien n'est plus éloigné d'une chute, parce que cette marche est dans l'humilité; l'humilité parfaite s'y trouve; l'orgueil et l'égoïsme ne sont ni

pratiqués, ni recherchés en la présence et dans la jouissance de Dieu; mais quelle absence du moi, quel renoncement de toute volonté, quel oeil simple et, dans l'intention, quelle activité remarquable et sérieuse, quand le Seigneur est l'unique objet, le but unique! Je dis: le Seigneur, parce qu'il est le seul objet qui puisse dominer et sanctifier le coeur; tout cède lorsqu'il s'agit de lui obéir; quand le devoir et l'intention du coeur vont ensemble, et sont une seule et même chose, il remplit à lui seul tout le coeur de lumière. Voilà ce que Jacques appelle «la loi parfaite de la liberté», parfaite obéissance, et néanmoins parfait propos arrêté du coeur, comme dit Jésus: «afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais». Nous disons comme chrétiens: Christ est tout, et celui qui l'aime garde ses commandements. De même Jésus se proposait toujours Jéhovah devant lui. C'est là la perfection de l'homme comme tel; la constance et la pureté avec lesquelles nous agissons ainsi, sont la mesure de notre degré de spiritualité. Mais si Jésus s'est constamment proposé Jéhovah devant soi, assurément Jéhovah ne pouvait lui faire défaut, et il ne nous fera pas défaut non plus. Ayant marché de cette manière, Christ maintient les saints dans le même sentier que lui. «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi; et puisqu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé». C'est par la foi que l'on connaît cela. Dieu peut permettre que nous souffrions pour la justice; Christ a fait de même; que nous soyons mis à mort; Christ l'a été; mais il ne peut laisser tomber à terre un seul cheveu de notre tête, il ne peut manquer de nous introduire dans la vie suivant le sentier dans lequel nous marchons; néanmoins il est ici question de la confiance en Jéhovah lui-même, de la foi, non point de la justice en Jéhovah, sujet du Psaume suivant. En marchant dans le sentier de l'homme suivant la volonté de Dieu et en ayant Dieu seul devant elle comme le but et l'objet qui sanctifie, — la foi sait que Dieu est à sa droite. Jéhovah protégera, comment et par quoi, n'entre pas en question; ce sera la protection de Jéhovah. Quelle force cela donne en traversant un monde où tout nous est hostile et quelle puissance de sanctification nous y trouvons! Il n'y a pas d'autre motif que Jéhovah, pas d'autre ressource que lui; hors de lui aucune chose qui puisse répondre aux désirs du coeur, et en laquelle il veuille chercher son assurance. Aussi quoiqu'il arrivât, Christ s'attendait patiemment à Jéhovah sans chercher d'autre délivrance; nous devons agir de même et voilà précisément ce qui rend la marche parfaite: nous ne dévions ni d'un côté ni de l'autre pour nous faire le chemin plus facile. Cette pensée devient celle de notre Psaume: la mort était devant Christ. Comme Abraham, appelé à sacrifier son fils dans lequel les promesses devaient s'accomplir, Christ, vivant sur la terre, devait renoncer à toutes les promesses qui lui appartenaient à juste titre, et avec elles, il devait renoncer à la vie. Son affliction à cet égard, car il ressentait toutes choses d'une manière parfaite, est décrite dans le Psaume 102; mais comme Abraham qui se confia en Jéhovah et reçut, en figure, Isaac d'entre les morts, Christ aussi, le chef et le consommateur de la foi, se confie parfaitement en Jéhovah, en vue de sa propre mort. Il se proposait constamment Jéhovah devant lui, Jéhovah était à sa droite, c'est pourquoi son coeur se réjouissait et sa gloire tressaillait de joie; sa chair habitait en assurance, car Jéhovah dans lequel il se confiait, n'abandonnerait pas son âme dans le Hadès et ne permettrait pas que son bien-aimé, ou son Saint, vit là corruption. «Ton saint» n'a pas ici le même sens que «les saints de la terre»; les saints sont ceux qui sont mis à

part, consacrés à Dieu; «Ton saint» est celui qui marche pieusement, qui est agréable à Dieu, c'est Christ connu dans ce caractère; le même nom lui est donné au Psaume 89: 19: «touchant ton bien-aimé». Remarquons qu'il est dit: *Ton saint*, celui qui appartient moralement à Dieu par la perfection de son caractère. Les chrétiens sont tels, mais pleins d'imperfections; ils sont saints, mis à part pour Dieu, mais ils sont aussi les «élus de Dieu, saints et bien-aimés», et doivent marcher comme tels, revêtant le caractère de grâce selon lequel Christ marcha ici-bas. La première partie de Colossiens 3 montre cette vie pleinement déployée en nous; Ephésiens 1: 4, la montre en résultat dans sa perfection. Cette confiance de l'âme pieuse en la fidélité de Jéhovah, la conclusion de la foi que d'après cette nature il ne peut en être autrement et la conscience d'être en relation avec Dieu comme objet de ses délices, tout cela est fort beau dans ce Psaume. Il n'est pas dit: «Tu me ressusciteras»; mais, dans la pensée de Celui en qui habite la puissance de la vie, il est impossible que Jéhovah laisse dans le Hadès, loin de lui dans la mort, l'âme qui possède cette vie et qu'il abandonne à la corruption l'objet de ses délices. Cette confiance et cette conclusion morales sont de toute beauté, «il n'était pas possible, dit Pierre, qu'il fût retenu par elle»; cela peut aussi comprendre sa personne, mais sa puissance ne saurait être séparée de cette grâce. La même confiance découlant de la vie en lui se manifeste en ce qu'il est sûr que Jéhovah lui fera connaître le chemin de la vie. C'est ici la perfection de la foi par rapport à la vie, mais cette foi est en Jéhovah. «Tu me feras connaître le chemin de la vie», peut-être à travers la mort, car si Christ devait être parfait avec Dieu, c'est là que conduisait ce sentier, mais non point pour y rester, sans quoi ce sentier n'eût pas été celui de la vie. Jéhovah ne pouvait pas lui en indiquer d'autre. L'homme, en dépit des avertissements, avait pris le sentier de la mort, le sentier de sa propre volonté et de sa désobéissance; mais Christ est survenu, l'homme obéissant. Il n'y avait pas de sentier pour l'homme dans le paradis, pas de sentier naturel de vie dans le désert du péché. L'homme n'avait pas la vie en lui-même; quel sentier de la vie nouvelle et divine en l'homme pouvait-il donc y avoir pour l'homme, dans un monde de péché au milieu d'hommes déjà séparés de Dieu? La loi, il est vrai, en avait proposé un, mais ce chemin-là n'avait servi qu'à manifester la corruption de la nature humaine; il donna la connaissance du péché et le rendit excessivement pécheur. Christ qui avait la vie, aurait, sans aucun doute, pu garder ce sentier, même il le garda parce qu'en lui il n'y avait pas de péché; en cela, toutefois, il était seul dans ce chemin et complètement séparé de nous qui sommes pécheurs. Mais dans un sentier de foi il pouvait s'associer à ceux qui étaient vivifiés par la parole, confessant le péché et non point observateurs de la loi, jugeant tout mal, séparés des pécheurs par la grâce qui les vivifiait et suivant, tout en n'étant pas du monde, le sentier de la foi à travers le monde vers le résultat définitif de la vie divine, qui n'était pas sur la terre et ne pouvait être atteint qu'en passant par la mort de la chair. Christ n'avait en soi rien à juger, rien à confesser, rien à quoi ou pour quoi il eût dû mourir; mais il pouvait marcher dans le sentier saint de la foi à travers le monde, sentier dans lequel eux-mêmes, vivifiés par la grâce, devaient marcher; mais pour eux, ce sentier saint était nécessairement la mort, car il existait une vie de péché. Christ aurait pu demeurer seul, il aurait pu avoir douze légions d'anges et monter au ciel; mais, je le dis avec révérence, quoique cela eût été juste en ce qui le concerne, devenir homme dans ce but

n'aurait pas eu de sens. Non seulement Christ meurt pour nous (la vie, non pas l'expiation, est le sujet de ce Psaume), mais s'étant proposé de nous accompagner, même de nous précéder, il parcourt ce sentier à travers la mort, afin d'en détruire pour nous le pouvoir. Comme il avait vaincu auparavant la puissance de Satan dans ce monde, de même il la détruisit dans la mort; mais ce sentier, il le parcourt seul, les disciples ne pouvaient pas le suivre aussi loin avant qu'il eût anéanti la puissance de Satan dans la mort: «Tu ne peux pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard»; ni la force de la volonté humaine, ni l'affection n'étaient suffisantes. Mais une fois mort au péché et fortifié par la force de Christ, Pierre, comme Christ, put se laisser ceindre et conduire par un autre là où la nature ne voulait pas aller. A partir du baptême de Jean, Christ se joignit à ces «saints qui sont en la terre», marcha dans le sentier de la vie, parfaitement séparé du péché, et seulement avec Dieu, faisant sa volonté, et fut l'exemple de ce sentier de la vie dans l'homme; puis étant mort au péché, Christ vit pour Dieu là où cette vie a son plein couronnement, là où le mal n'existe plus. Christ agit ainsi par la foi tout le temps de son séjour terrestre, mais comme homme en un monde séparé de Dieu et prenant la parole pour son guide, vivant de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, comme aussi nous devons le faire. La résurrection a démontré la perfection d'une vie qui était constamment selon l'Esprit de sainteté. Mais maintenant Christ vit de cette vie là où elle a sa place propre, et c'est cela qu'il anticipe, quoique à travers la mort, dans une vie qui n'a jamais discontinué: «En ta présence il y a un rassasiement de joie». Cette présence, sans cesse l'objet de ses délices, est maintenant sa joie parfaite: «A ta droite il y a des plaisirs pour toujours».

Voilà la vie telle qu'elle est avec Dieu, la vie manifestée comme un homme dans ce monde, s'associant aux saints de la terre et marchant dans le même sentier qu'eux (ce n'est pas Christ les unissant à lui-même), la vie devant Dieu et, regardant toujours à lui, une vie que ni l'homme innocent, quoique sans péché, ni l'homme pécheur ne pouvaient connaître, une vie dont, en réalité, on ne devait pas vivre dans le Paradis et dont on ne pouvait pas vivre comme appartenant au monde, mais dont il vivait à Dieu à travers le monde, se proposant toujours Jéhovah devant soi. Telle est la vie que nous devons vivre. «Je suis crucifié avec Christ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi». Christ, ce Psaume le montre, vécut de la vie de la foi et ne vécut jamais que de foi; et ce fut là sa perfection. Dans ce monde, il n'y en a pas d'autre pour l'homme. C'est une vie qui n'a pour objet que le Seigneur lui-même, qui n'a, chose merveilleuse, pas un seul objet dans ce monde; car autrement ce n'est pas la foi, mais la vue ou la convoitise. L'homme innocent n'avait pas d'objet, il jouissait paisiblement de la bonté de Dieu; l'homme séparé de Dieu a beaucoup d'objets, mais tous ils détournent son coeur de Dieu et aboutissent à la mort. Moralement séparé de Dieu, il peut trouver la famine dans le pays sans que Dieu soit l'objet de son coeur. Mais la vie nouvelle qui descend d'auprès du Père, regarde avec désir vers sa source et devient en l'homme cette nature qui tend vers Dieu, qui a le fils de Dieu pour objet, comme le dit Paul: «afin que je gagne Christ». La vie n'a aucune part dans ce monde, et comme vie en l'homme, elle regarde à Dieu, s'appuie sur Dieu, sans chercher d'autre soutien, obéit à Dieu et ne peut vivre que de foi. Mais c'est une vie d'homme, elle ne va pas jusqu'à Dieu. Dieu comme tel, est

saint, juste, il est amour, mais ne peut évidemment vivre de foi, lui qui en est l'objet. Cette vie n'est pas non plus précisément la vie des anges, quoiqu'ils soient saints, obéissants et pleins d'amour; c'est la vie de l'homme vivant entièrement pour Dieu et en vue de Dieu dans un monde qui s'est détourné de lui, vivant ainsi par la foi; car il ne s'agit pas seulement d'un service dans ce monde, que les anges aussi peuvent rendre; mais, moralement, nous ne sommes pas du monde, puisque la vie est descendue du ciel: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde», dit Christ. Toutefois, quant à notre place d'hommes nous sommes du monde, par conséquent nous devons vivre de manière à ne pas en être moralement. Objectivement nous sommes entièrement hors du monde, mais nous avons affaire avec Dieu, sans quoi ce serait de l'idolâtrie. Ainsi, tandis que cette vie est une vie d'homme et comme telle, rien de plus, cependant elle doit être absolument pour Dieu selon la nature de Dieu et ce en quoi elle vit, elle le vit à Dieu. Le Père qui est vivant avait envoyé Christ, et Christ vécut (dia ton Patera) à cause du Père; ainsi il dit: «Celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi». Dieu est la mesure de la perfection de motif et, par conséquent, pour l'avenir, celle de la perfection de jouissance, et le coeur se moule entièrement sur lui. Cette vie de l'homme, Christ la commença et l'acheva tout entière. C'est hors de cette vie que Satan cherchait à le faire sortir dans le désert, pour avoir une volonté à lui en changeant les pierres en pain; pour se défier de Dieu, en éprouvant si Dieu accomplirait ou non sa promesse; et enfin pour avoir un objet: les royaumes du monde. Cette dernière chose aurait détruit la nature même de la vie, et Satan pleinement découvert est aussitôt chassé. Christ ne voulait pas quitter sa place d'homme dans la dépendance, l'obéissance et la confiance illimitée en Jéhovah. Son sentier ici-bas était avec les excellents de la terre, parfait dans la vie qui était descendue du ciel, mais dont il vivait sur la terre en regardant au ciel. Quels que soient les privilèges de notre union avec Christ, il est très important que le chrétien vive dans la crainte de Dieu et dans la foi en lui, selon la vie de Christ. Il ne s'agit pas de notre responsabilité humaine sans loi ou sous une loi comme fils d'Adam; c'en est fait de nous sur ce terrain-là; mais de la responsabilité de la vie nouvelle de la foi, étrangère et voyageuse ici-bas vie descendue du ciel. «Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils; celui qui a le Fils a la vie»; c'est une vie dont l'homme vit en traversant ce monde, mais qui est en dehors du monde quant à son objet; une vie de foi, qui trouve en la présence de Dieu un rassasiement de joie. Une vie d'homme, quoique parfaite pour Dieu et dans sa joie en lui, ne va pas jusqu'à Dieu. Voilà ce que fut Christ, et bien plus que cela; voilà aussi ce que nous sommes en tant que chrétiens; seulement n'oublions pas que le développement de cette vie en nous n'est pas, comme dans ce Psaume, en rapport avec le nom de Jéhovah, mais avec la pleine révélation du Père et du Fils. L'être béni qui vécut ainsi comme homme sur la terre est maintenant assis comme homme à la droite de Dieu où il y a des plaisirs pour toujours; il est avec Celui en la présence duquel il y a rassasiement de joie. Sa chair n'a pas vu la corruption et son âme n'a pas été abandonnée dans le séjour des morts. En vue de la joie qui lui était proposée, il a méprisé la honte et enduré la croix, *lui le chef et le consommateur de la foi.*

Psaume 17

Le Psaume 16 nous a montré la vie spirituelle intérieure de Christ, par conséquent aussi la nôtre, aboutissant à la joie ineffable de la présence de Dieu. Le Psaume 17 considère cette vie au point de vue pratique ici-bas et en rapport avec les difficultés qu'elle rencontre au milieu des hommes opposés à ce qui est juste. L'état de l'âme est toujours caractérisé, comme au Psaume précédent, par une entière dépendance de Dieu, mais quant à son intégrité envers Lui, et en opposition à l'homme, elle peut faire appel à la justice. Toutefois, elle ne se venge point elle-même, mais s'en remet entièrement à Dieu, et elle recueille ainsi les fruits de Ses voies en justice. Ne pas se venger soi-même, montrer la patience de la vie nouvelle au milieu du mal, regarder à Dieu et tout lui remettre — voilà le grand secret de la sagesse pratique. Cela suppose une marche intègre dans le sentier de la vie divine et ainsi la possibilité d'en appeler au jugement nécessaire de Dieu quant à cette marche, dans la connaissance de ce qu'il est et la confiance en lui; mais même alors on demande la délivrance, non point la vengeance, pourvu seulement que les plans des iniques soient déjoués. Si nous n'avons pas marché d'une manière intègre, la confiance en Dieu est encore notre vraie place; il épargne et restaure en grâce, car il est abondant en miséricorde. Mais ce point-là, quoique d'autres Psaumes s'en occupent, n'est pas le sujet de celui-ci. Ici la chose dont il est question, c'est la vie intègre à laquelle Dieu a égard et qu'il défend contre les hommes de ce monde; car il s'agit de Christ et des chrétiens, pour autant qu'ils vivent de la vie de Christ, quoique l'application directe de ce Psaume soit, comme toujours, à Christ et au résidu. Jéhovah écoute les justes et prête l'oreille à la requête qui ne part point de lèvres trompeuses. Remarquons que, dans ce Psaume, la vie de Christ est présentée comme devant rencontrer, dans le monde, l'opposition et l'hostilité des hommes du monde. Nous avons vu comment cette vie, associée aux saints de la terre, était séparée de la terre, la traversant comme étrangère, quoique y habitant humainement; mais, — et cela prouve que le coeur n'a toujours que Jéhovah seul pour objet, — la foi sait que les hommes de ce monde sont des hommes de la main de Dieu (*); ils servent à éprouver le coeur et, pour ce qui nous concerne, à nous garder étrangers dans ce monde, auquel nous sommes sans cesse en danger de nous mêler. Toutefois Dieu délivre de ces hommes-là. Pour des raisons infiniment précieuses, Christ ne fut pas délivré, aussi se livrait-il volontairement. Le coeur a ici le sentiment de son intégrité et compte par conséquent sur la délivrance; mais il n'y a aucun esprit de vengeance. C'est l'Esprit de Christ lui-même, plus élevé par conséquent que l'esprit du résidu, et bien plutôt l'esprit chrétien. Il y a la conscience de la justice et de l'intégrité, mais une entière dépendance du Seigneur à ce sujet, non pas pour ce qui concerne la justification, — il ne s'agit pas de cela ici, — mais pour ce qui concerne la délivrance. «Je n'ai rien sur ma conscience», dit Paul, «mais pour cela je ne suis pas justifié»; «si notre coeur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu». Jésus dit: «Le Père ne m'a pas laissé seul, parce que moi je fais toujours les choses qui lui plaisent». Il y a conscience de justice et confiance en Dieu; le coeur en appelle à lui à cause de la justice. Tout cela est juste, c'est une juste appréciation de Dieu, que d'avoir la confiance qu'il ne veut et ne peut pas être inconséquent avec lui-même.

(*) C'est ainsi qu'il faut traduire au verset 14.

Mêler à cette pensée un désir de vengeance, c'est en déchoir. Voici d'autres traits qui caractérisent cette vie consciente: Non seulement c'est une marche intègre, mais aussi un cœur éprouvé, dont les mouvements secrets sont seuls avec Dieu. Lorsque les reins enseignent, Dieu sonde, mais il ne trouve rien. Absolument vrai de Christ, cela est aussi vrai du chrétien quant au propos arrêté de son cœur et pour autant qu'il ne garde rien, qu'il ne cache rien à Dieu; cela peut arriver même après une chute, mais alors dans une entière et profonde humiliation: «Tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime». Même chose en Job, qui avait la ferme conscience de son intégrité et non pas celle de ne pas avoir failli. Les errements de la nature humaine devaient être réprimés et jugés, et il ne put le faire qu'après s'être humilié en la présence de Dieu. Dieu rend témoignage à Job qu'il s'était pendant longtemps maintenu intègre sous tous les rapports; il agissait comme devant Dieu en toute occasion, (sans toutefois se connaître lui-même comme il le fallait). Christ a toujours marché de cette manière, et son cœur étant mis à l'épreuve, il ne s'y trouva jamais autre chose que de l'intégrité envers Dieu. De plus, il avait un dessein arrêté, c'est que sa bouche aussi ne transgressât pas (*). Il était un homme parfait, comme le dit Jacques. Ensuite, à l'égard des actions des hommes, — car il marcha comme un homme dans ce monde, — la parole de Dieu était sa règle absolue; c'est par elle qu'il s'est gardé de la conduite de l'homme violent. Or il n'y a point d'orgueil, mais une entière dépendance de Jéhovah dans le droit sentier: «Affermis mes pas en tes sentiers afin que les plantes de mes pieds ne chancellent point». Telle fût la vie pratique de Christ dans ce monde; c'étaient là sa vie et sa marche en elles-mêmes.

(*) On peut traduire ainsi la fin du verset 3.

Dans ce qui suit, à partir du verset 6, cette vie intègre est présentée comme s'attendant à Dieu, en face de l'opposition et de l'hostilité qu'elle rencontre de la part des méchants. La bonté et l'amour de Jéhovah sont pour le fidèle l'unique appui en présence de l'ennemi; voilà encore la perfection. Le sentier de Christ était avec Dieu: point de concession pour être épargné, en plaisant aux hommes; aucune plainte de ne pas avoir sa portion ici-bas; il voit sans envie le succès et la prospérité des hommes de ce monde. La foi pleinement mise à l'épreuve reste la foi. Si nous avons confiance en Dieu et qu'il soit notre portion, nous avons courage pour marcher dans son sentier et ne pas trouver de satisfaction pour la nature; mais c'est de la foi. Autrement on désirera, en quelque manière, ce qui pourrait satisfaire le cœur naturel, et on risquera de céder, afin d'obtenir ce que la nature demande et que le monde donne — pas autre chose, après tout, que des gousses périssables. Toutefois le cœur de l'homme a besoin de quelque chose: s'il a le Seigneur, cela suffit, mais cela le met à l'épreuve. Nous trouvons dans ce Psaume la perfection quant au cœur et quant au sentier dans ce monde. Le grand secret c'est d'avoir le cœur rempli de Christ et d'être ainsi dans le chemin de la volonté de Dieu. Alors il n'y a plus de place pour une volonté et des actes qui font la guerre à l'âme, et desquels le moi est toujours le centre, comme Christ est le centre du cœur qui marche dans la foi; alors l'âme, a devant elle comme résultat béni «sa face en justice». Remarquez ces mots: *en justice*; ce n'est point la joie absolue en Dieu dont parle le [Psaume 16](#)ème, mais la justice

qui procure la joie en la présence de Dieu à ceux qui ont souffert pour elle et à cause d'elle ici-bas, dans les sentiers de Dieu, au milieu d'un monde hostile, en renonçant à eux-mêmes. «Dieu n'est pas injuste pour oublier». — «C'est une chose juste devant Dieu qu'il vous donne du repos avec nous». Le coeur aussi est satisfait, non pas ici précisément de ce que Dieu est, mais de ce que nous sommes. «Je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai réveillé». — «Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est». — «Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». Prendre de saintes délices en Dieu, se proposer toujours Dieu devant soi, conduit à des délices parfaites et à une parfaite joie en lui, lors de leur plein accomplissement en sa présence. La fidélité à Dieu, intérieure et extérieure, au milieu d'un monde qui nous est hostile et peut-être nous persécute, aboutit à une juste récompense de gloire et à la présence, de Dieu en justice. Ces deux choses sont parfaites en Christ, et par Christ elles sont la portion des saints. Les versets 7 et 11 contiennent une application générale à ceux qui sont associés à Christ; mais, quoique applicable au résidu, ce Psaume montre la propre perfection de Christ, et ainsi celle du chrétien: le Psaume 17 s'occupe de la délivrance ici-bas, tandis qu'au 16 il s'agissait du passage parfait de la vie avec Dieu à travers la mort, jusqu'à la plénitude de joie en Lui dans sa présence. Ici, au contraire, il est fait appel à une juste délivrance d'entre les mains des hommes, et c'est ce qu'il est aussi permis aux chrétiens de désirer, quoiqu'ils puissent être honorés du martyre selon le modèle des souffrances de Christ; «le Seigneur me délivrera de toute mauvaise oeuvre et me conservera pour son royaume céleste», dit l'apôtre. Comme marchant dans le sentier de la justice, et comme opposée à toutes les machinations des hommes iniques, l'âme peut entièrement compter sur Dieu. Celui qui marche ainsi, Dieu le délivre par Sa droite. S'il a failli, il peut avoir la confiance d'être restauré. Mais il y a un sentier de justice tracé par Christ ici-bas en un monde de péché; il nous a laissé les traces bénies de ses pas et le témoignage des mouvements de son coeur, afin que nous y marchions et que nous en vivions.

Psaume 18

Le Psaume 18 est d'un profond intérêt, car il présente les souffrances de Christ, comme centre de toutes les délivrances d'Israël. Son cri du milieu de la souffrance a appelé sur ce peuple toute la faveur de Dieu en puissance. Aussi, pour cette raison même, ai-je peu de chose à dire touchant l'application de ce Psaume aux chrétiens. Le grand et précieux principe qu'il développe, c'est le cri au Dieu dans lequel on se confie au milieu de la détresse, cri qu'Il a sûrement entendu. Ici, comme en d'autres cas, Christ nous apparaît en exemple: «Cet affligé a crié, et Jéhovah l'a exaucé». Seulement il ne s'agit pas, comme au Psaume 34, de la tendre commisération de Dieu envers l'affligé, mais de l'intérêt que Jéhovah prend à un Christ souffrant qui a marché dans une parfaite obéissance à la loi. Ce Psaume est un chant de louange à cause de l'exaucement, Jéhovah s'étant fait connaître comme un «rocher» et un «libérateur»; mais, comme je l'ai fait souvent remarquer, ces premiers versets, servant d'introduction, expriment le résultat; puis nous trouvons le détail de ce qui conduit à ce résultat. «Je crierai à Jéhovah» (verset 3), car c'est son nom, son nom seul, à lui, le Dieu de

son peuple, qui inspire la confiance. C'est son nom qui est célébré; mais le motif de toutes ces louanges, c'est la réponse de Dieu au cri dirigé vers Lui dans la détresse au milieu des ennemis et dans les angoisses de la mort. «Il a ouï ma voix de son palais»; ainsi le palais de Jéhovah se trouve associé avec la terre, avec la délivrance et le triomphe terrestres. Une autre chose encore, et du plus haut intérêt, établit ce rapport: l'obéissance à la loi, comme motif pour être exaucé au jour de la détresse.

L'obéissance parfaite du Messie, ici-bas, et sa dépendance de Jéhovah, quand dans la détresse il criait à Lui, furent cause de sa délivrance et de son triomphe terrestres. Les deux Psaumes précédents anticipent la bénédiction céleste, quoique le 17^e s'occupe aussi de la confusion qui en résultera pour les ennemis de Christ; l'espérance proposée est céleste; la justice n'est pas une justice légale. Le premier de ces deux Psaumes montre un coeur qui se repose en Jéhovah; le second, un coeur en règle avec Dieu, dans ce monde, et attendant la justice.

Le Psaume 18 parle de l'obéissance aux statuts de Jéhovah, du cri dans la détresse, jusqu'aux angoisses de la mort; puis de la délivrance et du triomphe terrestres, comme résultat de la justice légale de Christ, lorsqu'il est dans la détresse, entouré des flots «de son puissant ennemi et de ceux qui le haïssent. «Remarquons bien qu'il s'agit ici de la puissance des hommes et de la mort; du cri que, dans ces circonstances, il jette devant Dieu, et non point de la main de Dieu, appesantie sur Christ souffrant pour le péché. La justice légale du Messie et sa détresse ont pour résultat le triomphe terrestre et la suprématie de David et de sa postérité. C'est le gouvernement de Dieu, ayant égard à la justice sur la terre, qui en Christ était parfaite (versets 25, 26). Mais cela, pleinement accompli lorsque les ennemis de Christ seront mis sous ses pieds, ne l'est pas encore maintenant, parce que Dieu prépare ses saints pour une demeure et une joie célestes, et que, pendant toute la durée de l'épreuve du premier Adam, Il leur montre, par diverses afflictions, que leur repos n'est pas ici-bas. Néanmoins ce Psaume contient aussi des enseignements précieux pour toute âme. En souffrant à cause de la justice, on peut sûrement compter sur Dieu. De plus, nous voyons ici, d'une manière bien douce, son intérêt et sa sympathie, éveillant en nous les plus précieuses affections.

Le Seigneur entend notre cri dans la détresse; au fort même de l'angoisse, nous pouvons avoir confiance, et les choses qui sembleraient devoir exclure cette confiance, en sont précisément l'occasion. Ce Psaume nous enseigne à invoquer le Seigneur dans l'affliction, quelle qu'en soit la cause; ainsi, non seulement nous savons que nous serons délivrés, mais nous apprenons aussi à connaître le Seigneur, dans sa sympathie, sa tendresse, son intérêt pour nous. «Jéhovah qui est ma force, je t'aimerai d'une affection cordiale»; le coeur s'adresse à Dieu Lui-même; puis il pense à tout ce que Dieu est pour nous: «Jéhovah est ma roche et ma forteresse et mon libérateur; mon Dieu fort et mon rocher; je me confierai en lui; il est mon bouclier et la corne de mon salut, ma haute retraite». Le coeur s'élargit, en pensant à ce que Dieu a été pour nous. Tel il est, en vérité! Quoique nos délivrances puissent ne pas être exactement de celles qui sont racontées dans ce Psaume, toutefois nous nous trouvons

souvent au milieu de difficultés et d'afflictions; alors, en criant au Seigneur, la délivrance arrive.

Remarquons, en outre, que les voies du Seigneur envers nous, aussi bien que son salut éternel, éveillent en nos coeurs de saintes affections, des affections confiantes, de la piété; non seulement des louanges, parce qu'Il nous a rachetés pour toujours, mais encore la connaissance journalière de sa sympathie et de sa tendre compassion. Il ne peut supporter de nous voir souffrir, à moins que cela ne soit nécessaire, et il y a telle épreuve qui suscite de l'amour pour Lui: «Ephraïm ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé, car toutes les fois que j'ai parlé contre lui, je n'ai pas manqué de m'en souvenir?» Alors, il est vrai, Dieu se souvenait d'Ephraïm, quand il était sous le châtiment, tandis qu'ici nous avons la souffrance au milieu d'une marche intègre; mais, au fond, il y a de l'intégrité dans le chrétien, aussi bien qu'en Christ; par conséquent, il peut crier à Dieu dans le même cas. Toutefois, au Psaume 18, c'est le cri d'un coeur saint et calme, se confiant en Dieu et trouvant dans Sa fidélité une récompense; le coeur est attiré vers Dieu lui-même.

Psaume 19

Dans les Psaumes 16, 17, 18, nous avons trouvé Christ lui-même; sa position personnelle, la joie qui Lui est proposée dans le ciel, et son triomphe final sur la terre, comme y ayant souffert, Lui, le juste sous la loi. Les trois Psaumes suivants nous montrent le résidu pieux contemplant les divers témoignages présentés à la responsabilité de l'homme. Je ferai quelques remarques sur chacun de ces Psaumes. Nous avons, en premier lieu (Psaumes 19), le témoignage de la création; particulièrement celui des cieux, car la terre, donnée à l'homme, a été corrompue. Remarquons qu'il est parlé ici non pas de Jéhovah, mais de Dieu, de l'espérance en Dieu comme tel. C'est pourquoi l'homme pieux voit que le témoignage parvient jusqu'au bout de la terre et que les Gentils sont l'objet du témoignage de Dieu. Voilà un point fort important, que les Juifs auraient dû comprendre. Paul, qui le comprenait par le Saint Esprit, leur citait le Psaume 19 dans ce but, n'insistant pas sur ce qu'était ce témoignage, mais sur le fait qu'il parvenait en tout pays, jusqu'au bout de la terre. L'homme pieux peut se réjouir de ce témoignage rendu à la gloire de son Dieu; mais il en voit aussi l'étendue; il en comprend le caractère universel; il sait que c'est à Dieu que ce témoignage est rendu. Telle sera aussi la pensée du résidu dans les derniers jours (Psaumes 148).

En outre, l'homme pieux connaît aussi, par expérience, l'excellence de la loi divine; et quoi que, pour Israël, cette loi fut celle que Moïse lui avait donnée, nous devons l'entendre ici comme le témoignage de la parole de Dieu à la conscience. Je dis «à la conscience», parce que nous n'avons pas ici la révélation des richesses de la grâce, ou la manifestation de la personne de Christ et des voies de Dieu en Lui, mais bien le témoignage de la parole de Dieu concernant l'homme, et pour la conscience de l'homme, même quand il est pris dans un sens tout à fait général. Il n'est pas dit en cet endroit: la loi de Dieu, mais: «la loi de Jéhovah»: d'un Dieu connu selon sa relation d'alliance. Sa loi est donnée à son peuple, à ses serviteurs; elle est parfaite; elle exprime exactement la pensée de Dieu, touchant ce que l'homme devrait être devant Dieu, selon Sa volonté, maintenant que le mal est connu. Or, telle n'est point la pensée de

l'homme, même lorsqu'il prend plaisir en la loi de Dieu; c'est pourquoi l'âme est restaurée par elle. On a la conscience de cette action; car l'âme qui possède la vie, apprécie la loi de Dieu lorsque celle-ci est révélée (quoiqu'elle puisse l'avoir perdue de vue); l'âme est sensible, d'une manière vivante, à la vérité qui découle de cette loi. Comme parole de Dieu, elle a une puissance vivante pour celui qui vit; lorsqu'on ne la perd pas de vue, elle éclaire et dirige. Elle est pure et fait que les yeux voient; elle nous fait voir clair, quand nos coeurs et notre vie spirituelle sont obscurcis. Notre Psaume met cela en connexion avec l'état du coeur. Le fidèle s'en rapporte non seulement à la loi, mais au Seigneur Lui-même; on trouve, dans sa conscience, l'effet du sentiment de la présence de Dieu, la crainte du Seigneur. Dieu est introduit dans chaque circonstance; le coeur s'en rapporte à Lui et à son jugement sur toute chose. Ces choses sont pures, aucune tache ne saurait s'y trouver; c'est là un principe éternel, parce qu'il dépend de la nature même de Dieu. De plus, les actes et les voies de Dieu en tant que exprimés (car le mot «jugements» comprend aussi bien son appréciation que ses jugements *exécutés*; Il montre son jugement par ses châtements), puis en outre et généralement parlant, tous les jugements qu'Il porte, de quelque manière qu'Il les manifeste, ne sont que vérité et se trouvent pareillement justes. Ils sont donc, pour les fidèles, plus désirables que l'or et plus doux que le miel; chose infiniment douce et précieuse pour les saints, ils sont l'expression de la pensée de Dieu. Mais le coeur se trouve au milieu de dangers et de tendances humaines qui l'éloignent du Seigneur; alors les jugements qu'Il porte sur toute conduite humaine, nous servent d'avertissement; car la joie de la parole et, pour le chrétien, la joie du ciel, ne sont point suffisantes: nous avons besoin de la sagesse et de la prudence, capables d'indiquer, dans la confusion du mal, un sentier divin qui nous guide hors de l'atteinte du mal qui est dans ce monde. Ici même, la parole de Dieu nous atteint. Dans l'observation de ses jugements, il y a une grande récompense, une bénédiction réelle ici-bas, et la paix du coeur; l'âme est heureuse avec Dieu, elle traverse le monde en paix; le coeur du chrétien est ainsi entièrement libre pour servir les autres. Remarquez qu'il ne s'agit pas seulement de ce que la loi est, mais de ce que le coeur sait qu'elle est: le serviteur de Jéhovah est éclairé (ou averti) par elle. On y trouve ses délices, selon la nouvelle nature, et la conscience d'une relation avec Dieu (car nous sommes serviteurs de Dieu, bien que nous ayons avec Lui d'autres relations plus élevées, plus intimes et plus glorieuses). Cependant cette confiance et cette proximité ont pour résultat de faire éprouver le besoin de se connaître soi-même complètement, et de se défier de soi. «Qui est-ce qui connaît ses fautes commises par erreur? Purifie-moi de mes fautes cachées». Quoique trouvant mes délices en la Parole et l'appréciant, lorsque j'y pense, il se peut qu'en bien des choses je n'aie pas jugé mon propre coeur, ou que je ne sois pas moralement capable de le sonder, de manière à le juger selon la perfection de la Parole. il y a effectivement des progrès dans le jugement spirituel. Mais, avec de l'intégrité et de la confiance en Dieu, on Lui demande d'être purifié des fautes cachées et d'être gardé des actions commises par fierté, de celles qu'on commet en le méprisant ouvertement. Alors on sera pur, gardé près de Dieu, et l'on ne se détournera pas vers les idoles et la vanité. Des péchés peu apparents qu'on néglige, de la confiance en soi qu'on n'a pas jugée, conduisent à

l'oubli de Dieu et au reniement de sa vérité. Je ne parle pas ici de notre sécurité, par la grâce, mais du chemin où conduisent ces fautes-là.

Enfin, le désir vrai du coeur est indiqué au verset 14: «Que les propos de ma bouche et la méditation de mon coeur te soient agréables, ô Jéhovah!» La preuve véritable d'une vie pieuse, c'est la recherche du bien, intérieurement, quand on est en la présence de Dieu seul; la recherche du bien, *avec Dieu*, non pas devant les hommes, ou pour qu'ils en aient connaissance; sans même parler de l'hypocrisie, j'entends ici une marche avec Dieu. Finalement, nous voyons que la vraie intégrité reconnaît Dieu pour son rocher et son rédempteur, car il est impossible qu'on soit avec Lui, dans l'intelligence que nous donne une vie nouvelle, sans avoir le sentiment qu'on a besoin de Lui sous ces deux aspects.

Psaumes 20-21

Les Psaumes 20 et 21 nous font connaître le troisième témoignage présenté à la responsabilité humaine; ce témoignage, c'est Christ. Mais il y a ici encore un autre sujet, digne de notre attention; le Psaume 20 nous montre le profond intérêt que le coeur trouve à considérer le Témoin fidèle, au milieu de ses afflictions. Cette idée est présentée sous une forme juive, sans doute; mais la substance en est vraie pour nous aussi. C'est encore la confiance en Jéhovah, qui caractérise le sentiment de celui qui parle, car le Dieu de Jacob est présent à sa pensée; la foi en Lui se base sur cette relation. Cependant le Messie est contemplé au milieu des épreuves de sa vie terrestre, ne marchant que dans la piété envers Jéhovah et dans Sa dépendance. Rien ne saurait mieux que cela caractériser Christ comme homme. L'Oint de Jéhovah est délivré et exaucé; le coeur du fidèle est plongé, tout entier, dans cette pensée. Toutefois le résidu voit plus loin que cela (Israël aurait dû le voir aussi). Il voit (Psaumes 21) l'Oint de Jéhovah, qui avait demandé la vie, recevant en réponse à sa demande un glorieux prolongement de jours à perpétuité; une vie, dans la lumière immédiate de la face de Dieu, qui le remplit de joie; puis, après cela, sa main trouvant tous ses ennemis, et les faisant périr. Cependant, ici encore (comme dans Jean 17, où nous voyons en même temps, qu'il est un avec le Père), le Messie reçoit toutes choses de Jéhovah, comme un homme, et c'est ainsi qu'Il est envisagé par les fidèles. Pierre le présente de la même manière. Son privilège, c'est la faveur de Jéhovah; sa piété, la confiance en Jéhovah. Ce lien entre Lui et Jéhovah, occupe le coeur des fidèles qui sont aussi profondément attachés au Messie; or c'est là, effectivement, ce qui caractérisait Christ, qui ne cherchait, en rien, sa propre gloire, mais uniquement celle de son Père. Ainsi Jéhovah s'associe entièrement à Lui (Psaumes 21: 9); et, de son côté le fidèle en fait de même. Comme le Messie est exalté par Jéhovah, en dépit de ses ennemis, de même aussi Jéhovah, en faisant cela, est exalté dans sa gloire. De là vient que le résidu, ayant les mêmes intérêts, chante et célèbre le pouvoir de Jéhovah (verset 13). Cet enchaînement des intérêts du résidu, ce lien profond de leur coeur au Messie, Messie et Jéhovah, caractérise la piété des fidèles; il est plein de beauté et d'intérêt. Toutefois, pendant sa vie, Christ n'a jamais pris ce titre vis-à-vis de ses disciples, parce qu'Il voulait leur enseigner plus que cela. Il était le fils de l'homme et parlait de Son Père, comme étant Lui-même le Fils de Dieu: «Mon Père», disait-il aux Juifs, duquel vous dites qu'Il est votre Dieu. Il possédait toutes les qualités

morales de Messie, Fils de Dieu; mais Il voulait détacher ses disciples des relations terrestres, pour les faire participer à des relations plus élevées et célestes. Voilà la différence qu'il ne faut jamais oublier de faire, toutes les fois que nous nous occupons des Psaumes. Nous contemplons, avec un profond intérêt, les afflictions et les souffrances de Christ, mais d'un point de vue plus élevé. Ce qui nous occupe, ce n'est pas le contraste entre la place officielle de Christ et son humiliation, mais l'amour divin et parfait, par lequel Il s'est anéanti Lui-même, pour descendre sur la terre, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes, et traversant dans un but d'amour toutes les épreuves et les douleurs d'un monde de douleurs. Dans tout cela, nous voyons sa gloire. La vérité est enseignée d'une manière bien plus profonde, dans le Nouveau Testament. Toutefois la manière dont Christ nous est présenté, dans les Psaumes, comme le vrai homme dépendant de Dieu, et sa piété, dans cette dépendance, sont très instructives pour nous qui pouvons y ajouter cette vérité plus profonde: la révélation du Fils de Dieu. On voit, en elle, la parole de vie.

Psaume 22

En commentant le Psaume 22, nous n'avons pas à développer ici la doctrine précieuse qu'il contient: l'introduction, sur une base toute nouvelle, c'est-à-dire la rédemption et la mort de Christ, de la grâce qui, s'élevant au-dessus de la responsabilité humaine, a mis fin, pour toujours, à celle-ci. Nous continuerons à nous occuper des sentiments et des pensées de Christ, car la piété, décrite dans cette partie des Psaumes, est la piété de Christ lui-même. Rien, au reste, de plus instructif, de plus sanctifiant et qui soit plus propre à donner de la profondeur à notre piété!

Nous trouvons ici ce qui donna occasion au cri suprême du Sauveur, cri qui ne pouvait être entendu, avant qu'Il eût bu, jusqu'à la lie, le calice de douleur. Il décrit toutes ses angoisses; elles grandissent, elles sont à leur comble. La violence, une violence furieuse et sans frein l'entoure; ce sont les taureaux de Basan; des lions déchirants et rugissants: mais ce n'était pas la résistance hautaine de l'homme qu'il leur opposait; il faut qu'il subisse, qu'il sente tout cela dans l'humble soumission de sa nature; qu'Il connaisse la faiblesse — mais jamais le péché — de la nature humaine, sauf en le portant pour l'ôter. Il s'écoule comme de l'eau, tous ses os se déjoignent, son coeur est comme de la cire, s'étant fondu dans ses entrailles; sa vigueur est desséchée comme de la brique, sa langue tient à son palais. Toutefois, il ne s'arrête pas ici à des causes secondes, et aussi ne le pourrait-il pas. Il est dans la poussière de la mort; mais c'est Jéhovah qui l'y a mis. Il s'agit ici de son état, de la poussière de la mort; mais Il regarde à la vraie source de tout, aux pensées et aux conseils de Jéhovah. Agir ainsi, percevoir moralement avec une sensibilité parfaite le caractère des ennemis qui sont les instruments de nos souffrances; mais regarder à travers tout à la sagesse, à la volonté et aux voies de Dieu, regarder à Dieu Lui-même, fidèle dans ses relations avec nous et source réelle de toutes choses, voilà, à cet égard, la perfection. Mais outre la violence, qui, comme instrument, avait mis dans la poussière de la mort, le Sauveur débonnaire, muet comme un agneau devant celui qui le tond; outre les moqueries et les mauvais traitements, que cette violence accumulait sur Celui dont la seule présence fit reculer et tomber par terre ses ennemis; il y avait encore la

manifestation du caractère des hommes, au pouvoir desquels Il se trouvait, après s'être livré Lui-même. «Des chiens l'environnaient», des créatures sans coeur et sans conscience, sans honte et sans entrailles, dont le plaisir consistait dans la honte d'un autre, insultant Celui qui ne leur résistait pas, outrageant le juste. Ils étaient aussi pervers que violents; ils le contemplaient, ils le regardaient. Dépouillé de ses vêtements, exposé aux regards endurcis de ceux qui jouissaient de leur iniquité et de sa honte, combien le Sauveur n'a-t-il pas dû sentir l'ignominie et la lâcheté de leurs insultes! Ils s'amusaient à partager entre eux ses vêtements; ils jettent le sort sur la robe de l'innocent. Pas un regard de pitié; personne pour secourir! Quelle détresse! Il regarde à Jéhovah, Il le supplie de ne pas s'éloigner de lui; et si lui n'a pas de force, il supplie Jéhovah, sa force, de venir à son aide.

Ici, nous touchons au moment suprême de cette heure solennelle. Quand, du côté des hommes, il est à l'extrémité, et qu'il ne rencontre pas un regard de compassion, pas une main tendue pour le secourir, Christ regarde à Jéhovah, le Dieu de l'alliance pour la foi d'Israël et pour celle du Messie; mais, ô mystère des mystères! ici-même, point de délivrance; il ne reste que l'infinie perfection de l'Etre béni. (Il fallait que cette perfection fût alors infinie).

Là encore, Christ se trouve associé, dans ce Psaume, avec Israël, quelle que soit, du reste, l'efficace de son oeuvre, en ce moment décisif et central de l'histoire divine, où la question du bien et du mal a été définie, résolue, et décidée pour l'éternité. Il fallait que le Dieu d'Israël abandonnât Christ, abolît l'inimitié et déchirât le voile qui cachait Dieu, en Israël; il fallait cela pour que, dans le plein résultat de l'amour divin en justice, la grâce pût régner par la justice en vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur, pour tout croyant, tant Juif que Gentil, et pour l'entière gloire de Dieu, dans le ciel et sur la terre.

Remarquez toutefois que Christ est nécessairement présenté d'une façon différente, dans les Evangiles et dans les Psaumes. Là, c'est comme Fils qu'Il parle (sauf lorsqu'Il est abandonné) «Père, pardonne-leur», et plus tard: «Père entre tes mains je remets mon esprit». Ici, au contraire, il dit: «Jéhovah ne t'éloigne point!» Il a recours, pour lui-même, au Dieu d'Israël, son Dieu, et le résultat y correspond: le résidu est rassemblé, puis tout Israël, puis les nations milléniales et «le peuple qui naîtra»; tous ceux enfin qui, par appel, sont le fruit béni de l'oeuvre de Christ; mais il n'est point parlé du ciel.

Ayant signalé cette différence, importante pour l'application des Psaumes, même lorsqu'ils parlent de la croix, je désire ajouter quelques mots sur le caractère de la foi et de la piété de Christ dans ce Psaume, et sur sa confiance en Jéhovah, comme étant venu Lui-même au milieu du peuple d'Israël; «car c'est d'Israël, selon la chair, qu'est issu le Christ, qui est sur toutes choses Dieu, béni éternellement». Nous trouvons ici un sentiment profond de son état extérieur d'abjection et d'isolement qui contraste, d'une manière accablante, avec celui des fidèles, circonstance éminemment propre à produire, dans le coeur humain, l'irritation et le découragement, à faire oublier ce que Dieu était, si cela eût été possible pour Jésus: «Je suis un ver et non point un homme, l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple». Ce n'était pas tout. Le Sauveur bien-aimé, «mis en la charge de Jéhovah dès le sein maternel, dont l'attente avait été en Jéhovah, lorsqu'il était aux mamelles de sa mère», qui avait recherché

Sa volonté et glorifié Son nom, Il devait déclarer publiquement, en face des insultes et des railleries de ses ennemis, que Dieu l'avait abandonné. La profondeur morale d'une pareille épreuve, personne ne saurait l'exprimer que Celui-là seul qui l'a subie; elle était en proportion de l'amour dont il jouissait, dans lequel il vivait, et de sa fidélité dans cet amour. Je parle ici d'épreuve et de piété, non pas d'expiation. Au milieu de toutes ces angoisses, le Seigneur est parfait à l'égard de Jéhovah. En premier lieu, sa confiance est parfaite; il ne dit pas: Jéhovah; car il n'y avait pas alors d'exercice de relation, comme avec son Père, en Gethsémané; mais il dit: «*Mon Dieu, mon Dieu*». Quelque terrible que soit cet abandon, la foi parfaite en Dieu, son dévouement à Lui, comme étant le seul qu'Il reconnaisse, demeurent absolus et inébranlables. Christ subjectivement, comme homme, est parfait; absolument parfait. En second lieu, un autre fait nous démontre cette même vérité. Quelles que fussent ses souffrances, et quoiqu'il ne se trouvât dans sa marche, aucune cause pour être abandonné, le témoignage que Christ rend à Dieu, le sentiment qu'Il a de la perfection de la nature et des voies de Dieu, reste le même et dans une élévation plus grande encore: «*Toutefois tu es le Saint, habitant au milieu des louanges d'Israël*». Que Dieu abandonne le juste, Lui le juste ne doute pas un instant de Sa perfection en agissant ainsi. Rien ne saurait exprimer d'une manière plus complète, la perfection de Christ, homme, sa position comme tel, et comment Il avait pris la place désignée par ces mots: «*Ma bonté ne va pas jusqu'à toi*». Nous ne voyons pas ici Christ contemplant les conseils de Dieu et comprenant leur accomplissement qu'Il avait lui-même entrepris; nous le voyons homme dépendant, sensible à l'épreuve qui l'atteint, mais parfait et fidèle, lorsqu'au milieu de ses angoisses, — dans lesquelles il comptait sur une réponse, la seule sur laquelle il pût compter — Dieu lui-même le laisse sans réponse.

Nous, nous pouvons répondre à cette question: «*Pourquoi m'as-tu abandonné?*» Nous y répondrons dans une éternelle adoration, nous qui croyons en Lui. Mais il nous importe infiniment de savoir non seulement que Christ a fait, par lui-même, la purification de nos péchés, en buvant la coupe de la colère, mais encore de connaître Christ comme celui qui a souffert personnellement sous l'abandon de Dieu; qui est entré, comme homme, quant à lui-même, dans tout le sentiment de cet abandon dans la douleur personnelle qui s'y rattache; parce que, quoiqu'Il en ait souffert tout seul, nous sommes ainsi conduits à la joie que Christ éprouva, en entrant de nouveau et plus que jamais, dans la lumière sans nuage de la face de son Père. Il y est entré en conséquence de la Rédemption, en accord avec la valeur de cette dernière, selon le bon plaisir de Dieu, qui reposait nécessairement sur Lui selon son acceptation, lorsqu'il eut parfaitement glorifié Dieu, là où le péché avait introduit la confusion en toutes choses. Ainsi, tout ce que Dieu était, mis en évidence par le péché (car le péché avait mis en évidence l'amour souverain, la justice, la vérité, et revendiqué la majesté de Dieu), se trouvait parfaitement révélé et glorifié. Les souffrances personnelles de Christ nous mènent, dis-je, à cette joie dans laquelle il entra, comme homme, auprès de son Dieu et Père, et qu'il nous communique, en nous introduisant dans la pleine bénédiction, dans laquelle il est entré, comme homme, puisque cette joie était la conséquence d'une oeuvre accomplie pour nos péchés. Dans cette oeuvre, il fut seul; mais il y était pour nous, en même temps que pour la gloire divine; il nous introduit dans la bénédiction, dont il jouit en conséquence de son oeuvre.

Ces remarques concernent la seconde partie du Psaume 22, et je désire seulement porter notre attention sur les sentiments de Christ qui s'y trouvent exprimés. Il a été retiré d'entre les cornes des licornes lorsqu'il était transpercé par la puissance de la mort; le jugement de Dieu, sur le péché, a été exécuté; il est passé. J'ai fait remarquer ailleurs un fait très instructif que voici: Dans les Evangiles, Christ, pendant sa vie, ne parle jamais de Dieu, comme de son Dieu, mais comme du Père; c'est là l'impression de sa propre relation personnelle; c'est là aussi le nom qu'il révèle à ses disciples. Jamais, dans l'histoire des Evangiles, il ne se nomme directement «le Christ», bien qu'il ait été présenté comme tel à Israël; mais ce n'est pas là le nom et la position qu'il prend lui-même, vis-à-vis de Dieu et de son Père; c'est dans cette dernière relation que nous avons à le connaître. Lorsque les Juifs lui disent: «Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement», il répond: «Je vous l'ai déjà dit». Mais, en tant que révélé à nous-mêmes, il est Emmanuel, le prophète qui devait venir, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu. En parlant avec Dieu et de Dieu, il dit toujours: «Père» et «mon Père». En parlant avec ses disciples, il se nomme «le Fils de l'homme». Dans le Psaume que nous étudions, Christ dit: «Mon Dieu, mon Dieu». Il est l'homme dont Dieu s'occupe en jugement, mais, quoique abandonné, il est l'homme parfait dans sa propre relation avec Dieu, par la foi, et il dit: «Mon Dieu». Alors il déclare le nom de Dieu à ses frères et emploie ces deux titres, lui cet homme, qui est allé jusqu'aux limites de l'épreuve avec Dieu, revendiquant tout ce que Dieu est en justice, en vérité, en majesté et en amour. Tout ce que Dieu est, dans sa propre perfection, sa majesté, et dans ce qu'il exige, il l'est nécessairement pour nous et d'une manière obligatoire, quoique, selon les délices de son amour envers nous, parce que nous sommes en Christ; sans doute selon ses propres conseils, mais il l'est d'une manière juste, par conséquent nécessaire et inaltérable. Ce qu'il est comme Dieu, il l'est comme notre Dieu; car il est pour nous, par le moyen de Christ éprouvé sur la croix; le péché ayant été mis de côté, par le sacrifice de Lui-même. La perfection de Dieu, sans nuage, luit sur nous dans toute la bénédiction qui Lui est propre, comme elle luit sur Christ, en vertu de ce qu'il a glorifié Dieu dans la perfection selon laquelle Dieu est ainsi manifesté. Ce nom de Dieu, c'est-à-dire la réalité de cette relation, nous est déclaré. La nature et le nom de Dieu, pleins de grâce, ont été déclarés, sur la terre, par Christ, qui était le Fils unique dans le sein du Père. Or, l'homme pécheur, en inimitié contre Dieu, ne pouvait avoir aucune part à cela. «La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise». L'homme a vu Christ, et l'a haï ainsi que Son Père. Mais Christ fut fait péché pour nous, se tint comme homme responsable devant Dieu, avec Dieu, dans tous les attributs selon lesquels Dieu s'occupa du péché; en tout cela Il fut trouvé parfait, afin que l'amour pût s'exercer librement sans faillir à la justice. C'est pourquoi Christ dit: «J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!» Car Il était cet amour — Dieu, en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même, jusqu'à ce que cet amour pût se répandre, selon la perfection de Dieu, en justice; or cet amour ne pouvait se répandre librement, là où il y avait le péché; cela n'eut lieu que par le moyen de la croix, par le moyen de la perfection de Christ, lorsqu'il fut fait péché pour nous. Alors, en cela et par cela même, l'amour fut exalté et le caractère de Dieu pleinement déployé; son nom, le nom de Dieu qui

devait être révélé, fut pleinement manifesté. Aussi Christ pouvait-il dire: «C'est *pour cela* que le Père m'aime».

Mais ensuite, Christ entra dans quelque chose de plus élevé encore; dans la joie de l'amour de son Père, et tout cela comme homme. Il le fit lorsqu'il fut exaucé, mais la résurrection en fut la manifestation publique et évidente. Il fut ressuscité par la gloire du Père; alors il déclara ce nom à ses frères. Car maintenant, le péché étant, hors de Christ, la seule place de l'homme vis-à-vis de Dieu, celui qui croit, a, en Christ, la place de Christ ressuscité, dans la même relation que celle de Christ avec le Père. La mort étant intervenue, il ne peut pas avoir d'autre place. «Va vers mes frères et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Maintenant, Christ emploie les deux titres de *Dieu* et de *Père*, et les applique tous deux à nous, parce que tout ce que Dieu est, il l'est, en justice, pour Lui, l'homme dans la gloire, et que Christ est rentré dans la joie de la communion de son Père, nous plaçant, en vertu de son oeuvre accomplie pour nous, dans la position où Il est Lui-même. Il nous y place, comme ses frères, participants, par grâce, de sa faveur et de son héritage.

Je me suis étendu, plus que je ne le voulais, quoique d'une manière pratique, sur la doctrine qui est en rapport avec le Psaume 22; car mon but est de montrer les sentiments et les affections de Christ. La première pensée de Christ, lorsqu'il est retiré d'entre les cornes des licornes, est de déclarer, à ses frères, le nom de Dieu et de son Père; quoique glorifié, il n'a pas honte de nous appeler ses frères. Parfait en amour, attaché aux excellents de la terre, une fois entré dans sa position de joie et de bénédiction, par une oeuvre qui leur fournit le droit d'y entrer aussi, il s'occupe de leur révéler ce qui les a placés dans la même position, avec Lui. Il les rassemble; puis, après avoir mis dans leur bouche la même louange que celle qu'il va prononcer, il donne le ton, comme homme, et fait entendre la louange au milieu de l'Assemblée. Comme nous devrions l'accompagner avec des voix joyeuses et des coeurs qui débordent! Quant à celui qui n'est pas au clair sur son acceptation, et sur le bonheur d'être un enfant de Dieu, en vertu de la Rédemption, il ne peut pas chanter avec Christ: «Je te célébrerai au milieu de l'Assemblée». Qui est-ce qui chante avec Christ? Celui qui a appris le cantique; celui qui peut le chanter, comme ayant échappé au jugement pour entrer dans la pleine lumière et la joie de l'acceptation. Le chapitre 1 de l'Épître aux Ephésiens (3: 4) nous montre cette position que nous occupons. Ici, nous voyons les saints entonnant, conduits par Jésus, un cantique de louange, en rapport avec la joie même dont Il jouit. La grâce de cette position est parfaite.

Je ne parlerai pas ici des résultats ultérieurs de l'oeuvre de Christ. Remarquons seulement que tout est grâce; qu'il n'est pas question du jugement (la grâce est fondée sur le jugement), et qu'ici rien ne dépasse les limites de la terre.

Psaume 23

Le Psaume 23 a été dicté par l'Esprit, de manière à s'appliquer soit à Christ mourant; soit au saint qui suit ses traces; soit au Résidu qui a été mis à part. Les souffrances de Christ de la part de Dieu ou de l'homme, ne sont pas considérées ici, non plus que celles des fidèles, si ce

n'est comme de simples faits, qui fournissent l'occasion de montrer les soins de Jéhovah. «L'Eternel est mon berger», — sa sollicitude constante et invariable, voilà le sujet du Psaume. C'est une vie passée, quoi qu'il en soit, sous son oeil et sous sa garde avec l'expérience que cette vie procure et avec l'assurance que l'amour de Jéhovah donne jusqu'à la fin et pour toujours. Cette assurance que le coeur éprouve, ne provient pas des choses qu'il donne, mais de lui-même. «L'Eternel est mon berger, je n'aurai point de disette». La puissance, la grâce, la bonté, l'intérêt du seul Fidèle: toutes ces choses donnent de l'assurance à travers toutes les circonstances, pour toujours, et pour chaque instant. Puisque c'est lui qui a entrepris et s'est chargé lui-même d'avoir soin de ses fidèles, comment ceux-ci manqueraient-ils de rien? Ni les événements qui peuvent survenir, ni les moyens qu'il emploiera, ne doivent nous préoccuper. Les soins du berger — voilà notre assurance. Le fruit naturel de sa sollicitude, c'est la sécurité des pâturages herbeux et frais, la jouissance paisible des rafraîchissements assurés de sa bonté.

En fait, l'homme, le résidu en particulier, Christ lui-même, sont au milieu d'épreuves angoissantes; de la mort, d'ennemis puissants. L'âme est-elle troublée et affaissée? — Il la restaure. Marche-t-on par la vallée de l'ombre de la mort? la mort étend-elle son voile obscur sur celui qui va descendre dans son ombre? Il est là, plus grand que la mort, pour conduire et pour soutenir. Des ennemis puissants, inexorables sont-ils là pour menacer et effrayer? Devant lui, ils sont sans force. Il dresse devant ses bien-aimés, la table où ceux-ci s'asseyent à l'abri et en sûreté. L'onction divine est le sceau de la puissance, lorsque tout est contre nous. Faiblesse humaine, mort, puissances spirituelles de méchanceté, tout cela n'est que l'occasion de manifester clairement que Jéhovah, le Berger, est la sauvegarde infallible de son peuple.

Assurément, Christ n'était pas une brebis; mais il fraya le sentier que les brebis doivent suivre; il se confia en Jéhovah. Il est le «Jéhovah-Berger» de ceux qui sont à lui. Il nous aime, comme Jéhovah l'aima et eut soin de lui. C'est donc la sollicitude infallible de Jéhovah, à travers toutes les choses qui assaillent la nature humaine, pendant qu'elle traverse le monde. Le fruit naturel et propre de cette sollicitude c'est des pâturages herbeux dans une paisible sécurité; dans l'état de ruine où est l'homme, et pendant sa marche au milieu des puissances du mal, c'est une puissance infallible qui soutient.

C'est pourquoi le coeur se confiant en Jéhovah, l'immuable, compte sur l'avenir; car l'avenir est aussi certain que le passé: «Les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel, pour toute la durée des jours». La confiance repose sur le Seigneur lui-même; c'est pourquoi toutes les circonstances, toute la puissance du mal, toutes les difficultés de l'homme mortel qui s'y rattachent, ne sont que des occasions de manifester la puissance de Jéhovah comme intéressé, dans sa fidélité immuable, à soutenir le fidèle au travers de ces choses.

Il est intéressant d'observer cette sollicitude de la puissance divine, gardant dans les pensées du Christ souffrant sa place infallible et certaine, au-dessus de toutes les souffrances particulières, de l'épreuve et de la mort du Seigneur. Telle est la bénédiction de l'homme

fidèle, pendant que la terre n'appartient pas au Seigneur et que la puissance du mal, la mort, et des adversaires puissants sont en vue. Jéhovah est la sûre demeure de la foi.

Psaume 24

Lorsque la terre appartiendra au Seigneur (Psaumes 24), «qui est-ce qui montera à la montagne de l'Eternel; qui demeurera dans le lieu de sa sainteté?» Ici, remarquons-le, la porte a été ouverte à tous; seulement Jacob possède une position d'acceptation, et la proximité de Jéhovah. Toutefois la bénédiction et l'acceptation en grâce, de la part de Dieu, qui est leur salut, sont la portion de tous ceux qui se sont purifiés pour rechercher Dieu, lequel a placé sa bénédiction en Jacob. Leur caractère est décrit; mais tous les Gentils qui le possèdent, ont accès à la sainte montagne de Jéhovah. Christ lui-même y entre, en triomphe, comme Jéhovah.

Le Psaume 24 clôt toute la série de Psaumes qui parle de l'association de Christ avec les excellents, avec les saints qui sont en la terre. Nous y avons vu Christ dans le chemin de la vie avec les saints; Christ dans le chemin de la justice, au milieu d'un monde méchant; Christ souffrant, centre de toute l'histoire d'Israël, objet de l'intérêt de Jéhovah quand il est identifié avec Israël; Christ, souffrant comme témoin de la vérité, l'objet des pensées et des affections du Résidu; Christ, souffrant comme abandonné de Dieu; Christ, entrant en personne, dans le sentier que les brebis doivent suivre, et leur manifestant ainsi les soins de Jéhovah, quoiqu'il soit lui-même le vrai Berger (Jean 10); enfin Christ, entrant dans le temple, en sa qualité de Jéhovah triomphant, d'Eternel des armées, lorsque tous reconnaissent Jacob et le Dieu de Jacob.

Quoique le Seigneur soit un modèle pour nous, sous plusieurs des aspects qui nous sont ici présentés, toutefois l'action réelle et efficace, sur la piété du coeur, est produite en le voyant véritablement homme, frayant le chemin devant nos yeux, et engageant toutes les affections de l'âme dans la contemplation de sa marche.

Dans les Psaumes suivants, nous trouvons de nouveau les pensées et les sentiments du Résidu, au milieu de ses afflictions, en rapport avec cette même position de Christ; mais nous y puiserons une grande instruction pour nos coeurs, dans un chemin qui est toujours celui de l'affliction et qui reste essentiellement tel, aussi longtemps que le mal règne ici-bas. En jetant un dernier coup d'oeil sur les Psaumes qui précèdent, nous pouvons signaler un développement progressif dans leur caractère: Les Psaumes 3 à 7 renferment des principes et un état généraux, indiquant que la justice ne règne pas encore par le jugement. Ceci est fondé sur les grands principes des deux premiers Psaumes: L'homme juste au milieu des méchants; le jugement encore à venir; et les conseils de Dieu concernant le Messie, annoncés, mais non encore accomplis au Psaume 8. Les Psaumes 9 et 10 renferment les événements concernant le peuple Juif et son pays, dans les derniers jours; puis dans les Psaumes 11 à 15, nous trouvons les relations, le jugement et les principes du Résidu, qui regarde à Jéhovah, dans cet état de choses. Enfin les Psaumes 16 à 24, ayant donné à connaître toute la position de Christ, par rapport à Israël, l'introduisant au milieu de ce peuple et indiquant le résultat de cette

introduction; nous trouverons dans les Psaumes suivants, beaucoup plus de détails touchant les expériences et les exercices des saints aux derniers jours. Ces exercices sont nécessairement fondés sur l'intervention et le sacrifice de Christ. Je n'entends point dire, pour cela, que les saints d'alors aient une idée claire du sacrifice de Christ, et que les expressions des Psaumes supposent cela, ni qu'elles conviennent à une âme affranchie. Mais de tels exercices ne peuvent avoir lieu sans l'intervention et le sacrifice de Christ; le Saint Esprit, dans le Résidu comme en toute âme, opère en vertu de ces deux choses, et afin de les faire reconnaître d'une manière complète.

Psaume 25

Dans le Psaume 25, nous trouvons, bien définie, pour la première fois, la confession du péché. Cette confession, jointe à la déclaration et à la conscience de l'intégrité du coeur, que contient le Psaume 26, forme la base subjective de toutes les expériences des fidèles: les Psaumes 27 et 28 en forment la base objective. Nous y trouvons Jéhovah, lumière et délivrance; puis, en outre, une détresse actuelle, sous l'oppression des iniques, et, en même temps, la confiance du coeur en Jéhovah. Mais plus on étudiera les Psaumes, plus on découvrira qu'ils s'appliquent proprement aux Juifs; et cela, d'une manière presque universelle; qu'ils ont trait à l'homme pieux et juste du Résidu, dont les pensées sont *en accord avec sa position* et lui sont fournies par l'Esprit de Christ, parlant par la bouche du prophète. Plusieurs parties des Psaumes peuvent être appliquées à Christ lui-même; il n'en est pas ainsi pour toutes. Cela nous montre deux choses que j'ai déjà fait remarquer: d'abord, que la possibilité d'appliquer ces passages à Christ n'implique pas qu'ils soient des prophéties qui le concernent exclusivement, ni que le Psaume tout entier s'applique à lui: J'ai encore fait remarquer le danger réel qu'il y aurait à envisager les Psaumes comme étant l'expression de la piété chrétienne. Sans doute, ils fournissent souvent une instruction précieuse, relativement à la confiance en Dieu, mais celui qui emprunterait la forme de sa piété aux Psaumes dans leur ensemble, celui-là fausserait le christianisme.

Passons maintenant aux détails. Dans les difficultés qui l'entourent, l'âme s'élève vers Jéhovah; c'est là le vrai moyen de surmonter les difficultés et d'avoir la paix au milieu d'elles. Un coeur vrai n'a pas d'autre refuge; *tout autre le détournerait de celui-là*. Au milieu de l'épreuve, il dit: «Mon Dieu»; il peut, par Christ, le dire maintenant et se confier en Dieu: «Que je ne sois point confus; que mes ennemis ne triomphent point de moi». Tel est, dans les difficultés, le premier désir de la foi. Mais la foi, quand elle est réelle, ne peut se borner à soi; elle est associée par grâce, à la bonté de Dieu, sentie dans ce désir même, et associée, par conséquent, avec tous ceux qui s'attendent à Jéhovah. Elle souhaite que les méchants (ceux qui agissent perfidement sans sujet, — ceux qui aiment l'iniquité; non pas ceux qui tombent dans le péché) soient confus. Comme principe général, ce désir n'est pas contraire au christianisme. Le chrétien ne peut pas souhaiter que ses ennemis individuels soient jugés; mais il désire que le mal soit ôté et que les ennemis du bien soient confus. Il aime et désire la justice; il souhaite que l'oppresser de la justice, des petits, des humbles et des justes, soit renversé et confus. Dans ses circonstances personnelles, le chrétien peut désirer cela comme résultat,

sans toutefois souhaiter du mal à l'individu. Sa confiance en Jéhovah l'empêche de faire la moindre démarche au détriment de son ennemi; mais il remet sa cause au Seigneur et la laisse entre ses mains, attendant d'être délivré par lui.

Il y a encore un autre trait distinctif du saint, dont le coeur se tourne repentant vers le Seigneur. Il cherche les voies de Dieu, ses sentiers, afin d'être conduit dans sa vérité et enseigné. Tel est le caractère très défini du bien, dans une âme sincère; elle ne cherche pas simplement un bon chemin, mais c'est le chemin du Seigneur qu'elle cherche. L'esprit du saint s'est retourné vers le Seigneur; il pense à lui, il estime son caractère; il a la conscience qu'il lui doit fidélité et service; qu'il lui appartient, et que tout lui appartient; il prend plaisir en son chemin et n'en cherche aucun autre. Toutefois, ce Psaume nous présente quelqu'un (le Juif) qui se retourne vers Dieu; non pas une personne nouvellement convertie. Israël (et le saint aussi) se souvient de ses fautes; mais il dit à Jéhovah: «Ne te souviens point des péchés de ma jeunesse, mais souviens-toi de moi selon ta gratuité». Il le prie de se souvenir de lui seulement de cette manière; car il sait que Jéhovah est plein de compassion, et c'est pour la gloire de son nom qu'il peut ainsi faire appel à sa miséricorde. Cette demande ne montre pas la connaissance du pardon, mais la confiance dans la grâce. Ce n'est pas ici une conscience purifiée, quoique cela découle de la réponse de Dieu; mais c'est une manière de s'approcher de Dieu qui lui est agréable. Nous en trouvons un exemple dans l'Evangile. La femme pécheresse s'approcha ainsi de Jésus, et elle s'en alla en paix.

Il y a une fidélité du Seigneur à sa propre bonté, à son caractère propre, élevé au dessus du mal; caractère qui le fait agir (une rançon ayant été trouvée, grâce à laquelle la justice est maintenue) pour la vraie bénédiction du pécheur qui s'approche ainsi de lui. Il est dit même de Joseph: c'était un homme juste et qui ne voulait pas faire d'elle un exemple. Quant à l'homme il a sans doute encore d'autres motifs; mais pour autant qu'il doit agir selon Dieu, le principe dont je parle trouve son application. L'Eternel est bon et droit. Il est bon envers nous; il aime la droiture et il aime à la voir; aussi veut-il l'enseigner, dans sa grâce, à ceux qui s'en sont écartés. C'est une grande douceur pour celui qui s'est égaré que de pouvoir compter là-dessus. Remarquez qu'au verset 8, il n'est pas dit *Sa voie (*)*; cela exprimait plus haut l'état de coeur du saint, tandis que les mots du verset 8 expriment la confiance du saint en ce qui se trouve dans le coeur de Jéhovah. Il ne s'agit pas proprement de ce qu'est cette voie; il va sans dire qu'elle est bonne; mais le Seigneur les y enseignera. Son amour actif s'occupera d'eux pour leur bien. Toutefois, lorsque le vrai caractère du saint restauré est décrit, le caractère de la voie n'est pas non plus oublié: «Il fera marcher dans la justice les débonnaires»; dans le chemin qui exprime la pensée de Dieu: «Il enseignera sa voie aux débonnaires».

(*) La version anglaise traduit ainsi le verset 8: Jéhovah est bon et droit; c'est pourquoi il enseigne les pécheurs dans la voie. (*Trad.*)

Mais, à un autre point de vue, on peut signaler, dans ce Psaume, une marche progressive. Il se divise en trois parties: versets 1-7; 8-14; et 15-22. Dans la première, l'âme persécutée et éprouvée, jugeant ses péchés précédents, mais confiante en Dieu et regardant à lui, s'adresse à lui touchant ses besoins et ses difficultés, en face de la puissance du mal. Dans la seconde

partie, cet appel à Dieu amène l'âme à parler de lui en déclarant ce qu'il est dans ses voies. Dans la troisième, l'âme regarde personnellement à Dieu, comme étant assurée de son intérêt pour elle; et invoque le regard de Dieu sur elle, sur ses ennemis, sur ses circonstances, comptant, en cela, sur son pardon, mais confiante en sa propre intégrité, dont elle a la conscience. Enfin, elle étend sa requête à tout Israël.

On peut encore remarquer une marche progressive dans les détails, quant à l'état de l'âme qui parle de Dieu. D'abord Sa bonté et Sa droiture font qu'il enseigne aux pécheurs la droiture de coeur. Ils s'étaient égarés dans leurs propres voies. Combien leur oubli des voies de Dieu était terrible! Mais le Seigneur, dans sa bonté et sa miséricorde, ne veut pas les laisser sans direction; leur état attire sa compassion. Le Seigneur aime le chemin de la justice et ne peut bénir ailleurs: aussi enseigne-t-il les pécheurs dans la voie. Or, reconnaître son péché, et connaître en même temps la bonté du Seigneur, a pour effet l'humilité, la soumission d'esprit, la petitesse, l'absence de fierté, du moi, de ce que les païens considéraient comme la source de la vertu. Dans cet état Dieu conduit dans le discernement et enseigne Sa voie. Non seulement la voie est enseignée à celui qui s'en était écarté; mais dès qu'il y a de l'humilité et de la soumission à Dieu, il conduit dans l'intelligence, dans l'esprit et dans la pensée de ses voies. Il forme par ses instructions, ceux qui le craignent à discerner ce qu'est la voie de Dieu lui-même. C'est là une conformité intérieure et morale avec Dieu, qui s'applique à discerner et à juger les circonstances. Cette conformité morale et ce discernement sont fort précieux.

Le verset 12 va plus loin; il nous montre quelqu'un craignant Dieu, marchant dans la conscience de Sa présence, de sa propre responsabilité vis-à-vis de Dieu et, de coeur, s'en référant à lui dans une entière dépendance de lui. Il y a ici plus que le discernement moral, il y a la connaissance de la voie choisie de Dieu. L'homme qui est guidé dans le discernement (*) saura ce qui est juste; il le fera et évitera le mal. Mais l'homme d'Issacar avait la connaissance des temps (1 Chroniques 12: 32). Il y avait une voie choisie par Dieu, au milieu du mal qui régnait; et celui qui craignait Jéhovah serait enseigné dans cette voie-là; il trouverait le sentier qui menait à une entière bénédiction. C'est là un grand privilège, duquel ni les ténèbres, ni la confusion qui nous entourent ne sauraient nous priver. Il s'agit de la voie choisie, par Jéhovah, au milieu de cette confusion; d'un sentier particulier d'alliance pour ceux qui le craignent.

(*) Nos versions ont au verset 9: il fera marcher dans la justice. La version anglaise dit: Il guidera dans le jugement (ou dans le discernement). (Trad.)

Il existe certainement, aussi pour le chrétien, un tel sentier au milieu de la confusion où se trouve actuellement l'Eglise de Dieu: Les paroles qui suivent (verset 14) nous le montrent avec un surcroît d'évidence. «Le secret de Jéhovah», car il a un secret pour les oreilles de ceux qui l'écoutent, «est pour ceux qui le craignent», ses amis, auxquels il donne à connaître sa pensée. C'est remarquable que Marie connaissait mieux cette pensée que Marthe; elle oignit d'avance le Seigneur pour sa sépulture; elle avait la pensée du Seigneur quant à la scène qui se préparait. La parole est toujours un préservatif contre de fausses prétentions à posséder la pensée du Seigneur; il n'en est pas moins vrai que le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent. Quoique toutes choses semblent s'opposer à l'accomplissement de sa promesse

assurée, ceux qui le craignent en prévoient cependant le résultat; par la foi, ils comprennent qu'elle avance vers son accomplissement, et ils en verront enfin la pleine réalisation lorsque les voies de Dieu seront accomplies. C'est là une grande bénédiction; cela donne, tout le long du chemin, une tranquillité et une paix qu'aucune autre chose ne pourrait procurer, parce qu'on possède la pensée de Dieu. Ici se termine la seconde partie du Psaume.

En traversant le mal, l'âme ne se confie qu'en Dieu et en son amour fidèle: «Mes yeux sont continuellement sur l'Eternel, car c'est lui qui tirera mes pieds du filet». — Le Seigneur! voilà le secret de tout. On regarde hors du mal et l'on se confie en Dieu, qui est au-dessus de tout mal. La connaissance du secret de Dieu n'est ni de l'insensibilité au mal présent, même lorsque ce mal nous affecte nous-mêmes, ni de la froideur à l'égard de l'intérêt que Dieu prend à nous (non seulement à la justice, quoiqu'il soit toujours juste, mais à nous-mêmes). Le secret de Dieu, communiqué à ceux qui le craignent, fait naître l'intimité et la confiance «Tourne ta face vers moi, et aie pitié de moi car je suis seul et affligé». Le coeur est vrai avec Dieu; mais cela suppose l'intégrité, comme dans ce Psaume. Or, cette intégrité est en Christ, pour ceux qui sont vrais de coeur, quoiqu'ils confessent être, en eux-mêmes, les premiers des pécheurs, et que, dans leur chair, il n'habite aucun bien.

Le coeur peut raconter à Dieu toute l'hostilité de ses ennemis et laisser cela entre ses mains. Ayant mis sa confiance en Dieu, il s'attend à ne pas être confus. Christ seul a dû, pour nous, éprouver le contraire; mais une âme droite ne sera jamais confuse. Toutefois, le coeur du fidèle malgré cette intimité avec Dieu et cette confiance en lui, n'oublie pas son peuple (ici Israël; pour nous, l'Eglise) (verset 22); il lui est attaché, car c'est une conséquence nécessaire de cette intimité.

Je suis entré dans quelques détails sur les sentiments moraux dépeints dans ce Psaume; mais il ne faut pas oublier que tous ces sentiments se fondent sur le fait que le coeur a la conscience intime de ce que Jéhovah est pour lui ce qui prédomine, c'est la pensée de Jéhovah elle est la source de toutes ces expériences.

Psaume 26

Dans le Psaume 26 nous trouvons, comme je l'ai déjà dit, la conscience de l'intégrité plutôt que la confession des péchés; mais, comme dans le Psaume précédent, tout se rapporte à Jéhovah; à ce qu'il est et à l'attachement de l'âme à lui. Le fidèle en tire le principe de séparation d'avec les méchants; puis la joie finale dans *Son assemblée*, lorsqu'il y aura délivrance complète des hommes sanguinaires. L'esprit du Psaume 26 est cette intégrité, qui a gardé l'âme séparée des pécheurs par ses propres affections, par son attachement à Jéhovah et par sa confiance en Lui, vis-à-vis de la puissance du mal. Or, pour le moment, et par rapport aux saints, les méchants sont toujours les plus puissants, parce qu'ils peuvent agir selon leur propre volonté, sans conscience et sans frein. La conscience, en présence de Jéhovah, lui demande de ne point assembler le juste avec les pécheurs, lorsqu'il interviendra en puissance. Elle compte là-dessus, par la foi. Telle est l'expression du chemin et des désirs d'une conscience intègre, en présence du mal.

Psaume 27

Le Psaume 27 nous montre le coeur confiant en Jéhovah, mais toutefois exercé *devant Lui*, en présence des manifestations *extérieures* du mal. Qu'y a-t-il de plus capable de produire la frayeur que l'angoisse d'esprit? La confiance en songeant aux ennemis, et l'exercice du coeur en regardant à Dieu, réunies dans ce Psaume, me semblent très instructives, quoique étranges au premier abord. La confiance n'est pas de l'indifférence ni de l'insensibilité; elle produit de réels exercices du coeur avec Dieu; même des exercices accompagnés de crainte s'affirment par la confiance et la hardiesse en face de l'action hostile du mal. L'homme s'attendrait à de la crainte en présence de l'ennemi, et à de la confiance quand on est devant Dieu; tandis que la grâce, lorsqu'elle agit dans de vrais exercices du coeur avec Dieu, inspire de la hardiesse en face de l'ennemi. Il existe une puissance réelle du mal. Le coeur bien enseigné la sent (d'une manière plus ou moins spirituelle) dans ses sources intérieures et sa réalité; mais il la sent avec Dieu; il est alors en paix quant au résultat du conflit, et au milieu même de ce conflit. Ainsi Christ, dans l'exercice de son âme devant Dieu, suait des grumeaux de sang; mais il était parfaitement calme en présence de ses ennemis; bien plus, la seule mention de son nom les fit reculer et tomber par terre. Cela est plein d'instruction par rapport aux difficultés et aux peines de la vie chrétienne. Lorsque le coeur est exercé avec Dieu et devant Dieu, à l'égard de la puissance du mal, dont il a conscience, le mal même, quelle qu'en soit la puissance, est impuissant lorsqu'il apparaît, si nous admettons que l'exercice du coeur a été complet. «C'est ici votre heure», dit Christ, «et le pouvoir des ténèbres». Mais il avait senti tout cela avec Dieu, et, quant au fait même, il reçut la coupe de la main du Père, et non point de celle de l'ennemi qui, quant à Christ, n'avait nullement ce pouvoir.

Le Psaume 27 nous montre ces mêmes choses opérées, selon l'esprit de Christ, dans de simples hommes. Jéhovah est, par la foi, la lumière du saint: Il éclaire tout ce qui l'entoure. Quoique les ténèbres et leur pouvoir soient là, il n'existe pas, pour l'esprit, de pouvoir des ténèbres; elles dominent les ennemis, mais, de la part de Dieu, la lumière est dans le coeur du fidèle, et ainsi il marche dans la lumière. C'est une grande consolation! Mais le Seigneur est plus que cela. Il est une délivrance actuelle. A la vérité, Dieu ne pouvait être cela pour Christ, avant qu'il eût bu la coupe; mais Il est connu comme délivrance actuelle pour l'âme rachetée au milieu de l'épreuve. La même révélation de Jéhovah qui donne la lumière, nous donne, dans cette lumière, l'assurance d'être délivrés; je ne dis pas qu'elle nous fasse voir nécessairement la délivrance, car le moyen en peut être obscurci, mais elle nous en assure. Puisque Jéhovah est là, en lumière, il délivrera. Pour nous, c'est le Père, et quand il s'agit de gouvernement, le Seigneur; mais dès que c'est Dieu lui-même, évidemment il n'y a rien à craindre. Voilà ce qui est proclamé ici; soit que l'on pense à ces méchants, sans conscience qui les réprime; ou bien à la guerre, cette scène de violence terrible, où la volonté de l'homme est déchaînée. Que le Seigneur soit là, il sera pourvu à tout.

N'oublions pas toutefois qu'il y a un principe ou un état d'âme important, lié à cette confiance et qui en est la base: c'est d'avoir un oeil simple et de ne désirer qu'une chose; de regarder à Jéhovah, en n'ayant qu'un but; celui d'être avec Lui, en sa présence, là où il se

trouve et où on peut l'adorer, contempler sa présence ravissante et apprendre sa volonté et sa pensée. Mais cela est lié d'autre part avec la confiance en sa bonté. L'âme, sans défense en elle-même, sait que le Seigneur la cachera, au mauvais temps, dans sa loge et dans son tabernacle. Là, qui pourrait lui nuire ou la troubler? Quel amour nous trouvons en Dieu! Quel intérêt il porte à ceux qu'il aime! L'âme habite avec Lui, et elle habite en sûreté. Il ne s'agit pas ici d'une délivrance apparente, mais du secret de son tabernacle. C'est merveilleux de voir comment le Seigneur agit quand le mal est dans toute sa fureur et qu'en apparence il n'y a aucune ressource. L'âme n'en cherche pas; elle se confie doucement et tranquillement en Dieu, et trouve toute sécurité en Lui.

Le verset 6 compte sur la plénitude de la délivrance et des louanges dans le tabernacle de l'Eternel, qui n'est plus un lieu secret, un asile caché, mais le lieu béni des louanges publiques. Dans les versets suivants, nous trouvons les exercices de l'âme avec Dieu, tandis qu'elle s'attend à Lui pour être secourue. Le Seigneur avait dit: «Cherchez ma face», et il ne pouvait pas la cacher. L'âme reconnaît la possibilité de la colère; elle prie Dieu de la détourner et compte sur la grâce. Cela est bien important pour l'âme, car on s'attendrait à ce qu'elle ne se confiât en Dieu, qu'à condition qu'il n'eût rien contre elle. Il n'en est pas ainsi: le coeur peut reconnaître qu'il devrait s'attendre à la colère, et néanmoins se confier en la grâce. Il a connu un Seigneur secourable et s'attend à n'être pas abandonné d'un Dieu sauveur. Cette confiance est complète, plus complète encore que celle qui se fonde sur les liens les plus étroits selon la nature. Telle est, en effet, la confiance de celui qui connaît le Seigneur. Il a affaire avec Dieu seul, il Lui demande de lui enseigner sa voie et de le conduire par un sentier uni, parce que ses ennemis épient le moment où il s'écarterait du chemin. La pression des ennemis était grande; telle elle sera aussi pour les saints. Il y a une volonté de mal, de faux témoins, puis de la cruauté. La bonté du Seigneur, à l'exclusion de tout moyen humain, la bonté du Seigneur dans son gouvernement, telle est la ressource du coeur. En voici le résultat: «Attends-toi à l'Eternel», c'est lui qui fortifie le coeur, «attends-toi, dis-je, à l'Eternel». Voilà le secret de la force, au temps de l'adversité; alors il n'y a rien à craindre. Nous, chrétiens, nous avons pu connaître l'amour d'un Père dans notre chemin comme ses enfants et les soins de Christ, le bon Berger; mais le principe de notre confiance dans le Seigneur est le même. Il est remarquable combien toute idée d'une autre ressource ou d'une autre aide que celle du Seigneur est absente de ce Psaume. C'est là ce qui maintient l'intégrité, car le Seigneur ne peut secourir autrement qu'en maintenant la droiture de coeur. Au milieu de la ruse de ses adversaires, l'âme ne connaît rien, ni les ressources, ni la force, ni la sagesse, ni les plans de l'homme; rien, si ce n'est de chercher la face de Jéhovah. Avec Lui, tout est réglé; et ainsi, quant au coeur, tout est vérité et intégrité, Désormais, c'est Jéhovah que les ennemis concernent; tel est le secret de notre sécurité et de notre tranquillité dans l'épreuve. Sa grâce étant là, nous pouvons compter sur le Seigneur en tout temps. Si nous nous sommes égarés, avouons-le Lui; c'est un exercice vrai de l'âme en sa présence. Dans les rapports entre elle et lui, il agit selon la vérité; mais la grâce, et le secret de son tabernacle et la délivrance qui en découle, sont la place de l'âme.

Psaume 28

Quoique Jéhovah soit le sujet principal du Psaume 28, comme de tous ceux dont nous nous occupons, nous trouvons cependant ici un point spécial en ce qui concerne le juste: son *cri* à Jéhovah, ses supplications. En criant à lui, le coeur entre en liaison avec le Seigneur. Le cri implique l'intérêt que le Seigneur nous porte, intérêt que nous avons pour point de départ; il indique aussi que nous reconnaissons notre dépendance de lui. Ainsi, le cri et la prière à Dieu sont importants; ils indiquent l'état de l'âme. Nous pouvons désirer quelque chose du Seigneur, avoir foi en sa bonté qui aime à donner; mais crier à lui nous identifie avec lui d'une manière avouée, même devant autrui. Dans ce Psaume, l'âme est au comble de la détresse, le puits du *Scheol* est béant devant elle; mais le principe est toujours vrai, même lorsque nous intercédons pour d'autres. Ici la foi se montre dans le cri, lorsque, à vue humaine, tout espoir est impossible. Cette liaison avec le Seigneur est clairement indiquée ici, car nous y trouvons la raison pour ne pas être entraîné dans le jugement avec les iniques, Au Psaume 26, c'était l'intégrité du saint dans ses voies; ici, c'est la liaison avec le Seigneur, (constatée par le cri de l'âme vers lui,) qui est la sauvegarde du croyant en présence du jugement. Et, quoique ce soit sur la méchanceté des ouvriers d'iniquité que se fonde l'attente de leur jugement, toutefois il est déclaré que c'est leur mépris de l'Eternel qui est la cause de leur destruction. Le juste s'est confié en lui et a été secouru. Mais dans la délivrance que Dieu nous accorde, il y a plus, bien plus que le seul fait d'être délivré. C'est *Lui* qui nous a délivrés. Le coeur était attaché à lui, regardait à lui, l'adorait, croyait en lui, et il ne nous a pas fait défaut. Que cela est vrai, et combien cela attache, tout de nouveau, le coeur à lui: «Mon coeur a eu sa confiance en lui; j'ai été secouru et mon coeur s'est réjoui; c'est pourquoi je le célébrerai par mon cantique». S'attendre ainsi au Seigneur, avec confiance, c'est entrer réellement dans son caractère et s'y conformer; c'est l'estimer, l'honorer et y trouver ses délices, dans l'assurance que ce caractère ne peut changer; c'est apprécier le Seigneur; or, quiconque apprécie une chose moralement excellente, y est conforme, toutefois d'une manière dépendante. J'ai un ami, d'un caractère noble, fidèle et dévoué; je me trouve dans des circonstances où tout s'oppose à la probabilité, ou même à la possibilité qu'il me vienne en aide; cependant, je suis certain qu'il me secourra; je compte avec affection sur ce qu'il est. Evidemment mon appréciation n'a pas changé. Je le considère comme supérieur à toutes les circonstances, et gouverné par sa propre perfection. C'est là-dessus que je compte, c'est cela que j'apprécie. Quelles que soient les circonstances, mon coeur est avec le sien, appréciant sa conduite, quoique dans le chemin de la dépendance; et son coeur est avec le mien. Lorsqu'il a agi, je me réjouis en lui, je me réjouis de la juste appréciation que j'avais faite de mon ami; je le connaissais bien, je connaissais ce qu'il est; je me réjouis en sa perfection, à laquelle je m'attendais comme à une chose certaine, supérieure à toutes les circonstances. Son intervention m'a prouvé qu'il s'intéressait à moi. De même, lorsque Dieu délivre le chrétien, comme lorsqu'il délivrera le résidu dont parle ce Psaume, ils peuvent dire: «Celui-ci est notre Dieu, nous nous sommes attendus à Lui». C'est bien la même pensée que nous voyons chez Job, à travers sa coupable irritation. Il compte sur Dieu, il sait ce que Dieu serait et ferait pour lui, s'il pouvait Le trouver.

Le Psaume 28 nous montre donc un homme dont le coeur s'est confié en celui de Dieu, qui a trouvé ce coeur et se réjouit en lui, qui a réellement honoré Dieu, quoique seulement en s'attendant à lui dans une confiance inébranlable. Il trouve la satisfaction dans ce qu'est son puissant ami et dans son amour. Il se réjouit de la délivrance, car il a souffert, il a été opprimé dans sa faiblesse; mais il se réjouit, en trouvant les délices de son coeur dans son libérateur. Il possède un ami qui lui a formé le coeur d'après sa propre excellence, qui l'a formé pour se confier en elle.

Tout cela se trouve aussi dans le chrétien, mais d'une manière plus calme, parce qu'il est mieux instruit dans les choses célestes, qu'il connaît Dieu d'une manière plus parfaite, qu'il a moins d'anxiété touchant les choses d'ici-bas et qu'il ne regarde pas aux choses visibles. Mais le principe est le même.

Psaume 29

Le Psaume 29, envisagé au point de vue suivant lequel nous étudions maintenant les Psaumes, ne donne pas lieu à beaucoup de remarques. Il engage les puissants de la terre à reconnaître Jéhovah et à lui donner gloire, à lui rendre l'honneur dû à son nom. Je désire seulement faire remarquer la liaison qui existe entre cela et le culte; il s'agit de rendre honneur à Jéhovah dans son temple, là où il a placé son nom. Son nom a été révélé; la gloire est due à son nom, c'est-à-dire à lui-même comme ayant été révélé; son nom est à la fois la révélation de lui-même, et de sa relation avec son peuple. C'est dans son temple qu'il a placé son nom, de manière à former dans ce nom un centre d'association et un lieu révélé de culte. Ainsi, tandis que sa voix proclame la majesté de ce nom, ceux qui le connaissent sont rassemblés, par ce nom même, comme centre d'une commune adoration. La gloire du nom de l'Eternel est révélée et prouvée par le contenu des derniers versets. Jéhovah siège sur les flots (*); il domine et dirige, en vue de ses propres desseins, les mouvements tumultueux de la masse des peuples. Il siège aussi comme roi éternellement. Comme il est au dessus de l'agitation des hommes, ainsi il préside à jamais dans un gouvernement sûr et inébranlable.

Mais, outre cela, l'Eternel est en rapport avec son peuple; il lui donne la force, il le bénit en paix. Le verset 10 exprime la possession de la puissance sur toutes choses et en lui-même; le verset 11 annonce ce qu'il est pour le peuple. C'est, d'une part, l'invitation adressée aux puissants de la terre de connaître Jéhovah, d'autre part la bénédiction assurée d'Israël.

(*) Faussement rendu dans nos versions par: «l'Eternel a présidé au déluge».

Psaume 30

La grande vérité contenue dans le Psaume 30 est d'un profond intérêt pratique: c'est que la joie qui découle de la délivrance accordée par le Seigneur, (ici par Jéhovah) est plus grande, plus profonde, que les bénédictions de la prospérité, alors même que cette prospérité est reconnue comme venant de Dieu. Il se peut que la délivrance s'applique à des afflictions produites par nos fautes; ce sera certainement le cas du résidu juif; mais elle n'en est pas moins pleine et entière, et lorsque le péché, ou le mal, sont pleinement reconnus, la

restauration et la bénédiction sont absolues dans la communion avec Dieu. Le pardon, ou la pensée du pardon dans une âme qui n'est pas guérie, peuvent être accompagnés de regrets. Quand l'âme est guérie, elle apprend assurément à juger le mal, à être pleine d'humilité, quand on s'adresse à elle; à avoir toujours plus de tendresse délicate et de grâce pour les autres; mais, la guérison étant complète, l'âme entièrement éprouvée n'aura pas de regrets, parce qu'elle sera exclusivement remplie de ce que Dieu est pour elle. Elle aura la chair en horreur ainsi que les principes qui l'ont conduite au mal; mais, si le mal est réellement haï, on sera délivré de l'horreur que le mal inspire et la paix régnera dans l'âme. Il est vrai que le Psaume 30 ne poursuit pas ces pensées aussi loin; il s'occupe des circonstances extérieures; de la main de Dieu qui s'appesantit sur l'âme à cause du péché, plutôt que du péché qui y a donné lieu. De fait, les circonstances sont considérées ici comme exprimant la colère ou la faveur de Dieu, et c'est à cela que l'âme s'arrête. Elle avait été dans la prospérité, et l'avait attribuée à Dieu, mais elle fondait sur les circonstances l'assurance de son bonheur, quoiqu'elle les considérât comme lui ayant été accordées par Dieu.

En agissant ainsi et tout en reconnaissant Dieu comme celui qui donne et qui assure la bénédiction, elle se reposait sur la bénédiction et sur une bénédiction qui, au lieu de délivrer du mal, s'adressait à lui.

«Je ne serai jamais ébranlé. Jéhovah! par ta faveur tu avais fait que la force se tenait en ma montagne». Quoiqu'il puisse, dans ce cas, y avoir de la piété, cela pourrait facilement dégénérer en: «C'est ici le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel» (Jérémie 7: 4). Ce Psaume suppose, du reste, une piété vraie. Seulement il est dit: La faveur de l'Eternel avait donné une force stable à *ma montagne*, au lieu que cette faveur elle-même fût considérée comme la bénédiction.

Jéhovah cache sa face, et tout aussitôt l'âme sent ce qu'est la dépendance directe de Dieu, elle cherche Sa bénédiction immédiate. Les châtiments et les épreuves, qu'entraînent les fautes, surviennent, et alors l'âme éprouve que la faveur divine elle-même est la bénédiction dont elle a besoin; ce que Jéhovah est lui-même devient la source de la joie. Le fait que sa colère est sur le peuple est senti; non pas seulement les circonstances dans lesquelles cette colère s'exprime, mais le fait même que Jéhovah cache sa face à cause du péché. L'âme est amenée, quoique par l'angoisse et la détresse, dans une relation immédiate avec Dieu. Elle est amenée à considérer le «moi» non point comme un objet digne d'être cultivé, centre de sa propre bénédiction, mais comme étant pécheur et ayant besoin de la faveur de Dieu. Ainsi est produite, par grâce, une oeuvre douloureuse, mais extrêmement utile et importante, lorsque ce jugement de soi-même est opéré au-dedans de l'âme, de manière à produire l'intégrité spirituelle. La faveur de Jéhovah luit sur elle, on en jouit. Dès lors cette faveur elle-même est devenue la bénédiction, et la délivrance l'accompagne, au temps qui convient à Dieu. On entre ainsi, avec une sainte adoration, dans la vraie nature de Dieu; on ne le considère plus seulement comme un Dieu qui est utile à l'homme en le bénissant. Dans cet état, l'ennemi ne se réjouit plus à propos de nous et l'âme elle-même est guérie. Nous voyons que si Dieu montre ainsi sa colère, ce n'est qu'afin d'instruire et de discipliner les saints pour

un moment; et qu'eux-mêmes, étant purifiés, jouissent ainsi plus pleinement de lui. Littéralement ce Psaume s'applique au résidu juif, délivré au moment où il est arrivé jusqu'au bord du sépulcre; mais, pour eux aussi, le vrai travail d'âme est avec Dieu.

Je dirai encore quelques mots sur différents états d'âme, dans lesquels les saints peuvent se trouver actuellement et dont ce Psaume fournit l'occasion de parler. Il y a d'abord ce qu'on peut appeler comparativement l'innocence; c'est l'état d'une âme convertie qui ne commit pas la corruption et n'a pas de grands combats intérieurs. Dans ce cas-ci, on jouit de la grâce du pardon et l'âme est heureuse dans la connaissance de la bonté et de l'amour de Dieu, son Sauveur. Une telle âme en marchant tout près de Dieu, peut arriver à se juger véritablement et acquérir une profonde connaissance de Dieu. Autrement l'âme est superficielle, on a peu de connaissance de son propre moi, comme homme en la chair; la séparation de la sphère charnelle, du monde, sous son aspect aimable, est peu mise en pratique.

Vient ensuite l'état d'une âme qui, ayant péché, a passé par des exercices plus profonds, et se trouve amenée ainsi, d'une manière humiliante, à la connaissance du moi. C'est plutôt ce dernier cas que nous voyons dans le Psaume 30. Alors le pardon peut être connu et c'est un repos. Mais s'il y a eu de la légèreté ou de la bassesse vis-à-vis de Dieu, on a une certaine honte du péché, et l'on manque de cette libre confiance vis-à-vis de Dieu qui se montre naturellement quand on jouit de lui. Cette confiance est alors plus difficile à trouver. Mais dans ce cas, le moi n'est certainement pas mis de côté.

Un troisième état d'âme, c'est lorsque la racine qui a produit le mal est réellement jugée, c'est-à-dire non-seulement le mal lui-même, mais son point de départ, et que le *moi* est ainsi mis de côté en pratique. Alors la faveur divine est tout. Le coeur est intègre devant Dieu, et, quoique humble, plein de hardiesse vis-à-vis des hommes. Il a la conscience d'un lien entre lui et Dieu: la faveur divine; il connaît Dieu comme étant moralement à l'unisson avec lui, comme son soutien véritable et sa force. Le présent, non point le passé, est alors la place du coeur avec Dieu.

Psaume 31

Le Psaume 31 exprime une confiance absolue en Jéhovah — Dieu connu dans notre relation avec lui, — quand on traverse les phases les plus terribles de l'épreuve et de l'angoisse, et quand c'est le péché qui en a été la cause; toutefois, quand la foi est à l'oeuvre, on compte sur le nom connu de Dieu et, par conséquent, sur sa justice en le faisant valoir comme tel. Ce n'est pas que l'on compte avec orgueil sur Dieu; mais que l'on se confie en Jéhovah à cause de ce qu'il est lui-même — à cause de son nom (verset 3) — mais en confessant pleinement qu'on a failli et que c'est le péché qui a amené l'angoisse sur celui qui crie à l'Eternel. C'est moins la confession de l'iniquité elle-même, que la reconnaissance du fait que l'épreuve, du milieu de laquelle on crie à Dieu, est due à l'iniquité. Mais, étant à l'extrémité, l'âme est poussée à s'adresser en confiance à Dieu, selon la révélation qu'il a faite de lui-même.

Le caractère particulier de ce Psaume est la confiance et l'abandon de sa cause entre les mains de Jéhovah, parce qu'on le connaît personnellement. Une telle connaissance du Seigneur, une telle foi en ce qu'il est lui-même, que l'âme peut se confier en lui, et tout lui remettre, quand la détresse et l'hostilité des hommes sont à leur comble, c'est là un principe profond de la vraie piété; et, de plus, c'est un principe de parfaite justice, parce que l'âme ne peut regarder ainsi à Dieu que dans un état de justice. Jéhovah est connu comme ayant considéré la détresse de l'affligé; il a connu son âme au milieu de l'adversité. Les souffrances ne signifiaient pas que Dieu abandonnât celui qui souffrait; au contraire, Dieu connaissait et suivait l'âme de l'affligé; son coeur l'approuvait, il pensait à elle au milieu des circonstances difficiles et, quoique coupable, l'affligé regarde à Jéhovah à travers la souffrance, comme étant approuvé par lui. Il accepte la punition de son iniquité, mais dans ce sentiment de justice se confie en Jéhovah; et dans cet esprit, dans ce qui est parfait en principe, il s'en remet entièrement à Jéhovah; il sait que tout est dans sa main; il est content qu'il en soit ainsi (verset 15). Aussi dit-il: «Fais luire ta face sur ton serviteur»; et il compte, puisque Dieu se montre favorable pour lui, ne pas être confus, non plus que ceux qui se confient en Jéhovah. Il a réservé des biens pour ceux qui le craignent, et qui se retirent vers lui en présence des fils des hommes. Sa présence est un sanctuaire sûr et infailible qui rend impuissantes toutes les entreprises de la malice des hommes. L'affligé admet que, sous l'extrême pression de l'angoisse (*) il avait dit un moment: «Je suis rejeté de devant Dieu»; néanmoins la foi s'était montrée dans l'appel qu'il faisait à Jéhovah et il avait été exaucé. L'Eternel garde les fidèles, de sorte que les saints peuvent l'aimer et avoir bon courage en toute circonstance.

(*) Faussement traduit par «précipitation» dans la version de Martin.

Il n'est pas dit que chacun ait à traverser des afflictions semblables à celles que décrit notre Psaume; mais lorsqu'elles sont la part du croyant, elles lui donnent beaucoup d'intimité et de confiance. Ce qu'est un Dieu connu, et le cri résultant de la foi en ce qu'il est, voilà le fond de ce Psaume. Je ne prétends pas que ce soit l'exercice le plus brillant de la foi; on le trouvera plutôt dans l'épître aux Philippiens, heureuse expression de l'expérience normale du chrétien ce n'est pas non plus l'exercice le plus fréquent; mais Dieu, dans les richesses de sa grâce, a, dans sa Parole, prévu chaque besoin et pourvu à chaque position. L'état d'âme, décrit dans ce Psaume, est une intime et profonde confiance en Dieu seul, très exercée, mais apprise à travers une détresse qui était nécessaire.

Psaume 32

Mais, au milieu de tous les exercices de coeur qui appartiennent à une âme renouvelée dans ses difficultés ici-bas, il est un point qui est le centre de tout, un besoin pour lequel à la fois le coeur et la conscience désirent ardemment une réponse; c'est la relation de l'âme avec Dieu, lorsqu'elle pense à son péché devant lui. Elle a besoin de confiance pour l'épreuve; de délivrance, et de secours. Elle est soutenue par des promesses, et le coeur et la volonté sont soumis aux voies de Dieu. Mais au-dessus de tout, l'âme a besoin de réconciliation avec lui, de la lumière sans nuage de sa présence; quant à son propre état, elle a besoin de pardon et d'absence de culpabilité. L'entière abolition de toute culpabilité devant Dieu et son pardon

complet sont liés ici, d'une manière admirable, avec la purification du coeur et de l'homme intérieur, toute fraude étant ôtée par la confession des péchés actuels. Mais l'âme commence, ainsi qu'elle le doit, avec Dieu; et trouve sa satisfaction dans les pensées de Dieu à son égard. Cela est juste. C'est seulement ainsi que le coeur peut être réellement purifié, que le péché est envisagé sous son vrai jour, et que Dieu a sa vraie place, choses sans lesquelles rien n'est en ordre. Cependant c'est la conscience d'être pardonné qui agit d'abord sur l'âme, après que la conviction et l'affliction à cause du péché ont été opérées, et que l'âme a été amenée à le confesser: «Que bienheureux est celui de qui la transgression est pardonnée». Il a péché contre Dieu, il a transgressé; tout cela est parfaitement pardonné. Mais c'était le péché devant Dieu et le mal, une chose haïssable aux yeux de Dieu, et qui l'est maintenant pour l'âme elle-même. Ce péché est expié, couvert; la propitiation a été faite. Ensuite l'état actuel de l'âme est présenté d'une manière absolue: Jéhovah n'impute point l'iniquité, et maintenant le coeur tout entier est ouvert devant Dieu; il ne s'y trouve point de fraude; comment y en aurait-il quand tout est mis à nu devant Dieu, que tout est mis en règle, et que le péché est entièrement ôté de devant ses yeux? Quelle bénédiction que d'avoir la lumière parfaite de Dieu brillant sur une âme sans souillure. Je ne dis pas: «sur une âme innocente», ce qui serait une bénédiction bien inférieure. En effet, la lumière parfaite n'est pas appropriée à l'état d'une âme innocente, tandis qu'il est infiniment précieux, quand on connaît le bien et le mal, et quand on sait ce qu'est la lumière, en contraste avec les ténèbres, d'en être illuminé, étant soi-même aussi blanc que la neige. Je ne nie pas qu'il ne s'agisse plutôt ici d'une relation personnelle avec Dieu, relation dont je vais m'occuper; mais, pour le chrétien, cette relation est la conséquence du pardon connu, du fait que le péché est couvert et qu'il n'est point imputé. Maintenant cette relation existe sur le pied de la foi, mais la chose n'en est pas moins réelle pour cela. Ce Psaume détaille aussi les voies de Dieu pour amener l'âme à l'état dont nous venons de parler, et Ses voies après qu'elle y a été amenée. La volonté orgueilleuse qui se refuse à confesser les fautes ne trouve aucun repos; (quelle grâce, que l'âme soit ainsi poursuivie!) mais l'âme réconciliée et en communion est guidée par Lui de la manière la plus intime et entourée de ses soins au milieu de l'épreuve.

Ce Psaume est donc l'expression de la bénédiction dont l'âme a la conscience dans le sentiment qu'elle est pardonnée. Quelle douceur d'être dans la pleine lumière de la faveur de Dieu, dans le sentiment que son amour a été en activité à notre égard! Le fait que cette faveur est imméritée n'est pas le plus vif sujet de notre joie, mais lui donne une grande profondeur, parce que c'est Dieu lui-même qui pardonne. Ensuite il y a la conscience que le péché a été ôté de devant Dieu; c'est une immense bénédiction. Qu'elle est douce la pensée qu'aucun péché n'apparaît plus devant la face de Dieu! Mais il y a de plus cette conscience bien nette, non pas qu'il n'y avait pas de péché, mais que Dieu n'en impute aucun; que c'est de sa part, une décision déterminée, arrêtée: Il ne l'impute pas. On est bien loin de nier le péché; ce serait de la fraude. Dans ce verset 2, ce sont moins les *sentiments* qui sont en jeu que la certitude judiciaire de cette non-imputation du péché, chose nécessaire pour produire la sincérité dans le coeur. Ceci se rattache à la confession.

Le verset qui nous occupe parle de la droiture non seulement en paroles et de confession, mais d'esprit. Il y a de la sincérité dans le coeur: l'âme n'a aucun désir de pallier ou de se cacher à elle-même le mal; elle se place elle-même devant le pardon, devant la non imputation, c'est-à-dire, qu'elle reconnaît son péché, au lieu de chercher à l'atténuer. On voit le péché *selon la vérité* et, à cause de cela, le péché n'est pas imputé. Or, la phrase est absolue et générale: «auquel Jéhovah n'impute point *l'iniquité*» (*). C'est ici la condition absolue de l'individu; ce n'est pas seulement que son iniquité, sa faute particulière lui est pardonnée, quoique cela aussi soit vrai, mais c'est la non imputation absolue de toute iniquité quelconque. Au jugement de Dieu, cet homme existe devant Lui comme n'ayant aucun péché. Alors mon coeur est ouvert et libre devant Dieu. J'ai la conscience de cela et je regarde vers Lui comme acquitté de tout péché, ayant la certitude qu'il n'en voit aucun sur moi. Par conséquent, il n'y a aucun nuage, rien à cacher. Toutefois ceci n'a lieu que si la confession a été faite. La non-imputation absolue, c'est le jugement actuel que Dieu porte sur moi, c'est la manière dont il me considère. Il ne voit point de péché, il n'en existe aucun entre moi et Lui. Mais, pour arriver à la conscience de cette précieuse vérité, il a fallu la confession. Jusque-là, Dieu appesantissait sa main sur l'âme, afin de l'obliger à confesser son péché. Quelle grâce de Dieu, de veiller ainsi sur une âme et aussi sur une âme égarée, pour l'amener à Lui! Celui qui parle dans ce Psaume a été amené, par grâce, à reconnaître le péché devant Dieu, sans chercher à l'excuser; en lui donnant son vrai caractère, avec un esprit réellement sans fraude, quelque humiliant que cela puisse être.

(*) C'est ainsi qu'il faut traduire et non pas: «son iniquité». *Ed.*

Tout cela est important moralement. Mais il y a plus: «Je ferai confession de mes transgressions» (verset 5). Ses actes eux-mêmes lui reviennent en mémoire; il prend la résolution de confesser ses transgressions, et tout est en règle: Jéhovah «a pardonné l'iniquité de mes péchés (*)». 1 Jean 1 applique cela au chrétien, car nous aussi, nous ne pouvons dire que nous n'avons pas de péché, et nous confessons nos péchés.

(*) L'auteur traduit au verset 5: «Je ferai confession... et tu pardonneras l'iniquité de mes péchés». *Ed.*

Il est instructif de voir ici le rapport entre l'absence de tout péché sur la conscience, et l'absence de fraude dans le coeur, lorsque celui-ci a été entièrement mis au large en vertu de la non imputation dont il a connaissance. Le coeur ne peut être mis au large autrement; mais il y est amené selon la vérité par la confession, et à la confession par la confiance. C'est seulement ainsi que le coeur est ouvert à Dieu, par le moyen de la grâce, c'est ainsi qu'il est rendu sincère; bien que nous soyons amenés à l'humiliation et à une volonté brisée, par le pardon manifesté dans cette promesse: «Il y a pardon par dévers toi, afin que tu sois craint».

Cette révélation de Dieu éveille chez les justes et chez les débonnaires la pensée et le désir de regarder à Lui au temps où il se révèle Lui-même comme le Dieu qui pardonne: au temps où on le trouve. Ainsi, pour Christ lui-même, il est parlé en Esaïe 49: 8, du temps de la bienveillance. Quand il eut été trouvé parfait, c'est-à-dire parfaitement éprouvé devant Dieu, Christ fut exaucé, car il avait été fait péché. L'apôtre commente ainsi ce passage: «Voici c'est maintenant le temps agréable; voici c'est maintenant le jour du salut». La révélation du pardon

et la joie d'une pareille relation avec Dieu, font que l'âme des saints le désire et se réjouit en un tel Dieu; aussi le chercheront-ils. En supposant qu'ils n'aient pas le sentiment de péchés actuels, ils savent toutefois qu'ils sont des pécheurs; et Dieu est ainsi révélé sous un caractère qui fait leurs délices; et leur âme s'attache à Lui. Ils le cherchent, non pas simplement pour trouver le pardon, car ils sont présentés ici dans leur caractère de débonnaires, de gens pieux; mais c'est Dieu lui-même, qui attire leur coeur, un Dieu qui pardonne, qui a ce caractère-là et ces voies-là. Et, remarquez-le, Dieu agissant ainsi, Dieu étant ainsi révélé, c'est le temps où on le trouve. Cette relation entre la piété du coeur, la bienveillance de Dieu et la puissance d'attraction qu'elle exerce, est fort belle, et l'effet en est profond dans une âme pieuse. Il faut qu'il y ait le sentiment du besoin, de la dépendance, et celui du besoin de la grâce, comme telle, dans le caractère tout entier de notre relation avec Dieu. Mais il y a, en même temps, une profonde réalisation de la grâce parfaite et divine, de l'amour, comme aussi de la bonté souveraine des voies de Dieu en tout cela; cette réalisation est proportionnée à la piété, quand la conscience n'est pas mauvaise. Heureux dans cette bonté, nous sentons que cette grâce nous sied et sied à Dieu; sommes-nous pieux, elle nous attire à Dieu. Aussi nous trouvons là un abri certain, quoiqu'il advienne.

En l'appliquant au résidu, ce principe est très clair. Israël a été profondément coupable sous tous les rapports. Dieu lui offre le pardon, comme on le voit dans ce Psaume, ainsi que partout dans Moïse et les prophètes. La chose est sentie; c'est ainsi que Dieu se révèle; le résidu pieux est touché de cette grâce; les péchés sont confessés, sans doute, mais les coeurs des fidèles sont attirés vers Dieu et le cherchent. Quand le débordement des jugements survient, ils sont mis à l'abri (verset 6). Dans tous les cas, l'âme qui connaît ainsi la bonté, peut compter sur Dieu. Dieu lui-même ainsi connu, est son asile. A la fin, les chants de délivrance seront sa portion (verset 7).

Ensuite viennent des promesses. Nous avons à traverser un désert où il n'y a point de chemin; mais au milieu des pièges de toute espèce, et du danger de faire fausse route, Dieu nous guide et nous enseigne. L'oeil du Seigneur est sur nous et nous dirige. Il ne se contente pas de nous tracer le chemin puis de nous y laisser seuls; non, lui-même nous surveille et nous conduit dans le chemin qui lui agrée, et qui est le fruit de sa sagesse, un chemin divin pour nous. C'est Dieu lui-même qui nous est présenté ici: la bonté de Dieu, la direction de Dieu, l'intérêt que Dieu prend en nous pour nous pardonner au besoin, pour nous guider avec l'oeil toujours vigilant de l'amour. Mais cela suppose que nos coeurs sont attentifs à l'oeil de Dieu. Le chemin consiste à faire attention à Lui et à suivre son regard avec intelligence. Ainsi l'âme est enseignée intérieurement dans ce qui est agréable au Seigneur et formée d'après Lui en connaissance. Ce principe est largement développé dans le Nouveau Testament (Philippiens 1: 9-11; Colossiens 1: 9, 10; 3: 10; Ephésiens 4: 24); même Moïse dit: «Si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, fais moi connaître ton chemin, et je te connaîtrai afin que je trouve grâce devant tes yeux» (Exode 33: 13).

C'est la connaissance spirituelle de la voie de Dieu, acquise sous sa conduite, et la communion avec Lui, fondée sur sa faveur. Aussi sont-ils avertis, de ne pas être comme des

animaux sans intelligence qui ont besoin d'être conduits par des moyens extérieurs. Il se peut que Dieu doive nous conduire ainsi, et il le fait quelquefois en grâce, par sa providence; mais dans ce chemin, il n'y a point d'intelligence spirituelle, pas d'assimilation morale à sa nature, pas d'accroissement de la jouissance de notre nouvelle nature en lui, ni d'accroissement de capacité pour connaître Dieu. Le résultat de ce qui précède est indiqué aux deux derniers versets dans les voies judiciaires de Dieu. Seulement il faut bien remarquer que c'est en Jéhovah Lui-même, que l'âme est appelée à se réjouir, non pas dans les conséquences, quoique la gratuité environne ceux qui se confient en l'Eternel. Dieu, Lui-même, connu par le pardon, connu par sa bonté toujours accessible, comme un sûr asile de l'âme, comme celui qui la guide de ses soins et de son oeil, c'est ce Dieu en qui l'âme, ainsi enseignée, est invitée à se réjouir. Paul dit, de même; «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; je vous le dis encore, réjouissez-vous». Nous nous glorifions en Dieu, par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons obtenu la réconciliation. Il remplit l'âme et Il est au-dessus de tout.

Psaume 33

Je n'ai que quelques principes à indiquer en parlant du Psaume 33. Tous les Psaumes, jusqu'à la fin du 39, décrivent l'état moral du résidu juif aux derniers jours. Je dis: son état moral, plutôt que sa condition sous l'oppression de l'ennemi; l'idée du pardon donne à ces Psaumes une couleur plus brillante, quoique le sentiment de la condition du résidu s'y trouve aussi comme autre part. Le Psaume 33 fait suite au dernier verset du 32. La pensée du pardon ayant mis un nouveau cantique dans la bouche de celui qui parle, il peut, avec une confiance plus éclairée et en regardant à la parole et aux oeuvres de Dieu, rechercher les principes d'après lesquels les hommes devraient agir. La terre est considérée comme étant sous le regard et la direction de Dieu: Son gouvernement s'exerce sur elle. Cette vérité qui sera pleinement manifestée à la fin, s'applique aussi au côté inférieur de la vie chrétienne. (Comparez Psaumes 34: 12-16; 1 Pierre 3: 10).

Nous trouvons ici quelques principes généraux: «Les oeuvres de Jéhovah sont avec fermeté». Je puis compter qu'Il agira d'après les principes connus de sa sainte volonté; par conséquent sa parole, qui est essentiellement juste, peut me juger maintenant; c'est là toujours un principe important. Sans le faire publiquement et d'une manière visible, le Seigneur gouverne toutes choses; ainsi je puis agir d'après sa parole et être sûr des conséquences. Je puis, sans doute, souffrir pour Christ; c'est une bénédiction encore meilleure; mais, agir selon la parole de Dieu, aura toujours la bénédiction pour résultat.

Depuis le verset 6, la puissance de la parole est montrée dans la création. La terre devrait craindre l'Eternel: «car il a dit et ce qu'il a dit a eu son être». «Il met aussi à néant les desseins des hommes., mais son conseil se soutient à jamais». Puis vient un autre principe: la bénédiction d'être le peuple choisi de Dieu, d'être son héritage. Il s'agit d'Israël; cependant la foi doit marcher maintenant selon la puissance de ce principe. «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés». Nous ne sommes pas l'héritage de Dieu, mais ses héritiers; toutefois la hauteur de notre position, plus élevée que celle d'Israël, ne détruit pas le principe en lui-même, quoiqu'elle lui donne une application plus profonde. Nous avons à

traverser le monde comme des élus de Dieu, et c'est là une position extrêmement précieuse. Nous sommes élus selon la préconnaissance de Dieu, le Père; mais nous marchons dans la conscience d'être les élus de Dieu. Il dirige et forme tous les coeurs (verset 15). Quelle chose à savoir quand j'ai affaire avec les hommes! Il fait que toutes choses ensemble concourent à mon bien. Ainsi, tandis que toute force humaine n'est que néant, je puis m'attendre au Seigneur avec une pleine confiance. Son oeil aussi, ne se détourne jamais de moi. (Voir Job 36: 7).

Psaume 34

Le Psaume 34 va plus loin. Il traite, de la manière la plus admirable, le sujet de l'affliction et de l'épreuve. Jéhovah lui-même, comme toujours, est le refrain béni de ce Psaume.

Dans les quatre premiers versets, c'est spécialement l'esprit de Christ qui parle, mais comme donnant une expression au coeur de tous ceux qui sont éprouvés de cette manière, et afin que chacun de ceux qui possèdent la foi, en trouve ici l'expression. La force du Psaume est dans ces mots: «en tout temps» (verset 1). Il est aisé de louer Jéhovah, quand il permet que tout aille à notre souhait; mais, dans ce cas, Jéhovah n'est pas réellement loué pour ce qu'Il est. Nous voyons ici, dans l'épreuve, l'âme humble et soumise. Cet homme a cherché Jéhovah et a trouvé en Lui un ami prêt à la secourir. Voilà ce qui a rendu Jéhovah intime et précieux pour lui. Le coeur du saint était éprouvé, exercé, accablé par la détresse et l'injustice, mais sa volonté ne s'est point élevée avec fierté ou colère; au contraire, il expose avec confiance son affaire à Jéhovah, s'appuyant sur Sa bonté, et Jéhovah s'intéresse à lui. Ce n'est pas ici la haute et souveraine providence dirigeant les circonstances pour notre bénédiction extérieure (ce qui doit sans doute exciter aussi notre reconnaissance), mais c'est l'intérêt affectueux du Seigneur pour un coeur qui est dans l'épreuve. La chose est bien plus intime, l'intérêt plus profond, le lien formé plus doux et plus puissant. Nous ne trouvons pas ici l'orgueil de la volonté dans l'épreuve ou dans le succès, mais un coeur angoissé et humble, trouvant l'oreille et le coeur de Jéhovah qui lui sont ouverts. Consolé ainsi lui-même, il est capable de consoler les autres par la consolation dont il est lui-même consolé de Dieu. «Jéhovah m'a délivré de toutes mes frayeurs». Oh! combien souvent nous pouvons dire cela, même au sujet d'un malheur auquel nous avons lieu de nous attendre, et que Dieu a écarté! Cette connaissance du Seigneur conduit à l'exercice de l'amour, pour encourager les autres, tandis que le coeur en fait l'expérience et en est rempli. Cela est appliqué, par l'Esprit, au résidu (verset 5): «Leurs faces ne sont point confuses»; et le résidu rappelle le cas de Christ au verset 6. Le verset 7 énonce la même vérité d'une manière générale. Les versets 8-10 nous montrent comment celui qui s'est confié dans le Seigneur est rendu capable, par sa propre expérience, de donner aux autres la certitude qu'ils trouveront le même secours.

L'expérience de la bonté de Jéhovah est bien précieuse. Non seulement on en est assuré pour toutes les épreuves, mais le Seigneur lui-même est connu. On le bénit, on le loue. Le coeur demeure en Lui, il trouve sa joie et son repos en Lui et dans la bonté de ce Seigneur qui est seul dans ce qu'il est, et auquel nul ne ressemble. Cette bénédiction est infinie et divine dans sa nature comme Celui qui en est la source; elle est, pour notre coeur, plus intime

qu'aucun être humain ne pourrait l'être, car ce dernier existe toujours en dehors de nous, tandis que nous demeurons dans le Seigneur qui est notre soutien, le repos de notre cœur, comme il est la source de la bénédiction. Rien de comparable à cela.

Nul autre ne peut être aussi près de nos cœurs que Dieu, car Il est en nous. Quelle intimité que celle-là!

Il y a ici encore un autre principe, ce Psaume nous présente la marche dans laquelle on jouit de cette bénédiction (versets 7-10): craindre l'Eternel, se confier en l'Eternel et chercher l'Eternel. Le caractère de cette crainte de Dieu est indiqué aux versets 11-16, passage cité en partie dans l'épître de Pierre. La fin du verset 16 y est omise comme non applicable maintenant, quoique pour le chrétien le fait général du gouvernement de Dieu soit applicable dans la dispensation actuelle. Il importe de ne pas oublier cela. Il est parfaitement vrai, non seulement qu'on ne se moque pas de Dieu, que l'homme recueillera ce qu'il aura semé, que selon le gouvernement de Dieu, certaines conséquences sont attachées à une certaine conduite; mais encore qu'il surveille et gouverne directement ses enfants; il peut les rendre malades, les faire mourir, ou les délivrer de la maladie et de la mort en suite de la confession ou de l'intercession. «Les yeux de l'Eternel sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leur cri» (verset 15), et de plus, «l'Eternel est près de ceux qui ont le cœur brisé et il délivre ceux qui ont l'esprit abattu» (verset 18). Puis (verset 14) il y a un sentier désigné par Dieu comme celui de la paix dans ce monde; non seulement comme étant en lui-même le sentier de la puissance spirituelle, mais comme étant celui de la paix et de la tranquillité ici-bas, par lequel on traverse paisiblement ce monde sous le regard de Dieu. C'est bien précieux pour nous. La grâce est un moyen de marcher ainsi, pourvu que le cœur soit occupé d'autre chose que des passions. Les pieds sont chaussés de la préparation de l'Evangile de paix. Autant qu'il dépend de nous, nous vivons en paix avec tous les hommes. Ce principe est vrai, même pour les hommes inconvertis. Ceux qui marchent dans cette voie, en général, ont des jours heureux, parce que telle est la conséquence du gouvernement public de Dieu. Il sied au chrétien de marcher de cette manière, mais d'autres le peuvent aussi. Ce gouvernement de Dieu est toujours vrai, comme nous le voyons en Job; seulement chaque fidèle devrait le comprendre.

Il reste encore un mot à dire. Ce gouvernement n'est point tel maintenant que les justes n'aient pas à souffrir, et bien plus encore, quand il s'agit du nom de Christ (voir 1 Pierre 3: 14-17). Mais Jéhovah veille sur eux; aucun passereau ne tombe à terre sans la volonté de notre Père. Il nous semble étrange de lire: «On fera mourir quelques-uns d'entre vous»,... et: «pas un cheveu de votre tête ne périra». Le gouvernement de Dieu n'est pas actuellement un gouvernement public, dont le but sera de supprimer tout mal, mais il s'exerce en vue des justes, sous la puissance du mal et au travers de cette puissance. Quand Christ apparaîtra, alors le mal sera entièrement dominé. En général, ceux qui vivent paisiblement vivront en paix; toutefois, en un monde où se trouve la puissance de Satan, les justes ont à souffrir, à supporter maintes afflictions, mais aucune n'est soustraite aux regards vigilants du Seigneur; et la délivrance arrivera d'une manière ou de l'autre.

Qui eût dit que ce Psaume serait littéralement accompli en Christ, lorsque Juifs et Gentils, prêtres et gouverneurs, unissant leur fureur contre lui, semblaient n'obéir qu'à leur propre volonté et à leur haine implacable? Pas un cheveu de notre tête qui ne soit compté. Je doute que le verset 20 de ce Psaume soit exactement une prophétie, quoiqu'il ait été accompli à la lettre en Christ. Je supposerais plutôt que le passage de l'Évangile de Jean se rapporte à Exode 12: 46. Au reste, en admettant que ce verset ne soit pas cité, Christ est évidemment un exemple parfait de la déclaration faite dans ce Psaume, comme grand principe général. Les soins de Dieu ne font jamais défaut; ils se montrent dans les plus petites circonstances et en dépit de toutes les pensées humaines, quoique Dieu puisse permettre que beaucoup d'afflictions arrivent à ceux qui se confient en Lui. Ces afflictions même seront sûrement une bénédiction. L'âme, apprenant ainsi les voies du Seigneur et se confiant en lui, peut le bénir en tout temps. Sous ce rapport, à la vérité, le christianisme nous fournit, à l'égard de la vie spirituelle, des expériences plus profondes. Mais il est précieux de connaître le Seigneur comme Celui qui veille ainsi sur nous, en amour; de connaître les soins d'un Père tendre, dans lesquels nous pouvons nous confier, et sous lesquels nous pouvons marcher paisiblement dans ce monde, cherchant le bien de ceux qui nous entourent.

Psaume 35

Le Psaume 35 contient un appel direct au jugement des adversaires, appel fait par l'Esprit de Christ dans le résidu; j'ai donc peu de remarques à faire sur ce sujet. Christ fut le premier à souffrir les choses qui doivent être l'objet du jugement; mais, comme nous l'avons vu, jamais Christ n'a personnellement le jugement en vue. Ce Psaume, toutefois, nous montre l'esprit dans lequel le jugement est requis. C'est après un temps de patience et de grâce infatigable, d'une grâce restée sans résultat, alors que, au lieu de se venger lui-même, le résidu s'en remettait à Dieu; c'est alors seulement qu'il s'adresse à Dieu pour obtenir la délivrance. Ceci est important à remarquer quant, à l'appel fait au jugement (versets 12-14). Ce n'est qu'au moment d'être englouti, qu'il supplie le Seigneur d'intervenir Lui-même et, certes, la chose aura lieu. Le pauvre ne sera pas toujours dans l'oubli; il ne convient pas que la méchanceté sans cœur, injuste et cruelle, ait toujours le dessus. Mais il convient que les saints soient patients et endurent tout, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même intervienne. Tel est, en effet, l'esprit de ce Psaume; alors ils se réjouissent dans le salut de l'Éternel. Le sentiment de la justice divine qui inflige le châtement à l'iniquité cruelle est fort à sa place. En outre, nous trouvons ici le caractère et la voie du méchant, et ce qui l'avait précédée, la voie pleine de grâce de Celui qui avait trouvé le méchant «plus fort que lui».

Les versets 26 et 27 s'appliquent spécialement à Christ, mais le Psaume entier envisage tout fidèle intelligent, comme ayant attiré sur lui le flux montant de l'iniquité. Je veux encore citer quelques passages, afin de montrer l'opération de cet esprit dont j'ai parlé plus haut et jusqu'à quel point le Seigneur l'applique au résidu. Quant à Lui, il n'a jamais demandé ce jugement, mais il l'a prophétisé. 1 Samuel 24; 25; 26, nous montre l'esprit dans lequel David était gardé, quoique faible. David était, même alors, l'instrument particulièrement qualifié par la grâce, pour adapter la pensée de Christ, en ces Psaumes, aux circonstances dans lesquelles

le résidu, rejeté comme lui, se trouvera une fois. Il a même pu s'élever, quand Dieu l'a voulu, jusqu'à la déclaration prophétique des circonstances que Christ devait traverser, et a pu fournir, (honneur immense!) dans une foule de Psaumes, les paroles par lesquelles Christ lui-même pourrait s'exprimer (voir surtout le chapitre 24: 11-13 et la fin du chapitre 26). C'est ainsi qu'Abigaïl le garde dans cet esprit, par la miséricorde; mais il n'y a point de propre vengeance il s'en remet complètement à Dieu.

Les directions que le Seigneur donne à ses disciples, en Matthieu 10, indiquent aussi l'esprit dans lequel le résidu doit rendre témoignage à la commission qu'il a reçue de Lui, et qui va jusqu'à son retour (versets 13-15, comparez Psaumes 35: 13). Il importe que le chrétien comprenne que s'il doit agir selon l'esprit de Christ pendant sa marche au milieu de ce monde, esprit qui était bien différent du désir du jugement exprimé dans les Psaumes; toutefois ce désir est juste et légitime à sa place. En effet, ce désir du jugement n'est point celui de la vengeance personnelle, mais un appel adressé au Dieu juste et libérateur, après une patience parfaite sous l'oppression injuste des méchants; le coeur s'étant soumis à la volonté divine et ayant appris la leçon que Dieu voulait lui enseigner (Voir Psaumes 92: 12, etc.). Néanmoins le chrétien est sur un terrain tout différent.

Au point de vue que je viens d'indiquer, le Psaume 35 est important. Nous y voyons l'esprit du résidu exercé devant Dieu par l'épreuve, et intérieurement soumis; n'attendant que de Dieu la délivrance telle qu'elle était promise à Israël et au résidu lui-même, Sous le gouvernement divin révélé dans la loi et les prophètes.

Psaume 36

Le Psaume 36, quoique prononcé à l'occasion d'une très grande épreuve, est néanmoins et, dirai-je, pour cette raison même, rempli d'une consolation profonde. L'épreuve consiste en ce que les voies des méchants prouvent au coeur du serviteur de Dieu qu'il n'y a en eux, ni conscience pour les refréner, ni crainte de Dieu pour réprimer leur malice, ni aucune chose sur laquelle on puisse compter. Se flattant en soi-même, il machine les moyens de nuire et n'a point en horreur le mal. Combien souvent, hélas! le fidèle rencontre ces choses, lorsqu'il se trouve en conflit avec la puissance de l'ennemi. Il est dur d'être obligé d'admettre cette absence totale de conscience, cette malice préméditée et réfléchie; et cependant elles existent; notre coeur le sait bien, et la Parole les désigne comme des traits caractéristiques du méchant. Mais la consolation n'en est que plus profonde et plus bénie, parce que la grandeur même du mal, fait que l'âme s'abandonne entièrement à un Dieu fidèle et plein de miséricorde qui est au-dessus de tous les plans des hommes; de telle sorte que nous pouvons demeurer dans une paix parfaite. «O Jéhovah! ta gratuité est dans les cieux». Que pourrait faire le méchant? Ses desseins ne sauraient atteindre aux cieux, ni déjouer les plans et le gouvernement qui sont établis là-haut, ni se placer entre leur réalisation et l'âme du fidèle. La miséricorde est hors de l'atteinte des stratagèmes ennemis.

Il existe encore en Dieu une autre qualité: il est fidèle. La gratuité est la source de tous ses actes, qu'elle règle et dirige, pour ainsi dire. C'est notre consolation, mais je puis aussi

compter sur la fidélité de Dieu; elle s'élève bien au-dessus de toutes les machinations des iniques. Le principe immuable du gouvernement de Dieu en amour fidèle, la justice de sa manière d'agir, sont aussi fermes, aussi dominantes en force que les montagnes; ses voies en jugement et ses actes sont aussi profonds, aussi puissants que l'immense abîme. Impossible à nous de sonder à l'avance son comment et son pourquoi. Il opère au-dessus de la puissance du mal; mais aussi hors de l'atteinte de l'homme chétif; de sorte qu'il peut se servir de la malice des hommes pour accomplir ses conseils de bénédiction: «Tu conserves hommes et bêtes, ô Eternel». Du moment où nous introduisons dans nos circonstances le Seigneur connu ainsi, toute la malice des hommes, qui ne rencontre pas un frein dans la crainte de Dieu, n'a d'autre effet que de reporter notre confiance sur Dieu, non sur l'homme. C'est une épreuve réelle, mais c'est la paix parfaite. C'est une rupture complète entre le fidèle et l'homme éloigné de Dieu, mais c'est un lien étroit, formé entre le coeur et Dieu, dans une confiance qui ne s'attache qu'à Lui.

L'effet moral en est immense; il nous est retracé aux versets 7, 8: «O Dieu, combien est précieuse ta gratuité!» Désormais, on ne trouve plus seulement un abri contre la méchanceté, sans conscience, de l'homme; mais on se trouve à la source même de la bonté; en celui dans lequel on avait cherché et trouvé cet abri. «Les fils des hommes se réfugient à l'ombre de tes ailes», parce que sa gratuité est précieuse. Telle est la condition vraie et convenable de la créature; condition qui suppose le mal et le besoin de la grâce; mais qui trouve, dans cette grâce, sa seule ressource.

Versets 7-9. Il y a plus encore: Cette bonté qui l'a protégé et abrité devient la portion du fidèle. Tel est le résultat béni du fait que Dieu est devenu notre unique ressource, et que tout rapport avec l'homme est rompu: A l'ombre des ailes de l'Eternel, on est «abondamment rassasié de la graisse de Sa maison, et tu les abreuveras au fleuve de tes délices». Il y a des joies et des plaisirs qui appartiennent à la maison de Dieu; et plus encore, à Dieu lui-même. C'est là ce qui caractérise la joie des saints; ceci ne peut être notre partage que lorsque nous avons été rendus participants de la nature divine, puisque celle-ci trouve nécessairement sa joie là où Dieu trouve la sienne. Telle est la bénédiction spéciale des saints; Dieu nous l'accorde dans sa plénitude. Il nous donne sa propre présence, Il nous donne Christ.

Quelle bénédiction incomparable que celle de recevoir une nature capable de jouir des joies divines; de joies qui n'ont pour motifs que la plénitude des objets divins, dont nous sommes appelés à jouir sous tous les rapports! Regardant en haut, notre vocation est d'être saints et irréprochables devant lui en amour; de jouir de Dieu et d'être ses délices, selon la nature divine qui nous est communiquée; notre relation avec Lui, est d'être ses fils, adoptés pour Lui-même; le lieu de notre héritage c'est la maison de Dieu, notre propre demeure; puis, en tant qu'héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, nous possédons tout ce qui lui est assujéti. Cette dernière portion est, sans doute, inférieure à l'autre; la joie n'en est pas moins divine, puisque cette possession acquise sera rachetée et rendue parfaitement heureuse sous le gouvernement de Christ. Nous l'avons, en outre, en communion les uns avec les autres. Le chrétien jouit de tout cela de la manière la plus élevée, parce que Christ est devenu sa vie, et

qu'Il l'a introduit dans la relation la plus élevée et la plus intime avec le Père. C'est ainsi que, par la puissance du Saint Esprit, nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Notre joie est accomplie. Tout cela, quoique j'en aie parlé par rapport aux chrétiens, est établi en principe dans ce Psaume; or, en principe, cela est vrai de tous les saints; mais non pas au même degré que pour les chrétiens, «Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous».

Notre Psaume continue ainsi (verset 9): «Car la source de la vie est chez toi, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Jusqu'ici il a plutôt mentionné ce que Dieu est pour nous, considéré comme notre protection, notre asile, notre consolation; en un mot, comme notre ressource. Ensuite, ce Psaume nous ayant amenés à la grasse de la maison de Dieu et au fleuve de ses délices, il indique ce que Dieu est en bénédiction: celle-ci étant considérée davantage en Lui-même ou d'une manière intrinsèque. C'est plutôt ce qu'il est *pour* nous que *en* nous; cette dernière portion étant, par le Saint Esprit, le privilège des chrétiens. Ce qui est en nous, est vu ici en Dieu, comme sa source. Le Psaume dit: «C'est chez toi», tandis que le Seigneur dit en parlant du chrétien: «elle sera en lui» (Jean 4). Cependant, Dieu reste tel; et c'est ainsi qu'il est révélé et connu dans ce Psaume. C'est en Lui qu'est la source de la vie. La grande portée de cette parole n'a jamais été pleinement révélée avant la venue de Christ. En Lui était la vie. Il y avait un arbre de vie duquel l'homme n'a jamais mangé, ordonné pour être l'instrument de la vie de l'homme. Au temps des patriarches, la question de la vie n'était pas soulevée, mais il s'agit de ce que le Tout-Puissant est pour ceux qu'il aime et bénit. La loi rattache la vie, en tant que promesse, à l'oeuvre de l'homme et à l'arbre de la science du bien et du mal. La vie était une chose à atteindre. La vie est une connexion vivante avec la source de la bénédiction; ou, du moins, une jouissance vivante de la faveur de Dieu; elle n'est pas nécessairement le ciel. Aucune loi au monde n'était la vie ni ne pouvait la donner. Dieu la promettait à celui qui accomplirait la loi. Lui-même en est la source; mais la loi donnée à un pécheur, sur la base de sa propre responsabilité, loin d'être un moyen de vie, ne pouvait être qu'un ministère de mort et de condamnation. Elle parlait de la vie et la désignait comme une promesse faite à l'obéissance, mais, de fait, la loi fut trouvée être pour la mort.

Les Psaumes, quoiqu'ils parlent aussi de choses célestes, mettent en évidence la liaison du coeur du résidu avec Dieu; ils nous font connaître chaque battement de ce coeur dans la nécessité; ils nous font sentir tout ce que Dieu est pour lui. Tout cela a lieu selon l'opération de l'Esprit de Christ, quoique la délivrance temporelle soit toujours ici le désir principal. La vie et la résurrection, comme espérance de la foi, ont aussi nécessairement leur place dans les sentiments du résidu; mais on ne découvre cette espérance que dans les profondeurs de leurs plus intimes pensées. Cette espérance répond au besoin de ceux qui devront passer par la mort. Nous ne trouvons point, dans les Psaumes, la vie et l'incorruptibilité mises en lumière par l'Évangile; la vie dans un homme, le Fils de Dieu, comme Esprit vivifiant; la vie en nous, parce qu'il devient notre vie. Toutefois, comme l'Esprit de Christ parle dans les Psaumes, lui qui avait la vie en Lui-même, était sûr du sentier de la vie en ce monde. Or, ce sentier conduisant par la mort, selon le conseil pour l'accomplissement duquel Il était venu dans le

monde, Christ était sûr aussi de la résurrection; c'est-à-dire que son âme ne serait pas laissée dans le Hadès et que sa chair ne verrait pas la corruption. Toutefois ces choses étaient réalisées par Christ dans la dépendance de Dieu, comme homme.

Les remarques que nous venons de faire, trouvent leur confirmation dans notre Psaume. Le coeur du fidèle est séparé de l'homme qui, lui-même, est entièrement séparé de toute crainte de Dieu; alors, il cherche non seulement la protection et la bonté de Dieu, mais il voit que c'est chez Dieu qu'est la source de la vie. Nous savons que la mort est vaincue, que son pouvoir est annulé. Nous savons que la vie éternelle qui était auprès du Père est descendue du ciel. Nous savons qu'elle nous est communiquée, que Christ est notre vie, que celui qui a le Fils, a la vie; que nous sommes vivifiés selon l'excellente grandeur de sa puissance, selon l'opération de la puissance de sa force, dans laquelle il a ressuscité le Christ d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes; de sorte que la vie pour nous et en nous (car Christ est notre vie), est le triomphe final sur la mort et pénètre dans les lieux célestes. Voilà ce qui a été mis en lumière par l'Évangile. Jean annonce la vie descendue sur la terre, manifestée en Christ, puis communiquée à nous. Paul montre plutôt la vie dans la plénitude de son résultat céleste, suivant les conseils de Dieu en gloire. Évidemment notre Psaume ne parle pas de tout cela; il ne pouvait en être question avant la résurrection de Christ; et même il n'aurait pas pu y avoir de justice en cela. Qui est-ce qui avait droit aux lieux célestes avant que Christ y fût entré? En qui la vie pouvait-elle être manifestée en gloire avant que la Tête y fût entrée en résurrection? Toutefois, le principe, le fondement, la source de la vie sont vus et révélés dans ce Psaume.

Les Psaumes ne sont pas la loi, quoique la loi y soit encore reconnue. Mais ils présentent l'opération de l'Esprit de Christ et de vie en ceux qui sont sous la loi et en Christ lui-même; en ceux aussi qui ont à confesser qu'ils sont pécheurs sous la loi, et qui par conséquent, ne peuvent espérer d'obtenir la vie par le moyen de la loi; mais dont les yeux sont ouverts pour considérer la miséricorde, le pardon, la grâce et même le ciel; et encore, ce dernier, en tant que le sentiment de la joie de la présence de Dieu l'exprime, nous le trouvons atteint au Psaume 16 qui nous donne l'expression de la vie dans sa plénitude.

Ainsi, — pensée précieuse, — ce Psaume considère la source de la vie en Dieu, lorsque, sous la Loi, tout est mort et condamnation. Les fidèles des Psaumes ne peuvent pas dire: «la vie a été manifestée et nous l'avons vue»; encore moins: «*notre vie* est cachée avec Christ en Dieu»; mais ils ont appris, ils savent et peuvent dire: «c'est chez toi qu'est la source de la vie» (verset 9). Aussi s'abreuvent-ils au fleuve de ses délices. Où cette vie serait-elle satisfaite ailleurs? les besoins d'un coeur, même à son insu animé par elle, où pourraient-ils être contentés, sinon à ce fleuve, au fleuve dont les ruisseaux réjouissent la ville de Dieu? Nous qui sommes venus à Christ; nous qui avons bu de l'eau qu'il donne, nous avons en nous-mêmes une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle; et même, par l'Esprit, des fleuves sortent de nous; ils découlent de ce qu'il y a de plus intime dans la conscience de la bénédiction. Tout ceci, c'est la puissance de vie dans l'Esprit; cependant il est également précieux de savoir que la nature de cette vie est divine. J'ai fait remarquer autre part, que ce qui, dans l'épître aux

Colossiens, est présenté comme la vie et la nature, est appliqué au Saint Esprit dans l'épître, aux Ephésiens. Ici, dans ce Psaume, nous trouvons Dieu comme source de la vie. Quelle bénédiction de savoir que la source, c'est Dieu lui-même! Le Père a la vie en lui-même; cela est vrai de Christ comme homme; puis nous qui avons le Fils, nous avons la vie. La vie est considérée ici comme une source qui coule. C'est à Dieu comme étant la source de la vie que nos coeurs doivent s'attacher, afin que nous puissions sentir et connaître ce qu'est la vie; savoir que c'est une joie divine de posséder une vie divine dans sa nature et capable de se réjouir. La nature d'une telle vie est de se réjouir en ce qui est divin. En effet, elle ne peut jouir d'autre chose, sauf de la bonté ou de la vérité en tant qu'elles sont l'expression de ce qui est divin. Cette vie trouve sa joie dans les fleuves qui découlent intarissables de l'amour divin; fleuves dans lesquels nous nous abreuons de la bénédiction qui est en la nature de Dieu. Nous possédons une nature qui, étant spirituellement la même que celle de Dieu, doit et peut jouir de Lui selon la perfection de cette nature elle-même. Nous nous réjouissons en Dieu.

Il y a autre chose encore: «En ta lumière nous verrons la lumière». Dieu n'est pas seulement une source de vie, mais une lumière qui éclaire. Il a la vie en lui-même, mais il en est la source. De même aussi il est la lumière; il éclaire; il communique la lumière. Il en est de même de Christ: en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Enfin, quant à nous, Christ est notre vie et nous sommes lumière dans le Seigneur.

Dans notre Psaume, on cherche la lumière comme consolation au milieu des ténèbres de l'épreuve, lorsque l'homme, sous la puissance de Satan, est manifesté comme étant réellement les ténèbres mêmes. Cela conduit à la découverte de ce que Dieu est. En principe et d'une manière abstraite, aucun autre Psaume ne nous fait autant approcher de ce qui a été accompli en Christ. Seulement ici ces choses sont vues en Jéhovah comme leur source et comme celui en qui elles se manifestent. C'est ce qui leur donne leur perfection divine: «C'est *en toi* qu'est la source de la vie, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Au milieu des ténèbres et de l'épreuve, c'est la confiance que Jéhovah en grâce est une source de vie, et que dans sa lumière ils verront la lumière. En Christ nous trouvons, de toute manière, des vérités plus profondes; car, lorsque la vie était la lumière des hommes, non pas simplement pour une délivrance extérieure, mais lorsqu'elle brillait dans l'obscurité morale de ce monde, les ténèbres restèrent ténèbres et ne comprirent pas la lumière. Aussi longtemps qu'il fut dans le monde, Christ était la lumière du monde. Les hommes préférèrent les ténèbres à la lumière, parce que leurs oeuvres étaient mauvaises.

La fin du Psaume revient à l'espérance actuelle de la délivrance par le gouvernement de Dieu et à l'assurance de son accomplissement. La connaissance de Jéhovah et la droiture de coeur caractérisent ici les justes, tandis que les ennemis se distinguent par leur orgueil et leur malice. La foi du juste les voit d'avance tombés et incapables de se relever (verset 12).

Psaume 37

Le Psaume 37 est en rapport évident avec la manifestation du gouvernement direct de Dieu dans ce monde, telle qu'elle aura lieu quand les débonnaires hériteront la terre et que

les méchants seront retranchés. Nous avons déjà vu que les épîtres de Pierre contiennent tout particulièrement le rapport de ce gouvernement de Dieu avec la condition chrétienne, dans la mesure selon laquelle il s'y applique. Nous trouvons aussi, au commencement de Matthieu 5, mais avec un caractère beaucoup plus évangélique, quoique sans aller au delà du royaume des cieux, l'application de ce gouvernement en forme de promesses, relatives à l'état moral qui plaît à Dieu.

Ce Psaume contient en outre des exhortations intéressantes et fort instructives quant à l'esprit dans lequel le croyant doit marcher et quant au caractère de sa confiance en Dieu, au milieu du mal qui l'entoure. Le temps de la manifestation directe du gouvernement de Dieu n'est, il est vrai, pas encore arrivé et, sans aucun doute, à la veille d'être détruite, la puissance oppressive du mal grandira plus que jamais; toutefois, maintenant déjà, le mal est à l'oeuvre et c'est le temps de la patience. Jusqu'à la venue de Christ nous sommes, en principe, dans le mauvais jour; la patience avec le royaume de Jésus Christ trouvent place ensemble dans nos coeurs; mais son propre royaume avec sa gloire sont encore à venir. Toutes ces exhortations sont fondées sur la certitude qu'après tout Jéhovah est au-dessus de tout mal, qu'il aime ce qui est juste, qu'il n'oublie pas les justes et ceux qui se confient en lui, et qu'en fin de compte, c'est la volonté de Jéhovah qui aura la haute main. En attendant, la foi est exercée; tout ce qui est dans le coeur est jugé ainsi que la propre volonté qui pourrait nuire au caractère spirituel et empêcher la confiance dans le Seigneur qui conviennent au saint.

La première exhortation est relative à la tranquillité d'esprit. « Ne te dépite point ». Elle est générale et s'applique à la disposition d'esprit. Lorsque la propre volonté et le désir de se trouver à l'aise se mêlent à l'amour de la justice, lorsqu'on désire la justice (et on le fait parfois en partie à cause de la crainte qu'inspire la puissance du mal) tout en aimant la paix qui satisfait des intérêts égoïstes, on est enclin à se dépiter lorsqu'on voit les méchants réussir. C'est là, au fond, le même esprit d'incrédulité que celui des méchants; quoique avec d'autres désirs, c'est de l'incrédulité et de la propre volonté. La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Nous ne devons pas nous dépiter, c'est de la méfiance; ni être jaloux, ce qui est plus mauvais encore, car c'est de l'égoïsme. Voici maintenant l'instruction positive touchant l'esprit dans lequel nous devons marcher, la ressource contre la puissance du mal: « Assure-toi en Jéhovah et fais ce qui est bon ». Selon la promesse tu en recueilleras le fruit.

Ensuite: (verset 4) « Prends ton plaisir en Jéhovah et il t'accordera les demandes de ton coeur ». De saints désirs qui ont Dieu pour objet seront satisfaits; on rencontrera l'opposition, la honte, peut-être la calomnie: « Remets ta voie sur l'Eternel ». Combien cela est vrai! C'est lui qui a toujours, comme on dit, le dernier mot, pourvu que nous ayons la foi d'attendre. Il accomplira ce que le coeur du juste désire, et rendra évidente la justice de ce dernier.

Au verset 7, nous trouvons le caractère le plus évident de la confiance: il consiste en ce que le coeur et les désirs s'attendent patiemment à Jéhovah. Que les circonstances tumultueuses, la violence et les efforts de l'ennemi, se pressent autour d'elle, l'âme attend patiemment qu'il plaise à Jéhovah d'intervenir quand il lui plaira. Que les méchants prospèrent, Jéhovah a son heure déterminée qui vient toujours à propos et met tout en ordre.

Il peut vouloir nous châtier pour notre avantage, amener ses desseins à maturité, patienter avec les méchants, faire ressortir sa gloire, ce qui est notre joie éternelle. Ainsi, ni dépit, ni colère, ni agitation, ni inquiétude; car, en laissant agir dans ces choses notre propre volonté pour combattre le mal, nous ne ferions qu'y tomber nous-mêmes; telle n'est point la patience et la foi des saints. «Les méchants seront retranchés»; les *saints* ne doivent pas être de ce nombre. «Ceux qui se confient en Jéhovah hériteront la terre», de même aussi les débonnaires (verset 11) et les bénis de l'Eternel (verset 22). Tout cela, sans doute, concerne les Juifs; mais, nous l'avons vu, le gouvernement de Dieu s'exerce toujours, quoiqu'il ne soit pas encore manifesté publiquement; et quand l'âme s'est attendue à lui patiemment, elle trouve sa bénédiction même ici-bas. La dernière partie du Psaume expose avec soin que la manifestation publique de ce gouvernement de la terre sera en rapport avec les Juifs; et quoiqu'il agisse plus secrètement pendant le temps de la grâce céleste, son existence n'en est pas moins réelle.

Il y a encore, sur la bénédiction, quelques passages que je voudrais faire remarquer: «Les pas de l'homme [de bien] sont conduits par Jéhovah». C'est une grande et précieuse bénédiction de penser qu'en ce désert, où il n'y a point de chemin au milieu de la confusion et de l'iniquité, notre Père dirige chacun de nos pas. Un jeune chrétien, plein de confiance en son zèle, pourra bien ne pas apprécier la valeur d'une telle ressource; mais combien d'expériences ne lui faudra-t-il pas traverser? Pour qui a vu le monde, pour qui en connaît les pièges, et a fait l'expérience que c'est un désert d'iniquité, sans chemin pour vous conduire, il est infiniment précieux de savoir que le Seigneur dirige nos pas. Le jeune chrétien, lui aussi, lorsqu'il est humble est dirigé par la grâce en s'attendant au Seigneur, quoiqu'il n'en comprenne que plus tard le privilège immense et ne saisisse point encore la sagesse et la miséricorde de Dieu. Mais ce n'est pas tout. Lorsqu'on est ainsi dirigé, le chemin est bon, il est divin; il n'y en a pas d'autre et le coeur y marche; car le chrétien est conduit par l'Esprit de Dieu; son coeur est dans les sentiers, comme dit Moïse: «Fais-moi connaître *ton* chemin (non pas *un* chemin), et je te connaîtrai». Si je connais les voies d'une personne, je connais aussi la personne. Dieu conduit par son Esprit qui agit sur l'homme intérieur et en lui, et la Parole sanctifie. Alors Il prend son plaisir à la voie du saint; Il trouve ses délices à voir un chemin divin suivi par un homme au milieu de ce monde d'iniquité. Christ a suivi ce sentier d'une manière parfaite, et Dieu y a pris ses délices. En tant que nous suivons Christ, notre voie fait aussi les délices de Dieu; elle est selon son coeur.

Remarquons bien qu'il n'y a pas d'autre chemin que Christ. Adam n'avait pas besoin d'un chemin; il devait rester où il était, pour y jouir de la bonté de Dieu. Dans un monde de péché, il n'y a point de chemin; tout y est péché, confusion. Mais Christ lui-même manifesta, selon Dieu, en ce monde, la vie divine et le sentier de cette vie à travers le monde auquel elle n'appartenait pas. C'est une chose toute nouvelle, manifestée en partie dans chaque saint pendant sa marche de foi ici-bas; mais ayant son existence propre et manifestée en Christ d'une manière parfaite. Tel est notre sentier. Nous avons à suivre les pas de Christ, il est le chemin qui mène au Père et c'est vers Lui que nous allons. C'est un privilège immense, de

savoir que nos pas sont conduits par le Seigneur pour nous garder du mal et qu'ensuite il prend plaisir à notre voie. Quel chemin au milieu de ce monde pervers! Comme nous devons soigneusement nous y tenir, sans nous en laisser dévier ni distraire! Nous trouvons ici, comme en Colossiens 3 et Ephésiens 4, 5, les préceptes bénis qui s'y rapportent.

Remarquons encore une autre grâce! Dieu veille sur le saint; s'il tombe (c'est-à-dire dans l'épreuve, non pas d'une manière charnelle), il n'est pas entièrement abattu (cf. 2 Corinthiens 4: 9, etc.), car Jéhovah lui soutient la main. Il peut entrer dans les vues de Dieu, dans le gouvernement de Dieu à son égard, que le saint soit abattu, qu'il soit mis de côté, pour ainsi dire; mais la main de l'Eternel est en cela, elle ne l'a pas abandonné, elle le soutient. Le vase peut être brisé ou déshonoré par les hommes, la puissance est de Dieu.

Il y a une raison morale pour les voies de Dieu. Il *aime* ce qui est juste (verset 28), outre cela, nous avons l'assurance de son amour souverain, il aime ses saints, ils sont gardés à jamais. Puis, en rapport avec les voies de cette justice, nous trouvons ici quelques-uns des traits qui distinguent le juste: «Sa bouche profère la sagesse», c'est-à-dire la pensée de Dieu, «et sa langue prononce la justice», c'est-à-dire la droiture des voies divines, au point de vue de Dieu; la manière dont Dieu juge du bien ou du mal. «La loi de Dieu est dans son coeur»; son coeur est dans le chemin de la volonté révélée de Dieu. «Aucun de ses pas ne chancelle». Nous devons donc nous attendre à l'Eternel et garder sa voie. La fin de l'homme intègre et de l'homme droit, c'est la paix. En pratique, il en est de même du chrétien. Il se peut qu'il soit châtié pour des fautes particulières, car les voies de Dieu sont, à travers la grâce, justes et immuables; mais s'il marche ici-bas d'un coeur intègre, durant les jours de sa vie, elle se terminera, pas encore en gloire peut-être, mais en paix. Craindre Dieu et marcher en sa présence c'est un grand moyen d'avoir la paix. Je ne parle pas de la paix, acquise pour la conscience d'un pécheur par le sang précieux de Christ, mais de la paix de Dieu qui remplit le coeur lorsqu'on expose toutes choses devant Lui.

Enfin, le Seigneur est la force des justes au temps de la détresse (verset 30). Il leur aide et les délivre; il les délivrera de leurs ennemis, parce qu'ils se *confient* en Lui. Cela est toujours vrai.

Psaume 38

Le Psaume 38 nous présente un état d'âme particulier. La relation du coeur avec Dieu est connue et appréciée, même avec confiance: «Puisque je me suis attendu à toi, ô Jéhovah, tu me répondras, Seigneur mon Dieu». Toutefois l'âme est au comble de l'affliction et de la détresse, qu'elle envisage comme le châtiment du Seigneur. Elle est sous le châtiment, mais elle prie pour en être délivrée. Du milieu de la détresse la plus profonde, affligée par une maladie répugnante, abandonnée de ses amis, entourée d'ennemis actifs, dans un état qui a quelque similitude avec celui de Job, l'âme regarde à Jéhovah. Le coeur attribue au péché toutes ces souffrances, mais tout d'abord il regarde à Jéhovah et voit sa main. Voilà ce qui montre de la foi et un esprit intègre.

L'ordre des pensées qui se suivent ici est remarquable: d'abord le jugement de Jéhovah, ensuite le péché qui en est la cause, puis la misère personnelle, l'abandon des amis, l'activité et le mauvais vouloir des adversaires; puis la conscience de tout cela, et, comme résultat, la confiance du coeur en celui qui a frappé et son recours à Lui seul. Enfin ce qui était au fond du coeur se découvre: c'est l'espoir en Jéhovah, la conscience de lui appartenir si intimement que le triomphe des adversaires de la foi est impossible, mais le sentiment de la nécessité de son intervention, parce que la pauvre âme pécheresse n'a aucune force en elle-même.

Tout cela conduit à l'expression d'une vraie intégrité de coeur. Non seulement le péché est reconnu comme étant la cause du jugement, mais il est aussi confessé; de plus, on se juge soi-même devant un Dieu en qui l'on se confie et ainsi l'on peut lui demander librement son secours. Désormais l'âme qui, par la grâce, a été rendue capable, en se jugeant, de se séparer du péché, est aussi capable de distinguer entre ses ennemis et les jugements que Dieu fait tomber sur elle par leur moyen. Dès lors, elle n'envisage les ennemis que dans leur propre malice, dans leur hostilité contre le serviteur de Jéhovah, dans leur haine de ce qui est juste, et elle peut réclamer le secours de Jéhovah contre eux. En effet, le croyant, quoique dans le passé il ait gravement péché et doive subir la juste humiliation qui en est la conséquence, poursuit en réalité le bien dans sa marche ici-bas; et s'il est vrai que l'Eternel se sert de la malice des méchants comme d'une verge, ce n'est certes pas le mal que les méchants haïssent dans les saints, mais bien au contraire, les rapports de ces derniers avec celui qu'ils reconnaissent pour leur Dieu. Néanmoins le jugement était juste. Telle sera l'histoire véritable du résidu lorsque, sous les coups terribles du châtement de l'Eternel, il sera décidément converti. Mais aussi quelle instruction pour nous-mêmes, lorsque nous subissons un châtement pour avoir mal fait!

Ce Psaume paraît se rapporter au châtement compliqué d'un cas particulièrement grave; mais, lorsque nous sommes sous la discipline, comme il nous enseigne où nous devons regarder, par quoi il nous faut commencer! Il peut y avoir le sentiment que la main de Dieu nous châtie à cause du péché; que sa colère est méritée; mais si le coeur regarde à l'amour fidèle du Seigneur dans ses relations avec nous, nous crierons à Lui, pour qu'il détourne l'ardeur de sa juste colère et de son indignation. Il y a un gouvernement de Dieu en rapport avec Sa nature; et quoique ses châtements ne détruisent ni notre foi ni la connaissance de notre relation avec lui (avec le Père), ni la certitude qu'il ne saurait y avoir de péché imputé au croyant, toutefois l'âme qui se sent sous le poids du gouvernement de Dieu, ne se tranquillise pas avec ces pensées. Elles sont, à coup sûr, d'une immense importance; elles forment la base de notre confiance; elles soutiennent et dirigent l'âme d'une manière très réelle; mais elles ne sont pas, dans le cas particulier, l'objet que nous avons directement en vue. L'âme a plutôt devant elle la sainte nature du Dieu avec lequel nous avons communion, et ce qu'il est nécessairement par rapport au péché. Le gouvernement de Dieu est selon cette nature, qui a été, il est vrai, glorifiée par l'oeuvre de la rédemption, quant à l'imputation du péché; mais quoique l'âme ne mette pas en doute la rédemption, elle a néanmoins, pour le moment et avec raison, le sentiment que Dieu, suivant sa propre nature et comme Seigneur

dans son gouvernement, doit voir le péché avec colère. C'est parce que nous avons une nature qui connaît Dieu et une conscience réveillée, que nous sentons cela à l'égard de nous-mêmes, de nos propres péchés; et la connaissance de la bonté de Dieu rend encore plus terrible le jugement que nous portons sur nous-mêmes. Ce n'est ni le désespoir, ni le doute quant à la justification; mais l'âme ne se cache pas derrière la connaissance de sa justification, pour échapper au sentiment de l'estimation que Dieu fait du péché. C'est parce qu'elle connaît le Seigneur, que l'âme le supplie d'arrêter la colère due à son péché; c'est parce qu'elle le connaît, qu'elle s'attend à celui dont elle a mérité le déplaisir. Dans l'épreuve, on regarde à la main et aux pensées de celui qui l'inflige; l'on interprète les voies de Dieu, parce que tout vient de sa main, et l'on recherche quelle est sa pensée. Dès lors, la relation avec Dieu étant présente à la conscience, le coeur saisit la valeur et la puissance de l'épreuve comme moyen de purification plutôt que comme exercice de la colère divine. Il peut dire: «Seigneur, *tout mon désir* est devant toi et mon gémissement ne t'est point caché».

Cette manière d'introduire le Seigneur dans les châtiments qu'il inflige; de l'introduire selon la plénitude de son amour et selon sa relation avec nous, est de toute beauté. Dieu devient ainsi, pour le coeur, la clef de Ses propres voies. Le coeur retrouve son équilibre et, comme nous le voyons à la fin du Psaume, il a la conscience que Dieu est pour lui, sa ressource contre l'épreuve qui l'accablait auparavant, épreuve à l'égard de laquelle, dans le sentiment du péché qui en avait été la cause, il suppliait Dieu de détourner sa fureur et l'ardeur de sa colère. Tel est le résultat, lorsqu'on regarde directement à Dieu et que l'on confesse simplement, du fond de l'âme, le mal qu'on a commis envers Lui. Les rapports entre l'âme et Dieu sont réglés, et, dès lors, on règle avec Dieu les difficultés que le coeur éprouve de la part des adversaires. Le secret de tout consiste à regarder directement à Dieu Lui-même, tel qu'Il est dans sa relation avec nous, en confessant sincèrement le péché tout en remettant toutes choses entre ses mains. La confiance en Jéhovah est le mobile de toutes les pensées contenues dans ces Psaumes.

La relation de Père, que Dieu prend vis-à-vis de nous, chrétiens, et qui est réalisée par la foi, modifie en un sens la nature de nos sentiments. Nous avons, quand nous regardons à Lui, une impression plus profonde de sa tendresse pour nous et de sa grâce, de sa compassion et de son amour; mais, en principe, notre sentiment est le même que celui qui est exprimé dans ce Psaume; s'il est vrai que nous nous confions en son amour, Dieu n'en reste pas moins devant notre âme et notre conscience comme un Dieu qui exerce le gouvernement d'une manière conforme à la sainteté de sa propre nature. On remarquera que l'âme, tout en exprimant à Dieu son désir, est entièrement soumise et se tait sur les injustices de ses ennemis, parce qu'elle espère et se confie en Dieu, et qu'elle s'en remet à Lui, après avoir, dans un esprit de confession, rejeté tout son fardeau sur Lui et considéré l'épreuve comme venant de sa main. Autrement l'âme n'aurait pas mis le Seigneur entre elle et ses ennemis (versets 13 et suivants).

Psaume 39

Le Psaume 39 exprime le néant de l'homme en présence d'un mal qui se présente avec des prétentions à la puissance, tandis que le saint s'en remet à Jéhovah. En présence des méchants il est resté muet, de peur qu'il ne parlât follement ou qu'il ne s'élevât contre eux, comme si lui aussi avait de la force, tandis que tout, dans l'homme, n'est que vanité. Ensuite, dans l'épreuve qu'il a à traverser, le saint voit la main de Dieu, il a recours à lui afin d'être délivré et aussitôt, pour ainsi dire, toutes les prétentions des méchants s'évanouissent. Jéhovah le châtie à cause de son iniquité. Le croyant est étranger en ce monde; il y séjourne avec Dieu qui seul connaît la durée de ce pèlerinage. Il ne dépend pas de l'arrogance ni du succès des méchants, il ne doit pas non plus s'inquiéter de leurs bruyantes prétentions; autrement il agirait comme étant de ce monde dont il n'a rien à réclamer. Vivons-nous toujours ainsi? Au verset 12, le saint prend cette place d'Abraham, de David et de tous ceux qui ont marché par la foi, mais sa requête comme juif croyant, ne va pas au-delà d'une délivrance terrestre; seulement il rapporte à Dieu le châtement et la délivrance. C'est aussi ce que nous pouvons faire, lorsque nous nous trouvons sous la discipline du Seigneur. En ce qui concerne le gouvernement et les voies de Dieu, ce désir est dans l'esprit du Nouveau Testament.

Psaume 40

Dans tous ces Psaumes, nous avons vu le saint en chute (le Résidu), regardant à un Dieu qu'il connaît selon sa relation personnelle et sa grâce immuable, malgré cet état de chute. Au Psaume 40, nous trouvons Christ prenant une position de patience, mais sans chute et fournissant ainsi un motif de confiance, même pour ceux qui sont tombés, puisqu'il prend sa place avec eux dans leurs afflictions et dans le sentier de l'intégrité sur la terre; car ils sont après tout les saints, les excellents de la terre. Aussi Christ ne manque-t-il pas de se placer lui-même sous le fardeau du mal et des péchés sous lequel Israël s'est mis par sa propre faute. Quoique ceci soit vrai sous tous les rapports, quant à la rédemption d'Israël, nous connaissons cependant cette vérité d'une manière plus profonde, car Christ a glorifié Dieu de manière à nous donner une place dans le ciel.

Telle n'est pas la pensée de ce Psaume; mais la manière dont Christ s'identifie ici avec Israël, selon l'intégrité du Résidu fidèle, est profondément instructive et nous fait entrer d'une façon admirable dans l'intelligence de l'un des côtés particuliers de ses souffrances. Christ n'est pas envisagé ici comme mourant pour faire l'expiation ou porter la colère, mais comme mourant au milieu des souffrances, des douleurs et de l'angoisse. En buvant la coupe de la colère, Christ ne souffre pas avec son peuple, mais pour son peuple. Ici, au contraire, Dieu est envisagé comme secourant Christ lorsque, dans son affliction, il s'attend à l'Eternel. Cette affliction pèse sur le Résidu, comme conséquence de l'opposition d'Israël, de ses fautes, de son abandon de Dieu. Christ qui a été fidèle à Dieu en toutes choses, comme il le dit dans ce Psaume, participe à cette affliction et y entre en grâce divine.

Il ne s'agit nullement ici de ses relations personnelles avec Dieu, mais de sa participation aux relations du Résidu avec Dieu, comme faisant partie d'Israël. Les siennes ont été parfaites; les leurs, quoique fondées d'une part sur la fidélité de Jéhovah, sont, d'autre part, actuellement le fruit du péché. Christ est ici à la fin de sa vie, terminée moralement déjà quant à son service. Pendant cette vie, il avait accompli la volonté de Dieu, dans le corps qui lui avait été préparé; il avait déclaré fidèlement la justice de Dieu dans la grande assemblée (verset 9), c'est-à-dire, publiquement au milieu d'Israël. Maintenant, à cause de ce témoignage fidèle envers les hommes, des maux sans nombre tombent sur lui. La même chose arrivera au Résidu; leurs épreuves, de la part des hommes, seront la conséquence de leur fidélité et de leur témoignage, mais avec cette différence qu'ils les auront méritées comme impliqués eux-mêmes dans les péchés du peuple.

Nous savons que ce qui est dit ici de Christ, a eu lieu en réalité quand son heure fut venue, l'heure de ses ennemis et de la puissance des ténèbres.

Dans ce Psaume, puisqu'il n'est pas question de ses souffrances en propitiation, mais de son association avec le Résidu, nous ne trouvons pas les paroles: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» comme au Psaume 22, qui contient le fondement de la grâce en justice. Ici, au contraire, il s'agit de la vie parfaite de Christ et de ses souffrances au moment de la quitter, souffrances au milieu desquelles il s'en remet à la fidélité et à la bonté de Jéhovah, instruisant ainsi son peuple à s'y confier à son tour, et lui fournissant dans l'épreuve l'exemple de sa propre perfection: «Je me suis patiemment attendu à Jéhovah!» La patience avait là son oeuvre parfaite, leçon importante pour nous! La chair peut attendre longtemps, mais jamais elle n'attend jusqu'à ce que le Seigneur intervienne, jamais avec une entière soumission.

Se confier en la puissance et en la fidélité seules de l'Eternel, telle était la perfection dans l'obéissance à sa volonté. Saül attendit *près* de sept jours, mais l'objet de sa confiance charnelle, son armée, diminuait; les Philistins étaient là; il n'attendit pas jusqu'à ce que Dieu intervint par le moyen de Samuel. Eût-il obéi, eût-il senti qu'il ne pouvait rien par lui-même et n'avait qu'à attendre, alors il eût dit: «Je ne puis ni ne dois rien faire jusqu'à ce que l'Eternel m'envoie Samuel». Mais la chair s'appuyait sur sa propre sagesse et se confiait en sa force, malgré les formes de la piété, et tout fut perdu. Epreuve et défaite de la chair! Christ éprouvé s'attendit patiemment à *Jéhovah*. Il fut parfait et accompli dans toute la volonté de Dieu. Tel est aussi notre sentier en vertu de la grâce.

Voilà l'importante instruction personnelle contenue dans ce Psaume, sauf que la propre perfection de Christ est toujours la plus grande de toutes les instructions. Ici il se présente lui-même comme modèle: «Je me suis attendu patiemment à Jéhovah». C'est-à-dire, j'ai attendu jusqu'à ce que Jéhovah en personne intervint. Quoique mis à l'épreuve jusqu'au bout, il n'y eut chez lui aucun mouvement de propre volonté; de là sa perfection.

Non seulement Christ ne désire dans son coeur aucune autre délivrance que celle de Jéhovah, mais il sait qu'il n'y en a pas d'autre, et que Jéhovah est parfaitement juste, lorsque

sa volonté morale a été parfaitement accomplie et que sa justice a été revendiquée quand il le fallait. Il y a la perfection connue de la volonté de Dieu, le seul titre de Christ; puis la perfection de sa soumission et son désir qui ne tend que vers Lui.

Comme il s'agit ici d'un modèle pour les saints, la mort n'est mentionnée qu'en tant qu'elle peut être une épreuve; le puits bruyant, le borbier fangeux sont des images de détresse, de terreur et, humainement parlant, de danger. La ressource, c'est de crier à Jéhovah et il est exaucé à cause de sa crainte. Ici Christ parle en personne, mais au verset 3, la délivrance le rend capable de s'adresser au Résidu: «Il a mis en ma bouche un nouveau cantique qui est la louange de *notre* Dieu»; ils peuvent chanter même la délivrance des maux venus sur eux en conséquence de leurs péchés. «Plusieurs verront cela, et ils craindront, et se confieront en Jéhovah»; ceci ouvre la porte aux Gentils.

Dieu est intervenu pour délivrer des effets du mal: et il a mis, dit l'affligé, mes pieds sur un roc, au dessus du mal et de tous ses effets. Cette fidélité de la grâce, cette délivrance divine manifestée chez Celui qui avait été plongé jusqu'au fond de l'épreuve, deviendrait un lieu de repos pour la foi d'autres fidèles, d'autant plus que Christ avait subi l'épreuve comme conséquence de l'état du peuple devant Dieu. Aussi la fidélité de Dieu et sa délivrance sont-elles appliquées à l'état du Résidu, bien qu'applicables aussi à tout fidèle éprouvé par la méchanceté d'autrui et la puissance du mal, qu'il a peut-être attirée sur lui-même. «Oh! que bienheureux est l'homme qui s'est proposé Jéhovah pour son assurance et qui ne regarde point aux orgueilleux», aux prétentions élevées de l'homme et au succès apparent de sa méchanceté, «ni à ceux qui se détournent vers le mensonge», qui abandonnent Dieu, pour chercher des refuges trompeurs et les déceptions de l'infidélité.

Ensuite, comme homme, Christ commence à réciter les merveilles de la fidélité de Dieu envers son peuple: «tes merveilles et tes pensées envers *nous* sont en grand nombre». Il s'associe au peuple.

Le verset 6 introduit sur la scène, à part de tous, l'être glorieux, celui qui, dans l'éternité, pouvait s'entretenir avec Jéhovah, le Fils, la Parole qui était avec Dieu, qui était Dieu, qui était dès le commencement avec Dieu. Selon ce qui était écrit de lui dans le rouleau du livre, il trouve préparée pour lui la place de l'obéissance (tu m'as creusé les oreilles, formé un corps), et selon les conseils divins et par amour pour nous, il entre librement et volontairement dans cette place d'obéissance. Une fois qu'il l'a prise en devenant homme, et qu'il a revêtu la forme de serviteur, ses délices sont de faire la volonté de Dieu; la loi de Dieu est au dedans de ses entrailles. Tel est Christ comme homme obéissant; se présentant dans sa libre volonté, prenant le corps qui lui a été préparé, entrant comme serviteur parfait dans la place de l'obéissance volontaire et joyeuse.

Le verset 6 nous présente la pensée et les conseils de Dieu; le verset 7, Christ se présentant librement pour faire la volonté de Dieu selon ces conseils. Mais n'oublions pas qu'il parle après s'être fait homme et que les versets 6 et 7, sont une révélation de ce qui s'est passé dans le monde éternel (pensée merveilleuse!) nous disant comment Christ est devenu

homme. Au verset 8 de même qu'au verset 5, Christ parle comme occupant sa place sur la terre. «Mon Dieu, j'ai pris plaisir à faire ta volonté et ta loi est au dedans de mes entrailles». Telle est sa perfection comme homme.

Aux versets 9, 10, nous trouvons la perfection de son service; il a prêché la justice devant tout le peuple d'Israël, il ne l'a pas retenue ni cachée au dedans de son coeur; c'est une leçon pour chacun de nous, mais il faut s'en servir sous la direction divine. Il a prêché la justice de Dieu, ses voies, sa nature, ses jugements, le jugement du mal et ce que Dieu était dans ce jugement, puis sa fidélité et sa délivrance (il y avait cela en Jéhovah pour Israël), sa gratuité et sa vérité. Il a prêché la justice à l'homme et cela d'une manière parfaite; il a pleinement déclaré ce que Jéhovah était envers Israël dans toute la perfection de sa nature et de son caractère. Tout cela il l'a fait, mais il en demande le plein accomplissement. Mais alors celui qui avait librement entrepris ce service pour la gloire de Dieu envers Israël, se trouve dans une position nouvelle (versets 11, etc.); son dévouement lui attire la haine du peuple, l'opposition de tous ceux qui prennent plaisir à son malheur.

Ce grand débat et la nécessité d'une délivrance font surgir la question de savoir quel est, aux yeux de Dieu, l'état de ceux qui ont besoin d'être délivrés. Or, quoique ce Psaume ne parle pas de l'expiation, nous voyons ici que l'expression gouvernementale de la pensée de Dieu à l'égard du péché d'Israël pèse sur l'âme de Christ, comme elle pèsera en effet plus tard, sur le Résidu; car celui-ci, impliqué dans le péché d'Israël, comme faisant partie de ce peuple, sentira s'appesantir sur lui les conséquences des transgressions d'Israël. Ainsi le Résidu sera sous le poids, non pas de la condamnation (car ce fardeau, Christ l'a porté pour eux dans l'expiation), mais des épreuves et de la détresse qui seront pour eux l'expression du déplaisir de Dieu. Mais au milieu de tout cela, la foi vraie s'attendra à la gratuité et à la vérité de l'Eternel qui avaient été proclamées, tandis que la déclaration de la justice leur fera sentir qu'elle témoigne contre le péché, par l'angoisse qui en sera la conséquence: position analogue à celles des frères de Joseph devant lui.

Psaume 41

Le Psaume 40 nous a parlé du Seigneur venant prendre la place de l'obéissance dans un corps qui lui avait été préparé, descendant ici-bas pour être pauvre et misérable, et s'attendant patiemment à Jéhovah.

Le Psaume 41 parle de la bénédiction de ceux qui étaient capables de discerner cette place du misérable. Le Seigneur y était avant tous et l'a comprise mieux que personne; mais nous savons, d'après les béatitudes de l'Evangile de Matthieu, comment il déclare bienheureux ceux qui, en vertu de la grâce, sont comme lui pauvres en esprit. En réalité ces béatitudes sont, presque en entier, la description exacte de ce que Christ était, bien qu'elles soient présentées comme le caractère auquel est attachée la bénédiction: pauvre en esprit, débonnaire, pur de coeur, n'est-ce pas le portrait de Celui qui nous apportait la paix? Dans l'Evangile de Luc, il s'adresse plus directement à ses disciples: «Bienheureux *vous* pauvres»,

leur dit-il; mais il entre dans leurs épreuves et dans leur position, et quand il a mis dehors ses propres brebis, Il va devant elles.

Ce Psaume, tout en faisant le tableau d'un caractère général, a trouvé son accomplissement spécial en Christ, comme le prouve le verset 9, employé par le Seigneur pour parler de lui-même; et c'est l'identification de ce dernier avec le Résidu qui donne aux Psaumes un si profond intérêt. «Cet affligé a crié», (Psaumes 34) et nous trouvons ici l'intelligence de cette position: «Bienheureux celui qui use de discernement envers l'affligé» (verset 1). Nous trouvons d'autre part la confiance assurée que Jéhovah le maintiendra dans son intégrité et l'établira devant Lui pour toujours (verset 12). Lorsque l'affligé s'attend à Jéhovah, humble et soumis au milieu de l'épreuve, heureux celui qui entre dans sa position, y prend intérêt et en a l'intelligence spirituelle! Ce misérable, que poursuit la méchanceté des hommes, regarde à Jéhovah et s'attend à sa miséricorde en intégrité de coeur.

Livre 2

Les Psaumes 42 à 45, qui ouvrent le deuxième livre, offrent un détail qui donne un caractère tout particulier à la portée spirituelle aussi bien que prophétique de ce livre: c'est l'absence du nom que Dieu prend en rapport avec l'alliance. Au Psaume 46, nous trouvons la transition du nom de Dieu à celui de Jéhovah. Quelles que fussent les détresses et les afflictions décrites dans les quarante et un premiers Psaumes, du sein de l'angoisse le coeur du psalmiste regardait toujours librement vers Jéhovah; il était en pleine relation avec lui et jouissait du culte public dans lequel Son nom était célébré. Mais ici, chassé dehors, il n'a que le souvenir de ces choses; il est rejeté et ne peut plus que regarder, dans le secret de son âme et au milieu des circonstances du désert, à la nature et à l'essence même de Dieu.

N'oublions pas la différence qui existe entre la nature des relations avec Dieu comme Père et comme Jéhovah, ni que le fidèle attend ici une délivrance extérieure et le jugement qui doit l'amener. Toutefois le changement dans lequel ces Psaumes nous introduisent, nous fournira d'importantes instructions.

Le Psaume 22 exprime cette différence d'une manière frappante. Là, Christ lui-même, ayant été fait péché pour nous, était séparé de la jouissance de sa relation personnelle avec le Père; au milieu de souffrances humaines, il ne trouve pas, cette unique fois, le soulagement divin. Quant à la colère actuelle de Dieu, il va sans dire qu'aucune âme pieuse n'a jamais à la subir; mais, quant à l'affliction, la face de Dieu est cachée à Israël, et lorsque ce peuple est réveillé, il sent que Dieu lui cache sa face à cause du péché, quoique sa foi soit alors à l'oeuvre; or, telle est précisément la situation décrite par ces Psaumes. Nous y voyons la foi qui regarde à Dieu, lorsque toutes les circonstances sont contre celui qui la possède et l'exerce, et lorsque les fidèles sont exclus de la jouissance d'une communion publique et d'une relation avec Dieu, basée sur son alliance. C'est la situation dans laquelle Dieu place son peuple, lorsque la relation de l'alliance faite avec Israël est brisée ou qu'elle n'est pas connue. La foi reconnaissant la justice de cette situation, regarde, malgré tout, à la fidélité de Dieu comme faisant partie de sa propre nature. C'est, pour ainsi dire, une foi dénuée de tout, n'ayant, pour

la soutenir, aucune des choses que Dieu donne à son peuple comme témoignage de sa faveur. Il en résulte que l'âme est pleinement mise à l'épreuve.

Ce qui est en question ici pour l'âme, n'est pas de savoir dans quelle mesure elle jouit des dons de Dieu, mais dans quelle mesure son état peut se rattacher à ce que Dieu est, en Lui-même, et compter là-dessus. L'âme est ainsi mise à l'épreuve jusque dans ses profondeurs, parce que tout ce qui est de la chair est complètement jugé, et qu'il ne saurait y avoir aucune relation entre cette dernière et Dieu. Cela, à coup sûr, ne sera jamais compris que par une nouvelle nature, capable de saisir ce que Dieu est, et de s'attacher aux promesses par grâce et par l'oeuvre du Saint Esprit. Mais, de cette manière, la chair est complètement jugée; on connaît, on discerne toute la différence qui existe entre elle et le nouvel homme, toutefois on ignore encore la rédemption. En conséquence de la nouvelle nature, on a la conscience d'avoir le désir de faire le bien, et qu'il y a une faveur divine, mais on n'a point de paix. Le coeur est mis à l'épreuve, pour que nous nous abandonnions à la grâce dans une dépendance qui ne trouve aucune ressource en nous-mêmes. C'est en pratique le même principe que nous trouvons au chapitre 7 de l'épître aux Romains.

Psaume 42

En parlant du Psaume 42, nous ne pouvons nous attacher qu'au principe général qu'il renferme (à moins qu'il ne s'agisse d'un cas tout particulier d'expérience chrétienne): parce que ce Psaume suppose que l'on se souvient des bénédictions qu'on a autrefois goûtées en commun.

Voici le cas spécial dont je parle. Lorsqu'une âme a cru au pardon, qu'elle a reconnu son état de péché, mais sans avoir été réellement sondée, ou sans avoir découvert la nature toute pécheresse de la chair, il se peut que cette âme vienne à perdre sa première joie, et qu'elle connaisse Dieu juste assez pour éprouver l'angoisse de ne pas avoir la lumière de sa présence; mais alors ce sentiment même lui inspire un désir sincère d'en jouir. Un cas semblable a lieu quand une âme s'est crue chrétienne, et que, par l'opération de l'Esprit de Dieu, elle découvre qu'elle s'est trompée. Dans les deux cas, l'effet réel et bienheureux de la position dans laquelle nous sommes placés par la rédemption est ignoré. Ce Psaume ne dépasse pas l'espérance, mais celle-ci est rendue plus profonde et plus vraie par l'épreuve; il exprime plutôt le résultat de l'épreuve que l'épreuve elle-même par laquelle l'âme a dû passer; c'est pourquoi, toute délaissée qu'elle soit, nous trouvons ici une expression si bénie de son état. Elle a soif de Dieu Lui-même; différant en cela de l'âme du chrétien, qui peut se réjouir en Dieu (Romains 5); toutefois cette soif de Dieu est, sous certains rapports, quelque chose de plus profond que la première joie, parce que la joie n'est que partiellement réalisée, tandis que la soif est complète et que Dieu lui-même, en Lui-même, est l'objet que l'on désire. Le Psaume fait, sans doute, allusion aux circonstances, et c'est la perte qu'elle a faite de Dieu en rapport avec des circonstances heureuses qui la soutenaient plus ou moins, c'est cette perte qui oblige l'âme à s'appuyer plus absolument sur Dieu même, à le vouloir lui seul; et qui lui fait chercher sa joie auprès de Dieu. C'est cette soif de Dieu que l'âme spirituelle doit surtout rechercher dans ce Psaume. Celui qui parle ici, a perdu la joie de la multitude (verset 4), mais maintenant il soupire

ardemment après Dieu. Pour lui, le contraste est sensible, mais c'est de Dieu même qu'il ressent la perte pour son coeur. Voilà ce qu'il désire ardemment. Les personnes et les circonstances heureuses disparaissent de son esprit, comme elles ont disparu de la scène, bien qu'il en ait joui avec Dieu. Individuellement, le coeur a besoin de Dieu pour soi. La nature divine en nous soupire après sa joie en Dieu, seul objet dont la plénitude la satisfasse, parce que cette nature est divine; objet unique, grand et précieux, le seul qui remplisse tous les désirs et qui exclue tout autre objet.

Auparavant l'âme avait joui des bénédictions de la part de Dieu, et de Dieu lui-même *en elles*. Maintenant c'est Dieu qui devient nécessairement, et d'une manière consciente, la bénédiction tout entière. L'épreuve a jugé tout ce qui est de la chair quant à l'état subjectif de l'âme, elle a mis fin à cette jouissance médiate de Dieu, qui n'avait lieu qu'au moyen des circonstances. Alors la vie divine, pour goûter son entière bénédiction et la conscience de ce qu'est cette bénédiction, trouve sa joie parfaite en Dieu Lui-même, en Dieu seul.

Cet exercice de l'âme est remarquable par sa profondeur. Ce n'est pas que l'âme doive renoncer à la joie; mais la source de la joie, la pure bénédiction morale, prend une beaucoup plus grande place dans le coeur, et, comme nous allons le voir, le caractérise désormais. Vous rencontrerez des chrétiens qui, lorsqu'ils sont profondément éprouvés par la perte de bénédictions accordées légitimement par Dieu, deviennent bien plus calmes et ont un sentiment bien plus intime que le Seigneur est leur portion; libérés désormais de l'influence des circonstances, ils jouissent davantage de ce précieux centre de repos.

Ainsi l'adversaire contribue, bien que d'une manière douloureuse, — et même quand il s'agit de la discipline du Seigneur, les choses ne se passent pas autrement, — au progrès de l'âme dans cette direction. Les adversaires disent: Où est ton Dieu? (verset 10). En chassant le fidèle, ils l'avaient exclu de la jouissance publique des bénédictions accordées par Dieu et qui, pour Israël, se rattachaient à Son alliance. Job nous offre l'exemple d'une épreuve semblable. Où était désormais le signe que les fidèles eussent des bénédictions de la part de Dieu? Ils les Lui avaient attribuées, ils avaient proclamé la fidélité et la puissance de Dieu pour protéger; et maintenant leurs adversaires les raillent, et leur disent: «Où est ton Dieu?» comme plus tard les malheureux Juifs l'ont dit à Christ; mais ces paroles ont pour seul effet de rejeter l'âme vers Dieu, car elle n'a aucune ressource sauf ce que Dieu est Lui-même. Les adversaires lui avaient enlevé tout autre chose, en l'excluant des bénédictions dont l'abus tendait à mettre Dieu de côté. Ils avaient réussi à la priver de tout, ils ne lui avaient laissé que Dieu; elle espère en Lui; mais quelle est la conséquence? Implorera-t-elle des bénédictions? Nullement. Souvent l'âme, parce qu'elle cherche la joie, ne réussit pas à la trouver, car ce n'est pas cela qui purifie et qui bénit; or, pour bénir, il faut que Dieu purifie; tandis qu'une fois dépouillés de nous-mêmes et cherchant Dieu, nous trouvons la joie. De même ici, tout en se souvenant de la joie passée, l'âme s'écrie: «Je le célébrerai encore; son regard est la délivrance même» (verset 5).

Il y a encore d'autres points à observer dans ce Psaume. La fierté, la résistance stoïque contre l'épreuve, ne poussent pas l'âme vers Dieu; au contraire, elles la tiennent tout

spécialement loin de Lui, lui apprennent, ou prétendent lui apprendre à se passer de Dieu. C'est ainsi que les Stoïques enseignaient que l'homme de courage était l'égal de Dieu. Ici, l'âme a passé par l'affliction et elle sent sa dépendance, aussi peut-elle être à l'aise avec Dieu, à cause de Sa bonté et de Sa fidélité. Quand l'affliction est complète, sans ressources et sans secours, elle donne de l'intimité avec Celui qui a la volonté et le pouvoir de secourir. On est avec Dieu, on lui dit son affliction. Auparavant le coeur raisonnait avec lui-même; maintenant il dit: «Mon Dieu! mon âme est abattue au dedans de moi-même: c'est pourquoi je me souviendrai de *toi*» (*).

(*) L'auteur traduit ainsi le commencement du verset 6. (Ed.)

Ceci nous amène à un autre point. Les afflictions elles-mêmes viennent de Dieu. Le jugement intérieur de soi-même et l'espoir en Dieu, l'introduisent Lui seul en toutes choses. Les ennemis ont disparu en même temps que les bénédictions: «*Tes vagues et tes flots ont passé sur moi*» (verset 7). C'est Dieu qui commença à s'occuper de Job, sans confier son dessein ni à Job, ni à Satan; il se servit de la malice aveugle de l'Adversaire pour briser la nature insoumise de son serviteur, dont ce dernier lui-même ne se doutait pas, et pour amener une bénédiction. «Un abîme appelait un autre abîme», mais c'était «à la voix des torrents de Dieu».

Lorsqu'on voit ainsi la main de Dieu dirigeant toutes choses dès l'origine afin d'accomplir son dessein, on est amené à la conscience d'une relation d'alliance avec lui selon son caractère de Jéhovah (pour nous c'est avec le Père); et, selon cette relation, on s'attend à lui pour l'avenir: «Jéhovah mandera de jour sa gratuité, et son cantique sera de nuit avec moi et je ferai requête au Dieu Fort qui est ma vie». On acquiert ainsi de la confiance, de la hardiesse vis-à-vis d'un Dieu fidèle: «Je dirai au Dieu Fort qui est mon rocher: Pourquoi m'as-tu oublié?» Le mot *abandonné* n'est pas employé ici. Christ seul a été abandonné; la foi sait qu'elle ne le sera jamais. Mais, en vertu de cette confiance dans l'amour infailible de Dieu, le psalmiste demande à Celui qui est son rocher pourquoi il l'a laissé au pouvoir de ses ennemis. Chose digne de remarque!

Du moment que nous voyons la main de Dieu dans nos afflictions, nous pouvons attendre la délivrance, parce que c'est Dieu, et que sa main est sur nous en amour.

Et maintenant les outrages des adversaires deviennent une occasion de requête à Dieu (verset 10), car lorsqu'ils disent: «Où est ton Dieu?» la seule réponse c'est que Dieu se manifeste Lui-même. En attendant l'âme a ressenti plus profondément ce que c'était que de soupirer après Dieu. Toute légèreté de coeur ayant disparu, cette manifestation a infiniment plus de valeur. Ici les assurances de bénédiction sont augmentées, avant que l'âme angoissée n'ait dit qu'elle était assurée du salut de Sa face et qu'elle en ferait le thème de ses louanges; mais nous avons vu que le coeur purifié et exercé a été amené à se confier dans la fidélité de Dieu, selon la relation qu'il sait exister entre Dieu et lui. Le coeur, sans être encore délivré extérieurement, s'attache à Dieu comme à l'objet de ses désirs et de sa confiance. Aussi s'écrie-t-il maintenant: «Il est *le salut de ma face* et mon Dieu». Sa face reflète en joie le

resplendissement de la face de Dieu en amour. La détresse, la privation de toutes les bénédictions, même religieuses, qui lui avaient été données, ont fait que le coeur s'est rejeté sur Dieu et regarde à Lui comme à l'unique source de joie, avec cette confiance qui s'établit dès que l'âme est près de Dieu et qu'elle reconnaît, par la foi, la relation qui existe entre elle et Lui. Il ne peut en être autrement. Peut-être la paix complète, la pleine jouissance du coeur, se feront-elles attendre, si le Seigneur juge nécessaire de purifier encore et d'éprouver; mais on s'appuiera cependant sur lui avec confiance et l'âme sera amenée de cette façon à avoir réellement soif de lui. «Mon âme a soif de Dieu». Elle s'adresse à lui; nous ne trouvons pas ici la réponse, mais nous voyons l'état de l'âme amenée à espérer simplement en Dieu Lui-même, assurée que la clarté de Sa face brillera sur elle et qu'elle y trouvera la joie et la santé.

Encore un détail: c'est quand l'âme a été brisée, c'est quand la résistance de son orgueil a cédé, qu'elle se souvient de Dieu (verset 6). Quand elle voit la main de Dieu dans ses épreuves (verset 7), elle voit aussi que Jéhovah (Dieu connu dans sa relation avec elle) «donnera commandement à sa grâce»; or Dieu est le Dieu de sa vie et Il est son rocher.

Psaume 43

Dans le Psaume 42, nous venons de voir l'âme restaurée intérieurement et amenée à avoir véritablement soif de Dieu Lui-même; cherchant toute sa joie en Lui. Arrivée là, nous la voyons au Psaume 43 demander une délivrance qui la rende capable de jouir pleinement de Dieu en toute liberté. Dieu est devenu «l'allégresse de sa joie» et, ainsi restaurée, elle sera appelée de nouveau à l'adorer librement, à pouvoir exprimer la plénitude de sa joie et de sa reconnaissance. Dieu n'est pas nommé ici le Dieu de sa vie, mais le Dieu de sa force (verset 2). Jusqu'à ce que l'âme fût arrivée à considérer Dieu lui-même comme sa joie, ce cri de délivrance, cri naturel sans être mauvais, s'il était soumis à la volonté de Dieu (au fond, la soumission fait plutôt désirer d'être purifié, que délivré de l'épreuve), ce cri exprimait un certain désir de soulagement et de tranquillité, choses qui cependant, ne sont pas à mépriser lorsque c'est Dieu qui les accorde. Mais maintenant que l'âme est purifiée, le cri de délivrance se lie au désir de louer et de glorifier Dieu.

Notez ce changement qui s'opère dans une âme, traversant l'épreuve dispensée justement et en amour de la part de Dieu, quoiqu'injustement peut-être de la part des hommes. Il est naturel que le coeur désire d'être mis en liberté; mais, comme Elihu le dit à Job, si ce n'est pas en étant soumis aux voies de grâce de Dieu, alors c'est préférer l'iniquité à l'affliction (Job 36: 21); on manque ainsi à la fois de droiture et de soumission. Dès que le coeur est complètement restauré, le désir de la délivrance est parfaitement à sa place; il n'est plus que l'expression du besoin d'être manifestement en paix avec Dieu, ou de le glorifier et de le louer publiquement. Au Psaume 42, les ennemis outrageaient le fidèle, mais ils n'étaient, à ses yeux, que les vagues et les flots de Dieu (verset 7); la chose terrible, c'était leur question: «Où est ton Dieu?» Alors l'âme eut soif de Lui; maintenant elle désire qu'il lui soit fait justice et implore la délivrance (verset 1). Il y avait une épreuve plus sensible que l'oppression extérieure, quoique celle-ci existât encore; c'était la méchanceté directe des iniques: «Délivre-moi de l'homme trompeur et pervers». Le fidèle désire que la lumière et la vérité de Dieu

apparaissent, pour le conduire et l'introduire en la montagne de Sa sainteté. Ce n'est plus seulement la conscience que Dieu est la joie secrète de son âme, mais que ce Dieu qui est sa joie l'amènera maintenant, par sa puissance, à le louer, à l'adorer publiquement: Le Dieu Fort l'amènera là, et le fidèle sera en présence de Celui qui est l'allégresse de sa joie (verset 4). Cet espoir encourage son coeur et le ramène aussi à ce qui était le secret et la plénitude de sa joie; à son espérance que Dieu serait le salut de sa face. Moralement, Dieu était l'allégresse de sa joie; et cette allégresse tendait maintenant à se montrer dans une adoration publique et à paraître sur la face radieuse de celui qui en jouissait.

Dans le Psaume précédent, le résultat de l'épreuve est la soif de l'âme après Dieu, quoiqu'elle désire la bénédiction. Ici, ce dernier point est réalisé dans l'âme, mais quoiqu'elle ne soit pas encore rétablie dans les bénédictions extérieures et publiques, Dieu est son allégresse, son Dieu, et cette restauration extérieure est attendue prochainement.

Psaume 44

Le second livre des Psaumes présente à coup sûr un développement d'exercices moraux plus complet, plus profond, que le premier livre. L'âme y est mise en rapport direct avec Dieu; mais l'application de ces Psaumes à l'état du chrétien n'en est pas plus facile, par la simple raison, que ce livre n'a pas pour sujet les exercices qui découlent de la relation avec Dieu lorsqu'on est sous le poids de l'épreuve, les exercices de l'âme avec Dieu lorsqu'elle a perdu la jouissance de sa relation.

Pour appliquer au chrétien le contenu du premier livre, il suffisait de saisir la différence entre la relation de Jéhovah et celle de Père. Mais la relation du chrétien avec Dieu étant fondée sur la destruction de tout ce qui est dans la chair, quiconque a cette relation est placé, par cela même, au-delà de la position tout entière, exprimée dans le second livre des Psaumes. La condition chrétienne est céleste ainsi que les exercices qui en découlent; l'état chrétien proprement dit se trouve encore moins ici que dans le premier livre. Cependant, la relation avec Dieu d'une âme exercée y est mise en relief.

Dans le Psaume 44, les fidèles reconnaissent que c'est uniquement en vertu de la grâce et de la puissance divines qu'ils ont joui des bénédictions, des signes de la faveur de Dieu, dont ils sont maintenant privés. Le gouvernement direct de Dieu est reconnu: «O Dieu! c'est toi qui es mon roi!» C'est le langage d'Israël, toujours vrai pour nous, quoique l'autorité de Dieu, sans être moins absolue, soit infiniment plus intime dans nos relations actuelles; car Il est notre Seigneur par la rédemption.

Nous ne renions pas le Seigneur qui nous a achetés; telle est aussi la confiance des fidèles dans ce Psaume: ils se glorifient en Elohim et célébreront à jamais son nom, quoiqu'Israël fût rejeté et que ses ennemis eussent le dessus, ils restaient fermes, n'ayant point oublié Dieu, ni violé son alliance.

Deux grands principes sont en jeu ici: d'une part, la fidélité qui s'attache à la volonté, et à l'autorité de Dieu, malgré, la ruine et l'apparence du plus complet abandon; d'autre part, la confiance qui ne cherche pas d'autre secours que Dieu lui-même, alors qu'Il semble avoir

abandonné les fidèles. L'intégrité et la foi personnelle sont ainsi mises complètement à l'épreuve; or c'est précisément ce dont l'âme a besoin pour pouvoir être introduite de nouveau dans la pleine jouissance de bénédictions positives. Le fait que Dieu éprouve ainsi son peuple, est d'une haute importance (aujourd'hui c'est spirituellement qu'Il l'éprouve avant de lui faire trouver la paix). L'épreuve produit cette confiance absolue en Dieu Lui-même, qui caractérise le second livre des Psaumes; elle montre aussi, que le coeur fidèle préfère l'intégrité avec Dieu à toute espèce d'aise ou de confort; car, même si la confiance et la droiture ne leur rapportent rien, les fidèles tiennent à Dieu pour l'amour de lui; Lui-même est leur objet, à la fois moralement et dans ses droits sur eux. Dès lors, le coeur ne peut se tourner vers autre chose, car c'est Dieu qu'il lui faut; ni chercher aucun secours qui le ferait sortir des voies de Dieu.

Cette réflexion introduit un autre sujet auquel ce Psaume nous conduit: Les épreuves qui accompagnent l'abandon apparent dans lequel le fidèle se trouve, il les attribue à la propre main de Dieu: «Tu nous as fait retourner en arrière... tu nous as livrés comme des brebis destinées à être mangées, etc.».

Outre l'application individuelle, je voudrais faire encore une observation qui se rattache à notre Psaume. Lorsque Dieu châtie et couvre de confusion son peuple engagé dans une lutte publique avec la puissance du mal; lorsque, dans l'exercice de son gouvernement, il permet que le pouvoir de l'ennemi ait le dessus, c'est là, pour les siens, une épreuve immense, non seulement à cause de leur propre affliction, mais parce que le nom de Dieu est déshonoré. En cela l'ennemi triomphe, mais c'est là aussi que le gouvernement de Dieu se montre.

Nous apprenons dans ce Psaume, quelles sont les méditations de l'âme intègre au milieu de ces circonstances douloureuses; quoiqu'elle eût été froissée parmi les dragons, elle n'avait pas oublié Dieu, ni violé son alliance. Au contraire; s'il fallait que le gouvernement public de Dieu s'exerçât vis-à-vis de ce qui professait son nom et afin de séparer les fidèles qui pouvaient se trouver au milieu d'un peuple professant, — toutefois, quant aux fidèles eux-mêmes, ils souffraient réellement pour le nom de Dieu. Je crois qu'il faut distinguer ici entre le nom de Dieu et le nom de Jéhovah; sans doute, Dieu était Jéhovah, comme il est pour nous le Père; mais il s'agit ici de ce que Dieu est comme tel. Ce n'est pas seulement la fidélité à ne point renier le nom révélé, mais les souffrances avaient lieu à cause de ce que Dieu est; on ne se tournait pas, dans soit coeur, vers les idoles; on préférait souffrir tout au monde plutôt que renier le vrai Dieu. Les fidèles agissaient ainsi pour l'amour de lui, à cause de ce qu'Il était, quoique les bénédictions leur fissent défaut, et parce que le Dieu qui était en alliance avec son peuple était le vrai Dieu. Ils ne voulaient pas être éprouvés seulement en vue des bénédictions de l'alliance, mais pour l'attachement de leur coeur à ce que Dieu était dans Sa nature. En principe, il en est de même quant à nous. C'est de la joie, parce que l'amour de l'intégrité, la participation à la nature divine, — par laquelle nous nous réjouissons en ce qui est bien, en ce qui est de Dieu, — donne la conscience d'elle-même, c'est-à-dire la joie consciente propre à cette nature qui se réjouit de ce qui est juste et bon. Ce n'est pas de la propre justice, mais la joie consciente de la nature divine dans ce qui est bon; la propre joie divine selon sa nature.

Seulement, pour ce qui nous concerne, il faut que cette joie ait un objet: Dieu lui-même; alors cette joie est manifestée en nous, lorsque nous souffrons pour Lui. C'est pourquoi il est dit ici (car les ennemis haïssaient, Dieu): «Nous sommes tous les jours mis à mort *pour l'amour de toi*, et nous sommes regardés comme des brebis de la boucherie». Afin que les affections du coeur soient mises en pleine lumière et que les souffrances soient réellement pour l'amour de Dieu, il faut qu'il y ait absence des bénédictions qui appartiennent à Sa puissance. Les fidèles sont donc abandonnés, pour un temps, à l'oppression de l'ennemi; et cette dispensation, tout en scrutant leur coeur et l'intégrité de ses motifs, les amène à souffrir à cause de ce que Dieu est. Ensuite, au temps convenable, leur cri d'angoisse trouvera de Sa part une réponse, car il ne peut sans motif laisser au pouvoir du mal ce qui répond à sa nature: l'intégrité envers lui. Il en est toujours ainsi: bien que les sources de notre joie *puissent* être toutes dans un autre monde, néanmoins, comme règle, Dieu, conformément à son alliance, délivre dans ce monde-ci. Par rapport à la terre, ce cri des fidèles introduit le Messie.

Je crois voir, dans le Psaume 44, un progrès sur les deux Psaumes précédents. Ceux-ci représentaient le fidèle délaissé, il recherchait la lumière de la face de Dieu; alors tout allait bien. Ici, le fidèle, en dépit de tout, s'attache à Dieu lui-même, dans l'intégrité de son coeur. En principe, c'est la même chose dans ces trois Psaumes; mais d'une manière plus absolue dans le dernier, et c'est ce dont on a besoin. C'est précisément cet attachement à Dieu même, en dépit de tout, qu'il faut apprendre; car c'est là que l'on peut voir si le coeur est absolument pour Dieu.

Psaume 45

Ce Psaume a évidemment pour objet de célébrer le Messie, le Roi. Le coeur sent qu'il médite un sujet excellent. Lorsque Christ est devant l'âme, il la ranime, il la réveille. Ici, c'est en sa qualité de Roi victorieux, en sorte que nous trouvons ici plus exclusivement son triomphe humain, et moins l'appréciation chrétienne proprement dite de sa personne. La puissance du mal sera alors terrassée et le coeur s'en réjouira avec chants de triomphe. Pour nous, maintenant, la joie est plus profonde, plus divine. Collectivement, nous attendons l'Epoux; individuellement, le Sauveur qui n'a pas honte de nous appeler ses frères. En pensant à lui comme à une personne divine, nous sentons la profondeur de cette oeuvre divine, insondable, dans laquelle Dieu a rencontré le péché et l'a aboli pour nous; nous contemplons la gloire dans laquelle Christ est entré, et dont il est digne à la fois dans sa personne et par son oeuvre. Toutefois, nous pouvons comprendre la joie triomphante des Juifs délivrés, ou du moins celle que produit l'anticipation de leur délivrance par le moyen du Messie.

Mais à côté de cette joie, le Psaume 45 contient un principe d'une grande importance: La fille est appelée à oublier son peuple et la maison de son père, et le roi mettra son affection en sa beauté; alors, au lieu d'être bénie en ses pères elle sera bénie en ses enfants. (verset 16). L'association avec Christ rompt les anciens liens naturels et en forme de tout nouveaux. Ce principe est évidemment d'un caractère absolu et décisif; mais le verset 11 l'établit de la manière la plus forte: «Oublie ton peuple, et la maison de ton père, et le roi mettra son affection en ta beauté!» Pour le chrétien, s'il veut pouvoir marcher de manière à faire les

délices du Seigneur, il faut donc qu'il y ait une rupture complète d'avec tout ce à quoi la nature se rattache. Les doctrines qui forment la base de ce principe, ne sont pas exposées ici, cela ne conviendrait pas aux Psaumes. Il s'agit ici de l'état de l'âme, elle doit *oublier* tout ce qui, selon la nature, avait un droit sur elle; c'est l'introduction de Christ qui rend cela nécessaire. Christ lui-même aussi, en a fini avec le monde par la mort, et il est entré par la résurrection dans un monde nouveau. Son droit est absolu, en contraste avec tous les autres. En tout ce qui est selon la nature, il n'y a point de lien, point d'association avec les bénédictions dans lesquelles Il introduit; c'est un ordre de relations tout différent. Les relations anciennes à leur place revendiquaient naturellement leur droit sur le coeur; mais Christ, en nous amenant à Lui-même, en fonde de nouvelles dont il est le centre et Il possède un droit divin. On entre dans les nouvelles relations en abandonnant les anciennes par la rédemption qui nous en délivre. Il faut que Christ, de droit divin, possède le coeur tout entier, Lui, qui en se donnant pour nous et à nous, nous introduit dans une scène toute nouvelle en relation avec Lui. Lui seul peut prétendre à notre coeur; accepter d'autres prétendants, c'est renier Ses droits; c'est abandonner notre nature divine et notre position en Lui; c'est retourner aux choses anciennes. Etre à Lui voilà tout notre être et, comme la Parole l'exprime, «Christ est tout». Nous renions cette vérité si nous acceptons la concurrence d'autres droits que les siens.

Ceci peut se dire de la religion comme d'autre chose. Lors du règne de Christ, il faudra que le Juif cesse de se glorifier dans ses pères pour se glorifier en Lui; et quant à nous, quelque religion légale ou charnelle que nous ayons eue, tout est mis de côté; tout ce qui était gain est devenu perte; les choses anciennes sont passées; nous en avons été sortis. Christ et l'avenir qu'il donne, sont notre tout. *Christ* peut nous placer au milieu de devoirs actuels en rapport avec des relations humaines, et il le fait; mais quiconque regarde en arrière n'est pas propre pour le royaume de Dieu. Auparavant tout avait manqué; Christ est joie et bonheur, et cela d'une manière stable et en puissance. On trouvera cette vérité pleinement établie comme doctrine et comme expérience en 2 Corinthiens 5: «Si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. En sorte que si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées; voici toutes choses sont faites nouvelles».

Psaume 46

Le Psaume 46 nous présente une vérité très simple, mais bien solennelle et importante; une vérité dont les chrétiens ont besoin pour traverser les souffrances de ce monde, et pour se garder de la disposition à chercher du secours dans les efforts humains. «Soyez tranquilles et connaissez que je suis Dieu» (verset 10). Voilà l'exhortation; l'encouragement, le voici: «Dieu est notre retraite, notre force, et notre secours dans les détresses, et fort aisé à trouver». Si tel est le caractère de Dieu, lorsque les eaux viendraient à bruire et à se troubler et que les montagnes seraient ébranlées par l'élévation des vagues de la mer, nous pouvons être tranquilles. Qu'importe leur élévation et leur puissance, si Dieu, notre refuge, est présent. Seulement, il nous faut attendre qu'Il intervienne et c'est là l'épreuve de la foi; aussi il ajoute: «Connaissez que je suis Dieu». On peut être mis à l'épreuve, soit comme exercice de patience,

soit en résistant à l'envie de se délivrer par des efforts humains; mais la vérité que nous trouvons dans ce Psaume est un encouragement précieux et béni, qu'aucune affliction quelconque ne saurait diminuer, car c'est de la créature que vient l'affliction, tandis que Dieu est Dieu. Toutefois, cela suppose que l'on ne cherche pas d'autre refuge; c'est la confiance parfaite, manifestée lorsque tout est contre nous.

Le point capital, c'est que *Dieu comme tel* est notre refuge et notre force. Il ne dit pas: «l'Eternel» et ne parle, plus bas, de Jéhovah que lorsqu'il est question de relations. Il s'agit de Dieu dans sa nature, en contraste avec l'homme et en général avec toute puissance quelconque car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous La foi saisit cette vérité. Dieu est un refuge où nous pouvons trouver un abri et Il est la force, de sorte qu'aucune puissance adverse ne peut réussir à nous atteindre. L'angoisse est à son comble, un pouvoir insolent s'élève contre nous; Lui est notre secours actuel, notre abri infaillible; mais ce secours peut n'être pas toujours actuel en sa manifestation. Aussi l'on regarde à Dieu Lui-même et le fait que nous sommes absolument rejetés sur Lui et qu'il n'y a pas d'autre ressource, rend indifférente à nos yeux toute la puissance du mal, puisqu'il ne peut absolument rien contre Dieu. «Quelle est cette confiance sur laquelle tu t'appuies?» disait le roi d'Assyrie à Ezéchias. S'il s'agissait d'autres secours, nous pourrions les comparer ensemble, en peser la valeur; pour celui-ci, il ne faut que la foi: «Vous croyez en Dieu».

Tout effort est vain qui s'oppose à ce qu'Il nous aide; mais il faut savoir attendre le secours. Les moyens humains l'excluent, car alors c'est une autre espèce de ressource qui n'est pas la foi. Dieu peut nous demander d'agir, alors la foi le fait avec confiance; mais ce n'est jamais selon les voies humaines, et quand l'affaire est entre les mains de Dieu, dès qu'il ne s'agit point d'un devoir, notre rôle est d'être tranquilles et nous connaissons bientôt qu'il est Dieu. Les efforts de l'homme gâtent tout; les plans humains ne valent jamais rien. Dieu interviendra à sa manière et à son heure. Certes, *il y a* des devoirs; en avez-vous, accomplissez-les; mais quand il n'y a pas de devoirs et que la puissance du mal est à l'oeuvre contre nous, notre rôle est de rester tranquilles. Les efforts humains prouvent le manque de foi et de quiétude, les plans ne sont autre chose que la chair.

Nous avons vu ailleurs que l'intégrité est nécessaire pour se confier en Dieu, parce que c'est en la sainte nature de Dieu qu'on se confie. Cette confiance absolue est requise lorsque la puissance du mal va en grandissant; et le sentier du saint est caractérisé par la patience jusqu'au moment de la délivrance.

Nous trouvons encore ici une autre pensée. Dieu, le souverain dominateur de toute la terre, a une demeure où les rivières de sa grâce rafraîchissent; cette demeure, qui était la ville de Dieu, Sion et le temple, est maintenant l'Eglise. C'est là que coulent les fleuves rafraîchissants; il la préservera (il le fera pour l'Eglise d'une manière encore meilleure que pour Sion, la cité de ses fêtes solennelles), et c'est là qu'il entre dans le caractère particulier de sa propre relation. C'est là qu'il donne la paix, ayant détruit toute la puissance de l'ennemi. Alors quiconque aura attendu connaîtra ce que Dieu est; — mais nous l'apprendrons au milieu de scènes encore plus saintes et plus radieuses.

Psaume 47

Je n'ai que peu de mots à dire sur ce Psaume. C'est l'annonce prophétique du triomphe du peuple de Dieu, lorsque la délivrance est intervenue. Ce qu'il est utile d'observer, c'est combien le gouvernement du monde est en rapport étroit avec Israël. Dieu, le Souverain, est grand roi sur toute la terre. Puis, les peuples et les nations sont assujettis à Israël, et Dieu choisit l'héritage pour le résidu de son peuple, — Jacob lequel il aime. Tout cela aboutit aux louanges de Dieu Lui-même, en réveillant l'adoration de son peuple: quelles que soient les bénédictions et la gloire du peuple de Dieu, son bonheur est dans la gloire de Dieu Lui-même. D'abord Sa puissance est célébrée et ceux d'entre les peuples qui sont en relation avec Israël, sont invités à s'en réjouir avec chants de triomphe, parce que cette puissance est aussi leur délivrance et leur bénédiction; Israël sait cela et le leur annonce. Là ce peuple trouve enfin sa place; mais il en résulte que Dieu domine dans sa pensée. C'est ce qui arrive toujours quand l'âme connaît réellement la bénédiction; elle se tourne vers Celui qui bénit.

Alors, ce ne sont pas seulement des actions de grâce, mais l'âme célèbre tout ce que Dieu est en tant que connu des siens sous le caractère d'un Dieu qui les bénit. Sa propre gloire à Lui, est leur joie; ils ne le connaissent pas simplement à cause de ses bénédictions, mais dans sa propre gloire qui se fait connaître en bénissant. Ainsi les versets 5-8 célèbrent ce que Dieu est, manifesté et connu de cette manière. De même en Romains 5: 11, non seulement le salut est constaté, mais il est dit: «Nous nous glorifions en Dieu par lequel nous avons obtenu la réconciliation».

Ensuite, au verset 7, on est appelé à célébrer ses louanges avec intelligence. Les relations de Dieu sont établies au verset 8; et c'est un point que nous négligeons facilement, car nous sommes appelés à vivre et à louer Dieu conformément à ses relations avec nous. Il est pour nous «le Père», Christ est «le Seigneur»; tandis qu'ici, dans le royaume, il «est assis sur le trône de sa sainteté», et il «règne sur les nations», caractères qui n'ont affaire qu'au déploiement de sa puissance sur la terre. Les principaux des peuples se réunissent, s'associant à une nation particulière, qu'ils reconnaissent comme le peuple de la promesse, celui du Dieu d'Abraham. «Les boucliers de la terre sont à Dieu; Il est fort exalté»; telle doit être la dernière pensée qui domine dans le coeur des saints.

J'ajoute, en terminant, que ce Psaume s'occupe du règne de Dieu à son point de vue le plus général en rapport avec l'exaltation divine, mais en connexion avec Israël qui la célèbre.

Psaume 48

Le Psaume 48 contient des détails locaux et les jugements par lesquels le trône de Dieu est établi en Sion. Ce que les fidèles avaient entendu (Psaumes 44) ils le voient maintenant (verset 8). Ainsi se termine le tableau historique de cette période. Elle commençait avec le rejet du résidu, tandis que le méchant était assis en puissance sur le trône; elle se termine par l'établissement du trône de justice en jugement. Les événements des derniers jours passent devant les yeux des fidèles.

Psaume 49

Le Psaume 49 est un commentaire détaillé de tout ce qui précède, et nous montre la place que l'homme occupe dans ce tableau. Ce Psaume met en lumière la vanité du monde, et ses rapports avec le jugement de Dieu à la fin. Ce qui est dit ici s'applique à tous les temps, bien que cela ne doive être publiquement réalisé qu'alors. La mort prouve la folie de toute sagesse, de toute prévoyance et de toute grandeur humaines: observation générale d'après laquelle on se dirige rarement, mais qui est toujours vraie. Il est dit de la sagesse (Job 28: 22): «Le gouffre et la mort disent: nous avons entendu de nos oreilles parler d'elle». Ces derniers ne peuvent pas donner la sagesse positive, mais ils peuvent montrer d'une manière négative que cela seul a quelque valeur, qui n'appartient pas à l'homme mortel. L'homme établit sa famille, perpétue son nom; il disparaît; rien n'arrête la main de la mort. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de racheter de la mort (verset 7). Il vient un matin (verset 14), où les justes auront le dessus sur ceux qui paraissent sages quant à ce monde. La mort se repaît d'eux; ou bien, comme ayant négligé Dieu, ils sont assujettis aux justes lorsque le jugement de Dieu arrive. Mais la puissance de Dieu en laquelle les justes se confient est au-dessus de la puissance de la mort; Il rachètera de la mort le résidu (verset 15). De même aussi ceux qui seront vivants à la venue de Christ pour l'Eglise, ne mourront point; ceux qui seront morts ressusciteront. Telle est la confiance du croyant: la mort ne l'alarme pas, car il se confie en quelqu'un qui est au-dessus de la mort, qui rachète (qui délivre entièrement de sa puissance), ou qui ressuscite.

Toutefois le chrétien va plus loin, quoique cela soit vrai aussi à son égard. Il peut dire: «Afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts», mais, de plus, il dit: «Nous avons en nous-mêmes la sentence de mort» (2 Corinthiens 1: 9). Il ne prend nullement, comme le résidu, sa part de ce côté-ci de la mort, en sorte que l'objet de son âme soit la délivrance de la mort pour vivre ici-bas. Christ étant mort, les rapports du chrétien avec ce monde ont cessé, sauf pour le traverser comme pèlerin. Il a la sentence de mort en lui-même; il ne connaît personne selon la chair, pas même Christ. Ses associations avec le monde sont terminées, il n'est plus qu'un serviteur de Christ dans le monde. Il se tient lui-même pour mort; il est crucifié avec Christ; toutefois il vit, mais c'est Christ qui vit en lui, et ce qu'il vit en la chair, il le vit dans la foi au Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est livré lui-même pour lui, en sorte qu'il est délivré de ce présent siècle. Ainsi, bien que le chrétien soit placé sur le terrain de ce Psaume, quant au principe général, il est dans une position toute différente. Il n'est nullement question pour lui d'échapper à la mort (quoique extérieurement cela puisse avoir lieu, puisque nous ne mourrons pas tous), car la mort est un gain pour lui; de plus, il se considère comme mort, sa vie étant cachée avec Christ en Dieu; et Christ étant sa vie. Mais cela n'en montre que mieux la folie — sur laquelle le Psaume insiste — d'accumuler des biens, de s'élever soi-même et de compter sur l'avenir, dans un monde où règne la mort; de compter sur les choses auxquelles s'applique le pouvoir de la mort. «L'homme ne se maintient point dans ses honneurs».

Qu'il est difficile, même lorsqu'on est heureux en Christ, avec des pensées et des joies célestes, de ne pas regarder aux choses visibles, de penser que la sagesse, les talents, les

succès et l'approbation des hommes ne sont absolument rien que la pâture de la mort! Que le saint veille donc; qu'il ne s'effraie point lorsque le succès accompagne ceux qui n'acceptent pas la croix. Nous attendons le jugement de Dieu sur tout ce qui est puissant et élevé; nous exerçons ce jugement dans notre conscience. Il n'y a aucune intelligence divine, dans l'homme dont le coeur est attaché à la gloire de ce monde. Les hommes le loueront: il a réussi; il a établi ses enfants; il a relevé sa position. On louera cela en termes pompeux, mais cet homme n'a point d'intelligence! Son coeur est lié aux choses dont la mort se repaît et dont la mort est la mesure! *Tous* les motifs du monde sont pesés par la mort. Après tout, l'homme avec ses motifs est semblable aux bêtes brutes qui périssent — seulement il a plus de soucis.

Psaume 50

Cet enseignement que la mort nous donne, n'est pas tout; il y a encore l'exécution du jugement divin. Ce sujet introduit des considérations nouvelles: le contraste entre la religion cérémonielle que Dieu peut avoir ordonnée dans sa bonté envers l'homme, et cette justice pratique qui est nécessaire pour que Dieu puisse reconnaître l'homme. Mais on ne la trouvera que dans une relation spéciale avec Dieu, et selon le moyen qu'Il a ordonné pour cela. Les saints sont assemblés par le sacrifice. La grâce qui rachète et le sentiment qu'elle est nécessaire doivent intervenir pour que les saints soient reconnus de Dieu comme tels; mais c'est à Dieu qu'ils sont assemblés. (verset 5). Le jugement a lieu selon le terrain sur lequel l'homme est placé. S'il a des privilèges il est jugé pour en avoir abusé, mais c'est toujours selon le terrain moral sur lequel sa conscience se trouve. De même ici, quant à Israël, Dieu ne se plaint pas du manque de sacrifices. Il ne s'agit nullement d'une religion cérémonielle, mais de la méchanceté. Dieu ayant gardé le silence dans le temps de sa longue patience, le monde pourrait s'imaginer qu'on peut le satisfaire comme un homme, avec des formes extérieures, des sacrifices, des cérémonies, et pas de conscience; et que Dieu ne regarde pas plus loin. Mais Dieu met sous les yeux de l'homme *ce qu'il a fait* (verset 21).

Celui qui connaît Dieu de manière à pouvoir le louer, qui reconnaît ce que Dieu est, qui le bénit pour ce qu'Il est, et règle sa marche selon la justice; celui-là jouira de la bénédiction gouvernementale de Dieu (verset 23). Celui qui offre des sacrifices comme s'il pouvait ainsi apaiser Dieu, puis qui continue sans prendre garde à Lui dans sa conscience, celui-là Dieu le reprendra et mettra devant ses yeux tout ce qu'il a fait. Si la chose a lieu ici-bas, c'est pour le salut; si elle a lieu en jugement il n'y aura personne qui délivre (versets 21, 22).

Psaume 51

Ce Psaume nous enseigne que, là où il a une oeuvre de Dieu, elle dépasse encore de beaucoup en profondeur le contenu du Psaume précédent. *Dieu* avait annoncé le jugement; mais ici, l'âme, sous l'impulsion divine, espère en la miséricorde. Elle désire que Celui qui seul peut le faire, la nettoie d'une manière digne de Lui; car l'âme, ainsi enseignée, sent qu'elle a affaire avec Dieu, et recherche une purification appropriée à une telle rencontre. C'est ainsi que, en Jean 13, le Seigneur qui était venu de Dieu, qui s'en allait à Dieu, et entre les mains duquel le Père avait mis toutes choses, dit à Pierre: «Si je ne te lave, *tu n'as pas de part avec*

moi». Le péché aussi est confessé. Ce qui caractérise ce Psaume, c'est le fait d'avoir affaire à Dieu lui-même et, en outre, le sentiment de celui qui est intéressé à cela. Or, comme je l'ai dit, ce que nous trouvons ici s'étend beaucoup au-delà de l'objet dont le jugement s'occupe. C'est pourquoi, à partir du verset 5, nous trouvons des principes intérieurs, car il est question d'avoir affaire avec Dieu et non pas seulement du jugement des actes commis.

Il y a le sentiment du péché dans la nature, et dans l'origine de notre être; on sent que Dieu veut la vérité dans le coeur; mais il y a, de plus, cette confiance en Dieu qu'Il enseignera la sagesse divine dans le secret du coeur, cette sagesse que l'oeil du milan n'a point vue. Ceci est précieux à comprendre. L'âme envisage l'humiliation avec joie, comme étant le moyen de briser une volonté profane car, puisqu'elle la hait, elle désire la voir brisée. En ce sens, l'amertume de l'humiliation est douce. Il y a la conscience bénie que, lorsque le Seigneur nous lave, nous sommes entièrement nets, plus blancs que la neige. Précieuse pensée, que celle d'être nets devant Ses yeux! On y croit si peu, parce qu'on ne croit pas que c'est *Lui* qui purifie.

Jusqu'ici nous trouvons plutôt la valeur intrinsèque de la purification: ce que c'est qu'être net pour Dieu; ce qui, pour Lui, est nécessaire et ce en quoi le coeur prend son plaisir. Maintenant on recherche la joie, mais une joie qui vienne de Dieu. Le châtement, l'humiliation et tout le reste, étant considérés comme dispensés par la main de Dieu, on est autorisé dès lors, à désirer la joie, la faveur, la face de Dieu. Un tel désir n'aurait été auparavant qu'une jouissance égoïste quoique bien naturelle; mais Dieu ne donne pas la joie tant que le coeur n'est pas en règle. Pour jouir ici-bas de la faveur et de la joie, il faut que le coeur soit vrai, réellement purifié, en accord avec Dieu. D'autre part, on ne peut séparer le désir que Dieu détourne Sa face de nos péchés et qu'Il efface toutes nos iniquités, du besoin d'avoir un coeur net; mais, avec cette différence que maintenant ce désir s'exprime en face de la bonté de Dieu. Ce n'est plus seulement une chose requise par la sainteté de Dieu et à laquelle le coeur donne son assentiment, mais c'est l'oeuvre de Sa grâce, une chose qui vient de Lui: «O Dieu! crée-moi un coeur net». Donne-le moi, «et renouvelle au-dedans de moi un esprit bien remis» — un esprit recueilli, fixé calmement sur Dieu, seul objet du coeur; un esprit qui compte paisiblement sur Lui et s'attend à Lui. L'âme ainsi enseignée ne peut se passer de la présence de Dieu; sa frayeur est d'en être bannie. Elle n'a pas encore la pleine intelligence de la grâce et de la sûreté de la faveur divine, mais elle ne peut se passer de Sa présence; en être éloignée serait pour elle une misère immense; elle le sent d'autant plus que son oeil est davantage fixé sur Lui. C'est pourquoi l'âme supplie avant tout de ne pas être rejetée de devant Sa face, car elle l'a connue en vérité, comme répondant à ses désirs, comme lui étant nécessaire. En dehors de la présence de Dieu, il ne peut y avoir pour elle aucune joie.

L'action du Saint Esprit est connue ici comme la puissance de la joie; mais son habitation en nous n'est pas connue. L'âme demande de n'être pas privée de l'action du Saint Esprit. Il faut remarquer ici que le cas diffère de celui d'un chrétien; que nous le considérons au début de sa conversion ou lorsqu'il est restauré et qu'il rentre en communion. Jusqu'ici nous avons pu appliquer au chrétien les grands principes essentiels de la communion de l'âme avec Dieu; mais ces versets nous donnent l'occasion de constater la différence dont nous venons de

parler. Un chrétien intelligent ne pourrait pas dire littéralement: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté»; il considère les effets de son péché d'une toute autre manière. Il a contristé l'Esprit, il a péché contre l'amour, mais il ne croit pas que Dieu lui ôte jamais son Saint Esprit. Lorsque le châtement est extrême et que le bouclier de la foi est à terre, peut-être le chrétien doutera-t-il qu'il ait le Saint Esprit ou même qu'il l'ait jamais eu; mais jamais il ne demandera qu'il ne lui soit pas ôté. Il a atteint la limite où il ne lui restera plus que le désespoir; il se croit réprouvé, et s'il pense qu'il avait le Saint Esprit d'une manière extérieure, comme en Hébreux 6, il juge impossible, puisqu'il l'a perdu, qu'il puisse être renouvelé encore à repentance. Mais, sauf dans ce cas extrême, ou bien, lorsqu'on fait usage d'Hébreux 6 pour sa propre condamnation (usage fréquent, tant que l'on n'a pas obtenu une paix réelle), il n'y a aucune pensée pareille chez un chrétien. Un homme peut douter qu'il ait le Saint Esprit, mais un chrétien intelligent ne pense pas que Dieu le retire. Il sera peut-être dans un état qui touche au désespoir; il sera profondément affligé, parce qu'il a contristé l'Esprit qui est en lui. Le résidu peut demander que l'Esprit agisse présentement en Israël, vit que Dieu reconnaît cette nation, chose que, du moins, le résidu espère. (Comparez Aggée 2: 5).

David de même, ayant péché, pouvait parler ainsi; un chrétien ne le pourrait pas. A la rigueur, ce cri pourrait provenir d'un chrétien inexpérimenté qui n'a pas trouvé la paix, et ne sait pas que Dieu n'ôte pas son Esprit au chrétien. Un chrétien connaissant la vérité, mais ayant failli dans sa marche et assailli par l'ennemi, pourrait demander de ne pas perdre pratiquement cette action de l'Esprit qui seule nous garde dans la communion, et qui tient élevé le bouclier de la foi; et la chose serait à sa place. Celui qui se trouverait ainsi privé de cette action, pourrait dire: «Rends-moi la joie de ton salut», et encore ne s'agit-il pas là de l'état de l'âme; mais seulement du point auquel elle revient. Dans le cas extrême, on va jusqu'à croire que l'on est perdu, quoique, après tout, l'espoir ne soit jamais tout à fait abandonné. Mais lorsqu'une telle âme vient à se repentir, les versets 11 et 12 sont d'un usage pratique, quoiqu'elle n'ait jamais lieu de dire: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté».

Il y a une action constante du Saint Esprit pour conserver la foi vivante; cette action peut être la source d'une grande joie lorsque nous marchons avec Dieu; mais lorsque nous n'avons pas de joie, elle empêche l'ennemi d'introduire le doute dans notre âme devant Dieu. Elle conserve, comme je l'ai dit, la foi vivante. L'ennemi n'est pas, comme puissance des ténèbres, entre nos âmes et Dieu. Voilà, pratiquement, ce que l'âme désire dans ce Psaume; elle demande que la joie sensible du salut de Dieu soit rétablie, mais elle n'a pas la connaissance de l'habitation de l'Esprit, fondée sur la rédemption.

Il se peut que nous ayons à exprimer aussi, comme le verset 12, le désir que la joie du salut nous soit rendue et que notre coeur soit soutenu par le libre Esprit de Dieu; qu'il ait cette liberté devant Dieu et dans son service, dont jouit par l'Esprit (quand ce dernier n'est pas contristé), l'âme qui connaît la rédemption et la lumière précieuse de la présence de Dieu. En David il y avait l'incertitude que le pardon pût être répété, incertitude aggravée par la grandeur de son péché. Alors, en effet, l'acceptation définitive et permanente du croyant était encore inconnue. En Israël, dans les derniers jours, il y aura la connaissance de relations

longtemps goûtées — maintenant suspendues — quoiqu'il y ait de la confiance en Dieu à cet égard. Mais tel n'est point l'état du chrétien. S'il sait que le Saint Esprit habite en lui, il sait aussi qu'il y *demeure*.

L'âme en laquelle l'Esprit de Dieu agit, peut, à cet égard, se trouver dans les états suivants: Premièrement, exercée mais ignorante, ayant une idée générale de la miséricorde, elle s'appliquera à elle-même toutes ces conséquences du péché, vaguement peut-être, mais avec terreur. Secondement, lorsque le pardon est connu (mais surtout quand la conviction du péché qui accompagne cette connaissance, n'est que superficielle), sans que la justice de Dieu soit connue, l'âme qui a perdu le sentiment du pardon par une chute ou par insouciance, voit le jugement devant elle, sans avoir la justice; alors, toute joie précédente devient amertume; elle s'applique la réprobation prononcée en Hébreux 6, ainsi que tous les autres passages qui parlent soit de la persévérance comme d'une condition, soit de l'apostasie. Dans ce cas, l'âme n'était pas réellement affranchie. Elle a connu le pardon, non pas la justice; elle a connu le sang sur les linteaux des portes, mais non pas la Mer Rouge. Elle est en voie d'apprendre la justice divine et la paix durable devant Dieu en Christ ressuscité. Troisièmement, il y a le cas dont j'ai parlé plus haut, où la vérité étant connue, on a traité légèrement le péché; alors on se trouve sous la puissance de l'ennemi; il n'y a point de force pour appliquer la Parole ou les promesses, et l'on s'applique à soi-même chaque sentence amère. La justice de Dieu en jugement étant reconnue comme juste, c'est, pour ainsi dire, non pas Dieu, mais Satan qui est l'interprète de la Parole. Cependant Dieu se sert de tout cela comme d'un châtement pour remettre l'âme en règle, et celle-ci, par grâce, s'attache à Dieu, en dépit de tout.

En parlant de ces versets j'ai peut-être dépassé les limites habituelles, mais la chose m'a paru nécessaire, parce qu'on en abuse si souvent pour placer les chrétiens sur le terrain de l'Ancien Testament, et pour leur enlever la vérité de la demeure constante de l'Esprit en eux; tout cela est une fausse application de notre passage.

Je terminerai par quelques remarques sur les derniers versets. L'âme n'est pas encore restaurée ni libre devant Dieu, elle désire l'être. Une fois restaurée, elle peut librement enseigner les autres. Mais, tandis qu'elle désire un coeur net, il est un autre caractère du péché, le fardeau d'une âme qui a rejeté Christ: «*la dette du sang*». «Délivre-moi du sang versé» (verset 14). Il va sans dire que *nous* ne pouvons mettre Christ à mort; mais le péché est le même. Ainsi, dans le péché, il n'y a pas seulement la souillure, mais les sentiments sont mauvais; il y a de la haine contre Dieu, manifestée par l'inimitié envers les saints et surtout envers Christ. Nous pouvons comprendre comment Israël pourra faire une telle demande; car ils ont dit: «Que Son sang soit sur nous et sur nos enfants!» Mais, en pratique, nos coeurs aussi l'ont rejeté et n'ont pas voulu de Lui. Toutefois, l'âme qui a été approchée de Dieu par Sa grâce, peut demander d'être aussi nettoyée de cela; bien plus, en recevant le pardon de ce péché, elle voit que Dieu est en effet le Dieu de son salut; qu'il n'est pas le Dieu de jugement, mais que dans le cas du péché le plus extrême, Dieu est un Sauveur — qu'il sauve en amour. Alors l'âme chante hautement la justice de Dieu. (verset 14). Dans sa relation actuelle avec

Dieu, il n'y avait que le péché; la croix, c'était Dieu rencontrant le péché et le péché rencontrant Dieu dans l'homme. L'homme (c'est-à-dire le pécheur) n'avait que le péché.

Par la croix, il a montré qu'il n'était que haine et violence contre Dieu présent en amour. Mais là même Dieu devint, non pas un restaurateur, mais un Sauveur, un Sauveur parfait; et Il montra sa justice en ce qui concerne l'oeuvre de Christ, en plaçant l'homme, Christ comme homme, à sa droite. Alors seulement la justice de Dieu est connue; et, cette justice ayant triomphé dans le salut, l'âme la chante hautement. Telle est la vraie liberté; le Saint Esprit donné en est la puissance. La conséquence nécessaire c'est que les sacrifices n'ont plus de place; où seraient-ils? Comment reconnaîtraient-ils Dieu? Un esprit brisé, voilà ce qui s'accorde avec la croix, avec le corps rompu de Christ et les péchés pardonnés. Dieu ne méprise pas cet esprit. Cela répond à sa pensée dans la croix, à sa grâce envers le pécheur. Alors suivent la paix, la bénédiction et le service. Ici, naturellement, la chose a lieu selon l'ordre millénial juif, mais elle est réalisée en esprit dans le chrétien.

Psaume 52

Le Psaume 52 n'exige que peu de remarques. Il s'occupe du jugement en Israël, mais il contient quelques principes qui s'appliquent directement, à toute époque, au croyant qui ne regarde pas aux circonstances, lorsque prévaut la puissance du mal. Le mal se vante lui-même ainsi que sa puissance, mais la foi voit autre chose. La bonté de Dieu, devant lequel les hommes sont comme des sauterelles, dure tous les jours (verset 2), bien que le mal ait continuellement le dessus. Il n'y a pas de moment où cette bonté ne se trouve pleinement en Lui; pas de jour où quelque chose lui échappe, ou bien se trouve hors de sa portée. Il ne s'agit pas seulement de la puissance de Dieu, mais de sa bonté. C'est une grande vérité générale; mais nous chrétiens, nous disons, Notre Père! «Pas un passereau ne tombe en terre sans *votre Père*». D'un autre côté, il y a ici une pensée particulièrement précieuse; il ne s'agit pas de la bonté de Jéhovah dans sa relation avec Israël, mais de ce qui est dans la nature de Dieu. La bonté de Dieu, quelle ressource contre le mal! Comme telle, elle ne peut ni cesser, ni être interrompue. La fin de l'orgueil, c'est la ruine, mais celui qui s'assure dans le Seigneur et dans son amour fidèle, sera, lorsque tout le reste se flétrit, comme un olivier verdoyant planté dans les parvis de la maison de Dieu.

Psaume 53

Ce Psaume, comme nous le savons, apporte la conviction de leur état de péché irrémédiable, à ceux qui possèdent les plus grands privilèges. Le secret de leur conduite n'est pas nouveau; j'en dirai quelques mots. La voie du méchant tout entière a pour point de départ ceci: Pour lui Dieu *n'est pas*. La foi n'existe pas et Dieu n'est pas vu; tel est le secret de toute erreur, soit en pratique, soit dans le raisonnement humain. Plus nous examinons dans son ensemble le cours de l'activité humaine, nos fautes à nous, chrétiens, les errements divers de la philosophie, plus nous trouvons aussi que «Il n'y a point de Dieu» est à la racine de tout cela. Il s'agit ici d'une conscience qui ne tient aucun compte de Dieu. Le coeur n'a aucun désir de Lui, et la volonté est à l'oeuvre comme s'il n'y avait point de Dieu. C'est ainsi que l'insensé

dit en son coeur: «Il n'y a point de Dieu». Pourquoi donc le dit-il? Parce que sa conscience lui dit qu'il y a un Dieu. Sa volonté voudrait qu'il n'y en eût point; et comme cet insensé ne voit pas Dieu dans ses oeuvres, sa volonté ne voit que ce qu'elle veut. Dieu est mis de côté et toute la conduite de l'insensé est sous l'influence de sa propre volonté, comme s'il n'y avait point de Dieu. S'il réfléchit, il s'efforce de prouver que Dieu n'est pas, parce qu'autrement il ne pourrait pas continuer à faire ce qu'il veut. S'exaltant lui-même et se décevant lui-même, il en vient, quant à sa condition pratique, à vouloir que Dieu n'existe pas. Ce n'est pas qu'il le pense, mais il agit comme s'il le pensait, soit dans ses intentions, soit dans ses actes. Dans un certain sens, on peut dire que même il *pense* ainsi; car exclusivement occupé des choses présentes, aveuglé parce qu'il est devenu étranger à Dieu, mort quant au sentiment moral, jugeant d'après les choses présentes, il en tire des conclusions, et nie qu'il y ait un Dieu. Il vit dans ses pensées ainsi formées, et s'exprime, de cette manière, en son coeur. Lorsque sa conscience s'éveille, il sait bien qu'il y a un Dieu; mais il vit dans sa volonté et dans les pensées de cette volonté et, pour lui, il n'y a point de Dieu.

Il est étonnant de voir combien le raisonnement humain fait habituellement abstraction de l'existence de Dieu! Impossible qu'on regarde autour de soi, sans se rendre compte que la somme du mal est fort grande. Si l'on n'accepte pas la chute et le salut, que doit-on penser quand on ne voit pas Dieu intervenir, d'une manière immédiate, comme en Israël? On laisse Dieu de côté, et l'on se rend compte de tout comme s'il n'existait pas. Les hommes ne veulent pas placer toutes choses sur le terrain de la vérité; ils ne peuvent, par conséquent, introduire Dieu dans ces choses, et ils expliquent tout sans lui. Voilà ce qu'on appelle la philosophie. Or cela mène nécessairement sous la puissance du mal, car le mal existe et par conséquent sa puissance. Si Dieu n'est pas introduit, il faut, dans ce cas, que la puissance du mal ait le dessus, car où est celui qui l'en empêcherait? Toutefois Dieu retient, jusqu'à ce que son temps soit venu, le temps où il n'y a plus de bien à faire par la patience. Alors le mal arrive au comble, comme nous le voyons dans ce Psaume, et le résultat c'est le jugement dont il est parlé au verset 5. Mais remarquons que les principes du monde sont les mêmes à toute époque. Dès que j'agis comme si Dieu n'existait pas (c'est-à-dire sans m'inquiéter de Sa volonté), c'est comme si je disais dans mon coeur: «Il n'y a point de Dieu».

Si la peur dont il est parlé au verset 5 est celle de la congrégation des justes (*), comme je le pense, nous voyons combien les justes ont peu de raison de s'effrayer au jour de la puissance du mal; car plus ce dernier grandit, plus c'est Dieu que cela concerne. Le mal a-t-il atteint son extrême limite, Dieu seul est en cause, et, par conséquent, il n'y a plus aucune raison de craindre. C'est lorsque les méchants triomphent que Dieu les méprise. Le Psalmiste, comme Juif, désire ardemment cette époque, qui sera celle de la restauration d'Israël. Dans un certain sens, nous la désirons aussi, parce que nous désirons la disparition du mal et le repos de la terre; mais ce n'est pas la bénédiction la plus élevée.

(*) Il faut traduire ainsi le commencement du verset 5: «Ils se sont extrêmement effrayés là où il n'y avait point de peur».

Psaume 54

Ce Psaume contient un seul principe, mais des plus importants pour la pratique: Dieu seul et son nom; c'est-à-dire que la révélation de Lui-même est la ressource de l'âme. Les étrangers n'ont pas Dieu devant leurs yeux; il n'en est pas ainsi du croyant, et, pour lui, tout dépend du nom de Dieu. Le fidèle exprime sa dépendance et recherche Dieu selon Son nom. Ce nom tient la première place dans le Psaume. Il faut remarquer que Dieu n'est pas connu ici dans une relation d'alliance qui subsiste. Il ne s'agit pas de Jéhovah, sauf à la fin du Psaume, mais de Dieu, comme tel, en contraste avec les hommes et tout le reste; de Dieu connu en ce qu'Il est: comme source de miséricorde et de bonté, de laquelle nous dépendons. Mais Dieu s'est révélé Lui-même; il s'est fait connaître Lui-même aux hommes; son nom qui exprime ce qu'Il est, ce nom est connu et le coeur se confie en cela. Que cette confiance est douce! C'est la joie et le repos. Que pourrait faire l'homme, si Dieu est pour nous? Il se peut que je ne sache pas ce que Dieu fera; mais j'ai confiance en Lui. Dieu dit qu'Il est mon secours. Une fois que l'âme est délivrée ou qu'elle pense à la délivrance, tout ce que Dieu est en relation avec son peuple, devient pour elle un sujet de louange. Mais ce que Dieu est, comme Dieu, voilà sa ressource.

Psaume 55

Le Psaume 55 est l'expression d'une grande détresse d'esprit. Il y avait là des ennemis du dehors; mais ce qui pesait avant tout sur l'esprit du fidèle, c'était la haine de ceux qui étaient dans la plus intime relation avec lui. Ceci l'amène en présence de la mort et du jugement divin, parce que, comme instruments de Satan, ses ennemis voudraient charger son âme de la culpabilité devant Dieu (*). Le Seigneur Lui-même (quoique ce Psaume ne soit pas proprement une prophétie qui s'applique à Lui) a entièrement passé par là, je n'ai pas besoin de le dire. Ils cherchèrent à faire de Lui un coupable; ils triomphèrent lorsque Jésus fut abandonné de Dieu, et ils estimèrent qu'étant ainsi frappé, il était battu de Dieu et affligé. Ce Psaume a trait directement au résidu des derniers jours; mais, comme nous l'avons vu, dans toute leur angoisse, le Christ a été en angoisse.

(*) Traduisez au verset 3: «Ils font tomber sur moi l'iniquité». (Ed.)

C'est une chose très solennelle que de voir une âme chargée de l'iniquité par des hommes méchants, instruments de Satan. Le Seigneur a éprouvé cela plus profondément que personne, parce qu'Il s'est chargé de notre iniquité. Il ne s'agit pas proprement de la colère que Christ a portée, et que nous ne porterons jamais, mais du fait, que la puissance de Satan, par le moyen des méchants, veut mettre le poids de la colère sur l'âme du juste. Le Seigneur peut juger cette épreuve nécessaire, mais ce ne sera jamais qu'un cas exceptionnel pour les chrétiens.

On trouve ici de la confiance en Dieu, l'espoir que son oreille est attentive au cri du coeur qui se confie en Lui. Mais, jusqu'à ce qu'on ait regardé au Seigneur, la puissance de l'iniquité et l'iniquité elle-même épouvantent et écrasent l'âme. L'existence et la puissance du mal, — de ce qui est opposé à Dieu, — pèsent sur l'âme; et à cela se joint le fait que la confiance du juste en l'homme a été outrageusement trompée, car ce n'est pas un ennemi avoué, mais c'est

la main d'un ami qui a fait ces choses. Comment compter sur quoi que ce soit qui vienne de l'homme, si nos plus proches nous trahissent? Aussi le coeur éprouve-t-il ce que c'est que l'isolement; il ne peut compter sur rien. Le Seigneur a traversé et éprouvé cette puissance du mal: nous ne la sentons que lorsque la chair n'est pas brisée et qu'elle a besoin de l'être. Sans doute, le mal existe, mais, pour la foi, Christ a brisé sa puissance; toutefois, en tant que nous sommes pécheurs, cet effort de la puissance de Satan contre nous, aura nécessairement un caractère de jugement. Par grâce, nous pouvons être au-dessus de cela et avoir confiance. C'est pour cela aussi que Christ a prié pour Pierre; et, bien qu'ayant failli sous la puissance de Satan, il fut préservé de douter de l'amour du Seigneur et de descendre jusqu'au désespoir. La chose la plus terrible, dans ce Psaume, c'est que la méchanceté se présente comme la puissance du mal. L'esprit du fidèle recule d'épouvante devant ce manque de coeur; il voudrait fuir; car un esprit de grâce aimerait à se reposer en paix lorsque de tous côtés le mal l'entourne. Toutefois le coeur a la conscience de n'avoir aucune association avec le mal; il ne demande qu'à fuir, pour être seul, en repos, car il est dans une position où il n'a personne en qui se confier. Ceci le rejette entièrement sur le Seigneur, car, après tout, il n'a pas, dans ce monde, des ailes de colombe.

Le résultat est que la méchanceté est présentée devant le Seigneur, c'est-à-dire en pleine lumière; ce qui introduit naturellement le point de vue sous lequel tout est considéré dans les Psaumes: la patience en présence du mal, la justice qui doit envisager le mal sous son vrai caractère; et enfin la pensée du jugement. Sans doute, les Psaumes nous parlent aussi des souffrances de Christ sous le péché, même jusqu'à subir la colère, ainsi que de la grâce qui ressort d'un jugement déjà exécuté; mais, en général, les Psaumes présentent l'aspect du gouvernement de Dieu; car le jugement du mal et la délivrance de l'opprimé sont dans la nature de Dieu en tant qu'il gouverne et qu'il voit toutes choses. Jusqu'ici, le coeur gémissait sous l'oppression et dans la souffrance, en pensant avec horreur et affliction d'esprit au mal qu'on cherchait à lui imputer; mais maintenant, il peut, regardant au Seigneur, considérer le mal plus calmement quant à son caractère propre, et quant au jugement qui va suivre. De là, une pleine confiance en Jéhovah, connu comme le Dieu de l'alliance. Aussi, depuis le verset 19, le fidèle, en toute liberté d'esprit, envisage calmement toutes choses et en considère la fin. La conclusion ne se fait pas attendre. Elle est parfaite, elle est précieuse malgré le sentiment le plus profond d'un mal arrivé à son comble: «Rejette ta charge sur Jéhovah et Il te soulagera; Il ne permettra jamais que le juste soit ébranlé». Ici se terminent tous les exercices qui sont en rapport avec le fondement de notre foi; et, bien que ce Psaume exprime le désir du jugement, lorsque l'on considère le principe du verset 22, on y trouve le précieux soutien de la foi dans toutes les épreuves. Il y a deux points à remarquer ici: «*Rejette ta charge sur Jéhovah*». Quelle que soit l'épreuve ou la difficulté, rejette-la sur le Seigneur. Cela ne signifie pas que l'épreuve soit toujours retirée; dans ce cas-ci la chose n'aura lieu qu'à l'arrivée du jugement; mais «*Il te soulagera*». Cela vaut mieux que si les épreuves étaient retirées; car c'est Dieu venant directement se mettre en rapport avec nous, avec nos âmes; c'est le sentiment de son intérêt pour nous, c'est sa faveur, sa proximité; Il vient pour nous aider dans

nos besoins. C'est un état divin de l'âme, meilleur même que l'absence du mal. Dieu est un ferme appui pour nous soutenir.

Le second point est la fidélité infaillible de Dieu. Il ne permettra point que le juste soit ébranlé. Peut-être sera-t-il éprouvé; mais Dieu ne peut ni ne veut permettre que le mal dans le monde ait le dessus. Par le moyen du mal nous pouvons apprendre à avoir confiance, et, en ayant confiance, nous savons que le Seigneur nous gardera. Le caractère extrême du mal rend l'intervention de Dieu nécessaire; — montre d'autant plus clairement qu'il faut que Dieu intervienne.

Psaume 56

L'âme est sortie des profondeurs de la détresse intérieure, dans laquelle elle se trouvait au Psaume 55. En effet, bien que les ennemis du fidèle se tiennent aux aguets pour surprendre son âme, il ne s'agit plus ici de l'infidélité et de la trahison de ses amis; ce sont des ennemis qui cherchent à lui faire du tort. Il est effrayé plutôt que désolé, et regarde à Dieu à travers les difficultés. Aussitôt la foi est en activité. Dans le Psaume précédent, l'esprit du fidèle était profondément abattu au-dedans de lui; ici, il est seulement éprouvé; aussi peut-il bien vite se confier en Dieu, dont la Parole est, pour lui, le témoignage d'une délivrance certaine.

Dans le Psaume 55, c'est seulement au verset 19 et à la fin que le fidèle est capable d'introduire Dieu; tandis qu'ici Dieu est aussitôt devant l'âme. En réalité, les épreuves extérieures sont peu de chose, comparées avec les déchirements intérieurs de l'esprit: «L'esprit d'un homme soutiendra son infirmité; mais l'esprit abattu qui le relèvera?» (Proverbes 18: 14). La confiance du saint est donc en Dieu. Mais cette confiance en Dieu ne peut exister sans quelque révélation de Sa part. Or, quand l'âme peut regarder à Lui et avoir confiance, le témoignage qu'Il nous a donné dans son amour, ce par quoi Il a révélé ses pensées, devient à la fois le guide et l'assurance de l'âme. Combien la possession de ce témoignage est précieuse! Dieu ne peut faire autrement que de l'accomplir. Ces deux points — Dieu Lui-même et sa Parole — sont les pivots de la pensée dans ce Psaume. «Je louerai en Dieu Sa Parole». Sa Parole nous donne le témoignage certain de ce qu'il sera, de ce qu'il est pour nous.

Mais, lorsqu'il s'agit de Dieu, que peut faire la chair? Telle est la conclusion à laquelle l'âme arrive. Elle a des ennemis, peut-être forts et puissants, et elle n'est pas insensible à cela. Ils se tiennent cachés et complotent contre le fidèle qui n'a aucune ressource en la chair. Tout cela lui est utile, en lui faisant connaître le monde dans lequel il se trouve, et en le servant de la chair. Que peut-il donc faire? Rien du tout. Dieu devient sa seule ressource et cela lui offre autant de bénédiction positive que d'utilité. En réalité, si Dieu est pour nous, que peut faire la chair? Un homme du monde peut avoir des ressources charnelles contre la chair, mais un saint ne peut recourir à de telles armes: elles le détourneraient de Dieu, au moment même où Dieu l'amène complètement à Lui. Il ne peut pas dire «confédération» toutes les fois que le peuple, faible en la foi, dit: «confédération»; d'autre part il ne doit pas craindre ce que ce peuple craint, ni s'en épouvanter, mais il doit sanctifier l'Eternel des armées lui-même qui lui sera

pour sanctuaire. Ici le fidèle est amené, par ce qui est pour lui une occasion de crainte, à regarder à Dieu. *Dès lors*, que peut faire la chair? Dieu dispose de toutes choses, et Il a ses plans qu'il exécutera certainement.

Une autre bénédiction, non moins profonde, accompagne celle-ci. L'âme est dans l'épreuve, les méchants complotent contre elle, mais Dieu est avec elle dans l'affliction et enregistre tout cela. Il compte les allées et venues du fidèle; car ce dernier est considéré ici comme dépourvu des privilèges extérieurs qui appartiennent au peuple de Dieu et des bénédictions de Sa maison. Dieu enregistre tout cela et le fidèle peut être assuré, comme il l'exprime admirablement, que le Seigneur met chacune de ses larmes dans ses vaisseaux. Chaque affliction du fidèle est écrite dans Son livre. Précieuse pensée! Ainsi le coeur se confie en Lui, et il sait que, lorsqu'il crie à Lui, tous ses ennemis retourneront en arrière. Ensuite, comme il avait loué la Parole de Dieu avec foi, regardant à elle, soutenu par elle, comptant sur elle au milieu de ses frayeurs et de ses afflictions, (oh! que les saints sachent mieux le faire!) il veut la louer encore en comptant sur la délivrance par l'intervention infaillible de Dieu.

Ce Psaume nous présente encore, naturellement sous une forme juive, un autre principe en rapport avec ces exercices du coeur, principe que l'on rencontre toujours dans ces exercices, et qui, en tant qu'ils viennent de Dieu, est, en effet, l'un de leurs objets principaux. Je veux parler du sentiment que l'on appartient, qu'on a été livré, consacré à Dieu. «O Dieu! tes vœux sont sur moi». Cela se manifeste dans le sentiment de la louange, sentiment qui se traduira en louanges, lors de la délivrance; mais le coeur apprend dans ces épreuves, ce que nous sommes portés à oublier, que «nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes». Ce sentiment, dans sa phase inférieure, se lie au besoin de la délivrance; dans sa phase la plus élevée, à la joie de savoir que Dieu nous reconnaît pour siens, en vertu de la rédemption qui, de fait, nous a rendus siens entièrement, comme ce fut le cas extérieurement pour Israël lors de la délivrance d'Égypte. C'est pourquoi les louanges sont déjà dans le coeur de l'opprimé; il a, par la foi, les choses qu'il a demandées, mais ces gratuités et ces délivrances sont, pour lui, un motif pour obtenir encore davantage. Ayant été délivré de la mort, il compte que ses pieds seront gardés de broncher. Il était sous la puissance et l'oppression de l'ennemi, du diable qui avait le pouvoir de la mort. Il est mis en liberté; désormais il lui faut marcher sans broncher et sans tomber en chemin, mais il a appris dans l'épreuve ce que c'est que la dépendance, et il regarde à Dieu pour être gardé. «Ne garderas-tu pas mes pieds de broncher?»

L'âme a encore appris autre chose dans sa détresse; elle connaît maintenant le bonheur de marcher devant Dieu dans la lumière de Sa faveur et dans la sécurité de Sa présence. Elle regarde à cela comme à l'objet en vue duquel elle doit être gardée. Elle désire sa propre paix et son bonheur, mais elle les désire devant Dieu. La «lumière des vivants» était la lumière de la faveur divine qui préservait Israël. Nous ne trouvons pas ici l'ordre le plus élevé de la joie, mais nous voyons une âme qui, du sein de la détresse et de l'oppression, s'attend à la fidèle bonté de Dieu, afin de pouvoir marcher devant Lui en paix et en sécurité.

Psaume 57

Au Psaume 57, nous trouvons les mêmes épreuves, mais avec plus de confiance. L'oeil du fidèle qui voit briller plus distinctement la puissance de Dieu et son secours, voit aussi plus clairement combien de mal et d'iniquité il y a dans ses ennemis, et s'arrête moins à ses propres difficultés. La chose reste toujours vraie, et nous avons à la noter, car notre coeur est perfide. Quand il sort de ses propres craintes et de ce qui personnellement l'opprime, il est en danger de *trop* s'appesantir sur la méchanceté de ses ennemis. Sans doute, il la verra toujours davantage, plus il regardera à Dieu. Le danger n'est pas là, mais dans le fait qu'on s'appesantit sur le mal. Il est dangereux de passer l'éponge sur le mal et de continuer tranquillement son chemin, mais il est aussi nuisible de s'y appesantir. Le mal ne nourrit pas l'âme — comment le pourrait-il? — et il en résulte peu à peu un esprit contraire à l'Évangile. Nous verrons le mal, si nous sommes près de Dieu, mais nous nous occuperons aussitôt de Dieu et non pas du mal. Dieu est entièrement au-dessus du mal.

Ainsi il y a progression dans ces trois Psaumes. Le premier verset des Psaumes 56 et 57, nous montre ce qui les distingue. Dans l'un, il est dit: «Car l'homme m'engloutit et m'opprime»; dans l'autre: «Car mon âme se retire vers toi». Au Psaume 56, le fidèle se confie en la parole de Dieu; ici, il en attend l'accomplissement par la main de Dieu et se retire sous l'ombre de ses ailes, jusqu'à ce que les calamités soient passées. C'est de là qu'il peut considérer d'avance Dieu s'élevant sur les cieux et sa gloire s'étendant sur toute la terre. Cela ne signifie certes pas que la puissance du mal existe moins qu'auparavant, car l'âme est penchée, courbée par elle (verset 6), mais les pensées se reposent davantage sur Dieu. Remarquez, de plus, qu'il n'y a aucune idée de résister au mal et de s'en débarrasser par sa propre force. L'âme s'attend à Dieu, et il le faut pour que son sentier soit parfait: c'est ce que Christ a fait.

Le Psaume précédent s'occupe du sentiment que Dieu prend part à l'affliction du fidèle; tandis que celui-ci considère plutôt le fait que l'âme désire y échapper, mais par la délivrance que Dieu accomplira et qu'il enverra du ciel. De plus, le fidèle voit les méchants pris dans leurs propres embûches; mais il n'a pas la pensée de contre-miner leurs plans; au contraire, s'abandonnant entièrement à Dieu, il voit que leurs plans deviennent leur propre ruine, et ainsi, le jugement est exécuté d'une manière frappante et la foi est hautement confirmée. Par la foi, il reçoit, pour ainsi dire, la louange préparée, et cela parmi les Ammim et les Leummim — les peuples et les tribus: qui ne sont pas proprement des païens adversaires et ennemis. Les épreuves du fidèle sont au milieu du peuple, de la part d'hommes avec lesquels il était associé; il ne s'agit pas de triompher de ses adversaires, mais d'être délivré là où il ne pouvait que courber son âme. Le résultat, c'est la louange parmi les hommes, dans une sphère plus vaste que celle au milieu de laquelle il avait été éprouvé; et il en est toujours ainsi, car Celui qui délivre est grand. De fait, le psalmiste considère la gloire millénaire à venir, alors que, dans le Christ, toutes choses seront réunies en un; mais je ne parle ici que de ce qui a trait aux voies de Dieu.

Psaume 58

Peu de mots suffiront pour ce Psaume; en voici le point capital: Pour les méchants, comme tels, il n'y a aucun espoir d'amendement; mais Dieu les jugera, en sorte que les hommes verront qu'il y a une récompense pour le juste, et un Dieu qui juge la terre. Y a-t-il parmi les hommes un jugement intègre et juste? Telle est la question. Il y a de la méchanceté dans leurs coeurs; on y trouve des plans et des trames. La méchanceté appartient à leur nature et à leur volonté, et se caractérise par la fausseté. Elle vient du serpent, elle est diabolique de sa nature, et ils se refusent à toute puissance d'attraction, à toute influence, quelle qu'elle soit. Dieu intervient, et Jéhovah juge; et bien que leur puissance et leur force soient comme celles des lions, ils se fondent, ils se réduisent à rien, lorsque sa main se fait sentir. La vengeance intervient, mais de plus (ce qui explique la joie que le juste en ressent), elle justifie le juste, démontre qu'il avait raison malgré sa faiblesse apparente et l'ennemi qui l'écrase; prouve enfin que Dieu est juste, et que, malgré l'oppression, il existe un Juge.

Psaume 59

Le but que je me propose ici me permet d'être bref sur ce Psaume. Il a trait directement au jugement que le fidèle invoque sur les nations. J'indiquerai seulement que, lorsqu'il s'agit du Seigneur et de ses saints, il faut attendre du monde une absence complète de conscience et de coeur; sentence terrible, mais confirmée par ces Psaumes aussi bien que par l'expérience. Le simple refuge du fidèle est en Dieu: «Dieu est ma haute retraite». On ne trouve ici ni plans, ni travaux de défense, ni recherche de moyens humains pour s'opposer à la puissance de l'ennemi. Avec ces moyens-là, nous pouvons réussir partiellement peut-être et pour un certain temps; mais, en nous servant d'armes charnelles, nous perdons la dépendance qui a pour conséquence l'intervention de Dieu, et nous perdons aussi la perfection de marche et de témoignage que l'on acquiert en s'attendant à Lui. Nous avons donné beau jeu à l'ennemi en reconnaissant comme compétente, pour résoudre la question du bien et du mal, la puissance du monde; puissance qui, après tout, restera entre les mains de ce dernier jusqu'à la venue de Christ, bien que Dieu la tienne sous sa direction souveraine. Le coeur du fidèle doit dire: «le Dieu de ma miséricorde» (verset 17); il le connaît comme tel; il tient à sa faveur et il a confiance en sa fidélité. Il prévoit la méchanceté qui n'a aucune crainte de Dieu. Les méchants reviendront, des gens sans coeur et impies (verset 14), mais le fidèle chantera la force de Dieu (verset 16). Et non seulement cela, mais, dans son affliction, il a fait l'expérience de la gratuité, des soins tendres et miséricordieux de l'Eternel, lui qui a besoin même de miséricorde à cause de ses manquements. Il louera à haute voix la miséricorde de Dieu, et cela lorsque apparaîtront des jours meilleurs, car cette miséricorde s'est manifestée aux mauvais jours. Dieu est aussi sa force, et c'est à Lui qu'il psalmodiera. Etant ainsi encouragé, le fidèle ne chante pas seulement de Dieu, mais à Dieu. La méchanceté des adversaires est considérée ici comme pure méchanceté. Il se peut qu'entre Dieu et le fidèle il y ait occasion à discipline, mais, quand il s'agit du fidèle et du méchant, le premier n'a donné aucune occasion à la perfidie de son ennemi. Cependant, se tourne-t-il vers Dieu, dans le sentiment de la puissance du mal qui est contre lui, il s'attend à la miséricorde. Son coeur aime

à se tourner de ce côté-là avec la conscience de sa propre faiblesse et de sa nullité. Pour lui Dieu est «le Dieu de sa miséricorde».

Psaume 60

Nous ne pouvons appliquer en principe le Psaume 60 qu'à nos combats extérieurs avec la puissance du mal. Dans ce conflit, Dieu peut trouver bon, selon son gouvernement temporel, de nous laisser là vaincus et dispersés; et c'est bien le châtement le plus sévère et le plus sensible en ces sortes de combats: car, servant la cause de Dieu, il nous faut la voir déshonorée sur la terre par notre faute ou par nos manquements. Sans doute, étant nous-mêmes au milieu du combat, il se peut qu'en nous l'orgueil ait aussi à être mortifié; toutefois le sentiment de douleur et d'affliction est un sentiment naturel qui doit remplir le coeur du serviteur de Dieu. C'est une chose terrible que de voir ceux qui occupent la place du peuple de Dieu et de ses témoins, rendus confus devant leurs ennemis, tandis que la cause de Dieu semble pour le moment avoir subi un échec complet. Dieu a donné une bannière à ceux qui le craignent, afin de l'élever en haut pour l'amour de la vérité. Il a mis *son* enseigne au milieu d'eux, et c'est une chose terrible, qu'avec elle, ils soient défaits et repoussés; qu'en disant: *Jéhovah Nissi* (*), ils voient l'ennemi avoir le dessus. *Jéhovah* avait guerre avec Amalek; mais lorsqu'un Hacan se trouvait dans le camp, Il ne sortait pas; car lorsque Dieu conteste, c'est afin d'exercer la conscience de son peuple: cependant, lorsqu'elle est ainsi abattue, la foi ne perd point courage quoiqu'elle boive le vin d'étourdissement. Elle regarde à Dieu, juge le mal s'il est là, ou reconnaît qu'il doit en exister, bien que, peut-être, elle ne le découvre pas encore. Mais Dieu a parlé dans sa sainteté. L'immutabilité de sa nature, qui ne supporte pas le mal, donne la certitude qu'Il accomplira sa parole en leur faveur. C'est à cela que la foi regarde — sur cela qu'elle compte. Et lorsqu'elle est obligée de demander: «Qui sortira avec nos armées?» elle répond: «Ne sera-ce pas toi, ô Dieu, qui nous avais rejetés?» — Alors tout est en règle. Celui qui avait ainsi discipliné son peuple, sera leur force, leur sûr et fidèle Libérateur. Par lui, quoique d'abord dispersés, les saints feront des actions de valeur. C'est que la foi regarde à Dieu à travers *tout*, car Il est fidèle et sa faveur est meilleure que la vie. Cette confiance est pleinement mise en lumière dans le Psaume suivant.

(*) L'Eternel mon enseigne (Exode 17: 15).

Psaume 61

Ici, le fidèle est encore tenu éloigné de la jouissance des bénédictions présentes. Il est au bout de la terre, mais il regarde à Dieu. Son coeur se pâme au-dedans de lui-même. Intérieurement il ne trouve aucune ressource contre les difficultés extérieures. L'orgueil défiera les difficultés et restera hautain même dans la destruction, mais tel n'est point le chemin du fidèle. Il faut ajouter que le courage naturel, qui se maintient au milieu de l'adversité, a toujours en vue quelque résultat qu'il espère; mais nous n'en trouvons aucun dans les circonstances du fidèle qui nous sont présentées ici. Il est expulsé; il n'a aucun sujet d'espérer une délivrance humaine, et l'orgueil est loin de lui. Il s'humilie sous la main de Dieu; mais il a une ressource — Dieu le conduit sur la roche qui est trop haute pour lui (verset 2). La

foi atteint ce qui est au-dessus des circonstances, lorsque la nature est écrasée par elles. Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Dieu s'intéresse à nous; nous le savons, Il l'a montré. Le coeur peut s'attendre à celui devant qui toutes les circonstances ne sont absolument rien; il se confie en Dieu et le moi disparaît sous son accablement. Dieu est le gardien, Il est la portion du croyant. Dès lors, tout le reste n'entre pas en ligne de compte. Il s'agit du contraste entre Dieu et les circonstances, et non pas entre les circonstances et nous. Dieu a entendu le cri du croyant en détresse, et, de même qu'il a confiance maintenant, il demeurera aussi pour toujours dans le tabernacle de Dieu. Le «rocher plus élevé que nous», tel est le secret de toute paix dans l'épreuve. Vis-à-vis des géants, les espions se comparent à des sauterelles. Dieu était-Il ainsi? Les murailles atteignaient jusqu'au ciel — qu'importe, lorsqu'elles s'écroulent?

Psaume 62

Ce Psaume a pour sujet *l'attente* du fidèle, attente qui implique la dépendance et la confiance; et toutes deux sont telles que nous attendons le moment que Dieu juge convenable.

La dépendance suppose que nous ne pouvons et ne devons rien faire sans Lui, que l'âme ne désire que ce qu'Il fait, et qu'enfin, agir sans lui, même pour nous défendre, est seulement l'action de notre propre volonté, partant l'indépendance de Dieu. Saül ne s'attendit pas à Dieu. Il attendit à peu près sept jours; mais s'il avait compris la dépendance de Dieu, et que rien ne pouvait se faire sans Lui, il n'eût rien fait jusqu'à l'arrivée de Samuel. C'est ce qu'il ne fit pas; il voulut agir de lui-même et perdit le royaume. La délivrance de Dieu est douce, elle est amour; c'est une juste, une sainte délivrance, digne de la révélation de sa faveur et de sa grâce. Elle est parfaite en sa place, en sa manière et en son temps. Lorsque la volonté n'agit pas, l'âme qui attend la délivrance la rencontre et en jouit dans sa perfection, et ainsi nous sommes parfaits et accomplis dans la volonté de Dieu,

Nous avons dit que l'attente implique aussi *la confiance*. En effet, pourquoi attendrions-nous, si Dieu n'intervenait pas? C'est ainsi que, dans l'intervalle, l'âme est soutenue, et la confiance est telle qu'on attend patiemment le moment du Seigneur. La patience a son oeuvre parfaite, en sorte que nous sommes parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu. Sans doute, il y a aussi une manière active de compter sur Dieu, mais la confiance dont je parle laisse l'âme s'attendant à Lui d'une façon absolue et exclusive. Elle n'est pas d'elle-même active, elle s'attend à Dieu seul, comme il est dit aux versets 1 et 5 (*).

(*) Ces versets doivent être traduits: «Mon âme s'attend à Dieu seulement» (verset 1), et: «Mon âme attends-toi à Dieu seulement» (verset 5).

Les deux points qui sont en rapport avec cette attente, démontrent l'état de l'âme. «De Lui vient ma délivrance» (verset 1), et: «Mon attente est de Lui» (verset 5). Lui seul est le rocher et la délivrance; aussi l'âme confiante s'attend à Lui, ne cherche aucun autre refuge, ne regarde qu'à Lui seul pour la délivrance. Le coeur est donc, en principe, (Christ l'était de fait) parfait dans sa confiance, et rencontre dans la dépendance la perfection de Dieu; il n'accepte

rien d'autre, parce qu'il a l'assurance que Dieu est parfait et agira selon sa perfection au moment convenable.

Ainsi la foi correspond à la perfection de Dieu. D'un autre côté, il n'y a aucune activité quelconque de propre volonté; on n'accepte, pour se délivrer soi-même, aucune intervention qui, dans sa nature, soit inférieure à Dieu lui-même. C'est pourquoi l'attente patiente qui compte sur Dieu est un principe d'une immense importance, principe qui, dans les Psaumes, caractérise la foi et par conséquent Christ lui-même.

Mais il reste encore quelques points à remarquer. «Confiez-vous en Lui en tout temps» (verset 8). La *constance* accompagne cette confiance en Dieu, et elle se montre dans toutes les circonstances. Si je regarde à lui moralement, il est toujours suffisant, toujours le même, il ne change pas. Je ne puis agir sans lui, si je crois que lui seul est parfait dans toutes ses voies. Observez, toutefois, que ceci ne suppose pas qu'il n'y ait point d'exercices, ni d'épreuves du coeur; autrement, l'on n'aurait pas besoin d'être exhorté à s'attendre à Dieu. Mais si Dieu est fidèle et s'il attend lui-même que le moment réponde à la vérité et à son propre caractère, de manière à ce que ses voies soient parfaites, il est aussi plein de bonté et de tendre amour pour ceux qui s'attendent à lui. Il les invite à épancher leurs coeurs devant lui. Combien cela fut réalisé en Christ! De quelle manière n'a-t-il pas, en Jean 12 et surtout en Gethsémané, épanché son coeur devant Dieu! Dieu est toujours un refuge. Il agit au temps convenable. Il est toujours un refuge pour le coeur; et le coeur réalise ce qu'il est avant que la délivrance arrive. Sous certains rapports, c'est encore plus précieux que la délivrance elle-même; mais cela suppose l'intégrité.

Encore un point. Cette attente de la délivrance de Dieu a pour effet de nous faire comprendre qu'elle sera complète et parfaite lorsqu'elle arrivera. «Je ne serai pas ébranlé». Le fidèle devait attendre, en effet, jusqu'à ce que Dieu intervint en perfection; mais alors sa puissance le met parfaitement à l'abri. L'homme peut penser qu'il y a du secours en l'homme, ou en ce que l'homme possède, ou bien encore dans la force de volonté humaine; mais la foi sait que la puissance appartient à Dieu.

Le dernier verset montre que l'âme regarde à la parfaite et divine justice des voies de Dieu, mais avec la conscience de l'intégrité. L'intervention finale de Dieu, le jugement qu'il exécute, seront la délivrance du juste. Il s'est identifié dans son coeur avec les voies de Dieu sur la terre, et il a attendu jusqu'à ce que Dieu les accomplît parfaitement en puissance. Ce sera à la fois la fin du mal, et la miséricorde pour ceux qui ont cherché le bien et qui se sont attendus à Dieu, lui remettant la vengeance. Ce sera une juste récompense pour l'homme juste qui a attendu: son attente trouvera une réponse et la puissance du mal sera détruite. C'est dans ce chemin que nous sommes appelés à marcher. Dieu agit ainsi dans son gouvernement actuel, quoique l'accomplissement final manque encore, mais nous avons à compter sur Lui et à nous attendre à Lui de cette manière.

Psaume 63

Le Psaume 63 suppose l'entière connaissance des bénédictions que renferment les relations avec Dieu, mais non pas la pleine jouissance de ces bénédictions; bien au contraire, celui qui les connaît parfaitement se trouve ici dans une position qui est en contraste absolu avec leur jouissance. Or, dans ces conditions, ce n'est pas la bénédiction qu'il recherche et qu'il désire, mais c'est Dieu Lui-même et la révélation de sa gloire dans le lieu de sa demeure. L'être tout entier a soif de Lui. Le fait que le fidèle est dans ce monde, en une terre déserte, altérée et sans eau, n'a pour conséquence ni des plaintes, ni la recherche de la délivrance, mais la soif: on a soif de Dieu. Ce sentiment d'une nature qui Le désire ardemment, nous donne aussi la conscience qu'Il est notre Dieu. Les délices que trouve en Lui la nature divine qui est en nous, nous donnent le sentiment de cette relation. Ces deux choses ne peuvent être séparées. Si nous avons quelque connaissance de Dieu et que nous ne le connaissions pas comme *notre* Dieu, c'est le désespoir ou quelque chose d'approchant, et en tout cas Dieu n'est pas connu comme la source du bonheur, de manière à ce que nous le désirions. «*Mon Dieu*» et cette soif de Lui ne peuvent être séparés. Il ne s'agit pas de Jéhovah et des bénédictions, mais de la nature divine et de Dieu qui fait ses délices; mais non pas sans le sentiment de dépendance qui s'approprie ce qui est exprimé par les mots: «*Mon Dieu*». L'âme qui a des désirs de même nature que Dieu et qui, en vertu de cela, le souhaite Lui-même, sent moralement et réellement qu'Il est son Dieu. Cela n'a été réalisé parfaitement qu'en Christ; quant à nous nous ne pouvons plus le réaliser dès que nous perdons le sentiment de notre relation. Or, la chose est tout aussi vraie quand il s'agit non plus de la relation, mais de la nature de la jouissance, c'est-à-dire lorsque cette jouissance ne découle pas d'une relation, comme lorsque je dis: «*Père*», mais de la nature divine, comme lorsque je dis: «*Mon Dieu*».

Ce besoin, cette soif de Dieu s'accompagne nécessairement du désir de le voir possédant en plein sa puissance et sa gloire. Nous ne pourrions pas aimer beaucoup Celui auquel nous regardons, sans désirer qu'il jouisse de toute la plénitude de la gloire qui Lui appartient et que nous le voyons dans cette gloire. La joie que nous trouvons en lui vient de lui et nous sentons que nous lui en sommes redevables; c'est pourquoi nous désirons le voir en possession de tout ce qui lui est dû. Christ répond à ce sentiment lorsqu'il dit — «*Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée; car tu m'as aimé avant la fondation du monde*». Mais le principe initial, la source de tout cela, c'est que Dieu Lui-même est désiré et connu comme notre Dieu, quoiqu'il en soit. Non — seulement le coeur peut s'approprier cela, comme je l'ai dit, mais il veut avoir Dieu lui-même et nul autre. La nature qui est de Dieu ne veut absolument que Lui seul. Lorsque Dieu est véritablement connu ainsi et que l'âme est identifiée avec Lui dans son désir, le fait qu'elle se trouve au milieu d'un monde où il n'y a pas même une goutte d'eau pour la rafraîchir, ne peut que rendre son désir plus intense. Mais cela dépend de ce qu'Il est connu, connu comme Il se révèle lui-même dans l'intimité de sa propre nature, dans le sanctuaire où il se manifeste et où il se fait connaître.

Une autre pensée s'ajoute à celle-ci: Lorsque Dieu est ainsi connu, tel qu'il est dans le sanctuaire, l'âme comprend son amour, sa grâce, sa faveur et sa bonté; elle garde le sentiment de ces choses, qui sont meilleures que la vie. «La vie», c'est la vie ici-bas, la jouissance actuelle de la vie dans ce monde, et, sous ce rapport, cette vie n'offrait absolument rien au fidèle. De même aussi Paul dit: «Si, pour cette vie seulement, nous avons espérance en Christ, nous sommes plus misérables que tous les hommes». Chez Paul, à la vérité, il s'agit plutôt d'affliction extérieure — dans notre Psaume, du sentiment intime, résultant de la vie dans laquelle le fidèle sent et parle ici-bas, qu'il ne se trouve pas la plus petite chose dans le monde qui puisse correspondre à cette nature ou la rafraîchir. Ceci a été parfaitement réalisé en Christ, et remarquablement développé en Paul, bien que, pour lui, ce fût le résultat de l'épreuve. Il se réjouissait toujours dans le Seigneur, lorsque rien ne rafraîchissait son esprit.

Dans le sentiment de cet amour, au milieu d'une terre déserte et altérée, les lèvres du fidèle louent son Dieu. Ceci est très doux; et, remarquez-le, c'est parfait dans sa nature, parce que c'est Dieu seul; car il n'y a absolument rien dans la terre où se trouve le juste. Dieu, son Dieu, est aussi son désir; l'amour de Dieu est le rafraîchissement de son âme. Or, ceci est la vie divine et parfaite dans celui qui possède la nature divine, bien qu'il soit dans le lieu de la dépendance; une vie connue seulement de l'âme née de Dieu, ou bien connue dans sa perfection céleste. Il en fut ainsi de Christ.

Voilà donc ce qui donne exclusivement sa couleur à la vie ici-bas. «Ainsi je te bénirai durant ma vie» ici-bas, dans cette terre déserte et altérée. C'est là tout ce en quoi consiste la vie de l'âme du fidèle *ici-bas*. C'est pourquoi, dans cette vie, il bénit Dieu, son Dieu. Toute sa vie, dans cette terre déserte, est, en esprit, hors de ce lieu. Là rien absolument n'attire son âme. Il ne trouve son rafraîchissement qu'en Dieu seul, car cette terre n'est qu'un désert pour la nouvelle nature. Cependant il n'est pas encore dans la pleine et actuelle jouissance de Dieu que donne sa présence; il est encore dans la terre déserte, altérée et sans eau, mais il bénit durant sa vie, il confesse et adore le Dieu qu'il connaît. Ainsi, séparé du tourbillon du monde, on trouve un bonheur parfait, une parfaite satisfaction du cœur. De plus, lorsqu'il n'y a rien pour attirer l'attention de la chair (chose insupportable pour celle-ci, mais, pour l'esprit renouvelé, une véritable délivrance), alors l'âme peut méditer sur Dieu Lui-même. Elle trouve en Lui-même la plus complète et la plus riche nourriture; elle est satisfaite; elle n'a besoin de rien autre; elle est rassasiée lorsqu'elle peut être ainsi seule avec Dieu, dans lequel est son plaisir.

Le Seigneur dit de ceux qui viennent à lui: «Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif» (Jean 6: 35). Il présente la chose du côté négatif, parce qu'il s'agit dans ce passage de ce qu'il faut à la nature humaine ici-bas: Il n'y aura plus, dit-il, les besoins non satisfaits du cœur de l'homme dans ce monde. Notre Psaume, au contraire, présente le côté positif, parce qu'il parle des délices, de la complète satisfaction que la nature nouvelle trouve en Dieu. Les jouissances du cœur sont créées et satisfaites par la révélation de Dieu Lui-même. Dieu est l'objet exclusif de la joie et des délices du cœur; l'âme étant rassasiée, les louanges débordent et de la bouche sort un chant de réjouissance. Aussi

le psalmiste n'est-il pas obligé d'approfondir jusqu'à quel point nous sommes autorisés ou capables de louer dans notre état présent; il n'est question que de la nouvelle nature trouvant ses propres délices en Dieu et ne pensant à rien d'autre. Parce qu'elle pense simplement à Lui, elle ne songe pas à elle-même, et elle loue parce qu'Il est une source de louanges. Voilà la vraie simplicité. Lorsque mon oeil n'est pas simple, la pensée de Dieu découvre cela, est obligée de protester et me force à penser à moi-même; mais lorsqu'il s'agit simplement de la nouvelle nature, comme dans ce Psaume, tous ses plaisirs sont uniquement en Dieu, et la bouche le loue avec un chant de réjouissance. Cette simplicité de coeur est très précieuse. Remarquez qu'en parlant de cela, notre Psaume suppose quelqu'un qui est exposé aux distractions du monde; et c'est pourquoi il envisage la condition de l'âme solitaire, qui, au lieu de sentir sa solitude, est délivrée de la distraction pour se réjouir en Dieu.

Plus loin, le Psaume ne parle plus seulement des distractions, mais des circonstances adverses, de la force des ennemis. L'âme voit Dieu, son Dieu, comme ayant été son secours. Dieu était sa joie, et dans ce monde entièrement désert et sans eau, elle est rassasiée comme de moelle et de graisse. C'était sortir en esprit hors du monde pour se réjouir en Dieu; mais, pour ce monde aussi, pour traverser ses combats et ses épreuves, l'âme du fidèle a besoin de l'Etre béni, et la grâce de Dieu se déploie là richement. Nous nous réjouissons toujours dans le Seigneur en tant que nous regardons à la source de notre joie. Mais, si au dehors il y a des combats, et même au dedans des craintes, Il console ceux qui sont abattus; «parce que tu m'as été en secours». Nous trouvons ici la description d'une expérience déjà faite, tandis que Paul en parle comme étant lui-même en voie de la traverser. C'est pourquoi aussi ce Psaume nous présente une âme qui considère Dieu, qui veut se réjouir à l'ombre de ses ailes. C'est là le lieu connu de refuge et de confiance; c'est l'expression du bonheur de sentir en tout temps la faveur de Dieu, et la sécurité dans laquelle nous demeurons. Je ne sais ce qui peut arriver, mais Il sera là; et de plus, le sentiment de sa bonté, de son intérêt actif pour l'âme est pour elle une source de douce joie. Elle est heureuse de posséder pour refuge cette divine faveur; elle est activement occupée à la conserver. Voici donc la condition de l'âme dans son activité: elle suit Dieu de près. Elle veut le suivre, venir à Lui, jouir de Sa présence; elle dit avec certitude: «Ta droite me soutient».

Les derniers versets traitent du jugement qui, selon le gouvernement de Dieu, tombera sur les ennemis des hommes justes, et particulièrement sur les ennemis de Christ. Nous n'avons en vue proprement que la première partie de ce Psaume; toutefois remarquons ici, comme nous l'avons fait souvent, que Dieu gouverne. Nous pouvons compter sur son intervention, en tant qu'elle est nécessaire pour assurer la bénédiction de son peuple qui s'est attendu à Lui, bien que cette intervention n'ait peut-être pas lieu au moment où notre nature la désirerait.

En somme, ce Psaume nous montre une foi simple; l'âme trouve sa joie en Dieu Lui-même et se réjouit dans les soins assurés du Seigneur, dont la faveur l'a protégée comme un bouclier. Si nous comparons ce Psaume avec le Psaume 84, qui lui ressemble en plusieurs points, nous verrons que dans ce dernier il est question de la jouissance présente des bénédictions de

l'alliance, ainsi que du chemin par lequel on y arrive; tandis qu'ici, nous trouvons plutôt ce qu'est Dieu Lui-même, lorsqu'on est loin des bénédictions dans une terre altérée et sans eau; puis encore ce que sont sa protection, ses soins au milieu des difficultés, des dangers qui nous entourent. Ce point de vue nous deviendra fort clair, si nous nous souvenons que le deuxième livre des Psaumes a pour caractère prophétique l'expulsion du résidu hors de son pays.

Psaume 64

Le Psaume 64 décrit un état de choses qui caractérise ce monde et qui est familier à tout homme exercé au service de Dieu ici-bas; je veux parler de la voie des méchants qui haïssent la justice, et cherchent à accuser de mal les débonnaires. Cela montre combien la conscience est universelle et puissante, et une autre vérité en ressort aussi: c'est que l'on s'attend à ce que les principes de ceux qui se confient en Dieu et confessent son nom, ne produisent que ce qui est parfaitement bon, En réalité, c'est le plus fort témoignage qui puisse être rendu, soit aux principes de la foi, soit à l'incurable méchanceté du coeur humain. Les méchants reconnaissent que la foi doit produire et produit, comme le fruit qui lui est propre, ce qui est juste et parfait et qu'elle attend ce fruit de ceux qui marchent par la foi. D'autre part, ils montrent combien ils haïssent ce principe de la foi et ceux qui, par lui, s'attachent au Seigneur; car ils cherchent à découvrir l'iniquité et l'inconséquence dans la marche des enfants de Dieu. Quelle preuve terrible de la méchanceté du monde! Malgré cela, cette méchanceté est universelle, et on la trouve bien moins parmi les impies avoués, que parmi les honnêtes mondains. Il est vrai que nous avons ici, chez ceux qui cherchent à découvrir l'iniquité, non pas une immoralité évidente, mais, ce qui est pis, la méchanceté; ils tiennent leurs conseils secrets. Toutefois l'esprit du mal dans l'homme n'est pas différent, bien que les «conseils secrets» appartiennent au caractère extrême du mal. Mais, s'ils ne vont pas toujours jusque-là, les hommes montrent bien qu'il y a chez eux communauté de sentiments, d'action et de pensée, parce qu'un même esprit les anime.

Ensuite, leurs langues sont des instruments d'attaque et d'injures. Le saint n'a ni défense, ni remèdes extérieurs; mais en cela, aussi bien que par rapport à la violence, Dieu est son refuge. Remarquez-le: il parle de la frayeur de l'ennemi, car la méchanceté de ce dernier a pour but de produire la frayeur. Le fidèle ne peut tenir tête à cette méchanceté, car il n'a aucune arme à lui opposer, mais il présente à Dieu la difficulté en a lui remettant. Dieu éprouve les siens, mais le résultat, c'est que les méchants attirent le jugement de Dieu sur leur propre tête; la frayeur les saisira et ils verront et reconnaîtront l'oeuvre de Dieu. C'est ce que les fidèles doivent attendre pour que la joie soit complète; car leur délivrance étant divine, ils doivent attendre que le temps du jugement divin soit arrivé. Abraham fut étranger, et ses descendants restèrent sous l'oppression, «parce que l'iniquité des Amorrhéens n'était pas encore venue à son comble» (Genèse 15: 16). Peut-être aussi, pour nous, l'épreuve n'est-elle pas encore complète; mais, en tout cas, lorsque Dieu interviendra, ce sera le moment parfait. Notre délivrance n'est pas le seul résultat; comme elle arrive au moment fixé par Dieu, et ainsi selon la perfection de ses jugements, ce sont les voies de Dieu qui s'y manifestent. Les jugements de Dieu s'exerçant sur la terre, les habitants du monde apprennent ainsi la justice.

Tel sera l'effet du plein accomplissement du jugement; mais même en des cas particuliers, les hommes glorifient Dieu au jour de la visitation; ils reconnaissent que ceux qui se sont confiés en Lui ont eu raison; que ce Dieu qui paraissait ne pas intervenir attendait seulement dans sa sainte justice, et qu'Il a soin des justes. Ainsi ses voies sont parfaites et c'est un gain immense, car Dieu est glorifié.

Psaume 65

Le Psaume 65 a trait à la bénédiction de la création actuelle, et parle de la louange et de la joie qui jailliront lorsque Dieu abolira la puissance du mal; cependant il envisage l'effet actuel de sa bonté comme témoignant de cette bénédiction future. Ce Psaume attend l'introduction de la bénédiction universelle, car la création en travail n'attend pas seulement, comme ici, en vue de sa délivrance, l'intervention d'Israël, mais bien plus encore, la révélation des fils de Dieu et la bénédiction du peuple de Dieu; mais le coeur est prêt, et ceci nous conduit à un principe général, instructif pour nous en tout temps; c'est-à-dire la disposition du coeur à louer Dieu au milieu de l'épreuve et à se confier en la Toute-Puissance, dont la nature est de dispenser la bénédiction. Toutefois ce Psaume ne s'applique qu'aux circonstances du croyant. Le chrétien n'est jamais, *selon l'Esprit*, dans un état d'âme dans lequel il ne puisse louer. Son coeur peut s'être éloigné de Dieu, tellement qu'il faille que l'Esprit le reprenne et l'humilie; dans ce cas, la louange n'est pas prête du tout. Ici, bien que le coeur soit prêt, les circonstances ne fournissent pas d'occasion à la louange. La louange est silencieuse, quoiqu'il y ait la conscience qu'elle appartient à Dieu; le voeu sera rendu. Ceci peut être le fait du chrétien. Il peut dire dans l'épreuve, et c'est une pensée légitime: Je suis sûr que je le louerai encore et lui rendrai grâces pour sa délivrance. Il en est encore ainsi pour nous, maintenant, relativement à la louange la plus élevée. Dans les parvis célestes notre louange est encore silencieuse, — mais nous l'attendons et nous soupignons après elle. Le verset 4 montre clairement que notre Psaume est occupé de la forme juive de la louange. La pensée générale, c'est que nous attendons seulement l'accomplissement de la bénédiction pour que la louange déborde. La fidélité et la puissance de Dieu sont célébrées comme nous assurant cela, mais ici, c'est en jugement et pour des bénédictions terrestres; tandis que le chrétien, quels que soient les empêchements et les puissances ennemies, compte sur cette fidélité et sur cette puissance de Dieu pour l'introduire dans la cité céleste. Les transgressions ne barreront pas le chemin; par la grâce seule nous pouvons dire: «Tu *as fait* l'expiation de nos transgressions». Il entend nos prières et nous vient en aide.

De plus, il s'agit ici de la gloire du Seigneur, gloire nécessaire, même dans sa partie terrestre; mais que nous trouvons ici en principe. — «Toute créature viendra jusqu'à toi». Le Juif considérait cela comme une partie de la gloire. Les desseins de Dieu doivent être accomplis pour sa gloire, mais, dans sa grâce, il les a identifiés avec nous comme aussi Paul l'exprime par le Saint Esprit: «Autant il y a de promesses de Dieu, en lui (Christ) est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous» (2 Corinthiens 1: 20). Certaine donc, que Dieu doit être glorifié, la foi voit, dans ce fait, notre propre gloire et notre bénédiction. Ce qui caractérise la foi, ce n'est pas de croire que Dieu est glorieux, mais d'associer cette gloire avec la

bénédition de son peuple. Josué dit: «Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9). Moïse dit: «Les Egyptiens l'entendront» (Nombres 14: 13), et il en est toujours ainsi lorsqu'il plaide avec Dieu. Quelle source de sécurité, quel sujet de louanges, que Dieu ait ainsi identifié sa gloire avec notre bénédiction et avec les promesses qu'il nous a faites en Christ!

Psaume 66

Il y a, quant à la valeur morale de ce Psaume, un point qu'il est bien intéressant de noter: Je veux parler de la manière dont tout est attribué à Dieu lorsque vient la délivrance. On voit Dieu tout du long. Le Psaume remonte jusqu'à la rédemption originelle, source non équivoque de tout (verset 6), et va jusqu'à la bénédiction finale du peuple de Dieu qui sera la bénédiction du monde. Maintenant on découvre que, lorsque tout semblait être plongé dans l'obscurité, sa puissance était au-dessus de tout. «Il domine par sa puissance éternellement; ses yeux prennent garde sur les nations». Malheur à celui qui s'élève lui-même.

Mais, bien plus encore: Dieu est vu dans la tribulation, reconnu comme en étant l'auteur, bien que nos fautes aient pu en être l'occasion. C'est la vraie pierre de touche qui fait connaître si le coeur est droit — ce que le Lévitique, parlant d'Israël, appelle: «recevoir avec soumission la punition de notre iniquité» (Lévitique 26: 41, 43). On voit ici deux choses: Dieu les avait mis dans la difficulté et par elle il avait maintenu leur âme en vie. — Il en fut de même pour Job quant à ces deux points. — De plus, Dieu n'a pas permis que leurs pieds bronchassent, qu'ils fussent éloignés, par la tribulation, du sentier divin de la foi.

Les versets 10 et 11 reconnaissent cela; et si des instruments ont été employés dans ce but, ce n'étaient après tout que des instruments. L'épreuve était très grande; ils le sentent et le voient, mais c'était l'oeuvre de Dieu. Ce n'est pas tout. Dieu a en cela un dessein positif qu'il accomplit; il a un chemin, un lieu d'amour, et l'épreuve fait partie de son dessein, car il veut, par elle, préparer l'âme pour le lieu d'une si grande bénédiction. «Tu nous as fait entrer en un lieu fertile». Dieu envoie la difficulté, préserve l'âme qui s'y trouve, se sert de l'épreuve pour affiner l'âme comme on affine l'argent, ranime son espérance, laquelle repose ainsi plus entièrement sur Lui, et peut, d'un regard plus pur, considérer ses promesses; enfin, il la fait entrer dans un lieu fertile.

Ce Psaume fait ressortir en même temps quelques autres points, touchant l'état de l'âme. L'affliction l'a poussée vers Dieu; et quoique, pour nous, les voeux et autres choses semblables soient mauvais, cependant, bien que le fidèle soit sous le châtement, l'espoir en Dieu produit dans son coeur le besoin de s'en rapporter à Lui et de se tourner vers lui comme vers la source d'une meilleure espérance. Pour que nous puissions avoir confiance en Dieu et que notre attente soit en lui au milieu de l'épreuve et du châtement, il faut avant tout que notre volonté soit brisée; lorsqu'elle est brisée, nous le pouvons, même en ayant conscience que l'affliction est le fruit de notre propre faute, mais il faut pour cela de l'intégrité; alors des actions de grâces en sont le résultat. Dès lors, le coeur peut rendre témoignage pour Dieu vis-à-vis des autres (verset 16); il a connu l'intervention du Seigneur en sa faveur. Le fidèle a crié, Dieu l'a exaucé. «C'est ici», dit l'Apôtre, «la confiance que nous avons en Lui» (1 Jean 5: 14, 15); car ce

que l'on apprend ici par le moyen de l'affliction devrait être l'état constant de l'âme lorsqu'elle n'a pas à la traverser. Le sentiment dominant de l'âme est ici la reconnaissance, et il en sera toujours ainsi; elle y retournera, c'est-à-dire à Dieu — au secret de sa propre reconnaissance envers Lui, et c'est la joie du coeur. Le point capital du Psaume, c'est que l'on reconnaît tout cela après la délivrance; mais quand ce que Dieu est pour nous est reçu dans le coeur, le résultat c'est une foi qui y répond au milieu même de l'épreuve.

Psaume 67

Je n'ai qu'une remarque à faire sur le Psaume 67. Lorsque le coeur désire les bénédictions, même sur le peuple de Dieu, c'est la gloire de Dieu qui est le ressort de ce désir. Alors les bénédictions coulent en abondance et la louange monte à Dieu. Ce Psaume explique Romains 12: 15.

Psaume 68

Quelque frappant et intéressant que soit ce Psaume, je n'ai, pour mon but actuel, que fort peu à en dire. Une ou deux remarques me sont suggérées en passant. Il s'agit spécialement du caractère de Dieu en grâce; mais dans sa propre grâce souveraine, en rapport avec les Juifs; il ne se montre pas dans sa relation d'alliance, mais il les établit, comme autrefois en Sinaï, seulement il le fait maintenant en grâce et en puissance. Jah n'est point, j'en suis convaincu, le même nom que Jéhovah: c'est l'existence absolue de Dieu, et non pas son existence continue, qui fait que l'on peut compter sur la fidélité de Celui qui était, qui est, et qui vient. Il est ici, il vit à toujours et à perpétuité. Dans ce Psaume, il n'est appelé Jéhovah que lorsqu'il parle de son habitation et de sa demeure sur la montagne de Sion, parce que là il prend et sa position et son nom d'alliance. Nous avons Jah aux versets 4 et 18; dans le reste du Psaume, Adonaï est rendu par «Seigneur». Il me semble que ce dernier titre met Christ en rapport avec la restauration d'Israël, lui donnant la place de Seigneur, mais associant plus que le Psaume 110, ce titre avec son caractère de Jéhovah. Le verset 18 est naturellement le centre de cela, mais comme, suivant la promesse, il est Jéhovah en Sion, nous le voyons ici dans le caractère de celui qui, étant monté en haut après sa réjection, reçoit des dons comme homme. Il est au delà de toutes les promesses juives. Toutefois, ce même passage parle des Juifs rebelles; mais alors il n'est plus question de Jéhovah, mais de Jah Elohim. L'exaltation de Christ ramènera Dieu en souveraine grâce au milieu d'Israël.

Psaume 69

Le Psaume 69 est une prophétie si complète de Christ que je n'en fais l'objet d'aucune remarque. C'est une description détaillée de ses afflictions dans la vie et dans la mort. J'en ai parlé longuement autre part.

Psaume 70

Le Psaume 70 suggère une seule remarque. On consent à tout supporter, à être pauvre, nécessaire, méprisé, pourvu que le peuple de Dieu soit heureux et dans un état qui le pousse

à la louange. La bénédiction de Jéhovah n'est pas méprisée, mais pour la posséder on s'attend à lui.

Le véritable esprit de foi dans le fidèle, c'est que son coeur soit attaché au bonheur et à la bénédiction du peuple de Dieu.

Psaume 71

Le Psaume 71 ne nous retiendra pas longtemps. Il repose sur deux points: d'abord la *justice* de Dieu. — Le psalmiste ne réclame rien sur le pied de sa propre justice; mais il sait que Dieu sera conséquent avec Lui-même, qu'il ne le délaissera, ni ne l'abandonnera. C'est pourquoi il compte en second lieu sur sa *fidélité*.

Psaume 72

Le Psaume 72 nous montre la gloire de Christ comme Salomon; il n'est donc pas nécessaire d'ajouter ici aucune remarque sur son contenu.

Livre 3

Psaume 73

Ce Psaume, qui forme le début du troisième livre, traite du jugement temporel de Dieu en Israël, jugement qui répond aux inquiétudes dont le coeur des fidèles est agité. Toutefois, comme ces inquiétudes sont de tous les temps, nous trouverons ici le sujet de quelques remarques.

Les méchants réussissent; Dieu semble avoir oublié, et le coeur du fidèle porte envie aux insensés. Qu'est-ce que cela prouve? — Que trop souvent notre coeur désire avoir sa part ici-bas, ou, tout au moins, qu'il voudrait pouvoir concilier sa part à venir avec une portion actuelle sur la terre. Il est juste que l'on éprouve de l'affliction en présence du mal qui domine dans le monde, mais cette affliction se mêle souvent, dans nos coeurs, avec le désir de faire notre propre volonté et d'en finir avec le mal par le jugement. Lorsque notre volonté va de pair avec le sentiment de la domination du mal, nous éprouvons soit de l'irritation, soit du découragement, et, par conséquent, nous cessons de persévérer à bien faire. Les méchants prospèrent dans le monde. Quelle énigme! Où donc est le gouvernement de Dieu? Quelle est donc l'utilité du bien? Sans aucun doute, cette épreuve était particulièrement sensible alors que les bénédictions temporelles avaient été données comme un signe de la faveur divine. Mais les chrétiens sont rarement assez séparés de ce monde pour ne pas ressentir le succès de la méchanceté et éprouver le désir d'en tirer vengeance. D'autre part, l'indifférence à l'égard du mal est absolument condamnable. On voit par là que notre chemin est étroit. Pour nous y conduire, il faut que la grâce agisse dans nos coeurs, car nous avons à sentir le mal en lui-même, et combien il déshonore Dieu, en même temps que nous devons attendre le moment convenable où Dieu interviendra. Dans ses souffrances, Christ a réalisé cela en perfection.

Le seul lieu où l'on puisse apprendre, c'est le sanctuaire. La volonté y est soumise; Dieu y est connu; l'oeil n'y est pas obscurci par les passions du monde et par l'incertitude ignorante qui se demande ce qu'il faut faire, comme si ce n'était pas Dieu seul qui peut faire. En effet, quel autre que lui tiendra compte du bien, où qu'il se trouve?

Quel autre aura une patience parfaite vis-à-vis du mal, en sorte que le jugement n'atteigne que le mal, et qu'il soit le jugement véritable d'un mal sans excuse. Notre impatience ne pourrait jamais réaliser ces choses, lors même que nous jugeons justement le mal comme tel. Mais, dans le sanctuaire, la volonté est muette et Dieu est écouté. Ses voies sont justes et nous considérons les choses avec ses propres yeux. Le mal nous apparaît plus haïssable; nous comprenons combien la compassion est de saison, combien la patience est adorable, mais aussi combien le jugement est assuré. Ainsi le sentiment de la justice reste entier dans le coeur, mais dépouillé de tout besoin de vengeance: la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Le jugement est juste parce que la patience est parfaite; il est d'autant plus terrible qu'il est libre de toute passion; il appartient à Dieu. Le moi est en jeu, lorsque les disciples désirent que le feu descende du ciel. Ils ne savaient pas de quel esprit ils étaient animés; et cependant les Samaritains, en un certain sens, méritaient réellement ce jugement. Mais lorsque Dieu se réveille au moment voulu, les méchants sont comme un songe; leur orgueil, leurs prétentions sont comme une image évanouie (verset 20). La foi accepte cela et ne cherche pas à rien hâter.

Une autre vérité précieuse ressort de ce passage. Il avait, été «stupide, sans connaissance, comme une brute en la présence de Dieu»; cependant il y avait en lui de l'intégrité et de la conscience. S'il avait donné vent à ses pensées,

lorsqu'il était sur le point de dire que la piété était inutile, il eût été infidèle à la génération des enfants de Dieu. Voilà ce qui l'arrête. Qu'il est beau de voir, au milieu des résistances de la volonté de l'homme, le coeur repris et restauré par les saintes affections, par la conscience qui craint de mettre une pierre d'achoppement dans le chemin du plus humble des enfants de Dieu! Cette occasion montre qu'il est réellement l'objet des affections; elle manifeste aussi la crainte de Dieu, qui prouve qu'on le connaît et qu'on l'aime, que l'on possède la nature nouvelle. Reconnaître Dieu est une marque importante qu'il y a du bien; mais ce que le coeur sait de lui-même, c'est qu'il était comme une brute dans ses raisonnements. Toutefois, remarquez ceci: tout en avouant sa folie, il arrive à reconnaître qu'en dépit de tout cela il était continuellement avec Dieu. Oh! combien la connaissance parfaite de nous-mêmes, lorsque nous nous connaissons comme nous avons été connus mettra en lumière la grâce patiente, invariable de Dieu qui veille sur nous tout le long du chemin, selon son amour adorable et selon l'intérêt qu'il nous porte! Au milieu de toute sa folie il était toujours avec Dieu, et Dieu l'avait pris par la main droite. Précieuse grâce! Dieu nous aime, a soin de nous, veille sur nous, s'intéresse à nous; en vertu de son amour souverain, nous lui sommes nécessaires pour qu'il soit satisfait. Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste. C'est une magnifique expression de la grâce invariable. Or il est Dieu et non pas un homme; c'est pourquoi, ici, le coeur compte sur Lui.

Jusqu'ici le juste avait pu dire à travers toutes les défaillances de sa foi: «Tu m'a pris par la main droite»; maintenant, étant en communion, il ajoute: «Tu me conduiras par ton conseil». Il ne s'agit plus seulement d'être soutenu sans en avoir conscience, mais d'être guidé dans la communion par la pensée et la volonté de Dieu. Le fidèle voit cela dès qu'il s'est jugé et qu'il jouit de la communion. Cela ne signifie pas que Dieu ne nous guide pas et ne nous force à marcher selon ses propres conseils; employant le mors et la bride lorsque nous ne sommes pas en communion avec lui. Il ne peut manquer de le faire; mais alors l'âme ne le comprend pas, et, partant, ne peut en parler, comme elle le fait ici, dans la conscience qu'Il la conduit par son conseil.

Nous rencontrons ici, en nous tenant à la force du passage, la distinction bien claire de la position juive: «Tu me recevras après la gloire». Ce passage a été altéré pour l'adapter aux idées chrétiennes, et on en a perdu le véritable sens (Comparez Zacharie 2: 8). Après la gloire, c'est-à-dire lorsqu'elle aura été établie, Israël sera reçu; mais nous reviendrons dans cette gloire avec Christ (Colossiens 3: 4).

Le coeur est maintenant restauré par cette visite au sanctuaire: «Quel autre ai-je au ciel» que le Seigneur? — Notre pensée, à nous, peut être élargie par la connaissance du Père et du Fils; toutefois c'est la même vérité, seulement mieux connue.

Quel autre avons-nous dans le ciel que Dieu, le centre, la source, l'ensemble tout entier de la bénédiction? Sur la terre, il n'y a pour le croyant aucune source de bonheur en dehors de Dieu; il est, lui, la seule source; tandis que, si nos regards ne sont pas simplement fixés sur lui, il y aura une quantité de désirs de distraction. Ici l'oeil est tout à fait simple. Etant dans le monde, cela nous donne le sentiment que nous sommes seuls, mais seuls avec Dieu. Il en fut de même de notre bien aimé Sauveur: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit... et vous me laisserez seul; or je ne suis pas seul, car le Père est avec moi». Dans un sens, le coeur accepte la prépondérance du mal, et il est séparé, d'une manière très bénie, de toutes choses pour Dieu. Voyez la bénédiction qui ressort de ce mal apparent: Si tout était paisible, bon et prospère dans l'état de choses présent et imparfait, le coeur s'abaisserait à cet état d'imperfection et deviendrait réellement mondain; mais la prépondérance du mal, tout en pesant sur l'âme, lui fait chercher un refuge dans le sanctuaire, tandis que la volonté est tenue en bride par le sentiment qu'on ne peut pas se séparer du peuple de Dieu. Le coeur est sevré du monde, et, dans un monde où le mal domine, il regarde à Dieu, le possède comme sa part unique dans le ciel, et n'a ainsi rien que lui seul au monde. Dieu occupe la seule place souveraine dans le coeur. Rien ne peut rivaliser avec lui, et, comme il est dit dans le Nouveau Testament: «Christ est tout».

A ceci se rattache une autre bénédiction, une bénédiction durable, tandis que la chair et le coeur sont consumés: Dieu est la force du coeur. Il le soutient avec une bonté et une puissance divines; il n'est pas seulement un soutien actuel, mais il est le partage du coeur à jamais. Ceci conduit à une sérieuse et douce conclusion: «Pour moi, mon bien est de m'approcher de Dieu». Là nous apprenons la vérité; là nous trouvons l'encouragement. Il a mis toute son espérance au Seigneur Jéhovah, en celui qui est souverain en force, ferme et

fidèle en ses promesses. Celui qui se confie en lui aura sûrement à raconter toutes ses oeuvres merveilleuses. Il se trouvera là où l'on peut les voir et en faire l'expérience; son coeur sera préparé à y prendre garde et à les comprendre; il aura la joie de témoigner de la fidélité de celui en qui il s'est confié. Au verset 20 nous avons seulement la puissance souveraine, au dernier verset nous trouvons aussi la fidélité de Dieu à soit alliance.

Psaume 74

Nous trouvons ici la confiance en la fidélité de Dieu, fondée sur la confiance en Dieu lui-même, lorsque la puissance de l'ennemi semble, quant aux circonstances extérieures, avoir enlevé tout espoir. Mais nous trouvons en même temps ce qu'Il est pour son peuple. La rédemption a prouvé son profond intérêt pour les siens. Ils sont à Lui en propre. Tout en les acquérant par sa grâce souveraine et divine, il s'est associé avec eux (en grâce aussi, sans doute), d'une manière indissoluble; et le coeur s'écrie (verset 22): «O Dieu! lève-toi, défends ta cause». Quelle bénédiction! Moïse, de même, dit continuellement: «*Tu les as fait sortir*». Si donc le peuple se trouve au dernier degré de l'abaissement, si le tumulte des ennemis va grandissant toujours, c'est un motif de plus pour avoir confiance; car il s'agit de grâce, de grâce fidèle, et la puissance sur *toutes* choses est par devers Lui. Le coeur, loin d'être effrayé, supplie Dieu qu'il se souvienne des attaques et des insultes de l'ennemi, car les insultes s'adressent à son nom. Il est de fait que l'inimitié du monde contre son peuple se trouve être réellement contre le Seigneur. S'ils n'étaient pas son peuple, le monde ne s'occuperait pas tant d'eux. Il faut que le peuple de Dieu s'en souvienne, et n'oublie pas, au milieu de sa propre faiblesse, que c'est Dieu qui est en cause.

Psaume 75

Le Psaume 75 proclame l'avènement certain et le juste gouvernement du royaume de Christ; remarquez seulement que la foi rend grâces avant que ce royaume soit établi, et qu'elle avertit les pécheurs orgueilleux, car Dieu est le juge. Les prétentions humaines ne servent de rien contre lui. Remarquez encore ceci: Lorsque Christ prend le royaume, tout est confusion; la terre et ses piliers se dissolvent. Même alors, nos coeurs doivent pouvoir dire: Le nom de Dieu (pour nous le Père) est près, c'est-à-dire que tout ce en quoi Dieu se révèle est près de nous; en sorte que nous pouvons toujours avoir confiance, et être sans crainte. Les voies et les actes de Dieu sont d'accord avec son nom. Nous croyons en son nom de Tout-Puissant, de Très-Haut, nous croyons qu'il vengera l'Eglise persécutée, en jugeant Babylone et sa puissance; toutefois, comme je l'ai déjà dit, il ne s'agit pas pour nous directement du nom de Dieu, mais de celui du Père. Dans ce sens, il n'est question de gouvernement que par rapport à ses enfants. Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père. Toute la puissance contenue dans ce nom qui est ainsi manifesté, toute la grâce et la fidélité qui s'y trouvent pour ceux qui sont ressuscités avec Christ, qui sont aimés comme il est aimé, voilà ce qui est toujours près de nous; et cette oeuvre merveilleuse de la résurrection de Christ le déclare, dût la mort elle-même être sur nous.

Psaume 76

Le sujet général de ce Psaume est encore le jugement exécuté en rapport avec Israël. Mais nous pouvons noter ici un principe général: c'est que le siège de la bénédiction de Dieu et de son trône, ou plutôt, que leur manifestation sur la terre, alors même que cette manifestation serait tombée au plus bas, est bien plus excellente que toute la puissance et la violence de l'homme. Lorsque Dieu les tance, les hommes tombent sans force. Lorsque Dieu se lève, que peuvent-ils faire? Mais l'exécution du jugement de Dieu sur la terre a son effet et son but immédiats: la délivrance des débonnaires. Il délivre tous les débonnaires de la terre. Son amour et sa fidèle bonté sont en exercice, même dans le jugement.

Un second principe, que la foi applique en tout temps, principe encourageant et consolant, c'est que Dieu fait tourner la colère de l'homme à sa louange (verset 10). Il fait tout servir à sa propre gloire, à ses desseins, et il arrête tout le reste. Lorsque la foi est exercée, elle compte sur Dieu, à travers tout, bien certaine que Dieu aura le dernier mot, le mot final en toute chose.

Psaume 77

Le Psaume 77 nous présente quelques points instructifs à noter. La plainte va plus loin, peut-être, que ne devrait aller celle d'aucun chrétien. Le verset 7, dans notre bouche, serait tout simplement de l'incrédulité, tandis que, pour le Juif, dont le peuple est rejeté dans tout ce qui touche à ses privilèges, la question surgit naturellement, comme en Romains 11: «Je dis donc: Dieu a-t-il rejeté son peuple?» Mais, abstraction faite de cela, nous trouvons dans ce Psaume beaucoup d'instruction pour un temps d'angoisse profonde, lorsque le poids de circonstances très difficiles, ou même notre propre faute, ont peut-être plongé notre âme dans une aride détresse, quant à ses circonstances extérieures. Le sujet de ce Psaume, c'est que le fidèle cherche actuellement et activement le Seigneur. C'est un appel direct du coeur, et non pas un simple désir, ni seulement de la soumission. Sa voix s'adresse à Dieu. Ceci est plus important que nous ne sommes disposés à l'admettre.

Je ne crois pas qu'il soit entièrement juste de dire que «la prière est le sincère désir de l'âme proféré ou non exprimé». Loin de moi la pensée qu'il ne puisse y avoir ni soupir, ni gémissement lorsque l'Esprit saint intercède, ou bien que le coeur qui s'élève à Dieu trouve jamais auprès de Lui ni refus, ni froideur. J'admets tout cela; mais il y a dans la prière la présentation actuelle à Dieu d'une difficulté connue, l'expression d'un besoin dans lequel nous nous trouvons. Le coeur s'exprime par une invocation positive. Ainsi il se présente lui-même devant Dieu, et la chose est très importante dans notre relation avec Lui. Il y a la vérité dans le coeur, et une vraie dépendance accompagnée de confiance; tandis qu'auparavant il n'y avait que soucis rongeurs, un coeur qui se repliait sur ses difficultés, une âme qui refusait d'être consolée. La volonté agissait et ne pouvait obtenir ce qui lui manquait. L'âme *pensait* à Dieu, mais sans trouver aucune consolation; elle n'avait que ses propres pensées sur Dieu; elle gémissait, mais ne priait pas, et l'Esprit était sans force (verset 3). Eveillé, le fidèle ne pouvait naturellement pas s'occuper de choses ordinaires; son trouble l'empêchait de parler. C'est le

tableau saisissant d'une âme en profonde détresse, mais cette peinture ne se trouve entièrement réalisée que lorsqu'une âme, sous la main de Dieu qui la châtie, a perdu le sentiment de la faveur divine ou bien ne connaît pas encore la paix. Toutefois cet état peut se rencontrer chez tous ceux qui, à un certain degré, ne regardent pas à Lui. Mais l'âme se tourne vers Dieu; elle se souvient d'avoir joui de sa miséricorde, d'avoir chanté des cantiques pendant la nuit. Le Seigneur a-t-il rejeté pour toujours? Il n'y a pas lieu, pour le chrétien, à une pareille question, mais bien à un châtement terrible et douloureux, lorsqu'il a laissé tomber le bouclier de la foi, et que les dards enflammés du méchant ont atteint son coeur. Le seul cas semblable, c'est lorsqu'une âme, sans manquer toutefois de sincérité, a reçu légèrement l'Évangile de la grâce, tandis que le travail de conscience n'a lieu que plus tard. Lorsque, au lieu de s'entretenir avec lui-même et de raisonner avec sa propre misère, le coeur regarde à Dieu, il voit alors que toute cette misère est en lui-même et non pas en Dieu, et les choses prennent un tout autre aspect.

Le chrétien, lui, n'a pas besoin d'en revenir aux miséricordes passées (tandis que le Juif aura raison de le faire), parce que toute la faveur de Dieu repose actuellement sur lui et qu'il se retrouve dans la lumière de cette faveur, aussitôt que le nuage qui s'était élevé de son propre coeur est dissipé. Les Juifs avaient autrefois des bénédictions dispensées par la grâce souveraine, et ils font bien de s'en souvenir au temps de leur réjection, bien qu'ils ne soient pas rejetés pour toujours. Le chrétien n'est jamais rejeté; aussi n'est-il pas question pour lui de se souvenir, mais de rentrer dans la jouissance de la faveur divine, qui n'a jamais discontinué.

Dans le reste du Psaume, le chrétien apprend que la voie de Dieu est dans le sanctuaire. Si sa faveur est invariable, sa *voie* est néanmoins toujours d'accord avec sa sainteté, bien que, pour la même raison, elle soit aussi d'accord avec son fidèle amour. Du moment qu'Israël se convertit, c'est pour revenir à la souveraine grâce et à la rédemption. La voie de Dieu est dans la mer (verset 19); on ne peut en suivre les traces; elle est en puissance. Tous les mouvements, toute la force de ce qui semble indomptable, infranchissable, sont dans sa main.

En somme, ce Psaume présente le contraste entre le travail et l'agitation inquiète d'une âme qui s'abandonne à ses propres pensées, et l'état de cette âme qui se tourne vers Dieu et crie à Dieu lorsqu'elle se souvient de Lui. Le chrétien qui conclurait de tout cela à une interruption de la faveur divine se tromperait étrangement. Mais il peut apprendre ici qu'au milieu de souffrances accablantes, lorsque la propre volonté est à l'oeuvre, il n'y a aucun repos jusqu'à ce que son âme se souvienne de Dieu et qu'elle crie à Lui.

Psaume 78

Ce Psaume récapitule évidemment l'histoire d'Israël, pour les convaincre de désobéissance et d'incrédulité, et leur montrer l'inutilité, pour leurs coeurs, de toutes les voies de Dieu envers eux; il décrit ensuite avec magnificence comment Dieu recourt à sa grâce souveraine pour bénir; — mais on trouve en outre ici quelques-uns des signes de l'incrédulité et les avertissements qui les accompagnent. Il peut être utile de les examiner. Le grand

principe que je viens de signaler est lui-même du plus haut intérêt. La grâce souveraine est l'unique ressource de Dieu, s'il veut bénir l'homme. Quelque miséricordieuses que soient ses voies, elles manquent leur but. Il aime son peuple, mais il n'a aucune ressource pour le bénir que sa propre grâce. S'il agissait suivant le résultat de ses voies, il serait obligé d'abandonner son peuple, car «ils se sont renversés comme un arc qui trompe». Il en a toujours été ainsi. Mais lorsque le mal est à son comble, il se réveille dans son amour envers eux, à cause de leur misère, et de l'amour qu'il leur porte. Alors il accomplit à sa manière le plan de sa grâce. Il choisit la tribu de Juda... il choisit la montagne de Sion, laquelle il aime... il choisit David, son serviteur (versets 68 et 70).

Tel est l'enseignement général de ce Psaume. Parlons maintenant des caractères de l'incrédulité, car ils sont instructifs. La miséricorde et la fidélité passées de Dieu ne donnent aucun courage contre la difficulté présente; Dieu doit être connu par une foi du moment. Nous ne pouvons nous fonder sur les miséricordes passées pour nous donner confiance. «Le Dieu fort nous pourrait-il dresser une table au désert? Voilà, il a frappé le rocher... pourrait-il aussi nous donner du pain?» (verset 19, 20). L'expérience de la bonté et de la puissance n'aura pas pour résultat que l'homme se confie en elle, du moment que survient un nouveau besoin ou que la convoitise est en jeu. Les choses n'en allèrent pas mieux, lorsque «il donna commandement aux nuées d'en haut et qu'il ouvrit les portes des cieux et qu'il fit pleuvoir la manne sur eux, afin qu'ils en mangeassent». Le châtement de leur convoitise, à l'occasion des cailles que Dieu leur avait envoyées, ne mit pas non plus un frein à leur volonté incrédule. Tant qu'il se trouve sous la main de Dieu, l'homme se souvient de Lui. Un peu de relâche... aussitôt apparaissent l'oubli et la propre volonté. Mais Dieu fut plein de compassion; il arrêta sa main étendue en jugement. «Ils tentaient le Dieu fort et limitaient le Saint d'Israël»; — ils se méfièrent de cette puissance de Dieu, qui était capable d'accomplir tous ses desseins de grâce envers eux, de faire ce qu'il fallait, pour son peuple, en chaque circonstance. Je limite Dieu, du moment que je suppose qu'une chose quelconque puisse ne pas être pour la bénédiction. Ceci est un grand péché, et, si nous songeons à tout ce que Dieu a fait pour nous, nous sommes doublement coupables. Le Saint Esprit prend invariablement pour point de départ la révélation de l'amour infini de Dieu, afin d'en déduire toutes les conséquences. Il a réconcilié; certainement il sauvera jusqu'au bout. Il n'a pas épargné son Fils; comment ne donnera-t-il pas toutes choses? C'est la bonté infinie; mais, douter de sa puissance, c'est douter qu'il soit Dieu. Ce doute nous empêche de placer notre espérance en lui. L'expérience devrait fortifier la foi; mais il faut une foi présente pour mettre l'expérience à profit. Que le Seigneur de grâce nous garde de limiter Dieu dans sa puissance, et par conséquent dans sa puissance pour nous bénir. Au lieu d'être portés à ne nous souvenir de Dieu que lorsque sa main s'appesantit sur nous, puissions-nous, au milieu même de bénédictions présentes, ne penser à lui que pour lui-même, et parce que nos coeurs lui sont attachés! Alors, au milieu des épreuves, nous serons capables de compter sur sa bonté et nous ne serons pas enclins à limiter sa puissance.

Psaume 79

Le Psaume 79 appelle le jugement sur les nations; mais ce sujet ne nous arrêtera pas. Le seul point que je désire mentionner, c'est la manière dont le coeur se tourne vers Dieu, lorsqu'il est très abattu. Il ne cherche pas même à se venger, mais, étant à l'extrémité sous l'oppression du mal, il se tourne vers Dieu, et se souvient ainsi de ses propres péchés. Il n'a pas d'autre refuge que le nom de Dieu. «Ne rappelle point devant nous les iniquités commises ci-devant; que tes compassions nous préviennent... O Dieu de notre délivrance! aide-nous pour l'amour de la gloire de ton nom; délivre-nous et pardonne-nous nos péchés, pour l'amour de ton nom» (versets 8, 9). Tel est l'effet du châtement, à supposer que nous connaissions Dieu. Il produit l'humilité du coeur, la véritable confession, la conscience qui sait n'avoir aucun droit à la délivrance, mais qui compte sur la bonté de Dieu et sur son nom, en un mot, sur ce qu'il est. L'âme se repose sur le fait qu'il y a compassion, que Dieu écoute le gémissement de ses prisonniers, et qu'il agira selon la grandeur de sa puissance pour préserver ceux qui sont voués à la mort malgré la force apparente du bras qui les retient.

L'ennemi avait outragé le Seigneur en injuriant son peuple. «Où est leur Dieu?» où est leur confiance? Alors le Seigneur se manifeste; voilà ce que son peuple attendait, aussi célèbre-t-il l'Eternel.

Ce Psaume met en lumière une autre vérité que nous rencontrons souvent dans l'Ecriture. Dieu n'est pas seulement un Dieu glorieux qui doit maintenir sa gloire, mais, ayant acquis un peuple sur la terre, il a identifié sa gloire avec ce peuple. La foi sent profondément cette vérité qui la pénètre de reconnaissance, et elle compte sur la délivrance et sur la grâce. Dieu délivre tout en garantissant sa propre gloire. Mais, pour la même raison, Dieu ne permet aucun mal, parce que son nom est lié à son peuple, comme Israël nous en fournit l'exemple: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités» (Amos 3: 2). Ici, le châtement est sur son peuple et le nom de Dieu est outragé. Aussi, tout en s'humiliant et en recherchant la miséricorde et la purification, attendent-ils la délivrance, car le peuple de Dieu est devenu fort chétif.

Psaume 80

Le Psaume 80 est hardi dans ses invocations. Il passe de la délivrance d'Egypte à la connaissance, non pas de Christ, mais du Fils de l'Homme; et encore le considère-t-il plutôt comme le sarment que Dieu s'est fortifié pour lui-même. On ne trouve pas ici les mots qui rendent si clair le début du chapitre 15 de Jean: «Je suis le cep, vous, les sarments». Cependant notre Psaume va jusqu'à reconnaître l'homme de la droite de Dieu, le Fils de l'homme, qu'il s'est fortifié. Mais si, dans cette confiance en Dieu, et regardant au Fils de l'homme, ce Psaume parle hardiment; s'il attribue tout à la grâce, il porte néanmoins un caractère absolument juif. Il fait allusion à l'ordre des tribus dans le désert (verset 2); il connaît Dieu comme Celui qui est assis entre les chérubins (verset 1); il considère Israël comme la vigne de Dieu, et le Messie, dans son caractère juif le plus élevé, comme le Fils de l'homme; enfin, toute son espérance, c'est que Dieu ramènera son peuple. Nous allons examiner cette dernière expression, car elle

caractérise l'invocation de ce Psaume. On la trouve aux versets 3, 7 et 19; nous la rencontrons dans la même acception en Jérémie 31: 18, 19 et au chapitre 5: 21 des Lamentations. Elle offre donc un intérêt particulier.

La discipline seule, en elle-même, peut bien briser la volonté, humilier, lorsque Dieu agit, et faire ainsi une oeuvre préparatoire, mais elle ne ramène pas à Dieu. C'est ainsi que les fidèles sont amenés à dire ici, comme dans les désolations d'Ephraïm et de Juda, lorsqu'ils sont au plus bas, et qu'ils n'attendent plus aucun autre secours: «Ramène-moi», «ramène-nous». Ce n'est pas simplement une tristesse selon Dieu et la conscience de péché, ce qui n'est pas même, à proprement parler, la pensée de ce Psaume; mais il y a le sentiment qu'ils appartiennent à Dieu, qu'ils sont le peuple de Dieu, et en même temps l'objet de sa réprobation: — «ils périssent dès que tu te montres pour les tancer». Il est question ici des voies de Dieu envers son peuple, et ce Psaume peut s'appliquer aussi à un saint dans le temps actuel, lorsque Dieu agit ici-bas à son égard selon le témoignage qu'il a rendu. Il y a, je le répète, le sentiment de lui appartenir, mais le coeur qui repasse l'oeuvre de Dieu et les bénédictions qu'elle a produites autrefois, voit maintenant cette oeuvre détruite, témoignant ainsi de la puissance de l'ennemi. Cependant ce n'est pas à cette puissance que la foi s'arrête, mais c'est au courroux de Dieu. La foi se tourne vers Lui, comme à la source première de la bénédiction et de la puissance qui a opéré cette bénédiction, comme à Celui dont c'est l'oeuvre, et qui est toujours occupé en faveur de son peuple. La foi s'arrête à la beauté de l'oeuvre de Dieu, aux délices qu'il prend à cette vigne qu'il avait plantée pour lui-même, mais qui maintenant est arrachée; et la foi en conclut que Dieu interviendra en grâce. Mais cette intervention doit consister d'abord en ce que Dieu ramène à Lui son peuple.

L'état dans lequel ils se trouvent est en rapport avec la ruine générale, mais ce n'est pas ici la pensée principale: ils ne peuvent séparer leur propre état d'avec l'intervention divine. Il leur faut cette intervention, mais son premier acte doit être de les restaurer, de les ramener. Ils désirent la bénédiction, mais ils la veulent selon le caractère de Dieu, qui commencera d'abord par eux et les ramènera; et alors la face de Dieu reluira sur eux et ils seront délivrés. Quelle bénédiction, lorsque nous nous étions détournés de Dieu, de pouvoir l'invoquer, lui demandant qu'il nous ramène, et que sa face reluise sur nous de telle manière qu'elle apporte la bénédiction et une délivrance actuelle à son peuple. Le fidèle demande à Dieu de retourner et de visiter sa vigne; toutefois il ne s'attend pas à la restauration de l'état de choses primitif (ce n'est pas la manière de faire de Dieu), mais à l'établissement du rejeton que Dieu a fait devenir fort pour Lui-même. Il en est ainsi de nous maintenant: Nous attendons l'exaltation de Christ, quand même il ne s'agirait que de restaurer en détail les choses où nous avons manqué. Si nous avons failli, il ne nous sied pas d'attendre que Dieu rétablisse les choses sur le même pied qu'auparavant, comme si rien ne s'était passé — ceci ne pourrait pas être à sa gloire — mais nous pouvons nous attendre à ce qu'il intervienne pour montrer sa bonté dans ce qui manifeste sa grâce, et à ce qu'il écoute le cri de son peuple: «Que ta main», s'écrie la foi d'Israël, «soit sur l'homme de ta droite». C'est là qu'ils trouvent leur force et leur sûreté, et qu'ils sont gardés debout. — «Et nous ne nous retirerons point arrièrè de toi». Il en sera

pleinement ainsi d'Israël aux derniers jours, et il en est ainsi de nous en pratique. Sa présence est ce qui nous garde.

Mais la foi cherche encore une autre chose. L'éloignement de Dieu, la recherche de la propre volonté, ont pour résultat l'engourdissement et la mort; aussi, quand ils sont ramenés, ont-ils besoin d'être vivifiés; il faut que cette puissance qui ranime et qui donne la vie, rappelle leur coeur vers Dieu. Alors ils l'invoqueront avec un redoublement de sérieux et une confiance nouvelle: «Vivifie-nous, et nous invoquerons ton nom». Pour Israël ce sera réellement la vie d'entre les morts. C'est plus que la prière qui crie à Dieu dans l'épreuve; c'est le coeur qui, plein de confiance, en appelle à Dieu, après avoir été ramené à Lui. Cette scène prophétique montre évidemment la restauration d'Israël. Dieu ne cache pas maintenant sa face aux siens, mais il l'a cachée à Israël; toutefois les chrétiens peuvent reconnaître ses voies en gouvernement dans leur oeuvre, dans leur service, et dans leur état comme corps. En rapport avec notre sujet, je voudrais ajouter quelques mots sur le retour personnel à Dieu et la repentance, tels que nous les trouvons dans les passages de Jérémie cités plus haut. Ainsi, au chapitre 31: 18, il est dit: «Convertis-moi» ou: ramène-moi «et je serai converti». Nous avons donc en premier lieu l'action de Dieu en grâce, ramenant le pécheur, le convertissant. Ce dernier ne regardait pas à Dieu, il lui avait tourné le dos; et maintenant, de coeur et de volonté, il se retourne vers Lui. La repentance vient après: «Certes, après avoir été converti, je me suis repenti». — Mon coeur, ayant été tourné vers Dieu et amené dans la lumière, je me mis à l'oeuvre; je jugeai tout, aussi bien l'état de mon coeur que mes voies pendant mon éloignement de lui. Alors, introduit dans la vraie bénédiction, possédant la pensée de Dieu quant au bien, on reste confondu d'avoir pu désirer et poursuivre des choses si vaines et si mauvaises.

L'épître aux Corinthiens nous présente une autre pensée. La conversion que Dieu opère produit la tristesse (2 Corinthiens 7). La première lettre de l'Apôtre avait pénétré, par la puissance de l'Esprit, dans leurs âmes. Ce n'était pas encore le jugement complet de leur état dans la lumière, mais, leur propre volonté étant retenue par l'action divine, il y avait chez eux de l'affliction dans le sentiment qu'ils s'étaient écartés du droit chemin. Alors la conscience commença à agir et non plus la volonté; peut-être le moi y avait-il encore part en quelque mesure. Néanmoins c'était une tristesse selon Dieu, une volonté brisée, un coeur contrit; il y avait le sentiment que l'on avait suivi sa propre volonté et oublié Dieu. Les illusions d'une volonté perverse s'en sont allées, et dès lors commence l'action de la nature divine en nous, résultat du fait que nous avons affaire à Dieu. Cette action n'est pas accompagnée de frayeur lorsqu'elle est bien sentie; il n'y a nulle idée que Dieu veuille nous imputer le péché, ou nous condamner, mais bien la tristesse et l'affliction du coeur à la pensée que l'on a suivi la perversité et les tromperies de sa propre volonté. Cette tristesse produit un jugement du mal bien plus actif et plus décidé, et ce jugement est appelé ici *la repentance*. «La tristesse qui est selon Dieu, opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret». Par cette conversion dont nous venons de parler, l'âme ayant été amenée, par l'opération de la grâce de Dieu, à s'affliger pour avoir écouté sa propre volonté, rentre maintenant (ou plutôt entre pour la

première fois) sous l'influence naturelle et sous l'action du nouvel homme non contristé. Elle juge avec l'énergie spirituelle tout le mal, comme Dieu le juge en principe. Le sentiment de la culpabilité n'a point disparu, mais, ce qui caractérise cet état c'est le jugement de la faute — le jugement du moi en tant que celui-ci y est impliqué. Le coeur est *pur* du mal, lorsqu'il le juge comme Dieu le fait et s'en sépare comme d'une chose qui lui est extérieure, à laquelle il est étranger. Or ceci est la sainteté. Elle gagne en profondeur à mesure que l'on connaît mieux le *moi*.

Nous en voyons un exemple dans le discours de Pierre au chapitre 2 des Actes. L'apôtre venait de mettre devant leurs yeux le péché du peuple. «Alors ils eurent le coeur saisi de componction et ils dirent à Pierre: Que ferons-nous?» Il n'était plus question de leur volonté qui leur avait dicté ce cri furieux: «Crucifie-le, crucifie-le!» Le péché a accompli son acte et ne peut plus se changer. La folie d'un tel acte se présente à eux, apportant l'angoisse à leurs coeurs. «Que ferons-nous?» Ils sont convertis, ils en sont arrivés à l'affliction et à la tristesse selon Dieu. Que leur dit Pierre? «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés». Ils étaient convertis, saisis de componction en songeant à la folie de leur péché; ils avaient encore à se repentir. Il y a une chose plus grande, plus profonde, plus complète qu'une âme amenée à la lumière; c'est lorsque le nouvel homme exerce son jugement sur ce que le *moi* avait été. Il ne s'agit plus d'une âme convaincue de la part de Dieu et se soumettant, dans le sentiment de sa culpabilité, à l'effet de Sa grâce et de Sa présence, mais il s'agit d'une âme qui rejette spirituellement, en communion avec Dieu, le mal comme tel, du terrain où le nouvel homme se tient avec Dieu. La contrition et l'humilité de coeur accompagnent cet acte, mais l'âme est rentrée dans sa liberté devant Dieu. Il y a une vraie repentance, du moment que le moi est mis de côté et que la nouvelle nature s'est emparée du jugement et de la volonté et juge librement, comme une chose rejetée, tout ce qui avait séduit la chair et ce en quoi elle prenait plaisir.

Psaume 81

Ce Psaume nous fournit l'occasion de noter quelques principes du gouvernement de Dieu. C'est lorsque l'on a été rétabli dans la bénédiction, que l'on peut considérer les voies merveilleuses de Dieu. Si le peuple avait été fidèle, loin d'être affligé, il aurait joui non seulement de la paix, mais d'une bénédiction actuelle et abondante. Loin de là, il ferma son oreille à Dieu; aussi Dieu les abandonna aux convoitises de leur coeur; ils marchèrent selon leurs propres conseils et tombèrent bientôt au pouvoir de leurs ennemis, toujours plus forts que le peuple de Dieu, lorsque celui-ci descend sur leur terrain. Dieu nous a délivrés. Nous avons été délivrés de l'esclavage et du fardeau du péché. La puissance divine (une puissance qui, tout en se manifestant par ses effets, a néanmoins sa source dans le secret des conseils divins) nous a répondu lorsque, sous le péché, nous étions dans l'angoisse et dans la détresse; et, dès lors, tout en ayant part, en vertu de notre position, à la plénitude de la bénédiction, nous sommes sous la responsabilité quant aux bénédictions présentes que nous avons reçues. «Si tu m'écoutais!» Ce que Dieu veut, c'est la vérité du coeur envers lui, c'est que non seulement l'on évite le mal quand il se rencontre, mais qu'il n'y ait point d'idole dans le coeur,

qu'il y ait la vérité dans le coeur vis-à-vis de Dieu. Mais Dieu nous appelle à cela comme étant déjà notre Dieu (nous disons maintenant: Père), qui nous a délivrés et sauvés et qui nous dit (sans doute lorsque nous sommes dans le sentier de l'obéissance): «Ouvre ta bouche et je la remplirai». Nous sommes appelés à élargir nos coeurs pour recevoir la bénédiction. Dieu a de riches, d'abondantes provisions pour nous, et nous engage à ouvrir largement notre bouche. Tout son désir est de la remplir de ses propres richesses, des richesses de bénédictions de la grâce données par sa propre main. Les richesses insondables de Christ nous appartiennent et sont communiquées à nos âmes. Mais hélas! souvent nous ressemblons à Israël: «Mon peuple n'a point écouté ma voix et Israël ne m'a point eu à gré».

Alors, en guise de châtiment, Dieu laisse les siens se nourrir du fruit de leurs propres voies: jugement terrible par lequel on est parfois humilié et amené à sentir l'amertume de la puissance de l'ennemi, et d'autres fois, ce qui est pire, porté à se croire finalement abandonné! Ce cas ne peut guère se présenter, lorsque l'âme a été réellement vidée du «moi» et de la propre justice si subtile dans sa nature. Toutefois les dards enflammés du malin sont terribles pour l'âme. Ce ne sont nullement ici les doutes d'une âme exercée sous la loi, l'incertitude de savoir si Dieu sera pour elle, si elle pourra échapper; mais c'est la frayeur que l'âme éprouve vis-à-vis d'un Dieu qui est contre elle. Tandis que, dans le premier cas, il s'agit du doute légal, dans le second c'est le doute du désespoir produit par Satan. Si le saint marche fidèlement, il aura sûrement des ennemis, Satan et ses machinations, à combattre, mais c'est de fait le Seigneur qui remporte la victoire sur eux. Ce combat est, après la patience de la foi, la preuve encourageante que le Seigneur est avec nous pendant la course. Nos adversaires sont ceux du Seigneur; avoir conscience de cela est une immense force. Ceux qui s'opposent à nous lorsque nous marchons dans le sentier du Seigneur, sont en tout cas, dans cette mesure, au nombre de ceux qui haïssent l'Éternel. Ils sont trouvés menteurs et vains dans leurs prétentions, tandis que le saint marche en paix par la puissance du Seigneur dans un chemin uni. Celui qui fait la volonté de Dieu demeure à toujours; il est nourri de la moelle du froment, de la connaissance la plus précieuse de Christ; tandis que la douceur de la grâce divine rafraîchit et satisfait le désir de l'Esprit.

Psaumes 82-83

Ces deux Psaumes ne m'offrent pas de remarque particulière en rapport avec l'objet de ces méditations. Au Psaume 82, le lecteur observera que Dieu juge les juges, spécialement ceux qui, en Israël, avaient la loi divine pour les guider. Ils tombent ainsi de la position qu'ils occupaient comme exerçant l'autorité de Dieu sur la terre, dans celle de l'homme responsable, et Dieu se lève pour juger la terre. Dans ce Psaume, Dieu s'occupe de l'iniquité de l'homme envers son semblable et de la différence entre le jugement confié à l'homme et la justice. Le Psaume 83 traite de la manière dont l'homme est coupable d'inimitié active contre Dieu, usant, dans sa haine pour le peuple de Dieu, de ruses, de conspirations, de violence, afin que même leur souvenir soit ôté de la terre (verset 4). Mais ces efforts de l'homme ont pour résultat final que «Jéhovah seul (le Dieu d'Israël) est Souverain sur toute la terre». L'oppression exercée de haut en bas par ceux qui représentent Dieu sur la terre, la rébellion

dirigée de bas en haut contre Dieu et se manifestant par la haine envers son peuple terrestre; tels sont les caractères de l'homme et l'objet du jugement de Dieu sur la terre.

Psaume 84

Bien que Dieu soit nécessairement le centre de tous les désirs du nouvel homme, il n'est cependant pas parlé ici, comme au Psaume 63, du désir qui a Dieu comme tel pour objet. Jéhovah est reconnu comme le Dieu vivant, mais comme un Dieu manifesté, en relation avec son peuple. Il n'est pas dit ici: «Mon âme a soif de Dieu», mais: «Eternel des armées, combien sont aimables tes tabernacles!» Ils ne seraient pas aimables si l'Eternel n'y demeurait pas, et si ces tabernacles n'étaient pas à lui. Il s'agit donc ici du bonheur que l'on trouve dans la jouissance d'une relation publique avec Celui qui demeure au milieu de son peuple, et non pas du bonheur abstrait que l'on trouve en Dieu même. Les tabernacles de Dieu sont un lieu de repos pour le coeur; c'est comme l'hirondelle qui a, de la part de Dieu, un nid où elle met ses petits. Et ceci est juste. Le désir de l'âme après Dieu lui-même est la racine et l'essence de la piété personnelle. Le secret de Dieu se trouve là, et l'âme est gardée dans la sainteté de sa présence, et exercée dans cette sainteté devant lui. Mais le vrai refuge de l'âme pieuse est là où Dieu manifeste sa gloire, où il est adoré. «Dans son palais, chacun le glorifie» (Psaumes 29: 9). C'est là que la louange est produite et s'exprime.

Il ne s'agit pas ici des exercices de l'âme, mais d'un coeur pieux débordant (et la chose ne peut avoir lieu que dans le nouvel homme) en actions de grâces et en adoration avec ceux qui sont d'un même sentiment, là où tous adorent, là où il n'y a rien d'autre que la louange; car l'autel de Dieu est le centre des désirs et des épanchements du coeur. Là Dieu se manifeste, là le coeur a trouvé une demeure loin des exercices et des épreuves; aussi comprend-il bien que dans ce lieu on louera Dieu incessamment. Ceux qui y demeurent n'ont rien d'autre à faire. Telle sera la bénédiction dans son parfait accomplissement.

Mais il est encore une autre chose (verset 5 et suivants). dans laquelle on éprouve la bénédiction: je veux parler du chemin, chemin qui conduit au sanctuaire en traversant le monde qui est la vallée des larmes. Celui qui, d'un coeur tranquille, marche en pèlerin vers le repos et la demeure de Dieu, a sa force dans le Seigneur. Aussi est-il appelé bienheureux. Si la demeure de Dieu, le lieu où sa gloire est manifestée et que cette gloire remplit, est l'objet vers lequel tendent tous les désirs du coeur, le chemin qui y conduit sera aussi dans le coeur. Ce chemin peut être rude, il peut conduire par la vallée des larmes, vallée où l'on trouve la croix, mais c'est le chemin qui mène au but et le coeur y est attaché. D'autre part, le coeur se confie en Dieu; Son amour est pour lui la clef de tout; c'est pourquoi il est dit: «Seigneur, par ces choses-là on a la vie et dans toutes ces choses consiste la vie de mon esprit» (Esaïe 38: 16). Elles changent la vallée de larmes en une fontaine et font trouver dans l'affliction les rafraîchissements de la grâce. Car il faut que la volonté soit brisée, que les mouvements de la volonté dans les désirs du coeur soient jugés, pour que la grâce, pour que Dieu lui-même (cette source de joie et de bénédiction) puisse avoir toute sa place. C'est ce que produisent les exercices et les épreuves du désert. La vallée n'est pas appelée la vallée de l'épreuve, mais celle des larmes; car, ce qui produit la fontaine rafraîchissante, ce ne sont pas simplement les

faits extérieurs, mais ce sont les exercices du coeur qui en découlent. Christ, l'homme parfait dans ses voies, était aussi un homme de douleurs, et il manifestait et exerçait son amour au milieu des souffrances. Nous avons besoin d'être humiliés et brisés afin de parvenir à cet état, mais c'est précisément ce qui change pour nous la vallée en fontaine. «Par ces choses-là on a la vie, et dans toutes ces choses consiste la vie de l'esprit». Dans la douleur de sa réjection, auprès du puits de Sichar, le Seigneur avait une nourriture à manger que ses disciples ne connaissaient pas.

Mais ce n'est pas tout: il y a des provisions de grâce qui sont directement fournies d'en haut; Dieu envoie en grâce la pluie sur son héritage, pour le rafraîchir lorsqu'il est altéré. La pluie comble les marais (*). Les communications de l'Esprit de Dieu, la révélation de Christ à l'âme, l'amour du Père, tout cela rafraîchit et réjouit le coeur et le détourne du monde pour le remplir de ce qui lui fait considérer le monde comme rien. Le nouvel homme goûte ces joies, et traverse joyeusement la vallée en pensant à ces choses. Il va de force en force. Ce ne sont pas des forces accumulées, et cependant la force est augmentée; mais cet accroissement de force, bien loin d'affaiblir la dépendance de Dieu, en augmente le sentiment. On se connaît mieux et l'on se défie beaucoup plus de soi-même; on est plus simple et l'on a un sentiment plus net que la force appartient à Dieu. Pierre nous en est un exemple. Le Seigneur lui dit: «Quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères». C'était un cas extrême quant aux moyens employés pour le produire, mais qui nous montre combien le jugement de soi-même et l'école de la dépendance sont le moyen d'avoir la force, parce que la force est réellement en Christ. «Ma puissance s'accomplit dans l'infirmité». Ainsi la force que nous avons et que nous sentons, au point où nous sommes amenés à réaliser la grâce et la présence de Christ, nous pousse plus loin et nous fait avancer dans notre voyage à travers le désert; nous en usons (je ne dis pas que nous l'usons) pour le voyage; nous employons cette force en chemin, mais ce n'est pas la même chose qu'éprouver la jouissance de tirer toute bénédiction de Lui.

(*) Ou plutôt: «La première pluie aussi la comble de bénédictions».

Cela nous conduit à nous rendre mieux compte du besoin que nous avons de Christ, et à une connaissance de nous-mêmes qui est augmentée par les choses que nous traversons. Cette découverte du «moi» n'est cependant pas toujours le résultat d'un jugement que nous formons sur nous-mêmes, mais elle provient du dépouillement du moi, et du déclin de sa puissance trompeuse sur notre coeur, qui nous fait nous abandonner plus simplement à Christ. C'est ainsi que nous avançons graduellement en force; Christ est davantage notre tout, et, si nous tombons en faute, le progrès se montrera en ce que le moi sera positivement jugé et l'âme restaurée. Le résultat sera notre apparition devant Dieu, où le moi n'existera plus, et dans le lieu où il a placé sa bénédiction, et où tous montent pour l'adorer et le glorifier. Même à présent il y a une réalisation partielle de cela, mais la chose ne sera accomplie certainement qu'en gloire, dans la Jérusalem céleste et dans la maison du Père. Mais tout cela produit la supplication, la supplication avec le sentiment de la Majesté divine, mais aussi avec la conscience d'une précieuse relation dans laquelle on se trouve. Il est Jéhovah, le Dieu des armées, mais il est aussi le Dieu de Jacob.

Il y a plus encore. Jusqu'à ce que nous soyons introduits en réalité dans les parvis de Dieu, nous dépendons de cette Majesté et de cette fidélité à son alliance (pour nous, c'est le nom du Père en union avec Christ), mais nous dépendons aussi du fait que Dieu regarde à Christ. C'est notre sauvegarde pour le temps présent et, dans un sens, pour l'éternité. Nous avons de l'assurance, de la confiance, et nous prions parce que Dieu regarde la face de son Oint. Mais cette confiance que nous avons sur le chemin de la vallée de Baca se lie au désir d'être dans Ses parvis. «Regarde notre garant, ô Dieu, repose-toi en lui», «car mieux vaut un jour en tes parvis que mille ailleurs». Mieux vaut se tenir à la porte de la maison de Dieu que jouir de tout ce que les tentes des méchants peuvent offrir, ou du droit d'y habiter. Dieu éclaire de sa glorieuse Majesté, et il protège. Il donnera dans une grâce parfaite qui ne connaît pas d'entraves, tout ce dont nous avons besoin quand nous sommes dans l'épreuve en chemin, tout ce qu'il faut à notre faiblesse, qui possède le privilège de pouvoir compter sur son secours. Et enfin, lorsque nous serons introduits dans la maison avec la capacité d'en jouir, il nous donnera la gloire avec lui-même. Nous pouvons compter sur lui pour toutes choses. Il est bon; il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent devant lui. L'âme termine avec cette affirmation bénie: «Bienheureux est l'homme qui se confie en toi». Combien cela est vrai! Rien n'est hors de Sa portée, rien ne peut troubler sa puissance; rien dont son amour ne veuille se charger à notre place; rien dont sa sagesse ne puisse se servir pour notre bénédiction. Le coeur connaît son amour, et peut y compter; il sait que: «Bienheureux est l'homme qui se confie en lui».

Psaume 85

Le Psaume 85 fait ressortir un principe d'une grande importance pratique; c'est la différence entre le pardon de tout ce qui appartient à notre état précédent, et la bénédiction dans laquelle le croyant est introduit par la jouissance d'une relation avec Dieu. Il s'agit naturellement dans ce Psaume du rétablissement d'Israël dans la jouissance de la bénédiction, dans son pays, événement par lequel seront accomplies les promesses de Jéhovah; mais je ne parlerai ici que de ce qui nous concerne.

Le pardon est reconnu comme étant le fruit de la bonté de Jéhovah, de sa bonté assurée envers son peuple; aussi les fidèles comptent-ils sur une pleine et entière bénédiction; mais cette bénédiction et le pardon sont deux choses distinctes. Il en est de même pour nous: le pardon s'applique à tout ce que nous avons fait, en tant que nous sommes considérés comme appartenant au vieil homme et à ses actions. Nous sommes ramenés, et les fruits du vieil homme sont mis de côté pour toujours par le sacrifice de Christ; nous avons ainsi un pardon complet. Quant à notre état précédent, la colère est passée. Tous nos péchés sont couverts, mais, malgré cela, il reste encore l'éloignement de Dieu et il n'y a pas la jouissance de sa communion. La crainte du jugement et du Juge est passée, mais il n'y a pas la jouissance d'une bénédiction actuelle avec Dieu. Sa faveur qui repose sur ceux avec lesquels il n'a plus rien à débattre, et les communications de cette faveur dans une relation établie selon la nature et la justice divines, tout cela est encore inconnu. Il y a eu de la joie; elle est grande encore, car on se sent pardonné; mais ce pardon s'applique à ce que nous sommes dans la chair, et n'est pas la communion avec Dieu dans une nature qui, parce qu'elle vient de lui, est capable de

jouir de lui et n'a de goût pour nul autre. Quoiqu'on ait le pardon, cette distance de Dieu, cette impossibilité de jouir de lui avec une nature nouvelle et divine, se fait sentir à l'âme comme étant proprement la colère. Dans cet état on ne peut parler d'avoir été amené à Dieu, ni de repos, car on ne le trouve que dans la jouissance de sa faveur.

C'est aussi le désir exprimé dans ce Psaume. Les captifs de Jacob avaient été ramenés (*), mais il faut davantage à l'âme du fidèle: il désire être ramené à Dieu et qu'il n'y ait plus pour lui *aucune* colère (**). Cette parole est d'une immense portée; mais, sans elle, il est impossible de trouver le repos, lorsque nous connaissons, au moins en espérance, et l'amour et la communion. Peut-être avons-nous désiré de posséder le sentiment de sa faveur, mais nous ne pouvons l'obtenir ni par des progrès ni par des victoires: on ne l'obtient que par le pardon et par la délivrance, car nous sommes des pécheurs. Mais, lorsque nous avons découvert qu'il y a rédemption et pardon, alors ce n'est plus seulement le besoin de la conscience qui nous pousse à nous approcher, mais ce sont les désirs spirituels du nouvel homme. «Ne veux-tu pas nous faire revivre, afin que ton peuple se réjouisse en toi?» (verset 6). L'âme est vivifiée par la présence de l'Esprit de Dieu et se réjouit en Dieu lui-même. C'est ce que nous trouvons aussi en Romains 5: «Nous avons la paix avec Dieu;... et non seulement cela, mais aussi nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation». «Fais-nous voir ta miséricorde, ô Jéhovah» (car c'est la miséricorde, mais provenant d'un Dieu connu dans sa relation avec son peuple — comme pour nous c'est le Père connu en Christ), «et accorde-nous ta délivrance». L'âme a appris à connaître la grâce, et elle attend la réponse, parce qu'elle espère en la grâce. Ce n'est pas une angoisse légale, mais le désir de connaître Dieu dans sa faveur. «Il parlera de paix... sa délivrance est proche de ceux qui le craignent» (versets 8, 9).

(*) «Tu as ramené *et mis en repos* la captivité de Jacob» (verset 1). Les mots que nous indiquons en italiques doivent être retranchés de notre version ordinaire. Ils détruisent complètement le sens. (Ed.)

(**) Il faut traduire le verset 4 ainsi: «O Dieu de notre délivrance! ramène-nous et réduis à néant la colère que tu as contre nous».

Ceci est de toute importance pour l'âme; elle ne doit pas s'arrêter au pardon qui est sa première et urgente nécessité, mais elle doit comprendre qu'elle est appelée à jouir de Dieu, dans la communion sans nuage d'une nature nouvelle. Cette nature qui est moralement la nature divine trouve nécessairement toutes ses délices en Dieu; seulement, dans notre cas, cette joie dépend de lui et va en augmentant — nous nous glorifions en Dieu. Sans doute, ce sentiment doit être fondé sur la justice, et, comme nous allons le voir sur la justice divine. S'il en était autrement, ce ne serait pas Dieu; mais l'idée présentée ici n'est pas celle d'un règlement de comptes avec un Dieu qui met notre justice en question: il s'agit de jouir de la présence de Dieu, d'être en communion avec lui, selon la perfection dans laquelle nous avons été placés devant lui, de trouver en lui nos délices, dans la nature divine dont nous sommes participants. Voici comment la chose nous est présentée par rapport à Israël: «La bonté et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont entre-baisées». C'est la bonté, car elle est accordée à des pécheurs en pure et souveraine grâce, mais c'est aussi la vérité, car elle

accomplit toutes les promesses de Dieu envers Israël. Pour nous, c'est bien plus que la promesse, car au fond il n'y a pas de promesse pour l'Eglise. Toutefois la réalisation de ces vérités est plus frappante dans le cas de l'Eglise, puisque la position de cette dernière en Christ correspond à la position de Christ lui-même. L'Eglise est, devant Dieu, dans la même faveur dans laquelle Christ se trouve comme ressuscité d'entre les morts. La justice semblait être contre le pécheur; elle l'était en effet; mais, en vertu de la justice divine, elle s'allie à la paix pour le pécheur. «La justice et la paix se sont entre-baisées». La paix correspond à la bonté et la justice à la vérité. Ils ont — nous avons — la paix par grâce; mais la justice par la foi en Jésus Christ nous introduit dans la pleine jouissance de la position dans laquelle il se trouve, sinon ce ne serait pas la justice. «La vérité germera de la terre»: en effet, c'est là que toutes les promesses seront accomplies pour Israël. Il n'est pas question de cela pour nous, mais d'être assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Il ne nous est pas dit non plus: «La gloire habitera dans notre pays» (verset 9); non, mais nous sommes par droit et par position dans la gloire de Dieu, en haut; mais dans tous les cas «la justice regarde des cieux» (*) (verset 11). Il ne s'agit ni pour Israël ni pour nous d'une justice qui regarde de la terre pour réclamer la bénédiction du ciel. Dieu a établi la justice dans les cieux mêmes, car Christ s'y trouve. Il y est en vertu de la justice de Dieu. La justice était une justice divine et céleste. Christ ayant glorifié Dieu, est glorifié auprès de Dieu et en lui: c'est la justice divine. Nos bénédictions célestes aussi bien que les bénédictions terrestres d'Israël en découlent. Au verset 12, nous trouvons en outre des bénédictions conférées d'en haut: tout cela est donc le produit de cette contrée céleste dont les joies et les privilèges nous sont octroyés pour en jouir.

(*) Notez comment ceci met de côté la justice légale qui regarde de la terre vers le ciel.

Le dernier verset a trait proprement à la terre, mais je désire faire ressortir une vérité qui s'y rattache. Le gouvernement actuel de Dieu ne s'applique ni au pardon, ni à la paix, mais à une marche dans la jouissance divine. Nous jouissons de cette précieuse communion en demeurant en Dieu et Dieu en nous, par l'Esprit Saint qui nous a été donné. Si nous le contristons, nous sommes affligés, humiliés, peut-être châtiés. Notre position reste la même, mais la réalisation et la jouissance de cette position dépendent des révélations et de l'action du Saint Esprit en nous, qui dépendent elles-mêmes de notre marche, de notre état, de notre obéissance.

C'est ainsi qu'en Jean 14 et 15, la jouissance des bénédictions et de la faveur divines dépend de la marche du fidèle. Cela doit être, du moment que cette jouissance est le résultat de l'habitation en nous du Saint Esprit: en effet, comment pourrions-nous jouir de la communion en amour, au milieu de pensées vaines ou mauvaises? La présence du Saint Esprit dépend de la justice, autrement dit, de la présence de Christ dans le ciel; et c'est par ce don du Saint Esprit que l'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs. Nous demeurons en lui et lui en nous. Mais, lorsqu'il y a du mal la chair est à l'oeuvre, le Saint-Esprit est contristé, la communion est interrompue. Il n'est nullement question de notre relation (elle est établie par la séance de Christ dans le ciel), mais il est question de la jouissance des bénédictions dans lesquelles nous avons été introduits, il s'agit d'avoir communion avec Dieu. Ici toute notre

marche avec Dieu entre en ligne de compte, quoique je ne puisse bien marcher que par grâce. Le point sur lequel j'insiste ici c'est qu'il est de toute importance de saisir la différence qui existe entre le pardon (c'est-à-dire la grâce appliquée par l'oeuvre de Christ au péché et à tous les fruits du vieil homme) et notre introduction en lui, en justice, dans la présence et dans la communion de Dieu, là où n'entrent jamais aucun nuage, ni aucune question de péché. Nous pouvons sortir de cette présence, perdre non pas le droit d'y avoir part, mais la jouissance de cette bénédiction dans notre âme, et voir — non pas la paix avec Dieu, — mais la communion détruite; nous pouvons, dis-je, sortir de cette présence, mais jamais aucun nuage de péché ne peut y entrer. Nous sommes aimés comme Christ est aimé. Tout dépend de son oeuvre. Mais le pardon des choses hors desquelles nous avons été retirés, c'est-à-dire l'application de l'oeuvre de Christ à notre responsabilité comme enfants d'Adam selon la chair; voilà une vérité. Une autre vérité, c'est que nous ne sommes pas dans la chair, mais en Christ, dans la jouissance des choses dans lesquelles il est entré, lui, notre vie pour toujours.

Psaume 86

Le Psaume 86, bien simple dans ce qu'il exprime, est néanmoins rempli d'importantes vérités pratiques; car les richesses de la gloire et de la puissance de Dieu y sont mises en rapport avec la faiblesse d'une âme qui a été amenée à lui. L'âme trouve son centre, non pas en étant capable, dans son état de faiblesse, d'embrasser tout d'abord l'étendue de la gloire, mais en faisant de Dieu son centre; et ainsi elle célèbre Dieu, comptant sur sa puissance et sur la délivrance finale qui l'introduira dans la gloire.

L'âme a quatre titres à l'attention de l'Eternel: le croyant est affligé et misérable il n'est pas d'entre les orgueilleux de la terre il est saint, réellement mis à part pour Dieu; enfin, comme serviteur de Jéhovah, (il s'agit maintenant, comme nous l'avons souvent fait remarquer, du nom du Père et de Christ comme Seigneur) il se confie en lui et crie journellement à lui. Tel est l'état de l'âme du fidèle: il est affligé et saint, c'est-à-dire mis à part pour le Seigneur; il est serviteur; il se confie en Dieu et sa confiance n'est pas inactive, car il crie dans le sentiment de son besoin et de sa dépendance. Se confiant en la bonté de Dieu, l'âme demeure dans cette assurance ainsi que dans la conscience de la majesté du Seigneur, élevé au-dessus de tous ceux qui prétendent à la force. Lui seul est Dieu, lui seul est grand et fait des choses merveilleuses (verset 10). Alors l'âme désire être instruite de la voie de Dieu — elle n'a aucune envie de suivre son propre chemin. La vérité, la parole de Dieu est son guide.

Ici se présente un nouveau besoin: le coeur a la tendance d'être distrait par mille objets, par mille pensées fugitives, aussi demande-t-il au Seigneur de lui donner un seul but: «Unis mon coeur à la crainte de ton nom» (verset 11). Combien nous avons besoin d'avoir un coeur concentré tout entier sur Christ! Là se trouve la puissance; là aussi cette réalisation des choses divines qui transporte nos coeurs dans la scène céleste, qui les met en rapport direct avec les sources divines de la force. Lorsque d'autres pensées nous occupent nous sommes en dehors, dans un autre monde dont il nous faut être délivrés; nous ne sommes plus dans le monde divin et céleste dont nous avons à être des témoins.

La majesté et la gloire du nom de Dieu avaient été vues au verset 9; mais cela n'introduit pas l'âme dans la gloire comme dans sa demeure habituelle. En un sens c'est une chose trop élevée pour nous, et nous le sentons. Que nous sommes petits, et comme nous ne connaissons qu'en partie! mais cela nous engage, quelque pauvres et faibles que nous soyons, à concentrer de plus en plus toutes nos affections sur Dieu. Voilà ce qu'il faut, ce qui satisfait l'âme, ce qui répond à ses besoins. Pleine d'affection, d'adoration reconnaissante, elle est placée par grâce au centre de toute cette gloire. Aussi peut-elle dire: «Seigneur, mon Dieu, je te célébrerai de tout mon coeur». Selon le désir qu'il avait exprimé, le coeur «uni» désormais peut louer Dieu comme il est appelé à le faire, et comme il le fera bientôt en perfection. Nous sommes appelés à comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, mais il nous faut auparavant avoir été amenés au centre: il faut que Christ habite dans nos coeurs par la foi et que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour. Dès lors, le connaissant, nous glorifions son nom pour toujours. Notre petitesse a trouvé dans sa grandeur sa place et sa force. Nous sommes placés, comme je l'ai dit, au centre de la gloire. De là se déroule devant nos yeux la grande délivrance que Dieu a accomplie. Nous comprenons que la grâce suprême en est la seule source. Il ne s'agit pas simplement de reconnaître sa grâce dans l'ordre naturel des choses lorsque tout est en règle, mais il s'agit de la grâce, de la souveraine grâce, de l'amour divin dans son activité, descendu ici-bas pour nous délivrer des profondeurs du sépulcre. Ceci donne un caractère tout spécial à notre connaissance de Dieu. Nous dépendons entièrement de sa bonté, et cependant notre amour pour lui a un caractère très intime, parce que, par notre misère même, nous apprenons que nous sommes les objets de son amour dont la grandeur infinie nous est ainsi connue. L'âme, se confiant ainsi en Dieu et occupée avant tout de lui pour elle-même, voit s'élever contre elle l'inimitié des gens orgueilleux qui ne craignent point l'Eternel. Elle compte sur l'intervention de Dieu, et c'est une grande preuve de foi; mais sa confiance dans l'amour qui s'est intéressé à elle lui fait demander davantage. Elle se réjouit dans l'attente que Dieu manifestera qu'il est pour elle; or le fait qu'il est pour nous, c'est non seulement la délivrance, mais la satisfaction du coeur. L'âme ne demande pas autre chose; elle désire que Dieu montre par un signe qu'il est pour elle. Cette part assurée de tous ceux qui se confient en Dieu et qui marchent avec lui, le Seigneur, comme nous le voyons au Psaume 22, l'a désirée et ne l'a pas obtenue, lorsqu'il prit la dernière place et s'anéantit pour l'amour de nous; mais en cela même, parfait en amour, il glorifiait le Père, et était ainsi au-dessus de tous. Voilà pourquoi le Père l'aimait, pourquoi comme homme il a été glorifié d'une manière bien plus grande encore, d'une manière souveraine. Au moment suprême il ne fut ni soutenu, ni consolé dans l'épreuve; mais il était le seul qui dût faire cette expérience. Nous nous confions en Dieu et il nous délivre; Christ, parfait d'une manière absolue, a été seul dans cette perfection. Au moins, que le Seigneur nous donne des coeurs unis sans distraction à la crainte de son nom et dans l'amour du Père. Là est notre centre; là nous n'avons rien à craindre des ennemis (Philippiens 1: 27, 28).

Psaume 87

La fondation de Dieu, voilà ce qui rend toutes choses sûres et certaines (*). Ce qui provoque l'intérêt, ce qui affermit le cœur du croyant, ce n'est pas le fait que la cité de Dieu soit fondée sur les saintes montagnes, mais qu'elle repose sur le fondement de Dieu même. Il en est ainsi de nous: «Le solide fondement de Dieu demeure». L'Apôtre prononce ces mots lorsque l'état de l'Eglise était si mauvais que le fidèle était appelé à le juger et à se purifier de beaucoup d'entre ceux qui en faisaient partie. Néanmoins le fondement de Dieu demeure ferme, ainsi que son appel et son héritage dans les saints.

(*) Le terme français présente une équivoque: «*Sa* fondation» se rapporte en effet à Dieu et non pas à Sion. (Trad.)

Ce Psaume nous présente une autre considération qui semble bien dure à l'activité selon la chair: la foi attache plus d'importance à la cité de Dieu qu'à tout ce que l'homme a construit. Le point de vue de ce Psaume est essentiellement juif. Lorsque l'Eternel enregistre les peuples, les saints et le Messie lui-même sont comptés comme faisant partie de Sion. Voilà pourquoi des choses glorieuses sont dites de Sion, car il s'agit de la manière dont Dieu considère la cité. Pour nous, cette vérité se présente sous une autre forme, celle de l'Eglise: Christ en fait partie comme étant sa Tête, et non pas comme y étant né. Là sont les sources rafraîchissantes de Dieu. Mais, en pratique, lorsque l'Eglise de Dieu est méprisée, lorsqu'elle est formée de gens qui ne comptent pour rien dans ce monde, nous en vantons-nous parce qu'ils sont riches en foi et précieux aux yeux de Dieu? ou bien les grandeurs de cette Egypte, de cette Babylone, que Dieu jugera, éclipsent-elles à nos yeux la ville de Dieu? Jugeons-nous selon la pensée de Dieu, ou selon la pensée de l'homme? Les vaines apparences de ce monde ont-elles quelque poids pour nous; ou bien la foi au Seigneur de gloire nous porte-t-elle à estimer hautement les choses que Dieu estime glorieuses? Il a un peuple qu'il enregistre. Est-ce l'esprit du monde, est-ce l'Esprit de Dieu qui nous donne la mesure de ce qui est vil ou précieux? Pesons le langage de l'épître de Jacques. Que nos âmes soient pénétrées de la valeur des choses que Dieu estimera excellentes dans les demeures célestes.

Psaume 88

Au commencement de ce Psaume, Dieu est connu et invoqué, selon son nom révélé, comme l'unique Sauveur (verset 1), et c'est précisément à ce point-là que les exercices dont ce Psaume nous parle amènent l'âme du fidèle: tout ce qui du dehors pèse sur elle contribue à lui faire comprendre que ces choses viennent de la main, et, plus encore, du jugement de Dieu, en sorte que la délivrance ne peut être de sa part qu'un pur acte de souveraineté. «Jéhovah, Dieu de ma délivrance»; telle est la pensée dominante du Psaume.

La condition qui y est décrite est celle d'une affliction présente, au milieu de laquelle la nature ne peut trouver son compte; et l'éloignement de tous les amis et connaissances. Mais ceci n'est que la partie extérieure et négative de la souffrance. Ce qui pèse particulièrement sur l'esprit du fidèle c'est la mort, la mort comme témoignage de la colère de Dieu; et le cœur est amené à reconnaître ce fait, par conviction que le Dieu révélé de la promesse est l'unique

Sauveur. La vie du Psalmiste était «venue jusqu'au sépulcre» (verset 3). La fureur de Dieu pesait sur lui (verset 7). Cependant c'est Dieu qu'il invoque. Il s'agissait de la nature dépourvue de ses ressources, de la nature, avec le poids de la mort pesant sur elle, c'est-à-dire avec, sa destruction et sa fin. Or l'introduction de Dieu et de la foi en lui, d'une foi suffisante pour reconnaître que tout dépend de lui, ne font que rendre plus sensible le poids de sa colère. Et, de fait, telle est la mort considérée dans sa vraie portée. Christ la vit ainsi en Gethsémani, quoiqu'il ne pût tenir en tout point le langage de ce Psaume. Une âme convaincue la considère ainsi, lorsque dans son état naturel, comme enfant d'Adam, elle a les yeux ouverts pour reconnaître Dieu.

Toutefois ce Psaume ne va pas au-delà de cette vie, et de sa terminaison selon la nature, en rapport avec le judaïsme. Mais la foi en la révélation de Dieu, qui a fait sentir si profondément à l'âme ce qu'est la mort, en tant que colère de Dieu, porte le cœur à invoquer comme un Sauveur Celui qui a infligé cette colère. Telle est la valeur d'une pareille expérience. Elle nous montre notre véritable état, notre vraie relation selon Dieu avec la nature. Il n'y a aucun moyen d'échapper, car c'est notre état devant Dieu, en vertu de son jugement. Cela fait que nous en avons fini avec le moi, du moment que nous sommes délivrés; que nous connaissons la délivrance comme une grâce souveraine, comme la délivrance de Dieu; et l'âme trouve son repos dans cette révélation. Jusqu'au moment de la délivrance l'âme crie à Dieu; mais, lorsque la délivrance est obtenue, la chair avec tout ce qu'elle est demeure sous la colère, comme une chose jugée. Désormais elle ne pourra plus nous tromper, en sorte que nous mettions réellement notre confiance en elle; bien que nous puissions oublier pour un moment combien elle est mauvaise et que nous ayons même à veiller et à combattre contre elle. Mais, aux yeux de Dieu, l'état de la chair est toujours tenu comme une chose condamnée et mauvaise. Ce Psaume nous décrit de quelle manière l'âme arrive à reconnaître cela; parfois elle ne l'atteint qu'à son lit de mort. Il ne devrait pas en être ainsi, mais cela explique ce qui a lieu de surprendre souvent chez des personnes pieuses. Il faut que l'âme, pour être affranchie, ait réellement passé par là. Elle est alors sur le terrain du salut de Dieu: dans l'Esprit et non dans la chair.

C'est pour n'avoir pas vu cela que plusieurs ont été conduits à vivre d'expériences et non de Christ. Ils parlent d'un travail du Saint Esprit, ils disent connaître la méchanceté de la chair, la puissance de la loi pour faire mourir, ce qui signifie simplement qu'ils ne les ont pas apprises; autrement ils y seraient morts. Ils vivent dans ce Psaume, mais ils n'ont pas encore appris le salut et l'évangile ils ne savent pas qu'ils sont morts et ressuscités avec Christ. Ils sentent que la mort pèse sur eux, telle que ce Psaume la décrit, comme étant la colère de Dieu, mais ils n'ont pas reçu en eux-mêmes la sentence de mort, en vertu du fait que Christ est mort en grâce, pour eux, de manière à pouvoir se tenir eux-mêmes pour morts et crucifiés avec Christ, néanmoins vivants, toutefois non pas eux, mais Christ vivant en eux, Christ qui a été mort et a entièrement ôté tout ce qui pesait sur eux. Ils se trouvent sous le poids de la colère à cause de ce qu'ils sont par nature, ce qui est parfaitement vrai à sa place; mais ils n'ont pas «apprisi le Christ» et par lui qu'ils ne sont pas dans la chair, mais en Christ qui a tout porté, tout traversé

pour eux, en sorte que, maintenant, par lui, ils sont libres dans le nouvel homme en tant que ressuscités en Lui.

Psaume 89

Ce Psaume offre un trait remarquable qu'il est utile de signaler: — la confiance en la fidélité de Dieu, selon la Parole de sa promesse originelle, quand extérieurement tout semble la démentir.

L'attente de l'accomplissement de cette promesse est fondée sur la grâce et, de fait, sur Christ, en qui toutes les grâces promises se concentrent. «J'ai dit: Ta bonté continuera à jamais; tu établiras ta fidélité dans les cieux» (verset 2). L'accomplissement des promesses de Dieu sur la terre sera une source de louanges pour les habitants du ciel. Cependant la fin du Psaume nous parle comme si Dieu avait fait tous les hommes en vain. Triste pensée! — la puissance du mal domine, les hommes en sont les instruments volontaires et le bien n'a d'autre place que l'opprobre et l'affliction. Malgré cela Dieu est invoqué: Qu'il se rappelle la faiblesse de ses saints et leur opprobre. Néanmoins il y a de la confiance, et, quel que puisse être l'état des choses, il a accompli la rédemption, brisé la puissance de l'ennemi; et ne l'a-t-il pas fait d'une manière bien meilleure que pour Israël? Son bras est puissant, sa main droite est élevée, quel que soit leur état. Les cieux et la terre sont à lui, bien que, jusqu'à la venue de Christ, nous ne puissions dire encore: «Possesseur du ciel et de la terre». La justice et le jugement sont les attributs inséparables de son trône. La grâce et la vérité l'annoncent lorsqu'il s'avance. Cette expression est magnifique. Dieu a un trône, un trône avec le caractère duquel toutes choses doivent s'accorder.

Mais lorsqu'il sort pour agir, la tendre miséricorde et la bonté marchent devant lui; et la vérité fidèle annoncera à son peuple sa présence, lorsqu'il s'avancera. Il agit en grâce et en fidélité, parce que sa volonté est à l'oeuvre et que sa nature est amour. Cependant son trône maintient toujours la justice et le jugement (*). Combien la chose n'a-t-elle pas été visiblement réalisée en Christ! En Israël elle le sera aux derniers jours, mais même alors elle ne pourra l'être que par Lui. Cette connaissance de Dieu donne le sentiment de la bénédiction au milieu de l'affliction: «Oh! que bienheureux est le peuple qui sait ce que c'est que de jeter le cri de réjouissance! Ils marcheront, ô Eternel! à la clarté de ta face; ils s'égaieront tout le jour en ton nom, et se glorifieront de ta justice; parce que tu es la gloire de leur force, et c'est par ta faveur que notre corne s'élèvera». Tout cela est réalisé dans le coeur au milieu des afflictions, en sorte que le fidèle peut être «comme attristé, mais toujours joyeux;» et recevoir ainsi une douce bénédiction. Les tribulations et les difficultés ne font qu'accroître cette bénédiction pour le fidèle, car elles lui font sentir le prix de la fidélité et de la faveur de Dieu, et comprendre que rien ne peut le séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. La révélation de la faveur divine à l'âme remplit de douceur le sentier de l'affliction. Ainsi Christ lui-même fut un homme de douleurs, et cependant il pouvait dire: «Afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes».

1 Lisez au verset 14: «La justice et le jugement sont la base de ton trône». (Ed.)

Le Psaume insiste ensuite sur la sûreté des promesses en Christ. Les fondements de cette sûreté sont: la grâce, la fidélité, le caractère du trône divin et des agissements divins, l'accomplissement passé de la rédemption, enfin le titre de Dieu et la puissance par laquelle il a brisé le pouvoir hostile du mal; — tout cela nous est donné à connaître par l'Esprit, comme étant l'amour du Père, par le Fils, et nous amène, au milieu de toutes les épreuves, à goûter véritablement de coeur, par la foi, la lumière de la présence de Dieu selon toute la faveur qu'il nous montre en Christ. Dans ce Psaume ces choses sont naturellement exprimées selon le point de vue juif; mais Christ se manifeste à nous comme il ne le fait pas au monde. Le Père et le Fils viennent faire leur demeure chez nous. La joie est déjà notre part; nous comptons sur une entière et finale délivrance.

Psaume 90

Le Psaume 90 nous présente, d'une manière spéciale, le cri d'Israël demandant grâce et désirent ardemment le rétablissement aux derniers jours après sa longue affliction; mais nous trouvons ici des principes dont nous désirons, selon notre habitude, faire l'application pratique. Ce Psaume considère deux points dans le gouvernement de Dieu: la discipline proprement dite, et la grâce qui satisfait à tout. Ces deux points sont fondés sur une autre vérité: Dieu est le seul Dieu immuable; il est le même aujourd'hui, il est le même avant que ce monde, auquel la discipline se rattache, fût créé; le temps qui nous semble si long, n'est rien pour Lui; de plus, il est l'habitation de son peuple, son repos, sa demeure, son asile assuré, quels qu'aient été ses égarements. Quant au premier homme, d'un seul mot il le met de côté et le rétablit. Ils sont comme l'herbe qui croît et qui se flétrit. Mais bien que cela soit vrai, lorsque nous comparons ensemble Dieu et l'homme, la foi saisit et les voies et les desseins de Dieu dans son activité envers son peuple, dans laquelle Israël ne trouve que la colère, parce qu'il ne connaît pas encore la réconciliation, tandis que nous savons qu'elle est amour, ce qui du reste ne change en rien le fait de cette activité, quand il s'agit de nous en faire l'application.

Premièrement, quant à ses voies, il est dit (verset 11): «Selon ta crainte, ta grande colère». Sa colère n'est pas arbitraire, mais elle est selon la propre nature et le caractère de Dieu. Le craindre, c'est le connaître en vérité, en sorte que l'on applique ce qu'il est au saint jugement de tout ce qui se trouve dans l'âme, afin que rien ne lui déplaie et n'altère la communion avec lui. Or la colère comme discipline, c'est-à-dire le déplaisir de Dieu manifesté dans son gouvernement, est l'expression de ce saint jugement en présence de l'état de l'âme, quand on n'a pas surveillé ce dernier ou que la propre volonté le caractérisait. Ce jugement justifie le caractère de Dieu à l'égard de ce qui, en nous, est opposé à ce caractère. La foi, l'enseignement divin, nous montrent que «sa colère est selon sa crainte». Mais lorsque notre volonté se soumet, notre faiblesse, loin de produire la terreur, ne sera qu'un motif de plus pour invoquer Dieu. Or Dieu reconnaît cette faiblesse; il considère de quoi nous sommes faits, se souvenant que nous ne sommes que poudre. Mais, du moment que nous sentons notre néant et que nous appliquons notre coeur à la sagesse, dont le commencement est la crainte de Jéhovah, Dieu n'est plus obligé d'aggraver cette crainte, en soumettant notre volonté et en corrigeant notre négligence: le coeur prend courage, il devient hardi. Ce n'est pas du

raisonnement, mais par la grâce la confiance est rétablie, et le coeur dit: «Jéhovah! retourne-toi; jusques à quand?» (verset 13).

Ces mots, nous l'avons déjà dit souvent, sont le langage de la foi. Dieu se propose de bénir son peuple, et finalement il le bénira; c'est pourquoi, lorsqu'il est dans l'angoisse, sa foi peut dire: Jusques à quand? Le moi n'est point de la foi et la crainte de Dieu doit être produite, mais là où se trouve la foi, elle s'élève de nouveau jusqu'à la certitude de la grâce qu'elle connaît, et dit: Jusques à quand? Remarquez-le, il y a connaissance de la grâce. Les fidèles ne disent pas: «Viens», mais: «Retourne»; non pas comme si Dieu les avait abandonnés (quoique, selon ses voies, la chose soit vraie pour Israël, puisque l'Eternel cache sa face de la maison de Jacob, Esaïe 8: 17), mais nous attendons qu'il se retourne, c'est-à-dire qu'il nous soit donné de jouir de sa faveur et des grâces présentes que nous connaissons. Alors l'âme s'épanouit dans une entière confiance. La foi sait que la pensée de Dieu est de bénir, de donner, par sa faveur, la joie et l'allégresse à son peuple. Elle sait qu'il prend ses délices en son peuple, elle y compte: «Rassasie-nous chaque matin» (verset 14). Quelle parole hardie vis-à-vis de Dieu! Mais c'est de la confiance maintenant; l'âme est restaurée et a retrouvé la jouissance de l'amour, dans lequel Dieu lui-même se réjouit. Cet état est envisagé aussi comme étant durable: «Nous nous réjouirons», disent-ils, «et nous serons joyeux tout le long de nos jours». Pourquoi l'âme n'attendrait-elle pas cela du Dieu de bonté? Pour Israël la chose a peut-être un caractère plutôt extérieur; elle reste vraie pour nous spirituellement. Le fidèle regarde à un Dieu qui épargne, qui tient compte de l'affliction de son peuple, quoiqu'il ait été forcé de l'infliger. Au chapitre 40 d'Esaïe, verset 2, le désir que le fidèle exprime ici, nous est présenté d'une manière admirable et touchante. «Parlez à Jérusalem selon son coeur, et lui criez que son temps marqué est accompli... qu'elle a reçu de la main de l'Eternel le double pour tous ses péchés». Le coeur de l'Eternel a estimé que le châtiment nécessaire était double, lorsqu'il le comparait aux péchés de Jérusalem; car la réponse à la foi va toujours au delà de ce que celle-ci a demandé. (Voyez les prières et les réponses du Psaume 132).

Mais la foi, qui regarde aux pensées et aux desseins de Dieu, lorsqu'il bénit, ne s'arrête pas aux bénédictions dont le but est de restaurer ou d'épargner. Dieu, dans son amour, a un but à l'accomplissement duquel il travaille; aussi les fidèles ne disent-ils pas seulement: «Rassasie-nous de ta bonté», mais: «Que ton oeuvre paraisse à tes serviteurs». L'oeuvre de Dieu même amènera la bénédiction; aussi, combien cette dernière sera-t-elle parfaite, lorsqu'elle sera manifestée pour l'honneur et la joie de son peuple!

Il en est de même pour nous; nos âmes ne cherchent pas seulement la grâce qui nous restaure; elles cherchent ensuite l'oeuvre positive de Dieu qui produit la bénédiction, en nous amenant encore plus près de Lui. Il ne s'agit donc jamais pour l'âme du simple relèvement, mais d'être rendue plus capable d'apprécier Dieu, un Dieu qui lui est plus complètement révélé. Cependant nous attendons encore le résultat dans la pleine manifestation de la gloire, lorsque nous connaîtrons comme nous avons été connus. Ce verset 16, qui parle des «enfants», se rapporte littéralement à Israël pendant le millénium, mais nous attendons

l'accomplissement parfait de l'oeuvre de Dieu pour nous en résurrection et en gloire, et notre introduction dans la gloire pour y habiter éternellement.

A cette pensée s'en ajoute une autre, bien précieuse aussi: «Et que la beauté (*) de l'Eternel notre Dieu soit sur nous» (verset 17). Ici les Juifs fidèles ne pouvaient guère dans leurs pensées aller au delà du don manifeste de la bénédiction, dispensée par la main de Dieu, et qui les caractérisait comme appartenant à l'Eternel. Mais pour nous, quelle plénitude de bénédiction! Ne serons-nous pas dans la gloire de Christ lui-même? tels que Lui, parés à sa ressemblance, introduits devant notre Dieu et Père, dans le lieu des parfaites délices? Toutefois les bénédictions présentes sont aussi notre part, car nous pouvons être sous le régime de la grâce, «comme des arbres d'aloès que l'Eternel a plantés»; ce qui avait lieu pour Israël lorsqu'il habitait sous ses tentes. (Nombres 24: 6). Or l'Eglise aussi devrait donner, aux yeux des anges, le spectacle de la grâce, de l'ordre et de la beauté, et chaque croyant individuellement devrait être la manifestation de la vie de Jésus. Dans ce cas aussi, les oeuvres de nos mains, sous la faveur divine, sont affermies pour nous.

1 Traduction du verset 17: «Et que la beauté de Jéhovah, notre Dieu, soit sur nous, et affermis pour nous l'oeuvre de nos mains, oui affermis l'oeuvre de nos mains». (Ed.)

Psaume 91

J'ai fait remarquer autre part la structure de ce magnifique Psaume et je n'ai pas beaucoup à en dire ici, car il définit les noms sous lesquels Dieu s'est manifesté, ainsi que les effets spécifiques de la foi, allant même jusqu'aux choses directement applicables à Christ; c'est pourquoi aussi le principe général ne peut être déduit de ce Psaume ou y être rapporté avec autant de justesse. Ce serait réduire à quelque chose de vague ce qui est à dessein spécifique. Ce Psaume déclare que Jéhovah, comme tel, est Dieu, en sorte que celui qui reconnaît ce nom, se trouve sous les soins d'El-Schaddaï (du Tout-Puissant), pour un accomplissement spécial de promesses terrestres selon les voies de Dieu. Telle n'est pas notre position; celui qui agirait d'après cela se tromperait, quand même une foi générale, et la confiance du coeur fondée sur ce principe, seraient certainement bénies. Ce Psaume ne parle pas des châtiments d'un Père, auxquels se rattache le gouvernement de Dieu.

Ici, aucun mal n'approche de la tente de ceux qui se confient en Jéhovah. Voilà ce qui était pour Asaph un sujet d'étonnement jusqu'à ce qu'il fût entré au sanctuaire du Dieu fort: il voyait les méchants prospérer, tandis que son châtiment revenait tous les matins. Or le résultat certain du fait que l'on reconnaît Jéhovah, c'est d'être abrité de tout mal, lorsque le gouvernement de Dieu intervient. Malgré ce qui vient d'être dit, nous apprenons à connaître ici quelques-uns des caractères de la confiance. Il faut plus que connaître un Dieu Tout-Puissant, qui est au-dessus de toutes choses: il faut connaître le lieu secret où l'on trouve Dieu se révélant lui-même en vérité. La vraie foi connaît ce lieu, et s'y entretient avec Dieu selon la révélation qu'elle a reçue de son nom. Pour nous, ce nom est celui de Christ comme Seigneur et du Père. Ainsi la foi trouve son refuge et sa haute retraite dans la confession de son nom, et, de plus, elle s'y confie: c'est une grande chose, car ni puissance du mal, ni sujet d'angoisse,

n'ont le pouvoir d'inquiéter l'âme, si, regardant au Seigneur, on se confie en Lui. La foi reçoit ici la promesse d'une sollicitude protectrice toujours vigilante, et cela reste vrai en dépit de tous les maux extérieurs, qui pourraient survenir. Nous en avons un exemple en [Luc 21: 16-18](#), où le Seigneur dit qu'on ferait mourir quelques-uns d'entre eux, mais que pas un cheveu de leur tête ne périrait; ils étaient tous comptés. La puissance providentielle est tout entière aux mains de Dieu. La foi s'identifie avec les intérêts du peuple de Dieu (verset 9); mais, ce qui a gouverné le coeur, c'est le propre nom du Seigneur, et le vrai nom de Dieu lui est connu; c'est-à-dire, je le répète, la vraie révélation de Dieu lui-même, connue par l'enseignement divin. Pour nous c'est Christ, et le Père en lui. La foi invoque le Seigneur (verset 15). Ce n'est pas seulement une confiance passive, qui a aussi sa place marquée; c'est une foi qui, parce qu'elle se confie en Dieu, aime à converser avec lui et à lui faire part de ses besoins. La présence de Dieu est là pour la foi, ainsi que l'exercice de sa puissance qui s'y rattache, et la chose dans sa véritable application, est aussi vraie maintenant qu'alors, et que pour l'avenir. Sans doute, le chemin est différent, parce que le but, qui est d'introduire un état céleste, est différent. Ce chemin apporte la bénédiction présente, non sans des persécutions, et il reçoit l'assurance d'un salut éternel et céleste.

Psaume 92

Ce Psaume est un chant de louange pour la délivrance finale d'Israël et, comme pour le Psaume précédent, le nom millénial de Jéhovah en est la clef, tandis que les Psaumes suivants traitent de la réintroduction du Fils unique sur la scène. Nous trouvons ici un principe à noter: L'élévation des méchants a pour résultat final leur destruction. L'homme qui n'est pas instruit par Dieu ne voit pas cela; mais la foi discerne les ennemis du Seigneur dans ses adversaires et dans la puissance du mal qui s'élève, qui l'opprime et obscurcit son horizon. Mais aussi la foi a confiance, quoiqu'elle soit plus éprouvée qu'un autre, car cette puissance du mal lui est très pénible. Si le chrétien doit être entièrement étranger à tout désir personnel de vengeance (et nous avons à nous garder d'un tel sentiment), ne peut-il pas se réjouir en pensant que la terre sera délivrée de la puissance des méchants? Certainement, car il est dit: «Réjouissez-vous, vous les saints, et les apôtres et les prophètes!» (Apocalypse 18: 20). La foi donne un sens très vif du mal, parce que c'est le mal et qu'il est hostile à Dieu, à la bonté, à la vérité; C'est pourquoi elle se réjouit du juste jugement du Seigneur. Mais c'est comme étant l'oeuvre du Seigneur, l'ouvrage de ses mains, qu'elle s'en réjouit, et en cela consiste la perfection. En outre le jugement annonce que le Seigneur est *droit* (verset 15). Il faut, dans l'intervalle, que la foi attende avec patience. Les Psaumes suivants expriment et célèbrent l'arrivée du jugement.

Psaume 93

Nous trouvons dans ce Psaume quelques principes très importants. La puissance, bien qu'elle s'exerce maintenant pour le triomphe du bien, n'est pas une puissance nouvelle. Le trône du Seigneur est établi dès les âges; Lui-même est de toute éternité (verset 2). Nulle invasion du mal n'a pu toucher cela ni l'affaiblir. Cette invasion avait eu lieu. La fureur et la volonté de l'homme s'étaient élevées comme des vagues tumultueuses; mais en vain; l'Eternel

qui est dans les lieux élevés est plus puissant. Dieu laisse libre cours à cette rébellion de l'homme; mais, tant que dure la patience, la puissance de l'Ancien des jours est cachée à l'incrédulité, en sorte que l'homme s'imagine avoir tout dans sa main. Mais lorsque le péché s'élève de manière à l'atteindre, Lui, et à provoquer son action, un seul instant suffit pour accomplir les conseils de Dieu en puissance par la destruction des méchants.

Ce n'est pas tout. La foi a quelque chose sur quoi elle s'appuie: les témoignages de Dieu qui sont fort certains (verset 5). On peut compter sur la parole de Dieu comme sur lui-même, non seulement pour la délivrance finale, mais pour être guidés le long du sentier des difficultés. Ce n'est pas tout encore; il y a un caractère qui est une sauvegarde contre l'erreur, et un moyen de discerner et de juger le vrai chemin: «La sainteté convient à ta maison». Oh! combien ces deux principes nous encouragent et illuminent notre route! Combien ils nous fortifient dans la certitude qu'il s'agit de la propre nature de Dieu, et qu'il ne peut en être autrement. Ainsi les témoignages de Dieu et la sainteté de Dieu affermissent et assurent le coeur quant à ce qui est de Dieu. Si les fortes vagues s'élèvent, la puissance de Dieu mettra tout à sa place par le jugement.

J'ai fort peu à dire sur les Psaumes 93 à 101, par rapport à mon sujet actuel, quoiqu'ils soient très frappants. En effet, ils ne traitent pas des exercices du coeur au temps de l'épreuve, mais ils parlent de la puissance, intervenant pour mettre fin à ce temps-là. Ils sont caractérisés par ce début: «L'Éternel règne, — la terre habitable est affermie» (verset 1). Je n'aurai donc que quelques remarques à faire: et d'abord, le résultat de toute cette patience de Dieu en gouvernement, c'est que l'homme s'élève contre Lui comme les flots de la mer; mais Dieu est plus puissant que l'homme. Sa puissance met fin à tout cela.

Deux grandes vérités accompagnent celle-ci les témoignages de Dieu sont fort certains, et nous pouvons compter à travers tout sur sa Parole. Elle révèle sa nature, son conseil, son caractère. Elle montre les principes selon lesquels il agira — point de paix pour le méchant, mais une certitude infailible des conseils et de la puissance divines. L'homme peut être comme l'herbe, le péché s'élever comme les fortes vagues de la mer, mais la parole de Jéhovah demeure éternellement, de même que celui qui fait sa volonté. Aussi dans tous les temps nous pouvons prendre cette parole pour règle, quelque sombre que tout paraisse, quelque puissant que soit le mal. Que ce soit Israël ou l'Eglise, l'apostasie ou une profession sans réalité, la persécution ou la prospérité qui séduit, Sa parole est véritable, elle est un guide sûr, répondant à la nature et au caractère de Celui auquel, en définitive, appartient tout pouvoir. Et s'il fût un temps où Celui auquel appartenait tout pouvoir était compté parmi les malfaiteurs, il était néanmoins conduit par cette parole; il s'y soumit, il l'accomplit, et après tout «le jugement retournera à la justice» (Psaumes 94: 15). Nous avons vu jusqu'ici tout ce qui se rapporte au gouvernement actuel et au déploiement futur de la puissance publique de Dieu, au royaume et à la patience, puis au royaume et à la gloire du Seigneur. Mais il y a une seconde chose: Jéhovah a une maison, une demeure. Prenez-la comme son habitation céleste, ou comme son temple où tout parle de sa gloire, ou bien, comme ce qui le remplace, comme l'Eglise, son habitation par l'Esprit; dans tous les cas, une seule chose essentielle la caractérise, parce

qu'elle est son habitation. La sainteté convient à sa maison pour toujours (*), la séparation pour Dieu, selon sa propre nature.

(*) Litt.: La sainteté convient à ta maison pour de longs jours.

Ces deux points, la parole de Dieu et la sainteté de sa nature, guident le fidèle dans toutes les circonstances, jusqu'à ce que la puissance intervienne pour le soutenir; parce qu'à travers tous les soulèvements de la puissance du mal, il compte sur Dieu. Dieu, dans sa grâce, a communiqué sa pensée aux hommes, a parlé. Advienne que pourra, sa Parole demeure certaine. Cela est inhérent à sa nature et dépend de sa puissance comme Dieu. S'il parle, il doit, pour ainsi dire, à sa nature d'accomplir. Je ne peux pas croire qu'il soit Dieu, il ne serait pas Dieu, si, lorsqu'il a parlé, sa parole restait sans effet. «Il a dit, et ne le fera-t-il point? il a parlé et ne le ratifiera-t-il point?» (Nombres 23: 19). S'il est Dieu, la vérité et la puissance pour accomplir ne peuvent manquer, sinon il n'est pas Dieu. Ce serait chez lui de l'ignorance, ou quelqu'autre aurait la puissance de l'empêcher d'agir. Ses témoignages sont fort certains. Au milieu du mal c'est une immense, une parfaite consolation, un recours parfait.

Mais l'autre point est tout aussi important, et a autant de droits sur la conscience. S'il est Dieu, la sainteté est nécessaire en tout cas. Ni la vérité la plus élevée, ni la certitude entièrement digne de confiance de la parole divine, ne changeront cette nécessité. Elle met l'homme subjectivement à sa place. Il pourra s'enorgueillir de la vérité, se vanter de la certitude des promesses, comme si Dieu s'était lié lui-même vis-à-vis de l'homme, mais il faut que Dieu soit conséquent avec lui-même; ce qui n'est pas saint, ne peut nullement être de Lui. Il est suprême, et tout doit se rapporter à Lui, tout doit lui être consacré dans sa présence, et, pour autant qu'il est révélé, tout doit correspondre à ce qu'il est. Ainsi l'homme est tenu en échec et la vraie connaissance de Dieu est donnée. Ce n'est pas une sainteté sans la Parole, ni la connaissance ou l'assurance sans la sainteté. L'Esprit de vérité est l'Esprit Saint; l'Esprit Saint est l'Esprit de vérité.

Notez encore que ces témoignages viennent de Dieu, qu'ils sont la déclaration positive de sa pensée et de sa volonté (non pas une connaissance de Dieu, que l'homme se vante d'atteindre par sa volonté, ni la prétention de l'homme à savoir ce que Dieu doit être, quoique la conscience enseignée par la tradition, souvent pervertie par elle, puisse bien en avoir une certaine conception), ce sont les témoignages positifs de Dieu, de sorte que l'homme doit s'y soumettre tout en étant soutenu par eux. Il ne s'agit ni des raisonnements de l'homme, ni de la conscience de l'homme, mais des témoignages de Dieu, de la révélation active de Dieu par lui-même, de l'émission de sa Parole. Ces témoignages sont reçus simplement par la foi, et comme tels l'âme s'y soumet. Cette soumission caractérise l'âme qui reconnaît Dieu. La puissance viendra en son temps et mettra publiquement tout à sa place. Dans l'intervalle la foi s'appuie sur les témoignages, sur la révélation de Dieu qui soumet l'âme et qui la soutient

Mais, en outre, Dieu a une habitation, une maison. Ceci, comme je l'ai remarqué autre part, est l'un des fruits immenses de la rédemption. Dieu *n'habitait* ni avec l'innocence, ni avec les fidèles; ni avec Adam avant sa chute, ni avec Abraham. L'innocence caractérisait le premier,

et la foi, le sentier béni du second. Dieu les *visitait*, montrant à l'un et à l'autre sa condescendance et sa bonté, soit que cette visite fût rendue inutile, soit qu'elle apportât la grâce de Dieu. Mais, lors de la rédemption d'Israël, nous trouvons que Jéhovah avait fait sortir son peuple du pays d'Egypte, afin de pouvoir habiter au milieu d'eux (Exode 29: 45, 46). Ce n'est pas l'innocence qui convient à la maison de Dieu, mais une consécration absolue à Lui, suivant sa nature, lorsque le bien et le mal sont connus. Ce caractère et cette nature se trouvent dans le ciel, mais là, il n'y aura plus besoin de témoignages. L'homme possède la connaissance du bien et du mal, mais dans un état de séparation de Dieu et dans le péché. Mais lorsque Dieu a racheté l'homme pour Lui-même, l'a purifié et délivré, alors il habite avec l'homme, dans l'homme, — en Israël, selon la révélation partielle de lui-même qu'il avait faite alors; dans le fidèle maintenant, par son Esprit, et dans l'Eglise; et cela pour l'éternité, car maintenant cette habitation a lieu selon ce qu'il est en lui-même, pleinement révélé en Christ, et par sa mort. Elle est donc fondée sur un témoignage; car il faut que Dieu se révèle lui-même, et sa rédemption, et ses voies, et ce qu'il est. Ainsi, le Saint Esprit est donné en conséquence de l'exaltation de Christ, après l'accomplissement de la rédemption, et, de fait, en vertu de la réception, par la foi, du témoignage de Dieu. Lorsque Dieu est connu (et non pas seulement la vérité), alors on a la conscience de ce qui lui convient; on trouve ses délices dans Son nom, selon sa propre nature, et cela fournit la preuve non seulement que la vérité est connue, mais avec la vérité Dieu lui-même, — car Christ est la vérité et l'Esprit est la vérité. C'est pourquoi, du moment qu'Israël est racheté, il est parlé de la sainteté de Dieu, et non pas auparavant, car Dieu allait habiter au milieu d'eux après les avoir amenés à lui. Le monde sera établi par la puissance; mais il s'agit ici de la consécration à Dieu par le témoignage, et de sa propre présence en vertu de la rédemption. Il ne s'agit pas ici de la magnificence et de l'ordre de sa maison (comme nous les trouvons au Psaume 101), mais de l'habitation de ses délices, et de sa nature. (Comparez Psaumes 132: 13, 14).

Psaume 94

Ce Psaume est l'expression de l'attente du jugement et de la vengeance qui mettra le monde en ordre. Mais nous y trouvons aussi la discipline et les consolations du Seigneur, soutenant l'âme dans l'intervalle; et nous allons nous en occuper un moment. Le triomphe des méchants est, pour celui qui croit en Dieu, une pensée pénible et accablante; la puissance du mal est évidente; voilà ce qui affecte maintenant aussi le coeur du fidèle, non pas dans un sens prophétique, mais dans un sens moral. L'aveuglement et l'orgueil de l'homme éloigné de Dieu, pèse sur celui qui, en vertu de la connaissance qu'il a de Dieu, voit que le jour du méchant approche. Nous trouvons aussi la perception distincte que l'on est le peuple de Dieu, dont la faiblesse et l'affliction ne font que fournir l'occasion de l'opprimer. Tels sont les deux motifs évidents, pour juger que cela ne peut pas durer toujours. Celui qui a formé l'oeil voit certainement tout cela. Les pensées de l'homme ne sont que vanité. Deux choses donc sont le fondement de la pensée du fidèle: l'intérêt de Dieu pour son peuple et Sa bonté qui n'oubliera ni le pauvre opprimé, ni le fait même de l'orgueil des méchants.

Mais une autre pensée est introduite: Dieu juge le mal, mais il commence par sa propre maison. Dans les voies qui font souffrir son peuple, on peut reconnaître la main de Dieu aussi bien que celle de l'homme. Le coeur du fidèle s'attache à cette pensée: «Oh! que bienheureux est l'homme que tu châties, ô Jéhovah!» (verset 12). Nous trouvons ici «l'interprète, un d'entre mille», dont il est parlé au livre de Job (Job 33: 2, 3). Dieu, par le châtement, nous enseigne les vérités de sa loi. Dieu, par tout ce courant du mal qui a la haute main, brise la volonté, enseigne la dépendance, sépare non seulement le coeur mais l'esprit, du monde où ce mal règne. Comment pourrait-il y avoir une union avec un monde où l'on voit cette puissance du mal, devant laquelle on recule moralement? L'homme pense qu'il peut traverser le monde à l'amiable, sans participer au mal, mais quoi donc, si le monde lui-même est mauvais, et qu'on le sente tel? Ainsi la méchanceté qui s'élève, qui rejette Dieu, devient son propre remède pour le coeur de celui qui reconnaît Dieu; elle exerce le coeur, le purifie, le transporte hors de la sphère où sa propre volonté est active, lorsque, peut-être, sans en avoir l'intention, mais de fait pratiquement, il cherchait une issue pour la nature. La vie divine lui ayant donné les pensées de Dieu, le coeur rencontre un monde qui ne veut rien de Dieu, et qui s'élève contre Lui: mais en tout cela le fidèle trouve la main de Dieu.

Il y a plus encore: nous trouvons ici, outre la discipline de sa main, l'enseignement intérieur direct par sa Parole qui le révèle Lui-même. Ainsi le mal orgueilleux a pour effet, non seulement de repousser le coeur, mais aussi, lorsque ce dernier est soumis et qu'il a goûté que le Seigneur est bon, de le pousser dans les bras d'un Dieu connu en grâce et par la révélation de Lui-même, de ses voies et de ses desseins. Ainsi la grâce produit elle-même son effet dans le coeur. Le coeur renouvelé est introduit dans sa propre sphère et apprend à connaître non seulement le caractère nécessaire de Dieu, comme aimant le bien et haïssant le mal, mais encore ses propres voies, le développement de sa grâce et de sa vérité, sa sainteté dans la sphère dans laquelle il révèle ce qu'il est pour ceux qui le connaissent. Ceci est un repos de coeur pour le fidèle, un repos de l'esprit qui cherche le bien et y trouve ses délices. Si le fidèle cherchait à combattre le mal (bien qu'il doive y avoir activité dans le service, selon la volonté de Dieu), si, dis-je, il cherchait à combattre le mal dans le monde (quelque autorisé qu'il soit à désirer que cela ait lieu et à compter sur Dieu pour qu'il triomphe à la fin), il n'y aurait que découragement et accablement; mais lorsque la puissance du mal est arrivée à maturité, l'âme est obligée de prendre sa place là où Dieu et ses voies sont directement révélés, et là, près de l'autel de Dieu (car le culte est produit), elle trouve le repos *jusqu'à ce que...* car elle attend encore que le mal soit ôté, que le pauvre et le misérable soient délivrés, mais elle attend avec patience, apprenant la pensée de Dieu, et elle y trouve son repos, le repos dans ce qui est éternel. Elle participera à l'activité pour le bien, partout où il y a une porte ouverte, mais elle a son repos dans ce qui est proprement de Dieu. L'établissement du bien en puissance aura lieu, cela est certain. Dieu est la sûreté même dans ses voies. Il ne rejettera pas son peuple. Il ne veut pas que le mal domine à toujours.

Il s'agit ici, naturellement, de l'intervention en jugement sur la terre, du jugement retournant à la justice; la puissance et le bien allant ensemble, et non pas la puissance et le

mal. Nous possédons des choses meilleures: une révélation céleste pour des fils, une position céleste, et la maison de notre Père devant nous; mais le principe est le même. Le jugement qui était autrefois dans les mains des souverains sacrificateurs et de Pilate, tandis que la justice et la vérité se trouvaient dans la personne bénie de Jésus, retournera aux mains de Celui qui fut jadis le pauvre et l'opprimé; le jugement retournera à la justice. Et si nous qui prenons notre croix, sommes heureux de souffrir, afin de régner avec Lui, il reste vrai que les pensées et les voies, les conseils et la fidélité de Dieu seront accomplis. La grâce céleste et la gloire céleste, avec le repos qui nous reste, seront ajoutées à notre repos d'esprit actuel; mais la justice aussi, puisqu'elle est céleste, aura domination, avec une bénédiction éternelle pour nous qui avons une part avec Celui qui a souffert. L'impossibilité que le mal continue à exercer sa puissance si seulement le Seigneur se montre, est exprimée d'une manière frappante au verset 20.

Remarquez que la puissance du mal est profondément sentie (versets 16, 17). Qu'il en soit ainsi! Cela peut montrer notre faiblesse parfois, mais il est bon qu'elle soit montrée, si la foi est là. Le coeur ne devrait pas s'accoutumer à la puissance du mal; il ne le fera pas s'il est avec Dieu; il y sera sensible, il s'en étonnera, et il dépendra de la restauration divine pour le rencontrer en pensée. C'est ce que Christ a réalisé, mais en perfection, car il n'y avait pas de faute dans ses pensées. Il s'étonnait de leur incrédulité (Marc 6: 6); il les regarda tout à l'entour avec colère, étant attristé de l'endurcissement de leurs coeurs (Marc 3: 5); il a dit: «Jusques à quand serai-je avec vous? jusques à quand vous supporterai-je?» (Marc 9: 19). Puis, non moins prompt de coeur dans l'activité du bien quand il s'agissait d'un besoin, il pouvait dire: «Maintenant mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure», et puis encore, le voilà, parfait en soumission et en obéissance, avec le seul désir de glorifier son Père, afin que son Père pût se glorifier lui-même — parfait en toutes choses (Jean 12: 27). Et nous, hélas! si nous ne sommes aidés quelquefois, prompts à loger dans le silence (verset 17), nous aurions bientôt, pour ainsi dire, abandonné la partie, là où Christ, notre Sauveur béni, a senti toutes choses infiniment plus que nous et fut parfait en tout. Mais lorsque, dans le sentiment de notre tendance à faillir, ou bien dans la réalité d'un danger présent, nous nous tournons vers Dieu, son secours est là. C'est une grande grâce. L'instruction est donc pour le repos de l'esprit, mais nous trouvons soutien et secours dans nos voies (versets 12-18). David se fortifiait en Dieu, et dans ce cas qui pourrait faillir? Celui qui est plus puissant que tous, Celui dont la puissance s'accomplit dans l'infirmité, est là pour aider; il est là dans une personne éprouvée, dans un témoin de sa bonté, à l'exemple duquel nous pouvons voir que, même si nous n'avions jamais manqué, nous étions toutefois en danger (verset 18).

Maintenant une autre scène s'ouvre, car Dieu pense à tout pour nous. Si nos esprits travaillent, combien de questions se présentent à nous dans la confusion, dans le labyrinthe du mélange entre le bien et le mal! (verset 19). L'esprit qui jouit de la bonté de Dieu peut éviter cela, et il fait bien, mais la racine et la source de toutes ces questions sont dans les coeurs des hommes et la puissance du mal qui nous entoure les suscite. Ce n'est pas seulement de l'égoïsme, quoique le moi soit toujours le centre de toutes ces questions, mais

quand l'esprit est affligé par le mal, on a une multitude de pensées. Certes, je ne dis pas que ce soit bien, c'est le fruit de notre éloignement de Dieu, par lequel le mal est entré dans le monde de Dieu, et de fait, c'est être nous-mêmes au milieu de ce mal. Mais lorsque le coeur et l'esprit vont au delà du mal, ayant la connaissance du bien et du mal, la révélation, quand l'esprit travaille, augmente encore la difficulté et la multitude des pensées, parce que l'esprit voit plus clairement le bien. Pourquoi ce mal, et d'où vient-il? L'esprit voit un autre monde de la puissance de Dieu. Pourquoi donc celui-ci? Il considère un monde qui est au delà et ramène dans celui-ci, sans pouvoir les y réaliser, les pensées de ce monde-là. Il voit la bonté et la puissance et habite pourtant au milieu de l'affliction et du mal. Ces pensées peuvent avoir, et ont souvent un caractère égoïste. C'est alors un principe bas, mais, quoiqu'il en soit, ces pensées ont toujours l'homme pour centre, sont toujours mauvaises, ne sont autre chose que «la multitude de *nos* pensées». Christ seul a fait exception, lui qui, parfait en amour et en sainteté, a introduit en perfection dans son esprit et dans sa personne, un autre monde dans celui-ci. Mais Dieu a compassion. Je me réfugie en lui par la foi. Cela console et réjouit mon âme. Les spéculations de nos pensées, quand nous connaissons le bien et le mal, soit par l'affliction personnelle, soit par l'activité de l'esprit, ce qui est pire, nous lancent dans ce qui n'est pas l'infini réel, dans l'infini de la spéculation sur ce qui devrait être, ou dans des reproches à Dieu sur ce qu'il est. Tout cela se montre parfois sous l'apparence plus humble de l'étonnement; on reconnaît que cela est trop difficile pour nous; mais c'est un esprit limité, un esprit qui se meut dans la sphère de ce monde, n'ayant, hors de cette sphère, aucunes facultés naturelles, et entrant dans ses pensées et ses spéculations, en relation avec l'infini, avec le bien et le mal. Il a une multitude de pensées, mais pas de repos possible. Dans son état actuel, il n'appartient pas à la sphère dans laquelle il s'est engagé.

De là procède, soit dit en passant, la forme que l'infidélité revêt habituellement de nos jours; ce qu'on nomme le positivisme ou le réalisme. On dit: «Je sais ce que je vois et ce que j'éprouve, peut-être avec les quelques petites conclusions que j'en tire»; et l'on prétend s'arrêter là. En réalité on s'y arrête pas, car on prétend nier tout ce qui est au delà. Cela est évidemment faux, car si l'on ne connaît que ce que l'homme peut connaître de lui-même, on ne peut nier ce qui est au delà, pas plus qu'on ne peut l'affirmer: C'est donc un principe sans consistance; mais il est faux encore sous un autre point de vue. L'esprit n'a aucune certitude, mais il a une multitude de pensées qui dépassent la sphère des facultés naturelles de l'homme, et peuvent décider de ce qui appartient à ces facultés. Il y a une multitude de pensées au dedans de nous. Nous sommes incompetents pour arriver à une conclusion, néanmoins il y a des pensées, suggérées par une chose ou par l'autre, mais le coeur ne trouve point de réponse. Tel est le cas, lorsqu'il n'y a pas d'incrédulité, mais seulement l'activité naturelle du coeur humain. Il n'y aura point de réponse jusqu'à ce que le jugement vienne, jusqu'à ce que «le jugement retourne à la justice».

Dans ce Psaume, l'exercice d'âme dont nous parlons se rapporte plus entièrement au gouvernement de ce monde. A ces pensées, le christianisme, la révélation d'un autre monde, a ajouté mille autres pensées qui surgissent lorsque l'esprit de l'homme travaille. Mais il y a

un refuge, une ressource; ce n'est pas de donner à l'esprit l'explication de toutes choses et de le maintenir ainsi dans la folle et inique prétention de juger Dieu; mais c'est d'introduire dans l'âme le bien positif qui est en Dieu; en sorte qu'elle ait la certitude de posséder la bénédiction et la vérité, malgré la multitude des pensées dont elle est incapable de trouver la solution. La conscience est droite quand elle est mise en exercice et qu'elle juge le moi. Mais lorsque, avec notre connaissance affaiblie et obscurcie du bien et du mal, en la nommant conscience, nous prétendons juger Dieu, cette prétention est de faire de notre ignorance et de notre état moral tel quel, la mesure de ce qui est parfait, alors que nous connaissons tout imparfaitement, et Dieu pas du tout. En effet, dans cet état, les hommes se forment un jugement qu'eux-mêmes doivent ensuite reconnaître comme tel.

C'est évidemment juger de tout un système de choses, lorsque, en réalité, nous n'en avons devant nous qu'un bout obscur. Mon raisonnement, ayant pour point de départ un état de choses rempli de mal, je ne puis juger de rien. Dieu n'a pas encore mis les choses en ordre, et je ne suis nullement compétent pour juger même comment cela aura lieu; mais Dieu a introduit le bien, le bien parfait, Lui-même, au milieu du mal. Il m'a fait découvrir le mal en moi, il m'a fait me juger moi-même; avantage moral immense. Seuls, ceux qui se sont jugés ainsi sont droits et sans fraude quant à l'état de leur âme. C'est la conscience honnête et droite, et cela me fait trouver une ressource dans la grâce, une parfaite connaissance de son amour (en Israël, une connaissance relative par le moyen de Ses voies). Alors, dans les détails des exercices subséquents, destinés à produire la connaissance de soi-même et à purifier l'âme, ayant connu l'amour parfait, je puis y avoir recours, et j'ai aussi ce que cet amour m'a révélé et donné, la grâce et la vérité; et cela non pas seulement dans leur révélation extérieure, quelque autorité qu'elles possèdent, mais dans mon âme par le Saint Esprit. «Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au dedans de lui-même» (1 Jean 5: 10). «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas ouï, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit» (1 Corinthiens 2: 9, 10). Et encore: «Nous nous glorifions en Dieu» (Romains 5: 11). Mais de plus, Dieu agit directement par son Esprit. Son amour est versé dans nos coeurs; nous pouvons compter sur sa fidélité dans cet amour; mais la communion directe avec Lui-même nous élève à une espèce de joie, à une source de joie que les difficultés ni l'affliction ne peuvent troubler. Rien ne nous sépare de son amour; nous sommes plus que vainqueurs dans ce monde; nous avons les joies d'un autre monde, des consolations divines à travers les épreuves que nous avons à porter, et en présence du mal qui nous assiège: la puissance du mal nous pousse vers notre retraite, vers notre joie en Celui qui reste toujours le même, et que nous apprenons à mieux connaître. Le jugement mettra fin à la scène dans laquelle il me faut être affligé.

Psaumes 95-101

Je ne m'arrête pas sur ces Psaumes, parce qu'ils parlent de la venue même du Seigneur en jugement, et ne traitent pas des exercices du coeur qui attend cette venue. Le Psaume 95 appelle les Juifs, et le Psaume 96, les Gentils, à être prêts pour aller à sa rencontre; au Psaume 97, il arrive dans les nuées; au Psaume 98, il a accompli la délivrance; au Psaume 99, il a établi

son siège à Jérusalem entre les chérubins. Le Psaume 100 appelle les gentils à partager la joie d'Israël et à rendre culte. Le Psaume 101 nous donne les principes d'après lesquels le roi de Jéhovah gouvernera la terre.

Psaume 102

Le Psaume 102 est l'un des plus profondément intéressants de tout le livre, mais je bornerai mes remarques à ce qui suit. Ce Psaume s'applique spécialement au Seigneur Jésus, quelles que puissent être les circonstances ou l'affliction individuelle qui ont fourni l'occasion de le composer. La citation qui en est faite au premier chapitre de l'épître aux Hébreux ne laisse aucun doute à ce sujet, et lui donne une profondeur d'intérêt qu'à peine un autre Psaume peut égaler. Il montre comment la nature divine, éternelle du Seigneur, résout la difficulté d'un Messie qui a été retranché, alors que Sion doit être restaurée plus tard. Mais ceci donne une profondeur et un caractère tout particuliers à la douleur poignante de ses afflictions. Ce n'est pas un résultat glorieux en bénédiction, la conséquence d'une oeuvre unique dans sa nature et dans sa valeur, ce n'est pas non plus le jugement qui suit le rejet du Messie, mais c'est la vérité éternelle de la nature divine du Seigneur, rencontrant la réalité de ses afflictions, même jusqu'à la mort. C'est donc principalement Sa personne qui est l'objet spécial de ce Psaume et qui lui donne un intérêt particulier. Mais, quoique nous y trouvions la sécurité des enfants de ses serviteurs, il ne nous offre pas proprement d'instruction sur le gouvernement de Dieu, lors même que le fondement de tout cela soit en grâce. Les Psaumes suivants (103-106) qui terminent ce livre, ne nous apportent pas non plus beaucoup d'enseignement sur ce sujet. L'Esprit considère ce que Dieu est toujours pour la foi, mais en rapport avec la délivrance future, introduite par la venue du Seigneur.

Toutefois la puissance du bien qui sera manifestée en mettant toutes choses en ordre, et que la foi considère comme prête à intervenir, est réalisée, par cette foi, comme appartenant à Celui qu'elle connaît déjà. Ainsi la foi se repose sur cette puissance comme étant le caractère de Dieu; elle se repose sur Dieu comme portant ce caractère de puissance, quoique les résultats de cette dernière ne soient pas encore produits, et elle revêt les choses présentes de cette connaissance de Dieu, bien que le mal soit encore ici-bas. La foi considère le monde comme le déploiement de la puissance et de la sagesse, sous un gouvernement de bonté, Dieu étant connu, quoique le mal ne soit pas encore finalement aboli, et que les résultats de la bonté ne soient pas encore produits. Mais Celui qui gouverne est bon. Or cela est connu par ceux qui ont péché contre Lui, connu pour eux-mêmes et en eux-mêmes; et c'est cette connaissance de Dieu qui rend l'âme capable de voir la sagesse et la bonté en toutes choses, quoique les effets du péché soient encore présents.

Ce principe est très important: je parle de discerner Dieu et le bien au milieu de la scène de péché dans laquelle nous vivons. Il est vrai qu'un Juif pieux qui n'aurait pas vu Jésus rejeté, qui ne connaîtrait pas la croix, ne pourrait connaître le mal comme nous; cependant il le connaîtrait en partie; et la foi qui attend une délivrance finale, non encore venue, introduit Dieu, ainsi connu, sur la scène que la foi devra traverser. Dieu qui, au milieu du mal, n'a rien laissé échapper de sa main, Dieu a souverainement ordonné toutes choses au milieu de ce

mal, quoique ce dernier ne vienne pas de Lui; dans le jugement, il s'est souvenu de la miséricorde. Et lorsque l'esclavage de la corruption entra dans ce monde, Lui qui avait fait toutes choses très bonnes, a tenu les rênes et a tout ordonné très sagement, malgré tous les témoignages qui puissent rester du mal, de la misère et de la mort. Nous sommes sous leur esclavage jusqu'à ce que nous soyons divinement délivrés, mais Dieu n'a jamais été sous cette servitude, il n'y sera jamais. Il veut que nous sachions que toute la création soupire et que, dès qu'Il régnera, la délivrance viendra; mais que le Créateur qui fit toutes choses très bonnes, gouverne et conduit tout maintenant. «Ses compassions sont au-dessus de toutes ses oeuvres» (Psaumes 145: 9). Maintenant la foi regarde au delà du mal qu'elle ressent, elle ne désire pas y être insensible, mais ses yeux s'attachent sur Celui qui est au-dessus du mal et qui peut introduire sa bonté, même au milieu de la scène actuelle. Elle discerne le rôle qu'Il y joue, et reconnaît même ce rôle comme étant supérieur à tout le mal. Il ne s'agit pas ici de jouissance naturelle de la création (quoique toutes les créatures comme telles soient bonnes et aimables), car cette jouissance peut être une complète déception à l'égard de soi-même, et un aveuglement complet à l'égard du mal; mais c'est la foi atteignant la bonté par-dessus le mal, et introduisant cette bonté dans la jouissance qu'elle a de Dieu dans la créature.

Je le répète: Israël ne pourrait pas connaître le péché comme nous le connaissons; mais, d'un autre côté, il ne pourrait pas avoir connu la rédemption effectuée et la réconciliation future comme nous, qui pouvons ainsi introduire Dieu maintenant d'une manière plus complète. Tel est le caractère général des Psaumes 103, 104 et 105. Ils contemplent, mais par la foi, la délivrance finale d'Israël; et ils considèrent la création, non pas dans sa perfection abstraite, mais Dieu en elle; et voient, en outre, l'histoire d'Israël comme une série de chutes, mais la miséricorde et la bonté de Dieu qui s'élèvent au-dessus.

Psaume 103

C'est ainsi que le Psaume 103 reconnaît le pardon et la guérison, espère, par la foi, en la délivrance et en la grâce qui sont réservées à Israël, et connaît Dieu selon cette grâce et cette délivrance, tout en voyant dans l'intervalle sa patience et sa bonté appliquées à son gouvernement. Il est tardif à la colère et abondant en grâce. S'agit-il du péché, nous savons sur quel fondement parfait tout est établi, mais notre Psaume célèbre l'effet de cette oeuvre dans le gouvernement d'Israël; toutefois pour tous les temps, Dieu est connu selon cette connaissance qu'il a donnée de Lui à la croix. C'est pourquoi il ne s'agit pas ici d'une bonté vague, avec laquelle on cherche à se tromper soi-même, mais le mal est reconnu tandis que Dieu est connu dans sa bonté. Voilà ce qui devrait caractériser nos voies et nos pensées. Non pas qu'il ne nous faille pas avoir à faire avec le mal, car si nous regardons au-dessous de la surface, nous le rencontrons partout: mais je devrais m'en être occupé de telle manière avec Dieu, que je ramène Dieu avec moi, selon le caractère dans lequel je l'ai trouvé, c'est-à-dire comme étant au-dessus de tout mal. Mes pieds devraient être chaussés de la préparation de l'Evangile de paix.

Psaume 104

Le Psaume 104 envisage la création sous le même aspect. Le dernier verset montre le jugement qui nettoie le monde du mal, et la puissance souveraine de Dieu est reconnue. Mais l'esprit est capable d'introduire la bonté au milieu de tout ce qu'il voit. Toutefois ce Psaume ne va pas au delà d'une création en chute.

Psaume 105

Le Psaume 105 récapitule les voies spéciales de Dieu envers Israël aux temps passés. La délivrance actuelle par le moyen du jugement se trouve aussi mentionnée ici, mais elle est considérée comme étant Sa fidélité à sa promesse et à sa grâce. Ici, la manifestation présente de la bonté réveille le souvenir de toutes les voies de Dieu. Tel il est, tel il a toujours été.

Psaume 106

Le Psaume 106 considère l'autre côté du tableau, et montre les voies de l'homme qui, au milieu de toutes les interventions de Dieu en bonté, après la première joie de la délivrance, est retourné à sa propre méchanceté et à ses voies impies. Cependant l'oreille de Dieu restait toujours ouverte, Il s'est souvenu de sa promesse, il s'est repenti selon la multitude de ses gratuités, de manière à produire finalement la louange et les actions de grâces à son nom. Le Psaume précédent nous a montré ce que Dieu était dans ses propres voies, celui-ci montre qu'il est finalement au-dessus du mal, en accomplissant sa miséricorde et ses promesses, après que les hommes s'étaient montrés ce qu'ils sont. Dieu est bon en Lui-même, Dieu est bon au milieu du mal, non pas comme permettant le mal, mais comme se faisant connaître par ses propres voies de miséricorde! Or, Dieu étant ainsi connu par le coeur, ce dernier passe au milieu des circonstances présentes selon cette connaissance qu'il a de Lui. Mais pour faire cela avec conséquence et constamment, il faut non seulement que le coeur connaisse Dieu, mais qu'il vive habituellement avec Lui. Ainsi se termine le quatrième Livre des Psaumes.

Livre 5

Psaume 107

Le dernier livre des Psaumes nous présente, outre les nombreux cantiques de louanges qu'il contient, toutes les circonstances morales d'Israël, lors de son retour à la bénédiction. Le premier de ces Psaumes imprime son caractère au livre tout entier. Il considère les fidèles comme rassemblés et de retour, tout en retraçant les scènes diverses qu'ils peuvent avoir traversées, même depuis leur entrée dans le pays, et montrant les voies de Dieu qui se sont exercées là envers eux. C'est la description d'angoisses et d'épreuves, au milieu desquelles les misérables ont crié à l'Eternel qui a répondu et qui est intervenu en faveur de l'âme exercée et ballottée par l'orage; aussi les hommes sont-ils exhortés à reconnaître et à louer l'Eternel.

Au premier plan nous rencontrons cette précieuse vérité: «Sa bonté demeure à jamais».

L'amour et la bonté immuables de Dieu sont célébrés tout le long de l'histoire d'Israël, depuis la première chute, évidente et démontrée, de ce peuple. L'homme a manqué, la grâce de Dieu envers son peuple ne manque jamais. Les rachetés et ceux qu'il a rassemblés sont appelés à rendre témoignage de cette vérité. Etrangers et pèlerins, sans lieu de repos, sans patrie, assaillis par la soif et la faim, leur âme défaillant au dedans d'eux, ils ont crié à l'Eternel qui les a conduits par le droit chemin là où leurs pieds et leur coeur ont trouvé du repos.

Deux caractères sont attribués à l'âme qui se trouve dans cette condition (verset 9): Elle est altérée et affamée. C'est le désir et le besoin, mais tous deux apportés devant le Seigneur, et voilà la miséricorde. Il ne s'agit pas ici de saints désirs, mais c'est Dieu répondant aux besoins. L'âme fatiguée et épuisée a des besoins, mais ceux-ci se changent en un cri vers le Seigneur. Certainement la miséricorde se trouve par devers lui. Il en serait ainsi, quand même l'affliction et la détresse seraient le châtiment des affligés et le fruit de leur rébellion; mais ici, quand le coeur se tourne vers le Seigneur, la grâce le rencontre et la délivrance en est la suite. Les portes d'airain, les verrous de fer qui retenaient ces hommes captifs, sont brisés, alors que l'iniquité et la folie par lesquelles ils avaient abandonné le Seigneur avaient amené tout cela sur eux. Il envoie sa parole afin de les guérir et ainsi de les délivrer. Lorsque les hommes, aventureux, bravant les dangers, étaient à bout de ressources au milieu de la mer tempétueuse qui ne leur offrait pas où prendre pied, le Seigneur intervient en leur faveur, apaise les flots, et les conduit au port qu'ils désiraient (verset 30). Dans l'endroit même de l'habitation de son peuple, dans l'endroit des promesses, son gouvernement direct intervient. Par le jugement, les fleuves sont réduits en déserts, la terre fertile en terre salée; mais il réduit le désert en des étangs d'eaux; il juge l'iniquité et fait miséricorde à l'âme en détresse; il rassasie les affamés qui comptent sur lui. Mais insoucieux et enorgueillis dans cette position même, il faut qu'ils soient humiliés. Il répand le mépris sur les princes, mais il met en sûreté en un lieu élevé le pauvre, hors de l'affliction (verset 40). Ce n'est pas l'ordre d'un monde béni de Dieu, dans lequel il n'y a pas de mal; c'est le gouvernement de Dieu là où le mal se trouve; d'un Dieu qui domine le mal pour accomplir les desseins de son propre gouvernement, pour rabaisser la fierté de l'homme, pour consoler et encourager les pauvres en esprit qui regardent à lui, ne se confiant ni dans l'orgueil ni dans la force de l'homme, et ne voulant se reposer que sur le Seigneur. Même dans tous les chemins où leur volonté, et jusqu'à leurs péchés, les ont conduits, du moment qu'on regarde à lui, on rencontre sa grâce et sa bonté.

Dieu s'occupe ainsi du coeur, employant l'état des choses et les voies de l'homme comme moyens pour se faire connaître lui-même à l'âme. Les hommes droits voient cela et s'en réjouissent. Oh! que cela est vrai! et combien plus encore lorsqu'on verra le fruit de la bonté du Seigneur envers l'humble coeur dans l'attente, qui avait placé sa confiance en Lui! A la fin le mal sera anéanti, mais dans l'intervalle, pendant le voyage, le Seigneur nous rencontre et nous console, justifiant ainsi le chemin d'un humble coeur; et quiconque est sage et prend garde à ces choses, verra, comprendra les bontés de l'Eternel; elles rempliront son coeur de joie et d'allégresse, malgré l'activité, les prétentions, les succès apparents de la volonté de l'homme. Que le Seigneur nous enseigne à marcher humblement et sans bruit devant lui,

laissant à sa bonne main le soin des résultats. C'est difficile parfois, mais sage toujours. Il est pénible sans doute de voir prospérer le méchant et l'iniquité; le monde est rempli de mal; mais Dieu travaille au milieu de cet état de choses et ses voies produiront enfin la bénédiction, ainsi que le fruit de sa bonté et de sa juste puissance.

Psaume 108

Ce Psaume ne me fournira qu'une ou deux courtes remarques, mais sur un sujet d'une grande beauté. Nous trouvons ici une grande confiance, et, comme toujours, de la miséricorde pour l'âme qui se connaît elle-même et qui se présente en vérité devant Dieu. Mais le moyen de sa délivrance et de sa bénédiction, c'est que Dieu soit exalté. Cette exaltation sera donc nécessairement sainte et juste. «O Dieu! élève-toi sur les cieux, et que ta gloire soit sur toute la terre, afin que ceux que tu aimes soient délivrés» (versets 5, 6). C'est une pensée bénie, et une vérité que la foi doit saisir maintenant, même dans le temps de l'épreuve, que notre bénédiction et la gloire de Dieu ne font qu'un tout; seulement il nous faut mettre sa gloire en première ligne. C'est le principe même de l'intégrité de l'âme, et la bénédiction la plus élevée. «Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé», dit le Seigneur, «celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui» (Jean 7: 18). Et autre part encore: «Que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure... Père, glorifie ton nom» (Jean 12: 27). Puis viennent ces paroles: «Moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même» (Jean 12: 32). Ainsi, au milieu de l'épreuve, et même du mal, la foi identifie la gloire de Dieu avec son peuple. «Les Cananéens l'entendront... Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9).

Par la même raison le mal ne peut pas être épargné quand nous sommes au milieu du peuple de Dieu, et lorsque Dieu a été publiquement déshonoré, cette injonction en est la conséquence: «Que chacun de vous tue son frère, son ami et son voisin» (Exode 32: 27). En un mot, la foi identifie la gloire et l'exaltation de Dieu avec son peuple, mais elle donne à Dieu le premier rang. Dans notre Psaume, c'est en bénédiction, aussi nous y trouvons cette remarquable réponse de Dieu: «Je me réjouirai» (verset 7). Il trouve sa joie et ses délices dans la bénédiction de son peuple. Il se réjouit en leur faisant du bien, en délivrant ses bien-aimés, en usant de sa puissance pour écarter le mal qui les oppressait, et pour les mettre en possession de ce qui leur appartient comme don de sa grâce. Quelle que soit la force de leurs adversaires, il accomplira la bénédiction des siens. La ville munie ne peut pas tenir devant lui. Et quand même, par leur propre faute, son secours leur avait été refusé (Israël, comme nous le savons, avait été rejeté pour longtemps), lorsque viendra le temps déterminé pour la bénédiction des humbles, il déploiera la puissance nécessaire pour tout accomplir. Il donne la force à son peuple, et son propre pouvoir les délivre. Ils ont appris que sa puissance seule a de la valeur et de l'efficace.

Psaume 109

Ce Psaume nous présente le jugement de Juda, et celui des Juifs, compagnons de l'antichrist aux derniers jours: si l'enseignement qu'il renferme ne traite pas beaucoup d'expériences, nous y trouvons cependant un témoignage de la plus grande solennité. Et

d'abord le motif pour être secouru: «Agis avec moi en ta gratuité! pour l'amour de ton nom, et parce que ta miséricorde est tendre, délivre-moi» (verset 21). La nature et la gloire de Dieu sont à la source de toutes ses voies, et lorsque le coeur s'est emparé de cette vérité, il voit la délivrance comme réponse, car Dieu ne peut être en désaccord avec lui-même.

Mais, pour trouver cette réponse, il faut que le coeur soit amené à une condition qui corresponde à ce nom, c'est-à-dire à l'humilité, au jugement du mal en nous, et ainsi à l'intégrité et à la dépendance. Il se peut que Dieu nous éprouve à fond pour manifester le brisement de la volonté et le produire, et pour que le coeur, entièrement soumis, s'en remette à lui de toutes choses. Quant à Christ, toutes ces épreuves n'eurent pour résultat que de faire ressortir son entière perfection; en nous, elles produisent l'intégrité et la dépendance. En lui, toute cette affliction venait absolument de la main de Dieu, c'est-à-dire qu'elle ne trouvait aucun motif en lui-même. Or ce privilège de recevoir tout de sa main nous est aussi accordé par grâce, et même si nous avons donné occasion à l'affliction par notre propre volonté ou par le mal, Dieu s'en sert en discipline; puis, lorsqu'il a accompli son oeuvre, il établit ses saints dans la bénédiction, à la confusion des adversaires, forcés ainsi de reconnaître sa main, alors que, triomphants dans le mal, ils ne pensaient qu'à triompher du juste. Mais, contre leur attente, ils se sont rencontrés avec Dieu, car l'affliction faisait partie de ses voies envers son peuple; et ce gouvernement de Dieu peut continuer ainsi à notre égard, parce que la rédemption est complète. Cette affliction, dans le cas de Christ, n'était que la pure haine de l'homme contre le bien parfait, et il la subissait pour nous. «Pour son amour ils ont été ses ennemis» (verset 4). Mais ces hommes qui aiment le mal sont «continuellement devant l'Eternel» (verset 15) le moment de manifester cela lui appartient pour nous, ce sera lorsque son oeuvre pour subjuguier notre volonté, et nous enseigner une sainte dépendance sera complète; cela eut lieu en Christ, lorsque sa dépendance ayant été pleinement manifestée, Dieu fut pleinement glorifié.

Psaume 110

Je n'ai qu'une remarque à faire sur ce Psaume qui traite de la glorification du Christ à la droite de Dieu. Le dernier verset nous montre la perfection du Seigneur dans cet esprit de dépendance qui a caractérisé sa course terrestre, et c'est aussi le chemin où ceux qui marchent dans le nouvel homme ont à le suivre. Heureux des rafraîchissements que Dieu fournit, n'en ayant pas d'autres, et les recevant comme nous les trouvons, c'est-à-dire comme Dieu lui-même les donne le long du chemin, — tel est l'esprit de l'humble dépendance.

Psaume 111

Dans la plupart des Psaumes de ce dernier livre, il est tellement question de l'intervention du jugement et de la puissance, que les instructions en vue des épreuves du voyage sont un peu reportées à l'arrière plan. C'est ce que nous trouvons dans ce Psaume-ci. Il entonne, par anticipation sans doute, son Alléluia sur les oeuvres de Dieu. Seulement il faut remarquer que ces oeuvres de délivrance sont toujours conformes à la vérité du caractère de Dieu, qu'elles sont fondées sur cette vérité et la confirment. Les oeuvres de ses mains sont vérité et

jugement. En elles tous ses commandements sont démontrés sûrs et véritables. Ils restent debout à perpétuité et pour toujours, étant faits avec vérité et droiture (versets 7, 8). Aussi, pour jouir du fruit de ses oeuvres, il nous faut marcher selon les voies du Seigneur, comptant sur la certitude de sa promesse, et, s'il tarde, nous attendre à lui. Mais, comme nous l'avons toujours vu, dans ses oeuvres sont trouvées et senties la miséricorde et la compassion envers nous. Notre délivrance est le fruit de la bonté souveraine. C'est pourquoi la crainte de Jéhovah est le commencement de la sagesse; l'obéissance nous conduit à l'intelligence. Etant dans le chemin de Dieu, la lumière c'est la vérité dans ce chemin, c'est d'être en accord avec ce dernier.

Vous ne pouvez séparer la vraie connaissance des choses divines d'avec la piété. La nouvelle nature pieuse, obéissante, qui par grâce dépend de Dieu, peut seule désirer ou comprendre ces choses. «Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu» (Jean 7: 17). C'est pourquoi, dans le chemin de l'obéissance, on trouve toujours davantage, à mesure qu'on réalise la lumière en étant soumis à Dieu et dépendant de lui, car la lumière et le chemin de la nouvelle nature ne sont qu'un; aussi est-il dit: «La vérité selon qu'elle est en Jésus, c'est-à-dire d'avoir dépouillé le vieil homme, et d'avoir revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité» (Ephésiens 4: 21-24), et encore: «Nous sommes renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés» (Colossiens 3: 10). Dans ce chemin, nous avons à marcher par la foi, jusqu'à ce que la puissance intervienne. Pour Israël, ce chemin de l'obéissance avait plutôt un caractère légal, mais le principe reste toujours vrai, parce que la vraie connaissance est la connaissance de Dieu. Il est impossible de séparer la vraie connaissance d'un état qui reconnaît Dieu pour ce qu'il est, c'est-à-dire de l'obéissance et de la dépendance.

Psaume 112

J'omets intentionnellement les promesses de bénédiction temporelle; elles s'appliquent directement au peuple et au système juifs, et si ces derniers Psaumes en font une mention spéciale, c'est qu'ils nous présentent la bénédiction comme venant d'être introduite par le jugement. Néanmoins nous y trouvons quelques principes dignes d'attention, car ces Psaumes insistent en particulier sur la sagesse qui consiste à agir dans l'obéissance à travers le chemin de l'épreuve. Il y avait bien des raisons, et il y en a toujours, pour dire que la fidélité était tout simplement une folie et la ruine pour les fidèles; mais Dieu les avertit, et le chemin de la sagesse consiste à l'écouter. Les résultats de ce chemin demeurent, alors que les méchants disparaissent. La génération des hommes droits sera bénie. Sa justice demeure à perpétuité. Sans doute les ténèbres semblent envelopper le juste, mais là même, la lumière se lève pour lui. Il nous faut apprendre à nous confier en Dieu: la bénédiction est assurée à celui qui obéit. Mais cette marche avec Dieu, la paix du coeur et l'intelligence de la bonté, rendent l'âme miséricordieuse, pleine de compassion pour d'autres, et en même temps intègre à leur égard. La recherche de soi-même n'est pas le principe qui gouverne le fidèle. Il est miséricordieux, libéral, il n'y a pas chez lui la promptitude de la propre volonté. Il conduit et maintient ses affaires dans la crainte de Dieu; il n'use pas de légèreté, en sorte que son «oui» soit «non».

Guidé par Dieu dans ses entreprises, il poursuit son chemin jusqu'au bout, parce que telle est la volonté du Seigneur, et il le fait avec la force et la fermeté que donne la conscience d'accomplir cette volonté. Or cela est important pour le chemin des saints, car c'est un témoignage que Dieu s'y trouve et que sa pensée est le guide de notre marche. Dieu demeure; celui qui fait la volonté de Dieu demeure aussi.

De plus, lorsque la puissance du mal est à l'oeuvre, le croyant n'est pas ébranlé. Au milieu d'exercices de coeur, et du mal moral, il était avec Dieu. Sa volonté était pour le fidèle la chose unique, essentielle. Il regardait à Lui comme à celui dont la volonté a tout ordonné, et considérait Dieu lui-même comme son tout. Il lui suffisait que Dieu fût satisfait. En tant que motifs, les circonstances avaient perdu leur influence sur lui, et Dieu avait, pour ainsi dire, pris leur place dans son coeur et dans son esprit. Aussi quand les difficultés s'élèvent, elles rencontrent un coeur qui connaît Dieu et se confie en Lui: «Son coeur est ferme, s'assurant en l'Eternel» (verset 7).

Psaume 113

Un seul principe se présente à nous dans ce Psaume, mais il ne peut nous être rappelé trop souvent, car nous avons une tendance constante à l'oublier. Dieu choisit des choses faibles, afin qu'il soit évident que le bien et la bénédiction proviennent de sa puissance et de son amour. Dieu se sert de moyens; mais quand l'homme parle de moyens il n'entend généralement pas par là cette dépendance du coeur qui s'en remet à Dieu, la prière, la Parole, etc., mais plutôt l'appuie que l'on cherche dans l'influence et la force de l'homme. Cela est très mal. Souvenons-nous bien que Dieu choisit les choses folles de ce monde pour confondre les sages, et les choses faibles, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu! S'il en était autrement, la bénédiction ne serait pas une bénédiction divine. Mais dans cette puissance divine nous trouvons la grâce et pouvons compter sur elle. «Il habite aux lieux très hauts, mais il s'abaisse pour regarder les choses qui sont aux cieux et en la terre. Il relève l'affligé de la poudre, et retire le pauvre de dessus le fumier pour le faire asseoir avec les principaux, avec les principaux de son peuple; il fait habiter dans une maison la femme stérile, la rendant mère d'enfants et joyeuse». Telles sont les voies de Dieu; le coeur y trouve ses délices. A lui la puissance et la bonté, mais quelle leçon que celle-là au milieu du monde et pour le coeur de l'homme!

Psaume 114

On trouve dans ce beau petit Psaume la même pensée sur la puissance de Dieu que dans le Psaume précédent. «Il a changé la pierre très dure en une source d'eaux». Sa présence fait trembler cette terre qui l'avait oublié, mais sa puissance et sa grâce apportent à son peuple dans le désert, le rafraîchissement et la vie qu'elles font sortir de ce qui est aux yeux de l'homme sans espoir et tout à fait contraire. La dépendance et la confiance en Lui, tel est le paisible chemin de la foi.

Psaume 115

Le premier principe que nous rencontrons ici, principe simple mais puissant, est exprimé par ces mots: «Non point à nous, ô Eternel! non point à nous, mais à ton nom, donne gloire»; c'est-à-dire que l'âme donne à la gloire du Seigneur le premier rang; et c'est ce que Christ a réalisé en perfection. Mais le principe que l'on trouve ensuite, c'est la relation qui existe entre cette gloire et le peuple de Dieu. Le premier principe donne la pureté de motifs, le second le courage et l'espérance de la foi. Remarquez en outre une chose particulièrement précieuse: le nom de Dieu, c'est-à-dire la révélation de son caractère, est spécialement approprié aux bénédictions de son peuple. Il avait parlé pour donner la promesse, mais, pour leur part, ils ont manqué de se l'approprier dans le chemin de la justice. Toutefois Dieu a promis, et c'est ici que son nom est introduit en rapport avec son gouvernement en grâce: «A ton nom donne gloire, pour l'amour de ta miséricorde», qui est une partie de son nom; «pour l'amour de ta vérité», voilà l'autre partie. Or c'est en ceci que se montre sa gloire: s'il n'avait pas le premier de ces caractères, le second ne pourrait être maintenu. Un jugement juste aurait retranché les coupables, mais alors, où aurait été l'accomplissement de sa promesse? Mais la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement (Jacques 2: 13). Ce que Dieu est dans sa nature — il est *amour* — se manifeste et se fait connaître dans ses voies de grâce envers les errants, voies qui les conduisent sans doute à la repentance, mais afin qu'ils soient en mesure de jouir de leurs relations avec Dieu d'une manière qui convienne moralement à ces relations; ensuite il accomplit sa promesse selon sa vérité. Mais la gloire divine va en premier rang et l'âme y compte.

Dieu s'était fait le Dieu de son peuple pour manifester ses voies. «Pourquoi diraient les nations: Où est maintenant leur Dieu?» (verset 2). Telle avait été anciennement la parole de Moïse et de Josué quand ils plaidaient avec Dieu. De plus, cela est dit en contraste avec les idoles des païens. Lorsque c'est la gloire de Dieu qui est recherchée en premier lieu par la foi, la conséquence en est non seulement que le peuple est béni selon cette gloire, mais que le coeur des fidèles reçoit par là l'intelligence et la perception de cette gloire en elle-même. C'est une grande bénédiction. Ils se réjouissent sans doute du salut, mais ils se réjouissent en Dieu. Pour que leur salut soit complètement manifesté il faut que Dieu se montre en jugement. Il n'en est pas de même quand il s'agit de *notre* bénédiction, car il nous a donné des choses célestes, là où est sa propre demeure, se révélant à nous dans ce qu'il est en lui-même, et non pas seulement comme ce qu'il est dans ses voies. Car nous pouvons remarquer ici comment cette terre est la sphère, et cette vie présente l'énergie dans laquelle Dieu est connu et confessé. «Ce ne sont pas les morts qui célébreront l'Eternel»; «il a donné la terre aux fils des hommes»; tandis que *nous* nous réjouissons d'être morts et d'avoir, avec Christ, notre place en résurrection dans les lieux célestes. Nous ne pouvons assez insister là-dessus, quoique l'on trouve dans ces Psaumes de l'instruction quant aux voies de Dieu sur la terre. Dans les derniers Psaumes spécialement, c'est le gouvernement terrestre qui est en vue, parce que le jugement final est sur le point d'intervenir. Quelle bénédiction pour nous de posséder le ciel au lieu de cette perspective, et d'avoir notre Dieu, tel qu'il est, c'est-à-dire comme notre Père!

Psaume 116

Ce Psaume nous montre les supplications du fidèle exaucées, aussi y est-il peu question du gouvernement de Dieu. L'âme est délivrée, après avoir été plongée dans les angoisses de la mort. Nous trouvons ici l'histoire du résidu de la fin, histoire dans laquelle le Seigneur est entré en grâce d'une manière si merveilleuse, quoiqu'il ne soit pas le sujet de cette prophétie, comme on le voit d'après la citation qu'en fait l'Apôtre (verset 10; conf. 2 Corinthiens 4: 13), citation applicable à tous ceux qui souffrent de la même manière. La délivrance a trait à ce monde-ci. Ce Psaume a pour pensée fondamentale la grâce et la fidélité de Jéhovah dans l'acte de délivrer. Ce qui caractérise le fidèle, c'est la simplicité, qualité précieuse, mais, pour quelques-uns, difficile à réaliser. Elle est produite chez ceux qui s'en rapportent en simplicité de coeur aux pensées de Dieu et vivent en elles, puis s'attendent à Celui qui accomplit toujours ses propres pensées et qui se souvient de ceux qui se confient en lui. L'esprit opposé à celui-là, c'est l'activité des pensées de l'homme, auxquelles viennent se mêler sa volonté et ses projets. Ces derniers s'évanouissent et l'on est désappointé. L'esprit d'humilité ne pense pas autant; il reçoit les pensées de Dieu, et ces pensées ont un caractère moral. Il demeure en elles; il obéit, il s'attend à Dieu. Tel était Eliézer au chapitre 24 de la Genèse.

La délivrance divine survenant comme une faveur et comme une réponse au cri de l'âme, est pleine de douceur. On éprouve la fidélité de Dieu à l'égard de notre état et de notre attente. Aussi la bénédiction reçue, plutôt que de produire simplement la *jouissance* de la bénédiction, a-t-elle pour fruit la reconnaissance et ces mots: «J'aime l'Eternel». Alors l'âme entre plus avant dans la jouissance de ce qu'elle possède. Elle sent que le Seigneur a agi miséricordieusement. Elle retourne en son repos, sa foi ayant été en activité auparavant. Elle avait cru, elle avait parlé comme se confiant en Dieu, mais elle avait été fort affligée; maintenant elle trouve le Dieu en qui elle s'est confiée, comme source de joie et de bénédiction, et non pas, remarquez-le, la bénédiction comme source de joie. Au temps de l'épreuve, l'âme se tournait vers Dieu et non vers la consolation; c'est encore lui qu'elle cherche maintenant, au temps de la joie. Le Seigneur lui-même est devant l'âme, source pour elle de tout bien.

Remarquez encore, dans ce Psaume, la conviction que tous les hommes ont entièrement failli. Il ne faut pas traduire proprement: «Je disais en ma précipitation» (verset 11), mais: «dans ma détresse», c'est-à-dire sous la pression de l'anxiété qui pousse l'homme à fuir en toute hâte. Cette détresse donnait la conscience que l'on ne pouvait nullement se fier à l'homme. Sans doute, ce n'était ni la simple foi, ni un jugement sain, mais il y a des moments où Dieu nous fait sentir que nous ne pouvons nous reposer sur l'homme et que Lui seul nous reste. Nous recevons souvent des consolations par les hommes. Paul dit: «Dieu qui console ceux qui sont abattus, m'a consolé par l'arrivée de Tite», mais nous ne devons pas nous fier à l'homme; aussi y a-t-il des moments où nous devons nous écrier: «Tout homme est menteur», en nous en remettant entièrement au Seigneur. Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien il en fut ainsi pour Christ; et cependant il pouvait, en grâce, dire à ses disciples: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations». Mais il y eut une heure où il dut dire

et sentir ces paroles: «L'un d'entre vous me trahira», et: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit», et: «Vous me laisserez seul». Cela mettait en lumière sa perfection, et nous y apprenons à nous appuyer sur le Seigneur seul, sans que cette connaissance de l'homme diminue en rien chez nous la confiance et l'ouverture de coeur, mais enseignés que nous sommes à ne dépendre que de Dieu. Une joie sans obstacle viendra ensuite, mais maintenant, dans toutes nos difficultés, le Seigneur pense à nous.

Psaume 117

La conscience de la grâce et de la faveur divines élargit le coeur. Alors qu'il était sous la loi, le peuple d'Israël n'avait jamais pensé à inviter les nations à la louange; il le fait quand la grâce lui a apporté la bénédiction. Le sentiment de ce que Dieu est pour nous, la jouissance reconnaissante des choses que nous possédons comme étant de Dieu, ouvrent, par la connaissance que nous avons de lui, nos bouches et nos coeurs pour la louange. Cette jouissance nous engage à inviter d'autres encore pour qu'ils jouissent de sa bonté. On trouve ici, dans la connaissance de l'amour, une assimilation à la nature divine et à sa prérogative; seulement *nous* connaissons l'amour, lorsque nous apprenons comment il s'exerce envers nous-mêmes.

Psaume 118

Ici nous sommes de nouveau sur le terrain de la bénédiction finale; aussi, quand il s'agit dans ce Psaume du gouvernement de Dieu au milieu de l'épreuve, il n'y est fait allusion qu'au passé. Nous assistons à la reconnaissance par Israël, des voies de Dieu, et de la personne de Christ, après que la bénédiction a été introduite; ils célèbrent cette grâce de Jéhovah qui a dépassé en durée toutes leurs voies, cette bonté qui demeure éternellement. Je ne fais que noter ici l'aspect sous lequel les circonstances de ce Psaume peuvent nous être appliquées en tout temps. Dieu est pour son peuple, pour les siens; mais les hommes, peut-être tous les hommes, sont contre eux. Il n'y a qu'à se confier au Seigneur, et la victoire reste à la foi. Mais au milieu de circonstances où le gouvernement de Dieu est à l'oeuvre pour corriger le mal, Satan cherche et trouve sa part. Combien cela fut vrai, lorsqu'il conduisit tous les hommes contre Christ! Ai-je besoin de dire combien cela se réalisera aux derniers jours de la puissance de l'Antichrist? Mais, comme nous le montre le livre de Job, il en est de même dans les divers châtiments de Dieu. Le mal dans la conscience, ou même le mal inconscient dans le coeur, donne prise à Satan, souvent une prise terrible sur l'âme, même quand cette âme est intègre. On ne trouve du repos que dans le jugement de soi-même et dans la confession de ce qui a donné prise à l'ennemi. Ce dernier voudrait nous faire tomber ainsi, mais, comme dans le cas de Job, derrière tous ces châtiments la main de Dieu peut être vue. «L'Eternel m'a châtié sévèrement, mais il ne m'a point livré à la mort» (verset 18). Oui, car l'Eternel voulait bénir. Un seul a pu dire: «Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi» (Jean 14: 30); mais, pour ce qui nous concerne, tout est amour et bénédiction, pour que nous arrivions à nous connaître nous-mêmes, et que nous jouissions de sa bénédiction (comparez Deutéronome 8), et qu'enfin nous reconnaissions pleinement ce que Christ est dans les conseils de Dieu selon sa

victoire et selon sa gloire. Il nous faut être exercés; il faut que le sol soit labouré par la charrue et par la herse, mais ce travail a pour résultat: «C'est ici la journée que l'Eternel a faite» (verset 24). Sans doute il s'agit ici de la bénédiction finale de la terre lors de l'apparition de Christ, mais le même principe se réalise pour l'âme, chaque fois que par l'épreuve elle est amenée à être manifestée et purifiée devant Dieu. Les portes de la justice qui introduisent dans la joie de la communion sont ouvertes. Nous reconnaissons comme étant l'oeuvre du Seigneur la grâce à laquelle nous n'avons aucun droit, et tout est lumière. Il est évident que ce Psaume ne s'applique directement qu'au résidu, mais je cherche à relier cette grande manifestation du gouvernement de Dieu, aux détails dans lesquels ce gouvernement s'applique à nous.

Psaume 119

(Aleph 1-8).

Ici nous trouvons exprimé l'effet de la loi écrite dans le coeur d'Israël, lorsque ce peuple, après avoir erré longtemps loin des sentiers de Dieu, affligera son âme sous les conséquences de sa faute. Ce Psaume est l'un de ceux qui prononcent la béatitude.

Nous allons examiner quelques-uns des éléments de cette oeuvre dans le coeur. La béatitude est prononcée sur ceux qui sont «intègres dans la voie». Le monde est plein de souillure. Il n'y a qu'un seul chemin *dans* le monde (le nôtre est *hors* du monde, et nous sommes étrangers et pèlerins à la suite d'un Christ monté en haut), mais *un seul* qui puisse être sans souillure, et c'est la loi de Dieu. Il ne s'agit pas ici de ce qui est céleste, formé au dedans de nous, des affections portées aux choses qui sont en haut, d'une marche selon la puissance de l'Esprit; sans doute des fruits sont produits par là, qu'aucune loi divine ne condamnera; mais il s'agit d'un chemin entièrement formé par la volonté de Dieu, exprimée par Lui pour la marche de l'homme au milieu de ce monde. Ils «marchent en la loi de Jéhovah»; ils trouvent leur bonheur dans ce qui est droit, dans ce que le péché ni le monde n'ont souillé, dans ce qui consiste à marcher en la loi. C'est une règle parfaite, selon Dieu, pour un homme vivant dans ce monde. Mais le coeur va plus loin que cela; il regarde à la source. Dieu a témoigné sa volonté; il a montré qu'il voulait que l'homme y marchât et le coeur recherche cette volonté, non seulement parce qu'elle est sans souillure et parfaite, mais parce que ce sont «ses témoignages».

A cela se rattache le désir qui a Dieu lui-même pour objet. Ils «le cherchent de tout leur coeur» (verset 2). Tel est le caractère général des effets de la loi écrite dans le coeur. L'effet pratique est évident: ils «ne font point d'iniquité». Non seulement le coeur est mis en ordre, moralement dans l'intégrité, mais le mal relatif, l'iniquité n'est pas commise. Au lieu de faire leur propre volonté, gonflés du sentiment de leur importance vis-à-vis de Dieu, ils «marchent dans ses voies» (verset 3). L'autorité de Dieu est reconnue dans le coeur, on s'empresse de s'y soumettre, et les désirs du coeur se portent vers elle.

«Oh! que mes voies soient dirigées, pour que je garde tes statuts» (verset 5). Il ne s'agit plus seulement de la connaissance des voies de Dieu, ou de ce que le coeur approuve au dedans de lui-même, mais du désir que tout le cours présent de la vie soit ordonné de manière

à garder les statuts de l'Eternel, qu'il ne soit pas dirigé vers la satisfaction de notre volonté, ou bien que notre volonté ne soit pas simplement inclinée vers celle de Dieu. Ici le fidèle sent sa dépendance quant au cours tout entier de sa vie et exprime le désir qu'il soit dirigé. La conscience et le discernement spirituel vont ensemble. La honte ne découle pas de la désapprobation de l'homme, mais du fait d'une conscience en désaccord avec la volonté révélée de Dieu. Or ce chemin est unique dans sa perfection. Tout ce qui est en dehors de lui n'est pas parfait, mais est du monde qui est une abomination pour Dieu. Il faut que, du vouloir, du coeur et de la marche, nous soyons dans ce chemin, ou que nous soyons dehors, et alors nous serons confus, si, du reste, notre coeur est de franche volonté. Si mon esprit et mon âme ont discerné moralement l'excellence du chemin de Dieu, ma conscience me rend honteux lorsque je suis en quelque manière hors de ce chemin. Le coeur qui est en règle prend garde à «tous les commandements» de Dieu. Or quand cela a lieu, non seulement la conscience est à l'aise et paisible, mais le coeur est mis en liberté. «Je te célébrerai avec droiture de coeur quand j'aurai appris les ordonnances de ta justice» (verset 7). Dieu est connu par ses voies, et le coeur restauré et ayant appris Ses pensées (non plus ses commandements, mais ses jugements), est capable de le célébrer non seulement pour Ses bienfaits, mais parce qu'il est en association avec Dieu lui-même.

Un autre élément de cet état (verset 8) est la pleine volonté et la résolution du coeur d'obéir à ce que Dieu a ordonné et établi, et de le garder; de garder ce qui a pour soi l'autorité de Dieu, et non pas simplement ce qui est moralement bien ou mal. Mais c'était un temps où Israël s'était éloigné de l'Eternel; c'est pourquoi nous trouvons ici une invocation spéciale à Dieu pour qu'il ne les délaisse pas entièrement. Nous voyons ainsi que la *forme* de ce Psaume ne peut s'appliquer au chrétien. Ce dernier ne s'attend jamais à être complètement délaissé, et il ne pourrait s'appliquer ce passage que lorsque, dans une marche particulière, il a la conscience d'avoir suivi sa propre volonté. Mais le principe général est pour nous une source abondante d'enseignements, car il s'agit de ce qui est produit dans le coeur quant à sa disposition morale.

(Beth 9-16).

Mais il est encore d'autres points d'une importance pratique. La tendance de l'énergie humaine, comme telle, est de suivre sa propre volonté. C'est maintenant une chose naturelle, mais il en était autrement avant la chute. Alors l'homme jouissait, rendait grâces et bénissait; il suivait tout naturellement le chemin, chemin très simple, prescrit par Dieu. Maintenant, par une première défiance à l'égard de Dieu, la propre volonté a été introduite. Or ici nous trouvons un contraste d'une importance capitale entre l'obéissance chrétienne et la loi. La loi s'adresse, comme telle, à l'homme responsable ici-bas, sans introduire la question d'une nouvelle nature et sans même la supposer, quoiqu'elle nous fasse découvrir le besoin de cette nature nouvelle, lorsque nous reconnaissons que la loi est spirituelle. La loi suppose une volonté et des convoitises qui doivent être tenues en bride et comprimées. L'Ancien Testament ne parle pas de chair et d'esprit, mais d'hommes responsables et de leurs voies. L'obéissance chrétienne est comme celle de Christ; la volonté de Dieu est non seulement la

règle, mais aussi le motif de l'activité. «Je viens pour faire ta volonté!» il va sans dire que cette volonté sera aussi une règle pour nous guider. Christ étant notre vie, l'obéissance en nous est le fruit d'une nouvelle nature. Nous ne trouvons pas dans l'Ancien Testament ces mots: «Il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu». Ce n'est pas que, sous l'ancienne alliance, il n'y eût pas chez les âmes renouvelées le désir d'obéir; tel était le cas, en effet, et il ne pouvait en être autrement; mais la relation entre les hommes et Dieu reposait sur une loi en dehors d'eux-mêmes, pour gouverner leurs voies en tant qu'hommes dans la chair, et non pas sur une nouvelle nature connue, basée sur les résultats de la rédemption, nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu. Les prophètes ont parlé de Christ comme ayant ce caractère (voyez Psaumes 40), et les docteurs d'Israël auraient dû connaître ces choses; pour entrer dans leurs futurs privilèges, il fallait qu'ils fussent nés d'eau et de l'Esprit (cf. Ezéchiel 36). Mais l'obéissance sous la loi était une règle s'appliquant à des hommes qui avaient une volonté dont les manifestations devaient être jugées par la loi, et non pas à des hommes avec une nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu, nature basée de telle sorte sur la puissance de la rédemption, qu'elle a le droit de tenir pour mort le vieil homme, mis à découvert, après que Dieu l'a déclaré mort par Christ. Aussi les héritiers ne différaient-ils sous la loi en rien des esclaves, quand il s'agissait de faire ceci ou cela, quoique leur volonté pût différer.

Ce qui était donc en question, c'étaient les voies et non la *nature*, alors même que le coeur était renouvelé sous la loi. C'est pourquoi le jeune homme, chez lequel on trouve l'énergie de la volonté devait «purifier sa voie» (verset 9). Les convoitises tendaient à conduire ailleurs sa volonté; comment trouverait-il le moyen de maintenir ses voies pures devant Dieu? Par la vigilance, par la crainte de Dieu selon la parole de Dieu, et non par sa volonté. La parole de Dieu! Qu'il est précieux de l'avoir, au milieu d'un monde de ténèbres et de propre volonté, pour conduire nos pas dans un chemin qui réponde à la pensée de Dieu! Le coeur est mis en règle par elle. Ce n'est pas, il est vrai, la douce jouissance de l'amour dans une âme réconciliée, l'amour versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, mais, ce qui est d'une importance vitale, c'est le coeur mis en règle en la présence de Dieu. Cela suppose un homme éloigné de Dieu, mais intègre quant à ses désirs. Toutefois la position du chrétien est autre. Il est réconcilié, il a des affections paisibles dans une relation parfaite, chose inconnue sous la loi; et tous ses désirs sont pour Celui qui l'a aimé, tel qu'il le connaît et le voit dans la gloire; il ne le cherche plus, il le connaît. Ici (verset 10) il le «recherche de tout son coeur»; il n'y a pas de fraude; c'est un coeur vrai qui désire Dieu. Alors ce coeur vrai, auquel les commandements de Dieu sont précieux, parce qu'ils lui font connaître Sa volonté, demande à l'Eternel qu'il ne le laisse point égarer loin d'eux. Il a confiance en la bonté de Dieu, car, lorsqu'on le cherche en vérité, il y a toujours en quelque mesure le sentiment de Sa bonté. Le désir qui se porte vers lui et le sentiment de sa bonté, ces deux choses distinguent la conversion du travail d'une conscience effrayée.

Nous trouvons ensuite un autre principe. Le coeur qui cherche Dieu de cette manière, avec le désir de faire sa volonté, ne cherche pas seulement d'être en règle quant à sa conduite extérieure, lorsque l'occasion s'en présente, mais il garde la parole au centre, pour ainsi dire,

et à la source de son activité (verset 11). Il la serre en lui-même, comme ce qu'il aime; «car de lui procèdent les sources de la vie» (Proverbes 4: 23). Combien grande est la place que la Parole occupe ici! Remarquez aussi que l'appréciation de notre conduite par les hommes disparaît. Tout se passe entre Dieu et l'âme, et c'est là l'intégrité du coeur. Il ne s'agit pas d'un oeil simple qui n'a qu'un objet, mais la simplicité consiste ici à chercher de tout son coeur. C'est l'intégrité qui, en vertu du désir qui porte l'âme vers Dieu, voit dans Sa volonté ce qui gouverne les sources de la vie. Ce principe est important et précieux. La parole serrée dans le coeur nous garde de pécher contre lui.

Mais l'âme va plus loin (verset 12). Elle reconnaît que Jéhovah lui-même est béni, tel qu'il est connu dans ses voies, dans sa bonté, dans sa grâce qui demeure éternellement. Au milieu de ses tribulations, c'est là que le coeur renouvelé trouve sa ressource et son repos. «O Jéhovah, tu es béni!» Cela pousse le coeur à s'occuper de ce que l'Eternel a décrété et ordonné, et à y chercher l'enseignement divin. Regarder à Dieu donne du courage ainsi que la conscience de l'intégrité et de la fidélité; il en est toujours ainsi quand le coeur est droit. Quelque humble que l'on soit, quand on marche dans l'intégrité on en a conscience devant Dieu. On verra de la faiblesse et de l'infirmité dans ses voies, des manquements dont on jugera la cause; mais, vis-à-vis de Dieu, l'on aura la conscience de n'avoir aucune fraude et d'être pur dans ses intentions. «Je fais une chose»; «pour moi vivre c'est Christ». Cela n'entrave pas l'humilité; quoique, en fin de compte, quand nous aurions fait toutes les choses qui nous ont été commandées, nous serions encore des serviteurs inutiles, nous sentons l'entière dépendance de la grâce et la force divine pour vouloir et pour faire, et cette dépendance est notre devoir et notre bonheur; mais nous avons la joyeuse assurance, auprès de Dieu et de sa part, que notre coeur est intègre.

Le service (verset 13) découle de la confiance en Dieu jointe à la connaissance de la bénédiction qui est en lui, et à l'appréciation de ce qu'il a donné. Au Psaume 40, Christ exprime cela en perfection; ici l'esprit du fidèle est le même. L'intelligence des choses divines selon leur puissance et la valeur, qu'elles ont pour nous, nous engage à les déclarer, et par là nous glorifions Dieu. L'amour envers d'autres peut accompagner cette déclaration, mais, c'est un autre point. Nous devons à Dieu de déclarer ce qu'il est. La louange diffère de cette déclaration en ce que le sentiment de ce qu'il est s'adresse à lui-même. La perfection se trouve là où il est pleinement connu, en sorte qu'il n'est pas nécessaire de le déclarer à d'autres. En vertu de cette connaissance, tous ensemble l'adorent d'un même coeur. Alors nous ne réservons rien: «J'ai raconté de mes lèvres *toutes* les ordonnances de sa bouche». Nous sommes remplis de ce que Dieu est, de son excellence, et nous l'exprimons. Nous pouvons avoir à nous retenir pour le bien des autres, mais nous estimons Dieu suffisamment pour l'annoncer dans sa plénitude. Les témoignages de Dieu deviennent la richesse de nos âmes (verset 14). La possession du ciel modifie cela en quelque manière, cependant le chemin des témoignages de Dieu nous prépare ici-bas une joie morale, comme les richesses préparent de la joie aux hommes de ce monde. Mais à côté de l'activité extérieure du devoir, il y a une vie intérieure qui s'occupe de ces choses. Quelle nourriture, combien de choses à digérer, à apprendre, dans

les témoignages de Dieu! Nous les méditons (verset 15); nous y trouvons la pensée de Dieu, l'intention du Saint Esprit. Ainsi l'âme est rassasiée de joie, mais les voies de Dieu sont considérées avec respect comme autorité pour notre coeur, et ce dernier s'en occupe aussi. Non seulement les témoignages de Dieu réjouissent l'âme, mais il y a aussi l'activité du nouvel homme. Il y prend plaisir (verset 16), il en fait son occupation; il y cherche sa jouissance et les garde en sa mémoire, (hélas! combien cela nous manque!) ce qui est la vraie preuve d'affection.

(Guimel 17-24)

Avec la troisième division, un nouveau principe est introduit. Cette division a trait littéralement aux afflictions d'Israël dans les derniers jours, mais en principe elle s'applique à tous les temps, c'est-à-dire aux afflictions et aux épreuves qui accompagnent la piété. Dans un monde où elle est étrangère l'âme s'attend à la miséricorde de Celui qui est au dessus de tout. Pour garder la loi, elle a besoin de cette miséricorde. Sans doute elle peut être fortifiée de telle manière qu'elle aille courageusement au-devant du martyre, mais en général elle implore la miséricorde pour être rendue capable de marcher. Le fidèle la proclame, comme serviteur de l'Eternel, et compte être gardé par elle afin de marcher en vérité. C'est un des grands éléments du retour de l'âme à Dieu. Par ce fait, Dieu a désormais sa vraie place et l'autorité qui lui appartient. Quelle que soit la grandeur du mal qu'il permet (voyez Psaumes 94), Dieu, notre Dieu est au-dessus de tout, et, de plus, la bonté lui appartient nécessairement toujours (verset 17).

Mais il y a plus: l'âme qui connaît Dieu de cette manière désire connaître Sa pensée, non pas seulement comme règle de conduite, mais afin de «voir des merveilles dans sa loi» (verset 18). Or tout cela nous donne la conscience d'être des étrangers en la terre (verset 19). Un Dieu bon, dont nous sommes les serviteurs, et un monde méchant, font de l'homme «un étranger»; et combien plus encore nous le sommes par Christ! Nous avons besoin des commandements de Dieu qui font moralement nos délices, mais nous chrétiens, nous y ajoutons la plénitude de Christ. «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde». «Sanctifie-les par ta vérité; ta Parole est la vérité». Ici le coeur est entièrement absorbé et rempli par l'objet de son désir: «Mon âme est brisée par le désir» (verset 20), car la nouvelle nature trouve une jouissance infinie dans la plénitude des révélations de Dieu. Mais la jouissance de la Parole donne une juste estimation de ce qu'est l'homme dans le monde, l'homme «orgueilleux», agissant selon sa propre volonté et s'exaltant lui-même (verset 21). Il peut paraître réussir en jetant son défi à Dieu; mais il est sous une malédiction; il s'égare du seul vrai chemin de l'homme, le chemin de Dieu. L'exaltation de la volonté humaine a pour conséquence nécessaire la malédiction, car nous sommes ainsi éloignés de Dieu, en rébellion contre lui, et toute activité de la volonté humaine a ce même caractère. Mais la piété ne fait pas seulement de nous des étrangers (position affligeante pour le coeur), elle nous attire de cruelles moqueries (verset 22), car l'homme orgueilleux ne tolère pas la soumission à Dieu, qui est pour lui une chose méprisable. Le déiste s'exalte lui-même; l'homme ne méprise pas cela, car la volonté propre y est en jeu; mais en présence de Dieu il faut que l'homme se soumette, et

c'est ce que les hommes volontaires méprisent, bien que leur coeur souvent ne les laisse pas tranquilles. Le fidèle, tout en souffrant patiemment, souhaite d'être délivré de ces choses; il désire que Dieu revendique ses droits, qu'il ne supporte pas que les siens soient écrasés par le mal. Mais, en attendant, le coeur peut se retirer dans ce qui fait ses délices; il médite sur les statuts de Dieu (verset 23), abrité là de l'orgueil de l'homme. Les témoignages divins sont ses plaisirs et aussi ses conseillers (verset 24).

(Daleth 25-32)

Celui qui cherche à marcher dans les voies de Dieu aura souvent à traverser de mauvais jours, jours où la puissance du mal a le dessus et exerce sa pression sur l'esprit du fidèle. Ce qui caractérise alors la fidélité, c'est que le coeur ne se détourne pas vers un chemin plus facile ou vers d'autres consolations, mais compte sur Dieu pour qu'il le relève selon sa Parole (verset 25). Là est le coeur du fidèle; il préfère l'affliction avec la Parole plutôt que d'abandonner celle-ci, mais il a appris à se fier en Dieu et compte être secouru au milieu de l'affliction, selon cette révélation qu'il a faite de lui-même; or on peut compter sur Lui pour ce secours. Le coeur avait été vrai à l'égard de Dieu; il savait non seulement que Celui-ci connaissait toutes ses voies, mais il avait encore le désir d'être sincère devant sa face et se confiait en Dieu même en de telles circonstances: il lui avait déclaré au long ses voies (verset 26).

Cette intégrité du coeur au temps de la tribulation, quand on n'a pas encore la joie de la délivrance de Dieu, est très importante. On est capable de dire: «Quand mon esprit défaillait au dedans de moi, tu connaissais mon sentier» (Psaumes 142: 3). Toutefois il y a confiance dans le résultat, en sorte que l'âme s'attache aux voies de Dieu, et le coeur qui compte sur sa fidélité est certain de pouvoir annoncer bientôt ses merveilles, s'il est conduit par lui dans une marche fidèle (verset 27). L'âme n'avait pas seulement pris une place abaissée et humiliée, n'ayant aucun courage quant aux choses extérieures, mais elle sentait aussi sa faiblesse intérieure: elle s'était fondue de tristesse (verset 28). Cependant la force qu'elle attend est selon la parole de Dieu. Elle ne cherche pas autre chose. Elle demande que les voies de mensonge qui l'entourent, soient éloignées de son propre coeur (verset 29). Ces voies étaient pour elle une cause d'abattement, mais il vaut mieux être abattu par le mal que de trouver son plaisir en y marchant. Une foi plus énergique pourrait élever l'âme au-dessus du mal; il est bon toutefois d'avoir le sentiment du mal et de la dépendance. Le fidèle s'était engagé délibérément dans ce chemin; il connaissait toutes les difficultés, mais il avait choisi la voie de la fidélité (verset 30). «Seigneur, vers qui irions-nous?» Combien simple dès lors est notre chemin! L'âme était demeurée ferme, et une autre chose en découle: elle voit que ses joies et ses douleurs sont en la main de Dieu. Dût-elle rougir de honte (verset 31), cela viendrait de Lui, mais comment aurait-il la pensée de nous rendre honteux, parce que nous gardons ses propres témoignages? «Rougir de honte» ne signifie pas ici: porter l'opprobre sous les moqueries des hommes, mais: être couvert de honte comme ayant à venir en jugement. Après tout (verset 32), on ne court librement dans la voie de Dieu, que lorsque le coeur est mis au large et jouit en liberté de la joie de sa présence.

(He 33-40)

Les versets dont nous venons de parler, expriment le désir de comprendre la voie des commandements de Dieu, afin que le coeur reçoive de l'enseignement au milieu de l'affliction; tandis qu'ici il est plutôt question de garder et d'observer ces commandements dans le chemin de Dieu. Dans les trois divisions précédentes, il s'agissait des résolutions du coeur; nous trouvons ici la demande d'être enseigné de Dieu, car le coeur, intègre dans ses résolutions, se tourne alors vers lui, en premier lieu, peut-être, à cause de ses afflictions, mais ensuite pour être guidé et pour dépendre de lui. Quand notre volonté est droite, nous avons encore besoin de son enseignement (verset 33), de l'intelligence qui vient de lui (verset 34), et aussi de son aide (verset 35). «Fais-moi marcher». Le coeur désire être incliné au bien, mais l'avarice, cette racine de tout mal, le détourne; il en est de même de la vanité, seulement cette dernière nous entoure et ne constitue pas l'inclination du coeur proprement dite, mais plutôt la distraction qui éloigne le coeur de la présence de Dieu pour l'occuper de folies. Aussi le fidèle demande-t-il à être doué d'énergie et de vie pour chercher de coeur et avec un oeil simple le Seigneur et sa volonté (versets 36, 37). Il désire aussi que la Parole soit confirmée à son âme, et cela peut avoir lieu intérieurement par le Saint Esprit qui lui donne de la puissance, ou même par les voies de Dieu selon cette Parole. Le coeur suit Dieu et lui obéit sans hésitation, mais il désire être fortifié et confirmé dans cette voie. L'opprobre qu'il craint (verset 39) a lieu quand Dieu permet que les siens soient humiliés pour la justice, sans intervenir pour les protéger ou les en délivrer. C'est comme s'il abandonnait son serviteur aux moqueries de l'ennemi auquel tout réussit, ou du moins, comme s'il laissait le fidèle dans un état tel que ses adversaires doivent triompher de lui. Christ a dit aussi: «L'opprobre m'a rompu le coeur;» et le monde pouvait dire: «Il s'est confié en Dieu; qu'il le délivre maintenant».

Mais après tout, les choses ordonnées de Dieu, dans lesquelles le fidèle avait à marcher, étaient bonnes (verset 39). Pourquoi serait-il abandonné à l'opprobre qu'il craignait? Son coeur était en règle; il était affectionné aux commandements de Dieu, et comptait sur le Seigneur pour être vivifié et doué de l'énergie d'une volonté renouvelée, pour être gardé de toute distraction par la fidélité divine, c'est-à-dire par un Dieu qui est en accord parfait avec sa propre bonté et sa propre faveur sur lesquelles nous pouvons compter. «Fais-moi revivre dans la justice». Cette demande suppose une connaissance croissante de Dieu, en sorte que nous pouvons compter sur lui, et il en est de même des appels du fidèle à être secouru, et enseigné. La droiture et l'intégrité mènent à la confiance en lui pour être conduits dans le chemin de la justice, chemin, nous en avons la certitude, qu'il doit aimer. La communion avec lui, par grâce, donne cette confiance; mais les derniers mots du verset 40 dénotent une intimité de foi plus profonde, qui compte sur ce que Dieu est nécessairement.

(Vau 41-48)

Remarquez ici que nulle part la pensée ne surgit de regarder à autre chose qu'à Dieu, au milieu de la difficulté ou de l'épreuve. Le fidèle cherche aide pour garder la loi, il cherche la délivrance de l'épreuve qui lui est survenue à cause de sa fidélité, mais il n'a pas la moindre idée de chercher du secours autre part; la chose ne se présente pas même à sa pensée; et

c'est la vraie intégrité du coeur. Il cherche Dieu en vérité, sa volonté, Dieu en grâce, Dieu lui-même comme objet, mais il ne cherche que Dieu, rien hors de lui, rien à part de lui. Il s'attend à ses miséricordes, et cela doit être; à la délivrance qu'il accorde, et cela selon sa parole; car Dieu s'est parfaitement révélé et il nous suffit parfaitement. Quelle réponse il y a dans sa délivrance, à l'ennemi qui nous charge d'opprobre! Sa parole qu'il nous avait envoyée a trouvé dans le coeur la confiance aussi bien que l'obéissance (versets 41, 42).

Ce point est important; il ne s'agit pas seulement de l'autorité de la Parole, mais nous avons «scellé que Dieu est vrai» (Jean 3: 33); nous recevons cette Parole comme celle de Dieu, et Dieu, nous le savons, doit être vrai, car nous le connaissons. L'âme est intéressée à la vérité de la Parole; elle l'a reçue comme étant de Dieu et venant de lui; elle en a fait ses délices, y a mis sa confiance, l'a tenue en face des méchants comme ce qu'elle avait reçu de Dieu, comme ce qui était aussi parfait que lui et le révélait; elle l'a identifiée, pour ainsi dire, avec Dieu. Aussi, quand il y avait délivrance selon cette Parole (et le coeur ne voulait pas la chercher autrement), c'était la réponse même que le fidèle désirait faire à ceux qui le chargeaient d'opprobre. La Parole de Dieu a une place immense dans le coeur: elle est ce qui révèle Dieu: non seulement elle fait cela, mais elle est ce qui le fait (Jean 5: 39). Si Dieu avait abandonné le fidèle, comme la crainte le portait à le penser, la Parole aurait été «arrachée de sa bouche». Toutefois il n'exprime pas ici un doute quant à la vérité de la Parole; il ne met nullement en question si elle est le témoignage de Dieu; mais il craint qu'il ne lui soit plus permis de l'accréditer par la foi. Cela le préoccupe, parce qu'il a la connaissance de la valeur de cette Parole. Telle a été l'épreuve de Christ et la perfection de la croix: s'agissait-il là de son désir, il disait: «Comment donc seraient accomplies les Ecritures?» (Matthieu 26: 46). S'agissait-il de sa confiance, il s'exprimait ainsi: «Toutefois tu es le Saint» (Psaumes 22: 3).

Dans notre Psaume, le fidèle s'est attendu aux jugements (*) de Dieu, à ce que Dieu agisse selon ce qui est sorti de sa bouche, selon la révélation qu'il a faite de lui-même dans sa Parole et il a été ainsi rendu capable de garder cette Parole pour toujours et à perpétuité. Il en sera ainsi d'Israël lorsqu'il sera délivré de l'oppresseur à la fin, la loi ayant été écrite dans son coeur. Dans sa vie, Christ n'a reçu aucune des promesses, mais une gloire plus élevée l'attendait comme homme, en réponse à une fidélité plus haute, infinie envers Dieu, fidélité à révéler la nature de Dieu, à en être la preuve, lorsque lui était abandonné, au seul moment où Christ pût l'être, c'est-à-dire à cause du péché. Israël marchera au large lorsque les *jugements* de Dieu seront accomplis, car son désir était d'être libre pour les garder dans le bonheur et dans la joie.

(*) Partout «ordonnances» dans notre version.

Par grâce, nous pouvons l'apprendre aussi en certaines occasions, mais notre chemin est plus élevé que cela: il consiste à suivre Christ et à souffrir avec lui. Le fidèle, lui, a été encouragé par ces pensées la Parole a pris pour lui sa valeur et Dieu sa place, pour ainsi dire, quoiqu'invisible; il parle de ses témoignages devant les rois et ne rougit point de honte (verset 46). Tel est le caractère de la foi: elle a le sentiment de l'importance du témoignage de Dieu et en est remplie. Elle donne aux hommes leur place, et le respect qui leur est dû, mais Dieu

remplit et gouverne la pensée, sans effort et, pour ainsi dire, naturellement. Les commandements de Dieu deviennent ainsi les délices du coeur, au lieu d'exercer une pression sur la conscience (verset 47). On les confesse ouvertement et l'on s'y voue; telle est, je suppose, la signification «d'élever ses mains» (verset 48). C'est un aveu solennel, une affirmation du coeur. Le fidèle ne les a pas seulement aimés, mais il déclare ouvertement qu'il reconnaît leur vérité et leur autorité; il dit: Voilà ce que je reconnais. Et comme il reconnaît ouvertement la confiance en ses commandements, il s'en entretient, il les médite pour sa propre joie (verset 48).

(Zain 49-56)

Le fidèle a compté sur la parole de Dieu; Dieu l'a enseigné en faisant que son âme s'y attendit; elle attend maintenant que Dieu ajoute son amen à sa Parole, comme elle-même l'a fait de son côté par grâce (verset 49). Cette confiance de foi en la parole de Dieu avait été sa consolation dans son affliction. Elle y trouvait ce qui rendait son espérance ferme et inébranlable, et ce qui apportait à l'âme la fidélité et le témoignage de Dieu, Dieu lui-même comme espérance, lorsque le fidèle était entouré de circonstances adverses et n'avait rien sur quoi il pût s'appuyer. Or c'est là sa vraie consolation dans l'affliction; mais il compte sur Dieu pour qu'il accomplisse sa Parole; il sait que Dieu ne peut faire autrement. La Parole elle-même avait fait revivre l'âme pour en attendre l'accomplissement. Cette obéissance humble et patiente qui accepte l'opprobre avec soumission, avait été pour les orgueilleux un sujet d'outrages et de moqueries, mais la foi en la Parole avait empêché l'âme de chanceler (verset 51); elle était restée ferme dans l'affliction. Elle se souvenait des voies de Dieu, telles qu'elles avaient été d'ancienneté, lorsque son bras avait été étendu. Ce qui la rendait obéissante lui inspirait aussi la confiance, c'est-à-dire qu'elle regardait à Dieu, et cela conservait leur clarté à la vision et à la mémoire de la foi. L'âme comptait sur la fidélité de Dieu et se souvenait de ses jugements, car le gouvernement de Dieu comprend ces deux choses. Les voies d'ancienneté sont la pensée constante d'Israël dans les Psaumes et nous pouvons aussi y penser à l'occasion, quoique notre espérance soit autre part, semblable à celle de Christ, en faveur duquel rien ne se réalisa, lorsqu'il eut été entièrement mis à l'épreuve; mais la meilleure part, la résurrection, fut la réponse pour nous.

Cependant la pensée des jugements de Dieu rend solennelle la contemplation de leur résultat pour les méchants qui courent volontairement à leur rencontre. Toutefois ce passage nous présente encore autre chose que la fin des méchants. La méchanceté elle-même donne à l'âme du fidèle un sentiment de tristesse poignante. L'âme séjourne en Mésec (Psaumes 120: 5), et ce qu'elle voit autour d'elle la remplit de douleur, car son bonheur est dans la fraîche atmosphère de la sainte volonté divine. L'haleine empestée et fétide du péché n'est pour elle qu'angoisse et souffrance; elle voit le péché, non seulement comme tel et dans son caractère intrinsèque, mais dans l'orgueil de sa perversité. En dépit de cela elle connaît la joie: les statuts de l'Eternel sont le sujet de ses cantiques dans la demeure de son pèlerinage (verset 54).

Comme cela est vrai! Comme le coeur, oppressé par le mal qui l'entoure, est soulagé et rafraîchi par la Parole et les témoignages de Dieu lui-même! Ses statuts sont le sujet de nos cantiques dans la maison de notre pèlerinage; et l'isolement dans lequel se trouve le coeur au milieu d'un monde méchant (car il veut et doit être isolé, s'il est fidèle, quelque douce que soit la communion pendant le voyage) sera compensé par le nom du Seigneur (par le nom de Jéhovah pour le résidu, et pour nous par celui de Christ et du Père en lui). Et lorsque nous sommes seuls avec nos pensées (verset 55), elles sont remplies de leurs noms; tout est paix et les résolutions du coeur, dans l'obéissance et la communion, sont établies et affermies. Or tel est le fruit de l'obéissance, car la sainteté et la communion — le sentiment de la présence de Dieu — sont le fruit de l'obéissance. L'épître aux Romains (6: 22) dit: «Vous avez votre fruit en sainteté, et pour fin la vie éternelle». L'obéissance signifie ici l'observation diligente des préceptes divins, chose qu'il ne faut pas oublier.

(Chet 57-64)

Cette division du Psaume nous présente plutôt les affections en rapport avec la Parole écrite dans le coeur: «Jéhovah est ma portion» (verset 57) (*). Le coeur le possède, lui, comme source de joie et de bénédiction. A cela se joint nécessairement la résolution du coeur envers Dieu: «*J'ai dit*». Il est impossible de considérer le Seigneur comme sa portion sans avoir le dessein de faire sa volonté, autrement ce ne serait pas le reconnaître. Et cela implique aussi nécessairement le désir de sa faveur (**), puisqu'il est Dieu. Toutefois la Parole qui a éveillé ce désir et cette confiance a sa place ici, car d'une part, elle certifie la grâce, et de l'autre, elle révèle les principes sur lesquels la faveur et la grâce reposent. Nous trouvons le même désir au verset 59, non pas simplement l'obéissance (quoique ce désir la produise), mais la méditation du coeur: «*J'ai fait le compte de mes voies;*» ce sont les exercices intérieurs du coeur, chose nécessaire et importante pour nous, — «et j'ai dirigé mes pieds vers tes témoignages».

(*) (Verset 57). «Jéhovah est ma portion! j'ai dit que je garderais tes paroles.» Ou: «Jéhovah! j'ai dit que ma portion était de garder...» (Trad.)

(**) (Verset 58). «J'ai cherché de tout mon coeur la faveur de ta face.» (Trad.)

Il se peut que nous obéissions instinctivement, presque indifféremment, avec une bonne intention, sans doute, mais de manière à montrer que le coeur n'est pas avec Dieu, qu'il n'est pas exercé, ni désireux de lui plaire, et c'est la preuve, même si notre chemin n'est pas mauvais, d'un bien pauvre état d'âme. Mais le fidèle, qui est en bon état devant Dieu, repasse le but de ses voies, leur direction, dans quelle mesure elles répondent au but vers lequel nous conduit la lumière qui nous est donnée, et, si notre but correspond à cette lumière, dans quelle mesure nous y répondons en le poursuivant sérieusement en pratique, et en réalisant son caractère. Car nous pouvons être extérieurement sans reproche, aimables même en apparence, mais infidèles à l'appel de Dieu. Dans ce cas, il nous faut, cela va sans dire, retourner aux témoignages de Dieu, qui sont capables de rendre «l'homme de Dieu accompli, et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre.» (2 Timothée 3: 17). Nous voyons

comment la source de tout cela, c'est d'avoir le Seigneur pour notre portion; mais il faut que nous ayons un coeur qui fasse le compte de ses voies.

Or cela nous rend diligents lorsque notre coeur est en règle. Nous ne prenons alors conseil ni de la chair, ni du sang, n'ayant en vue que la faveur de Dieu et le but qui nous est assigné: «Je me suis hâté, je n'ai point différé à garder tes commandements» (verset 60). Il est à peine besoin de dire combien cela est caractéristique et de toute importance. Ce sont les prémices essentiels, c'est le ressort d'une vie de fidélité envers Dieu, comme nous le voyons d'une manière remarquable chez l'apôtre Paul. On trouvera, dans ce chemin la souffrance, l'opposition des instruments de Satan, de ceux qui haïssent le Seigneur, mais la vie intérieure reste ferme et bien dirigée, et n'a pas d'indécision quant à l'appréciation du chemin à suivre: «Je n'ai point oublié ta loi» (verset 61). On peut être occupé de résistance et du mal, en sorte que l'état du coeur, quoiqu'il s'oppose aux méchants, soit formé par ces choses. Dans ce cas, c'est combattre la chair par la chair; tandis que le caractère du chemin de celui qui regarde au Seigneur, au milieu de la scène d'iniquité qu'il traverse, est formé par la parole de Dieu que le coeur n'a pas oubliée, et cela conduit à reconnaître que c'est Dieu qui s'occupe de ces choses. On s'attend à la perfection des voies de Dieu à l'égard du mal.

C'est une consolation; car un esprit intègre voudrait parfois s'élever avec indignation contre le mal qui se manifeste publiquement; mais la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu (Jacques 1: 20). Il est souvent difficile à un esprit actif et énergique de prendre une position d'humilité et de ne pas faire descendre le feu du ciel, ou de ne pas vouloir frapper de son épée, lorsque Christ et sa vérité sont attaqués et insultés, mais lorsque nous regardons en haut, nous avons des cantiques pour l'heure de minuit (verset 62). Un coeur simple, conduit par le Seigneur dans ses voies, possède des sources de joie qui le raniment et le réveillent dans les mauvais jours et lorsqu'il est seul avec Dieu. La tristesse l'entoure, mais la joie est avec lui. Il se lève, il vibre de louange; il est non seulement consolé dans l'affliction, mais délivré des liens du mal, et actif dans la louange de Celui qu'il connaît et qui est sa portion. Car le jugement et la délivrance arriveront selon sa parole et le coeur s'élevant à Dieu s'en remet dès lors à lui pour les accomplir. Mais si nous sommes et devons être seuls, lorsqu'il s'agit de foi et non pas de communion, et que le Seigneur est notre portion, nous sommes, d'autre part, les compagnons de ceux qui le craignent et qui marchent dans ses voies (verset 63). Ici le fidèle peut regarder autour de lui et voir la bonté de Dieu malgré tout le mal qui pesait sur l'âme. Il en est toujours ainsi; le mal s'élève comme les flots en courroux, mais le Seigneur est toujours au-dessus du mal; et lorsque le coeur réalise cela par la foi, et que la volonté est soumise à l'égard de toutes ces choses, si l'âme avait été *autrefois* consolée par la pensée des jugements de Dieu, elle trouve *maintenant* les preuves constantes de sa grâce, et cherche en paix à être conduite dans ses voies. Ainsi se termine cette partie intéressante de l'expérience de l'âme sous l'influence de la parole de Dieu.

(Teth 65-72)

Avec le sentiment des bénédictions qui viennent de Dieu, le coeur le considérant désormais comme sa portion, et la volonté étant brisée, nous trouvons maintenant la

conscience que l'on est son serviteur. Mais dans sa perfection immuable, la Parole, le grand sujet de ce Psaume, a toujours sa place. La Parole est le chemin de Jéhovah selon sa bonté; elle nous donne l'assurance de cette bonté en nous le révélant lui-même ainsi que ses voies, et elle est le guide de notre chemin. C'est une chose très précieuse, car cette Parole nous enseigne que nous pouvons et comment nous pouvons compter sur elle. Ici (verset 67), c'est par l'expérience que le fidèle a pu l'apprendre; il avait été affligé; il peut maintenant se rendre compte du pourquoi; mais telle qu'a été la parole de Jéhovah, telles ont été ses voies. Nous aussi, et c'est d'un prix inestimable, nous pouvons compter sur elle en tout temps; nous pouvons avoir encore davantage; mais nous *avons* cela. Maintenant le fidèle désire posséder le discernement, fruit de l'enseignement divin; il demande le bon sens et la connaissance que Dieu donne, car il a mis son sceau aux commandements de Dieu, le mot: «ajouter foi» étant ici ajouter l'amen de son coeur. Comme lui, nous aussi nous pouvons avoir pleine confiance que nous serons guidés en cela. Sa volonté avait été brisée; l'affliction était survenue; auparavant la volonté avait eu son cours, on avait oublié Dieu, suivi son propre chemin. Maintenant on comprend le but de l'affliction et l'obéissance est produite.

Quelle grâce dans les voies de Dieu envers nous, bien que ses voies en gouvernement soient selon sa justice et qu'il reste en toute occasion nécessairement juste! Car parfois, quand nous nous sommes éloignés de lui, il brise le coeur par sa faveur, comme lui seul sait le faire. Aussi voyons-nous le coeur humilié et soumis connaître Dieu selon sa bonté: «Tu es bon et bienfaisant» (verset 68). Il recherche les voies de Dieu: Maintenant, dit-il, «enseigne-moi tes statuts»; c'est là cette bonté qu'il désire. Il est beau de considérer comment la volonté est brisée et le coeur mis en règle. L'orgueil d'adversaires impies est sous les yeux du fidèle; ils forgent des mensonges contre lui, et cela est naturel, puisqu'il a abandonné leurs voies et l'orgueil de sa propre volonté, mais l'expérience lui a donné la décision du coeur. C'était assez de s'être égaré; maintenant il s'attache avec décision à ce qu'il possède, et la différence morale est grande. D'un côté, la propre volonté et le moi et peut-être le succès; de l'autre, un coeur qui trouve ses délices dans la loi de Jéhovah, de celui auquel nous appartenons, dans la volonté de Jésus Christ en toutes choses.

Mais on trouve encore autre chose qu'une volonté brisée et le retour à Dieu: par la grâce infinie il y a, dans cette expérience, un progrès positif. Le brisement de la volonté met les éléments du coeur en contact direct avec la Parole. Le moi est jugé selon les différentes formes qu'il revêt au dedans de nous; on discerne ce qu'est la chair dans ses voies, quelque trompeuses qu'en soient les apparences. Ainsi le coeur, délivré du moi, reçoit l'enseignement, et, la lumière de la Parole le pénétrant et l'exerçant, il apprend à en connaître la portée et la puissance; car, bien qu'elle soit, ou plutôt parce qu'elle est la parole de Dieu, elle s'adresse et s'adapte au coeur de l'homme, mais elle ne l'atteint, de manière à être comprise, que lorsque la volonté est brisée et la conscience réveillée. Voyez la parabole du semeur et le quatrième chapitre de l'évangile de Jean. Mais alors la loi sortie de la bouche de Dieu (verset 72), l'expression de sa pensée et de sa volonté parfaites, de sa volonté à notre égard, cette loi nous

est plus précieuse que toutes choses. Nous vivons par elle et nous vivons d'elle; elle fait nos délices, comme venant de lui et comme répondant parfaitement à nos besoins.

(Jod 73-80)

L'âme s'adresse maintenant à Dieu, comme dépendant de lui pour l'existence même de l'homme, afin d'être dirigée sûrement et guidée par lui. Cette pensée est exprimée par l'apôtre Pierre quand il dit: «Remettant leurs âmes, en faisant le bien, à un fidèle Créateur» (1 Pierre 4: 19). Seul le coeur qui le connaît en grâce peut faire cela; sinon nous cherchons notre propre volonté dans la résistance à la sienne. Mais du moment que nous le connaissons, c'est dans *tout* ce qu'il est, selon la vérité de sa nature en grâce; ainsi notre connaissance de Dieu s'élargit et nous pouvons l'appliquer à tout. Elle justifie ainsi le désir fondé sur elle. Ici (verset 73), cette connaissance s'applique à l'enseignement de la Parole, parce que l'âme marche et doit marcher dans l'ancienne création. Mais nous pouvons aussi, comme étant actuellement ici-bas, compter sur la vérité de la nature de Dieu, lorsque, comme je l'ai dit plus haut, nous le connaissons; et nous pouvons compter sur lui de cette manière, parce qu'ainsi, dans le sens le plus complet et le plus absolu, s'exprime notre dépendance de lui, aussi bien que le désir d'un coeur renouvelé. Je n'existe que par toi: fais-moi donc marcher sous ta conduite et dans les dispositions de coeur que tu donnes.

Celui qui m'a fait peut me donner de l'intelligence. Mais cette confiance en Dieu devient un lien commun, formé chez d'autres par la même disposition du coeur, qui trouve son plaisir à voir Dieu reconnu et honoré, et est affectionné à ceux qui font de même au milieu d'un monde méchant (verset 74). Ils deviennent compagnons, comme il est dit: «Ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre» (Malachie 3: 16), et comme nous le voyons aussi dans cette délicieuse peinture du résidu caché, au commencement de Luc.

Un autre trait de cette oeuvre divine dans l'âme, c'est que, ayant une vraie connaissance de Dieu, elle arrive à le justifier dans ses voies, quelque pénibles qu'elles lui soient. Le coeur reconnaît de deux manières que ses jugements sont justes (verset 75). D'abord ce sont ses jugements, et nous savons ce qu'il est. Il ne peut agir qu'avec justice, et de plus, avec justice à notre égard; il est fidèle envers nous en grâce. Mais, en second lieu, nous reconnaissons moralement la justesse de ses jugements. Dieu ne peut tolérer le mal, et surtout quand il s'agit de son peuple. Pour leur bien, il ne le peut pas. Ainsi le bien et le mal sont connus et jugés, et l'on comprend que la sollicitude de Dieu pour les siens l'oblige à surveiller leurs voies. Mais la certitude que le châtement vient de Dieu, tout en produisant la soumission, donne aussi le désir de sa faveur, lorsque la soumission est complète. Sans doute on souhaite du soulagement; mais un coeur humilié, avec le désir naturel d'être soulagé, cherche dans cet allègement à sa souffrance et non pas dans la propre volonté, la faveur divine, la consolation de la part de Dieu. «Je te prie, que ta miséricorde me console» (verset 76). «Dieu qui console ceux qui sont abaissés», dit l'apôtre (2 Corinthiens 7: 6), et cette consolation dépend de la fidèle parole de Dieu. Le croyant compte sur cette miséricorde, s'y attend, et il a raison.

Désirer simplement d'être soulagé, n'est pas autre chose que la propre volonté, et pourrait devenir, si ce désir nous était accordé, le moyen d'afflictions nouvelles; mais une volonté soumise et brisée dans le châtement, a raison de désirer qu'il lui soit fait miséricorde. Le croyant connaît ce caractère du Dieu de miséricorde (verset 77); il désire que Dieu l'exerce si possible; il peut, dans ce cas, mettre en avant son intégrité, car ce désir est légitime lorsque la soumission est complète et quand on sent que la bonté est en Dieu. Aussi dit-il ici: «Car ta loi est tout mon plaisir», et le jugement, ajoute-t-il, est la portion des orgueilleux. (verset 78). Il a le sentiment que la volonté orgueilleuse est la cause du jugement. Pendant la période actuelle de la grâce, le chrétien désire que cette volonté de l'homme puisse être changée. Il sait néanmoins que «la foi n'est pas de tous» (2 Thessaloniens 3: 2). Ici, le désir que les orgueilleux soient rendus honteux est selon le caractère d'un Dieu juste. Le fidèle se tient à part et médite la volonté révélée de Dieu. Mais il ne cherche pas seulement la faveur de Dieu; il demande que ceux qui craignent Dieu reviennent vers celui qui est affligé (verset 79) Les rapports avec eux ont un caractère spécial. Ce n'est pas qu'il les recherche, bien que la chose soit bonne; mais on trouve ici cette énergie de confiance en Dieu qui fait qu'on ne cherche que Lui, qu'on ne s'appuie pas sur d'autres, mais qu'on trouve plaisir à leur association. Ce n'est pas que le fidèle ne soit pas le compagnon de ceux qui craignent Dieu (verset 63), mais ici il ne cherche sa consolation qu'en Dieu. Il en est de même pour les amis de Job qui revinrent à lui lorsque le témoignage de Dieu fut avec lui. Seulement, quelles que soient les consolations données, le désir du fidèle est d'être maintenu dans l'intégrité (verset 80). Il ne lui vient pas à la pensée de pouvoir être béni en dehors du chemin de la parole de Dieu. De cette manière le serviteur de Dieu ne sera pas rendu honteux.

(Caph 81-88)

Ces versets vont encore plus loin. La pression de la puissance du mal est plus grande, le cri du fidèle plus pressant, mais sa confiance en la Parole est complète. Cette précieuse révélation de Dieu, de sa volonté et de sa faveur (choses dans lesquelles il ne peut mentir), maintient le coeur à travers tout. Quelle bénédiction d'avoir une révélation de lui, aussi sûre que lui-même! Ensuite le fidèle présente deux motifs pour être exaucé: d'abord l'extrémité de sa détresse: il est desséché comme une outre à la fumée (verset 83), mais il n'a point oublié les statuts de l'Eternel. En second lieu, il était une pauvre créature, d'une existence éphémère; il était temps, s'il devait jouir de la bonté de Dieu, que celui-ci étendit sa main pour le secourir. Or l'affliction qu'il traversait était d'une part le produit de l'orgueil de l'homme, de l'autre, elle n'était pas selon la Parole que Dieu avait confirmée et reconnue (verset 85). Toutefois cette parole tout entière n'était que fidélité, et la persécution était injuste (verset 86) et avait atteint ses dernières limites. Le fidèle était presque consumé dans le pays, dans le lieu même de la promesse et de la puissance de Dieu; mais il n'avait point abandonné Ses commandements. Il s'attend aussi à la miséricorde comme moyen de vivification pour lui-même (verset 88). La consolation venant du dehors ne lui suffit pas; il désire que son âme elle-même soit restaurée, et qu'il puisse ainsi garder fermement, avec bon courage et confiance, le témoignage de la

bouche de Dieu. Ainsi l'affliction et la détresse deviennent, quand le coeur est intègre, une raison que nous présentons à Dieu pour être exaucés.

(Lamed 89-96)

Un autre aspect de la Parole est maintenant placé devant l'âme. Cette Parole est devant Dieu, dans le ciel même; elle y est établie pour toujours. Là où Dieu est, elle demeure avec le caractère qui lui est propre, comme étant l'expression du propos arrêté de Dieu. Mais, quoique son conseil soit arrêté dans le ciel, c'est hors du ciel qu'il a agi. Sa fidélité, sa manière invariable de s'en tenir à ce qu'il a dit et à ce qu'il est, restent les mêmes à travers les générations changeantes des hommes. Aussi, quand nous avons sa Parole, nous pouvons y compter aussi sûrement que sur ce qui est dans le ciel; elle ne change pas davantage que Dieu lui-même. Il a établi la terre et elle demeure ferme (verset 90). Tout subsiste comme Dieu l'a ordonné, car, autre vérité importante, toutes les choses qui existent sont au service de Dieu (verset 91). Si même il leur a donné des lois déterminées, pourquoi n'en sortent-elles pas? Parce qu'elles dépendent de lui: «Toutes choses le servent». Or l'âme trouve sa force dans cette Parole. Ici, nous trouvons une obéissance morale volontaire dans un coeur renouvelé; lorsque toutes les circonstances étaient contraires, il aurait été difficile de tenir bon, si le côté moral de la loi n'avait exercé sa puissance sur l'âme (verset 92). Dieu semblait être en dehors des circonstances, mais le plaisir que le coeur trouvait à la loi de Dieu le faisait tenir ferme.

Comme chrétiens, nous avons, je le pense, quelque chose de plus, quoique ceci mérite notre attention comme témoignage d'un coeur renouvelé, et par conséquent s'applique à nous. Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant ce qu'elles produisent en nous, et l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, amour qui nous est témoigné par le don de son Fils. «Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu» (Romains 8: 28). Combien, dans le sens le plus élevé, Christ fut attaché à la volonté de Dieu au milieu des circonstances les plus contraires — même en face de la colère! Cette puissance de la Parole pour soutenir le coeur dans l'affliction, pour restaurer la force du nouvel homme et vivifier l'homme intérieur, affermit le coeur dans la conscience de la valeur divine de cette Parole (verset 93). Et ceci nous amène à Dieu avec la conscience que nous sommes siens (verset 94). Je ne dis pas que cela produise en nous cette pensée, mais cela conduit nos coeurs à en avoir conscience et, par conséquent, à regarder vers Celui qui est fidèle pour sauver et délivrer.

Comme toujours, dans ce Psaume, cela a lieu dans la conscience de notre intégrité: «J'ai recherché tes commandements» (verset 94). Cette intégrité est nécessaire; si elle manque, la confiance est affaiblie, quoique Dieu puisse faire grâce.

Nous voyons ici l'âme mise continuellement en présence de ses ennemis qui l'oppriment; il en sera ainsi du résidu d'Israël aux derniers jours. Dans un sens, il en est toujours de même pour nous, mais cela s'applique plus particulièrement aux mauvais jours. «Les méchants m'ont attendu pour me faire périr» (verset 95). Mais l'âme attend en paix, attentive aux témoignages de Dieu. Ils lui donnent la paix et la rendent capable de remettre tout à Dieu.

Une autre cause de tristesse pour l'âme est la ruine générale (verset 96). Non que l'intégrité n'existe pas, mais, dans son accablement, le coeur serait disposé à le croire. Car il n'y a pas d'accomplissement (telle est la force du mot) de la volonté de Dieu, même dans ceux qui entreprennent d'y marcher (*). Mais si le coeur se tourne vers la Parole, l'effet en est bien différent. Cette ruine même, quoiqu'elle ne puisse être justifiée, nous amène à voir combien le commandement de Dieu est parfait, complet, d'une grande étendue; combien il touche à toutes les circonstances de l'homme, à tout ce qui tient aux relations entre Dieu et sa créature, à toutes ses relations morales.

(*) Litt.: «J'ai vu la fin de toute perfection» ou accomplissement. (Trad.)

(Mem 97-104)

Ces versets nous montrent l'affection que le fidèle a pour la loi et la valeur qu'il y attache, connaissant cette valeur par expérience. Il aime la loi de Dieu en elle-même. Elle lui est donnée de Dieu comme la révélation de sa volonté. Il en fait l'objet de sa méditation tout le jour (verset 97), non pour le fruit qu'il en retire, ou la sagesse dont elle le pare, vis-à-vis des autres, mais il l'aime pour elle-même. C'est ce qui caractérise le nouvel homme. Or l'effet de la loi lorsqu'elle est aimée pour elle-même, est de rendre l'homme plus sage que ses ennemis, quelque subtils et rusés qu'ils puissent être (verset 98). Il y a un sentier que l'oeil du vautour ne connaît point — «sages quant au bien, et simples quant au mal» (Romains 16: 19) — sentier qui surmonte et déjoue les adversaires de Dieu et du juste. Ils ne peuvent se former aucune appréciation des principes de ceux qui craignent Dieu, si ces derniers restent attachés à ces principes et conséquents avec eux. «Tes commandements sont toujours avec moi» (verset 98). Telle est la sagesse divine, sagesse sans intermédiaire, en sorte qu'elle donne le discernement (car, parfaite sous tous les rapports, elle agit sur l'âme et la forme), ce que ne peut aucun enseignement humain, quelque pieux qu'il puisse être. Celui-ci peut être fort utile en tant qu'il est tiré de la Parole ou qu'il y mène; mais même lorsqu'il s'agit du don le plus élevé, rien de ce qu'on peut apprendre par ce moyen ne fait partie du trésor de la foi dans l'âme, tant qu'elle ne l'a pas appris dans la Parole. Cela peut intéresser l'esprit et le coeur, mais pour le posséder, il faut l'avoir appris avec Dieu. «Ils seront tous enseignés de Dieu» (Jean 6: 45).

Rien n'enseigne comme la parole de Dieu, recherchée et sondée dans une soumission sainte et reçue avec la simplicité d'un petit enfant. Elle nous donne alors l'intelligence, — la sagesse divine, — pour notre esprit et notre marche; et ainsi, quand les préceptes de Dieu sont observés, elle nous donne plus de sagesse que n'en apporte l'expérience humaine (versets 99, 100). Elle devient un mobile positif; nous la préférons aux mauvaises voies que nous quittons toutes pour la seule qui soit celle de Dieu, parce que c'est en celle-là que le coeur a appris à trouver ses délices (verset 101). Nous voyons aussi combien l'âme est ici en relation directe avec Dieu en grâce, et combien la conscience qu'elle est de Dieu, donne de l'autorité à Sa parole. «Je ne me suis point détourné de tes arrêts, car c'est toi qui m'as enseigné» (verset 102). Ceci est d'un grand poids pour l'âme, lorsque la puissance de la parole de Dieu a été réalisée. Ce qui est enseigné par l'homme pourra être abandonné pour l'homme; mais ce qui est enseigné par Dieu, nous ne pourrions jamais l'abandonner pour Dieu; pour qui

d'autre le laisserions-nous? Cet enseignement engage l'âme par la foi et par l'autorité divine. Il vient de Dieu et mène à lui. Maintenant l'âme revient à la pensée de la douceur de la Parole (verset 103). Ces communications divines sont ses délices. Elles ne sont pas seulement un devoir, quoiqu'il soit reconnu aussi, mais elles sont plus douces que le miel à la bouche. C'est par les préceptes de Dieu que le coeur est formé et qu'il apprend à discerner le mal d'avec le bien. Il ne s'en tient pas à l'obéissance à une loi, mais le discernement moral se développe dans le coeur et dans la volonté. Le coeur étant attaché à la parole de Dieu, par le fait de l'habitude, les sens sont exercés à discerner le bien et le mal, et l'on déteste tout mauvais chemin.

(Nun 105-112)

Il est remarquable de voir à combien de choses la Parole s'applique. Dans la dernière section, le coeur et les affections s'occupaient de la Parole pour elle-même, comme conduisant à la sagesse. Maintenant elle nous est montrée comme un guide pour notre chemin, à travers le monde dans lequel nous marchons — ce qui est un but bien différent du premier. «Elle est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier» (verset 105). Elle est le moyen de produire une marche droite, non seulement parce qu'elle place le coeur dans la droiture, mais parce qu'elle jette la lumière sur ce monde, et non seulement sur ce monde tel qu'il est, mais aussi sur notre chemin qui le traverse. De même aussi Christ ne se borne pas à faire ressortir par sa justice pratique ce qu'est le monde, mais il donne à celui qui le suit la lumière de la vie. La Parole montre le chemin de la loi (pour nous le chemin de la vie divine) à travers le monde. Mais le caractère d'obéissance ne se perd jamais. Ici il prend la forme juive, cela va sans dire: «J'ai juré, et je le tiendrai, de garder les jugements de ta justice» (verset 106).

Cependant je crois que nous trouvons ici une estimation morale bien marquée du caractère de ces jugements en contraste avec l'homme et le monde. Il n'est point parlé ici de témoignages; ceux-là sont pour le fidèle; mais «tes justes jugements» indiquent le contraste entre les voies de Dieu et celles de l'homme.

Ensuite (verset 107) le fidèle considère les épreuves au milieu desquelles doit passer son chemin. L'affliction est regardée ici simplement comme une affliction, non comme venant de la main de Dieu. Le croyant avait eu à l'apprendre sous ce dernier caractère, sa volonté étant brisée (voyez versets 67, 71, 75), ce qui détruisait toute force humaine (versets 81-83). Le verset 107, au contraire, nous présente l'affliction dans un chemin qui est éclairé par la Parole, et le fidèle cherche, pour y marcher, la force et la vigueur que la Parole donne à l'âme. Le désir du coeur n'est pas ici la délivrance, quelque douce qu'elle puisse être, mais que les oblations volontaires de sa bouche soient acceptées, parce qu'il se tourne vers Dieu dans ce chemin de justice où, gardé par Dieu et possédant ses pensées, il peut lui offrir des louanges volontaires. Ces dernières n'avaient point été interrompues par l'affliction (verset 108). Il avait été extrêmement affligé, il avait erré; mais, marchant maintenant dans la droiture du coeur, il désire que les louanges qui en sortent, fruits de la puissance de la Parole, soient acceptées. Ceci est juste, mais ce n'est pas la joie du salut actuel. La conscience d'avoir erré se montre ici

partout, quoique le coeur soit rétabli. La Parole a de l'empire sur ses voies; il sent qu'elle est une lumière sur le chemin où il vient d'entrer, et quoiqu'il soit encore, dans un certain sens, sous les conséquences de son ancienne marche, son coeur redressé peut éclater en louanges; pourront-elles être acceptées? Son désir est qu'elles le soient et certainement elles le seront.

L'humilité de ce désir est juste, comme le désir lui-même est le fruit de la grâce. Ce n'est pas la louange pleine de simplicité d'une âme en relation connue avec Dieu, louange qui coule sans hésitation, comme fruit naturel et nécessaire de la bénédiction; au contraire, tout en louant, il désire être enseigné dans les voies de Dieu, en contraste avec le mal. La décision du coeur caractérise alors sa marche. Son affliction et son danger étaient grands, son âme vivait continuellement dans l'angoisse, mais cela ne change pas sa détermination, il n'oublie pas la loi de Dieu. Le danger ne l'absorbait pas au point de la lui faire perdre de vue. Ceci est une preuve bénie de la puissance qu'ont les liens établis, par la grâce, entre nous et Dieu; et combien, lorsque la foi est exercée, ce que nous connaissons de Dieu est supérieur à la puissance de Satan et aux plus grands effets des circonstances! En dépit d'eux, l'âme garde la mémoire de ce que Dieu lui donne. L'astuce et les ruses subtiles étaient semées sur son passage; pour un esprit droit cela est éprouvant et pénible, mais ses pieds restent dans le bon chemin. Des obstacles y avaient été placés pour jeter le fidèle dans le découragement, mais la Parole exerçait son influence sur l'homme intérieur. Le secret de ceci, c'est qu'il avait pris les témoignages de Dieu pour sa portion à jamais (verset 111). Ce n'était pas une jouissance présente, sentiment qui peut exercer une influence immédiate sur l'esprit et se perdre en un instant, mais c'était l'estimation donnée de Dieu, de la vérité bonne et divine contenue dans ces témoignages. Aussi, quand cette pensée est réellement retenue par grâce, elle demeure et n'est point affectée par les circonstances. Les terreurs et les ruses de l'ennemi poussent l'âme à s'attacher plus solidement à la vérité de Dieu et à tout ce qui vient de lui. Ses témoignages ont été et seront la jouissance du coeur. Seulement nous disons encore davantage: «Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur». L'obéissance, dans sa pratique continuelle, était le but du coeur — c'était un engagement à perpétuité. Ainsi en est-il de nous. Cependant nous dirons plutôt: «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin» (Jean 13: 1). Or ceci nous engage aussi à une obéissance perpétuelle, qui doit être notre élément et le seul état qui nous convienne comme hommes.

(Samech 113-120)

La section suivante est d'un caractère simple. L'âme rend compte de son propre état, puis s'attend à l'intervention de Dieu selon la Parole (verset 116); elle espère la voir, mais en même temps elle appréhende les jugements de Dieu sur les désobéissants: «J'ai eu en haine les pensées diverses, mais j'ai aimé ta loi» (verset 113). Je suppose qu'il entend par là les pensées et les raisonnements de l'entendement humain, mais il aime la parole de Dieu. Ainsi l'âme se détourne des raisonnements vers Dieu. Dieu seul est son asile et son bouclier; elle espère dans sa Parole (verset 114). Puis, regardant du côté des hommes, elle se retire d'avec les méchants

(verset 115); son parti est pris, elle s'attend à être soutenue jusqu'à la fin, et à n'être pas désappointée dans cette espérance fondée sur la Parole.

Mais le désir du fidèle a plus de précision encore; c'est-à-dire qu'il regarde au Seigneur afin qu'il le soutienne dans le chemin, et alors il sera en sûreté. Il n'a pas seulement besoin d'être gardé, mais d'être tenu moralement dans la droiture; il a besoin de la grâce et de la force de Dieu pour le soutenir. Autrement l'ennemi aurait l'avantage sur lui; mais, gardé ainsi, il obéira constamment aux commandements de Dieu (verset 117). Mais il voit ses jugements sur ceux qui se sont éloignés de ses commandements. Ce par quoi ils avaient cherché à séduire les hommes se trouve n'être que vanité et vide (verset 118). La tromperie est, vis-à-vis des hommes, de la fausseté, c'est-à-dire ce qui est vain et faux en soi-même. Dieu rejette les méchants (verset 119), et les traite comme n'étant que néant, comme de l'écume, et cela encourage le fidèle dans les témoignages de Dieu, dont il a gardé les voies en dépit du méchant qui les raillait. Mais il est rempli de frayeur, d'une juste frayeur à la vue de ces jugements. *Nous serons au-dessus d'eux, gardés hors de l'heure de la tentation qui viendra sur toute la terre, mais nous sommes encouragés par la Parole et par le jugement même à regarder à Celui dont il émane, et il en est toujours ainsi dans ce Psaume. Rien ne peut être plus naturel, ni mieux à sa place que cette juste frayeur. L'expression de l'apôtre (combien l'Écriture est toujours parfaite!) en vue de jugements plus profonds, quoique extérieurement moins terribles, montre que, lors même que lui n'y serait pas directement engagé du tout, il n'y était point insensible. Il dit: «Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes» (2 Corinthiens 5: 11).*

Cette crainte n'éveillait en lui que l'amour (car Lui-même ne viendrait point en jugement), mais il en connaissait la solennité et la terreur. Cette pensée agissait en puissance sanctifiante en le manifestant actuellement à Dieu, mais lorsqu'il passait à travers ce jugement, quoique sans en être atteint, la crainte était juste. C'est ainsi que, «par la foi, Noé étant averti divinement des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit, et bâtit une arche pour la conservation de sa maison» (Hébreux 11: 7).

(Hajin 121-128)

Il y a trois points dans cette section. Le croyant est en pleine présence de la puissance du mal, et il regarde à Jéhovah lui-même. L'énergie du mal, dans son caractère moral, l'attache toujours davantage à la parole de Dieu et à ses témoignages. Tel est l'effet de la proximité de Dieu, parce que sa présence guide le cœur libre et confiant, et maintient le sentiment de la valeur des choses contenues dans la parole de Dieu. Je pense qu'il y a progrès ici.

Au verset 82, il dit: «Quand me consoleras-tu?» Ici il n'en est pas de même, quoiqu'il recherche sérieusement la faveur de Jéhovah. Il en appelle à la protection de Dieu sur le principe de la justice; avec cela, il me semble que, lors même qu'il éprouve un ardent désir de délivrance, il y compte plus à cause de la Parole de la justice de Dieu, qu'à cause de la fidélité à sa promesse de le délivrer, comme le montre le verset 123. Il sent que, lorsqu'il sera délivré, son cœur sera en liberté pour obéir. Mais il demandait encore plus que la délivrance et faisait

encore mieux que de mesurer celle-ci au mal sous lequel il gémissait. Son coeur était venu à Dieu et il désirait être traité selon sa miséricorde.

Ceci est aussi un progrès et montre, je le crois, la conscience d'une intégrité sur laquelle Dieu a mis son sceau dans le coeur. Lorsque nous sommes dans les souffrances sous la main de Dieu en châtement, nous cherchons la miséricorde pour être délivrés: c'est le désir de sa faveur et la grâce qui nous y portent. Mais sa délivrance dépend de Lui - elle est imméritée. L'oppression de la puissance du mal est méritée et la délivrance est une preuve suffisante de la miséricorde. Mais lorsque cette épreuve a eu son effet, lorsque le coeur purifié est rendu capable de penser davantage à Dieu, à sa sainteté, à sa volonté, moins à l'affliction et au mal extérieur sous lequel il ne plie plus — en un mot, lorsque le coeur est rétabli moralement — (or la place que Dieu y occupe, en contraste avec la place qu'y prend l'affliction, est la pierre de touche de ce rétablissement moral), il mesure par Dieu ce qu'il cherche, car il est, pour ainsi dire, rentré dans sa connaissance intérieurement révélée. A cause de cela nous voyons, dans ce qui suit, le fruit de cette réconciliation avec Dieu, ou de ce retour à lui. Le coeur rentré dans l'intégrité dit: «Je suis ton serviteur» (verset 125). Nous n'avons pas encore rencontré ceci. Nous avons vu de saints désirs, de la confiance, une confession sincère et l'expression générale: «Tu as agi fidèlement envers ton serviteur» (verset 65; cf. 49 et 76). Mais ceci est autre chose. Le fidèle se présente directement à Dieu comme étant dans cette relation et cette position. «Je suis ton serviteur». C'est la soumission parfaite de quelqu'un qui a cette position, sachant, comme cela est vrai, que Dieu l'y reconnaît. C'est beaucoup dire. Quel fondement pour demander à Dieu l'intelligence nécessaire pour le servir! Quelle chose sérieuse, en effet, que des êtres tels que nous soient appelés à servir Dieu d'une manière qui lui convienne! Sans nul doute, il y a un grand encouragement à pouvoir dire: «Je suis ton serviteur». Il en est ainsi dans la parabole des talents, où la confiance en Celui qui les avait rendus capables de le servir était pour les serviteurs le ressort du service. Mais là tout était heureux et en règle, tandis qu'ici, dans ce Psaume, l'âme arrive seulement à dire: «Je suis ton serviteur», après de longs châtements pour ses errements.

Le verset 126 nous montre la confiance qui s'accroît, et qui prend le langage béni de quelqu'un qui est libre devant Dieu. La loi de Dieu est précieuse à Dieu lui-même; pas un iota n'en passera sans être accompli. Lorsque le croyant a appris à regarder en dehors de lui, le mépris général de la loi ne fait que l'enhardir auprès de Dieu. Il est temps pour toi d'agir: «ils ont aboli ta loi» (verset 126). Quel principe que celui-ci! L'autorité de Dieu doit toujours être maintenue; en sorte que le comble du mal donne l'assurance de la délivrance. Cela rend la loi de Dieu excessivement précieuse à l'âme. L'amour pour la loi (ici elle est l'expression de la volonté de Dieu) grandit avec l'agrandissement de la puissance du mal. Nous sentons davantage combien elle est précieuse, sûre, combien elle procède de Dieu; et ce qui rend l'intervention de Dieu précieuse contre la puissance du mal, rend sa parole précieuse aussi contre le *développement* de ce mal. Ceci est éprouvé de deux manières: d'abord les commandements de Dieu sont aimés au-dessus de tout ce que l'homme apprécie, ensuite il y a décision dans notre jugement moral. Tous les commandements de Dieu sont estimés comme

absolument droits (verset 128) et comme étant l'ensemble de ce qui est bon, et toute voie de mensonge est haïe. La distinction entre le bien et le mal se fait uniquement par la Parole.

(Pe 129-136)

L'âme en est arrivée maintenant au point d'estimer la valeur de la loi en elle-même, après y avoir obéi et en avoir compris l'excellence. C'est de l'intelligence. «Tes témoignages sont des choses merveilleuses, c'est pourquoi mon âme les a gardés». Les paroles de Dieu, entrant dans le coeur, donnent la lumière; elles donnent de l'intelligence même aux simples (versets 129, 130). Ainsi, elles deviennent pour le coeur le sujet d'un sérieux désir; l'âme est occupée de leur excellence. Elles produisent une soif; elles n'ont pas encore rempli le coeur, quoiqu'elles aient engendré le désir. Il peut y avoir intelligence, obéissance quant à la voie que nous suivons ici-bas, faim et soif de justice, une appropriation morale au besoin et à sa satisfaction; mais ce désir ne sera pleinement satisfait que lors de l'accomplissement des promesses, et lorsque Dieu prendra sa place, lui qui révèle sa pensée par ses témoignages. Ainsi en est-il de nous, quoique d'une manière plus élevée, car Christ lui-même et les choses célestes sont le but de nos désirs.

Ce que le fidèle demande ici, c'est la grâce pour diriger ses pas, et pour le délivrer de l'oppression (versets 133, 134). On voit qu'il est au milieu du mal et cherche la face de Dieu pour être éclairé et enseigné (verset 135). Il éprouve une profonde tristesse, parce que la loi n'est point observée. Mais cela semble découler plutôt du sentiment de l'excellence de la loi, que de l'amour pour les personnes qui ont failli.

(Tsade 137-144)

Mais la justice de la loi de Dieu et la clef qu'elle nous donne de ses voies, mènent à la connaissance de ce qu'est Jéhovah qui la donna. «Tu es juste, ô Eternel! et droit en tes jugements» (verset 137). C'est la manière dont Jéhovah agit dans un cas donné, ou la décision morale qu'il exprime à ce sujet. Il a ordonné ses témoignages suivant la justice et la fidélité (verset 138). C'est ce qui les caractérise. Le mépris des paroles de Jéhovah avait excité le zèle du fidèle, de manière à le consumer (verset 139); il devenait comme un combattant sérieux en collision avec le mal dans sa puissance, comme Christ dans le temple. Mais quel que soit le mal autour de lui, il y a un repos et une consolation pour le coeur, lorsque la parole de Dieu est connue et aimée. «Ta parole est souverainement raffinée» (verset 140); plus vous la mettez à l'épreuve, plus elle se montre être la pureté même; le coeur l'aime comme son refuge et sa joie. Elle donne de la grandeur et du courage à l'âme. Il se peut qu'on soit petit et méprisé, cependant on a le courage de garder les préceptes de Dieu, en dépit de la puissance du monde ou de son mépris (verset 141), car ce sont les paroles de Dieu - ce que Dieu est lorsqu'il juge le mal et le bien; il est éternel. Sa justice est éternelle, sa loi, vérité (verset 142).

Il n'est pas question ici de la vérité qui vint avec la grâce par Jésus Christ. Mais en présence de toutes les choses de la terre, qui ne sont que mensonge, la loi est la vérité, la vraie religion, la pensée de Dieu sur toute chose, en contraste avec les pensées de l'homme et tout ce qu'il prétend être. Et Dieu établira à jamais son jugement révélé dans la loi (Cf. Esaïe 42: 3). La *loi*

n'est pas la révélation absolue de Dieu, tel qu'il est; nous avons cette révélation en Christ. Mais elle est la révélation du jugement de Dieu quant à l'homme, quant au bien et au mal; ce jugement sera établi à toujours. Le jugement exécuté sera ratifié. Ceux qui ont péché contre la loi seront jugés par la loi; exactement comme ceux qui auront entendu la parole de Christ, seront jugés par elle. La puissance du mal jettera la tribulation sur le résidu; mais il aura pour consolation les commandements qui seront pour lui les délices de l'homme intérieur. Il en est de même pour nous dans toutes les affections, au mauvais jour, et cela d'une manière plus élevée. Maintenant il en arrive au point que nous avons déjà touché: «Tes témoignages sont éternellement justes» (verset 144). Ils viennent de Dieu, ils sont sa volonté et sa pensée à l'égard de l'homme; et celles-ci seront établies à jamais. Ce que le croyant doit rechercher, c'est de l'intelligence. Alors il vivra, guidé dans le chemin où l'on trouve la vie, où on la trouve, alors même que les méchants sont retranchés; et jamais ici-bas autant qu'alors. Ceci est vrai du gouvernement de Dieu envers nous et même de Christ: «Comme j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour» (Jean 15: 10). Quant à la vie, elle était *en* lui, mais nous l'avons par lui, ainsi que tous ceux qui vivent; mais cela ne fut mis en lumière que par l'évangile. Ce qui était présenté alors comme le chemin gouvernemental de la vie et le sera littéralement aussi à la fin, est le chemin gouvernemental de bénédiction pour nous ici-bas.

(Koph 145-152)

Ici l'âme exprime à Dieu le sentiment de sa dépendance. Ceci est un point important. Nous sommes dépendants, nous savons que nous le sommes, mais nous restons ainsi sans chercher du secours. Cela montre véritablement un manque d'intérêt à ce pour quoi nous sommes dépendants, et un manque de confiance en l'amour fidèle de Dieu. S'il en était autrement, nous crierions à Lui. «Si tu connaissais le don de Dieu et celui qui te dit: Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné» (Jean 4: 10). Ici, il crie de tout son coeur et déclare sa ferme intention d'obéir aux statuts de Jéhovah.

Ensuite il cherche la délivrance, afin que, par son moyen, il puisse sans empêchement et d'un coeur bien disposé, garder ses ordonnances (verset 146). Il y avait du zèle dans ce cri, car le coeur dirigé par la Parole avait confiance en elle, - cependant le zèle ne s'applique pas seulement à la délivrance, mais aussi au désir de méditer la parole même de Jéhovah. Certainement la délivrance était recherchée, mais la Parole elle-même était aimée. Tout cela se lie nécessairement dans l'âme. La délivrance, c'est d'être avec Dieu à l'abri de ceux qui transgressent sa loi, des oppresseurs rebelles. La méditation de la loi (c'est aussi être avec Dieu), et la parole qui nous donne espérance, ce sont les témoignages dont nous faisons nos délices. De plus, le fidèle s'attendait à ce que Jéhovah le fit revivre selon sa miséricorde, — il en est ainsi pour nous dans la détresse, — mais avec le désir que l'oeuvre de la puissance fût accomplie en lui; il s'attendait à recevoir la vie selon la pensée de Dieu (c'est-à-dire avec une nature et des désirs conformes à la pensée de Dieu. Le fidèle ne parle point comme étant mort, mais il parle d'une vivification morale). Nous savons qu'il nous faut une vie nouvelle.

Le sentiment de la puissance actuelle du mal pesait sur l'âme du fidèle. Jéhovah seul était le refuge où il pût se retirer. Ceci est très beau, la seule vraie ressource qui repose sur un principe parfait. «J'ai attendu patiemment l'Eternel» (Psaumes 40: 1). C'est une soumission parfaite à sa volonté; aucune délivrance n'est recherchée avant que sa volonté ne la donne; mais la foi savait que Jéhovah était près, et que le chemin était uni. Tous ses commandements étaient le seul chemin véritable de sécurité, le seul chemin selon Dieu. Les témoignages de Jéhovah étaient fondés pour toujours (verset 152); ils ne pouvaient changer et seront justifiés. Seulement, il faut que Dieu intervienne, et telle est ici la demande et le cri de l'âme. Ces versets sont un appel à être délivré. Pour être véritable et venir de Dieu, cette délivrance doit être selon sa Parole, elle doit confirmer à jamais la vérité de cette Parole dans ses témoignages moraux et comme fondement de l'espérance.

(Resch 153-160)

L'âme de celui qui ouvre son coeur à Dieu est maintenant beaucoup plus en présence de ses persécuteurs et de ses ennemis, de la délivrance de Dieu et du besoin de son secours, qu'elle ne l'était au commencement. Là, en effet, le coeur avait plus en vue ce que la loi était pour lui. Il en est toujours ainsi. Christ a commencé avec la parole de bénédiction; à la fin il est en présence des ennemis et demande la délivrance. Paul commence aussi par présenter la bénédiction, puis à la fin de sa carrière il souffre la persécution et l'abandon. Il en est toujours ainsi lorsqu'on persévère dans le bien, parce que le témoignage de Dieu sous toutes ses faces et la fidélité attirent l'opposition, et que la place de la Parole dans le monde (non dans nos propres coeurs) se fait sentir plus distinctement. Malgré cela le coeur ne ressent aucune incertitude. On a besoin de salut, c'est-à-dire de délivrance actuelle, mais cette délivrance est loin des méchants (verset 155). Quand il y a droiture de coeur et de marche, l'affliction est une raison pour supplier Dieu.

Avec la délivrance, l'âme demande aussi d'être vivifiée; elle recherche la puissance pratique d'une vie selon la Parole et les jugements révélés de Dieu. On recherche la justice en liberté et en puissance, lorsqu'elle est aimée dans le coeur. On recherche la sécurité extérieure dans la Parole, mais aussi la puissance intérieure, tout en pensant aux tendres miséricordes de Jéhovah; on cherche encore à être vivifié selon les jugements de Dieu. Le sentiment de la bonté de Dieu nous porte toujours à désirer sa volonté. Lorsque nous pensons avec délices à la pureté et à la bénédiction de la Parole, nous pensons à Sa bonté comme au moyen de nous vivifier. Sa Parole est si précieuse! nous regardons à la grâce pour nous former complètement d'après elle. La vérité et la perpétuité caractérisent cette Parole (verset 160).

(Scin 161-168)

Dans cette partie du Psaume, l'âme va un peu plus loin. Le coeur est dans la crainte en présence de la parole de Dieu; c'est un sentiment selon Lui (verset 161). Elle se présente avec l'autorité de Dieu; et néanmoins il se réjouit en elle, comme un homme qui aurait trouvé un grand butin (verset 162). La connexion de ces deux choses caractérise la pleine compréhension de la Parole. Elle est de Dieu, — chose solennelle, — l'âme tremble, est-il dit, à sa Parole (Esaïe

66: 2, 5). Elle vient à nous avec une autorité divine, absolue; mais comme elle est la Parole de Dieu et que nous avons une nouvelle nature, et sommes enseignés de Dieu, nous nous réjouissons d'une manière indicible en ce qui est de lui, en ce qui le révèle. La loi est reçue comme la vérité elle-même, c'est-à-dire comme seule mesure de ce qui est bien, et cette mesure s'applique indifféremment à tout, soit au bien, soit au mal. Le fidèle hait et il aime; il hait le mensonge, il aime la loi; il n'aime pas seulement ce qui est juste, mais ce qui en est l'expression selon l'autorité de Dieu (verset 163). Tout ceci engendre la louange, parce que le coeur s'élève jusqu'à la source de toutes ces choses (verset 164).

Non seulement nous possédons ce qui est bon, mais nous l'avons de Dieu. L'âme le loue selon ses relations avec lui. Ce sont les voies de Jéhovah avec son peuple. Mais la volonté exprimée de Dieu possède encore un autre pouvoir, lorsqu'elle est reçue réellement; le coeur est en paix (verset 165). Il connaît une communication parfaite de Dieu dont il est satisfait, et, s'il se confie en Dieu, les circonstances ne peuvent le faire broncher, parce qu'il possède la pensée de Dieu qu'aucune circonstance ne peut affecter. Rien ne peut donc le renverser. Je possède ce qui est parfait, de la part de Dieu, j'en connais la perfection, et j'en jouis avec une nature nouvelle. Tout cela ne peut être ébranlé par rien d'extérieur.

Outre l'obéissance, nous trouvons ici un autre élément d'une marche selon Dieu. «Toutes mes voies sont devant toi» (verset 168). Cela mène naturellement à l'obéissance, mais le coeur et la conscience sont entièrement devant Dieu. C'est un principe des plus importants. Paul dit: «Nous sommes manifestés à Dieu;» seulement il va plus loin. Il regardait au jugement final et complet des hommes, et en vue de cela il connaissait la justice de Dieu. Ce n'étaient pas seulement ses voies devant Dieu, quant à son gouvernement terrestre. Il était manifesté lui-même, comme les hommes le seraient, devant le tribunal de Christ, — qui jugera parfaitement comme Fils de l'homme, manifestant le coeur tout entier avec ses pensées les plus secrètes.

(Tau 169-176)

Lorsque les hommes se sont égarés, les cris et les supplications viennent en premier lieu, la louange et le témoignage ensuite. Cependant le cri et la supplication sont selon Dieu, lors même qu'ils sont produits par le besoin. Le croyant cherche la sagesse, l'intelligence, non pas précisément celle de la Parole elle-même, mais celle qui est selon cette Parole. C'est là cette sagesse en discernement que possèdent ceux qui sont instruits dans la parole de Dieu. Ils pénètrent clairement ce qui est devant eux. Sans doute c'est la pensée de Dieu et sa volonté qu'ils discernent, mais ils les discernent dans les circonstances. Ils ne marchent pas comme des fous, mais comme des sages. La Parole a formé leur jugement. Ensuite l'âme désire être exaucée et délivrée. Cependant la volonté révélée de Dieu reste toujours ses délices. Elle louera Dieu lorsqu'il le lui aura réellement enseigné. La reconnaissance vient en premier lieu, puisque notre part est toujours de recevoir d'abord de Dieu, ensuite nous avons la liberté d'en parler à d'autres (versets 171-172).

Ce principe est important. Aucun témoignage, aucune prédication, aucun enseignement, même lorsque le sujet en est parfaitement légitime, n'est véritablement un bon enseignement

lorsque l'âme n'a pas été d'abord nourrie pour elle-même. Il nous faut boire nous-mêmes, afin que des sources d'eau vive puissent découler de nous. Toute autre chose en effet dessèche l'âme. «Afin que tes progrès soient évidents parmi tous,» dit l'apôtre. L'enseignement n'est frais, bon, puissant, que quand il a été d'abord la part de l'âme avec Dieu. L'aide de la main de Dieu (verset 173), le souhait de Son salut (verset 174), n'est pas uniquement le désir d'être délivré. Si l'on ne cherche que cela, c'est chercher la délivrance par un chemin de traverse et non pas dans le chemin de Dieu. Mais lorsque le coeur vit dans les préceptes de Dieu, il ne recherche que la délivrance de Dieu. Tel fut le Christ: «J'ai attendu patiemment l'Eternel.» C'était la soumission à la volonté de Dieu. Dieu ne pouvait intervenir avant que sa volonté fût accomplie, de manière à ce que sa gloire fût établie dans son intervention — avant que ses conseils fussent accomplis et que le jugement parfait fût produit par son intervention. L'âme avait appris au moyen de la souffrance à désirer la seule délivrance selon Dieu. Là était la perfection de Christ. Sous ce rapport, tel doit être aussi notre sentier dans l'intégrité de notre soumission. Alors l'âme loue Dieu, Dieu lui-même dans ses voies, et ses arrêts lui sont en aide (verset 175). C'est un principe de grande bénédiction et d'une grande perfection. Cependant, bien qu'il ait été amené jusque-là, ou plus exactement parce qu'il en est venu là, le peuple (et à l'occasion nous aussi) reconnaît qu'il a été «égaré comme la brebis perdue,» car dans tout ce Psaume la condition du peuple est qu'ils avaient été égarés, mais qu'enfin la loi est écrite dans leurs coeurs, au moins en tant que désir. Le résidu humble et repentant (et nous, je le répète, lorsque nous nous sommes éloignés de Dieu) désire que Dieu les recherche, car ils sont droits de coeur, attentifs à ses commandements.

Telle est la clef de tout ce Psaume: Israël s'était égaré, mais il a dans le coeur le désir et l'amour de la loi de Dieu; sa condition et ses circonstances ne sont pas encore rétablies par la délivrance de Jéhovah, mais son coeur est rétabli, en sorte que Dieu peut intervenir, sa Parole et sa délivrance étant leur désir, et cette Parole étant le fondement de leur espérance. Dans le relèvement de toute âme, nous voyons un procédé analogue, spécialement lorsque cette âme est sous le châtiment. On ne cherche pas la consolation sans relèvement, lorsqu'on est droit de coeur. Seulement, si nous connaissons le Seigneur, nous nous tenons en lui, comme étant notre justice. Israël ne pouvait pas parler de cela comme d'une chose établie, comme d'une position connue; il ne s'attendait à posséder ce privilège, que lorsqu'il aurait obtenu la délivrance; la prophétie avait annoncé que Jéhovah serait leur justice. Quelque vrai et miséricordieux que cela soit pour eux, notre place est infiniment plus élevée.

Je termine ici ces notes courantes sur le Psaume 119, et je sens vivement combien elles sont restées au-dessous du sujet. Mais je sens aussi chaque jour davantage que, quoique cela soit vrai et puisse s'appliquer au gouvernement de nos coeurs, nous nous trouvons ici fort loin du terrain chrétien. Rien ne rend la chose plus sensible que les Psaumes. Ni le Père, ni la justice divine n'y sont connus, ni cette classe entière de sentiments précieux et saints qui en découlent pour nous. Puissions-nous nous souvenir que nous sommes des chrétiens!

Psaume 120

Ces Psaumes des degrés (120-134) traitent tous des circonstances du résidu restauré, mais non encore délivré; nous chercherons ici à pénétrer leur portée morale. Le premier Psaume déclare l'état du résidu et sa ressource. «J'ai invoqué l'Éternel en ma grande détresse, et il m'a exaucé» (verset 1). Il parle du caractère du mal; c'est la tromperie et la puissance hostile. Il était pénible pour le cœur d'avoir toujours à les rencontrer. Mais telle était la position du fidèle; il habitait au milieu du mal; c'était là sa souffrance et sa détresse. Lorsqu'il cherche la paix, eux sont pour la guerre. C'est là l'esprit et le caractère du chrétien au milieu de la puissance du mal, qui se montre telle lorsqu'elle est provoquée par la présence du bien. Cependant le jugement tombera sur la langue trompeuse. Ce Psaume est la simple expression de l'affliction d'une âme qui aime la paix, qui la procure et se trouve en présence de la tromperie inique de l'homme. Sa ressource est d'en appeler à Dieu, qui entend.

Psaume 121

Où l'âne doit-elle se tourner? vers les montagnes? (comparez Jérémie 3: 23). Le secours se trouvera dans l'Éternel. Je crois que le sens du passage est: Dois-je regarder vers les montagnes? Mon secours est en Jéhovah, et Jéhovah me gardera sûrement; il ne sommeille ni ne dort. La pensée capitale est celle-ci: Eloigne de moi toute espérance fausse et vaine, et place devant moi le seul véritable objet et la seule vraie ressource sur laquelle on puisse compter, afin de tenir tout mal à l'écart. Seulement nous devons remarquer que maintenant l'application littérale de ce Psaume ne peut être faite. Christ a été compté parmi les transgresseurs, et nous devons poursuivre notre route sans attendre une délivrance absolue; cependant nous sommes assurés que tous les cheveux de notre tête sont comptés. Dieu ne retire pas maintenant ses yeux de dessus le juste, mais, en somme, nous ne nous attendons pas à être réservés pour cette terre, comme le Juif le sera de droit s'il marche dans le sentier de la fidélité. Cependant notre Père veille sur nous avec une vigilance incessante. Nous pouvons reposer en paix sous l'ombre de ses ailes. L'instruction que nous pouvons tirer de ce Psaume est que, au milieu de tout mal, nous devons regarder seulement au Seigneur.

Psaume 122

La maison de Dieu, c'est-à-dire sa présence et son adoration dans le lieu de son repos, est notre désir (pour nous c'est le ciel). Mais l'amour pour ce lieu où Dieu habite est accompagné du sentiment que sa présence et l'adoration des saints sont liées ensemble en bénédiction. Cette demeure nous est chère, non seulement pour l'amour du Seigneur, centre de tout, mais pour l'amour de tous les saints, de nos frères et de nos compagnons. Ce n'est pas notre premier objet, mais c'est le premier cercle autour du vrai centre, c'est l'amour pour tous les saints. Nous aimons le ciel, mais nous l'aimons parce qu'il est la demeure de Celui avec qui nous avons à faire — c'est la maison de notre Père. Si le ciel m'est cher, c'est précisément parce qu'il y habite. Nous désirons même le bien de l'Église maintenant pour la même raison. Nous prenons notre place dans les lieux célestes; ils sont glorieux et saints, et nous en jouissons; mais la maison de Dieu en est le centre pour nos cœurs.

Psaume 123

Le coeur s'attend à Dieu pour la délivrance. Ainsi en est-il de nous. Nous sommes opprésés par la présence de la puissance du mal. Nous nous attendons continuellement à Dieu pour qu'il envoie le Sauveur bien-aimé qui ôtera tout ce mal. Le mépris des orgueilleux cessera, et tout sera complètement changé pour le repos de nos âmes.

Psaume 124

Dieu *seul* garde son peuple. Le grand point de tous ces Psaumes est de regarder à lui seul. Et c'est là notre portion tout le long du chemin, et tout particulièrement dans ces derniers jours. Tous les autres refuges donneront, d'une manière ou de l'autre, une direction fautive à l'âme, l'entraîneront dans un faux chemin, la rendront moins sainte dans ses motifs, moins pure et moins sage dans sa marche. Dieu peut faire usage de chaque chose, parce que son motif pour nous bénir est toujours en Lui-même et qu'il dispose de toutes choses; tandis que nous sommes formés dans nos coeurs par les objets que nous avons devant les yeux, et que nous nous conformons nécessairement à ce que nous avons pris pour appui.

Psaume 125

Or la confiance dans le Seigneur est parfaitement sûre. Une main divine et puissante nous garantit. Nous savons, d'après plusieurs passages de l'Écriture, que le Seigneur peut trouver bon de nous laisser souffrir, mais pas un cheveu de notre tête ne périra. Quand son temps sera venu, la verge de la méchanceté ne reposera pas sur le lot des justes. Il peut nous laisser souffrir pour notre Dieu ou pour l'amour de son Nom; mais, même alors, ce n'est pas selon la volonté et la puissance du méchant, mais selon sa propre volonté. Seulement cela suppose que l'on marche dans ses voies.

Psaume 126

Nous trouvons ici une restauration partielle qui nous fait espérer la pleine bénédiction. Dieu peut avoir délivré l'âme de l'éloignement et de l'affliction des jours mauvais, où elle s'était égarée et détournée, sans cependant qu'il l'ait tout à fait restaurée. Dieu intervient en bonté lorsqu'il y a repentance, nous encourage, nous apporte des bénédictions que nous n'aurions jamais osé espérer, rétablit l'âme dans le lieu de la bénédiction et manifeste sa faveur dans une certaine mesure, de manière à ce que nous sentions avec grande joie qu'il est pour nous. Cependant ce n'est point le courant paisible de sa faveur en communion avec lui, comme s'il n'y avait rien que sa faveur, goûtée naturellement dans la place où nous sommes. Il en fut ainsi de Jacob à Péniel; Dieu le bénit, mais ne voulut point révéler son Nom — il bénissait, sans se révéler lui-même. L'âme reçoit cette bénédiction de Dieu, et, dans cette mesure, trouve sa faveur; mais ce n'est pas la communion; elle ne reçoit pas non plus la communication de ce qu'il est, de manière à être capable, étant envoyée de sa part dans ce monde, d'y être un de ses témoins. C'est là notre véritable place. Sans aucun doute, c'est une grande grâce d'être bénis et restaurés lorsque nous nous étions éloignés de lui, mais notre lot est d'être paisiblement en communion où Dieu nous a placés avec lui-même, étant ainsi des

vaisseaux de sa révélation de lui-même à d'autres hommes. Notre Psaume exprime cela sous une forme juive.

Mais il y a encore un autre principe. Dans un monde où règne la puissance du mal, le temps des semailles, pendant lequel, en possession de la Parole, nous combattons le mal, est un temps de larmes. «Je leur ai donné ta parole et le monde les a haïs» (Jean 17: 14). Le christianisme a été semé dans les larmes du Fils de Dieu. C'est le fruit du travail de son âme qu'il verra en ce jour-là. Ainsi, dans chaque service (et nous devons nous y attendre) où il doit y avoir une bénédiction réelle, nous rencontrerons la tristesse produite par l'opposition du monde, et même dans l'Eglise, l'affliction plus grande encore des épreuves, des manquements et des fautes, là où nous voudrions voir Christ pleinement représenté. Mais en allant en avant avec la précieuse Parole nous pouvons être certains de rapporter nos gerbes.

Psaume 127

Ce Psaume nous dit que Dieu seul donne l'accroissement. Tout travail, toute fatigue, sont inutiles à moins que Dieu lui-même ne soit là pour agir et bénir; comme le peuple avait dit de Jonathan: «Il a opéré aujourd'hui avec Dieu». Ainsi les efforts diligents des méchants n'aboutissent à rien et, béni soit son Nom, il donne le repos et la paix à ses bien-aimés sans la fatigue et le travail par lesquels les hommes de ce monde cherchent en vain la paix et le repos.

Psaume 128

Mais si la bénédiction du Seigneur seule peut nous garder ou nous donner le succès, ceux qui craignent l'Eternel peuvent compter sur elle. Cela n'exclut pas la persécution, ni la discipline et l'exercice de la foi; mais lorsque nous marchons dans la crainte de Dieu, même dans ces épreuves, nous sommes dans le chemin de la paix. «Qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon?» (1 Pierre 3: 13). Cela ne signifie pas que nous aurons une prospérité qui consiste à satisfaire nos convoitises, mais la jouissance paisible ici-bas de la faveur divine. Mais il y a une joie au-dessus de toutes les autres, — et ce Psaume en parle comme étant alors le fruit de la piété, — c'est de voir le peuple de Dieu et son habitation dans la prospérité et dans la paix, bénis de Dieu d'une manière manifeste. C'est, pour ce monde, le désir le plus élevé, le plus constant du cœur. La bénédiction découlera sur nous de l'habitation de Dieu, qui est le lieu de la foi sur la terre, avant que le temple final de gloire soit bâti et que nous voyions la bénédiction reposer sur lui.

Les détails naturellement en sont juifs; ils présentent des bénédictions extérieures, la promesse d'une bénédiction finale qui remplacera la tribulation; et la foi s'appuie sur cette promesse aux jours mauvais et dans le temps de la détresse. Heureux d'en recevoir quelque anticipation maintenant dans l'Eglise de Dieu (car ce détail de la demeure de Dieu s'applique maintenant à l'Eglise), nous savons que la paix sera parfaite lorsque Dieu aura accompli ses conseils. Nous regardons d'avance à cette paix, et nous sommes certains de l'atteindre, car il veut la bénédiction de l'Eglise. Sion est le lieu de la foi; ce n'est pas le temple de Morija, mais c'est là où David a placé l'arche lorsqu'il l'eût ramenée. Le Seigneur est reconnu là. Ainsi en

est-il de nous; nous avons déjà la bénédiction au lieu où la grâce se déploie en puissance; nous aurons un repos parfait.

Psaume 129

L'âme regarde en arrière et découvre les voies fidèles de Dieu tout le long de la route — précieuse pensée! Combien il est doux de se retourner, pour voir, pendant que nous étions obligés de marcher par la foi et lorsqu'il nous semblait qu'il ne regardait pas, qu'au contraire l'oeil du Seigneur veillait sans cesse sur nous et ordonnait toutes choses! C'est l'intégrité qui nous rend capables de faire cela. Il est vrai que celui qui pouvait dire: «Les jours des années de mon pèlerinage ont été courts et mauvais» (Genèse 47: 9), put aussi dire: «L'ange qui m'a garanti de tout mal» (43: 16). Et il est précieux de voir Sa fidélité, même lorsque nous avons manqué, lorsque notre injustice recommande la justice de Dieu. Cependant c'est encore autre chose, quand, dans le sentier de Dieu, à travers des difficultés et des épreuves (peut-être aussi des doutes et des craintes quant à la réussite de notre service et à la réalisation de ce qui nous a été confié), nous pouvons reconnaître partout la bonne main de Dieu. Ici le chagrin et l'épreuve sont considérés comme étant l'hostilité des ennemis de Dieu contre son peuple, mais leur inimitié est déjouée. Dieu, même en châtiant, s'est montré fidèle, et maintenant il manifeste sa justice, sa fidélité à ses propres voies et à ses promesses. Il répond à l'attente et à la confiance qu'il a lui-même produites. Il a coupé les cordes des méchants. Nous aussi, nous pouvons nous y attendre. Il châtie, si cela est nécessaire, quoiqu'il n'afflige pas volontiers; mais il répondra à l'attente de la foi; il veut délivrer, il veut bénir, et l'attente des orgueilleux sera comme l'herbe des toits.

Psaume 130

Le Psaume précédent considère l'affliction et les souffrances de ceux qui sont au Seigneur, et le plaisir des méchants à les opprimer; ce Psaume-ci parle du châtiment et du mal, auxquels j'ai fait allusion en commentant le Psaume 129. Ce qui caractérise ici les souffrances de l'âme, ce n'est pas l'oppression du méchant, mais la conscience du péché devant Dieu. L'oppression est injuste, elle est le plaisir du méchant; mais, bien qu'après avoir été restaurés nous puissions reconnaître cela, cependant notre relèvement vient de Dieu quand nous regardons à sa miséricorde. Malgré ce que nous avons mérité, et tout en le reconnaissant, nous attendons sa délivrance avec des coeurs qui ont le sentiment de leur péché. Car ici ce n'est pas le pardon dans le sens de justification, quoiqu'il s'y rattache, mais en gouvernement. Il est question d'un Dieu qui tient compte de l'iniquité, et il ne s'agit pas de l'oppression, quoique cette dernière soit la verge extérieure de la main de Dieu qui amène l'âme à reconnaître son péché. Mais elle invoque le Seigneur. Ce n'est pas à l'oppresseur qu'elle s'adresse pour obtenir du relâche; car ce serait le caractère de l'apostasie, d'accepter la puissance du mal, de faire un compromis avec elle. L'âme est dans les lieux profonds, mais intègre; elle en cherche la cause dans son péché; elle crie au Seigneur par la foi, comme à Celui qui pardonne; elle s'attend à ce que le Seigneur intervienne lorsqu'il lui plaira, en sorte que sa délivrance aussi bien que sa faveur soient justes, et elle se confie en sa parole. «Israël, attends-

toi à l'Eternel» (verset 7), telle est sa conclusion, et cela glorifie son caractère comme étant au-dessus du mal, et le glorifie lui-même comme étant bon; et tant que la délivrance n'a pas ce caractère on ne la recherche pas. «L'Eternel est miséricordieux, et il y a rédemption en abondance par devers lui pour l'âme qui a péché». Ainsi la vérité est dans le coeur, le véritable caractère de Dieu est connu, ainsi que sa puissance active en complète délivrance. Combien cela ne vaut-il pas mieux que de faire un compromis avec le mal!

Psaume 131

Ce Psaume nous donne un autre caractère de l'âme restaurée; elle est en règle avec Dieu. Elle ne s'enfle point, elle ne raisonne pas. Elle marche humblement comme un enfant sevré et attend la délivrance: elle espère en l'Eternel. L'activité de l'esprit quant à ce qui devrait être, et pour arranger les choses qui sont en réalité dans la main de Dieu, ne peut aller de pair avec la vraie espérance en Lui, dans l'humilité de coeur. Or c'est là souvent une grande épreuve pour notre foi, lorsque nous sommes témoins de la puissance du mal.

Psaume 132

Ce Psaume est important, car il nous montre la position qu'occupent tous ces Psaumes des degrés. Nous avons ici, en effet, la maison, comme dans les Psaumes 122 et 127, dont le premier semble se rapporter au temple, sans que, selon moi, il soit encore accepté et construit par Dieu, comme dans le Psaume 127. Le résidu se réjouit à la pensée d'aller à la maison et à Jérusalem, et orne cette maison des pensées de la foi, car le Seigneur ne l'a pas encore bâtie. Tous les chants des degrés sont l'expression des pensées et des sentiments des saints entre leur restauration extérieure, lorsque le raisin mûrissant sera encore dans sa fleur (Esaïe 18), et l'entière restauration pour la jouissance des bénédictions du Seigneur, lorsque leurs ennemis auront été retranchés par le jugement. C'est la position du résidu, telle qu'Esaïe 18 la décrit; mais nous avons en outre Sion et David — l'intervention de la puissance en grâce, liant les coeurs du résidu avec Jéhovah, comme une chose présente, et donnant le témoignage actuel que sa miséricorde demeure à jamais. Car David plaça l'arche sur le mont de Sion, et ce cantique fut chanté pour la première fois, lorsque l'arche eut été délivrée de la main des Philistins et rapportée de la maison d'Obed-Edom. Israël responsable avait failli, et Dieu avait livré sa force en captivité et son ornement entre les mains de l'ennemi (Psaumes 78: 61). Enfin l'arche fut ramenée, et la grâce souveraine, pour l'amour de son Nom (premièrement par un prophète, et ensuite réellement par la puissance en grâce, par un roi), agit alors en faveur d'Israël et donna un nouveau lien, un nouveau fondement de relation, par la présence de l'arche sur le mont de Sion. Ce n'était pas le temple, le lieu de paix et de prospérités assurées, mais c'était une relation avec Dieu renouvelée pour la foi, David en étant le centre. Le fils de David, le vrai Salomon, devait donner plus tard la pleine bénédiction; car, après tout, ce n'est pas David qui bâtit la maison. Ici donc le lieu du repos est dans le coeur et en espérance, et ce que nous avons, c'est la personne sur laquelle la bénédiction est fondée (comparez 2 Samuel 7 et 1 Chroniques 17).

David nous est présenté comme la véritable racine des dispensations, comme caractérisant la bénédiction dans sa personne, mais la maison de Dieu est le sujet principal: des pavillons pour le puissant de Jacob. Il ne s'agit donc pas non plus des bénédictions du désert. Ce n'est pas: «Lève-toi, Jéhovah, et tes ennemis seront dispersés», et: «Retourne, ô Eternel, aux mille milliers d'Israël» (Nombres 10: 35, 36); mais c'est: «Lève-toi, ô Eternel! pour venir en ton repos, toi et l'arche de ta force» (verset 8). C'est Sion qui est le repos de Dieu à perpétuité. C'est elle qu'il a choisie; là il fera germer une corne à David. La personne du fils de David, la grâce royale en Sion, voilà ce qui caractérise la bénédiction. Quelle que soit la maison qui est bâtie, c'est David et son affliction qui sont rappelés, non pas Salomon, le fils typique de David, et sa maison. En réalité la foi de Salomon fut, personnellement, en tout point inférieure. Il alla à Gabaon, non pas à Sion; au tabernacle vide, et non pas à l'arche, si ce n'est plus tard. Le coeur de David était attaché à la maison, et il devait en être ainsi. Mais Dieu bâtit une maison à David, comme il le lui dit. C'est la grâce personnelle de Christ qui est le centre de tout, et la foi formait le véritable lien avec Dieu, alors que la bénédiction extérieure n'était pas encore introduite en paix.

Quelle bénédiction pour le résidu d'alors; et c'est en principe notre cas maintenant, surtout dans ces derniers jours! Son tabernacle et son marchepied sont plus que son temple. C'est pourquoi, dans l'épître aux Hébreux, le tabernacle, non pas le temple, est pris comme figure et comme ombre (mais non comme véritable image) des bénédictions de la foi. Cependant nous *désirons* le repos de Dieu, c'est-à-dire qu'il se repose, et ainsi nous adorons dans sa maison.

Etudions un peu les détails de ce qui nous est présenté. La réponse de Dieu va en toutes choses au delà de notre désir. Il y a trois requêtes. La première est que Jéhovah entre dans son repos, et que ses sacrificateurs soient revêtus de justice. C'est ce qui convient pour eux; c'est le désir du juste. «L'Eternel juste aime la justice. Sa face regarde l'homme droit» (Psaumes 11: 7). Combien souvent ils avaient manqué de droiture! La seconde requête est que la faveur et la bénédiction de Jéhovah puissent être telles que les fidèles chantent de joie. La troisième est que, pour l'amour de David, Jéhovah ne repousse pas la face de son Oint. Quant à David, il y a une promesse positive et une promesse conditionnelle, Puis voici la réponse: Sion sera Son repos à perpétuité; il l'a préférée et choisie; ses sacrificateurs seront revêtus de délivrance, ses bien-aimés chanteront avec des transports. La corne de David germera; son diadème fleurira sur lui, le vrai David, le Fils de David, le Bien-aimé! Et maintenant remarquez les principes. Les afflictions de la foi sont le vrai chemin de la bénédiction. Un lieu de repos pour Dieu, voilà le désir de la nouvelle nature; car le péché, le désordre seulement, a troublé ce repos; et remarquez que c'est le repos qui a sa place dans ses relations avec ses créatures, car il se repose toujours en lui-même; mais il doit se reposer en sainteté et en amour, dans l'état des créatures avec lesquelles il a affaire, et qui sera alors selon ses intentions, selon son amour. Voilà ce que le coeur désire. C'est le *repos de Dieu*, et le coeur ne se reposera qu'alors. Mais ce repos a un caractère différent, selon la manière dont Dieu s'est révélé en Israël: c'est l'accomplissement de l'alliance promise et la gloire

gouvernementale; pour nous, c'est la maison de notre Père, le repos de Dieu selon sa propre nature, saints et irrépréhensibles devant lui en amour, et en gloire. Cela a lieu dans le Bien-aimé, le vrai David, l'Oint, le Christ; assurant la bénédiction en lui, avec lui, et comme lui, et lui donnant son vrai caractère.

Remarquez, toutefois, que la simplicité de la foi, sa propre énergie, ne s'appuyant point sur le passé qui est ruiné ou qui doit être oublié, mais sur ce qui est devant nous comme objet de la foi, sur notre entière dépendance, sur la conduite divine, — cette simplicité de foi, opérée par Dieu lui-même, nous conduit dans le lieu que Dieu a choisi et préféré. David conduisit l'arche en Sion, mais Dieu avait choisi Sion, l'avait désirée pour son habitation. En nous, cela est identifié avec la nouvelle création, étant faits participants de la nature divine. C'est en elle que la foi vit, agit et juge; elle est dans le croyant une nature nouvelle, vivant de Christ comme de son objet et de sa nourriture, et elle apprend à connaître en lui le lieu du repos de Dieu. Car David et Sion sont réellement identifiés, chacun à sa manière, l'un avec l'autre. Ainsi donc notre nouvelle nature, le désir de Dieu, l'élection de Dieu, le repos de Dieu et Christ lui-même, tous coïncident. Mais le lieu de la gloire de Christ, qui est le repos de Dieu, où il demeure, Dieu le reconnaît comme lui appartenant pour toujours: «C'est ici mon repos à perpétuité», et la foi regarde toutes choses comme liées à ce repos: les sacrificateurs de Dieu, les saints de Dieu, — «tes sacrificateurs, tes saints». Mais Dieu, de son côté, prenant Christ pour lieu de repos de Sa gloire, et contemplant Sion, le lieu de sa demeure, de son repos, de son habitation (pour nous c'est l'Eglise qui est son habitation, son tabernacle, Jérusalem, sa sainte cité), Dieu, dis-je, s'étant ainsi associé avec elle (comparez Ephésiens 3: 21; Apocalypse 21: 3), regarde les sacrificateurs et les saints comme les sacrificateurs et les saints de Sion, montrant ainsi tout spécialement ses délices en elle, son identification avec elle. *Alors* c'est lui qui établira la gloire de la corne de David, la gloire de la puissance de son Bien-aimé et son règne. Or le sujet du Psaume (tandis que David est le fondement, sa gloire éternelle le résultat) c'est Sion — pour nous l'Eglise, la Jérusalem céleste. C'est là son repos, sa demeure éternelle, son désir, le lieu qu'il a choisi. Et s'il glorifie pleinement son Oint, ainsi qu'il veut et doit le faire, c'est là qu'il le fera. Quoique son Nom fleurisse en lui-même (car sa personne doit être le fondement et le centre de la gloire), cependant ce Nom demeurera dans la cité de la grâce et de la gloire. Les sacrificateurs, les saints de Sion, auront le salut et une abondance de joie. On ne pourrait dire de Sion: son David et son Christ, — ce serait hors de place; mais la dignité de Christ est notre gloire personnelle; cette dignité demeure là, dans le lieu auquel elle est associée; et tout le reste peut être considéré comme appartenant à ce lieu. La gloire est à lui, le lieu de cette gloire est la cité choisie de Dieu — pour nous c'est l'Eglise, la Jérusalem céleste.

Psaume 133

Ici encore nous trouvons la bénédiction et l'unité, mais d'après l'analogie d'Aaron; le bord de son vêtement a part à l'onction de la tête, et un seul Esprit produit l'unité, selon laquelle (Ephésiens 4: 3) les saints doivent demeurer ensemble. La bénédiction aussi se trouve là. La rosée abondante de Hermon, c'est-à-dire abondante comme sur la montagne de Hermon, descend sur la montagne de Sion. Cette communion est riche en bénédiction d'en haut,

comme le rafraîchissement désiré d'une rosée abondante tombe sur les coteaux d'éternité. Car Jéhovah a ordonné la bénédiction en Sion. L'onction du Seigneur, le Saint Esprit, et le rafraîchissement abondant des bénédictions célestes, accompagneront l'unité d'Israël en Sion. Combien cela a été plus profondément réalisé pour l'Eglise, lorsque l'onction du Saint Esprit et sa pleine administration de grâce, par la Parole qui révélait les choses célestes, ont enrichi l'unité en Christ, que cet Esprit avait formée! Hélas! où est-elle maintenant? Cependant elle reste notre privilège.

Psaume 134

Ces Psaumes des degrés se terminent par un appel à bénir Jéhovah. C'est dans le sanctuaire que les saints doivent adorer. D'autre part, la bénédiction est prononcée de Sion sur celui qui a traversé l'affliction et l'a supportée. Ce sont les bénédictions de Melchisédec, seulement elles sont dans le sanctuaire de Jéhovah, et sortent de Sion où sa grâce a établi la puissance pour bénir. Ce Psaume est l'expression complète, le couronnement du résultat de ceux qui précèdent; on y trouve ces deux points: les fidèles capables de bénir Jéhovah dans son propre sanctuaire, et l'homme pieux béni de Sion, désolée depuis si longtemps, mais où Jéhovah demeure désormais. La cité sur laquelle Jésus a pu pleurer, dont les serviteurs de Jéhovah n'ont pas oublié la poussière, est maintenant le siège du sanctuaire de Jéhovah, et, qui plus est, le siège de sa présence. Pour nous, cela ne sera accompli en plénitude que lorsque nous serons dans la maison du Père. Mais alors, quoique la louange sans doute retentisse sans cesse, nous n'aurons pas besoin de faire appel à d'autres pour adorer. Nous sommes rois et sacrificateurs, et, comme tels, en effet, nous bénissons maintenant en esprit; bien plus encore, comme des enfants chéris, saints et bien-aimés. C'est dans le lieu très-saint, où le sacrificateur juif ne pouvait pas entrer pour adorer, même en figure, que nous sommes en réalité, et que nous bénissons Celui dans la présence et la lumière duquel nous nous trouvons. Nous ne pourrions donc pas dire «toutes les nuits», car «il n'y aura plus de nuit;» mais, ici-bas, nous louons maintenant en esprit disant: «La nuit est fort avancée». Et, quant à nos âmes, «les ténèbres s'en vont, et la vraie lumière luit déjà». Mais c'est dans le lieu très-saint que nous bénissons, dans la propre présence de Dieu, et par conséquent dans le ciel. Nous pouvons bien dire qu'il nous a fait entrer en un lieu fertile. (Psaume 66: 12). Et, tandis qu'alors sur la terre ce sera Jéhovah, le Créateur, qui bénira du lieu choisi de la grâce en puissance, pour nous, maintenant, c'est Celui qui donne la vie éternelle et dans la connaissance duquel nous la possédons, qui nous bénit, comme introduits en possession de cette vie, dans le lieu même où elle est connue sans nuages, et où ce qu'il est comme puissance et source de cette vie est pleinement manifesté. Connaître le Père et Jésus Christ qu'il a envoyé, c'est la vie éternelle. Le Père a la vie en lui-même et, dans le Fils, l'homme ici-bas possède la vie. Il était la vie avec le Père avant que le monde fût. Nous l'avons en lui, et là-haut, en accord avec cette vie, avec ce dont elle jouit, nous posséderons en Dieu la plénitude de ce qui fait nos délices, comme un être saint jouit de la sainteté, comme un être aimant jouit de l'amour. Il est pour nous le Dieu de l'amour rédempteur, le Père et le Fils, non pas simplement le créateur du ciel et de la terre. Telle est notre place. Nous en jouissons maintenant par l'Esprit Saint, mais seulement dans

des vases de terre. Toutefois nous sommes appelés à être «saints et irrépréhensibles devant lui en amour», enfants du Père, et notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. L'accomplissement des promesses en grâce est une grande chose, la jouissance de la communion est une chose plus grande encore. Les Psaumes des degrés sont la marche d'Israël en avant dans le pays, hors de l'affliction, et par l'affliction, jusqu'à la pleine bénédiction en Sion qui en est le couronnement et le résultat, Jéhovah habitant là.

Psaume 135

Ce Psaume nous décrit moins la louange des sacrificateurs que la louange plus générale d'Israël; c'est pourquoi aussi il nous parle de la place occupée par le peuple devant Dieu. Ils sont dans les parvis de Dieu comme son peuple, le louant, car il est bon, et c'est une chose agréable. Nous le louons comme sacrificateurs dans le sanctuaire. Mais nous le louons aussi sur la terre dans le sentiment de sa bonté, et cette louange est agréable. Son Nom nous est connu, c'est-à-dire la révélation qu'il a donnée de lui-même, de manière à se faire connaître à nous. Mais il y a plus: nous chantons, comme nous faisons tout le reste, en qualité d'élus de Dieu, saints et bien aimés — immense privilège! Non seulement Dieu est bon; il l'est dans sa nature; mais nous sommes les objets spéciaux de sa faveur et de ses délices, et, lorsque nous connaissons cette vérité, elle est pour nous une source immense de jouissance. Comme peuple de Dieu nous le savons, et pour nous-mêmes comme faisant partie de ce peuple; mais, quand nous nous en faisons l'application personnelle, nous trouvons des délices divines à savoir que nous sommes le trésor particulier de Dieu, les objets personnels de son bon plaisir, et cela, non en vertu d'une élection nationale, mais selon sa propre nature. Il est clair que cette relation est pour nous le produit de la pure grâce de Dieu; et c'est ce qui lui donne son prix. La foi reconnaît ce fait comme vrai et s'y repose; c'est une doctrine de l'Écriture; la foi la saisit; mais c'est une immense bénédiction de la réaliser dans nos relations avec Dieu. Mais nous savons, en outre, qu'il est grand, et, quoique nous le connaissions comme Père, nous le connaissons et réalisons sa présence comme étant excessivement grand, et nos cœurs y prennent leurs délices. Notre Seigneur est au-dessus de tout. Ceci est plus général pour nous que pour Israël qui pouvait parler d'autres dieux, mais la suprématie de Dieu et le fait qu'il est seul Dieu restent vrais pour le cœur. Il est souverain dans ses actions partout, et c'est une consolation pour nous pendant que nous traversons en faiblesse un monde de méchanceté. Il dispose de toutes choses, il a frappé la puissance du mal et fait sortir son peuple. Il l'a amené dans un héritage céleste d'où les puissances des ténèbres sont exclues. Ceci est vrai pour nous maintenant, comme dans Ephésiens 4 et Colossiens 2, quoique nous ne possédions pas encore l'héritage. Nous comptons pleinement sur le résultat final, et nous l'anticipons quoique ignorant le jour et l'heure.

Quant à Israël, cela nous est présenté ici dans un passage remarquable. Au verset 13, la mention de son nom et de sa mémoire qui est d'âge en âge, nous reporte à la promesse primitive en Exode 3: 15, par laquelle Dieu se manifesta à Moïse comme Celui qui recevait Israël en grâce pour toujours. Ensuite (verset 14), nous avons la même déclaration prophétique qu'en Deutéronome 32: 36, de ce qu'il ferait lorsqu'Israël serait complètement

tombé: il jugerait son peuple et se repentirait à l'égard de ses serviteurs. Les idoles ne sont rien. C'est dans le lieu du repos royal que la louange se fait entendre, dans Jérusalem où Jéhovah demeure. Ainsi en est-il de nous. L'Eglise, et même le saint individuellement, sait qu'il est l'habitation céleste de Dieu, l'Epouse, et maintenant que nous demeurons en lui, et lui en nous, comme nous le savons par l'Esprit, et collectivement aussi, nous sommes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. Mais cette habitation est une chose nouvelle, céleste; elle porte le caractère de ce qui est céleste, de ce qui demeure éternellement.

Psaume 136

Ce Psaume célèbre un principe important en rapport avec Sion, lieu de la grâce souveraine en puissance: c'est que notre partage — la louange et les actions de grâces — dépend du fait que sa bonté demeure éternellement. Icabod avait été écrit sur Israël. L'arche, où le sang devait être placé au jour de l'expiation, afin qu'Israël pût se tenir devant Dieu, cette arche fut prise et même perdue quant à ce qui concernait Israël. Mais la bonté de Dieu demeure éternellement, et David, aussitôt qu'il a placé l'arche en Sion, y établit aussi ce cantique célébrant Jéhovah seul Dieu, le Créateur, Celui qui fait des merveilles en faveur de son peuple. Pour nous aussi sa bonté demeure éternellement. Christ et l'amour du Père gardent notre bénédiction de toutes manières et nous conservent pour elle. Mais tandis que la gloire nous attend et qu'il nous affermira jusqu'à la fin, nous possédons ce en quoi il nous affermit, c'est-à-dire la vie éternelle en qualité d'enfants de Dieu. Nous avons la vie et nous le savons; nous ne possédons rien encore de l'héritage, mais nous en sommes assurés et nous sommes gardés en vue de lui. Dans ce désert nous avons occasion de répéter sans cesse: «Sa bonté demeure à toujours». Mais ce n'est qu'en chemin que nous pouvons le dire, parce que nous possédons la vie éternelle. Seulement, lorsqu'une âme, s'étant éloignée de lui, a été restaurée, elle peut dire en se l'appliquant spécialement: «Sa miséricorde demeure à toujours».

Psaume 137

Il y a une double application de ce Psaume à nos âmes. Rien ne peut nous faire oublier la Jérusalem céleste, la cité dont Dieu et l'Agneau sont le temple. Toute la gloire du monde n'est rien, comparée avec cette demeure céleste. Mais l'Eglise sur la terre, qui plus tard sera cette demeure en gloire, occupe nos coeurs. Nous la voyons désolée, ses murs renversés, ses enfants dispersés ou menés en captivité; malgré cela le coeur du fidèle y reste attaché. La gloire extérieure et mondaine de Babylone ne peut détruire l'attachement et l'amour du coeur pour l'Eglise, telle que Dieu l'a fondée sur la terre. Le chrétien anticipe même avec joie le jugement de ceux qui l'ont corrompue, mais il ne peut avoir ce sentiment-là envers les individus pris isolément, — ce serait de la vengeance, — il n'est permis que quand il s'agit de la puissance du mal, considérée dans son ensemble.

Psaume 138

La durée éternelle de la miséricorde de Dieu apporte au coeur la précieuse intelligence de plusieurs autres vérités qui lui révèlent le caractère de Dieu, et lui rendent chère et certaine la Parole qui révèle ce caractère, en sorte que le fidèle est rempli de louanges. C'est un élément de toute importance; il ne s'agit pas ici d'actions de grâces à cause d'une bénédiction, ni même de reconnaissance pour ce qu'on désire, alors que le principal courant du coeur est autre part qu'auprès de Dieu; mais il s'agit d'avoir appris à connaître Dieu d'une telle manière que le coeur en est rempli de louanges, que le coeur entier le désire. Il en sera de même pour Israël au dernier jour. Cela s'apprend graduellement par le dépouillement du moi, ou en des temps de profonde affliction, lorsque le secours nous manque et qu'ainsi la propre volonté est brisée intérieurement. Il en résulte que l'âme, connaissant Dieu de cette manière, le bénit en face de toute la puissance prétentieuse de ce monde, puissance qui semblait enrichir et rendre heureux ceux qui s'appuyaient sur elle. Nous le louons de tout notre coeur, nous le louons en présence des dieux (verset 1). Tout ce qui est au dedans et tout ce qui est hors de nous, a cédé la place à Dieu, connu et révélé dans sa Parole.

La bonté et la vérité sont les grands traits par lesquels il est connu, exactement comme la grâce (mot plus étendu) et la vérité sont venues par Jésus Christ qui est la Parole vivante. C'est en lui qu'elles sont venues et c'est en lui que nous connaissons leur plénitude et leur perfection. Dans notre Psaume, la bonté et la vérité sont connues par l'expérience; c'est l'amour dans la création et dans les circonstances, non pas la grâce infinie et parfaite en elle-même. Ici Dieu avait ratifié sa parole. Sa fidélité s'était magnifiée elle-même et avait montré au croyant combien il avait raison de se confier en Dieu, lorsque tout semblait contraire. Mais cela impliquait aussi sa bonté qui prend soin de nous et sa persévérance à nous aimer, malgré nos manquements. Sa Parole nous enseignait à nous confier en lui, elle était dans sa nature un appel à cette confiance; elle nous révélait dans ce but sa bonté envers les pécheurs, mais elle nous exhortait aussi à nous attendre à lui, à nous confier en lui, quoiqu'elle nous eût mis dans une position d'humiliation, éloignés en apparence de tout ce que nous désirions, et laissés en butte à la puissance du mal pour éprouver notre foi. Il en fut ainsi de Christ et de ceux qui le suivaient.

Mais voici un autre point. Le fidèle, guidé par cette Parole, et dirigé par elle dans ses pensées, cria, fut exaucé, et, avant que la réponse publique lui fût accordée en Puissance, Dieu le fortifia en puissance dans son âme. Combien cela est vrai du chrétien, de Christ lui-même! Et nous avons ainsi l'assurance que tous, un jour, devront reconnaître cette puissance en laquelle nous nous sommes confiés au temps de l'obscurité. Nous avons eu la pensée de Dieu, en suivant Jésus; nous avons accompli la volonté de Dieu par sa puissance, avant que cette même puissance intervînt pour délivrer et pour exécuter publiquement cette volonté. Alors tout genou, forcément, se ploiera devant Celui devant lequel les nôtres se sont ployés joyeusement. Ceux qui reconnaîtront franchement sa puissance dans ce jour-là (et ce sont ceux dont il est parlé ici) loueront et béniront son Nom.

Ainsi la Parole révélait Dieu comme objet de confiance, ensuite sa fidélité vient ratifier toutes les choses dans lesquelles il avait appris au coeur à se confier. La Parole offrait ces deux choses: elle révélait Dieu et donnait à l'espérance les choses dans lesquelles cette Parole aurait son accomplissement. Mais alors se révèle un autre caractère de cette bonté. Le Seigneur, quoique haut élevé, a égard aux humbles. Il est trop élevé pour avoir égard à l'exaltation de l'homme. Si nous regardons du ciel, tout paraît égal, de niveau, sur la terre, mais il y a des grands et des humbles ici-bas, et Dieu s'occupe des humbles. L'affliction aussi vient sur celui qui est fidèle, mais la bonté et la promesse lui font trouver une issue selon la Parole. Un dernier point: Dieu veut achever ce qui nous concerne, ratifier en bénédiction en nous et pour nous tout ce qui était dans son coeur, tout ce qu'il avait révélé dans sa Parole en relation et en communion avec lui-même. Au-dessus de tout, à travers toutes les difficultés et par delà toutes choses, sa bonté demeure éternellement.

Psaume 139

Or cela ne peut avoir lieu sans que tout ce que nous sommes soit sondé à fond et c'est une grande grâce quand il y a confiance en lui; car celui qui seul peut le faire, et qui le fait selon sa propre perfection, nous sonde pour nous purifier de tout ce qui est incompatible avec lui-même, avec ses pensées, et par conséquent avec notre bonheur, qu'on ne trouve qu'en communion avec lui.

Je ne crois pas que ce Psaume aille au delà de la création, de l'oeuvre de Dieu qu'Il connaît parfaitement, quoiqu'il puisse s'y trouver une allusion bien connue à l'Eglise. C'est la conscience amenée à apprendre que Dieu sait parfaitement tout ce qui est en nous. Toute chose est découverte à ses yeux; actuellement il voit tout — mais, plus que cela, il sonde tout. Même offensé par nous, il est avec nous dans toutes nos voies, et cela produit du malaise. Adam innocent ne pouvait en avoir l'idée. Il n'y avait point en lui d'acte de réflexion pour juger sa conduite et, par conséquent, aucune idée de ce que Dieu avait à considérer. Il pouvait jouir et bénir. Mais là où il y a une connaissance du bien et du mal, un acte de réflexion sur ce qui se passe dans nos coeurs, l'oeil de Dieu qui en atteint les replis, qui connaît tout, nous inquiète, met mal à l'aise la conscience troublée. Dieu est partout, et aussi dans chaque recoin de mon coeur; les ténèbres et la lumière n'y changent rien. Ce fait nous inquiète même maintenant dans notre état naturel; car la crainte, la crainte morale est entrée, et fait désormais partie de notre nature. Cependant lorsque Dieu est connu, il y a confiance, et ici l'intégrité du coeur donne confiance. Dans ce Psaume, nous ne trouvons pas la confiance paisible d'une rédemption connue, ou d'une vie dans une nature dont Christ est lui-même la plénitude; mais nous trouvons l'état du coeur qui donne confiance, parce que cet état est l'intégrité de la nouvelle nature. Or cette connaissance de Dieu, qui sonde la conscience, est considérée ici *comme résultat* de la puissance créatrice.

Nous sommes l'ouvrage de ses mains. Ici nous voyons l'homme comme tel, et la terre de laquelle il a été façonné au commencement est considérée comme le ventre qui l'a enfanté. Dieu nous a formés; que ce soit dans le ventre de la poussière ou de notre mère, il nous a tirés d'un lieu où, avant notre existence, nous n'étions rien. Ce même Dieu a toujours pensé à nous

tout le long de la route, et la confiance a été acquise, une confiance qui atteint jusqu'à la connaissance et à la puissance créatrices de Dieu. S'il voit dans les ténèbres, il nous garde dans les ténèbres. Lorsque nous nous réveillons, et il en sera de même en la résurrection, nous sommes avec lui. Il connaît nos pensées, mais il pense à nous lorsque nous ne le savons pas. Ainsi, si Dieu connaît toutes nos pensées longtemps avant que les siennes nous deviennent précieuses, l'abolition du mal est pour nous une attente certaine, comme aussi l'annonce du jugement sur les ennemis du Seigneur que nous haïssons pour cette cause.

Les chrétiens ne désirent pas la ruine des méchants comme âmes, ni Dieu non plus; mais, en tant que méchants, ennemis du Seigneur, on désire qu'ils soient écartés par le jugement — on les abhorre comme ennemis du Seigneur, et l'on se réjouit qu'ils soient retranchés pour ne plus corrompre et détruire la terre. Mais si le désir de leur jugement est selon la sainteté et la justice, non selon notre propre volonté, nous désirerons aussi que le mal en nous-mêmes soit complètement sondé et manifesté. C'est la haine du mal, lorsque nous sommes sous l'oeil d'un Dieu dont le regard pénètre toutes choses.

Mais il est excessivement beau de voir cette intégrité du coeur amené dans la pleine lumière de la présence de Dieu, devant laquelle on tremblait autrefois parce qu'elle sondait toutes choses. Maintenant ce même coeur désire être sondé et connu de Dieu, pour être débarrassé du mal qu'il hait. Remarquez encore que la simple intégrité sans Dieu ne suffit pas pour découvrir le mal. L'homme naturel, honnête, peut se servir de sa conscience, mais comme l'oeil naturel a besoin de la lumière pour sonder les objets, nous avons besoin de la présence de Celui qui est lumière. Celui qui avait gardé les commandements depuis sa jeunesse pour sa propre conscience, se retira devant ce qui sondait son coeur et ses motifs. Ainsi, *même* si nous *désirons* connaître le mal de nos coeurs, nous introduisons Dieu dans cette oeuvre, et nous le cherchons afin qu'il travaille à cet effet; sinon il n'y a pas d'intégrité.

Psaume 140

Ce Psaume enseigne, au milieu de la malice incessante et des ruses du méchant, à s'appuyer entièrement sur le Seigneur. Le fidèle ne peut rivaliser avec le monde en ruse et en complots, mais il y en a un au-dessus de tous qui connaît la fin depuis le commencement, — nous devons regarder à lui. Considérez le caractère du peuple de Dieu en présence de cette méchanceté; ils sont les affligés, les pauvres, justes et intègres, et ils peuvent compter sur le Seigneur contre le méchant et contre l'inique. Jéhovah est reconnu comme leur Dieu. Ainsi nous reconnaissons Dieu pleinement comme nôtre, dans la révélation du Père et de Jésus notre Seigneur. Il est reconnu comme tel en face du monde.

Psaume 141

Ce Psaume désire la délivrance, mais plutôt encore la droiture du coeur au milieu de l'épreuve. Il désire d'être avec Dieu, près de lui, afin que Dieu s'approche de lui. Le coeur est avec Dieu — intègre vis-à-vis de lui. Son premier désir n'est pas: «délivre,» mais «prête l'oreille à ma voix;» afin que sa requête soit comme le parfum, l'élévation de ses mains comme l'oblation du soir. De plus il désire, et combien cela est nécessaire, que dans la calamité Dieu

veille mettre une garde à sa bouche et veiller sur la porte de ses lèvres. En principe, nous pouvons être vrais et tenir fermement le parti du Seigneur; mais combien un seul mot impatient ou prétentieux, un mot de reproche, peut ternir le témoignage, donner prise à l'ennemi et, dans cette mesure, mettre l'âme mal avec Dieu,

Aucun point n'est plus important que celui-ci pour le fidèle. Celui qui peut tenir sa langue en bride est un homme parfait. Il prend garde de n'être en aucune façon entraîné dans les sentiers ou dans la société du méchant. Ce dont il a besoin, c'est de rester dans l'intégrité. S'il est nécessaire que le juste soit battu, il s'en réjouira comme d'une huile d'onction excellente, et il honorera, comme un ami, le juste qui en agit ainsi envers lui. La grâce accompagne cela. Si les calamités tombent sur ceux qui sont extérieurement le peuple de Dieu (car c'est de ceux-là qu'il est parlé dans ce Psaume), sur ceux qui ont été les ennemis de celui qui essayait de marcher pieusement et de se garder du mal, le cœur du juste pleurera sur eux; il ne se réjouit, ni ne triomphe sur eux; sa requête monte à Dieu pour eux. Il attend le renversement de ceux qui avaient pouvoir sur le peuple; il les voit battus par l'ennemi en sorte que leur orgueil soit abaissé pour leur bien, et qu'ils écoutent les paroles du juste; et lui, il connaît la douceur de ces paroles, quelles que soient les peines qu'il traverse. La détresse était profonde, le mal dominait, mais son regard était fixé sur Dieu.

Nous trouvons encore ici que l'objet des désirs du fidèle, c'est la proximité de son âme avec Dieu. «Ne laisse pas mon âme sans ressources» (verset 8). C'est une marque certaine d'un cœur renouvelé. Ainsi, le brigand sur la croix ne songe pas même à ses souffrances, mais il demande à Christ de se souvenir de lui dans son royaume. C'est un tableau frappant d'intégrité de cœur, dans une âme qui, ayant été éloignée de Dieu, est moralement restaurée, bien qu'elle soit encore sous l'épreuve.

Psaume 142

Ici le fidèle exprime une détresse extrême; tout refuge lui manque — aucun homme ne s'inquiète de son âme. Il crie à Jéhovah de sa voix. Comme nous l'avons vu, c'est plus que de se confier en Lui. Dieu est connu selon la révélation de lui-même, et ainsi nous regardons au Seigneur et à l'amour d'un Père. Mais en criant de la voix à Dieu, il y a confession de son Nom; le fidèle reconnaît pleinement sa dépendance et se confie dans le Seigneur. Au lieu d'être inquiet, son cœur peut s'ouvrir devant le Seigneur et lui présenter ses requêtes. C'est un signe certain de confiance lorsque nous lui communiquons nos peines — c'est une grande chose que de les laisser à Dieu. Mais ici nous trouvons une autre consolation; le fidèle est dans le chemin de Dieu. Et de là découle un sentiment d'une immense importance dans les temps d'épreuve, c'est que Dieu sait, reconnaît, et observe de son regard pour l'approuver, le chemin de l'homme fidèle. C'est une source de force et de consolation. Cela suppose de la foi; il nous suffit de réaliser que notre chemin plaît à Dieu. L'esprit peut être accablé sous le poids de l'inimitié et de l'abandon, mais l'âme est en paix, se reposant sur l'approbation de Dieu.

Psaume 143

Je ne mentionne pas ici le désir du jugement, nous en avons déjà souvent parlé comme ayant trait à la dispensation judaïque. Dans ce Psaume, nous voyons une âme fléchissant sous l'angoisse, mais cependant, en principe, une âme en règle avec Dieu; une âme châtiée pour le péché, quoique entourée d'hostilité, mais amenée à être intègre devant Dieu. Elle désire le pardon, afin de ne pas être sous le jugement de la part de Dieu et afin que Dieu soit son libérateur; le fidèle désire cela comme appartenant de coeur à Dieu et étant son serviteur. Le coeur est brisé par l'affliction, mais se confie en Dieu et cherche Son chemin. Il transporte, pour ainsi dire, ses maux de la part de Dieu sur les adversaires, s'associant avec Dieu et demandant qu'il le reconnaisse et défende sa cause contre la puissance du mal dont il s'était servi comme d'une verge. Nous faisons nous-mêmes cette expérience, lorsque nous avons souffert de la malignité de nos ennemis, mais par notre propre faute. Lorsque le coeur est vrai avec Dieu et qu'il s'est complètement soumis, qu'il est restauré, acceptant le châtiment de son iniquité au lieu de s'excuser, il peut alors demander à Dieu d'intervenir en sa faveur contre la méchanceté, mais ceci n'arrive que lorsqu'il a mis la gloire de Dieu au-dessus du moi. L'âme alors s'attache à la jouissance de la bonté de Dieu avec un esprit soumis et adouci, ses motifs (non pas seulement ses voies) sont purifiés, ce qui est le vrai but de la discipline, et elle trouve ainsi la puissance de la communion qui est en relation directe avec nos motifs et l'état de notre coeur.

Les liens du coeur avec Dieu sont fortifiés et parce qu'il en est ainsi nous cherchons sa volonté. «Ton Esprit,» dit-il, «est bon». Le coeur vit dans le sentiment de ce que l'Esprit opère en nous; son influence sur le coeur est bonne. L'âme a trouvé où est le bien. L'accord est établi entre le coeur et les choses de l'Esprit, cet accord est senti et l'âme y trouve de vraies délices. Alors nous disons, comme au Psaume 147, que la louange est bonne; elle est bienséante, agréable, on sent qu'elle est agréable, agréable, parce qu'elle est juste. De plus, nous avons la conscience de la faveur divine qui repose sur nous. Mais en même temps l'âme désire en jouir là où tout sera en harmonie avec cette faveur; là où son exercice et ses fruits seront naturels, car le fidèle est encore au milieu de la souillure des ennemis. Pour nous, cela n'aura lieu que dans le ciel. Par l'épreuve le coeur est sanctifié pour Dieu, par grâce, et confesse en intégrité qu'il ne peut pas soutenir le jugement et s'attend à la faveur et à la délivrance divines.

Psaume 144

Je n'ai qu'une remarque à faire ici. Tous ces exercices nous font connaître ce qu'est l'homme et toute la portée du bien et du mal. Lorsque nous connaissons l'homme, que nous le voyons, que nous le jugeons, et qu'il est cependant délivré, nous avons alors une connaissance de toute la scène qui fait ressortir la patience de Dieu, sa bonté et ses voies, et rend toutes ces choses parfaites à nos yeux. «L'homme est semblable à la vanité» (verset 4), mais nous chantons un nouveau cantique; heureux le peuple auquel il en est ainsi! Nous avons naturellement une connaissance beaucoup plus profonde de toutes ces choses qui ont été établies par un seul acte à la croix, et nous nous tenons pour morts et vivants à Dieu par lui

qui est ressuscité. C'est une nouvelle création et nous sommes enfants du Père. Cependant chacun ne l'apprend pas comme Paul et, dans chaque cas particulier, il faut l'apprendre par expérience. Un esprit simple, saisi par Christ, et qui ne prend pas conseil de la chair ni du sang, l'apprend plus facilement, et marche dans la puissance de la nouvelle création, mais hélas! combien de chrétiens aiment à être Juifs et vivent seulement pour mourir à la fin, n'apprenant la mort que de cette manière, au lieu de mourir d'abord pour vivre ensuite comme vivants à Dieu, passant pour ainsi dire en Christ selon la puissance de cette vie, soit qu'ils veillent, soit qu'ils dorment.

Psaume 145

Ce cantique regarde en arrière et montre l'âme (car je ne parle pas ici de dispensation: sous cet aspect c'est l'Esprit de Christ montrant ce qui se passe au millénium) racontant avec louanges et actions de grâces les oeuvres et les voies de Dieu, qu'elle considère dans le passé, et célébrant la grandeur de Dieu. Dans ces voies, le caractère de Dieu s'est entièrement manifesté, et l'âme a appris cette leçon bénie et connaît ce qu'il est. Voyez les versets 8, 9, 14-20. C'est une grande bénédiction. Tout ce que nous avons traversé nous exerce, brise notre volonté, nous fait connaître ce que nous sommes, et, par cette préparation de nos coeurs, nous apprenons ce que Dieu est. Israël avait appris à se connaître dans le désert, mais ici ils apprennent à connaître Dieu, s'ils ont des coeurs pour comprendre: premièrement ce qu'il est, et ensuite de quelle manière il se montre à d'autres. Ce n'est pas seulement sa grandeur: elle a été démontrée en faisant tout concourir à ses propres fins; mais il est plein de grâce, de bonté, rempli d'amour pour les autres et plein de compassion. Il est lent à la colère, — peut-être le coeur s'en est-il plaint quelquefois quand nous étions dans l'épreuve, mais elle *nous* était nécessaire, — et grand en bonté. Oui, souvent nous sommes des Jonas, quoique nous ayons, et que nous ayons eu besoin d'autant de compassion que Ninive. Mais que n'aurions-nous pas perdu sans parler de nous être perdus nous-mêmes, si notre Dieu n'avait pas été tout cela? Tel est le Dieu auquel nous avons à faire et lorsque nous sommes délivrés, nous nous réjouissons en lui, tel qu'il est. Par la foi, sans doute, nous nous réjouissons qu'il soit tel, mais il faut que nos volontés soient brisées, que nos coeurs soient intègres dans leurs désirs, leurs pensées, dans tout leur état, pour qu'ils puissent se réjouir pleinement en Dieu, qui supporte si longtemps le mal que nous haïssons et les méchants qui contrecarrent notre désir de faire le bien, désir auquel se mêle peut-être notre volonté, quand elle revêt sa forme la plus subtile. «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés» (Luc 9: 55).

«Car je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde» (Jean 12: 47). Il était la manifestation de Dieu en amour et en long support, et nous devons marcher dans l'amour comme lui a marché, s'offrant lui-même à Dieu, ne cherchant en rien sa propre volonté, s'en remettant à Celui qui juge justement.

Finalement, dans la paix, nous nous réjouissons de tout notre coeur en Dieu comme tel. C'est sa nature, son caractère, d'être bon envers tous, ses compassions étant au-dessus de toutes ses oeuvres. (Comparer les épîtres de Pierre, l'apôtre du gouvernement de Dieu et de ses jugements, par exemple: 2 Pierre 3: 9, l'épître qui applique le jugement au méchant. Il est

aussi le fidèle Créateur, 1 Pierre 4: 9. On voit dans ce passage, comme autre part, que les épîtres de Pierre traitent du gouvernement de Dieu comme les Psaumes, sauf qu'elles introduisent la rédemption).

Premièrement donc, nous trouvons la compassion. Le Seigneur est occupé des besoins des hommes, de tous ceux qui s'en vont tomber (c'est la faiblesse), de tous ceux qui sont courbés (c'est l'oppression). Puis, comme il dit en Jonas: Même de «beaucoup de bétail». C'est lui qui prend soin de l'homme et des animaux. De plus, il y a un caractère moral et des relations dans lesquelles il a affaire avec l'homme. Il est juste en toutes ses voies, il tient compte de tout ce qui est dû à autrui et aussi à lui-même. Il pense aux autres, car cela fait aussi partie de sa justice et il y a un dessein plein de grâce, sans aucun mal, dans ses oeuvres. Son oreille est ouverte au cri de ceux qui le cherchent. Il accomplit le souhait de *ceux qui le craignent*. Il garde ceux qui l'aiment; ainsi il s'intéresse à chaque besoin et tient compte de toutes nos voies. Nous voyons donc que les exercices de nos coeurs nous amènent à le connaître.

Les Psaumes suivants sont les alléluias d'un peuple délivré. On peut toutefois y trouver quelques principes des voies de Dieu en général, parce que Dieu dans la délivrance a montré à qui il pensait et comment il avait soin de nous.

Psaume 146

Nous trouvons ici cette sagesse qui consiste à se confier dans le Seigneur qui endure tout, qui vit à toujours. Ne vous confiez pas en l'homme, dit le Psalmiste; son esprit sort, tous ses desseins périssent. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Non seulement il a la puissance, mais il est fidèle, il garde la vérité pour toujours. De plus sa tendre miséricorde est à l'oeuvre pour le bien-être des affligés. L'opprimé, l'affamé, les prisonniers sont devant ses yeux, les objets de sa sollicitude et de sa puissance; il ouvre les yeux des aveugles, redresse ceux qui sont courbés. Tout cela est une consolation pour le coeur de ceux qui sont dans la souffrance, dans l'épreuve, qui sont opprimés. Mais de plus, il aime les justes, en sorte que, quoiqu'il leur arrive, ils peuvent se confier en lui. Il garde et soulage l'étranger dont le coeur peut souffrir loin de sa patrie, l'orphelin ou la veuve dont les soutiens naturels ont été enlevés. Le coeur du juste a une confiance assurée, le coeur de ceux qui sont courbés, de ceux qui sont privés de soutiens terrestres, a la main fidèle d'un Dieu qui a soin d'eux, parce qu'ils sont dans de telles circonstances. Voilà ce que Dieu est toujours.

Psaume 147

Le grand principe de tous ces Psaumes, c'est que le seul vrai Dieu, le Créateur, Celui qui a soin de toutes les créatures, est spécialement connu comme le Dieu de son peuple, est connu comme juste, plein de compassion et de bonté, par son peuple qu'il a délivré. Ses voies et son caractère se sont manifestés à ceux qui ont été délivrés; mais il est le Dieu d'Israël, tandis que *nous* disons: Notre Père, ou: Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ.

Tout ceci est largement développé dans ce Psaume; nous y trouvons le motif pour se confier en lui dans chaque épreuve, mais aussi pour le chercher et marcher dans la justice pratique, car il prend plaisir en ceux qui le craignent. Il est encore question d'une autre bénédiction qui appartient à son peuple, et à nous aussi, c'est-à-dire sa Parole. C'est la première des bénédictions. Il a donné sa Parole à son peuple, il n'en a pas fait de même pour les autres nations. Il y a ici une différence entre nous et Israël. En soi-même cela est vrai pour tous deux; mais le Juif était renfermé dans son propre système. Le temple était un lieu de refuge pour toutes les nations, mais, même pour les Juifs, il n'y avait aucun accès jusqu'à Dieu, aucune connaissance de lui par la révélation de lui-même. La loi leur enseignait ce que l'homme devait être, les voies de Dieu leur enseignaient bien des leçons, s'ils voulaient les apprendre comme ils le font ici; mais le chemin du lieu très-saint n'était pas manifesté, et le témoignage que Dieu est amour n'avait pas encore été donné. Ils étaient enseignés par ses voies sur la terre, mais ils ne le connaissaient pas dans le ciel; ils ne le connaîtront pas même dans le millénium comme nous le connaissons, quoique sa grâce et sa rédemption leur deviennent plus claires alors; tandis que nous le connaissons comme lumière et comme amour. Nous serons alors dans la maison du Père. C'est pourquoi, tandis que nous avons la Parole qui nous révèle Celui qui s'est sanctifié lui-même, comme homme dans le ciel, à part du monde, nous avons aussi connu l'amour de Dieu se révélant dans la puissance de la vie éternelle. Nous connaissons le Père dans le Fils, et ainsi Dieu comme amour; et, de plus, nous sommes en lui et lui en nous. Nous avons par conséquent un ministère de l'évangile, et chacun de nous est un témoin de l'amour divin et de la justice céleste. Nous n'avons point de sacrificature ici-bas, sauf ce que nous sommes tous, mais nous entrons avec hardiesse dans le lieu très-saint, notre souverain sacrificateur y étant pour toujours. La Parole est dans ce sens autre chose pour nous que pour les Juifs, quoiqu'elle soit toujours la parole de Dieu. Nous avons la Parole pour d'autres, parce qu'elle est la véritable connaissance de Dieu lui-même en grâce, une parole céleste.

Quelques autres éléments de sa bonté sont mentionnés dans ce Psaume, quoique le contenu général en soit le même. Il *guérit* ceux qui sont brisés de coeur, et il bande leurs plaies. Il n'a pas seulement de tendres compassions en grâce, mais un remède, et de plus en plus il établit sûrement, il renforce les barres des portes de la cité de Dieu, et bénit au milieu d'elle ses enfants. Ainsi nous avons dans ce Psaume un déploiement plus complet, plus riche de la grâce. Le principe général est le même: les voies de Dieu révélant ce qu'il est dans sa bonté et son juste gouvernement, et la connaissance de Dieu par le moyen de ses statuts et de ses jugements; mais non pas la révélation de lui-même et l'introduction dans sa présence tel qu'il est, ni la connaissance de son caractère de Père. C'en est plutôt le contraste (voyez Ephésiens 1: 3-5, où nous trouvons la position du chrétien, comme aux versets 19-23, notre relation avec Christ; comparez encore chapitre 5: 25-30).

Psaume 148

Une remarque suffira pour noter le caractère de ce Psaume. Toute la création est appelée à louer Dieu, mais avec le mot additionnel: «Il élève la corne de son peuple». C'est plus que la

délivrance et la miséricorde. Il exalte Israël dans la création comme le peuple de sa faveur sur la terre. Il est le sujet de louanges de ses saints, du peuple qui est près de lui — pensée bénie! mais bien plus encore pour nous qui serons près de lui, sans voile, dans sa maison et en sa présence. Israël est près du Créateur comme son peuple sur la terre; mais nous, avec Dieu notre Père dans le ciel, semblables au Seigneur Jésus, son Fils unique. Dans ce Psaume, comme dans le suivant, il n'est pas parlé de délivrance, parce qu'ils indiquent un progrès: d'abord la miséricorde et la délivrance, ainsi que la faveur divine sur le juste éprouvé au milieu de Sion, puis la corne de son peuple élevée; Israël, un peuple qui est près de lui; et maintenant viennent la joie et le triomphe.

Psaume 149

Dieu prend plaisir en ses bien-aimés, et ils sont son arme contre ses ennemis; les louanges du Dieu fort sont dans leurs bouches, dans leurs mains une épée à deux tranchants, pour exécuter le jugement qui est écrit. Nous voyons aussitôt que nous sommes sur le terrain juif du jugement dans ce monde. Il y a du bonheur, même pour le chrétien, à voir le mal aboli par la puissance: «O ciel! réjouis-toi sur elle, et vous les saints, et les apôtres, et les prophètes». Mais cela n'a lieu pour l'Eglise que lorsqu'elle est sur le terrain prophétique et non pas sur son propre terrain. C'est pourquoi aussi, le Père n'est pas mentionné dans l'Apocalypse plus que dans les Psaumes. Lorsqu'il est question de relation avec le Père, elle se manifeste en amour, et cette différence que nous avons notée si souvent, est aussi distincte, aussi simple que possible pour un cœur spirituel; elle est de toute importance pour rendre les Psaumes intelligibles et pour placer le christianisme sur son terrain propre et véritable. Le chrétien n'est pas un Juif; Dieu ne se révèle pas à lui sous le nom de Jéhovah, mais sous celui de Père, comme Christ l'établit d'une manière si frappante.

Psaume 150

Ce Psaume donne la pleine louange à Jéhovah de deux manières: dans le sanctuaire et dans la forteresse de sa force (*), car ses voies qui viennent du firmament de sa puissance ont toujours été d'accord avec le sanctuaire d'où il gouvernait Israël, et elles confirmaient la révélation qu'il avait faite de lui-même dans le sanctuaire. Il en est de même pour nous: il fait concourir toutes choses ensemble au bien de ceux qui l'aiment, mais c'est en accord avec la place céleste à laquelle ils appartiennent et vers laquelle il les conduit. Christ est maintenant dans la forteresse de sa puissance. Il est loué pour ses actes, loué pour sa grandeur qu'il a manifestée dans ses actes. Jéhovah est l'objet de la louange — Jéhovah le Dieu d'Israël, mais aussi Jéhovah le Créateur et le Conservateur de toutes choses — le juste Juge. Mais ici c'est Jéhovah, *Dieu* dans son sanctuaire. Nous aussi, après tout ce que nous avons reçu dans un sens plus élevé qu'Israël, nous nous glorifions dans les tribulations et finalement en Dieu lui-même — non pas dans ce que nous avons reçu. On ne trouve pas ici, comme auparavant: «Louez notre Dieu,» mais le Psaume s'élève plus haut: «Louez Dieu dans son sanctuaire». Le sentiment profond de ce qu'est Dieu s'élève au delà de la relation dans laquelle nous sommes, quoique ce soit aussi pour nous une relation avec lui dans le sens le plus élevé. L'amour de

notre Père, de Celui qui est notre Père et le Père de Christ, est doux, mais nous nous réjouissons en Dieu. Loué soit son Nom!

(* Il faut traduire le verset 1: «Louez Jéhovah! Louez Dieu dans son sanctuaire! Louez-le dans la forteresse (le firmament) de sa force!». *(Ed.)*

Connaître la volonté du Père pour la faire

ME 1878 page 361 (Extrait d'une lettre)

Si un enfant négligeait habituellement son père, et ne se mettait pas en peine de connaître sa pensée, ni sa volonté, il est facile de prévoir que, quand une circonstance difficile se présenterait, cet enfant ne serait pas dans le cas de comprendre ce qui peut faire plaisir à son père. — Il y a de certaines choses que Dieu laisse dans les *généralités*, afin que l'état d'âme de *l'individu* soit éprouvé. Si, au lieu du cas que j'ai supposé d'un enfant, il s'agissait de la femme envers son mari, il est probable que, si elle a les sentiments et l'esprit d'une épouse, elle n'hésitera pas un instant sur la question de savoir ce qui pourrait être agréable à celui-ci, et cela, quand même il n'aurait exprimé là-dessus aucune volonté. Or vous ne pouvez échapper à cette épreuve, et Dieu ne permettra pas non plus que ses enfants y échappent: — «Si ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière» (Comparez Colossiens 1: 9).

Quant à un moyen commode et confortable de connaître la volonté de Dieu, comme on aurait une recette pour quelque chose, il n'existe pas; de la connaître, veux-je dire, sans égard à l'état de notre propre âme. — Encore une chose: Souvent nous sommes de trop d'importance à nos propres yeux, et nous nous trompons en supposant qu'il y a une volonté de Dieu quelconque dans tel ou tel cas.

Dieu n'a peut-être rien à nous dire là-dessus; le mal est tout dans le mouvement que nous nous donnons nous-mêmes. La volonté de Dieu est peut-être que nous prenions tranquillement une place insignifiante. — Et encore, quelquefois nous cherchons la volonté de Dieu, désirant savoir comment agir, dans des circonstances où *ne pas nous y trouver du tout* est sa seule volonté; et où, si la conscience était réellement en activité, son premier effet serait de nous les faire quitter. C'est notre propre volonté qui nous place là, et nous voudrions jouir, néanmoins, de la consolation d'être dirigés de Dieu dans une voie que nous avons nous-mêmes choisie. C'est là un cas très ordinaire. Soyez assuré que, si nous sommes assez près de Dieu, nous n'aurons pas de peine à connaître sa volonté. — Dans une vie longue et active, il peut arriver que Dieu, dans son amour, ne nous révèle pas toujours immédiatement sa volonté, afin de nous faire sentir notre dépendance, quand il y a peut-être chez l'individu une tendance à agir selon sa propre volonté; cependant, «si ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière», d'où il est certain que, si tout le corps n'est pas rempli de lumière, l'oeil n'est pas net. — Vous direz: C'est là une pauvre consolation. — Je répons: C'est une riche consolation pour ceux dont le seul désir est d'avoir l'oeil simple, et *de marcher avec Dieu*; — non pas d'éviter, pour ainsi dire, cette peine en apprenant sa volonté d'une manière objective, mais dont le désir est *de marcher avec Dieu*. «Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas, car il voit la lumière de ce monde; mais si quelqu'un marche de nuit, il bronche, car la lumière n'est pas en lui». C'est toujours le même principe. — «Celui qui me suit ne

marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie». Vous ne pouvez pas vous soustraire à cette loi morale du christianisme. «C'est pourquoi, depuis le jour où nous en avons ouï parler, nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous que vous soyez *remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle*, pour marcher d'une manière *digne du Seigneur*, pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne oeuvre, et croissant *par la connaissance de Dieu*». — La liaison de ces choses entre elles est d'une immense importance pour l'âme: Il faut connaître le Seigneur intimement pour pouvoir marcher d'une manière digne de lui; et c'est ainsi que nous croissons dans la connaissance de la volonté de Dieu. «Et je demande ceci dans mes prières, que votre amour abonde de plus en plus en connaissance et toute intelligence, pour que vous discerniez les choses excellentes, afin que vous soyez purs et que vous ne bronchiez pas jusqu'au jour de Christ». — Finalement il est écrit que «l'homme spirituel discerne *toutes choses*, mais lui n'est discerné par personne». — C'est donc la volonté de Dieu, et une volonté précieuse, que nous ne sachions discerner sa volonté que selon notre propre état spirituel; et en général, quand nous pensons que nous jugeons des circonstances, c'est Dieu qui nous juge, qui juge notre état; notre affaire est de nous tenir près de lui. Dieu ne serait pas bon envers nous, s'il nous permettait de découvrir sa volonté sans cela. — Ce serait commode, comme d'avoir un directeur des consciences, et nous serions ainsi quittes de la découverte et du châtement de notre état moral. Ainsi, si vous cherchez comment vous pouvez découvrir la volonté de Dieu sans cela, vous *cherchez mal*, et c'est ce que nous voyons tous les jours.

Un chrétien est dans le doute, dans la perplexité. — Un autre, plus spirituel, voit clair comme le jour; — il s'étonne de l'incertitude de l'autre; il ne voit point de difficulté, et finit par comprendre qu'elle gît uniquement dans l'état d'âme du premier. «Celui en qui ces choses ne se trouvent pas est aveugle, et ne voit pas loin». Quant aux *circonstances*, je crois qu'une personne peut être conduite par elles. — L'Écriture a décidé de cela. C'est aussi ce qu'elle appelle «être emmuselé avec un mors et un frein». — «Je te rendrai avisé, je t'enseignerai le chemin dans lequel tu dois marcher, et je te guiderai de mon oeil». — Voilà la promesse et le privilège de celui qui a la foi. — Assez près de Dieu, pour comprendre par un seul regard de sa part. Dieu, qui est fidèle, a fait la promesse de le diriger ainsi. Il nous avertit de ne pas être comme le cheval et le mulet, qui n'ont pas l'intelligence de la volonté, des pensées, des désirs de leur maître. Il faut les mener avec un mors et un frein. Sans doute, même cela vaut mieux que de broncher, de tomber et de se heurter contre celui qui nous mène; mais c'est un triste état, — et c'est là *être dirigé par les circonstances*. Sans doute encore, il est miséricordieux de la part de Dieu de le faire, mais c'est bien triste de *notre* part. — Ici, il faut cependant distinguer entre juger ce qu'on a *à faire dans* de certaines circonstances, et être *dirigé par* elles. — Celui qui se laisse *diriger par elles*, agit toujours aveuglément, quant à la connaissance de la volonté de Dieu. — Il n'y a absolument rien là de moral. — C'est une force extérieure qui le contraint. Mais il est très possible que je n'aie aucun jugement d'avance sur ce que je ferai; je ne sais quelles circonstances peuvent survenir et, par conséquent, je ne puis prendre aucun parti. Mais dès l'instant où les circonstances sont là, je juge avec une conviction entière et divine quel est le chemin de la volonté de Dieu, et de l'intention et de la puissance de l'Esprit. Cela

exige de la spiritualité, et qu'on demeure dans la communion avec Dieu; ceci n'est pas être dirigé par les circonstances, mais c'est être dirigé de Dieu dans les circonstances, étant assez près de Dieu pour pouvoir juger immédiatement ce que l'on doit faire, aussitôt que les circonstances sont là.

Quant aux impressions, Dieu peut les suggérer, et il est certain qu'il suggère, en effet, une chose à l'esprit; mais, dans ce cas, la convenance de cette chose et son caractère moral seront évidents comme le soleil en plein midi. Dans la prière, Dieu peut éloigner de notre cœur certaines influences charnelles qui, étant détruites, permettent à certaines autres influences spirituelles de prendre toute leur place dans l'âme; ou il nous fait sentir l'importance de quelque devoir, entièrement obscurcie peut-être par la préoccupation causée par quelque objet désiré. — Cela peut avoir lieu, même entre deux individus.

Une personne peut ne pas avoir assez de discernement spirituel pour découvrir ce qui est bon, mais dès qu'une autre le lui fait voir, elle comprend que c'est la vérité. Tous ne sont pas ingénieurs mais un simple charretier connaît un bon chemin une fois qu'il est fait. Ainsi les impressions qui viennent de Dieu ne restent pas toujours de simples impressions. Mais elles sont ordinairement claires, quand c'est Dieu qui les produit. Je ne doute pas, cependant, qu'il ne les fasse souvent sur nos esprits, lorsque nous marchons avec lui, et que nous écoutons sa voix.

Quand vous parlez des obstacles suscités par Satan, il n'est pas dit que Dieu lui-même n'ait pas permis ces obstacles à l'accomplissement de quelque bon désir, obstacles causés par une accumulation de mal dans les circonstances qui nous entourent.

Votre troisième question suppose qu'une personne agit sans avoir la connaissance de la volonté de Dieu, cas qui ne devrait pas exister du tout: La seule règle qu'on puisse donner, c'est de ne jamais agir, lorsque nous ignorons quelle est la volonté du Seigneur. La volonté de Dieu doit être le motif comme la règle de notre conduite; et jusqu'à ce que sa volonté soit en activité, le vrai mobile manque pour la nôtre.

Si vous agissez dans l'ignorance à cet égard, vous êtes à la merci des *circonstances*, Dieu faisant tout tourner, cependant, au bien de ses enfants; car c'est toujours là le cas supposé par votre question. Mais pourquoi agir quand nous ignorons quelle est la volonté de Dieu? La nécessité, d'agir est-elle toujours si extrêmement pressante? Si je fais quelque chose avec la pleine certitude que je fais la volonté de Dieu, alors il est clair qu'un obstacle n'est plus qu'une épreuve de ma foi, et ne devrait pas m'arrêter.

Il nous arrête peut-être à cause de notre manque de foi, parce que, si nous ne marchons pas assez près de Dieu dans le sentiment de notre néant, nous manquerons toujours de foi pour *accomplir* ce que nous avons assez de foi pour *discerner*.

Quand nous faisons notre propre volonté, ou que nous sommes négligents dans notre marche, Dieu, dans sa miséricorde, peut nous avertir par un obstacle qui nous arrête si nous y faisons attention; tandis que «l'insensé suit son chemin, et il est puni». Dieu peut permettre, où il y a beaucoup d'activité et de travail, que Satan suscite des obstacles, afin que nous soyons

tenus sous la dépendance du Seigneur, mais Dieu ne permet jamais à Satan d'agir autrement que sur la chair. Si nous laissons la porte ouverte, si nous nous éloignons de Dieu, Satan nous fait du mal; mais autrement ses efforts ne sont qu'une épreuve pour la foi, afin de nous avertir d'un danger ou d'un piège, — ou de quelque chose qui aurait la tendance de nous élever à nos propres yeux. C'est un instrument pour nous corriger. C'est-à-dire que Dieu permet à Satan d'affliger l'esprit et de faire souffrir la chair extérieurement, afin que l'homme intérieur soit gardé du mal. S'il s'agit d'autre chose que de cela, alors ce sont probablement nos *mais* et nos *si* qui nous arrêtent, ou bien les effets de notre négligence qui a ouvert une porte à Satan, pour nous troubler par des doutes et des difficultés apparentes entre Dieu et nous, parce que nous ne voyons plus clair. — Car celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le Méchant ne le touche point. En un mot, la question est toute *morale*. S'il s'élève quelque question particulière, qu'au premier abord nous soyons incapables de résoudre, nous trouverons que souvent cette question ne serait pas là du tout, si notre position n'était pas fautive, si nous avons été précédemment dans un bon état d'âme, si une vraie spiritualité nous avait gardés, garantis. Alors tout ce que nous avons à faire, c'est de nous humilier de toute l'affaire.

Examinons maintenant si l'Écriture ne nous offre pas quelque principe propre à nous diriger. — Ici, il est évident que la spiritualité est la chose essentielle, qu'elle est tout.

La règle qu'on vous donne est excellente, *où et quand elle peut s'appliquer*, c'est-à-dire de faire ce que Jésus aurait fait dans telle ou telle circonstance. Mais sommes-nous souvent dans les circonstances où le Seigneur se serait trouvé? Ensuite il est souvent utile de me demander *d'où* me vient tel désir ou telle pensée de faire ceci ou cela. J'ai trouvé que cela seul décide de plus de la moitié des cas embarrassants où les chrétiens peuvent se rencontrer.

Les deux tiers de ceux qui restent sont le résultat de notre précipitation et de nos péchés antérieurs. — Si une pensée vient de Dieu et non de la chair, alors nous n'avons qu'à nous adresser à Dieu quant à la manière et aux moyens de l'exécuter, et nous serons bientôt dirigés. Il y a des cas où l'on a besoin d'être dirigé, non pas toujours sans des motifs: comme, je suppose, quand j'hésite au sujet d'une visite à faire ou de tel autre cas. — Une vie d'une charité plus ardente, ou la charité en exercice d'une manière plus intelligente, ou mise en activité en s'approchant de Dieu, rendra clairs les motifs de la charité, d'un côté ou de l'autre, — et souvent nous verrons peut-être que *notre* côté dans cette affaire n'était qu'égoïsme.

Vous direz: Mais s'il n'est question ni de charité ni d'obéissance? Alors je réponds que vous devez me montrer une raison pour *agir*. Car s'il ne s'agit que de votre propre volonté, vous ne pouvez faire plier la sagesse de Dieu à votre volonté. - Voilà aussi la source d'une autre nombreuse classe de difficultés que Dieu ne résoudra Jamais.

Dans ces cas, il enseignera, par sa grâce, l'obéissance, et il nous fera voir combien nous avons perdu de temps dans notre activité propre. Finalement, «il fera marcher les *débonnaires* dans la droiture, et il enseignera sa voie aux humbles».

Je vous ai communiqué à ce sujet tout ce que mon esprit peut vous fournir dans ce moment. — Au reste, rappelez-vous seulement que la sagesse de Dieu nous conduit dans la

voie de la volonté de Dieu: si notre propre volonté est en activité, Dieu ne peut se plier à cela. — C'est là la chose essentielle à découvrir. — C'est le secret de la vie de Christ. — Je ne connais pas d'autre principe dont Dieu puisse se servir, quoiqu'il pardonne et fasse tout tourner à notre bien.

Mais vous me questionnez encore quant à sa direction. Il dirige le nouvel homme qui n'a d'autre volonté que Christ. Il mortifie et fait mourir le vieil homme, et de cette manière il nous purifie pour nous faire porter du fruit.

«Me voici, je viens, ô Dieu! pour faire *ta volonté*. — J'ai pris plaisir à la faire».

C'est la place d'un portier d'attendre à la porte, — mais en faisant cela il fait la volonté de son maître.

Soyez assuré que Dieu fait plus *en nous* que nous *pour lui*; et ce que nous faisons n'est pour lui qu'autant que c'est lui-même qui le produit en nous.

J'ajoute à l'égard d'un principe déjà exprimé, que nous sommes sanctifiés pour l'obéissance de Jésus Christ. Or il était venu pour faire la volonté de son Père, sans laquelle il ne faisait rien. Ainsi, dans la tentation au désert, Satan cherchait à le faire agir selon Sa volonté propre, en des choses où il n'y avait pas même une apparence de mal. Le Père venait de Le reconnaître pour son Fils. Satan le tente en disant: «Si tu es Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains»; mais Jésus, comme serviteur, ne fait rien, parce qu'il n'y avait à cet égard aucune volonté de son Père. «L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu». Comme il n'y avait pas de parole de Dieu pour le cas actuel, Jésus ne fit rien. Satan ne pouvait rien faire non plus. Quoique toujours actif pour faire le bien, il ne bougea pas lorsque Marie et Marthe lui firent dire: «Celui que tu aimes est malade». Son Père ne l'y avait pas envoyé. Lorsqu'il y va plus tard, la sagesse de Dieu est ainsi manifestée, en ce qu'un témoignage à la divine puissance de Jésus, comme Fils de Dieu, fut rendu par la résurrection de Lazare. Pour nous-mêmes, lorsque la volonté de Dieu n'est pas connue, notre sagesse consiste souvent à nous abstenir Jusqu'à ce qu'elle soit manifestée. Dieu veut que, zélés pour les bonnes oeuvres, nous fassions toujours le bien, mais on ne peut pas devancer le moment, et l'oeuvre de Dieu est faite parfaitement quand c'est lui qui la fait.

Le dernier jour - Jean 6

ME 1878 page 380

Il pourra être utile pour quelques-uns de nos lecteurs qu'on leur rappelle que «le dernier jour» a un sens moral très étendu, comme l'expression «le jour du Seigneur», en 2 Pierre 3, plus étendu même dans son application, puisqu'il embrasse la résurrection des saints, dont il n'est dit nulle part qu'elle entre dans le «jour du Seigneur». Le millénium (Apocalypse 20: 4, 5) vient se placer entre Jean 6: 39, 40 et Jean 12: 48, — «le dernier jour» commençant un peu auparavant, et finissant un peu plus tard. «Le dernier jour» est une expression vague, ou générale, pour désigner la scène finale tout entière, alors que le jour de l'homme a fini, et que Dieu agit en puissance, soit en bénédiction, soit en jugement.

Sortons vers lui hors du camp portant son opprobre - Hébreux 13: 13

ME 1878 page 401

«Nous avons un autel dont ceux qui servent le tabernacle n'ont pas le droit de manger. Car les corps des animaux dont le sang est porté, pour le péché, dans les lieux saints, par le souverain sacrificateur, sont brûlés hors du camp. C'est pourquoi aussi Jésus, afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte. Ainsi donc sortons vers Lui hors du camp, portant son opprobre: car nous n'avons pas ici de cité permanente, mais nous recherchons celle qui est à venir».

Ces paroles furent adressées aux Hébreux chrétiens, du temps où elles furent écrites; mais elles sont d'une grande importance pour tous les temps, et particulièrement pour les nôtres. Dieu, dans sa patience, avait permis à ces chrétiens, pour un temps assez long, de rester mêlés avec les autres Juifs dans le culte juif, et de pratiquer les cérémonies que la loi avait établies. Nous apprenons aussi par les Ecritures, que ces chrétiens étaient tous zélés pour la loi. (Voyez Actes des Apôtres 21: 20 et suivants). Dieu usait de patience, dans sa grâce ne se hâtant pas d'exécuter le jugement, mais donnant au contraire à l'homme le temps de se repentir. Tout fut vain: Jérusalem rejeta le Seigneur et ne voulut pas écouter le témoignage de sa gloire après son ascension; elle attira sur elle la condamnation. La croix du Fils de Dieu mit fin à tout le système de la loi, et à toute relation basée sur un fondement terrestre et qui se rapportait, pour son résultat, à la responsabilité de l'homme. Ce système avait été parfaitement à sa place, et avait répondu au but pour lequel Dieu l'avait établi. La loi mettait l'homme à l'épreuve: Dieu lui avait donné une règle parfaite, comme fils d'Adam vivant sur la terre, et il réclamait de lui la justice selon cette règle.

Dieu avait en outre accompagné cette règle de tous les moyens qui pouvaient encourager l'homme à demeurer dans l'obéissance, moyens qui consistaient en choses terrestres, belles selon les pensées de l'homme, vêtements, temple magnifique, musique, bénédictions temporelles de toute nature, promesse de secours divin dans les difficultés, et par-dessus tout la parole de Dieu. Dieu avait fait plus encore: il était venu habiter au milieu de son peuple, au moins jusqu'à la captivité babylonienne. Sans doute, dans l'épître aux Hébreux, il est toujours question du tabernacle et non du temple, parce que la foi est toujours dans le désert. Mais je n'ai pas besoin ici d'insister sur ce point: nous savons tous l'histoire du peuple d'Israël. L'homme n'a pas gardé la loi, et il n'a pas pu présenter à Dieu la justice que Dieu réclamait par elle; car la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, et aussi elle ne le peut pas.

Dieu envoya aussi à Israël les prophètes, sommant le peuple par eux, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de remède. A la fin, Dieu envoya son Fils unique, — la dernière ressource entre ses mains pour ramener le peuple à Lui, et recevoir, de la part d'un peuple qui s'était détourné de Lui, les fruits de la justice. Mais le but ne fut pas atteint; tout fut vain. Ils ont dit: «Voici

l'héritier; tuons-le...»; et ils l'ont rejeté et crucifié. Mais, sur la croix, Christ a prié pour le peuple, attribuant ce qu'il faisait à l'ignorance; et l'Esprit Saint (Actes des Apôtres 3), par la bouche de Pierre, répondant à cette prière, annonça au peuple le pardon de Dieu et le retour de Christ, s'il se repentait. Pierre parlait encore, que les principaux du peuple survinrent et imposèrent silence aux apôtres, et, par la mort d'Etienne, le dernier témoignage de la grâce de Dieu fut expressément rejeté (Actes des Apôtres 7). Tout espoir de ramener la chair, la coeur naturel de l'homme, à l'obéissance, fut ainsi détruit: l'histoire de la responsabilité de l'homme était arrivée à son terme, montrant que l'affection de la chair est «inimitié contre Dieu».

Alors Dieu, dans sa pure et parfaite grâce, a accompli une rédemption parfaite, et, par le moyen de la mort de son Fils, a préparé pour nous une justice divine; et, si l'homme, avec tous les moyens et tous les secours qui auraient dû l'y amener, n'a pas pu parvenir à la justice qui est selon la loi, pour la présenter à Dieu, Dieu, dans sa grâce, révèle une justice divine qui donne aux croyants une place dans la présence de Dieu, une position ou un état qui convient à sa gloire.

Le discours d'Etienne aux anciens d'Israël nous donne l'abrégé de toute cette histoire du coeur de l'homme en Israël, d'une manière remarquable. «Gens de col roide, et incirconcis de coeur et d'oreille», dit-il à la fin de ce discours, «vous résistez toujours à l'Esprit Saint; comme vos pères, vous aussi! Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté? Et ils ont tué ceux qui ont prédit la venue du Juste, lequel maintenant vous avez livré et mis à mort, vous qui avez reçu la loi par la disposition des anges et qui ne l'avez point gardée». Tel est l'homme envisagé au point de vue de sa responsabilité, entouré qu'il était des bénédictions de Dieu comme d'une haie.

Ainsi s'est formé *le camp* de Dieu, appelé de ce nom parce que le peuple d'Israël était rangé comme une armée autour du tabernacle de Dieu. C'était le camp de Jéhovah. Sans doute, le peuple a été introduit dans le pays de Canaan, et le temple a été édifié à Jérusalem, mais notre épître traite cependant le peuple et toutes les questions dont elle s'occupe, à ce point de vue que nous venons de présenter. Quelle qu'ait été la patience de Dieu, la ville coupable a dû recevoir, du juste jugement de Dieu, la peine de ses péchés, comme cela a eu lieu en effet. La mort d'Etienne constitue, moralement, la fin des voies de Dieu envers le peuple d'Israël; et le jugement extérieur a été accompli par la destruction de Jérusalem. C'est, au fond, la croix qui est réellement la fin; mais, à cause de l'intercession de Christ (voyez Luc 23: 34), Dieu donna du temps au peuple pour se repentir. Or tout fut vain, et, comme nous l'avons dit, à la mort d'Etienne, l'histoire de l'homme sous sa responsabilité en Israël est entièrement terminée: une âme est reçue dans le ciel; désormais Israël devra attendre que tous les héritiers soient rassemblés, pour recevoir par pure grâce les bénédictions de Dieu par le moyen du Sauveur qu'il a rejeté. Alors tout le système du *camp* est mis de côté. Ce système mettait l'homme à l'épreuve; l'épreuve était maintenant terminée, — et la grâce du Père cherche des adorateurs (Jean 4). Le Saint Esprit rassemble les enfants de Dieu autour du Berger. ils constituent bien un troupeau sous lui, mais il n'y a plus un «camp» reconnu de Dieu,

autrement dit un système fondé sur des cérémonies extérieures par lesquelles les hommes sont unis ensemble, au lieu de l'être par le Saint Esprit qui nous unit comme un corps, le corps de Christ. Le troupeau de Christ est dispersé; et si l'ennemi ne peut pas ravir les brebis des mains du bon Berger, cependant le loup les ravit et les disperse (Jean 10: 12).

Mais l'homme a fait un «camp».

Le *vrai* camp fut établi par Dieu pour mettre l'homme à l'épreuve, et Dieu fit sa demeure au milieu de ce camp: sa gloire y était visible, accompagnée de bénédictions visibles, le tout étant adapté à l'homme dans ce monde, à la chair. Ainsi l'homme fut éprouvé comme homme sur la terre; le système tout entier était terrestre. Comme nous l'avons vu, l'homme s'est trouvé jugé sous ce système; il ne pouvait pas y marcher avec Dieu. Par la rédemption accomplie, Dieu l'a béni des bénédictions spirituelles dans les lieux célestes; le Chef est assis à la droite de Dieu, et les membres sont unis à lui par le Saint Esprit qui est descendu du ciel pour former l'Eglise, corps de Christ, sur la terre, avec un culte spirituel, comme la maison de Dieu.

Mais l'esprit judaïque, que l'apôtre combattait avec tant de force, s'introduisit de bonne heure dans l'Eglise et y forma de nouveau un «camp», un système, non de personnes unies à Christ par la puissance du Saint Esprit, mais un grand système qui porte bien le nom de Christ, mais dont on devient membre par des cérémonies et non par l'Esprit Saint: l'union se fait par les cérémonies seulement. Nous admettons complètement que la cène est une cérémonie bénie, qui est l'expression de l'unité des chrétiens, comme corps de Christ; mais ce n'est pas elle qui fait ou produit l'union ou l'unité: c'est le Saint Esprit. La cène, de la manière la plus douce pour le coeur, est l'expression de cette union, — dont elle rappelle la base, c'est-à-dire la mort du bien-aimé Sauveur, — et de la position des chrétiens unis ensemble, comme étant baptisés d'un seul Esprit, pour être un seul corps dont le chef ou la tête est dans le ciel, et pour attendre sa venue du ciel en célébrant avec actions de grâces sa mort, seul mais sûr fondement de leur espérance, jusqu'à ce qu'il vienne.

L'esprit charnel de l'homme et la ruse de l'ennemi opérant sur la chair, ont fait néanmoins de l'Eglise un «camp»; dès lors, — à la fin des temps, — la vraie célébration de la cène, là où elle se fait avec intelligence, se fait *hors du camp*. J'ai dit un mot de la cène, parce que, par la manière dont j'ai dû parler des cérémonies qui sont les fondements et les bases du camp, on pourrait croire que je ne reconnais pas tout le prix de ce mémorial institué par le Seigneur, comme le fut aussi le baptême. Mais, quand l'épître aux Hébreux invite à «sortir» du camp, cette exhortation s'applique à *toute* la vie chrétienne à toute la vraie position du chrétien. Le camp, comme système, n'a plus sa raison d'être: Dieu est pleinement révélé en Christ, et aucun autre culte ne lui convient que le culte en Esprit; Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité; et le Père, en grâce, en cherche de tels qui l'adorent (Jean 4). Mais, comme nous l'avons dit, il s'est formé de nouveau un camp, un christianisme de profession, où, pour y avoir sa place, il n'est pas nécessaire d'être né de Dieu, ni d'être scellé du Saint Esprit.

Une foule d'hommes, depuis longtemps, ont abandonné le camp sous ses formes grossières, comme par exemple le papisme, mais, au lieu de comprendre la volonté de Dieu pour eux en un pareil état de choses, ils ont fondé de petits «camps», comme nous le voyons tous les jours dans le monde appelé chrétien. D'autres, de nos jours, ont reconnu que le principe de ces sociétés, dans lesquelles on enseigne qu'on naît de nouveau par les sacrements, et où l'on place par conséquent les convertis sur le même pied que les inconvertis, n'est pas selon la parole de Dieu; et cependant il ne manque pas parmi eux de vrais et pieux chrétiens, qui restent attachés à ces corporations religieuses. Plusieurs aussi ont abandonné ces sociétés sans juger cependant le principe qui les constitue, ne voulant pas rendre témoignage, dans leur vie pratique, que nous n'appartenons plus au «camp», et voulant faire partie du camp général des chrétiens. C'est un devoir, pour tout chrétien, de reconnaître tous les vrais chrétiens pour membres du corps de Christ, et d'avoir pour eux un cœur plein d'amour; mais c'est tout autre chose de s'associer, dans une marche commune, avec ceux qui font partie du camp.

On peut réformer beaucoup de choses particulières, prendre la parole de Dieu comme règle à l'égard de divers détails de la marche, et rester en même temps une petite association au milieu de la grande, en demeurant uni aux autres dans les choses qui ne touchent pas à ces détails. De cette manière on reste toujours dans le camp. On cherche à se justifier par les anciennes traditions, et l'on reste toujours une branche du grand arbre de la chrétienté; la parole de Dieu et l'Esprit ne sont pas les seuls *appuis* de l'âme dans sa marche: on tient encore aux vieux liens, au système qui est réellement le camp dont on fait partie. Je n'ai pas besoin de dire qu'un chrétien ne peut pas abandonner la profession chrétienne; mais celui qui croit à la puissance vivante du Saint Esprit, sait qu'il est un membre de Christ, uni au Chef dans le ciel, et que la Parole suffit pour le conduire; il sait aussi que l'union sur la terre, selon la volonté de Dieu et la parole de Dieu, est formée par le Saint Esprit dans l'unité du corps de Christ; — et cela lui suffit. Ce qui est maintenant le «camp», au contraire, a été formé par l'homme, en abandonnant les principes de la maison de Dieu. Le camp est juif de sa nature; il dépend des traditions des hommes, ceux-ci se réunissant selon des règles *humaines*, et voulant une mission *humaine* pour le ministère. C'est la question même qui fut soulevée contre l'apôtre Paul, qui se glorifie d'être apôtre, «non de la part des hommes, ni par l'homme»; on ne croit pas à la puissance, ni à la suffisance du Saint Esprit.

Il est très important qu'on reconnaisse le ministère, qui est une partie des voies de Dieu, pour attirer les âmes, les nourrir, et les enseigner. Malheur à qui le méprise! Mais la question est: Qui doit envoyer les ministres? Est-ce Christ et le Saint Esprit, ou les hommes? Est-il nécessaire, lorsque Christ a donné les cinq talents à son serviteur, qu'un tiers vienne autoriser le serviteur à trafiquer avec les talents que le Seigneur lui-même lui a confiés? Penser et faire ainsi, c'est créer une vraie succession et une classe d'hommes d'église, un clergé, distincte des autres frères, non par les dons qu'ils peuvent avoir reçus, mais par un privilège officiel. L'oeuvre du Seigneur ne dépend plus, en pareil cas, immédiatement de Lui, et la direction du Saint Esprit est jugée insuffisante.

Nous avons dit ce qui précède pour faire connaître le caractère du «camp», et nous répétons que le camp, c'est le monde religieux, le monde chrétien, quoique cette expression si usitée soit une vraie contradiction dans ses termes mêmes; mais le passage de l'Écriture qui nous occupe renferme une allusion à un précepte de la loi qui jette une grande lumière sur la question que nous traitons ici, et fournit un principe qui rend facile de juger ce qu'est le camp. Le précepte dont je parle est celui-ci: lorsque le sang du sacrifice était porté dans les lieux saints, le corps de la victime devait être brûlé hors du camp. Ainsi, le sang de Christ a été présenté à Dieu dans le sanctuaire céleste, et il est toujours devant les yeux de Dieu; et Christ a souffert hors de la porte. «Sortons donc vers lui hors du camp», dit l'apôtre. On offrait tous les jours, à la porte du tabernacle, de nombreuses victimes dont le sang était répandu sur l'autel des holocaustes, et le corps (au moins les graisses) brûlé sur ce même autel; mais rien n'entrait dans le sanctuaire. Tous ces sacrifices, très importants comme figures, s'adaptaient à la position d'Israël en dehors du voile qui cachait Dieu, à un service terrestre, à une religion qui se pratiquait sur la terre, au camp. Mais, une fois l'an, pour ne pas parler de cas analogues établis sur le même principe, le sang était porté par le souverain sacrificateur au dedans du voile, et le corps brûlé hors du camp (Lévitique 16). Or les lieux saints sont la figure du ciel, comme nous le dit expressément le verset 24 du chapitre 9 de l'épître aux Hébreux. Christ est donc entré dans le ciel même, et nous lui appartenons dans le ciel; mais, dans ce monde-ci, il a été rejeté, et il a souffert hors de la porte.

C'est ici la fin de la seule religion terrestre et mondaine que Dieu ait reconnue dans le monde. Dieu avait établi cette religion dans le judaïsme, le camp de Dieu présent sur la terre: mais cet ordre de choses était l'épreuve de l'homme, pour montrer s'il était possible pour l'homme (l'homme selon la chair, bien entendu) de marcher avec Dieu. La chose était impossible. Alors Dieu, dans son immense grâce, accomplit une rédemption parfaite; l'homme, dans la personne de Christ, prend sa place dans le ciel, et nous, par le Saint Esprit descendu du ciel, nous sommes en esprit avec Jésus qui est dans le ciel; mais, sur la terre, si nous avons l'intelligence divine, nous sommes sortis avec Jésus, et nous comprenons l'impossibilité d'unir la vraie religion et le culte divin avec le monde. Si l'église infidèle s'est unie de nouveau avec le monde, et a refait un camp, une religion pour le monde avec des arrangements et des ordonnances terrestres, sortons de ce camp. *C'est se tromper, que de penser à réformer les abus qui existent dans le camp, car le camp lui-même est le grand abus.* Notre témoignage devrait être clair: si nous sommes sortis du camp, il ne faut pas que nous nous mêlions dans notre marche et notre activité avec le camp; il ne faut pas que nous nous unissions avec ceux qui en font partie, dans une conduite qui reconnaît les principes du camp. Ce n'est pas l'étroitesse que je cherche. De nos pieds, sans doute, nous devons marcher dans un chemin étroit, comme Jésus l'a dit; mais nos coeurs doivent être aussi larges que possible, pour recevoir cordialement tous les vrais chrétiens, et nous réjouir dans la communion de tous les frères qui le veulent bien, hors du camp.

Que Dieu nous garde de l'étroitesse, mais ne marchons pas dans une voie qui reconnaisse le camp comme une chose que Dieu peut approuver. Il ne faut pas, je le répète, que nous nous

unissions à ceux qui sont dans le camp, ou pour les choses qui reconnaissent le camp. Que notre témoignage soit fidèle, et ne faisons pas de transaction avec une chose qui n'est pas selon la volonté de Dieu.

La question est sérieuse et de la plus haute gravité. Est-ce le devoir des chrétiens, de marcher dans le camp en reconnaissant dans leur conduite un chemin qui en justifie le principe, ou bien de sortir et de marcher d'une manière qui rende continuellement témoignage que nous sommes sortis d'un système qui nie le vrai caractère du christianisme? Je sais bien que ce dernier chemin est plein de difficultés, et qu'on le taxe d'étroitesse; je dirai même que, pour plus d'un coeur, il y a danger d'étroitesse; je sais aussi qu'il faut la foi pour suivre ce sentier, et qu'on ne peut y avancer sans une ferme et simple confiance en la fidélité du Seigneur, et dans les secours de l'Esprit qui nous sont assurés. La voie large est plus facile pour la chair; mais si notre seul désir est de faire la volonté de Dieu et de glorifier le nom de Jésus, la foi saura discerner le vrai chemin, et le chemin de la foi est celui de la bénédiction et du bonheur. En suivant ce sentier nous ne serons pas confus à la venue du Seigneur Jésus.

Notes prises dans une méditation - Job 42: 1-6

ME 1878 page 435

Ces versets nous présentent le résultat produit dans l'âme de Job après la discipline par laquelle Dieu l'a fait passer.

Il y a pour l'âme des voies de Dieu après comme avant l'affranchissement. Ses soins continuels envers nous produisent ces exercices d'âme qui y conduisent, comme aussi d'autres qui le suivent quand il n'est plus question de justification. C'est le cas ici; il s'agit des voies de Dieu envers un juste.

Il existe en nous un principe qui doit être brisé, complètement détruit; c'est ce misérable *moi*, toujours prêt à se manifester. Dans ce livre, nous apprenons ce que Dieu a fait pour briser le «*moi*» chez Job. Il est amené à dire, lui qui, sans hypocrisie, s'était vanté de sa justice: «J'ai horreur de moi».

Ce n'était donc pas que Job ne fût intègre: il l'était, Dieu le reconnaît (1: 8); mais il ne se connaissait pas, il avait besoin d'apprendre devant Dieu ce qu'il était; il n'était pas soumis et devait être brisé. Il fallait qu'il fût amené dans l'état où Dieu pouvait le bénir, et où il serait, capable de jouir de la bénédiction. Ainsi l'on voit dans ce livre les voies de Dieu envers un juste, pour que celui-ci apprenne à se connaître et puisse jouir de la pleine bénédiction. C'est ce qui a lieu aussi avec le chrétien, comme nous le voyons, par exemple, pour Paul, qui dut apprendre son absolue incapacité et sentir son néant.

En fait, Job était un homme excellent, non seulement par caractère naturel, mais par grâce, — un juste, craignant Dieu et se détournant du mal; mais il ne se connaissait pas et devait faire l'expérience de ce qu'il était en lui-même.

Quant aux amis de Job, c'est une autre catégorie d'hommes; il y a peu de chose à dire d'eux. Ils jugeaient que ce qui se passe dans le monde est une preuve suffisante des voies de Dieu, que la bénédiction terrestre et temporelle se lie nécessairement à la bonne conduite et qu'elle est une preuve de l'approbation de Dieu. C'est pourquoi ils disaient à Job: «Tu fais profession de piété et tu es frappé; tu n'es donc qu'un hypocrite». Et ils avaient tort; leurs raisonnements tombaient à faux. Chez les Juifs, dans le gouvernement de Dieu, la bénédiction temporelle était attachée en effet à l'observation des commandements; Dieu l'avait déclaré: mais cela, nous le savons, n'avait abouti à rien qu'à manifester l'impuissance et la méchanceté de l'homme. Mais ici, ce n'est pas ce dont il s'agit: Job était réellement pieux; Dieu le reconnaît et le déclare: «N'as-tu pas considéré mon serviteur Job, homme intègre et droit?»

Au commencement, nous le voyons comblé de richesses et de biens dans ce monde. Satan vient et l'accuse; il est l'accusateur des serviteurs de Dieu (Apocalypse 12). Dieu veut faire ressortir la justice de Job et confondre Satan. Il lui permet d'éprouver Job, et la question de justice, c'est-à-dire celle de savoir si Job est réellement juste, cette question est d'abord

réglée. Mais si Dieu permet à Satan d'éprouver Job pour faire ressortir ainsi la réalité de son intégrité, remarquons en premier lieu que ce n'est pas Satan, mais Dieu qui commence: «N'as-tu pas considéré?» et ensuite que Dieu avait à l'égard de Job une autre pensée que celle de faire ressortir son intégrité en confondant Satan. De fait celui-ci ne paraît plus sur la scène dès que Job est justifié. Dieu avait en vue ses voies à l'égard de Job pour le bénir complètement.

Le chapitre 29 nous donne la clef de ces voies de Dieu envers son serviteur. Dieu avait dit à Satan: «N'as-tu pas considéré mon serviteur Job... qui n'a pas son égal sur la terre?» C'est un peu ce que Job pensait de lui-même. Il était sincère, sans doute, mais il se complaisait dans ce qu'il était et faisait, dans l'opinion que l'on avait de lui, dans les honneurs qu'on lui rendait; en un mot, il était occupé de lui-même. Bien différent était Paul qui, lui aussi, énumère (Philippiens 3) tout ce en quoi il pouvait se glorifier. Il avait estimé autrefois ces choses comme ayant de la valeur, mais maintenant il les estime comme des ordures et dit: «J'ai assez de tout cela». Il avait aussi eu besoin d'apprendre à connaître et lui-même et son néant devant Dieu. Dieu l'avait pour ainsi dire, mis en danger en le ravissant jusqu'au troisième ciel, dans le paradis, car la chair était en Paul, et il aurait pu s'enorgueillir à cause de ses révélations extraordinaires. Mais, dans sa bonté, Dieu le garde, au moyen de l'écharde pour la chair, un ange de Satan pour le souffleter. Paul supplie à cet effet trois fois le Seigneur afin que l'écharde fût ôtée. «Non», dit le Seigneur, «c'est pour ton bien, afin que tu voies que, quand tu es faible, ma puissance s'accomplit dans ton infirmité». Et Paul est satisfait; la grâce du Seigneur lui suffit; quand il est faible, c'est alors qu'il est fort. Dieu l'a délivré du danger où il se trouvait à cause de l'excellence de ses révélations.

D'après la Parole, son épreuve consistait en ceci: il avait une abondance de révélations, mais lui, Paul, le canal pour communiquer ces révélations, était méprisable. Il y avait en lui quelque chose qui rendait sa prédication méprisable aux yeux des hommes. Il pouvait donc craindre que cela ne nuisit à son ministère; mais Dieu dit: «Pas du tout, c'est ainsi que ce doit être, afin qu'il soit évident que la puissance est de Dieu, non de Paul». Et Paul est satisfait; il ne veut pas être estimé au-dessus de ce que l'on voit ou entend en lui. C'était certes une épreuve pénible; il en parle aux Galates en disant: «Je vous ai évangélisé dans l'infirmité de la chair, et vous n'avez point méprisé, ni rejeté avec dégoût ma tentation qui était en ma chair»; mais n'importe pour lui: il n'en devient que plus manifeste que tout doit venir de Dieu, et qu'en effet, Dieu seul agit en lui et par lui. (Voyez 1 Corinthiens 2: 3-5; 2 Corinthiens 12: 1-10).

Autrefois Paul, dans sa propre force, avait voulu écraser Christ, mais c'est Christ qui l'a brisé. Il a alors appris à connaître sa faiblesse, et, en même temps la puissance de Dieu. Ainsi, quand nous nous *sentons* faibles, alors nous sommes forts, mais il faut le *sentir*. Le résultat pour Paul est qu'il peut dire: Je suis content d'être misérable et humilié, et je veux l'être, afin que Dieu seul soit glorifié. Il a appris cette leçon, que le «moi» en tout doit disparaître: malgré l'excellence, à cause même de l'excellence de ses révélations, cela était nécessaire et Paul est pleinement satisfait.

Job avait tout cela à apprendre. La question de justice est d'abord vidée. Elle se traite entre Dieu et Satan. Satan a la permission de ravir ses biens, de faire périr ses enfants, et après

cette espèce de razzia, quand tout est perdu, Job bénit Dieu et dit: «L'Eternel l'avait donné, l'Eternel l'a ôté, que le nom de l'Eternel soit béni». Il justifie Dieu. Mais Satan continue à l'accuser d'hypocrisie, et il reçoit la permission de le frapper dans sa personne, sans toucher à sa vie. La femme même de Job est contre lui, et lui dit «Maudis Dieu, et meurs». Mais Job répond «Quoi! nous recevrons de Dieu les biens, et nous n'en recevrons pas les maux!» Dieu avait dit: «Mon serviteur Job, qui n'a point son égal sur la terre», et le pauvre Job commençait à le penser. Ah! chers amis, il n'y a qu'une seule position dans laquelle le «moi» n'agit plus, où il est arrêté et annulé, c'est dans la conscience de la présence de Dieu. C'est ce qui n'a pas encore eu lieu pour Job, bien que la question de justice soit vidée et que Satan ait été réduit au silence. Aussi ce dernier ne paraît-il plus, et maintenant Job doit avoir affaire avec Dieu.

La piété de Job a été mise à l'épreuve; elle a été reconnue réelle et profonde, et Satan a dû s'arrêter. Mais qu'aurait pensé Job de lui-même si Dieu aussi s'était arrêté? «Ah!» aurait-il dit, «j'ai été intègre dans la prospérité et patient dans l'adversité»; et il aurait été rempli de lui-même et de propre justice encore plus qu'auparavant. Devant l'adversaire, Job est parfaitement justifié. C'est ce que nous voyons aussi quant à Israël. Au chapitre 2 du Deutéronome, Moïse leur rappelle ce qu'ils sont, leurs rébellions durant toute la traversée du désert jusqu'au moment d'entrer en Canaan. «Vous êtes un peuple de col raide», leur dit-il; «vous avez été rebelles à l'Eternel dès le jour que je vous connus». Et quand, à ce même instant, l'ennemi suscite Balaam pour les maudire, celui-ci est forcé de dire: «Dieu n'a point vu d'iniquité en Israël» (Nombres 23).

Cela est vrai de nous aussi. Si je regarde à moi-même, que de manquements, de choses mauvaises! Il ne peut y avoir que de l'humiliation. Mais si je regarde du côté de Dieu, à ma position devant Lui, à mon acceptation en Christ, elle est parfaite, selon ce qui est dit: «Afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, c'est que, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4), et il n'y a aucune crainte, bien que cela me conduise à me juger moi-même. Mon acceptation est une question de justice de la part de Dieu et non de sainteté de ma part, et il faut bien se garder de confondre ces deux choses, car si on le fait, il n'y a pas de vraie paix possible. En effet, dans ce cas, je fonde mon acceptation sur le jugement que je porte de moi-même, de mon état spirituel, chose éminemment variable. Le Seigneur dit: «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous». Et ailleurs nous lisons: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Mon acceptation, c'est Christ: je suis en Lui, la question du péché est vidée, et il n'y a pas de condamnation. Mais si je suis *en Christ* devant Dieu, Christ est en moi, et je dois le manifester; c'est alors une question de sainteté.

Ainsi, s'il est question de ma justice devant Dieu, elle consiste en ce que *je suis en Christ*: position parfaite. Mais s'agit-il de sainteté, c'est que *Christ est en moi*; je dois le manifester, et là je manque souvent, bien que ce ne soit pas nécessaire. Et pour réaliser cela, il faut porter toujours, partout, dans notre corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps. Mais si je confonds ces deux choses, la sainteté et la justice, si je me dis: «Il me faut encore ceci ou cela pour être tranquille», alors je me place sous la loi qui

demande que je sois quelque chose pour être accepté. La sainteté, dans la Parole, n'est jamais confondue avec la justification.

Il est très vrai que le coeur du chrétien insiste sur la sainteté, il soupire après toujours plus de sainteté; mais si je fais de mon état intérieur, de mon degré de sainteté, la mesure de mon acceptation, c'est du légalisme. Aussi longtemps que l'on fait cela, on n'a plus la pleine certitude de l'acceptation, et en même temps on abaisse le niveau de la sainteté. La seule mesure de la sainteté, c'est Christ dans la gloire, ainsi qu'il est dit: «Celui qui a cette espérance en lui, se purifie comme Il est pur». Et plus on s'approche de Dieu, plus, à chaque pas, on est capable de voir ce qui convient à cette pureté. Mais l'acceptation doit précéder, et il faut en avoir bien clairement la conscience. Voyez en Zacharie 3: Satan est là qui accuse Jésus-Christ devant Dieu. Il voudrait que le tison que Dieu a arraché au feu du jugement y fût rejeté. Mais Dieu justifie, et alors les vêtements sales sont ôtés et Jésus-Christ est revêtu de vêtements propres.

Dieu a donc permis à Satan de faire ce qu'il veut à l'égard de Job, pour montrer que celui-ci n'était pas du tout un hypocrite. Mais si Satan en a fini avec Job, Dieu n'en avait pas fini avec son serviteur. Il s'agit maintenant de l'état de Job, et cet état, ce qu'il y a en lui, est manifesté par la compassion que lui témoignent ses amis. Il y avait en Job quelque chose qu'il ne connaissait pas et que Dieu veut lui faire sonder. Il suffit d'une circonstance pour faire sortir ce qu'il y a en effet dans le coeur. Souvent le coeur manque, quand l'affliction que l'on a supportée seul, vient à être connue des autres; la sympathie affaiblit le courage, ou bien on est humilié d'être vu dans cet état d'abaissement. Sans cette dernière épreuve, Job se serait cru parfait. Mais le fait est qu'il maudit son jour et qu'il éclate en plaintes. Ce qu'il y avait dans son coeur est maintenant manifesté, et l'on voit bien que si Dieu l'eût laissé après ses premières épreuves, le mal aurait été encore plus grand. Il aurait doublement bien pensé de lui-même. Mais Dieu permet que le mal qui est en lui sorte, la chair qu'il ne connaissait pas et qui aurait arrêté la bénédiction. Dieu l'aime et veut l'amener à se voir tel qu'il est, afin que la pleine bénédiction puisse découler sur lui. Ses amis peuvent s'efforcer de démontrer qu'il est frappé avec justice et qu'il a agi en hypocrite; il repousse cette accusation avec raison, car sa piété est réelle, bien que la chair fût là. Il se tourne donc vers Dieu sur lequel il compte, quoique son coeur ne soit pas soumis. Il est évident que son coeur connaissait Dieu. «Oh! si je savais comment le trouver», dit-il, «j'irais jusqu'à son trône». Mais il fallait que la chair, dont il ne soupçonnait pas l'existence, sortit et se manifestât.

Ah! chers amis, si nous étions toujours en la présence de Dieu d'une manière consciente, nous n'aurions pas besoin pour connaître le mal qu'il se montrât au dehors. La lumière manifeste tout, et nous trouvant dans la lumière, nous verrions immédiatement ce qui ne convient pas à la présence de Dieu. Ainsi, supposons que je sois orgueilleux, si c'est dans la communion avec Dieu que je l'ai appris, je me tiendrai sur mes gardes, et je serai d'autant plus humble. On reste alors dans l'humilité, dans la dépendance de Dieu; on demande son secours pour éviter le mal que l'on connaît, et l'on marche bien.

On découvre, en effet, le mal en la chair de deux manières: en communion avec Dieu, ou, pour ainsi dire, en communion avec le diable. Dans le premier cas, on reste devant Dieu, et là, on apprend à connaître le mal pour le vaincre. Mais si, par négligence, je ne suis pas devant Dieu, je tombe: l'orgueil ou toute autre chose se manifeste. Cependant nous n'avons jamais besoin de pécher; si je pêche, c'est que j'ai été négligent; mais si nous nous tenons toujours devant Dieu, la vie de Christ se manifeste en nous, et cela aussi longtemps que nous restons ainsi en la présence de Dieu:

Job n'était pas devant Dieu. En maudissant son jour, le mal qui était en lui et que la satisfaction de lui-même cachait à ses yeux, ce mal se manifeste. Ainsi, si nous ne nous tenons pas en la présence de Dieu, la moindre tentation fera sortir le mal. Si Job s'était tenu humblement devant Dieu, il n'y aurait pas eu lieu pour lui à ce qu'il fût humilié. Si je suis humble devant Dieu, je ne serai pas humilié, et il n'y a rien de plus humiliant pour le chrétien que de déshonorer le Seigneur en laissant agir la chair. Or, là où il n'y a pas une vie intime de communion avec Dieu, dans sa dépendance, dans la prière, la chair se montre.

La source de toute la discipline de Dieu envers Job se trouve au chapitre 29. Job pensait beaucoup de lui-même; il fallait que Dieu lui fit voir ce qu'il était. Si nous veillons et prions, dans l'humilité, il n'est pas besoin de faire sortir au dehors ce que nous sommes au dedans, parce que cela est continuellement jugé en la présence de Dieu.

Voyez Pierre. Le Seigneur a prié pour lui, non pour qu'il ne soit pas criblé, mais pour que sa foi ne défaille pas. Le crible lui était nécessaire. La chair était là disant: «Je te suivrai». Il faut que Pierre apprenne à la connaître, à se connaître lui-même. Il avait confiance en lui-même; il avance dans cette confiance et il renie Celui que cependant il aime. Mais le Seigneur avait prié pour lui, et le résultat de cette prière, c'est qu'après sa chute, sous le regard du Seigneur, Pierre pleure amèrement. Il était sincère dans sa résolution de suivre Jésus, mais il lui fallait apprendre quelle était sa faiblesse. Et ce que je dis ici, ne se rapporte pas à l'expérience que nous avons à faire de notre impuissance pour arriver à l'affranchissement; il s'agit de notre marche. Si ce n'est pas dans la communion de Dieu que je découvre ce que je suis, je l'apprendrai certainement devant le monde par une chute.

Maintenant, voici ce qu'Elihu nous apprend au sujet de ces voies de Dieu envers les justes: «Il ne retire point ses yeux de dessus le juste» (Job 36: 7). Voilà la clef de toutes ses voies. Il n'y a pas un moment où Dieu ne pense à nous, à notre état, à nos circonstances. La main de Dieu agit constamment à notre égard: quelle bénédiction! Il pense toujours à nous en amour. Le croyons-nous? Aimons-nous qu'il s'occupe ainsi continuellement de nous? C'est autre chose encore que de se connaître. On n'aime peut-être pas à être ainsi connu de Lui; on veut conserver à part soi quelque chose de soi-même, de sa propre volonté: mais Lui prend connaissance de tout, et c'est pour notre bien; pour nous châtier, s'il le faut; mais de toutes manières c'est une joie pour celui qui le sert.

Elihu parle selon Dieu; il montre que le monde n'est pas la preuve du gouvernement de Dieu, mais du péché de l'homme. Il fait voir que le monde n'est pas une démonstration de

justice pour ceux qui appartiennent à Dieu, mais que, quoiqu'il arrive, ses yeux ne se retirent pas de dessus les justes. Est-ce que nos coeurs aiment à être ainsi toujours sondés par le regard de Dieu? La grande affaire est de pouvoir jouir de Lui. L'âme doit être dans un état où la chair soit jugée. Nous ne sommes rien en présence de Dieu, et cependant qu'il est facile, même quand on a été devant Lui, de se croire quelque chose; je dois juger la chair jusque dans cette recherche de soi-même, chose si subtile, mais réelle. Parce que l'on a joui de Lui, on a une tendance à s'élever; mais alors on est sorti de devant Lui. Quand l'âme est réellement en sa présence, la chair est muette et l'on est heureux; mais si l'on sort de cette présence, la chair tend de nouveau à être quelque chose. Ce n'est pas tout que Christ soit notre justice, bien que ce soit sans doute la première chose; il faut que nos âmes, nos coeurs, soient en relation avec Dieu, selon ce qu'il est Lui-même.

Ne pas penser à nous-mêmes, mais aux autres, c'est notre droit en Christ, et voilà le bonheur. Par droit nous sommes morts; un mort ne pense pas à lui-même». Qu'il n'y ait donc rien en nous qui ne soit de Christ; rien, ni en pensées, ni en paroles, ni en actes, qui ne soit le fruit de Christ. Ne pensant plus à nous-mêmes, nous pouvons penser à Dieu avec un bonheur ineffable. Mais, quant à Dieu, il pense toujours à nous, et, s'il s'agit de son gouvernement, cela peut aller jusqu'à la mort, comme nous le voyons chez les Corinthiens. Il faut que les prétentions de la chair soient découvertes et jugées, puis l'âme est restaurée.

C'est ce que nous voyons chez Pierre. Il a cru avoir plus de dévouement que les autres pour le Seigneur, et seul il l'a renié; alors est venu l'amertume du repentir, et l'extrême humiliation, la découverte qu'il n'était rien. Voilà ce qui a fait de Pierre un apôtre; c'est l'académie où il a étudié. Aussi, plus tard, quand Jésus le rencontre au bord de la mer de Galilée, après sa résurrection, il ne lui fait pas *un seul* reproche, il ne lui dit pas un mot de son reniement; il va droit à la racine du mal, la confiance en lui-même, et lui demande: «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» Pierre ne se vante pas, ne se compare pas aux autres; il en appelle au Seigneur lui-même, et Pierre humilié peut paître Ses brebis. L'oeuvre a été si complète que, quelques jours plus tard, Pierre peut dire aux Juifs: «Vous avez renié le saint et le juste». Il peut leur dire que leur ruine vient justement de ce que lui-même a fait. Tel est le résultat d'une conscience parfaitement purifiée, telle est l'âme qui jouit de sa pleine acceptation devant Dieu en Christ. Mais Pierre avait pleuré abondamment sur son péché, et le Seigneur qui, dans l'intervalle, était mort pour lui, lui confie ses brebis. Il peut avoir confiance en Pierre, quand Pierre a perdu toute confiance en soi-même.

Revenons à Job. Quand ses amis l'accusent d'hypocrisie, il est révolté; la chair se montre; il revendique sa justice et dit: Non, «l'oeil qui *me voyait* déposait en ma faveur». Il pensait de grandes choses de lui-même. Mais quand il a été amené, en la présence de Dieu, tout change; il dit: «Maintenant que mon oeil *t'a vu*, j'ai horreur de moi». Voilà où il a été amené, où il faut que nous soyons amenés, mes chers amis.

Nous sommes pardonnés et justifiés, mais quand il s'agit de notre état, de communion avec Dieu, il faut que ce qui est au fond de notre coeur soit mis à nu, même ce dont nous ne nous doutions pas; il faut en venir à la ruine de nous-mêmes. Le mal a été manifesté; Job voit

ce qu'il est en la présence de Dieu; c'est là seulement qu'il est complètement jugé. Si nous en sommes là, que pouvons-nous penser de nous-mêmes? Quand je vois ce que Christ a souffert, ce que le péché est aux yeux de Dieu, et que je jouis de la présence et de la sainteté de Dieu, le péché pour moi est une horreur. Le coeur a besoin d'en finir avec tout ce qui empêche de penser à Lui. Quand je marche ainsi dans cette communion avec Dieu, sa présence est pour mon coeur joie et bonheur; mais si j'ai contristé le Saint Esprit, la présence de Dieu me montre ce que j'ai fait, et il y a de la peine.

On voit souvent des personnes qui marchent paisiblement, mais sans se juger en la présence de Dieu. Si la maladie vient, si elles se trouvent sur le lit de mort, elles sont troublées, elles craignent même pour leur position, parce qu'elles ne se jugeaient pas, et que maintenant la présence de Dieu leur révèle leur état. Mais si l'on se juge continuellement en la présence de Dieu, Dieu est pour le coeur une source constante de joie. Restant toujours devant Lui, on ne pense plus à soi; on prend plaisir à ce qui est selon Lui; on est heureux. Hélas! notre vie est souvent si superficielle; on marche comme si Dieu n'était pas là. Ce n'était pas le cas de Paul: *«Je suis»*, disait le bienheureux apôtre, noir *«je serai»*, mais *«je suis manifesté à Dieu»*, c'est-à-dire, je marche en sa présence dans l'intégrité d'un coeur à découvert devant lui; d'un coeur qui ne pense plus à soi, mais à Celui qui est la source de tout bonheur; maintenant encore en faiblesse, bientôt en gloire.

Telle est l'histoire des voies de Dieu envers Job. Elles ont eu leur source en ce que «Dieu ne retire pas ses yeux de dessus le juste»; qu'il nous donne de ne pas retirer nos yeux de dessus Lui!

Marie de Magdala

ME 1878 page 451

Il y a une personne qui occupe une place remarquable dans l'évangile, en rapport avec la vie et plus particulièrement avec la mort et le tombeau et la résurrection du Seigneur. Tous les quatre évangélistes font mention d'elle. Elle n'a accompli aucune délivrance pour Israël, comme fit Jaël; elle n'encouragea aucune armée par sa présence, au jour de la bataille, comme Débora; elle ne donna le jour à aucun fils comme Sara et Bath-Sébah; elle ne fonda aucun empire et ne régna sur aucun trône; elle ne bâtit aucune ville; elle ne fut la patronne d'aucune classe de gens, d'aucune étendue de pays. Et cependant elle a immortalisé la ville dont elle est sortie, car, quelque petite qu'elle fût, sa mémoire n'est jamais tombée dans l'oubli. Marie de Magdala, communément appelée «la Madeleine», est connue dans le monde entier; et à tort ou à raison, son souvenir y est souvent rappelé. Qu'est-ce donc qui a rendu son nom si célèbre? Qu'est-ce qui la distingue parmi les femmes de son temps?

Ce qui distingue Marie de Magdala, c'est simplement son vrai et vivant attachement au Seigneur Jésus. Elle suivit le Sauveur pendant sa vie, et nous apparaît comme étant d'une manière particulière en rapport avec Lui, lors de sa mort, de son ensevelissement, et de sa résurrection; et du moment que, le jour de celle-ci, elle a rapporté aux disciples le message que le Seigneur, dans sa grâce, lui a confié, elle disparaît pour nous de la scène. L'Écriture dès lors ne fait plus mention d'elle. D'autres femmes, d'autres Marie, sont mentionnées (voyez Actes 12, Romains 16: 6); mais elle disparaît. Son attachement au Seigneur ne devait jamais être oublié; et bien des années après le jour où il sortit du tombeau, les différents évangélistes le rappellent et nous racontent les faits qui en témoignent. Servir le Seigneur, et le servir comme elle le fit, est une chose qui a du prix devant Dieu et que Lui n'oublie jamais.

De la naissance et de la famille de Marie de Magdala, nous ne savons rien. Marie était de Magdala, une ville située à l'extrémité sud-est de la plaine de Génézareth. Tous les évangélistes nous la présentent comme «Marie de Magdala», ou «la Madeleine»; mais la Parole a soin de laisser dans l'ombre qui elle était, et cela nous importe peu, car, qu'elle ait été de noble naissance ou d'origine plébéienne, (quelle importance cela aurait-il maintenant pour elle?) elle était née d'eau et de l'Esprit, elle était une enfant de Dieu. Une haute naissance peut procurer sur la terre, au milieu des hommes, certains avantages à celui qui la possède; mais, outre qu'elle est une difficulté pour entrer dans le royaume de Dieu, et qu'elle impose une responsabilité de plus, elle s'évanouit avec cette vie. Qu'importe, quand nous avons quitté ce monde, le rang et le cercle de relations dans lequel nous pouvons être nés et avoir une fois vécu? La naissance qui, alors, a de la valeur, c'est la nouvelle naissance, la naissance d'eau et de l'Esprit. La relation de parenté dont le ciel s'enquiert, est la relation avec Dieu; à cette famille de Dieu, Marie de Magdala appartenait très certainement, et ainsi, très certainement, elle a sa place dans la maison du Père.

Quant à sa position, il semble qu'elle ait été une femme qui avait quelque bien; car nous lisons en Luc 8: 1-3, qu'elle suivait le Seigneur avec d'autres femmes qui l'assistaient de leurs biens, Lui et ses disciples. C'est bien à tort que quelques-uns l'ont confondue avec la pécheresse, dont Luc nous parle au chapitre 7 de son évangile. Tout ce que nous savons d'elle, de ses antécédents, avant qu'elle suivit le Seigneur et l'assistât, est renfermé dans les quelques mots qui l'introduisent sur la scène: «Marie, qu'on appelait Madeleine, *de laquelle étaient sortis sept démons*».

Nous apprenons ainsi dans quelle affreuse condition le Seigneur a dû trouver cette femme, condition qui n'est égalée, dans l'intensité de sa possession démoniaque, que par le «Gadarénien Légion». Cette condition a dû être bien connue; Marc aussi en parle au chapitre 16: 9. Dieu a soigneusement caché à la curiosité de l'homme comment Marie de Magdala était tombée dans cet état, ou combien de temps elle y avait vécu, mais l'évangéliste nous dit ce qu'il nous importe de savoir. La puissance divine a pu chasser, a chassé les démons dont elle était possédée; les compassions de Dieu se sont étendues sur elle. Elle a été un témoin vivant de la vérité, que Dieu est plus puissant que les démons, et que le Fils de Dieu avait été manifesté pour détruire les oeuvres du diable (1 Jean 3: 8). Mais qui aurait pensé à choisir cette femme pour porter aux disciples, lors du glorieux matin du premier jour de la semaine, le bienheureux message de Christ ressuscité, en leur annonçant qu'elle avait vu le Seigneur? (Jean 20: 17, 18).

Il fallait la grâce de Dieu pour choisir une personne comme Marie, et en faire une servante; car, délivrée de la présence intérieure et du pouvoir des démons qui la possédaient, Marie s'attacha ardemment à Celui qui l'avait délivrée, et elle le suivit et le confessa ouvertement dans un temps où tant d'autres étaient effrayés d'être associés à Lui.

Nous avons déjà vu que la première fois qu'il est fait mention de Marie de Magdala, nous la trouvons en Galilée (Luc 8), suivant le Seigneur avec plusieurs autres femmes qui l'assistaient de leurs biens, Lui et ses disciples. Nous la retrouvons plus tard dans le même chemin, à Jérusalem, à la dernière Pâque; elle avait servi Jésus en Galilée, elle le sert à Jérusalem. Luc nous parle du premier de ces services, Matthieu des derniers (Matthieu 27: 55). Avec quelle fidélité, quelle persévérance, quel entier dévouement, elle est occupée du Seigneur! Elle n'avait pas besoin qu'on la pressât quand elle devait agir; il n'était pas besoin qu'on lui suggérât ce qu'elle devait faire. Comme le Seigneur avait été assisté par elle pendant sa vie, il est encore l'objet de son service dans sa mort.

En effet, quand l'heure de la crucifixion est arrivée, Marie est à son poste. Après avoir suivi et assisté le Seigneur auparavant, sa place est maintenant au pied de la croix: nous la trouvons là, s'identifiant avec Celui qui y était cloué: «Or, près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la soeur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala» (Jean 19: 25). Quelles pensées durent traverser l'âme de Marie, quand elle entendit et vit ce qui se passait! Elle fut témoin de la prière du Seigneur à son Père, de sa conversation avec le brigand repentant, de ses paroles à sa mère et à Jean. Cependant, quoique Marie se tint près de la croix, il ne nous est pas rapporté que le Seigneur lui ait rien dit. Cependant elle demeure près

de Lui; elle est là pendant les heures de ténèbres, veillant, bien que, d'après le témoignage des trois évangélistes Matthieu, Marc et Luc, la petite troupe qui s'était rassemblée autour de la croix avant la fin de ces heures mystérieuses, se fût retirée à quelque distance, car, les ténèbres une fois passées, nous les trouvons «se tenant loin et regardant» (Matthieu 27: 55; Marc 15: 40; Luc 23: 49). Jean, semble-t-il décrit la position des femmes avant les ténèbres miraculeuses, les autres évangélistes après. Ni l'obscurité qui couvrait le pays, ni le tremblement de terre qui suivit, ne détacha Marie de ce voisinage. Elle se tint près du Seigneur quand il était sur la croix; elle le vit quand on l'en descendit, car, lorsque Joseph d'Arimathée et Nicodème l'eurent transporté dans le jardin et placé dans le sépulcre, elle était là assise vis-à-vis du sépulcre, regardant où on le mettait et comment son corps y avait été déposé. (Matthieu 27: 61; Marc 15: 47; Luc 23: 54, 55).

La pierre roulée devant le sépulcre cachait à ses yeux celui qui avait tant de prix pour elle. Elle ne pouvait plus le voir. Mais le Seigneur occupait profondément ses pensées. Elle quitte alors le jardin, car elle ne pouvait plus rien y faire, et s'en va pour servir encore son Seigneur en préparant les aromates et les parfums nécessaires pour son embaumement (Marc 16: 1; Luc 23: 56).

Mais ce n'est pas tout. Elle avait quitté le sépulcre la veille au soir, après qu'on y eut placé le Seigneur; maintenant elle y retourne pour la première fois avant de se reposer, car, nous lisons dans Matthieu: «Sur le tard, le jour du sabbat, au crépuscule du premier jour de la semaine, Marie de Magdala et l'autre Marie vinrent voir le sépulcre». Tout était tranquille, la pierre était à sa place, les soldats aussi, sans doute, étaient là, et aucun signe avant-coureur de ce qui allait arriver n'apparaissait.

Marie de Magdala et sa compagne rentrent chez elles pour attendre le lever du premier jour de la semaine, alors que, le repos du sabbat étant fini, elles pouvaient accomplir leur tâche et vaquer à l'embaumement du corps. Marie n'avait pas de repos, et avant que le lever du jour eût doré les sommets des collines à l'entour de Jérusalem, «elle vint au sépulcre comme il faisait encore nuit» (Jean 20: 1). Un grand changement s'était opéré depuis la veille au soir. Alors, tout était en sûreté, la pierre était scellée, la garde veillait: mais il s'était fait un grand tremblement de terre et un ange du Seigneur, descendant du ciel, avait roulé la pierre, et s'était assis dessus (Matthieu 28: 2-4). Ce que Marie cherchait, le corps de son Seigneur, n'était plus là.

Elle court chez Pierre et Jean (Jean 20: 2), et leur communique ce qui était arrivé: «On a enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où on l'a mis». Les deux disciples se lèvent ensemble et courent au sépulcre; pour la quatrième fois, nous retrouvons Marie dans le jardin, près du sépulcre jadis occupé, maintenant vide. Les disciples y entrent, ils voient et ils croient; mais Marie se tenait dehors, et pleurait. Elle cherchait ce que personne ne pouvait lui donner, — le corps de son Seigneur, et des anges attentifs sont témoins de sa tristesse. Marie pleure et le Seigneur la voit. Elle fait part aux anges de sa détresse, tandis que son Seigneur qui se tenait à côté d'elle l'entendait. Elle pleurait. Combien ces larmes durent être précieuses devant Dieu, car elles témoignaient d'une manière qui défiait l'imitation, de l'affection du

coeur de Marie pour Celui qu'elle cherchait. Elle avait fait ce qu'elle avait pu; elle l'avait suivi et assisté de ses biens pendant qu'Il était vivant; elle s'était tenue près de sa croix, où Il avait été pendu; elle s'était assise vis-à-vis du sépulcre, quand on l'y avait placé; elle était venue au sépulcre la veille au soir; elle s'en était retournée pour acheter des aromates et tout ce qui était nécessaire pour l'embaumement; et, maintenant qu'elle ne pouvait le trouver, ses pleurs coulaient.

Le service de Marie paraissait terminé. Que pouvait-elle faire davantage? Mais voici, Jésus se montre à elle! La servante dévouée entend sa voix. Un seul mot le fait reconnaître: «Marie», dit-il. Elle répond: «Seigneur». La reconnaissance est complète, le deuil de Marie se change en joie. Instinctivement, elle eut voulu se jeter à ses pieds et s'attacher à Lui, mais le Seigneur le lui défend. Il était ressuscité, et elle l'avait retrouvé; mais Lui allait monter au ciel, là où elle ne pouvait pas le suivre maintenant. «Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père; mais va vers mes frères et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 11-17).

L'ascension du Seigneur est le sujet du message que Marie est chargée par Lui de porter à ses «frères». Jésus ne parlait pas de se présenter lui-même à Dieu, et de revenir ensuite pour être avec les siens. Il ne s'agit ici que de son ascension, sans aucune allusion à son retour. C'est de la position céleste qu'il allait prendre, que Marie devait porter le message au résidu.

Marie fut donc richement récompensée de tout son service et de toutes ses peines. La femme qui avait été la demeure de sept démons, est la messagère choisie du Seigneur pour porter ces bonnes nouvelles à ses frères. Le Psaume 22, verset 22 avait bien annoncé le message à l'avance; mais aurait-on pu imaginer à qui il serait confié par le Seigneur? La grâce avait délivré Marie de Magdala et se servait d'elle. La grâce l'avait délivrée et l'avait attachée à Jésus. D'autres avaient entendu les paroles du Seigneur et vu ses oeuvres; elle avait été délivrée par Lui, et sa grâce et sa puissance s'étaient magnifiées en elle, et l'avaient ainsi attachée à Christ.

L'espérance qui est devant nous - Hébreux 6: 18, 19

ME 1878 page 460

«L'espérance proposée», est l'attente de la gloire céleste, assurée et manifestée en Christ exalté dans le ciel. Sans doute «l'espérance» implique quelque chose qui doit encore être fait ou manifesté, quoique, étant de Dieu en Christ, elle ne soit pas mêlée de la moindre ombre d'incertitude comme ce que les hommes appellent espérance. Cette espérance a aussi des effets présents: «Par laquelle nous approchons de Dieu» (comparez Hébreux 10: 23); elle est faite pour nous remplir de joie (Hébreux 3: 6). Ce n'est évidemment que dans l'avenir qu'elle sera réalisée tout entière; et c'est pourquoi elle est justement appelée «espérance». Cependant l'oeuvre de Christ étant accomplie et Christ étant entré au dedans du voile, notre espérance nous est présentée comme pénétrant là aussi, ce qui veut dire que, outre qu'elle est sûre pour nous, et ferme en elle-même, elle est céleste comme entrant dans la présence immédiate de Dieu, sur le fondement du sang précieux de Christ. Elle compte sur Dieu pour qu'il accomplisse tout ce qu'il a promis, selon la fidélité qui a ressuscité Christ d'entre les morts (comme Isaac dans le type) et l'a placé dans l'atmosphère de bénédiction immuable au dedans du voile. Comme Abraham recouvra son fils, pour ainsi dire, et que la promesse fut confirmée par un serment, nous avons nos promesses confirmées d'une manière encore plus précieuse en Christ glorifié à la droite de Dieu, quoique nous ayons encore «besoin de patience».

Quelques mots sur la loi - Exode 19-20

ME 1878 page 467

«Au premier jour du troisième mois, après que les enfants d'Israël furent sortis du pays d'Égypte, en ce même jour-là, ils vinrent au désert de Sinaï». Les voies de Dieu jusqu'alors, chose bien digne de remarque, avaient été la simple application et le déploiement de la grâce divine. Cette vérité est rendue encore plus sensible par le fait que, même après la rédemption du peuple hors d'Égypte, les enfants d'Israël tombèrent dans de graves péchés, — l'incrédulité, les plaintes, les murmures; et pourtant, Dieu ne les châtie pas, ni ne répond en aucune manière à tout ce mal, sauf en parfaite grâce envers un pauvre peuple toujours en faute.

Maintenant, en Sinaï, tout change, et la raison en est manifeste: Israël abandonne le terrain de la grâce de Dieu, qu'il n'avait nullement appréciée. Leur conduite en était la preuve. C'est pourquoi c'était une chose parfaitement juste que Dieu leur proposât les conditions d'une loi. S'il n'avait fait ainsi, la question solennelle de la capacité de l'homme à avoir affaire avec Dieu sur le principe de sa propre fidélité à lui, n'aurait pas été catégoriquement posée. Aucun homme, depuis lors, n'a été amené à la connaissance de Dieu, sans qu'il n'ait dû, ou de fait ne doive avoir profité de cette sérieuse leçon. Dieu avait pris tous les soins possibles pour faire bien connaître sa pensée à ce sujet. Depuis la chute de l'homme, il avait présenté la grâce comme la seule espérance pour le pécheur. Mais l'homme était insensible; et ainsi, comme son cœur se plaçait continuellement sur le terrain de la propre justice, la loi de Dieu le mit foncièrement à l'épreuve.

Cette loi donc, Dieu la proposa à l'homme, et si les enfants d'Israël avaient eu la moindre vraie intelligence de leur état devant Dieu, ils eussent confessé que, quelque juste que fût l'obligation d'obéir à la loi, le fait qu'ils étaient injustes ne pouvait que les démontrer coupables sous une telle épreuve. L'épreuve devait amener inévitablement leur ruine. Mais ils n'avaient pas de telles pensées d'eux-mêmes, et ils n'avaient pas plus de vraie connaissance de Dieu.

Aussi, dès que Dieu leur eut proposé d'obéir à sa loi, comme condition de bénédiction de sa part, le peuple accepta immédiatement les conditions proposées. «Maintenant donc, si vous obéissez à ma voix et si vous gardez mon alliance, vous serez aussi d'entre tous les peuples mon plus précieux joyau, quoique toute la terre m'appartienne». Le résultat ne tarde pas à se montrer dans la ruine d'Israël; mais Jéhovah montre qu'il connaissait dès le commencement, avant qu'aucun résultat apparût, leur incapacité à se tenir devant Lui. «Voici», dit-il à Moïse, «je viendrai à toi, dans une nuée épaisse, afin que le peuple entende quand je parlerai avec toi, et qu'il te croie toujours». Mais dans ce chapitre même, et plus encore dans le suivant, le peuple supplie que Dieu ne leur parle plus, «de peur que nous ne mourions».

Le chapitre 20 nous donne les dix admirables commandements que Dieu prononça alors, et qui sont le grand centre des communications divines par Moïse, l'expression fondamentale de la loi de Dieu. Je n'insiste pas sur ce point, qui nous est familier à tous. Nous connaissons, par la bouche du Seigneur Jésus, le sommaire moral et l'essence de cette loi, qui est: l'amour pour Dieu, et l'amour pour l'homme. Mais la loi était présentée ici presque exclusivement d'une manière qui trahissait la condition de l'homme, — non en préceptes positifs, mais en préceptes négatifs, — preuve bien humiliante de l'état de l'homme: il aimait si bien le péché, qu'il fallait que Dieu défendit le péché. La plus grande partie des dix commandements n'était pas: «Tu feras», mais: «Tu ne feras pas». Dieu interdisait la volonté de l'homme. L'homme était un pécheur, et rien d'autre!

Il pourra être utile ici, de faire remarquer qu'on peut envisager la loi dans sa portée générale et historique, et plus abstraitement, comme une pierre de touche morale.

En premier lieu, Dieu, dans ses voies, agissait envers les enfants d'Israël dans leur responsabilité comme témoins de Jéhovah, le seul vrai Dieu, — «Je suis» — le Dieu Tout-Puissant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Sa relation avec eux était telle, qu'ils étaient alors rachetés d'Egypte par sa puissance, et amenés à Lui-même, mais en une manière extérieure seulement, — ni nés de Dieu, ni justifiés. Ils étaient un peuple dans la chair. Ils avaient été entièrement insensibles aux voies de la grâce de Dieu, selon lesquelles Lui, Jéhovah, le Dieu de leurs pères, les avait tirés d'Egypte, et les avait amenés à Sinai. Ils avaient perdu de vue ses promesses aux pères.

Ils étaient là, dans leur propre force, pour obéir à la loi de Dieu, aussi ignorants de leur impuissance que de sa sainte Majesté. Nous pouvons ainsi regarder la loi comme un tout, consistant non seulement en exigences morales, mais en institutions nationales, en ordonnances, en statuts, sous lesquels Israël fut placé, et qui devaient par conséquent former le peuple, comme un peuple placé sous le gouvernement spécial de Jéhovah, et, comme tel, mettre tout en ordre au milieu d'eux: Dieu appropriant ces ordonnances à leur condition, sans se révéler aucunement dans sa propre nature, comme il l'a fait plus tard personnellement dans la Parole faite chair, l'expression parfaite de sa pensée, et dans le chrétien individuellement, ou dans l'Eglise corporativement responsable de représenter Christ, comme Israël en relation avec les tables de pierre (2 Corinthiens 3). Nous pouvons comprendre ainsi le caractère terrestre, extérieur et temporel de l'économie légale. Avant elle, et pendant tout son cours, il y a eu des croyants, mais tout à fait indépendamment du judaïsme. Il s'agissait d'une nation ainsi gouvernée, — non pas seulement de personnes individuellement, mais d'une nation au milieu de beaucoup d'autres, qui devaient voir en elle les conséquences de la fidélité ou du manque de fidélité à l'égard de la loi de Jéhovah. L'Ancien Testament, et le Nouveau Testament aussi, démontrent qu'Israël faillit entièrement, et nous apprennent quelles furent les conséquences de cette chute, soit dans la justice, soit dans la grâce de Dieu.

En second lieu, la loi est une pierre de touche, moralement et individuellement; et cela, elle l'est toujours: car «la loi est bonne si quelqu'un en use légitimement». Le christianisme nous montre le prix de la loi au lieu de l'atténuer. Il est faux que la loi soit morte. Ce n'est pas

parce qu'elle est morte que le croyant, même s'il avait été Juif, et par conséquent sous la loi, est délivré de son autorité et de la condamnation qu'elle apporte à ceux qui sont sous elle. Par la loi, il est mort à la loi, afin qu'il vive à Dieu. Il est crucifié avec Christ; et néanmoins il vit; toutefois ce n'est plus lui, mais Christ vit en lui. Il a été mis à mort à la loi, par le corps de Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu (*). Mais c'est une chose aussi éloignée de la vérité que possible, que, comme on l'a dit, «la discipline de la loi intervienne, pour suppléer aux insuffisances de l'Esprit, et pour mettre un frein à la tendance au péché qui demeure encore». Sans doute, c'était là la doctrine de ceux que l'Apôtre censure, comme voulant être des docteurs de la loi, n'entendant ni ce qu'ils disent, ni ce sur quoi ils insistent. Mais ce n'est pas le christianisme qui parle «d'insuffisance de l'Esprit», et de «tendances au péché qui demeurent encore»; bien loin d'avoir recours à la discipline pour corriger et améliorer les choses, ne savons-nous pas que la loi n'est pas pour le juste, ce que le croyant est certainement, mais pour les iniques et les insubordonnés, pour les impies et les pécheurs (**). Ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises. Il s'agit pour nous de mortifier nos membres qui sont sur la terre, comme étant morts, et marchant par l'Esprit, aussi bien que vivant par Lui, et comme ceux qui n'accomplissent point les convoitises de la chair (***). Ainsi, si la loi est la puissance du péché (1 Corinthiens 15: 56), la grâce est la puissance de la sainteté. Grâce à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ!

(*) Voyez Romains 7: 4; Galates 2: 19, 20. - (**) 1 Timothée 1: 7 et suivants. — (***) Galates 5.

Tout le peuple donc apercevait les tonnerres et les éclairs, et le son du cor, et la montagne fumante, et se tenait loin, demandant que Dieu ne parlât plus avec eux, mais que ce fût Moïse, de peur qu'ils ne mourussent. Ainsi Moïse s'approcha de l'obscurité, car c'est de là que Dieu gouvernait Israël comme peuple dans la chair. Pour le chrétien, il en est autrement; le voile est déchiré depuis le haut jusqu'en bas, et nous marchons dans la lumière.

Exode 24 et 1 Pierre 1: 2

ME 1878 page 474

Au chapitre 24 de l'Exode, Israël promet d'obéir, mais cette obéissance était celle de la loi. Ensuite le sang des victimes fut répandu; Moïse en fit aspersion sur le livre aussi bien que sur le peuple (versets 7, 8). Le sang ne signifiait pas ici l'expiation, mais il était la sanction déclarative que Dieu punirait toute désobéissance aux exigences de sa loi. La grâce de Dieu applique le sang de Christ d'une manière tout à fait différente, comme nous pouvons le voir en 1 Pierre 1: 2. L'apôtre décrit le chrétien d'une façon qui ne peut que rappeler Exode 24: il dit que nous sommes élus, selon la préconnaissance de Dieu le Père, en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ. Les Israélites étaient élus comme nation, selon l'appel souverain de Jéhovah, le Dieu de leurs pères. Ignorants de Dieu, aussi bien que d'eux-mêmes, ils osèrent se placer devant Lui sur le terrain de sa loi. Ils furent en conséquence séparés par l'ordonnance de la circoncision et d'autres préceptes: ils furent séparés des nations par cette sanctification extérieure dans la chair, pour obéir à la loi, sous cette solennelle et terrible menace de mort, dont le sang était la figure. Le sang menaçait de mort quiconque transgressait. La position du chrétien est complètement différente: nous sommes élus comme enfants «selon la préconnaissance de Dieu le Père, en sainteté de l'Esprit», séparés ainsi pour Dieu par la puissance de l'Esprit, dès le premier moment de notre conversion. C'est cette séparation vitale pour Dieu, et non la sainteté pratique, qui est appelée ici «sainteté de l'Esprit», et qui est réellement partout le sens le plus fondamental de cette expression. Non pas qu'il n'y ait pas une sanctification pratique, sur laquelle l'Écriture insiste amplement ailleurs, mais ici, dans Pierre, si l'on introduit dans ce verset l'idée de la sanctification pratique, on détruit l'évangile de la grâce, quels que soient les prétextes ou les intentions dont on se prévaut pour cela.

Pour faire bien comprendre ce que c'est que la sanctification, ou la sainteté, dans 1 Pierre 1: 2, supposons un homme qui jusqu'ici a été complètement indifférent à la parole de Dieu: il l'entend aujourd'hui, et il reçoit Jésus en toute simplicité, comme le don de l'amour de Dieu. Il n'a peut-être pas immédiatement la paix avec Dieu; mais il est arrêté, quoi qu'il en soit; il désire sincèrement connaître l'évangile. Si l'Esprit de Dieu, a ainsi opéré dans un homme, cet homme est séparé pour Dieu de tout ce qu'il était; c'est là ce que Pierre appelle «sainteté de l'Esprit»; car, ainsi que nous l'avons dit, nous sommes sanctifiés «pour l'obéissance», qui est le tout premier désir implanté dans l'âme, dès que Dieu a réellement opéré en elle. Un homme, comme celui dont nous parlons, peut être très ignorant, mais son cœur, quoi qu'il en soit, est déterminé à obéir au Seigneur; son désir est tourné vers Dieu. Il ne pense pas seulement à une manière légale d'échapper au jugement terrible, qu'il sait être la juste part de ceux qui méprisent Dieu. La vérité a touché sa conscience par la grâce, et la miséricorde de Dieu, quelque imparfaitement qu'il la discerne, suffit pour attirer son cœur à l'obéissance. Ainsi il est sanctifié par l'Esprit pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ. Il veut

maintenant obéir, parce qu'il a une nouvelle nature par la foi au nom de Jésus, et désire avoir part à la grâce de Dieu qui fait aspersion du sang de Jésus Christ sur le coupable. Il veut obéir comme Jésus; non sous la pression d'une obligation imposée, comme un Juif, et il est placé sous l'aspersion du sang de Jésus en rémission de ses péchés, au lieu d'être placé sous l'aspersion du sang qui menace de mort quiconque transgresse la loi. Le chrétien trouve son plaisir à obéir, et est déjà pardonné par la foi en Jésus et par son sang.

Telle est la sainteté dont parle Pierre: elle existe dès le début d'une oeuvre réelle intérieure dans l'homme, même avant que l'âme connaisse le pardon et la paix. Mais il y a aussi, à côté de cela, la puissance pratique du Saint Esprit opérant dans le coeur et dans la conscience, pour nous séparer ensuite de plus en plus par la vérité pour le Seigneur; et c'est là la sanctification pratique. Elle a des degrés, et est ainsi relative. Mais il y a, dans toute âme qui croit, la séparation absolue du Saint Esprit dès le moment de la conversion; Dieu nous sépare de ce monde pour être à lui, comme une pierre qui est séparée de la montagne, — quoique cette pierre ait besoin encore d'être taillée. Il y a donc deux sens bien distincts de la sanctification: l'un, absolu, selon lequel un homme est séparé une fois pour toutes du monde, pour Dieu; l'autre, relatif, parce qu'il est pratique, et qu'il diffère ensuite en mesure dans la carrière de chaque chrétien. «Mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés, au nom de notre Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu» (1 Corinthiens 6: 11). La sanctification a ici, en substance, le même sens que dans 1 Pierre 1: 2; et elle a sa place, comme aussi l'apôtre la lui donne, avant la justification. «Lavés» se rapporte à l'eau de la Parole, appliquée à l'homme par la puissance de l'Esprit, et se rapporte plutôt au mal; «sanctifiés» a trait davantage au bien qui a attiré le coeur; et puis il y a «justifiés», qui se rapporte, non à ce moment où le prodigue revient vers son père, mais à ce que le père fait quand il le revêt de la plus belle robe: alors, selon 1 Corinthiens 6: 1, il est non seulement lavé et sanctifié, mais aussi justifié. L'apôtre a donc en vue, dans ce verset, l'application de la vertu tout entière de l'oeuvre de Christ. Cette application n'a pas lieu toujours immédiatement au moment de la conversion. Elle peut et elle devrait, en un sens, la suivre très vite; cependant, il est loin d'en être toujours ainsi; et, de fait, il y a, et peut-être il doit y avoir toujours, un temps plus ou moins long, avant que l'âme soit en paix et heureuse. Du plus au moins, Christ a toujours quelque chose à faire dans l'âme, entre le toucher qui a arrêté la maladie, et la parole qui dit avec non moins d'autorité que d'amour: «Aie bon courage, ma fille, ta foi t'a guérie; va t'en en paix» (Luc 8: 43-48). L'intervalle qui sépare le retour de l'âme à Dieu, d'avec le moment où cette âme a la paix, n'est pas toujours si court, comme beaucoup d'entre nous le savent à leurs propres dépens. Mais il demeure toujours vrai que cette différence dont je parle, existe. Il me paraît important de la rappeler, parce qu'elle est d'une grande importance pratique et aussi doctrinale, mettant en contraste la position du chrétien avec celle du Juif. La tendance de quelques-uns à insister sur l'accomplissement de toute l'oeuvre en un seul instant, est une réaction amenée par l'incrédulité populaire, qui, si elle admet en aucune manière la paix, ne l'admet que comme une chose à laquelle il faut atteindre par un travail lent, laborieux, et d'une issue incertaine. Mais gardons-nous de tomber dans une erreur,

même quand ce serait la plus petite, pour éviter une erreur plus grande; et c'est certainement une erreur, que de confondre, en un seul acte, toutes les voies de Dieu envers l'âme.

Parler «comme oracles de Dieu» - 1 Pierre 4: 11

ME 1878 page 479

On a raison de penser que l'apôtre, dans ce passage a en vue bien plus que seulement de parler selon les Ecritures, car un homme pourrait ne rien dire qui ne fût scripturaire, et ne pas parler «comme oracle de Dieu». Le passage implique que celui-là seulement devrait parler qui a l'assurance qu'il exprime ce qu'il croit être la pensée de Dieu. Là où cette assurance fait défaut, on doit se tenir dans le silence. Le message pourra être sans art, semblable à celui de Pierre ou de Jean, montrant que celui qui parle est humainement ignorant et illettré (comparez Actes des Apôtres 4: 13), et pourtant être tout juste la pensée de Dieu, répondant aux besoins présents des âmes. C'est là parler «comme oracles de Dieu». Un autre peut dire une parole vraie en elle-même, mais applicable à des circonstances tout à fait différentes, avertissant là où il eût fallu consoler et encourager, instruisant là où l'Esprit recherchait plutôt la communion, ou l'inverse. Parler ainsi, ce n'est pas parler comme oracles de Dieu. Je n'ai pas besoin de dire qu'il y a, pour ceux qui écoutent, une obligation également impérative, qui est d'examiner toutes choses par la parole de Dieu.